Digitized by Google

UNIVERSITEITSBIBLIO
9000001804

Digitized by Google

135.91

Digitized by Google

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Digitized by Google

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ

D'INSTITUTEURS, DE PROFESSEURS ET D'HOMMES DE LETTRES

Sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

AUTEUR DE LA LEXICOLOGIE DES ÉCOLES

ONZIÈME VOLUME

—

1863-1864

DEUXIÈME SEMESTRE

PARIS

LAROUSSE ET BOYER, LIBRAIRES-ÉDITEURS

49, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 49

Digitized by Google

Digitized by Google

6e Année — 2e SEMESTRE — 1er MAI 1864 — Numéro 27

[stamp]

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

Nous adressons ce Numéro 27 à tous les abonnés du premier Semestre qui n'ont pas renouvelé, et nous les invitons à se mettre promptement en mesure, s'ils veulent qu'il n'y ait pas d'interruption dans l'envoi de leur journal. L'*École Normale* formera une collection de treize volumes (13 - 12), et il serait fâcheux qu'un seul anneau manquât à cette chaîne destinée à relier toutes les connaissances relatives à l'instruction et à l'éducation.

SOMMAIRE. — Dictées synonymiques. — Nouveaux exercices intellectuels. — Exercices analogiques et nouveaux sur le participe passé. — Études syntaxiques. — Monographies de l'histoire, de la géographie, etc. — Narration française. — Traité complet et raisonné d'analyse grammaticale. — Cours complet de littérature ancienne. — Dictionnaire des matières commerciales. — Poésie : Les Deux Souhaits. — Pourquoi et Parce que. — Énigmes nouvelles. — L'Esprit des grands écrivains du XIXe siècle.

PREMIÈRE PARTIE

ENSEIGNEMENT

DICTÉES SYNONYMIQUES

Le maître écrira sur le tableau noir les synonymes suivants, et les expliquera à ses élèves.

(1) BONHEUR, — FÉLICITÉ

État heureux, prospère.

Le BONHEUR est une suite d'événements heureux; il vient du dehors : *Envier le* BONHEUR *d'autrui. Rien ne trouble son* BONHEUR. (Acad.)

La FÉLICITÉ est l'état d'une âme contente; elle est tout intérieure : *Le juste jouit d'une* FÉLICITÉ *que rien ne saurait troubler.* (Acad.)

(2) DÉFAVEUR, — DISGRACE

Privation de faveur ou de crédit.

La DÉFAVEUR est une diminution ou une cessation de faveur; celui qui est en DÉFAVEUR éprouve des refus, n'est pas écouté : *Fénelon fut toujours en* DÉFAVEUR auprès de Louis XIV.

La DISGRACE est la perte complète de la bienveillance et des bonnes grâces d'une personne puissante; celui qui est en DISGRACE est tenu rudement à l'écart, exilé, et quelquefois frappé de la colère du maître : *La* DISGRACE *de Fouquet eut un grand retentissement en France.* (Acad.)

(3) CRÉDIT, — AUTORITÉ

Ce qu'une personne a d'action sur l'esprit ou la volonté d'une autre personne.

L'idée propre d'AUTORITÉ est celle de supériorité; un père, par exemple, est supérieur à son fils; de là l'AUTORITÉ du premier sur le second : *Il a bien de l'*AUTORITÉ *dans sa famille.* (Acad.)

Le CRÉDIT est une puissance que nous exerçons sur quelqu'un, en vertu de l'ascendant que nous avons sur son esprit, ou de la confiance qu'il a mise en nous. *Il y a employé tout son* CRÉDIT : *Son* CRÉDIT *est bien diminué.* (Acad.)

(4) FRIVOLE, — FUTILE

Qui n'a pas d'importance.

Les objets FRIVOLES sont des bagatelles; ils ne sont bons que pour l'amusement et le badinage : *Certaines gens s'occupent sérieusement d'objets* FRIVOLES. *Ce prétexte est* FRIVOLE. (Acad.)

Les objets FUTILES sont des riens; ils sont impropres à tout, d'une inutilité absolue : *Cet argument me paraît bien* FUTILE. *Un talent* FUTILE. (Acad.)

(5) AIDE, — APPUI

L'idée de *secours* est commune à ces deux mots.

L'AIDE sert dans les travaux : *Il faut tout attendre de l'*AIDE *de Dieu. On fait de grandes découvertes à l'*AIDE *du télescope.* (Acad.)

L'APPUI soutient dans tous les temps notre faiblesse : *Ce vieillard ne peut marcher sans un* APPUI. (Acad.)

APPLICATION

Nous donnons entre parenthèses le synonyme que le sens réclame.

La simplicité, bonheur de l'homme

Moins nous nous éloignons de la simplicité, plus nous approchons du (1) [BONHEUR]. Les besoins réels sont très-bornés et très-aisément satisfaits; ce sont ceux de l'opinion qui sont multipliés et fatigants. Lorsque je vois l'homme inquiet et avide se ployer à toutes les formes, se fatiguer en intrigues, essuyer mille (2) [DISGRACES], supporter les plus grandes mortifications, à quoi donc prétend-il? me dis-je. Ne peut-il vivre tranquille, indépendant, jouir de lui-même et

Digitized by Google

des plus douces satisfactions attachées à l'humanité, sans se livrer à ce tourment perpétuel? Sans doute il pourrait être heureux; mais il veut acquérir des biens dont il n'a que faire, des distinctions qui, dans l'esprit des autres, traceront de sa personne une plus grande image; un (3) [CRÉDIT] dont l'emploi lui donnera des ingrats et des envieux : voilà les besoins de sa fantaisie et de son état, et voilà les malheurs dont il paye l'apparence (4) [FRIVOLE] qu'encense un imbécile vulgaire.

Que j'estime bien plus ce citoyen paisible cultivant le champ de ses pères, élevant une famille où ses soins font régner la concorde et perpétuer ses vertus, recevant de ses voisins l'hommage que lui mérituent son équité et sa bienfaisance! Le citadin superbe ne voit souvent en lui qu'un homme commun et rustre, mais l'indigent y voit un consolateur, les faibles y trouvent un (5) [APPUI], et le sage y considère l'homme de la nature, l'homme vrai et simple, utile à la société et respectable aux yeux philosophes.

Le maître écrira sur le tableau noir les synonymes suivants, et les expliquera à ses élèves.

(1) RÉTABLI, — RESTAURÉ

Remis en son premier état, ou en meilleur état.

Une chose RÉTABLIE est une chose remise en son premier état : *Sa maison tombait en ruine, il l'a* RÉTABLIE. *Il a* RÉTABLI *ses forces. Le culte des idoles fut* RÉTABLI.	Une chose RESTAURÉE est une chose remise à neuf, rendue à son éclat : *Cette figure était mutilée, on l'a bien* RESTAURÉE. *Ce peintre a* RESTAURÉ *ce vieux tableau.*

(2) PUBLIER, — DIVULGUER

Rendre public et notoire.

PUBLIER se prend en bonne part, et signifie donner de la publicité : *Les apôtres* PUBLIÈRENT *l'Évangile par toute la terre.* PUBLIER *un livre, un journal.* (Acad.)	DIVULGUER signifie rendre public une chose qui devait être secrète (Condillac) : DIVULGUER *un secret.* (Acad.)

(3) DISPUTE, — DÉBAT

Discussion vive sur un sujet.

DISPUTE (*dispuna putare*, penser diversement) s'emploie dans tous les cas où plusieurs personnes soutiennent des opinions différentes sur un même sujet : *Les* DISPUTES *de l'école. Ils sont toujours en* DISPUTE. (Acad.)	Le DÉBAT est une dispute très-vive, où l'on se bat en paroles : *Vider un* DÉBAT. *Apaiser un* DÉBAT. (Acad.)

(4) JURISTE, — JURISCONSULTE

Qui s'occupe du droit, des lois.

Le JURISTE est celui qui fait profession de la science du droit : *C'est un savant* JURISTE. (Acad.)	Le JURISCONSULTE est celui qui fait profession de donner des consultations sur des questions de droit : *Tous les* JURISCONSULTES *sont de cet avis.*

(5) CHANGER, — MODIFIER

Remplacer une chose par une autre.

CHANGER, c'est remplacer une chose tout entière par une autre : *Il faudra* CHANGER *cet ameublement. Rien ne peut* CHANGER *les lois de la nature* (Acad.)	MODIFIER, c'est apporter un changement partiel à une chose : *L'adversité* MODIFIE *le cœur. La nature de l'homme est diversement* MODIFIÉE *par le climat, par l'éducation, par les lois.* (Acad.)

APPLICATION

Nous donnons entre parenthèses les synonymes que le sens réclame.

Progrès du quatorzième et du quinzième siècle

C'est dans le cours du quatorzième siècle que l'antiquité grecque et romaine a été pour ainsi dire (1) [RESTAURÉE] en Europe. On sait avec quelle ardeur le Dante, Pétrarque, Boccace, et tous les contemporains cherchaient les manuscrits grecs, latins, les (2) [PUBLIAIENT], les répandaient, et quelle rumeur, quels transports excitait la moindre découverte en ce genre. C'est au milieu de ce mouvement qu'a commencé en Europe une école qui a joué, dans le développement de l'esprit humain un bien plus grand rôle que celui qu'on lui attribue ordinairement, l'école classique. Nous nous gardons bien d'attacher à ce mot le sens qu'on lui donne aujourd'hui; il s'agissait alors de toute autre chose que d'un système et d'un (3) [DÉBAT] littéraire. L'école classique de cette époque s'enflamma d'admiration, non-seulement pour les écrits des anciens, pour Virgile, pour Homère, mais pour la société ancienne tout entière, pour ses institutions, ses opinions, sa philosophie, comme pour sa littérature... Ainsi se formait cette école de libre-penseurs qui apparaît dès le commencement du quinzième siècle, et dans laquelle se réunissent des prélats, des (4) [JURISCONSULTES], des érudits.

Au milieu de ce mouvement arrivent la prise de Constantinople par les Turcs, la chute de l'empire d'Orient, l'invasion des Grecs fugitifs en Italie. Ils y apportent une nouvelle connaissance de l'antiquité, de nombreux manuscrits, mille nouveaux moyens d'étudier l'ancienne civilisation. Ce temps est aussi celui de la plus grande activité extérieure des hommes; c'est un temps de voyages, d'entreprises, de découvertes, d'inventions en tout genre. C'est le temps des grandes expéditions des Portugais le long des côtes de l'Afrique, de la découverte du passage du cap de Bonne-Espérance par Vasco de Gama, de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, de la merveilleuse extension du commerce européen. Mille inventions nouvelles éclatent; d'autres, déjà connues, mais dans une sphère étroite, deviennent populaires et d'un fréquent usage. La poudre à canon (5. — Indic. pr., 3e pers. du sing.) [CHANGE] le système de la guerre; la boussole, celui de la navigation; la peinture à l'huile se développe et couvre l'Europe des chefs-d'œuvre de l'art; la gravure sur cuivre, inventée en 1160, les multiplie et les répand; le papier de linge devient commun. Enfin, de 1426 à 1452, l'imprimerie est inventée; l'imprimerie, texte de tant de déclamations, de tant de lieux communs, et dont aucun lieu commun, aucune déclamation, n'épuiseront jamais le mérite et les effets.

Le maître écrira sur le tableau noir les synonymes suivants, et les expliquera à ses élèves.

(1) DISCIPLE. — ÉLÈVE

Qui prend des leçons de quelqu'un.

L'ÉLÈVE reçoit des leçons d'un maître qui le forme à sa	Le DISCIPLE est simplement celui qui fait adhésion aux sen-

Digitized by Google

profession : *Cet* ÉLÈVE *a obtenu plusieurs prix. Raphaël fut* ÉLÈVE *du Pérugin.* (Acad.)

timents d'un autre, qu'il en ait reçu ou non des leçons : *Les* DISCIPLES *de Platon, d'Aristote. Les* DISCIPLES *de saint Augustin.* (Acad.)

(2) PRENDRE, — SURPRENDRE

Être inopinément témoin d'une action faite par quelqu'un.

PRENDRE énonce simplement le fait : PRENDRE *quelqu'un en flagrant délit.* (Acad.)

SURPRENDRE signifie prendre sur le fait, au moment où l'on s'y attendait le moins : *Je l'ai* SURPRISE *mettant du fard.*

(3) IL FAUT, — IL EST NÉCESSAIRE

Les deux expressions marquent l'obligation.

IL FAUT marque une obligation de complaisance, de coutume : IL FAUT *voir le monde pour se former. Il* FAUDRA *le satisfaire.* (Acad.)

IL EST NÉCESSAIRE marque une obligation essentielle, indispensable : IL EST NÉCESSAIRE *d'être sage pour être content de soi-même.* (Acad.)

(4) SAGESSE, — PRUDENCE

Bonne conduite dans le cours de la vie.

LA SAGESSE, éclairée et prévoyante, fait agir et parler à propos : *Il agit selon sa* SAGESSE *ordinaire. Il s'est toujours conduit avec beaucoup de* SAGESSE. (Acad.)

LA PRUDENCE, inventive et timide, empêche de parler et d'agir mal à propos : *Sa valeur est réglée par la* PRUDENCE. (Acad.)

(5) BALANCER, — CENSURER

Dire qu'une chose est mauvaise.

BLAMER, c'est trouver quelque chose de mauvais dans une action ou dans la conduite de quelqu'un : *Dans peut, je crois, louer et* BLAMER *tout.* (Acad.)

CENSURER, c'est exprimer sa désapprobation d'une manière publique : *On a fort* CENSURÉ *sa conduite. La cour impériale* A CENSURÉ *deux de ses membres.* (Acad.)

APPLICATION

Nous donnons entre parenthèses le synonyme que le sens réclame.

L'Homme qui se scandalise mal à propos

Saint Antoine jouait un jour avec ses (1) [DISCIPLES] dans le désert où ils s'étaient retirés; un chasseur survint et le (2) [SURPRIT] dans sa récréation : il en parut scandalisé. Le saint s'en aperçut : « Bandez votre arc, dit-il au chasseur, et lancez un trait. » Il le fit. « Encore un, » reprit le saint. Le chasseur obéit. « Ne vous lassez point, » continua saint Antoine, en le priant de décocher une troisième flèche, puis une quatrième, une cinquième encore. Enfin, le chasseur s'excusant sur ce que la corde de son arc s'était relâchée à force de tirer : « Il faut donc la laisser reposer, dit le saint. Eh bien! il en est de même de nos esprits et de nos corps : ils ont besoin de repos pour leur faire supporter le travail, (3) [IL EST NÉCESSAIRE] de leur donner de temps en temps un peu de repos : c'est ce que vous nous voyez faire à présent, mes frères et moi. »

Le chasseur admira la (4) [SAGESSE] du saint, et finit par applaudir à ce qui avait été d'abord pour lui un sujet de scandale. Belle leçon pour tous ceux qui se scandalisent trop aisément, et qui, par un excès de sévérité (5) [BLAMENT] les actions même les plus innocentes!

THÉ LEPETIT.

NOUVEAUX EXERCICES INTELLECTUELS

PHRASE A COMMENTER :

Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.

COMMENTAIRE. — L'homme oublie vite le passé, il ne tient le plus souvent aucun compte du présent, mais il tourne sans cesse ses regards vers l'avenir. Demain, dit-il sans cesse, et la mort le surprend préparant encore pour le lendemain de nouveaux projets. Comment ne pas comprendre cette leçon que Dieu a voulu nous donner? S'il a mis dans notre cœur ce besoin incessant, cette soif de l'avenir, c'est que la fin de l'homme est ailleurs que dans cette vie mortelle qui passe avec la rapidité de l'éclair.

***

INCONSÉQUENCE A RELEVER. — Un prédicateur trop zélé, qui prononçait le panégyrique de saint François Xavier, le louant d'avoir, dans une île déserte, converti dix mille personnes à la suite d'un seul sermon.

COMMENTAIRE. — Il est difficile de convertir même une seule personne dans une île déserte.

***

ALLUSION HISTORIQUE. — Un matin on s'éveille, on est seul. Le vent a tourné, chaque Français est un autre Clovis; fanatique d'une foi nouvelle, il brise ce qu'il adorait la veille, pour adorer ce qu'il brisait hier. Dans ces renversements subits, où se joue la furie française, malheur à qui reste à son poste, comme un soldat oublié! Ce n'est plus un homme qui reste fidèle à l'honneur, c'est un orgueilleux, un misanthrope et un fou.

ÉD. LAROULAYE (*Journal des Débats.*)

COMMENTAIRE. — A la bataille de Tolbiac, qu'il livra contre les Allemands, Clovis allait être vaincu; il invoqua le Dieu de Clotilde et des chrétiens, et aussitôt la victoire se tourna du côté des Francs. Clovis, converti ainsi à la foi catholique, reçut le baptême dans la cathédrale de Reims. Au moment où le nouveau Constantin s'avança vers le baptistère, saint Remi, lui présentant la croix, lui dit : « Courbe ta tête, fier Sicambre, adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré. »

P. L.

EXERCICES ANALOGIQUES ET NOUVEAUX

SUR

LE PARTICIPE PASSÉ

PARTICIPES DES VERBES PRONOMINAUX

RÈGLE. L'auxiliaire *être* étant mis pour l'auxiliaire *avoir* dans les verbes pronominaux, le participe de ces verbes suit la même règle que le participe conjugué avec *avoir*, c'est-à-dire qu'il s'accorde avec son complément direct si ce complément le précède, et qu'il reste invariable si le complément direct est placé après lui, ou s'il n'a pas de complément de cette nature. Ex. :

Paul et Julien se sont *écrit*;

Digitized by Google

Paul et Julien se sont *écrit* des lettres.
Les lettres que Paul et Julien se sont *écrites*.

En conséquence, le participe des verbes pronominaux formés des verbes neutres est toujours invariable.

L'élève devra faire entrer les verbes suivants, employés au participe passé, dans des phrases de son invention :

Se partager—se faire—s'imposer—se brouiller—se promener—se blesser—se coucher—s'endormir—se réveiller—s'adresser—s'imaginer—se figurer—se persuader—se mettre—se rappeler—s'engager—se vendre—se glisser—se briser—se bâtir—se connaître—se voir—se déplaire—se convenir—se ressembler—se suffire—se sourire — se succéder—se plaire—se rire—se nuire—se survivre — s'apercevoir—s'approcher—se montrer—s'adresser—s'appeler — se frapper—se souffleter — se donner—se dire — se cracher — se parler — s'expliquer — s'avouer — se haïr—se détester—se pardonner—s'embrasser—se saluer —se sourire—se promettre —s'écrire—se répondre—se mentir.

CORRIGÉ

Nous nous sommes *partagé* cette brioche.
Jeanne s'est *fait* au doigt une dangereuse blessure.
Marie s'est *faite* religieuse.
Les saints se sont *imposé* de dures pénitences.
Ces enfants s'étaient *brouillés* en jouant à la barre.
Mesdemoiselles, vous êtes-vous bien *promenées* dans le jardin?
Toutes les trois, nous nous sommes *blessées* au bras.
Les élèves se sont *couchés* à neuf heures, ils se sont *endormis* à dix, ils se sont *réveillés* ce matin à six heures.
Vous vous êtes *adressé*, Messieurs, de bien vives félicitations.
Mes compagnes s'étaient *imaginé* que j'étais absente, elles s'étaient *figuré* que j'étais à Paris, elles s'étaient même *persuadé* que je ne reviendrais pas, elles se sont *mis* ces idées dans la tête.
Marie s'est-elle *rappelé* sa promesse? s'est-elle *engagée* vis-à-vis de vous?
Savez-vous quel prix s'est *vendue* cette maison? (Sens figuré.)
Une erreur s'est *glissée* dans ma note. (Sens figuré.)
C'est à Waterloo que s'est *brisée* la puissance de Napoléon.
Voici une maison qui s'est *bâtie* depuis quelques mois.
Où Maurice et Albert se sont-ils *connus* pour la première fois?
Où se sont-ils *vus*?
Votre sœur s'est toujours *déplu* dans la place de sous-maîtresse.
Ces deux dames se sont *convenu* en se voyant.
Ces deux dames pourtant ne se sont jamais *ressemblé*.
Cette pauvre veuve s'est *suffi* à elle-même.
Ces demoiselles se sont *souri* en s'apercevant.
Vos deux frères se sont *succédé* dans cette place.
Amélie s'est *plu* à me tourmenter par ses taquineries.
Mes compagnes se sont *ri* de ma timidité.
Mes enfants, vous vous êtes *nui* dans mon esprit.
Les grands génies se sont *survécu* à eux-mêmes.
Aussitôt que Maurice et Albert se sont *aperçus* de loin, ils se sont *approchés*, ils se sont *montré* le poing, ils se sont *adressé* des injures, ils se sont *appelés* traîtres et méchants, ils se sont *frappés*, ils se sont *souffletés;* oui, ils se sont *donné* des soufflets, ils se sont *dit* des paroles inconvenantes; oserai-je vous dire qu'ils se sont *craché* au visage? puis, ils ont fini par où ils auraient dû commencer, c'est-à-dire qu'ils se sont *parlé*, qu'ils se sont *expliqué* le motif de leur colère. Ils se sont *avoué* leurs torts réciproques, ils sont convenus qu'ils s'étaient *haïs* et *détestés* sans motif grave, ils se sont *pardonné*, ils se sont *embrassés*, ils se sont *salués*, ils se sont *souri* en se quittant et se sont *promis* une amitié éternelle. Depuis cette époque ils se sont *écrit* plusieurs fois, ils se sont très-exactement *répondu*, et je puis vous assurer qu'ils ne se sont pas *menti* en disant qu'ils s'aimeraient toujours.

Comme exercice oral, l'élève devra, dans les phrases de ce devoir, lorsque la chose sera possible, mettre le complément direct après le participe lorsqu'il sera avant, et *vice versa*, Ex. :

Voici la brioche que nous nous sommes *partagée*.
Quelles vives félicitations vous vous êtes *adressées*, etc., etc.

Dans l'exercice suivant, l'élève devra changer le sens des phrases suivantes de manière à ce que, dans chacune d'elles, le participe soit invariable.

A DICTER OU A FAIRE COPIER

Jeanne est très-maladroite; elle s'est *coupée* au doigt.
Maurice et Albert se sont *brossés* soigneusement ce matin.
Maurice et Albert se sont *rendus* à mon invitation.
Maurice et Albert se sont *trouvés* à l'endroit que je leur avais indiqué.
Maurice et Albert se sont *dits* envoyés par leur maître.
Maurice et Albert se sont *vus* à la promenade.
Ces petites-filles se sont *attachées* à leur maîtresse.
Mes élèves se sont *appliqués* à l'étude de la grammaire.
Louise et Amélie se sont mutuellement *attirées* par le charme de leur caractère.
Les deux adversaires se sont *percés* à coups d'épée.
Les deux adversaires se sont *ménagés* mutuellement.
Les deux adversaires se sont *épargnés* l'un l'autre.
L'Autriche et la Prusse se sont *déclarées* contre le Danemark.
Nos soldats se sont vite *faits* aux habitudes des Mexicains.
Mon père et ma mère se sont *opposés* à mes désirs, ils se sont *persuadés* mutuellement.
Ils se sont *disputés* avec acharnement.

CORRIGÉ

Jeanne est très-maladroite, elle s'est *coupé* le doigt.

Digitized by Google

Maurice et Albert se sont *brossé* leurs habits ce matin.
Maurice et Albert se sont *rendu* de grands services.
Maurice et Albert se sont *trouvé* des torts réciproques.
Maurice et Albert se sont *dit* des injures.
Maurice et Albert se sont *vu* de nombreux camarades.
Ces maîtresses se sont *attaché* toutes leurs élèves.
Mes élèves se sont *appliqué* des louanges non méritées.
Louise et Amélie se sont *attiré* des réprimandes sévères.
Les deux adversaires se sont *percé* le bras.
Les deux adversaires se sont *ménagé* une entrevue.
En écoutant mes avis, les deux adversaires se sont *épargné* bien des peines.
L'Autriche et le Danemark se sont *déclaré* la guerre.
Nos soldats, au Mexique, se sont vite *fait* des habitudes nouvelles.
Dans cette discussion, mon père et ma mère se sont *opposé* tour à tour de bonnes et solides raisons; ils se sont *persuadé* que vous viendriez aujourd'hui.
Ils se sont *disputé* la victoire.

CLARISSE JURANVILLE.

ÉTUDES SYNTAXIQUES

Du Verbe (*suite*)

113. Après un verbe interrogatif ou négatif, la conjonction *que* demande ordinairement le subjonctif; elle le demande toujours quand la pensée exprimée par la proposition conjointe est uniquement considérée dans son rapport avec la signification interrogative de ce verbe lui-même. *Croyez-vous que cela soit facile? je ne prétends pas qu'il ne soit jamais permis de s'amuser.* Mais si l'interrogation portait moins sur le verbe lui-même que sur d'autres mots, si la négation était mise en opposition avec une affirmation subséquente ou sous-entendue, si enfin la pensée, objet de la négation ou de l'interrogation, était considérée comme établie d'avance dans l'esprit de celui qui parle ou même dans l'esprit d'autrui, on devrait mettre l'indicatif : *Pourquoi pensez-vous qu'il est trop tard?* Je ne demande pas si vous pensez, je demande *pourquoi*, pour quelle raison vous pensez. *Je ne dis pas qu'il est satisfait, je dis seulement qu'il ne se plaint pas.* Ce que je ne dis pas est mis en opposition avec ce que je dis. *Savez-vous bien que j'ai à me plaindre de vous?* Je laisse entendre très-positivement que j'ai à me plaindre.

Cette règle est applicable même quand il y a un infinitif entre la conjonction *que* et le verbe interrogatif ou négatif.

114. La plupart des verbes unipersonnels suivis de la conjonction *que* demandent le subjonctif : *Il importe que tout soit prêt de bonne heure; Il faut que vous restiez avec nous.* Mais ceux qui expriment sans restriction la certitude ou la probabilité demandent l'indicatif : *Il est vrai que je suis trop confiant; Il paraît que la paix est menacée.*

Le verbe *il semble*, pris affirmativement, est ordinairement considéré comme exprimant la probabilité quand il a un complément indirect répondant à la question *à qui*; dans le cas contraire, on le fait suivre du subjonctif ou d'un autre mode, selon qu'on veut rendre plus ou moins douteux, plus ou moins surprenant le fait exprimé par le verbe placé après *que : Il me semble que vous avez été trop sévère. Il semblait que tout était perdu*, ou *Il semblait que tout fût perdu;* avec l'indicatif, l'apparence approche davantage de la réalité; avec le subjonctif elle est moins forte et ne suppose guère qu'un étonnement mêlé de crainte.

Quand le verbe *il importe* est suivi d'un substantif précédé de *quel* ou d'un pronom conjonctif sans antécédent, le verbe qui vient après se met au subjonctif ou à un autre mode, selon qu'on veut lui donner un sens plus ou moins affirmatif : *Il importe peu quel jour la chose se fasse* ou *se fera; Il n'importe guère à qui vous remettiez* ou *remettrez la lettre.*

115. Quand un pronom conjonctif se trouve précédé immédiatement ou médiatement de l'une des expressions *le seul, l'unique, le principal, le premier, le dernier, le deuxième, le troisième*, (etc.), *ne... que, le plus, le moins, le mieux, le pis, le moindre, le meilleur, le pire*, et quelques autres ayant avec celles-là de l'analogie, le sens permet ordinairement de supposer un doute antérieur, et le verbe appelé par le pronom conjonctif se met alors au subjonctif : *Vous êtes le seul qui teniez un pareil langage; Voilà le meilleur devoir que vous ayez fait depuis longtemps; Il y a peu d'hommes qui soient exempts de préjugés.* Mais si les circonstances et l'intention de celui qui parle excluaient toute idée de doute antérieur, on emploierait l'indicatif ou le conditionnel : *On a abattu le seul arbre qui ornait la place du marché.*

La même règle s'applique quelquefois quand les expressions *le plus, le moins, le mieux, le pis, le moindre, le meilleur, le pire*, se trouvent après le pronom conjonctif et dans la proposition même à laquelle celui-ci appartient : *De tous les philosophes anciens, Socrate est peut-être celui qui ait eu l'idée la plus nette d'un Dieu unique et parfait. Bien que l'Italie soit le pays dont les étrangers aient dit le plus de mal, il n'en est point où ils rencontrent un accueil aussi bienveillant.* (Mme de Staël.)

116. Les pronoms conjonctifs demandent encore le subjonctif quand leur antécédent est un pronom indéfini ou bien un substantif ou pronom quelconque désignant un être inconnu, indistinct de fait, et que ce pronom ou ce substantif est l'objet d'une négation, d'un doute, d'un désir, d'une recherche, d'une crainte, d'un regret, etc. : *Je ne connais personne qui puisse me rendre ce service; Je veux une maison qui soit vaste et commode.* Mais on dirait : *J'ai acheté une maison qui est vaste et commode*, parce que, si je ne distingue pas formellement la maison dont je parle, cela ne l'empêche pas d'être pour moi parfaitement distincte et bien connue.

117. Comme le mode conditionnel diffère de l'indicatif en ce qu'il n'affirme ou nie qu'avec restriction, ce qui le rapproche évidemment du subjonctif,

Digitized by Google

on le trouve quelquefois employé dans plusieurs des cas où les règles précédentes appellent le subjonctif, et cela choque beaucoup moins que ne ferait l'emploi de l'indicatif. Ainsi, on ne peut guère condamner les phrases suivantes : *Croyez-vous que votre frère viendrait si nous l'invitions? Je ne suppose pas que cela serait facile. Il pourrait arriver que des obstacles imprévus nous arrêteraient. Il n'est pas croyable qu'il se laisserait dépouiller sans résistance. Voilà le seul reproche qu'on pourrait lui faire.*

L'indicatif lui-même paraît quelquefois admissible quand il est accompagné de quelque expression restrictive comme *quelquefois, peut-être*, etc., ou quand le verbe a par lui-même une signification qui n'est qu'à moitié affirmative : *C'est la plus grande perfection qu'on atteindra peut-être jamais;* cela n'affirme guère plus que si l'on mettait *atteigne* ou *puisse atteindre.*

EXERCICE

Les élèves copieront les phrases suivantes, en choisissant dans chaque parenthèse une des manières de s'exprimer qui sont séparées par une virgule, ou en faisant ce qui est indiqué par les mots en italique.

Croyez-vous que l'homme qui s'est enrichi par des moyens injustes (jouit, jouisse) en paix de ses richesses, et ne comprenez-vous pas que l'honnête homme resté pauvre (peut, puisse) goûter un bonheur plus pur et plus réel (1)?

Avez-vous remarqué qu'il y (avait, eût) quelque chose de contraint dans son maintien et dans son langage? S'il en était ainsi, il ne faudrait pas ajouter foi à ses promesses.

Avez-vous remarqué, comme moi, qu'il (n'avait, n'eût) pas l'air naturel et qu'il (semblait, semblât) nous cacher quelque chose?

Rien ne prouve que cet homme (soit, est) coupable; dès lors nous n'avons pas le droit d'attenter à sa liberté.

Si je le blâme de s'être ainsi laissé entraîner, ce n'est pas que je (suis, sois) ennemi des plaisirs honnêtes et modérés.

Un ministre ne doit pas se persuader qu'il (peut, puisse) déraciner tous les abus à la fois, ce qui serait peut-être le pire des abus; il ne doit entreprendre que ce qui est possible.

Nous disons qu'il y a trois personnes en Dieu, mais en disant cela nous n'affirmons pas qu'il y (a, ait) trois dieux, puisque nous avons soin d'ajouter que ces trois personnes ne font qu'un seul Dieu.

On peint, dans les mythologies du Nord, les ombres des chasseurs poursuivant les ombres des corps dans les nuages : mais de quel droit disons-nous que ce sont des ombres? Savons-nous en quoi l'ombre diffère de la réalité? (Mme de Staël). *Expliquer pourquoi Mme de Staël a mis* sont et diffère *à l'indicatif, en montrant sur quels mots portent réellement les deux interrogations.*

Un jour, dans le fond d'un vallon,
Un serpent mordit Jean Fréron.
Que pensez-vous qu'il arriva?
Ce fut le serpent qui creva.
(Voltaire.)

Expliquer de même pourquoi arriva *est à l'indicatif.*

S'il est vrai que vous (êtes, soyez) mon ami, vous ne pouvez m'abandonner dans la position critique où je me trouve.

Il semblait, dans ces temps d'anarchie féodale, que les seigneurs étant très-peu riches (cherchaient, cherchassent) à augmenter leur trésor par les condamnations et qu'ils (favorisaient, favorisassent) le crime pour s'en faire un revenu.

Il me sembla qu'un voile épais (descendait, descendît) sur mes yeux et me (cachait, cachât) tout à coup la lumière.

A un homme qui n'a rien, il importe peu, à certains égards, sous quelle sorte de gouvernement il vit *ou bien* il vive. *Dire quelle différence pour le sens produit l'emploi de l'indicatif* vit *ou du subjonctif* vive.

Il m'importe peu qui (combattra, combatte) à mes côtés; je suis même persuadé que personne ne se joindra à moi et que je combattrai seul, mais cela ne m'effraye pas.

Le meilleur parti que vous (avez, ayez) à prendre, c'est de chasser ce domestique infidèle et de l'envoyer se faire pendre ailleurs.

La seule étrenne que (j'ai, j'aie) reçue cette année est celle du facteur, qui m'a offert, comme d'usage, un calendrier collé sur une feuille de carton.

La première chose qu'on (doive, doit) faire en arrivant dans un pays étranger, c'est de faire viser son passe-port.

Le seul inconvénient que je (vois, voie) à faire cette démarche, c'est qu'elle sera peut-être comme de notre adversaire et que cela pourra lui donner des armes contre nous.

Le conseil le plus sage qu'on (peut, puisse) vous donner, c'est de faire comme tout le monde et de ne pas chercher à vous singulariser.

Il y a peu d'hommes qui (savent, sachent) résister à l'entraînement d'une grande fortune qui leur arrive subitement.

Le premier objet qui (frappa, ait frappé) mes yeux, ce fut le portrait de mon frère, et ce portrait était d'une ressemblance frappante.

Il n'y a que la vanité qui (rend, rende) frivole; l'indolence n'use ni ne flétrit le cœur, parce qu'elle est presque toujours l'effet du tempérament.

Je doute que vous trouviez quelqu'un qui (consentira, consente) à vous prêter une somme si forte sans la moindre garantie.

Joseph conseilla au roi d'établir sur toute l'Égypte un homme sage et habile qui (aurait, eût) soin, pendant les sept années d'abondance, de faire serrer une partie du blé dans les greniers publics.

La calomnie blesse plus Descartes comme un outrage fait à la vérité que comme une injure qui lui (était, fût) personnelle.

Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'août;
Creusez, bêchez, fouillez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.

(1). Il y a dans cette phrase deux verbes interrogatifs; mais l'un de ces verbes porte au doute, tandis que l'autre en éloigne : c'est à l'élève à faire cette distinction.

Digitized by Google

Dire si les verbes passe *et* repasse *sont au présent de l'indicatif ou du subjonctif, et pourquoi.*

On ne trouverait pas facilement deux hommes qui (ont, aient) si peu de soin de leur santé, et vous serez bien heureux si un jour vous ne payez pas toutes ces imprudences.

J'ai connu bien des étourdis, mais je n'en ai jamais vu qui (l'étaient, le fussent) autant que vous.

Il y a peu d'hommes qui se résigneraient aussi facilement que vous à supporter une injustice pareille. *Expliquer pourquoi cette phrase peut-être considérée comme à peu près correcte, quoique le pronom* qui *ait pour antécédent un mot pris dans un sens indistinct et que, par conséquent, l'emploi du subjonctif puisse sembler nécessaire d'après le n° 116.*

P. Boissière.

MÉTHODE LEXICOLOGIQUE

LES MONOGRAPHIES

DE L'HISTOIRE, DE LA GÉOGRAPHIE, DE LA MYTHOLOGIE de la Littérature et des Arts

VILLES, etc., DÉTRUITES

Nous donnons d'un côté, par ordre alphabétique, les noms des villes, institutions, etc, détruites, incendiées, bombardées, ensevelies, etc.; de l'autre, les noms des destructeurs, soit personnages, soit éléments. Les élèves rétabliront l'ordre historique.

La Bibliothèque d'Alexandrie *brûlée par*.....	Alaric
Carthage *prise et détruite par*.....	Alexandre.
Le Colosse de Rhodes *détruit par*.....	Anglais (*les*).
Copenhague, *bombardée par*.....	Annibal.
Corinthe (146 ans av. J.-C.) *saccagée par*.....	Autrichiens (*les*).
Gênes (1684) *bombardée par*.....	Bourbon (*le connétable de*).
Herculanum *détruite par*	Érostrate.
Janissaires (les) *détruits par*.....	Feu du ciel (*le*).
Jéricho *prise et détruite par*.....	Gaulois (*les*).
Jérusalem *prise et détruite par*.....	Gaulois (*les*).
Lisbonne *détruite par*...	Genséric.
Magdebourg (1631), *dévastée par*.....	Grecs (*les*).
Mamelouks (les) *détruits par*.....	Joinville (*le prince de*).
Méthone *prise et détruite par*.....	Joinville (*le prince de*).
Mogador *bombardée par*..	Josué.
Moscou *brûlée* (1812) *par*.	Louis XIV (*par ordre de*)
Numance *détruite par*....	Mammouth II.
Olinthe *détruite par*.....	Méhémet-Ali.
Rome *prise et pillée* (389 av. J.-C.) *par*.....	Mummius.
Rome *prise* (410) *par*....	Omar.
Rome (455) *id*.....	Philippe de Macédoine.
Rome (1527) *id*.....	Philippe de Macédoine.
Sagonte *prise et détruite par*.....	Pierre le Grand.
Sainte-Ampoule (la) *détruite par*.....	Rostopchin (*son gouverneur*).
Sodome *détruite par*.....	Ruhl (*le représentant du peuple*).
Sirétiz (les) *détruits par*..	Scipion-Emilien.
Tanger *bombardée par*...	Scipion-Emilien.
Thèbes *détruite par*.....	Tilly.
Temple de Diane à Éphèse, *brûlé par*.....	Titus.
Temple de Delphes *pris et pillé par*.....	Tremblement de terre (*un*).
Troie *prise et détruite par*.	Tremblement de terre (*un*).
Venise *bombardée* (1849) *par*.....	Vésuve (*une éruption du*).

CORRIGÉ DU DEVOIR

La Bibliothèque d'Alexandrie fut brûlée par...	Omar (1).
Carthage prise et detruite par.....	Scipion Emilien (2).
Le colosse de Rhodes détruit par.....	un tremblement de terre (3).
Copenhague bombardée par	les Anglais (4).
Corinthe saccagée par....	Mummius (5).
Gênes bombardée par.....	ordre de Louis XIV (6).
Herculanum détruite par..	une éruption du Vésuve.
Les Janissaires detruits par	Mammouth II (7).
Jéricho prise et détruite par	Josué.
Jérusalem *id*.....	Titus (8).
Lisbonne détruite par....	un tremblement de terre.
Magdebourg dévastée en 1631 par.....	Tilly (9).
Les Mamelouks détruits par	Méhémet-Ali (10).
Méthone prise et détruite par.....	Philippe de Macédoine.
Mogador bombardée par..	le prince de Joinville.
Moscou brûlée en 1812 par	son gouverneur Rostopchin (11).
Numance détruite par....	Scipion Emilien.
Olinthe *id*.....	Philippe de Macédoine.
Rome prise et pillée en 389 av. J.-C. par.....	les Gaulois (12).
Rome prise en 410 par...	Alaric (13).
Rome (455) par.....	Genséric (14).
Rome (1527) par.....	le connétable de Bourbon (15).
Sagonte détruite par....	Annibal (16).
La Sainte-Ampoule, détruite, en 1793, par....	le représentant du peuple Ruhl (17).

Digitized by Google

Sodome détruite par.....	le feu du ciel.
Les Strélitz détruits par...	Pierre le Grand (18).
Tanger bombardée par...	le prince de Joinville.
Le temple de Delphes pris et pillé par.....	les Gaulois (19).
Le temple de Diane à Éphèse, brûlé par.....	Erostrate (20).
Thèbes détruite par.....	Alexandre (21).
Troie prise et détruite par..	les Grecs.
Venise bombardée, en 1849, par.....	les Autrichiens (22).

NOTES EXPLICATIVES

(1) V. l'article *Omar*, extrait des *Fleurs historiques*, dans un des précédents numéros du journal.

(2) Cette ville fameuse, la rivale de Rome, fut détruite par Scipion Emilien, après un siége qui a laissé de longs souvenirs et pendant lequel les Carthaginoises livrèrent leur chevelure pour faire des cordages de navires. Le vœu farouche de Caton fut réalisé; il ne resta rien de Carthage, qui fut littéralement effacée de la terre (46 ans avant J.-C.). Caius Gracchus essaya de la relever par une colonie qui ne progressa point rapidement, puisque trente ans plus tard, Marius put encore *s'asseoir sur les ruines de Carthage*. Sous les empereurs, cette nouvelle Carthage devint florissante. L'invasion arabe la ruina entièrement. Ses derniers vestiges disparurent au seizième siècle.

(3) Cette statue fameuse, l'une des sept merveilles du monde, exécutée en bronze par le statuaire Chares de Lindos, vers 280 av. J.-C., et qui avait environ trente-deux mètres de haut, fut renversée cinquante-six ans plus tard par un tremblement de terre. Neuf siècles après, lors de la conquête arabe, les débris furent vendus à un juif, qui en chargea, dit-on, neuf cents chameaux.

(4) Ce bombardement fut exécuté en pleine paix par les Anglais, commandés par le comte de Cathcart, en 1806. C'est la plus odieuse violation du droit des gens, dans les temps modernes. Quatre cents maisons furent incendiées, deux mille autres endommagées; deux mille personnes périrent.

(5) Lucius Mummius, consul romain. Ce fut lui qui gagna sur les Achéens la bataille de Leucopétra, où vint expirer l'indépendance hellenique, et qui réduisit la Grèce en province romaine (146 avant J.-C.). Après avoir livré Corinthe au pillage et aux flammes, il expédia à Rome un grand nombre des chefs-d'œuvre de l'art grec: statues, tableaux, bronzes, etc. Telle était son ineptie, ou plutôt telle était l'ignorance romaine, qu'il menaça ceux qu'il chargea de transporter ces objets précieux, de les leur faire remplacer s'ils étaient endommagés ou perdus.

(6) Depuis l'époque de Charles-Quint et d'André Doria, Gênes s'était rattachée à l'Espagne par des liens intimes. Fidèle à cette alliance, elle repoussa le protectorat de Louis XIV. On accusait le doge d'avoir tenu des propos peu respectueux pour la gloire du *grand roi*. Le fils de Colbert, le marquis de Seignelay, ministre de la marine, arriva devant Gênes avec Duquesne, le 19 mai 1684. Du 19 au 28, la flotte française fit pleuvoir sur *Gênes la superbe*, 13,300 bombes. La plupart de ses palais, qui lui avaient valu le nom de la *ville de marbre*, étaient détruits et la ville presque réduite en cendres. Les Génois demandèrent la paix. Le doge Lescaro fut obligé de venir à Versailles implorer la clémence de Louis XIV. « L'accident le plus funeste que ma république pût jamais éprouver, dit le doge au superbe monarque, a été d'avoir pu offenser Votre Majesté. » Jamais la raison du plus fort n'avait été mieux démontrée. On sait que le doge, homme d'esprit, interrogé par le marquis de Seignelay sur ce qu'il trouvait de plus surprenant à Versailles, répondit : « C'est de n'y voir. »

(7) Cette milice turque, instituée vers 1350, était un corps privilégié analogue aux prétoriens romains, et qui déchira plus d'une fois l'empire ottoman par ses révoltes. Les grades avaient des noms d'emplois culinaires, et le sultan était le *père nourricier*. Dans les soulèvements, la marmite, objet de vénération pour chaque régiment, était brisée devant le palais du souverain. Mahmoud II cassa, en 1826, cette milice qui, si souvent, avait fait trembler ses maîtres, et fit massacrer le plus grand nombre des janissaires qui la composaient.

(8) Jérusalem fut prise et détruite par Titus, fils de Vespasien, après un des sièges les plus fameux dont l'histoire fasse mention (l'an 70). Le temple fut brûlé dans l'assaut. Rebâtie par Adrien et nommée *Ælia capitolina*, Jérusalem reprit son nom sous Constantin, et dut à la piété d'Hélène, mère de l'empereur, de nombreux embellissements.

(9) Le 20 mai 1631, le général de Tilly, à la tête d'une armée catholique, s'empara de Magdebourg, ville qui avait embrassé avec chaleur la réforme, et la saccagea cruellement.

(10) Les Mamelouks étaient une milice égyptienne qui se recrutait d'esclaves achetés enfants sur les marchés de la Turquie et de la Circassie. Du treizième au seizième siècle, ils fournirent des sultans à l'Egypte et continuèrent de dominer le pays par leurs *beys*, indépendants de fait du pacha turc et de la Porte. A l'époque de l'expédition française (1798), leurs principaux chefs étaient Mourad-bey et Ibrahim-bey. Le vice-roi Méhémet-Ali les fit massacrer en 1811.

(11) Moscou, capitale de toute la Russie jusqu'à la fondation de Saint-Pétersbourg, en 1703. Lors de l'entrée des Français, en 1812, le gouverneur, comte Fédor Rostopchin, par un acte de farouche patriotisme qui a été diversement apprécié, y fit allumer un incendie qui la consuma presque entièrement. Elle s'est relevée depuis, mieux construite et plus belle. Rostopchin a nié avec plus ou moins de vraisemblance l'action qu'on lui attribue. Voy. sa brochure : *La Vérité sur l'incendie de Moscou*, Paris, 1823.

(12) L'an 390 av. J.-C., une armée de Gaulois envahit l'Italie, sous le commandement d'un *brenn* ou chef dont on ignore le nom (les Romains ont fait de ce titre un nom propre, *Brennus*). Après avoir écrasé une armée romaine sur les bords de l'Allia, ils se jetèrent sur Rome en proie de terreur. La population s'enfuit; l'élite de la jeunesse et du Sénat se fortifia dans le Capitole; suivant une tradition, quatre-vingts vieillards, sénateurs, consulaires ou pontifes, s'offrant en holocauste pour le salut de la cité, après les rites accoutumés pour le *devouement*, se placèrent sur leur chaise curule au milieu du Forum et attendirent la mort. Ils furent égorgés par les Gaulois, qui détruisirent la ville de fond en comble, donnèrent de furieux assauts au Capitole et faillirent, une nuit, surprendre les Romains, qui furent éveillés par les cris des oies consacrées à Junon. Après sept mois de siége, les Romains, réduits à la dernière extrémité, achetèrent à prix d'or la retraite de leurs formidables ennemis. Comme on pesait l'or, ils se récrièrent sur la fausseté des poids. Le brenn des Gaulois, au lieu de faire justice à ces réclamations, jeta son épée et sou bandrier dans un des plateaux de la balance, en proférant ce mot devenu fameux : *Væ victis!* Malheur aux vaincus!

Le dictateur romain Camille arrivait à cet instant, renversa les balances, et extermina les Gaulois dans une grande bataille.

Telles sont du moins les légendes romaines accréditées par Tite-Live et reproduites par Plutarque, mais formellement contredites par Polybe, Diodore et autres historiens.

Ce qui semble plus certain, c'est que la victoire de Camille n'est qu'une fiction, et que les Gaulois se retirèrent librement en emportant leur butin, ne laissant qu'un monceau de ruines de ce qui avait été Rome.

Ils restèrent d'ailleurs dix-sept ans encore à dévaster le Latium, épouvantant les Romains à chacune de leurs apparitions.

(13) Alaric, fondateur de la monarchie militaire des Wisigoths, fut le premier des rois barbares qui entra victorieux dans la ville éternelle, dont on l'avait deux fois éloigné à prix d'or, et qu'une force inconnue le poussait, disait-il, à détruire. Il l'emporta en 410 et la livra au pillage. Saint Augustin le regarde comme un instrument dont se servait la Providence pour châtier Rome. Il montra d'ailleurs une modération relative, fit respecter les églises et ceux qui n'y étaient réfugiés, et, quoique arien, ne persécuta pas les catholiques.

(14) Genséric, roi des Vandales (428-477), conquit toute l'Afrique romaine et les îles de la Méditerranée. En 455, il prit Rome et la livra au pillage pendant quatorze jours.

(15) Charles, duc de Bourbon, nommé connétable par François Ier, célèbre par sa belle conduite à Agnadel, à Marignan, et par sa défense de la Bourgogne. Il fut poussé à la trahison par les persécutions de Louise de Savoie, mère de François Ier, passa à l'ennemi en 1523, servit Charles-Quint dans ses guerres contre la France, ravagea l'Italie à la tête de bandes d'aventuriers, se jeta sur Rome en 1527, et fut tué en donnant l'assaut, d'un coup de canon tiré, dit-on, par Benvenuto Cellini.

(16) L'an 219 av. J.-C., le célèbre Annibal, général carthaginois, après avoir étendu les conquêtes de sa patrie en Espagne, attaqua la ville de Sagonte, alliée des Romains, la détruisit de fond en comble après un siége de huit mois, et détermina ainsi la deuxième guerre punique.

(17) La Sainte-Ampoule (du latin *Ampulla*) était la fiole sacrée conservée à Reims et qui contenait l'huile intarissable dont on se servait pour le sacre des rois de France. Suivant une tradition, elle avait été apportée du ciel par une colombe, à la

Digitized by Google

prière de saint Remi, lors du sacre de Clovis. Elle fut brisée à coups de marteau, sur la place publique de Reims, en 1793, par le conventionnel Rühl. Une parcelle du baume qu'elle contenait fut sauvée, dit-on, placée dans une nouvelle ampoule, et servit au sacre de Charles X, en 1825.

(18) Milice russe organisée régulièrement vers 1545 et qui formait la garde impériale. Ses privilèges, son indiscipline et ses révoltes continuelles l'avaient rendue redoutable aux tzars. Pierre le Grand les décima à plusieurs reprises, et finit par les faire massacrer, à Moscou (1705), à la suite d'une nouvelle révolte. On prétend même qu'il en exécuta un grand nombre de sa propre main.

(19) Le Temple d'Apollon, à Delphes, était le sanctuaire le plus vénéré des Grecs, et le plus riche du monde ancien, par la quantité prodigieuse d'offrandes qui y affluaient du monde entier. Il fut assiégé l'an 278 avant J.-C., par une armée de Gaulois qui avait reflué par la vallée du Danube et dévasté la Macédoine et la Thrace. Le dieu défendit son temple, suivant la croyance des anciens, et tous les efforts des Barbares vinrent se briser au pied de la roche sacrée, c'est-à-dire que les Gaulois furent dispersés par un tremblement de terre, par une tempête et par des quartiers de roches que roulèrent sur eux les assiégés. Presque tous furent massacrés dans leur retraite à travers les montagnes.

(20) Éphésien obscur qui, pour rendre son nom fameux, brûla le magnifique temple de Diane, à Éphèse, la nuit même de la naissance d'Alexandre le Grand (356 ans av. J.-C.). Pour punir son orgueil, les Éphésiens rendirent une loi qui défendit de prononcer son nom, et par là même le perpétuèrent.

(21) A la mort de Philippe de Macédoine (336 ans av. J.-C.), les cités grecques se soulevèrent, espérant échapper au joug. Alexandre le Grand, qui venait de saisir le pouvoir d'une main souveraine et de dompter les tribus du Nord, Thraces, Gètes et Triballes, tomba comme la foudre en Béotie, emporta Thèbes, malgré une résistance héroïque, la détruisit de fond en comble et fit vendre trente mille de ses habitants comme esclaves. Il n'épargna que les descendants de Pindare, et ne laissa, dit-on, debout que la maison où le poète était né. C'était comme le gage de l'admiration que l'élève d'Aristote conservait, au milieu de sa colère, pour cette civilisation grecque qu'il allait tenter d'étendre à toute l'Asie.

(22) Cette cité fameuse, si puissante jusqu'au dix-huitième siècle, fut livrée à l'Autriche par le traité de Campo-Formio, fit partie du royaume d'Italie, de 1805 à 1815, et retomba sous le joug, jusqu'en 1848, où Daniel Manin la délivra des Autrichiens et y proclama la république. Elle se défendit héroïquement contre toutes les attaques, et, malgré la défaite des Piémontais à Novare, se maintint, seule en Italie, jusqu'en 1849. Les Autrichiens n'y rentrèrent qu'après l'avoir affamée par un blocus et mutilée par un bombardement.

P. Larousse.

NARRATION FRANÇAISE

Plus fort qu'Harpagon

Sommaire. Un avare ayant acheté un morceau de fromage, le mit dans une bouteille, au lieu de le manger. A chaque repas, il se contentait, ainsi que son fils, de placer, pendant quelques instants, son pain au-dessus du goulot. Il trouva un jour son fils mangeant son pain en le frottant à la bouteille, qu'il n'avait pas pu déboucher. Reproche qu'il lui adresse sur ce qu'il n'a pas su se passer un jour de fromage.

DÉVELOPPEMENT

Un vieil usurier, qui mourut archi-millionnaire, poussait si loin l'avarice qu'auprès de lui Harpagon aurait passé pour un dissipateur. Pendant plusieurs années il se refusa, ainsi qu'à son jeune fils, toute autre nourriture que des croûtes d'un pain grossier. Un jour cependant, séduit par les paroles d'un ami qui lui vantait le goût délicieux du fromage, il en acheta deux livres d'un seul coup; mais il n'était pas encore rentré chez lui que déjà il se reprochait son extravagance, et, au lieu de manger le fromage, il en emplit une bouteille solidement bouchée, crainte d'évaporation, et voulut que son fils se contentât, comme lui, d'exposer son pain au goulot de la bouteille et de jouir des émanations.

Un jour qu'il rentrait plus tard que de coutume, il trouva son fils qui mangeait son pain en le frottant à la bouteille qu'il n'avait pu déboucher. « Que fais-tu là, mauvais garnement? s'écria-t-il. — Il est l'heure du dîner, papa, et comme c'est vous qui avez toujours le tire-bouchon, je frotte mon pain sur la bouteille, ne pouvant pas faire mieux. — Ne pouvais-tu donc te passer de fromage pour un jour, petit scélérat de gourmand? » tu ne seras jamais riche, ajouta l'avare en colère, et en même temps il frappa avec rudesse le pauvre enfant, parce qu'il n'avait pu se refuser cette jouissance imaginaire.

(Imité de J. Malcolm).

TRAITÉ COMPLET ET RAISONNÉ

D'ANALYSE GRAMMATICALE

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE SUR LA FONCTION DES MOTS

— SUITE —

L'élève analysera le texte suivant, et assignera une fonction aux mots écrits en italique.

Henri IV, roi de *France*, rencontra un *jour* dans les *appartements* du *Louvre* un *homme qui lui* (152) était inconnu, et *dont* l'*extérieur* paraissait très-commun. *Il lui* demanda à *qui il* appartenait. J'appartiens à *moi-même, lui* répondit cet *homme* d'un *ton* fier et peu respectueux. Mon *ami*, repartit le *roi*, *vous* avez un sot *maître*.

CORRIGÉ DU DEVOIR

Henri, nom propre, masc. sing., suj. de *rencontra*.
Quatre, mis pour *quatrième*, adj. num. ord., masc. sing., dét. *Henri*.
Roi, nom comm., masc. sing., appos. de *Henri*.
De, prép., unit *roi* à *France*.
France, nom propr., fém. sing., compl. de *roi*.
Rencontra, verbe trans., ind., poss. déf., 3e pers. du sing., 1re conj.
Un, adj. ind., masc. sing., dét. *jour*.
Jour, nom comm., masc. sing., compl. circ. de *rencontra*.
Dans, prép., unit *rencontra* à *appartements*.
Les, art. simpl., masc. plur., dét. *appartements*.
Appartements, nom comm., masc. plur., compl. circ. de *rencontra*.
Du, art. simpl., masc. sing., dét. *palais* sous-ent.
Louvre, nom propr., masc. sing., appos. de *palais*, sous-ent.
Un, adj. num. ord., masc. sing., dét. *homme*.
Homme, nom comm., masc. sing., compl. dir. de *rencontra*.
Qui, pron. rel, masc. sing., suj. de *était*. Il représ. *homme*.
Lui, pron. pers., masc., sing., compl. de *inconnu*. Il représ. *Henri*.

Digitized by Google

Etait, verbe subst., ind., imparf., 3e pers. du sing., 4e conj.
Inconnu, adj. qual., masc. sing., qual. *qui*.
Et, conj., unit *était* à *paraissait*.
Dont, pron. rel., masc. sing., compl. de *extérieur*. Il représ. *homme*.
L' mis pour *le*, art. simpl., masc. sing., dét. *extérieur*.
Extérieur, nom comm., masc. sing., suj. de *paraissait*.
Paraissait, verbe intr., ind., imp., 3e pers. du sing., 4e conj.
Très, adv. mod. *commun*.
Commun, adj. qual., masc. sing., qual. *extérieur*.
Il, pron. pers., masc. sing., suj. de *demanda*. Il représ. *Henri*.
Lui, pron. pers., masc. sing., compl. ind. de *demanda*. Il représ. *homme*.
Demanda, verbe trans., ind., pass. déf., 3e pers. du sing., 1re conj.
A, prép., unit *homme* ou *maître* sous-ent à *qui*.
Qui, pron. rel., masc. sing., compl. ind. de *appartenait*. Il représ. *homme* sous-ent.
Il, pron. pers., masc. sing., suj. de *appartenait*. Il représ. *homme*.
Appartenait, verbe intr. , ind., imp., 3e pers. du sing., 2e conj.
J' mis pour *je*, pron. pers., masc. sing., suj. de *appartiens*.
Appartiens, verbe intr., ind., prés., 1re pers. du sing., 2e conj.
A, prép., unit *appartiens* à *moi-même*.
Moi-même, pron. pers. comp., masc. sing., compl. ind. de *appartiens*.
Lui, pron. pers., masc. sing., compl. ind. de *répondit*. Il représ. *Henri*.
Répondit, verbe trans., ind., pass. déf. , 3e pers. du sing., 4e conj.
Cet, adj. dém., masc. sing., dét. *homme*.
Homme, nom comm., masc. sing., suj. de *répondit*.
De, prép., unit *répondit* à *ton*.
Un, adj. ind., masc. sing., dét. *ton*.
Ton, nom comm., masc. sing., compl. circ. de *répondit*.
Fier, adj. qual., masc. sing., qual. *ton*.
Et, conj., unit *fier* à *respectueux*.
Peu, adv., mod. *respectueux*.
Respectueux, adj. qual., masc. sing., qual. *ton*.
Mon, adj. poss., masc. sing., dét. *ami*.
Ami, nom comm., masc. sing., mis en apostr.
Repartit, verbe intr., ind., pass. déf., 3e pers. du sing., 2e conj.
Le, art. simple, masc. sing., dét. *roi*.
Roi, nom comm., masc. sing., suj. de *repartit*.
Vous, pron. pers., masc. plur., suj. de *avez*.
Avez, verbe trans., ind., prés., 2e pers. du sing., 3e conj.
Un, adj. num. card., masc. sing., dét. *maître*.
Sot, adj. qual., masc. sing., qual. *maître*.
Maître, nom comm., masc. sing., compl. dir. de *avez*.

P. LAROUSSE.

COURS COMPLET DE LITTÉRATURE ANCIENNE

—oo—

PRÉFACE

Il existe une lacune dans tous les ouvrages ou *Cours de littérature* que l'on met entre les mains de la jeunesse. On l'initie tout d'abord aux beautés de la poésie française, sans lui donner le secret de ces beautés; c'est à dire sans lui faire connaître les grands maîtres que nous imitons en les surpassant souvent.

Bien que l'étude approfondie des lettres soit réservée aux hommes, il est néanmoins nécessaire que les jeunes personnes appelées un jour à briller dans les salons, n'ignorent pas les noms des auteurs anciens, et ne s'exposent point à confesser naïvement, comme je l'ai entendu dire, *qu'elles confondent Homère avec Molière*.

L'ouvrage que j'offre aux maisons d'éducation est le fruit d'un travail consciencieux. J'ai puisé dans les meilleurs critiques. J'ai choisi, pour faire connaître le génie d'Homère, la sensibilité de Virgile, le charme et l'entrain d'Horace, ce qu'il y a de plus sublime, de plus délicat, de plus tendre, de plus fin dans chacun de ceux dont j'ai voulu faire connaître le genre d'esprit.

Je n'ai pas négligé davantage mon étude sur les fondateurs de la tragédie grecque, qui enseignèrent à Racine l'art du sublime; sur les Aristophane et les Ménandre, les Térence et les Plaute qui donnèrent à l'auteur de *Tartufe* plusieurs modèles de pièces qui sont autant de chefs-d'œuvre.

J'ai fait suivre ce cortége imposant des auteurs intermédiaires qui nous ont tous laissé un genre à imiter. Puis viennent les historiens de première et de seconde classe, et un chapitre consacré à la polygrafie, ou littérature mêlée, espèce de catalogue où se trouvent classés, par ordre de siècle et de mérite, le nom d'ouvrages moindres et d'auteurs moins renommés.

Je le répète, je crois cet ouvrage indispensable, pour une éducation soignée, avant l'étude de nos *Classiques français*. Professant moi-même depuis plusieurs années, j'ai acquis la conviction de ce que j'avance.

Heureuse je serais si, dans mon désir de rendre plus sérieuses et moins superficielles les études des jeunes personnes, je voyais mes efforts couronnés du succès que je désire par amour et par intérêt pour la jeunesse!

ANCIENS

LIVRE PREMIER — POÉSIE

CHAPITRE PREMIER

ANALYSE DE LA POÉTIQUE D'ARISTOTE

Il ne fallait rien moins que tout le pédantisme et tout le fanatisme des siècles qui ont précédé la renaissance des lettres, pour exposer à une sorte de ridicule un nom tel que celui d'Aristote. On l'a presque rendu responsable de l'extravagance de ses enthousiastes; mais celui qui disait, en parlant de son maître : « Je suis ami de Platon, mais plus encore de la vérité, » n'avait pas enseigné aux hommes à préférer l'autorité à l'évidence; et celui qui leur avait appris le premier

Digitized by Google

à soumettre toutes leurs idées aux formes du raisonnement, n'aurait pas avoué pour disciples des hommes qui croyaient répondre à tout par ce seul mot : « *Le maître l'a dit.* » Sa dialectique étant devenue le fondement de la théologie, rendit sa doctrine pour ainsi dire sacrée en la liant à celle de l'Église : de là ces arrêts des tribunaux qui, jusque dans le siècle dernier, défendaient d'enseigner dans les écoles une autre philosophie que celle d'Aristote. Aujourd'hui même, que les progrès de la raison ont comme anéanti une partie de ses ouvrages, ce qui en reste suffit encore pour en faire un homme prodigieux. Ce fut certainement une des têtes les plus fortes et les plus pensantes que la nature ait organisées. Il embrassa tout ce qui est du ressort de l'esprit humain, si l'on en excepte les talents de l'imagination; encore quelques personnes prétendent-elles qu'il fut poète; mais, chose évidente et certaine, c'est qu'il donna d'excellents préceptes à l'éloquence et à la poésie.

Son ouvrage le plus étonnant est sans contredit sa *Logique*. Il fut le créateur de cette science, qui est le fondement de toutes les autres. Aristote paraît avoir senti quel honneur cet ouvrage pouvait lui faire, car, à la fin de ses *Analytiques*, où ce chef-d'œuvre de méthode est contenu, il a soin d'avertir que les autres sujets qu'il a traités lui sont communs avec beaucoup d'autres auteurs, mais que cette matière est toute neuve, et que ce qu'il en a dit n'avait jamais été dit avant lui : « Il m'en a coûté, ajoute-t-il, bien du temps et bien de la peine. On me doit donc de l'indulgence pour ce que j'ai pu omettre, et de la reconnaissance pour ce que j'ai pu découvrir. »

Un de ses plus grands monuments est son *Histoire des animaux*, et c'est aussi un des plus beaux de l'antiquité. Pour composer cet ouvrage, son disciple Alexandre lui fournit huit cents talents, environ cinq millions d'aujourd'hui, et donna des ordres pour faire chercher les animaux les plus rares dans toutes les parties de la terre. Un pareil présent et de pareils ordres ne pouvaient être donnés que par Alexandre. C'étaient de grands secours, il est vrai; mais ce qu'Aristote tira de son génie est encore au-dessus, si l'on s'en rapporte à un juge dont personne ne niera la compétence en pareille matière, à Buffon. Ce n'est pas que dans ses meilleurs ouvrages sa manière d'écrire n'ait des défauts très-marqués. Il pousse jusqu'à l'excès le style philosophique et l'affectation de la méthode : de là naissent la sécheresse et la diffusion. Il semble qu'il ait voulu être tout opposé à son maître Platon, et que, non content d'enseigner une autre doctrine, il ait voulu aussi se faire un autre style. On reprochait à Platon trop d'ornements; Aristote n'en a point du tout. Pour se résoudre à le lire, il faut être déterminé à s'instruire. On a su de nos jours réduire à un très-petit espace toute la substance de sa *Logique*, qui est très-étendue. Sa *Poétique*, dont nous n'avons qu'une partie qui fait beaucoup regretter le reste, a embarrassé en plus d'un endroit et divisé les plus habiles interprètes. Sa *Rhétorique*, dont Quintilien a tiré toutes ses idées principales, ses définitions, ses divisions, est abstraite et prolixe dans ses premières parties, mais pour le fond des choses, c'est un modèle d'analyse. Ces deux derniers écrits sont, avec ses *Traités de politique*, ce qu'il a produit de plus parfait. On se souvient avec plaisir qu'Aristote les a composés pour Alexandre, et ces deux noms forment, après tant de siècles, une belle association de gloire. Aristote se retira à Athènes, après avoir obtenu pour cette ville et celle de Stagyre, sa patrie, les plus grands privilèges de Philippe, père de son élève.

Les Athéniens donnèrent à Aristote le Lycée pour y ouvrir une école; ainsi, le grand maître philosophe dans une république, après avoir élevé un roi.

Examinons plus en détail la *Poétique* d'Aristote. Ayant à parler de la poésie, le plus ancien de tous les arts de l'esprit chez tous les peuples connus et qui paraît le plus naturel à l'homme, cherchons d'abord, avec le guide que nous avons choisi, pourquoi cet art a été cultivé le premier et sur quoi est fondé le plaisir qu'il nous procure.

Aristote nous en donne deux raisons.

« La poésie semble devoir sa naissance à deux choses que la nature a mises en nous. Nous avons tous pour l'imitation un penchant qui se manifeste dès notre enfance. L'homme est le plus imitatif des animaux; c'est même une des propriétés qui le distinguent d'eux. C'est par l'imitation que nous prenons nos premières leçons; enfin tout ce qui est imité nous plaît. Des objets que nous ne verrions qu'avec peine s'ils étaient vivants, des bêtes hideuses, des cadavres, nous les voyons avec plaisir dans un tableau. » (Chapitre III.)

Ces idées paraissent justes à tout le monde, et pour cette raison, elles sont incontestables, et l'on peut reconnaître dans la dernière phrase la source où Despréaux a puisé ce morceau de son *Art poétique*,

> Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
> Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Mais en reconnaissant la vérité de ce principe, remarquons qu'il est susceptible de quelque restriction, et qu'il en est de même de tous ceux que nous avons à étudier. Le même bon sens qui les a dictés enseigne à ne pas les prendre dans une généralité rigoureuse, qui n'est faite que pour les axiomes mathématiques. Ainsi, quoique l'imitation soit une chose de plaisir, il ne faut pas croire que tout soit également imitable.

La seconde cause originelle de la poésie, est, selon Aristote, le goût que nous avons pour le rhythme et le chant, goût qui ne nous est pas moins naturel que celui de l'imitation. Pour sentir combien cette observation est juste, il faut se souvenir que les premiers vers ont été chantés, et, de plus, que dans toutes les langues connues, on ne chante guère que des paroles mesurées, ce qui prouve l'affinité du chant et du rhythme.

Aristote dit peu de chose de la comédie et de l'épopée, parce qu'il se réservait d'en parler dans la suite de son traité. Selon lui, l'épopée (1) est, comme la tragédie, une imitation du beau par le discours; elle diffère de la tragédie en ce qu'elle imite par le récit, au lieu que l'autre imite par l'action. A cette différence de forme il joint celle de l'étendue, qui est indéterminée dans l'épopée, au lieu que la tragédie tâche

(1) *Epopée*, ou récit d'une action héroïque : on dit aussi *poème épique*.

Digitized by Google

de se renfermer (ce sont les termes d'Aristote) dans un tour de soleil, ou s'étend peu au delà. On voit qu'Aristote est loin de ce rigorisme pédantesque que l'on a voulu reprocher à ses principes. Il laisse à ce que nous appelons la règle des vingt-quatre heures cette latitude raisonnable, sans laquelle il faudrait se priver de plusieurs sujets intéressants, et il ne donne pas au calcul de quelques heures de plus ou de moins plus d'importance qu'il n'en faut. Quant à l'épopée, comparée à la tragédie, il dit très-judicieusement :

« Tout ce qui est dans l'épopée est aussi dans la tragédie, mais tout ce qui est dans la tragédie n'est pas dans l'épopée. »

Il regarde celle-ci comme susceptible indifféremment de recevoir la prose ou les vers, opinion qui n'est pas celle des modernes : quelques-uns se sont efforcés de la soutenir, mais elle est en général regardée comme un paradoxe, et le *Télémaque*, tout admirable qu'il est, n'a pu obtenir parmi nous le titre de poème, que l'auteur lui-même n'a jamais songé à lui donner.

A l'égard de la comédie, voici ce qu'en dit Aristote :

« On sait par quels degrés et par quels auteurs la tragédie s'est perfectionnée. Il n'en est pas de même de la comédie, parce que celle-ci n'attira pas dans ses commencements la même attention. Ce fut même assez tard que les archontes en donnèrent le divertissement au peuple. On y voyait figurer des acteurs volontaires qui n'étaient ni aux gages ni aux ordres du gouvernement. Mais quand une fois elle eut pris une certaine forme, elle eut aussi des auteurs qui sont renommés; on sait que ce furent Épicharme et Phormis, qui commencèrent à y mettre une action; tous deux étaient Siciliens : ainsi la comédie est originaire de Sicile. Chez les Athéniens, Cratès fut le premier qui abandonna l'espèce de comédie dite personnelle, parce qu'elle nommait les personnes et représentait des actions réelles. Ce genre d'ouvrage ayant été défendu par les magistrats, Cratès donc fut le premier qui prit pour sujet de ses pièces des noms inventés et des actions imaginaires. » (Chapitre v.)

Tout ce que l'on peut observer ici, c'est l'usage des anciens, de faire des représentations théâtrales une solennité publique.

Parmi les archontes, premiers magistrats d'Athènes, il y en avait un chargé spécialement de la direction des spectacles. Il achetait la pièce des auteurs et la faisait jouer aux dépens de l'État. Cet établissement dut produire deux effets : il empêcha que l'art fût perfectionné dans toutes ses parties, comme il l'a été parmi nous, où l'habitude d'un spectacle journalier a exercé davantage l'esprit des juges et les a rendus plus difficiles; mais, d'un autre côté, cet établissement prévint la satiété, et s'opposa plus longtemps à la corruption de l'art. Du moins, ne voyons-nous pas que les Grecs, après Euripide et Sophocle, soient tombés comme nous dans l'oubli total de toutes les règles du bon sens. C'est au temps de ces deux grands hommes, et surtout par leurs ouvrages, que la tragédie fut portée à son plus haut point de splendeur.

Aristote a traité du style en grammairien qui parlait à des Grecs de leur propre langue, et a renvoyé à sa *Rhétorique* ce qui concerne les pensées, parce que, sur cet objet, les règles sont les mêmes en prose et en vers. Ce qui regardait le chant, dernière partie de l'imitation dramatique chez les anciens, a été perdu, et ne servirait d'ailleurs qu'à nous donner sur leur musique des notions qui nous manquent, mais étrangères à notre tragédie. Nous nous bornerons à ce qu'il prescrit de plus général pour la diction; il veut qu'elle soit élevée au-dessus du langage vulgaire, c'est à dire ornée de métaphores et de figures, mais cependant très-claires.

« L'usage trop fréquent des figures, dit-il, fait du discours une énigme, et la quantité des termes empruntés des autres langues devient barbarie. » (Chapitre XXI.)

Il recommande donc beaucoup de réserve sur ces deux points. Nous verrons dans la suite combien nous avons besoin d'une semblable leçon.

« C'est un grand talent, dit-il, de savoir bien employer la métaphore; c'est la production d'un heureux naturel, le coup d'œil d'un esprit qui voit les rapports. » (Chapitre XXII.)

Tout ce qui regarde l'épopée est contenu dans deux chapitres, parce que beaucoup de principes généraux lui sont communs avec la tragédie. Nous remettons à examiner le peu qu'Aristote en a dit, dans un discours sur l'épopée, qui précédera la lecture d'Homère, qu'Aristote cite partout comme l'unique modèle en ce genre.

Le dernier des vingt-cinq chapitres qui nous restent de la *Poétique* d'Aristote roule sur une de ces questions assez oiseuses dont il paraît que les Grecs s'occupaient ainsi que nous. Il s'agit de savoir laquelle des deux l'emporte sur l'autre, de la tragédie ou de l'épopée. Qu'importe ? pourvu que l'une et l'autre soient bonnes. Au reste, la discussion n'est pas longue. Aristote propose les raisons pour et contre, et décide en faveur de la tragédie. Il nous conviendrait peu d'être d'un avis différent du sien.

Mlle BLANCHE DE FRANCOLINI.

DICTIONNAIRE DES MATIÈRES COMMERCIALES.

CABILLAUD. — Morue fraîche.

CACAO. — Fruit du cacaoyer (theobroma, famille des malvacées). Cet arbre croît au Brésil, à la Guyane, dans l'Amérique centrale et dans toutes les Antilles. Les fruits sont des capsules de forme ovoïde, longues de douze à vingt centimètres, à cinq loges, contenant en tout de vingt-cinq à quarante amandes. Ces graines contiennent de la fécule, une matière grasse, nommée beurre de cacao, des matières colorantes et du tanin. Le cacao sert à la fabrication du chocolat, du choca, mélange de cacao et de café, et du racahout des Arabes. Les cacaos les plus recherchés en Europe sont les cacaos caraques fournis par les provinces de Caracas et de Cumana, dans le Vénézuela. Le beurre de cacao s'extrait en faisant bouillir dans de l'eau les graines préalablement concassées. On l'emploie en pharmacie.

CACHEMIRE. — (Voyez *châles*).

CACHEMIRE D'ÉCOSSE. — Tissu fabriqué à Amiens.

Digitized by Google

— La trame est en laine, la chaîne en laine avec un fil de soie retors. Les cachemires sont généralement teints en noir; on en fait des robes, des mantelets, des doublures.

CACHOU. — Substance extraite du péricarpe des siliques de l'acacia catechu et de la noix de l'aréca catechu, espèce de palmier qui croît dans l'archipel Indien. L'extraction se fait au moyen de l'eau bouillante. La décoction est concentrée par la chaleur, et quand elle a pris l'état pâteux, on achève de sécher au soleil. Le cachou est solide, brun, soluble dans l'eau bouillante et l'alcool; il a une saveur âcre et astringente. On l'emploie en médecine comme médicament tonique et astringent. Mélangé avec du sucre et aromatisé, il sert à faire les pastilles que les fumeurs emploient pour détruire l'odeur du tabac.

CAFÉ.— Graine du caféier arabique (coffea arabica, famille des rubiacées). Cette plante ne croît que dans les régions tropicales. Les cafés les plus estimés sont ceux qu'on nomme : Moka, Martinique, Guadeloupe, Santiago de Cuba, suivant leur provenance.

CALANCARDS. — Toiles peintes venant des Indes ou de la Perse; ce sont les indiennes les plus estimées.

CALEBASSE. — Fruit du calebassier (crescentia cujeti). Ce fruit est une baie volumineuse, dont la chair n'est pas comestible. Les Indiens se servent de l'enveloppe pour fabriquer une foule d'ustensiles, tels que plats, tasses, vases, etc. En serrant le fruit, lorsqu'il est jeune, avec une courroie, ils lui font prendre la forme d'une bouteille. La calebasse d'Europe ou gourde, est le fruit du cucurbita lagenaria. Ce fruit à enveloppe solide, a la forme d'une poire; on lui donne la forme d'une bouteille en employant le procédé des Indiens.

CALICOT. — (Voyez *tissus de coton*).

CALISSONS. — Petits biscuits de forme ovale. La pâte est faite avec des amandes et glacée à la surface. Il s'en fabrique une très-grande quantité à Aix.

CALMANDE. — Etoffe lustrée d'un côté comme le satin. Ordinairement on la fabrique tout laine; mais quelquefois on y fait entrer de la soie ou du poil de chèvre. Cette étoffe est fabriquée principalement dans le Brabant et la Flandre.

CAMBOUIS. — Graisses impures, noirâtres, demi-liquides, qui ont servi à graisser les axes des machines et les essieux des voitures. On emploie le cambouis pour le calfatage des navires.

CAMBRAI OU CAMBRESINE. — Toile blanche, claire et fine, fabriquée à Cambrai et à Péronne.

CAMBRASINES. — Toiles fines d'Égypte, ressemblant beaucoup à la cambresine.

CAMELOT. — Etoffe lisse, fabriquée à la navette, soit en poil de chèvre, soit avec un mélange de poil de chèvre et de laine, soit en laine seulement. Ce tissu, autrefois très-employé, n'est plus fabriqué en France qu'à Tourcoing et à Roubaix. On l'emploie pour la confection des manteaux de paysans. La Hollande fabrique encore du camelot en poil de chèvre, qui est très-recherché en Chine.

CAMPHRE. — Substance solide, incolore, cristallisable, combustible, d'une odeur pénétrante, d'une saveur amère, très volatile, à peine soluble dans l'eau, soluble dans l'alcool, l'éther, l'acide acétique et les huiles. On l'extrait du laurier-camphrier (laurus camphora), arbre qui croît en Chine et au Japon. Le camphre se trouve en petits grumeaux sous l'écorce; pour l'extraire, on débite l'écorce et le bois en petits morceaux qu'on chauffe dans des vases pleins d'eau, et surmontés de cônes en paille de riz. Sous l'influence de la chaleur, le camphre se volatilise, et la vapeur se condense sur les parois du cône. Ce camphre est purifié en Europe. On trouve dans le commerce une autre espèce de camphre nommé *camphre de Bornéo* ou *Malais*; on l'extrait du dryobalanops camphora. Il diffère du camphre de Chine en ce qu'il est moins volatil. Le camphre est employé en médecine; on s'en sert comme insecticide pour conserver les étoffes et les fourrures.

CANEPIN OU CUIR DE FOULE. — Pellicule extrêmement mince, enlevée de la peau des moutons et des chevreaux. On en fait des gants de première finesse; on s'en sert aussi pour envelopper les goulots des flacons où l'on conserve les liquides volatils.

CANEVAS. — Toile très-claire, divisée en petits carreaux pour les ouvrages de tapisserie à l'aiguille. Les canevas les plus fins sont ordinairement de lin, les autres sont de chanvre. Le principal centre de fabrication de ces canevas est Flers, département de l'Orne. On fabrique maintenant à Beauvais des canevas de coton. On donne encore le nom de canevas à une grosse toile écrue, de lin, de chanvre ou de fil d'étoupe, employée pour torchons. Les plus grossières de ces toiles appelées serpillières, servent à couvrir les ballots.

CANNELLE. — Écorce du laurier-cannellier (laurus cinnamomum). — Cet arbre croît en Chine, au Japon, dans l'île de Ceylan, à Cayenne et dans toutes les Antilles. La cannelle de commerce est l'écorce des jeunes branches qu'on a détachées et fait sécher au soleil. Elle a une odeur agréable, une saveur aromatique, à la fois chaude, piquante et légèrement sucrée. La cannelle vient de Cayenne et de Ceylan. Elle sert comme aromate dans les préparations culinaires; elle est aussi employée en médecine comme tonique. LEHECQ.

DEUXIÈME PARTIE

VARIÉTÉS

POÉSIE

Les Deux Souhaits

Non loin de ces climats, premier berceau du monde,
Que le Gange enrichit de son urne féconde,
Le dieu de la lumière, armé de tous ses traits,
Avait flétri les dons de Flore et de Cérès.
Les pâles Indiens, errant sur les montagnes,
Contemplaient dans l'effroi leurs arides campagnes,
Lorsqu'Amet et Raschid, tous deux jeunes pasteurs,
Ont vers le ciel d'airain tourné leurs yeux en pleurs.
Jusqu'au trône des dieux leur prière s'élance.
Tout à coup dans les airs règne un vaste silence.

Digitized by Google

Un nuage, où l'azur brille de toutes parts,
Descend et des bergers étonne les regards.
Le nuage s'entr'ouvre, il en sort un Génie.
La grandeur dans ses traits à la grâce est unie ;
C'est au dieu, des humains heureux consolateur,
Qui des bien s et des maux est le dispensateur.
Il tient dans une main la corne d'abondance,
Et dans l'autre étincelle un glaive qu'il balance,
Glaive, effroi des mortels, et signal du trépas.
Les pasteurs interdits s'éloignent à grands pas ;
Mais le dieu les appelle, et sa voix les rassure.
Sa voix, qui du trophy imite le murmure,
Quand de sa molle haleine il rafraîchi les airs,
Et se joue avec l'ombre en des bocages verts.
« Approchez, mes enfants, dit l'ange tutélaire,
Et ne voyez en moi qu'un bienfaiteur, un père.
Je sais les vœux secrets que vous pouvez former ;
C'est la soif qui vous presse, et je vais la calmer.
Je vais faire pour vous couler une onde pure ;
Mais de vos seuls besoins remplissez la mesure.
— Digne envoyé des dieux, dit Amet prosterné,
Pardonne, à mon aspect si je suis consterné.
Je n'attends qu'un ruisseau de ta bonté propice ;
Ruisseau dont, en été, jamais l'eau ne tarisse,
Et qui, pendant l'hiver, ne se déborde pas.
— Ta demande me plaît, dit le dieu tu l'auras.
Regarde : vois ce mont, dont la tête chenue
Forme un amphithéâtre et se perd dans la nue :
Il est à toi ; je vais y répondre à tes yeux
De la fécondité le germe précieux. »
La terre, de son pied, se sent frapper à peine,
Et déjà sur le mont jaillit une fontaine,
Dont l'onde, en bondissant, se divise en canaux,
Et va du bon Amet abreuver les troupeaux.
Du calice des fleurs un doux parfum s'exhale :
De l'arbre on peut le fruit et le feuillage s'étale ;
Le gazon rajeuni s'orne d'un vert naissant,
Et le troupeau joyeux bondit en mugissant.

Impatient du vœu qu'il ne peut plus suspendre,
Au Génie, à son tour, Raschid se fait entendre :
« Du Gange, lui dit-il, que les flots étonnés
Autour de nos valons roulent emprisonnés !
— Tu fais, lui répond l'ange, un souhait téméraire :
L'onde peut suffoquer, comme elle désaltère...
Mais ton orgueil, que berce un espoir si flatteur,
De mes dons, je le sens, s'irrite à contenir.
Eh bien ! d'un vain discours je t'épargne le reste.
Et j'accomplis ton vœu, dût-il l'être funeste. »
A peine le Génie a prononcé ces mots,
Qu'il fronce le sourcil, et du doigt parle aux flots.
« Sous ma loi désormais que ton pasteur se range.
S'écrie alors Raschid ; je suis le roi du Gange. »
Comme il se réjouissait de ces pensées hautaines,
Tout à coup on entend mugir des flots lointains.
L'onde roule en torrent, précurseur des ravages ;
Le Gange avec fracas inonde ses rivages :
Tout est mer. O douleur ! Raschid voit sous les eaux
S'engloutir tous ses biens, maisons, vergers, troupeaux.
Troupeaux infortunés ! malgré votre innocence,
D'un mortel orgueilleux vous payez l'imprudence.
Mais le pasteur, hélas ! n'est pas même épargné ;
Il ne sent emporter par le fleuve indigné,
Et tandis que sous l'onde un moribond se dévore,
Sensible à son destin, Amet le pleure encore.

LE BAILLY.

CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES

POURQUOI ET PARCE QUE

— Réponses aux questions proposées dans le n° 23 —

1° *Pourquoi la mèche d'un quinquet fume-t-elle quand on ne la garnit pas d'une cheminée de verre?*

Une mèche placée au milieu de l'air, ne reçoit pas dans un temps donné assez d'oxygène pour que toute l'huile qui arrive jusqu'à elle soit brûlée. Il en résulte qu'au lieu de produire la chaleur et la lumière qui accompagne ordinairement toute combustion, cette partie d'huile non brûlée on mieux non combinée avec l'oxygène, s'exhale en fumée noire et fétide. Mais vient-on à faire usage d'un tube de verre dont le but est d'emprisonner autour de la mèche une colonne d'air, cette colonne ne tarde pas à s'échauffer, à se dilater, à devenir plus légère, et par conséquent à s'échapper rapidement par le haut de la cheminée. Mais en même temps que cet air monte, il en arrive une nouvelle couche par le bas du tube. La mèche imbibée d'huile se trouve ainsi mise en contact avec une bien plus grande quantité d'oxygène. Aussi la combustion de cette huile est-elle plus complète et accompagnée d'une chaleur et d'une lumière plus intenses. Une cheminée de quinquet est donc doublement utile : elle nous préserve de l'infection et met à profit toutes les parties de l'huile destinée à l'éclairage.

Les premières lampes à courant d'air, munies d'un verre servant de cheminée, ont été exécutées par Argant, citoyen de Genève. Lange les perfectionna. Le français Quinquet voulut s'emparer de l'invention et réussit à lui donner son nom. Argant réclama. Lange revendiqua seulement la cheminée. Mais, dit Montucla, depuis longtemps Léonard de Vinci avait observé que si la mèche d'une lampe se trouvait percée, la couleur de sa lumière serait uniforme. Clays attribue à Franklin la construction d'une lampe à double courant d'air : l'un intérieur, l'autre extérieur, avec une mèche circulaire. Ce même savant avait remarqué que les flammes de deux chandelles réunies donnent beaucoup plus de lumière que quand elles sont séparées ; il croyait devoir attribuer ce résultat à la chaleur, qui s'augmentait par la réunion.

En 1801, Carcel et Carreau donnèrent un nouveau perfectionnement à ces lampes à cheminée. Avec leur système, la lampe est toujours pleine, l'huile monte et arrive toujours froide à la mèche. Celle-ci se trouve donc également abreuvée. En outre, il n'y a point d'ombre donnée par le réservoir. Enfin, on élève la mèche au point le plus convenable pour le verre, relativement à son épaisseur et à sa transparence. Une lampe Carcel éclaire comme onze bougies.

2° *D'où viennent les chutes habituellement si fréquentes des jeunes enfants?*

Rappelons sommairement ce que nous avons déjà plusieurs fois exposé sur les conditions d'équilibre.

Pour qu'un corps solide reste immobile sur sa base de sustentation (cette base est l'espace que limitent les différents points par lesquels un objet repose sur un corps résistant), il n'est pas nécessaire que toutes ses parties s'y appuient ; il suffit de le soutenir par un seul point, pourvu que celui-ci se trouve placé de manière que, si une portion de sa masse s'abaissait vers le sol, une partie opposée également pesante s'élèverait d'autant. Le poids d'une partie de l'objet sert alors à contre-balancer celui de l'autre partie. On appelle *centre de gravité* le point autour duquel toutes ces parties se font réciproquement équilibre ; en s'opposant à sa chute, on maintient en

Digitized by Google

place la masse entière. Le centre de gravité d'un corps peut encore être défini : le point d'application de la résultante des forces parallèles et verticales de la pesanteur qui agissent sur ce corps.

Il suit de là que, pour empêcher un corps de tomber, il suffit que sa base de sustentation soit placée verticalement au-dessous de son centre de gravité. Son équilibre sera donc d'autant plus stable que cette base sera plus large. Son centre de gravité peut, en effet, se déplacer davantage, sans que la ligne verticale qui passe par ce centre sorte des limites de cette surface. Au contraire, plus le centre de gravité d'un corps se trouvera élevé au-dessus de la base de sustentation, moins l'équilibre sera stable, car un déplacement plus petit de ce centre suffira pour que la ligne verticale qui en descend cesse de tomber sur la base d'appui.

Dans la *station debout*, le centre de gravité de tout le corps répond dans la cavité du bassin, et la base de sustentation est circonscrite par le polygone formé à l'aide des points de contact des pieds avec le sol. Ici, le moindre effort peut détruire l'équilibre, et ce n'est qu'en agrandissant la base de sustentation dans un sens plutôt que dans l'autre, selon la direction des forces, que l'on peut prévenir une chute. Du reste, les mouvements par lesquels nous ramenons la verticale dans la base d'appui, sont en quelque sorte automatiques. C'est ainsi que, pour résister à une force qui tendrait à produire la chute en avant, nous avançons rapidement un pied; si notre corps penche vers la gauche, nous étendons subitement le bras droit; si une force tend à nous renverser en arrière, nous reculons un pied et nous portons le corps en avant.

L'homme qui a un gros ventre, l'homme portant un lourd fardeau sur ses épaules, sont obligés, l'un et l'autre, de prendre des attitudes qui changent la position du centre de gravité. Le premier rejette son corps en arrière, afin que la verticale passe entre ses pieds; et c'est pour la même raison que le second penche son corps en avant. Une femme, dont le bras droit est chargé d'un enfant, rejette son corps sur le côté gauche. L'homme qui veut saisir de la main un objet un peu éloigné, et cela sans se déplacer, allongera son bras et penchera son corps du côté de l'objet. Mais, en même temps, il portera une jambe en arrière, pour maintenir toujours le centre de gravité dans les conditions propres à l'équilibre.

Ainsi nous faisons continuellement de la mécanique sans nous douter de ses notions les plus simples, et les meilleures garanties de notre conservation tiennent à une application involontaire des lois physiques que notre raison ne dirige pas.

Mais venons-en à notre question. L'enfant, dont la tête et les organes de la digestion sont proportionnellement plus développés que le reste du corps, a son centre de gravité tout-à-fait en avant; aussi tombe-t-il à chaque heure, et toujours du côté de la face. Le défaut de force dans les jambes est, sans contredit, une des causes de ces chutes fréquentes des enfants, mais c'est peut-être la moindre. Ajoutons ensuite que ces petits êtres, étrangers à toute prévoyance, ne savent pas suppléer à ce qui leur manque.

3° *Pourquoi, lorsqu'on verse un peu d'eau dans l'huile bouillante, l'eau jaillit-elle de tous côtés?*

Ce phénomène s'explique par la chaleur énergique de l'huile bouillante, qui réduit sur-le-champ l'eau en vapeur. Dès leur entrée dans l'huile, les molécules aqueuses se dilatent aussitôt et repoussent avec violence l'huile qui les enveloppe. Le pétillement qui en résulte n'a pas une cause différente.

Les tremblements de terre, comme tous les soulèvements des terrains sont généralement dus à la force d'expansion des gaz et de la vapeur d'eau. Les effets volcaniques nous permettent d'apprécier la toute-puissance de cette action d'une manière assez positive, non pas par l'énergie des explosions, mais par la hauteur que les laves atteignent en diverses circonstances dans leurs conduits verticaux. Il est certain qu'au Vésuve et à l'Etna les laves sont quelquefois sorties du cratère, que des courants d'obsidienne (matière homogène vitreuse, de diverses couleurs) se sont fait jour près du sommet du pic de Ténériffe, et peut-être même de l'Antisana, dans la province de Quito. Or, le cratère de l'Etna se trouve à 3,300 mètres au-dessus des mers, le pic de Ténériffe à 3,710, le sommet de l'Antisana à 5,833; il est donc facile de calculer en pressions atmosphériques le poids de la colonne de lave que la force intérieure a dû soutenir pour la déverser à ces hauteurs. Si cette colonne eût été de l'eau, ce liquide se maintenant à 10m 5 par la pression atmosphérique, il eût fallu plus de 300 atmosphères pour le soutenir au sommet de l'Etna, plus de 350 au pic de Ténériffe, plus de 550 à l'Antisana. Mais le poids spécifique des laves, du moins à l'état solide, est entre 2 et 3; on doit donc admettre, pour l'impulsion centrale de l'Etna, de 600 à 900 atmosphères, pour l'Antisana de 1,000 à 1,500. Qu'on juge des effets qu'une telle force doit produire, par l'énergie des machines à vapeur, dont les plus puissantes ne comportent cependant pas d'ordinaire plus de 4 à 5 atmosphères.

FERDINAND PIÉROT-OLBY.

QUESTIONS A RÉSOUDRE

PREMIÈRE QUESTION. — *Est-il possible de produire de la glace en été, et par quel moyen arrive-t-on à cet étrange résultat?*

DEUXIÈME QUESTION. — *Pourquoi, au sommet des Cordilières, en Amérique, un coup de pistolet fait-il à peine le bruit d'un pétard?*

TROISIÈME QUESTION. — *D'où vient que le charbon qu'on allume sur un fourneau éclate et se fendille?*

ÉNIGMES NOUVELLES

Le mot de la quinzième énigme est *Comédie* (littérature).

QUESTIONNAIRE

— *Pourquoi le chant de village?*

N'est-il pas naturel de penser que la comédie et la tragédie ont la même origine, et que l'on peut dire de l'une ce que Boileau, imitant Horace, a dit de l'autre?

Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette étrange folie,

Digitized by Google

Et, d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passants d'un spectacle nouveau.

(*Art poétique*, liv. III, v. 67 et suiv.)

— *Que veut-elle dire par ces mots : Avez-vous jamais été témoin...?*

Elle donne, en termes simples et précis, la définition de la comédie elle-même.

— *Pourquoi dans les rangs ordinaires de la société?*

La tragédie a pris pour elle les rois, les héros, les plus illustres personnages; mais la comédie prend les siens ici et là; elle s'attaque aux passions, mais elle les saisit du côté ridicule. Ainsi l'action de la comédie est relative au caractère, aux mœurs, à la manière de vivre des hommes dans la vie commune. Si vous dépassez ces limites, vous tombez dans le drame, genre bâtard, mais fort à la mode aujourd'hui.

— *De quel homme veut-elle parler?*

De Molière.

— *N'y avait-il pas autrefois une inscription sur un rideau de théâtre, qui indiquait ce but?*

Oui; ces trois mots de Santeuil :

« *Castigat ridendo mores* : » elle corrige les mœurs en riant.

— *Par le mot* ridendo *le poète ne fait-il pas allusion au ridicule?*

Certainement, car le ridicule est un défaut, un vice même, qui, sans occasionner la destruction du vicieux, lui cause de la honte, en même temps qu'il fait rire le spectateur.

— *Quels sont les auteurs comiques les plus connus chez les peuples dont elle parle?*

Chez les Grecs, Ménandre et Aristophane; chez les Romains, Plaute et Térence; chez les Anglais, Fielding, Sheridan; en Suède, Holberg, en Italie, Goldoni; en France, Corneille, Molière, Le Sage, Destouches, Regnard, Marivaux, Collin d'Harleville, Andrieux, Picard, etc., etc.

— *De qui sont les vers cités?*

De Boileau (*Art poétique*, liv. III).

— *A quelle époque, en France, crut-on surtout pouvoir s'affranchir de ces règles?*

Vers le premier quart de ce siècle, surtout vers 1827 et années suivantes.

— *Où se trouvait le Sphinx?*

La mythologie grecque a placé le Sphinx aux environs de Thèbes, en Béotie.

— *Quelle fut la fin du Sphinx?*

Œdipe trouva le sens d'une énigme proposée par le monstre, qui, de dépit, se précipita dans les flots de la mer ou de l'Ismène, rivière de la Béotie.

SEIZIÈME ÉNIGME

J'ai trois noms, et je suis la capitale d'un royaume enclavé dans un grand empire, en attendant mieux; mais il ne faut pas prévenir les événements, il faut rester renfermée dans mes limites actuelles. Je suis située sur la rive gauche d'un fleuve qui, né au pied d'un mont, baigne un grand nombre d'autres villes et tombe dans la mer après un cours de 970 kilomètres. Je suis loin de Paris. J'offre aux regards des voyageurs un très-bel aspect. Nombre de palais me décorent, mêlés à de chétives maisons. Visitez mes nombreuses églises, mon académie, une place célèbre; en passant sur le pont qui joint mes deux rives, saluez le héros qui, par son courage et ses talents, sauva l'Europe de l'invasion d'un peuple barbare. Vous trouverez, enfin, dans mon enceinte, tous les établissements de la science, de l'industrie et du commerce. Je suis une ville très-ancienne, d'abord fort peu importante, mais qui prit ensuite un assez grand essor. Je fus le théâtre de plus d'une bataille. Les Français mêmes pénétrèrent dans mes murs. Pendant huit ans je fus la capitale d'un grand-duché. Je passai alors sous l'autorité d'un grand État voisin; je vécus quinze ans dans cet état d'abjection; au bout de ce temps, je me révoltai contre mes oppresseurs; je finis par retomber dans les fers, que j'agite en frémissant, et puissé-je assurer à jamais ma liberté!

P. T. L.

L'ESPRIT DES GRANDS ÉCRIVAINS DU XIXe SIÈCLE

Par L.-J. Larcher

CHATEAUBRIAND

— SUITE —

JUSTICE. — La justice doit être égale pour tout le monde.

LÂCHETÉ. — Une lâcheté n'a jamais sauvé personne.

LANGUE FRANÇAISE. — Nous voulons en France des choses qui se conçoivent bien et qui s'énoncent clairement. Notre langue a l'horreur de ce qui est confus, notre esprit repousse ce qu'il ne comprend pas tout d'abord. Quant à moi, je l'avoue, le vague et le ténébreux me sont antipathiques : un nominatif qui se perd, des relatifs qui s'embarrassent, des amphibologies qui se forment, me désolent. Je suis persuadé qu'on peut toujours dégager une pensée des mots qui la voilent, à moins que cette pensée ne soit un lieu commun guindé dans des nuages : l'auteur qui a la conscience de ce lieu commun n'ose le faire descendre du milieu des vapeurs, de crainte qu'il ne s'évanouisse.

LEÇON. — Si quelque chose me rendait indocile à la leçon, c'est la manière dont elle est donnée. Je ne reçois point un conseil sous la forme d'un outrage; autant je pourrais craindre la séduction de la bienveillance, de l'estime, des prévenances, des égards, autant je repousse le ton impérieux et les airs de maître.

LETTRES. — Les lettres, sans le talent propre à les rendre utiles ou agréables, ne servent qu'à corrompre le cœur, qu'à nous gonfler de haine et d'envie, qu'à nous arracher aux devoirs de la société, et à nourrir en nous un amour-propre féroce aux dépens de tous les sentiments généreux.

LITTÉRATURE. — Il y a des genres de littérature qui semblent appartenir à certaines époques de la société : ainsi, la poésie convient plus particulièrement à l'enfance des peuples, et l'histoire à leur vieillesse. La simplicité des mœurs pastorales ou la grandeur des mœurs héroïques veulent être chantés sur la lyre d'Homère; la raison et la corruption des nations civilisées demandent le pinceau de Thucydide. Cependant, la muse a souvent retracé les crimes des hommes; mais il y a quelque chose de si beau dans le langage du poète, que les crimes même en paraissent embellis : l'historien seul peut les peindre sans en affaiblir l'horreur.

PARIS. — IMPRIMERIE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS 46.

Digitized by Google

6e Année — 2e SEMESTRE — 8 MAI 1864 — Numéro 28

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

L'*École Normale* vient de perdre un bon, un excellent ami. Le 25 avril, on conduisait à sa dernière demeure M. Jules Lecomte, le spirituel chroniqueur du *Monde illustré*. Quelques mots partis du cœur ont été prononcés sur sa tombe par M. Albéric Second, depuis longtemps compagnon inséparable du défunt. C'est bien; mais il nous semble que la Société des gens de lettres, à laquelle cependant on n'a jamais eu à reprocher jusqu'ici le défaut de sympathie, devait davantage à ce confrère aimable, à ce chroniqueur aimé qui ennoblissait un difficile métier, et dont l'esprit savait trouver le succès sans en être réduit à le chercher dans le scandale, exception très-rare par le temps et les chroniques qui courent. MM. les journalistes, auxquels s'adresse aussi une petite partie de ces humbles observations, vont nous trouver peut-être bien audacieux, et nous regarder du haut de leur grandeur. A cela nous répondrons que la vérité peut venir de vingt brasses au-dessous de leur niveau, puisqu'on a l'habitude de la loger au fond d'un puits. Quoi qu'il en soit, et pour donner le fond de notre pensée, nous dirons que les articles hebdomadaires de M. Jules Lecomte occupaient le premier rang dans la chronique parisienne; il y avait dans ses Causeries de la trame et de la broderie, et il en résultait une étoffe souple, moelleuse et solide, sans comparaison aucune avec l'organdi qui se débite chez beaucoup de nos chroniqueurs de l'an 1864, an de l'ithos industriel et du pathos boursicotier.

Comme nous l'avons dit en commençant, Jules Lecomte était un ami de l'*École Normale*, ami de la première et de la dernière heure; le *Grand Dictionnaire universel* lui réserve une notice biographique en harmonie avec son talent, c'est-à-dire bien sentie.

P. LAROUSSE.

SOMMAIRE. — Dictées élémentaires. — Dictées analytiques. — Nouveaux exercices intellectuels. — Compositions tirées de l'histoire de France. — Traité complet et raisonné d'analyse grammaticale. — Tableaux séculaires de chronologie universelle. — Histoire de la littérature en France. — Abrégé de l'histoire d'Angleterre. — La Terre et l'Homme.

PREMIÈRE PARTIE

ENSEIGNEMENT

COURS DE DICTÉES ÉLÉMENTAIRES

La Prière dans les ténèbres

Lorsque l'ombre et le silence remplissent seuls l'espace, et que le sommeil fuyant ta couche te laisse plongé dans un océan de ténèbres, tu te prends à réfléchir aux égarements de ta vie, qui t'apparaissent mieux au sein de cette taciturne et vaste obscurité. Saisi de crainte en songeant à l'Être immense qui t'accorda la raison pour te conduire et ton âme pour l'adorer, tu lui adresses ta prière que rien n'interrompt, et dont nul objet visible ne peut te distraire. Ta pensée jaillit vers le ciel sans que ta bouche l'exprime en aucune langue qui trouble le calme solennel dont tu es enveloppé. Ton âme parle seule, et tu ignores la route qu'elle se fraye pour atteindre à l'Éternel; pourtant, tu crois que sa bonté t'écoute, quels que soient le lieu et le moment où tu te trouves. Il te semble alors qu'un peu d'espoir brille à travers ton repentir sincère, que Dieu lui même allége le fardeau de tes remords, qu'il entend ton muet hommage, qu'il te voit dans la nuit, et que son indulgence illumine l'obscur abandon où te plonge la nature. Oui, cette prière fervente que ton âme verse silencieusement dans le sein de ton père céleste, cette prière que n'accompagne aucune parole humaine, cette prière ensevelie dans l'ombre, tu la sens exaucée au calme qui la suit, et le sommeil redescend sur tes yeux, plus riant et plus serein.

NOTA. Pour un autre exercice, les élèves traduiront ce devoir au pluriel en supposant que la parole est adressée à plusieurs personnes.

SYNTAXE DE L'ADVERBE

Migration des Oiseaux

Les oiseaux de passage ont tous leur époque marquée; quelle que soit cette époque, ni les uns ni les autres ne la passent; mais elle n'est pas la même pour tous : chaque espèce a la sienne. Les uns atten-

Digitized by Google

dent l'hiver, les autres, le printemps; ceux-ci, l'été, et ceux-là, l'automne. Chaque peuple a sa police publique et générale, qui règle et qui tient dans le devoir tous les particuliers. Avant l'édit général, aucun ne pense à partir; depuis sa publication, aucun ne demeure. Une espèce de conseil décide du jour; il accorde à chacun un intervalle pour s'y préparer, et la soumission, l'obéissance à la loi est si exacte, que traînards, déserteurs, tout a disparu dès le lendemain. Plusieurs ne reconnaissent que les hirondelles qui fassent ainsi; mais la chose est certaine pour beaucoup d'autres espèces. Et quand nous n'aurions que l'exemple des hirondelles, je demande quelle nouvelle elles ont reçue des pays où elles vont en grandes troupes, pour être convaincues qu'elles y trouveront toutes choses préparées. Je demande pourquoi le pays où chacune d'elles a élevé sa famille ne les retient pas comme les autres oiseaux. Je demande par quelle envie de voyager, les jeunes, qui ne connaissent que le pays qui les a vues naître, conspirent toutes ensemble à le quitter. Je demande en quel langage se publie l'ordonnance qui défend aux uns et aux autres, quels qu'ils soient, de demeurer, passé un certain nombre de jours. Enfin, je demande à quels signes les principaux magistrats connaissent que ce serait tout risquer que de s'exposer à être prévenus par une saison rigoureuse. Quelques progrès qu'ait faits la science, je doute que nos savants puissent faire une autre réponse que celle du prophète : « Que vos ouvrages, Seigneur, sont grands et merveilleux! Vous les avez formés avec une prudence, une sagesse infinies. »

QUESTIONNAIRE

SUR LA SYNTAXE DE L'ADVERBE (*fin*)

61. Faut-il dire : (*Je doute qu'il vienne*), ou bien (*Je doute qu'il ne vienne*) ?

62. Faut-il dire : (*Je nie que tout soit fini avec la mort*), ou bien (*Je nie que tout ne soit fini avec la mort*)?

63. Donc, lorsque *douter* et *nier* sont employés affirmativement, faut-il, oui ou non, mettre la négative *ne* dans la proposition subordonnée?

64. Faut-il dire : (*Je ne doute pas que la vertu soit aimable*), ou bien (*Je ne doute pas que la vertu ne soit aimable*)?

65. Donc, lorsque *douter* est employé négativement, faut-il, oui ou non, mettre la négative *ne* dans la proposition subordonnée?

66. Faut-il dire : (*Qui doute que la vertu soit aimable*), ou bien (*Qui doute que la vertu ne soit aimable*)?

67. Donc, lorsque *douter* est employé interrogativement, faut-il, oui ou non, mettre la négative *ne* dans la proposition subordonnée?

TH. PHILIPIN.

DICTÉES ANALYTIQUES

— DU NOM —

Un père à sa fille

Première Lettre

Ma chère enfant (1), le premier chapitre de notre syntaxe française paraît le causer de nombreux crèvecœur. C'est pourtant *quelque chose de bien aisé* (2); la réflexion est *une aide suffisante* (3) pour le comprendre, et les *nombreux exemples* (4) que les grammairiens ont eu soin de donner sont autant de mémentos et de spécimens qui empêchent la plupart des imbroglios, des quiproquos et des erratas. Certes, ce chapitre ne fera les plus *chères délices* (5) de personne; jamais on n'aura pour lui ces *vives amours* (6) que l'on éprouve pour les *belles œuvres* (7) des Bossuet et des Fénelon; mais quand on veut devenir *un aigle*(8), et qu'on aspire à des bravos, à des accessits, à des prix même, *les pleurs sont superflus* (9); au lieu d'en verser, on appelle à son secours l'attention et la bonne volonté, sans lesquelles, *quelque chose que l'on apprenne, on ne la sait jamais bien* (10). Laisse-moi donc être *ton aide dévoué* (11), et, tous les deux, passons en revue ces mots qui sont tes épouvantails. Chacun d'eux a sa raison d'être, et j'espère te montrer que le simple bon sens en explique *les pourquoi* (12). Crois-tu, en effet, qu'il soit bien difficile de se rappeler qu'on dit : *un automne plutieux* (13), *de bonnes orgues* (14), *la foudre vengeresse* (15), les anciens *œils*-de-bœuf (16), *le second œuvre* de Mozart (17) les *belles hymnes* du bréviaire (18) et les *hymnes entraînants* (19) des Archiloque et des Tyrtée? Ton intelligence ne sait-elle pas tout de suite quelle différence existe entre *un couple bien assorti* (20) quand tu penses à *tes deux aïeuls* (25) dont tu as entendu vanter les vertus domestiques, et *une couple* (21) de chiens, quand tu parles de deux de ces animaux attachés à *une couple* (21) on lien? Lorsqu'on est, comme toi, dans *le premier période* (22) de la vie, un peu de mémoire n'est-il pas suffisant pour savoir que durant *la période* (23) de l'histoire ancienne, *toutes les vieilles gens* (24), *les aïeuls* (25) paternels, les aïeules maternelles elles-mêmes, ont été l'objet d'un culte, d'une vénération générale?

DIFFICULTÉS RAISONNÉES

(1) *Pourquoi* CHÈRE? Parce que *enfant* est du féminin quand il désigne particulièrement une jeune fille : Voilà une belle enfant. (Acad.)

(2) *Pourquoi* AISÉ? Parce que après *quelque chose* signifiant une certaine chose, l'adjectif qui suit, se met au masculin : Il m'a dit quelque chose de fâcheux. (Acad.)

(3) *Pourquoi* SUFFISANTE? Parce que *aide* signifiant *secours, assistance*, est du féminin : Aide prompte. (Acad.)

(4) *Pourquoi* NOMBREUX? Parce que *exemple* est toujours du masculin : Cela est d'un bon exemple. (Acad.) Un bel exemple d'écriture. (Acad.)

(5) *Pourquoi* CHÈRES? Parce que *délices* est du féminin au pluriel : De grandes délices. (Acad.)

(6) *Pourquoi* VIVES? Parce que, suivant l'Académie, *amour* peut être considéré comme étant du féminin, dans le sens de *vive passion* :

Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,
Que je croyais du ciel les plus chères amours.
(Racine.)

(7) *Pourquoi* BELLES? Parce que *œuvre* est du féminin : L'œuvre de la création fut accomplie en six jours. (Acad.)

(8) *Pourquoi* UN AIGLE? Parce qu'au figuré, *aigle* est du masculin pour signifier un homme d'un talent supérieur : Cet homme-là est un aigle. (Acad.)

(9) *Pourquoi* SUPERFLUS? Parce que *pleurs* est du masculin et du pluriel : Des pleurs touchants. (Acad.)

(10) *Pourquoi* LA *dans* ON NE LA SAIT JAMAIS BIEN? Parce que, quand *quelque chose* signifie quelle que soit la chose, cette expression forme deux mots, l'adjectif *quelque* et le substantif *chose*, qui est du féminin : Quelque chose que je lui aie dite. (Acad.)

(11) *Pourquoi* DÉVOUÉ? Parce que *aide* désignant des personnes est du masculin s'il s'agit d'un homme, et du féminin s'il s'agit d'une femme : J'ai besoin d'un aide. (Acad.) Cette sage-femme est l'une de ses aides. (Acad.)

(12) *Pourquoi* LES POURQUOI *sans* S? Parce que les mots invariables de leur nature ne prennent pas la marque du pluriel, même quand ils sont employés accidentellement comme substantifs : Vos pourquoi ne finissent pas. (Acad.)

(13) *Pourquoi* PLUVIEUX?

Digitized by Google

Parce que *automne* est plutôt du masculin que du féminin : Un bel automne. (Acad.)

(14) *Pourquoi* BONNES? Parce que *orgues* est du féminin au pluriel : De bonnes orgues. (Acad.)

(15) *Pourquoi* VENGERESSE? Parce que *foudre* est du féminin dans le sens propre : La foudre sillonne les mers. (Acad.)

(16) *Pourquoi* ŒILS? Parce que *œil* faits œils au pluriel, au figuré, des œils-de-bœuf (fenêtres), œils-de-chat (pierres), œils-de-serpent (pierres).

(17) *Pourquoi* SECOND? Parce que *autre* est du masculin, quand il désigne les ouvrages d'un compositeur de musique.

(18) *Pourquoi* BELLES? Parce que *hymne* est du féminin, quand il désigne un chant d'église en latin : Une belle hymne. (Acad.)

(19) *Pourquoi* ENTRAINANTS? Parce que *hymne* est du masculin, quand il signifie un chant guerrier, un cantique, un poème en l'honneur des divinités païennes, etc.

(20) *Pourquoi* ASSORTI? Parce que *couple* est du masculin quand il désigne deux personnes unies par le mariage, ou bien le mâle et la femelle, en parlant des animaux, ou bien deux êtres unis par une cause quelconque qui les rend propres à agir de concert.

(21) *Pourquoi* UNE COUPLE? Parce que *couple* est du féminin quand il ne signifie que le nombre deux, ou bien quand il désigne le lien avec lequel deux chiens de chasse sont attachés.

(22) *Pourquoi* PREMIER? Parce que *période* est masculin, quand il exprime un espace de temps indéterminé : Dans le dernier période de sa vie. (Acad.)

(23) *Pourquoi* LA *dans* LA PÉRIODE? Parce que *période* est du féminin quand il désigne un espace de temps d'une date fixe à une autre : La période du moyen âge. (Acad.)

(24) *Pourquoi* TOUTES *et* VIEILLES? Parce que, par exception et par raison d'euphonie, les adjectifs qui n'ont pas la même terminaison pour le masculin et pour le féminin, se mettent au féminin quand ils sont immédiatement placés avant le mot *genre*; et que, quand à ce premier adjectif il s'en joint un ou plusieurs autres, placés avant le mot *genre*, ils se mettent aussi au féminin.

(25) *Pourquoi* AIEUL? Parce que *aieul* fait au pluriel *aieuls* pour désigner le grand-père paternel et le grand-père maternel.

TH. PHILIPIN.

NOUVEAUX EXERCICES INTELLECTUELS

PHRASE A COMMENTER. — Qu'un prince dise en plein jour : « Il est nuit, » les courtisans se hâteront de répondre : « Voilà la lune, voilà les étoiles. »

COMMENTAIRE. — Aucune flatterie ne coûte à un courtisan pour conquérir le sourire du maître; il ne recule devant aucune absurdité, s'il croit y voir un moyen de plaire : témoin cette réponse que fit un seigneur à Louis XIV, qui lui demandait l'heure : « Sire, il est l'heure qu'il plaira à Votre Majesté. »

*
* *

INCONSÉQUENCE A RELEVER. — « Est-il peureux? demandait-on à un homme en lui parlant d'un cheval qu'il venait d'acheter. — Oh! pas du tout, voilà trois nuits qu'il couche seul dans son écurie. »

COMMENTAIRE.—Le brave homme prenait son cheval pour un enfant : un cheval, s'il est ombrageux, peut être effrayé par un objet inconnu qu'il aperçoit tout à coup devant lui, mais à l'écurie, même la nuit, il est très-calme, car il ne craint ni les voleurs ni les fantômes, et pour cause.

*
* *

ALLUSION LITTÉRAIRE. — Il a merveilleusement réussi chez nous, ce Henri Heine; on l'a applaudi et même on l'a loué; on lui a appliqué sans rire cette phrase insolente : qu'il avait autant d'esprit qu'un Français, et il a répondu qu'on était bien honnête. Il a été assez Français pour rester Allemand, assez Allemand pour être un satirique et pour se faire mettre à l'index sur les deux rives du vieux père Rhin, qui *eût tué volontiers le veau gras pour fêter l'enfant prodigue.* J. JANIN (*Littérature dramatique*).

COMMENTAIRE. — Par la touchante parabole de l'enfant prodigue, Jésus a voulu nous enseigner avec quelle indulgence Dieu reçoit le pécheur qui revient à lui. C'est le développement de cette pensée : Il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. P. L.

COMPOSITIONS TIRÉES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

PHILIPPE-AUGUSTE

Dialogue entre Philippe-Auguste et la reine, sa mère, le lendemain des funérailles de Louis VII.

EXPOSITION DU SUJET. Philippe-Auguste monta sur le trône à l'âge de quinze ans. Intelligence supérieure, caractère énergique, activité infatigable, bravoure à toute épreuve, il aurait réuni toutes les qualités d'un grand roi s'il avait eu la loyauté de son père et de son aïeul. Il épousa Isabelle de Hainaut, dernier rejeton de la race carlovingienne, sans l'aveu de sa mère et de ses oncles, les comtes de Champagne, de Blois et de Sancerre, et de l'archevêque de Reims; il dépouilla les Juifs pour avoir de l'argent, dompta ses vassaux, organisa l'administration publique, encouragea l'instruction et les arts, fonda plusieurs établissements utiles, embellit la capitale, tint en échec l'ambition des Anglais, reculs, à leurs dépens, les limites du royaume, et se fit aimer de ses sujets.

SOMMAIRE. Dans le dialogue, Philippe parle avec indépendance et fermeté de ses projets, et déclare vouloir gouverner par lui-même, sans attendre sa majorité. La reine, déçue de l'espérance d'être régente, exprime la volonté de se retirer dans un de ses châteaux. Philippe II lui fait observer que tous les châteaux appartiennent au domaine de la couronne.

— Le malheur qui nous a frappés, mon cher Philippe, vous appelle sur le trône de France. Mais vous êtes encore trop jeune pour gouverner. Ce soin me regarde jusqu'à votre majorité. Vos oncles aussi aspirent à l'honneur de la régence. Comme j'ai à cœur de ne rien faire qui vous soit désagréable, j'ai cru devoir m'abstenir de toute démarche officielle, avant d'en avoir délibéré avec vous.

— Je suis touché de votre déférence, madame; mais je dois vous faire observer que vous prenez un souci superflu. Mon intention est de vous épargner, à vous et à mes oncles, les ennuis d'une tutelle. Pendant la maladie de mon père bien-aimé, j'ai essayé de soulever le fardeau du gouvernement, et je ne l'ai pas trouvé au-dessus de mes forces. Ne vous en déplaise, je serai complètement roi dès aujourd'hui.

— Parlez-vous sérieusement? A peine âgé de quinze ans, vous voudriez vous affranchir de toute direction, de tout conseil?

— Je me sens capable de prendre en main les rênes de l'État, et je ne souffrirai pas que personne y touche.

— Prenez garde, Philippe, que cette grande confiance en vous-même ne soit tout simplement de la présomption.

— S'il plaît à Dieu, cette confiance sera justifiée par les événements.

Digitized by Google

— La reine, votre mère, sera donc complétement annulée?

— La reine, ma mère, sera, comme par le passé, l'objet de tous mes hommages.

— Le plus agréable hommage que je puisse recevoir, c'est d'être consultée dans toutes les affaires importantes.

— Impossible : je veux avoir toute mon indépendance. Seul responsable des actes de mon gouvernement, je ne veux prendre conseil que de moi-même.

— Comment! votre mère ne sera pas même consultée sur le choix d'une épouse, quand le temps sera venu?

— Mon choix est déjà fait; mon mariage est conclu.

— Vous avez conclu votre mariage sans m'en dire un mot?

— Vous aviez peut-être des projets, et, bien déterminé à n'agir qu'à ma volonté, j'ai voulu éviter toute explication inutile et désagréable.

— Y a-t-il indiscrétion à vous demander le nom de celle qui a eu l'honneur d'obtenir votre préférence?

— Je n'ai aucune raison, madame, de vous en faire un mystère. C'est le dernier rejeton de la dynastie carlovingienne, Isabelle de Hainaut. Ce mariage rendra ma royauté doublement légitime, et si Dieu m'accorde un fils, je ne me croirai pas obligé de le faire sacrer de mon vivant, par crainte d'un compétiteur.

— C'est fort bien. Je puis accepter la position que vous me faites; mais vos oncles, dont je connais les projets, seront moins indulgents, soyez-en sûr.

— C'est le moindre de mes soucis. S'ils arment contre moi, j'armerai contre eux, et, quand je les aurai forcés à reconnaître et à respecter mon autorité royale, mes autres vassaux resteront tranquilles. Je suis bien aise d'en finir tout d'un coup avec cet esprit de révolte qui a donné tant d'embarras à mes prédécesseurs. Ces petites guerres personnelles et d'amour-propre ne sont ni dans mes principes ni dans mes goûts : elles épuisent les ressources de l'État sans profit pour la nation. L'Angleterre m'ouvrira probablement une carrière plus large et plus digne de moi et de la France.

— Pour avoir le droit de tenir ce langage, mon fils, il faut avoir des ressources que vous n'avez pas.

— Dans un mois, madame, la caisse du trésor royal, vide aujourd'hui, regorgera d'or, et je n'aurai qu'à frapper la terre du pied pour en faire sortir une armée.

— Vous m'émerveillez; je ne vous connaissais pas le don des miracles.

— Il n'y aura rien de miraculeux, je vous assure, dans ma manière de procéder. Les juifs sont riches et universellement abhorrés à cause de leurs usures et de leurs crimes. Je leur dirai : « Remplissez le trésor royal. » S'ils hésitent, j'ameute le peuple contre eux, et, le peuple reconnaissant, se lèvera comme un seul homme à mon premier appel.

— Il y a de l'habileté et de la hardiesse dans ce moyen; mais y a-t-il de la justice?

— Je vous avoue, madame, que je n'ai pas songé à me poser cette question. Il m'a suffi de le savoir infaillible.

— Il paraît, mon fils que vous n'ambitionnez pas, comme votre père, le titre de roi-chevalier.

— Dieu m'en garde, madame! J'espère prouver à la France et à l'Europe que la lame de mon épée est aussi fortement trempée que celle du plus vaillant chevalier; mais je n'ai de goût ni pour les aventures ni pour les prouesses inutiles. J'aspire à une gloire plus solide. Je la trouverai dans le triomphe de mon autorité royale et dans le bonheur de mon peuple. J'obtiendrai l'un par la force unie à la prudence, l'autre par le progrès de l'instruction publique, de l'industrie et des arts, et par la fondation d'une foule d'établissements utiles qui nous manquent. Sans être un conquérant comme Charlemagne, parce que l'état actuel de l'Europe s'y oppose, j'espère reculer les limites du royaume, et l'organiser aussi sagement qu'il l'a fait lui-même. Voilà la gloire à laquelle j'aspire.

— Nous vous verrons à l'œuvre. En attendant, mon concours vous étant inutile, et ne voulant pas être un embarras, j'irai me retirer dans un de mes châteaux.

— Tous les châteaux appartiennent au domaine de la couronne. Vous êtes cependant autorisée à faire un choix, et je m'empresserai de mettre à votre disposition celui que vous m'aurez indiqué. La dignité de ma couronne n'est pas incompatible avec les sentiments d'amour et de respect que j'ai pour vous. Je m'efforcerai toujours de concilier les devoirs d'un bon roi avec les devoirs d'un bon fils. CUREL.

TRAITÉ COMPLET ET RAISONNÉ

D'ANALYSE GRAMMATICALE

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE SUR LA FONCTION DES MOTS

— SUITE —

La *mort* a des *rigueurs* à nulle *autre* pareilles...
Le *pauvre*, en sa *cabane* ou le *chaume le* couvre,
Est sujet à ses *lois*,
Et la *garde qui* veille aux *barrières* du *Louvre*
N'en défend point nos *rois*.

CORRIGÉ DU DEVOIR

La, art. simple, fém. sing., dét. *mort*.
Mort, nom comm., fém. sing., sujet de *a*.
A, verbe trans., ind., prés., 3e pers. du sing., 3e conj.
Des, art. contr., fém. plur., dét. *rigueurs*.
Rigueurs, nom comm., fém. plur., compl. dir. de *a*.
A, prép., unit *pareilles* à *rigueur* sous-ent.
Nulle, adj. ind., fém. sing., dét. *rigueur* sous-ent.
Autre, adj. ind., fém. sing. Il dét. *rigueur* sous-ent.
Pareilles, adj. qual., fém. plur., qual. *rigueurs*.
Le, art. simple, masc. sing., dét. *pauvre*.
Pauvre, nom comm., masc. sing., sujet de *est*.
En, prép., unit *placé* sous-ent. à *cabane*.
Sa, adj. poss., fém. sing., dét. *cabane*.
Cabane, nom comm., fém. sing., compl. circ. de *place* sous-ent.

Digitized by Google

Où, adv., mod. *couvre*.
Le, art. simpl., masc. sing., dét. *chaume*.
Chaume, nom comm., masc. sing., suj. de *couvre*.
Le, pron. pers., masc. sing., compl. dir. de *couvre*. Il repr. *pauvre*.
Couvre, verbe trans., ind., prés., 3e pers. du sing., 2e conj.
Est, verbe subst., ind., prés., 3e pers. du sing., 4e conj.
Sujet, adj. qual., masc. sing., qual. *pauvre*.
A, prép., unit *sujet* à *lois*.
Ses, adj. poss., fém. plur., dét. *lois*.
Lois, nom comm., fém. plur., compl. de *sujet*.
Et, conj., unit deux propositions.
La, art. simple., fém. sing., dét. *garde*.
Garde, nom comm., fém. sing., sujet de *défend*.
Qui, pron. rel., fém. sing., suj. de *veille*. Il représ. *garde*.
Veille, verbe intr., ind., prés., 3e pers. du sing., 1re conj.
Aux, art. contr., fém. plur., dét. *barrières*.
Barrières, nom comm., fém. plur., compl. ind. de *veille*.
Du, art. contr., masc. sing., dét. *palais* sous-ent.
Louvre, nom propr., masc. sing., appos. de *palais* sous-ent.
Ne... point, loc. adv., mod. *défend*.
En, pron., de la 3e pers., masc. sing., comp. ind. du verbe *défend*. Il est mis pour *de cela* (de la mort).
Défend, verbe trans., ind., prés., 3e pers. du sing., 4e conj.
Nos, adj. poss., masc. plur., dét. *rois*.
Rois, nom comm., masc. plur., compl. dir. de *défend*.

P. LABOUSSE.

TABLETTES SÉCULAIRES

DE

CHRONOLOGIE UNIVERSELLE

PREMIER SIÈCLE après J.-C.

4. Conjuration de Cinna. Clémence d'Auguste.
9. **Défaite de Varus dans les défiles de Teutberg, en Germanie.**
14. Avénement de Tibère, fils adoptif d'Auguste.
16. Germanicus, fils adoptif de Tibère, venge Varus, en exterminant une armée de Germains, à Idistavisus.
19. Tibère, jaloux, le fait empoisonner.
26. Il se retire à Caprée. Séjan.
30. Jésus-Christ se fait baptiser par saint Jean-Baptiste. Naissance, à Chéronée (Béotie), du célèbre biographe Plutarque.
33. Jésus-Christ meurt sur la croix.
36. Saint Pierre, le chef des apôtres, fonde l'église d'Antioche; les disciples de Jésus commencent à prendre le nom de *Chrétiens*.
37. Caligula, fils de Germanicus, succède à Tibère.
41. Il est assassiné; Claude, frère de Germanicus, est fait empereur par les prétoriens.
42. Saint Pierre vient à Rome et y établit le siège de l'Église.
43. Expédition de Claude dans la Grande-Bretagne.
50. Premier concile tenu à Jérusalem, sous la présidence de saint Pierre.
52. Saint Marc fonde l'église d'Alexandrie, en Egypte.
54. Claude meurt empoisonné par sa seconde femme Agrippine. Néron lui succède; il fait empoisonner Britannicus, fils de Claude et de Messaline, sa première femme.
55. Naissance de Tacite, historien latin.
66. **Première persécution contre les chrétiens**; mort de saint Pierre et de saint Paul.
68. Mort de Néron; Galba, âgé de soixante-douze ans, est élu par les légions.
69. Il est assassiné. Othon est proclamé empereur; vaincu à Bédriac par Vitellius, il se donne la mort. Vitellius est bientôt assassiné; Vespasien lui succède, élu par les légions de Syrie. — Révolte de Civilis et de Sabinus.
70. **Prise et destruction de Jérusalem par Titus**, fils de Vespasien. — Incendie du temple.
79. Mort de Vespasien; son fils Titus lui succède. — Éruption du Vésuve : les villes d'Herculanum et de Pompéia sont ensevelies sous les laves du volcan. — Mort de Pline le Naturaliste.
81. Avénement de Domitien.
85. Soumission complète de la Grande-Bretagne par Agricola, beau-père de l'historien Tacite.
93. **Deuxième persécution contre les chrétiens.**
95. Martyre de saint Jean l'Evangéliste. — Son exil à Pathmos, où il écrit son Apocalypse.
96. Avénement de Nerva; commencement du siècle des Antonins, qui durera jusqu'à Marc-Aurèle.
98. Avénement de Trajan, adopté par Nerva.
100. Mort de saint Jean à Éphèse; c'est là qu'il a composé son *Évangile*.

IIe SIÈCLE après J.-C.

101. Expédition de Trajan contre les Daces.
102. Lettres de Pline le jeune, gouverneur de Bythinie, à Trajan, en faveur des chrétiens.
106. Expédition contre les Parthes.
107. **Troisième persécution contre les chrétiens.** Supplice de saint Ignace, évêque d'Antioche.
112. Colonne Trajane à Rome.
116. Guerre contre les Parthes; prise de Ctésiphon, leur capitale.
117. Mort de Trajan à Sélinonte, en Cilicie; Adrien, qu'il a adopté, lui succède.
118. Paix avec les Parthes; l'Euphrate servira de limite aux deux empires.
130. Jérusalem est rebâtie sous le nom d'Ælia capitolina.
131. Révolte des Juifs, sous la conduite de Barcochèbas, qui se fait passer pour le Messie.
135. **Dispersion des Juifs.** Ptolémée publie son système astronomique, qui établit que le soleil tourne autour de la terre.
138. Mort d'Adrien; Antonin le Pieux lui succède.
145. Victoires du nouvel empereur sur les Germains.
150. Antonin fait cesser les persécutions contre toutes les religions.
161. Mort d'Antonin; Marc-Aurèle et Vérus lui succèdent et règnent ensemble.
163. **Quatrième persécution contre les chrétiens**, ordonnée par Marc-Aurèle.
167. Martyre de saint Justin.
168. Les Barbares de la Germanie font, pour la première fois, irruption dans l'empire romain.
177. Martyre de saint Pothin, évêque de Lyon.
180. Mort de Marc-Aurèle; Commode, son fils, lui succède.

Digitized by Google

193. Après Pertinax, qui ne fait que passer sur le trône, les prétoriens mettent l'empire à l'encan. Julius Didianus l'achète. — Anarchie militaire. Plusieurs empereurs à la fois.

Septimé Sévère, vainqueur de ses rivaux, Pescennius Niger et Albinus, se fait reconnaître empereur par le Sénat.

199. Tertullien publie l'*Apologétique* ou défense des chrétiens.

IIIe SIÈCLE après J.-C.

202. Cinquième persécution contre les chrétiens. Martyre de saint Irénée, évêque de Lyon.

203. Conspiration de Caracalla contre son père : Sévère meurt de chagrin. Ses fils Caracalla et Géta lui succèdent.

212. Caracalla tue son frère Géta entre les bras de sa mère.

216. Affreux massacre de tous les habitants d'Alexandrie (Egypte) par Caracalla.

217. Caracalla est assassiné par Macrin, préfet du prétoire, que l'armée d'Orient proclame empereur.

218. Héliogabale, grand prêtre du soleil à Emèse (Syrie) est fait empereur par les troupes d'Asie.

222. Alexandre Sévère lui succède.

226. La dynastie des Parthes est renversée par un descendant de Cyrus, Artaxerxès, qui fonde le second empire des Perses.

232. Expédition d'Alexandre Sévère contre Artaxerxès, qui réclame tout l'héritage des anciens rois de Perse.

235. Mort d'Alexandre Sévère; Maximin, Goth d'origine, lui succède.

Sixième persécution contre les chrétiens.

243. Première apparition des Francs sur les terres de l'empire; leur défaite près de Mayence.

249. Septième persécution contre les chrétiens, sous Dece.

255. Concile de Carthage; saint Cyprien y fait reconnaître la nécessité du baptême, à cause du péché originel.

257. Huitième persécution contre les chrétiens, sous Valérien.

260. Valérien est fait prisonnier par les Perses; il mourra en captivité.

Son fils Gallien lui succède. Époque anarchique des *Trente Tyrans;* l'anarchie durera jusqu'à l'avènement d'Aurélien.

261. Odenath, qui s'est fait roi de Palmyre, déclare la guerre aux Perses et soumet la Mésopotamie. — Révolte en Gaule.

267. Odenath est assassiné. Zénobie, sa femme, s'empare du gouvernement et prend le titre de *reine d'Orient et de Palmyre.*

269. Aurélien est proclamé empereur.

273. Neuvième persécution contre les chrétiens. — Défaite et captivité de Zénobie par Aurélien. — Destruction de Palmyre.

275. Tacite, descendant de l'historien, est nommé, après un interrègne de six mois, empereur par le Sénat.

276. Probus remplace Tacite, assassiné par son armée.

277. Il permet aux Francs de s'établir dans la Gaule.

282. Il est assassiné par les soldats.

285. Dioclétien est proclamé empereur, après les courts règnes de Carus et de ses deux fils Carin et Numérien.

286. Il partage avec Maximien le titre d'Auguste, et l'associe à l'empire.

Révolte en Gaule des paysans sous le nom de *Bagaudes;* Maximien les extermine aux environs de Lutèce.

292. Dioclétien crée deux Césars. Constance Chlore et Galérius; les provinces de l'empire, assaillies de tous côtés par les Barbares, sont partagées entre les deux empereurs et les deux Césars.

IVe SIÈCLE après J.-C.

303. Dixième persécution. Ère des martyrs.

305. Abdication de Dioclétien et de Maximien.

Constance Chlore est nommé empereur d'Occident, et Galérius d'Orient.

306. Mort de Constance Chlore; son fils Constantin reçoit le titre d'Auguste.

L'empire est déchiré pendant plusieurs années par une foule d'ambitieux qui se disputent le trône; il y a jusqu'à six empereurs à la fois.

312. Constantin se déclare publiquement pour le christianisme.

321. Prescription du repos du dimanche.

323. Constantin, vainqueur de tous ses rivaux, reste seul maître de tout l'empire.

325. Concile de Nicée; condamnation d'Arius. Symbole dit de Nicée.

326. Constantin fait périr son fils Crispus.

327. Mort d'Hélène, mère de Constantin, à l'âge de quatre-vingts ans.

329. Fondation de Constantinople (ancienne Byzance).

337. Constantin meurt à Nicomédie, peu de temps après avoir reçu le baptême. — Ses fils se partagent l'empire.

355. Constance, l'un d'eux, nomme César son neveu Julien, et l'envoie dans la Gaule.

361. Constance marche contre Julien, qui a été proclamé empereur par ses soldats; il meurt en route. Julien est reconnu; il abjure la religion chrétienne.

363. Julien l'Apostat meurt dans une expédition contre les Perses. Jovien lui succède.

364. Valentinien, proclamé empereur par l'armée, associe son frère Valens à l'empire et lui donne l'Orient à gouverner.

Lutte de ces deux empereurs contre les Barbares qui commencent à inonder l'empire.

376. Les Visigoths (1), chassés par les Huns, demandent à Valens des terres au sud du Danube.

378. Bataille d'Andrinople contre les Visigoths; mort de Valens.

379. Gratien, fils de Valentinien, s'associe Théodose, d'origine espagnole, ennemi des païens et des hérétiques chrétiens.

381. Concile de Constantinople; condamnation de Macédonius, qui niait la divinité de Jésus-Christ.

383. Gratien meurt assassiné dans les Gaules; Valentinien règne seul en Occident.

390. Massacre des habitants de Thessalonique (Macédoine) ordonné par Théodose. — Saint Ambroise.

392. Le Franc Arbogast assassine Valentinien, et élève le rhéteur Eugène à l'empire.

394. Théodose marche contre eux; Eugène est défait près d'Aquilée, et assassiné par ses propres partisans; Arbogast se donne la mort.

395. Théodose meurt à Milan, après avoir partagé l'empire entre ses deux fils, Honorius et Arcadius. Le premier a l'Occident et Rome pour capitale; le second à l'Orient et Constantinople pour capitale.

Au quatrième siècle appartiennent, dans la littérature chrétienne, Lactance, saint Athanase, saint Grégoire de Naziance, saint Jean Chrysostôme, saint Basile, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme et saint Grégoire de Nysse.

TRUE LEPETIT.

(1) Les Goths se subdivisaient en Visigoths ou Goths à l'ouest du Dniepr, et Ostrogoths ou Goths à l'est.

Digitized by Google

HISTOIRE
DE
LA LITTÉRATURE EN FRANCE

CHAPITRE XVIII

Seizième siècle. — Renaissance

Jodelle et son école. — Les œuvres dramatiques d'*Étienne Jodelle*, né à Paris en 1532, se composent de deux tragédies imitées des Grecs, avec prologues et chœurs, *Cléopâtre captive* et *Didon se sacrifiant*, et d'une comédie en cinq actes, *Eugène ou la Rencontre*, pièces bien faibles, écrites d'un ton déclamatoire et pleines de ces jeux de mots que les Italiens avaient mis à la mode.

Elles établirent néanmoins la réputation de leur auteur, réputation à laquelle cependant firent éprouver un échec les premières représentations des tragédies de *Robert Garnier*.

Ce poète, dont les brillants débuts avaient balancé ceux de Ronsard, et qui, par sa facilité prodigieuse et sa verve intarissable, semblait à Pasquier bien moins un homme qu'un *démon*, ne tarda pas à perdre la faveur d'Henri II, à l'occasion d'un divertissement de cour qu'il ne sut point ordonner au goût du monarque; et, tombé dans une extrême pauvreté, il mourut, dit-on, de faim, ou plutôt de douleur, en 1573. On rapporte qu'au moment d'expirer, l'infortuné s'écria : « Mes amis, ouvrez-moi les fenêtres, que je voie encore ce beau soleil ! »

A la même école appartiennent *Jean de la Péruse*, auteur de la tragédie de *Médée; Jean de la Taille*, auteur de *Saül furieux*, de *la Famine ou les Gabaonites*, tragédies; des *Corrivaux* et du *Négromant*, comédies en prose, dont la dernière est une tragédie de l'Arioste; *Jacques de la Taille*, dont les pièces sont restées manuscrites, ainsi que plusieurs de *Jean-Antoine le Baïf*, dont on a pourtant *Antigone*, tragédie en vers, traduite de Sophocle; *Grévin*, que La Harpe met bien au-dessus de Jodelle, auteur de la *Trésorière* et des *Esbahis*, comédies, et de *la Mort de César*, tragédie; *Remi Belleau*, auteur de la *Reconnue*, comédie; et, enfin, *Mellin de Saint-Gelais*, qui traduisit en prose, les chœurs seulement en vers, la *Sophonisbe* du Trissin, et la fit représenter devant Henri II, en 1559.

Mais vers 1573, *Robert Garnier*, né en 1545, commença de faire représenter, dans certains colléges de la capitale, des tragédies qui obtinrent aussitôt auprès de Ronsard, de Dorat et des autres savants, une préférence marquée sur celles de ses prédécesseurs.

Elles sont au nombre de neuf : *Porcie, Hippolyte, Cornélie, Marc-Antoine, la Troade, Antigone, Bradamante*, et *Sédécias ou les Juives*, taillées sur le patron grec, mais composées plus immédiatement d'après Sénèque, et surtout remarquables, comme on le jugea dès lors, par la pompe des discours et la beauté des sentences.

Garnier ne traita que des sujets grecs, latins ou hébreux, et quand, après plusieurs années de repos, il emprunta à l'Arioste les aventures de *Bradamante* pour les mettre en tragi-comédie, il eut le bon sens de laisser là les chœurs et la simplicité trop une de la tragédie ancienne, prélude déjà, sans s'en douter peut-être, à la révolution qui eut lieu sur la scène après lui.

Les pièces italiennes commençaient à être communes en France, et déjà plusieurs de nos auteurs, outre Robert Garnier, s'étaient distingués dans le genre de l'Arioste, de Machiavel et de Bibiéna. Mais l'honneur de cette entreprise revient surtout à *Pierre de Larivey*, né vers 1550, à Troyes, dont le recueil intitulé : *Comédies facétieuses de Larivey, champenois*, se compose de neuf pièces, *le Laquais, la Veuve, les Esprits, le Morfondu, le Jaloux, les Écoliers, la Constance, les Tromperies* et *le Fidèle*. Trois autres qu'il a faites n'ont jamais été imprimées. Il avoue formellement, dans sa préface de 1579, son dessein d'imiter les Italiens modernes, aussi bien que les anciens Latins, et il s'y justifie de ne pas faire usage des vers. Exemple qui, du reste, ne prospéra guère jusqu'à Molière, qui l'autorisa par son génie.

Larivey rappelle encore l'auteur de *Pourceaugnac* et de *Scapin* par la fécondité de ses plans, la complication de ses imbroglios, ses saillies vives et franches, et une certaine verve rapide, abondante, parfois épaisse, qui tient à la fois de Plaute et de Rabelais. Ces qualités se rencontrent principalement dans les six premières pièces, bien supérieures aux trois qui les ont suivies.

Avec l'abus des scènes de nuit, des travestissements, des surprises, des reconnaissances, l'obscénité en est le principal et l'habituel défaut. Malgré ces taches, dont nul écrivain du seizième siècle n'est entièrement pur, Larivey mérite, après l'auteur de *Patelin*, d'être regardé comme le plus comique et le plus facétieux des auteurs de notre vieux théâtre.

Les Néapolitaines de *François d'Amboise*, né à Paris, en 1550, et *les Contents* d'*Odet Turnèbe*, fils aîné d'Adrien Turnèbe, qui parurent en 1584, ont les caractères des pièces de Larivey et doivent être compris dans le même jugement. On peut encore rapporter à cette même famille *le Muet insensé* de *Pierre le Loyer;* mais sa *Néphélococugie* est une imitation indirecte des *Oiseaux* d'Aristophane.

Mais bientôt les guerres civiles interrompirent au sein de Paris les études de l'antiquité et les exercices littéraires, et tout porte à croire que l'anarchie se fit sentir sur la scène comme dans l'État. Les tragédies le plus en vogue à Paris et au sein même de l'Université étaient de véritables manifestes politiques, comme *le Triomphe de la Ligue, la Coligniade, la Guisiade* de *Pierre Mathieu*, et tant d'autres dans lesquelles les événements du jour étaient taillés en drame sur le patron de Sophocle et d'Euripide.

Mais avec le retour d'Henri IV et le rétablissement de l'ordre, apparaît une nouvelle école dramatique, qui ne ressemble presque en rien à celle de Garnier, et qui se continue plutôt avec notre vieux théâtre national, en même temps qu'elle se rattache au théâtre espagnol. *Alexandre Hardy*, né en 1560, à Paris, en fut le fondateur, et pendant vingt ans en demeura le principal soutien. Plus tard, *Mairet, Rotrou* et *Corneille* en sortirent, la réformèrent et la firent telle qu'on l'a vue depuis.

Digitized by Google

Doué d'une facilité prodigieuse pour dialoguer, Hardy s'engagea, jeune encore, en qualité de poète, dans la troupe de comédiens qui s'établit à Paris, vers la fin du seizième siècle, et s'obligea à lui fournir six drames par année.

Pendant trente ans, il défraya, par plus de six cents pièces, la curiosité publique; et si la multiplicité des productions était la preuve du génie, le bon Hardy mériterait certainement d'être considéré comme le premier tragique de son temps. Mais sa gloire s'affaissa sous le fardeau, car, dit un poète,

> Rarement on arrive,
> Avec un tel bagage, à l'immortalité.

Cette longue fécondité, qui donna à de meilleurs poètes que lui le temps de naître et de croître, fut à peu près l'unique mérite de Hardy. Le choix des mots, le goût, le préoccupaient peu, comme le prouve ce vers pris entre mille du même genre :

> Sa prière fendrait l'*estomac* d'une roche.

Ainsi que nos vieux dramaturges des halles, Pierre Gringoire et Jean de Poutalais, ainsi que ses illustres coutemporains, Lopez de Véga et Shakespeare, Hardy travaillait pour être représenté et non pour être lu. Plus d'une fois, il eut à se plaindre de *certains libraires* qui imprimaient furtivement les grossières ébauches improvisées, au besoin, en deux ou trois matinées. Ce n'est que dans sa vieillesse qu'il se mit lui-même à faire un choix parmi ses innombrables productions, et à publier, en les corrigeant, les quarante et une pièces, tragédies, tragi-comédies et pastorales dont se compose son théâtre.

Quoique Hardy ne s'asservisse point rigoureusement à la division des genres, la plupart de ses tragédies offrent un certain nombre de caractères tranchés qui les distinguent de ses autres pièces, surtout de ses tragi-comédies. Les sujets, en effet, en sont ordinairement historiques, *la Mort de Zaïre*, *Alexandre*, *Coriolan*, *Mariamne*, etc. La durée n'y dépasse pas les bornes d'un ou deux jours, et l'action s'y poursuit sans relâche, et, pour ainsi dire, séance tenante. Enfin, la scène n'y change que dans un rayon très-limité, du camp des Perses à celui des Macédoniens, par exemple, ou bien d'un appartement à un autre, comme dans *Mariamne*, sans sortir du palais d'Hérode.

Ce n'est plus la tragédie de Garnier, on le sent à l'absence des chœurs lyriques; c'est déjà presque cette forme tragique dans laquelle Corneille paraît si à l'étroit et Racine si à l'aise. De toutes les tragédies de Hardy, *Mariamne*, sa meilleure, est déja dans le système français de Racine. Elle présente d'ailleurs, au milieu d'inconvenances et d'incorrections, une verve de style assez franche et par moments *cornélienne*.

Une école qui finit, même brusquement, laisse toujours quelques traîneurs après elle; tels sont *Montchrétien* et *Billard*, les derniers et les plus remarquables assurément des disciples de Garnier. Ces deux auteurs nous intéressent aujourd'hui, Montchrétien par une certaine élégance et douceur de style qui lui est particulière, et Billard par l'incohérence grotesque qui souvent éclate entre la forme et le fond de ses compositions.

Sa tragédie de *la Mort d'Henri IV*, écrite l'année même qui suivit la catastrophe, peut donner une idée parfaite des pièces politiques du temps. C'est un plaisant spectacle d'y voir figurer pêle-mêle MM. de Sully, d'Epernon et de Saint-Géran, madame de Guercheville, l'ermite de Suresnes, un chœur de seigneurs, un chœur du Parlement, un chœur de MM. les maréchaux et officiers, le chancelier en tête.

Monseigneur le dauphin, qui paraît avoir des inclinations plus guerrières que studieuses, s'écrie quelque part :

> . . . . . Je ne suis jamais las
> De courir tout un jour; mais si je prends un livre,
> La tête me fait mal et m'entête et m'enivre;
> La migraine me tient. N'en sais-je pas assez
> Pour l'aîné d'un grand roy? Tous ces rois, trépassés
> Il y a si longtemps, ne savaient rien que lire,
> Parler fort bon français et faire bien le sire :
> Que désire-t-on plus? . . . . . .

Et là-dessus ses petits compagnons répondent en chorus :

> Je ne puis mettre dans ma tête
> Ce méchant latin étranger
> Qui met mes fesses en danger.

SATIRE MÉNIPPÉE

A la littérature dramatique se rattache la fameuse satire *Ménippée*. Ne voit-on pas, en effet, s'y dérouler le drame le plus intéressant de l'époque? Tous les principaux personnages de la Ligue y sont en scène, y jouent un rôle, et le dénoûment de l'action c'est la ruine de la Ligue, la ruine du parti espagnol, et le triomphe d'Henri IV, c'est-à-dire du parti national, du parti vraiment français.

Car, il faut le reconnaître, les Sully, les Crillon, les Mornay, et toute la race héroïque et chevaleresque qui suivait le panache d'Henri comme un drapeau, n'auraient pas suffi à l'entreprise de leur maître; il fallait que la plume vînt au secours de l'épée. Elle y vint, et c'est justice de nommer, à côté des compagnons de guerre d'Henri, *Pierre Leroy*, *Jean Passerat*, *Nicolas Rapin*, *Gilles Durant*, *Pierre Pithou*, *Jacques Gillot* et *Florent Chrétien*, écrivains que nous connaissons déjà pour la plupart, et auteurs de cette œuvre impérissable dans nos annales.

C'est chez *Jacques Gillot* que se réunissaient habituellement ces hommes de savoir et d'esprit, et c'est à sa table, croit-on, que se fit la *Ménippée* (1). *Leroy* en aurait fourni le cadre, les autres l'auraient rempli, et *Pithou*, en revoyant l'ensemble, lui aurait donné cette unité, cette harmonie qui seule peut rendre un écrit durable. Cette fameuse satire est donc une œuvre collective.

On a attribué à Rapin la plupart des haraugues; cependant celle de Pelvé est de Florent Chrétien, et celle d'Aubray appartient à Pithou. Quant aux vers, ils sont tous de Passerat et de Rapin.

La satire des conjurés littéraires, tous hommes d'un profond savoir et doués d'un rare courage, sa-

(1) On donne généralement le nom de *Ménippées* à des ouvrages critiques mêlés de prose et de vers, dont les satires du philosophe cynique Ménippe ont fourni le modèle.

Digitized by Google

tire d'autant plus redoutable qu'elle était vraie et qu'elle ne pouvait manquer enfin d'éclairer la conscience publique, présente deux types qui lui sont particuliers : elle respire l'esprit malin et frondeur de nos pères, leur indépendance naturelle, et le caractère imitateur et libre, original et savant du seizième siècle; elle est à la fois une comédie politique à cent actes divers, l'un des monuments les plus curieux de notre langue, et un acte de patriotisme qui tourne à la gloire des lettres.

La satire *Ménippée* débute en lançant force plaisanteries sur les députés qui se rendent en petit nombre aux États de la Ligue. « On y compte, dit-elle, trois teigneux et un pelé (le cardinal Pelvé auquel le roi a ôté ses bénéfices). En attendant plus grande affluence, deux charlatans, l'un représentant le parti de Lorraine, l'autre celui d'Espagne, sont occupés à brasser le *catholicon*, essence mêlée de poudre d'or, de pensions, de promesses et de bonnes paroles, bien alambiquée, bien calcinée, sophistiquée diversement par l'une et l'autre faction.

» On aperçoit d'abord le charlatan espagnol jouant de l'orgue pour attirer le peuple, et débitant son merveilleux et souverain électuaire. « Ce n'est pas » ici, dit-il, le simple catholicon de Rome, qui n'a » d'autre effet que d'édifier les âmes; c'est le ca- » tholicon d'Espagne... Avez-vous un royaume à en- » vahir, un pays à ruiner, une armée ennemie à en- » gourdir, un adversaire de vingt ans que vos armes » ne peuvent vaincre, prenez un demi-drachme de » catholicon espagnol... »

La fameuse procession organisée par le fougueux ligueur Rose, évêque de Senlis, n'est pas non plus oubliée; elle y est dépeinte avec une verve caustique qui verse sur cette manifestation fanatique l'odieux et le ridicule.

Enfin s'ouvrent les États de la Ligue. Vous diriez ce palais enchanté dont les nuits arabes ont inventé la merveille. Là, tout ce que les hommes cachent et dissimulent, on le dit tout haut; les tapisseries mêmes qui ornent la salle racontent les fureurs de la guerre civile; le héraut d'armes, qui convoque les membres de l'assemblée, fait connaître d'un mot les traits caractéristiques qui appartiennent à chacun. La *Ménippée*, jusque-là bouffonne et satirique, devient noble et éloquente avec d'Aubray, l'orateur du tiers-état. Son discours est la signification, le manifeste du pamphlet; il y fait ressortir les malheurs du temps, et rappelle malicieusement le quatrain déjà cité, attribué à Charles IX :

Le roi François ne faillit point...

Il ne craint enfin ni les rodomontades espagnoles, ni les tristes grimaces des Seize, qu'il n'a jamais daigné saluer.

Ce sont les États de la Ligue qui font l'action principale de la *Ménippée*, ce sont ses orateurs qui en sont les personnages. Dans cette satire, Rieux, l'orateur de la noblesse, devient l'idéal du gentilhomme pillard. Tous les *tyranneaux* qui désolaient la France à cette époque ont fourni quelques traits à ce personnage : Rieux a fourni le nom et le profil; car, par un art merveilleux, c'est le portrait de quelqu'un et, en même temps, c'est le type éternel d'un caractère. Enfin, après beaucoup de paroles, la diversité des opinions empêche de rien conclure.

Telle est cette satire *Ménippée* dans laquelle se révèle naïvement la bourgeoisie du temps; satire, et aussi véritable comédie, qui perce jusqu'à l'homme, et, sous les ridicules du jour, montre et fait ressortir les passions éternelles de notre nature. BURON.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

D'après Goldsmith, Robertson, et les meilleurs auteurs

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS

CHAPITRE XXI

MAISON DES STUART — CHARLES Ier

(1625-1641)

Peu de princes montèrent sur le trône avec plus d'avantages apparents que Charles, et aucun ne rencontra plus de difficultés réelles dans ce rang élevé. La validité de ses droits ne pouvait être contestée, il voyait son royaume florissant et respecté, enfin, il était généralement aimé pour sa douceur et ses vertus paisibles. Malheureusement les qualités de ce prince le rendaient plus propre à la vie privée qu'à la vie publique; il n'avait ni la capacité ni l'habileté nécessaires pour tenir d'une main ferme les rênes du gouvernement, et ne voyait pas les écueils contre lesquels il devait plus tard se briser.

Lorsque Charles reçut la triple couronne d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse, il trouva ses sujets divisés par de violentes querelles religieuses. Le protestantisme avait déjà donné naissance à plusieurs sectes, et chacune d'elles traitait les autres avec intolérance et mépris. Ainsi, les protestants d'Écosse, qui se donnaient le nom de *Presbytériens*, ne voulaient souffrir aucune espèce de pratique qui rappelât la religion catholique, tandis que les *Anglicans* en avaient conservé plusieurs; les premiers pensaient que de simples ministres suffisaient pour être les chefs de leur religion; les seconds, regardant une hiérarchie ecclésiastique comme nécessaire, avaient leurs évêques et les honoraient comme les princes de l'église réformée. L'archevêque de Cantorbéry, en sa qualité de primat d'Angleterre, était encore en droit de sacrer les rois dans la vieille abbaye de Westminster.

Entre les Presbytériens et les Anglicans avait surgi un troisième parti qui se composait des plus exaltés presbytériens; ceux-là déniaient également l'autorité des évêques et celle des ministres; ils prétendaient être appelés à purifier les dogmes protestants et prenaient la dénomination de *Puritains* ou d'indépendants. Ils ne reconnaissaient aucune autorité ecclésiastique et soutenaient que chacun était libre d'interpréter la Bible à sa manière. La plupart de ces puritains étaient des hommes fanatiques, d'un naturel sombre

Digitized by Google

et farouche; leur langage était rempli de textes des livres saints dont ils se servaient pour justifier leur conduite en toute occasion, et tout leur semblait bon pour faire triompher leur doctrine.

C'est entre tous ces partis violents et fanatisés par la lutte, que Charles Ier eut le malheur de se trouver placé en montant sur le trône de ses ancêtres. Le pauvre roi, qui n'était pas doué d'une grande science d'observation, n'avait garde de reconnaître les difficultés dont il était entouré; les nuages qui recélaient la foudre et la tempête eurent le temps de se former et de s'amonceler autour de sa tête sans qu'il les vît venir. Il se croyait roi tout-puissant, et vivait doucement entre sa femme et ses enfants qu'il chérissait. Nous avons dit qu'il avait épousé la fille d'Henri IV. Son mariage avait été entouré de circonstances romanesques, peu dignes de la majesté de son rang. C'était à l'époque où Jacques espérait pour son fils l'alliance de la princesse d'Espagne. Cette négociation durait depuis plusieurs années, lorsque le jeune prince, à l'instigation de son favori George Villiers, duc de Buckingham, résolut de se rendre en Espagne sous un déguisement, espérant voir la princesse et obtenir une prompte décision. Nouveaux chevaliers errants, ils traversèrent la France sous les noms de Jack et de Tom Smidt.

Ils se trouvèrent à un bal à Paris, où la princesse Henriette parut dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Sa vue fit oublier au prince ses projets sur la princesse d'Espagne; et, de retour en Angleterre, il supplia son père de demander pour lui la main d'Henriette.

En qualité de favori, le duc de Buckingham était détesté de la nation anglaise. Il avait été comblé des bienfaits de Jacques; son fils ne se montrait pas moins prodigue de ses dons et de ses faveurs. Le duc était un beau et brillant cavalier, qu'on ne voyait que revêtu des costumes les plus somptueux et les plus magnifiques; son esprit aimable, chevaleresque, mais léger et frivole, le rendait susceptible de donner de mauvais conseils au monarque qui l'aimait. Il l'encouragea de tout son pouvoir dans ses luttes avec le parlement, luttes qui ne cessèrent qu'avec la royauté.

Nous avons déjà fait remarquer que, depuis le treizième siècle, les rois d'Angleterre ne pouvaient lever aucun subside à moins qu'il ne fût sanctionné par le parlement, réunion composée de la chambre des pairs et de la chambre des communes. Ce fut là la première pierre d'achoppement contre laquelle la puissance de Charles vint se briser. Il crut de son devoir de continuer les guerres du Palatinat que son père avait commencées; mais, manquant d'argent, il fut obligé de s'adresser à la chambre des communes qui, après quelques délais, lui accorda une somme insuffisante pour aller au secours de son beau-père. Charles, mécontent de cette hésitation, jugea nécessaire de dissoudre un parlement qu'il ne pouvait soumettre.

Pour suppléer aux subsides refusés par les Communes, le roi recourut à quelques-unes des anciennes mesures d'extorsion employées par ses prédécesseurs. Il ordonna de lever la taxe connue sous le nom de *don gratuit* et que le cardinal Wolsey avait mise en usage sous Henri VIII; mais, pour diminuer l'odieux de cette action, on déclara que le don gratuit ne serait demandé qu'aux personnes connues pour pouvoir le payer facilement. Le peuple se soumit, mais en murmurant. L'argent provenant de cet impôt servit à équiper une flotte contre l'Espagne. On fit voile pour Cadix; mais lord Wimbledon, qui commandait la flotte, manqua l'occasion de se rendre maître du port; l'armée mal disciplinée débarqua, et, au lieu de marcher sur la ville, perdit à s'amuser un temps précieux. Quand elle se décida à s'avancer, elle fut repoussée et obligée de se rembarquer en désordre.

Cette fâcheuse entreprise était funeste pour la cour. Il fallait essayer une autre fois la fortune pour relever l'honneur du pavillon anglais. Pour cela, de nombreux subsides devenaient indispensables : le roi voulut les obtenir d'une manière régulière.

Il convoqua donc un nouveau parlement, espérant en avoir meilleur marché que du premier. Mais la confiance publique s'éloignait de plus en plus du roi, et les chambres se montrèrent encore plus opposées à ses volontés que le parlement dissous. Une très-faible somme fut votée, et seulement sous condition de réformer un grand nombre d'abus. Le courroux public était surtout dirigé contre Buckingham, que Charles avait fait son premier ministre, et qui n'avait nullement les talents propres à cet emploi. La chambre des communes décréta une enquête contre lui, mais le roi fit au garde des sceaux la défense expresse d'informer contre son favori. Non content de lui donner cette preuve de sa protection, il le fit élire chancelier de l'université de Cambridge et écrivit lui-même une lettre de remerciment à ce corps.

Ce qui mit le comble au mécontement de la nation, c'est que, à diverses reprises, le roi fit arrêter différents membres des Communes, de ceux qui avaient montré le plus d'opposition à ses desseins. Mais, quoique facile à s'irriter et à prendre des mesures violentes, il n'avait nullement la fermeté nécessaire pour y persévérer, de sorte que les chambres n'eurent pas plutôt protesté contre cette infraction à leurs priviléges, qu'il donna l'ordre de remettre les prisonniers en liberté. Peu après, le parlement fut de nouveau cassé par le monarque, qui renonça aux subsides plutôt que de les accepter à la condition qu'on lui faisait d'abandonner son favori.

Un emprunt à la noblesse remplaça les subsides. Elle ne l'accorda qu'avec lenteur et répugnance. Ensuite Charles nomma une commission pour traiter avec les catholiques de l'abolition de quelques lois pénales dirigées contre eux, moyennant des dons qui entraient dans son trésor particulier. Par ce moyen, il se créa quelques ressources que les prodigalités de Buckingham eurent bientôt épuisées.

La tranquillité du royaume était ainsi continuellement troublée par les débats du roi et du parlement. Le peuple était mécontent, la guerre avec l'Espagne était loin d'être terminée. Ce fut dans cette conjoncture que Charles rompit tout à coup son traité d'alliance avec la France. On attribua ce coup impolitique au duc de Buckingham, qui s'était brouillé

Digitized by Google

avec le cardinal de Richelieu, ministre tout-puissant de Louis XIII. La guerre fut déclarée, et une flotte, sous le commandement du duc, fut mise en mer et envoyée pour secourir La Rochelle. Cette ville, le refuge des protestants de France, était à bout de sa longue résistance contre le cardinal de Richelieu. Buckingham, avec la légèreté qui lui était habituelle, négligea de s'aboucher avec les Rochelois, de sorte que lorsqu'il se présenta devant eux avec ses vaisseaux, son arrivée n'était ni attendue ni prévue, et on ne fit rien pour favoriser son entrée dans le port. En outre, les Français avaient établi une espèce de digue dans la mer pour empêcher la ville d'être secourue de ce côté, et l'amiral anglais, très-bon courtisan, mais fort mauvais marin, n'osa jamais la franchir. Il se retira donc avec la honte d'avoir échoué dans son entreprise. Cet échec rendit le duc plus odieux encore à la nation et augmenta la détresse du roi. Il se décida à convoquer un troisième parlement qui montra plus de fermeté encore que les deux premiers, ce qui porta à un tel degré l'irritation du roi, qu'il fit arrêter, sous prétexte de sédition, plusieurs de ses membres. Ils furent jetés dans des prisons, mais bientôt la même inconséquence qui lui avait fait donner cet ordre le lui fit révoquer. Les membres furent cités devant le banc du roi, mais ils déclinèrent la compétence de ce tribunal et furent condamnés à payer une forte amende et à donner caution de leur conduite future. Le pays entier applaudit à leur courage, comme il avait honoré leur dévoûment.

Tandis que Charles était ainsi tourmenté par la fermeté des Communes, et qu'un levain de mécontentement et de révolte fermentait de plus en plus en Angleterre, il fut douloureusement blessé dans ses affections par la perte de son favori, qui mourut assassiné par un jeune fanatique, nommé Felton. Le roi, qui l'aimait en raison des peines qu'il lui avait coûtées, éprouva un vif chagrin de sa mort. Il s'aperçut à cette époque que les cœurs de ses sujets s'étaient éloignés de lui, et que la conduite de la chambre des communes avait toujours pour but d'augmenter le mécontentement général. Son ressentiment contre le parlement s'accrut de cette conviction, et il résolut de ne plus le convoquer jusqu'à ce qu'il fût certain de sa soumission.

En attendant, le roi s'occupa davantage des affaires, et prit la sage résolution de faire la paix avec les deux puissances contre lesquelles il avait entrepris une guerre inutile. Il choisit ensuite deux ministres dignes de le seconder, sir Thomas Wentworth, qu'il créa comte de Strafford, et Laud, qui fut par la suite archevêque de Cantorbéry. Tous deux étaient intègres, justes, et montrèrent une fidélité inébranlable à la cause royale; et cependant, tel était le malheur des temps, que l'archevêque de Cantorbéry contribua à ruiner cette cause par son zèle inopportun pour la religion anglicane.

Depuis les débats fâcheux qui s'étaient produits entre Charles et les parlements, la secte des Puritains, dont nous avons parlé précédemment, s'était étendue et comptait de nombreux partisans. Tous ces enthousiastes, qui se qualifiaient du titre de saints, se complaisaient dans le mysticisme et tombaient dans des extases et des visions. Ils montraient une aversion extrême pour toute espèce de cérémonie du culte. L'esprit de hardiesse et d'indépendance qui se manifestait dans leurs prières à la Divinité se reproduisait dans leurs opinions politiques, et le roi Charles n'avait pas de censeurs plus sévères que les Puritains. Il n'est donc pas étonnant que le roi et le clergé se montrassent impatients d'arrêter la propagation d'idées aussi contraires à leur autorité, et que Laud se montrât disposé à beaucoup de rigueur envers ceux qui semblaient le braver par leur austérité, et la licence de leurs paroles.

Les Écossais qui, sous le règne de Jacques Ier, avaient professé leur attachement aux principes puritains, continuaient cependant à supporter leurs évêques, mais ceux-ci étaient réduits à la misère et traités avec mépris. Jacques, touché de l'état déplorable de l'épiscopat dans ce royaume, avait tâché de lui rendre quelque splendeur, mais la mort l'avait surpris avant la fin de cette entreprise. Charles voulut achever ce que son père avait commencé. Rapprochant le culte anglican des formes du catholicisme, il voulut imposer ce culte ainsi réformé aux deux royaumes d'Angleterre et d'Écosse. Par là, il mécontenta les épiscopaux et les classes aristocratiques de l'Angleterre, tandis qu'il souleva contre lui l'universalité de la nation écossaise.

Les Puritains se réunirent et formèrent un traité d'alliance nommé le *Covenant*, pour soutenir et défendre leurs opinions, et ils résolurent de renverser l'État plutôt que de renoncer à leurs doctrines. La sédition courut de ville en ville avec une rapidité surprenante; le roi s'obstinait à établir en Écosse la liturgie anglicane, le peuple la repoussait avec une égale force de volonté. Charles avait une si extravagante idée de l'autorité souveraine qu'il pensait que le seul nom de roi devait faire rentrer le peuple dans le devoir. Il fut bientôt désabusé et convaincu qu'entre les Écossais et lui, c'était une déclaration de guerre.

Il fit un appel à la noblesse anglaise et demanda une contribution volontaire au clergé, lui rappelant qu'il s'agissait de sa cause. Par les efforts de la reine, les catholiques consentirent aussi à prêter leur concours; et, à l'aide de ces moyens, Charles réunit une armée de vingt mille hommes, mais mal disciplinés, mal commandés, et ne marchant qu'avec répugnance. Cependant le roi avait l'avantage du nombre, et il aurait pu probablement soumettre les rebelles s'il s'était montré moins avare de leur sang. Mais le désir de les épargner le fit entrer en arrangement avec eux. Un traité de paix en fut la suite; il ne fut pas observé, et bientôt les deux partis reprirent le armes.

Il y avait à cette époque onze ans que les chambres n'avaient été convoquées. Le besoin urgent de secours obligea Charles à les réunir à Westminster, et à leur demander de l'argent pour aller combattre les rebelles. Mais à ce mot de rebelle, le violent murmure qui s'éleva dans l'assemblée prouva au roi qu'il s'y trouvait beaucoup de gens qui partageaient les croyances des Écossais. En outre, l'esprit de répu-

Digitized by Google

blicanisme commençait à paraître en Angleterre. Un système de république venait d'être établi en Hollande; il avait été suivi du plus heureux résultat, et les Anglais commençaient à en désirer un semblable pour leur patrie. Les catholiques d'Irlande crurent voir dans tous les troubles qui agitaient l'Angleterre l'occasion de secouer son joug. Une seconde Saint-Barthélemy fut résolue contre les Anglais protestants qui habitaient l'île. Un gentilhomme irlandais, peu riche, mais d'une famille très-ancienne, nommé Georges Roger Moore, conçut le premier le hardi projet d'assurer par un crime l'indépendance de sa patrie. Il fut convenu que lui et lord Macguire s'empareraient par surprise du château de Dublin, tandis que sir O'Neale, un autre chef conjuré, et d'autres conspirateurs devaient, à un jour fixé, commencer l'insurrection dans les provinces, et mettre à mort tous les Anglais.

La veille du jour où l'on devait s'emparer du château, le complot fut révélé par un nommé O'Conolly, qui était Irlandais, mais protestant. Les autorités mirent la ville en état de défense; Macguire fut arrêté, Moore parvint à échapper aux poursuites, et le projet d'une insurrection générale cessa d'être un secret.

Les protestants de Dublin, prévenus à temps, avaient pu se soustraire au danger, mais les Anglais qui habitaient les provinces n'eurent pas le même bonheur. O'Neale et ses confédérés avaient pris les armes et massacré impitoyablement ceux qu'ils regardaient comme leurs ennemis. La révolte d'une nation presque sauvage, comme l'étaient les Irlandais, devait donner lieu aux épisodes les plus barbares : c'est en effet, ce qui eut lieu. Ni l'âge, ni le sexe, ni le rang ne furent épargnés. Dans ce massacre général, tout sentiment de reconnaissance fut étouffé, et les liens les plus sacrés furent méconnus. Des amis égorgeaient leurs amis, des domestiques leurs maîtres, des parents leurs parents. En vain parvenait-on à se sauver par la fuite; la destruction, étendant ses ravages, se ressaisissait des victimes et les frappait sans défense. Dans la province de l'Ulster, tous les Anglais furent anéantis; les autres provinces, affectant plus d'humanité, se bornèrent à chasser ces malheureux de leurs demeures. Exposés à l'intempérie de l'hiver, sans nourriture et sans vêtements, presque tous périrent par la rigueur du froid. On fait monter à soixante mille le nombre des victimes.

Charles était en Écosse, quand la nouvelle de cette rébellion lui arriva; il usa de tout son pouvoir pour décider ses sujets à venir en aide aux protestants, mais ce fut en vain; son autorité n'était déjà plus qu'une ombre; et, au lieu de seconder ses vues, le parlement s'efforça d'insinuer dans l'esprit du peuple l'idée que cette révolte avait été fomentée par lui. Chaque jour creusait davantage la profondeur de l'abîme qui séparait le roi des Communes. Bientôt il n'y eut plus que deux partis : le parti royaliste et le parti indépendant. Le premier se composait de quelques anciennes familles du royaume et des vassaux qui leur étaient attachés. Ces royalistes, qui se distinguaient par leurs chevelures longues et bouclées, reçurent le nom de *cavaliers*. Le second parti, et de beaucoup le plus nombreux, était formé par les puritains et par tous les mécontents, de quelque croyance qu'ils fussent. Ils appartenaient généralement à la classe du peuple, portaient des cheveux courts et rasés au niveau du front, et furent désignés sous le nom de *Têtes-rondes*.

Charles, qui ne craignait rien pour lui, commença à trembler pour la sûreté de sa famille. Il prit le parti d'envoyer en France la reine Henriette et ses deux fils aînés avec la princesse d'Orange, il ne conserva auprès de lui que la jeune Élisabeth, sa fille, et le duc de Glocester, son troisième fils, qui lui semblait suffisamment protégé par son enfance.

Tranquille sur le sort de ceux qui lui étaient si chers, il s'occupa alors, avec toute l'activité possible, des soins que sa cause exigeait. Il y eut des tentatives d'accommodement entre lui et le parlement; mais celui-ci, fier de tant de succès, fit des propositions si humiliantes, que le roi refusa d'abaisser, en les acceptant, la majesté royale. Un à un, il eut la douleur de se voir enlever tous ses amis, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre. Aussi malheureux sur le champ de bataille, il vit son parti éprouver un échec irréparable à Marston-Moor, où le marquis de Newcastle et le prince Rupert furent totalement défaits par les Écossais et l'armée parlementaire réunis. Un puritain ardent, appelé *Olivier Cromwell* s'y fit remarquer à la tête d'un corps d'armée qu'il avait pris soin de lever et de discipliner lui-même. Ses actions d'éclat, et surtout le sombre enthousiasme qu'il montrait pour la cause des Puritains, le firent nommer lieutenant général de l'armée républicaine.

F. Villars.

LA TERRE ET L'HOMME

§ 1er. Les vents amènent avec eux, dans les régions vers lesquelles ils se dirigent, la température et le degré d'humidité de celles dont ils sont originaires. Une brise de mer sera toujours humide et relativement tempérée; un vent de terre sera sec et extrême, soit très-chaud, soit très-froid. Le premier de ces deux vents est ordinairement le dispensateur de la pluie, le second du beau temps. C'est l'atmosphère qui met en connexion les contrées les plus différentes du globe pour la température et le degré d'humidité, amoindrissant les inégalités en combinant leurs qualités opposées.

Nous avons vu de quelle façon l'atmosphère se charge des vapeurs de l'Océan, mais nous n'avons pas expliqué comment il arrive que ces vapeurs sont condensées pour tomber de nouveau en pluie sur la terre. Ce fait dépend surtout d'une propriété de l'air dont nous devons parler maintenant.

Un volume d'air déterminé, un pied cube, par exemple, à une température donnée, acquiert la propriété de pouvoir absorber une certaine quantité de vapeur d'eau invisible à l'œil. Lorsqu'il contient toute l'humidité qu'il est susceptible de recevoir, il est dit *saturé*. Si vous augmentez sa température, il pourra contenir plus de vapeur; si, au contraire, vous l'abaissez, vous diminuez son pouvoir absorbant, et une

Digitized by Google

partie de la vapeur sera, en conséquence, condensée et déposée en petites gouttes d'eau. L'humidité de l'air est, dans ce cas, comparable à une éponge remplie d'eau; réduisez en la pressant le volume de l'éponge, il s'en échappera une certaine quantité d'eau; dans l'air chargé d'humidité, l'abaissement de la température tient lieu de pression.

Maintenant, nous pouvons aisément concevoir l'application de ce principe à la météorologie.

Un vent chaud et humide, le vent du sud-ouest, par exemple, venant des tropiques, se met en contact avec l'air froid des régions tempérées; sa température est abaissée; il ne peut plus longtemps contenir une aussi grande quantité de vapeur, une partie de l'humidité se condense aussitôt en nuages et tombe en pluie.

Mais le contraire peut aussi avoir lieu; un vent chargé de nuages peut entrer dans des couches d'air plus chaudes; il va, je suppose, de la Méditerranée au Sahara, ce qui arrive les trois quarts de l'année; l'air brûlant du désert ayant le pouvoir d'absorber plus de vapeur, dissipe instantanément les nuages qu'il fait évanouir, au grand désappointement du voyageur, qui comptait déjà sur des pluies rafraîchissantes, en voyant les nuages au septentrion.

Lorsque des vents humides rencontrent un obstacle élevé, tel qu'une haute chaîne de montagnes, ou un plateau, ils montent en suivant les pentes dans les hautes régions de l'atmosphère, où ils trouvent un air plus froid, qui condense leurs vapeurs; des pluies sont la conséquence de ce refroidissement. Le vent passe ensuite sur l'autre versant de la montagne; il y arrive sec, froid et privé d'humidité. Le même vent apporte ainsi la pluie d'un côté, et de l'autre le beau temps. C'est ce qui arrive journellement sur les deux flancs de la chaîne scandinave.

Il est également possible qu'un courant ascendant, s'il est violent, précipite d'abondantes vapeurs, à partir des couches les plus basses jusqu'aux plus élevées de l'atmosphère, où les vapeurs se condensent et retombent en torrents de pluie. Telle est du moins l'explication que donne Humboldt des pluies tropicales.

Aidés de ces remarques préliminaires, nous voilà capables d'aborder le phénomène général de la distribution des pluies. Nous expliquerons d'abord celui des pluies tropicales, pour passer ensuite à celles des régions tempérées.

§ 2. La température, les vents et la pluie, ayant une intime connexité, et jouant alternativement les rôles de cause et d'effet, la terre, au point de vue où nous nous plaçons maintenant, est divisée sous le rapport de la température et des vents en deux grandes zones, l'une des pluies périodiques ou tropicales, l'autre des pluies variables ou des régions tempérées.

Dans les régions équatoriales, où le cours de la température et des vents est régulier, le phénomène des pluies ne l'est pas moins; et, au lieu des saisons si diverses connues dans nos contrées, les habitants en reconnaissent seulement deux, la saison sèche et celle des pluies.

Lorsque le vent alizé souffle avec sa régularité habituelle, le ciel conserve une sérénité constante dont rien ne vient troubler l'azur profond, surtout si le soleil est dans l'hémisphère opposé; l'air est sec et l'atmosphère d'une grande pureté. Cependant, à mesure que le soleil approche du zénith d'un lieu quelconque, le vent alizé devient irrégulier, le ciel se couvre de nuages et la pluie prend tout à coup, accompagnée de furieuses tempêtes. La fréquence des pluies augmente et elles dégénèrent en torrents d'eau qui inondent la terre. L'air se charge en même temps d'une telle quantité d'humidité que les habitants de ces régions sont dans un bain de vapeur perpétuel. La chaleur est lourde et suffocante, le corps s'énerve; c'est l'époque des fièvres épidémiques, si fatales aux colons venus des zones tempérées. En revanche, la végétation acquiert une nouvelle fraîcheur et une vigueur plus grande encore; le désert même s'anime et se couvre pour un temps, hélas trop court, d'une verdure enchanteresse, que viennent pâturer des milliers d'animaux. Bientôt le soleil, poursuivant sa carrière, darde sur la terre des rayons moins verticaux; les pluies diminuent, l'atmosphère se rasséréne, le vent alizé reprend sa régularité, et le ciel ferme ses réservoirs jusqu'à la saison suivante.

Tel est le cours normal des pluies tropicales. Elles tombent dans chaque localité durant le passage du soleil à son zénith. La chaleur est alors si violente que le courant d'air ascendant neutralise l'action du vent alizé horizontal. Il emporte les vapeurs dans les hautes régions atmosphériques, jusqu'à la limite supérieure du vent alizé, où elles se condensent et tombent en pluies diluviennes. Mais comme le soleil passe et repasse d'un tropique à l'autre, il s'ensuit dans les localités intermédiaires une double saison de pluies plus ou moins rapprochées, suivant que les localités sont plus ou moins éloignées des tropiques.

§ 3. Dans l'Inde, les pluies sont moins régulières et dépendent entièrement des moussons. La côte occidentale du Deccan et celle du Malabar ont leur saison pluvieuse durant la mousson de sud-ouest, qui y apporte les vapeurs de l'Océan, et ce phénomène a lieu pendant l'été septentrional. La saison sèche a lieu durant la mousson de nord-est. Pendant l'hiver méridional, la mousson de sud-ouest monte les pentes des Ghats occidentaux et cause dans ces régions élevées de violentes tempêtes et des pluies abondantes. Au contraire, le long de la côte de Coromandel, c'est la mousson de nord-est qui amène les pluies produites par les vapeurs de la mer du Bengale, tandis que la saison sèche arrive avec la mousson de sud-ouest. Les deux côtés de la péninsule ont, de cette façon, leurs saisons alternées : l'une jouit d'un temps sec alors que l'autre reçoit des pluies, et réciproquement. Le plateau du Deccan sépare ces oppositions de climat; la chute des pluies y est moins régulière, et souvent il y a deux saisons pluvieuses.

Nous voyons par là que les saisons sont presque entièrement déterminées par la position relative des terres et des mers.

§ 4. La quantité d'eau pluviale recueillie dans les régions tropicales, en l'espace de quelques mois, est vraiment énorme, comparée surtout à celle que reçoit le sol de nos contrées tempérées. On a calculé

Digitized by Google

qu'il tombe annuellement dans les tropiques de l'ancien monde 77 pouces d'eau et 115 environ dans ceux de l'Amérique. La moyenne est donc, pour la région équatoriale, de 96 pouces.

Mais la quantité annuelle de pluie reçue dans quelques localités, et sous l'influence de certaines circonstances, est quelquefois bien plus considérable. A Paramaribo, dans la Guyane hollandaise, il tombe environ 229 pouces d'eau, soit 19 pieds. A Saint-Louis de Maranhao, au Brésil, il en tombe 276 pouces, ou 23 pieds. Mais la plus grande quantité d'eau qu'on ait encore observée, est à Mahabaleshwar, dans les Ghats occidentaux, au sud de Bombay, à une altitude de 4,200 pieds, où il en tombe l'énorme quantité de 303 pouces.

Ces résultats sont d'autant plus étonnants que toute cette eau tombe en l'espace de peu de mois, et, pour ainsi dire, à la fois. On a calculé, qu'en un seul jour, il est tombé à Cayenne 21 pouces d'eau. C'est à peu près la quantité recueillie dans les latitudes septentrionales durant le cours d'une année entière. C'est pour cette raison que, nonobstant l'abondance des pluies, le nombre des jours sereins y est beaucoup plus considérable que dans nos régions du nord.

On conçoit facilement l'effet prodigieux que des pluies aussi considérables doivent produire sur la crue des rivières; et nous pénétrons la cause secrète de celle du Nil, qui n'est due qu'à la circonstance que ses sources sont situées dans la région des pluies tropicales.

Pendant cette saison, des flux de 40 pieds, et plus, sont fréquents dans les grands fleuves de l'Amérique méridionale; les llanos de l'Orénoque sont pendant un certain temps une véritable mer intérieure; l'Amazone inonde à une distance énorme les plaines qu'il parcourt; et le Paraguay forme des lagunes de plus de 300 milles de longueur, qui s'écoulent avec lenteur et disparaissent par l'évaporation durant la saison sèche.

La quantité d'eau contenue à l'état de vapeur transparente dans l'atmosphère tropicale est toujours très-considérable, en raison de l'élévation constante de la température, qui augmente démesurément son pouvoir absorbant, et de telle façon que par un temps très-clair l'air est encore abondamment pourvu de vapeurs. C'est cette eau invisible qui, absorbée par les plantes, pompée par leurs larges feuilles, cause la vigueur de la végétation et produit cette verdure éternelle, étonnante sous un ciel privé de pluies et sans nuages pendant plus de la moitié de l'année, tandis que dans nos climats, si la pluie vient seulement à manquer quelques semaines, la verdure languit et les fleurs périssent faute d'humidité.

§ 5. La distribution des pluies dans les régions tempérées offre un contraste frappant avec ce qui a lieu dans les tropiques. Là, pendant toute l'année, la terre est rafraîchie par les eaux du ciel, mais d'une manière irrégulière. Ces pluies sont variables, et ce sont des circonstances secondaires qui influent le plus sur elles.

Plus nous nous éloignons des tropiques, plus le caractère de périodicité disparaît. Néanmoins, nous possédons quelques renseignements positifs sur le mode de transition des pluies d'une région à une autre. Au nord du tropique, nous trouvons des pluies d'hiver, causées sans doute par la rencontre des vents alizés supérieurs avec ceux de nord-est. Leur contact donne lieu aux longues pluies d'orage observées à Madère et à Lisbonne. Plus au nord, l'Italie et quelques régions de la Méditerranée ont des pluies au printemps et à l'automne, pluies que Dove attribue au passage du vent alizé de sud-ouest, avant et après le solstice. En Allemagne, suivant la même autorité, la même cause donne lieu à de fréquentes pluies durant le solstice d'été, lesquelles indiquent la limite atteinte par le vent alizé sous cette latitude. Ce fait a lieu à l'époque de la plus grande déclinaison du soleil vers le septentrion.

On doit néanmoins admettre que le caractère général des pluies dans ces contrées, leur période et leur fréquence semblent dépendre de mille circonstances locales.

La quantité d'eau contenue dans l'atmosphère des régions tempérées est moindre que celle qui se trouve dans l'air des tropiques. C'est pour cette raison, comme je l'ai fait observer, que la végétation ne peut endurer une longue privation de pluie. La quantité annuelle d'eau pluviale est aussi très-inférieure.

La moyenne est de 34 pouces dans la région tempérée de l'ancien monde, et de 39 dans l'Amérique tempérée, soit 35 pouces pour la totalité de la zone. Des causes aujourd'hui connues produisent quelquefois la chute d'une quantité double ou triple.

§ 6. Nous avons vu maintenant l'intime connexion qui existe entre la distribution de la température et des vents, et l'influence de ces deux causes sur la distribution de la pluie dans les différentes régions terrestres. A ce dernier point de vue, nous observons une zone de pluies *périodiques* correspondant à la zone torride, dans laquelle les pluies tombent en abondance, mais seulement durant quelques mois chaque année; et deux zones de *pluies continuelles* ou de *précipitation variable*, correspondant aux régions tempérées ou froides, dans lesquelles l'eau tombe en moindre quantité, mais est plus uniformément distribuée durant le cours de l'année entière. Il nous reste à étudier les nombreuses modifications que subissent ces lois générales, et qui sont causées par l'étendue des continents, les formes de leurs reliefs et leur position relativement aux vents généraux qui sont les dispensateurs des eaux célestes.

Les vents de l'Océan frappant les côtes des continents pénètrent dans l'intérieur, où ils transportent les vapeurs dont ils sont chargés, répandent sur leur route la fraîcheur et la vie. Mais, à mesure qu'ils avancent, ils sont de plus en plus privés de ces eaux bienfaisantes, leur provision s'épuise, et si la route est trop longue, — ce qui arrive lorsque le continent est vaste, — ils arrivent au bout de leur carrière arides et secs, et avec tous les caractères des vents terrestres.

On trouve dans le tableau suivant la quantité d'eau de pluie annuellement recueillie dans diverses parties du même continent, plus ou moins éloignées des rivages de la mer. Ces contrées sont autant que possible choisies sous les mêmes latitudes, de façon à rendre la comparaison plus rigoureuse; car la quantité des

Digitized by Google

eaux pluviales diminuant en proportion de l'éloignement de la zone torride, nous pourrions attribuer à tort à la distance des mers une différence qui n'est due qu'à celle des latitudes.

Les moyennes de l'eau recueillie pendant un an et le nombre des jours de pluie, dans les contrées situées entre le 45° et le 50° de latitude septentrionale, sont les suivantes :

	Quantité de pluie en pouces.	Nombre de jours de pluie.
Iles Britanniques.....	32	156
France occidentale.....	25	152
France orientale.....	22	147
Allemagne centrale et septentrionale.....	20	150
Hongrie.....	17	111
Russie orientale (Kasan)..	14	90
Sibérie (Barnaul).....	12	60

Nous voyons qu'en abandonnant les côtes pour l'intérieur des continents, il y a une diminution graduelle de la quantité de pluie et du nombre des jours pluvieux. Si nous pénétrons au centre du vaste continent de l'Asie, nous trouvons une sécheresse absolue dans l'aride région du désert de Cobi.

Dans le nord de l'Amérique, les observations sont encore si peu nombreuses et si récentes qu'il est impossible d'en déduire des nombres exacts. En outre, comme nous le verrons bientôt, le continent étant exposé en même temps aux vents de l'Atlantique à l'est, et à ceux du golfe du Mexique au sud, reçoit des pluies des deux côtés. Cela est spécialement vrai de la région moyenne située à l'ouest des Alleghanys. Dans ces lieux, le décroissement d'humidité dû à l'éloignement de l'Atlantique est compensé par celle qu'y apportent les vents du golfe du Mexique. Ces diverses circonstances tendent fortement à donner plus d'uniformité à la distribution des pluies dans cette partie du continent. Néanmoins les nombres suivants semblent indiquer que l'influence de la position continentale n'est pas complétement perdue dans l'intérieur.

La quantité annuelle d'eau pluviale entre le 41° et le 43° de latitude septentrionale est à :

	Quantité de pluie en pouces.
Cambridge, Massachusetts.....	38
Collége de la réserve occidentale, Ohio..	36
Fort-Crawford, Wisconsin.....	30

Et, entre le 38° et le 40° :

Philadelphie et Lambertville, New-Jersey	45
Marietta, Ohio.....	41
Saint-Louis, Missouri.....	32

Nous devons dire maintenant qu'en général, une contrée est d'autant mieux arrosée qu'elle se rapproche davantage des rivages de la mer; et de l'humide et verte Irlande au désert de Cobi, nous trouvons approximativement une gradation régulière entre l'extrême humidité et l'extrême sécheresse.

Cette loi générale subit cependant de nombreuses modifications, diversifiant la nature des climats, sous le rapport de leur plus ou moins d'humidité.

§ 7. Sur la côte du Venezuela, dans la mer des Caraïbes, est située la ville de Cumana, restée célèbre dans les annales de la science par les observations auxquelles se livra Humboldt dans cette localité. Cette ville, placée au milieu de la région des tropiques, où les eaux pluviales sont si abondantes, ne reçoit, malgré sa position maritime, que 8 pouces d'eau, tandis que tout près de là, un peu plus loin vers le sud-est, en Guyane, il en tombe plus de 200.

Dans ce même continent, si copieusement arrosé, nous voyons sur le versant opposé, au sud-ouest des Andes de Bolivie, une bande de terre longue et étroite, privée de pluies et mesurant plusieurs centaines de milles de côtes; c'est le désert d'Atacama. Jamais une goutte d'eau ne vient rafraîchir cette contrée, toujours altérée, bien qu'à deux pas de la mer et située sous la même latitude que les plaines du haut Paraguay, si souvent inondées par les pluies.

Les plateaux de la haute Californie, moins éloignés de la mer que le centre de la vallée du Mississipi, sont arides et desséchés, tandis que cette dernière est fertilisée par des pluies abondantes.

Il y a donc évidemment des circonstances qui détruisent ou modifient profondément la loi générale; elles sont dues à la forme du relief terrestre, aux chaînes de montagnes, aux plateaux et à leur position par rapport aux vents humides.

Un vent chargé de vapeurs passera sur de vastes plaines continentales sans laisser tomber de pluie, parce que la température de ces plaines reste la même sur de grands espaces, ou même peut être plus élevée que celle apportée par le vent de la mer. Il n'existe en ce cas aucun agent condensateur des vapeurs. Nous avons un exemple de ce phénomène dans les vents étésiens, qui transportent dans le Sahara les vapeurs de la Méditerranée. A peine ont-ils franchi les frontières du désert, que l'air chaud et sec dissipe, comme nous l'avons montré plus haut, jusqu'au moindre nuage.

Mais il n'en est pas de même lorsque les vents humides viennent à rencontrer une élévation quelconque, telle qu'une chaîne de montagnes ou des plateaux. Forcés d'en entreprendre l'ascension, ils s'élèvent jusqu'aux régions les plus froides de l'atmosphère, où ils ressentent l'influence d'une moindre pression atmosphérique, leur élévation favorise les progrès du refroidissement, et l'air perd une partie de son pouvoir absorbant. Les vapeurs se condensent en nuages qui couronnent le sommet des montagnes, se suspendent à leurs flancs et y tombent en pluies abondantes. Si le vent de la mer parvient à franchir la chaîne, il redescend sec et froid sur l'autre versant, après avoir perdu son caractère maritime.

Les chaînes de montagnes sont donc de grands condensateurs placés çà et là le long des continents pour dérober aux vents leurs trésors. Elles servent de réservoirs aux eaux célestes et les distribuent ensuite sur la surface des plaines. Leurs sommets nuageux semblent n'avoir que cette unique mais importante fonction. De leurs pentes coulent des torrents nombreux qui vont rejoindre les grands cours d'eau et portent partout la vie et la santé. Chaque système de montagnes devient le centre d'un système

Digitized by Google

d'irrigation répandant au loin ses dons précieux.

En vertu de ce pouvoir condensateur, il tombe plus d'eau sur les sommets des montagnes que sur leurs pentes; il en tombe plus aussi à leur pied que dans les plaines environnantes. Toutefois, le versant de la chaîne opposé au vent maritime reçoit une quantité de pluie plus considérable que celle qui tombe sur l'autre côté; de façon que, non-seulement les grands systèmes de montagnes divisent les espaces terrestres, mais souvent encore ils servent de limite à des climats très-différents et souvent opposés.

Parmi les nombreux exemples de cette opération de la nature, les suivants suffiront à l'explication du phénomène.

Les Alpes forment un vaste demi-cercle au nord de l'Italie, enserrant un bassin dans lequel soufflent les vents chauds et humides du sud-ouest, venant de la Méditerranée. En franchissant la haute barrière de leurs sommets neigeux, ces vents perdent leurs vapeurs, qui se résolvent en pluies abondantes sur le versant méridional de la chaîne. Tandis qu'il ne tombe que 36 pouces d'eau dans les plaines de la Lombardie, on en trouve une quantité de 58 pouces aux pieds des Alpes. A la pointe nord-ouest, formant un angle où s'accumulent les vapeurs, à Talmezzo, dans la vallée du Tagliamento, la quantité d'eau actuellement recueillie dépasse 90 pouces, chiffre qui se rapporte presque à ceux des régions tropicales et qu'ont établi vingt-deux années d'observations. Le pied septentrional des Alpes ne reçoit que 35 pouces d'eau pluviale.

Les Apennins présentent le même phénomène. Ils forment un arc comprenant le golfe de Gênes et la vallée de l'Arno. Leurs sommets s'élevant à 4,000 et 6,000 pieds, arrêtent les vents de la mer, et il tombe à leur pied méridional 64 pouces d'eau, tandis qu'on n'en recueille que 26 sur le versant septentrional, dans les plaines situées au sud du Pô. La même relation existe plus au midi, entre les pentes occidentales et orientales de la même chaîne; sur la première il tombe environ 35 pouces d'eau, et sur l'autre 27 seulement.

Nous avons déjà cité la Scandinavie comme donnant un exemple frappant de ce genre de phénomène. L'élévation et la longueur de la chaîne scandinave avec ses plateaux glacés, si élevés, qu'une longue journée ne suffit pas toujours pour les franchir, sont une barrière insurmontable pour les vapeurs apportées par le vent de sud-ouest de l'Atlantique. Elles se condensent presque entièrement sur les côtes en pluies fines ou en brouillards. A Bergen, un jour de soleil est un événement, au milieu des brumes constantes qui obscurcissent le ciel. Aussi, trouvons-nous là 82 pouces d'eau, quantité énorme sous une latitude aussi élevée. Toute la côte occidentale en reçoit à peu près la même quantité, et doit à la température du vent de sud-ouest, ainsi qu'au calorique dégagé par la condensation si active des vapeurs, le climat remarquablement doux et égal qui la distingue. Sur la côte méridionale et en Suède, il ne tombe que 21 pouces d'eau et le vent de sud-ouest amène un temps clair et froid. Ainsi, le même vent produit la pluie d'un côté de la montagne, et de l'autre le beau temps.

Le même phénomène se reproduit encore sur la chaîne majestueuse de l'Himalaya, la plus massive et la plus élevée du globe. Les vents tropicaux passant sur les plaines du Gange, arrosent les pentes méridionales de la chaîne, fertilisent les vallées intérieures et créent une magnifique verdure jusqu'à la limite des neiges éternelles; mais le plateau du Thibet situé sur l'autre versant, est renommé pour la sécheresse de son climat.

A l'angle nord-est de la mer Indo-Persique, des vapeurs sont accumulées sur les flancs des Ghats par le vent alizé de sud-ouest. L'effet produit par cette chaîne, qui n'est cependant pas fort élevée, est tel, qu'à Bombay, il tombe environ 89 pouces d'eau, à Mahabaleshwar, dont nous avons parlé précédemment, à une altitude de 4,200 pieds, on en recueille 303 pouces; cependant, de l'autre côté de la chaîne, à Darwar, sur le plateau du Deccan, la quantité annuelle d'eau pluviale n'est que de 21 pouces.

Mais nous avons dit que les plateaux ont aussi une remarquable influence sur la distribution des eaux du ciel. Ils agissent à peu près comme les montagnes, et la température de leur surface, plus chaude que celle des couches d'air situées au même niveau ne peut condenser le peu de vapeur qui arrive jusqu'à elles, tandis que d'autre part leur étendue et leur élévation tendent à fermer l'accès aux vapeurs océaniques. On peut facilement se rendre compte des différences hygrométriques qui peuvent en résulter sur les plateaux médiocrement élevés de l'Espagne, dont les plaines centrales ne sont pas à plus de 2,000 ou 2,500 pieds d'altitude. Ainsi, tandis que la côte sud-ouest du Portugal, Lisbonne, par exemple, reçoit 27 pouces de pluie, le bord du plateau n'en recueille que 11, et Madrid, placé au centre, seulement 10. Aucun endroit, en Europe, n'est plus remarquable à ce point de vue; et cependant, versant contre versant, à côté de ce minimum de pluie, nous en trouvons la plus grande quantité qu'on ait jamais rencontrée sur le continent européen. Au pied occidental de la Sierra d'Estrella, dans la vallée de Mondego, il a été recueilli, dit-on, à Coïmbre, l'énorme quantité de 225 pouces d'eau. On a cru à une erreur dans ce calcul, qui date de 1816 et 1817. Vérification faite, Schow l'a reduit à 135 pouces, et Kaemtz à 118. Si l'on adopte ce dernier nombre, il y a encore une différence de plus de 100 pouces avec Madrid, situé à une faible distance sur la même latitude et dans la même péninsule.

S'il en est ainsi pour des plateaux de médiocre importance, que ne sera-ce pas lorsqu'il s'agira de ces énormes masses formant le tronc de l'Asie occidentale? Leur distance de l'Océan, l'étendue de leurs surfaces, leur élévation dans l'atmosphère, tout doit concourir à leur donner un caractère d'aridité qui les rend semblables au désert. Les plateaux de l'Afrique méridionale et ceux du Mexique et de la Californie, comparés avec les contrées environnantes, ont également un incontestable caractère d'aridité.

ACCOYER.

PARIS. — IMPRIMERIE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Digitized by Google

6e Année — 2e SEMESTRE — 15 MAI 1864 — Numéro 29

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

Mode de publication et conditions d'abonnement :

L'*École Normale* paraît tous les dimanches et forme à la fin de l'année deux beaux volumes de 416 pages chacun.

PRIX DE L'ABONNEMENT : pour la France, un an, 10 fr.; six mois, 5 fr.; — pour la Suisse et la Belgique, un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.; — pour toute autre destination, 15 fr. par an.

S'adresser : pour la France, à M. Larousse, rue Saint-André-des-Arts, 49, à Paris; — pour la Suisse, à M. Cherbuliez, à Genève; — pour la Belgique, à tous les libraires.

Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du journal doit être adressé à M. PIERRE LAROUSSE, seul propriétaire et seul éditeur de l'*École Normale*.

Un numéro quelconque se vend 50 centimes.

LES DIX PREMIERS VOLUMES SONT EN VENTE. — PRIX DE CHAQUE VOLUME : 5 FRANCS; DEMI-RELIURE : 6 FRANCS 25 CENT.

SOMMAIRE. — Histoire universelle de la pédagogie. — Dictées générales. — Nouveaux exercices intellectuels. — Études syntaxiques. — Narration française. — Sujets de style avec sommaires raisonnés. — Traité complet et raisonné d'analyse grammaticale. — Cours complet de littérature ancienne. — Botanique. — Exercices pour une deuxième année d'arithmétique. — Poésie : La Coupe de la Vierge. — Énigmes nouvelles. — L'esprit des grands écrivains du dix-neuvième siècle. — Anecdotes grammaticales, littéraires, etc. — Article nécrologique.

PREMIÈRE PARTIE

ENSEIGNEMENT

HISTOIRE UNIVERSELLE DE LA PÉDAGOGIE

— SECONDE PARTIE —

JEAN-JACQUES ROUSSEAU *(suite)*

ÉMILE

LIVRE III (12 à 15 ans)

Jusqu'ici Émile a vécu essentiellement de sensations sous la loi de la nécessité; il a étendu dans la nature le cercle de ses perceptions. Maintenant le moment est venu de lui faire faire un pas de plus : il doit apprendre à comparer les sensations perçues, pour en tirer des jugements et en former des idées. En outre, comme à l'avenir ses forces vont dépasser ses besoins, il s'agit d'occuper ce surplus de forces à faire provision de connaissances. Mais on n'ira pas étudier au hasard, on n'apprendra que ce qui est utile aux yeux mêmes d'Émile, et non-seulement à ceux de son Mentor; car il doit toujours être le maître de ses actions et en avoir la pleine intelligence.

Émile sera donc, dorénavant, sous l'empire d'une seconde loi : l'utilité viendra s'unir à la nécessité pour le gouverner. Et comme il importe qu'il se fortifie dans la liberté, l'indépendance, on lui laissera encore ignorer les rapports des hommes entre eux et on continuera à l'occuper de choses physiques et matérielles.

Je ne m'arrête pas à démontrer que l'assertion de Rousseau relative aux forces d'Émile est dénuée de fondement. Abandonné à lui-même sur une île déserte, il ne serait pas plus capable qu'un autre enfant de se suffire à lui-même. On peut faire une remarque analogue sur la loi de l'utilité.

Mais voyons comment Rousseau réalise son programme.

Commençant par la cosmographie, il se rend avec son élève sur une colline pour contempler le lever et le coucher du soleil. Le spectacle est ravissant, et notre Mentor y joint une courte instruction sur les quatre points cardinaux. Émile demande à quoi cette connaissance peut lui servir. C'est juste, on ne doit rien apprendre que d'utile, lui répond son Mentor, laissons donc cela. Le lendemain on fait une promenade, on s'égare, on s'arrête altéré, affamé, à l'heure de midi, à la lisière d'un bois; on s'assied par terre, on se met à pleurer, que faire? Le gouverneur rappelle à son élève qu'ils ont vu ce bois la veille au *nord* de Montmorency. Émile regarde le soleil : donc, dit-il, Montmorency est là, au midi, du côté du soleil. Il se lève, il part comme un trait, le chemin est retrouvé et l'on arrive encore assez tôt pour le dîner. Voilà la première leçon de cosmographie. Quand Rousseau a imaginé cette anecdote, il a oublié que son élève, toujours dans les champs, était aussi peu capable de s'égarer qu'un Iroquois. Mais nous ne saurions nous arrêter à toutes les inconséquences de notre philosophe. En suivant la méthode que je viens de caractériser, il étend les connaissances géographiques de son élève, et lui fait apprendre l'histoire naturelle, la physique et la chimie. Il ne lui enseigne

Digitized by Google

rien comme à l'école, il ne fait que lui fournir l'occasion d'apprendre; il observe, expérimente et étudie avec lui : il n'est pas son maître, mais son émule.

A côté du livre de la nature, Rousseau ouvre à son élève celui des arts et des métiers; ils ont un atelier, des outils. Ils parcourent la contrée pour visiter les ateliers. Émile doit tout voir, tout comprendre, tout essayer. Ici il forge, là il rabote, ailleurs il dresse une pierre. En le promenant d'atelier en atelier, Rousseau ne souffre jamais que son élève voie aucun travail sans mettre lui-même la main à l'œuvre, ni qu'il en sorte sans savoir parfaitement la raison de tout ce qui s'y fait ou du moins de tout ce qu'il a observé.

Rousseau met ici en garde contre un écueil. On estime plus, dit-il, dans le monde, les arts d'agrément et de luxe que les arts utiles. Il ne faut pas qu'Émile adopte ce préjugé. Pour l'en préserver, son Mentor lit avec lui un livre, un seul livre, *Robinson Crusoé*. Émile doit devenir un Robinson. Avec cet idéal en tête, il se gardera bien de préférer le brillant à l'utile. « Le fer doit être à ses yeux d'un beaucoup plus grand prix que l'or, et le verre que le diamant. De même il honore beaucoup plus un cordonnier, un maçon qu'un empereur, et que tous les joailliers de l'Europe; un pâtissier est surtout, à ses yeux, un homme très-important, et il donnerait toute l'Académie des sciences pour le moindre confiseur de la rue des Lombards. Les orfèvres, les graveurs, les doreurs ne sont, à son avis, que des fainéants qui s'amusent à des jeux parfaitement inutiles; il ne fait pas même un grand cas de l'horlogerie. » Suivent une longue tirade contre le luxe et les riches fainéants, et un éloquent plaidoyer en faveur de l'égalité et de la simplicité. Rousseau prédit dans de prochaines révolutions la ruine de tout ce monde brillant, mais pourri, qui ne vit que de fêtes, de luxe, de scandale, de tromperie et de mensonge, aux dépens de l'artisan et du laboureur. « Nous approchons, dit-il, de l'état de crise et du siècle des révolutions. » Cette prédiction m'a paru digne d'être relevée.

Ce second terme de la vie d'Émile doit finir par l'apprentissage d'un métier. Émile sera laboureur, mais cela ne lui suffit pas; un laboureur est esclave de sa terre, et Émile doit être indépendant, il doit pouvoir, au besoin, s'en aller et emporter sa fortune dans ses bras. « Quand il apprendra son métier, dit Rousseau, je veux l'apprendre avec lui, car je suis convaincu qu'il n'apprendra jamais bien que ce que nous apprendrons ensemble. Nous nous mettons donc tous deux en apprentissage, et nous ne prétendons point être traités en messieurs, mais en vrais apprentis qui ne le sont pas pour rire : Pourquoi ne le serions-nous pas tout de bon? Le czar Pierre était charpentier au chantier, et tambour dans ses propres troupes : Pensez-vous que ce prince ne vous valût pas par la naissance ou par le mérite? Vous comprenez que ce n'est point à Émile que je dis cela; c'est à vous, qui que vous puissiez être. »

Livre IV — L'Adolescence (15 à 20 ans)

Dans l'enfance, l'homme fait connaissance avec soi-même et avec le monde physique; dans l'adolescence, il doit apprendre à connaître ses semblables. Ici commence le danger de l'éducation. Un jour suffit pour détruire l'œuvre des quinze premières années, si l'on n'y prend bien garde.

Le moment propice pour étudier la société est marqué par la nature dans l'éveil du sentiment qui porte un sexe vers l'autre. Or, c'est ce qui caractérise, suivant Jean-Jacques, l'âge de l'adolescence. « Nous naissons, dit-il, en deux fois, l'une pour exister et l'autre pour vivre, l'une pour l'espèce et l'autre pour le sexe.

« La source de nos passions, dit-il encore, l'origine et le principe de toutes les autres, la seule qui naît avec l'homme et ne le quitte jamais, est l'amour de soi : passion primitive, innée, antérieure à toute autre, et dont toutes les autres ne sont, en un sens, que des modifications. » Mais dès que l'homme éprouve le besoin d'une compagne, il n'est plus seul, il commence à se répandre dans ses semblables. « Toutes ses relations avec son espèce, toutes les affections de son âme naissent avec l'amour qui nous porte vers un autre sexe. » C'est alors le moment d'étudier les relations des hommes entre eux et d'apprendre à les connaître.

Que dire de ce point de vue sous lequel Rousseau nous fait envisager le développement de l'homme? Notre philosophe ne se serait-il pas laissé guider ici par le penchant le plus prononcé de sa nature? Lycurgue vivait pour sa patrie, Platon pour la vertu, Crésus pour les richesses, Lucullus pour la bonne chère, et Rousseau pour les femmes. La patrie, la sagesse, la fortune, la table, le sexe ont chacun une place dans la vie humaine, et Rousseau a tort de vouloir tout subordonner à l'amour de soi et à l'amour du sexe (1). Sa base est trop étroite. Mais revenons.

Par où Émile commencera-t-il à étudier ses semblables? La société est trop corrompue pour qu'on puisse la lui montrer de près : on doit éviter d'éveiller la passion qui ne fait encore que fermenter au fond de son cœur. Point de société mondaine, point de bals, point de théâtres, point de paroles indiscrètes. Plus longtemps Émile ignorera les relations sexuelles, plus longtemps il sera calme et heureux. La précocité en cette matière affaiblit l'âme et le corps : elle ruine les individus et les peuples.

Ne pouvant se résoudre à montrer des hommes vivants à son élève, Rousseau commencera par lui parler des morts. Il va lui dérouler les pages de l'histoire, à commencer par les *Vies de Plutarque*, et il lui apprendra à estimer les vertus modestes que connaît déjà Émile, la simplicité, la liberté, et à haïr le luxe, l'ambition, la tyrannie. Rousseau recommande les fables dans cette nouvelle période de développement.

Cependant Émile ne doit pas toujours voir les hommes de loin. Son jugement, une fois formé sur les vertus et les vices sociaux, il peut, sans danger excessif pour son cœur, faire enfin son entrée dans le monde. Les premières fautes qu'il commettra serviront à le corri-

(1) On ne saurait nier qu'un jeune homme ne puise dans le désir de trouver une compagne des motifs de bien faire. Mais cette vertu n'est pas à l'épreuve du feu des passions. Celles-ci ont besoin d'une force plus grande pour les régler et les soutenir.

Digitized by Google

ger de sa présomption et l'empêcheront de juger trop sévèrement ses semblables.

Ici Rousseau montre comment toutes les vertus sociales naissent de l'amour sexuel. Dès qu'on aime son semblable (un autre sexe), dit-il, on veut son bien comme le sien propre; on éprouve le besoin d'être bon, d'être juste. La bonté et la justice, enfantés par l'amour, s'établissent dans le cœur sous la forme d'une loi; c'est ce qui constitue la conscience. La bonté et la justice ne sont pas de simples abstractions, de purs êtres de raison, mais un besoin, une inclination naturelle renfermée dans nos affections primitives.

Cette manière d'envisager les vertus sociales et la conscience est caractéristique. La religion n'a que peu de place dans ce système nouveau. Dieu, qu'on doit à la fin faire connaître à Émile, n'y apparaît que comme cause première de ce qui existe. La morale y descend au niveau de l'homme naturel, et la foi y est réduite à un vague hommage rendu au Créateur (Rousseau adore Dieu, dit-il, mais il ne le prie pas : que lui demanderait-il? Il a reçu sur la voie de la nature tout ce qui lui est nécessaire), et à une espérance plus ou moins certaine que l'âme continuera à vivre au delà de la tombe. Je n'ai rien trouvé de plus dans la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, placée comme un épisode dans cette partie de l'*Émile*.

La *Profession de foi du Vicaire savoyard* est un système philosophique. Je ne veux ni l'analyser ni le discuter ici, cela me conduirait trop loin. Il me suffit, pour mon dessein, d'en faire connaître l'esprit et la méthode.

La mise en scène de cette profession de foi manque à la fois de convenance et de moralité : Rousseau la place dans la bouche d'un prêtre qui remplit ses fonctions sans croire à l'Évangile, et qui, entraîné par la nature, a violé le vœu imposé à son état. Dans l'admonition qu'il reçut de son supérieur, on lui fit comprendre que, s'il eût mieux caché ses fautes, il aurait évité la punition. Ce procédé le révolta. Quoi! se dit-il, c'est parce que tu es moins coupable, c'est parce que tu as respecté le lien sacré du mariage qu'on te condamne! Irrité, troublé, découragé, notre vicaire tomba dans l'incrédulité. Ne pouvant néanmoins vivre sans croyance, il se mit à étudier les systèmes des philosophes. Aucun ne le satisfit. Alors il prit la résolution de chercher la vérité dans son cœur, et, se mettant à philosopher à la manière de Descartes (en ajoutant cependant le fait du sentiment au fait de la pensée), il arrive d'observation en observation et de déduction en déduction, jusqu'à la cause première de toute chose, cause libre, juste et bonne, toute-puissante, créatrice et conservatrice du monde; puis, redescendant sur lui-même, il trouve que, dans la chaîne des créatures, il est la plus excellente, non-seulement par son intelligence et sa raison, mais plus encore par le sentiment, par le cœur et la conscience, au fond desquels il trouve la liberté et l'obligation morale d'aimer son Créateur, d'être juste et bon envers son semblable. Son âme étant immatérielle, elle peut survivre au corps, soit pour jouir, soit pour souffrir, suivant que le *moi*, qui n'est autre chose que la continuité de l'existence par le souvenir, sera tissu de bonnes ou de mauvaises actions.

Voilà toute la foi de notre vicaire. Tout le reste est hérissé pour lui de difficultés infinies, ou enveloppé des ténèbres les plus profondes. Il ne sait comment s'orienter dans le dédale des religions. Le christianisme soulève dans son esprit des objections qu'il ne peut résoudre. La majesté des Écritures lui impose, mais que de choses inadmissibles! La figure du Christ le jette dans le ravissement, mais comment l'expliquer, comment la concilier avec les exigences de la raison et la mettre en harmonie avec la nature? Ne trouvant aucune issue dans ce labyrinthe, notre vicaire en revient à sa profession de foi, base de toutes les religions, et il conclut par cet adage devenu populaire, malgré l'erreur qu'il renferme, que *toutes les religions sont bonnes, pourvu qu'on les observe bien.* A ses yeux, les différentes religions sont de pures institutions civiles, auxquelles on fait bien de se soumettre; car il faut de l'ordre et de l'unité au sein d'un peuple. C'est ainsi que notre vicaire, qui a retrouvé une place, quoiqu'il ne soit pas corrigé de son défaut, justifie sa position : il dit la messe et accomplit tous les actes du culte aussi scrupuleusement qu'un autre.

Tels sont les principes dans lesquels doit être élevé Émile. Ajouterai-je que ce qui manque au déisme nouveau, comme aux panthéistes et aux matérialistes modernes, c'est le sentiment du péché, c'est le besoin d'une réconciliation avec Dieu? Malgré ses fautes, Rousseau s'est cru jusqu'à la fin juste et bon, et, contradiction frappante, cet homme, qui ne voyait qu'hypocrisie et corruption dans son siècle, cet homme, qui est devenu misanthrope par dégoût de ses semblables, affirme sur tous les tons que l'homme est bon! Cette erreur est ce qui lui a rendu incompréhensible une institution établie pour réconcilier l'homme avec Dieu. Le christianisme ne peut être construit philosophiquement que sur un besoin de la conscience.

Cependant Rousseau n'a pas, par cette digression, perdu de vue son objet. Il continue à montrer les hommes à son Émile, s'aventurant à la fin auprès des dames et jusqu'au théâtre. Il lui laisserait même commettre des fautes si la nature l'exigeait impérieusement. Mais Émile est docile, il aime la vertu et il ne veut qu'une compagne digne de lui et auprès de laquelle il puisse passer d'heureux jours. Ici Rousseau donne des règles de politesse et de bon goût, et après avoir inutilement cherché une femme dans les sociétés de Paris, il quitte la capitale de la France avec cette boutade : « Enfin, le temps presse; il est temps de la chercher tout de bon (il a donné le nom de Sophie à la future épouse d'Émile), de peur qu'il ne s'en fasse une qu'il prenne pour elle, et qu'il ne connaisse trop tard son erreur. Adieu donc, Paris, ville célèbre, ville de bruit, de fumée et de boue, où les femmes ne croient plus à l'honneur, ni les hommes à la vertu. Adieu, Paris; nous cherchons l'amour, le bonheur, l'innocence; nous ne serons jamais assez loin de toi! »

J. Paroz.

Digitized by Google

DICTÉES GÉNÉRALES

Le Pommier

Un fermier avait dans sa cour un pommier qui donnait des fruits excellents et dont l'espèce était des plus rares. Chaque année, quelle que fût la récolte, pour faire plaisir à son propriétaire, il lui offrait un panier rempli des plus belles pommes qu'il eût cueillies. Quelques richesses que possédât ce propriétaire, son avarice, sa rapacité étaient telles, qu'il convoita la récolte tout entière. « Vraiment, se dit-il un jour, je suis bien bon de me contenter d'un panier de ces pommes, et encore faut-il que je remercie, après les avoir reçues, celui qui me les a envoyées! L'arbre ne m'appartient-il pas? N'est-il pas dans la cour d'une ferme que j'ai achetée et payée? Ne vaut-il pas mieux que je l'enlève et que je le mette dans mon verger? Ainsi, quelques nombreuses pommes qu'il aura rapportées, elles seront toutes pour moi sans aucune exception. » Il fit ce qu'il avait dit. Mais quoi que fissent les ouvriers chargés de la transplantation et du transport, quels que fussent leurs soins, l'arbre était trop vieux pour supporter sans inconvénient cette opération. Ses branches, toutes fertiles qu'elles étaient auparavant, se furent bientôt desséchées et ne donnèrent aucun fruit. Le propriétaire s'étant aperçu de l'insuccès de ses efforts, maudit la sottise qu'il avait faite. « Que ne me suis-je contenté, dit-il, des pommes qui m'étaient données chaque année? Toute minime qu'était la provision que je recevais, elles m'étaient offertes de bon cœur. Ma cupidité me coûte cher; je perds à la fois l'arbre et les fruits qu'on n'aurait pas cessé de m'envoyer. »

Antoine Lemaître

Antoine Lemaître, célèbre avocat, né à Paris, s'était distingué, à l'âge de vingt et un ans, par son admirable éloquence. Mais, quelle que fût la réputation qu'il s'était faite, toute belle qu'était la carrière qu'il s'était ouverte, il avait renoncé au monde et s'était retiré de bonne heure au monastère de Port-Royal-des-Champs. Là, tout occupé du soin de son salut, il menait une vie tout austère et toute cachée. Un jour, il fut chargé par ses supérieurs d'aller acheter pour le monastère quelque vingt moutons. Il se rendit donc à Poissy, et y acheta les moutons qu'on lui avait demandés. Mais l'homme qui les lui avait vendus refusa de les livrer, en faisant quelques mauvaises chicanes. L'affaire fut portée devant le bailli de Poissy. Lemaître, qui se faisait appeler Antoine Dransé, plaida sa cause avec la même éloquence qui lui avait valu autrefois l'admiration générale. Mais, à chaque instant, quelle que fût sa patience, il était grossièrement interrompu par son adversaire irrité. Alors, le juge impatienté s'adressant au vendeur de moutons : « Tais-toi, lui cria-t-il, gros lourdaud! laisse parler ce marchand; s'il fallait vider le différend à coups de poing, je crois bien que tu en battrais douze comme lui; mais il s'agit ici de raison et de justice, et, quelle que soit ta finesse, il aura les moutons qu'il t'a achetés. » Puis, s'adressant au prétendu Antoine Dransé : « Marchand, lui dit-il, les lois que vous avez citées, les coutumes que vous avez commentées, la facilité que vous avez montrée à vous exprimer, tout annonce que vous avez fait autrefois un métier tout autre que celui-ci; quittez donc ce misérable négoce; allez à Paris, faites-vous recevoir avocat, et, qui sait? vous parviendrez peut-être à remplacer ce fameux Lemaître dont le départ et la disparition ont causé tant de regrets. » Cet illustre solitaire mourut en mil six cent cinquante-huit, à l'âge de cinquante et un ans.

Bonté de George III

George III, roi d'Angleterre et la reine, sa femme, avaient soin d'inspirer à leurs enfants la vertu de la bienfaisance. Un jour que la famille royale était réunie pour le déjeuner, tandis que le roi lisait les journaux, le plus jeune des enfants, s'adressant à sa mère, lui dit : « Maman, qu'est-ce qu'une prison? Je ne puis me l'imaginer. » Lorsque la description lui en eut été faite, on ajouta qu'en Angleterre, les prisonniers, quels qu'ils fussent, étaient souvent dénués des choses même les plus nécessaires. « C'est quelque chose de cruel, s'écria l'enfant, de traiter ainsi ceux qu'on a enfermés. C'est assez de les avoir privés de la liberté, sans encore les laisser mourant de faim. Si vous y consentez, la moitié de la pension que mon père a bien voulu m'accorder sera dorénavant consacrée à donner du pain aux pauvres prisonniers. » L'enfant fut loué de son bon cœur. Sa demande fut exaucée; le roi et la reine voulurent eux-mêmes contribuer à sa bonne action. Ce fut ainsi que plus d'un malheureux se vit secouru, sans connaître ceux à qui il devait la protection qui lui était accordée.

Un Trait d'habileté

Les Français aiment à être conduits par l'honneur, et ce mobile est plus puissant sur eux que les punitions, quelles qu'elles soient. C'est ce que comprit bien le célèbre maréchal de Richelieu, lorsqu'il assiégeait Port-Mahon, dans l'île de Minorque. La plupart de ses soldats, séduits par le bon vin qu'ils buvaient à très-bon marché dans cette île, s'étaient fort souvent enivrés; ni la salle de police ni la prison n'avaient été suffisantes pour les retenir, quand les membres du conseil de guerre, s'étant décidés à recourir à des peines plus menaçantes, proposèrent au général de faire saisir quelques-uns des plus récalcitrants et d'en faire un exemple qui contînt les délinquants. Toutes nombreuses qu'étaient les infractions, toute nécessaire qu'une répression rigoureuse était devenue, Richelieu répondit qu'il voulait auparavant tenter un dernier moyen. Il fit rassembler son armée, et après l'avoir passée en revue, il s'écria au milieu des régiments formés en cercle : « Soldats, nous allons bientôt livrer l'assaut. Je vous déclare que ceux d'entre vous qu'on aura vus s'enivrer, à partir d'aujourd'hui, n'auront pas l'honneur de monter à l'assaut avec leurs camarades. » Cette allocution, aussi honorable pour les troupes que pour leur général, produisit le résultat, l'effet qu'on avait désiré. Quelle que fût la tentation, on ne vit plus aucun soldat y céder.

Digitized by Google

Sophie Chéron

Élisabeth-Sophie Chéron, née en 1648, reçut des leçons de son père, peintre en émail. Les progrès qu'elle fit furent si rapides, que, toute jeune qu'elle était, puisqu'elle avait à peine quatorze ans et demi, elle pouvait déjà se glorifier de la célébrité qu'elle avait acquise. L'académie de peinture et de sculpture, à laquelle l'illustre Lebrun l'avait présentée, couronna les talents de ce jeune génie, en lui déférant le titre d'académicienne. Cette artiste s'est distinguée dans l'histoire, dans la peinture à l'huile et dans la miniature en émail. On rapporte que, tout absentes qu'étaient les personnes qu'elle voulait prendre pour modèles, on l'a souvent vue les peindre avec une perfection et une ressemblance telles qu'on croyait qu'elle les avait eues sous les yeux. Elle ne se contenta pas d'étudier les beaux-arts, quelles qu'en soient les complications; elle apprit aussi les langues, les modernes, les anciennes même; elle était de plus musicienne habile : on eût dit que tous les beaux-arts étaient de son domaine. Mais elle ne put acquérir tant de talents divers sans des études suivies et commencées dès l'enfance. Quand on ne veut rien faire dans les premières années de la vie, il est rare qu'on sache beaucoup de choses dans l'âge mûr : l'instruction est volontiers une semence qui ne rapporte que quand elle est confiée à l'esprit de la jeunesse. Mademoiselle Chéron mourut dans sa soixante-troisième année. TH. PHULPIN.

NOUVEAUX EXERCICES INTELLECTUELS

PHRASE A COMMENTER. — Tel homme d'État croit être un nouvel Atlas : l'homme tombe et le monde se soutient.

COMMENTAIRE. — Atlas portait le monde sur ses épaules. Quelques hommes supérieurs ont semblé destinés à jouer le même rôle en politique; mais c'est une vérité depuis longtemps démontrée qu'il n'y a pas d'homme nécessaire; le grand ministre, le souverain à l'intelligence puissante, meurt, et le monde continue sa marche.

***

INCONSÉQUENCE A RELEVER. — Un valet, dans la *Sérénade* de Regnard, prie un passant de l'aider à retrouver sa maison : — « Où est-elle ta maison? — Parbleu! répond l'ivrogne, si je le savais, je ne vous le demanderais pas. »

COMMENTAIRE. — Les fumées de l'ivresse empêchaient le disciple de Bacchus de trouver sa maison; mais à moins de retrouver au fond de sa mémoire le nom de sa rue et son numéro, il ne devait pas attendre beaucoup d'aide du passant qu'il appelait à son secours.

***

ALLUSION. — Il y a encore l'affreux bonhomme arrivé à Paris en sabots (à dix ans) et devenu millionnaire (à trente), à force d'ordre. Il le dit partout et à tous; il écrirait sur les murs, l'écorce des hêtres et la colonnade du Louvre :

« C'est moi qui suis ***, berger de ce million. »

(*Le Figaro.*)

COMMENTAIRE. — La Fontaine raconte l'histoire tragique d'un loup déguisé en berger :

> Il s'habille en berger, endosse un hoqueton,
> Fait sa houlette d'un bâton,
> Sans oublier la cornemuse.
> Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
> Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
> « C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »
>
> LA FONTAINE, *le Loup devenu berger.*

P. L.

ÉTUDES SYNTAXIQUES

Du Verbe *(suite)*

118. Il y a une double différence entre le passé défini et le passé indéfini. D'abord, le premier constate la réalisation complète d'une chose dans un temps passé qui doit être entièrement écoulé et en dehors du jour où l'on parle; tandis que, pour le second, la réalisation peut avoir eu lieu dans la première partie d'un temps qui dure encore ou du jour même où l'on se trouve : *Charlemagne mourut l'an 814*; *Je lui ai écrit deux fois cette semaine.* Ensuite, le passé défini constate l'action seule sans faire aucunement penser à ses suites, tandis que le passé indéfini exprime cette action comme restant en quelque sorte présente longtemps après sa réalisation et jusqu'au moment même de la parole, soit par ses effets, soit au moins par le souvenir. Lors donc que les effets d'une action passée subsistent encore, ou lorsqu'on veut la présenter comme étant encore dans le souvenir de tous, on doit préférer le passé indéfini; dans le cas contraire, c'est-à-dire quand l'action et ses effets sont passés depuis longtemps, et qu'on peut les supposer oubliés ou inconnus, il est plus convenable d'employer le passé défini : *Il apprit l'anglais en moins d'une année*, c'est un fait pur et simple, dont peut-être il ne reste rien. *Il a appris l'anglais*, cela laisse entendre qu'il doit encore le savoir, qu'on peut le mettre en rapport avec des Anglais, qu'on peut lui donner à lire une lettre anglaise, etc.

119. Quand le verbe d'une proposition complétée par une autre est au présent et qu'il n'y a aucune raison pour mettre au subjonctif le verbe de la proposition complémentaire, on emploie pour celle-ci les mêmes temps qu'on emploierait si elle était principale, c'est-à-dire si l'on devait exprimer directement la pensée qu'elle présente comme servant à en déterminer ou à en expliquer une autre; cela ne peut offrir aucune difficulté. Il en est de même, quoique le verbe principal soit à un temps passé, quand on veut faire comprendre que ce verbe, ou quelque autre peu différent pour le sens, pourrait être sous-entendu au présent, parce que l'action qu'il exprime doit être considérée en quelque manière comme subsistant encore, au moins par ses conséquences : *Je vous ai dit que je veux être obéi sans observations* (et non

Digitized by Google

que je voulais), c'est-à-dire : Je vous ai dit cela, et vous devez comprendre que je vous le dis encore, ou qu'au moins je puis avoir encore l'intention de le dire.

120. Lorsque le verbe d'une proposition complétée par une autre est à un temps passé, que d'ailleurs il ne demande pas le subjonctif, et qu'on ne sous-entend au présent ni ce verbe lui-même ni aucun autre de signification analogue, il faut examiner : 1° si le fait secondaire est considéré comme s'étant certainement réalisé ou devant se réaliser en dehors du temps compris depuis le fait principal jusqu'au moment de la parole; 2° si la connaissance de ce fait secondaire est présentée comme étant aussi utile, aussi digne d'attention, au moment même de la parole, qu'elle l'était au temps de l'action principale; et s'il arrive que ces deux conditions soient remplies, on emploie dans la proposition complémentaire les mêmes temps qu'on emploierait si elle était principale : *Nous avons prouvé que les trois angles d'un triangle équivalent à deux angles droits; On m'a dit que vous avez voyagé en Italie.* Mais quand l'une ou l'autre de ces conditions manque, les seuls temps qu'on puisse employer dans la proposition complémentaire sont l'imparfait, le plus-que-parfait et les conditionnels. Ces derniers sont alors des espèces de futurs relatifs, comme l'imparfait devient presque toujours un présent relatif, et le plus-que-parfait un passé relatif : *Les stoïciens soutenaient que la douleur n'existait pas;* leur opinion n'est pas présentée comme vraie. *Je pensais qu'il viendrait avec nous, et il est venu en effet;* l'objet de ma pensée était vrai, mais il s'est réalisé dans l'intervalle compris entre cette pensée et le moment de la parole. *Dès que j'eus appris que mon créancier était à Paris, je m'empressai de lui porter son argent;* il est peut-être encore à Paris, mais sa présence dans cette ville est aujourd'hui sans importance pour moi, puisque je ne lui dois plus rien.

121. Quand le verbe d'une proposition principale complétée par une autre est à l'un des futurs, on emploie ordinairement, dans la proposition complémentaire, les mêmes temps qu'on emploierait si elle était elle-même principale : *Vous verrez que tout ira bien, que tout s'est passé d'une manière convenable. Vous comprendrez alors qu'il y a une grande différence entre le bonheur et le plaisir, que vous auriez mieux fait de suivre mes conseils.*

Mais si la proposition complétée, dont le verbe est au futur, est elle-même complémentaire par rapport à une autre proposition principale dont le verbe est aussi au futur, l'usage permet souvent d'exprimer le fait doublement secondaire, soit d'après son rapport avec les faits futurs, soit d'après son rapport avec le moment de la parole : *Je partirai quand on me dira que tous les préparatifs sont terminés* ou *seront terminés.* Cependant il n'est pas inutile de faire observer qu'en s'exprimant d'après le rapport avec le moment de la parole, on donne quelquefois lieu à une sorte d'amphibologie. Ainsi, si l'on disait : *Il se plaindra jusqu'au jour où il verra que tout est pour le mieux,* cela pourrait signifier que tout sera un jour à venir pour le mieux, ou que tout est déjà pour le mieux; et la phrase pèche contre la clarté.

122. Quand le verbe d'une proposition quelconque est au conditionnel, on n'est pas obligé de mettre à ce mode le verbe de la proposition complémentaire, et la dépendance seule où celui-ci se trouve suffit souvent pour lui faire signifier quelque chose de conditionnel, bien qu'on le mette à l'indicatif : *Si cela arrivait, je croirais que l'on veut me tromper,* peut se dire pour *je croirais qu'on voudrait me tromper.* Cependant l'emploi du conditionnel, dans la proposition complémentaire, est toujours préférable quand on veut qu'elle ne puisse être comprise que dans le sens conditionnel. La même latitude existe pour les propositions complémentaires qui se rattachent à un imparfait ou à un plus-que-parfait précédé de la conjonction *si*, mais alors on peut souvent, en outre, employer un temps du subjonctif : *Que feriez-vous si vous soupçonniez que vos prétendus amis cherchent,* ou *chercheraient,* ou *cherchassent à vous tromper?*

Mais s'il est permis d'employer, dans ces cas-là, l'indicatif pour le conditionnel, il n'en résulte pas qu'on puisse se servir de l'imparfait quand le sens demande un présent ou un futur, et madame de Staël a fait une faute dans cette phrase : *Lord Nelvil pensait seulement aux larmes de Corinne lorsqu'elle apprendrait qu'il n'était plus;* elle devait dire *qu'il n'est plus,* ou *qu'il ne sera plus,* ou mieux *qu'il ne serait plus.*

123. Toute condition suppose deux termes : une chose à réaliser et une chose sans laquelle cette réalisation ne peut avoir lieu. La chose à réaliser s'exprime par un verbe au conditionnel quand la condition manque de probabilité, c'est-à-dire quand il n'est pas probable que la circonstance à laquelle est subordonnée la réalisation soit réelle elle-même; et cette circonstance s'exprime souvent par un verbe précédé de la conjonction *si*. Mais alors le verbe placé après *si* ne se met presque jamais au conditionnel présent ni à la première forme du passé de ce mode; ces deux temps sont remplacés, l'un par l'imparfait, l'autre par le plus-que-parfait de l'indicatif : *Si j'étais riche, je ferais beaucoup d'aumônes,* et non *si je serais riche. Je serais venu si l'on m'avait appelé,* et non *si l'on m'aurait appelé.* Dans cette dernière phrase on pourrait remplacer *si l'on m'avait appelé* par *si l'on m'eût appelé,* parce que *eût appelé* est la seconde forme du passé conditionnel. Cependant on peut employer après *si* le présent et le premier passé du conditionnel lorsque la circonstance à laquelle est subordonnée la réalisation d'un fait exprimé par un verbe au conditionnel est elle-même une chose à réaliser, se subordonnant pour cela à quelque autre condition, c'est-à-dire quand il y a deux conditions qui s'enchevêtrent l'une dans l'autre. Par exemple, on dirait bien : *Si la construction deviendrait plus coûteuse par cela même qu'on l'élèverait d'un étage de plus, elle rapporterait aussi davantage*; car *par cela même que* équivaut à *si*, et l'on voit qu'il y a deux conditions enchevêtrées l'une dans l'autre.

Lorsque *si* marque une condition qui peut être probable, l'existence de cette condition ne suffit pas pour faire mettre le verbe de la proposition principale au mode conditionnel, puisque ce mode suppose toujours l'improbabilité de la condition, et tous les temps

Digitized by Google

de l'indicatif peuvent alors être employés après *si*, excepté les deux futurs; dans ce cas, le futur simple est remplacé par le présent, et le futur passé par le passé indéfini : *Je vous accompagnerai s'il fait beau*, et non *s'il fera beau. Je vous prêterai ce livre demain, si toutefois on me l'a rendu*, et non *on me l'aura rendu*. Lorsque plusieurs conditions s'enchevêtrent les unes dans les autres, pour éviter ce qu'il y a d'insolite dans l'emploi des deux premiers temps du conditionnel après *si*, on transforme souvent les conditions improbables en conditions probables, ce qui n'altère pas beaucoup la pensée; ainsi la phrase citée à la fin du paragraphe précédent pourrait se modifier de la manière suivante : *Si la construction devient plus coûteuse par cela même qu'on l'élèvera d'un étage de plus, elle rapportera aussi davantage.*

Quand la conjonction *si* n'est que dubitative, rien ne s'oppose plus à ce qu'on emploie après *si* tous les temps de l'indicatif et du conditionnel, en se conformant toutefois aux règles **120, 121** et **122**, qui sont toujours applicables : *A quel signe reconnaîtrais-je en pareil cas si vous me diriez la vérité? Je ne sais pas si cela durera longtemps.*

EXERCICE

Les élèves copieront les phrases suivantes, en choisissant dans chaque parenthèse l'une des manières de s'exprimer qui sont séparées par une virgule, ou en faisant ce qui est indiqué par des mots en italique.

En allant ce matin à mon atelier (je rencontrai, j'ai rencontré) un camarade que je n'avais pas vu depuis longtemps.

Dieu, voyant que tous les hommes étaient corrompus (résolut, a résolu) de les exterminer par un déluge universel.

Dans ma dernière lettre (j'oubliai, j'ai oublié) de vous donner les détails que vous m'aviez demandés sur le pays que j'habite (1).

On croit que les Pyramides (furent, ont été) élevées pour servir de tombeaux aux rois de l'Égypte.

Je fus reçu, il y a trois jours, membre de la Société royale de Londres. *Expliquer pourquoi cette phrase, tirée de la correspondance de Montesquieu, serait meilleure avec le passé défini.*

Nous ne sommes pas encore arrivés aux deux tiers du dix-neuvième siècle, et déjà la France (changea, a changé) six fois de gouvernement.

Comme il (resta, est resté) longtemps sans place, il (mangea, a mangé) toutes ses économies, et il est tellement gêné qu'il ne peut pas même s'acheter les habits dont il aurait besoin.

J'ai si souvent eu à me plaindre des hommes, que j'étais devenu presque misanthrope; mais vous m'avez prouvé qu'il (y a, y avait) encore de véritables amis sur la terre.

J'ai toujours entendu dire que l'habitude (était, est) une seconde nature.

J'ai pensé qu'une simple clôture de planches était *ou* est suffisante de ce côté, et je n'y ai pas fait construire de muraille. *Expliquer la différence de sens qui résulte de l'emploi du présent ou de celui de l'imparfait.*

(1) Remarquez que cet oubli a produit pour effet la nécessité de le répéter dans la lettre même qu'on écrit en ce moment.

Tous les moralistes ont dit que la meilleure politique (est, était) d'être loyal et juste.

Après avoir longtemps fait la guerre, ils comprirent enfin qu'il (vaut, valait) mieux cultiver la terre que de la dévaster, et qu'il (y avait, y a) plus de véritable gloire à éclairer les hommes qu'à répandre leur sang.

Vous avez sans doute remarqué combien cette jeune fille (est, était) sensible, et vous devez sentir qu'il serait cruel de lui annoncer trop brusquement ce nouveau malheur.

Quelques publicistes ont prétendu que les nombreuses colonies possédées par l'Angleterre lui (étaient, sont) plus nuisibles qu'utiles; mais ce n'était là qu'un paradoxe, et les Anglais ne songent guère à abandonner leurs possessions lointaines.

Corinne fit observer à lord Nelvil que le Panthéon de Rome était construit de manière qu'il paraissait beaucoup plus grand qu'il ne l'est en effet. *Expliquer pourquoi madame de Staël a eu raison d'employer ici l'imparfait* était construit *plutôt que le présent* est construit (1).

Christine, reine de Suède, fit écrire à Descartes pour savoir de lui en quoi (consistait, consiste) le vrai bien (2).

Un astrologue avait prédit à Louis XI qu'ils (mourront, mourraient) tous les deux dans la même semaine.

Une femme de beaucoup d'esprit, madame de Graffigny, a dit que les Français (semblaient, semblent) s'être échappés des mains de la nature lorsqu'il n'était encore entré dans leur composition que l'air et le feu.

Madame de Coulanges m'a mandé que vous (m'aimez, m'aimiez) et que vous (parlez, parliez) souvent de moi. *Donner à cette phrase de madame de Sévigné la forme la plus convenable pour qu'elle soit exempte de toute présomption.*

Je vous prouverai que vous (avez eu, aurez eu) tort de manquer de confiance en moi.

Vous reviendrez parmi nous quand on vous dira que vous ne pouvez plus ou pourrez plus trouver à employer vos talents dans ce pays. *Expliquer pourquoi le présent* pouvez *et le futur* pourrez *peuvent s'employer l'un et l'autre.*

Si l'on disait à une mère que son fils absent ne pensait jamais à elle, cela lui ferait beaucoup de peine et elle refuserait longtemps de le croire. *Corriger la faute que renferme cette phrase.*

Si, d'un côté, nous arrivérions plus vite en prenant le chemin de fer, d'un autre côté, nous ne verrions pas si bien la campagne. *Expliquer pourquoi on a pu mettre le conditionnel présent* arriverions *après la conjonction* si.

P. BOISSIÈRE.

(1) Le fait dont il s'agit n'est pas présenté au lecteur comme digne de son attention en lui-même, mais seulement par rapport à l'impression qu'il dut faire sur lord Nelvil. Si Mme de Staël avait voulu qu'il en fût autrement, elle aurait mis : *est construit.*

(2) Ce que Christine voulait connaître était moins la vérité absolue que l'opinion même de Descartes, en sorte qu'on ne peut pas dire ici que le fait secondaire soit considéré comme se rapportant à la vérité absolue.

Digitized by Google

NARRATION FRANÇAISE

—o—

Une Aventure de Montesquieu

SOMMAIRE. Hier matin, dit Montesquieu, un homme de ma connaissance entra chez moi dans un désordre de toilette complet. « Levez-vous, me dit-il, j'ai mille emplettes à faire, et je serais bien aise que vous vinssiez avec moi.—Dépenses comme peut en faire un alchimiste qui vient de découvrir la pierre philosophale... Qui payera tout cela?— Moi, me répondit-il, en m'emmenant dans sa mansarde, où je vis des bassins de terre remplis de diverses liqueurs. Le grand moment est arrivé pour moi, me dit-il alors... J'ai enfin découvert le secret de la transmutation des métaux... » N'y a-t-il pas encore des alchimistes?...

DÉVELOPPEMENT

L'auteur de l'*Esprit des Lois*, le président Montesquieu, raconte quelque part dans un style simple et piquant, une aventure qui lui est personnelle.

« Hier matin, dit-il, comme j'étais au lit, j'entends frapper rudement à ma porte, qui fut soudain ouverte ou enfoncée par un homme avec qui j'avais lié quelque société, et qui me parut tout hors de lui-même. Son habillement était beaucoup plus que modeste; sa perruque de travers n'avait pas même été peignée; il n'avait pas eu le temps de faire recoudre son pourpoint noir, et il avait renoncé pour ce jour-là aux sages précautions avec lesquelles il avait coutume de déguiser le délabrement de son équipage.

» Levez-vous, me dit-il, j'ai besoin de vous tout aujourd'hui; j'ai mille emplettes à faire, et je serai bien aise que ce soit avec vous. Il faut premièrement que nous allions rue Saint-Honoré, parler à un notaire qui est chargé de vendre une terre de cinq cent mille livres; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici, je me suis arrêté un moment au faubourg Saint-Germain, où j'ai loué un hôtel deux mille écus, et j'espère passer le contrat aujourd'hui. »

» Dès que je fus habillé, ou peu s'en fallait, mon homme me fit précipitamment descendre. « Commençons, dit-il, par acheter un carrosse, et établissons l'équipage. » En effet, nous achetâmes non-seulement un carrosse, mais encore pour cent mille livres de marchandises, en moins d'une heure; tout cela se fit promptement, parce que mon homme ne marchanda rien et ne compta jamais.

» Je rêvais sur tout ceci, et quand j'examinais cet homme, je trouvais en lui une complication singulière de richesse et de pauvreté, de manière que je ne savais que croire; mais enfin, je rompis le silence, et, le tirant à part, je lui dis : « Monsieur, qui est-ce qui payera tout cela?

— Moi, dit-il; venez dans ma chambre, je vous montrerai des trésors immenses et des richesses enviées des plus grands monarques; mais elles ne le seront pas de vous, qui les partagerez toujours avec moi. »

» Je le suis; nous grimpons à un cinquième étage, et par une échelle, nous nous guindons à un sixième, qui était un cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avait que deux ou trois douzaines de bassins de terre remplis de diverses liqueurs.

« Je me suis levé de grand matin, me dit-il, et j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans, qui est d'aller visiter mon œuvre; j'ai vu que le grand jour était venu, qui devait me rendre plus riche qu'homme qui soit sur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille? Elle a à présent toutes les qualités que les philosophes demandent pour faire la transmutation des métaux. J'en ai tiré ces grains que vous voyez, qui sont de vrai or par leur couleur, quoique un peu imparfaits par leur pesanteur. Ce secret que Nicolas Flamel trouva, que Raimond Lulle et un million d'autres cherchèrent toujours, est venu jusqu'à moi; et je me trouve aujourd'hui un heureux adepte. Fasse le ciel que je ne me serve de tant de trésors qu'il m'a communiqués que pour sa gloire! »

« Je sortis, — ajoute Montesquieu, — et je descendis, ou plutôt je me précipitai par cet escalier, transporté de colère, et laissai cet homme si riche dans son grenier. »

Le règne des alchimistes n'est pas fini.

De nos jours, il se rencontre encore de pauvres fous qui, à chaque instant, croient saisir le secret à la poursuite duquel ils usent leurs veilles. Hélas! leurs rêves magnifiques finissent le plus souvent sur un grabat, dans une triste mansarde; l'obole du travailleur a plus d'une fois payé le convoi de l'homme inutile qui espérait nager bientôt dans des flots d'or, et celui que le monde entier devait saluer avec frénésie n'a pas toujours eu un ami pour lui fermer les yeux et pour garder le souvenir de son nom.

La pierre philosophale ne repose pas au fond du creuset de l'alchimiste : elle est dans le travail. Ce moyen est le seul qui ne trompe jamais et qui ne laisse pas d'amertume quand arrive la dernière heure.

ALFRED DEBERLE.

SUJETS DE STYLE

AVEC SOMMAIRES RAISONNÉS

POUR LES ÉLÈVES LES PLUS AVANCÉS

Par Mlle C. JURANVILLE

—o—

LES ASPERGES DE FONTENELLE

SOMMAIRE. Un jour, deux vieux amis, Fontenelle et l'abbé Dubos, devaient dîner ensemble (ce qui leur arrivait souvent). Un grave débat s'établit entre eux pour savoir à quelle sauce on mangerait un plat d'asperges en primeur. Fontenelle ne les aimait qu'à la vauce, et l'abbé ne les mangeait qu'à l'huile; il fut convenu qu'on déciderait la question aux échecs. On joua donc avec acharnement, mais la victoire resta indécise... La cuisinière reçut l'ordre de mettre la moitié des asperges à l'huile et l'autre moitié à la sauce; mais bientôt l'abbé tomba à la renverse : une congestion cérébrale l'avait tué. Fontenelle ouvre la porte, sonne la cuisinière, qui accourt, et lui crie du haut de l'escalier : « Toutes à la sauce, les asperges! »

IDÉES A DÉVELOPPER :

Décrire la bataille. L'abbé gagne la première partie. Fontenelle la seconde, la belle est chaudement disputée, les fous, les cavaliers, les dames sont défendus et enlevés tour à tour, etc.

DÉVELOPPEMENT

Fontenelle et l'abbé Dubos, vieux amis, mangeaient souvent ensemble; tous deux étaient con-

Digitized by Google

naisseurs en bons morceaux, et aimaient à ne pas manger toujours avec des ignorants. Tous deux aimaient les asperges; mais Fontenelle ne les aimait qu'à la sauce; l'abbé ne les mangeait qu'à l'huile. Ce grave débat se décidait d'ordinaire aux échecs, où tous deux se piquaient d'être d'une certaine force. Un jour, c'était la première fois de l'année qu'ils en devaient manger, leur débat se renouvela avec une nouvelle force.

— Quel dommage, disait l'abbé, de gâter de si magnifiques asperges par un odieux breuet blanc!

— J'aime mieux n'en pas manger que de les manger à l'huile, répondait Fontenelle; si on les fait à l'huile, vous les mangerez toutes, et demain je m'enfermerai seul pour en manger à mon aise, — à la sauce.

On plaida avec esprit, avec talent, de part et d'autre, mais cela ne servit qu'à affermir les deux adversaires dans leur opinion. On apporta les échecs. Jamais combat ne fut plus sérieux, jamais victoire ne fut disputée avec plus d'acharnement. L'abbé gagne la première partie, Fontenelle la seconde. La troisième, la belle, celle qui décidera la question, va commencer, elle commence : les deux ennemis sont silencieux; ils respirent à peine; les pions ne marchent qu'à des intervalles inusités; on ne veut rien laisser au hasard; on ne risque rien; il ne se commet pas une faute, pas une imprudence. Les fous, les cavaliers, les dames, sont défendus et enlevés tour à tour. Les deux rois sont presque seuls, leurs défenseurs sont au pouvoir de l'ennemi; mais, comme Louis XIV, que sa grandeur attachait au rivage, ils ne peuvent combattre; tout au plus peuvent-ils frapper de leur sceptre l'imprudent qui leur marche sur les pieds. Toutes les ruses de guerre connues sont employées par les deux chefs; quelques-unes, improvisées, paraissent pour la première fois; mais il vient un moment où il est évident que la guerre n'aura pas de résultat. Chacune des deux armées est devenue trop faible pour faire mat le roi de l'autre; on promènerait pendant un siècle les derniers pions, peu ont échappé au naufrage; on se battrait toujours sans se vaincre jamais : la partie est nulle. En recommencera-t-on une autre? Les combattants sont épuisés, haletants. D'ailleurs on joue trop cher. Manger pour la première fois des asperges, et les manger mauvaises! on ne veut plus en courir le risque. Le dieu des armées, en laissant la victoire incertaine, a donné son avis : on fait venir la cuisinière; elle divisera les asperges, la moitié à la sauce, la moitié à l'huile. Chacun donne ses avis et fait ses recommandations, et on attend le dîner en parlant d'autre chose. Il faisait chaud; le jeu acharné des échecs occupe violemment l'attention et porte le sang à la tête. Tout à coup l'abbé rougit, pâlit, chancelle et tombe sans mouvement : une congestion subite l'a tué. Fontenelle s'élance sur la sonnette, ouvre la porte, et crie, du haut de l'escalier, à la cuisinière qui accourt : « *Toutes à la sauce, les asperges!* »

Nota. Cette anecdote se rapporte parfaitement à ce que les biographes de Fontenelle nous ont fait connaître sur son caractère. On lui reproche, avec raison, sa sécheresse de cœur et son égoïsme.

Clarisse Juranville.

TRAITÉ COMPLET ET RAISONNÉ
D'ANALYSE GRAMMATICALE

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE SUR LA FONCTION DES MOTS

— SUITE —

Un *voyageur* trouva, pendant l'*hiver*, un *serpent que* le *froid* avait engourdi : « Pauvre *serpent!* » dit-*il*; et *il le* réchauffa dans son *sein*. Le *serpent*, rendu à la *vie*, mordit son *bienfaiteur* : c'est l'*image* d'un *fils* ingrat.

CORRIGÉ DU DEVOIR

Un, adj. indéf., masc. sing., dét. *voyageur*.
Voyageur, nom comm., masc. sing., suj. de *trouva*.
Trouva, verbe trans., indic., passé déf., 3e pers. du sing., 1re conj.
Pendant, prép., unit *trouva* à *hiver*.
L', mis pour *le*, art. simple, masc. sing., dét. *hiver*.
Hiver, nom comm., masc. sing., compl. circ. de *trouva*.
Un, adj. indéf., masc. sing., dét. *serpent*.
Serpent, nom comm., masc. sing., compl. dir. de *trouva*.
Que, pron. rel., masc. sing., compl. dir. de *avait engourdi*. Il repr. *serpent*.
Le, art. simple, masc. sing., dét. *froid*.
Froid, nom comm., masc. sing., suj. de *avait engourdi*.
Avait engourdi, verbe trans., indic., plus-que-parf., 3e pers. du sing., 2e conj.
Pauvre, adj. qual., masc. sing., qual. *serpent*.
Serpent, nom comm., masc. sing., mis en apostr.
Dit, verbe trans., indic., passé déf., 3e pers. du sing., 4e conj.
Il, pron. pers., masc. sing., suj. de *dit*. Il représ. *voyageur*.
Et, conj., unit *dit* à *réchauffa*.
Il, pron. pers., masc. sing., sujet de *réchauffa*. Il repr. *voyageur*.
Le, pron. pers., masc. sing., compl dir. de *réchauffa*. Il représ. *serpent*.
Réchauffa, verbe trans., indic., passé déf., 3e pers. du sing., 1re conj.
Dans, prép., unit *réchauffa* à *sein*.
Son, adj. poss., masc. sing., dét. *sein*.
Sein, nom comm., masc. sing., compl. circ. de *réchauffa*.
Le, art. simple, masc. sing., dét. *serpent*.
Serpent, nom comm., masc. sing., suj. de *mordit*.
Rendu, part. passé du verbe passif *être rendu*, masc. sing., qual. *serpent*.
A, prép., unit *rendu* à *vie*.
La, art. simple, fém. sing., dét. *vie*.
Vie, nom comm., fém. sing., compl. ind. de *rendu*.
Mordit, verbe trans., indic., passé déf., 3e pers. du sing., 4e conj.
Son, adj. poss., masc. sing., dét. *bienfaiteur*.
Bienfaiteur, nom comm., masc. sing., compl. dir. de *mordit*.
Ce, pron. dém., masc. sing., suj. de *est*.
Est, verbe subst., indic., prés., 3e pers. du sing., 4e conj.

Digitized by Google

L', mis pour *la*, art. simple, fém. sing., dét. *image*.
Image, nom comm., fém. sing., attr. de *ce*.
De, prép., unit *image* à *fils*.
Un, adj. indéf., masc. sing., dét. *fils*.
Fils, nom comm., masc. sing., compl. de *image*
Ingrat, adj. qual., masc. sing., qual. *fils*.

P. Larousse.

COURS COMPLET DE LITTÉRATURE ANCIENNE

CHAPITRE II — SECTION I

DE LA POÉSIE ÉPIQUE CHEZ LES ANCIENS

DE L'ÉPOPÉE GRECQUE

Plus il y a dans un art de monuments divers, regardés comme des modèles, et d'auteurs différents mis au rang des classiques, plus cet art ouvre un vaste champ aux observations de la critique. Tel a été l'art de la tragédie : il a pris, chez tous les peuples qui l'ont cultivé, différentes formes et différents degrés de perfection. Il n'en est pas de même de l'épopée. Les anciens ne nous ont transmis en ce genre que trois ouvrages qui aient obtenu les suffrages de la postérité, quoiqu'elle n'ait pas laissé d'y remarquer beaucoup d'imperfections; et ces trois poèmes : l'*Iliade*, l'*Odyssée* et l'*Énéide*, ont été plus ou moins imités par les modernes. Aussi, quoiqu'on ait beaucoup écrit sur cette matière, elle n'offre pourtant, quand on la réduit à ce qui est essentiel et démontré, qu'un petit nombre de principes certains, et tout le reste est à la disposition du génie.

Aristote définit l'épopée de cette manière :

C'est un récit en vers d'une action *vraisemblable*, *héroïque* et *intéressante*.

Nous disons vraisemblable, parce que le poète épique n'est point obligé de se conformer à la vérité historique, mais seulement à la vraisemblance morale, et qu'il est le maître d'ajouter ou de retrancher, et de se tenir, suivant l'expression d'Aristote, dans le possible.

Nous disons héroïque, parce que l'épopée a été consacrée originairement aux grands sujets, ce qui lui a donné un caractère qui la distingue, et qu'il n'y a jamais à gagner, quoi qu'on en dise, à confondre et à rabaisser les genres, puisque le talent est le maître de les traiter tous, en les laissant chacun à sa place.

Nous disons intéressante, parce que l'épopée, comme la tragédie, doit attacher l'âme et l'imagination, et qu'il y a tel sujet qui peut être grand sans intéresser. Nous avons, par exemple, la conquête du Pérou par Pizarre. Les difficultés de cette navigation lointaine inconnue ont un caractère de grandeur; mais les conquérants furent des barbares, et les Péruviens des victimes qui se laissaient égorger sans défense : il n'y a là aucun intérêt. Au contraire, il peut y en avoir dans la conquête du Mexique par Cortez, parce qu'il eut affaire à des peuples belliqueux, qu'il fut exposé aux plus affreux dangers, qu'il ne s'en tira que par des prodiges de valeur, de constance, de sagesse, et qu'il ne fut cruel qu'une fois.

Nous allons répondre, avec Aristote, à quelques questions soulevées par les modernes à propos de l'épopée.

1° L'unité d'action est-elle nécessaire?

Oui, et ce précepte est fondé sur la nature et le bon sens. Dans tous les arts dont l'objet est de plaire et d'intéresser, il est naturel à l'homme de vouloir qu'on l'occupe d'un objet déterminé, et qu'on le mène à un but proposé; c'est le moyen de l'attacher. Aristote a eu raison de refuser les noms de poèmes épiques à des ouvrages tels que la *Théséide* et l'*Héracléide*, qui contenaient toute la vie d'Hercule et de Thésée. L'objet de la poésie n'est pas de versifier une histoire, l'art du poète supposant toujours une création quelconque, comme l'indique clairement l'origine du mot *poésie*, qui signifie en grec production, formation, venant d'un verbe qui veut dire *faire*. Il faut donc qu'il fasse tout, qu'il construise une machine. C'est là ce qui constitue l'artiste, et le vers n'est que l'instrument de son art, et il en fait une application mal entendue lorsqu'il met une histoire en vers : ce n'est pas là, nous l'avons démontré, ce qu'on attend de lui, car personne ne désire que l'histoire soit écrite en vers; mais tout le monde est fort aise de lire un beau poème sur tel ou tel sujet de l'histoire, et de voir ce qu'en a fait l'imagination du poète.

2° Quelle doit être la durée de l'action épique?

On sent qu'il ne peut y avoir là-dessus d'autres règles que celle que prescrit sagement Aristote, de ne point offrir à l'esprit plus qu'il ne peut embrasser. Dès qu'on a statué que l'action devait être une, elle doit avoir nécessairement des limites. La durée de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* n'atteint pas deux mois. L'action de l'*Énéide* dure à peu près un an, ainsi que celle de la *Jérusalem*. On peut aller au delà ou rester en deçà, selon les besoins et les convenances. Ce qu'il y a de plus essentiel à observer, c'est de ne mettre, entre le point d'où l'on part et le terme où l'on va, qu'un espace distribué de manière à ne pas faire languir l'action ni refroidir le lecteur.

3° Le poème épique doit-il être écrit en vers?

C'est une demande qui ne peut guère intéresser que ceux qui n'en savent pas faire. Il est bien vrai qu'Aristote a dit que l'*Iliade*, mise en prose, serait encore un poème, parce qu'il y reconnaît, indépendamment de la versification, cette invention d'une fable qui est l'essence de l'épopée; mais il nous semble que parmi les modernes on ne peut guère séparer la versification de la poésie, et quoique la France eût *Télémaque*, nous ne nous vantions pas, avant la *Henriade*, d'avoir un poème épique à opposer au Tasse, au Camoëns et à Milton.

Sans vouloir prononcer rigoureusement sur cette question, l'on peut au moins assurer que celui qui traiterait l'épopée en prose, avec imagination et intérêt, laisserait encore à désirer une partie essentielle à notre poésie, la beauté de notre versification, et aurait un mérite de moins, par conséquent.

4° Le merveilleux doit-il entrer nécessairement dans l'épopée?

Oui, à moins que le sujet n'en soit pas susceptible; car il serait absurde d'exiger dans un sujet moderne

Digitized by Google

l'intervention des dieux de l'antiquité. Le Tasse et Milton y ont substitué les agens intermédiaires admis dans notre religion. Nous verrons, dans notre examen des littératures étrangères et modernes, l'inconvénient qu'ils ont dans le poème de Milton. Quant à celui du Tasse, il faut convenir que le reproche qu'on lui a fait d'avoir employé la magie, n'a point paru fondé à bien des juges désintéressés. Notre croyance religieuse ne la rejette pas. Et dans quel sujet pouvait-elle entrer plus convenablement? Les chrétiens portent la guerre chez les nations mahométanes. N'est-ce pas là le cas de représenter l'enfer armant toutes ses puissances contre ceux qui suivent les enseignes du Christ? Les Sarrasins de la Palestine n'étaient-ils pas regardés comme vivant sous le joug des démons? Les démons firent donc leur office en défendant leurs sujets, qu'on veut leur ôter. Il y a plus, toute cette magie d'Armide est-elle sans intérêt? Certes, on aime beaucoup mieux la Didon de Virgile, car, que peut-on comparer à Didon? Mais ne pouvant pas refaire ce qui a été si supérieurement fait, Le Tasse, que nous admirerons un jour en étudiant la littérature italienne, nous a donné Armide; peut-on lui en savoir mauvais gré? N'y a-t-il pas beaucoup d'art à nous avoir montré cette magicienne livrée par sa passion à la merci de celui qu'elle aime, dans l'instant même qu'un pouvoir surnaturel la rend maîtresse absolue du chevalier chrétien Renaud? N'est-ce pas là parler à la fois à l'imagination et au cœur? Et cette forêt enchantée qu'on a tant critiquée, osera-t-on prétendre qu'elle ne produise pas un grand effet, et qu'elle ne soit pas une source de beautés? Quiconque lit la *Jérusalem*, se sent ému au moment où il entre, par la pensée, avec l'intrépide Tancrède, dans cette forêt, au moment où il en sort à pas lents, en homme supérieur à la crainte, mais qui reconnaît une puissance au-dessus de sa force et de son courage. Quand la voix gémissante de Clorinde, sortant de ces troncs sensibles, frappe les oreilles de Tancrède, est-on moins attendri que dans cet endroit de l'*Énéide*, où Énée, voulant arracher les branches d'un myrte, en voit couler des gouttes de sang, et entend une voix plaintive qui lui reproche sa cruauté? Cette voix, ce sang, ces rameaux de myrte qui couvrent la tombe du jeune Polidore, et qui sont originairement, comme il le dit à Énée, les traits dont l'a fait accabler Polymnestor et sous lesquels il est enseveli, sont-ils une fiction plus fondée que les arbres enchantés du Tasse? Tout cela ne tient-il pas également à des hypothèses traditionnelles reçues dans toutes les religions, et que par conséquent un poète peut employer sans être taxé d'absurdité et d'inconséquence. Ces hypothèses peuvent être combattues par une philosophie qui rejette toute espèce de miracles, mais cette philosophie ne peut pas être celle des poètes.

Ah! ne soyons pas si prompts à médire du merveilleux : nous l'aimons tant et nous en avons tant besoin! Condamnés à ignorer, faut-il nous ôter encore la ressource d'imaginer? Oh! qu'en ce sens les poètes ont connu l'homme bien mieux que n'ont faits les philosophes! Il y a dans nous un fonds immense et intarissable de tendresse, de sensibilité, qui ne cherche qu'à se répandre, et qui, ne pouvant se contenter de ce qui est, se prend à tout ce qui pourrait être, veut tout interroger, tout animer, veut s'adresser à tout et que tout lui réponde, qui ne peut souffrir que la pierre d'une tombe soit muette, ni qu'un monument soit insensible, qui attache à tous les objets des souvenirs, des regrets, des espérances. De là cet irrésistible instinct qui promène nos pensées dans un ordre de choses en dehors de la nature, de là cette foule de sentiments confus, mais tendres, qui sont les rêves de l'imagination passionnée, où notre âme aime à se reposer, même en se trompant, comme nos sens se reposent pendant les songes du sommeil.

5° L'épopée doit-elle avoir un but moral?

C'est une question que, dans le temps, on n'a pas dû faire à Aristote; car, l'épopée, étant ce qu'on appelle en poésie une *fable*, renferme nécessairement une leçon morale. Malgré cela, on n'est pas sûr que les anciens aient imaginé l'épopée dans un but de moralité. Pourtant il est bien vrai que les événements de l'*Iliade* font voir les dangers de la discorde entre les chefs des nations; mais est-il sûr que ce fut le premier dessein d'Homère, et qu'il n'ait fait l'*Iliade* que pour développer cette leçon, et l'*Odyssée* pour montrer qu'il ne fallait pas qu'un roi fût absent de ses États? Si cela était, le sujet d'un de ses poèmes serait la contradiction de l'autre, car l'*Iliade* représente une foule de princes qui ont quitté leurs États pour venir assiéger Troie, et Homère ne nous fait entendre nulle part que ces princes eussent tort de s'être réunis pour venger la querelle de Ménélas, l'hospitalité violée et l'injure faite à la Grèce. Quant au premier dessein du poète épique, il est naturel de penser que ce qui le détermine à écrire, c'est d'abord la grandeur et l'intérêt du sujet qui s'offre à lui. Ce qui échauffe et met en mouvement l'organisation poétique n'est pas la contemplation d'une vérité à développer, c'est un grand caractère, une grande action. Et la Grèce et l'Asie Mineure étaient alors remplies de la mémoire de ce fameux siége de Troie qui forme une des premières époques des temps fabuleux.

Nos considérations sur les œuvres d'Homère étant épuisées, il est temps de passer à ce qui regarde la personne du grand poète, de faire l'examen de ses ouvrages, de ses beautés, de ses défauts, et des critiques bonnes ou mauvaises qu'on en a faites.

BLANCHE DE FRANCOLINI.

BOTANIQUE

TROISIÈME PARTIE : PHYSIOLOGIE VÉGÉTALE

XI — *Phénomènes d'ordre supérieur dans les végétaux*

Quand on définit les végétaux, on a coutume de dire : ce sont des êtres vivants qui n'ont pas la faculté de sentir et de se mouvoir.

Cette définition est confirmée par l'anatomie, qui ne constate dans le règne végétal rien qui ressemble au système nerveux des animaux; mais elle laisse dans l'ombre certains phénomènes inexpliqués qui révèlent

Digitized by Google

chez les plantes, avec une véritable irritabilité, une sorte de vie de relation.

Nous savons que l'axe végétal présente une polarité comparable à celle que manifestent les corps aimantés; que le collet est le point important où deux forces opposées, agissant en sens contraire, poussent en deux directions le développement de la plante; que la racine obéit à une force centripète, la tige et les branches à une force centrifuge; que la face interne des feuilles, comme la tige, se tourne constamment vers le ciel et vers la lumière; leur face externe, comme la racine, vers le sol et vers l'ombre.

On observe, en outre, dans les feuilles de beaucoup d'espèces, des mouvements particuliers qui modifient leur disposition pendant la nuit. Ainsi les folioles des acacias s'abaissent verticalement, celles des trèfles se relèvent, celles du baguenaudier appliquent l'une contre l'autre leurs faces supérieures.

Cet état particulier des feuilles, pendant la nuit, constitue ce qu'on appelle le *sommeil des plantes*. On peut, en plein jour, faire *dormir* une plante en la plaçant dans l'obscurité; on peut aussi l'*éveiller* en la plaçant, pendant la nuit, sous l'action d'une vive lumière.

Nous avons parlé des fleurs héliotropes, du sommeil des fleurs, de l'horloge de Flore, *cadran semé d'or, de pourpre et d'azur, où les filles du printemps nous mesurent la durée et nous marquent les heures*. Nous ajouterons ici quelques mots sur les mouvements remarquables dont s'animent, chez un grand nombre de plantes, les organes reproducteurs au moment de la fécondation.

Dans la rue (*ruta graveolens*), les étamines placées dans une position horizontale, couchées sur les pétales qui sont creusés en cuillers, se redressent successivement pour ouvrir leurs anthères et payer l'une après l'autre leur tribut au pistil.

Dans la nigelle (*nigella arvensis*), ce sont les cinq branches du style qui, ne pouvant recevoir le pollen des étamines trop courtes, se courbent et inclinent leurs stigmates pour l'aller chercher.

Presque toujours l'irritabilité de l'étamine cesse après que l'anthère a lancé son pollen; dans la fleur du berberis, cependant, elle persiste longtemps; l'étamine se rapproche du pistil par un mouvement brusque toutes les fois qu'on la touche avec la pointe d'une aiguille, et reprend sa place quelques instants après.

La vallisnère (*vallisneria spiralis*), plante aquatique, est souvent citée. La fleur femelle, dont le pédoncule est replié en spirale sur lui-même, se déploie, s'allonge et vient s'épanouir à la surface de l'eau. En même temps, les pédicelles des fleurs mâles se rompent, s'élèvent, et, devenus libres, surnagent en se dirigeant, comme par une sorte d'attraction magnétique, vers la vallisnère femelle. Celle-ci, après la fécondation, resserre et raccourcit son pédoncule et se retire au fond de l'eau pour y mûrir ses graines.

Mais les phénomènes de mouvements spontanés les plus extraordinaires que l'on observe dans le règne végétal sont ceux que présentent les feuilles de la sensitive (*mimosa pudica*, famille des légumineuses).

Lorsque l'on touche les folioles qui composent les feuilles d'une sensitive, elles se rapprochent aussitôt et s'appliquent simultanément les unes sur les autres comme pour fuir ce contact. « Il ne faut en Amérique, dit Bernardin de Saint-Pierre, qu'un oiseau qui vienne se poser sur une touffe de sensitives pour en faire mouvoir toute la lisière, qui s'étend quelquefois à un demi-quart de lieue. Le voyageur européen s'arrête et s'étonne de voir l'air tranquille et l'herbe en mouvement. »

Cette sorte de sensibilité que la science n'explique pas et que, jusqu'ici, elle n'a pas rattachée à la présence d'éléments organiques spéciaux, devait frapper vivement l'imagination des poètes.

> Une plante, o prodige! à l'éclat de ses charmes
> Unit de la pudeur les timides alarmes.
> Si d'un doigt indiscret vous osez la toucher,
> Tout s'agite; la feuille est prompte à se cacher,
> Et la branche mobile, aux mêmes lois fidèle,
> S'incline vers la tige et se range auprès d'elle.

Il y a dans ces vers de Castel une petite inexactitude : le poète a pris pour une branche le pétiole commun d'une feuille composée et pour une feuille une foliole.

Quand on met la sensitive en contact avec des acides ou des solutions alcalines, les mouvements de la plante sont plus énergiques, comme si elle éprouvait une sensation douloureuse.

Les substances narcotiques et anesthésiques affaiblissent les mouvements de la sensitive, comme elles affaiblissent la sensibilité des animaux.

Desfontaines, ayant placé une sensitive dans une voiture, la vit, ainsi qu'il devait s'y attendre, fermer précipitamment toutes ses feuilles, dès qu'elle eut senti l'ébranlement causé par le mouvement des roues. Bientôt cependant il s'aperçut que malgré le mouvement continu de la voiture, la plante, revenant, pour ainsi dire, de sa première frayeur, rouvrait peu à peu toutes ses feuilles pour les tenir étalées, tant que la voiture restait en mouvement. Mais lorsque, après quelque temps d'arrêt, la voiture se remit en marche, la sensitive ferma toutes ses feuilles et ne les rouvrit que lorsqu'elle se fut de nouveau accoutumée aux mouvements de la voiture.

QUESTIONNAIRE

— Qu'appelle-t-on sommeil des plantes?

— Faites connaître les mouvements dont s'animent, chez certaines plantes, les organes reproducteurs au moment de la fécondation.

— Faites connaître les phénomènes de mouvement qu'on observe sur la sensitive.

— Quelle est l'action, sur ces mouvements, des acides et des solutions alcalines? — Des substances narcotiques et anesthésiques?

Dr F. Pillon

EXERCICES

POUR UNE DEUXIÈME ANNÉE D'ARITHMÉTIQUE

I. *Le mouvement des importations et des exportations pour les huit premiers mois de chacune des années* 1862 *et* 1863 *donne les résultats suivant :*

	1862 8 premiers mois.	1863 8 premiers mois.
Importations..	1 464 181 000f.	1 525 695 000f.
Exportations..	1 401 781 000f.	1 635 301 000f.

Digitized by Google

Évaluer sur ces données les importations et exportations probables de chaque année complète; comparer les situations commerciales, et indiquer finalement laquelle, de l'importation ou de l'exportation, l'emporte sur l'autre.

SOLUTION. Le nombre 1 464 181 000 représente les $\frac{8}{12}$ de la valeur probable des importations de toute l'année 1862. Par suite, $\frac{1}{12}$ de cette valeur serait $\frac{1\,464\,181\,000}{8}$. Et cette valeur totale sera elle-même égale à

$$\frac{1\,464\,181\,000 \times 12}{8}$$

En raisonnant de la même manière sur chaque nombre, on verra qu'il faut, pour obtenir sa valeur probable au bout de l'année, le multiplier par la fraction $\frac{12}{8}$, ou $\frac{3}{2}$. On reforme ainsi le tableau suivant, présentant les importations et exportations pour les douze mois :

	1862	1863
Importations..	2 196 271 500f.	2 288 542 500f.
Exportations..	2 102 671 500f.	2 452 951 500f.

En 1862, les importations ont surpassé les exportations de

2 196 271 500—2 102 671 500=93 600 000 fr.

En 1863, ce sont au contraire les exportations qui ont surpassé les importations de

2 452 951 500—2 288 542 500=164 409 000 fr.

En fin de compte, pour ces deux années, les exportations ont surpassé les importations de

164 409 000—93 600 000=70 809 000 fr.

II. *Au 1er mai, le lever du soleil est à* 4^h42^m *du matin, et son coucher à* 7^h13^m *du soir. Au 1er juin, le lever du même astre a lieu à* 4^h3^m, *et son coucher à* 7^h52^m. *On veut connaître les longueurs respectives du jour et de la nuit à ces deux époques, la quantité dont ces deux longueurs ont varié pendant la durée du mois, et la quantité moyenne dont elles ont varié chaque jour. Le mois de mai a 31 jours.*

SOLUTION. 1° *Longueur du jour au 1er mai.* Lorsqu'il est midi, il y a 12 heures moins 4 heures 42 minutes que le soleil est levé. Or, *midi* peut s'écrire 11^h60^m. Donc, à midi, le soleil est levé, et, par conséquent, le jour dure depuis

$$11^h60^m - 4^h42^m = 7^h28^m.$$

Au temps écoulé, il faut ajouter les heures qui restent jusqu'au coucher du soleil, soit 7^h13^m. La durée du jour est donc de $7^h28 + 7^h13^m = 14^h41^m$.

Longueur de la nuit au 1er mai : $24^h - 14^h41^m$, ou $23^h60^m - 14^h41^m = 9^h19^m$.

2° *Longueur du jour au 1er juin.* Par un raisonnement semblable à celui précédemment employé, on trouvera que cette longueur est de

$$11^h60^m - 4^h03^m + 7^h52^m = 14^h109^m.$$

Mais $109^m = 60^m + 49^m$. Donc $14^h109^m = 15^h49^m$.

Longueur de la nuit : $23^h60^m - 15^h49^m = 8^h11^m$.

3° *Augmentation du jour pendant le mois de mai :*

Longueur du jour au 1er juin...	15^h49^m
— au 1er mai...	14^h41^m
Augmentation.....	1^h08^m.

Diminution de la nuit.

Durée de la nuit au 1er mai.....	9^h19^m
— au 1er juin.....	8^h11^m
Diminution.....	1^h08^m

4° *Variations moyennes par jour.* Pendant la durée du mois de mai, l'accroissement total des jours est de 1^h08^m. L'accroissement moyen s'obtiendra donc en divisant 1^h08^m par 31. $1^h08^m = 68^m$. Donc, accroissement moyen du jour $\frac{68}{31} = 2^m\frac{6}{31}$.

Ce nombre donne en même temps la diminution moyenne de la nuit. TH. NICOLLE.

DEUXIÈME PARTIE

VARIÉTÉS

POÉSIE

La Coupe de la Vierge

Un roulier, conduisant un robuste attelage
De quatre bons chevaux au poitrail vigoureux,
S'embourbe un certain soir dans un chemin fangeux
Son fouet a beau siffler, claquer, faire tapage
Et rebrousser le poil des chevaux essoufflés,
Rien ne peut ébranler la pesante voiture
Où des tonneaux de vin, en dôme amoncelés,
Font gémir chaque roue à la large ferrure.
Celle qui dans ses bras porta l'Enfant divin
Apparaît aussitôt au revers du chemin :
« Oh! j'ai bien soif! dit-elle au roulier qui l'écoute;
Donne-moi de ton vin seulement une goutte,
Et je vais délivrer l'attelage entravé. »
L'homme cède à son vœu, mais il n'a pas de verre.
La mère de Jésus se penche vers la terre
Et cueille un liseron : « Vois, le verre est trouvé. »
Le roulier la regarde, ému d'un tel mystère,
Puis il perce un tonneau, remplit la fleur de vin.
La Vierge boit, le char se remet en chemin
Et ne s'arrêtera qu'à la prochaine auberge.
Depuis, en Allemagne, où la Foi vit encor
Et plane radieuse avec ses ailes d'or,
On nomme cette fleur la Coupe de la Vierge.

BARRILLOT.

ÉNIGMES NOUVELLES

Le mot de la seizième énigme est *Varsovie* (géographie).

QUESTIONNAIRE

— *Quels sont ces trois noms?*

1° *Varsovie;* 2° *Warszawa*, en polonais; 3° *Warschau*, en allemand.

— *De quel royaume est-elle la capitale?*

De la Pologne russe, en Russie d'Europe, et jadis de toute la Pologne.

Digitized by Google

— *A quoi fait elle ensuite allusion?*
A la révolte de 1862-63.
— *Sur quelle rivière est située Varsovie?*
Sur la Vistule, rive gauche.
— *Où naît la Vistule?*
Au mont Skatza, en Moravie, comirée d'Europe, comprise depuis 1526 dans la monarchie autrichienne.
— *Quelles villes baigne la Vistule?*
Cracovie, Saudomir, Varsovie, Thorn, Marienbourg, Dantzick, etc., etc.
— *Dans quelle mer tombe la Vistule?*
Dans la mer Baltique.
A quelle distance est-elle de Paris?
A 1620 kilomètres N.-E. de Paris; ce qui a fait dire à un Polonais, dans l'insurrection de 1830 : « La France est trop loin! »
— *Quels sont les principaux palais de Varsovie?*
Le château Royal, le palais de Saxe, le palais du Gouverneur, le palais Radziwill, Poniatowski (aujourd'hui l'Académie).
— *Quelles sont les principales églises de Varsovie?*
La cathédrale Saint-Jean, les églises Sainte-Croix, Saint-André, etc.
— *De quel héros parle-t-elle?*
De Jean Sobieski.
— *Comment sauva-t-il l'Europe?*
Jean Sobieski, roi de Pologne, délivra Vienne assiégée par Kara Moustapha (1683).
— *De quelle bataille parle-t-elle?*
Particulièrement de la *bataille de Varsovie*, que perdirent les Polonais, en 1656, contre Charles XII, roi de Suède, et Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg.
— *A quelle époque les Français entrèrent-ils à Varsovie?*
Le 2 janvier 1807, sous la conduite de Murat.
— *A quelle époque Varsovie fut-elle la capitale d'un grand-duché?*
De 1807 à 1815, et, dans cette dernière année, elle fut cédée aux Russes.
— *Qu'arriva-t-il en 1820?*
Une insurrection terrible, qui affranchit pour quelques mois la Pologne du joug des Russes.
— *A quoi fait-elle allusion en finissant?*
A l'insurrection de 1862-63.

DIX-SEPTIÈME ÉNIGME

Venez, ami lecteur, assister à un curieux phénomène de la nature.

Voyez-vous un rayon lumineux passer plus ou moins obliquement de l'air dans l'eau, de l'air dans le verre? Il éprouve une déviation de la ligne droite qu'il parcourt, et c'est ce changement de direction qu'on appelle d'un mot latin qui signifie briser. C'est une vérité dont il vous est facile de vous assurer. Je suis soumise à deux grandes lois auxquelles rien ne peut me soustraire. Quelle est, allez-vous dire, la cause de ce phénomène? Vous trouverez la réponse à cette question dans les livres spéciaux. Quelles preuves peut-on donner de ce que vous avancez si résolûment? Eh bien! écoutez, ou plutôt lisez attentivement ce qui va suivre : Si, dans une chambre obscure (tout le monde sait quel est cet instrument), vous faites tomber un faisceau de lumière solaire sur un vase d'eau à parois transparentes, vous distinguerez très-bien le faisceau qui se brise en pénétrant de l'air dans l'eau, surtout si vous avez pris soin de répandre dans le liquide et dans l'air une poussière légère qui rende le faisceau plus apparent.

A cette première épreuve ajoutez-en une autre. Il n'y a personne qui n'ait dans son porte-monnaie une pièce, quelle qu'elle soit. Mettez-la au fond d'un vase opaque, et placez-vous de manière que les rayons lumineux réfléchis par la pièce soient interceptés par les bords du vase. Vous n'apercevez d'abord aucune partie de la pièce; mais si, sans vous déplacer, vous versez peu à peu de l'eau dans le vase, vous voyez d'abord les bords de la pièce, puis une moitié, puis la pièce tout entière. Dans les heures de récréation qui suivent la classe, y a-t-il un écolier qui ne puisse faire cette expérience? Or, que s'est-il passé? Il n'y a rien de changé dans la position de votre œil, ni dans celle de la pièce; ce sont les rayons venant de celle-ci qui ont changé de direction. Ceux qui étaient interceptés tout à l'heure par les parois du vase le sont encore; mais des rayons qui, avant qu'il y eût de l'eau dans le vase, passaient au-dessus de votre tête, se sont dirigés vers votre œil en se brisant à leur passage de l'eau dans l'air, de manière à s'écarter de la perpendiculaire menée à la surface du liquide.

Ouf! voilà de la science, on je ne m'y connais pas; mais c'est assez, cher lecteur; je craindrais de vous fatiguer en rappelant les divers effets que je produis. Ce sont, pour ainsi dire, des *trompe-l'œil*, qui vous divertiront, si j'y reviens. Je n'en réponds pas, car je suis femme, et peut-être un peu capricieuse. C'est un léger défaut qui ne dépare point les grâces. Vous voyez bien à qui s'adresse cette dernière phrase.

P. T. L.

L'ESPRIT DES GRANDS ÉCRIVAINS DU XIXe SIÈCLE

Par L.-J. Larcher

CHATEAUBRIAND

— SUITE —

MACHINE. — Si l'on pouvait inventer une machine pour entendre ce qui se passe dans la conscience des hommes, cela serait bien utile dans le temps où nous vivons.

MAL. — La racine du mal est la vanité, et la racine du bien la charité; de sorte que les passions vicieuses sont toujours un composé d'orgueil, et les passions vertueuses un composé d'amour.

MALADIE. — Au mois de juillet 1805, je tombai malade, et je fus obligé de revenir à Paris. Les médecins rendirent la maladie dangereuse. Du vivant d'Hippocrate, il y avait disette de morts aux enfers, dit l'épigramme : grâce à nos Hippocrates modernes, il y a aujourd'hui abondance.

MALHEUR. — Le malheur agit sur nous selon notre caractère. Un homme pourrait se sauver en s'expliquant, et il ne le veut pas; un autre croit réparer tout en parlant, et il se perd.

— Le malheur qui se perpétue produit sur l'âme l'effet de la vieillesse sur le corps; on ne peut plus remuer; on se couche. Le malheur ressemble encore à l'exécuteur des hautes justices du ciel : il dépouille les condamnés, arrache au roi son sceptre, au militaire son épée : il ôte le décorum au noble, le cœur au soldat, et les renvoie dégradés dans la foule.

MÉCHANCETÉ. — La méchanceté est de tous les esprits le plus facile. Rien n'est si aisé que d'apercevoir un ridicule ou un vice, et de s'en moquer; il faut des qualités supérieures pour comprendre le génie et la vertu.

Digitized by Google

MÉCHANT. — Le ver de la tombe commence à ronger la conscience du méchant avant de lui dévorer le cœur.

MÉDIOCRITÉ. — La médiocrité est assez souvent secondée par des circonstances qui donnent à ses desseins un air de profondeur. Ces hommes impuissants qui, pour la foule, paraissent diriger la Fortune, sont tout simplement conduits par elle : comme ils lui donnent la main, on croit qu'ils la mènent.

—La médiocrité individuelle n'est pas forte par ce qu'elle est en elle-même, mais par le corps nombreux des médiocrités qu'elle représente. Plus l'homme en pouvoir est petit, plus il convient à toutes les petitesses : il donne à la foule l'espérance de réussir.

MÉMOIRE. — La mémoire est souvent la qualité de la sottise; elle appartient généralement aux esprits lourds, qu'elle rend plus pesants par le bagage dont elle les surcharge. Et néanmoins, sans la mémoire, que serions-nous ?

MENDIANTS. — Les mendiants vivent de leurs plaies : il y a des hommes qui profitent de tout, même du mépris.

MENSONGE. — Tout mensonge répété devient une vérité : on ne saurait avoir trop de mépris pour les opinions humaines.

— Ce qu'on gagne par le mensonge en réputation d'habileté, on le perd en considération.

MÉPRIS. — Il y a des temps où l'on ne doit dépenser le mépris qu'avec économie, à cause du grand nombre de nécessiteux.

MÉRITE. — Le mérite oublié plaît; récompensé, il offusque.

MIRACLE. — Pour nous perdre, il suffit souvent à Dieu de nous remettre entre les mains nos destinées; Dieu fait des miracles en faveur des hommes, mais il leur en abandonne la conduite, sans quoi ce serait lui qui gouvernerait en personne : or les hommes font avorter les fruits de ces miracles. Le crime n'est pas toujours puni dans ce monde; les fautes le sont toujours. Le crime est de la nature infinie et générale de l'homme; le ciel seul en connaît le fond et s'en réserve quelquefois le châtiment. Les fautes d'une nature bornée et accidentelle sont de la compétence de la justice étroite de la terre.

MORT. — La mort ne révèle point les secrets de la vie.

— Toute notre vie se passe à errer autour de notre tombe; nos diverses maladies sont des souffles qui nous approchent plus ou moins du port. Le premier mort que j'ai vu était un chanoine de Saint-Malo; il gisait expiré sur son lit, le visage distors par les dernières convulsions. La mort est belle, elle est notre amie; néanmoins, nous ne la reconnaissons pas parce qu'elle se présente à nous masquée et que son masque nous épouvante.

MOURIR. — On meurt à chaque moment pour un temps, une chose, une personne qu'on ne reverra jamais : la vie est une mort successive.

— L'homme n'a au fond de l'âme aucune aversion contre la mort; il y a même du plaisir à mourir. La lampe qui s'éteint ne souffre pas.

ANECDOTES

GRAMMATICALES, LITTÉRAIRES, ETC.

L'intendant d'un archevêque de Tolède vint un jour trouver son maître, et lui exposa que ses revenus ne suffisant plus à couvrir ses dépenses, il fallait opérer une réduction dans le personnel des domestiques. L'archevêque lui demanda un état de ceux qui lui étaient absolument indispensables, et de ceux que l'on pouvait congédier. Quand il l'eut reçu : « Je garde les premiers, dit-il à son intendant, parce que j'ai besoin d'eux, et les seconds, parce qu'ils ont besoin de moi. »

*
* *

Un paysan allait vendre des asperges à la ville. Un acheteur l'aborde et lui en demande le prix. « C'est vingt sous la botte. — Mais la moitié seulement ? — Alors, ce n'est que dix sous. » Sur cette réponse, l'acheteur tire gravement son couteau, coupe la plus belle botte par le milieu, prend le côté des verts, et remet dix sous au paysan ébahi, qui le regarde s'éloigner bouche béante. On dit qu'il y a dix-huit mois de cela, et que le paysan n'est pas encore revenu de sa surprise.

ARTICLE NÉCROLOGIQUE SUR M. CHALAMET

Vice-Président de la Société des Instituteurs et des Institutrices du département de la Seine.

Tout ce qui touche à l'enseignement primaire doit intéresser trop vivement nos lecteurs, pour que nous ne leur parlions pas de M. Ch.-Ant. Chalamet, président-fondateur, en dernier lieu vice-président de la société des instituteurs et des institutrices de la Seine, décédé à Paris le 20 avril 1864.

Charles-Antoine Chalamet est né en 1811. Fils d'un ancien officier de l'Empire, il fit de bonnes études, et, à dix-neuf ans, il entra comme précepteur dans la famille du maréchal Sérurier. Après cinq années passées dans cette famille, qu'il accompagna en Amérique, et avec laquelle il conserva toujours les relations les plus amicales, il revint en France. Ici commence la partie de la vie de Ch. Chalamet qu'il nous importe surtout de faire connaître, la vie du maître de pension.

A peine âgé de vingt-quatre ans, M. Chalamet succède à M. Lamotte, maître de pension, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, 24, son ancien maître et son ami. Les tracas qu'occasionne toujours la prise de possession d'un établissement considérable ne l'empêchent pas de chercher les moyens de se rendre utile à tous, mais surtout à ceux qui, peu favorisés des dons de la fortune, se destinent aux rudes labeurs de l'enseignement. Il fonde un cours pour les jeunes gens et les jeunes filles qui se préparent à passer les examens d'instituteur ou d'institutrice. Ce cours avait lieu tous les dimanches, de neuf heures à midi. Ainsi, jeune encore, il sacrifiait à ses futurs confrères le seul jour de repos que ses occupations lui laissaient. Il a continué ses leçons jusqu'à ce que la maladie l'ait forcé de les interrompre, c'est-à-dire pendant vingt-cinq ans. Dire combien d'instituteurs et surtout d'institutrices ont été formés dans ce cours nous se-

Digitized by Google

rait assez difficile, le nombre en est trop grand. Les leçons ne se bornaient pas aux matières du programme; elles étaient toujours accompagnées de conseils donnés avec bienveillance sur tout ce qui est nécessaire pour faire un véritable instituteur.

Ancien élève du cours, nous ne pouvons oublier les reproches aimables et les encouragements chaleureux de notre ancien maître, quand nous avions fait quelque erreur ou quand nous l'avions réjoui par un bon devoir.

Depuis longtemps M. Chalamet avait été frappé de l'isolement dans lequel vivaient tous les instituteurs, du peu d'accord qui existait entre eux, et dont le résultat était souvent une concurrence indigne d'une aussi noble profession.

De plus, il avait vu combien peu d'instituteurs arrivaient à s'assurer, disons le mot, un morceau de pain pour leurs vieux jours; son cœur s'en était ému, il cherchait le moyen d'établir une bonne confraternité entre les membres de l'enseignement et de conjurer la misère qui les attendait presque toujours. Il crut l'avoir trouvé, et l'expérience a montré qu'il avait raison. Aidé de vingt de ses confrères, dont quelques-uns étaient d'anciens élèves de son cours, il fonda en 1846 la Société.

Comme toutes les bonnes institutions, celle-ci rencontra d'abord un grand nombre de détracteurs, et il faut avouer que ceux-ci pouvaient invoquer, en faveur de leurs critiques, deux essais infructueux tentés à différentes époques. Mais M. Chalamet avait le zèle et l'activité d'un apôtre; il en avait aussi le don de persuasion : ce qui aurait été impossible pour d'autres, il pouvait le tenter. Tous ceux de ses confrères à qui il s'est adressé s'enflamment de son zèle; ils comprennent que là est sûrement l'avenir de tous, présents ou absents. Dès la première année, le nombre des adhérents augmente, et avec eux les ressources qui mettent à même de faire le bien. La Société a donc fait acte de justice quand, plus tard, elle a décidé que les noms de ses vingt et un fondateurs seraient toujours inscrits en tête de ses comptes rendus et des statuts.

Certains esprits chagrins, ou connaissant peu M. Chalamet, paraissaient craindre que la Société ne se personnifiât trop dans son président s'il était toujours réélu : il résigna ses fonctions et ne consentit même à devenir simple secrétaire que sur les instances réitérées du plus grand nombre des sociétaires.

Nous avons dit plus haut qu'il avait eu pour but de venir en aide à la vieillesse; mais voulant d'abord fonder une Société, il n'avait fait connaître qu'une partie de son programme. Il s'était dit que

Qui trop embrasse mal étreint,

et s'il avait annoncé tout de suite la fondation d'une caisse de retraites, les opposants auraient été plus nombreux; il attendit donc plusieurs années, et quand il vit que les secours mutuels étaient assurés, il parla des retraites. Le terrain étant bien préparé, l'idée devait germer et fructifier. Aussi, en 1855, la Société fondait sa caisse de retraites, qui fonctionne depuis et compte aujourd'hui un grand nombre de pensionnaires qui touchent 800 fr. de rente.

L'homme qui avait tant fait pour l'enseignement primaire pouvait espérer que les récompenses qui lui seraient décernées ne seraient que la satisfaction des vœux de ses confrères. En effet, nous avons tous été heureux quand il fut nommé officier d'académie, puis officier de l'instruction publique.

Aux travaux nombreux que nous venons d'énumérer et dont nous ne pourrions exagérer l'importance, il trouva encore le moyen d'ajouter ceux d'administrateur du bureau de bienfaisance de l'ancien cinquième et ensuite du nouveau deuxième arrondissement de Paris, et de président de la Société du Prince Impérial.

Après avoir dit quelle fut sa vie, il nous reste à parler de la fin de cet homme de bien, de cet honnête citoyen.

Depuis longtemps déjà tout le monde remarquait l'altération des traits de notre cher maître, de notre ami à tous. Tous nous nous en affligions, mais nous espérions que ce ne serait qu'un mal passager. Notre espoir devait être cruellement déçu. Dans ces derniers temps le mal fit des progrès rapides, et au dernier banquet de la Société, M. Chalamet voulut revoir une dernière fois cette réunion fraternelle dont il avait été l'un des principaux instigateurs. Ses forces le trahirent; il ne put rester jusqu'à la fin, et son départ nous ôta tout espoir de le voir revenir à la santé. Nous vîmes bien que ce n'était plus qu'une question de temps.

Hélas! quoique prévu, le coup n'a pas été moins rude, et le 23 avril, la nef de l'église Saint-Eustache, pourtant si vaste, était remplie d'une foule recueillie, triste, désolée. Tous sentaient qu'une perte irréparable venait d'être faite, que l'administrateur se remplace, mais que l'ami sitôt enlevé laisse après lui d'éternels regrets.

Ordinairement, après la cérémonie religieuse, les amis seuls accompagnent le convoi jusqu'au cimetière et le cortége est peu nombreux; mais, jeudi, presque toute l'assistance se fit un devoir de ne quitter le défunt qu'au dernier moment. Après que le corps eut été descendu dans la sépulture de famille, les yeux de tous les assistants étaient remplis de larmes. Ah! elles étaient sincères, c'était l'amitié seule qui les faisait couler. Au milieu d'un morne silence, M. Aubry, l'honorable et excellent président de la Société, a dit, au nom de tous, un dernier adieu à celui qui était l'objet de cette grande douleur. Fréquemment arrêté par ses propres sanglots, M. Aubry a rappelé les principaux traits de la vie de son ami, sa bienveillance, son amour filial, son attachement pour l'épouse désolée qu'il laisse après lui, son amour pour ses deux enfants, qui continueront, nous l'espérons, le nom pur, honoré et aimé que leur a laissé leur père. Nous aurions voulu donner quelques extraits du discours de M. Aubry, mais la Société en a décidé l'impression, afin de perpétuer dans la grande famille des instituteurs le souvenir de celui qu'elle pleure aujourd'hui et qu'elle regrettera toujours.

J.-E. JEAN, *instituteur*.

PARIS. — IMPRIMERIE EDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Digitized by Google

6e Année — 2e SEMESTRE — 22 MAI 1864 — Numéro 30

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

Mode de publication et conditions d'abonnement :

L'*École Normale* paraît tous les dimanches et forme à la fin de l'année deux beaux volumes de 416 pages chacun.

PRIX DE L'ABONNEMENT : pour la France, un an, 10 fr.; six mois 5 fr.; — pour la Suisse et la Belgique, un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.; — pour toute autre destination, 15 fr. par an.

S'adresser : pour la France, à M. Larousse, rue Saint-André-des-Arts, 49, à Paris; — pour la Suisse, à M. Cherbuliez, à Genève; — pour la Belgique, à tous les libraires.

Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du journal doit être adressé à M. PIERRE LAROUSSE, seul propriétaire et seul éditeur de l'*École Normale*.

Un numéro quelconque se vend 50 centimes.

LES DIX PREMIERS VOLUMES SONT EN VENTE. — PRIX DE CHAQUE VOLUME : 5 FRANCS; DEMI-RELIURE : 6 FRANCS 25 CENT.

SOMMAIRE. — Cours de dictées élémentaires. — Dictées analytiques. — Nouveaux exercices intellectuels. — Exercices analogiques et nouveaux sur le participe passé. — Narration française. — Compositions tirées de l'histoire de France. — Traité complet et raisonné d'analyse grammaticale. — Cours pratique d'analyse littéraire. — Histoire de la littérature en France. — Traité de rhétorique. — Abrégé de l'histoire d'Angleterre. — Exercices pour une deuxième année d'arithmétique — L'Esprit des grands écrivains du XIXe siècle. — Anecdotes grammaticales, littéraires, etc.

PREMIÈRE PARTIE

ENSEIGNEMENT

COURS DE DICTÉES ÉLÉMENTAIRES

Les Animaux

Je vois de tous les côtés des animaux faits, pour ainsi dire, sur divers patrons. Les uns marchent à quatre pieds, les autres ont des ailes pour voler dans l'air ou des nageoires pour nager dans l'eau. Les navires que les hommes construisent avec tant d'art, suivant des règles si savantes, ne sont que des copies faites d'après ces oiseaux et ces poissons qui voguent dans deux éléments liquides, dont l'un est un peu plus épais que l'autre. Plusieurs de ces animaux paraissent avoir été créés exprès pour l'homme : le chien est né pour lui prodiguer de douces caresses, pour se laisser dresser comme il lui plaît, pour lui donner une image agréable de société, d'amitié, de fidélité et de tendresse, pour garder ce qu'on lui confie, pour prendre à la course beaucoup d'autres bêtes avec ardeur, et pour les laisser ensuite à l'homme, sans en rien retenir. Le cheval et les autres animaux semblables se trouvent sous la main de l'homme pour le soulager dans ses travaux et se charger de mille fardeaux. Les bœufs ont reçu en partage une force et une patience toutes particulières pour traîner la charrue et pour labourer. Les vaches donnent des ruisseaux de lait. Les brebis fournissent de belles toisons d'une laine fine et blanche. L'homme sait plier ces animaux à son usage comme il en sait dominer d'autres par sa force ou par son industrie.

SYNTAXE DU PARTICIPE

Tableau du Déluge

... Soit que Dieu, soulevant le bassin des ondes, ait versé sur les continents l'Océan troublé, soit que, détournant le soleil de sa route, il lui ait commandé de se lever sur le pôle avec des signes funestes, il est certain qu'un affreux déluge a ravagé la terre. En ce temps-là, la race humaine fut presque anéantie. Toutes les querelles des nations finirent, toutes les révolutions cessèrent. Rois, peuples, armées ennemies suspendirent leurs haines sanglantes et s'embrassèrent, saisis d'une mortelle frayeur. Les temples se remplirent de suppliants qui avaient peut-être renié la Divinité toute leur vie; mais la Divinité les renia à son tour, et bientôt on annonça que l'Océan tout entier était aussi à la porte des temples. En vain les mères se sauvèrent avec leurs enfants sur le sommet des montagnes; en vain les amis disputèrent aux ours effrayés la cime des chênes; l'oiseau même, chassé de branche en branche par les flots toujours croissants, fatigua inutilement ses ailes sur des plaines d'eaux sans rivages. Le soleil, qui n'éclairait plus que la mort au travers des nues livides, se montrait terne et violet comme un énorme cadavre

Digitized by Google

noyé dans les cieux; les volcans s'éteignirent en vomissant de tumultueuses fumées, et l'un des quatre éléments, le feu, périt avec la lumière. Ce fut alors que le monde se couvrit d'horribles ondes, d'où sortaient d'effrayantes clameurs; ce fut alors qu'au milieu des humides ténèbres, le reste des êtres vivants, le tigre et l'agneau, l'aigle et la colombe, le reptile et l'insecte, l'homme et la femme gagnèrent tous ensemble la roche la plus escarpée du globe : l'Océan les y suivit, et, soulevant autour d'eux sa menaçante immensité, fit disparaître sous ses solitudes orageuses le dernier point de la terre. Dieu, ayant accompli sa vengeance, dit aux mers de rentrer dans l'abîme; mais il voulut imprimer sur ce globe des traces éternelles de son courroux : les dépouilles de l'éléphant des Indes s'entassèrent dans les régions de la Sibérie; les coquillages magellaniques vinrent s'enfouir dans les carrieres de la France; des bancs entiers de corps marins s'arrêtèrent au sommet des plus hautes montagnes, qui devinrent elles-mêmes les monuments que Dieu laissa dans les trois mondes pour marquer son triomphe sur les impies, comme un monarque plante un trophée dans les champs où il a défait ses ennemis. Dieu ne se contenta pas de ces attestations générales de sa colère passée : sachant combien l'homme perd aisément la mémoire du malheur, il en multiplia les souvenirs dans sa demeure. Le soleil n'eut plus pour trône au matin, et pour lit au soir, que l'élément humide, où il semble s'éteindre tous les jours, ainsi qu'au temps du déluge. Souvent les nuages du ciel imitèrent des vagues amoncelées, des sables ou des écueils blanchissants; sur la terre, les rochers laissèrent tomber de bruyantes cataractes; la lumière de la lune, les vapeurs blanchissantes du soir, couvrirent quelquefois les vallées des apparences d'une nappe d'eau; il naquit, dans les lieux les plus arides, des arbres dont les branches affaissées pendirent pesamment vers la terre, comme si elles sortaient encore toutes trempées du sein des ondes; deux fois par jour la mer reçut ordre de se lever de nouveau dans son lit et d'envahir ses grèves; les antres des montagnes conserverent de sourds bourdonnements et des voix lugubres; la cime des bois présenta l'image d'un mer roulante, et l'Océan sembla avoir laissé ses bruits menaçants dans la profondeur des forêts.

QUESTIONNAIRE

SUR LA SYNTAXE DU PARTICIPE

1. Faut-il dire : (*Ce livre peut coûter de deux à cinq francs*), ou bien (*deux ou cinq francs*)?

2. Donc, dans quelle circonstance met-on *à* entre deux nombres consécutifs?

3. Est-ce une faute de dire : (*Ils ont fait deux à trois lieues*)?

4. Donc, peut-on mettre *à* entre deux nombres consécutifs se rapportant à des choses qui peuvent se diviser par fractions?

5. Dans quelle circonstance met-on *ou* entre deux nombres comme dans cette phrase : (*Il y avait cinq* ou *six voyageurs*)?

6. Quelle préposition met-on généralement après *jusque*?

7. Devant quel mot peut-on sous-entendre la préposition *à* après *jusque*?

8. Dans quelles circonstances peut-on écrire *jusque* avec un *s* à la fin (*jusques*)?

TH. PHILIPIN.

DICTÉES ANALYTIQUES

— DU NOM —

Un Père à sa fille

Deuxième lettre

Ma chère enfant, me voici maintenant arrivé aux mots que *nos aïeux* (1) ont empruntés à la langue latine ou à l'italienne, à la langue anglaise ou à l'espagnole; et là encore, les difficultés sont plus apparentes que réelles. En effet, non-seulement nous avons adopté *les lords et les ladys, les budgets et les dominos, les placets et les duos, les factotums et les opéras, les quolibets et les dioramas, les apartés et les alinéas, les quidams ainsi que les pensums* (2), mais nu fréquent usage les a francisés; tandis qu'il en est d'autres dont nous nous servons sans les avoir assujettis aux règles de notre grammaire. Ainsi, par exemple, nous employons avec une forme invariable *les confiteor et les credo, les amen* (3) et *les ecce homo, les item et les interim, les et cætera et les in-folio, les requiem et les nota bene* (4), ou bien même nous leur conservons de la manière la plus complète leur physionomie étrangère, et c'est ainsi que nous agissons avec *les ciceroni*, *les dilettanti*, *les carbonari* (5) et quelques autres qui nous viennent de l'italien. Mais je m'arrête; car bien que mes remarques soient autant de *témoins accusateurs* (6), qui déposent contre l'étourderie et l'inattention habituelles à ton âge, je lis dans tes yeux que ma leçon est assez longue, et je la termine en te demandant grâce pour mon style. Quelque grammatical qu'il soit, je sais qu'il n'est pas le style d'*un foudre d'éloquence* (7). Mais qu'importe? Je me consolerai sans peine de n'avoir pas porté le talent de la parole à *son plus haut période* (8), pourvu que je te voie familiariser avant *Pâques prochain* (9), avec tous les mots qui, loin d'être l'œuvre capricieuse de certains songe-creux à demi fous, sont la conséquence logique de l'euphonie, de l'analogie ou de l'ellipse.

DIFFICULTÉS RAISONNÉES

(1) *Pourquoi* NOS AÏEUX? Parce que *aïeul* fait au pluriel *aïeux* dans le sens d'ancêtres.

(2) *Pourquoi* avec LES mots LORDS, LADYS, etc.? Parce qu'ils ont perdu leur forme et leur prononciation étrangères, et qu'ils sont soumis aux règles de notre grammaire.

(3) *Pourquoi* les CONFITEOR, les CREDO, les AMEN? Parce que ce sont des mots latins indiquant des prières de l'Eglise, ou encore des mots latins qui ont conservé leur physionomie.

(4) *Pourquoi* ECCE HOMO, ET CÆTERA, NOTA BENE, etc.? Parce que ces mots et ces locutions ont conservé leur forme et leur prononciation étrangères.

(5) *Pourquoi* les CICERONI, les DILETTANTI, les CARBONARI? Parce que ces mots italiens ont conservé leur forme étrangère et qu'ils font au singulier, comme en italien, *carbonaro*, *ciceroni*, *dilettante*.

(6) *Pourquoi* ACCUSATEURS? Parce que *témoin* est toujours du masculin, même lorsqu'il se rapporte à un nom féminin : Cette femme est un bon témoin. (Acad.)

(7) *Pourquoi* EN FOUDRE? Parce que *foudre* est du masculin au figuré pour désigner un grand général, un grand orateur.

(8) *Pourquoi* SON PLUS HAUT PÉRIODE? Parce que *période* est du masculin, quand il signifie le plus haut point, le dernier degré.

(9) *Pourquoi* PROCHAIN? Parce que *Pâques*, fête des chrétiens, est du masculin, et s'emploie sans article : Quand Pâques sera passé. (Acad.)

TH. PHILPIN.

Digitized by Google

NOUVEAUX EXERCICES INTELLECTUELS

PHRASE A COMMENTER. — Corneille, J.-J. Rousseau, Milton, le Tasse, le Camoëns, ont vécu dans la pauvreté. Mais dans le siècle éclairé où nous vivons, les bons auteurs ont posé un terme à cette fatalité. Pour le plus grand nombre, le Permesse est devenu le Pactole.

COMMENTAIRE. — Nos grands écrivains recueillent dans leur carrière des *moissons* de lauriers avec des *boisseaux* d'or. Le Permesse, jaillissant de l'Hippocrène, avait la propriété d'inspirer les poètes; le Pactole passait pour rouler de l'or dans ses flots depuis que Midas s'y était plongé pour se guérir du don agréable, mais gênant, de tout changer en or.

⁂

INCONSÉQUENCE A RELEVER. — Une grande dame représentait depuis longtemps à son mari que leur dépense excédait le chiffre de leur revenu, et elle accusait l'intendant d'infidélité. — Madame, lui répondit le duc, je l'ai bien soupçonné, mais ayant examiné les additions, je les ai toujours trouvées exactes.

COMMENTAIRE. — C'était, non le total des additions, mais la nature des différents articles que le bon gentilhomme aurait dû examiner; son intendant n'était sans doute pas aussi naïf que cette cuisinière qui portait sur son livre de dépenses : Un petit pain d'un sou..... 2 sous.

⁂

ALLUSION HISTORIQUE. — Donc on peut dire, sans vouloir excuser ou justifier tant de violences, que le roi défendait encore plus son trône que son Église. Il eût dit volontiers : « *La religion, c'est moi !* » Et dans le fond il n'en connaissait pas d'autre, tant il était sûr que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui devait du retour pour les bienfaits dont le roi de France l'avait comblé.

J. JANIN. (*La Religieuse de Toulouse.*)

COMMENTAIRE. — Le cardinal Mazarin venait de mourir; l'archevêque de Rouen vint trouver Louis XIV et lui dit : « Sire, j'ai l'honneur de présider l'assemblée du clergé de votre royaume : Votre Majesté m'avait ordonné de m'adresser à M. le cardinal pour toutes les affaires, le voilà mort; à qui Sa Majesté veut-elle que je m'adresse à l'avenir ? — A moi, monsieur l'archevêque. »

Cette réponse, qui annonçait un roi décidé à gouverner par lui-même et à *être lui-même son premier ministre*, exprime la même pensée que ces mots prononcés, selon quelques chroniques, par Louis XIV entrant en costume de chasse au milieu du Parlement assemblé : « *L'État, c'est moi.* » P. L.

EXERCICES ANALOGIQUES ET NOUVEAUX

SUR

LE PARTICIPE PASSÉ

RÈGLE. Le participe des verbes essentiellement pronominaux s'accorde toujours avec le pronom qui le précède (le second), parce que ce pronom en est toujours le complément direct.

Le verbe *s'arroger* fait seul exception. On dit : Ils se sont *arrogé* des droits, — les droits qu'ils se sont *arrogés*.

L'élève devra faire entrer les verbes suivants, employés au participe passé, dans des phrases de son invention :

Se repentir — se moquer — s'enfuir — s'agenouiller — s'évanouir — s'empresser — s'emparer — s'écrier — s'abstenir — se méfier — se méprendre — s'évader — se comporter — se souvenir — se ressouvenir—s'en aller—se soucier—s'en retourner — se réfugier — s'écouler — se gendarmer — se prosterner — s'adonner — s'évaporer — s'envoler — s'écrouler — s'extasier — se désister — se cabrer — s'accoudier — s'accroupir — se blottir — se récrier — se rebeller — s'opiniâtrer — se raviser — s'immiscer — se désister — s'évertuer — s'ingénier — se vautrer — se parjurer.

CORRIGÉ

Louise s'est *repentie* de sa mauvaise action.
Vos compagnes se sont *moquées* de votre coquetterie.
Ces enfants se sont *enfuis* à mon approche.
Nous nous sommes *agenouillées* toutes les deux au pied de l'autel.
Ma sœur s'est *évanouie* ce matin.
Nos amis se sont *empressés* de venir nous voir.
Ils se sont *emparés* de nos livres.
Avez-vous entendu comme ils se sont *écriés*, ces enfants ?
En carême, nous nous sommes tous *abstenus* de manger des friandises.
C'est avec raison que votre maîtresse s'est *méfiée* de vous.
Vos sœurs se sont *méprises* sur mes intentions.
Tous les prisonniers se sont *évadés* de la prison.
Ces enfants se sont très-mal *comportés* à mon égard.
Votre maîtresse s'est *souvenue* de votre docilité, elle s'en est *ressouvenue*.
Toutes ces jeunes filles s'en sont *allées* très-joyeuses.
Mes camarades s'étaient fort peu *souciés* de moi.
Tous, ils s'en sont *retournés* comme ils étaient venus.
Les voleurs se sont *réfugiés* dans une grange.
Comme les heures se sont *écoulées* vite !
Mes amis se sont *gendarmés* à ma proposition.
En entrant dans l'église, Eugénie s'est *prosternée* profondément.
Ces pauvres ouvriers s'étaient *adonnés* à l'ivrognerie.
L'eau de ce vase s'est *évaporée* en peu de temps.
Mes oiseaux se sont *envolés* cette nuit.
Elles se sont *écroulées* devant moi, ces murailles.
A cette vue, comme ils se sont *extasiés*, ces enfants !
Ma tante s'est *désistée* de ses prétentions.
A quel endroit se sont-ils *cabrés*, les chevaux ?
Pourquoi, mesdemoiselles, vous êtes-vous *accoudées* sur la table ? Pourquoi vous êtes-vous ensuite *accroupies* par terre, pourquoi vous êtes-vous *blot-*

Digitized by Google

ties dans un coin, pourquoi enfin vous êtes-vous *récriées*, et presque *rebellées* lorsque vous m'avez aperçue, pourquoi vous êtes-vous *opiniâtrées* à rester?

Ces Messieurs se sont *ravisés*; ils s'étaient *immiscés* dans une mauvaise affaire, ils se sont *désistés*. Ma mère s'était *évertuée* à leur faire voir qu'ils ne réussiraient pas, elle s'était *ingéniée* pour les faire sortir de ce mauvais pas.

Ces animaux se sont *vautrés* dans le fumier.

On m'a dit que ces malheureux s'étaient *parjurés*.

RÈGLE. Le participe d'un verbe pronominal s'accorde avec le second pronom si ce pronom n'est pas complément indirect. (On le regarde alors comme complément direct, bien que la décomposition grammaticale ne semble pas toujours indiquer qu'il le soit.) Disons aussi que quelques verbes accidentellement pronominaux sont considérés comme essentiellement pronominaux lorsque leur signification diffère de celle qu'ils ont lorsqu'on les conjugue sous la forme ordinaire.

L'élève devra faire entrer les verbes suivants, employés au participe passé, dans des phrases de son invention :

Se *plaindre* — *se taire* — *s'apercevoir* — *se défier* — *se douter* — *se servir* — *se saisir* — *s'aviser* — *se prévaloir* — *s'attaquer* — *s'échapper* — *se trouver* — *s'attendre* — *se flatter* — *se jouer* — *se railler* — *se passer* — *se louer* — *s'adresser* — *s'attacher* — *s'étudier* — *se passer* — *se prendre* — *s'élever* — *se tarir*.

CORRIGÉ

Ma mère s'est *plainte* de votre conduite.

Toutes les élèves se sont *tues* à mon approche.

Eugénie s'est *aperçue* que vous pâlissiez.

Mes sœurs se sont *défiées* de vos intentions.

Vos camarades se sont *doutés* de ma complaisance envers eux, ils se sont *servis* de mes livres, ils se sont *saisis* de tous ceux qu'ils ont trouvés, ils se sont *avisés* d'un bon moyen pour se les procurer, tout simplement ils se sont *prévalus* de ma complaisance.

Dans cette chasse les chiens se sont *attaqués* à plus fort qu'eux, ils se sont *échappés* avec peine des dents des sangliers, ils se sont *trouvés* entourés de toute part, les chasseurs ne s'étaient pas *attendus* à un pareil résultat, ils s'étaient *flattés* de réussir, car, à la dernière chasse, les chiens s'étaient *joués* de toutes les difficultés.

Toutes mes compagnes se sont *raillées* de mon étourderie.

Pourquoi, messieurs, vous êtes-vous *passés* de manger des poires?

Ma sœur s'est beaucoup *louée* de votre complaisance.

Pourquoi, mesdames, ne vous êtes-vous pas *adressées* au jardinier?

Marie s'est *attachée* à m'être agréable, elle s'est *étudiée* à me plaire.

Comment les choses se sont-elles *passées*?

Mes maîtresses se sont *prises* d'affection pour moi.

Des vents violents se sont *élevés* sur les côtes de la mer.

Cette charmante fontaine s'est *tarie* cet été.

CLARISSE JURANVILLE.

NARRATION FRANÇAISE

Assassinat d'une jeune fiancée

SOMMAIRE. Mlle Emilie, après une soirée brillante où elle a dansé avec le jeune homme qu'elle doit épouser, se met au lit pour se livrer au sommeil qui doit la délasser de ses fatigues. Après s'être livrée à de douces pensées, elle commence à s'assoupir; un léger bruit la réveille; un homme qui était caché derrière les rideaux d'une fenêtre s'avance vers elle : ses terreurs, son désespoir. L'assassin est ému; mais il a juré de se venger parce que, depuis longtemps au service du père de la jeune fille, il a été chassé la veille ignominieusement. Le crime est consommé; le meurtrier se sauve par la fenêtre. Le lendemain tout est découvert : émotion générale; recherches de la justice. On ne découvre rien; mais le coupable, déclaré par les remords de sa conscience, vient se livrer lui-même.

DÉVELOPPEMENT

Mlle Emilie S... était sur le point de se marier. Après une soirée brillante où elle avait dansé avec son prétendu, elle était rentrée dans sa chambre et attendait le sommeil qui devait lui rendre ses forces épuisées par les fatigues du bal. Mais sa tête est encore tout agitée du bruit de la fête; son imagination s'égare dans ces souvenirs charmants et dans les espérances de l'avenir. Cependant la mort est à ses côtés, menaçante, horrible, inévitable! Pendant son absence, un homme s'est glissé dans sa chambre; il est là, à quelques pas de son lit; il attend que le sommeil se soit emparé d'elle; sa main est armée du poignard dont il doit la frapper, et, pleine de sécurité et de bonheur, la victime réclame elle-même le repos qui va encourager l'audace du meurtrier.

Quel est cet homme? Veut-il s'enrichir des dépouilles de la jeune fille? Est-ce ce riche écrin qui tente son infernale cupidité? Non; valet de la maison, il a reçu, il y a peu de jours, un ignominieux congé; il s'est imaginé faussement que c'est par une plainte de la jeune fille à son père que celui-ci l'a chassé; il a juré de se venger, et sa fureur ne peut s'assouvir que dans le sang de sa victime.

Qui pourrait peindre les sensations violentes dont son âme est agitée? Tout plein de sa furie, il recule parfois devant l'horreur du forfait. Il doute de lui-même. Il abandonnerait son projet s'il pouvait encore y renoncer; mais il ne peut fuir : il s'est laissé enfermer dans la chambre, et le moindre bruit, en provoquant des cris d'épouvante, l'exposerait à toutes les sévérités de la loi, sans lui laisser la cruelle satisfaction de les avoir méritées.

D'ailleurs, ne faut-il pas qu'il se venge? C'en est fait, le crime sera commis.

Elle commençait à céder au sommeil, lorsqu'un léger bruit la réveille et la remplit d'épouvante. A la lueur vacillante de sa lampe de nuit, elle a vu s'agiter le rideau épais qui s'étend devant sa fenêtre : son sang se glace dans ses veines; elle veut crier, la voix lui manque, et, mourante de terreur, elle voit s'a-

Digitized by Google

vancer vers son lit une grande figure noire qui lui paraît un de ces spectres malfaisants qu'elle a vus figurer dans les contes dont on troubla son enfance. Cependant elle s'est jetée hors de son lit; elle se précipite à genoux, les cheveux en désordre, les mains contre la terre : son attitude suppliante, ses gémissements étouffés, le tremblement convulsif qui s'est emparé d'elle, tout devrait toucher le cœur du barbare; il hésite, il s'épouvante de son forfait; mais, n'ayant déjà plus à choisir qu'entre le supplice et le crime, il a bientôt accompli son exécrable attentat.

Que va-t-il devenir? Ses idées se troublent; il croit bien qu'aucun bruit n'a été entendu au dehors, mais le moindre retard peut le perdre. Il se précipite vers la fenêtre, y attache un des rideaux derrière lesquels il s'était caché, et se laisse tomber dans la rue. Puis, il marche devant lui, sans savoir où il va, ce qu'il pourra dire pour expliquer son désordre, ce qu'il pourra faire pour apaiser sa conscience.

Le jour a paru; les domestiques de l'hôtel sont éveillés; la vue d'une fenêtre ouverte, d'un rideau pendant jusqu'à terre, a fait concevoir d'horribles soupçons. La nouvelle du meurtre s'est bientôt répandue; le malheureux père est au désespoir; tous ceux qui connurent la jeune fille fondent en larmes. Les magistrats sont informés; on cherche le coupable, mais on ne sait sur qui faire tomber les soupçons. Emilie était chérie de tout le monde, et pourtant elle a dû périr sous les coups d'un ennemi, puisque aucun vol n'a été commis. Comme on se perdait en vaines conjectures, un homme se présente chez un officier subalterne de la justice. Ses traits sont bouleversés, son visage porte l'altération d'une profonde émotion : tout annonce en lui le désespoir. « Vous cherchez un grand coupable, dit-il, je viens le remettre en vos mains; vous le voyez devant vous. J'ai voulu vous échapper, et je l'aurais pu; mais une puissance supérieure à la vôtre m'entraîne vers vous et me force à venir implorer, comme une grâce, une mort que vous me destinez comme châtiment. Depuis que mes mains ont trempé dans le sang, je n'ai pu trouver le repos; une fièvre brûlante a desséché tout mon être; des fantômes redoutables se sont présentés à mes regards effrayés; ma conscience, plus sévère que vos lois, plus redoutable que vos supplices, m'a livré à mille tortures; saisissez-vous de moi, et qu'une fin prompte et terrible me délivre d'une vie qui me fait horreur. »

COMPOSITIONS TIRÉES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

Discours de Guillaume, archevêque de Tyr, aux rois de France et d'Angleterre, Philippe-Auguste et Henri II, dans leur entrevue, en 1188.

Exposition du sujet. Philippe Auguste et Henri II, en guerre pour des contestations féodales, convinrent d'une trêve et d'une entrevue, entre Givors et Trie, sur les limites des deux Etats. Ils s'y rencontrèrent, le 21 janvier 1188, en présence de Richard Cœur-de-Lion et de Jean, les deux fils du roi d'Angleterre, du duc de Bourgogne, des comtes de Flandres, de Blois et de Champagne, des archevêques de Cantorbéry, de Reims et de Rouen. Au milieu de leurs délibérations, Guillaume, archevêque de Tyr, fut introduit, et annonça à l'assemblée qu'après le refus qu'avaient fait de la couronne de Jérusalem les rois de France et d'Angleterre, le sultan Saladin avait envahi la Judée, massacré les chevaliers et tous les chrétiens, pris la ville sainte et jeté dans les fers Guy de Lusignan, son dernier roi, et qu'à cette nouvelle, le souverain pontife était mort de douleur. Il engagea vivement les rois de France et d'Angleterre à venger l'affront que la religion chrétienne venait de recevoir. Profondément émus par son discours, tous les princes présents prirent la croix.

Messeigneurs,

La chrétienté a fait des efforts et des sacrifices inouïs pour s'emparer des lieux où s'est opérée l'œuvre divine de notre rédemption. La guerre sainte sera la plus belle épopée de l'humanité. Nous y avons vu se manifester tout ce que l'enthousiasme religieux peut donner de courage dans les privations et les fatigues d'un long voyage, à travers des pays inconnus, sous un climat brûlant, au milieu d'épidémies meurtrières; tout ce que la foi peut inspirer d'abnégation et d'énergie, en face d'ennemis fanatisés, se renouvelant sans cesse, toujours préparés à l'attaque et disputant pied à pied le terrain qu'il fallait conquérir.

Après une lutte acharnée, la victoire, vous le savez, finit par couronner l'héroïsme des chrétiens; nos étendards flottèrent sur les montagnes de la Judée, et la croix triomphante s'éleva sur les tours de Jérusalem.

Pendant quatre-vingt-huit ans, le royaume fondé par les croisés a pu se soutenir avec gloire, grâce à la discipline et à la bravoure des chevaliers auxquels était confiée la garde des lieux saints.

Mais, il y a trois ans, un redoutable conquérant apparut à l'horizon comme un nuage chargé de tempêtes et préludant à une immense dévastation.

Alors, rois de France et d'Angleterre, une députation vous fut envoyée pour vous offrir à l'un et à l'autre la couronne menacée de Jérusalem. Il ne fallait pas moins que la puissance de l'un des deux royaumes pour arrêter le torrent dévastateur. Votre refus fut l'arrêt de mort des chrétiens d'Orient.

La Judée est devenue la proie des féroces musulmans, le sang des martyrs a coulé à flots, tous nos braves chevaliers ont péri les armes à la main, les lieux saints sont profanés, Jérusalem est au pouvoir de Saladin, et Guy de Lusignan, son dernier roi, est dans les fers. De glorieux souvenirs ensevelis sous des ruines, voilà tout ce qui reste du christianisme dans la contrée qui fut son berceau, et dont la conquête nous a coûté tant de sang.

Cette grande catastrophe s'est accomplie à la faveur de vos chétives querelles féodales. Pendant que vous armiez vos sujets les uns contre les autres pour de vains titres ou pour la possession de quelques misérables lambeaux de terre, la chrétienté recevait un affront qui ne sera peut-être jamais réparé.

Le souverain pontife a été foudroyé par cette terrible nouvelle, et, quand elle sera connue, toutes les poitrines chrétiennes pousseront un cri de douleur et de vengeance.

Princes! que tout intérêt se taise devant le grand intérêt du christianisme vaincu, devant le désir d'effacer, avec le sang musulman, la tache imprimée sur le front de l'Europe. Armez-vous et donnez-vous la main. Il ne faut pas que l'histoire dise que l'in-

Digitized by Google

trépide Philippe, roi de France, que le vaillant Henri, roi d'Angleterre, environnés de leurs nobles vassaux, ont laissé honteusement, sans tirer l'épée, un barbare s'asseoir sur les débris de nos conquêtes, traîner dans la boue les cadavres de nos frères, et mutiler avec mépris les trophées de la religion qu'ils avaient juré de défendre. CUREL.

TRAITÉ COMPLET ET RAISONNÉ

D'ANALYSE GRAMMATICALE

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE SUR LA FONCTION DES MOTS

— SUITE —

Les *enfants* doivent *fuir* soignneusement la *société* des *méchants* et *rechercher* la *société* des *bons*; car *on se* modèle imperceptiblement sur *ceux que* l'*on* fréquente. « Es-*tu* de l'*ambre*? disait un *sage* à un *morceau* de *terre* odoriférante *qu'il* avait ramassée dans un *bain* : *tu me* charmes par ton *parfum*. — *Je* ne suis qu'une *terre* grossière, répondit-*elle*; mais *j'ai* séjourné quelque *temps* au *milieu* d'un *bouquet* de *roses*. »

CORRIGÉ DU DEVOIR

Les, art. simple, masc. plur., dét. *enfants*.
Enfants, nom comm., masc. plur., suj. de *doivent*.
Doivent, verbe trans., ind., prés., 3e pers. du plur., 3e conj.
Fuir, verbe trans., inf., prés., 2e conj., compl. dir. de *doivent*.
Soigneusement, adv., mod. *fuir*.
La, art. simple, fém. sing., dét. *société*.
Société, nom comm., fém. sing., compl. dir. de *fuir*.
Des, art. contr., masc. plur., dét. *méchants*.
Méchants, nom comm., masc. plur., compl. de *société*.
Et, conj., unit *fuir* à *rechercher*.
Rechercher, verbe trans., inf., prés., 1re conj., comp. dir. de *doivent*.
La, art. simpl., fém. sing., dét. *société*.
Société, nom comm., fém. sing., compl. dir. de *fuir*.
Des, art. contr., masc. plur., dét. *bons*.
Bons, nom comm., masc. plur., compl. de *société*.
Car, conj., unit *doivent* à *se modèle*.
On, pron. ind., masc. sing., suj. de *se modèle*.
Se modèle, verb. pron., ind., prés., 3e pers. du sing. 1re conj. *Se* est compl. dir.
Imperceptiblement, adv., mod. *se modèle*.
Sur, prép., unit *se modèle* à *ceux*.
Ceux, pron. dém., masc. plur., compl. ind. de *se modèle*.
Que, pron. rel., masc. plur., compl. dir. de *fréquente*.
L', mis par euphonie.
On, pron. ind., masc. sing., suj. de *fréquente*.
Fréquente, verbe trans., ind., prés., 3e pers. du sing. 1re conj.
Es, verbe subst., ind., prés., 2e pers. du sing., 4e conj.
Tu, pron. pers., fém. sing., suj. de *es*. Il représ. *terre*.
De, prép., annonce le sens partitif.
L' mis pour *le*, art. simp., masc. sing., dét. *ambre*.
Ambre, nom comm., masc. sing., att. de *tu*.
Disait, verbe trans., ind., impar., 3e pers. du sing., 4e conj.
Un, adj. num. card., masc. sing., dét. *sage*.
Sage, nom comm., masc. sing., suj. de *disait*.
A, prép., unit *disait* à *morceau*.
Un, adj. num. card., masc. sing., dét. *morceau*.
Morceau, nom comm., masc. sing., compl. ind. de *disait*.
De, prép., unit *morceau* à *terre*.
Terre, nom comm., fém. sing., compl. de *morceau*.
Odoriférante, adj. qual., fém. sing., qual. *terre*.
Que, pron. rel., fém. sing., compl. dir. de *avait ramassée*. Il représ. *terre*.
Il, pron. pers., masc. sing., suj. de *avait ramassée*. Il représ. *sage*.
Avait ramassée, verbe trans., ind., plus-que-parf., 3e pers. du sing., 1re conj.
Dans, prép., unit *avait ramassée* à *bain*.
Un, adj. ind., masc. sing., dét. *bain*.
Bain, nom comm., masc. sing., compl. circ. de *avait ramassée*.
Tu, pron. pers., fém. sing., suj. de *charmes*. Il représ. *terre*.
Me, pron. pers., masc. sing., compl. dir. de *charmes*.
Charmes, verbe trans., ind., prés., 2e pers. du sing. 1re conj.
Par, prép., unit *charmes* à *parfum*.
Ton, adj. poss., masc. sing., dét. *parfum*.
Parfum, nom comm., masc. sing., compl. circ. de *charmes*.
Je, pron. pers., fém. sing., suj. de *suis*. Il représ. *terre*.
Ne... que, adv., mod. *suis*.
Suis, verbe subst., ind. prés., 1re pers. du sing., 4e conj.
Une, adj. ind., fém. sing., dét. *terre*.
Terre, nom comm., fém. sing., attr. de *je*.
Grossière, adj. qual., fém. sing., qual. *terre*.
Répondit, verbe trans., ind., pass. déf., 3e pers. du sing., 4e conj.
Elle, pron. pers., fém. sing., suj. de *répondit*. Il représ. *terre*.
Mais, conj., unit *suis* à *ai séjourné*.
J' mis pour *je*, pron. pers., fém. sing., suj. de *ai séjourné*. Il représ. *terre*.
Ai séjourné, verbe intr., ind., pass. ind. 1re pers. du sing., 1re conj.
Quelque, adj. ind., masc. sing., dét. *temps*.
Temps, nom comm., masc. sing., compl. circ. de *ai séjourné*.
Au, art. cont., masc. sing., dét. *milieu*.
Milieu, nom comm., masc. sing., compl. circ. de *ai séjourné*.
D' mis pour *de*, prép., unit *milieu* à *bouquet*.
Un, adj. num. card., masc. sing., dét. *bouquet*.
Bouquet, nom comm., masc. sing., compl. de *milieu*.
De, prép., unit *bouquet* à *roses*.
Roses, nom comm., fém. plur., compl. de *bouquet*.

P. LAROUSSE.

Digitized by Google

COURS PRATIQUE D'ANALYSE LITTÉRAIRE

— 17e SIÈCLE —

LA FRANCE SOUS LE RÈGNE DE LA FRONDE

Que vois-je durant ce temps? Quel trouble, quel affreux spectacle se présente ici à mes yeux? La monarchie ébranlée jusqu'aux fondements; la guerre civile, la guerre étrangère, a lieu au dedans et au dehors; les remèdes de tous côtés plus dangereux que les maux; les princes arrêtés avec grand péril, et délivrés avec un péril plus grand encore; ce prince, que l'on regardait comme le héros de son siècle, rendu inutile à sa patrie dont il avait été le soutien, et ensuite, je ne sais comment, contre sa propre inclination, armé contre elle; un ministre persécuté et devenu nécessaire, non-seulement par l'importance de ses services, mais encore par les malheurs où l'autorité souveraine était engagée. Que dirai-je? Étaient-ce là de ces tempêtes par où le ciel a besoin de se décharger quelquefois? Et le calme profond de nos jours devait-il être précédé par de tels orages? Ou bien étaient-ce les derniers efforts d'une liberté remuante qui avait cédé la place à l'autorité de Louis? Non, non, c'est Dieu qui voulait montrer qu'il donne la mort et qu'il ressuscite; qu'il plonge jusqu'aux enfers, et qu'il en retire; qu'il ébranle la terre et la brise, et qu'il guérit en un instant toutes ses brisures.

BOSSUET.

QUESTIONNAIRE

— *Qu'est-ce que la Fronde?*

On nomme guerre de la Fronde une guerre civile qui éclata en France pendant la minorité de Louis XIV (1648-1653) entre le parti de la cour (la régente Anne d'Autriche et Mazarin, son principal ministre) et le parti de la noblesse et du Parlement. (Voir l'histoire de cette guerre.)

— *Quels sont les principaux personnages de ce drame plus ridicule que sérieux?*

Blanchénii et le conseiller Broussel, le coadjuteur de Paris Paul de Gondi (depuis cardinal de Retz), le prince de Conti, les ducs de Beaufort et de La Rochefoucauld. La Fronde eut cela de singulier que plusieurs femmes y jouèrent le rôle le plus important : mademoiselle de Montpensier, fille de Gaston et nièce de Louis XIII, la duchesse de Montbazon, la duchesse de Longueville, qui égara Turenne; en outre, tout s'y faisait avec une frivolité et une gaîté sans exemple.

— *Combien dura cette guerre?*

Cinq ans, avec des succès divers des deux côtés. Le comte de Saint-Aulaire en a écrit l'histoire.

— *D'où vient le nom de Fronde?*

Il y avait dans les fossés de Paris une troupe de jeunes gens qui se battaient à coups de pierre avec des *frondes*. Le Parlement rendit un arrêt pour défendre cet exercice; et, un jour qu'un opinant, un président parlant selon le désir de la cour, son fils, qui était conseiller, dit : « Quand ce sera mon tour, je *frondera*i bien l'opinion de mon père. » De là le verbe *fronder* et le mot de *frondeur*.

— *Dites [illegible] les mots de Bossuet, qui occupe un rang si é[illegible] épiscopal, et qui en occupe un si grand dans [illegible] littérature.*

Jacques-Bénigne Bossuet naquit à Dijon, le 27 mars 1627. Il montra, dès l'âge de six ans, les plus heureuses dispositions; à seize ans, il soutint sa première thèse, qui répandit un très-grand éclat sur sa personne. Conduit à l'hôtel de Rambouillet, il improvisa, après quelques moments de réflexion, un sermon qui étonna tous ceux qui l'entendirent. Le grand Condé commença dès lors avec le jeune orateur une amitié qui n'a fini qu'avec leur vie. En 1652, Bossuet reçut l'ordre de la prêtrise et le bonnet de docteur. Nommé ensuite chanoine de Metz, il fut souvent appelé à Paris pour les affaires du chapitre; il prêcha devant la reine-mère et le jeune roi.

De 1660 à 1669, Bossuet parvint à la plus haute réputation de l'Église, pour l'éloquence. Il eut l'insigne bonheur de ramener Turenne à la foi catholique. Ce fut alors qu'il composa le livre célèbre de l'*Exposition de la doctrine catholique*. A cette époque remontent ses rapports avec Arnaud et Nicole. En 1669, il reçut l'évêché de Condom (département du Gers). Deux mois après, il prononça l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre (16 novembre 1669). En 1671, le roi chargea le nouvel évêque de l'éducation du dauphin; de là trois admirables ouvrages : la *Politique de l'Écriture sainte*, *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*; *Discours sur l'histoire universelle*. Le 8 juin 1671, l'Académie s'honora elle-même en admettant dans son sein le puissant orateur, j'ai presque dit le grand poète. En 1681, Louis XIV lui conféra l'évêché de Meaux. Quel zèle! quel dévouement dans ce nouveau poste! En lisant l'ouvrage consacré à Bossuet par M. de Beaussel, on reste confondu d'étonnement devant cette vie si pleine de vertus, d'études, de savoir, de méditation, de travaux de toute espèce, de combats, de religion et d'éloquence. Bossuet avait presque atteint sa soixante-seizième année, lorsqu'il mourut, à Paris, le 12 avril 1704. L'aigle de Meaux prit son vol vers les cieux avant de voir le vide affreux de la cour de Louis XIV et les derniers malheurs qui remuèrent si profondément les entrailles de Fénelon.

(Voir comment Thomas, le cardinal de Maury, le cardinal de Beaussel, Chateaubriand, etc., etc., ont parlé de Bossuet.)

— *Que pensez-vous de ce fragment?*

C'est une peinture, sinon fort complète, du moins fort belle, de l'état de la France sous le règne de la Fronde. Le style en est simple, naturel, clair et net; point d'ambages; on ne sent tout de suite dans une atmosphère littéraire qui n'est plus celle du quinzième et du seizième siècles.

— *Quelle figure dans ces mots : La monarchie ébranlée, etc.?*

C'est une accumulation, où les idées se pressent dans un mouvement rapide, figure dont Bossuet a fait souvent usage.

— *De quelles guerres étrangères parle-t-il?*

Celle contre les Espagnols et celle contre les Allemands, que consacrèrent dans le souvenir des peuples les victoires de Rocroy (1643), Fribourg (1644), Nordlingen (1645), Lens (1648).

— *Quels princes furent arrêtés?*

Condé fut mis à la Bastille, où il resta treize mois, pour avoir ratifié l'administration de Mazarin.

— En faisant allusion à la détention de Condé, Bossuet dit : *Je ne sais comment?*

C'est qu'il ne veut pas voir l'orgueil blessé d'un prince qui fut toujours son ami.

— *Quel est ce ministre?*

Le cardinal Mazarin.

— *A quoi font allusion ces mots : L'autorité souveraine, etc.?*

A la régence d'Anne d'Autriche.

— *Le verbe déchanger est-il au propre ou au figuré?*

Ce verbe est ici employé au figuré. C'est une de ces expressions simples et familières à qui le génie de Bossuet a donné des lettres de noblesse.

— *Quelle est la figure depuis ces mots : Que dirai-je?*

C'est l'interrogation.

— *Quelle autre figure dans la dernière phrase?*

L'antithèse, qui est ici d'autant plus brillante qu'elle n'est pas un vain coquetis de mots opposés. L'antithèse, dans cette fin du fragment, est tout à la fois dans les mots et les pensées.

— *Que dites-vous enfin de ce morceau?*

Il n'était pas facile, à moins de rappeler des morceaux connus de tout le monde, de mieux inaugurer cette nouvelle série de nos exercices littéraires. Il semble que l'esprit humain va prendre son essor, sur les ailes de l'aigle de Meaux, vers des régions où l'atmosphère rayonne d'un éclat vif et pur. Et des hommes sont aujourd'hui assez insensés pour nous imposer fièrement la loi de leur néologisme amphigourique, en nous demandant de brûler ce que nous avons adoré jusqu'ici!

P. T. L.

HISTOIRE

DE

LA LITTÉRATURE EN FRANCE

CHAPITRE XIX

Seizième siècle — Renaissance

PROSATEURS

SOMMAIRE. — *Philosophie* : Ramus, Michel Montaigne, La Boétie, Charron. — *Université* : Professeurs célèbres. — *Philologie* : Guillaume Budé, Estienne, Robert Estienne, Henri Estienne, Adrien Turnèbe, Étienne Dolet, Despautère, Muret Jules et Joseph Scaliger, Isaac Casaubon. — *Traduction* : Amyot, Guillaume Duvair, Coëffeteau.

Philosophie. — Depuis le jour où le christianisme conquit les Gaules, jusqu'à la fin du quinzième siècle, la théologie gouverna le monde intellectuel et mo-

Digitized by Google

ral. Mais lorsque l'antiquité sortit de ses ruines, le monde païen, avec ses sciences, ses doutes, sa philosophie, se trouva en présence du monde chrétien, et le moyen âge, avec sa crédulité, disparut devant l'antiquité qu'il avait évoquée, devant le doute qui devait discuter sa croyance, et la réforme qui devait la mutiler.

De là cette lacune philosophique ou plutôt théologique du seizième siècle, car la philosophie, jadis détrônée par la théologie, reparut au contraire dans tout son éclat, et l'on quitta saint Augustin pour revenir à Sénèque, le plus pur représentant des écoles philosophiques du paganisme.

Toutefois, bien que la scolastique eût fait son temps, il ne fut pas facile de l'abattre. Le vieil arbre avait jeté de profondes racines, et il écrasa dans sa chute *Pierre la Ramée*, né en 1502 ou 1515, dans un village du Vermandois, et plus connu sous le nom latin de *Ramus*.

Son aïeul, gentilhomme liégeois, ruiné par les guerres, était venu s'y fixer et y exploiter du charbon. Son père, trop pauvre pour le faire instruire, l'employa d'abord à paître des troupeaux; mais cet enfant, tourmenté par le désir d'apprendre, s'enfuit à l'âge de huit ans et se rendit à Paris, où il parvint, à force de persévérance, à entrer en qualité de domestique au collége de Navarre.

Il ne pouvait disposer que de ses nuits; il les consacra courageusement à l'étude. Cette énergique discipline porta ses fruits; il fut bientôt en état de soutenir une thèse, et s'annonça pour un réformateur.

Son dégoût pour les subtilités et le pédantisme de la scolastique le jeta dans un excès contraire; il voulut prouver que *tout ce qu'Aristote avait enseigné n'était que faussetés et chimères*. Ce fut là le sujet de sa thèse et de deux traités dont il la fit suivre (1).

L'Université fut épouvantée de l'audace de *Ramus* contre Aristote, qui triomphait encore dans son docte sein. Tous les péripapétéiciens se levèrent en masse, et surprirent au roi la défense à ce novateur d'écrire ou d'enseigner.

Mais Henri II lui rendit cette liberté, grâce au cardinal de Lorraine, et le nomma successivement à une chaire de philosophie et d'éloquence. *Ramus* prit aussi part aux disputes grammaticales, et là encore il voulut réformer.

A la fin, cette fureur de réforme lui suscita tant d'ennemis, qu'il fut contraint de quitter la France. Dans ses voyages, il embrassa publiquement la religion réformée, dont il partageait depuis longtemps en secret les principes. Sa mauvaise étoile le ramena en France, où il périt dans le massacre de la Saint-Barthélemy (1572).

Ramus a écrit sur presque tous les sujets; il a fait particulièrement des *traités de logique, de rhétorique, d'arithmétique, de grammaire;* des *Commentaires sur les Géorgiques et les Bucoliques de Virgile*, une *Vie de Cicéron*, etc., etc.

La plupart de ces ouvrages sont fort curieux et ne manquent ni de science ni de méthode.

Le scepticisme avait armé Ramus contre la scolastique. Après s'être caché sous une forme dogmatique, et avoir opposé aux doctrines du moyen âge les doctrines de l'antiquité, il prit enfin sa forme propre avec Michel Montaigne, l'esprit le plus original du seizième siècle, et ruina définitivement dans l'aristocratie, à laquelle il s'adressait, toutes les croyances du passé.

Michel de Montaigne, né au château de ce nom, en 1538, d'un gentilhomme périgourdin, qui lui donna une éducation bizarre. A côté de sa nourrice, le jeune Montaigne eut un précepteur allemand, qui ne lui adressait jamais la parole qu'en latin. Ainsi en usaient tous ceux qui l'entouraient, en sorte qu'à six ans la langue latine était devenue sa langue maternelle : de là, cette forme latine, empreinte si profondément dans son style. Quant au grec, il l'apprit plus tard, et pour cette raison ne le sut jamais aussi bien.

Homme de guerre et homme du monde, il vit la cour et porta, dans les devoirs d'une vie insouciante et active, la paresse et l'observation qu'il devait au bien-être de son premier âge et à l'habitude de ne juger des choses que d'après lui-même. Ami de presque tous les hommes célèbres de son temps, d'un commerce facile et d'un caractère peu fait pour braver les orages politiques, il se résolut à ne plus vivre qu'avec ses livres et lui-même, dès que les tumultes de l'Etat prirent un caractère effrayant.

C'est en 1572, à l'âge de trente-quatre ans, qu'il commença d'écrire, et sous le titre d'*Essais*, il nous a laissé un long ouvrage moral et philosophique, dans lequel il s'est proposé de peindre l'homme tout entier et tel qu'il est partout, et, pour y arriver, il commença par s'examiner lui-même.

Montaigne a défini l'homme un être *ondoyant et divers* : c'est de lui surtout que la définition est vraie. Il réfléchit tous les caprices, tous les côtés de l'homme, toutes les faces de ce prisme dont on ne parviendra jamais à décomposer toutes les couleurs. Son livre, c'est l'histoire successive de tous les mouvements de notre nature *ondoyante et diverse*. Aussi le cardinal Du Perron appelle-t-il les *Essais*, le *Bréviaire des honnêtes gens*.

En littérature, en politique, chacun disait : Je sais tout. Montaigne prend pour devise : *Que sais-je?* Ce n'est pas un pyrrhonisme absolu, mais un scepticisme qui proclame la liberté de conscience, et conserve saine et sauve la moralité humaine.

Ce n'est point à propos des devoirs de chacun envers son pays, moins encore à propos de Dieu que l'auteur des *Essais* dit : *Que sais-je?* mais à propos des érudits, des savants et des philosophes. Il a même soin de *désavouer d'avance* tout ce que sa plume pourrait tracer de contraire à la croyance de l'Eglise, et déclare qu'il veut mourir dans la foi catholique, apostolique et romaine, où il est né.

Du reste, ce pyrrhonien ne l'était guère quant au cœur, comme le prouve son chapitre sur l'*Amitié*. « Au demourant, dit-il, ce que nous appelons amys et amitiez, ce ne sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. En l'amitié de quoi je parle, elles se meslent et confondent

(1) *Nouvelle Logique* et *Remarques sur la Logique d'Aristote.*

Digitized by Google

l'une en l'autre, d'un meslange si universel qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoy je l'aimois (1), je sens que cela ne se peut exprimer qu'en respondant : parce que c'estoit luy, parce que c'estoit moy. Il y a au delà de tout mon discours, et de ce que j'en puis dire particulièrement, je ne sçay quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous estre vus, et par des rapports que nous oyons l'un de l'autre : qui faisoient en nostre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports : je croy par quelque ordonnance du ciel. . . . . .

» Ayant si peu à durer (l'amitié) et ayant si tard commencé, car nous estions deux hommes faicts, et lui plus de quelques années, elle n'avoit point à perdre de temps. Et n'avoit à se reigler au patron des amitiez molles et régulières, auxquelles il faut tant de précautions de longue et préalable conversation. Cette-cy n'a point d'autre idée que d'elle-même et ne se peut rapporter qu'à soy. Ce n'est pas une spéciale considération, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille ; c'est je ne sçay quelle quintessence de tout ce meslange, qui ayant saisi toute ma volonté, l'emmena se plonger et se perdre dans la sienne, qui ayant saisi toute sa volonté, l'emmena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille. Je dis perdre à la vérité, ne nous réservant rien qui nous fust propre, ny qui fust ou sien ou mien. »

Montaigne est un penseur capricieux et profond, qui se laisse mener par le train de ses idées vers tous les points où peut se porter la méditation humaine ; qui écrit tour à tour sur la poésie, la médecine, l'histoire naturelle, la poétique, les religions et la morale selon ses humeurs et à sa guise. Aussi les *Essais* sont-ils moins un livre qu'un journal intellectuel et moral, où tout se trouve au gré du hasard.

Montaigne estime surtout, comme historiens, ceux qui ont vu de près les affaires, qui y ont pris part ; comme philosophes, il aime ceux qui vont droit au but ; il hait les longues préparations et les détours ; il ne lui faut point d'*allèchement* ni de *saulce*, il mange bien la *viande toute crue*.

Montaigne a peint admirablement le caprice de son esprit et de son indifférence dédaigneuse pour toute méthode : « Je n'y ai point, dit-il, d'autre sergent de bande à ranger mes pièces que la fortune ; à même que mes resveries se présentent, je les entasse ; tantôt elles se pressent en foule, tantôt elles se pressent à la file. Je veux qu'on voie mon pas naturel et ordinaire et aussi détraqué qu'il est ; je me laisse aller comme je me trouve... »

Comme il a le mieux peint son humeur, Montaigne a le mieux défini son style : « C'est aux paroles, dit-il, à servir et à suyvre, et que le Gascon y arrive si le François n'y peut aller. Je veux que les choses surmontent et qu'elles remplissent de façon celui qui escoute, qu'il n'aye aucune souvenance des mots. Le parler que j'ayme, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche ; un parler succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et peigné, que véhément et brusque, plustot difficile qu'ennuyé, esloigné d'affectation, desréglé, descousu et hardy..., etc. » Tel est, en effet, le style de Montaigne.

En résumé, comme philosophe, Montaigne a peint l'homme tel qu'il est, sans l'embellir avec complaisance, et sans le défigurer avec misanthropie. Ses écrits ont un caractère de bonne foi qui lui est particulier ; ce n'est pas un livre qu'on lit, c'est une conversation qu'on écoute. Il persuade d'autant plus qu'il paraît moins enseigner. Il parle souvent de lui, *mais* de manière à vous occuper de vous ; et il n'est ni vain, ni ennuyeux, ni hypocrite, trois choses très-difficiles à éviter quand on se met soi-même en scène dans ses écrits. Il n'est jamais sec ; son âme on son caractère est partout. Et quelle foule d'idées sur tous les sujets ! quel trésor de bon sens ! que de confidences où son histoire est aussi celle du lecteur ! heureux qui retrouvera la sienne dans ce chapitre sur l'amitié, qui a immortalisé le nom de Montaigne !

Comme écrivain, il a imprimé à la langue une sorte d'énergie familière qu'elle n'avait pas avant lui, et qui ne s'est point usée parce qu'elle tient à celle des sentiments et des pensées, et qu'elle ne s'éloigne pas du génie de notre idiome.

C'est à Montaigne, en un mot, que commence la longue et majestueuse époque de notre littérature classique ; et son livre est le premier, par rang d'ancienneté et de gloire, de tous ces chefs-d'œuvre qui sont la part du génie français dans le grand œuvre du perfectionnement de l'esprit humain.

Daunou a ainsi défini l'attrait qu'on éprouve pour Montaigne : « Philosophe, non de profession, mais par nature, sans programme et sans système ; observant toujours et n'enseignant jamais, il laisse errer sa pensée et sa plume à travers tous les sujets qu'elle rencontre. »

La Boëtie, qui a inspiré à Montaigne la belle page qu'on vient de lire sur l'amitié, naquit en 1530, à Sarlat, et mourut en 1563, d'une mort prématurée, dans toute la vigueur de l'âge et du talent, mais en lui les talents avaient devancé l'âge.

Excellent citoyen, au dire de l'auteur des *Essais*, et *très-ennemi des remuements*, il dérogea, dans la pratique, à sa modération dans son *Traité de la servitude volontaire*, qu'il publia à l'âge de dix-huit ans ; c'est le monument le plus hardi de la liberté de penser au seizième siècle.

La Boëtie y montre d'abord combien la servitude est contraire aux désirs et aux lois de la nature ; tous les êtres, chacun à sa manière, protestent contre elle. Cette tyrannie que repoussent et l'homme et les animaux, comment s'est-elle donc établie ? par la coutume. Comment se maintient-elle ? par le concours et l'appui de quelques tyrans subalternes.

Moins souple et moins pittoresque dans son style que Montaigne, il est plus concis et plus énergique.

Charron (Pierre), né à Paris en 1541, mort en 1603, s'est montré, dans son *Traité de la sagesse*, moins saillant, moins original que Montaigne, dont il était le disciple et l'ami, dans ses *Essais*, et pourtant cet ouvrage, remarquable par la correction du style, qualité alors très-rare, et surtout par la pureté de la morale, a valu à son auteur un nom durable.

(1) La Boëtie.

Digitized by Google

Toutefois, le moraliste y oublie si souvent le théologien, que le fameux jésuite Garasse y dénonça des hérésies.

On lui doit aussi un *Traité des trois vérités* (existence de Dieu, vérité du christianisme, vérité du catholicisme), qui a joui aussi d'une grande estime, mais son *Traité de la sagesse*, encore aujourd'hui le meilleur traité de morale que nous ayons, est son plus bel ouvrage.

Le langage de Charron ne coule pas avec assez d'abondance; il est traversé d'un nombre trop grand de divisions et de subdivisions, de définitions et de distinctions; il n'a pas le tour d'esprit de celui de Montaigne, tout en lui ressemblant à beaucoup d'égards.

BURON.

TRAITÉ DE RHÉTORIQUE

CHAPITRE X

DE L'ÉLOCUTION (*suite*)

Des Tropes et des autres figures de mots.

Les *Tropes* sont, comme nous l'avons dit, des figures qui changent la signification des mots; nous comprendrons donc toutes les figures de mots dans trois divisions : 1° Figures de sens ou Tropes; 2° Figures de grammaire; 3° Figures de construction.

Il y a trois tropes principaux auxquels se rattachent les autres, ce sont : la *métaphore*, la *métonymie* et la *synecdoche*.

I. La *métaphore* transporte la signification propre d'un mot à une autre signification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison faite dans l'esprit, mais non exprimée. Toute métaphore est donc le résultat d'une comparaison mentale, et elle est bien préférable à la comparaison quand l'idée est assez claire pour être facilement comprise, car elle laisse au lecteur le plaisir de trouver lui-même la ressemblance. La métaphore est la plus fréquemment employée et en même temps la plus belle de toutes les figures; elle donne au style la richesse, la couleur et la vie; elle personnifie les idées abstraites, les choses inanimées; elle donne un corps aux objets moraux ou métaphysiques, etc. On dit par métaphore : *le feu* du courage, un regard *étincelant*, des passions *sans frein*, des préjugés *enracinés*, le *fruit* du crime, les *traits* du courroux céleste, une éloquence *chaleureuse*, *la voix* du sang qui *crie* vengeance, un flot *épouvanté*, la *fureur* d'un torrent ou d'un incendie, la *dureté* de l'âme, la *rapidité* de la pensée, les *couleurs* de la vérité, la *pénétration* de l'esprit, la *clef* d'une science, des soldats *ensevelis* dans le sommeil, des hommes *ivres* d'orgueil, de sang, de carnage, de plaisir, d'éloges, etc.

Voltaire, pour désigner Fénelon et Bossuet, a placé deux métaphores dans un seul vers :

Le *cygne* de Cambrai, l'*aigle* brillant de Meaux.

Le même poète emploie encore cette figure dans *Zaïre* :

Le Dieu qui rend la force aux plus faibles courages
Soutiendra ce *roseau* plié par les orages.

Il en tire une image magnifique dans la tragédie d'*Alzire* :

Votre hymen est le *nœud* qui joindra les deux mondes.

Bossuet nous montre avec la même hardiesse « *l'Océan étonné* de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers et pour des causes si différentes. »

Les métaphores abondent dans ces lignes de La Bruyère :

« L'on voit des gens *énivrés*, *ensorcelés* de la faveur... *Pressez*-les, *tordez*-les, ils *dégouttent* l'orgueil, l'arrogance, la présomption; ils croient que les hommes *se relayent* pour les regarder. » (La Bruyère).

Nulle tournure ne donne au style plus de force et de vivacité; la comparaison ralentirait, la métaphore entraîne en supprimant toutes les idées intermédiaires. Il s'agit de dire que Frédéric Barberousse pénétra dans le repaire des Burgraves : ce n'est pas ainsi que parle le poète :

Et l'*aigle* vint s'abattre au milieu des *vautours*.
(Victor Hugo.)

Pour rappeler l'invasion des barbares, deux vers suffisent et font image :

Quand l'*ouragan du Nord* sur les débris de Rome
De *sa sombre avalanche* étendit le *linceul*.
(A. de Musset.)

Faut-il exprimer le bonheur de l'homme à qui ses aïeux ont laissé un nom honorable?

En ce temps périssable et si périssable,
Heureux le fils qui, las de fonder sur le sable,
Trouve encor chez les siens un immobile autel,
Et marche à *la clarté de l'honneur* paternel!
(V. de Laprade.)

Le même poète emploie heureusement cette figure dans un de ses plus gracieux tableaux :

Au bord du lac, un jour, sous l'aune et sous le frêne,
J'ai vu Myrto *tordant l'or* de ses blonds cheveux;
Des *perles* en tombaient et *ruisselaient* les flots bleus.

La métaphore est, comme on le voit, d'un usage universel; elle convient à tous les sujets, prend tous les tons, et frappe également l'esprit et les sens de l'auditeur. Par une image pittoresque, elle rend sensible une idée abstraite; elle relève une idée commune par la noblesse de l'expression; elle permet à l'orateur de se créer une diction nouvelle avec des mots anciens. Mais, pour être bonne, elle doit remplir plusieurs conditions. La première, c'est de n'être point tirée de sujets bas, puisqu'il est plutôt dans sa nature de relever l'expression que de l'abaisser : aussi a-t-on blâmé avec raison Tertullien, qui appelle le déluge la *lessive générale de la nature* : et Benserade, qui l'imite en disant :

Dieu *lava bien la tête* à son image.

les rapports entre les termes de la comparaison doivent être justes et faciles à saisir; ainsi Linguet a eu tort de dire :

« Je *remonterai à la base* de vos opérations. »

parce qu'on ne remonte pas à une base et que ces deux mots réunis impliquent une contradiction.

Lorsque saint Louis apparaît à Henri IV,

De la divinité *les rayons étincelles*
Rejaillaient sur son front des beautés immortelles.
(Voltaire).

Digitized by Google

l'image est fausse, car des étincelles ne peuvent rien étaler.

> Avec lui vainement je voudrais vous lier :
> Son cœur est *un lopis qui n'a pas d'escalier.*
> (Victor Hugo.)

Ici la métaphore est forcée, tirée de trop loin et peu naturelle. On peut en dire autant de ces autres vers du même poète :

> L'allée est aplanie où, dans le sable fin,
> Et *de sa petitesse étalant l'ironie,*
> Son *pied* charmant *semblait rire* à côté du mien.

On comprend difficilement *un pied qui semble rire en étalant l'ironie de sa petitesse.* Théophile a dit : *Je laverai mes mains dans les ondes* de tes cheveux, métaphore doublement mauvaise, parce qu'elle présente à la fois une idée triviale et une comparaison peu sensible.

Il arrive souvent, même à des écrivains de mérite, de se laisser entraîner par le feu de la composition, et de perdre de vue l'idée première dans une suite de métaphores : c'est ainsi que Malherbe a dit :

> Prends ta *foudre,* Louis, et va, comme un *lion...*

C'est Jupiter, et non un lion, qui marche avec la foudre.

> Et les jeunes zéphyrs de leurs chaudes haleines
> Ont *fondu l'écorce* des eaux.
> (J.-B. Rousseau.)

Une écorce ne *fond* pas. On lit maintenant dans *le Cid :*

> Malgré des *feux* si beaux qui *troublent* ma colère.

Des *feux qui troublent* une colère sont d'un goût au moins douteux ; pourtant, dans l'origine, l'expression était plus défectueuse encore ; Chimène disait :

> Malgré des feux si beaux qui *rompent* ma colère.

et cela était complétement inintelligible.

Rien n'est plus choquant que cette incohérence entre les différents termes d'une métaphore ; elle est quelquefois dissimulée sous la pompe et l'harmonie de la phrase, mais elle n'échappe pas à celui qui ne se paye point de mots et qui va d'abord chercher la pensée, en faisant abstraction de tous les ornements qui l'entourent. Voulez-vous être sûr que votre métaphore est juste : réduisez-la à sa plus simple expression, pesez chacun des termes qui la composent, et vous ne serez pas exposé à dire, avec les personnages du théâtre moderne, cette sottise devenue proverbiale et qui peut passer pour le chef-d'œuvre de l'incohérence :

> *Le char de l'État navigue sur un volcan.*

Chaque langue a ses métaphores particulières que les autres langues n'admettent pas ; c'est ainsi que nous disons : des *entrailles* de père, mettre *la lumière sous le boisseau, l'aile* droite et *l'aile* gauche d'une armée, etc.

Enfin, il faut éviter avec soin les métaphores usées et devenues ridicules par l'abus. Telle expression, brillante il y a quelques années, est insupportable aujourd'hui. On ferait rire en parlant sérieusement de l'*horizon politique,* de l'*épée de Damoclès,* du *lit de Procuste,* du *cercle de Popilius,* de la *lance* d'*Achille,* symbole de la liberté de la presse ; il n'est plus permis de dépeindre les traits *enchanteurs,* les cheveux d'*ébène,* les dents d'*émail,* le teint de *lis,* les lèvres de *rose,* il faut renvoyer toutes ces vieilleries *où sont les neiges d'antan* dans la compagnie des *brises du soir,* des forêts *mystérieuses,* des chaumières *paisibles,* des *riantes* prairies *émaillées de fleurs,* des fontaines de *cristal,* etc., etc.

Lorsque la métaphore se prolonge, elle prend le nom d'*allégorie.* Dumarsais indique ainsi la nature de cette figure : « Tous les mots d'une phrase ou d'un discours allégorique forment d'abord un sens littéral, qui n'est pas celui qu'on a dessein de faire entendre ; les idées accessoires dévoilent ensuite facilement le véritable sens qu'on veut exciter dans l'esprit ; elles démasquent, pour ainsi dire, le sens littéral étroit, elles en font l'application. » En effet, toute bonne allégorie doit être claire, et justifier ce vers d'un poète qui donne à la fois la définition et l'exemple :

> L'Allégorie habite un palais diaphane.

Cette figure se prolonge quelquefois jusqu'à la fin du morceau : telle est l'ode où Horace compare la république à un navire battu par les vents ; telle est encore l'idylle si connue de madame Deshoulières :

> Dans ces prés fleuris
> Qu'arrose la Seine,
> Chercheez qui vous mène,
> Mes chères brebis, etc.

Trois écrivains ont usé d'une allégorie semblable pour rendre des pensées analogues :

« L'on voit Eustrate assis dans sa nacelle, où il jouit d'un air pur et d'un ciel serein ; il avance d'un bon vent et qui a toutes les apparences de devoir durer ; mais il tombe tout d'un coup, le ciel se couvre, l'orage se déclare, un tourbillon enveloppe sa nacelle, elle est submergée. » (La Bruyère).

Il est facile de reconnaître l'homme qui passe soudain du calme du bonheur à l'adversité.

> Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
> Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
> Il est bien malaisé de régler ses désirs ;
> Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
> (La Fontaine.)

La vie est encore comparée à une navigation dans ces trois vers :

> Nous avons vu sur la mer de ce monde
> Errer au gré des flots notre nef vagabonde.
> Il est temps de jouir des délices du port.
> (Racan.)

Il est inutile d'ajouter que, pour être juste, l'allégorie doit, jusqu'à la fin, rester dans le même ordre d'idées ; l'incohérence des comparaisons y serait aussi choquante que dans la métaphore, et la faute est plus facile à commettre puisque la figure a plus d'étendue. Il est facile, du reste, de se rendre compte de la différence qui existe entre la comparaison proprement dite et l'allégorie : on sait par cœur cette comparaison de Boileau sur l'Idylle :

> Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
> De superbes rubis ne charge point sa tête, etc.

André Chénier a traité le même sujet par allégorie :

Digitized by Google

De Pange, c'est vers toi qu'à l'heure du réveil
Court cette jeune fille au teint frais et vermeil.
Va trouver mon ami, va, ma fille nouvelle,
Lui disai-je. Aussitôt, pour te paraître belle,
L'eau pure a ramené son front, ses yeux brillants;
D'une étroite ceinture elle a pressé ses flancs;
Et des fleurs sur son sein, et des fleurs sur sa tête,
Et sa flûte à la main, sa flûte qui s'apprête
A dérider un jour les pipeaux de Segrais,
Seuls connus parmi nous aux nymphes des forêts, etc.

Il arrive quelquefois qu'on ne trouve pas de terme qui soit le signe propre de l'idée qu'on veut rendre : on est obligé alors de recourir à un autre mot, et on choisit naturellement celui qui représente l'idée la plus rapprochée de celle qu'il s'agit d'exprimer. Cette substitution de mots est une véritable métaphore, qui prend le nom particulier de *catachrèse*, c'est-à-dire *abus*. Ce n'est en effet que par une extension un peu forcée que procède cette figure. Ainsi, parce que les feuilles des plantes sont plates et minces, on donne le nom de feuilles à une foule d'objets analogues : une *feuille* de papier, une *feuille* d'or, une *feuille* d'étain, une *feuille* de fer-blanc, une *feuille* de carton, les *feuilles* d'un paravent, le talc se lève par *feuilles*, etc. On dit *bâtir* un vaisseau, quoique ce mot ne convienne qu'à la construction des maisons, un *parricide* pour celui qui a tué sa mère, bien que le mot, dans le sens rigoureux, ne s'applique qu'au meurtrier de son père ; *ferrer d'argent* une cassette, un cheval, pour signifier garnir d'argent au lieu de fer; *aller à cheval sur un bâton*, locution qui, toute populaire qu'elle paraisse, se trouve cependant dans les satires d'Horace.

II. La *Métonymie*, d'après son étymologie et dans le sens le plus général, consiste à mettre un nom pour un autre. D'après cette définition, elle paraîtrait à la rigueur comprendre tous les autres tropes; mais elle s'en distingue cependant en ce qu'elle est restreinte aux cas suivants :

Elle prend :

1° *La cause pour l'effet*, et *l'effet pour la cause :* Vivre de son *travail*; Pélion n'a plus d'*ombre;* il n'y a plus de *Pyrénées*; *Cérès* pour le blé, *Bacchus* pour le vin, *Vulcain* pour le feu, *Pallas* pour l'huile, *Neptune* pour la mer, *Mars* pour la guerre, un *Cicéron* pour les œuvres de Cicéron, un *Raphaël* pour un tableau peint par Raphaël, la *pâle* mort, les *noirs* soucis, etc.

Sa main désespérée
M'a fait boire la *mort* dans la coupe sacrée.
Devant le vestibule, aux portes des enfers,
Habitent les soucis et les regrets *amers*,
La *pâle* maladie et la *triste* vieillesse.
(Delille.)

Mais votre *Erard*, faussé par l'humide atmosphère,
Appelle en sons douteux les soins de l'accordeur.
(H. Murger.)

2° *Le contenant pour le contenu :* Il aime le *théâtre* pour les œuvres dramatiques, la *table* pour la bonne chère, la *bouteille* pour le vin, le *ciel* pour Dieu, etc.

La terre se tut devant Alexandre, pour *les peuples de la terre*.

Amis, laissons le Nord ébranler nos forêts,
En cercle autour de l'âtre où Trilby s'égosille,
A la ronde passons *ce cristal qui pétille*
Il épanchements joyeux sous des flots de vin frais.
(Joséphine Soulary.)

Tout Paris a la grippe et boit de la tisane.
(H. Murger.)

Madrid, de ses muleta écoutant les grelots,
Sur son fleuve endormi promène ses falots.
(A. de Musset.)

3° *Le signe pour la chose signifiée* : le *sceptre* pour la puissance royale, la *houlette* pour la condition du berger, la *robe* pour la magistrature, l'*épée* pour la profession militaire.

Elle porta chez lui *ses penates*, un jour
Qu'il était allé faire à l'aurore sa cour.
(La Fontaine.)

A la fin j'ai quitté *la robe* pour *l'épée*.
(Corneille.)

En vain au *lion* belgique
On voit l'*aigle* germanique
Uni sous les *léopards*.
(Boileau.)

Il prit, quitta, reprit *la cuirasse et la haire*
(Voltaire.

Sous les *cyprès* anciens que de *saules* nouveaux!
(A. de Musset.)

La paix ici-bas n'est qu'un rêve :
Un peuple, en abdiquant *le glaive*,
Abdique et son nom et ses droits.
Malheur aux races amollies
Reniant leurs saintes folies
Et brisant *l'épée* ou la *croix!*
(V. de Laprade.)

4° *Le lieu pour la chose qui s'y fait :* un *damas* pour une étoffe ou un sabre de Damas; du *champagne*, du *bordeaux*, du *cognac* pour du vin ou de l'eau-de-vie provenant de ces pays; un *cachemire* pour un châle de cette contrée, de la *faïence* parce que la vaisselle de ce nom fut fabriquée d'abord à Faenza; le *Lycée*, le *Portique*, l'*Académie*, pour les systèmes philosophiques qui y étaient enseignés; la *Sorbonne*, pour les professeurs et les théories de cet établissement, etc.

Autour d'un *caudebec* j'en ai lu la préface.
(Boileau.)

Ains peu me chaut qu'elle dorme enfouie
Cent ans et mois, si mon ombre esjouie
Peut veoir ung jour quelque clerc ingéni,
La retreuvant en cestui vase antique,
Benoistement pouster au coniecu
Le cuidant estre ou *Falerne* ou *Massique*.
(Joséphine Soulary.)

5° *Le possesseur pour la chose possédée* ou *le patron d'un édifice pour l'édifice même : Notre-Dame-de-Paris, Saint-Pierre de Rome*. Virgile a dit : Déjà brûle *Ucalégon* pour le palais d'Ucalégon.

David triomphe : *Achab* seul est détruit.
(Racine.)

On peut aussi rattacher à ce cas le nom du souverain pris pour les monnaies frappées à son effigie : des *philippes*, des *louis*, des *napoléons*, etc.

6° *Les parties du corps* pour les passions ou les sentiments dont on suppose qu'elles sont le siége : Un bon *cœur*, une forte *tête*, une mauvaise *langue*, etc.

Ventre affamé n'a pas d'oreilles
Belle tête! dit-il, mais de *cervelle* point.
(La Fontaine.)

Rodrigue, as-tu du *cœur?*
(Voltaire.)

7° *Le nom abstrait pour l'adjectif concret :* L'*esclavage* pour les esclaves, la *tyrannie* pour les tyrans, l'*envie* pour les envieux, l'*amitié* pour les amis; Votre *Grandeur*, Votre *Eminence*, Votre *Majesté*, etc.

Digitized by Google

Sa préciosité changea lors de langage. (La Fontaine.)

Souvent la *tyrannie* a d'heureuses prémisses. (Racine.)

La vieillesse chagrine incessamment amasse. (Boileau.)

Nous n'avions fait que rire et causé qu'un moment,
Quand *sa vivacité* coudoya ma *paresse*.
(A. de Musset.)

III. La *synecdoche* est une sorte de métonymie qui restreint la signification d'un mot du sens général à un sens particulier, ou qui l'étend au contraire d'un sens particulier à un sens général.

Elle prend :

1° *Le genre pour l'espèce* et quelquefois l'*espèce pour le genre* : Les *mortels* pour les hommes; des *méandres* pour des détours sinueux, etc.

La *volatile* malheureuse
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna.
(La Fontaine.)

Il est bon de remarquer que la synecdoche de l'espèce pour le genre est fort rare.

2° *La partie pour le tout* et *le tout pour la partie* : Vingt *feux* pour vingt ménages; cinquante *chevaux* pour cinquante cavaliers; de beaux *ombrages* pour de beaux arbres; des *voiles* pour des vaisseaux; cette ville est habitée par dix mille *âmes*; c'est un singulier *corps*; le *Tibre* pour l'Italie, le *Nil* pour l'Égypte, *mai* pour le printemps, etc.

La *Seine* a des Bourbons, le *Tibre* a des Césars.
(Boileau.)

Là, depuis trente *hivers*, un hibou retiré, (*Id.*)

J'ignore le destin d'une *tête si chère*. (Racine.)

Messieurs! cria d'abord notre *moustache rousse*.
(A. de Musset.)

3° Le *singulier pour le pluriel* et un *nombre déterminé pour un nombre incertain* : L'*ennemi* pour les ennemis, le *Français* pour les Français, le *savant* pour les savants; ou lit dans les *prophéties* pour dire dans un des prophètes, *nous* au lieu de *je*, etc.

Vous savez, et Calchas vous l'a *mille fois* dit. (Racine.)

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.
(Boileau.)

4° *La matière dont une chose est faite pour la chose elle-même* : Le *fer* pour l'épée, l'*airain* pour les cloches ou les canons, l'*argent* pour des pièces de monnaie, un *castor* pour un chapeau fait en poil de castor, la *bure* pour un vêtement simple, la *pourpre* pour le manteau des cardinaux et des empereurs, etc.

Vous savez donc quel *sang* vous a donné la vie?
(Racine.)

Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au *fer* de Calchas une tête innocente.
(Racine.)

J'entends l'*airain* tonnant de ce peuple barbare.
(Voltaire.)

Pourtant un maigre *suif*, allumé dans un coin,
Chancelle sur la nappe à chaque coup de poing.
(A. de Musset.)

On peut rattacher à la synecdoche *l'Antonomase*, qui consiste dans la substitution du nom propre au nom commun et réciproquement. Ainsi, par la substitution du nom commun au nom propre, l'*orateur* et le *poète* désignent chez les Grecs Démosthène et Homère, chez les Latins, Cicéron et Virgile; la *ville* était pour les premiers Athènes, Rome pour les autres; le *Destructeur de Carthage et de Numance* indique Scipion Emilien; l'*auteur d'Atala* désigne Chateaubriand; on appelle M. de Lamartine le *Chantre d'Elvire*, etc.

Molière l'a prédit et j'en suis convaincu,
Bien des choses auront vécu
Quand nos enfants liront encore
Ce que *le bonhomme* a conté,
Fleur de sagesse et de gaîté.
(A. de Musset.)

On comprend facilement que le *bonhomme* c'est La Fontaine.

Le remplacement du nom commun par le nom propre n'est pas moins fréquent : On dit souvent un *Sardanaple*, un *Néron*, un *Caton*, un *Mécène*, un *César*, un *Thersite*, un *Aristarque*, un *Zoïle*, un *Harpagon*, un *Tartufe*, un *Benjamin*, pour désigner un voluptueux, un roi cruel, un sage, un protecteur, un héros, un lâche, un bon critique, un détracteur, un avare, un hypocrite, un enfant préféré.

Est-ce toi, cher Dupont? Mon fidèle *Pylade*,
Ami de ma jeunesse, approche, embrassons-nous.
(A. de Musset.)

Mais sans un *Mécénas*, à quoi sert un *Auguste*? (Boileau.)

Aux *Saumaises* futurs préparer des tortures (*Id.*)

Aux temps les plus féconds en *Phrynées*, en *Laïs*,
Plus d'une *Pénelope* honora son pays.
(*Id.*)

Et de moi-même *Aristarque* incommode.
(J.-B. Rousseau.)

Le *Cicéron* moderne
Parlait éloquemment et ne se lassait point.
(Florian.)

Où chercher ces *Babels* que l'histoire nous vante?
(Joséphine Soulary.)

On place quelquefois aussi au nombre des tropes la *métalepse* et l'*antiphrase* : nous nous bornons à les indiquer ici, car on peut les rapporter à la métonymie. La métalepse a lieu quand on passe par degrés d'une signification à une autre : *Oubliez ma faute*, pour dire ne m'en punissez pas; on eut à *regretter* deux cents hommes, pour exprimer que ces hommes furent tués, etc. L'antiphrase n'est autre chose qu'une sorte d'euphémisme soit sincère, soit ironique : les *Euménides* pour les Furies, Grippeminaud le *bon apôtre*, etc.

V. Chauvin.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

D'après Goldsmith, Robertson, et les meilleurs auteurs

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'À NOS JOURS

CHAPITRE XXXI

MAISON DES STUART — CHARLES Ier

— SUITE —

Ce Cromwell, dont les talents commençaient alors à se développer avec éclat, était le fils d'un gentilhomme de Huntingdon; mais, comme il ne descendait que d'un frère cadet, il n'eut pour héritage qu'une médiocre fortune. Il fut envoyé à l'université

Digitized by Google

de Cambridge, où il ne se fit remarquer que par sa mauvaise conduite et ses excès en tout genre. Il est probable que la misère dans laquelle il tomba alors contribua à le jeter dans un genre de vie totalement opposé. Il devint tout à coup austère, sombre, rigide, et se porta vers des pratiques religieuses outrées. Soit par l'effet du hasard, soit par celui de l'intrigue, il fut nommé l'un des membres du long parlement de Cambridge. Il paraissait d'abord ne posséder aucun talent oratoire; son physique était disgracieux, ses vêtements sales, son élocution obscure, diffuse et embarrassée. Il obtint cependant, par son zèle et par sa persévérance, ce que la nature lui avait refusé. Doué d'un courage intrépide, ayant une dissimulation profonde, et une entière conviction dans la justice de sa cause, il arriva, après avoir passé par tous les grades inférieurs, au poste de lieutenant général, sous Fairfax, général en chef: mais, en réalité, il possédait, à lui seul, déjà le commandement suprême sur toute l'armée. Tel était le personnage qui devait désormais exercer une si grande et si fatale influence sur les destinées royales.

Après la bataille de Marston-Moor, Charles eut la douleur de voir condamner à mort par le parlement le vénérable Laud, archevêque de Cantorbéry. Il était enfermé à la Tour depuis plusieurs années. Déjà un autre ministre du roi, Strafford, avait subi le même sort.

Une révolution totale dans les cérémonies de l'Église fut le résultat de la mort de Laud. La liturgie fut détruite le jour même de son exécution, comme si ce prélat eût été l'unique obstacle à un pareil changement, et l'Église d'Angleterre fut, dès ce moment, soumise en tous points aux principes puritains.

Voyant diminuer chaque jour le nombre de ses serviteurs, Charles jugea à propos de conclure une trêve avec les Irlandais, afin de ramener les troupes anglaises qui servaient dans ce royaume. Mais elles ne lui furent que d'un faible secours. Une nouvelle bataille eut lieu à Naseby, village du comté de Northampton. Le corps principal de l'armée royale était commandé par lord Astley; le prince Rupert conduisait l'aile droite, sir Marmaduke Langdale la gauche, et le roi lui-même était à la tête d'un faible corps de réserve. Du côté opposé, Fairfax et Skippon commandaient le corps principal; Cromwell l'aile droite, et Ireton, son gendre, l'aile gauche.

Le prince Rupert attaqua l'aile gauche de l'armée républicaine avec son impétuosité et son succès ordinaires, elle fut dispersée et poursuivie; malheureusement il perdit un temps précieux à essayer de se rendre maître de l'artillerie ennemie. Cromwell, pendant ce temps, attaquait la cavalerie royale, qu'il renversait après une résistance opiniâtre. De part et d'autre, l'infanterie soutenait le combat avec une égale ardeur; cependant, en dépit de leurs efforts, Fairfax et Skippon virent leurs bataillons reculer. Dans cet instant critique, Cromwell revenant avec ses troupes victorieuses, chargea l'infanterie du roi en flanc avec une telle vigueur, qu'une déroute totale s'ensuivit dans l'armée royale. Le prince Rupert avait rejoint le roi et le corps de réserve; mais ses soldats, quoique victorieux, n'étaient pas disposés à revenir une seconde fois à la charge. De tout temps, ils avaient été difficiles à conduire; dans ce moment de danger, ils refusèrent de marcher.

Le roi, impatient d'avancer, allait se précipiter aveuglément sur l'ennemi; mais le comte de Carnwath, qui était à ses côtés, l'en empêcha en saisissant la bride de son cheval et s'écriant impétueusement: « Voulez-vous aller chercher la mort? » Les troupes, ayant remarqué ce mouvement, firent volte-face, et s'enfuirent dans une si grande confusion, qu'il fut impossible de les rallier. Le roi, voyant la bataille décidément perdue pour lui, fut obligé d'abandonner le champ à ses ennemis, qui s'emparèrent de ses canons, de ses bagages, et firent cinq mille prisonniers.

La journée de Naseby mit les parlementaires en possession de presque toutes les places fortes du royaume: Bristol, Bridge-Water, Chester, Sherborn et Bath tombèrent entre leurs mains. Exeter fut assiégé, et, comme les troupes royales, dans les provinces occidentales, étaient entièrement dispersées, Fairfax pressa le siége, et la ville se rendit à discrétion. Le roi ainsi repoussé, harassé de tous côtés, se retira à Oxford, qui, dans toutes les circonstances, n'avait cessé de se montrer fidèle à la cause royale, et là, il résolut de faire de nouvelles propositions à ses ennemis victorieux.

Dans cette intention, il envoya des messages réitérés aux Chambres, qui ne daignèrent pas lui faire réponse. Fairfax, en ce moment, s'approchait à la tête d'une armée puissante et prenait toutes les mesures nécessaires pour mettre le siége devant Oxford, qui promettait une reddition facile.

Être fait prisonnier et emmené en triomphe par ses insolents sujets était une pensée humiliante que Charles ne pouvait supporter; d'ailleurs il avait tout à craindre des insultes et de la violence d'une soldatesque fanatique et effrénée. Dans cette extrémité, il adopta la fatale résolution de se livrer aux Écossais, qui n'avaient jamais témoigné d'animosité personnelle contre lui, et de se fier à leur loyauté.

Dans la nuit suivante, le roi, accompagné du fidèle et aimable Falkland, prit la route de Londres sous un déguisement. Il s'approcha tellement de cette ville, qu'il conçut un instant le projet d'y entrer et de se mettre à la merci du parlement. Enfin, après avoir passé par plusieurs chemins détournés, il arriva au camp écossais, devant Newark, et se découvrit à lord Leven, général en chef.

Les Écossais qui, quelque temps auparavant, lui avaient donné quelques assurances générales de fidélité et de protection, parurent surpris de l'arrivée du roi parmi eux; mais, loin de s'occuper de son intérêt, ils ne songèrent qu'à tirer parti pour eux-mêmes de cette circonstance.

Ils envoyèrent des commissaires pour prévenir le parlement et l'assurer que l'arrivée de Charles était totalement inattendue. En attendant que son sort fût décidé, le monarque se vit traité plutôt en captif qu'en roi. Les ministres protestants, du haut de la chaire, l'insultèrent sans pitié. L'un d'eux, après lui avoir reproché sa mauvaise administration, entonna le psaume qui commence par ces paroles:

Digitized by Google

« Pourquoi, tyran, oses-tu te vanter de des mauvaises actions ? »

Le roi se leva, et indiqua à son tour le psaume dont les premières paroles sont :

« Ayez pitié de moi, Seigneur, je vous implore, car les hommes veulent me dévorer. »

Les assistants, touchés de compassion, unirent leur voix à celle du monarque.

Cependant, le parlement, informé de la captivité de Charles, entra aussitôt en négociation avec les Ecossais pour obtenir qu'il lui fût livré. Après plusieurs débats ils y consentirent, moyennant qu'on leur payerait la somme de quatre cents livres. Cet odieux marché, qui rappelle celui du traître Judas, fut conclu, et les Écossais retournèrent chez eux, chargés de pillage, et des reproches de tous les gens de bien.

Le roi fut conduit sous escorte à Holdenby-Castle, où il fut tenu dans la captivité la plus rigoureuse. Pour la rendre plus dure, tous ses anciens domestiques furent congédiés; il fut privé de toute espèce de visites, et toute communication avec ses amis et sa famille lui fut ôtée.

La guerre civile était enfin terminée; le parlement n'avait désormais rien à redouter ; mais à mesure que la crainte de la puissance royale s'affaiblissait, les divisions entre les membres qui composaient le parlement devinrent plus marquées. La majorité de la Chambre était composée de presbytériens ; mais celle de l'armée n'était formée que d'indépendants, à la tête desquels se trouvait Cromwell, l'âme de son parti, et qui en dirigeait secrétement toutes les opérations. Ce fut ce parti qui l'emporta. Ne trouvant pas dans le parlement une assez prompte obéissance, Cromwell imagina d'en organiser un second, pris exclusivement dans les rangs de l'armée. Les officiers formèrent un conseil pour représenter la Chambre des pairs, et les soldats choisirent deux hommes de chaque compagnie pour former une chambre des communes. Cette assemblée reçut le titre d'agents ou agitateurs de l'armée. Cromwell y fut naturellement le membre le plus influent, et toutes ses décisions passèrent sans contrôle.

L'ancien parlement reconnut alors toute l'imprudence de sa conduite et eut la conscience de ses torts envers son roi. De même qu'il s'était montré pour lui despote, absolu, exigeant et sans pitié, de même le parlement militaire se montra violent et d'une exigeance croissante. A mesure qu'une requête était accordée à l'armée, les agitateurs assemblés demandaient davantage. Chacun s'accusait de vouloir usurper le pouvoir.

Pendant que la constitution anglaise subissait toutes les convulsions des factions, Charles continuait à être prisonnier, et comme sa présence pouvait contribuer à augmenter l'autorité d'un parti, Cromwell, qui dirigeait secrètement toutes les actions de l'armée, quoiqu'il parût se récrier contre sa violence, résolut de s'emparer de la personne du roi. En conséquence, un corps de cinq cents cavaliers, sous les ordres d'un ancien tailleur, nommé Joyce, qui avait le grade de cornette, s'introduisit dans le château de Holdenby, et emmena le roi en le leurrant d'une espérance de liberté. Il fut conduit à Triplocheat, où se trouvait l'armée. Le jour suivant, Cromwell y arriva et fut investi, avec des acclamations de joie, du commandement suprême.

F. VILLARS.

EXERCICES

POUR UNE DEUXIÈME ANNÉE D'ARITHMÉTIQUE

I. *Les États-Unis produisent annuellement* 270 *millions de livres de papier, dont la fabrication revient a* 1 cent $\frac{3}{4}$ *la livre. Pour faire une livre de papier, il faut* 1 *livre* $\frac{1}{4}$ *de chiffons, qui coûtent* 4 cents *la livre. En ajoutant le prix du chiffon au prix de la fabrication, on veut savoir le prix de revient du papier fabriqué. Le prix sera évalué en* dollars; *le cent est le centième de la valeur du dollar. On traduira ensuite les mesures américaines en mesures françaises : 1 livre vaut* 373 *grammes; 1 dollar vaut* 5 *fr.* 16.

SOLUTION.

$\frac{3}{4}=0,75$. Par conséquent, 1 cent $\frac{3}{4}=1^{c}75$. Donc le travail de la fabrication du papier coûte

$$270\,000\,000\times1,75=472\,500\,000 \text{ cents.}$$

Cherchons à présent la quantité de papier employé à cette fabrication. $\frac{1}{4}=0,25$. Pour faire 1 livre de papier, il faut donc $1^{l}25$ de chiffons. Par suite, pour tout le papier, il faut :

$$270\,000\,000\times1,25=337\,500\,000 \text{ livres de chiffons,}$$

dont le prix est $337\,500\,000\times4=1\,350\,000\,000$ cents.

Prix de revient du papier :

$$\begin{array}{r} 472\,500\,000 \\ 1\,350\,000\,000 \\ \hline 1\,822\,500\,000 \text{ cents,} \\ \text{ou } 18\,225\,000 \text{ dollars.} \end{array}$$

Poids du papier fabriqué estimé en grammes :

$$270\,000\,000\times373=100\,710\,000 \text{ kilog.}$$

Poids des chiffons :

$$337\,500\,000\times373=125\,887\,500 \text{ kilog.}$$

Prix de revient du papier estimé en francs :

$$18\,225\,000\times5,16=94\,041\,000 \text{ francs.}$$

II. *Au* 1er *janvier* 1863, *on évaluait à* 144 216 *hectares la superficie des terrains drainés en France. Le prix moyen de l'opération était estimé par hectare à* 262 *fr., la plus-value à* 831 *fr. en capital, et à* 59 *fr. en revenu. On demande la dépense totale du drainage, ainsi que la plus-value totale qui en est résultée pour les capitaux et pour les revenus?*

SOLUTION. Dépense totale effectuée pour le drainage :

$$144\,216\times262=37\,784\,592 \text{ fr.}$$

Plus-value totale des terres :

$$144\,216\times831=119\,843\,556 \text{ fr.}$$

Plus-value totale des revenus :

$$144\,216\times59=8\,508\,744 \text{ fr.}$$

TH. NICOLLE.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

VARIÉTÉS

L'ESPRIT DES GRANDS ÉCRIVAINS DU XIXe SIÈCLE

Par L.-J. LARCHER

CHATEAUBRIAND

— SUITE —

MYSTÈRE. — Il n'est rien de beau, de doux, de grand dans la vie, que les choses mystérieuses. Les sentiments les plus merveilleux sont ceux qui nous agitent un peu confusément : la pudeur, l'amour chaste, l'amitié vertueuse sont pleines de secrets. On dirait que les cœurs qui s'aiment s'entendent à demi-mot et qu'ils ne sont que comme entr'ouverts. L'innocence, à son tour, qui n'est qu'une sainte ignorance, n'est-elle pas la plus ineffable des mystères? L'enfance n'est si heureuse que parce qu'elle ne sait rien, la vieillesse si misérable, que parce qu'elle sait tout; heureusement pour elle, quand les mystères de la vie finissent, ceux de la mort commencent.

NAIVETÉ. — La simplicité vient du cœur, la naïveté de l'esprit. Un homme simple est presque toujours un bon homme; un homme naïf peut être un fripon; et pourtant la naïveté est toujours naturelle, tandis que la simplicité peut être l'effet de l'art.

OFFENSE. — On s'irrite moins en raison de l'offense reçue qu'en raison de l'idée que l'on s'est formée de soi.

ORGUEIL. — L'orgueil est le péché de Satan, c'est le premier péché du monde. L'orgueil est si bien le principe du mal, qu'il se trouve mêlé aux diverses infirmités de l'âme; il brille dans le souris de l'envie, il éclate dans les débauches de la volupté, il compte l'or de l'avarice, il étincelle dans les yeux de la colère, et suit les grâces de la mollesse.

— Quand on a assez de lumières pour s'apercevoir qu'on se trompe, et trop de vanité pour en convenir, au lieu de retourner en arrière, on s'enfonce dans ses propres erreurs. C'est la marche et la consolation de l'orgueil.

OUTRAGES. — Ce ne sont pas les outrages, ce sont les marques de bonté qui brisent le cœur des malheureux.

OUVRAGES LITTÉRAIRES. — C'est un sophisme digne de la dureté de notre siècle, d'avoir avancé que les bons ouvrages se font dans le malheur : il n'est pas vrai qu'on puisse bien écrire quand on souffre. Les hommes qui se consacrent au culte des Muses se laissent plus vite submerger à la douleur que les esprits vulgaires; un génie puissant use bientôt le corps qui le renferme; les grandes âmes, comme les grands fleuves, sont sujettes à dévaster leurs rivages.

PARDON. — On pardonne quelquefois à celui qui verse le sang, jamais à celui qui en reçoit le prix.

— L'âme supérieure n'est pas celle qui pardonne, c'est celle qui n'a pas besoin de pardon.

ANECDOTES

GRAMMATICALES, LITTÉRAIRES, ETC.

Philippe IV, qui perdit le Roussillon, les Flandres, le Portugal et la Catalogne, avait été surnommé *le Grand*, lorsqu'il monta sur le trône; aussi lui donna-t-on pour emblème ironique un *fossé* avec cette devise :

Plus on lui ôte, plus il est grand.

***

Une jeune dame, dont tout l'extérieur annonçait l'extrême distinction, montait dans un vagon de première classe, où quelques jeunes fashionables avaient pris place, un d'eux allumait déjà un cigare. Un moment déconcerté par l'aspect de la nouvelle venue, il s'arma de courage et lui demanda : « Madame, est-ce que l'odeur du cigare vous incommode? — Je ne sais pas, monsieur, répondit la dame avec une simplicité digne, on n'a jamais fumé devant moi. »

***

Champollion reçut un jour de son ami le major Williers, qui voyageait dans la haute Égypte, le calque d'une magnifique inscription qu'il supposait contemporaine au moins de Rhamsès le Grand, et dont il demandait l'interprétation. Champollion, ravi, remit le précieux grimoire à son secrétaire en lui recommandant de le classer dans ses collections après en avoir dessiné une copie fidèle pour servir au travail de la traduction. Le secrétaire abandonna l'objet en question dans le premier coin venu, et en perdit complétement le souvenir. Lorsque son maître lui en parla quelque temps après, il pava d'audace, et promit la copie pour le lendemain. Mais, hélas! impossible de déterrer ce calque maudit. Il eut un moment de désespoir; mais comme c'était un garçon de ressource et d'expédient, il eut bientôt pris son parti. Il s'assied à son bureau, saisit une feuille de papier et se met à griffonner au hasard tous les hiéroglyphes qui lui passent par la tête et par la plume; ibis, scarabées, éperviers, crocodiles, serpents uræus, sphinx, ichneumons, etc. Puis il remet ce barbouillage fantastique à son illustre maître, avec un sang-froid et une effronterie digne d'une meilleure cause. Champollion s'enferme dans son cabinet, y reste quarante-huit heures sans boire ni manger, et en sort enfin pâle et exténué, mais la physionomie rayonnante. « *Euréka*, s'écria-t-il, je l'ai trouvée! L'histoire doit un beau cierge à l'archéologie; voici qui va compléter les fragments de Manithon et jeter une nouvelle lumière sur les derniers temps de la dix-huitième dynastie et sur le règne de Rhamsès-Meiamoum. On en parlera certainement dans les *Transactions* et dans l'*Athenæum*. »

On en parla en effet, et l'interprétation de Champollion eut un succès prodigieux, au point que l'audacieux secrétaire, étourdi du concert d'éloges et d'acclamations qui s'élevaient de toutes parts, en arriva à se demander s'il n'aurait pas fait de la prose égyptienne sans le savoir.

PARIS. — IMPRIMERIE EDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Digitized by Google

6e Année — 2e SEMESTRE — 29 MAI 1864 — Numero 31

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL
DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

Mode de publication et conditions d'abonnement :

L'*École Normale* paraît tous les dimanches et forme à la fin de l'année deux beaux volumes de 416 pages chacun.

PRIX DE L'ABONNEMENT : pour la France, un an, 10 fr.; six mois 5 fr.; — pour la Suisse et la Belgique, un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.; — pour toute autre destination, 15 fr. par an.

S'adresser : pour la France, à M. Larousse, rue Saint-André-des-Arts, 49, à Paris; — pour la Suisse, à M. Cherbuliez, à Genève; — pour la Belgique, à tous les libraires.

Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du journal doit être adressé à M. PIERRE LAROUSSE, seul propriétaire et seul éditeur de *l'École Normale*.

Un numéro quelconque se vend 50 centimes.

LES DIX PREMIERS VOLUMES SONT EN VENTE. — PRIX DE CHAQUE VOLUME : 5 FRANCS; DEMI-RELIURE : 6 FRANCS 25 CENT.

SOMMAIRE. — Dictées générales. — Nouveaux exercices intellectuels. — Études syntaxiques. — Les Mémographies de l'histoire, de la géographie, etc. — Narrations et compositions françaises. — Traité complet et raisonné d'analyse grammaticale. — Cours complet de littérature ancienne. — Cours élémentaire d'archéologie. — Énigmes nouvelles. — L'Esprit des grands écrivains du XIXe siècle. — Anecdotes grammaticales, littéraires, etc. — Petite correspondance.

PREMIÈRE PARTIE

ENSEIGNEMENT

DICTÉES GÉNÉRALES

Une Visite aux Invalides

Hier, je suis allé visiter les Invalides. Si j'étais prince, je préférerais la gloire d'avoir fait cet établissement à celle d'avoir gagné des batailles. On y reconnaît partout la main d'un grand monarque. Je doute qu'il y ait sur la terre un lieu plus respectable. Quel spectacle imposant de voir assemblées dans un même lieu toutes ces victimes de la patrie, ne respirant que pour la défendre, si elle était attaquée, et qui, se sentant le même cœur, sinon la même force, ne se plaignent que de l'impuissance où elles sont réduites de se sacrifier encore pour les lieux qui les ont vus naître! Quoi de plus admirable que de voir ces guerriers, que les combats ont vus mutiler, ou que les fatigues ont affaiblis, observer dans cette retraite une discipline aussi exacte que s'ils y étaient contraints par la présence de l'ennemi, chercher de nouvelles délices dans cette image de la guerre, toute rigoureuse qu'elle est, et, quelles que soient leurs infirmités, partager leur cœur et leur esprit entre les devoirs de la guerre et ceux de la religion! Je voudrais que les noms de ceux qui moururent pour la patrie fussent conservés dans les temples et inscrits sur des registres qui seraient comme la source de la gloire et de la noblesse.

Le Grand Bazar de Damas

Damas est une ville de Syrie célèbre par son antiquité, ses édifices, les jardins même dont elle est entourée. Elle est très-riche et peuplée de plus de cent cinquante mille habitants. Un des monuments les plus remarquables que les voyageurs aient admirés à Damas est le Grand Bazar. Il ressemble à une ville dont chaque rue, quelle qu'elle soit, serait couverte. Il est si vaste, qu'on pourrait s'y égarer aisément. Le toit en est fort élevé, et permet à peine que les boutiques des marchands soient éclairées d'un jour sombre. Le bézestein, ou lieu consacré à la vente des armes, des pipes et des objets de grand prix, est situé au centre du bazar. On peut y arriver de quatre côtés, en passant sous des portes massives qui ne sont ouvertes que depuis sept heures et demie du matin jusqu'à midi. C'est là que se voient accumulés pêle-mêle des sabres, des poignards, des fusils, des cassolettes, des parfums, des châles, des perles, des bracelets même. Dans toutes les villes orientales, les marchands qui se sont établis dans les bazars sont regardés comme plus riches que les autres et jouissent d'un grand crédit.

Les Forêts vierges

On appelle forêts vierges ces bois immenses que l'homme civilisé n'a jamais exploités, ni même parcourus, excepté dans quelques rares occasions. Parmi les forêts vierges, il en est de magnifiques, témoin celle que l'on a trouvée dans une des îles Nicobar, petit groupe d'îles situé dans le golfe du Bengale. Mais, plus généralement, une forêt vierge est une forêt d'une immense étendue, noire, épaisse et toute dépourvue d'agrément et de beauté. Voici comment Buffon a décrit ces forêts primitives : « Des arbres

Digitized by Google

sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombant de vétusté; d'autres, en plus grand nombre, gisant auprès des premiers, pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouffent, envelissent les germes prêts à éclore. La nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paraît là dans la décrépitude; la terre, surchargée par le poids, écrasée par les débris de ses productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption. »

Jugement de Salomon

Salomon, qui régna environ *mille* ans avant Jésus-Christ, donna dès le commencement de son règne une preuve *tout* éclatante de la sagesse singulière que Dieu lui avait *accordée*. Deux femmes, *demeurant* dans la *même* maison, étaient *accouchées* en même temps. *Quelques* jours après, l'un des deux *nouveau-nés* mourut pendant la nuit. Sa mère prit l'enfant de sa compagne *endormie* et changea le sien contre l'autre qui était *vivant*. Une grande dispute s'étant *élevée* entre les deux mères, l'affaire fut *portée* au tribunal du roi. *Tout* obscure et *toute* difficile *qu'était* la question, *vu* l'absence complète de tout *témoin*, le prince parvint cependant à découvrir la vérité. « Que l'on coupe en deux l'enfant *vivant*, dit-il, et que *chacune* des deux *plaignantes* en *reçoive* une moitié. » *Quelque* dure que *fût* cette sentence, la fausse mère s'y était *soumise*, lorsque l'autre s'écria : « Seigneur, dites qu'on ne *tue* pas l'enfant; qu'on le donne à cette femme, s'il le faut; mais qu'il vive! » — « *Bénie* soit la Providence divine qui permet que la vérité soit *connue!* reprit Salomon; *voilà* la véritable mère. » Et il lui *adjugea* l'enfant. Cette prudence extraordinaire fut l'objet de l'admiration générale.

Le Lion et la Chèvre

Que faites-vous sur le haut du rocher où vous vous êtes *juché?* disait le lion à la chèvre. Venez *plutôt* dans cette plaine où vous trouverez *mille* herbes *nourrissantes* et ces branches de saule qui font vos plus *chères délices*. — Beau sire, lui répondit la chèvre, votre altesse ne se sera pas *plus tôt retirée* à une *demi-lieue* de la retraite que je me suis *choisie*, que je m'empresserai de suivre son conseil; car, si je ne me trompe, *quelque bienveillantes* que paraissent vos paroles, elles sont un *guet-apens* grossier qui ne m'abuse pas du tout. Vous cherchez le moyen d'apaiser votre faim *plutôt* que celui de venir à *mon aide*. »

Combien de fois n'arrive-t-il pas que *certaines gens* qui nous donnent des conseils, n'ont en vue que leur propre intérêt! TH. PHILIPIN.

NOUVEAUX EXERCICES INTELLECTUELS

PHRASE A COMMENTER. — Diogène retournait de Sparte à Athènes. Quelqu'un lui ayant demandé d'où il venait et où il allait : « Je viens de chez les hommes, répondit-il, et je retourne chez les femmes. »

COMMENTAIRE. — Sparte était la ville des guerriers, de la simplicité, du brouet noir; Athènes était la ville du luxe et des plaisirs élégants. Dans la pensée de l'austère philosophe, ce contraste amenait une comparaison d'une sévérité exagérée, pour les Athéniens d'abord, et ensuite pour les femmes.

***

INCONSÉQUENCE A RELEVER. — Cette année, disait un homme quelque peu superstitieux, le carnaval ne sera pas gai : le mardi gras tombe le 13. — Il ne manquerait plus qu'une chose, s'écria quelqu'un, que ce fût un vendredi! »

COMMENTAIRE. — C'était là une crainte tout-à-fait chimérique : le mardi gras peut, à la rigueur, tomber le 13, mais jamais le vendredi.

***

ALLUSION LITTÉRAIRE. — Vous m'avez envoyé un beau livre de musique, à moi, qui sais à peine solfier; je l'ai vite mis ès mains de notre nièce la *virtuose*.

Je suis le coq qui trouva une perle dans son fumier, et qui la porta au lapidaire. Mademoiselle Cornuelle a une jolie voix; mais elle ne peut comprendre ce que c'est qu'un dièze.

VOLTAIRE (*Lettre à d'Alembert.*)

COMMENTAIRE. — Allusion à une fable que La Fontaine a empruntée à Phèdre, *le Coq et la Perle:*

> Un jour un coq détourna
> Une perle qu'il donna
> Au beau premier lapidaire.
> Je la crois fine, dit-il;
> Mais le moindre grain de mil
> Ferait bien mieux mon affaire.

P. L.

ÉTUDES SYNTAXIQUES

Du Verbe (*suite*)

124. On a vu précédemment quelles sont les circonstances qui exigent l'emploi du mode subjonctif; mais cela ne suffit pas, car ce mode comprend quatre temps, et si le présent se distingue suffisamment du passé, ou l'imparfait du plus-que-parfait, par la connaissance seule du sens, il n'en est pas de même quand il faut choisir entre le présent et l'imparfait, entre le passé et le plus-que-parfait. Afin de pouvoir formuler avec précision les règles qui résoudront cette difficulté d'une manière complète, il faut d'abord déterminer la valeur exacte de certains termes dont on pourra ensuite se servir :

1° L'emploi du mode subjonctif suppose toujours, ainsi que cela résulte des règles données à ce sujet, que le verbe est précédé de la conjonction *que*, ou d'un pronom conjonctif, et que cette conjonction ou ce pronom est en rapport avec quelque expression renfermant une idée plus ou moins prononcée de doute, d'incertitude ou au moins de restriction; on peut dire alors que c'est cette dernière expression qui est la vraie cause de l'emploi du subjonctif, ce qui permet de l'appeler *expression superjonctive*, et l'idée

Digitized by Google

qui y est renfermée peut s'appeler, pour la même raison, *idée superjonctive*. Ceci étant admis, on est conduit naturellement à nommer *idée subjonctive* celle qui s'exprime par le subjonctif même avec ses divers compléments : *expression superjonctive*, *idée superjonctive* et *idée subjonctive* sont des termes dont il importe de bien retenir la valeur.

2° Il résulte de ce qui a été dit au n° 123 que la conjonction *si* peut s'employer sous trois acceptions différentes : elle est *dubitative* quand elle commence la réponse à la question *quoi* ou *de quoi* faite après un verbe qui exprime le doute ou l'interrogation : *J'ignore si nous réussirons*. Dans les autres cas, elle est conditionnelle sans improbabilité ou conditionnelle avec improbabilité : *Je le ferai si je puis; Je le ferais si je pouvais;* dans la première de ces deux phrases, il n'y a point d'improbabilité à ce que je puisse le faire; dans la seconde, cela est improbable. La condition est toujours présentée comme improbable quand *si* est suivi d'un imparfait ou d'un plus-que-parfait détournés de leur valeur purement indicative, ou bien d'un second passé du conditionnel.

125. Si l'idée superjonctive se rapporte entièrement au passé, c'est-à-dire si elle est exprimée comme passée sans que l'on fasse entendre, même tacitement, qu'elle se rapporte aussi au présent, il faut employer l'imparfait ou le plus-que-parfait du subjonctif, selon que le sens demande plutôt l'un que l'autre; mais il ne faut employer ni le présent ni le passé du subjonctif : *Je craignais qu'il ne se découragât. Il regretta qu'on ne l'eût pas averti.*

La seule exception que puisse souffrir cette règle concerne certaines locutions consacrées où le présent du subjonctif ne peut jamais être remplacé par l'imparfait, comme par exemple la locution *rien qui vaille : Je n'y trouvai rien qui vaille.*

126. S'il y a quelque chose de conditionnel avec improbabilité, soit dans l'idée superjonctive, soit dans l'idée subjonctive, ou dans ce qui se rattache inséparablement à ces idées, il faut encore employer l'imparfait ou le plus-que-parfait du subjonctif : *Je voudrais qu'il fût ici. Je crains qu'il ne se fâchât si vous parliez ainsi devant lui. Je crains qu'il ne s'ennuyât sans vous*, c'est-à-dire *si vous n'étiez pas avec lui* (1).

Cependant, comme *je ne saurais, on croirait, croirait-on? il ne se douterait guère, on eût cru, on dirait, on ne dirait pas, on aurait dit, on eût dit*, etc., sont souvent des espèces d'euphémismes dont le vrai sens est : Je ne puis, on est porté *ou* on n'est guère porté à croire, y est-on porté? on est tenté de dire, etc., la forme conditionnelle de ces expressions n'oblige pas d'employer ensuite l'imparfait ou le plus-que-parfait du subjonctif, lorsque ce mode se trouve d'ailleurs appelé par les circonstances : *Je ne saurais croire que vous ayez cherché à me tromper. On ne se douterait guère que ce vieux portefeuille contienne tant de richesses.*

127. Si le sens permet de traduire interrogativement l'idée subjonctive par un imparfait, un passé antérieur ou un plus-que-parfait de l'indicatif, ou par un conditionnel, il faut encore mettre l'imparfait ou le plus-que-parfait du subjonctif : *Je ne crois pas qu'il pensât hier comme aujourd'hui* (pensait-il hier comme aujourd'hui?). *Croyez-vous que la lettre eût été décachetée avant de vous être remise?* (avait-elle été décachetée?)

128. Dans tous les cas qui ne peuvent être rapportés à aucune des trois règles précédentes, il faut employer le présent ou le passé du subjonctif : *Je crains qu'il ne soit trop tard. J'ai toujours exigé qu'on vienne à l'heure exacte;* il est sous-entendu que je l'exige encore. *Croyez-vous que la lettre ait été décachetée?* a-t-elle été décachetée?

129. Lorsque l'expression superjonctive n'est pas un verbe, il arrive souvent qu'elle se rapporte au même temps que le verbe dans la dépendance duquel elle se trouve, ou qu'elle est conditionnelle avec improbabilité quand il y a quelque chose de tel dans les expressions auxquelles elle se rattache. Mais il ne faut pas croire qu'il en soit toujours ainsi, et l'application des règles demande toujours qu'on se rende bien compte du vrai sens des mots. Ainsi, par exemple, on dirait bien : *Dieu vous a donné des talents pour que vous les fussiez servir au bien général;* car l'expression superjonctive, qui est ici *pour que*, peut très-bien signifier *parce que Dieu veut*, quoique le verbe *a donné*, auquel le se rattache, soit au passé.

130. Il peut arriver que le verbe à mettre au subjonctif dépende d'un autre verbe qui est lui-même à ce mode. Alors le présent du subjonctif, dans la proposition relativement principale, est assimilé au présent ou au futur de l'indicatif, le passé est assimilé à un passé ou à un futur passé du même mode; tandis que l'imparfait et le plus-que-parfait sont assimilés tantôt à un temps passé de l'indicatif, tantôt à un conditionnel présent ou passé, et toutes les règles précédentes deviennent ainsi applicables : *Croyez-vous qu'il veuille qu'on le plaigne? Vous avez demandé qu'il nût que l'ordre eût été donné par vous.*

(1) La préposition *sans* peut être conditionnelle avec ou sans improbabilité, selon le sens qu'on y attache. On pourrait dire : *Je crains qu'il ne s'ennuie sans vous;* mais alors ce la signifierait : *Je crains qu'il ne s'ennuie si vous n'allez pas avec lui.*

EXERCICE

Les élèves copieront les phrases suivantes, en choisissant dans chaque parenthèse une des manières de s'exprimer qui sont séparées par une virgule, ou en faisant ce qui est indiqué par des mots en italique.

Les uns voulaient que l'orateur (continue, continuât) son discours, les autres voulaient le forcer à descendre de la tribune.

Il ne voulut pas qu'on lui (décerne, décernât) un honneur qu'il ne croyait pas avoir mérité.

Pour faire ce qui était mon devoir évident, je n'ai pas attendu qu'on m'en (ait donné, eût donné) l'ordre formel.

Comment voudrait-on qu'une jeune fille (conserve, conservât) son innocence lorsqu'elle est élevée au milieu de gens qui lui donnent journellement les plus mauvais exemples?

Je ne sais point d'étude qui me (plaise, plût) autant que la botanique, si j'avais du loisir.

Puisque tout le monde a ses défauts, il serait bien

Digitized by Google

étonnant que votre ami (soit, fût) aussi parfait que vous le dites.

Voudriez-vous qu'on (tue, tuât) tous les chevaux d'une ville, parce qu'il y a quelques rosses qui ruent et qui servent mal? (Voltaire.)

Si je croyais qu'on (ait cherché, eût cherché) à me noircir dans votre esprit par de méchantes insinuations, je commencerais par me justifier.

Je doute beaucoup qu'on (fasse, fît) droit à votre demande, lors même qu'elle serait appuyée par la sœur du ministre.

Croirait-on qu'il y ait eu autrefois un tribunal suprême plus horrible que l'inquisition, et que ce tribunal ait été établi par Charlemagne? *Expliquer pourquoi Voltaire a pu mettre les deux verbes* ait eu, ait été *au subjonctif, malgré la forme conditionnelle de l'expression superjonctive* croirait-on Il n'est pas inutile de faire remarquer que le tribunal dont parle ici Voltaire est la cour wehmique.

Supposons un moment que tous les hommes soient également riches; quel est celui qui voudra travailler pour les autres? — Supposons un moment que tous les hommes fussent également riches; quel serait celui qui voudrait travailler pour les autres? *Expliquer pourquoi l'on met* soient *dans la première phrase, et* fussent *dans la seconde; tirer cette explication de la règle* 127.

Socrate eut d'abord deux cent vingt voix pour lui sur cinq cents juges. Le tribunal des cinq cents possédait donc deux cent vingt philosophes. C'est beaucoup; je doute qu'on les (trouve, trouvât) ailleurs. (Voltaire)

Par ma foi, disait le Bourgeois gentilhomme, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en (sache, susse) rien.

Je ne crois pas que, du temps même de Colbert, il y (ait, eût) en France deux hommes capables d'écrire un bon livre sur le haut commerce. (Voltaire.)

On exigera peut-être que votre signature (soit, fût) légalisée, ce qui causera nécessairement un délai de plusieurs jours.

Le gouvernement a permis que les médecins étrangers (exercent, exerçassent) leur profession en France sous certaines conditions.

Booz dit à Ruth : N'allez point dans un autre champ pour glaner, mais joignez-vous à mes filles et suivez mes moissonneurs, car j'ai défendu qu'on vous (fasse, fît) aucune peine.

Je veux que tout le monde aujourd'hui se (réjouisse, réjouît), et que cette journée tout entière (soit, fût) donnée au plaisir.

Allez dire à ce vieillard : Pour qui plantez-vous? Il vous répondra : Pour les dieux immortels, qui ont voulu que je profitasse du travail de ceux qui m'ont précédé, et que ceux qui me suivront profitent du mien. *Expliquer pourquoi, après avoir employé l'imparfait* profitasse, *on peut, dans la même phrase, mettre le présent* profitent (1).

Mentor, qui craignait les maux avant qu'ils (arrivent, arrivassent), ne savait plus ce que c'était que de les craindre dès qu'ils étaient arrivés.

Je vous défends de parler de ceci à qui que ce (soit, fût).

Il ne voulait qu'on laissât entrer qui que ce (soit, fût) dans son cabinet pendant qu'il travaillait.

Imaginez un palais grandiose dont les murs seraient d'argent et dont les portes et les fenêtres seraient d'or; ne serait-ce pas le plus riche et le plus beau palais qu'on pût se représenter ou qu'on puisse se représenter. *Expliquer pourquoi ces deux manières de s'exprimer sont également correctes, et dire quelle différence elles supposent dans le sens attaché à l'expression superjonctive* le plus (1).

C'était la plus belle décoration qu'on pût imaginer. — C'était une des plus belles décorations qu'on puisse imaginer. *Faire une explication analogue, en la tirant cette fois du n° 127.*

Après son abdication, Sylla retourna le soir à sa maison, seul et comme un simple particulier, sans que personne, parmi un si grand nombre d'ennemis (ose, osât) lui manquer de respect.

Êtes-vous fâché qu'on ait demandé que de nouveaux témoins (soient, fussent) entendus? Ne voyez-vous pas que leurs dépositions vous ont été très-favorables?

Est-il vrai qu'on ait demandé que de nouveaux témoins (soient, fussent) entendus? Et la décision de l'affaire va-t-elle se trouver encore retardée de plusieurs jours? P. BOISSIÈRE.

(1) Par rapport au vieillard, qui est près de mourir, la volonté des dieux peut être considérée comme entièrement accomplie, mais cette volonté subsiste encore pour ce qui regarde les générations futures.

(1) Dans le premier cas on rattache à *le plus* l'idée d'un étonnement conditionnel; dans le second cas, l'étonnement est ressenti réellement par suite d'une illusion qu'on se fait à soi-même, en supposant réalisé ce qui n'est qu'un produit de l'imagination.

MÉTHODE LEXICOLOGIQUE

LES MONOGRAPHIES

DE L'HISTOIRE, DE LA GÉOGRAPHIE, DE LA MYTHOLOGIE de la Littérature et des Arts

INFIRMITÉS DE PERSONNAGES CÉLÈBRES

Nous donnons deux listes alphabétiques, l'une pour les personnages, l'autre pour les infirmités. Les élèves, en conservant l'ordre des personnages, feront en sorte que les mots de la seconde colonne soient distribués selon la vérité historique.

Albert le Grand.....	avait une jambe de bois.
Annibal.....	aveugle de naissance.
Arridée.....	aveugle.
Beethoven.....	aveugle.
Bernard, *neveu de Louis le Débonnaire*.....	aveugle.
Byron.....	aveugle.
Cervantes (Michel).....	aveugle.
Charles VI.....	aveugle.
Couthon.....	aveugle.
Crésus (*le fils de*).....	aveugle.

Digitized by Google

Daumesnil	bègue.
Deffant (Mme du)	bègue et bossue.
Delille	bègue; il se guérit au moyen de petits cailloux.
Démosthène	bègue; son frère parlait à sa place.
Ducornet (*peintre*)	boiteux.
Ésope	boiteux.
Guillaume le Conquérant	boiteux.
Horatius Coclès	boiteux.
Lamotte-Houdar	boiteux.
La Vallière (Mlle de)	borgne.
Le Camoëns	borgne.
Luxembourg (le maréchal de)	devint borgne au siége de Méthone.
Malherbe	devint borgne en traversant les marais de l'Arno.
Masaniello	bossu.
Milton	cul-de-jatte.
Moïse	cul-de-jatte.
Œdipe	fou.
Philippe de Macédoine	devint fou.
Saunderson	idiot.
Scarron	manchot.
Tamerlan	muet de naissance.
Thierry (Augustin)	nain.
Tirésias	obèse.
Vulcain	sans bras.
Walter-Scott	sourd.

CORRIGÉ DU DEVOIR

Albert le Grand	nain (1).
Annibal	devint borgne en traversant les marais de l'Arno (2).
Arridée	idiot (3).
Beethoven	sourd (4).
Bernard, *neveu de Louis le Débonnaire*	aveugle (5).
Byron	boiteux (6).
Cervantes (Michel)	manchot (7).
Charles VI	fou (8).
Coulhon	cul-de-jatte (9).
Crésus (*le fils de*)	muet de naissance (10).
Daumesnil	avait une jambe de bois (11).
Deffant (Mme du)	aveugle (12).
Delille	aveugle (13).
Démosthène	bègue; il se guérit au moyen de petits cailloux (14).
Ducornet (*peintre*)	sans bras (15).
Ésope	bègue et bossu (16).
Guillaume le Conquérant	obèse (17).
Horatius Coclès	borgne (18).
Lamothe-Houdar	aveugle (19).
La Vallière (Mlle de)	boiteuse (20).
Le Camoëns	borgne (21).
Luxembourg (le maréchal de	bossu (22).
Malherbe	bègue (23).
Masaniello	devint fou (24).
Milton	aveugle (25).
Moïse	bègue; son frère parlait à sa place (26).
Œdipe	aveugle (27).
Philippe de Macédoine	devint borgne au siége de Méthone (28).
Saunderson	aveugle de naissance (29).
Scarron	cul-de-jatte (30).
Tamerlan	boiteux (31).
Thierry (Augustin)	aveugle (32).
Tirésias	aveugle (33).
Vulcain	boiteux (34).
Walter-Scott	boiteux (35).

NOTES EXPLICATIVES

(1) Albert le Grand, savant et philosophe, né en Souabe vers 1200, mort à Cologne vers 1280. Ses grandes connaissances l'ont fait regarder comme un magicien. C'est à lui qu'on attribue le livre dit le *Grand Albert*.

(2) Après avoir vaincu Publius Scipion au Tésin et Sempronius près de la Trèbie, Annibal voyait deux nouvelles armées lui fermer les débouchés des Apennins. Voulant combattre séparément les deux consuls qui les commandaient, et écraser Flaminius avant l'arrivée de son collègue, il jeta les Romains dans l'incertitude par plusieurs marches contradictoires, pénétra au revers des Apennins, et traversa, sur plusieurs colonnes, les marais de Clusium. Pendant quatre jours et autant de nuits, l'armée carthaginoise marcha dans l'eau. Annibal, monté sur le seul éléphant qui lui restât, ne sortit lui-même qu'avec peine de ce terrain fangeux et perdit un œil à la suite d'une fluxion qu'une marche si pénible lui avait fait négliger.

(3) Arridée était fils naturel de Philippe et frère d'Alexandre le Grand. Après la mort de ce prince, l'an 321 av. J.-C., il fut placé sur le trône par les Macédoniens. Son imbécillité le rendant incapable de régner par lui-même, Perdiccas exerçait toute l'autorité. Après la mort de ce général, il finit par tomber entre les mains d'Olympias, veuve de Philippe, qui le fit mourir l'an 315 av. J.-C.

(4) Beethoven, compositeur célèbre, né à Bonn en 1770, mort à Vienne en 1827. Jeune encore et dans toute la force de son talent, il fut atteint d'une surdité complète, le plus cruel malheur qui puisse frapper un musicien. Cette infirmité était telle, qu'il n'entendait pas un orchestre placé auprès de lui, et qu'il ne pouvait communiquer avec ses amis que par écrit. Les soins nécessaires de cette infirmité devinent être un amour ardent de la solitude, une méfiance inquiète et tous les symptômes de l'hypocondrie. La lecture, la promenade en pleine campagne étaient ses plus douces occupations, un petit cercle d'amis dévoués son seul délassement. Vers la fin de ses jours, l'habile mécanicien Maelzel adoucit un peu l'amertume de son chagrin en lui procurant le plaisir d'entendre les sons de son piano, au moyen d'un appareil acoustique sous lequel le grand musicien se plaçait.

(5) Bernard, roi d'Italie, aveugle. Louis le Débonnaire, unique fils et successeur de Charlemagne, amena la chute de l'empire et sema la discorde dans sa propre famille par les partages imprudents qu'il fit de son vivant entre ses trois fils. Lésé ou menacé dans ses droits par ces partages, Bernard, son neveu, que Charlemagne avait fait roi d'Italie, se révolta. Vaincu, il passa les Alpes et vint se jeter aux pieds de son oncle avec ses principaux complices. Ceux-ci furent condamnés à mort. L'empereur ne pouvant se décider à condamner son neveu au dernier supplice, crut faire acte de miséricorde en le « privant seulement de la lumière; » mais Bernard ne profita pas de cette étrange clémence; il mourut au bout de trois jours des suites du barbare traitement qu'il avait subi, et qu'avait aggravé sa violente résistance aux efforts des bourreaux. La fin tragique de Bernard produisit sur Louis une impression profondément douloureuse, et lui laissa des remords que le temps arriva à peine à les amortir.

(6) Byron, un des plus grands poètes de l'Angleterre, né à Douvres en 1788, mort à Missolonghi en 1824. Une difformité physique, il était né boiteux, augmenta encore sa susceptibilité naturelle, son humeur fantasque et son caractère ombrageux. On

Digitized by Google

fit de nombreuses tentatives pour redresser sa jambe : on le forçait de se tenir couché, immobile, et pendant ce temps, la femme qui le soignait lui racontait des légendes et lui faisait des récits empruntés aux Saintes Ecritures. Il est permis de croire qu'il doit à cette circonstance le goût qu'il a toujours montré pour les récits bibliques et pour le merveilleux.

(7) MICHEL CERVANTES, le plus grand écrivain de l'Espagne, l'immortel auteur de *Don Quichotte*, né en 1547, mort en 1616. Simple soldat, il combattit glorieusement à Lépante, où il reçut au bras gauche une blessure dont il demeura estropié le reste de ses jours.

(8) CHARLES VI marchait contre Pierre de Craon, qui avait tenté d'assassiner le connétable de Clisson, et qui avait trouvé un refuge à la cour du duc de Bretagne. Par un soleil brûlant (août 1392), il traversait la forêt du Mans, quand un homme de mauvaise mine, vêtu d'une sorte de sarrau blanc, s'élança à la tête de son cheval, en criant d'une voix terrible : « Roi, ne chevauche (marche) plus avant, tu es trahi. — Sus, sus aux traîtres! » s'écrie Charles, et il court l'épée nue sur son frère Louis, duc d'Orléans, qui lui échappe; mais avant qu'on puisse le saisir, il tue quatre personnes de son escorte. « Il était fou à l'âge de vingt-quatre ans, et, pour le malheur de la France, il en avait encore trente à régner. »

(9) COUTHON, célèbre conventionnel, né en Auvergne en 1756, mort sur l'échafaud le 10 thermidor (28 juillet 1794) Dès l'âge de vingt ans, il avait perdu l'usage de ses jambes : un soir qu'il allait à un rendez-vous nocturne, il s'enfonça jusqu'à mi-corps dans un bourbier, et depuis il resta affligé d'une paralysie incurable. Malgré cette grave infirmité et la faiblesse de sa constitution, il déploya une activité surprenante dans le cours de sa carrière politique, et se plaça parmi les plus ardents ennemis de la royauté.

(10) CRÉSUS ayant cherché à éblouir Solon par ses trésors, celui-ci l'avertit que nul homme ne peut être appelé heureux avant sa mort. Le superbe Lydien ne goûta pas cette vérité et ne témoigna plus que de la fraîcheur à son égard. Mais il ne tarda pas à reconnaître la vérité de ces paroles. Atys, son fils chéri, fut tué par accident dans une chasse, et son second fils devint muet. Attaqué quelque temps après par Cyrus, il fut vaincu et fait prisonnier à la bataille de Thymbrée. Au milieu de la mêlée, il allait périr frappé par un soldat ennemi, sans la miraculeuse exclamation arrachée à son fils muet par la peur filiale : « Soldat, ne tue pas Crésus! »

(11) DAUMESNIL, général de l'Empire, naquit à Périgueux en 1776. Il fit glorieusement la campagne d'Egypte, et assista aux batailles de Marengo, d'Iena, d'Eylau, de Friedland, d'Eckmühl et de Wagram. Dans cette dernière journée, il eut une jambe emportée par un boulet, et reçut plus tard le commandement de Vincennes avec le titre de général de brigade. Surnommé *La Jambe de bois* par le peuple, il vit Pétronzer, en 1814, lui demander de rendre la forteresse qu'il commandait. « Rendez-moi ma jambe, répondit Daumesnil, et je vous livrerai Vincennes. — Nous vous ferons sauter, ajouta l'un des commissaires. — S'il vous plaît, répondit Daumesnil, montrant un magasin où étaient 1,800 milliers de poudre, je commencerai; nous sauterons ensemble. » Les ennemis comprirent qu'il fallait respecter cette énergie. L'année suivante, les alliés le sachant pauvre, lui offrirent en secret un million pour qu'il rendît la même forteresse. Daumesnil témoigna son mépris aux corrupteurs, capitula avec les Bourbons, et sortit de Vincennes avec les trois couleurs.

(12) La marquise de DEFFANT, une des femmes les plus spirituelles du dix-huitième siècle, née en 1697 d'une famille noble de Bourgogne. Devenue veuve et maîtresse d'une fortune considérable, elle ouvrit ses salons aux grands seigneurs et aux philosophes de son temps. Elle se rendit célèbre par la finesse et la causticité de son esprit, et une raillerie inrrétrable. Deux philosophes disputaient devant elle sur le miracle de saint Denis décapité, qui avait porté pendant quelque temps sa tête entre ses deux mains : « Je le croirai sérieusement, dit-elle, en pareil cas, il n'y a que le premier pas qui coûte. » Atteinte, à cinquante-quatre ans, d'un malheur irréparable, d'une cécité absolue, madame du Deffant sentit plus que jamais le besoin des distractions sociales, pour dissiper l'ennui profond dont la menaçait cette infirmité. Toutefois son esprit ne perdit rien de sa pénétration, et Voltaire, frappé de la justesse de ses observations et de ses jugements, l'appelait *l'aveugle clairvoyante*. Ses salons n'étaient ouverts que la nuit. On a fait sur elle le quatrain suivant, où elle est peinte avec plus de vérité que d'indulgence :

Elle y voyait dans son enfance;
C'était alors la médisance.
Elle a perdu son œil et gardé son génie :
C'est aujourd'hui la calomnie.

(13) DELILLE était presque sexagénaire quand sa vue s'affaiblit petit à petit, et qu'il finit par devenir tout-à-fait aveugle. C'est dans cet état qu'il composa en moins de quinze mois sa traduction du *Paradis perdu*, ce qui lui fit acquérir une déplorable conformité de plus avec Milton. Il était obligé de se faire lire le texte et de l'apprendre par cœur, pour se livrer ensuite, sur la foi de sa mémoire, à un travail d'inspiration.

(14) DÉMOSTHÈNE, le premier des orateurs de la Grèce. Son génie fut l'œuvre de la patience autant que de la nature. Il transcrivit jusqu'à sept fois les ouvrages de Thucydide pour former son style. Il s'enfermait des mois entiers dans un souterrain, où il travaillait opiniâtrément à la lueur d'une lampe, ce qui faisait dire à ses rivaux que ses harangues sentaient l'huile. Ne avec une prononciation pénible et embarrassée, il exerçait, dit-on, sa diction en mettant de petits cailloux dans sa bouche. Plaire sur le rivage de la mer, il opposait sa déclamation au mugissement des flots, essayait par là d'aguerrir ses oreilles au bruit tumultueux des assemblées populaires, qui n'en sont souvent qu'une terrible, mais trop fidèle image.

(15) DACORNET, peintre d'histoire, né à Lille en 1806, mort en 1856, vint au monde sans bras, et n'ayant pour soutenir un corps contrefait que des jambes chétives. Il peignait avec ses pieds, qui n'avaient que quatre orteils, et, vu le grand intervalle qui existait entre le premier et le suivant, on avait été conduit à penser que c'est le second orteil qui manquait; cet arrangement fut doué singulièrement le mécanisme des phalanges : Dacornet s'en servait comme des doigts d'une main. Il faisait, avec une agilité incroyable, passer d'un pied à l'autre porte-crayon, estompe, canif ou tout autre objet, suivant le besoin du moment. L'exercice avait tellement modifié les flexions, bornées d'abord, de ce pied, qu'il pouvait reproduire les contours les plus fins avec une précision égale à celle d'une main habile dirigée par une puissance intellectuelle semblable. Dans la conversation, Dacornet, assis, gesticulait avec ses jambes comme un autre avec ses bras, tant la corrélation des mouvements internes et externes est une loi positive de notre organisation.

(16) ESOPE, le plus célèbre des fabulistes de l'antiquité, apporta en naissant tant d'esprit et de difformités, qu'on ne saurait dire s'il eut sujet de remercier la nature ou de s'en plaindre. I, était d'une laideur repoussante, bossu, et presque entièrement privé de l'usage de la parole. Ses compagnons d'esclavage mirent un jour à profit cette circonstance pour le charger d'une faute qu'ils avaient commise, car, ayant mangé des figues destinées à leur maître, ils en accusèrent Esope, ne craignant pas qu'il pût s'expliquer pour sa défense. Il allait être en effet cruellement puni, lorsqu'il alla chercher de l'eau tiède, la but en présence de son maître, puis se mit les doigts dans la bouche pour se faire vomir. N'ayant rendu que de l'eau, il fut pleinement justifié. Il fit signe ensuite qu'on obligeât les autres à imiter son exemple, et l'eau tiède ne manqua pas à produire son effet, et à mettre en évidence les figues encore toutes vermeilles. Les accusateurs d'Esope furent alors punis doublement, pour leur gourmandise et pour leur méchanceté.

(17) GUILLAUME LE CONQUÉRANT, roi d'Angleterre, s'était rendu en Normandie pour mettre fin aux longues contestations qu'il avait avec Philippe Ier, roi de France, au sujet du Vexin. Excessivement replet, il se livrait à Rouen à un régime de diète et de repos, lorsque Philippe se permit de dire à ses courtisans : « *Quand donc ce gros homme accouchera-t-il?* » Cette mauvaise plaisanterie, rapportée à l'irascible Normand, le mit en fureur; il jura qu'il irait faire ses relevailles à Notre-Dame de Paris avec dix mille lances en guise de cierges; et, en effet, aussitôt qu'il put remonter à cheval, il entra sur le territoire français et y mit tout à feu et à sang.

(18) Dans la guerre que Porsenna fit à Rome après le bannissement des Tarquins, les Etrusques, après s'être emparés du Janicule, allaient franchir le pont Sublicius et entrer dans la ville, lorsque, suivant les historiens romains, HORATIUS COCLÈS, guerrier d'un courage intrépide, s'élança à la tête du pont, qu'il ordonna de détruire derrière lui, pendant qu'il arrêtait à lui seul l'effort de l'armée ennemie. Quand le pont fut rompu, il se précipita dans le Tibre avec ses armes, et arriva à la nage sur la rive opposée; dans la chaleur du combat, il eut un œil crevé d'une flèche, ce qui le fit surnommer *Coclès*, mot qui signifie borgne.

(19) LAMOTTE-HOUDAR, poète français, né en 1672, mort en 1731, devint aveugle des l'âge de trente-cinq ans. Il était d'une douceur inaltérable. Un jeune homme à qui, par mégarde, il avait

Digitized by Google

marché sur le pied dans une foule, lui ayant donné un soufflet : « Monsieur, lui dit-il, vous allez être bien fâché, je suis aveugle. »

(26) Voici le portrait que la duchesse d'Orléans a laissé de Mlle de la Vallière. « Ses regards avaient un charme inexprimable; elle avait une taille fine; ses yeux étaient bien plus beaux que ceux de Mme de Montespan. Tout son maintien était modeste. Elle boitait légèrement, mais cela ne lui allait pas mal. »

Voici ce que Mme de Sévigné a dit de sa modestie : « Il faut imaginer Mme de Montespan précisément le contraire de cette petite violette qui se cachait sous l'herbe, et qui était honteuse d'être maîtresse, d'être mère, d'être duchesse. On n'en fera plus amais sur ce moule. »

(21) Le Camoens, l'auteur de *Lusiada*, le plus célèbre des poètes portugais, né vers 1524, mort en 1579. Obligé de quitter la cour, Camoëns embrassa la carrière militaire. Il passa en Afrique et se rendit à Ceuta, ville considérée alors comme une sorte d'école à l'usage de ceux qui se déterminaient au métier des armes, et qui y trouvaient mille occasions de se distinguer par suite d'un état de guerre continuelle. C'est dans un engagement livré sous les murs mêmes de Ceuta que Camoëns perdit l'œil droit, atteint par un morceau de mitraille; et quelques historiens ajoutent que, lorsqu'il reçut cette blessure, le jeune poète se trouvait à bord d'un bâtiment commandé par son père, capitaine dans la marine portugaise.

(22) Le maréchal de Luxembourg, le vainqueur de Fleurus, de Steinkerque et de Nerwinde, naquit en 1628 et mourut en 1695. Élève de Condé, il avait quelque chose des qualités de son maître : impétuosité, coup d'œil rapide, inspiration soudaine. Quoique un peu contrefait, il plaisait par une physionomie heureuse. On sait que le prince d'Orange, que le maréchal de Luxembourg avait souvent vaincu, disait de lui : « Je ne pourrai donc jamais battre ce bossu-là! — Bossu! s'écria le maréchal, auquel ce propos fut rapporté, qu'en sait-il? Il ne m'a jamais vu par derrière. »

(23) Malherbe, célèbre poète français, né vers 1556, mort en 1628. Il aimait à lire ses vers, et les lisait mal; personne ne l'entendait; il bégayait et crachait rien qu'un six fois en récitant un quatrain. Aussi le chevalier Marini disait-il : « Je n'ai jamais vu d'homme plus humide ni de poète plus sec. » Racan, son élève, osa le lui répéter, et Malherbe, le quittant en colère, fut plusieurs années sans le revoir.

(24) Lorsque les Napolitains se révoltèrent, en 1647, contre le gouvernement de l'Espagne, qui les accablait d'impôts, ils mirent à leur tête Thomas Aniello, plus connu sous le nom de *Masaniello*, jeune pêcheur. Celui-ci établit la justice la plus sévère, désarma les nobles, puis, emporté par la soif de la vengeance contre l'aristocratie, il remplit la ville de terreur et de massacres. Au bout de huit jours, il déposa les armes, et conclut avec le duc d'Arcos, vice-roi de Naples, une convention qui abolissait les taxes et rétablissait les anciennes libertés. Malheureusement l'agitation au milieu de laquelle avait vécu Masaniello le mit dans un violent état de fièvre. On dit aussi que le vice-roi, qui l'avait invité à venir le voir, avait fait mêler du poison au vin qu'il lui offrit. Il se mit alors à parcourir les rues avec un air égaré, massacrant ses meilleurs amis. Le duc d'Arcos sémeita contre lui l'indignation publique, et apostia des assassins, qui le mirent à coups de fusil dans le couvent des Carmes, où il s'était retiré. Il n'avait que vingt-quatre ans.

(25) Milton, célèbre poète anglais, auteur du *Paradis perdu*, né en 1608, mort en 1674. Il devint aveugle au milieu de ses travaux littéraires et de sa fameuse querelle avec Saumaise; c'est, plongé dans cette profonde nuit, qu'il composa sa grande épopée du *Paradis perdu*. Sa fille Debora lui lisait les Écritures : Job, David, Jérémie; une autre de ses filles se mettait au piano, et le nouvel Homère dictait les sublimes inspirations qu'il puisait dans ces harmonies. Un jour, qu'il se promenait dans le parc de Saint-James, il entendit tout à coup repéter autour de lui : « Le roi! le roi! — Retirons-nous, dit-il à son guide. » Charles II aborde l'aveugle : « Monsieur, voilà comme le ciel vous a puni d'avoir commis contre moi pire. — Sire, répondit Milton, si les maux qui nous affligent en ce monde sont le châtiment de nos autres, votre père devait être bien coupable. » Cette anecdote est racontée par Chateaubriand.

(26) L'Écriture, dans sa simplicité antique, nous raconte qu'un jour Moïse, faisant boire ses troupeaux près du mont Horeb, vit un buisson tout en feu, qui brûlait sans se consumer. Curieux de connaître la cause de ce phénomène, il s'approche et il entend la voix de Dieu qui lui ordonne d'aller briser le joug de ses frères. En vain représente-t-il que le Pharaon était un prince cruel et incrédule, que lui-même était proscrit, que son peuple ne le comprendrait pas lorsqu'il lui annoncerait un Dieu unique, éternel, immuable comme Jéhovah; en vain objecte-t-il le peu de facilité qu'il avait à parler, étant *bègue* depuis son enfance; en vain insiste-t-il pour qu'un autre fût envoyé à sa place, Dieu triomphe de son opiniâtreté en lui donnant le pouvoir de faire des miracles, et en lui adjoignant comme interprète son frère Aaron.

(27) Lorsque Œdipe eut appris de Tirésias le terrible secret de sa naissance et celui de son mariage avec Jocaste, il se creva les yeux et, conduit par sa fille Antigone, il alla vivre, ou plutôt mourir dans un bois consacré aux Euménides.

(28) Philippe, roi de Macédoine, assiégeait Méthone. Aster, habile archer d'Amphipolis, dont le prince avait dédaigné les services, se vengea en lui crevant l'œil droit avec une flèche sur laquelle il avait écrit : « A l'œil droit de Philippe. » Le roi la lui renvoya avec ces mots : « Si Philippe prend la ville, Aster sera pendu. » La ville fut prise, et la menace accomplie.

(29) Saunderson, le plus célèbre des aveugles savants, professeur à l'université de Cambridge, naquit en 1682 dans le comté d'York. N'ayant encore qu'un an, la petite vérole le priva, non-seulement de la vue, mais même de ses prunelles, qu'un abcès détruisit entièrement; de sorte qu'il ne conservait pas plus d'idée de la lumière et des couleurs que s'il avait été aveugle de naissance. Ses progrès dans les sciences furent extraordinaires. Nommé professeur à Cambridge, sa première leçon traita des découvertes de Newton sur l'optique. C'était un spectacle bien fait pour exciter la curiosité, que celui d'un jeune aveugle discourant sur la lumière et les couleurs, expliquant la théorie de la vision, l'effet des verres convexes et concaves, et les phénomènes de l'arc-en-ciel. Saunderson était fait pour avoir des admirateurs plutôt que des amis; son esprit vif et caustique n'épargnait qui que ce fût. Le ministre qui l'assista dans ses derniers moments, ne pouvant réussir à le convaincre de l'existence de Dieu par le tableau des merveilles de la création, lui fit enfin appeler au témoignage de Newton, qui avait proclamé une intelligence suprême. Le mourant, cédant à l'autorité de ce grand nom, s'écria : « O dieu de Newton, reçois-moi dans ton sein! »

(30) Scarron, poète burlesque, né à Paris en 1610, mort en 1660. Ses infirmités furent la suite d'une folie de carnaval, qui le rendit, comme il le dit lui-même, un raccourci de la misère humaine. Il habitait le Mans : il s'endoussit de miel des pieds à la tête, se roula dans un grand lit de plumes, jusqu'à ce qu'il fût complétement *empanné*, et se mit à parcourir la ville dans ce singulier équipage. Mais bientôt poursuivi, ployé, *dépanné*, il n'eut plus d'autre ressource, pour échapper aux huées de la marmaille, que de s'enlever du haut d'un pont, et de cacher sa confusion au milieu des roseaux de la Sarthe; le froid l'y saisit, et il en sortit perclus de tous ses membres. Il conserva le génie que la nature lui avait donné au genre burlesque, et conserva sa gaîté naturelle jusqu'à son dernier soupir. Entendant ses gens qui fondaient en larmes autour de son lit de mort : « Mes amis, leur dit-il, je ne vous ferai jamais autant pleurer que je vous ai fait rire. »

(31) Tamerlan, c'est-à-dire Timour-Lang, Timour le boiteux, fameux conquérant tartare, né en 1405, descendant de Genghis-Kan par les femmes, fut un des princes les plus sanguinaires qui aient régné. Il vainquit le sultan Mahomet IV sous les murs de Delhi. Avant la bataille, il avait fait égorger cent mille esclaves qui l'embarrassaient. Il attaqua, vainquit et fit prisonnier Bajazet à Ancyre. Ayant fait venir devant lui, il se mit à rire en le voyant (Bajazet était borgne). Celui-ci s'indigna de ce qu'il regardait comme une insulte à son malheur : « Je ris, répondit Timour, en songeant combien Dieu fait peu de cas des grandeurs d'ici-bas, puisqu'il les accorde à un borgne comme toi et à un boiteux comme moi. »

(32) Augustin Thierry, célèbre historien français, né en 1795, mort en 1856. Sa vue, affaiblie par de longues et pénibles recherches, s'éteignit tout à coup vers 1825. Cette cruelle épreuve, loin de le faire renoncer à ses études chéries, redoubla son amour pour la science : « Désormais, ainsi que doit l'être un homme de cœur, il fit, pour nous servir de sa belle parole, amitié avec les ténèbres. Aidé par le dévouement de ses amis, il poursuivit le cours de ses travaux, et l'histoire, dit M. de Châteaubriand, eut son Homère comme la poésie. »

(33) Tirésias, célèbre devin de Thèbes, fut frappé de cécité, soit par Minerve pour l'avoir vue pendant qu'elle se baignait dans l'Hippocrène, soit par Junon, contre laquelle il s'était prononcé à l'occasion d'un différend qu'elle avait avec Jupiter, soit enfin parce qu'il devinait aux hommes les secrets de l'Olympe. Sa mère supplia Minerve de lui rendre la vue; la déesse ne put la satisfaire, mais elle lui donna le pouvoir de prédire l'avenir, et lui rendit l'ouïe si fine qu'il comprenait le chant des oiseaux. Elle

Digitized by Google

lui fit en outre présent d'un bâton d'or duquel il se dirigeait comme s'il avait eu l'usage de ses yeux. Il veut sept âges d'homme. Dans Homère, Ulysse descend aux enfers pour consulter Tiresias sur sa destinée.

(34) Vulcain, dieu du feu, fils de Jupiter et de Junon, était si contrefait en venant au monde, qu'il fut précipité du ciel par son père, et qu'il demeura boiteux des suites de cette chute.

(35) Walter Scott, le plus illustre romancier des temps modernes, né en 1771, mort en 1832, devint boiteux dans son enfance, à la suite d'un accident qu'il éprouva à la jambe droite.

P. Larousse.

NARRATIONS ET COMPOSITIONS FRANÇAISES

EXPOSITION DU SUJET :

UNE PLACE POUR CHAQUE CHOSE, ET CHAQUE CHOSE A SA PLACE

Tel est le texte que *chaque élève* doit développer par les meilleurs moyens qui se présenteront à son imagination et à son jugement.

— Où pourrez-vous loger tant de bagages? disait une voisine à madame Delormes, qui venait de faire son déménagement. Votre nouvelle habitation n'est composée que de huit pièces, et vous avez là de quoi meubler un palais.

— Ne vous en mettez pas en peine, ma chère, répondit madame Delormes; il y aura place pour tout. Je crains seulement que chaque chose ne soit pas à sa place. Le bon emploi de l'espace est mon affaire : quand j'étais jeune fille, je logeais tout un magasin dans mon petit bureau. La disposition du mobilier sera l'affaire du tapissier. J'ai le coup d'œil sûr; mais je ne suis pas certaine d'avoir un goût parfait. Quand j'aurai trouvé une place pour chaque chose, vous dont la maison est si élégante, n'aurez-vous pas l'obligeance de me dire si chaque chose est à sa place?

Quelques jours après, les ballots, les grosses corbeilles remplies, les malles et les caisses qui encombraient tous les passages, avaient disparu dans des armoires et cabinets dissimulés par les tapisseries; les glaces brillaient sur les trumeaux, les tableaux aux murs, les rideaux aux lits et aux fenêtres; les pendules oscillaient sur les cheminées; les vases, ornés de fleurs, les candélabres chargés de leurs bougies transparentes, les canapés, les fauteuils, les chaises, tous les meubles, bien propres, bien lustrés, étaient rangés symétriquement dans chaque pièce; le chaos était débrouillé pour se métamorphoser en petit monde charmant, où l'on respirait à l'aise, où l'on circulait librement et sans gêne, comme dans un jardin bien cultivé : il y avait une place pour chaque chose, et chaque chose était à sa place.

Dans l'ameublement de l'univers, Dieu n'avait pas à se préoccuper de l'espace : il y avait place pour chaque chose. L'essentiel était de mettre chaque chose à sa place. C'est dans cet ordre merveilleux qu'éclate sa souveraine sagesse. A la vue de toutes les beautés, au sentiment des sublimes harmonies qu'il a su établir parmi les mondes innombrables qui gravitent dans l'espace, l'homme le plus froid se prosterne, anéanti dans l'admiration de tant de grandeur et de tant de gloire.

Créatures faites à l'image de Dieu, pourquoi n'imiterions-nous pas un peu la sagesse divine dans l'organisation du petit monde qu'il nous a donné la mission et les moyens de gouverner selon son esprit? Il y a place pour chacun et pour chaque chose; mais chaque chose et chacun y sont-ils à leur place? — Là le plaisir, ici la peine; là l'abondance, ici la disette; là le luxe, ici la misère; — la sottise y opprime le talent; le vice, la vertu; la force brutale, l'intelligence; — au lieu de l'expansion, l'égoïsme; au lieu de l'association, l'antagonisme; au lieu de l'amour, la haine; au lieu de la paix, la guerre; au lieu de la liberté, l'oppression.

Dans ce concert de notes discordantes, cherchez l'harmonie; dans cette mêlée qui n'a pas de nom, cherchez le bonheur, vers lequel pourtant nous avons d'universelles, d'invincibles aspirations.

Toutefois, et c'est pour nous un sujet de grande consolation, d'encouragement et d'espérance, ce désordre tend à diminuer de jour en jour. Des idées plus vraies, des sentiments plus justes ont déjà remplacé bien des préjugés, bien des abus. C'est aux progrès de la science que nous sommes redevables de ce bienfait. A mesure que l'intelligence s'élève et s'agrandit, la conscience se développe et se purifie : car l'ignorance est la source de tout mal.

Tout progrès en amène un autre. Pourquoi ne nous approcherions-nous pas peu à peu de cette perfection idéale qui est la mère et la sauvegarde du bonheur? Et si la perfection universelle est la résultante de toutes les perfections individuelles, pourquoi chacun de nous ne travaillerait-il pas à se perfectionner soi-même?

Nous avons place en nous pour toutes les bonnes pensées, pour tous les bons sentiments. Seulement, il faut que ces bonnes pensées et ces bons sentiments occupent la place qui leur convient dans la série des situations et des réalités sociales. Il faut aussi qu'ils s'harmonisent aux nécessités des circonstances : telle idée généreuse se réalise sans effort de nos jours, qui eût passé pour séditieuse et subversive à des époques antérieures; telle idée nous paraît extravagante, à force d'être sublime, qui passera dans nos mœurs et dans nos habitudes comme la conséquence naturelle des progrès de l'esprit. Dans le développement des destinées humaines, chaque chose a son temps. Ainsi le veut la Providence, qui semble avoir pris pour règle le sujet de cette causerie :

Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place.

Cuhel.

TRAITÉ COMPLET ET RAISONNÉ

D'ANALYSE GRAMMATICALE

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE SUR LA FONCTION DES MOTS

— SUITE —

Un *religieux* voulant *consoler* une *dame* vénitienne *qui* avait perdu son *fils* unique, *lui* rappelait l'*obéissance* d'*Abraham*, quand *Dieu* ordonna à *ce patriarche* d'*immoler* son *enfant*. « Ah! mon *père*,

Digitized by Google

répondit-*elle* avec *impétuosité, Dieu* n'aurait jamais commandé ce *sacrifice* à une *mère !* »

CORRIGÉ DU DEVOIR

Un, adj. indéf., masc. sing., dét. *religieux.*
Religieux, nom com., masc. sing., suj. de *rappelait.*
Voulant, part. prés., du verbe trans. *vouloir*, qual. *religieux.*
Consoler, verbe trans., infin., prés., compl. dir. de *voulant.*
Une, adj. indéf., fém. sing., dét. *dame.*
Dame, nom comm., fém. sing., compl. dir. de *consoler.*
Vénitienne, adj. qual., fém. sing., qual. *dame.*
Qui, pron. rel., fém. sing., suj. de *avait perdu.* Il représ. *dame.*
Avait perdu, verbe trans., indic., plus-que-parf., 3e pers. du sing., 4e conj.
Son, adj. poss., masc. sing., dét. *fils.*
Fils, nom comm., masc. sing., compl. dir. de *avait perdu.*
Unique, adj. qual., masc. sing., qual. *fils.*
Lui, pron. pers., fém. sing., compl. ind. de *rappelait.* Il représ. *dame.*
Rappelait, verbe trans., indic., imparfait, 3e pers. du sing., 1re conj.
L', mis pour *la*, art. élidé, fém. sing., dét. *obéissance.*
Obéissance, nom comm., fém. sing., compl. dir. de *rappelait.*
De, prép., unit *obéissance* à *Abraham.*
Abraham, nom propre, masc. sing., compl. de *obéissance.*
Quand, conj., unit *obéissance* à *ordonna.*
Dieu, nom propre, masc. sing., suj. de *ordonna.*
Ordonna, verbe trans., indic., passé déf., 3e pers. du sing., 1re conj.
A, prép., unit *ordonna* à *patriarche.*
Ce, adj. dém., masc. sing., dét. *patriarche.*
Patriarche, nom comm., masc. sing., compl. ind. de *ordonna.*
De, prép. *euphonique.*
Immoler, verbe trans., infin. prés., 1re conj., compl. dir. de *ordonna.*
Son, adj. poss., masc. sing., dét. enfant.
Enfant, nom comm., masc. sing., compl. dir. de *immoler.*
Ah ! interj.
Mon, adj. poss., masc. sing., dét. *père.*
Père, nom com., masc. sing., mis en apostrophe.
Répondit, verbe trans., indic., passé déf., 3e pers. du sing., 4e conj.
Elle, pron. pers., fém. sing., suj. de *répondit.* Il représ. *dame.*
Avec, prép., unit *répondit* à *impétuosité.*
Impétuosité, nom comm., fém. sing., compl. circ. de *répondit.*
Dieu, nom propre, masc. sing., suj. de *aurait commandé.*
Ne... jamais, loc. adv., mod. *aurait commandé.*
Aurait commandé, verbe trans., condit., passé, 3e pers. du sing., 1re conj.
Ce, adj. dém., masc. sing., dét. *sacrifice.*
Sacrifice, nom comm., masc. sing., compl. dir. de *aurait commandé.*
A, prép., unit *aurait commandé* à *mère.*
Une, adj. indéf., fém. sing., dét. *mère.*
Mère, nom comm., fém. sing., compl. ind. de *aurait commandé.*

P. LAROUSSE.

COURS COMPLET DE LITTÉRATURE ANCIENNE

CHAPITRE II — SECTION I

— SUITE —

DE LA POÉSIE ÉPIQUE CHEZ LES ANCIENS

DE L'ÉPOPÉE GRECQUE

Analyse de l'Iliade. — Apollon irrité contre Agamemnon qui a enlevé la fille du prêtre Chrysès, envoie la peste dans le camp des Grecs. Averti par le devin Calchas, Agamemnon consent à rendre Chryséis, et se venge en ravissant à Achille Briséis, sa captive. Achille irrité se retire sur ses vaisseaux et jure de ne plus prendre part à la guerre. Sa mère Thétis va supplier Jupiter de faire sentir son courroux aux Grecs. Trompé par un songe qui lui promet la victoire, Agamemnon livre bataille aux Troyens. Mais les Grecs privés du secours d'Achille, ne sont plus victorieux comme autrefois. Hector les repousse et les poursuit jusque sous les murs de leur camp. Les Grecs désespérés profitent d'une trêve pendant laquelle on ensevelit les morts pour envoyer une députation composée des principaux chefs, afin de fléchir la colère d'Achille. Achille demeure implacable. Au lever du soleil, le combat recommence; les plus braves d'entre les Grecs sont blessés et obligés d'abandonner le champ de bataille. Achille est ébranlé, mais cependant il reste encore fidèle à son ressentiment. Enfin Hector force les Grecs à se réfugier sur leurs navires, où ils continuent de se défendre. Patrocle, l'ami d'Achille, vient supplier celui-ci de secourir l'armée dans un moment si pressant. Déjà Hector a lancé la flamme sur les vaisseaux, mais Achille ne cède point encore; seulement il donne ses armes à Patrocle et lui permet de les revêtir pour aller à sa place au combat. A la vue du guerrier dans lequel ils croient reconnaître Achille, les Troyens fuient épouvantés et les Grecs reprennent courage. Mais bientôt Hector, aidé d'Apollon, a renversé Patrocle : une mêlée générale s'engage de nouveau autour du cadavre. Le fils de Nestor, Antiloque, vient apporter à Achille cette funeste nouvelle; la douleur déchire l'âme du héros : il n'a plus d'armes, il ne peut courir au combat, mais il quitte son vaisseau et se montre sur la muraille, et cette apparition fait reculer d'effroi les Troyens. La nuit est venue; les Grecs restent maîtres du corps de Patrocle. Les Troyens tiennent conseil; Achille, de son côté, réunit les chefs des Grecs et abjure son ressentiment. Thétis lui apporte des armes nouvelles que Vulcain a forgées à sa prière. Le jour suivant, Achille reprend sur le champ de bataille, fait un carnage affreux des Troyens et immole enfin Hector lui-même, dont il traîne le corps dans la pous-

Digitized by Google

sière; puis il rend les derniers devoirs à Patrocle, et fait célébrer, pour honorer sa mémoire, des jeux funèbres autour de son bûcher. Cependant Priam parvient jusqu'à la tente d'Achille, apportant une riche rançon, et réclamant le corps de son malheureux fils. Achille attendri remet au vieux roi la dépouille d'Hector.

HOMÈRE (1) ET L'ILIADE

Il n'y a point d'écrivain dont les ouvrages aient tant occupé la postérité; il n'y en a point dont la personne soit moins connue. Un adorateur d'Homère pourrait dire que ce poète ressemble à la divinité, que l'on ne connaît que par ses œuvres. On ne sait où il est né, ni même bien précisément où il a vécu. On conjecture, avec assez de vraisemblance, que l'époque de sa naissance remonte à mille ans avant Jésus-Christ, et trois cents ans après la guerre de Troie. Ce qu'on a dit de sa pauvreté, qui le réduisait à demander l'aumône, n'est fondé que sur des traditions incertaines, et peut-être sur l'hospitalité qu'il recevait dans les différents endroits où il récitait ses vers. Suidas, lexicographe grec, fait remonter à quatre-vingt-dix le nombre des villes qui se disputent l'honneur d'être la patrie d'Homère. L'empereur Adrien consulta les oracles pour savoir à qui ce titre appartenait; ils répondirent qu'Homère était né dans l'île d'Ithaque. Mais comme les oracles étaient fort discrédités, leur autorité ne décida point la question. La ville de Smyrne et l'île de Chio sont les lieux qui ont produit le plus de preuves en leur faveur. Des savants ont écrit là-dessus de gros volumes qui ne nous ont rien appris, sinon qu'ils n'en savaient pas plus que nous. Eh! qu'importe, après tout, quel pays puisse se vanter d'avoir produit Homère? Il suffit que l'humanité s'honore de son génie et que ses écrits appartiennent au monde entier. Ce qu'on a écrit sur son origine et sur sa vie est aussi fabuleux que ses poèmes. Le commentateur Eustathe, qui le fait naître en Egypte, assure qu'il fut nourri par une prêtresse d'Isis, dont le sein distillait du miel au lieu de lait; qu'une nuit on entendit l'enfant jeter des cris qui ressemblaient aux chants de neuf différents oiseaux, et que le lendemain on trouva neuf tourterelles qui jouaient avec lui. Héliodore prétend qu'il était fils de Mercure. Diodore de Sicile nous apprend qu'Homère avait trouvé le manuscrit d'une certaine Daphné, prêtresse du temple de Delphes, qui avait un talent admirable pour rendre en beaux vers les oracles des dieux, et que c'est de là qu'Homère les a transportés dans ses poèmes. D'autres compilateurs le font descendre en droite ligne d'Apollon, de Linus et d'Orphée; et, suivant les idées que ces noms éveillent en nous, on ne peut nier que celui d'Homère, mis à côté d'eux, n'ait du moins un air de famille. Enfin, il y en a qui prétendent que longtemps avant lui, une femme de Memphis, nommée *Phantasie*, avait composé un poème sur la guerre; et nous observerons qu'en grec, φαντασία dont nous avons fait *fantaisie*, veut dire imagination. L'allégorie n'est pas difficile à pénétrer, et toutes les traditions fabuleuses prouvent seulement le goût constant et décidé des Grecs pour les contes allégoriques, goût qui ne les abandonna pas, même au moyen âge; puisque les fables du miel et des tourterelles, dans Eustathe, qui vivait au douzième siècle, désigne évidemment la douceur des vers d'Homère. Héliodore, qui vivait, lui, au quatrième siècle, en donnant Mercure pour père au chantre de l'Iliade, fait allusion à l'invention des arts attribuée à Mercure. Quant aux vers de la sibylle Daphné, la vérité est que ceux d'Homère étant très-répandus, les oracles s'en servirent souvent pour rendre leurs réponses.

Après avoir rapporté ce que les anciens nous ont appris de moins incertain sur Homère nous jugeons à propos de faire part à nos lecteurs de renseignements qui semblent plus positifs, quoiqu'ils soient probablement encore fabuleux, et que des auteurs modernes ont offerts à notre curiosité jamais satisfaite, relativement au plus grand poète de l'antiquité.

Crithéis était fille de Ménalopus, homme obscur, originaire de Thessalie et habitant la ville de Magnésie, colonie grecque de l'Asie-Mineure. Crithéis fut de bonne heure orpheline : elle était jeune, pauvre et belle; ce fut cette beauté qui fit l'honneur de la Grèce et les délices de l'univers entier. Crithéis inspira de l'amour à un inconnu; sa faute ayant éclaté aux yeux de la famille qui avait recueilli l'orpheline, la malheureuse enfant fut envoyée dans une autre colonie grecque, qui s'appelait Smyrne. Un jour que Crithéis avait accompagné les femmes et les filles de Smyrne au bord du petit fleuve Mélès, où l'on célébrait la fête des dieux, elle donna le jour à celui que les siècles ont nommé le divin Homère, à l'ombre d'un platane, sur l'herbe, au bord d'un ruisseau. Les compagnes de Crithéis ramenèrent la jeune fille et rapportèrent l'enfant à Smyrne. Soit qu'Isménias, celui qui avait recueilli la malheureuse mère, fût trop pauvre pour accepter ce surcroît de dépense, soit pour une autre raison, il la congédia de son foyer. — Il y avait en ce temps-là, à Smyrne, un homme peu riche mais bon et inspiré par le cœur; il se nommait Phémius, et tenait une école de chant. Crithéis avait entendu parler de la bonté de ce maître d'école; elle se rendit au seuil de sa maison, ayant son enfant dans ses bras. Phémius, touché de la beauté et des larmes de la jeune fille, lui donna asile dans sa maison et l'employa comme servante. Phémius trouva Crithéis si modeste, si laborieuse et si belle, qu'il lui proposa de l'épouser et d'adopter son enfant. La jeune femme accepta. Le bon maître d'école s'attacha singulièrement au petit Homère et lui prodigua tous les secrets de son art. Homère, que la nature avait doué d'une intelligence qui comprenait et d'une mémoire qui reproduisait toutes choses, récompensait par ses progrès les soins du vieillard et réjouissait l'orgueil de Crithéis. Après la mort de Phémius et de sa mère, Homère, redevenu pauvre, erra par le monde, enseignant de ville en ville les petits enfants, puis il s'embarqua et visita toutes les côtes de la Méditerranée, si bien décrites dans l'*Odyssée*. Il devint aveugle et revint à Smyrne; puis il alla ouvrir une école à Chio, île voisine de Smyrne. Homère devenu vieux se fit

(1) Homère vient d'un mot grec qui signifie *aveugle*.— (Homère était aveugle.)

Digitized by Google

transporter au bord de l'île pour y mourir, couché au soleil, sur le sable du rivage. Après qu'il eut expiré sur cette plage, les pêcheurs de la côte lui creusèrent une tombe dans le sable, à la place même où il avait voulu mourir. Ils roulèrent une roche sur laquelle ils gravèrent au ciseau ces mots : *Cette plage recouvre la tête sacrée du divin Homère.* On montre dans l'île de Chio, près de la ville, un banc de pierre, semblable à un cirque et ombragé par un platane qui s'est renouvelé depuis trois mille ans dans ses rejetons, et qu'on appelle l'école d'Homère. C'est là que l'aveugle se faisait conduire par ses filles et qu'il enseignait et chantait ses poèmes, dont le tout forme deux diamants que la scie du Temps ne pourra jamais entamer : l'*Iliade* et l'*Odyssée*. C'est depuis Homère que, dans les îles de l'Archipel, les hommes attribuèrent à la cécité le don d'inspirer le chant, et que les bergers impitoyables crevèrent les yeux aux rossignols, afin d'ajouter un degré de plus à la mélodie de l'âme et de la voix de ces pauvres oiseaux!

Il faudrait compiler des volumes sans nombre pour rassembler tous les divers jugements que l'on a portés sur le poète grec; car il était de sa destinée d'être un sujet de discorde dans tous les siècles. Horace a placé Homère, pour sa morale, au-dessus de Chrysippe et de Crantor, deux chefs de l'école, l'un du Portique, l'autre de l'Académie. Porphyre, dans des temps postérieurs, a fait un traité sur la *philosophie d'Homère*. Mais, d'un autre côté, Pythagore, qui ordonnait à ses disciples cinq ans de silence et qui apparemment ne faisait pas grand cas du talent de bien parler, a mis Homère dans le Tartare, pour avoir donné de fausses idées de la divinité. L'on sait communément que Platon voulait le bannir de sa *République*, mais il n'est pas aussi commun de savoir pourquoi ni comment. Nous allons le dire et nous trouverons des idées élevées, mais aussi des conséquences forcées et sophistiques dans les motifs de l'exil auquel il condamne les poètes, et en même temps reconnaître la belle imagination du maître d'Aristote dans la manière dont il veut que cet exil s'exécute.

Il faut d'abord savoir que Platon n'admet dans la nature que deux choses : l'idée originelle, et l'être qui est la ressemblance de l'idée, ou la copie du modèle. Par l'idée originelle, il entend Dieu ou la pensée divine, et par les autres êtres, toutes les formes que Dieu avait créées conformément à la pensée. Il n'y a rien jusque-là que de grand et de philosophique; mais il ajoute :

« Tous les objets n'étant que des copies de ce premier modèle, les arts qui les imitent ne font que copier des copies : à quoi cela est-il bon? »

Ici, le philosophe n'est qu'un sophiste : mais ce qui suit fait voir que, si sa métaphysique était quelquefois forcée, son imagination était douce et riante.

« Donc, dit-il, s'il se présente parmi nous (c'est-à-dire parmi les citoyens de cette république qui n'a jamais existé que dans les livres de Platon) un poète qui sache prendre toutes sortes de formes et les imiter, et qu'il vienne nous présenter ses poèmes, nous lui témoignerons notre admiration comme à un homme sacré qu'il faut révérer et chérir; mais nous lui dirons : Nous n'avons parmi nous personne qui vous ressemble, et dans notre constitution politique il ne nous est pas permis d'en avoir. Et ensuite nous le renverrons dans une autre ville, après avoir répandu sur lui des parfums et couronné sa tête de fleurs. »

Avouons qu'on ne peut pas donner à un arrêt de bannissement une tournure plus aimable, et que, si la république de Platon existait, un poète serait tenté d'y aller, ne fût-ce que pour en être renvoyé.

Au reste, quand le philosophe en vient à Homère lui-même, il témoigne la plus grande admiration pour son génie; il avoue qu'il lui faut du courage pour le condamner, et que le respect et l'amour qu'il a depuis l'enfance pour les écrits d'Homère devraient enchaîner sa langue; qu'il le regarde comme le créateur de tous les poètes qui l'ont suivi, et particulièrement des poètes dramatiques, mais qu'enfin la vérité l'emporte sur tout. Alors Platon fait à Homère des reproches plus motivés que l'espèce de proscription politique prononcée plus haut, et prouve fort au long que les dieux d'Homère dans l'*Iliade* sont faits pour donner une idée aussi fausse qu'indigne de la divinité, ce qui certainement n'était pas difficile à démontrer en philosophie.

BLANCHE DE FRANCOLINI.

DEUXIÈME PARTIE

VARIÉTÉS

COURS ÉLÉMENTAIRE D'ARCHÉOLOGIE

— DEUXIÈME PARTIE —

DE L'ARCHITECTURE

CHAPITRE II

DES TEMPLES ET DES PALAIS

Tous les peuples se sont efforcés de rendre dignes de leur destination les édifices consacrés au culte de la divinité. Nous donnerons ici la description d'un temple décrit par Strabon, qui avait une parfaite connaissance de l'Égypte :

« A l'entrée du *Téménos* (enceinte générale), on voit, dit-il, une avenue pavée dont la largeur est d'environ un plèthre (16 toises à peu près), plus ou moins, et la longueur triple. Il est des temples où elle est quadruple, et même plus considérable : cette avenue s'appelle *dromos* (allée); c'est le centre général. Callimaque se sert de cette expression lorsqu'il dit : « Voilà le *dromos sacré d'Anubis.* » Dans toute la longueur, et de chaque côté, règne une suite de sphinx en pierre, distants les uns des autres de vingt coudées, ou un peu plus, en sorte qu'à droite et à gauche, il en existe une rangée.

» Après les sphinx, on trouve un grand *propylée* (construction en avant des portes), et, en s'avançant plus loin, on en rencontre un second, puis un troisième. Au reste, le nombre des *propylées* n'est pas déterminé, non plus que celui des *sphinx;* il varie dans les temples, de même que la longueur et la lar-

Digitized by Google

geur des *dromos* (les *dromos* étaient découverts, et leur *aréa* (aire ou superficie), entièrement libre et sans statues). Au delà des *propylées* s'élève le *naos*, ou temple proprement dit, contenant un *pronaos* ou partie antérieure du temple, et un *sécos* ou sanctuaire; le premier, d'une grandeur considérable; le second, de grandeur médiocre. Ce *naos* ne renferme point de statues, ou du moins, s'il en renferme, elles représentent quelque animal à figure humaine. De chaque côté du *pronaos* s'avancent les *ptères* (ou ailes): ce sont deux murs dont la hauteur égale deux fois celle du temple. Leur éloignement réciproque est d'abord plus considérable que la largeur du soubassement du *naos*. Mais à mesure qu'on s'avance, leurs faces se prolongent l'espace de cinquante ou soixante coudées, en se rapprochant l'une de l'autre. Les parois de ces *ptères* sont couvertes de grandes figures sculptées en anaglyphe (en relief), semblables aux sculptures tyrrhénéennes ou aux ouvrages grecs d'une antiquité très-reculée. »

Les travaux des archéologues, tout en confirmant les détails donnés par le géographe grec, les complètent et les enrichissent de renseignements nouveaux. C'est ainsi qu'ils nous ont appris qu'en avant du temple de Karnac, à Thèbes, on trouvait un dromos dallé de deux mille mètres de longueur, décoré à gauche et à droite d'une rangée commençant par des sphinx et se terminant par des béliers. Le nombre total des sphinx pour les deux côtés était de 1,200 (600 de chaque côté), et celui des béliers, de 116. Toutes ces statues sont monolithes.

Les murs, bâtis en quartiers de pierre, ne sont verticaux qu'à l'intérieur; ils forment le talus à l'extérieur. Leur base acquiert ainsi une largeur démesurée. Généralement, les colonnes se trouvent environnées d'un mur; elles ne sont pas placées comme des pérystiles à l'entour du corps de l'édifice; si la chose arrive, une balustrade les réunit entre elles. Les colonnes sont monolithes ou formées de plusieurs tambours ou cylindres de pierre. Elles sont fort courtes; leur hauteur n'a que trois ou quatre fois la longueur de leur diamètre. On en rencontre de lisses, mais le plus souvent leur surface se trouve chargée de caractères hiéroglyphiques. A l'intérieur des édifices, elles sont si rapprochées que les salles semblent être soutenues par une forêt de piliers. On a remarqué des colonnes carrées dans les grottes de Thèbes, et des hexagones à Sabibenath. Les plus belles et les plus communes sont cylindroïdes. Quand elles ont une base, elle est très-simple et peu élevée. Leur fût est tantôt aminci vers le haut, tantôt renflé, souvent orné de rainures droites ou transversales. Quant aux chapiteaux, ou bien ils ont la forme d'un calice orné de feuilles de diverses espèces (palmier, lotus), avec des tailloirs étroits et élevés, ou bien ils sont renflés par le bas, rétrécis en haut et surmontés d'un tailloir plus large. Il y a des chapiteaux ornés de têtes d'Isis à Denderah. On trouve enfin des colonnes sans chapiteaux, ou simplement surmontées d'un bloc de pierre cubique.

Les constructions principales commencent par un *pylône* (les propylées de Strabon), double massif en forme de tour pyramidale, avec une porte au milieu. La porte, le plus souvent, offre, sculpté, comme celui du pylône, le globe ailé au-dessus duquel se montre la tête du serpent *l'ureus*. Ces pylônes pouvaient servir soit de fortifications, soit d'observatoire. Ils conduisaient dans le pronaos, salle à colonnes, environnée de murs, qui recevait la lumière par de petites fenêtres pratiquées dans l'entablement ou dans le toit. Au pronaos se trouvaient attenants le naos, la cella du temple, dépourvue de colonnes, basse, environnée souvent de plusieurs murs et divisée en plusieurs chambres ou cryptes, dans lesquelles on remarque des piliers monolithes, destinés à supporter les idoles, et des autels également monolithes, de la forme d'un cône tronqué. La hauteur de ces autels est de quatre pieds environ. Ils sont très-évasés à leur partie supérieure, et creusés en entonnoirs. Un trou les traverse dans toute leur longueur. Ils sont d'ailleurs couverts d'inscriptions hiéroglyphiques.

Le plus vaste de ces temples était celui de Jupiter, à Thèbes, qui n'avait pas moins de quatorze cents pieds de long sur trois cent cinquante de large. Nous citerons ensuite, comme également dignes de remarque, ceux d'Osiris à Elfon, d'Isis à Latopolis et à Tentyris. Nos explorateurs modernes nous ont fourni de curieuses descriptions de ces monuments.

Quant aux palais égyptiens, ils ne diffèrent pas essentiellement des temples; ils offrent le même goût dans leur décoration, le même système dans leur construction, les mêmes dispositions dans les portes, les péristyles, les plafonds.

Le principal de ces palais est celui de *Louqsor* ou *Karnak*, bâti à Thèbes par les rois Aménophis (1687-1650 avant J.-C.) et Horus, son fils (1650-1619), de la dix-huitième dynastie. Ces princes dédièrent ce gigantesque monument au dieu *Ammon-Ra*, ainsi que l'attestent une foule d'inscriptions ayant toutes à peu près le même sens, gravées, en grands hiéroglyphes, d'un relief très-bas et d'un excellent travail. Voici la traduction de l'une de ces inscriptions :

La vie! Horus, puissant et modéré, régnant par la justice, l'organisateur de son pays, celui qui tient le monde en repos; parce que, grand par sa force, il a frappé les barbares; le roi, seigneur de justice, bien-aimé du soleil, le fils du soleil, Aménophis, modérateur de la région pure (l'Égypte), a fait exécuter ces constructions à son père Ammon, le dieu seigneur des trois zones de l'univers, dans l'Oph (Thèbes) du midi; il les a fait exécuter en pierres dures et bonnes, afin d'ériger un édifice durable; c'est ce qu'a fait le fils du soleil, Aménophis, chéri d'Ammon-Ra.

La salle du palais de Karnak, appelée salle des colonnes, et que Sésostris acheva, est longue de 103 mètres, large de 50, et ornée de 134 colonnes, égales en grosseur à la colonne de la place Vendôme. Quelques-unes, couvertes de bas-reliefs et d'hiéroglyphes, ont 25 mètres de hauteur sur 3 mètres et demi de diamètre, avec des chapiteaux de 21 mètres de circonférence.

Les portes et les avenues qui menaient aux palais des Égyptiens, étaient, comme celles des temples, peuplées de sphinx et de statues colossales. C'est ainsi que dans le *Rhamesséum*, souvent confondu avec le tombeau d'Osymandias, lequel n'a jamais existé tel que le décrit Diodore de Sicile, on rencontrait un co-

Digitized by Google

losse en granit de 17 mètres de haut, représentant ce prince assis sur son trône. C'est la plus grande ruine de statue qu'il soit possible de voir : le pied seul a quatre mètres de long. Près de là se trouve la fameuse statue de Memnon, colosse haut de 19 mètres, représentant Aménophis III, les mains étendues sur ses genoux, dans l'attitude du repos. Dans l'nu de nos entretiens sur les sciences physiques, nous avons parlé de la merveilleuse propriété attribuée à cette statue de rendre des sons doux et harmonieux quand le soleil lui envoyait ses premiers rayons.

Mais de tous les palais de l'Egypte, le plus célèbre dans l'antiquité était le *Labyrinthe*, que l'historien Hérodote mettait au-dessus de tous les monuments connus. « J'ai vu, dit-il, cet édifice et l'ai trouvé d'une beauté sans comparaison. Le Labyrinthe l'emporte même sur les Pyramides. Il est composé de douze cours environnées de murs, dont les portes sont opposées les unes aux autres, six au nord et six au sud, toutes contiguës; une même enceinte les renferme. Les appartements sont doubles; il y en a 1,500 sous terre, 1,500 au-dessus, 3,000 en tout. J'ai visité les appartements d'en haut; ainsi j'en parle avec certitude, et comme témoin oculaire. Quant aux chambres souterraines, je ne sais que ce qu'on m'en a dit. Le gardien du palais n'a pas permis qu'on me les montrât, parce qu'elles servaient de sépulture aux crocodiles sacrés et aux rois constructeurs de cet édifice. Je ne pourrais donc parler des chambres souterraines que sur des ouï-dire; mais j'ai vu les pièces supérieures, et je les regarde comme ce que les hommes ont jamais fait de plus grand. On ne peut, en effet, se lasser d'admirer la variété infinie des passages et des chambres, ainsi que les murs, partout décorés de figures en bas-relief. Autour de chaque cour règne une colonnade de pierres blanches parfaitement jointes ensemble. A un des angles du palais s'élève une pyramide sur laquelle on a sculpté en grand des figures d'animaux. On s'y rend par un souterrain. » Les dimensions de l'ensemble de ce vaste monument étaient d'environ deux cent onze mètres de côté. Chaque chambre était couverte par une seule pierre, et il en était de même des corridors. Cette réunion de palais servait pour les *panégyries* ou grandes assemblées, sorte d'états généraux de la nation égyptienne, dont la réunion fréquente constituait l'un des devoirs les plus essentiels de la royauté. Il y avait un palais pour les députés de chaque nome ou province de l'Egypte, pays d'abord divisé en douze nomes. Les Grecs donnèrent à ce splendide monument le nom de *Labyrinthe*, par lequel ils désignaient un édifice dont les compartiments, tellement enchevêtrés, rendaient la sortie impossible à celui qui s'y était engagé sans guide. Le Labyrinthe d'Egypte fut fondé par Labarys, prince de la douzième dynastie. Son règne remonte à une époque tellement reculée que les monuments historiques n'ont pu la fixer d'une manière précise.

Les temples, en Grèce, étaient fort nombreux dans les villes et dans les campagnes, mais ils n'égalèrent jamais l'étendue de ceux d'Egypte. Toutefois, les arts, que les Grecs perfectionnèrent, se montraient avec toute leur richesse dans les monuments religieux. On donna le nom de *hiéron* à la totalité de l'enceinte sacrée, qui renfermait le temple proprement dit, les habitations des prêtres et souvent des terrains d'une étendue considérable. Le *naos*, *cella* ou temple, avait ordinairement la forme d'un carré long; quelquefois une cour entourée d'une galerie couverte ou d'une colonnade le précédait. Un portique (*area*) entourait la *cella*, et il était plus ou moins vaste, selon la destination du monument. C'est là que le peuple s'assemblait; les prêtres seuls avaient le droit de pénétrer dans le temple. Le *peribolos*, ou cour fermée d'un mur qui la séparait du reste des terrains sacrés, ajoutait encore à l'étendue de l'espace. Il était habituellement meublé de statues, d'autels et d'autres monuments, voire même de quelques petits temples. En général, la statue du dieu regardait l'Orient. La partie qui précédait l'entrée de la *cella* s'appelait le *pronaos*, et la partie postérieure, le *posticum* ou *opisthodome*. Au-dessus de l'entablement des colonnes s'élevait aux deux façades un *fronton*, en triangle obtus, nommé *aëtos* et *aëtoma* par les Grecs. La façade était toujours ornée d'un nombre pair de colonnes, c'est-à-dire de quatre (temple *tétrastyle*), de six (*hexastyle*), de huit (*octostyle*), et de dix (*décastyle*). Sur les côtés, ces colonnes se présentaient ordinairement en nombre impair; et comme la longueur équivalait au double de la largeur, il y avait treize colonnes de côté pour la façade de six, dix-sept pour celle de huit, en comptant deux fois les colonnes des angles. Des escaliers intérieurs conduisaient aux parties supérieures de l'édifice. La statue du dieu auquel il était consacré sortait de l'atelier des plus habiles artistes. Les particuliers pouvaient placer à leurs dépens, soit dans les *naos*, soit dans les *pronaos*, des images d'autres dieux ou de héros. Les autels étaient dédiés à la divinité principale et aux autres dieux adorés dans le même temple, *theoi synnaoi*. L'autel des sacrifices se trouvait placé devant la divinité principale; quelquefois plusieurs autels se voyaient dans la même *cella*. Les murs intérieurs offraient de nombreuses peintures représentant le mythe du dieu ou les actions des héros et des anciens rois. Enfin, on déposait dans le trésor du temple, souvent placé dans l'*opisthodome*, les riches offrandes, les dépouilles enlevées sur l'ennemi, et consacrées aux dieux. Le trésor public lui-même était souvent déposé dans l'enceinte de l'édifice sacré. Les temples grecs présentaient les plus beaux modèles de l'architecture antique. L'ordre toscan et l'ordre dorique, dont il sera question plus tard, caractérisent les plus anciens. L'ordre corinthien se retrouve dans les plus élégants.

Le temple de Diane, à Éphèse, passait pour l'une des sept merveilles du monde. Il fut construit sur les plans de l'architecte Ctésiphon, et l'on y travailla, dit-on, deux cent vingt ans. La figure en était *diptérique*, c'est-à-dire qu'il régnait tout à l'entour deux rangs de colonnes en forme d'un double portique. Il avait près de soixante-onze toises de longueur sur un peu plus de trente-six de largeur. On y voyait cent vingt-sept colonnes de marbre, hautes de soixante pieds, données par autant de rois. Parmi ces colonnes, trente-six avaient été sculptées par les plus fameux artistes de l'époque.

Quand il s'agit de construire ce superbe édifice,

Digitized by Google

nous dit M. Biéchy, les magistrats d'Éphèse se trouvèrent fort embarrassés par la distance qui séparait leur ville de toute carrière de marbre. Mais une circonstance inespérée vint lever l'obstacle. Un berger nommé Pyxodore, occupé à faire paître son troupeau aux environs d'Éphèse, vit deux béliers qui, courant pour s'entre-choquer, passèrent l'un près de l'autre sans se toucher. L'un d'eux alla donner de ses cornes contre un rocher qu'il ébréchа. L'éclat détaché parut au berger d'une blancheur si vive qu'à l'heure même il courut le porter à Éphèse, et l'offrit aux magistrats. A l'instant on lui décerna de grands honneurs. Son nom de Pyxodore fut changé en celui d'*Evangelus*, qui signifie porteur de bonnes nouvelles, et longtemps après l'administrateur de la ville allait encore chaque mois sur le lieu de la découverte pour y offrir un sacrifice.

A peine ce monument merveilleux était-il achevé que la démence d'un seul homme détruisit en un jour le travail de deux siècles. Érostrate y mit le feu pour immortaliser son nom; c'était le jour même de la naissance d'Alexandre (première année de la 106e olympiade, 355 ans avant J.-C.). Les villes d'Ionie, voulant punir Érostrate par où il avait péché, défendirent de prononcer le nom de cet insensé; mais cette défense ne servit qu'à rendre ce nom plus populaire encore.

On s'occupa immédiatement de relever l'édifice détruit par l'incendie. La toiture en avait été entièrement brûlée, et le reste, quoique fait de pierres, avait souffert du feu au point de ne pouvoir plus être utilisé. L'architecte chargé de cette dernière reconstruction fut ce célèbre Dinocrate, qui jeta les plans d'Alexandrie, et qui, poussant le zèle de son art jusqu'à la plus extravagante hyperbole, proposa au conquérant macédonien de tailler le mont Athos en une statue de ce prince. D'une main, le colosse aurait versé un fleuve entier, et, de l'autre, aurait soutenu une ville de dix mille âmes. Dinocrate modifia fort peu l'ancien plan du temple d'Éphèse et ne toucha point aux fondations. Il consacra tout son génie à la partie purement décorative.

L'édifice nouveau gagna en magnificence et en beauté. Praxitèle y travailla; et les ouvrages de sculpture en étaient tellement considérables que Pline renonce à les décrire. Parmi les peintures se trouvait le portrait d'Alexandre, de la main d'Apelle, et pour lequel ce grand artiste avait reçu vingt talents (90,000 fr.) La statue de la divinité était un colosse d'or et d'ivoire. A ses côtés, on conservait précieusement l'ancienne idole, *tombée du ciel*, faite de bois et consacrée dès le temps des Amazones. Les portes du temple étaient en bois de cyprès; l'escalier qui menait aux combles, provenait d'un seul cep de vigne de Chypre. L'ordre ionique régnait dans tout l'ensemble du monument.

Les Éphésiens, jaloux de concourir seuls à l'achèvement de ce magnifique ouvrage, y employèrent, outre la vente des matériaux de l'ancien temple, tous leurs biens, et jusqu'aux bijoux de leurs femmes. Alexandre leur proposa d'acquitter toute la dépense faite et à faire, sous la seule condition d'inscrire son nom sur la façade du monument. Mais ces généreux citoyens s'y refusèrent, et l'un d'eux, courtisan habile, lui répondit « qu'il ne convenait pas à un dieu d'élever des temples aux autres dieux. » Peuple et artistes rivalisèrent à l'envi de zèle et de talent, de dévoûment et de sacrifices, et ce qui avait été l'œuvre de plusieurs siècles devint celle de quelques années.

Une industrie spéciale se forma par la suite à Éphèse; elle avait pour objet la fabrication de petits temples d'argent faits sur le modèle de l'Artémisium. Quand, plusieurs siècles après, l'apôtre saint Paul vint annoncer l'Évangile à Éphèse, ses prédications eurent tant de succès que les fabricants de ces petits temples craignirent pour leur industrie compromise. Aussi excitèrent-ils une émeute que les magistrats eurent bien de la peine à calmer. (Voir les *Actes des Apôtres*, XIX, 23-40.)

Outre le temple de Diane à Éphèse, la Grèce possédait encore les temples d'Apollon à Milet, de Jupiter Olympien à Athènes, et de Cérès et de Proserpine à Eleusis. Tous étaient bâtis de marbre et enrichis de si beaux ornements qu'ils faisaient l'admiration des plus habiles connaisseurs, et inspiraient les différentes productions de l'art dans les trois ordres d'architecture. Le temple d'Eleusis appartient au siècle de Périclès. On doit encore au génie créateur de ce grand homme, l'*Odéon*, les *Propylées* et le *Parthénon*.

Les *Propylées* de l'Acropolis d'Athènes, ou vestibule de la citadelle, avaient été construites 447 ans avant J.-C. Ce monument d'ordre dorique, tout en marbre, coûta, dit-on, deux mille douze talents (10,864,800 fr. de notre monnaie), somme exorbitante, et qui dépassait alors les revenus de la république. Quoique dégradé d'une manière déplorable, il confond encore aujourd'hui dans un double sentiment de surprise et d'admiration tous ceux qui le visitent.

Le *Parthénon*, ou temple de Minerve, à Athènes, se trouve aussi dans la citadelle. Ictinus et Callicratès furent les deux architectes employés par Périclès à sa construction. C'est un parallélogramme qui s'étend de l'Orient à l'Occident; il a environ 75 mètres de long sur 33 mètres de large, en y comprenant le portique dont le *naos*, ou temple proprement dit, est entouré. Ce portique est double aux façades, simple aux deux côtés; il est composé de colonnes doriques en marbre blanc, de plus de dix mètres d'élévation. Tout le long de la façade extérieure de la nef règne une frise où l'on a représenté une procession en l'honneur de Minerve. Deux rangs de colonnes aussi en marbre blanc divisent le temple en trois nefs. On n'y voit point de fenêtres; le jour entre par la porte. C'est dans le Parthénon que se trouvait la fameuse statue de Minerve en or et en ivoire, chef-d'œuvre de Phidias. Ce temple subsistait encore parfaitement conservé en 1676; les chrétiens l'avaient converti en église, et les mahométans, devenus plus tard les maîtres, en avaient fait une mosquée. En 1677, une bombe lancée par le général Morosini, pendant le siége de la ville, mit le feu à la poudre que les Turcs y avaient enfermée, et l'explosion en ruina la plus grande partie. L'église de la Madeleine, à Paris, a été bâtie sur le modèle du Parthénon, mais dans des dimensions beaucoup plus considérables.

FERDINAND PIÉROT-OLRY.

Digitized by Google

ÉNIGMES NOUVELLES

Le mot de la dix-septième énigme est la *réfraction de la lumière* (science).

QUESTIONNAIRE

N. B. On comprend tout de suite, sans qu'il soit besoin de le dire, que les questions ont ici naturellement restreintes, et que l'auteur doit se renfermer, en quelque sorte, dans les explications que donne le sujet lui-même, surtout quand c'est, comme ici, une abstraction scientifique à laquelle il prête la parole.

— *Quel est ce phénomène?*

La *réfraction de la lumière.*

— *De quel mot latin vient ce mot?*

Du mot *refringo*, dont le supin est *refractum*, briser.

— *Quelles sont les lois de la réfraction?*

1° Pour les mêmes milieux, le rapport entre le *sinus* de l'angle d'incidence et le *sinus* de l'angle de réfraction est constant; 2° le rayon incident et le rayon réfracté sont dans un même plan perpendiculaire à la surface qui sépare les deux milieux.

— *Quelle est la cause de la réfraction?*

Newton remarqua le premier qu'un corps est d'autant plus réfringent qu'il contient plus d'éléments combustibles. L'eau, dans la composition de laquelle il entre de l'hydrogène, gaz combustible, est très-réfringente; l'alcool, l'éther, les huiles, qui, outre l'hydrogène, contiennent du carbone, sont encore plus réfringents que l'eau. Le diamant, qui est uniquement composé de carbone, est le plus réfringent de tous les corps. C'est à son grand pouvoir réfringent que sont dus les brillants effets de lumière qui le font rechercher comme parure.

— *N'auriez-vous pas dû nous dire d'abord ce que signifie le mot* réfringent?

Ce mot est un terme de physique qui veut dire : *qui fait dévier de leur direction les rayons lumineux.*

— *Qu'est-ce qu'une chambre obscure?*

C'est une machine dans laquelle, au moyen d'un prisme ou d'une lentille et d'un miroir, on voit l'image des objets extérieurs.

— *Qu'entendez-vous par ces mots* prisme *et* lentille?

Le prisme est un solide triangulaire, en verre blanc ou en cristal, qui sert à décomposer les rayons lumineux. La lentille est un verre taillé en forme de lentille.

DIX-HUITIÈME ÉNIGME

J'occupe le centre d'un tableau fort admiré et l'un des beaux ouvrages d'un célèbre peintre. Une grande pensée semble m'occuper tout entière; demain se livrera une terrible bataille sur un théâtre où l'on ne peut pénétrer que par une gorge étroite. Les ennemis sont nombreux; combien de mes braves compagnons mordront la poussière! Ils sont là tous autour de moi. Leur dévoûment me pressera davantage encore demain. Attendrai-je que l'ennemi vienne m'attaquer, ou bien me jetterai-je, comme un lion furieux, dans cette plaine qu'il couvre de ses riches tentes où s'entassent l'or et l'argent, les tapis soyeux et les vases ciselés? La nuit nous favorise, et sans attendre le retour de la lumière, à l'abri du mur qui nous sépare de nos adversaires, marchons! Ce glaive sur lequel je m'appuie, ce baudrier qui me ceint le corps, ce casque dont le panache s'agite sur ma tête, feront trembler les ennemis. Leur chef a cru que l'ambition me ferait trahir la fidélité que je dois à mon pays; il m'a demandé mes armes... l'insensé! la renommée vous a dit ma réponse.

Ce n'était pas dans cet étroit défilé que je voulais combattre; c'est au milieu du camp de ce prince orgueilleux qui se croyant déjà notre maître et qu'il fallut immoler ou périr. Mes soldats accueillent avec des cris de joie la résolution que le ciel vient de m'inspirer. Mes paroles produisent une impression profonde dans les esprits. Cependant je veux éloigner du champ de bataille deux jeunes gens qu'unissaient le sang et l'amitié; ils n'acceptent pas ma proposition et vont se placer dans les rangs qu'on leur avait assignés. L'histoire vous a raconté le reste.

Allez au Louvre contempler les grandes images des héros, tous morts pour la liberté. Épuisés et affaiblis par leurs pertes, ils repoussèrent quatre fois l'ennemi; mais il fallut enfin céder au nombre, quand je fus tombé moi-même.

Pardonnez, ombres généreuses, à la faiblesse de mes expressions; je voudrais pouvoir les élever à la hauteur de votre courage. Après tout, que pourraient ajouter l'éloquence et la peinture à votre sacrifice aussi grand qu'extraordinaire? P. T. L.

L'ESPRIT DES GRANDS ÉCRIVAINS DU XIXe SIÈCLE

Par L.-J. LARCHER

CHATEAUBRIAND

— SUITE —

PASSÉ. — Ne nous hâtons pas de prononcer trop dédaigneusement sur le passé : qui sait si la société de ce moment, qui nous semble supérieure (et qui l'est en effet sur beaucoup de points) à l'ancienne société, ne paraîtra pas à nos neveux, dans deux ou trois siècles, ce que nous paraît la société deux ou trois siècles avant nous.

PASSION. — Une passion dominante éteint les autres dans notre âme, comme le soleil fait disparaître les astres dans l'éclat de ses rayons.

— Ce qu'on dit du malheur, qu'il n'arrive jamais seul, on le peut dire des passions : elles viennent ensemble, comme les Muses ou comme les Furies.

— Une passion vraie et malheureuse est un levain empoisonné qui reste au fond de l'âme et qui gâterait le pain des anges.

— La méprise de beaucoup est de confondre les *passions* et les *idées* : les premières sont les mêmes dans tous les siècles, les secondent changent avec la succession des âges.

PATRIE. — Tout change, tout se détruit, tout passe. On doit, pour bien servir sa patrie, se soumettre aux révolutions que les siècles amènent; et, pour être l'homme de son pays, il faut être l'homme de son temps.

PEINE DE MORT. — La rédemption s'étant accomplie dans l'immolation du Christ, la peine de mort aurait dû être abolie; elle ne s'est perpetuée que par une sorte de crime légal. Le Christ avait dit dans un sens absolu : *Vous ne tuerez pas.*

PENSÉE. — La pensée agit sur le corps d'une manière inexplicable; l'homme est peut-être la pensée du grand corps de l'univers.

— Aussitôt qu'une pensée vraie est entrée dans notre esprit, elle jette une lumière qui nous fait voir une foule d'autres objets que nous n'apercevions pas auparavant.

Digitized by Google

PHILANTHROPIE. — La philanthropie est la fausse monnaie de la charité.

PHILOSOPHIE. — La vraie philosophie est l'innocence de la vieillesse des peuples, lorsqu'ils ont cessé d'avoir des vertus par instinct, et qu'ils n'en ont plus que par raison : cette seconde innocence est moins sûre que la première; mais, lorsqu'on y peut atteindre, elle est plus sublime.

PHRÉNOLOGIE. — La forme de la tête peut aider à distinguer le sexe dans les individus, à indiquer ce qui appartient à la bête, aux passions animales; quant aux facultés intellectuelles, la phrénologie en ignore toujours. Si l'on pouvait rassembler les crânes divers des grands hommes morts depuis le commencement du monde, et qu'on les mît sous les yeux des phrénologistes sans leur dire à qui ils ont appartenu, ils n'enverraient pas un cerveau à son adresse : l'examen des *bosses* produirait les méprises les plus comiques.

PLAISIRS. — Les plaisirs de notre jeunesse, reproduits par notre mémoire, ressemblent à des ruines vues au flambeau.

PLEURER. — La vie nous oblige sans cesse à pleurer par anticipation ou par souvenir.

ANECDOTES

GRAMMATICALES, LITTÉRAIRES, ETC.

« Enseignez-moi donc, disait un pauvre diable, le chemin qui mène à la fortune. — Rien de plus facile, lui répondit quelqu'un, *prenez* à droite, *prenez* à gauche, *prenez* de tous les côtés... Voilà tout. »

***

La reine dit un jour à Bautru qu'elle désirait voir sa femme. Bautru promit de la lui présenter le jour même. « Mais, madame, ajouta-t-il, elle a l'oreille dure. — N'importe, reprit la reine, je parlerai haut. » Il se rendit aussitôt chez lui annoncer cette nouvelle flatteuse à sa femme; mais en même temps il l'avertit d'élever la voix en parlant, de crier même, sous prétexte que la reine n'entendait qu'avec peine. Dès que la reine aperçut la femme de Bautru, elle commença à élever fortement la voix, et madame Bautru lui répondit en criant de toutes ses forces. Le roi, prévenu par le hardi mystificateur, riait à en perdre haleine. A la fin, la reine comprit le motif de cette gaîté et dit à madame Bautru : « N'est-il pas vrai, madame, que votre mari vous a dit que j'étais sourde? » Ce que madame Bautru avoua. « Ah! le méchant! continua la reine, il m'avait dit la même chose de vous. »

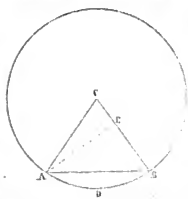
***

Une femme vint raconter à une de ses voisines un secret de grande importance qu'on venait de lui apprendre, et lui recommanda de n'en point parler : « Soyez tranquille, je serai aussi discrète que vous, » lui dit naïvement sa confidente.

PETITE CORRESPONDANCE

Un de nos abonnés, M. B. .... de L....., nous demande de lui indiquer un moyen général de trouver la superficie du segment du cercle.

RÉPONSE. Ce moyen, très-court par la trigonométrie, est un peu long par les procédés de la géométrie ordinaire.



Soit, dans un cercle de rayon R, le segment ADBA; on a évidemment :

Segment ADBA = secteur CADB — triangle CAB.

Supposons que l'angle C comprenne 72°; le rapport du secteur au cercle est égal à $\frac{72}{360}$, ou $\frac{1}{5}$; c'est-à-dire que le secteur est le 5e du cercle; sa superficie est, par conséquent à $\frac{\pi R^2}{5}$.

Reste à évaluer la superficie du triangle isocèle ACB, dont on connaît la base CB = R, mais dont on ne connaît pas la hauteur AE. Le triangle ACE est déterminé, car on connaît deux de ses angles, ACE = 72°, AEC = 90°, et un de ses côtés AC = R. On peut donc, avec une règle munie d'un vernier construire un triangle rectangle qui lui sera semblable, et dont les côtés, évalués en millimètres et fractions de millimètre, seront proportionnels à ceux du triangle ACE. De cette proportionnalité on déduira la longueur de la hauteur AE, qu'on pourrait tout aussi bien, quoique avec plus de chances d'erreurs, mesurer directement avec la règle. On aura donc :

$$\text{Triangle ACB} = \frac{BC \times AE}{2} = \frac{R \times AE}{2}$$

D'où :

$$\text{Segm. ADBA} = \frac{\pi R^2}{5} - \frac{R \times AE}{2} = R \times \left(\frac{\pi R}{5} - \frac{AE}{2}\right)$$

Voici la formule fournie par le procédé trigonométrique :

Supposons, pour généraliser, que le secteur soit la $n^{\text{ième}}$ partie du cercle ; l'expression $\frac{\pi R}{5}$ deviendra $\frac{R}{n}$. De plus, AE est ce qu'on appelle le *sinus* de l'angle C; par suite, l'expression $\frac{AE}{2}$ devient $\frac{\sin. C}{2}$. Donc :

$$\text{Segment} = R\left(\frac{\pi R}{n} - \frac{\sin. C}{2}\right)$$

$$\text{ou Segment} = \frac{R}{2n}\left(2\pi R - n. \sin. C\right)$$

TH. NICOLLE.

PARIS. — IMPRIMERIE EDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Digitized by Google

6e Année — 2e SEMESTRE — 5 JUIN 1864 — Numéro 22

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

Mode de publication et conditions d'abonnement :

L'*École Normale* paraît tous les dimanches et forme à la fin de l'année deux beaux volumes de 416 pages chacun.

PRIX DE L'ABONNEMENT : pour la France, un an, 10 fr.; six mois 5 fr.; — pour la Suisse et la Belgique, un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.; — pour toute autre destination, 15 fr. par an.

S'adresser : pour la France, à M. Larousse, rue Saint-André-des-Arts, 49, à Paris; — pour la Suisse, à M. Cherbuliez, à Genève; — pour la Belgique, à tous les libraires.

Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du journal doit être adressé à M. PIERRE LAROUSSE, seul propriétaire et seul éditeur de l'*École Normale*.

Un numéro quelconque se vend 30 centimes.

LES DIX PREMIERS VOLUMES SONT EN VENTE. — PRIX DE CHAQUE VOLUME : 5 FRANCS; DEMI-RELIURE : 6 FRANCS 25 CENT.

SOMMAIRE. — Histoire universelle de la Pédagogie. — Cours de dictées élémentaires. — Dictée analytique. — Nouveaux exercices intellectuels. — Sujets de style avec sommaires raisonnés. — Traité complet et raisonné d'analyse grammaticale. — Cours pratique d'analyse littéraire. — Tablettes scolaires de chronologie universelle. — Abrégé de l'histoire d'Angleterre. — Dictionnaire des matières commerciales. — Exercices pour une deuxième année d'arithmétique. — Poésie : Le Jongleur pris au mot. — Pourquoi et Parce que. — Anecdotes grammaticales, littéraires, etc.

PREMIÈRE PARTIE

ENSEIGNEMENT

HISTOIRE UNIVERSELLE DE LA PÉDAGOGIE

— SECONDE PARTIE —

JEAN-JACQUES ROUSSEAU *(suite)*

ÉMILE

LIVRE V — SOPHIE OU LA FEMME

Dans le livre V et dernier, l'*Émile* tourne enfin au roman : l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* pouvait-il concevoir la vie autrement que comme un roman? Je ne suivrai pas notre auteur dans ce qu'il nous dit des femmes. Aux yeux de Rousseau, la femme n'existe que pour l'homme; par conséquent, « toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utile, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce, voilà les devoirs des femmes dans tous les temps. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe, on s'écartera du but. »

Il résulte de ce principe que la femme, à l'inverse de l'homme, doit être élevée dans la soumission et la dépendance : une femme doit épouser en toute circonstance le parti et la religion de son mari; elle doit tout sacrifier à son principe suprême, qui est l'homme. Par la même raison, les femmes doivent cultiver l'art de plaire, et ce qu'on pense d'elles ne doit pas leur être moins cher que ce qu'elles sont. « L'opinion, dit Rousseau, est le tombeau de la vertu parmi les hommes et son trône parmi les femmes. » Ces principes sont bien différents de la modestie et des vertus cachées recommandées avec tant de raison par le christianisme.

Malgré les faux principes de Rousseau sur la position sociale de la femme et sur la manière de l'élever, son principe de tout ramener à la nature lui fait faire parfois des tableaux d'un goût exquis. En voici deux ou trois :

« Sophie aime la parure et s'y connaît; sa mère n'a point d'autre femme de chambre qu'elle; elle a beaucoup de goût pour se mettre avec avantage, mais elle hait les riches habillements; on voit toujours dans le sien la simplicité jointe à l'élégance : elle n'aime point ce qui brille, mais ce qui sied. Elle ignore quelles sont les couleurs à la mode, mais elle sait à merveille celles qui lui sont favorables. Il n'y a pas une jeune personne qui paraisse mise avec moins de recherche et dont l'ajustement soit plus recherché; pas une pièce du sien n'est prise au hasard, et l'art ne paraît dans aucune. Sa parure est très-modeste en apparence, et très-coquette en effet; elle n'étale point ses charmes; elle les couvre, mais en les couvrant elle les fait imaginer.

» Jamais il n'entre dans l'appartement de Sophie que de l'eau simple; elle ne connaît d'autre parfum que celui des fleurs, et jamais son mari n'en respirera de plus doux que son haleine. Enfin l'attention qu'elle donne à l'extérieur ne lui fait pas oublier qu'elle doit sa vie et son temps à des soins plus nobles : elle ignore ou dédaigne cette excessive propreté

Digitized by Google

qui souille l'âme; Sophie est bien plus que propre, elle est pure.

» Sophie a peu d'usage du monde; mais elle est obligeante, attentive et met de la grâce à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la sert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politesse à elle qui ne tient point aux formules, qui n'est point asservie aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par usage, mais qui vient d'un vrai désir de plaire et qui plaît. Elle ne sait que les compliments triviaux et n'en invente point de plus recherchés; elle ne dit pas qu'elle est *très-obligée*, qu'on lui fait *beaucoup d'honneur*, qu'on ne *prenne pas la peine*, etc. Elle s'avise encore moins de tourner des phrases. Pour une attention, pour une politesse établie, elle répond par une révérence ou par un simple *je vous remercie;* mais ce mot, dit de sa bouche, en vaut bien un autre. Pour un vrai service, elle laisse parler son cœur, et ce n'est pas un compliment qu'il trouve. Elle n'a jamais souffert que l'usage français l'asservît au joug des simagrées, comme d'étendre sa main en passant d'une chambre à l'autre sur un bras sexagénaire qu'elle aurait grande envie de soutenir. Quand un galant musqué lui offre cet impertinent service, elle laisse l'officieux bras sur l'escalier et s'élance en deux sauts dans la chambre en disant qu'elle n'est pas boiteuse. »

Sophie étant faite pour Émile, comme Émile pour Sophie, il ne pouvait se faire qu'à la fin ils ne se rencontrassent. Le commencement de leurs amours est charmant. Le vrai christianisme peut réaliser quelque chose de mieux. Cependant on aimerait à voir régner partout des mœurs aussi pures et des sentiments aussi beaux à l'origine de tous les mariages qui se contractent. Dieu a mis dans l'union de l'homme et de la femme une jouissance, un bonheur réel qui peut durer jusqu'à la mort des conjoints. Mais pour goûter ce bonheur et le conserver, il faut se soumettre aux règles qu'il a établies, et qui consistent à le chercher et à le goûter exclusivement dans les liens sacrés du mariage. Tout sentiment, tout acte qui s'affranchit de ces liens porte atteinte à la sainteté du mariage et tend à miner le bonheur que Dieu a bien voulu y attacher. Que de jours pénibles, que de bonheur les jeunes gens laissent échapper, et que de tourments et de maux ils se préparent lorsqu'ils ne savent ou ne veulent discipliner ni leur corps ni leur âme!

Après une année passée dans les douceurs d'une honnête fréquentation, Émile et Sophie durent se séparer : le premier devait encore voyager avec son Mentor pour étudier les institutions politiques des différents peuples. Sur le point de devenir membre de la société civile, il doit savoir quels sont les devoirs et les droits du citoyen et quel est le pays où il pourra vivre suivant ses principes. Cette partie de l'*Émile* est peu attrayante : elle ne renferme guère qu'un aride abrégé du *Contrat social*. Comme on peut s'y attendre, Émile ne trouve nulle part l'idéal social qu'il cherche, et il rentre en France avec la conviction qu'il ne doit chercher la liberté qu'en lui-même, et que la suprême sagesse consiste à se soumettre aux institutions établies comme on se soumet à la nécessité. Il retombe ainsi sous la loi de la nécessité, par laquelle son éducation a commencé.

Cependant Sophie et Émile sont demeurés fidèles l'un à l'autre, et le jour du mariage est arrivé. « Enfin, dit Rousseau, je vois naître le plus charmant des jours d'Émile et le plus heureux des miens; je vais couronner mes soins, et je commence d'en goûter le fruit. Le digne couple s'unit d'une chaîne indissoluble, leur bouche prononce, et leur cœur confirme des serments qui ne seront point vains : ils sont époux. » Et quelques pages plus loin : « Peu à peu le premier délire se calme et leur laisse goûter en paix les charmes de leur premier état. Heureux amants! dignes époux! *Pour honorer leurs vertus, pour peindre leur félicité, il faudrait faire l'histoire de leur vie...*

On a trouvé dans les manuscrits de Rousseau un fragment que l'on a ajouté au cinquième livre de l'*Émile;* il est intitulé : *Émile et Sophie, ou les Solitaires*. C'est donc ici l'*histoire de leur vie*, pour honorer leurs vertus et peindre leur félicité... Oui, c'est l'histoire de leur vie, mais quelle vie! Après quelques années passées dans la solitude, Émile, pour distraire Sophie inconsolable de la mort d'une petite fille, la mène à Paris. Ce fut pour son malheur. L'air de la capitale les détacha l'un de l'autre, et Sophie devint infidèle. Lorsqu'Émile apprit sa honte, il éprouva des souffrances d'âme d'une violence excessive; mais rappelant à lui sa raison et ses principes, il se dit à la fin que rien n'était changé en lui, et, s'armant de stoïcisme, il quitta Paris, seul, à pied, et sans emporter autre chose avec lui qu'un modeste vêtement et ses bras. Il chercha et trouva de l'ouvrage. Quand il était malade, il faisait comme l'animal, il jeûnait et se tenait tranquille. Un endroit lui déplaisait-il? il allait plus loin. Il arriva ainsi à Marseille, et, comme il connaissait la manœuvre, il trouva du travail comme matelot. Malheureusement, le vaisseau qu'il montait fut pris par les pirates, et voilà notre Émile jeté dans les fers et vendu à Alger comme esclave. Mais on ne vend pas l'âme d'un homme. Émile conserva dans les fers toute sa liberté et eut de plus l'occasion de goûter la sagesse de savoir se soumettre à la loi de la nécessité.

L'histoire d'Émile s'arrête ici; mais, d'après le commencement, on voit qu'il était revenu en France, qu'il avait rejoint Sophie, et, qu'instruits l'un et l'autre à l'école du malheur, ils avaient retrouvé leur première vertu et leur premier bonheur; mais la mort était venue frapper à leur porte, et Émile avait eu la douleur de perdre son fils et son épouse. Il se retrouvait ainsi seul *pour achever sa carrière*.

J. Paroz.

COURS DE DICTÉES ÉLÉMENTAIRES

La Puissance de Dieu

Partout où brille le soleil, partout où souffle le vent, partout où il y a une oreille pour entendre et une intelligence pour penser, que chacun répande les instructions qui doivent guider dans la vie; que chacun fasse en sorte que les maximes de la vérité soient honorées et suivies. Toute chose vient de Dieu.

Digitized by Google

Son pouvoir est sans bornes; sa sagesse est de toute éternité, et sa bonté est infinie. Il est assis sur son trône au centre de l'univers, et son souffle donne la vie au monde. Il touche de son doigt les étoiles, et les unes et les autres parcourent avec joie leur orbite. Il se promène sur les ailes des vents, et il impose sa volonté à l'espace qui n'a point de limites. De ses mains découlent l'ordre, la grâce et la perfection. La voix de la sagesse parle dans toutes ses œuvres; cependant l'intelligence humaine ne la comprend pas. Une teinte légère de savoir passe comme un rêve à travers l'esprit de l'homme; il voit mal comme s'il était dans l'obscurité; il discute et il est trompé. Mais la sagesse de Dieu est comme la lumière du ciel : Dieu ne discute pas; son esprit est la source de la vérité. Qui est semblable au Seigneur en gloire? Qui peut lutter de puissance avec le Tout-Puissant? A-t-il son égal en sagesse? Quel est le mortel qui puisse se comparer à Lui en bonté? Homme, c'est Lui qui t'a créé; la durée de ton séjour ici-bas est fixée par ses décrets; la puissance de ton génie est le don de sa miséricorde; les merveilles de ta structure sont l'ouvrage de ses mains.

SYNTAXE DU PARTICIPE

L'Amour du prochain

Aimez votre prochain comme vous-mêmes. Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît, et ce que vous voudriez que les autres fissent pour vous, faites-le pour eux. Aimez même vos ennemis. Faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous ont calomnies ou persécutés. C'est ainsi que vous vous montrerez les enfants de votre père qui est dans les cieux, qui fait luire le soleil pour les bons comme pour les méchants et qui fait tomber ses pluies sur le juste et sur l'injuste. N'exercez pas la vengeance et ne gardez aucun souvenir des injures que vous avez reçues. Pardonnez aux autres les torts qu'ils ont eus envers vous-mêmes, afin qu'on vous pardonne les vôtres. Comment oseriez-vous implorer la pitié de Dieu, si vous gardiez votre ressentiment contre un homme? Comment demanderiez-vous le pardon, si vous réserviez la vengeance? Ne dites point : Je traiterai les autres comme ils m'auront traité et je rendrai à chacun selon ses œuvres envers moi. Ne rendez pas le mal pour le mal, ni l'injure pour l'injure; au contraire, ne vous vengez du mal qu'en faisant du bien; cherchez à vaincre le mal par le bien. Vous avez tous le même père, car le même Dieu nous a tous créés et nous a formés de la même boue; nous ne sommes qu'une seule et grande famille; notre sort à tous est commun : la même terre nous a reçus; les douleurs que nous avons éprouvées dès la naissance sont les mêmes; nous sommes tous entrés dans la vie de la même manière et nous en sortirons tous de même.

QUESTIONNAIRE

SUR LA SYNTAXE DU PARTICIPE (*suite*)

9. Le sens est-il le même dans ces deux phrases : *C'est à vous à parler. C'est à vous de parler?*

10. Direz-vous : *C'est à moi à parler*, ou *c'est à moi de parler*, lorsque vous voudrez faire entendre que c'est votre tour de parler?

11. Et, dans la même phrase, mettrez-vous la préposition *à*, ou bien la préposition *de*, si vous voulez faire-entendre que c'est votre devoir de parler?

12. Peut-on dire : *Lequel a été le plus éloquent*, de *Démosthène ou de Cicéron*?

13. Donc, après un comparatif précédé de *quel*, de *lequel*, ou de *qui*, quelle préposition répète-t-on avant chacun des termes comparés?

14. Le sens des deux locutions *près de* et *auprès de* est-il différent dans : *Il a acheté une maison auprès de la mienne*, et *il habite près du Luxembourg*?

15. Que marquent donc les deux locutions *près de* et *auprès de*?

TH. PHILIPIN.

DICTÉE ANALYTIQUE

— DU NOM —

Paris

Paris, ville de l'avenir et du progrès, tu convoques dans tes églises les fidèles dont les *Pater* et les *Ave* se mêlent aux notes harmonieuses *des Oratorios* (1), *des Requiem et des Alleluia* (2); tu élèves dans tes lycées tout un peuple d'enfants qui, après les pleurs les plus amers, à force de duplicatas de pensums et d'efforts, mériteront les bravos des générations futures; tu prépares dans tes écoles les successeurs *des Vauban, des Lamoignon, des Colbert, des Mirabeau* (3); tu réunis, sous le péristyle d'un palais, pour les mieux surveiller, *tous les gens d'affaires* (4) dont les factotums, soit à force d'imbroglios, de ruses, de contre-ruses, soit à force d'erratas, de récépissés, de reliquats, de débets, de déficits même, font et défont les fortunes les plus éphémères. Ville des beaux-arts et des sciences, tu captives tous les sens; tu as des panoramas magiques pour charmer les yeux; tu crées merveilles sur merveilles pour séduire le cœur et l'esprit; aux hommes d'étude tu ouvres tes bibliothèques, où, parmi les noms de mille génies divers, tu inscris ceux *des Homère, des Platon, des Copernic et des Tacite* (3), où tu conserves leurs œuvres dans les *in-quarto*, dans les *in-octavo*, où tu collectionnes leurs *fac-simile* (5) et leurs vrais portraits; aux amateurs des plaisirs faciles, tu ouvres les théâtres, où les ténors et *les soprani* les plus célèbres chantent les solos, les duos, *les quintetti* (6) de mille opéras faisant les plus chères délices *des dilettanti* (6); aux uns tu montres tes musées, où tu exposes les chefs-d'œuvre *des Raphaëls* (7) dont les tableaux immortalisent les malheurs *des Stuarts* (8) ou l'ambition *des Guises* (8); aux autres tu fais voir tes muséums, dont les galeries, semblables à de gigantesques mémentos, possèdent, grâce aux travaux *des Buffon et des Cuvier* (3), les spécimens d'une multitude de plantes, les tibias et les squelettes d'une foule d'animaux. Paris, ville des prodiges et des enchantements, c'est dans tes rues et sur tes places, où bateleurs et charlatans arrêtent une foule *de bonnes gens* (9) avides de lazzis et de quolibets, d'impromptus et de quiproquos, c'est sur ces boulevards encombrés de tilburys et d'équipages, c'est dans tes monuments et tes jardins, où se croisent lords, ladys et touristes, c'est dans ton sein, en un mot, que l'on devine *les mille*

Digitized by Google

pourquoi (10) du crescendo de la vogue; c'est là seulement que l'on comprend comment tu attires vers toi les peuples de tous les points de l'horizon; c'est là enfin que l'on s'explique l'admiration passionnée des uns pour les métamorphoses de tes splendeurs présentes, ou les vives amours des autres pour tes ruines, *muets témoins* (11) des *différentes périodes* (12) de ton glorieux passé.

DIFFICULTÉS RAISONNÉES

(1) *Pourquoi* DES ORATORIOS? Parce qu'ils doivent prendre la marque du pluriel, étant francisés aussi bien que des solos, des duos, des trios, des ténors, etc.

(2) *Pourquoi* DES REQUIEM DES ALLELUIA? Ces mots sont invariables, parce que ce sont des mots latins indiquant des prières de l'Eglise.

(3) *Pourquoi* DANS S VAUBAN, LANGIGNON, etc.? Parce que les noms propres ne prennent point la marque du pluriel quand ils désignent véritablement des personnes ainsi nommées.

(4) *Pourquoi* TOUS au masculin dans TOUS LES GENS D'AFFAIRES? Parce que quand le mot *gens* est employé pour désigner une profession, tous les adjectifs qui s'y rapportent sont du masculin, même ceux qui le précèdent immédiatement.

(5) *Pourquoi* pas d's dans TES IN-QUARTO, TES IN-OCTAVO, LEURS FAC-SIMILE? Parce qu'on écrit sans s les locutions composées de deux ou de plusieurs mots étrangers.

(6) *Pourquoi* sans s LES QUINTETTI, DES DILETTANTI? Parce qu'ils ont conservé leur physionomie italienne, et que nous disons, comme les Italiens, au singulier, un quintetto, un dilettante.

(7) *Pourquoi* avec un s DES RAPHAELS? Parce que les noms propres deviennent des noms communs quand ils désignent, non des personnes ainsi nommées, mais des personnes qui leur ressemblent, soit par leurs qualités, soit par leurs talents.

(8) *Pourquoi* avec s DES STUARTS, DES GUISES? Parce que chacun de ces noms est pris dans un sens collectif, et qu'on ne songe nullement aux individus.

(9) *Pourquoi* BONNES dans UNE FOULE DE BONNES GENS? Parce que, par raison d'euphonie, les adjectifs qui n'ont pas la même terminaison pour le masculin que pour le féminin, se mettent au féminin quand ils sont placés immédiatement avant le mot *gens*.

(10) *Pourquoi* sans s les MILLE POURQUOI? Parce que les mots invariables de leur nature ne prennent point le signe du pluriel quand par hasard ils sont employés comme substantifs.

(11) *Pourquoi* MUETS TÉMOINS? Parce que le substantif *témoin* est toujours du masculin

(12) *Pourquoi* DES DIFFÉRENTES PÉRIODES? Parce que *périodes* est du féminin, soit lorsqu'il exprime un nombre déterminé d'années, soit quand il est un terme d'astronomie, de grammaire et de médecine.

TH. PHULPIN.

NOUVEAUX EXERCICES INTELLECTUELS

PHRASE A COMMENTER. — Diderot disait de Fontenelle, fort âgé alors : « C'est un vieux château où il revient des esprits. »

COMMENTAIRE. — Diderot faisait allusion aux saillies heureuses que produisait encore, quoique rarement, l'esprit fatigué de l'illustre vieillard.

*
* *

INCONSÉQUENCE A RELEVER. — Sous le premier Empire, un amateur de café s'effrayait d'avance d'une guerre maritime avec l'Angleterre : « C'en est fait, disait-il, de nos colonies et de la canne à sucre. — Bah! lui répondit quelqu'un, il nous restera toujours la raffinerie d'Orléans. »

COMMENTAIRE. — Le malin ne s'imaginait pas que les raffineries ne font que raffiner, et qu'il leur faut par conséquent quelque chose à raffiner, c'est-à-dire la matière première, le jus de la canne à sucre : on ne connaissait pas alors le sucre de betteraves.

*
* *

ALLUSION HISTORIQUE. — L'État craint d'avoir fait fausse route; il revient sur ses pas; il ramène au latin et au grec les brebis égarées et récalcitrantes; il impose le baccalauréat ès lettres à tous ceux qui veulent être quelque chose. Le baccalauréat ès sciences lui-même devra passer sous les fourches caudines du peuple latin. E. ABOUT.

COMMENTAIRE. — Le nom de Fourches Caudines s'applique, tantôt au défilé dans lequel les Romains se laissèrent surprendre par les Samnites, tantôt au traitement ignominieux que ceux-ci leur firent subir. Le général samnite, Pontius Hérennius, força l'armée romaine tout entière à livrer ses armes et à passer sous un joug formé de deux fourches plantées en terre et croisées par une troisième. (321 av. J.-C.)

P. L.

SUJETS DE STYLE

AVEC SOMMAIRES RAISONNÉS

POUR LES ÉLÈVES LES PLUS AVANCÉS

Par Mlle C. JURANVILLE

LES EMBARRAS DU TROTTOIR

SOMMAIRE. Décrire les obstacles qu'on rencontre sur un trottoir lorsqu'on est préoccupé ou pressé d'arriver au bout de sa course.

IDÉES A DÉVELOPPER :

Dire que les rues aujourd'hui, dans les villes, ne sont plus de libres passages, ce sont des bazars. . les trottoirs sont presque complètement envahis ..

Au coin de votre rue ce sont des tonneaux; — plus loin, c'est un seau d'eau qu'on vous jette dans les jambes. — Ici, c'est une fumée épaisse et noire qui vous offusque à la porte d'un cabaret. — Au détour, c'est la chaise d'une marchande de cure-dents à laquelle vous vous heurtez; — puis c'est un vitrier portant ses cro-chets sur son dos. — Ce sont deux pattes froides d'un bœuf saignant qui vous repoussent, à l'étal d'un boucher; — enfin, à quelques pas, grâce à un vent violent, ce sont les calicots, les mousselines et les indiennes qui vous enlacent et vous emprisonnent. Terminer en disant que la rue doit appartenir au piétou. (Style vif et enjoué.)

DÉVELOPPEMENT

Dans les villes, maintenant, la course est une lutte, le chemin lui-même est un champ de bataille; marcher, c'est combattre. Mille obstacles vous environnent, mille piéges vous sont tendus; les gens qui viennent là sont vos ennemis; chaque pas que vous faites est une victoire remportée : les rues ne sont plus de libres passages, des voies publiques qui vous conduisent là où vos intérêts vous appellent; les rues aujourd'hui sont des bazars où chacun étale ses marchandises, des ateliers où chacun vient exercer au grand jour son état; les trottoirs, déjà si étroits, sont envahis par une exposition permanente. Vous partez de chez vous rêveur : une affaire importante ou bien un travail d'imagination vous préoccupe; confiant dans vos édiles, vous marchez les yeux baissés, vous ne redoutez comme danger, comme obstacle, que les chevaux, les voitures ou les ânesses mal élevées; c'est déjà bien assez, mais votre instinct vous fait loppent : vous vous croyez entraîné dans une ronde

Digitized by Google

éviter ces périls à votre insu, et vous n'y pensez pas : vous voilà donc en chemin, aveugle comme un homme vivement préoccupé. Au coin de votre rue, premier obstacle... Devant la boutique d'un marchand de vin, une douzaine de tonneaux sont rangés avec symétrie; vous vous heurtez au premier assez durement; vous exprimez votre mauvaise humeur d'une façon plus ou moins énergique, selon votre langage, puis vous quittez le trottoir et vous continuez votre route. La pensée qui vous domine s'empare de vous de nouveau; vous oubliez et vous marchez sans crainte. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que cela?... On vient de vous jeter un seau d'eau sur les jambes; ce n'est rien, c'est une attention, c'est le luxe des portières : cela s'appelle *faire de la fraîcheur* devant la maison; le trottoir est inondé, il sera propre et sec tout à l'heure; mais à présent il vous faut encore le quitter. Patience! et vous continuez votre route. Tout à coup vous sentez une grande chaleur, et vous vous trouvez suffoqué par une épaisse fumée; vous regardez avec effroi : ce n'est rien, c'est un emballeur qui fume ses caisses, qui les entoure de toiles, qui se livre à tous les maléfices de son art; il est établi sur le trottoir, que ces deux grandes caisses envahissent tout entier. Vous quittez une troisième fois le trottoir, et vous continuez votre route.

Ennuyé de ces petits retards, vous pressez le pas. Pan! vous vous heurtez contre une chaise! une chaise au coin de la rue, sur le trottoir, — comment prévoir cela? à qui appartient cette chaise? quelle est cette femme qui a établi son domicile au coin de la rue, sur une chaise de paille? C'est une marchande de cure-dents; elle est en grand deuil et cela depuis cinq ans. Son désespoir est toujours le même; il a lassé la pitié du quartier. Nous lui conseillons de déménager et de porter sa chaise dans une rue où sa douleur sera plus nouvelle. Cependant vous respectez cette infortune, vous quittez une quatrième fois le trottoir et vous continuez votre route. Un peu plus loin, vous remontez sur le trottoir. Vous voyez venir à vous un vitrier.

« Il porte sur son dos des ailes de lumière. »

c'est-à-dire que les rayons du soleil se jouent dans les grandes vitres qu'il porte sur ses crochets. Comme ses ailes ont une envergure effrayante, vous vous rangez un peu vers la droite pour le laisser passer sans les heurter; mais, en approchant de la muraille, vous sentez deux pattes froides qui vous repoussent : c'est un grand bœuf tout saignant suspendu devant l'étal d'un boucher. Vous vous éloignez avec dégoût et vous marchez plus vite; vous faites quelques pas assez heureux. Mais le vent s'est élevé : tout à coup la rue entière disparaît devant vous. C'est que le magasin de nouveautés vient de déployer toutes ses voiles. Les mousselines à vingt-neuf sous le mètre s'enflent de tous côtés comme des ballons légers, les fichus à vingt-deux sous flottent dans les airs comme des pavillons vainqueurs, les calicots se soulèvent, les toiles imprimées s'agitent, les foulards frémissent, les taffetas frissonnent, les gazes transparentes vous caressent, les écharpes d'azur vous enveloppent de sylphides, dans un ballet de bayadères; le vent redouble, les banderoles vous enlacent; vous êtes prisonnier : enfin un des commis du magasin a pitié de vous et vous délivre, et vous repartez en riant...

Le fait est qu'aujourd'hui le trottoir appartient à tout le monde, excepté à celui qui en est le possesseur naturel, c'est-à-dire le piéton. Laissez-lui l'espace, c'est tout ce qu'il vous demande ; la rue est son empire, il y doit vivre en liberté. La rue est un chemin, ce n'est pas un asile; la rue appartient à ceux qui y passent, et non pas à ceux qui l'habitent.

TRAITÉ COMPLET ET RAISONNÉ

D'ANALYSE GRAMMATICALE

Un *homme* de la *campagne se* plaignait à un *homme* de la *ville* que les *taupes* ravageaient son *pré*. « Parbleu! *vous* êtes bien bon, répondit le *citadin*, faites-*le paver*. »

CORRIGÉ DU DEVOIR

Un, adj. indéf., masc. sing., dét. *homme*.
Homme, nom comm., masc. sing., suj. de *se plaignait*.
De, prép., unit *homme* à *campagne*.
La, art. simple, fém. sing., dét. *campagne*.
Campagne, nom comm., fém. sing., compl. de *homme*.
Se plaignait, verbe pron., indic., imparf., 3e pers. du sing., 4e conj. *Se* est compl. dir. de *plaignait*. Il représ. *homme*.
A, prép., unit *se plaignait* à *homme*.
Un, adj. indéf., masc. sing., dét. *homme*.
Homme, nom comm., masc. sing., compl. indir. de *se plaignait*.
De, prép., unit *homme* à *ville*.
La, art. simple, fém. sing., dét. *ville*.
Ville, nom comm., fém. sing., compl. de homme.
Que, conj., unit *ce*, sous-ent., à *ravageaient* (*se plaignait de ce que...*)
Les, art. simple, fém. plur., dét. *taupes*.
Taupes, nom com., fém. plur., suj. de *ravagement*.
Ravageaient, verbe trans., indic., imparf., 3e pers. du plur., 1re conj.
Son, adj. poss., masc. sing., dét. *pré*.
Pré, nom comm., masc. sing., compl. dir. de *ravageaient*.
Parbleu! interj.
Vous, pron. pers., masc. plur., suj. de *êtes*.
Êtes, verbe subst., indic., prés., 2e pers. du plur., 4e conj.
Bien, adv., mod. *bon*.
Bon, adj. qual., masc. sing., attr. de *vous*.
Répondit, verbe trans., indic., passé défi., 3e pers. du sing., 4e conj.
Le, art. simple, masc. sing., dét. *citadin*.
Citadin, nom comm., masc. sing., suj. de *répondit*.
Faites paver, verbe trans. comp., impér., 2e pers. du plur., 4e conj.
Le, pron. pers., masc. sing., compl. dir. de *faites paver*. Il représ. *pré*.

P. LAROUSSE.

Digitized by Google

COURS PRATIQUE D'ANALYSE LITTÉRAIRE

— 17e SIÈCLE —

ODE

POUR LE ROI ALLANT CHATIER LA RÉBELLION DES ROCHELOIS

— 1629 —

MALHERBE

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête!
Prends ta Foudre, Louis, et va, comme un lion,
Donner le dernier coup à la dernière tête
De la rébellion...

Certes, ou je me trompe, ou déjà la victoire,
Qui son plus grand honneur de tes armes attend,
Est aux bords de Charente en son habit de gloire,
Pour te rendre content.

Je la vois qui t'appelle, et qui semble te dire :
« Roi, le plus grand des rois, et qui m'es le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton empire,
Il est temps de marcher! »

Que sa façon est brave, et sa mine assurée!
Qu'elle a fait richement son armure étoffer!
Et qu'il se connoît bien, à la voir si parée,
Que tu vas triompher!

Telle en ce grand assaut, où dès fils de la terre
La rage ambitieuse à leur honte parut,
Elle sauva le ciel, et rua le tonnerre
Dont Briare mourut.

Déjà de tous côtés s'avançoient les approches :
Ici couroit Mimas; là Typhon se battoit;
Et là suoit Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade jetoit.

A peine cette vierge eut l'affaire embrassée,
Qu'aussitôt Jupiter en son trône remis,
Vit, selon son désir, sa tempête cessée,
Et n'eut plus d'ennemis.

Ces colosses d'orgueil furent tous mis en poudre,
Et tous couverts des monts qu'ils avoient arrachés;
Phlégre qui les reçut pour encor de la foudre
Dont ils furent touchés.

L'exemple de leur race à jamais abolie
Devoit sous ta merci tes rebelles ployer;
Mais seroit-ce raison qu'une même folie
N'eût pas même loyer?..

QUESTIONNAIRE

— *Dites-nous quelques mots de Malherbe.*

François de Malherbe, dont Boileau, franchissant hardiment le quatorzième, le quinzième et le seizième siècles, a dit : « Enfin, Malherbe vint! » naquit à Caen, vers 1555, et mourut à Paris, *vaincu du temps*, en 1628. Il servit dans les troupes de la Ligue, et n'en fut pas moins, au retour de la paix, bien accueilli par Henri IV, qui lui accorda une pension. Il se fit alors connaître par des pièces de poésie où l'on trouvait une harmonie et une pureté de style jusqu'alors inconnues; il porta si loin la sévérité de son goût qu'il fut appelé *le tyran des mots et des syllabes;* il parvint ainsi à épurer notre langue et mérita les éloges de Boileau. La vie de Malherbe, qu'il sera bon de lire, a été écrite par Racine, son élève et son ami.

— *Quel jugement La Harpe porte-t-il de ce grand poète dans son cours de littérature?*

« Malherbe fut vraiment un homme supérieur, son nom marque » la féconde époque de notre poésie. Marot n'avait réussi que » dans la poésie galante et légère; Malherbe fut le premier mo- » dèle du style noble, et le créateur de la poésie lyrique; il en » a l'enthousiasme, les mouvements et les tournures. Ne avec de » l'oreille et du goût, il connut les effets du rhythme, et une foule » de constructions poétiques adaptées au génie de notre langue. » Il nous enseigne l'espèce d'harmonie imitative qui lui con- » vient. »

Il faut excuser, dans les vers de Malherbe, quelques défauts de diction, quelques prosaïsmes : la limite entre le langage de la poésie et celui de la prose n'était pas encore bien tracée : on ne peut pas tout faire à la fois, dit le rhéteur que nous venons de citer.

— *Veuillez entrer dans quelques détails sur cette pièce de vers?*

Les personnes qui ont lu cette ode dans les œuvres de Malherbe s'apercevront tout de suite que nous y avons fait de nombreuses coupures, en telle sorte que nous avons voulu appeler l'attention de nos lecteurs sur la révolte des Titans, qui rappelle la révolte des Rochelois. Ce n'est ici qu'une comparaison, mais cette comparaison est fort belle et mérite à tous égards qu'on n'y arrête, pour justifier les éloges de La Harpe et nos *propres observations.*

— *Que dites-vous de la première strophe?*

Ce début est plein d'élan; l'auteur entre tout de suite en matière; on sent le poète qui ne veut pas traîner sa pensée dans des ambages inutiles.

— *Que pensez-vous du mot* donc *du premier vers?*

Ce serait se tromper de regarder ce *mot* comme celui d'un homme qui raisonne et tire froidement une conclusion de ce qu'il a dit précédemment. Figurez-vous le poète méditant le sujet qu'il a résolu de traiter, et s'écriant, à la suite de ses méditations, et au moment précis où sa pensée se dégage vive et brillante : « donc un nouveau labeur, etc. » Il est à regretter que les figures qui suivent soient incohérentes. C'est d'abord *Jupiter armé de sa foudre*, puis, *le lion*, qui est le symbole de la force, et qui n'a jamais été celui du père des dieux et des hommes. — Le mot *labeur*, aujourd'hui trop négligé, avait autrefois sa noblesse. Notre langue est-elle assez riche pour que nous semblions proscrire des mots autrefois fort utiles?

N. B. Nous passons ici treize strophes afin d'arriver tout de suite au but que nous nous sommes proposé.

QUATORZIÈME STROPHE. — Le second vers nous offre une inversion vicieuse et un quatrième vers d'une grande faiblesse; mais la Victoire, revêtue de son habit de gloire, présente à l'esprit une belle et grande image : c'est la poésie dans tout son éclat.

QUINZIÈME STROPHE. — « Je la vois qui t'appelle; » mouvement vif et rapide.

SEIZIÈME STROPHE. — C'est à propos de ces strophes que La Harpe dit : « Veut-on un exemple du beau qui doit animer l'ode? Voyez celle qu'il adresse à Louis XIII pour l'expédition de La Rochelle! » malgré quelques expressions prosaïques auxquelles nous avons fait allusion plus haut : *façon, mine, étoffer.* Ces défauts de diction sont d'autant plus excusables qu'ils se cachent sous l'ampleur de la pensée.

DIX-SEPTIÈME STROPHE. — Briare pour Briarée, le géant aux cent bras et aux cinquante têtes. — Le verbe *rier* ne se dit, dans le sens intransitif, que des animaux qui jettent avec force en l'air leurs pieds de derrière. Le verbe pronominal *se rier* se dit des hommes et des animaux. Il est inusité aujourd'hui dans le sens actif.

DIX-HUITIÈME STROPHE. — Cette strophe est remarquable par les effets d'harmonie imitative. Dans le troisième vers, on sent le travail du géant qui détache les roches; dans le quatrième, on les voit partir. — Mimas, Typhon, Euryte, Encelade, géants.

DIX-NEUVIÈME STROPHE. — « Eut l'affaire embrassée, » n'est plus un tour usité aujourd'hui.

VINGTIÈME STROPHE. — *Phlégre.* Le poète désigne ici *les Champs phlégréens* (campagnes ardentes), campagnes voisines de Cumes, dans lesquelles Hercule aida, dit-on, les dieux à terrasser les géants. Cet endroit est rempli de soufre, et souvent couvert de flammes produites par la combustion naturelle du soufre.

(Voir ce qu'en dit Virgile, et après lui, notre illustre Casimir Delavigne, dans ses *Nouvelles Messéniennes.*)

— *Y a-t-il, chez les anciens, quelque poète qui ait rappelé cette guerre des géants?*

Horace, IIIe livre, ode IVe, y a consacré plusieurs belles strophes qu'il convient de rapprocher de celles de Malherbe. Il n'y a rien qui soit plus propre à former le goût que ces rapprochements quand ils sont faits avec discernement. P. T. L.

Digitized by Google

TABLETTES SÉCULAIRES

DE

CHRONOLOGIE UNIVERSELLE

PREMIÈRE ÉPOQUE : HISTOIRE ANCIENNE

Ve SIÈCLE après J.-C.

403. Alaric, roi des Visigoths, entre en Italie; il est battu à Pollentia par Stilicon, général d'Honorius.

406. **Grande invasion** des Suèves en Italie, et des Bourguignons, des Vandales et des Alains en Gaule.

410. Alaric prend Rome et la livre au pillage.

411. Les Vandales, les Suèves et les Alains passent en Espagne.

412. Ataulf, successeur d'Alaric, épouse Placidie, sœur d'Honorius, et reçoit pour sa nation des terres dans la Gaule méridionale.

413. Les Bourguignons s'établissent en Gaule, dans les bassins supérieurs du Rhône et de la Saône.

415. Vallia, successeur d'Ataulf, conquiert une partie de l'Espagne.

419. Toulouse devient la capitale des Visigoths.

420. **Pharamond**, à la tête des Francs, envahit le nord de la Gaule.

428. **Clodion**, son successeur, s'avance jusqu'à la Somme.

429. Les Vandales, sous la conduite de Genséric, passent en Afrique.

Siége d'Hippone; mort de saint Augustin.

431. Concile d'Éphèse; condamnation de Nestorius, patriarche de Constantinople, qui niait la divinité de Jésus-Christ.

439. Les Vandales s'emparent de Carthage et en font leur capitale.

448. **Mérovée** est élevé sur le pavois; il donne son nom à la première race des rois de France.

449. **Les Saxons, conduits par Hengist et Horsa, sont appelés par les Bretons** contre les Pictes et les Scots de la Calédonie (Écosse actuelle).

451. **Attila, roi des Huns, envahit la Gaule; il est battu à Châlons-sur-Marne.**

452. Il se jette sur l'Italie; Rome est sauvée par le pape saint Léon. — Origine de Venise.

453. Mort d'Attila dans son village royal de Hongrie.

455. Le saxon Hengist fonde le royaume de Kent; Cantorbéry en est la capitale.
Prise et pillage de Rome par Genséric.

458. **Childéric** succède à Mérovée, son père.

476. Odoacre, roi des Hérules, se rend maître de Rome, dépose l'empereur Romulus Augustule, et **met fin à l'Empire romain d'Occident.**

DEUXIÈME ÉPOQUE : MOYEN-AGE (476-1453)

481. **Avénement de Clovis**, le véritable fondateur de la monarchie française.

486. **Bataille de Soissons** gagnée par Clovis sur le général romain Syagrius.

489. Les Ostrogoths, établis en Pannonie, se mettent en marche, sous la conduite de Théodoric, leur roi, pour conquérir l'Italie, que Zénon Ier, empereur d'Orient, leur a cédée.

490. Odoacre, deux fois battu, se retire dans Ravenne.

491. Fondation du royaume de Sussex (Saxe méridionale), par Ella.

493. Odoacre, forcé par la disette à capituler, se livre au vainqueur qui le fait périr.
Les Ostrogoths sont maîtres de l'Italie.

496. **Bataille de Tolbiac. — Conversion de Clovis. — Saint Rémi.**

VIe SIÈCLE après J.-C.

507. **Bataille de Vouglé** ou **Vouillé**, près Poitiers, gagnée par Clovis sur les Visigoths; Alaric, leur roi, y est tué.

508. Défaite de Thierry, fils de Clovis, devant Arles, par Théodoric, roi des Ostrogoths, que les Visigoths ont appelé à leur secours.

511. **Mort de Clovis**, à Paris, sa capitale. Partage de ses États entre ses quatre fils.

516. Fondation, dans la Grande-Bretagne, du royaume de Wessex (Saxe du sud), par Cerdic.

520. Bataille de Badon-Hill, gagnée sur les Saxons par Arthur, prince breton.

524. Théodoric fait périr Boèce et Symmaque.

526. Fondation, dans la Grande-Bretagne, du royaume d'Essex (Saxe de l'est), par Erkenwin.
Mort de Théodoric; la monarchie qu'il a fondée ne lui survivra pas longtemps.

527. **Avénement de Justinien, empereur d'Orient**; il forme le projet de reconstituer l'empire romain en chassant les Barbares.

528. Guerre de Justinien contre Kobad, roi des Perses; Bélisaire commande les troupes de l'empereur.

529. Publication du *Code* de Justinien, rédigé par le jurisconsulte Tribonien.

532. Troubles à Constantinople. Les Verts et les Bleus. Énergie de l'impératrice Théodora.

533. Justinien fait publier le *Digeste* ou les *Pandectes* et les *Institutes*.

534. Conquête du royaume de Bourgogne par les Francs.
Gondemar, dernier roi.
Guerre de Justinien contre les Vandales. Bélisaire gagne sur eux la **Bataille de Tricaméron**; Gélimer, leur dernier roi, est fait prisonnier. L'Afrique est déclarée province de l'empire grec.

535. Justinien envoie contre les Ostrogoths une armée commandée par Bélisaire.

540. Guerre de Justinien contre Khosroès, roi des Perses.

542. Bélisaire chasse les Perses de la Palestine qu'ils ont envahie.

547. Bélisaire est envoyé de nouveau en Italie, mais bientôt il demande et obtient son rappel.
Les Angles, petit peuple germain, voisin des Saxons, **descendent dans la Grande-Bretagne**, sous la conduite d'Ida, et y fondent le royaume de Northumberland (pays au nord de l'Humber).

552. Narsès, qui a remplacé Bélisaire, gagne la grande bataille de Lentagio, sur le roi des Ostrogoths, Totila, qui meurt de ses blessures.

553. Mort de Teias, successeur de Totila, en combattant les Grecs. L'Italie tout entière est au pouvoir de Narsès, qui la gouvernera avec le titre d'Exarque pendant quinze ans.

561. **Mort de Clotaire Ier.** Second partage de la monarchie des Francs. Frédégunde et Brunehaut.

565. Mort de Justinien. On donne le nom de *Novelles* ou *Authentiques* aux lois et décisions rendues par cet empereur lui-même.

566. Les Lombards de Pannonie exterminent les Gépides; la belle Rosamonde, fille du roi vaincu, est forcée d'épouser Alboin, leur chef.

567. L'exarque Narsès est disgracié par l'empereur Justin II, successeur de Justinien.

568. **Alboin**, appelé par Narsès, **franchit les Alpes juliennes et fonde dans le nord de l'Italie le royaume**

Digitized by Google

568. **des Lombards.** L'empire d'Orient ne conserve que l'exarchat de Ravenne.
570. **Naissance de Mahomet à la Mecque.**
571. Offa fonde, dans la Grande-Bretagne, le royaume d'Est-Anglie.
572. Pavie devient la capitale du royaume des Lombards.
573. Alboin est assassiné par sa femme Rosamonde. Ses successeurs se maintiendront jusqu'à Charlemagne.
584. Crida fonde, dans la Grande-Bretagne, le royaume de Mercie (frontière, marche), qui complète l'*Heptarchie*, confédération formée par les Saxons et les Angles, pour défendre leur conquête contre les Bretons.
585. Fin du royaume des Suèves en Espagne. Les Visigoths, sous leur roi Léovigilde, étendent leur domination sur presque toute la péninsule.
587. Recarède, roi des Visigoths, embrasse ouvertement la foi romaine.
593. Mort de Grégoire de Tours, le premier chroniqueur des Francs.
597. Le roi de Kent, Ethelbert, est converti au christianisme, sous le pontificat de saint Grégoire le Grand, par le moine Augustin, qui fonde l'archevêché de Cantorbéry.
599. Introduction par saint Grégoire de l'usage du *plain-chant* dans l'Église romaine. THÉ LEPETIT.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

D'après Goldsmith, Robertson, et les meilleurs auteurs

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS

CHAPITRE XXXI

MAISON DES STUARTS — CHARLES Ier

— SUITE —

Le parlement de Westminster, plus alarmé que jamais, essaya par des concessions sans nombre de prévenir le danger qui le menaçait : mais tout fut inutile. Armé de sa puissance de dictateur, Cromwell jeta le masque, et prétendit régler le sort du royaume. Il accusa de haute trahison onze membres du parlement comme ennemis de l'armée. Les membres accusés étaient les mêmes chefs du parti presbytérien qui avaient prescrit des mesures si rigoureuses à l'égard du roi, et qui maintenant se voyaient menacés à leur tour. Ils donnèrent leur démission, heureux encore d'échapper par leur soumission à la fureur populaire. Les citoyens de Londres essayèrent quelques démonstrations en faveur de leur roi captif et de leur religion abolie; mais aussitôt que la redoutable armée de Cromwell parut, toute idée de résistance s'effaça. Le commandement de la Tour fut donné au général Fairfax, à qui le parlement adressa même des remercîments, pour avoir refusé d'obéir aux ordres qu'il lui avait donnés.

Il ne restait plus qu'à disposer de la personne du roi, qui avait été envoyé par l'armée prisonnier à Hampton-Court. Pendant les derniers conflits entre Cromwell et le parlement, Charles avait joui d'un bonheur dont depuis longtemps il était privé : on lui avait permis de revoir ses enfants et ses anciens serviteurs. Son cœur, si péniblement resserré par sa captivité et par l'ingratitude de ses sujets, s'était dilaté en recevant les douces caresses de sa fille et de son jeune fils, et il avait remercié Dieu de cette joie inattendue. Toutes les infortunes de ce prince, toutes ses incertitudes, n'avaient pu altérer la douceur naturelle de son caractère. Prisonnier de ses sujets, livré à ses ennemis, il avait conservé la même sérénité, la même égalité d'humeur. Jamais on ne l'entendit se plaindre, jamais non plus il n'oubliait la dignité de son rang, à quelque humiliation qu'il fût réduit. Cromwell lui-même, qui assista à l'entrevue du monarque et de ses enfants, ne put entièrement se soustraire à l'émotion de cette scène attendrissante. Cromwell était père aussi; ce farouche soldat, ce sombre tribun, ce puritain fanatique adorait sa fille. Mais la pitié, dans cette âme de fer, ne pouvait être de longue durée; bientôt, par son ordre, le roi fut gardé plus étroitement que jamais; ses domestiques lui furent ôtés, on le sépara de ses enfants, et des espions furent chargés d'observer scrupuleusement ses paroles et ses moindres actions. Le désir de Cromwell était d'inspirer au roi la résolution de s'enfuir, et il y réussit. Il avait calculé que, si Charles s'échappait du royaume, sa fuite laisserait un vaste champ à son ambition, et que, dans le cas où l'on viendrait à s'emparer du monarque, cette démarche téméraire justifierait les mesures rigoureuses qu'il comptait prendre à son égard.

Le roi, sous prétexte d'indisposition, se retira de bonne heure dans sa chambre, et à une heure environ après minuit, il descendit de son appartement suivi de deux gentilshommes de sa chambre. Sir John Berkeley les attendait à la porte du jardin avec des chevaux sur lesquels les fugitifs montèrent à la hâte. Ils traversèrent la forêt pendant la nuit, et arrivèrent sur les bords de la mer. Là un bâtiment devait se trouver et attendre le roi. Son inquiétude fut grande en ne le voyant pas. Ne sachant que faire, il se décida à se rendre à l'île de Wight, comptant sur l'appui du gouverneur, qui était le neveu de son chapelain. Mais cet homme, malheureusement, était tout dévoué à Cromwell et n'hésita point à retenir le roi prisonnier.

Tandis qu'une nouvelle captivité faisait éclater davantage la résignation et la soumission du roi aux volontés divines, les Ecossais, repentants de leur lâche trahison, levèrent une armée en faveur de la cause royale. Le commandement principal en fut confié au duc d'Hamilton, qui envahit le nord de l'Angleterre. Son armée se montait à vingt mille hommes environ; cependant Cromwell, arrivé à la tête de huit mille de ses vaillants soldats, ne craignit pas de l'attaquer, et la mit complétement en déroute. Il fit Hamilton prisonnier, et, poursuivant sa marche, il entra en Ecosse et y rétablit le gouvernement d'une manière conforme à ses désirs.

Cette tentative fut la dernière en faveur du malheureux monarque. Le lendemain, le colonel Pride vint bloquer le parlement, y choisit tous les membres du parti presbytérien et les mit dehors sans autre forme de procès. Ceux qui restèrent et qui étaient entièrement dévoués à Cromwell, composèrent désormais le parlement, qui reçut la dénomination outrageante de *Rump*, c'est-à-dire *croupion*. Après le renversement total de la constitution, la dissolution du parlement,

Digitized by Google

la destruction de la religion et le massacre des Anglais les plus dévoués au roi, il ne restait plus à faire disparaître que le roi lui-même, et c'est cette tâche que Cromwell se mit en devoir d'accomplir. Cependant, toujours hypocrite autant qu'audacieux, il feignait de plaindre le monarque et conseillait à haute voix la modération, tandis que secrètement il employait la violence pour tout ployer à ses désirs. Par ses soins, un comité se porta accusateur du roi, qui fut déclaré coupable de haute trahison pour avoir fait la guerre à son parlement.

Le colonel Harrison, fils d'un boucher, reçut l'ordre de conduire Charles à Windsor, et de là à Londres. Ses sujets affligés, qui se pressaient en foule sur son passage, furent vivement émus du changement remarquable qui s'était fait sur sa figure et sur toute sa personne. Il avait laissé croître sa barbe; ses cheveux étaient devenus gris, de noirs qu'ils étaient, changement dû bien plutôt au malheur qu'à la main du temps. Enfin tout son extérieur exprimait l'infortune et l'abandon; et ses ennemis mêmes, ne purent contempler sans respect et sans attendrissement cette figure majestueuse et triste, qui, même dans ce cruel moment, paraissait encore empreinte de douceur et de bonté.

Depuis longtemps il n'était servi que par un vieillard décrépit, nommé Philippe Warwich, qui n'avait que la force de déplorer le destin malheureux de son maître, sans pouvoir le défendre. Tous les signes extérieurs de souveraineté avaient été abolis, et la nouvelle suite du roi avait reçu l'ordre de le traiter sans la moindre cérémonie. Le duc d'Hamilton, qui devait subir le même sort que son roi, ayant reçu la permission de lui faire ses derniers adieux, au moment de son départ de Windsor, se jeta à ses pieds dès qu'il l'aperçut. « Mon cher maître! » s'écria ce fidèle sujet. L'infortuné monarque le releva, et, l'embrassant tendrement, lui répondit, tandis que des larmes coulaient le long de ses joues : « Oui, en vérité, j'ai été pour vous un maître bien *cher!* »

Cependant, malgré les rigueurs de sa situation, il ne pouvait encore se persuader qu'on oserait le juger; il s'attendait à périr sous le poignard des assassins.

Le temps qui s'écoula depuis le 6 jusqu'au 20 janvier fut employé en préparatifs pour ce jugement extraordinaire. La cour de justice était composée de cent trente-trois personnes nommées par les Communes, mais il n'y en eut que soixante-dix qui consentirent à assister à ce jugement inique. Les autres membres, pour la plupart d'une naissance obscure, étaient les principaux officiers de l'armée, ainsi que quelques membres de la chambre basse et un très-petit nombre de citoyens de Londres. La cour se tint dans Westminster-Hall.

Le roi, qui avait été transféré de Windsor à Saint-James, fut conduit le jour suivant en présence de la cour. Lorsque l'huissier appela par leurs noms les commissaires choisis pour le juger, nul ne répondit pour lord Fairfax; mais une voix de femme, partie des galeries, s'écria : « Il a trop d'esprit pour être ici! » Et on reconnut avec surprise lady Fairfax dans la personne qui avait prononcé ces paroles.

Charles fut conduit à une place préparée pour lui en dedans de la barre. Quoique retenu depuis longtemps dans une captivité rigoureuse, et, présenté alors comme un criminel aux yeux de toute l'Angleterre, sa contenance gardait sa dignité habituelle; et, promenant son regard noble et fier sur toute l'assemblée, il prit sa place sans lever son chapeau et sans paraître remarquer que les membres de l'assemblée étaient couverts en sa présence. L'officier public, prenant la parole, l'accusa à haute voix d'avoir été la cause de tout le sang répandu depuis le commencement de la guerre. Le roi ne put retenir un sourire de mépris et d'indignation. Il déclara qu'il ne reconnaissait pas l'autorité de la cour; que, devant un tribunal légitime, il serait toujours disposé à entrer dans tous les détails de la défense, mais, qu'en présence du tribunal actuel, il ne s'abaisserait jamais à faire l'apologie de sa conduite, de peur qu'il ne fût considéré comme ayant violé la constitution, au lieu d'en être regardé comme le martyr.

Cette noble fermeté ne fit qu'exaspérer davantage ses ennemis. Trois fois il fut ramené devant cette cour arbitraire; à la quatrième, on lui fit connaître qu'il était condamné à mort, et que trois jours lui étaient donnés pour se préparer à ce moment suprême. Lorsqu'il quitta le tribunal qui venait de le condamner, les soldats et la populace firent entendre les cris féroces de : « A mort! exécutez-le! » Ils l'insultèrent par les reproches les plus durs et les plus amers. L'un de ces misérables, oubliant toute pudeur et tout sentiment d'humanité, eut l'indignité de lui cracher à la figure. Charles supporta cet outrage avec calme et résignation : « Pauvres âmes! s'écria-t-il, ils traiteraient leurs chefs de la même manière pour six sous! »

Un soldat, moins endurci ou plus compatissant que les autres, ne put s'empêcher d'appeler la bénédiction divine sur la tête royale qui allait tomber. Un officier, qui l'entendit, frappa si rudement l'honnête soldat qu'il le jeta par terre devant le roi. « Hélas! dit le monarque, le châtiment n'excède-t-il pas l'offense? »

A son retour à White-Hall, l'infortuné Charles demanda avec instance la permission de revoir ses enfants, et celle de recevoir les consolations de Juxon, dernier évêque de Londres. Ces demandes lui furent accordées; il revit sa fille Elisabeth et le duc de Glocester, enfant de huit ans. Prenant celui-ci sur ses genoux, et, l'embrassant avec tendresse : « Mon enfant, lui dit-il, ils vont couper la tête à votre père, et peut-être ensuite voudront-ils vous faire roi. Mais, souvenez-vous d'une chose : vous ne devez pas être roi tant que vos frères Charles et Jacques vivront. » L'enfant, fondant en larmes, s'écria : « Je me laisserai plutôt mettre en pièces! »

Pendant la durée de cette solennelle moquerie de justice, les ambassadeurs de France et de Hollande avaient vainement essayé d'intercéder en faveur du roi; et les Ecossais, qui, les premiers avaient donné l'exemple de la résistance à son autorité, avaient plaidé sa cause sans succès. La reine d'Angleterre et le prince de Galles écrivirent également au parlement les lettres les plus touchantes et les plus pathétiques; rien ne put détourner les régicides de leur dessein.

Digitized by Google

Toutes les nuits qui s'écoulèrent avant son exécution, le roi dormit aussi paisiblement que d'ordinaire, quoique le bruit des ouvriers employés à construire l'échafaud fatiguât son oreille. La dernière matinée étant arrivée, il mit plus de soin que de coutume à sa toilette, et, ayant passé quelque temps en actes de dévotion, il reçut la sainte Eucharistie des mains de l'évêque. La rue qui bordait le palais de White-Hall était le lieu destiné à son supplice. Il fut conduit par son ami et fidèle serviteur Juxon. L'échafaud était tendu de noir et gardé par un régiment commandé par le colonel Tomlinson, et, au-dessus, on apercevait le bloc, la hache et deux exécuteurs masqués. Le peuple, arrêté en foule à une distance éloignée, attendait avec terreur l'événement.

Le roi jeta un regard calme sur ces préparatifs solennels, et, comme il ne pouvait, à cause de la distance, être entendu par le peuple, il s'adressa au peu de personnes qui l'environnaient. Il protesta de son innocence dans ces guerres fatales, et rappela qu'il ne s'était décidé à prendre les armes qu'après que le parlement lui en avait donné l'exemple; que, dans cette guerre, il n'avait pas eu d'autre but que de conserver intacte l'autorité royale, telle qu'elle lui avait été transmise par ses ancêtres. Puis, accordant un généreux pardon à ses ennemis; il exhorta le peuple à l'obéissance et à reconnaître son fils pour son successeur.

Au moment où il se préparait à recevoir le coup fatal, l'évêque Juxon lui dit : « Sire, vous n'avez plus qu'un pas pénible à faire pour atteindre aux joies éternelles. » — « Je quitte, répondit le roi, une couronne corruptible pour une incorruptible et dont je jouirai sans trouble. »

Charles se dépouilla alors des vêtements qui eussent pu gêner l'exécuteur et remit son Saint-George au prélat en lui disant d'une voix solennelle : « *Remember!* (souvenez-vous!) Puis il posa le cou sur le billot et ayant fait le signal convenu, il eut la tête tranchée d'un seul coup.

Charles Ier fut exécuté dans la vingt-quatrième année de son règne. Il avait quarante-huit ans. Il était d'une stature moyenne, robuste et bien proportionné. Son visage était agréable, et portait habituellement l'empreinte de la mélancolie. Sans doute, les troubles dans lesquels il vécut contribuèrent à donner cette expression à sa physionomie.

Quant à son caractère, disons seulement que toutes les fautes de ce prince paraissent provenir de son éducation, tandis que toutes ses vertus prenaient leur source dans son cœur.

F. Villars.

DICTIONNAIRE DES MATIÈRES COMMERCIALES

CANTHARIDES. — *Insectes de l'ordre des coléoptères.* Les cantharides exhalent une odeur forte et nauséabonde. En poudre, elles ont une saveur âcre; appliquées sur la peau, elles produisent une ampoule connue sous le nom de vésicatoire. Cette propriété est due à un principe qu'on a pu extraire et qui paraît résider dans les parties thoraciques abdominales. Ce principe, nommé *cantharidine*, se cristallise en paillettes incolores et brillantes, il est insoluble dans l'eau, très-soluble dans l'alcool et dans l'éther. La poudre de cantharides, mélangée avec des matières grasses, sert à composer des emplâtres, des onguents et des taffetas vésicants, dits épispastiques. On administre quelquefois les cantharides à l'intérieur, à l'état de teinture alcoolique, mais avec la plus grande prudence, car elles exercent sur les organes génito-urinaires une action extrêmement vive.

Les cantharides se récoltent principalement en Espagne, en Italie, dans le midi de la France, en Russie. Le matin on étend des toiles au-dessous des arbres, puis on secoue les branches avec des perches. Les cantharides, engourdies par la fraîcheur de la nuit, tombent aussitôt. On les prend, et pour les tuer on les plonge dans un baquet contenant de l'eau aiguisée de vinaigre. Lorsqu'elles sont mortes, on les retire des baquets et on les fait sécher à l'air.

CAOUTCHOUC. — Le caoutchouc, ou vulgairement *gomme élastique*, est une résine tenue en suspension dans la séve de plusieurs plantes, dont la plus importante est l'*Hevea Guyanensis* ou *Siphonia cahuchu*, famille des euphorbiacées.

Pour extraire le caoutchouc, on fait des incisions profondes dans le tronc. La sève descendante s'écoule; c'est un liquide d'apparence laiteuse. A l'air, il s'épaissit et se durcit par évaporation de la partie liquide; il reste liquide dans des vases fermés. Ordinairement on laisse la sève durcir dans des moules d'argile en forme de poires, puis on achève de sécher le caoutchouc en l'exposant à l'air au-dessus d'un foyer dont la fumée lui donne une teinte noirâtre.

Le caoutchouc est un composé d'hydrogène et de carbone. C'est un corps combustible, fusible à 120 degrés, très-élastique à la température ordinaire, mais devenant dur lorsque la température s'abaisse à quelques degrés au-dessus de zéro, mauvais conducteur de la chaleur et de l'électricité, insoluble dans l'eau, soluble dans l'éther et les huiles essentielles.

On rend l'élasticité indépendante de la température en combinant le caoutchouc avec une petite quantité de soufre; on obtient ainsi le caoutchouc vulcanisé ou volcanisé. En forçant la dose de soufre jusqu'à 1/5 environ, on obtient le caoutchouc durci, qui peut remplacer la corne, l'écaille et même le bois.

Les usages du caoutchouc sont trop connus pour que nous ayons à les énumérer.

On nomme glu marine un mélange de caoutchouc et de gomme laque; c'est une sorte de colle forte inaltérable par l'eau, et qui réunit avec une ténacité extraordinaire les pièces de bois entre lesquelles on l'interpose.

CAPRES. — Boutons floraux du câprier (*capparis*), cueillis avant leur éclosion et marinés dans le vinaigre. Les câpres constituent un condiment stimulant et apéritif. Le câprier croît dans l'Europe méridionale et dans le nord de l'Afrique.

CARAMEL. — Substance spongieuse, presque noire, obtenue en chauffant du sucre à 220 degrés. Le caramel sert dans la confiserie pour glacer les bonbons et les fruits, et dans l'économie domestique à donner de la couleur au bouillon. Le caramel se vend, sous

Digitized by Google

forme de sirop très-épais, dans des bouteilles et dans de petits barils en bois.

CARBONATES. — Sels formés par la combinaison de l'acide carbonique et d'une base. Les carbonates employés sont naturels ou artificiels. Les carbonates naturels sont :

Le *carbonate de chaux.* — Ce corps, suivant ses différents états, constitue les marbres, la pierre lithographique, l'albâtre calcaire, la craie, les pierres de taille, les moellons, la pierre à chaux. Le blanc d'Espagne ou blanc de Meudon, employé dans la peinture à la détrempe, est de la craie finement pulvérisée, lavée et séchée dans de petits moules cylindriques.

Le *carbonate de cuivre.* — Il existe deux variétés de ce sel, différant par la quantité de base :

L'une, bleue, est employée en peinture; l'autre, verte, est la pierre fine connue sous le nom de *malachite.*

Le *carbonate de fer.* — Minerai de fer très-abondant.

Les carbonates artificiels sont :

Le *carbonate de potasse,* servant à la fabrication des lessives et des savons mous, du verre, de la potasse et du potassium.

Le *carbonate de soude,* servant à la fabrication des savons durs, du verre, de la soude et du sodium.

Le *bicarbonate de soude,* employé pour la fabrication des eaux gazeuses.

Le *carbonate d'ammoniaque,* ou sel volatil d'Angleterre, employé en médecine.

Le *carbonate de magnésie,* employé en médecine.

Le *carbonate de plomb* ou céruse, employé dans la fabrication des couleurs à l'huile.

CARMELINE. — Seconde qualité de la laine de la vigogne. La première qualité se nomme la Fine.

CARMIN. — Matière colorante extraite par décoction des insectes nommés *cochenilles.* — C'est une substance pulvérulente, rose, sans odeur ni saveur. On agglomère cette poudre avec du blanc d'œuf ou de la gélatine. Le carmin au blanc d'œuf sert à colorer les bonbons et à fabriquer l'encre rouge; le carmin à la gélatine, qui est le plus estimé, est employé dans le lavis.

CARTHAME.—Fleur du *carthamus tinctorius* ou *safran bâtard,* plante de la famille des synanthérées. On extrait de cette fleur deux principes colorants, l'un jaune, très soluble dans l'eau, l'autre rouge, soluble seulement dans les liqueurs alcalines. Le carthame vient de l'Espagne, de l'Inde, de la Perse et de l'Egypte.

CARTON. — Il y a deux espèces de carton :

1° Le *carton de collage,* obtenu en collant les unes sur les autres plusieurs feuilles de papier. Pour les cartons de premier choix, cartes à jouer, cartes de visite, bristol français, on n'emploie que des feuilles blanches. Pour les cartons communs, on place au milieu des feuilles brunes ou grises, dites papier de ventre. Les feuilles ainsi collées sont soumises à l'action de la presse, puis laminées entre deux feuilles de zinc.

2° Le *carton de pâte ou de moulage,* fabriqué comme le papier, mais avec des rebuts de papier, et les chiffons les plus grossiers. Ces cartons, bruns ou gris, sont cassants; ils servent à la reliure, à l'emballage et à la fabrication des cartonnages communs.

EXERCICES

POUR UNE DEUXIÈME ANNÉE D'ARITHMÉTIQUE

I. *L'ensemble de nos chemins de fer est composé de lignes, qu'on évalue par leurs longueurs kilométriques, et qui ont été concédées par l'État à des compagnies chargées de les exploiter. On peut les présenter dans le tableau suivant :*

Noms des Compagnies :	Concessions antérieures à 1863 :	Concessions de 1863 :
Nord.....	1 609 kilom...	»
Est.....	2 336.	751 kilom
Ouest.....	2 304.....	204
Orléans.....	3 890.....	321
Lyon-Médit. ..	4 396.....	1 383
Midi.....	1 637.....	542
Diverses.....	816.....	203

L'élève indiquera : 1° la longueur totale des lignes concédées avant 1863; 2° la longueur de celles concédées en 1863; 3° la longueur totale des lignes de chaque compagnie; 4° la longueur totale de tout notre réseau de voies ferrées, longueur qu'il comparera à celle de la circonférence du globe terrestre.

SOLUTION. 1° Longueur des lignes concédées avant 1863 :

$$1\,609 + 2\,336 + 2\,304 + 3\,890 + 4\,396 + 1\,637 + 816 = 16\,988 \text{ kilomètres.}$$

2° Longueur des lignes concédées en 1863 :

$$751 + 204 + 321 + 1\,383 + 542 + 203 = 3\,404 \text{ k.}$$

3° Longueur des lignes :

de la Cie du Nord....	1 609	+	»	= 1 609k
— de l'Est.....	2 336	+	751	= 3 087
— de l'Ouest....	2 304	+	204	= 2 508
— d'Orléans....	3 890	+	321	= 4 211
— de L.-M.	4 396	+	1 383	= 5 779
— du Midi.....	1 637	+	542	= 2 179
— des diverses Cies	816	+	203	= 1 019
4° Longueur totale de toutes nos lignes ferrées				20 392k

Le *mètre* est, par définition, la 40 millionième partie de la longueur de la circonférence; cette longueur est donc de 40 000 000 de mètres, ou 40 000 kilomètres. Par suite, le rapport de la longueur totale de nos lignes ferrées à cette de la circonférence du globe est $\frac{20\,392}{40\,000}$, fraction qui est un peu supérieure à

$$\frac{20\,000}{40\,000} = \frac{1}{2}.$$

Ainsi, toutes nos lignes de chemins de fer, ajoutées bout à bout, formeraient une longueur plus grande que la moitié du tour de la terre.

II. *Le réseau des lignes concédées ou décrétées au 1er janvier 1863, dont la longueur totale est de 20 392 kilom., a exigé une dépense de 428 000 fr. par kilomètre, dépense à laquelle il a été contribué par l'État dans la proportion de* $16\frac{3}{5}$ *p. 100, et, pour le restant, par des compagnies. On demande d'évaluer le total de ce qui a été dépensé pour la construction des chemins de fer, et d'indiquer séparément les charges de l'État et des compagnies dans cette dépense.*

Digitized by Google

SOLUTION. Prix total des chemins de fer :

$$20392 \times 428000 = 8727776000 \text{ fr.}$$

$$16\frac{3}{5} = \frac{83}{5}.$$

Sur une dépense de 100 fr., la part de l'État est de $\frac{83}{5}$ de franc;

Sur 1 fr., elle serait de $\frac{83}{500}$;

Sur 8727776000 francs, elle est de

$$\frac{83}{500} \times 8727776000 = 1448810816 \text{ fr.}$$

La part des compagnies dans la dépense totale est donc de

$$8727776000 - 1448810816 = 7278965184 \text{ fr.}$$

III. *En 1853, l'extraction des mines de houille a été de 59379850 quintaux métriques; en 1863, elle a atteint 100 millions. On demande dans quelle proportion s'est augmentée la production des houilles françaises dans l'espace de ces dix années; puis, en moyenne, par année?*

SOLUTION. L'augmentation nette en dix ans a été de 100000000 — 59379850 = 40620150 quintaux.

Mais le problème demande dans quelle proportion l'augmentation s'est produite. Que signifie cette façon de parler, très-fréquemment employée? Si un enfant, qui possède 10 fr., parvient à en gagner 5 autres, il peut dire qu'il a augmenté son avoir de la *moitié* de ce qu'il possédait; et, par là, il indique *dans quelle proportion* son petit capital s'est accru. Le rapport de l'augmentation d'une quantité est donc le quotient de l'augmentation nette divisée par cette quantité. Dans le cas actuel, le rapport de l'augmentation est

$$\frac{40620150}{100000000}$$

Nous avons vu déjà plusieurs fois comment on se rend compte, en la réduisant, d'une fraction dont les termes sont très-grands. Le rapport ci-dessus est un peu plus grand que la fraction

$$\frac{40000000}{100000000} = \frac{4}{10} = \frac{2}{5}.$$

Ainsi, la production de la houille s'est accrue d'un peu plus de $\frac{2}{5}$ en 10 ans, ou de $\frac{2}{50} = \frac{1}{25}$ par an.

TH. NICOLLE.

DEUXIÈME PARTIE

VARIÉTÉS

POÉSIE

Le Jongleur pris au mot

« Voici du neuf, du curieux! »
Criait un jour à la canaille
Certain jongleur nommé Joyeux,
L'aigle du quai de la Ferraille.
« Il est sans doute dans ces lieux
Un brave que rien n'épouvante;
Eût-il six pieds, qu'il se présente,
Et je l'avale sous vos yeux.
Tu ris, Jeannot? eh bien, avance,
Au lieu de faire le moqueur;
Prouve à l'honorable assistance
Qu'un nitron peut avoir du cœur.
— Autant que vous, et pour qu'on sache
Qui de nous deux a reculé,
Me voici; je me nomme Eustache,
Et je veux bien être avalé.
— Toi, mon cher? — Oui, moi. — Prends-y garde! »
A ces mots, d'un air menaçant,
Mon escamoteur le regarde,
Et de sa bouche, en grimaçant,
Fait la plus affreuse bizarde.
L'autre, sans témoigner d'émoi,
Lui répétait : « Alerte! alerte!
C'est le moment, avalez-moi,
Puisque votre bouche est ouverte. »
Pique de le voir si pressant,
Joyeux, d'une manière adroite,
Vous le saisit par la main droite
Et lui mord un doigt jusqu'au sang.
Eustache pousse un cri perçant,
Retire sa main et recule
De quatre pas. « Ah! le faquin!
Il se dit brave comme Hercule,
Il est poltron comme Arlequin.
— Vous m'avez fait un mal horrible.
— Il ne fallait pas l'approcher;
Croyais-tu qu'il m'était possible
De l'avaler sans le mâcher? »

POSS DE VERDUN.

CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES

POURQUOI ET PARCE QUE

— Réponses aux questions proposées dans le n° 27 —

1° *Est-il possible de produire de la glace en été, et par quel moyen arrive-t-on à cet étrange résultat?*

L'eau solide, c'est la glace. Elle n'est pas si facile à faire que la vapeur. On peut néanmoins en obtenir sans attendre l'hiver. En effet, l'eau se congèle quand il y a absence de chaleur suffisante. Enlevez le calorique à l'eau ordinaire, et vous aurez formé de la glace. On peut en produire au cœur de l'été, et même auprès du feu. Cette curieuse expérience demande à peine trois quarts d'heure.

Pour cela, nous prendrons une boîte carrée assez plate, et deux autres boîtes en fer-blanc pouvant tenir fort à l'aise dans la première. Nous verserons ensuite de l'acide sulfurique goutte à goutte dans une quantité d'eau mesurée d'avance. Vient-on à porter la main sur la terrine dans laquelle s'opère le mélange? on la retire bien vite au contact du froid produit. Renouvelle-t-on l'attouchement quelques minutes après? une vive sensation de chaud aura succédé à celle du froid. Si le mélange eût été fait avec plus de précipitation, la chaleur dégagée aurait pu casser la terrine ou en faire jaillir le contenu. Or, une seule goutte projetée sur les habits eût enlevé le morceau. Ce n'est donc pas sans prudence qu'il faut se servir de l'acide sulfurique. Les deux corps combinés ont séparément une assez grande capacité pour la chaleur, mais le composé qui en résulte en possède beaucoup moins. Aussi, cette chaleur se dégage-t-elle à mesure que la

Digitized by Google

combinaison s'opère. Nous remplissons ensuite d'eau pure les deux boîtes minces de fer-blanc; c'est cette eau qui se changera en glace. A cet effet, nous devrons la forcer à se dépouiller de la chaleur qui, dans cette saison, la maintient à l'état liquide; c'est alors que notre composé primitif nous vient en aide. Nous le mettons dans la boîte de bois, en y ajoutant du sulfate de soude réduit en poudre fine. Ces deux substances s'unissent rapidement et forment un mélange qui, pour se maintenir, a besoin de recéler beaucoup de chaleur. Or, cette chaleur, il l'empruntera aux corps voisins, et particulièrement aux deux boîtes d'eau que nous y plongerons.

Un quart d'heure se sera à peine écoulé que déjà de la glace se laissera voir dans les deux boîtes en fer-blanc. Mais, pour terminer l'opération, il nous faudra promptement vider la grande boîte et y produire un nouveau mélange, parce que les deux liquides, ramenés à une température commune, cessent de favoriser la déperdition de la chaleur qui reste à l'eau. Cette précaution remplie, nous aurons, en moins d'une heure, obtenu un kilogramme et demi de la plus belle glace, sans avoir pris d'autre soin que de détacher, à l'aide d'un couteau, les parcelles solides adhérentes aux parois des boîtes de fer-blanc.

Il existe un autre moyen de produire de la glace en petite quantité; c'est l'évaporation. Enveloppez une petite fiole d'un linge trempé dans l'éther, attachez-la au bout d'une ficelle, puis, prenant l'autre bout de cette ficelle, faites tourner rapidement la fiole comme une fronde, l'eau sera bien vite gelée. On devra, toutefois, dans le cours de l'opération, s'arrêter de temps en temps pour imbiber le linge, car une seule immersion de l'appareil dans l'éther, ne pourrait amener le froid exigé pour le succès de l'expérience.

Si nous voulons conserver la glace obtenue par l'un ou l'autre de ces procédés, il nous faudra l'envelopper soigneusement dans un morceau de laine, puis l'entourer de paille. De cette manière, elle ne fondra qu'avec une extrême lenteur, parce que ces substances, conduisant fort mal le calorique, s'opposeront à ce que la chaleur du dehors viennent la liquéfier. Ces précautions sont d'ailleurs celles auxquelles nos limonadiers ont recours. Seulement, la glace ainsi protégée est enfouie au fond d'un puits recouvert lui-même de paille.

L'usage des glaces et des boissons glacées remonte à une haute antiquité. Il en est question dès le temps d'Alexandre. Les Orientaux et spécialement les Turcs possédèrent des glacières bien avant nous. En France, on n'en connut pas l'usage avant la fin du seizième siècle. A l'entrevue de Nice, entre François Ier, Paul III et Charles-Quint, les Italiens et les Espagnols envoyaient chercher de la neige dans les montagnes pour rafraîchir leur boisson. Henri III introduisit cette coutume à sa table, et l'auteur d'un pamphlet dirigé contre ce prince, décrivant une île où habiteront des sybarites, s'exprime ainsi : « En été aura toujours en réserve, en lieux propres à cet effet, de grands quartiers de glace et de monts de neige pour mêler parmi le breuvage. » Dès le dix-septième siècle, l'usage de la glace dans les repas était fort répandu, comme le prouve ce vers de Boileau :

Point de glace, bon Dieu! dans le fort de l'été!

Le gouvernement donna le monopole de la glace à une compagnie de traitants qui demanda à l'affermer par privilége exclusif. Le prix de la *glace* devint alors excessif, et on fut obligé d'en rendre le commerce libre comme par le passé. Le Florentin Procope, qui, vers 1670, ouvrit à Paris le café connu encore aujourd'hui sous son nom, commença le premier à vendre des glaces artificielles.

2° *Pourquoi, au sommet des Cordillères, en Amérique, un coup de pistolet fait-il à peine le bruit d'un pétard?*

L'air est le principal véhicule du son. Lorsqu'un corps sonore est mis en vibration, le mouvement dont il est doué se communique à l'air qui l'environne et y excite une sorte de tremblement semblable aux ondulations produites sur une nappe d'eau unie par la pierre qu'on y jette. A mesure que les ondes s'éloignent du corps sonore, elles marchent en s'élargissant et en perdant de plus en plus de leur intensité. Lorsque ces ondes sonores ne peuvent pas s'étendre et se perdre comme dans l'air libre, et qu'elles sont forcées de se propager cylindriquement comme dans les tuyaux, le son se porte à des distances considérables. En effet, M. Biot a reconnu dans les aqueducs de Paris, que la voix la plus basse possible se distingue d'une manière parfaitement nette à un éloignement de 951 mètres. L'habile physicien ayant voulu en même temps déterminer le ton auquel la voix cessait d'être sensible, ne put parvenir à aucun résultat. Les mots articulés aussi faiblement que ceux dits à l'oreille étaient reçus et appréciés; de sorte que, pour ne pas s'entendre, il n'y aurait eu qu'un moyen, celui de garder le silence.

C'est d'après ces connaissances qu'est construit le porte-voix si utile aux navigateurs, ainsi que le *cornet acoustique* dont se servent les personnes sourdes. Les systèmes de cordons creux en caoutchouc qui, dans les grandes maisons, se ramifient en tous sens, reposent encore sur les mêmes principes. A l'aide de ces utiles auxiliaires, il suffit de prononcer quelques mots à voix basse pour être entendu de la femme de chambre, de la cuisinière ou de tout autre employé. Les ordres peuvent ainsi se transmettre avec célérité sans dérangement et sans bruit.

Là où l'air manque ou se raréfie, le son s'éteint. Ainsi, au sommet des Cordillères, en Amérique, un coup de pistolet fait à peine le bruit d'un pétard. L'expérience prouve effectivement que le son ne se transmet pas dans le vide. Voici comment on constate ce fait. Sous le récipient de la machine pneumatique, et sur un coussinet de laine ou de coton dépourvu d'élasticité, on dispose un timbre dont le marteau est mis en jeu par un mouvement d'horlogerie. Dès que le vide est fait dans le récipient, on presse une détente qui lâche le ressort, et le marteau frappe le timbre à coups pressés, sans qu'aucun bruit parvienne à l'ouïe. Si alors on rend un peu d'air à l'appareil, on commence à distinguer un son très-faible; un peu plus d'air donne à ce son plus d'intensité, et quand le vide cesse entièrement, le son prend de la force et retentit

Digitized by Google

au loin. A défaut du mécanisme dont nous venons de parler, on se servira d'une boîte à musique : les effets seront les mêmes.

Nous ne quitterons pas ce paragraphe sans dire un mot de la manière dont s'engendrent les sons qui forment la gamme. Jusqu'alors cet objet est resté en dehors de nos entretiens.

Prenons donc une corde à boyau et tendons-la avec force sur une caisse de sapin pour obtenir plus de sonorité. En pinçant cette corde dans toute la longueur et en la lâchant brusquement, nous lui ferons rendre un son que nous appellerons *ut* : ce sera la note la plus grave de l'octave, la première des huit notes qui composent la gamme. Si nous reprenons cette corde aux huit neuvièmes, en appuyant un doigt sur un chevalet que nous glissons à ce point et en pinçant le reste de la corde, nous obtiendrons le *ré*, son déjà un peu moins grave que le précédent. (Le point où se trouve placé le chevalet forme un *nœud*, c'est-à-dire point qui ne vibre ni ne sonne). Pour avoir le *mi*, nous ne pinccrons que les quatre cinquièmes de notre corde: pour le *fa*, les trois quarts; pour le *sol*, les deux tiers; pour le *la*, les trois cinquièmes; pour le *si*, les huit quinzièmes, ou, si on l'aime mieux, nous ferons glisser le chevalet à chacune de ces distances pour ne laisser sonner que la partie voulue. Enfin, nous recommencerons une octave en prenant pour *ut* toute la moitié de la longueur de cette corde, et en observant pour cette nouvelle gamme les mêmes rapports que pour la premiere.

On le voit, il y a une loi expresse pour former les gammes, et une chose qui n'a pas dû nous échapper, c'est que plus la corde qui vibre est raccourcie par ces nœuds successifs, plus les vibrations sont rapides et nombreuses. Et c'est cette accélération même qui rend le son des dernières notes de plus en plus aigu. Au contraire, les sons sont d'autant plus graves que les ondes sonores sont plus longues. On peut facilement, d'après la connaissance de la vitesse du son, calculer l'étendue de ces dernières. En effet, puisque le son parcourt $337^m,28$ par seconde, un corps qui ferait une vibration dans le même temps produirait des ondes qui auraient $337^m,28$ d'étendue, et un corps qui exécuterait dix vibrations par seconde donnerait des ondes de $33^m,72$. Ainsi, la longueur de l'onde sonore est toujours égale à la vitesse du son, divisée par le nombre de vibrations par seconde. On a trouvé, de cette manière, que l'étendue des ondes sonores du premier son appréciable est de 32 pieds ($10^m,65$), et celle du dernier son perceptible de 18 lignes ($0^m,04$). Les sons qui seraient formés par moins de trente-deux vibrations par seconde ne sont donc pas sensibles à l'oreille de l'homme. De même, les sons les plus aigus ne doivent pas avoir plus de 8191 vibrations par seconde pour être perçus. Le célèbre docteur Wollaston a été conduit par là à penser que les petits insectes pouvaient bien avoir dans leur conformation la faculté de produire des sons qui fussent entre eux un moyen de communication; mais ces sons seraient alors si aigus que nous ne les entendrions pas.

Le rapport d'un son à un autre se nomme *intervalle*. Les intervalles prennent différents noms suivant le nombre de sons qui se trouvent entre ceux que l'on compare. L'intervalle s'appelle *seconde, tierce, quarte, quinte, sixième, septième, octave*, lorsque les sons comparés se suivent immédiatement, ou lorsque l'oreille peut intercaler 1, 2, 3, 4, 5, 6 sons intermédiaires. Ainsi, l'intervalle compris entre *ut* et *ré* prend le nom de seconde; celui de *ut* à *mi* est une tierce; de *ut* à *fa*, une quarte; de *ut* à *sol*, une quinte; de *ut* à *la*, une sixte; de *ut* à *si*, une septième, et de *ut* à *ut*, une octave.

Les sons co-existants qui flattent l'oreille s'appellent *accords*; ceux qui ne produisent qu'une sensation pénible portent le nom de *discordance*. Parmi les sons simultanés, ceux qui caressent le plus l'oreille sont l'octave, la tierce et la quinte : aussi leur réunion constitue-t-elle l'accord parfait. Toutes les secondes sont des dissonances.

Quant au *timbre*, le troisième des caractères du son, il découle de la nature du corps sonore; c'est une qualité que nous savons apprécier, mais qui n'est pas susceptible de mesure. C'est au timbre qu'est due cette différence sensible qui distingue la même note exécutée sur le hautbois et sur la flûte. Il faut également rapporter à la même cause ces nuances infinies qui donnent une teinte particulière à la voix humaine, à celle de chaque animal, au sifflement des vents, au murmure des eaux et à toutes les sortes de bruits produits par un mouvement, par un frottement, par un choc quelconque.

Dans la gamme naturelle, il y a 5 tons entiers, majeurs ou mineurs, et deux demi-tons, placés, le premier, entre la troisième et la quatrième note, le second, entre la septième et la huitième. Ainsi, pour former une gamme, il faut que les sept sons qui la composent soient entre eux dans un rapport tel qu'ils produisent successivement 1 ton, 1 ton, 1/2 ton, 1 ton, 1 ton, 1 ton et 1/2 ton. Si donc, au lieu de commencer notre échelle musicale par *ut*, nous voulions lui donner pour base toute autre note, *mi*, je suppose, nous serions obligés d'intercaler entre le *mi* et le *fa* d'autres sons intermédiaires qui permissent de satisfaire à la condition dont nous venons de parler. Ces sons intermédiaires sont les *dièses* et les *bémols*. Les premiers haussent d'un demi-ton la note devant laquelle ils se reposent, et se représentent par le signe ♯; les seconds baissent cette note d'une même quantité et se marquent ♭. Dans le cas proposé, on dièsera donc le *fa*, le *sol*, l'*ut* et le *ré*. L'ordre convenable se trouvera ainsi reproduit :

	mi	*fa* ♯	*sol* ♯	*la*	*si*	*ut* ♯	*ré* ♯	*mi*,	
Intervalles	1	1	1/2	1	1	1	1	1/2	

Cette transformation des gammes s'appelle changement de tons. La première note d'une gamme, ou la *tonique*, constitue, en effet, le ton. Ainsi quand elle est *sol*, on est dans le ton de *sol*, ou simplement en *sol*.

En continuant de transposer la gamme naturelle dans tous les tons, on verra les dièses se présenter successivement dans un ordre de quintes ascendantes, et les bémols dans un ordre de quintes descendantes.

Toutes les différentes gammes, quoique formées par une succession parfaitement égale de tons et de

Digitized by Google

demi-tons, ne sont point identiques, parce que les tons et les demi-tons majeurs ou mineurs se succèdent dans un ordre différent; aussi produisent-elles sur nos organes des impressions fort opposées. Ceci nous conduit naturellement à dire qu'indépendamment du mode de gamme dont nous venons de parler, il existe encore ce qu'on nomme, en termes de musique, le mode *majeur* et le mode *mineur*. Le premier est celui où la tierce au-dessus de la tonique est majeure, le second, celui où la tierce au-dessous de la tonique est mineure. Le mode majeur fait naître la tranquillité, le contentement, l'égalité d'humeur et toutes ces impressions bienfaisantes qui agissent agréablement sur nous. Le mode mineur, au contraire, porte à des sentiments d'inquiétude, de tristesse, de mélancolie, et, en général, à des sensations pleines de malaise. Ce serait une curieuse étude de rechercher les causes du magique pouvoir exercé par quelques sons modulés sur l'homme civilisé comme sur l'homme de la nature. La musique, rappellerons-nous à ce propos, formait une partie essentielle de l'éducation toute patriotique des Grecs; elle avait dans toutes leurs institutions la plus haute importance. Une troisième corde ajoutée à la lyre fut regardée à Sparte comme un attentat contre la chose publique, capable de modifier les mœurs des citoyens, et d'ébranler la constitution de l'Etat, tant était puissante l'influence de quelques sons harmonieux sur ces âmes ardentes et mobiles!

3° *D'où vient que le charbon qu'on allume sur un fourneau éclate et se fendille?*

Lorsqu'on fait chauffer un vase dont la ténacité n'est pas considérable et qui conduit mal la chaleur, il faut beaucoup de précautions pour en prévenir la rupture. Un pot de terre, chauffé brusquement et sans ménagement, est bientôt fêlé. Un ballon en verre ne reste intact qu'autant que la dose de chaleur qu'on lui communique est graduelle et également répandue dans toutes ses parties. S'il est trop épais, la transmission du calorique se fait avec lenteur, et la répartition en est inégale; aussi ce ballon casse-t-il. L'irrégularité dans l'épaisseur appelle un semblable résultat. Pour les mêmes causes, le charbon qu'on allume sur un fourneau, le bâton de soufre qu'on tient à la main, éclatent et se fendillent, jusqu'à ce qu'ils soient échauffés tout à fait. Ces corps sont effectivement très-peu tenaces et fort mauvais conducteurs de la chaleur. FERDINAND PIÉROT-OLRY.

QUESTIONS A RÉSOUDRE

PREMIÈRE QUESTION. — *D'où vient, disait un jour Napoléon au savant Laplace, que le verre d'eau dans lequel je fais fondre un morceau de sucre, me paraît beaucoup meilleur que celui dans lequel je mets quantité égale de sucre pilé? — Fournir une explication de ce fait.*

DEUXIÈME QUESTION. — *Pourquoi l'eau éteint-elle le feu?*

TROISIÈME QUESTION. — *Qu'est-ce que l'aimant? Citer quelques-unes des curieuses expériences qu'on peut en tirer comme récréation?*

ANECDOTES

GRAMMATICALES, LITTÉRAIRES, ETC.

Le P. Lacordaire devait prêcher à Saint-Roch; la foule se pressait dans l'église. L'heure sonne, le bruit des hallebardes semble annoncer le célèbre orateur; tous les yeux sont fixés vers la chaire où l'on voit arriver M. Olivier, curé. L'assistance paraît stupéfaite. « Mes frères, dit le pasteur, nous espérions tous entendre l'éloquente parole qui explique cette immense réunion de fidèles, mais je viens de recevoir une lettre qui m'annonce que le P. Lacordaire est indisposé. Vous ne serez pourtant pas venus en vain, et par un organe bien indigne, il est vrai, c'est encore la parole de Dieu que vous recevrez. » Puis le curé fait une pause. Un mouvement général succède à cette allocution; beaucoup se lèvent et se disposent à se retirer. Les plus résolus se retirent en effet. Le pasteur considérait tranquillement cette agitation, les coudes appuyés sur la chaire, lorsque tout à coup il s'écrie : « Mes frères, quand tout le monde sera parti nous commencerons, » et chacun de se rasseoir pour écouter une improvisation des plus heureuses et qui fit pleuvoir, à la quête, une abondante rosée d'aumônes.

***

Un paysan qui avait un procès sollicitait son procureur pour qu'il y travaillât. Mais celui-ci qui ne voyait pas venir d'argent, disait toujours à son client : « Mon ami, ton affaire est si embrouillée, que je n'y vois goutte. » Le paysan comprit à la fin ce que cela voulait dire, et, tirant de sa poche deux écus, les présenta à son procureur en disant : « Tenez, monsieur, voici une paire de besicles. »

Voici un livre d'éducation d'une conception toute nouvelle, et qui réunit, d'une manière fort heureuse, l'UTILE et l'AGRÉABLE :

LÉONIE

ESSAI D'ÉDUCATION PAR LE ROMAN

PAR

Mme EUGÈNE GARGIN (EUPHÉMIE VAUTHIER)

A la librairie Internationale, 13, *rue de Grammont. Prix : 3 fr.*

C'est un livre au sujet duquel M. de Lamartine a écrit à Mlle Vauthier : « *Vous pensez juste, vous sentez vivement, vous écrivez naturellement. — ... La candeur de votre âme correspond, sans affectation, à la naïveté de vos jeunes lecteurs.* »

Dans l'INSTRUCTION PUBLIQUE, M. Julien Gérard en dit ceci : « *J'en aime le fonds, l'esprit généreux et libéral. — ... Nous aimons ces idées vraiment chrétiennes de charité universelle qu'on essaye de faire entrer dans le cœur des femmes.* »

M. Valat, ancien recteur de l'Académie de Bordeaux, félicite Mlle Vauthier, « *d'avoir su montrer dans* LÉONIE, *le chef-d'œuvre de la bonne, de la véritable éducation des femmes.* »

« *C'est un bon livre,* » dit M. Notelle, dans LA LIBRE RECHERCHE.

La place nous manque pour plus de citations. Tout éloge en est mérité.

PARIS. — IMPRIMERIE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Digitized by Google

Publications pour Distributions de Prix — Juin 1864

NOUVEAU THÉATRE D'ÉDUCATION

Six jolis volumes de chacun 300 pages

PREMIER VOLUME (8 pièces en 1 acte, pour Pensionnats de demoiselles).

1. **LES RICOCHETS** (*), comédie imitée de Picard.
2. **UNE PLACE A LA COUR** (*), comédie-vaudeville.
3. **LES DEMOISELLES D'HONNEUR** (*), ou *le Lutin du soir*.
4. **LE CHAT PARTI, LES SOURIS DANSENT**, proverbe.
5. **MARGUERITE** (*), ou *la Robe perdue*, moralité.
6. **UN RÊVE** (*), petit drame avec prologue et épilogue.
7. **LE DINDON DE NICOLE** (*), ou *les Sœurs de lait*.
8. **LES DEMOISELLES DE SAINT-CYR** (*), drame moral.

DEUXIÈME VOLUME (8 pièces en 1 acte, pour Pensionnats de jeunes gens).

1. **LE SOURD** (*) ou *l'Auberge pleine*, comédie.
2. **LA TOUR DE BABEL** (*) ou *Deux oncles charmants*, folie-vaudeville.
3. **LE ROI BOIT** (*), episode de la vie de Charles XII.
4. **GRANDEUR ET DÉCADENCE DE FRISAMINTHE** (*), ou *le Billet de loterie*.
5. **LAVENETTE** (*), ou *la Conspiration des poudres*.
6. **LE REVERS DE LA MÉDAILLE** (*), ou *Dieu fait bien ce qu'il fait*.
7. **TAQUINET** (*), ou *le Panier de figues*.
8. **GUILLERY LE TAMBOUR**, comédie-vaudeville.

TROISIÈME VOLUME (8 pièces et dialogues en 1 acte, à l'usage des deux sexes).

1. **ARLEQUIN**, pièce à tiroirs pour jeunes gens.
2. **ARLEQUIN**, pièce à tiroirs pour demoiselles.
3. **DIALOGUE SUR LA MYTHOLOGIE.**
4. **DIALOGUE SUR LES OISEAUX.**
5. **DIALOGUE SUR LES MAMMIFÈRES.**
6. **DIALOGUE SUR L'ARITHMÉTIQUE.**
7. **DIALOGUE SUR LA FRANCE.**
8. **PETIT-JEAN**, ou *Dialogue sur la Météorologie*.

QUATRIÈME VOLUME (4 pièces en 2 et 3 actes, pour Pensionnats de jeunes gens).

1. **LES HÉRITIERS DE M. DE C^AC** (*), comédie en deux actes.
2. **SABRE DE BOIS** (*), pièce militaire et historique en 2 actes.
3. **LES DEUX PIGEONS** (*), ou *la Manie des voyages*, c. en 3 ac.
4. **LE SANSONNET DE SYLVIO** (*), arlequinade en trois actes.

CINQUIÈME VOLUME (4 pièces en 2 et 3 actes, pour pensionnats de demoiselles).

1. **LES SABOTS DE NOEL** (*), pièce en deux actes.
2. **LE ROMIER** (*), comédie en trois actes.
3. **LE LAQUAIS DE MADAME** (*), comédie en trois actes.
4. **ANGÉLINE** (*), ou *Voyage aux royaumes de la Parure, de la Gourmandise et du Travail*, moralité-féerie en trois actes.

SIXIÈME VOLUME (5 pièces nouvelles pour jeunes gens).

1. **L'HORLOGE** (*), ou *Egoïsme et Dévoûment*, vaudeville en un acte.
2. **LE PRÉCEPTEUR DE DOM SOIXANTE-QUATRE** (*), divertissement en un acte.
3. **LA MALÉDICTION**, drame en deux actes.
4. **NI TROP HAUT, NI TROP BAS** (*), vaudeville en deux actes.
5. **UN FAVORI DE MERLIN** (*), divertissement féerique en trois actes.

Le 6e volume, nouvellement édité, est de M. MARCELLIN MOREAU, le spirituel auteur des *Rondes du couvent* et des *Chansons de l'écolier*.

PRIX DE CHAQUE VOLUME : 3 FRANCS

Toutes les pièces de ce Nouveau Théâtre d'Éducation se vendent séparément, comme suit :

Les pièces en un acte. . . . . » fr. 50 c.
Les pièces en deux actes. . . . . » 75 c.
Les pièces en trois actes. . . . . 1 fr. » c.
La musique de chaque pièce marquée d'un (*) 1 » c.

Nouvelle Série de Pièces et Dialogues se vendant isolément :

POUR JEUNES FILLES :

LA LEÇON DE BOTANIQUE, dialogue en un acte. Prix. . 50 c.
LE PALAIS DU TRAVAIL, ou *les Fées laborieuses*, féerie dialoguée en un acte. Prix. . . . . 50 c.
LE PETIT PIFFERARO, comédie enfantine en un acte, à trois personnages seulement. (Pour les deux sexes). Prix. . . 50 c.
LA MORT DE CESAR, comédie en un acte avec couplets et musique. Prix . . . . . 2 fr.

POUR JEUNES GENS :

SALSIFIS, ou *les Inconvénients de la Grandeur*, farce en deux actes. Prix. . . . . 75 c.
LE DINER DE PANTALON, ou *le Plat d'oreilles*, bouffonnerie en un acte avec couplets et musique. Prix. . . . . 2 fr.
L'AVOCAT PATELIN, farce en un acte avec couplets et musique. Prix . . . . . 2 fr.

NOUVEAU

RECUEIL DE DISCOURS

POUR DISTRIBUTIONS DE PRIX

PAR UNE SOCIÉTÉ D'AUTEURS ET DE CHEFS D'INSTITUTION

Un volume grand in-8°. — Prix : 3 fr.

TRÉSOR POÉTIQUE

LIVRE DE RÉCITATION

300 MORCEAUX DE POÉSIE EMPRUNTÉS POUR LA PLUPART AUX POÈTES DU XIXe SIÈCLE

Par **LAROUSSE** et **BOYER**

4e édit., enrichie de morceaux nouveaux. — Volume de près de 500 pages. — Prix cart., 2 fr.; relié à l'anglaise 2 fr. 75 c.

LE MORALISTE DES ENFANTS

POÉSIES A L'USAGE DU JEUNE AGE

PAR M. J. F. WOLOMS

Un joli vol. grand in-18. — Édition classique, 75 c. — Édition de luxe, 1 fr.

MONOGRAPHIE DU CHIEN

Par **P. LAROUSSE**

LE TEXTE EST ACCOMPAGNÉ DE DIX MAGNIFIQUES GRAVURES

Prix : 1 franc

Expédition franco au reçu d'un bon de poste ou de Timbres-poste

Digitized by Google

6e Année — 2e SEMESTRE — 12 JUIN 1864 — Numéro 33

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

ERRATUM. Une erreur du correcteur a fait placer à la fin de la deuxième colonne de la page 84 du numéro précédent une ligne qui devait se trouver en bas de la deuxième colonne de la page 85.

SOMMAIRE. — Dictées générales. — Nouveaux exercices intellectuels. — Exercices analogiques et nouveaux sur le participe passé. — Narration française. — Histoire de la littérature en France. — Cours complet de littérature ancienne. — Traité de rhétorique. — La terre et l'homme. — Exercices pour une deuxième année d'arithmétique. — Poésie : Inauguration de Notre-Dame-de-la-Garde. — Enigmes nouvelles. — L'Esprit des grands écrivains du XIXe siècle.

PREMIÈRE PARTIE

ENSEIGNEMENT

DICTÉES GÉNÉRALES

La Brebis tondue

La brebis, qu'on avait *voulu* tondre, s'était *débattue*. Cependant, *quelle que fût sa résistance*, on l'avait *dépouillée* de sa toison. Maintenant qu'elle est *débarrassée* du poids de sa laine, elle est *toute* gaie, court par les champs et saute sur la verdure des prairies. Elle convient qu'elle s'était *plainte* à tort lorsqu'elle était sous les ciseaux. « Auparavant, dit-elle, je ne pouvais faire un pas sans être *trempée* de sueur; et, si l'on m'avait *laissée* croupir dans ma crasse, je serais *devenue toute* galeuse. »

Souvent c'est pour notre bien que nous sommes *privés* de ce que nous voulions conserver.

La Mésopotamie

La Mésopotamie est *située* en Asie. C'est une des contrées les plus dignes d'être *admirées*. La partie *appelée* autrefois Sophène est un pays *sillonné* de montagnes moyennes, bien *arrosées* et entrecoupées de vallons agréables et bien *cultivés*. Les mines, *connues* sous le nom de Maden, sont riches en or, en argent et surtout en cuivre : les métaux qui en sont *tirés* sont généralement *recherchés*. Les bords du Tigre sont encore *embellis* par des forêts naturellement *plantées* des plus beaux arbres. Les rivages de l'Euphrate sont *couronnés* de vignes *grimpantes*, d'oliviers toujours verts, de lilas et de jasmins *odorants*, et d'une foule d'arbres fruitiers. Cette province serait *enrichie* par les soies et les laines les plus *variées*, par les tabacs et les cotons les plus *estimés*, si les affaires publiques y étaient plus régulièrement *administrées*. L'ancienne ville d'Amida, *appelée* aujourd'hui Diarbek, est *renommée* pour les manufactures de maroquins et les fabriques de soieries qui y sont *établies*. Les maisons *bâties* en lave y sont très-nombreuses, et elle est *peuplée* de plus de quarante *mille* habitants.

La Luzerne, emblème de la vie

O Luzerne! tu occupes pendant plus de deux *cent* quatre-*vingts* des jours de l'année la terre où l'on t'a *semée;* mais quand tu l'as *quittée*, c'est pour toujours. *Voilà* sans doute pourquoi l'on t'a *comparée* à la vie humaine. Si *quelque chose est charmant*, c'est un champ de luzerne en fleur. *Quelque chose qui paraisse séduisante*, elle n'est rien auprès de la luzerne lorsqu'elle s'est *déroulée* aux yeux comme un tapis *verdoyant* de *quelque* trois *cents* mètres de longueur. A peine l'a-t-on *fauchée*, qu'on la voit renaître. Elle fait les plus *chères délices* de nos animaux domestiques : *nulle* herbe ne leur plaît *davantage*. Originaire de nos *ciels* ou *climats tempérés*, elle nous est *venue* de Dieu *même*. Nous la possédons sans l'avoir *importée;* nous en jouissons *sans attention ni reconnaissance*. Souvent l'on nous a *vus* lui préférer des fleurs *éclatantes plutôt* qu'utiles. Ainsi, *la plupart des hommes ne tiennent* pas *plus tôt* le vrai bonheur, qu'on les voit le dédaigner pour les plaisirs, *quelque vains* qu'ils soient.

La Taupe

Quels que soient nos déboires, pourquoi nous en plaindre sans cesse? Jetons *plutôt* les yeux sur ceux-ci et sur ceux-là qui sont plus *affligés* que nous-*mêmes;* nous n'aurons pas *plus tôt reconnu* les maux dont ils sont *accablés*, que les nôtres, *quelque grands* qu'ils soient, nous paraîtront plus légers que nous ne *l'avions cru*. Le singe se plaignait de n'avoir point de queue. L'âne demandait à grands cris les cornes

Digitized by Google

que la nature a *données* aux taureaux, aux chèvres *même*. « Taisez-vous ! leur dit la taupe; vous voyez que je suis *privée* de la vue, que tous les animaux ont *reçue* en partage, et vous osez vous plaindre! »

La Campagne de Damas

La ville est *tout* entourée de *mille* vergers d'arbres fruitiers, où les vignes *s'enlaçant*, comme à Naples, courent en guirlandes parmi les figuiers, les abricotiers, les poiriers et les cerisiers. Au-dessous de ces arbres, la terre *grasse*, fertile, et toujours *arrosée*, est *tapissée* d'orge, de blé, de maïs et de toutes les plantes légumineuses *produites* par ce sol. De petites maisons *blanches* et *saines*, *perçant* çà et là la verdure, servent de demeure au jardinier ou de lieu de récréation à la famille du propriétaire. Ces jardins sont *peuplés* de chevaux, de chevreaux, de moutons, de tourterelles, de tout ce qui anime les *scènes* de la nature; ils sont en général de la grandeur d'*un* ou de *deux* arpents et *séparés* les uns des autres par des murs de terre *séchée* au soleil ou par de *belles* haies vives. *Une multitude* de chemins, *ombragés* et *bordés* d'un ruisseau d'eau *courante*, *circulent* parmi ces jardins, *passent* d'un faubourg à l'autre, ou *mènent* à quelque porte de la ville. TH. PHULPIN.

NOUVEAUX EXERCICES INTELLECTUELS

PHRASE A COMMENTER. — Le mot Dieu est écrit en gros caractères sur l'aile du moucheron.

COMMENTAIRE. — C'est dans la magnificence de l'univers et surtout dans la splendeur des cieux que Fénelon a puisé ses plus éloquentes preuves de l'existence de Dieu. Mais cette grandeur, cette puissance du Créateur éclate aussi bien dans les infiniment petits que dans les plus hautes merveilles de la création. L'aile du moucheron, quelle œuvre de délicatesse, quel tissu aérien! L'homme qui arrête sa pensée sur ces êtres, en apparence si peu importants, sent au fond de son cœur un élan d'admiration et de reconnaissance pour Celui qui a donné la vie au lion et à l'insecte.

***

INCONSÉQUENCE A RELEVER. — Au milieu de la rue du Bac, un monsieur est renversé par une voiture, et, se relevant aussitôt, il court pendant cinq minutes comme un perdu après le véhicule, en criant de toute la force de ses poumons : « Arrêtez! arrêtez-le donc, ce cocher! Prenez son numéro! il m'a écrasé! »

COMMENTAIRE. — Les passants auxquels s'adressaient ces cris ne songèrent pas le moins du monde à arrêter le cocher, tant ils étaient étonnés d'entendre un homme si bien criant et si bien courant se plaindre d'avoir été *écrasé*. Nouvelle preuve de l'inconvénient qu'il peut y avoir à ne pas bien peser ses mots (ses maux).

***

ALLUSION HISTORIQUE. — Une nuit d'hiver, une nuit d'orage, il a vu, à ce château d'Eu, arriver, sous l'habit d'un villageois, le roi de ces demeures, le roi accompagné de la reine et suivi de quelques serviteurs fidèles. Le lendemain, une barque se perdit dans le nuage au milieu de l'Océan irrité. Cette barque de pêcheur emportait dans les abîmes le roi et sa fortune! J. JANIN. (*Litt. dramatique.*)

COMMENTAIRE. — César était parti d'Apollonie pour aller rejoindre plus promptement ses troupes à Brindes. La barque qu'il montait fut assaillie par la tempête. Le pilote désespérait de lutter contre les flots et les vents : « Que crains-tu, lui dit le futur vainqueur de Pompée, tu portes César et sa fortune! » P. L.

EXERCICES ANALOGIQUES ET NOUVEAUX

SUR

LE PARTICIPE PASSÉ

PARTICIPE PASSÉ SUIVI D'UN INFINITIF (1)

RÈGLE. Tout participe passé immédiatement suivi d'un infinitif a pour complément direct cet infinitif ou le pronom qui précède.

Il a pour complément le pronom qui précède, si ce pronom fait l'action marquée par l'infinitif (dans ce cas, le participe varie). Ex. :

La fauvette *que* j'ai entendue chanter.

Il a pour complément l'infinitif si le pronom ne fait pas l'action exprimée par cet infinitif (dans ce cas, le participe ne varie pas). Ex. :

La romance que j'ai entendu *chanter*.

On reconnaît mécaniquement que le participe suivi d'un infinitif est variable quand on peut tourner l'infinitif par le participe présent :

Les loups que nous avons *entendus* hurler (on peut dire hurlant).

Les lettres que *j'ai entendu* lire (on ne peut pas dire lisant).

AUTRE RÈGLE. Le participe passé suivi immédiatement d'un infinitif varie lorsqu'il a pour complément direct le pronom qui le précède, et il reste invariable si ce pronom est le complément *direct* de l'infinitif.

Lorsque le maître aura dicté les phrases suivantes, l'élève devra en changer le sens de manière à ce que le participe passé soit invariable; il les mettra en regard.

A DICTER OU A FAIRE COPIER

Voici des enfants que j'ai *vus* compter au tableau.
Sont-ce vos frères que j'ai *vus* pêcher?
C'est votre mère que j'ai *vue* écrire.
Les élèves que j'ai *entendus* lire avaient un mauvais accent.
Votre sœur, que j'ai *entendue* chanter, a une voix admirable.
Regardez ces gendarmes, je les ai *vus* conduire des prisonniers à la prison, je les ai *vus* arrêter une voiture.

(1) Lorsque les grammairiens ne s'accordent pas sur les règles, nous en donnons plusieurs afin que les maîtres puissent choisir et adopter celle qui leur semble la plus juste et la meilleure.

Digitized by Google

CORRIGÉ

Voici la somme d'argent que j'ai *vu* compter.
Sont-ce là les poissons que j'ai *vu* pêcher?
C'est la lettre que j'ai *vu* écrire.
Les livres que j'ai *entendu* lire m'ont intéressé.
La romance que j'ai *entendu* chanter était admirable.
Ces voleurs! je les ai *vu* conduire à la prison par les gendarmes, je les ai *vu* arrêter par la foule.

Lorsque le maître aura dicté les phrases suivantes, l'élève devra en changer le sens de manière à ce que le participe passé soit variable.

Les fables que j'ai *entendu* réciter sont de Florian.
Les pièces que j'ai *vu* jouer ont été fort applaudies.
Les paysages que j'ai *vu* dessiner étaient charmants.
Les acteurs que j'ai *entendu* siffler jouaient fort mal.
Les décorations que j'ai *vu* peindre feront un bel effet.
Sont-ce vos camarades que j'ai *entendu* gronder par le professeur?
Votre conduite, mes enfants, je l'ai *entendu* blâmer par votre maîtresse.

CORRIGÉ

Les enfants que j'ai *entendus* réciter avaient une bonne mémoire.
Les enfants que j'ai *vus* jouer étaient bien heureux.
Les personnes que j'ai *vues* dessiner étaient très-habiles.
Les élèves que j'ai *entendus* siffler dans la rue seront punis.
Les demoiselles que j'ai *vues* peindre avaient un grand talent.
Sont-ce vos maîtres que j'ai *entendus* gronder après vous ce matin?
Votre maîtresse! je l'ai *entendue* blâmer votre conduite.

L'élève devra composer onze phrases dans lesquelles il fera entrer les infinitifs suivants après le participe passé *entendu* :

Dire — débiter — parler — rire — ronfler — retentir — annoncer — médire — faire — citer — louer.

CORRIGÉ

Il ne faut pas rapporter toutes les choses qu'on a *entendu* dire.
Que de choses plaisantes nous avons *entendu* débiter à ce charlatan!
Cette nuit, mes enfants, je vous ai *entendus* parler, je vous ai *entendus* rire, puis je vous ai *entendus* ronfler.
Quels cris affreux j'ai *entendus* retentir à mes oreilles!
Les vérités que j'ai *entendu* annoncer par ce prédicateur m'ont effrayé.
Que de fois, mes amis, je vous ai *entendu* médire!
Je vous dirai demain les complots que j'ai *entendu* faire.
L'ordre règne à Varsovie : voilà une phrase que j'ai souvent *entendu* citer.
Mademoiselle, je vous ai souvent *entendu* louer par mon père.
Mademoiselle, je vous ai souvent *entendue* louer mes pauvres talents.

L'élève composera des phrases dans lesquelles il fera entrer les infinitifs suivants après le participe passé *vu* :

Couler — croître — abattre — cueillir — semer — pousser — verdir — couper — mourir — naître — secourir — courir — tomber — punir — voltiger — bâtir — caresser.

CORRIGÉ

Aujourd'hui que de larmes j'ai *vues* couler!
Voici des arbres que j'ai *vus* croître, puis que j'ai *vu* abattre par le bûcheron; oui, ces pauvres arbres, je les ai *vus* croître et je les ai *vu* abattre.
Ces pommes, je les ai *vu* cueillir par le jardinier.
Voici des champs de blé que j'ai *vu* semer, que j'ai *vus* pousser, puis je les ai *vus* verdir et jaunir, et enfin je les ai *vu* couper et récolter par les moissonneurs.
Ma tante, je l'ai *vue* mourir avec résignation.
Madame, quel est le pays qui vous a *vue* naître?
Ce sont vos parents que j'ai *vus* secourir les malheureux.
Ce sont vos parents que j'ai *vu* secourir par des personnes charitables.
Vos petits frères, je les ai *vus* courir, je les ai *vus* tomber et je les ai *vu* punir par leur maître.
Regardez ces hirondelles, je les ai *vues* voltiger dans le jardin.
Cette maison est solide, je l'ai *vu* bâtir.
Eugénie, je l'ai *vue* caresser sa mère.

CLARISSE JURANVILLE.

NARRATION FRANÇAISE

Ballade de Lord William

Meurtrier de son Neveu

SOMMAIRE. Nul n'avait vu lord William précipiter son neveu Edmond dans les eaux de la Severn, et il prit possession du manoir d'Erlingford... Mais jamais il n'osait regarder le cours de la rivière, qui coulait au pied... jamais le sommeil ne fermait ses yeux... En vain il fit de lointains pèlerinages, le remords le suivait partout... L'anniversaire du jour du crime arriva... la pluie tombait par torrents... la Severn déborda... En vain lord William se livra aux plaisirs de la table... la nuit venue, il s'endormit enfin... Son frère lui même, lord Edmond, lui apparaît... William se réveille, un cri d'alarme retentit, les eaux sapent les murs du manoir... Un bateau s'approche, si petit que le batelier ne veut recevoir que lord William... Ils s'éloignent à la hâte... Un cri de détresse se fait entendre, le cri d'un enfant qui se noie... William refuse d'aller à son secours... Trois fois le même cri s'élève du sein des eaux... La lune brille, et un enfant apparaît debout sur la pointe d'un rocher... Le batelier y pousse sa barque... « Tends-lui les mains, » dit-il à lord William. . Celui-ci obéit enfin, mais l'enfant le saisit et l'entraîne au fond des flots!...

NOTA. Avant de traiter ce sujet, les élèves feront bien d'ouvrir un cours de littérature et d'y lire quelques ballades, ainsi que les explications données sur la nature du style qui convient à ce genre de récit.

Digitized by Google

DÉVELOPPEMENT

Nul regard humain n'a vu lord William précipiter le jeune Edmond dans le fleuve; nul, excepté William, n'a entendu le cri suprême du jeune Edmond.

Tous les vassaux reconnurent humblement le meurtrier pour leur maître, et il prit possession, comme héritier légitime, du manoir d'Erlingford.

L'antique manoir d'Erlingford s'élevait au centre d'un beau domaine, et tout auprès coulaient, dans la plaine fertile, les eaux larges et profondes de la Severn.

Souvent le voyageur aurait aimé à s'attarder en ces lieux, oubliant la route qu'il lui restait à parcourir, pour contempler un si beau spectacle.

Mais jamais lord William n'osait regarder le cours de la Severn; dans chaque souffle du vent qui en effleurait les vagues, il entendait le cri d'angoisse du jeune Edmond.

En vain, à l'heure silencieuse de minuit, le sommeil fermait les yeux du meurtrier; dans tous ses rêves, le meurtrier voyait se dresser l'ombre du jeune Edmond.

En vain, poussé par le remords, lord William s'enfuit de sa demeure et des lieux témoins de son crime pour faire de lointains pèlerinages.

Pèlerin infatigable, il courut vers d'autres climats sans pouvoir échapper aux remords; il revint chez lui : la paix y était toujours inconnue.

Lentes étaient les heures à s'écouler, mais rapide semblait la marche des mois, et déjà revenait le jour dont le souvenir faisait battre de terreur le cœur de William :

Ce jour dont William sentait approcher le retour avec épouvante; car sa conscience lui rappelait trop bien le jour qui avait vu mourir le jeune Edmond.

Jour affreux, s'il en fut! la pluie tombait par torrents, le tonnerre grondait, et les flots gonflés de la Severn débordaient au loin sur ses rives unies.

En vain lord William se livra aux plaisirs de la table, en vain il vida sa coupe, cherchant à étouffer dans une gaieté bruyante les angoisses de son cœur.

Chaque fois que l'orage, enflant sa voix, éclatait en rugissements inattendus, le froid glacial de la mort semblait pénétrer ses membres tremblants.

La nuit venue, il s'étendit à contre-cœur sur sa couche solitaire, et l'excès de la fatigue amena le sommeil... le sommeil... mais non le repos.

Auprès de sa couche, il crut voir se dresser devant lui son frère, lord Edmond lui-même, aussi pâle qu'il était quand, au lit de la mort, il prit dans ses mains la main de son frère.

Sa figure était aussi pâle qu'au moment où, d'une voix faible et entrecoupée, il recommanda en mourant son fils orphelin à la sollicitude de William.

« Je t'ai commis, avec la tendresse d'un père, à la garde de mon pauvre Edmond; et tu as fidèlement veillé sur ce dépôt, William! reçois aujourd'hui la récompense qui t'est due. »

William se réveilla soudain, tous ses membres étaient agités d'une frayeur convulsive; il n'entendit que les sifflements de la tempête nocturne... accords mélodieux pour ses oreilles effrayées.

Tout à coup retentit un cri d'alarme qui pénètre au fond de son cœur... « Debout, lord William, debout! les eaux sapent les murs d'Erlingford. »

Il se leva à la hâte... il vit le flot qui montait jusqu'au pied des murs et le cernait de tous côtés : il était minuit, et point d'espérance de secours!

Il entendit un cri de joie, c'était un bateau qui s'approchait du mur : tous le saluent et se pressent avec ardeur à sa rencontre pour sauver leur vie.

« Mon bateau n'est pas grand cria le batelier, il n'en prendra qu'un seul; entrez, lord William; vous autres, restez sous la garde de Dieu. »

D'étranges pressentiments s'éveillèrent en eux à la voix du batelier; même en ce moment d'angoisse douloureuse, nul, excepté le châtelain, n'était disposé à le suivre.

William s'élança dans le bateau sans hésiter, tant sa frayeur était grande!... « A toi la moitié de mes trésors! s'écria-t-il, vite, vite, gagne le bord là-bas. »

Le batelier ramait avec force, et le bateau descendait rapidement le cours du fleuve, quand lord William entendit tout à coup un cri pareil au cri suprême d'Edmond.

Le batelier s'arrêta : « Il me semble que j'ai entendu le cri de détresse d'un enfant! » — Non, répondit William, c'est le vent de la nuit qui siffle autour de nous.

« Vite... vite... allons! de la vigueur et de l'agilité! vite... vite... traverse le courant! » Une seconde fois, lord William entendit un cri pareil au cri suprême d'Edmond.

« J'ai entendu la voix plaintive d'un enfant, répéta le batelier. — Non, dépêche-toi... la nuit est sombre, et nous chercherions en vain.

— Grand Dieu! sais-tu, lord William, combien il est horrible de mourir? et peux-tu bien entendre sans pitié la voix défaillante d'un enfant?

« Supplice affreux que de s'enfoncer sous l'abîme qui se referme, de tendre en vain des bras impuissants, d'appeler inutilement au secours! »

Le cri d'angoisse se fit encore entendre, plus aigu et plus perçant; la lune en ce moment brilla sur les flots à travers un nuage déchiré;

Auprès d'eux ils virent un enfant debout sur la pointe étroite d'un rocher, que le flot environnait de toutes parts et recouvrait insensiblement.

Le batelier redoubla d'efforts et le bateau arriva auprès du rocher; un rayon de la lune éclaira la tête de l'enfant et fit voir sa figure livide.

« Tends-lui la main, lord William, s'écria le batelier, tends et sauve-le! » L'enfant allongea ses petits bras pour saisir la main qui lui était offerte.

Lord William poussa un cri terrible : les mains de l'enfant, mortes et glacées, l'avaient saisi. Le jeune Edmond pesait dans ses bras comme une masse de plomb... il l'entraîna avec lui, et tous deux s'enfoncèrent sous les flots vengeurs. Le meurtrier reparut et jeta un cri suprême, mais personne ne l'entendit.

R. SOUTHEY.

Digitized by Google

HISTOIRE
DE
LA LITTÉRATURE EN FRANCE

CHAPITRE XIX

Seizième siècle — Renaissance

— SUITE —

Université.—Obligée déjà depuis longtemps de défendre ses droits exclusifs à l'enseignement contre les prétentions de plusieurs ordres religieux, et surtout des dominicains et des franciscains, l'Université, au seizième siècle, a de plus à lutter contre les Jésuites, et se trouve enfin contrainte de partager ce droit avec eux.

Faute de professeurs indigènes, le *Collége de France*, fondé par François Ier, vit d'abord ses chaires occupées par des étrangers. Mais enfin la France eut ses maîtres, les *Vatable*, les *Mercier*, les *Cinq-Arbres*, les *Gilbert*, les *Génébrard*, les *Pierre Danès*, les *Palma Cayet*, les *Jacques Toussaint*, les *Adrien Turnèbe*, les *Jean Dorat*, les *Lambin*, les *Louis Leroy*, les *Pierre Galland*, etc., etc., qui lui valurent, comme au moyen âge, la palme du professorat.

Philologie. — Nommer tous ces savants, c'est parler de philologie, puisque tous ils étaient philologues distingués.

Philologie signifie dans sa plus large acception, *amour de la science* en général; mais lorsque cet amour porte surtout sur la langue et sur la littérature, il reçoit plus spécialement le nom de *Philologie*. Les adeptes de l'école d'Alexandrie, les premiers, inventèrent ce nom ; leur philologie embrassait la science de l'antiquité dans le sens le plus étendu.

Après les invasions des Barbares, l'étude de l'antiquité fut à peu près complétement négligée, et, avec elle, la philologie. Dans le treizième siècle et le quatorzième, il se forma cependant quelques institutions spécialement consacrées aux langues orientales, notamment à l'arabe et à l'hébreu ; mais au milieu du quatorzième siècle, le goût de l'antiquité classique se réveilla de nouveau, et ce fut de l'Italie qu'en jaillit la première étincelle.

L'étude des langues et des littératures anciennes y prit un grand développement, et se propagea de là dans l'Europe entière. L'Italie devint le centre où se réunirent tous les philologues. Deux de ses plus grands écrivains nationaux, *Pétrarque* et *Boccace*, animés d'une noble ardeur et d'une grande admiration pour les chefs-d'œuvre de la littérature grecque et romaine, ont puissamment contribué à ces études.

De l'Italie, l'étude de l'antiquité passa bien vite en France; aussi trouve-t-on dans le quinzième siècle, à Paris, des Grecs et des Italiens professant la philologie, et l'on y publie de nombreuses traductions françaises des classiques latins.

A la fin du même siècle, l'Angleterre se distingue par des études philologiques consciencieuses et profondes.

Des Pays-Bas elles se propagèrent en Allemagne, où elles furent puissamment secondées par une réforme sage et éclairée de l'enseignement scolastique. Ainsi propagées au seizième siècle dans toute l'Europe, elles exercèrent la plus utile influence, non-seulement sur la civilisation dont elles servirent les progrès, mais encore sur les sciences spéciales et positives.

Ce fut *Érasme* qui, en Allemagne, exerça la plus grande influence sur la propagation de la littérature grecque. A partir du seizième siècle, lorsqu'en Italie l'étude de l'antiquité ne fut plus suivie avec la même ardeur, la Hollande devint la véritable école de philologie.

Là, les savants les plus distingués, les plus laborieux, firent preuve d'une infatigable persévérance et rendirent d'éminents services; ils s'attachèrent à tout ce qui pouvait jeter quelque lueur nouvelle sur l'étymologie des langues anciennes; ils recherchèrent avec la plus scrupuleuse, la plus minutieuse attention, tout ce qui pouvait expliquer les difficultés grammaticales; plus tard, ils firent à la jurisprudence une application utile des études philologiques. Au nombre de ces doctes, il faut citer *Hugo de Groot* (Grotius, 1583-1645) qui, dans l'exégèse, doit servir de modèle, car il mit en relation plus intime la philologie et la théologie : il faut aussi nommer *Juste Lipse* (1547-1606).

La philologie, enfin, joue dans la littérature de la Renaissance un rôle important; elle se mêle à tout, elle anime tout; elle inspire la verve audacieuse de Ronsard et de Rabelais; elle nourrit le style d'Amyot et de Montaigne. Toutefois, appliquée tantôt à la théologie, tantôt à la jurisprudence, rarement on l'a cultivée pour elle-même.

C'est en France, surtout, que, depuis le commencement du seizième siècle, et pendant toute la durée du dix-septième, la philologie a trouvé de nombreux sectateurs.

La première réputation philologique du quinzième siècle, et la plus éclatante, même dans la moitié du seizième, ce fut *Guillaume Budé*, né à Paris, en 1467, mort en 1540. Ce qu'il eut le plus à cœur, ce fut de créer le grec en France. Malgré son admiration pour l'antiquité, Budé ne dédaigna pas la langue nationale. Déjà vieux, il se sentait animé d'une jeune ardeur au spectacle du grand mouvement qui réformait ou plutôt créait la langue française. Aussi abandonna-t-il un instant le grec et le latin, ses deux langues maternelles, pour le français, son langage d'étude, son idiome étranger, pour composer l'*Institution d'un prince*.

L'imprimerie à caractères mobiles découverte (1), par le Strasbourgeois Jean Gutenberg, aidé de Walter Fust et de Schœffer (1445), et introduite en France vers 1470, y fit de rapides progrès, et contribua beaucoup au développement des études philologiques. C'est alors que fleurirent les *Estienne*, famille célèbre d'imprimeurs, dont le chef, *Henri*, commença dès 1503 la réputation.

Robert, le plus fameux des *Estienne*, fut à la fois le plus habile imprimeur et l'un des plus savants hommes de son temps. Littérateur très-remarquable,

(1) D'autres prétendent que le véritable inventeur de la typographie est le sacristain *Laurent Coster*, de Harlem, qui imprima en langue flamande le *Speculum nostræ salutis*.

Digitized by Google

sachant le grec, le latin et l'hébreu, il établit sa réputation par la publication du *Nouveau Testament*, d'*Eusèbe*, de *Denys d'Halicarnasse*, de *Dion Cassius*, etc. On lui doit aussi le *Thesaurus linguæ latinæ*, et le *Dictionarium latino-gallicum*.

Henri Estienne, son fils, né en 1528, s'éprit de bonne heure d'une vive passion pour l'étude du grec, et fut assurément un philologue remarquable au seizième siècle. On lui doit, sous le titre de *Thesaurus græcæ linguæ*, un *Dictionnaire de la langue grecque*, un *Anacréon* avec une traduction en vers latins, véritable chef-d'œuvre, une traduction de *Théocrite*, de *Pindare*, etc., un *Traité de la Précellence de la langue française*, un autre sur la *Conformité du français avec le grec*, et plusieurs autres ouvrages.

Adrien Turnèbe (1), né aux Andelys, en 1512, philologue non moins célèbre, professeur au Collége de France et directeur de l'imprimerie royale, a laissé un grand nombre de commentaires et de traductions également estimées. On les a recueillis sous le titre d'*Adversaria* et de *Turnebi opera*.

Un philologue fort distingué du seizième siècle, c'est *Étienne Dolet*, né en 1509, à Orléans. Tour à tour étudiant de Paris et de Padoue, secrétaire d'ambassade à Venise et jurisconsulte à Toulouse, duelliste, imprimeur et prisonnier à Lyon, fugitif en Piémont et partisan de Luther, toujours incapable de repos, il fut condamné, l'an 1546, par le parlement, soit comme athée, soit comme hérétique, à périr dans les flammes. Il n'avait que trente-sept ans.

Comme savant et comme imprimeur, il fut un de ceux qui, sous François Ier, contribuèrent le plus à la résurrection des lettres. On l'appelait le *Grand Cicéronien*, plutôt à cause de son enthousiasme pour Cicéron, qu'à cause de l'élégance de son style. Malgré sa vie aventureuse, Dolet a laissé de nombreux ouvrages.

A la même époque, *Despautère* composait une grammaire qui longtemps servit dans nos colléges.

Muret, qui disputa à Dolet le titre de Cicéronien, naquit au bourg de son nom, près de Limoges, 1526. Il se fit remarquer par la finesse de son goût et la douceur incomparable de son style. Ecrivain élégant, poète facile et ingénieux, il mit dans ses productions oratoires plus de mots que d'idées.

Les *Scaliger* occupent, après Budé, le premier rang parmi les savants du seizième siècle. Jules-César Scaliger, Padouan de naissance, mais naturalisé français, fut le plus vain des hommes. Il prétendit descendre des *La Scala*, souverains de Vérone, et se forgea toute une vie fabuleuse pour soutenir cette imposture. Sa vanité naturelle s'augmenta de l'admiration servile que lui témoignèrent ses contemporains. Les savants les plus remarquables eux-mêmes semblaient se plaire à exagérer ses louanges. Mais l'excès de l'éloge amena l'excès du blâme, et bientôt on se plut à le rabaisser à l'envi. En réalité, on trouve dans ses ouvrages de l'esprit, beaucoup de critique et d'érudition.

A quarante-sept ans, *Scaliger* n'avait encore rien publié. Cette vocation tardive rendit pénibles ses débuts; il trouva difficilement des imprimeurs; mais ses écrits le placèrent bientôt au premier rang. Sa *poétique*, principalement, fut regardée comme un ouvrage admirable. On en appela néanmoins plus tard de ce jugement. Jules-César Scaliger mourut en 1558.

Joseph Scaliger soutint la réputation de son père. A seize ans, il avait fait une tragédie latine, *Œdipe*, admirée de tous ceux qui la lurent. Il apprit seul le grec, lut et entendit Homère en vingt et un jours, et dans deux ans tous les autres poètes, puis les orateurs et les historiens. Outre le grec et le latin, il savait l'hébreu, le chaldéen, l'arabe, le punique, l'éthiopien, le persan, le syriaque, et la plupart des langues de l'Europe, ainsi que la médecine, la jurisprudence, les mathématiques, la théologie; en un mot, dit Casaubon, il possédait toutes les connaissances. La tête lui tourna au point qu'il ne se faisait pas scrupule d'écrire une lettre *sur la splendeur de la race scaligérienne*, et de donner à ses contradicteurs les plus grossières qualifications. Qu'était véritablement Joseph Scaliger? un érudit profond, un critique judicieux, quelquefois hardi, plus souvent téméraire. Ses notes sur *Varron*, son *de Emendatione temporum* surtout, sont des ouvrages très-remarquables. Il mourut en 1609.

Isaac de Casaubon, l'ami et l'admirateur de Joseph Scaliger, fut l'héritier de sa science et de sa réputation. Né en 1559, à Genève, où sa famille, originaire du Dauphiné, s'était réfugiée comme protestante, il rentra en France avec son père qui fut son premier maître. Dès l'âge de neuf ans, il parlait latin avec correction et facilité. A vingt-trois ans, il devint professeur de grec à Genève. Montpellier le posséda deux ans en cette qualité. Henri IV le fit ensuite son bibliothécaire. Il mourut en 1614, en Angleterre, où l'avaient attiré les bienfaits de Jacques Ier. Ses ouvrages d'érudition sont innombrables. On estime particulièrement ses commentaires sur *Polybe*, *Athénée*, *Théophraste* et *Strabon*. Sa critique est neuve, juste et pénétrante. On y entrevoit l'aurore du meilleur siècle littéraire.

Traductions. — On peut aussi ranger au nombre des philologues les traducteurs qui, au seizième siècle, font avec succès passer dans notre idiome les ouvrages des anciens.

A leur tête se place glorieusement *Amyot* (Jacques), né en 1513, d'un corroyeur de Melun ou d'un boucher. Successivement précepteur des rois François II, Charles IX et Henri III, évêque d'Auxerre, conseiller d'État, grand aumônier de France et commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, il dut à son érudition sa fortune étonnante.

Il paraissait insatiable de dignités, et le fameux proverbe l'*appétit vient en mangeant*, passe pour une de ses réponses. Plus heureux que Ronsard, *Jacques Amyot*, très-admiré de son temps, ne l'est pas moins de la postérité.

Après avoir compulsé en Italie plusieurs manuscrits de Plutarque, et consacré une partie de sa vie à l'étude de cet auteur, Amyot publia sa traduction en 1559. Jamais auteur ne s'est plus intimement associé à son modèle, et pourtant, dans cette méta-

(1) Son père, Écossais d'origine, s'appelait dit-on *Turnbull*, d'où *Tournebœuf*, *Turnebus*, et enfin, *Turnèbe*, nom sous lequel est le plus connu.

Digitized by Google

morphose, le génie national ne l'abandonna pas. Il invente, mais avec goût : ce qu'il tire du grec est encore français; ses tournures, ses périodes ont toujours le caractère de notre idiome. Une foule de mots qu'il hasarde et que nous avons perdus, n'ont aujourd'hui nul équivalent dans la langue parlée ou écrite.

On a donc lieu de regretter, avec La Bruyère, La Fontaine, Fénelon, Rollin, et le sévère Vaugelas lui-même, ces vieilles richesses du langage, ces expressions fortes et simples, qui n'ont rien de barbare ni de dur, qui nous appartiennent en propre, et ne paraissent singulières que parce qu'elles sont tombées dans l'oubli.

Outre les *Vies* et les *Œuvres morales* de Plutarque, Amyot a traduit *sept livres* de Diodore de Sicile, *Théagène et Chariclès*, roman d'Héliodore, et *Daphnis et Chloé*, pastorale de Longus.

Après Amyot, il faut citer encore *Guillaume Duvair*, que les soins de la magistrature ne détournèrent pas de la culture des lettres, et dont les traductions de divers discours de Cicéron et de Démosthène, bien qu'oubliées depuis longtemps, n'en étaient pas moins très-bien écrites, pour le temps où elles parurent, et méritèrent alors beaucoup d'estime.

La traduction de Florus, par *Coeffeteau*, évêque de Marseille, eut plus de succès encore; elle passa même pendant quelque temps pour le chef-d'œuvre de la langue française, et elle est citée comme un modèle par Vaugelas.

BURON.

COURS COMPLET DE LITTÉRATURE ANCIENNE

CHAPITRE II — SECTION I

DE LA POÉSIE ÉPIQUE CHEZ LES ANCIENS

— SUITE —

HOMÈRE ET L'ILIADE

Pour justifier les dieux d'Homère, les anciens et les modernes ont eu recours à l'allégorie. Il est hors de doute que les allégories et les emblèmes sont de la plus haute antiquité. Ce fut partout la première philosophie et la première religion. C'était particulièrement l'esprit des Orientaux et la science des Egyptiens. Homère avait longtemps voyagé chez eux, et, soit qu'il fût né dans la Grèce même ou dans une des colonies grecques qui couvraient les côtes d'Ionie, il dut être imbu dès l'enfance des notions les plus familières aux peuples de ces contrées. Les mystères d'Eleusis n'étaient autre chose que des emblèmes de morale. Il est prouvé que, dans le sixième livre de l'*Énéide*, et Virgile vint longtemps après Homère, il y a une description exacte de ces mystères et un résumé de la philosophie de Pythagore. Plusieurs des fictions d'Homère ont un sens allégorique si évident qu'on ne peut se refuser à l'admettre. Longtemps après Homère c'était un usage général parmi les poètes de désigner l'air par Jupiter, le feu par Vulcain, la terre par Cybèle, la mer par Neptune, etc. N'oublions pas néanmoins qu'il serait absurde de considérer l'*Iliade* comme une simple allégorie personnifiant des êtres moraux; d'ailleurs cette explication forcée et chimérique ne sauverait rien, car, en prenant Jupiter pour la puissance de Dieu, le Destin pour sa volonté, Junon pour sa justice, Vénus pour sa miséricorde et Minerve pour sa sagesse, il y a encore plus d'inconséquences à dévorer qu'en les prenant pour ce qu'ils sont dans l'*Iliade*, c'est-à-dire pour des divinités conduites par toutes les passions des hommes. Homère a dû nécessairement peindre les dieux tels que la croyance vulgaire de l'antiquité les représentait. C'est pour nous, qui le lisons maintenant, un défaut sans doute; mais ce qui prouve qu'on l'a senti longtemps avant nous, c'est que Virgile, qui a fait usage des mêmes divinités, les fait agir d'une manière plus raisonnable et plus décente, parce que son siècle était plus éclairé; ce qui n'empêche pas que, dans l'*Énéide* même, on ne trouve bien des choses aussi étrangères à nos mœurs et à nos idées que dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*. N'oublions pas, comme on l'a fait souvent lorsqu'on a si rudement critiqué Homère, que les devoirs d'un philosophe et d'un poète sont très-différents. Si l'on demande au premier de s'élever au-dessus des idées vulgaires qu'il doit rectifier, on ne demande au poète que de bien peindre ce qui est. Il est l'historien de la nature et n'en est pas le réformateur, et l'on peut dire à ceux qui ne sont pas contents des dieux d'Homère : « Que voulez-vous qu'il fît? Pouvait-il faire une religion autre que celle de son pays, et peindre d'autres mœurs que celles qu'il connaissait? »

On n'a pas épargné ses héros plus que ses dieux, et ils sont aussi aisés à justifier par le même principe. Il est incontestable que, de son temps, la force du corps faisait tout; les guerriers étaient couverts de fer et d'airain; celui qui pouvait soutenir l'armure la plus forte et la plus pesante, porter le coup le plus vigoureux, percer avec le plus de force les cuirasses et les boucliers, était un homme formidable, était un héros. Cette supériorité, une fois reconnue, réglait son rang; et de là vient que dans l'*Iliade* il est si commun de voir un guerrier brave avouer qu'un autre lui est supérieur et se retirer devant lui. Et voilà le principe le plus généralement répandu dans l'*Iliade*, c'est que tout vient des dieux : la force, le succès, la sagesse. Agamemnon, voulant se justifier d'avoir outragé Achille, dit que quelque dieu avait troublé sa raison. C'est la protection de tel ou tel dieu qui fait triompher tour à tour les héros grecs et les héros troyens; aujourd'hui Hector, demain Diomède. Achille dit à Patrocle :

« Garde-toi d'attaquer Hector; il a toujours avec lui un dieu qui le protége. »

Aussi, n'y a-t-il pas un seul héros dans l'*Iliade*, Achille excepté, à qui il n'arrive de se retirer devant un autre. Ce qui distingue les plus braves, tels que Ajax et Diomède, c'est de se retirer en combattant, et l'on peut observer, à la gloire du poète, que, malgré cette puissance des dieux qui semblerait devoir tout confondre, il conserve à tous ses personnages la grandeur qui leur est propre et la physionomie qu'il leur a donnée, et c'est un grand mérite aux yeux des bons juges que de maintenir un si grand nombre de caractères variés. Agamemnon est le seul, au dire de La

Digitized by Google

Harpe, qui joue un rôle peu noble et peu digne de son rang. Il est le généralissime de l'armée grecque, et n'assemble deux fois ses chefs que pour les exhorter à la fuite. Le vrai modèle d'un général, c'est le Godefroy de Bouillon du Tasse; et c'est aussi le Tasse qui seul le dispute à Homère pour cette partie de l'épopée qui consiste dans l'attachante variété et la beauté soutenue des caractères.

Achille, est en ce genre, le chef-d'œuvre de l'épopée d'Homère. On a dit très-légèrement que sa valeur n'avait rien qui excitât l'admiration, parce qu'il était invulnérable. Ceux qui se sont arrêtés à cette fable du talon d'Achille, répandue depuis Homère, n'ont pas songé qu'ils n'en est pas dit un mot dans l'*Iliade*, et s'ils l'avaient lue, ils auraient vu que, loin d'être invulnérable, il est blessé une fois à la main et voit couler son sang; il y a plus, par une adresse admirable du poète, qui veut que l'intérêt soit tout pour son héros, il donne au fils de Thétis la certitude qu'il périra sous les murs de Troie. Donc il a beau porter la mort de tous côtés, il peut la trouver à chaque pas; et, quoiqu'il ne puisse rencontrer un vainqueur, il est sûr de marcher à la mort. Sa jeunesse, sa beauté, une déesse pour mère, tous ces avantages qu'il a sacrifiés à la gloire quand il a accepté volontairement une mort prématurée et inévitable, tout sert à répandre d'abord sur lui cet éclat et cet intérêt qui s'attachent aux hommes extraordinaires. Dès-lors on n'est plus étonné que le ciel s'intéresse à ce point à sa querelle, que Jupiter promette à Thétis de le venger et de donner la victoire aux Troyens jusqu'à ce que les Grecs, humiliés, expient leur injure et implorent son appui. Et quelle haute et sublime idée d'avoir fait du repos d'un guerrier le sujet d'un poème!

Tous les événements sont disposés dans l'*Iliade* pour agrandir le héros, et tout ce qui est grand autour de lui le relève encore. Quand les Grecs fuient devant Hector, l'attention se porte aussitôt sur Achille qui, tranquille dans sa tente, plaint tant de braves immolés à l'orgueil d'Agamemnon, et s'applaudit de voir cet orgueil abaissé. Il voit la Grèce entière à ses pieds; il est inexorable, mais il cède aux larmes d'un ami et permet à Patrocle de combattre sous son armure. Avec quelle tendresse il lui recommande de s'arrêter quand il aura repoussé les Troyens, et de ne pas chercher Hector! Dans quelle profonde douleur le jette la perte de cet ami si cher, le compagnon de son enfance! La vengeance lui a fait quitter les armes, la vengeance seule peut les lui faire reprendre. Ce n'est pas la Grèce qu'il veut servir, c'est Patrocle qu'il veut venger. Il pleure encore Patrocle en traînant le cadavre de son meurtrier, et mêle aux larmes de l'amitié les larmes de la rage. Mais il pleure aussi en rendant au vieux Priam le corps de son malheureux fils, il s'attendrit sur cet infortuné vieillard, et menace encore en s'attendrissant. Ainsi ce mélange d'insensibilité et de tendresse, de férocité et de pitié, de cet ascendant qu'on aime à voir à un héros sur les autres hommes, et de ces faiblesses qu'on aime à retrouver dans ce qui est grand, forme le caractère le plus poétique qu'on ait imaginé.

Les mœurs sont aussi une des parties les plus importantes de l'épopée, et ce n'est pas sur ce point que les critiques ont été le moins injustes envers Homère. Ils ont eu un double tort, celui d'oublier que le poète avait dû peindre les mœurs de son temps, et n'avait pu même en peindre d'autres; et celui de nier que ces mêmes mœurs, quoique bien éloignées de la délicatesse raffinée des nôtres, et quelquefois choquantes en elles-mêmes, sont souvent d'une simplicité également intéressante en morale et en poésie.

Un critique, La Motte, ne pouvait s'accoutumer à voir Achille préparer lui-même le repas qu'il donne aux députés d'Agamemnon. Mais qu'on lise cet endroit de l'*Iliade*, que l'on entende le héros dire à son ami de remplir un grand vase du vin le plus pur, et de distribuer des coupes, parce qu'il reçoit sous sa tente les hommes qu'il chérit le plus; qu'on le voie ensuite, avec Patrocle et Automédon, se partager les soins du repas : qui est-ce qui ne sentira pas combien le tableau d'Homère est vivant et animé? Tandis qu'ils vont mettre sur le feu les vases d'airain, placer sur les charbons ardents la chair d'un agneau ou d'un chevreau, préparer et distribuer les viandes, aimerait-on mieux qu'Achille dît à son maître d'hôtel d'ordonner à son cuisinier un grand repas? Combien cette hospitalité simple et franche, ces soins, ces empressements de la part d'un héros tel qu'Achille recevant Ajax et Ulysse, bien loin de rabaisser à nos yeux une grandeur réelle, la rendent aimable et plus intéressante, en la rapprochant de nous dans ce qui est commun à tous les hommes!

Ces détails nous amènent à parler ici de ces critiques qui se croient délicats parce qu'ils ont été blessés de voir Nausicaa, la fille d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, aller elle-même, avec ses femmes, laver ses robes et celles de ses frères. C'est un des endroits de l'Odyssée que Fénelon aimait le mieux, et avec raison; il n'y en a point où Homère ait mis tant de grâce et de vérité. On est charmé de la modestie, de l'ingénuité, de la retenue, de la bonté noble et compatissante de cette jeune princesse, lorsque Ulysse, échappé du naufrage, se présente devant elle et implore sa protection et ses secours. Avec quel plaisir on voit la compassion si naturelle à son sexe surmonter la frayeur que doit lui inspirer la vue d'un homme à moitié couvert de feuillage, enfin dans l'état déplorable d'un malheureux sauvé des flots! Elle écoute la prière du suppliant, elle arrête ses compagnes qui s'enfuyaient avec de grands cris, lui fait donner des habits, lui promet son assistance et celle de ses parents, et, remontant sur son char pour reprendre le chemin de la ville, elle a soin de ralentir la course de ses chevaux, afin qu'Ulysse fatigué ait moins de peine à la suivre. C'est en sachant descendre à propos à cette vérité de détails que l'on saisit la nature et qu'on la fait sentir. C'est un mérite qui manque trop souvent aux modernes. Fénelon nous a reproché là-dessus une délicatesse dédaigneuse qui tient également à nos mœurs et à notre langue.

« On a, dit-il, tant de peur d'être bas, qu'on est d'ordinaire sec et vague dans les expressions. Nous avons là-dessus une fausse politesse, semblable à celle de certains provinciaux qui se piquent de bel esprit, et qui croiraient s'abaisser en nommant les choses par leur nom. »

Digitized by Google

Cette remarque de Fénelon est trop juste pour l'accompagner d'aucune autre. Nos véritables connaisseurs savent un gré infini à ceux de nos écrivains qui se sont heureusement efforcés de purger le langage et le style de cette délicatesse mal entendue, et qui ont su employer avec intérêt toutes les circonstances que le sujet pouvait leur fournir.

Un des reproches les plus fondés qu'on ait faits à l'auteur de l'*Iliade*, c'est la continuité des combats qui remplissent à peu près la moitié de l'épopée. C'est trop, sans doute, et quatre ou cinq chants de suite, qui ne contiennent que des batailles, ont nécessairement un ton trop uniforme et sont un défaut réel que Virgile et le Tasse ont su éviter. Mais, en convenant de ce défaut, il faut convenir aussi qu'Homère seul était capable de racheter cette faute par l'étonnante richesse d'imagination qu'il a prodiguée dans ces mêmes combats.

Les critiques qui, en étudiant l'*Iliade*, y ont cherché un côté moral, l'ont trouvé surtout dans un des plus beaux passages de cette épopée, passage que nous allons reproduire ici, et qui nous montre Achille maudissant, après la mort de Patrocle, cette fatale pensée de vengeance qui, en l'éloignant du camp, a livré son ami, sans protection, au milieu d'un champ de bataille où il a trouvé la mort.

> Ah! périsse à jamais la discorde barbare!
> Qu'à jamais replongée aux cachots du Tartare,
> Elle n'infecte plus de son souffle odieux
> Le séjour des mortels et le palais des dieux!
> Périsse la colère et ses erreurs affreuses!
> Périsse la vengeance et ses douceurs trompeuses!
> Son miel empoisonneur assoupit la raison:
> Il nous plaît, mais bientôt la vapeur du poison
> Monte et noircit le cœur d'une épaisse fumée.
> Ah! l'on hait la vengeance après l'avoir aimée.
> J'en suis la preuve, hélas! Où m'a précipité
> De mes emportements la bouillante fierté?
> Qu'il m'en coûte aujourd'hui! cruelle expérience!
> Injuste Agamemnon! j'ai vengé mon offense!
> En suis-je assez puni?...
>
> (*Iliade*, chant XVIII, v. 107; traduction de Racine fils.)

Le poète pouvait-il mieux nous faire comprendre ce qu'il pense et ce qu'il faut penser de la colère, de l'orgueil, de la vengeance? Aurait-on mieux aimé qu'il prît la parole pour moraliser lui-même? Et qui peut mieux nous éclairer sur les malheureux effets de ces passions aveugles et violentes que celui-là même qui vient de s'y livrer à nos yeux avec tous les motifs qui peuvent les excuser, et toute la grandeur qui semble les ennoblir?

Lorsque Achille, plongé dans sa douleur muette et farouche, traîne le cadavre d'Hector autour du lit où est étendu Patrocle, et refuse obstinément la sépulture à ses restes inanimés, derniers aliments de sa rage, l'amitié en deuil et la force terrible de son caractère mêlent une sorte d'excuse à cet égarement du désespoir. Mais cependant que pensent les dieux, témoins de ce spectacle, ces mêmes dieux qui ont favorisé la vengeance d'Achille?

Jupiter appelle Thétis:

> Dites à votre fils que son aveugle rage
> A blessé tous les dieux, en prodiguant l'outrage
> Au cadavre d'Hector dans la fange traîné:
> Tout l'Olympe en murmure, et j'en suis indigné.
>
> Allez! qu'il rende Hector à son malheureux père,
> S'il ne veut s'exposer aux traits de ma colère.
>
> (Chant XXIV, v. 112.)

Ainsi les dieux et les hommes se réunissent ici pour condamner ce qui est vicieux. L'auteur, qui nous avait séduit comme poète, nous corrige comme moraliste; il arrête le regard tranquille et sûr de la raison sur ces mêmes objets qu'il ne nous avait montrés que sous les couleurs du prisme poétique; il fait servir à nous instruire ce qui avait d'abord servi à nous émouvoir. N'est-ce pas remplir tous les devoirs à la fois et pouvait-il faire davantage?

BLANCHE DE FRANCOLINI.

TRAITÉ DE RHÉTORIQUE

CHAPITRE X

DE L'ÉLOCUTION (*suite*)

§ 2.

Des Tropes et autres figures de mots.

Les figures de mots purement grammaticales appartiennent plus spécialement aux langues anciennes; elles consistent en changements qui affectent la forme des mots. Nous nous bornerons à les énumérer:

1° La *Syncope*, qui retranche une syllabe au milieu d'un mot: *amârunt* pour *amaverunt*, *larcin* pour *larrecin*, etc.

2° L'*Apocope*, qui retranche cette syllabe à la fin: un *ru* pour un *ruisseau*. On a cité souvent un bizarre exemple d'apocope qu'un poète du seizième siècle a introduit dans sa tragédie de *Daire* (Darius), peut-être dans une intention d'harmonie imitative. Le roi de Perse, près de mourir, recommande sa famille au vainqueur:

> Ma femme et mes enfants aie en recommanda...
> Il ne put achever car la mort l'en garda.
>
> (Jacques de la Taille.)

3° La *Paragoge*, ou prolongement, qui ajoute une syllabe à la fin d'un mot: *imitarier* pour *imitari*, *doncques* pour *donc*, *avecque* pour *avec*, etc.

4° La *Crase* ou *Synérèse*, qui contracte deux syllabes en une seule: *âge* pour *aage*, etc.

5° La *Diérèse*, opposée à la Crase, divise une seule syllabe en deux: *auraï* pour *aura*. On donnait un soir *Zaïre* au Théâtre-Français; un passant demande:

« De quel auteur est cette pièce de *Zaïre*?

— De *M. de Voltaire*, » répondit un mauvais plaisant, qui faisait en ce moment une diérèse, probablement sans s'en douter.

6° La *Tmèse*, qui coupe un mot en deux; Virgile a dit: *Septem subjecta trioni*, pour *subjecta septentrioni*.

Du reste, la plupart de ces figures ne sont que des irrégularités ou des négligences échappées aux écrivains, et auxquelles on a donné ainsi des dénominations variées. Nous devions signaler celles qui se rencontrent le plus fréquemment; l'étude des autres n'offre pas d'utilité réelle.

Digitized by Google

§ 3.

Les figures de construction sont plus importantes; plusieurs d'entre elles surtout peuvent devenir des ornements de style.

Voici les principales :

1° L'*Ellipse* supprime un ou plusieurs mots nécessaires à la régularité grammaticale, mais qui ne sont pas indispensables pour l'intelligence du sens. Cette figure est très-fréquente et d'un heureux emploi, parce qu'elle allége la phrase, et donne à la pensée plus de vivacité et d'énergie :

Ainsi dit le renard, et *flatteurs d'applaudir*.
(La Fontaine.)

Le crime fait la **honte *et non pas l'échafaud*.** (Corneille.)

Nulle paix pour l'impie. (Racine.)

Comme on voit l'Océan recevoir cent rivières
Sans être plus enflé, *ni ses ondes plus fières*.
(Scudéry.)

Où donc est le Cénacle? *Où donc les catacombes?*
(A. de Musset.)

Fatigue ou nonchalance,
La comtesse à son bras s'appuyait en silence.
(*Id.*)

Certaines ellipses sont même presque impossibles à analyser, mais permises cependant, pourvu qu'elles soient claires :

Je t'aimais inconstant, *qu'aurais-je fait fidèle?*
(Racine.)

Il y a aussi quelquefois ellipse, non-seulement dans les mots, mais encore dans les idées :

Si l'on vient pour me voir, *je vois* aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les deniers.
(Molière.)

Musset, parlant à Lamartine des vers que ce poète avait adressés à Byron, le compare, par une tournure heureusement elliptique, à Ganymède s'approchant de Jupiter :

Quel aigle, Ganymède, à ce dieu vous portait?

Il faut éviter d'une manière absolue toute ellipse obscure :

« Ces phrases sentent *la pension ou l'abbaye*. » (La Bruyère.) pour le désir d'obtenir l'un ou l'autre; toute confusion entre le sens actif et le passif :

Qui ne sait pas *aimer* n'est pas digne de l'*être*.

Cette tournure n'est point française.

2° La *Syllepse* détruit l'accord grammatical au profit de l'accord logique : elle fait figurer le mot avec l'idée qu'on représente et non avec le mot auquel il se rapporte :

On ne voit point *le peuple* à mon nom s'alarmer;
Le ciel dans tous *leurs* pleurs ne m'entend point nommer;
Leur sombre inimitié ne fait point mon visage.
(Racine.)

Jeune et charmant objet,
Vous n'êtes point *tombée* en de barbares mains.
(Voltaire.)

« Quand *le peuple hébreu* entra dans la Terre Promise, tout y célébrait *leurs* ancêtres. » (Bossuet.)

« M. de Nemours ne laissait échapper *aucune occasion* de voir Mme de Clèves, sans laisser paraître néanmoins qu'il *les* cherchât. » (Mme de La Fayette.)

« Quand je pense à l'ignorance profonde dans laquelle *le clergé grec* plongea les laïques, je ne puis m'empêcher de *les* comparer à ces Scythes qui crevaient les yeux à leurs esclaves afin que rien ne pût les distraire et les empêcher de battre leur lait. » (Montesquieu.)

3° Le *Pléonasme* est le contraire de l'ellipse : il ajoute, pour donner plus de force à la pensée, des mots qui, au point de vue grammatical, sont superflus :

Je l'ai *vu*, dis-je, *vu, de mes propres yeux vu*,
Ce qu'on appelle vu...
(Molière.)

Je *l'ai vu de mes yeux*,
Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.
(Voltaire.)

Il est doux de pleurer, *il est doux* de sourire
Au souvenir des maux qu'on pourrait oublier.
(A. de Musset.)

Le pléonasme n'est qu'une redondance inexcusable quand il entasse des mots inutiles et qu'il n'ajoute rien à la pensée. Tels sont les passages suivants :

Il en coûta *la tête et la vie* à Pompée. (Corneille.)

De tant de coups affreux *la tempête orageuse*
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse.
(Boileau.)

Trois sceptres à son trône attachés par mon bras
Parleront au lieu d'elle, *et ne se tairont pas*.
(Corneille.)

« Le Sénat a été forcé *malgré lui* à ravager la terre, pour occuper dans la guerre ce peuple indocile. » (Montesquieu.)

4° L'*Hyperbate*, ou *Inversion*, transpose l'ordre des mots, pour donner à la phrase plus de variété, de force ou d'harmonie :

Tombe sur moi le *ciel*, pourvu que je me venge!
(Corneille.)

L'or même *à la laideur* donne un teint de beauté.
(Boileau.)

On s'assemble en tumulte, *en tumulte* on décide.
(Voltaire.)

Les jours *sont revenus* de Claude et de Tibère.
(A. de Musset.)

C'est une dure loi, mais une loi suprême,
Qu'il nous faut *du malheur* recevoir le baptême.
(*Id.*)

A qui perd tout Dieu reste encore,
Dieu là-haut, l'espoir ici-bas. (*Id.*)

« *Moins rapide* est l'hirondelle effleurant les ondes, *moins léger* le duvet du roseau qu'*emporte* un tourbillon. » (Châteaubriand.)

Cette figure donne beaucoup de vivacité au discours et convient surtout à la poésie, mais elle ne peut être employée qu'à certaines conditions. Elle est défectueuse :

— Si elle met deux substantifs de suite :

Ceux qui louaient le plus de son *chant l'harmonie*.
(Florian.)

— Si les deux mots intervertis sont précédés chacun d'une préposition :

Je n'ai pu *de mon fils* consentir *à la mort*. (Voltaire.)

— Si elle rompt l'unité d'un complément :

Pour *de ce grand dessein* assurer le succès.
(Corneille.)

Digitized by Google

— Si le complément direct précède le verbe :

Songez combien ce bras a *mon trône* affermi. (Rotron.)

Toutefois cette dernière règle ne s'applique ni aux exclamations :

Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir
(La Fontaine.)

ni aux phrases dans lesquelles ce complément est rappelé par un pronom :

Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te *les* ai sur l'heure et sans peine accordées.
(Corneille.)

5° La *Répétition* consiste à employer plusieurs fois le même mot pour attirer l'attention et pour insister sur une idée.

Toutes trois à présent *pleurent* de compagnie;
Car qu'une femme *pleure*, une autre *pleurera*,
Et toutes *pleureront* tant qu'il en survivendra.
(Destouches.)

Il *compilait*, *compilait*, *compilait*,
On le voyait sans cesse *écrire*, *écrire*.
(Voltaire.)

Guillot *dormait* alors profondément,
Son chien *dormait* aussi, comme aussi sa mamette.
La plupart des brebis *dormaient* pareillement.
(La Fontaine.)

L'argent, *l'argent*, dit-on, sans lui tout est stérile :
La vertu sans *argent* n'est qu'un meuble inutile;
L'argent en honnête homme érige un scélérat;
L'argent seul au palais peut faire un magistrat.
(Boileau.)

La répétition n'est quelquefois qu'un simple ornement de style :

Trop sentir, *c'est* bien souvent se taire,
C'est refuser du chant l'aimable guérison,
C'est vouloir dans son cœur tout un deuil volontaire,
C'est enchaîner sa lampe aux murs de sa prison.
(Sainte-Beuve.)

Mais, le plus souvent, cette figure est l'expression d'une passion quelconque. C'est l'indignation qui fait dire à Achille :

Je n'y vais que pour *vous*, barbare que vous êtes;
Pour *vous* à qui des Grecs moi seul je ne dois rien;
Vous que j'ai fait nommer et leur chef et le mien;
Vous que mon bras vengeait dans Lesbos enflammée
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
(Racine.)

C'est la crainte qui fait dire à Mentor, quand il retrouve Télémaque dans l'île de Calypso :

« *Fuyez, fuyez, hâtez-vous de fuir!* »

La colère inspire cette boutade à un personnage de Molière :

« Je le trouve *détestable*, morbleu! du dernier *détestable*, ce qu'on appelle *détestable*. »

C'est la passion politique qui vit dans ces vers d'un poète moderne :

C'est la *haine*, ô Marco, la dernière vertu
Qu'il faille au moins sauver chez ce peuple abattu;
La *haine*, de l'amour compagne inséparable,
La *haine* qu'à ses fils, de son sein chaste et fier,
Doit verser l'Italie en aiguisant le fer.
(V. de Laprade.)

6° La *Connexion* multiplie les conjonctions :

On égorge à la fois les enfants, les vieillards,
Et la sœur *et* le frère,
Et la fille *et* la mère,
Le fils dans les bras de son père!
(Racine.)

Mais tout dort, *et* l'armée, *et* les vents, *et* Neptune...
(Racine.)

Et la terre, *et* le fleuve, *et* leur flotte, *et* le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
(Corneille.)

7° La *Disjonction*, au contraire, supprime les particules conjonctives :

Adieu, tu peux partir. Je demeure en Épire;
Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire,
A ma famille.
(Racine.)

On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille. (*Id.*)

Je deviens parricide, assassin, sacrilége. (*Id.*)

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée. (Corneille.)

Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant.
(Boileau.)

8° La *Gradation* dispose les mots selon leur degré de force, de manière que le sens aille en prenant toujours une nouvelle force. Elle est ascendante ou descendante, selon qu'on veut insister sur le plus ou sur le moins :

Presse, pleure, gémis, peins-lui Phèdre mourante.
(Racine.)

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie?
— Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie.
(*Id.*)

Un seul mot, un soupir, un coup d'œil nous trahit.
(Voltaire.)

Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.
(La Fontaine.)

... Il se vantait d'être
En éloquence si grand maître
Qu'il rendrait disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud.
Oui, messieurs, un lourdaud, un animal, un âne.
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
Je le rendrai maître passé,
Et veux qu'il porte la soutane. (*Id.*)

La gradation est défectueuse chaque fois qu'elle n'est qu'une accumulation de mots dont chacun n'ajoute point une idée suffisante aux précédents; telle est cette phrase :

« Nous ne devons nous attendre qu'à être *conspués*, *moqués*, *sifflés*, *persiflés*, *calomniés*, *persécutés*, pour l'amour de la liberté. » (Timon.)

9° L'*Apposition* donne aux substantifs le rôle d'épithètes :

C'est dans un faible objet, *imperceptible ouvrage*,
Que l'art de l'ouvrier me frappe davantage.
(Louis Racine.)

Sa beauté méprisée, *impardonnable offense*. (Segrais.)

La vile oisiveté, *fille de la misère*,
A ton ombre en tous lieux se traînait lentement.
(A. de Musset.)

Homme heureux, jeune encor, tu récoltes la gloire,
Cette plante tardive, amante des tombeaux.
(*Id.*)

10° L'*Énallage* substitue un temps à un autre temps, un mode à un autre mode :

Le porc à s'engraisser coûtera peu de son :
Il *était*, quand je l'*eus*, de grosseur raisonnable
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il *est*, une vache et son veau?
(La Fontaine.)

Digitized by Google

11° La *Parenthèse* interrompt une phrase pour jeter au milieu une phrase incidente :

Peut-être que n'ayant pour se désennuyer
Qu'un livre (*c'est le cœur humain que je veux dire*),
Il avait su trop tôt et trop avant y lire.
(A. de Musset.)

12° L'*Onomatopée* imite par les mots le son des objets qu'ils représentent :

« L'essieu *crie et se rompt*... (Racine.)

Glouglou, tictac, cliquetis, etc., sont autant d'onomatopées.

13° La *Paranomase* rapproche les mots de sens différent et de sens analogue ; c'est une sorte de calembour :

Je suis son mari, et *mari très-marri*. (Molière.)

14° L'*Anacoluthe* sacrifie à la vivacité de la phrase les règles ordinaires de la construction :

« Après s'être sauvée des flots, une autre tempête lui fut presque fatale. » (Bossuet.)

Nous terminerons ici cette énumération de figures, qu'il nous serait facile de prolonger encore, car nous sommes loin d'avoir épuisé la longue liste que les rhéteurs ont dressée des diverses formes du langage. Ils ont multiplié les distinctions, et il ne serait ni intéressant, ni utile de les suivre dans les minutieux détails où ils se complaisent. Nous avons voulu seulement indiquer les figures qui sont réellement d'un usage fréquent, et que doit connaître tout homme de goût, soit pour les employer lui-même au besoin, soit pour s'en rendre compte quand il les rencontre dans ses lectures. V. CHAUVIN.

LA TERRE ET L'HOMME

OU

LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

Par ARNOLD GUYOT
Professeur de géographie et d'histoire à Neuchâtel (Suisse)

CHAPITRE XI

DISTRIBUTION DES PLUIES DANS CHAQUE CONTINENT

§ 1er. *Pluies de l'Amérique méridionale.*
§ 2. *Pluies de l'Amérique septentrionale.*
§ 3. *Pluies de l'Afrique.*
§ 4. *Pluies de l'Europe.*
§ 5. *Pluies de l'Asie.*
§ 6. *Pluies de l'Australie.*
§ 7. *Contrastes.*
§ 8. *Le climat maritime est le meilleur.*

§ 1er. Si l'influence des chaînes de montagnes et des plateaux est aussi considérable dans les cas particuliers que nous venons de citer, le même phénomène doit se manifester sur une grande échelle pour chaque continent pris séparément et pour chacun des deux mondes. Nous avons préalablement déterminé une loi générale de la distribution des reliefs; il doit y avoir là une répercussion de cette loi, dont l'importance sera manifestée dans la distribution des eaux pluviales et du climat. Nous commencerons donc par chercher l'explication de l'effet produit, dans chaque continent, par la disposition particulière de ses chaînes de montagnes, de ses plateaux et de ses plaines, sur les vents maritimes qui y apportent les pluies et l'adoucissement de la température.

Il convient que nous donnions le pas au nouveau monde, dont la simplicité de structure rendra notre étude plus facile.

Les traits fondamentaux de la structure de l'Amérique sont la longue et haute barrière des Andes et des montagnes Rocheuses, qui s'étendent presque d'un pôle à l'autre, le long de la côte occidentale des deux continents, tandis que l'on découvre à l'est de vastes plaines coupées çà et là par des chaînes de médiocre élévation. Voyons premièrement quel est l'effet de cette disposition sur le climat des deux continents.

Dans l'Amérique méridionale, dont la masse est située sous le ciel des Tropiques, cette disposition assure au continent un copieux supplément d'humidité. Les plaines de l'est sont ouvertes au vent alizé de l'Atlantique, qui les traverse sans obstacle et leur apporte les vapeurs de l'Océan. Les chaînes secondaires du Brésil et de la Guyane, de 5 à 7000 pieds d'altitude, ne s'élèvent pas assez haut pour le pouvoir arrêter; le seul effet qu'elles produisent est de suppléer aux pluies en augmentant l'irrigation du pays. L'Orénoque et les bas tributaires de l'Amazone, le Tocantin, le San-Francisco et beaucoup d'autres descendus des pentes de ces montagnes, en sont la preuve. Mais il n'en est pas de même pour les Andes. Cette chaîne, dont les crêtes et les sommets s'élèvent dans les régions de la neige éternelle, forment par leur élévation et leur continuité un obstacle invincible contre tous les vents humides de l'est, et les vapeurs de l'Atlantique, après avoir traversé les plateaux du Brésil oriental, s'accumulent, se condensent et finissent par retomber sur le versant de l'est. Toute cette région, s'étendant au pied des Andes, est une des mieux arrosées du globe. En effet, on voit sortir de ces pentes d'immenses cours d'eau, le Maranon, le roi des fleuves terrestres, avec ses principaux affluents, l'Ucayali, le Purus, le Madeira et tant d'autres, auxquels il ne manque que de couler à travers des pays plus civilisés, pour rivaliser d'importance avec le Nil, le Gange et le Mississipi.

Mais le cas est tout différent sur l'autre versant des Andes, où le vent alizé ni ses vapeurs ne peuvent arriver. La côte de l'océan Pacifique, depuis Punta Parina jusqu'au tropique, de l'équateur au Chili, est rarement rafraîchie par les eaux du ciel. Privées des vapeurs de l'Atlantique par la chaîne des Andes, ces contrées voient passer au-dessus d'elles celles du Pacifique, entraînées par le vent alizé, dirigeant sa course sans les favoriser même d'une brise accidentelle. Elles sont arides et désertes, et bien que situées sur le bord de la mer, en vue des flots, elles sont réduites à envier les régions voisines situées au cœur du continent, et cependant plus favorisées qu'elles par l'Océan. Ainsi sous la même latitude, sous le même Tropique, où le phénomène général est si régulier, les deux versants des Andes possèdent des climats très-différents. Sur l'un croît une riche végétation,

Digitized by Google

sur l'autre le sol stérile et desséché se couvre avec peine de quelques maigres arbustes. Les Andes séparent ces climats par une ligne de démarcation très-visible et témoignent fortement du rôle important joué dans le climat par les chaînes de montagnes, considérées dans leurs rapports avec les vents dominants.

Les limites de la région aride ne sont cependant pas où l'on penserait les trouver au premier abord; or, cette question vient se poser tout naturellement : Pourquoi la même cause n'empêche-t-elle pas les pluies de venir arroser les côtes du Pérou, situées sous l'équateur, et celles de la Nouvelle-Grenade? La raison de cette différence tient d'abord à ce que la dépression des Cordilères vers le nord laisse passer au-dessus d'elles le vent alizé, qui peut atteindre ainsi la côte occidentale ; et surtout à la zone des calmes, dans laquelle l'influence de ce vent est à peu près nulle, et où presque chaque jour des pluies d'orage apportent en maint endroit les vapeurs de l'Océan. L'action des Andes est alors neutralisée.

Il n'en est point de même vers le sud. Là, non-seulement la chaîne des Andes est continue, mais encore elle forme dans le Pérou méridional et dans la Bolivie la plus spacieuse et la plus haute terrasse de la chaîne entière, empêchant toute communication entre les deux versants. De plus, nous sommes là près des Tropiques, et les régions environnantes reçoivent une faible quantité d'eau pluviale, comme nous le comprendrons par la suite. Le vent alizé du sud-est commence, en effet, à y souffler, et, à partir de cet endroit, le ciel redevient serein. Le vent alizé supérieur, ou de retour, ne s'abaissant que plus loin, vers le sud, les causes condensatrices de la vapeur manquent, et la sécheresse du climat en est la conséquence inévitable. C'est seulement à une grande distance de l'équateur, où le vent alizé commence à s'abaisser, que commence le conflit des vents, et avec lui les pluies qui en sont l'effet. Ainsi, sur la côte de Bolivie, au sud du golfe d'Arica, les deux influences desséchantes (l'exclusion des vents humides de l'est par les Andes et celle des vapeurs océaniques par le vent alizé), s'unissent pour causer une aridité presque absolue dans le long désert d'Atacama, qui borde les côtes près du Chili. Dans ce dernier pays, où l'on ressent l'influence du vent alizé du nord-ouest, ou de retour, les pluies recommencent et augmentent graduellement à mesure qu'on s'approche du sud.

Dans cette partie de l'Amérique méridionale, située au delà des Tropiques, la position des Andes et des plaines de l'est produit l'effet opposé. Les vapeurs du Pacifique ne peuvent arriver jusqu'à ces plaines. Le vent alizé nord-ouest de retour, soit qu'il regagne les couches inférieures de l'atmosphère, soit qu'il franchisse les Andes pour atteindre le versant occidental du continent, est privé de ses vapeurs avant que de souffler sur les plaines du Paraguay et des Pampas. De là ce violent vent d'ouest, appelé *Pampero* à Buenos-Ayres, et qui n'amène sur la côte que des nuages de poussière ramassés dans les plaines arides qu'il a traversées. La côte occidentale, au contraire, reçoit, avec le vent alizé nord-ouest de retour, les vapeurs de l'Océan pacifique. Le Chili a des pluies en hiver lorsque le vent du nord-ouest atteint le tropique. Plus au sud, les vents maritimes fournissent leur contingent et amènent à tout le sud de l'Amérique des pluies continuelles comme celles des régions tempérées. La Terre de Feu, le Cap Horn, au point de rencontre des vents maritimes, sont incessamment baignés de pluies ou couverts de neige; et l'exactitude de la sombre description donnée par Forster de ce climat a été confirmée par tous ceux qui, depuis, ont traversé cette région inhospitalière, désolée par les brumes et les tempêtes.

§ 2. Dans l'Amérique septentrionale, une disposition analogue des reliefs et des courants atmosphériques produirait une sécheresse semblable à celle des plaines de la Plata et des Pampas, si la profonde échancrure du golfe du Mexique n'ouvrait tout le sud de ce continent aux vents humides des tropiques. Au lieu de venir de l'intérieur du continent, ou de franchir une haute chaîne de montagnes, comme cela a lieu dans les régions tempérées de l'Amérique méridionale, le vent alizé sud-ouest de retour vient directement de la mer, apportant avec lui une cargaison de vapeurs. Il arrose copieusement, dans sa course, la région entière de l'Atlantique et le revers occidental des Alleghanys; la vallée du Mississipi en éprouve de même l'heureuse influence, bien qu'à un moindre degré. Vers le nord, dans l'intérieur, les vents polaires semblent avoir établi leur empire, et l'humidité y est moins générale. C'est ainsi que l'Amérique septentrionale est plus favorisée par les pluies qu'on ne pourrait l'attendre de sa situation, relativement au vent de retour de l'équateur et d'après son caractère spécial en tant que continent.

Le long de la côte occidentale, depuis le Mexique jusqu'au 60° de latitude septentrionale, nous trouvons à peu près la même succession de climats que dans l'Amérique du sud, sous des latitudes correspondantes. Entre les Tropiques, sur le revers oriental du haut plateau du Mexique, que ne peut atteindre le vent alizé de l'Atlantique, la sécheresse règne comme sur la côte du Pérou. Dans la région où le vent alizé de sud-ouest se fait à peine sentir, les pluies sont médiocres, et, sur le plateau élevé de la Californie, elles sont fort rares. De même que le Chili, l'Orégon a des pluies d'hiver, qui indiquent l'affaiblissement du vent alizé supérieur; les mêmes vents semblent aussi pénétrer jusqu'aux montagnes Rocheuses, à l'est desquelles les pluies sont aussi fréquentes en hiver. Là se trouvent les sources du Missouri. Plus au nord, dans l'Amérique russe, à l'endroit où la côte s'enfonce et forme une baie profonde, le vent du sud-ouest frappe la côte, produit des pluies abondantes et presque continuelles, un climat égal et tempéré et une navigation presque semblable à celle des côtes d'Écosse et de Norwége.

Les recherches auxquelles nous venons de nous livrer touchant la distribution des pluies dans les deux Amériques, montrent l'influence de la direction des hautes chaînes, et de leur situation sur la côte occidentale du continent. Cette influence est immense. Placez les Andes sur les rivages de l'Atlantique, et le vent alizé de l'Océan sera arrêté ou desséché; le plateau du Brésil et les vastes plaines de l'Amazone ne

Digitized by Google

seront plus qu'un désert. L'exubérance de végétation des forêts vierges, qui constitue aujourd'hui le caractère de ces contrées, disparaîtrait sans retour.

Si les montagnes Rocheuses étaient à l'est de l'Amérique septentrionale, et les plaines du Mississipi ouvertes aux vents du sud-ouest de l'océan Pacifique, le climat deviendrait plus doux et plus égal, et ces plaines seraient mieux arrosées que présentement; mais quelles seraient alors les destinées de ce continent, s'il était nécessaire, en venant de l'Atlantique, de traverser des plateaux déserts comme ceux de la Californie, avec leurs hautes rangées de montagnes, pour atteindre le Mississipi? Où en seraient les importantes relations avec l'ancien monde, si l'Amérique, détournant ses regards des nations civilisées, en était réduite à considérer seulement l'océan Pacifique et la Chine?

§ 3. Si maintenant nous dirigeons notre attention vers l'ancien monde, nous trouvons la même réciprocité d'influence des formes du relief et des vents dominants.

L'Afrique intertropicale et la plus grande partie du revers oriental de ce continent nous présentent deux régions très-inégalement pourvues d'eaux pluviales. Au nord de l'équateur, les terres sont moins ramassées et les plateaux plus isolés les uns des autres. L'Abyssinie est éloignée de Mandara, et Mandara ne l'est pas moins des montagnes de Kong. La côte, depuis le cap Guardafui jusqu'au Zanguebar, est médiocrement élevée, ce qui donne au vent d'est de l'océan Indien la facilité de pénétrer dans l'intérieur et d'arroser une vaste étendue de territoire. Les côtes de Sénégambie et de Guinée sont situées dans la région des calmes, au point de rencontre des deux vents alizés, et elles doivent à cette circonstance leurs pluies abondantes, leur climat humide et fertile, mais perfide et fatal à l'homme du nord.

Au sud de l'équateur, les plateaux sont continus, mais au lieu d'être situées dans l'ouest comme en Amérique, les hautes terres sont à l'est; près de la côte orientale s'élèvent des hauteurs qui vont probablement rejoindre la chaîne des Lupata. Cette chaîne arrête en effet les vapeurs; les pluies sont partout abondantes sur le versant oriental, depuis le cap Guardafui jusqu'au cap de Bonne-Espérance, tandis que les vastes plateaux qui s'étendent à l'ouest jusqu'aux côtes du Congo semblent, pour le présent et aussi loin que nos recherches ont pu s'étendre, stériles et desséchés, et cela, sous la même latitude que les plaines de l'Amazone et du Brésil, inondées chaque année par des torrents d'eau. Le contraste est complet, et nous ne pouvons l'attribuer qu'à la cause énoncée précédemment.

La région du cap de Bonne-Espérance est arrosée au sud-est, durant l'été, par les vents de l'océan Indien. Mais, sur le versant occidental, le climat est sec, excepté sur quelques points où l'Atlantique envoie des pluies automnales et d'hiver.

Au nord du continent, le Sahara ferme, vers l'est, tout accès aux vents; sa situation intertropicale et son sol contribuent plus que toute autre chose au manque de pluie, qui en fait un des déserts les plus complets du monde.

ACCOYER.

EXERCICES

POUR UNE DEUXIÈME ANNÉE D'ARITHMÉTIQUE

I. *Le prix moyen du quintal de houille étant de* 1f18, *on demande la valeur des houilles extraites en* 1863, *dont la quantité s'est élevée à* 100 *millions de quintaux. On demande, en outre, le prix moyen d'un boisseau de houille de la contenance d'un double décalitre. Il faut savoir que, à poids égal, le volume de la houille est à celui de l'eau comme* 1 *est à* 1,3.

SOLUTION. Prix de la houille extraite en 1863 :

$$100\,000\,000 \times 1{,}18 = 118\,000\,000 \text{ de francs.}$$

Cherchons le volume de cette houille :

1 kilogr. d'eau occupe un décimètre cube.

1 kilogr. de houille occupe x décimètres cubes.

Le volume de la houille est à celui de l'eau comme 1 est à 1,3. Donc :

$$\frac{x}{1} = \frac{1}{1{,}3}, \text{ d'où } x = \frac{1}{1{,}3} \text{ décim. cube.}$$

Ainsi, 1 kilogr. de houille occupe $\frac{1}{1{,}3}$ décim. cube.

1 quintal, ou 100 kilogr., occupe donc $\frac{100}{1{,}3}$ d. c.

100 millions de quintaux occupent

$$\frac{10\,000\,000\,000}{1{,}3} = 7\,692\,307\,692 \text{ déc. c. ou litres.}$$

1 double-décalitre contient 20 litres.

La houille extraite contient donc

$$\frac{7\,692\,307\,692}{20} = 384\,615\,384 \text{ d.-déc. ou boisseaux.}$$

Prix du boisseau :

$$\frac{118\,000\,000}{384\,615\,384} = 0^f31\ldots$$

II. *La production de la fonte en* 1863 *a donné* 11 800 000 *quintaux métriques valant* 143 000 000 *de francs; et, en* 1862, 10 530 000 *quintaux valant* 135 000 000 *de francs. Quelle a été la différence des prix du kilogramme de fonte pendant ces deux années, et la proportion d'augmentation ou de diminution du prix?*

SOLUTION. Rappelons-nous toujours que le quintal vaut 100 kilos, et, par suite, que 11 800 000 quintaux valent 1 180 000 000 kilogr.

Prix du kilogramme de fonte en 1863 :

$$\frac{143\,000\,000}{1\,180\,000\,000} = \frac{143}{1\,180} = 0^f12118\ldots$$

Prix du kilogramme de fonte en 1862 :

$$\frac{135\,000\,000}{1\,053\,000\,000} = \frac{135}{1\,053} = 0^f12820\ldots$$

Différence : $0{,}12820 - 0{,}12118 = 0^f00702$.

Le nombre $0^f007\ldots$ est moindre que 0^f01 ou 1 centime. Mais, d'autre part, il est plus grand que

$$0^f005 = \frac{5}{10} \text{ de centime ou } \frac{1}{2} \text{ centime.}$$

Digitized by Google

Ainsi, de 1862 à 1863, le prix du kilogramme de fonte a diminué d'un peu plus d'un *demi-centime*.

Le rapport de cette diminution est égal à

$$\frac{0,00702}{0,12820} = \frac{702}{12820} = \frac{351}{6410}$$

La dernière de ces fractions est très-peu différente de

$$\frac{300}{6000} = \frac{3}{60} = \frac{1}{20}$$

La diminution a donc été d'*un vingtième* du prix de 1862.

III. *Les quantités de fer fabriqué en* 1863 *et en* 1862 *sont :*

pour 1863 7 055 000 *quintaux valant* 192 318 000 *fr.*
pour 1862 7 005 000 *quintaux valant* 183 080 000 *fr.*

On demande le prix moyen du quintal de fer pendant ces deux années.

SOLUTION. Total du fer fabriqué pendant les deux années :

$$7\,055\,000 + 7\,005\,000 = 14\,060\,000 \text{ quintaux.}$$

Prix total :

$$192\,318\,000 + 183\,080\,000 = 375\,398\,000 \text{ francs.}$$

Prix moyen du quintal :

$$\frac{375\,398\,000}{14\,060\,000} = 26^{f}69\ldots$$

TH. NICOLLE.

DEUXIÈME PARTIE

VARIÉTÉS

POÉSIE

Inauguration de Notre-Dame-de-la-Garde

Sur la sainte colline,
Une vierge divine
Sourit
Et dit :

« Ma ville de Marseille,
Tes joyeux matelots,
Peuvent braver les flots,
Car je prête l'oreille
Aux vœux
Pieux.

» Je veux que les étoiles
Guident aux lointains horizons
Tes innombrables pavillons,
Et que le ciel mêle à les voiles
Son pur
Azur.

» Un rayon de lumière,
Parti de l'Orient,
Annonce l'astre bienfaisant
Qui ranime la terre entière,
Et luit
Sans bruit.

» Marseille pacifique,
Ton auréole brillera
Tant que ton peuple gardera,
Dans sa nouvelle basilique,
Sa foi
En moi. »

SEIGNORET.

ÉNIGMES NOUVELLES

Le mot de la dix-huitième énigme est le tableau de *Léonidas aux Thermopyles* (beaux-arts.)

QUESTIONNAIRE

— *Dites quelques mots du combat des Thermopyles, mais, auparavant, dites ce qu'il faut entendre par le mot* Thermopyles.

Cet mot signifie *Portes chaudes*, parce qu'on trouvait dans le voisinage des sources d'eau chaude. Ce défilé, situé entre la Thessalie et la Loeride, est appelé aujourd'hui *Lycostomos*, bouche du loup. Il a sept kilomètres environ de longueur; sa largeur, du temps des Grecs, n'était que de cinquante à soixante mètres. A la tête du détroit était le bourg d'Alpénus; plus au sud, le bourg d'Anthéla. C'est près d'Anthéla que Léonidas plaça son armée, et rétablit un mur construit autrefois par les Phocéens.

Les dispositions étaient à peine achevées (480 av. J.-C.), que l'on vit l'armée de Xerxès couvrir la plaine de ses tentes. Aussitôt Léonidas sort du retranchement et donne le signal du combat, qui se prolongea jusqu'à la nuit. Le lendemain, le combat recommença. Instruit que les Perses avaient passé la montagne, Léonidas, se dispose à la plus hardie des entreprises. Il fait prendre à ses troupes un léger repas, puis tous se précipitent dans le camp des Perses, pénétrent jusqu'à la tente du roi, et se rassasient de carnage. Léonidas tomba sous une grêle de traits. Pour le reste, lisez le *Voyage d'Anacharsis*, section II de la partie II. (*Introduction.*)

— *De qui est le tableau?*

De J.-L. David, un des chefs de l'école française, né en 1750, mort en exil, à Bruxelles, en 1825. Parmi les admirables toiles de ce peintre, on cite le *Serment du Jeu de Paume, Brutus, les Horaces, l'Enlèvement des Sabines, le Couronnement de l'empereur Napoléon Ier, la Distribution des aigles, Léonidas aux Thermopyles*, etc.

— *De quelle grande pensée paraît il occupé?*

Dès qu'il eut appris le choix de la diète, Léonidas prévit sa destinée et s'y soumit avec la plus noble résignation. « Notre devoir, disait-il aux Ephorés, qui lui représentaient le petit nombre de ses soldats, est de défendre le passage; notre résolution d'y périr. » Tout confirma dans ses actions cette courageuse détermination. En faisant prendre un repas frugal à sa troupe, il ajouta : « Nous en prendrons bientôt un autre chez Pluton. » On comprend, en voyant le tableau, que c'est la pensée héroïque de Léonidas que le peintre a heureusement exprimée.

— *Quelles furent les propositions que lui fit Xerxès?*

Il écrivit à Léonidas : « Si tu veux te soumettre, je te donnerai l'empire de la Grèce. » Léonidas répondit : « J'aime mieux mourir pour ma patrie que de l'asservir. » Une seconde lettre du roi ne contenait que ces mots : « Rends-moi tes armes. » Le héros grec écrivit au-dessous : « Viens les prendre! »

— *En quelle termes les jeunes gens refusèrent ils la commission que Léonidas voulait leur donner pour les magistrats de Sparte?*

« Nous ne sommes pas ici pour porter des ordres; nous sommes venus pour combattre. »

Digitized by Google

DIX-NEUVIÈME ÉNIGME

Sur la colline qu'habitait Orphée à son retour des enfers, s'étendait une plaine spacieuse couverte d'un gazon épars; mais elle manquait d'ombrage. Quand l'époux d'Eurydice s'y fut assis, l'ombrage vint de lui-même couvrir cette plaine; les arbres s'y rendirent en foule. Je parus au milieu de cette verdoyante troupe. J'étais arbre alors; autrefois j'étais un jeune homme cher au dieu dont les mains manient également l'arc et la lyre.

Vous brûlez du désir de savoir cette histoire merveilleuse; je vais vous la dire dans toute sa simplicité.

Il y avait dans les campagnes de Carthée, dans une île aux frais ombrages, un cerf depuis longtemps consacré aux nymphes. Son bois s'élevait avec grâce sur sa tête; un collier de diamants pendait à son cou, et de petites lames d'argent s'agitaient sur son front et suivaient tous ses mouvements. Ce charmant animal, dépouillant sa timidité naturelle, fréquentait les maisons des habitants, présentait son cou à caresser à des mains qu'il ne connaissait pas. Il m'était plus cher que tous les autres. J'étais le plus beau des habitants de l'île; j'aimais à le conduire à de nouveaux pâturages, en le guidant avec un cordon de pourpre. L'été vint. Un jour le soleil avait déjà parcouru le milieu de sa course. Le Cancer aux bras recourbés, recevait les vapeurs abondantes attirées par le brillant Phébus. Le cerf, fatigué, couché sur un gazon épars, respirait le frais à l'ombre d'un arbre. Je ne sais quel dieu troubla mes esprits, et je le perçai imprudemment d'un coup de javelot; il mourut, hélas! et je résolus de mourir aussi.

Que ne me dit pas le dieu, fils de Jupiter et de Latoïde, pour me consoler!... Je gémis et ne demandai aux dieux pour unique et dernière faveur que de me permettre de pleurer éternellement.

Après des flots de larmes versées, mon corps, épuisé de sang, prit une couleur verte; mes cheveux, qui pendaient sur mon front aussi blanc que la neige, se hérissèrent, ma tête se durcit, et je regarde encore le ciel et les astres. Je fus pleuré par le dieu, qui m'aimait. « Je te regretterai toujours, s'écria-t-il, tu pleureras les autres, et tu seras présent à tous les deuils. »

P. T. L.

L'ESPRIT DES GRANDS ÉCRIVAINS DU XIXe SIÈCLE

Par L.-J. LARCHER

CHATEAUBRIAND

— SUITE —

POÈTES. — Les grands poètes ont été souvent de grands écrivains en prose; qui peut le plus peut le moins : mais les bons écrivains en prose ont été presque toujours de méchants poètes. La difficulté est de déterminer, lorsqu'on écrit aussi facilement en prose qu'en vers et en vers qu'en prose, si la nature vous avait fait poète d'abord et prosateur ensuite, ou prosateur en premier lieu et poète après.

Si vous avez écrit plus de vers que de prose, ou plus de prose que de vers, on vous range dans la catégorie des écrivains en vers ou en prose, d'après le nombre et le succès de vos ouvrages.

POSTÉRITÉ. — La postérité n'est pas aussi équitable dans ses arrêts qu'on le dit; il y a des passions, des engouements, des erreurs de proximité. Quand la postérité admire sans restriction, elle est scandalisée que les contemporains de l'homme admiré n'eussent pas de cet homme l'idée qu'elle en a. Cela s'explique pourtant : les choses qui blessaient dans ce personnage sont passées; ses infirmités sont mortes avec lui; il n'est resté de ce qu'il fut que sa vie impérissable; mais le mal qu'il causa n'en est pas moins réel; mal en soi-même et dans son essence, mal surtout pour ceux qui l'ont supporté.

RELIGION. — La religion chrétienne est un vent céleste qui enfle les voiles de la vertu, et multiplie les orages de la conscience autour du vice.

RELIGIONS — Les religions naissent de nos craintes et de nos faiblesses, s'agrandissent dans le fanatisme et meurent dans l'indifférence.

RENOMMÉE. — Il y a une renommée échappée spontanément des talents, et dont la mort augmente l'éclat en arrêtant les talents dans la jeunesse; il y a une autre renommée, produit de l'âge, fille tardive du temps; non grande par elle-même, elle l'est par les révolutions au milieu desquelles le hasard l'a placée. Le porteur de cette renommée, à force d'être, se mêle à tout; son nom devient l'enseigne ou le drapeau de tout.

RÊVERIE. — ..... Après le souper, je me suis assis à l'écart sur la rive; on n'entendait que le bruit du flux et du reflux du lac, prolongé le long des grèves; des mouches luisantes brillaient dans l'ombre, et s'éclipsaient lorsqu'elles passaient sous les rayons de la lune. Je suis tombé dans cette espèce de rêverie connue de tous les voyageurs : nul souvenir distinct de moi ne me restait; je me sentais vivre comme partie du grand tout, et végéter avec les arbres et les fleurs. C'est peut-être la disposition la plus douce de l'homme, car, alors même qu'il est heureux, il y a dans nos plaisirs un fond d'amertume, un je ne sais quoi qu'on ne pourrait appeler la tristesse du bonheur. La rêverie du voyageur est une sorte de plénitude de cœur et de vide de tête, qui vous laisse jouir en repos de votre existence : c'est par la pensée que nous troublons la félicité que Dieu nous donne: l'âme est paisible; l'esprit est inquiet.

SCIENCES. — Les sciences, selon les temps, sont filles ou mères de la liberté.

SENS COMMUN. — Le sens commun est une chose plus rare que son nom ne semble l'indiquer.

SENTIMENTS. — Il y a de certains sentiments et de certains styles qui sont pour ainsi dire contagieux, et qui (si l'on nous pardonne l'expression) teignent de leurs couleurs tous les esprits. C'est à la fois un bien et un mal : un mal en ce que cela dégoûte l'écrivain dont on fane la fraîcheur, et dont on rend l'originalité vulgaire; un bien quand cela sert à répandre des vérités utiles.

PARIS. — IMPRIMERIE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Digitized by Google

6e Année — 2e SEMESTRE — 19 JUIN 1864 — Numéro 34

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

SOMMAIRE. — Cours de dictées élémentaires. — Dictée analytique. — Études syntaxiques. — Narration française. — Sujets de style avec sommaires raisonnés. — Compositions tirées de l'histoire de France. — Traité complet et raisonné d'analyse grammaticale. — Cours pratique d'analyse, littéraire. — Cours de philosophie élémentaire. — Dictionnaire des matières commerciales. — Exercices pour une deuxième année d'arithmétique. — Cours élémentaire d'archéologie. — Poésie : Le Chien et le Renard. — L'Esprit des grands écrivains du XIXe siècle. — Anecdotes grammaticales, littéraires, etc. — Petite correspondance.

PREMIÈRE PARTIE

ENSEIGNEMENT

COURS DE DICTÉES ÉLÉMENTAIRES

Légende des deux frères

Jérusalem était un champ labouré. Deux frères possédaient la partie de terrain où s'élève aujourd'hui le temple. L'un de ces frères était marié et avait plusieurs enfants; l'autre était seul; ils cultivaient en commun le champ qu'ils avaient reçu en héritage. Le temps de la moisson venu, les deux frères lièrent leurs gerbes et en firent deux tas égaux qu'ils laissèrent sur le champ. Pendant la nuit, celui des deux frères qui n'était pas marié, eut une bonne pensée; il se dit à lui-même : Mon frère a une femme et des enfants à nourrir, il n'est pas juste que ma part soit aussi forte que la sienne; allons, prenons de mon tas quelques gerbes que j'ajouterai secrètement aux siennes, il ne s'en apercevra pas et ne pourra ainsi le refuser. Et il fit comme il avait pensé. La même nuit, l'autre frère s'éveilla et dit à sa femme : Mon frère est jeune; il vit seul et sans compagne; il n'a personne pour l'assister dans son travail et pour le consoler de ses fatigues; il n'est pas juste que nous prenions du champ commun autant de gerbes que lui; levons-nous, allons et portons secrètement à son tas un certain nombre de gerbes; il ne s'en apercevra pas demain et ne pourra ainsi le refuser. Et ils firent comme ils avaient pensé. Le lendemain, chacun des frères se rendit au champ, et fut bien surpris de voir que les deux tas étaient toujours pareils; ni l'un ni l'autre ne pouvaient intérieurement se rendre compte de ce prodige; ils firent de même pendant plusieurs nuits de suite; mais comme chacun d'eux portait au tas de son frère le même nombre de gerbes, les tas demeuraient toujours égaux, jusqu'à ce qu'une nuit, tous deux s'étant mis en sentinelle pour approfondir la cause de ce mystère, ils se rencontrèrent portant chacun les gerbes qu'ils se destinaient mutuellement. Or, le lieu où une si bonne pensée était venue à la fois et si persévéramment à deux hommes devait être une place agréable à Dieu, et les hommes la bénirent et la choisirent pour y bâtir une maison de Dieu.

SYNTAXE DU PARTICIPE

Le Livre de Job

Vous que les souffrances ont éprouvés, vous qui pleurez sur les enfants et les amis que vous avez perdus, vous que la fortune a frappés de ses coups imprévus, vous encore qui tenez impatiemment à la place que la société vous a faite et qui murmurez contre la Providence, méditez le livre de Job, et bientôt la consolation et la résignation descendront dans votre cœur. Et vous aussi qui possédez les biens de ce monde, santé, richesses, honneurs, lisez le livre de Job pour vous rappeler la fragilité de ces biens, que vous avez obtenus par tant de peines. Frémissez-en vous-mêmes des épreuves redoutables que vous avez subies pour les conserver, et rachetez, autant qu'il est en vous, les prospérités que Dieu vous a accordées, en devenant meilleurs, plus humains et plus craintifs devant l'Éternel, qui vous a exposés par là à tous les mauvais instincts de la nature humaine. En effet, les vérités les plus fondamentales sont constatées dans ce livre merveilleux, qui prouve notre libre arbitre sous la direction de la conscience que les passions ou les vices ont endormie ou faussée, le mal moral qui nous a envahis, les séductions du vice, les exigences de la vertu et toutes les épreuves qui nous ont épurés, l'orgueil de la révolte en présence des vices glorifiés et triomphants, l'humilité de la soumission en présence de la vertu abattue et tournée en ridicule, ensuite la Providence disposant

Digitized by Google

des biens et des maux suivant les desseins secrets qu'elle a formés en vue de notre amélioration morale, c'est-à-dire toute l'histoire de notre vie, d'où suit invinciblement pour l'accomplissement de la justice divine, au-delà de cette vie passagère, l'immortalité de l'âme et, ce qui en est la conséquence, une récompense pour les bons. Ainsi, dans un drame sublime et sous les formes de la plus haute poésie, ce livre enseigne les mystères les plus profonds de notre condition sur la terre.

QUESTIONNAIRE

SUR LA SYNTAXE DU PARTICIPE (*suite*)

16. Si vous voulez faire entendre que vous n'avez jamais quitté vos parents, direz-vous : *J'ai toujours vécu près de mes parents*, ou *auprès de mes parents?*

17. Vous servirez-vous donc *de près* ou bien de *auprès de*, quand vous voudrez parler de la présence habituelle et non interrompue d'une personne auprès d'une autre personne?

18. Faut-il dire : (*Ils ont essayé de me mettre près de vous*), ou bien (*auprès de vous*)?

19. Donc, faut-il se servir de *près de* ou bien de *auprès de*, lorsque, dans le sens figuré, vous voulez donner la signification de *dans l'esprit, dans l'opinion de quelqu'un?*

20. Peut-on dire : (*La terre n'est qu'un point près du reste de l'univers*), ou bien (*auprès du reste de l'univers*)?

21. Donc, la locution *auprès de* n'a-t-elle pas quelquefois le sens de *en comparaison de?* TH. PHILIPIN.

DICTÉE ANALYTIQUE

— DU NOM —

La Maison de Damon

Qu'elle est riante, nous disait Damon, la maisonnette que je bâtis souvent dans mes rêves! Elle serait située à mi-côte et non loin d'un village. La construction en serait à la fois simple et solide. Je la voudrais entre cour et jardin sur *un terre-plein* (1) assez élevé. Aux deux côtés de la cour s'avanceraient deux petits *corps-de-logis* (2) garnis de leurs *avant-toits* (3). J'y disposerais à droite les *pied-à-terre* (4) des parents, de quelques amis même, et, à gauche, les remises avec les poulaillers. Cette cour enfin aurait pour hôtes les habitants de toutes les *basses-cours* (8), qui l'animeraient de leurs passions et de leurs cris. Quant à la maison elle-même, elle serait bâtie sur cave, et, quoique petite, elle aurait des *contrevents* (5) verts et de grandes fenêtres pour laisser entrer l'air et le soleil. Là, point de ces entresols où l'on a peine à respirer. Le seul et premier étage que j'y ferais ne serait en réalité qu'un *rez-de-chaussée* (9), dont les dispositions intérieures formeraient un petit nombre de pièces grandes et commodes, bien aérées l'été, et bien closes l'hiver. Il donnerait sur une terrasse embellie par des *lauriers-roses* (6); à gauche se verrait une serre bien entretenue, où se feraient les boutures et les semis des plantes destinées aux *plates-bandes* (7); à droite, un berceau serait ombragé par les mille tiges de la clématite odorante, et dans une volière voltigeraient non pas des *oiseaux-mouches* (6), mais tout un peuple de *rouges-gorges* (7), de serins, de *becfigues* (5), de *brins-bleus* (7) et de *becs-fins* (7). (Il y a une suite sous le titre de : *Le Jardin de Damon.*)

DIFFICULTÉS RAISONNÉES

(1) *Pourquoi* TERRE-PLEIN? Parce que l'adjectif *plein* ne se rapporte pas à *terre*; il se rapporte à *lieu* sous-entendu. Ce mot signifie lieu plein de terre; aussi on dit au pluriel : *des terre-pleins* (des lieux pleins de terre).

(2) *Pourquoi* CORPS-DE-LOGIS, REZ-DE-CHAUSSÉE? Parce que, quand les noms composés sont formés de deux noms unis par une préposition et un ou deux traits d'union, le premier nom seul prend la marque du pluriel.

(3) *Pourquoi* AVANT-TOITS? Parce que, quand les noms composés sont formés d'un nom et d'un verbe, ou bien d'un nom et d'une préposition, le nom seul prend la marque du pluriel.

(4) *Pourquoi* PIED-A-TERRE? Parce que ce mot est invariable par exception. Il signifie un logement où l'on ne pose en quelque sorte qu'un pied à terre, où l'on ne vient qu'en passant.

(5) *Pourquoi* CONTREVENTS, BECFIGUES? Parce que ces mots, ainsi qu'une dizaine d'autres, s'écrivaient autrefois en deux parties unies par un trait d'union; ils s'écrivent aujourd'hui comme les mots simples et ne prennent qu'à la fin le signe du pluriel.

(6) *Pourquoi* LAURIERS-ROSES, OISEAUX-MOUCHES? Parce que, quand les noms composés sont formés de deux noms unis par un trait d'union, les deux parties prennent la marque du pluriel.

(7) *Pourquoi* BASSES-COURS, PLATES-BANDES, ROUGES-GORGES, BRINS-BLEUS, BECS-FINS? Parce que, quand les noms composés sont formés d'un nom et d'un adjectif, ou bien d'un adjectif et d'un nom unis par un trait d'union, les deux parties prennent la marque du pluriel.

TH. PHILIPIN.

ÉTUDES SYNTAXIQUES

REMARQUES SUR L'EMPLOI DE QUELQUES VERBES

131. Les verbes neutres qui se conjuguent toujours avec l'auxiliaire *être* sont : *aller, arriver, décéder, devenir, entrer, intervenir, mourir, naître, partir* (dans le sens de départ), *parvenir, provenir, rentrer, repartir* (partir de nouveau), *ressortir* (sortir de nouveau), *rester, revenir, sortir, survenir, venir.* Mais quelques-uns de ces verbes peuvent, dans certains cas, être employés dans le sens actif, comme *sortir un cheval de l'écurie, entrer* et *rentrer du bois;* alors ils se conjuguent avec l'auxiliaire *avoir.* Il y a ensuite des verbes qui, tout en restant neutres, se conjuguent tantôt avec *être*, tantôt avec *avoir*, selon la pensée qu'on veut exprimer. Avec *avoir*, ils expriment l'action seule renfermée dans le temps même de son accomplissement; avec *être*, ils expriment, non-seulement l'action, mais encore l'état prolongé qui en est la suite : *Midi a sonné pendant que je lui parlais. Midi est sonné depuis longtemps. J'ai accouru*, cela peint l'action seule. *Je suis accouru*, j'ai fait l'action d'accourir afin de rester là ensuite au moins quelque temps.

Convenir prend *avoir* quand il signifie plaire, être convenable; il prend *être* quand il veut dire demeurer d'accord, faire une convention.

Échapper prend toujours *être* quand il se dit d'une chose faite par mégarde, par négligence, par défaut d'attention; dans tous les autres sens, même dans celui d'oubli, il suit la règle générale.

Enfin, beaucoup de verbes neutres se conjuguent toujours avec *avoir*, comme *marcher, danser, sauter, rire*, etc. L'usage les fait suffisamment connaître.

132. *Consumer* signifie détruire ou miner lentement, sans aucune idée d'utilité, de besoin satisfait, et plutôt avec une idée de malheur, de souffrance ou de nécessité funeste, il s'emploie aussi comme synonyme

Digitized by Google

de *brûler* lentement; *consommer* présente l'idée de détruire jointe à celle d'utilité.

133. *Espérer que*, suivi d'une proposition qui le complète, demande un futur, qui, toutefois, peut être exprimé par un conditionnel ou par un temps du verbe *aller* ou *devoir* suivi d'un infinitif; quand le sens ne permet pas de mettre ce futur, on remplace *espérer* par *penser, se flatter, voir avec plaisir, avoir lieu de croire que : J'espère que vous réussirez; J'espère qu'il va venir.*

Promettre que demande également un futur; devant un autre temps, on emploie *assurer, certifier*, etc.

Néanmoins, on peut quelquefois négliger cette règle dans le langage très-familier, parce qu'on sous-entend alors un verbe au futur : *J'espère que vous êtes content!* c'est-à-dire J'espère que vous allez reconnaître que vous *êtes* content.

Il faut appliquer la même règle aux expressions *l'espoir que*, la *promesse que*, etc.

134. On remplace quelquefois les temps composés du verbe *aller* par ceux du verbe *être*, et le sens est à peu près le même aux deux premières personnes; mais quand on dit de quelqu'un qu'*il a été à l'église*, cela laisse entendre qu'il n'y est plus, tandis que *il est allé à l'église* peut se dire quand la personne y est encore. Cette substitution du verbe *être* au verbe *aller* n'est plus permise aujourd'hui dans les temps simples, quoique l'Académie l'autorise pour le passé défini quand elle fait connaître la conjugaison du verbe *aller*, sans toutefois confirmer cette autorisation quand elle parle des acceptions que peut prendre le verbe *être*. Ce qui est incontestable, c'est que personne ne dit aujourd'hui *Il fut trouver son père*, pour *Il alla trouver son père*, si ce n'est dans un langage très-familier.

Il semble même qu'on pourrait aujourd'hui poser une nouvelle restriction à cette liberté de remplacer les temps composés d'un verbe par ceux d'un autre, et dire que cette liberté n'existe pas dans les phrases qui ont pour objet principal de faire connaître quelque circonstance de la marche même ou du mouvement. Ainsi, l'on devrait toujours dire : *Nous y sommes allés en voiture, en deux heures, avec beaucoup de fatigue.* Cependant l'usage n'est pas encore bien fixé à cet égard.

135. *Éviter* ne doit jamais avoir de complément indirect répondant à la question *à qui;* il doit alors être remplacé par *épargner : J'ai voulu vous épargner cette peine*, et non *vous l'éviter.*

136. *Ne faire que*, suivi immédiatement d'un infinitif, signifie ne faire rien de plus que ou faire continuellement l'action de; *ne faire que de*, suivi d'un infinitif, veut dire venir de, être tout près de l'action de : *Il ne fait que chanter*, il chante continuellement. *Il ne fit que le toucher du bout des doigts*, il ne fit rien de plus que cela. *Il ne fait que d'arriver*, il vient d'arriver.

137. *Fixer* ne peut jamais être employé dans le sens de regarder fixement. On peut dire : *fixer* son attention, ses yeux sur un objet; on peut dire aussi : *fixer* quelque chose à la muraille, et même *fixer* quelqu'un, pour signifier l'amener à un sentiment, à une volonté fixe; mais si l'on disait à quelqu'un dont le regard fatigue : *Pourquoi me fixez-vous ainsi?* on ferait une faute grossière.

138. *Imposer* peut signifier imprimer du respect, de la crainte; mais pour exprimer l'idée de tromper, faire illusion, mentir, et même celle d'inspirer un respect non mérité, il faut dire *en imposer*. On trouve dans les auteurs beaucoup d'exemples où cette distinction n'est pas observée, mais l'Académie la consacre comme étant conforme au meilleur usage.

On emploie quelquefois le pronom *en* à peu près de la même manière devant le verbe *agir : Il en a bien agi* ou *mal agi avec moi;* c'est une faute, et le pronom *en* doit être supprimé.

139. *Infecter*, c'est répandre une mauvaise odeur, de mauvaises doctrines; *infester*, c'est ravager, piller, occuper en ruinant.

140. *Observer* ne doit jamais avoir de complément indirect répondant à la question *à qui;* on doit alors le remplacer par *faire observer, faire remarquer, dire*. Il ne peut jamais être employé dans le sens de ces expressions.

141. Quand *se rappeler* signifie avoir présent à la mémoire, retrouver dans sa mémoire, et que la chose présente à la mémoire est désignée comme complément, ce complément doit être direct, et ne peut par conséquent jamais être marqué par la préposition *de* exprimée ou implicitement contenue. On doit donc dire : *Je me rappelle bien ce fait, je me le rappelle parfaitement*, et non pas *Je me rappelle de ce fait, je m'en rappelle.* Mais on dirait bien, en parlant d'une épigramme : *Je m'en rappelle les deux derniers vers*, parce que *en* est le complément indirect du substantif *vers*, et non du verbe *se rappeler*.

EXERCICE

Les élèves copieront les phrases suivantes, en choisissant dans chaque parenthèse une des manières de s'exprimer qui sont séparées par une virgule, ou en faisant ce qui est indiqué par des mots en italique.

Ces grosses pluies ont causé de grandes pertes aux fermiers qui n'avaient pas encore rentré leurs foins. *Expliquer pourquoi* rentrer *est conjugué avec* avoir.

Les poëtes disent que Vulcain a tombé du ciel un jour tout entier. *Comme le verbe* tomber *se conjugue presque toujours avec* être, *dire ce qui justifie l'emploi de* avoir *dans cette phrase donnée par l'Académie.*

Ceux qui m'avaient promis leur appui (ont disparu, sont disparus) au moment même où j'aurais eu besoin de leur concours.

Daguesseau avait lu et médité toutes les lois; il (avait, était) remonté aux principes du droit naturel, du droit des gens et du droit public (1).

La rivière (a monté, est montée) quelquefois plus haut que nous ne la voyons aujourd'hui.

La rivière (a monté, est montée) de cinquante centimètres depuis hier.

Les propositions qu'on m'a faites ne m'ont pas

(1) Quoique Thomas, à qui cette phrase est empruntée, ait employé l'auxiliaire *avoir*, peut-être afin de donner au verbe *remonter* la même extension qu'aux verbes *lire* et *méditer*, il est plus conforme à l'esprit de la règle 131 de dire *il était remonté*.

Digitized by Google

convenu, et depuis lors je n'ai pas revu les personnes. *Dire pourquoi c'est l'auxiliaire* avoir *qu'on emploie.*

Je vous donnerai le prix dont nous (avons convenu, sommes convenus); mais je veux que la marchandise soit rendue chez moi sans frais.

Ce mariage (aurait, serait) convenu aux parents de la jeune fille, mais celle-ci a montré tant de répugnance qu'ils se sont crus obligés d'y renoncer.

A peine cette parole (m'eut-elle échappé, me fut-elle échappée) que je sentis mon imprudence.

Le professeur n'a compté que deux fautes dans votre devoir, mais il y en avait une troisième qui lui (a échappé, est échappée).

L'ennui (consume, consomme) la plupart des gens riches, parce qu'ils ont la sottise de se condamner eux-mêmes à une molle oisiveté.

Cette machine à vapeur (consomme, consume) beaucoup moins de charbon que les machines ordinaires, et sa force est aussi grande.

Cette bûche est à moitié (consommée, consumée).

J'espère que vous avez compris mes observations et que vous en tiendrez compte. *Corriger cette phrase, si elle est fautive.*

Tous les enfants, quand on les prend en faute, promettent qu'ils ne recommenceront plus. *Corriger, s'il y a lieu.*

Je vous promets que j'ai eu beaucoup de mal à trouver mon chemin au milieu d'une forêt si épaisse et si sombre. *Corriger, s'il y a lieu.*

Vous reconnaîtrez, je l'espère, que j'ai tenu toutes mes promesses. *Corriger, s'il y a lieu, mais ne pas oublier que la règle suppose le verbe* espérer *suivi d'un que appelant une proposition qui le complète lui-même.*

Si vous me donnez l'espoir que vous allez sans retard vous occuper de cette affaire, je patienterai encore quelques jours. *Expliquer pourquoi le présent* allez *peut s'employer après* l'espoir que.

Le garçon de caisse (a été, est allé) à la Banque faire escompter des billets; il n'est pas encore de retour.

Ma sœur n'est pas à la maison; elle (a été, est allée) au marché, mais elle ne tardera pas à revenir.

Lorsque (j'ai été, je suis allé) en Angleterre, l'année dernière, mon frère m'a accompagné; mais j'irai seul en Allemagne au printemps prochain. *Dire pourquoi les deux manières de s'exprimer sont permises.*

Nous sommes allés hier au spectacle, et nous avons vu une pièce nouvelle qui nous a beaucoup amusés. *Dire si, dans cette phrase,* sommes allés *pourrait être remplacé par* avons été, *et pourquoi.*

A cheval, j'aurais pu aller chez ma sœur en une demi-heure; mais, comme j'y (ai été, suis allé) à pied, j'ai mis plus d'une heure et demie à faire le trajet.

Si vous pouviez vous charger de remettre à votre sœur ce paquet, que je voulais lui porter ce soir, vous (m'éviteriez, m'épargneriez) une course qui me dérangera beaucoup.

J'aurais voulu vous éviter l'humiliation d'entendre prononcer la sentence qui vous condamne. *Corriger, s'il y a lieu.*

Il ne fait (qu'aller, que d'aller) et venir; il ne reste jamais en place.

Ces jeunes gens ont été élevés à la campagne, et ils ne font (qu'entrer, que d'entrer) dans le monde parisien; il n'est donc pas étonnant qu'ils n'en connaissent pas encore les usages.

Il n'y a que l'aigle qui puisse fixer le soleil. *Corriger, s'il y a lieu.*

Quelle autre main que celle d'un être tout-puissant a pu fixer le soleil au centre de l'univers? *Corriger, s'il y a lieu.*

Il y a des caractères tellement mobiles que rien ne peut les fixer : tel objet les enchante aujourd'hui, qui demain leur sera complétement indifférent. *Corriger, s'il y a lieu.*

La politesse ne permet pas de fixer les personnes qui nous adressent la parole, comme si nous avions de la peine à les reconnaître.

Les titres et les grands noms ne (m'imposent, m'en imposent) pas du tout; je vois les grands comme il faut les voir : sans dédain et sans bassesse.

Plutarque et Montesquieu ne (m'imposent, m'en imposent) point lorsqu'ils me disent qu'Alcibiade fit l'admiration de l'univers; j'admire trop Caton et Marc-Aurèle pour admirer Alcibiade. (Voltaire.)

La vertu (impose, en impose) à ses persécuteurs mêmes; ils l'admirent malgré eux en la persécutant.

S'il vous soutient que ses parents sont riches et qu'ils payeront ses dettes, dites-lui qu'il (impose, en impose).

Un magistrat revêtu de son costume officiel (impose, en impose) au peuple bien plus que s'il était habillé comme tout le monde.

Les eaux croupissantes (infectent, infestent) l'air et peuvent nuire à la santé des habitants.

L'Egypte est souvent (infectée, infestée) par des nuées de sauterelles, qui dévorent en quelques jours les moissons les plus abondantes.

Chaque année, des milliers de barbares, sortis du Nord, descendaient sur nos rivages et (infectaient, infestaient) nos plus riches provinces.

On nous observa que nous étions trop avancés pour reculer, et nous comprîmes qu'il valait mieux marcher en avant. *Corriger, s'il y a lieu.*

Le défenseur observa aux jurés que le témoin venait de se contredire. *Corriger, s'il y a lieu.*

Les astronomes passent leur vie à observer les astres. *Corriger, s'il y a lieu.*

L'accusé observa que la plupart des témoins parlaient avec une volubilité extrême. *Dire dans quel sens cette phrase peut être correcte* (1).

Je vais prendre votre adresse par écrit, parce que sans cela je pourrais bien ne pas (me la, m'en) rappeler lorsque j'aurai quelque chose à vous faire savoir.

Ma lettre était déjà pliée lorsque je me rappelai (une chose, d'une chose) très-importante que j'avais oublié d'écrire; cela m'obligea à rouvrir ma lettre pour y ajouter un post-scriptum.

Si j'ai dit cela, je ne (m'en, me le) rappelle nullement.

(1) Si l'on veut dire que l'accusé remarqua cette circonstance, qu'il en fut frappé, il n'y a pas de faute. Mais si l'on veut dire qu'il fit remarquer cela aux juges, la phrase est incorrecte.

Digitized by Google

Quand nous étions au collége, nous faisions souvent nos devoirs ensemble, et je me rappelle toujours (ce temps-là, de ce temps-là) avec plaisir.

P. Boissière.

NARRATION FRANÇAISE

Une Légende normande

Sommaire. Du temps que saint Romain était archevêque de Rouen, un monstre horrible ravageait le pays. Frayeur des habitants de la cité normande... Saint Romain obtient qu'on lui confie un condamné à mort, et tous deux, le prélat et le condamné, se rendent à l'antre du monstre... Le dragon s'avance pour les dévorer..., mais le prélat fait le signe de la croix, et le monstre s'arrête... « Prends mon étole, dit ensuite le saint au condamné, attache le monstre par le cou, et amenes-le à la ville... » Joie et surprise des Rouennais... Le criminel obtient sa grâce... Depuis ce temps, chaque année, le jour de l'Ascension, le chapitre de Notre-Dame de Rouen a le privilége de faire grâce à un condamné.

DÉVELOPPEMENT

Du temps que saint Romain était archevêque de Rouen, un monstre horrible, épouvantable, ravageait le pays. La frayeur des habitants de la vieille cité normande augmentait de jour en jour; aucun d'entre eux n'osait sortir de son enceinte, et le négoce en souffrait grandement. Saint Romain prit en compassion la désolation de ses ouailles, et, un jour, allant dans une prison de la ville, il demanda si, parmi les prisonniers, il y en avait de condamnés à mort.

Le geôlier répondit :

« Un meurtrier vient d'entendre sa sentence, et, demain, il doit passer de vie à trépas.

— Eh bien! commanda l'archevêque, que cet homme me soit confié. » Et tous les deux, le vénérable prélat et le condamné, s'en allèrent vers les marécages où se trouvait l'antre du monstre.

Quand le monstre entendit venir vers lui, il se mit à rugir. Il allait s'élancer contre ceux qui arrivaient; mais saint Romain fit le signe de la croix, et l'infernal dragon s'arrêta tout à coup, et sa gueule ne vomit plus de flammes. Alors le saint dit au criminel : « Prends mon étole, attache le monstre par le cou, et amenons-le à la ville. »

Il fut fait ainsi, selon la tradition populaire; l'étole fut passée autour du cou du dragon; et ce fut une grande joie dans la cité quand, du haut de leurs murailles, les habitants de Rouen virent ce miracle. Etreinte par l'étole du saint, la hideuse bête avait cessé de vivre avant de passer sous les portes de la ville.

Le criminel, qui avait aidé à cette grande victoire en suivant l'archevêque et en lui obéissant, obtint sa grâce; et c'est en mémoire de ce fait que, depuis ce temps, chaque année, au jour de l'Ascension, le chapitre de Notre-Dame de Rouen a le privilége de faire grâce à un condamné.

Vicomte Walsh.

SUJETS DE STYLE

AVEC SOMMAIRES RAISONNÉS

POUR LES ÉLÈVES LES PLUS AVANCÉS

Par Mlle C. Juranville

LE DERNIER COUP DE FUSIL

Sommaire. Un jour, un jeune chasseur qui n'avait pas encore réfléchi à ce brutal instinct de l'homme qui s'amuse de la mort des animaux, aperçut un chevreuil sur la lisière d'un bois. Après un certain remords et un peu d'hésitation, il visa, le coup partit et le chevreuil tomba, l'épaule cassée par une balle. Le chasseur ému s'approcha de l'animal blessé, qui semblait, par ses regards, lui adresser de doux reproches. Voulant terminer promptement son agonie, il lui tira un second coup de fusil en détournant la tête, rejeta l'arme loin de lui et pleura. Son chien lui-même parut attendri, il ne flaira pas le cadavre. Ce coup de fusil fut le dernier.

IDÉES A DÉVELOPPER

1° Décrire le chevreuil bondissant au milieu des bruyères et du serpolet;

2° Dire combien la chasse, quand on y réfléchit, est un divertissement cruel;

3° Ce qui causa l'hésitation du chasseur... Pourquoi priver de la vie un être créé par Dieu, qui ne vous a pas fait de mal;

4° Tracer le portrait du pauvre animal blessé... sa tête penchée sur l'herbe — son sang répandu — ce que ses regards semblaient dire à son meurtrier;

5° Emotions et résolutions du chasseur.

Nota. C'est le chasseur lui-même qui doit être le narrateur.

DÉVELOPPEMENT

Un jour, un chevreuil innocent et heureux bondissait de joie dans les serpolets trempés de rosée, sur la lisière d'un bois. Je l'apercevais de temps en temps par-dessus les tiges de bruyères, dressant les oreilles, frappant de la corne, flairant le rayon, réchauffant au soleil levant sa tiède fourrure, broutant les jeunes pousses, jouissant de sa solitude et de sa sécurité.

J'étais fils de chasseur : j'avais passé mes jeunes années avec les gardes-chasse et les gentilshommes de campagne, qui découplaient leurs meutes avec celles de mon père. Je n'avais jamais réfléchi encore à ce brutal instinct de l'homme qui se fait de la mort un amusement, et qui prive de la vie, sans nécessité, sans justice, sans pitié et sans droit, des animaux qui auraient sur lui le même droit de chasse et de mort, s'ils étaient aussi insensibles, aussi armés et aussi féroces dans leurs plaisirs que lui.

Mon chien quêtait, mon fusil était sous ma main, je tenais le chevreuil au bout du canon. J'éprouvais bien un certain remords, une certaine hésitation à trancher du coup une telle vie, une telle joie, une telle innocence dans un être qui ne m'avait jamais fait de mal, qui savourait la même lumière, la même rosée, la même volupté matinale que moi, créé par la même Providence, doué peut-être à un degré différent de la même sensibilité et de la même pensée que moi-même, enlacé peut-être des mêmes liens d'affection et de parenté que moi dans sa forêt; cherchant son frère, attendu par sa mère, espéré par sa compagne, bramé par ses petits. Mais l'instinct machinal de l'habitude l'emporta sur la nature, qui répugnait au meurtre. Le coup partit; le chevreuil tomba, l'épaule cassée par la balle, bondissant en

Digitized by Google

vain dans sa douleur sur l'herbe rougie de son sang.

Quand la fumée du coup fut dissipée, je m'approchai en pâlissant et en frémissant de mon crime. Le pauvre et charmant animal n'était pas mort. Il me regardait, la tête couchée sur l'herbe, avec des yeux où nageaient des larmes. Je n'oublierai jamais ce regard auquel l'étonnement, la douleur, la mort inattendue, semblaient donner des profondeurs humaines de sentiment, aussi intelligibles que des paroles; car l'œil a sa langue, surtout quand il s'éteint.

Ce regard me disait clairement, avec un déchirant reproche de ma cruauté gratuite : Qui es-tu? Je ne te connais pas, je ne t'ai jamais offensé. Je t'aurais aimé peut-être; pourquoi m'as-tu frappé à mort? Pourquoi m'as-tu ravi ma part de ciel, de lumière, d'air, de jeunesse, de joie, de vie? Que vont devenir ma mère, mes frères, ma compagne, mes petits qui m'attendent dans le fourré, et qui ne reverront que ces touffes de mon poil disséminé par le coup de feu et ces gouttes de sang sur la bruyère? N'y a-t-il pas là-haut un vengeur pour moi ou un juge pour toi? Et cependant je t'accuse, mais je te pardonne : il n'y a pas de colère dans mes yeux, tant ma nature est douce, même contre mon assassin; il n'y a que de l'étonnement, de la douleur, des larmes.

Voilà littéralement ce que me disait le regard du chevreuil blessé. Je le comprenais, et je m'accusais comme s'il avait parlé avec la voix. Achève-moi, semblait-il me dire encore par la plainte de ses yeux et par les inutiles frémissements de ses membres. J'aurais voulu le guérir à tout prix, mais je repris le fusil, par pitié cette fois, et, en détournant la tête, je terminai son agonie du second coup. Je rejetai alors le fusil avec horreur loin de moi, et cette fois, je l'avoue, je pleurai. Mon chien lui-même parut attendri; il ne flaira pas le sang, il ne remua pas du museau le cadavre, il se coucha triste à côté de moi. Nous restâmes tous les trois dans le silence, comme dans le deuil de la même mort.

Je renonçai pour jamais à ce brutal plaisir du meurtre, à ce despotisme cruel du chasseur, qui enlève sans nécessité, sans droit, sans pitié, l'existence à des êtres auxquels il ne peut pas la rendre. Je me jurai à moi-même de ne jamais retrancher par caprice une heure de soleil, à ces hôtes des bois ou à ces oiseaux du ciel, qui savourent comme nous la courte joie de la lumière et la conscience plus ou moins vague de l'être sous le même rayon.

De ce jour je n'ai plus tué.

COMPOSITIONS TIRÉES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

CROISADE CONTRE LES ALBIGEOIS

Lettre d'un pauvre missionnaire à Amalric, légat du pape et chef de la croisade, après le sac de Béziers, en 1209.

Exposition du sujet. Un sectaire nommé Pierre de Bruys, vers l'an 1140, attaqua, dans ses prédications, l'autorité de l'Église et plusieurs dogmes fondamentaux de la religion catholique. Brûlé vif par la populace ameutée, il laissa de nombreux disciples qui continuèrent son œuvre. L'hérésie envahit bientôt tout le Midi, favorisée par les abus du clergé. Elle avait fait de si rapides progrès en 1209, que le pape Étienne III désespéra d'en venir à bout autrement que par la force. Il décréta une croisade contre les hérétiques, excommunia les seigneurs du Midi qui refuseraient d'y participer, donna leurs domaines à qui voudrait les prendre, déposa les évêques qui opinaient pour la clémence, et confia la direction de la guerre à d'Arnauld Amalric, abbé de Citeaux, son légat, qui fonda l'inquisition, et qui mit à la tête de l'armée Simon de Montfort, célèbre par sa bravoure et par sa férocité. Ce fut une guerre d'extermination. Béziers, Carcassonne, Albi, Lavaur et une foule de villages furent pillés et brûlés, après une défense désespérée, et tous les habitants massacrés. Toulouse elle-même dut plus tard devenir la proie des croisés, dont l'armée se recrutait sans cesse. Tout ce que le fanatisme peut inventer de plus horrible, dans l'attaque comme dans la défense, fut mis à l'œuvre dans cette malheureuse guerre, qui a laissé parmi les catholiques et les protestants du Midi une irritation que le temps n'a pas encore calmée.

Sommaire. Le bon missionnaire écrit à Amalric qu'il est venu dans le Midi pour combattre l'hérésie avec les armes de la charité et de la persuasion; mais que les événements affreux dont il a été témoin à son arrivée lui ont fait comprendre l'impossibilité de son ministère; il lui dit que les abus du clergé sont la cause première de l'hérésie; il lui reproche ses cruautés, qu'il regarde comme fatales à l'autorité de l'Église, et lui annonce qu'il va s'éloigner de cette contrée maudite, en implorant la miséricorde divine pour les crimes qui s'y commettent au nom de la religion.

Monseigneur,

A la nouvelle que les provinces du Midi étaient envahies par l'hérésie, j'ai cru de mon devoir de missionnaire de venir y combattre l'erreur. Je connais par expérience l'empire de la vérité évangélique sur les âmes simples, égarées par l'imposture, et je me suis mis en route avec la confiance de faire une abondante récolte dans la vigne du Seigneur. Mais à l'aspect des scènes horribles qui m'ont accueilli, j'ai compris l'impossibilité de mon ministère, et la nécessité de retourner dans les lieux d'où je suis venu. Toutefois, avant de reprendre ma besace et mon bâton, je crois utile à la religion et à votre salut, de déposer à vos pieds l'expression des douloureuses impressions que j'ai reçues.

Le peuple, monseigneur, n'entend rien aux discussions théologiques; il ne comprend qu'un langage, celui des bons exemples. Des actes de charité et de dévoûment le touchent plus que d'éloquentes prédications. Si vous lui parlez d'humilité et de mortification, et que vous viviez dans le luxe et la mollesse; de désintéressement, et que vous soyez ambitieux et cupides; de pardon des injures, et que vous soyez vindicatifs; d'amour du prochain, et que vous soyez égoïstes, il ne vous écoutera pas, il vous regardera comme des imposteurs, et il ira chercher ailleurs des règles de foi et de conduite.

C'est ce qui est arrivé dans les provinces du Midi, c'est ce qui arrivera partout où les actes de ceux qui enseignent seront le démenti de leurs paroles.

Du sein de vos désordres il est sorti des gens, tout dévoués au service des pauvres et des affligés, simples dans leurs vêtements comme dans leurs habi-

Digitized by Google

tudes, de mœurs pures et austères, qui ont dit au peuple : « C'est nous qui sommes véritablement les disciples de Jésus-Christ, les fidèles interprètes de sa loi ; croyez-nous et suivez-nous. Ceux qui vous dépouillent et vous oppriment ne sont pas des chrétiens. Ne voyez-vous pas qu'ils sacrifient à Satan et qu'ils vivent comme des païens ? A l'œuvre ne connaissez-vous pas l'artisan ? » Et le peuple, dans son ignorance, séduit par la douceur de leur langage et par la sainteté de leur conduite, les a crus et les a suivis.

Il n'y avait qu'un moyen capable d'étouffer l'hérésie à sa naissance, c'était le retour sincère du clergé à la pureté de la divine morale de l'Evangile, aux austérités de la primitive Eglise.

Ce moyen, monseigneur, exigeait des sacrifices trop pénibles. Vous avez préféré la persécution, et quelle persécution ! Depuis le commencement de la guerre contre les hérétiques, et à laquelle on a donné le nom de *croisade*, sans doute pour en dissimuler l'iniquité, vos cruautés surpassent celles des plus féroces empereurs païens : car vous ne choisissez pas, comme eux, des victimes parmi la foule; vous livrez à l'extermination des populations entières, sans considération d'âge, de sexe, ni même de religion. C'est une sanglante boucherie, où tout passe, où tout doit passer, hérétiques et orthodoxes, les bourreaux exceptés; et de peur que la persécution ne cesse à la fin, faute de victimes, vous l'avez érigée en institution politique et religieuse, destinée à fonctionner dans tous les temps et dans tous les pays.

Au milieu de cette frénésie, que pourrait un pauvre missionnaire comme moi, qui n'a d'autre arme que la croix? En me jetant dans la mêlée, je serais broyé comme le grain placé sous la meule, sans utilité pour la cause sainte à laquelle j'ai dévoué ma vie. La fuite est donc pour moi un parti de raison. Elle est de plus un devoir de conscience : quand je vois tant de jeunes vierges, tant de mères de famille, tant de vénérables vieillards marcher au supplice, comme nos héroïques martyrs, avec la sérénité de la foi sur le front, le trouble pénètre dans mon âme; il me semble que je me rends complice de leur mort, en ne prenant pas publiquement leur défense. Combien de fois, à leur passage, n'ai-je pas été tenté de me jeter à leurs pieds et de leur dire : « Saintes victimes de l'ignorance et de l'erreur, je vous absous, priez pour moi ! »

Quand mettrez-vous un terme à toutes ces abominations, monseigneur? Ne voyez-vous pas que vous souillez le caractère sacré du sacerdoce, que vous dégradez la dignité de l'Eglise, que vous faites à la religion des blessures incurables, et que vous ravivez l'hérésie, au lieu de la détruire?

Voilà, monseigneur, ce que j'avais à vous dire, avant d'aller porter, sous le regard de mon Dieu, sa parole de paix et d'amour dans des lieux où je trouverai des oreilles pour l'écouter et des cœurs pour la comprendre.

Il ne me reste plus qu'à prier le Seigneur de faire descendre sur vous et sur les vôtres, avec le pardon de vos crimes, un rayon de sa justice souveraine et de sa bonté infinie. Ainsi soit-il !

CUREL.

TRAITÉ COMPLET ET RAISONNÉ

D'ANALYSE GRAMMATICALE

Un *homme* de la *maison* de *Thibault*, *roi* d'*Austrasie*, *s'était* fort enrichi aux *dépens* du *monarque*; et pour *jouir* plus commodément de ses *larcins*, *il* demandait sa *retraite*. Le *prince* le fait venir : « Ecoute : Un *serpent se* glissa un *jour* dans une *bouteille* remplie de *lait*, et *en* but *tant* qu'*il s'*enfla au point de ne *pouvoir* plus *sortir*. Alors, le *maître* de la *bouteille* dit au *serpent* : « Rends tout *ce que* » *tu* as pris, et *tu* sortiras ensuite tout aussi aisément » que *tu* es entré : c'est le seul *moyen qui te* reste. »

CORRIGÉ DU DEVOIR

Un, adj. ind., masc. sing., dét. *homme*.
Homme, nom comm., masc. sing., suj. de *s'était enrichi*.
De, prép., unit *homme* à *maison*.
La, art. simple, fém. sing., dét. *maison*.
Maison, nom comm., fém. sing., compl. de *homme*.
De, prép., unit *maison* à *Thibault*.
Thibault, nom propre, masc. sing., compl. de *maison*.
Roi, nom comm., masc. sing., appos. de *Thibault*.
D' mis pour *de*, prép., unit *roi* à *Austrasie*.
Austrasie, nom propre, fém. sing., compl. de *roi*.
S'était enrichi, verbe pron. ind., plus-que-parf., 3e pers. du sing., 2e conj. *Se* est comp. dir.
Fort, adv., mod. *s'était enrichi*.
Aux, art. contr., masc. plur., dét. *dépens*.
Dépens, nom comm., masc. plur., compl. circ. de *s'était enrichi*.
Du, art. contr., masc. sing., dét. *monarque*.
Monarque, nom comm., masc. sing., compl. de *dépens*.
Et, conj., unit *s'était enrichi* à *demandait*.
Pour, prép., unit *demandait* à *jouir*.
Jouir, verbe intr., infin., prés., 2e conj., compl. circ. de *demandait*.
Plus, adv., mod. *commodément*.
Commodément, adv., mod. *jouir*.
De, prép., unit *jouir* à *larcins*.
Ses, adj. poss., masc. plur., dét. *larcins*.
Larcins, nom comm., masc. plur., compl. indir. de *jouir*.
Il, pron. pers., masc. sing., sujet de *demandait*. Il représ. *homme*.
Demandait, verbe trans., ind., imparf., 3e pers. du sing., 1re conj.
Sa, adj. poss., fém. sing., dét. *retraite*.
Retraite, nom comm., fém. sing., compl. dir. de *demandait*.
Le, art. simple, masc. sing., dét. *prince*.
Prince, nom comm., masc. sing., suj. de *fait venir*.
Le, pron. pers., masc. sing., compl. dir. de *fait venir*. Il représ. *homme*.
Fait venir, verbe trans. comp., ind., prés., 3e pers. du sing., 4e conj.
Ecoute, verbe trans., impér., 2e pers. du sing., 1re conj.

Digitized by Google

Un, adj. ind., masc. sing., dét. *serpent*.
Serpent, nom comm., masc. sing., suj. des verb. *se glissa* et *but*.
Se glissa, verbe pron., ind., passé déf., 3e pers. du sing., 1re conj. *Se* est comp. dir.
Un, adj. ind., masc. sing., dét. *jour*.
Jour, nom comm., masc. sing., compl. circ. de *se glissa*.
Dans, prép., unit *se glissa* à *bouteille*.
Une, adj. ind., fém. sing., dét. *bouteille*.
Bouteille, nom comm., fém. sing., compl. circ. de *se glissa*.
Remplie, verbe pass., part. passé, fém. sing., qual. *bouteille*.
De, prép., unit *remplie* à *lait*.
Lait, nom comm., masc. sing., compl. ind. de *remplie*.
Et, conj., unit *se glissa* à *but*.
En, pron. pers., masc. sing., compl. de *tant*. Il repr. *lait*.
But, verbe trans., ind., passé déf., 3e pers. du sing., 4e conj.
Tant, adv., empl. comme subst. coll., compl. dir. de *but*.
Qu' mis pour *que*, conj., unit *tant* à *s'enfla*.
Il, pron. pers., masc. sing., suj. de *s'enfla*. Il repr. *serpent*.
S'enfla, verbe pron., ind., passé déf., 3e pers. du sing., 1re conj. *Se* est compl. dir.
Au, art. contr., masc. sing., dét. *point*.
Point, nom comm., masc. sing., compl. circ. de *s'enfla*.
De, prép., unit *point* à *pouvoir*.
Ne plus, adv., mod. *pouvoir*.
Pouvoir, verbe trans., inf., prés., compl. de *point*.
Sortir, verbe intr., inf., prés., 2e conj., compl. dir. de *pouvoir*.
Alors, adv., mod. *dit*.
Le, art. simple, masc. sing., dé *maître*.
Maître, nom comm., masc. sing., suj. de *dit*.
De, prép., unit *maître* à *bouteille*.
La, art. simple, fém. sing., dét. *bouteille*.
Bouteille, nom comm., fém. sing., compl. de *maître*.
Dit, verbe trans., ind., passé déf., 3e pers. du sing., 4e conj.
Rends, verbe trans., impér., 2e pers. du sing., 4e conj.
Tout, adj. ind., masc. sing., dét. *ce*.
Ce, pron. dém., masc. sing., compl. dir. de *rends*.
Que, pron. rel., masc. sing., compl. dir. de *as pris*. Il repréd. *ce*.
Tu, pron. pers., masc. sing., suj. de *as pris*.
As pris, verbe trans., ind., passé indéf., 3e pers. du sing., 4e conj.
Et, conj., unit *rends* à *sortiras*.
Tu, pron. pers., masc. sing., suj. de *sortiras*.
Sortiras, verbe intr., ind., fut. simple, 2e pers. du sing., 2e conj.
Ensuite, adv., mod. *sortiras*.
Tout, adv., mod. *aussi*.
Aussi, adv., mod. *aisément*.
Aisément, adv., mod. *sortiras*.
Que, conj., unit *aussi aisément* à *es entré*.
Tu, pron. pers., masc. sing., sujet de *es entré*.
Es entré, verbe intr., ind., passé indéfini, 2e pers. du sing., 1re conjug.
C' mis pour *ce*, pron. dém., masc. sing., suj. de *est*.
Est, verbe subst., ind., prés., 3e pers. du sing., 4e conj.
Le, art. simple, masc. sing., dét. *moyen*.
Seul, adj. qual., masc. sing., qual. *moyen*.
Moyen, nom comm., masc. sing., attr. de *ce*.
Qui, pron. rel., masc. sing., suj. de *reste*. Il repréd. *moyen*.
Te, mis pour *à toi*, pron. pers., masc. sing., compl. ind. de *reste*.
Reste, verbe intr., ind., prés., 3e pers. du sing., 1re conj.

P. LAROUSSE.

COURS PRATIQUE D'ANALYSE LITTÉRAIRE

— 17e SIÈCLE —

L'AMBITIEUX

Qu'est-ce qu'un ambitieux? C'est un homme rempli de lui-même, qui se flatte de pouvoir soutenir tout ce qu'il croit pouvoir élever; qui, selon les différents états où il est engagé, présume avoir assez de forces pour se charger des soins les plus importants, assez de lumières pour conduire les affaires les plus délicates, assez d'intégrité pour juger des intérêts publics, assez de zèle et de perfection pour gouverner l'Église, assez de génie et de politique pour entrer, s'il y était appelé, dans le conseil des rois; qui ne voit point de fonction au-dessus de lui, point de récompense qui ne lui soit due, point de faveur qu'il ne mérite; en un mot, qui ne renonce à rien, ni ne s'exclut de rien.

Demandez-lui si, dans cette charge dont l'éclat l'éblouit, il pourra s'acquitter de tous les devoirs qui y sont attachés; s'il aura toute la pénétration d'esprit, toute la droiture de cœur, toute l'assiduité nécessaire; c'est-à-dire, s'il sera assez éclairé pour faire le juste discernement du bon droit et de l'innocence; s'il sera assez inflexible pour ne rien accorder au crédit contre l'équité et la justice; s'il sera assez laborieux pour fournir à tous les soins et à toutes les affaires qui se présenteront; s'il aura l'âme assez grande pour s'élever au-dessus du respect humain, au-dessus de la flatterie, au-dessus de la louange et de la censure... proposez-lui tout cela; et, après lui en avoir fait comprendre la difficulté extrême, interrogez-le pour savoir s'il pourra tout cela, et s'il le voudra: comme il se promet tout de lui-même, il vous répondra sans hésiter: « Oui, je le puis, et je le ferai. » Mais moi, je conclus de là même qu'il ne le fera pas: pourquoi? parce que sa seule présomption est un obstacle à le faire, et encore plus à le bien faire... (Bourdaloue.)

QUESTIONNAIRE

— *Dites en peu de mots ce que vous savez de Bourdaloue?*

Bourdaloue, né à Bourges en 1632, fut membre de la société de Jésus. Le succès qu'obtinrent en province ses prédications le fit appeler à Paris, dans le cours de l'année 1669. Il n'avait encore que trente-sept ans. Il réussit tellement dans la chaire, que Mme de Sévigné écrivit à sa fille qu'elle n'avait jamais rien entendu de plus beau, de plus noble que les sermons du père Bourdaloue. Il parut jusqu'à dix fois en chaire devant la cour, honneur que n'avait obtenu avant lui aucun prédicateur. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, il fut envoyé dans le Languedoc pour éclairer les protestants (1686), et il obtint de nouveaux succès dans cette mission délicate. Il mourut en 1704, laissant quatorze volumes, qui furent mis au jour en 1707.

— *Quel jugement porte-t-on sur le mérite de Bourdaloue?*

Bourdaloue possède deux grandes qualités qui lui sont particulières: l'*instruction* et la *pensée*; mais il manque de mouvements passionnés, de nombre, de grâce et de cette poésie d'expression qui est si vive dans Bossuet. « Son austère génie, dit M. Thomas, dépourvu de sensibilité comme d'imagination, était trop accoutumé à la marche didactique et forte du raisonnement pour en changer. » Cela est vrai, mais aussi quelle vigueur! quel ordre merveilleux dans l'enchaînement des pensées! quel

Digitized by Google

puissant développement de la période ! « Bourdaloue a débrouillé la chaire comme Corneille le théâtre (Tissot); nulle part le christianisme ne paraît plus grand aux yeux de la raison que dans ses écrits. Le premier, dit Voltaire, qui fit entendre dans la chaire une raison toujours éloquente, fut Bourdaloue. »

— *La première phrase de ce fragment est-elle une question ou une interrogation oratoire ?*

C'est tout à la fois l'un et l'autre; c'est une question sans doute, et la réponse ne se fait pas attendre; mais c'est surtout une interrogation par le développement oratoire qui la suit.

— *Que dites-vous de ces mots* : « C'est un homme qui, etc.»?

C'est le sujet d'une période à cinq membres qui marchent accompagnés de cinq incises. Tout s'y développe avec une netteté et une précision qui, sans surcharger la période, portent partout la lumière. Ces périodes sont lourdes à manier; mais, quand les parties s'enchevêtrent sans confusion, elles donnent une grande gravité au style qui convient surtout au sermon.

— *Que dites-vous des deux derniers traits du portrait des ambitieux ?*

Ils sont un résumé net et concis de tout ce qui précède, résumé qui caractérise l'ambitieux et fait voir son orgueil et son égoïsme.

— *Ces ambitieux sont-ils rares dans le monde ?*

Hélas ! non ; dans les plus hauts et dans les plus bas rangs de la société, les ambitieux abondent, ils nous coudoient, ils nous renverseraient même, si nous n'y prenions garde ; mais les plus dangereux de tous, ce sont ceux qui cachent leurs manœuvres sous le manteau de l'amour du bien public. L'effet le plus certain des révolutions, c'est d'en mettre au jour par milliers : ils passent vite, cela est vrai; mais de combien de désastres leur passage est-il semé !

— *Quelle est la signification du paragraphe suivant ?*

Ce paragraphe, qui contient une belle énumération de parties, est le tableau vigoureusement peint de toutes les qualités dont les ambitieux, aveugles par l'orgueil, ne se font pas même l'idée.

Il y a dans ce tableau un grand fonds de raison, qui n'est point obscurci par l'éclat des antithèses.

N. B. Nous laissons aux maîtres le soin des autres remarques qu'on peut faire sur tout ce morceau. P. T. L.

COURS DE PHILOSOPHIE ÉLÉMENTAIRE

PRÉFACE

La langue française est, dit-on, la langue claire et nette par excellence, la mieux appropriée aux besoins du style philosophique. J'avoue qu'en lisant nos divers traités de philosophie, je ne m'en serais guère aperçu. Les uns sont écrits en un jargon si obscur qu'il faut connaître le sujet avant de s'engager dans un pareil labyrinthe, et que plus d'une fois le fil d'Ariane risque de se briser aux aspérités qu'il rencontre; les autres sont clairs, c'est vrai, si clairs même qu'on peut voir au travers des phrases; mais pour y trouver un fond, je le donne au plus fort, comme dit ce bon La Fontaine. Quelques-uns de nos maîtres, cependant, devant lesquels je m'incline avec respect, tels que MM. Géruzez, Gatien-Arnould, Lévêque et Jules Simon, auxquels je me glorifie d'avoir fait plus d'un emprunt, nous ont laissé des guides sûrs, mais pas assez élémentaires pour la jeunesse et les gens du monde. C'est pour la jeunesse, que j'aime, pour les instituteurs, auxquels j'ai voué une sympathie de collègue, pour le monde, que j'aime moins, mais à qui je serais heureux de rendre service en lui prouvant que le pays de la science n'est pas toujours une île escarpée et sans bords et que l'utile peut quelquefois n'être pas ennuyeux, c'est, dis-je, pour ces deux classes de la société que je me suis mis à l'œuvre. Mais mon véritable lecteur, celui sur lequel je compte, c'est le peuple, c'est cette partie d'ouvriers intelligents qui aime mieux s'instruire que de s'enivrer et qui a le tort, selon la *Gazette de France*, le bon sens, selon nous, de vouloir comprendre ce qu'on dit au prône avant d'applaudir de confiance l'orateur. Simplicité et clarté, voilà ma devise :

A la jeunesse, aux instituteurs, aux gens du monde et aux ouvriers studieux.

Telle sera la dédicace de ce cours qui, sous un pareil patronage et avec les encouragements de tels amis, fera, je l'espère, son modeste chemin.

OBJET DE LA PHILOSOPHIE — SES RAPPORTS AVEC LES AUTRES SCIENCES — SA DIVISION

Objet de la philosophie. L'objet de la philosophie est l'étude des principes; c'est la connaissance de l'homme, comme introduction à celle de la nature et de Dieu; c'est la connaissance de l'âme humaine, de ses lois et de ses fins, en un mot la science du monde moral. La pensée humaine est tout ensemble l'instrument et le but de la philosophie, l'instrument et l'objet de ses études. La philosophie est à la fois une science de théorie et de pratique, car elle agit sur les actions comme sur les pensées.

Elle traite des faits généraux et ne s'occupe des faits particuliers que comme d'une matière dans laquelle les faits généraux se manifestent; en un mot, l'étude du fait ne lui sert qu'à la vérification de la loi.

Ses rapports avec les autres sciences. 1° La philosophie donne aux sciences leurs principes; 2° elle leur donne leurs méthodes par la logique.

La philosophie étant la science des principes domine les autres sciences; c'est elle qui leur fournit les vérités fondamentales qui en sont la base, vérités qui ne sortent pas de l'examen des faits, mais que l'esprit tire de son propre fonds pour guider les premiers pas de la science, telles que les notions de cause, de temps et d'espace.

Les différentes méthodes, dans les sciences, se résument en quatre mots : observation, expérimentation, analyse et synthèse. On commence par observer avec soin, en s'interdisant toute hypothèse; on appelle ensuite l'expérimentation au secours de l'observation, et on arrive à la synthèse par un usage discret de l'induction et avec l'aide de la généralisation. Or, ces divers éléments sont fournis par la philosophie; donc elle indique leurs méthodes aux sciences, et la logique n'est autre chose que l'art de bien conduire ses pensées dans la recherche de la vérité.

On divise encore les rapports de la philosophie avec les autres sciences en rapports de ressemblance et de différence.

Elle leur ressemble en ce qu'elle a, comme elles, un sujet qui est le *moi*, l'âme, et un objet qui lui est propre et dans la connaissance duquel elle consiste.

Elle en diffère en ce qu'elle est plus difficile, parce que le sujet qui étudie et l'objet qui est étudié y sont identiques, tandis que dans les autres sciences

Digitized by Google

ils ne le sont pas, et en ce qu'elle est plus importante, puisqu'elle leur indique les procédés qu'elles doivent employer pour arriver à la découverte de la vérité.

Division de la philosophie. La science des lois de la pensée et l'art d'en tirer le meilleur parti possible pour la direction de l'esprit forme une partie de la philosophie sous le nom de logique. L'homme est né pour agir comme pour penser. La philosophie doit donc traiter aussi des principes de nos actions, notamment du bien et du mal et de la règle des mœurs. Elle doit s'occuper aussi des principes de l'Être ou de Dieu. On trouve la notion de ces différents principes dans cette partie de la science qui considère la nature humaine en elle-même, qui en détermine les lois, c'est-à-dire dans la psychologie. C'est d'elle que partent la logique ou la science du vrai, la morale ou la science du bien, et la théodicée ou la science de Dieu.

La première partie de la philosophie, ou la *psychologie*, est donc l'étude de l'âme considérée en elle-même, la description de ses états et de ses opérations, l'inventaire de ses connaissances et de ses facultés.

La seconde partie, ou *logique*, prend pour objet d'étude la marche de l'intelligence, les procédés de l'esprit dans la recherche et la démonstration de la vérité.

La troisième partie, ou *morale*, et la quatrième, ou *théodicée*, étudient les rapports de l'âme avec les forces semblables à elles (les hommes), inférieures (les animaux), et supérieures (Dieu), rapports qui déterminent ses droits et ses devoirs à l'égard de ces différentes forces.

L'objet même de ces quatre parties de la philosophie indique que leur étude doit suivre l'ordre dans lequel nous les avons énoncées. La psychologie est évidemment la base de la philosophie.

LE MANSOIS-DUPREY.

DICTIONNAIRE DES MATIÈRES COMMERCIALES

CASSE. — Fruit du canéficier (*cassia fistula*), arbre de la famille des légumineuses, croissant dans les régions intertropicales. Ce fruit est une gousse, longue de 50 à 60 centimètres, cylindrique, noire, à deux valves, divisée intérieurement par des cloisons transversales en plusieurs loges, dont chacune contient une graine rouge enveloppée dans une pulpe noirâtre. Cette pulpe est la seule partie du fruit qui soit employée. On l'extrait après avoir cueilli les gousses, on la sépare des graines, puis on la fait bouillir dans l'eau, on concentre l'extrait et on l'enferme dans des pots bien bouchés. La casse est employée en médecine comme laxatif.

CASTORÉUM. — Substance presque fluide, onctueuse, d'une odeur forte, pénétrante et même fétide, sécrétée par deux grosses glandes placées dans le voisinage des organes sexuels du castor. Le castoréum du commerce est desséché dans ses deux poches, encore unies à la manière d'une besace. Ces poches sont allongées en forme de poires, ridées à la surface, d'un brun noirâtre à l'extérieur, d'un brun rougeâtre intérieurement. La saveur du castoréum est âcre et amère. On distingue dans la droguerie deux sortes de castoréum, celui d'Amérique et celui de Russie. Le castoréum présente des propriétés antispasmodiques. On l'administre en lavements, en potions, en pilules. On prépare avec cette substance une eau distillée, une teinture alcoolique, une teinture éthérée et un sirop.

CAVIAR. — Préparation alimentaire composée d'œufs d'esturgeon marinés dans du vinaigre. On en fait un grand commerce en Russie et en Turquie.

CENDRES. — Résidu pulvérulent provenant de la calcination du bois ou de la houille. Les cendres de bois sont très-riches en carbonate de potasse; on extrait ce sel en faisant bouillir les cendres dans de l'eau, en décantant et en chauffant jusqu'à siccité la liqueur obtenue. C'est à la présence du carbonate de potasse que les cendres doivent leurs propriétés détersives, qui font qu'on les emploie, de temps immémorial, pour couler la lessive. Les cendres qui ont servi au blanchissage du linge sont vendues sous le nom de cendres lavées, soit aux cultivateurs comme engrais, soit aux verriers comme fondant. Les cendres des plantes marines contiennent du carbonate de soude; on extrait ce sel comme le carbonate de potasse. Les cendres de houille et de tourbe sont employées comme engrais.

On nomme *Cendres d'orfèvre* les débris, poussières, cendres, etc., qu'on ramasse avec soin dans les ateliers où l'on travaille les métaux précieux. Ces cendres sont vendues à des laveurs ou fondeurs de cendres, qui en retirent aussi complétement que possible les métaux qu'elles renferment.

Les *Cendres des plombiers* sont les cendres des fourneaux sur lesquels les plombiers fondent le plomb et l'étain. On les vend également pour l'extraction des parcelles métalliques qu'elles renferment.

CÉRUSE. — Carbonate de protoxyde de plomb. Corps blanc, pulvérulent, sans odeur ni saveur, six fois plus lourd que l'eau environ, insoluble dans l'eau. La céruse sert à la fabrication de la couleur à l'eau et à l'huile dite blanc d'argent; c'est aussi la base des autres couleurs auxquelles elle donne du corps; mélangée avec de l'oxyde de plomb appelé minium et de l'huile, elle forme un mastic dont on se sert pour boucher les fissures des tuyaux à vapeur ou à gaz d'éclairage. La céruse doit être maniée avec précaution; c'est un poison violent; elle cause à ceux qui la travaillent une maladie nommée colique de plomb ou colique des peintres. C'est ce grave inconvénient qui fait qu'on remplace maintenant, dans la fabrication des couleurs, la céruse par l'oxyde de zinc ou blanc de zinc.

CHAGRIN. — Peau des diverses espèces de poissons du genre *squale*, telles que la roussette, le chat marin, le requin. Cette peau, dure et rugueuse, sert de lime pour polir les bois et les métaux; on l'emploie aussi pour recouvrir des boîtes, des étuis, des coffres. Le vrai chagrin est rare et cher; on emploie ordinairement, pour la reliure, la gainerie, la coffreterie, du chagrin artificiel, fabriqué avec du cuir de cheval, d'âne, de mulet ou de chameau.

CHAMBORD. — Tissu fabriqué à Amiens ou à Rou-

Digitized by Google

baix. La chaîne et la trame sont en laine pure. Ce tissu se teint en noir et s'emploie pour robes de deuil.

CHANVRE. — Le chanvre du commerce est la fibre formée par l'écorce de la plante du même nom (*cannabis sativa*). Cette plante est annuelle et dioïque; le chanvre mâle est plus petit que le chanvre femelle, il jaunit plus tôt. Le chanvre ou filasse sert à la fabrication des cordes. On extrait du chanvre une substance enivrante connue sous le nom de haschich.

On nomme *Chanvre pite* ou *chanvre des Amériques* les fibres de l'agave, vulgairement aloès pite. Ces fibres sont blanches, brillantes et soyeuses; on les emploie pour fabriquer des cordes de luxe, des tapis, des sacs, etc.

Le *Chanvre de la Nouvelle-Zélande* s'extrait du *phormium tenax*, plante de la famille des liliacées. On en fabrique des tissus très-résistants, mais qui se détruisent promptement sous l'action de l'air et de l'humidité.

CHAPEAUX. — Sous le rapport de la matière, les chapeaux se divisent en chapeaux de soie, de feutre, de laine, de paille, de bois, d'osier, de cuir.

Les *Chapeaux de soie* sont composés d'une charpente ou carcasse faite d'un feutre mince et grossier, et recouverte par le collage d'une peluche de soie, étoffe dont la trame est en coton et qui présente d'un seul côté des poils plus ou moins longs. L'invention de ces chapeaux date d'un siècle.

Les *Chapeaux de feutre* étaient autrefois fabriqués avec du poil de castor; maintenant ils sont fabriqués avec un mélange composé d'une petite quantité de poils de castor unie à des poils de rat musqué, de lièvre et de lapin.

Les *Chapeaux de paille* sont généralement fabriqués avec de la paille de blé. Les centres de fabrication sont la Toscane et la Suisse. A Grenoble, on en fabrique une assez grande quantité, mais ce ne sont que des chapeaux communs. En Alsace, on fabrique depuis quelques années des chapeaux avec des arêtes de palmier et de latanier. Les chapeaux de paille les plus remarquables sont les chapeaux connus maintenant sous le nom de *Panama*. Ces chapeaux sont fabriqués au Pérou, dans la république de l'Equateur et dans la Nouvelle-Grenade, et non pas dans l'isthme de Panama, comme le nom peut le faire croire. La matière première n'est pas une paille, mais la feuille découpée d'une espèce de latanier.

A Modène, on fabrique des chapeaux de paille de riz. Ils sont d'abord écrus; à Paris, on leur donne la blancheur du papier.

Les *Chapeaux* dits *en cuir* sont faits en feutre grossier, peint et verni à la brosse. LEHECQ.

EXERCICES

POUR UNE DEUXIÈME ANNÉE D'ARITHMÉTIQUE

I. *Il existe pour les chevaux de qualité des concours de vitesse, appelés* Courses, *qui valent aux propriétaires des animaux vainqueurs des prix en argent fournis partie par l'Empereur, partie par l'État et par des sociétés particulières. En* 1863, *on comptait en France* 96 *champs de courses recevant ensemble une somme ainsi répartie :*

Courses plates..... { 810 800 fr. donnés par l'État.
74 500 donnés par l'Empereur.
652 435 donnés par des sociétés.

Courses à obstacles. { 96 700 fr. donnés par l'État;
268 985 donnés par des sociétés.

Courses au trot.... { 110 600 fr. donnés par l'État.
78 470 donnés par des sociétés.

On demande : 1° *Quelle est la somme allouée à chaque genre de course?* 2° *Quel est le total des allocations?* 3° *Quelle est, dans ce total, et évaluée à* tant pour 100, *la contribution proportionnelle de l'Empereur, celle de l'État, et celle des sociétés.*

SOLUTION. 1° Somme allouée aux courses plates :

$$810\,800 + 74\,500 + 652\,435 = 1\,037\,735 \text{ fr.}$$

Somme allouée aux courses à obstacles :

$$96\,700 + 268\,985 = 365\,685 \text{ fr.}$$

Somme allouée aux courses au trot :

$$110\,600 + 78\,470 = 189\,070 \text{ fr.}$$

2° Total des allocations..... 1 592 490 fr.

3° Cherchons à évaluer la proportion p. 100 dans laquelle l'Empereur contribue à cette somme.

Sur 1 592 490 fr., l'Empereur a donné. 74 500 fr.

Sur 1 fr., il aurait donné.... $\frac{74\,500}{1\,592\,490}$

Sur 100 fr., il a donné. $\frac{74\,500 \times 100}{1\,592\,490} = 4{,}68...$

Quant à l'État, sa contribution totale est de

$$810\,800 + 96\,700 + 110\,600 = 518\,100 \text{ fr.}$$

Sur 100 fr., cette contribution est donc de

$$\frac{518\,100 \times 100}{1\,592\,490} = 32{,}53...$$

Contribution nette des sociétés :

$$652\,435 + 268\,985 + 78\,470 = 999\,890 \text{ fr.}$$

Sur 100 fr., la contribution des sociétés est de

$$\frac{999\,890 \times 100}{1\,592\,490} = 62{,}78...$$

Ainsi, aux primes des courses il est contribué dans le rapport de

4,68 p. 100 par l'Empereur;
32,53 — par l'État;
62,78 — par les sociétés.

Total : 99,99... Ce dernier nombre serait égal à 100, n'étaient les décimales négligées.

II. *En* 1863, *une somme de* 1 071 865 *fr., économisée sur divers services du budget de l'instruction publique, a été répartie de la manière suivante :*

Secours aux anciens instituteurs âgés, infirmes et dénués de ressources, les $\frac{10\,000}{178\,644}$ *de cette somme.*

Secours aux institutrices communales dont le traite-

Digitized by Google

ment ne s'élève pas à 400 fr., $\frac{100000}{1071865}$. *Secours aux communes pour acquisition ou construction de maisons d'école, les* $\frac{100000}{132212}$. *Distribution de livres aux bibliothèques scolaires, les* $\frac{10000}{105917}$. *On demande la part afférente à chacune des quatre destinations ci-énoncées.*

SOLUTION :

Secours aux anciens instituteurs :

$$1071865 \times \frac{10000}{178644} = 60000^f$$

Secours aux institutrices :

$$1071865 \times \frac{100000}{1071865} = 100000^f$$

Secours aux communes :

$$1071865 \times \frac{100000}{132212} = 810712^f$$

Distribution de livres :

$$1071865 \times \frac{10000}{105017} = 101123^f.$$

TH. NICOLLE.

DEUXIÈME PARTIE

VARIÉTÉS

COURS ÉLÉMENTAIRE D'ARCHÉOLOGIE

— DEUXIÈME PARTIE —

DE L'ARCHITECTURE

CHAPITRE II

DES TEMPLES ET DES PALAIS

— SUITE —

Ce que nous avons dit des temples des Grecs s'applique presque entièrement à ceux des Romains. Ceux-ci, toutefois, différaient des premiers dans la disposition des colonnes latérales. Les Romains comptaient non les colonnes, mais les entre-colonnements, et il paraît qu'on en donnait à chaque côté deux fois autant qu'à la façade. Ainsi, un temple romain qui avait six ou huit colonnes sur le devant en recevait onze ou quinze sur chaque côté. Mais on trouve des exceptions à toutes ces règles. Les Grecs et les Romains bâtirent encore des temples de forme circulaire. Cette innovation ne remonte pas très-haut dans l'histoire de l'art. Ces monuments s'abritaient sous une coupole dont la hauteur égalait à peu près le demi-diamètre de l'édifice entier. Les temples étaient ou *monoptères* ou *périptères*, c'est-à-dire formés d'un rang circulaire de colonnes sans murs, ou bien d'un mur entouré de colonnes distantes de ce mur de la largeur d'un entre-colonnement. En général, les temples des anciens offraient une ceinture de *gradins* qui leur servaient de base. Ils se trouvaient éclairés de diverses manières : les circulaires *monoptères*, formés de colonnes sans murs, l'étaient naturellement; les *périptères*, par des fenêtres prises dans le mur ou dans la voûte, quelquefois par une percée ménagée dans la coupole. Les temples *quadrangulaires* recevaient un jour proportionné à leurs dimensions : les petits et les moyens le prenaient assez ordinairement par la porte, en laissant toutefois aux personnes du dehors la facilité d'apercevoir la statue du dieu qui était en face. Les grands temples avaient des *jours de comble* par des fenêtres garnies de carreaux de pierres spéculaires, d'étoffes diaphanes, de peaux, de corne, etc.

Ce fut à partir du règne d'Auguste, jusque vers le milieu du troisième siècle, que les Romains élevèrent le plus de monuments dignes de leur nom et de la postérité. Auguste aimait à répéter : « J'ai trouvé Rome bâtie en briques, je la laisse bâtie en marbre ; » et, en effet, secondé par des citoyens riches, devenus ses courtisans, ce prince vit s'élever, à côté des édifices construits par ses soins, des temples, des thermes, des portiques dont de simples particuliers faisaient les frais et qu'ils consacraient à l'utilité publique. Dans tous, l'architecture déploya les richesses des différents genres. Bientôt après lui, quand la domination d'un seul eut complétement triomphé des institutions républicaines, non-seulement Rome, mais l'Italie et tout l'empire furent couverts de temples, d'aqueducs, de voies, de palais, de cirques, de théâtres, d'amphithéâtres, de thermes, d'arcs de triomphe, de colonnes triomphales, de mausolées, etc. Chaque empereur voulait attacher son nom à un édifice remarquable, souvent même à plusieurs.

Parmi les temples antiques les mieux conservés, nous voyons au premier rang le Panthéon de Rome, monument qui, par la grandeur de son ensemble, et la majesté de ses parties intérieures et extérieures, fait encore l'étonnement et l'admiration de l'univers. C'est sans doute par ce grand caractère qu'Agrippa, son fondateur, le jugea propre à l'hommage qu'il voulait en faire à son protecteur, maître du monde entier. On sait qu'au refus d'Auguste, Agrippa l'abandonna aux autres dieux, dont le ciel, la terre et les enfers étaient alors peuplés.

Le Panthéon a été bâti sur un plan circulaire, ce qui fait qu'on l'appelle vulgairement aujourd'hui la *Rotonde*. Son diamètre, dans œuvre, est de 48 mètres. Le pape Grégoire IV, en 610, l'a consacré au culte de tous les saints. « C'est, dit l'abbé Baurassé, plus à cette nouvelle destination qu'à la perfection de son architecture, que le Panthéon doit l'avantage d'avoir échappé à la destruction qui, depuis vingt siècles, a couvert le sol de Rome de tant de ruines. » L'église de l'Assomption, à Paris, est bâtie sur le même plan.

La *Maison Carrée*, à Nîmes, est un temple qu'on croit avoir été consacré aux petits-fils d'Auguste, et qui doit remonter à la première année de l'ère chrétienne. Son ordonnance est corinthienne; il est pseudo-périptère, parce qu'il a sur les côtés des colonnes engagées; *prostyle*, parce qu'il n'a de portique que sur une face; *hexastyle*, parce qu'il a six

Digitized by Google

colonnes sur la façade; son entre-colonnement est *pycnostyle*, parce qu'il a trois modules.

En 1822, quand on fit restaurer la *Maison Carrée*, on pratiqua des fouilles qui permirent de voir de longues murailles parallèles au monument et une suite de bases de colonnes encore en place, des fûts renversés et des débris de chapiteaux. Cette découverte a prouvé que le temple était environné d'une enceinte sacrée, d'un *peribolos*. En outre, il a été démontré que cette colonnade s'étendait assez loin, de manière à circonscrire un forum. Tout cet édifice est d'un goût exquis, et doit passer pour un des plus beaux de la période gallo-romaine.

Notre célèbre ministre Colbert avait formé le projet de transporter la *Maison Carrée* à Versailles; on devait numéroter les pierres et reconstruire l'édifice. Heureusement les architectes jugèrent l'exécution d'un tel dessein impossible. La *Maison Carrée* sert maintenant de musée; elle a été souvent reproduite par la gravure.

En général, les temples anciens ne se font pas remarquer par la grandeur de leurs dimensions, mais bien par l'ordonnance générale de leurs parties. Ce qui ajoutait encore à la majesté de ces édifices, c'était l'élévation de leur sol au-dessus des terrains qui les environnaient; c'étaient des escaliers de cinq, sept ou neuf marches qui, régnant tout autour, leur servaient de base et conduisaient aux portiques; c'était cet espace qui, séparant toujours un édifice sacré de tout édifice profane, laissait apercevoir de toutes parts sa structure, sa forme, ses ornements; c'étaient cette foule de statues de bronze et de marbre qui décoraient les avenues et l'intérieur des portiques, ces plafonds ornés de riches peintures, de marbres précieux, ces combles couverts en bronze doré, ces groupes allégoriques posés en amortissement sur les frontons. De tout cela résultait une masse grave sans pesanteur, élevée sans avoir rien de gigantesque, riche par ses soutiens, même les plus nécessaires, qui se changeaient en de délicieux ornements.

Il ne paraît pas que les Gaulois aient construit primitivement des temples. Ils pensaient, comme les Germains, que c'aurait été outrager la majesté divine que de la renfermer entre des murailles. Ils accomplissaient leurs rites sacrés au milieu des forêts et sur la cime des montagnes. On a voulu regarder comme des temples gaulois certaines enceintes marquées par des pierres brutes fichées en terre; mais les savants restent fort divisés sur la nature et la destination de plusieurs ouvrages de ce genre qui subsistent encore. Leur aspect seul suffit pour accuser une civilisation au berceau. Aussi n'est-ce pas au point de vue de l'art, mais seulement sous le rapport historique, qu'il est intéressant d'en étudier les bizarres vestiges.

Ces monuments, connus sous le nom de *cromlechs* (du celtique *cromm*, courbe, et *lec'h*, pierre), sont des alignements de men-hirs ou de pierres brutes plus ou moins volumineuses, qui se profilent sous la forme d'un cercle, d'un demi-cercle, d'un carré long ou d'une ellipse. Quelques-uns de ces cromlechs sont concentriques les uns aux autres; il y en a qui sont entourés de fossés; plusieurs, enfin, se trouvent accompagnés de *dolmens* ou tables de pierre. Le nombre des pierres qu'on y compte est sacré: il n'y en a pas moins de douze. On en trouve parfois dix-neuf, trente ou soixante: ces nombres coïncident avec ceux des dieux. Au centre, on voit souvent un *men-hir* ou *peulvan* (pierre longue), qui représente la divinité suprême. Quelquefois le diamètre des cromlechs était assez étroit pour qu'on pût recouvrir le monument de pierres en forme de toit; on doit les considérer, dans ce cas, comme des dolmens circulaires.

On pense que les cromlechs servaient de temples et de cours de justice. On prétend aussi que c'est là que se faisaient les assemblées militaires, les inaugurations des chefs. Cette dernière hypothèse est d'autant moins invraisemblable, qu'il en fut ainsi jusqu'en 1356, de l'élection des princes dans le comté de Cornouailles. Quelques antiquaires ont cru que les cromlechs étaient des sépultures de famille. Cette opinion est bien douteuse. Toutefois, Guilbert de Nogent, au douzième siècle, raconte qu'en creusant dans une plaine pour y bâtir, on trouva des sépulcres rangés en *ronde de danse* autour d'un cercueil principal. Les cromlechs remontent à une époque fort ancienne, puisque Pausanias dit en avoir vu près de Pharès.

Nous avons un de ces étranges monuments à Saint-Hilaire-sur-Rille, près de Fontevrault; un autre à Menec, près de Gellainville; un grand nombre enfin en Bretagne et dans la presqu'île de Kermevan. Il n'est personne qui n'ait entendu parler du cromlech d'Avebury, appelé *Stone-Henge*, et situé à six milles de Salisbury. Ce vaste cromlech se compose de deux rangées circulaires et de deux enceintes elliptiques; la rangée extérieure comprenait trente pierres figurant une balustrade, ou *lichavens*; le deuxième cercle comptait vingt-neuf pierres; le troisième, comme le premier, était formé de trilithes (espèces de portes); et le quatrième, de vingt peulvans. Ce n'est pas seulement dans les Gaules et dans la Grande-Bretagne que les hommes abaissèrent leur intelligence jusqu'au culte de la pierre. Ce honteux fétichisme a régné jadis dans la Thrace et dans la Grèce. On sait en outre que les Phéniciens adoraient des *bétyles* ou pierres vivantes, que les Arcadiens vénéraient une pierre conique, et que *Jupiter lapis* avait un temple à Rome.

Un mot sur les *autels* complétera ce qui précède.

Les autels égyptiens sont des monolithes de forme conique tronquée, de 4 pieds de hauteur, mais fort évasés ensuite à la partie supérieure. Celle-ci est ordinairement creusée en entonnoir terminé par une ouverture qui traverse la pierre dans toute sa longueur. La partie supérieure des contours pose sur une pointe de quelques pouces. On connaît des autels égyptiens en basalte vert et en granit.

Les autels grecs, d'abord de bois, bientôt après de pierre et quelquefois de métal, sont, en général, remarquables par le goût qui a présidé à leur exécution. Les autels placés dans les temples étaient de diverses formes, carrés, ronds ou triangulaires, de briques ou de pierres; ils devaient avoir peu de hauteur, afin de laisser à découvert la statue du dieu.

Digitized by Google

Ils offraient sur toutes leurs faces divers ornements allégoriques et de nombreuses inscriptions.

Chez les Romains, les temples contenaient trois sortes d'autels : ceux qui servaient à l'immolation des victimes ; ceux qui étaient destinés aux libations, et les *enclabres*, où l'on déposait les vases sacrés et les offrandes. Ces autels en bois, en brique, en pierre ou en marbre, affectaient la forme circulaire, carrée ou triangulaire ; ils étaient tantôt creux et tantôt massifs. Les *altaria*, consacrés aux dieux célestes, étaient les plus élevés ; les *aræ*, destinées aux dieux terrestres, avaient moins d'élévation. Les autels des dieux infernaux descendaient presque jusqu'au niveau du sol. On sculptait ordinairement sur les autels des guirlandes de feuillage, des emblèmes religieux, des vases, des têtes de victimes, des bas-reliefs, la figure du dieu qui en était le protecteur. Un seul autel se trouvait parfois dédié à plusieurs dieux : tel est celui d'Esus, dont les quatre faces représentent Vulcain (VOLCANVS), Jupiter (IOVIS), Esus (ESVS), et le taureau aux trois grues (TAVROS TRIGARANVS).

On élevait aussi des autels sur les places publiques, dans les carrefours, dans les champs, sur les montagnes et dant l'intérieur des maisons. Le musée d'Arles nous en offre un brillant spécimen. C'est l'autel élevé *à la bonne déesse* par *Caienna, affranchi de Prisca et ministre de la déesse*.

C'est sur les autels *tauroboliques* qu'on accomplissait des sacrifices expiatoires en l'honneur de Cybèle, à l'occasion de la consécration des temples et des prêtres. Le prêtre se plaçait sous l'autel, dans une fosse recouverte de planches percées de plusieurs trous, et recevait ainsi le sang du taureau que le victimaire égorgeait sur l'autel. Lyon possède un de ces autels, trouvé en 1705 : L'inscription indique qu'il fut offert en l'an de notre ère 160, pour le salut d'Antonin Pie.

On a voulu, mais à tort, considérer comme des autels les monuments gaulois, connus sous le nom de *pierres levées*. Nous en parlerons plus loin et nous ferons connaître la signification qu'y rattachaient nos aïeux.

FERDINAND PIÉROT-OLBY.

POÉSIE

LE CHIEN ET LE RENARD

Tout au bout d'un petit village
Jadis existait à l'écart,
Non loin d'un bois où le renard
Ne se nourrissait pas tout à fait de fromage,
Une ferme et sa basse-cour;
Des terres, un jardin, complétaient l'ermitage.
Là deux époux, heureux ménage,
La fermière Georgette et le fermier Georget,
Ensemble cultivant leur modeste héritage,
Élevaient maint enfant, nourrissaient maint poulet.
C'était pour le renard un honteux vasnage.
On y voyait poulets de toutes les façons,
Poulets jaspés, poulets-pigeons,
Poulets au blanc manteau, poulets au noir plumage,
Sans compter les lapins, les canards, les dindons;
Je laisse à penser le ravage
Qu'y faisait l'animal sauvage.

Cependant Biscarat gardait... C'était un chien
Dont je n'ai pas, hélas! à vous dire grand bien;
Mais une exception que prouve-t-elle? — Rien :
Toujours le chien, de sa nature
Restera bonne créature.

Biscarat est un chien sans passé, sans aïeux,
Un chien gourmand et paresseux
Que Georget recueillit errant et malheureux,
De ses devoirs n'ayant nulle sollicitude;
Mangeant beaucoup et dormant tard;
Un caniche béat, soyeux, gros, gras à lard,
Répondant aux bienfaits par son ingratitude.
Plus d'un homme est, dit-on, caniche à cet égard.
Mais laissons là ce point; revenons au renard
Qui fait l'objet de cette étude.

Tant va la cruche à l'eau qu'elle y reste, dit-on :
Après avoir cent fois, par sa rare prudence,
De Georgette et Georget trompé la vigilance,
Éventé maint lacet, évité la potence,
Notre maître larron
Dans le piége, une nuit, resta pris tout de bon.
Pour briser ses liens l'animal faisait rage :
Entendant le tapage,
Biscarat fait effort... ouvre un œil... Il fait nuit.
Il faut pourtant savoir la cause de ce bruit;
Il s'étire... il se lève... avance avec prudence.
Et voyant dans les lacs l'ennemi sans défense,
Oubliant la pitié qu'on doit aux malheureux,
Ce chien dégénéré, ce robot de cent formes,
S'approche du renard, et lui parle en ces termes :
« Croque-poule, est-ce toi que je vois en ces lieux?
» Et comment, cher ami, malgré ce clair de lune,
» N'as-tu pas découvert ce piége ici tendu?
» Ah! je plains fort ton infortune,
» Mais au jour tu seras pendu.
» Oui, pendu!... S'il te reste un testament à faire,
» Parle, j'accomplirai ta volonté dernière.
» Pour adoucir l'horreur de ton dernier moment.
» En outre, tendre ami, je te fais le serment,
» De mener cent poulets à ton enterrement. »
Après avoir ainsi parlé, l'heureux caniche
Revient s'étendre dans sa niche,
Et s'y livre aux douceurs d'un tranquille sommeil.

Déjà du sein des flots s'élance le soleil,
De son pas de géant il dévore l'espace;
Soudain, dans un nuage il se voile la face,
Il frémit... il est près de rendre d'horreur...
D'une immense révolte à grand'peine vainqueur,
L'Anglais de moins de sang couvrit jadis les Indes :
Coqs, poules et poulets, canards, dindons et dindes,
Sur le sol étendus, mutilés, expirants,
De leurs aïeux éteints s'en vont grossir les rangs.
Le renard a rompu son ban, et, pour vengeance,
Des hôtes de ces lieux presque détruit l'engeance.

Sans soupçonner le mal que par sa vigilance
Il eut dû prévenir, le chien dormait au mieux;
Tout à coup il gémit, il s'irrite, il s'élance
Sous les coups redoublés du fermier furieux.
Georget a vu le mal; le chien, le vrai coupable,
Est caché pendant son sommeil malheureux;
On sait son réveil lamentable.
Qu'il en coûte parfois pour être paresseux!
Il veut fuir, vains efforts!... retenu par la chaîne,
Il faut qu'il subisse sa peine;
Ses hurlements plaintifs ne le sauveront pas!...
Son poil volait au loin, son sang trempait la terre,
Et Georget lui criait d'une voix de tonnerre :
« Chien maudit, tu mourras! »

Tout à coup, près de lui, passe une ombre au poil fauve,
Qui lui jette en courant, par au juste retour
Ces mots, ce dard aigu : « Cher ami, je me sauve;
» Adieu, c'est à chacun son tour! »

C'est une vérité qu'on répète sans cesse :
En des vers immortels un immortel auteur
L'a dit bien mieux que moi : Pitié pour le malheur!
Je n'ajoute qu'un mot : Voyez, chère jeunesse,
Voyez où conduit la paresse...

TH. CORVISIER.

Digitized by Google

L'ESPRIT DES GRANDS ÉCRIVAINS DU XIXe SIÈCLE

Par L.-J. Larcher

CHATEAUBRIAND

— SUITE —

SENTIMENTS.—C'est la beauté des sentiments qui fait la beauté du style. Quand l'âme est élevée, les paroles tombent d'en haut, et l'expression noble suit toujours la noble pensée. Horace et Stagyrite n'apprennent pas tout l'art; il y a des délicatesses et des mystères de langage qui ne peuvent être révélés à l'écrivain que par la probité de son cœur, et que n'enseignent point les préceptes de la rhétorique. — Voyez *Style*.

SIÈCLE. — Donnez la main au siècle pour l'accompagner en le modérant. Marchez-vous derrière lui? il vous emportera. Marchez-vous devant lui? il vous foulera aux pieds.

SIÈCLES HÉROÏQUES. — Les siècles héroïques sont favorables à la poésie, parce qu'ils ont cette vieillesse et cette incertitude de tradition que demandent les Muses, naturellement un peu menteuses. Nous voyons chaque jour se passer sous nos yeux des choses extraordinaires sans y prendre aucun intérêt; mais nous aimons à entendre raconter des faits obscurs qui sont déjà loin de nous. C'est qu'au fond les plus grands événements de la terre sont petits en eux-mêmes : notre âme, qui sent ce vice des affaires humaines, et qui tend sans cesse à l'immensité, tâche de ne les voir que dans le vague, pour les agrandir.

SOPHISME. — Le sophisme engendre l'illusion; l'illusion détrompée engendre l'humeur; l'humeur anime l'amour-propre : on se pique au jeu. Il serait plus simple de dire : J'ai tort, et de revenir; mais on ne le fait pas.

STYLE. — On ne vit que par le style. En vain on se révolte contre cette vérité; l'ouvrage le mieux comparé, orné de portraits d'une bonne ressemblance, rempli de mille autres perfections, est mort-né si le style manque. Le style, et il y en a de mille sortes, ne s'apprend pas; c'est le don du ciel, c'est le talent.

— Le style n'est pas, comme la pensée, cosmopolite : il a une terre natale, un ciel, un soleil à lui. — V. Sentiments.

SUCCÈS. — Quel que soit l'éclat d'un succès, il ne peut jamais vous donner la certitude de votre talent; il n'y a que la durée de ce succès qui vous révèle ce que vous êtes. Mais, autre misère : le temps qui fait vivre l'ouvrage, tue l'auteur; et l'on meurt avant de savoir que l'on est immortel.

TALENT. — Jadis on pouvait être beaucoup par sa position; maintenant on n'est quelque chose que par soi-même : jadis on voulait des titres; maintenant on demande des talents : nouvelle espèce de noblesse qui s'étend dans l'avenir, comme l'ancienne dans le passé; celle-là compte les aïeux, celle-ci la postérité.

— Le talent proprement dit est une chose à part, un don du ciel : il est souvent séparé de tout autre mérite, de même qu'il se trouve souvent mêlé à toutes les espèces de mérite. On peut être un imbécile en faisant de beaux vers; on peut être un premier écrivain, un orateur admirable, en gagnant des batailles comme César, en gouvernant un pays comme Cicéron.

— Le talent est un don, une chose isolée; il se peut rencontrer avec les autres facultés mentales, il peut en être séparé.

— Il faut de plus grands efforts de talent pour intéresser en restant dans l'ordre, que pour plaire en passant toute mesure; il est moins facile de régler le cœur que de le troubler.

UTOPIE. — Quand on se crée une utopie, on ne tient compte ni du passé, ni de l'histoire, ni des faits, ni des mœurs, ni du caractère, ni des préjugés, ni des passions : enchanté de ses propres rêves, on ne se prémunit point contre les événements, et l'on gâte les plus belles destinées.

VANITÉ. — Notre vanité met trop d'importance au rôle que nous jouons dans le monde. Le bourgeois de Paris rit du bourgeois d'une petite ville; le noble de cour se moque du noble de province; l'homme connu dédaigne l'homme ignoré, sans songer que le temps fait également justice de leurs prétentions, et qu'ils sont tous également ridicules ou indifférents aux yeux des générations qui se succèdent.

VÉRITÉS. — Il est pour les hommes des vérités cachées dans la profondeur du temps; elles ne se manifestent qu'à l'aide des siècles; comme il y a des étoiles si éloignées de la terre, que leur lumière n'est pas encore parvenue jusqu'à nous.

— Presque rien aujourd'hui ne ressemble à ce qui a été : hors la religion et la morale, la plupart des vérités sont changées, sinon dans leur essence, du moins dans leurs rapports avec les choses et les hommes.

VERTU. — La vertu est quelquefois oubliée dans son passage ici-bas, mais elle revit tôt ou tard; on la retire des tombeaux comme on retire du sein de la terre une statue antique qui fait l'admiration des hommes.

— Quand on parle des vices d'un homme, si on vous dit : « Tout le monde le dit, » ne le croyez pas; si l'on vous parle de ses vertus, en vous disant encore : « Tout le monde le dit, » croyez-le.

VIE. — Combien rapidement et que de fois nous changeons d'existence et de chimère! Des amis nous quittent, d'autres leur succèdent; nos liaisons varient. Il y a toujours un temps où nous ne possédions rien de ce que nous possédons, un temps où nous n'avons rien de ce que nous eûmes. L'homme n'a pas une seule et même vie; il en a plusieurs, mises bout à bout, et c'est sa misère.

— La vie, sans les maux qui la rendent grave, est un hochet d'enfant.

—On a souvent regardé la vie (mal tout le premier) comme une montagne que l'on gravit d'un côté et que l'on dévale de l'autre : il serait aussi vrai de la comparer à une alpe, au sommet chauve couronné de glace, et qui n'a pas de revers. En suivant cette image, le voyageur monte toujours et ne descend

Digitized by Google

plus; il voit mieux alors l'espace qu'il a parcouru, les sentiers qu'il n'a pas choisis et à l'aide desquels il se fût élevé par une pente adoucie : il regarde avec regret et douleur le point où il a commencé de s'égarer.

ANECDOTES

GRAMMATICALES, LITTÉRAIRES, ETC.

Boileau aimait la société, et était très-exact à tous les rendez-vous : « Je ne me fais jamais attendre, disait-il, parce que j'ai remarqué que les défauts d'un homme se présentent toujours aux yeux de celui qui l'attend. »

*
* *

On demandait à Crébillon pourquoi ses tragédies étaient si sanguinaires? « Corneille, répondit-il, a brillé dans le grand, Racine dans le tendre : Je n'avais que l'horrible à choisir. »

PETITE CORRESPONDANCE

« Monsieur le Directeur,

» Je lis votre journal, que Mlle Renoux, institutrice libre, reçoit. Nous le considérons, ma fille et moi, comme la meilleure publication de ce genre, comme une publication marquée au cachet d'une sérieuse, d'une consciencieuse et solide instruction.....

» C'est précisément à cause de cette grande utilité de l'*Ecole Normale*, que nous ne voudrions pas, ma fille et moi, qu'il se glissât dans sa rédaction des erreurs de pensée, qui seraient de nature à faire naître ou à entretenir des idées fausses dans l'esprit des jeunes élèves.

» Ainsi, dans le numéro d'aujourd'hui, je vois cette phrase à la page 68 : «*Supposons un moment que tous les hommes soient également riches; quel est celui qui voudra travailler pour les autres?* »

» Commentons cette phrase.

» Dans sa supposition elle implique que tous les hommes soient riches par des revenus, par des rentes et non par les produits de leurs travaux actuels; d'où elle tire l'absurdité de la supposition, en ajoutant : quel est celui qui voudra travailler pour les autres? Car il est certain qu'alors, au lieu d'être tous riches, les hommes seraient tous misérables, puisqu'il n'y s que le travail qui puisse fournir les productions nécessaires au bien-être. Or tout ceci, dit explicitement ou implicitement et sans correctif, donne forcément lieu à cette induction : dans un état social il faut qu'à côté des riches oisifs, il y ait des misérables qui travaillent. Eh bien, c'est cette induction, que la phrase citée provoque nécessairement, que j'appelle une idée fausse, parce qu'elle est barbare, antisociale, antichrétienne, anticivilisatrice.

» Le correctif de la pensée exprimée dans la phrase citée, le voici :

» Supposons un moment, au contraire, que tous les hommes soient riches (remarquez que je ne dis pas *également* riches, car ce mot *également*, dans la phrase citée, est une perfidie de plus) par leur travail actuel, et qu'ils ne puissent vivre oisifs de leurs économies qu'après quinze ou vingt années d'instruction générale et d'instruction professionnelle, et trente ou quarante années de travail social; alors tous travailleront pour tous, et la misère sociale sera supprimée, et la bienfaisance, cette vertu inhérente au cœur de l'homme, aura des forces suffisantes pour soulager les infirmités et les souffrances naturelles.

» En indiquant ce correctif, qui contient l'avenir de l'humanité, je ne veux pas dire, Monsieur le Directeur, que votre journal doive prendre le rôle de propagateur de réformes sociales. Je veux insinuer seulement qu'il ne doit pas faire de propagande contraire, qu'il doit rester neutre entre les opinions qui forment les partis, et se borner au rôle, qu'il remplit si bien, de propager une saine doctrine pour l'instruction publique.

» Croyez, Monsieur le Directeur, que mes observations n'ont rien de malveillant, et que je n'ai été entraîné à les faire que par l'estime que je fais de toutes les œuvres que je connais de vous. Ici même, la phrase qui m'a déplu n'est pas signée de votre nom, et elle a pu être inaperçue par vous. Croyez enfin à la sincère assurance de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur le Directeur,

» Votre très-humble et dévoué serviteur,

» RENOUX. »

RÉPONSE

C'est un principe généralement admis que, pour juger d'une chose quelconque, il faut tenir compte de la place qu'elle occupe et de l'emploi auquel elle est destinée. Si M. Renoux avait trouvé la phrase qui l'a choqué dans un article traitant d'économie sociale, je comprendrais qu'il pût la trouver dangereuse, en l'interprétant d'une certaine façon; mais il n's peut-être pas assez fait attention qu'elle entre dans un exercice de syntaxe, qu'elle a pour but de donner aux élèves l'occasion d'appliquer une règle de grammaire, et qu'à ce point de vue elle est tout-à-fait inoffensive. Est-elle assez claire pour être comprise dans son sens le plus naturel par tous les élèves, et ce sens naturel n'offre-t-il rien de contraire à la morale, telle que des enfants peuvent s'en faire l'idée? Voilà tout ce qu'on est en droit d'exiger, si d'ailleurs elle offre dans sa construction grammaticale quelque chose qui se prête bien à l'application de la règle qu'on veut graver dans l'intelligence et dans la mémoire des élèves. Or, quel est le sens naturel du mot *riche*, qu'est-ce que les enfants entendront tous par un homme riche? Se représenteront-ils un homme *riche par son travail actuel*? Non, certes, et il y s pour cela une excellente raison, c'est qu'on leur s dit *riches* absolument, et non pas *riches par leur travail actuel*. Ils comprendront donc qu'il s'agit de supposer tous les hommes également *riches* par leurs revenus, par des richesses acquises; car c'est bien là le sens vulgaire du mot *riche*. Mais, dit-on, c'est une supposition absurde, et tellement absurde qu'une telle richesse universalisée devient sussitôt une véritable misère : Je le sais bien, et ma phrase même le fait suffisamment entendre, puisqu'elle se termine par une question de laquelle il résulte évidemment que personne ne pourrait tirer aucun parti de sa richesse, parce qu'il serait impossible de trouver des hommes disposés à travailler par l'appât d'un salaire.

A quoi bon, dira-t-on encore, présenter aux jeunes gens cette supposition impossible? Je vais vous le dire : c'est qu'elle s'est été faite, c'est qu'elle se fera peut-être encore, non comme impossible, mais comme réalisable; et il n'est pas inutile de prémunir les jeunes esprits contre certaines idées d'égalité absolues qui ont déjà fait beaucoup de mal en faisant croire à beaucoup de gens que *progrès* et *communisme* étaient deux systèmes identiques, et en tournant contre le progrès les forces dont il aurait eu besoin pour se développer ou pour se maintenir. Ainsi, même si j'avais voulu donner une leçon de morale, je pourrais soutenir que ma phrase est irréprochable; mais, je le répète, c'est une leçon de grammaire que j'ai surtout voulu donner, et bien loin qu'il y ait en chez moi des intentions *perfides*, j'affirme qu'en écrivant ma phrase j'ai pensé qu'elle pouvait indirectement éveiller une notion juste, vraie et utile. Non-seulement elle fait comprendre que tous ne peuvent pas être riches, dans le sens ordinaire du mot; mais elle fait penser qu'une âme généreuse doit viser à quelque chose de plus haut que la richesse; car la générosité est opposée à l'égoïsme, elle est heureuse surtout du bonheur des autres, elle ne veut pour elle-même que ce qu'elle peut partager avec tous; elle ne doit pas chercher la richesse, précisément parce que la richesse est de sa nature l'apanage d'un petit nombre. Quant à la manière dont M. Renoux comprend que tous les hommes doivent un jour être riches *par leur travail actuel*, il est évident, par ce que je viens de dire, que mes aspirations s'accordent parfaitement avec les siennes. Mais il a oublié une chose dans la description qu'il nous fait du nouvel état social, c'est que l'obligation universelle du travail, pendant trente ou quarante années, suppose avant tout l'abolition de l'hérédité. Or l'hérédité subsiste en fait; elle subsistera longtemps encore, selon toutes les apparences; et tant qu'elle subsistera, il y aura des *riches*, qui ne seront pas riches par leur travail, mais par leur naissance. Je terminerai ma réponse en demandant porement et simplement à M. Renoux si, le fait étant réel, il est possible de trouver quelque chose d'antisocial dans une phrase qui tend à montrer que ce fait, tant qu'il subsistera, sera toujours et par la force des choses un fait exceptionnel.

P. BOISSIÈRE.

PARIS. — IMPRIMERIE EDOUARD SLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Digitized by Google

6e Année — 2e SEMESTRE — 26 JUIN 1864 — Numéro 25

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

Mode de publication et conditions d'abonnement :

L'*École Normale* paraît tous les dimanches et forme à la fin de l'année deux beaux volumes de 416 pages chacun.

PRIX DE L'ABONNEMENT : pour la France, un an, 10 fr.; six mois, 5 fr.; — pour la Suisse et la Belgique, un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.; — pour toute autre destination, 15 fr. par an.

S'adresser : pour la France, à M. Larousse, rue Saint-André-des-Arts, 49, à Paris; — pour la Suisse, à M. Cherbuliez, à Genève; — pour la Belgique, à tous les libraires.

Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du journal doit être adressé à M. PIERRE LAROUSSE, seul propriétaire et seul éditeur de l'*École Normale*.

Un numéro quelconque se vend 50 centimes.

LES DIX PREMIERS VOLUMES SONT EN VENTE. — PRIX DE CHAQUE VOLUME : 5 FRANCS; DEMI-RELIURE : 6 FRANCS 25 CENT.

SOMMAIRE. — Histoire universelle de la Pédagogie. — Dictées générales. — Nouveaux Exercices intellectuels. — Exercices analogiques et nouveaux sur le Participe passé. — Traité complet et raisonné d'Analyse grammaticale. — Tablettes séculaires de chronologie universelle. — Cours complet de littérature ancienne. — Abrégé de l'histoire d'Angleterre. — Botanique. — La Terre et l'Homme. — Exercices pour une deuxième année d'Arithmétique. — Bibliographie. — Énigmes nouvelles. — Aurcolote.

PREMIÈRE PARTIE

ENSEIGNEMENT

HISTOIRE UNIVERSELLE DE LA PÉDAGOGIE

— SECONDE PARTIE —

JEAN-JACQUES ROUSSEAU *(suite)*

ÉMILE

Remarques et réflexions générales sur les principes philosophiques et pédagogiques de Rousseau.

Je me suis suffisamment expliqué dans l'analyse des écrits philosophiques de Rousseau, en particulier de l'*Émile*, pour n'avoir pas à revenir sur ses principales idées et sur leur application : il ne me reste plus qu'à présenter quelques réflexions sur le principe fondamental de sa philosophie et à déterminer la place et l'influence de l'*Émile* dans le domaine de la pédagogie.

La philosophie de Rousseau, comme on l'a vu et compris, a sa base et sa règle dans la nature humaine, telle qu'il la concevait. Cette philosophie, en soi, n'a rien que de légitime : rappeler l'homme à la nature et à ses lois immuables, soit en politique, soit en religion, soit en pédagogie, c'est le rappeler à la vérité. Et quel besoin le dix-huitième siècle n'avait-il pas qu'on le ramenât à la source féconde et vivifiante de la nature! En politique, on gouvernait les peuples sans prendre conseil des droits de l'homme et de ses besoins légitimes; l'autorité, l'habitude, les préjugés et souvent encore la force, tenaient lieu de conviction individuelle et de cette franche volonté que Dieu demande de ses adorateurs; en pédagogie, on n'avait nul égard à la nature physique, intellectuelle et morale de l'enfant et aux lois qui président au développement de ses facultés : on le dressait plus qu'on ne le développait. Il était donc bien nécessaire qu'une voix éloquente s'élevât et invitât la société à quitter cette voie factice et trompeuse pour rentrer dans le chemin et sous les lois de la nature. En ce point-ci, Rousseau, malgré ses fautes et ses erreurs, a été l'interprète d'une grande vérité auprès de ses compatriotes, et l'étonnante facilité avec laquelle ses principes se sont répandus depuis dans le triple domaine de la politique, de la religion et de la pédagogie, nous montrent assez qu'il a été plus qu'un simple rêveur.

Mais s'il importe hautement pour l'humanité de mettre la politique, la religion, l'éducation et les mœurs en harmonie avec la nature, il importe que ce soit avec la nature réelle et non pas avec une nature imaginaire ou tronquée. C'est en ce point que Rousseau s'est fourvoyé. Il a cru que l'homme possédait toutes choses dans sa nature, et que cette nature en soi était parfaite. L'homme n'avait qu'à redevenir lui-même pour rentrer en Eden. Mais cette idée de l'homme n'a de base ni dans l'histoire, ni dans l'expérience personnelle : elle est imaginaire. L'histoire et l'expérience personnelle nous démontrent qu'il y a dans notre nature des misères (le péché, les maladies, la mort) et des besoins (de paix, de sainteté, de connaissances, de félicité) qui ne peuvent être guéris et satisfaits que par un secours surnaturel et dans une autre existence. C'est ce que Platon, en particulier, avait déjà compris. Renvoyer simplement l'homme à la nature, c'est donc l'abandonner à ses misères et à

Digitized by Google

ses besoins, c'est le laisser sans secours et sans médecin. La nature et ses lois viennent de Dieu et doivent être respectées comme des oracles divins : on ne doit ni les méconnaître, ni les tronquer, ni les combattre ; mais comme elles ont été viciées par le péché, elles doivent être relevées et rétablies par Celui-là même qui les avait créées et par le moyen que sa sagesse nous fournit, savoir Jésus-Christ, qu'il a envoyé dans le monde « pour sauver les pécheurs. » Voilà le chemin royal, et le plus sage sur ce chemin sera celui qui saura le mieux mettre en harmonie la nature humaine et le christianisme. Nature et christianisme ne sont point des termes qui s'excluent : ils sont, tout au contraire, compléments l'un de l'autre. C'est, du moins, mon sentiment et le point de vue sous lequel j'écris toute cette histoire. Puissé-je ne point me tromper et être préservé d'erreur dans le développement et l'application de ce grand principe!

Rousseau s'était donc formé une fausse idée de la nature humaine, et c'est là l'origine de toutes ses erreurs. En pédagogie, on peut encore lui adresser le reproche d'avoir mal observé ce qu'il aurait pu connaître, malgré ses erreurs, de la nature de l'enfant. Si, au lieu d'envoyer ses enfants à l'hospice des enfants trouvés, il les eût élevés lui-même, ou s'il avait vécu dans une école, il aurait vu bien des choses qui auraient modifié et complété ses idées. La méthode de Rousseau est plus propre à former des sauvages que des hommes ; elle est presque toute négative. La nature qui préside à l'éducation d'Émile, qui en fait presque tous les frais, est une inconnue, une puissance mystérieuse qui tait son nom et cache ses procédés. Rousseau ne nous parle guère que de ses droits, et par là même aussi des droits de l'enfant. C'était beaucoup, mais ce n'était pas assez pour fonder la science de l'éducation. Rousseau n'a fait qu'ouvrir la mine, il n'y est pas entré (1). Comme nous le verrons, ce travail était réservé à Pestalozzi. Celui-ci, en effet, ne s'est pas contenté de laisser agir la nature ; il est, si j'ose ainsi m'exprimer, entré dans son sanctuaire pour en étudier les lois et les procédés et pouvoir ensuite se faire son co-ouvrier dans l'œuvre du développement de nos facultés. C'est là la grande idée que nous aurons à exposer lorsque nous traiterons de ce pédagogue. Mais si Rousseau n'a pas creusé l'idée de nature, comme Pestalozzi, il faut bien reconnaître qu'il a été son précurseur. On retrouve dans Pestalozzi le même dégoût de son siècle, la même censure contre la culture factice et contre la routine de l'école, les mêmes appels pour rentrer dans la voie naturelle. Malheureusement, la science pédagogique a conservé généralement, en Allemagne et en Suisse, l'erreur fondamentale de Rousseau ; c'est de croire que tout est dans la nature. Cette erreur est, dans la pédagogie moderne, ce qu'était le veau d'or que Jéroboam, fils de Nébal, avait dressé dans le royaume d'Israël, un obstacle pour revenir au vrai Dieu ; mais aussi, comme ce veau d'or s'opposait à une idolâtrie plus grossière, de même le déisme, qui est au fond du naturalisme de Rousseau, a préservé la pédagogie de tomber dans le matérialisme et le panthéisme philosophique du siècle.

(1) Rousseau a été plus profond dans le *Contrat social*.

Diestenveg, qui donne le ton en Allemagne et en Suisse, est déiste (1). C'est un bien relatif. Sans cela tout irait plus mal encore. Le panthéiste et le matérialiste ne prenaient plus aucun soin de la moralité et du sentiment religieux des jeunes gens, tandis que le déiste, à la manière du vicaire savoyard, considère encore l'enfant comme un être libre, moral et religieux. Cette considération me rassure sur l'avenir de la pédagogie : on ne doit pas désespérer d'une philosophie (la pédagogie est une philosophie) dans laquelle la nature morale de l'homme a conservé sinon ses droits, du moins une place. On peut espérer qu'un jour cette nature sera mieux observée et mieux comprise. Depuis Pestalozzi, on a étudié le corps sous toutes ses faces ; on sait en détail comment on doit exercer chaque sens, chaque organe, chaque membre, et donner à tout l'organisme une culture conforme à sa nature : on possède de gros volumes sur l'hygiène et la gymnastique. On est allé plus loin encore dans l'étude de l'intelligence ; on sait exactement comment et d'après quelles lois et quels exercices se développe chaque faculté ; toutes les branches de l'enseignement ont été retravaillées pour les soumettre à ces lois et les adapter au degré de développement de l'intelligence. On en peut dire autant des sentiments naturels et des talents qui se produisent dans l'exercice des différents arts. Mais nous manquons encore d'une psychologie des facultés morales et religieuses : le domaine moral est, en bonne partie, encore inexploré. Les déistes, qui ne croient pas à l'Evangile, se contentent de ce qu'ils ont, et les croyants, qui savent que la foi renferme le remède nécessaire à l'homme moral, ne se donnent pas la peine de rechercher comment la grâce s'empare des facultés naturelles et, en particulier, de la volonté, pour leur imprimer une direction conforme à la volonté de Dieu. Ils laissent cette question tout entière dans l'ombre du mystère. Et pourtant, il nous importerait de connaître exactement la nature morale de l'enfant, les facultés qui y rentrent, les lois de leur développement, les moyens par lesquels il s'opère. C'est alors seulement que l'éducation morale prendrait une importance réelle aux yeux de l'éducateur, et que le christianisme deviendrait partie intégrante de son système pédagogique, et non plus seulement un accessoire ou un hors-d'œuvre. Si le temps et les forces me permettent d'achever cette histoire, et ensuite de me recueillir pour résumer l'ensemble de mes vues, de mes principes et de mes expériences dans le champ de la pédagogie, je me propose, sinon de traiter cette question importante, du moins de la poser, en attendant qu'une intelligence mieux qualifiée vienne la résoudre et donner par ce moyen à la science pédagogique une plus grande perfection et une impulsion nouvelle. Plaise à Dieu que cette nouvelle étude ne conduise pas alors l'humanité dans de nouvelles erreurs, comme l'a fait le système de Rousseau! La raison de l'homme est si fragile, qu'on ne peut et ne doit la voir qu'en tremblant s'aventurer dans un domaine encore nouveau pour elle.

J. Parez.

(1) Les principes de Rousseau sont plus populaires en Allemagne qu'en France.

Digitized by Google

DICTÉES GÉNÉRALES

Discrétion

Durant les guerres que les Athéniens *ont eu à soutenir* contre le roi Philippe, il arriva qu'ils intercepterent un paquet de lettres que ce prince avait *expédiées* à ses lieutenants et à ses ministres. Elles furent *apportées* au sénat et *ouvertes* en présence des sénateurs *mêmes*. Ceux-ci les ayant *examinées*, trouvèrent parmi les autres une lettre que ce prince avait *destinée* à la reine Olympias, sa femme. *Aucun* d'eux *ne voulut qu'elle fût décachetée*, et, *toutes* critiques qu'étaient les circonstances, on décida à l'unanimité que cette lettre serait *envoyée* à la princesse. Ils pensaient avec raison qu'une correspondance de famille doit être *sacrée*, *même* pour des ennemis.

Venise

TOUT *attrayante* qu'on suppose Venise, TOUTE *vantée* qu'*elle est*, un sentiment de tristesse s'empare de l'imagination, en *entrant* dans cette ville. On prend congé de la végétation. On ne voit pas MÊME une mouche en ce séjour; les *animaux*, QUELS qu'ils SOIENT, en sont *bannis*, et les hommes sont là seuls pour lutter contre le *courroux* des *eaux* de la mer. Un silence profond *règne* dans cette ville, dont les rues sont des *canaux sillonnés* par une multitude de barques, et le bruit des rames est la seule interruption à ce silence. Ce n'est pas la campagne, puisqu'on n'y voit AUCUN bouquet D'ARBRES; ce n'est pas la ville, puisqu'on n'y entend AUCUN BRUIT; ce n'est pas MÊME un vaisseau, puisqu'on n'avance pas : c'est une demeure dont les orages, les tempêtes MÊME font une prison; car il y a des moments où l'on ne peut sortir ni de la ville, ni de chez soi. On trouve des hommes du peuple, à Venise, qui seront *nés*, auront *vécu* et mourront sans avoir jamais *vu* la place Saint-Marc, sans être *allés* d'un quartier à l'autre, et pour qui la vue d'un cheval ou d'un arbre serait une véritable merveille. Ces gondoles noires, *glissant* sur les *eaux dormantes*, ressemblent à des cercueils ou à des *berceaux*. CHAQUE SOIR, on ne voit passer que les *feux* des lanternes qui éclairent les gondoles; car, de nuit, leur couleur noire empêche de les distinguer. On dirait que CE SONT MILLE ombres *errantes* qui se glissent sur l'eau, *guidées* par MILLE petites étoiles.

Le Billet noir

Le bailli d'un village avait *été chargé* de faire tirer au sort deux jeunes gens, pour décider lequel des deux serait *choisi* pour la milice. Le bailli, *voulant* favoriser l'un des deux aux dépens de l'autre, *avait mis* dans la boîte, non pas un billet BLANC ET UN NOIR, mais *deux noirs*. Ensuite il dit : « Celui à qui *écherra* le billet noir partira. » Et, adressant la parole à celui qu'il voulait tromper : « Allons, dit-il, tire le premier. » Mais le malin garçon, s'étant *douté* de la ruse qu'*avait imaginée* le bailli, tira le billet et l'avala sur-le-champ. — « Qu'as-tu fait, malheureux ! — Ma foi, monsieur le bailli, si le billet que j'ai *avalé* est noir, celui qui est dans la boîte que vous avez *préparée*, doit être blanc; permettez que nous le *voyions* : dans ce cas, vous ne doutez pas *que je ne parte;* mais mon camarade partira, si c'est le blanc que j'ai *avalé*. Vous pouvez facilement savoir la vérité. » Le bailli, fort *embarrassé*, *exigea* que l'épreuve *fût recommencée*. Cette fois, *un billet blanc et un billet noir furent déposés* par lui dans la boîte, et, TOUTE BIZARRE, TOUT INCONSTANTE qu'EST la Fortune, elle fut fidèle à celui des deux que le bailli avait voulu faire partir.

L'Aurore

L'aurore découvre au monde UNE NOUVELLE ET MAGNIFIQUE création. La vue du ciel et de la terre nous était *dérobée* par les ombres de la nuit; mais à présent que l'éclat du jour revient, l'œil voit la nature TOUTE rajeunie et TOUT embellie. Tout à coup nous apercevons la terre dans l'appareil de sa magnificence, les montagnes avec les forêts dont elles sont *couronnées*, les coteaux *tapissés* de vignes *grimpantes*, les champs *couverts* de moissons *dorées*, et les prairies *arrosées* de VINGT ruisseaux divers. L'horizon s'enflamme; les nuages prennent partout les couleurs les plus vives; l'œil découvre au loin des vallons *riants* et *fleuris;* les vapeurs légères sont *converties* en or, et les gouttes de ROSÉE, dont les fleurs sont *couvertes*, prennent le doux éclat des perles. A mesure que la clarté augmente, le spectacle devient plus superbe. Nous allons de lumière en lumière, jusqu'à ce qu'enfin la nature nous offre quelque CHOSE DE GRAND : le lever du soleil.

Le Lever du Soleil

QUELQUE SURPRENANTS que SOIENT les MILLE phénomènes de la nature, AUCUN NE SE MANIFESTE avec plus de splendeur que le lever du soleil. *Les plus riches parures qu'ait inventées l'art humain*, *les plus belles décorations*, *l'appareil le plus pompeux*, *les plus superbes ornements des demeures habitées par les rois*, *tout s'évanouit ou se réduit* à rien en comparaison de cette beauté de la nature. La contrée orientale du ciel est *revêtue* de la pourpre de l'aurore; l'air est *teint* peu à peu DE COULEUR ROSE; *échappé* de dessus les montagnes, un premier rayon coule rapidement d'un bout de l'horizon à l'autre; de nouveaux traits *étincelants* suivent et fortifient le premier; le disque du soleil *s'est sensiblement dégagé* : il se montre en entier; il s'avance dans les CIEUX et parcourt sa carrière avec UNE NOBLESSE ET UNE MAJESTÉ SI ÉTONNANTES que l'œil ne saurait les soutenir : VOILA CE QUE les APELLES de tous les temps ont en vain *imité* dans les CIELS de leurs tableaux.

TH. PHULPIN.

NOUVEAUX EXERCICES INTELLECTUELS

PHRASE A COMMENTER. — La foudre tombe plus souvent sur les hautes montagnes que dans les vallées.

COMMENTAIRE. — Les coups de la fortune frappent plus souvent l'homme qui est dans une position élevée, que ceux qui ont su borner leurs désirs à une heureuse médiocrité. La Fontaine, dans sa fable des *Deux Mulets*, fait dire au mulet du moulin :

Digitized by Google

Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :
Si tu n'avais servi qu'un menuier, comme moi,
Tu ne serais pas si malade.

*
* *

INCONSÉQUENCE A RELEVER. — On lit dans le feuilleton de la *Gazette des Beaux-Arts* : «... Mars 1848. — Quelques mois après, à peu de distance, les deux frères Lenain moururent. L'aîné avait cinquante-cinq ans à sa mort, le second soixante.

COMMENTAIRE. — Le second des Lenain avait trouvé moyen, en quelques mois, de mourir plus vieux de cinq ans que son aîné.

*
* *

ALLUSION HISTORIQUE. — « M. de La Fayette aimait l'orage, il n'était pas son complice; il ne craignait pas la foudre, mais il n'eût jamais consenti à en faire un des ministres de son gouvernement; le désordre pouvait venir, il lui tenait tête, et, à aucun prix, même au prix de sa vie, il n'eût accepté l'appui, les services et les bons offices du désordre. Au milieu des plus grandes révolutions, il était resté le capitaine qui *sait vaincre et qui ne sait pas profiter de sa victoire.* »

J. JANIN (*Litt. dramatique.*)

COMMENTAIRE. — Après la bataille de Cannes, au lieu de marcher sur Rome, Annibal s'avança vers Naples. C'est alors que Maherbal, son général de cavalerie, lui dit : « Tu sais vaincre, Annibal, mais tu ne sais pas profiter de ta victoire! » P. L.

EXERCICES ANALOGIQUES ET NOUVEAUX

SUR

LE PARTICIPE PASSÉ

L'élève devra composer des phrases dans lesquelles il fera entrer les infinitifs suivants après le participe passé *laissé*.

Croître — partir — emmener — voir — tomber — tromper — prendre — fermenter — vendre — calomnier — glaner — paître — enlever — faire — vivre — passer — échapper — battre — manger — dormir — parler — courir — jouer — rire — mourir — corrompre — égarer.

CORRIGÉ

Vos cheveux, pourquoi les avez-vous *laissés* croître?
Mes amis, je vous ai *laissés* partir à regret.
Mes amis, je vous ai *laissé* emmener par vos parents avec peine.
Quelle légèreté vous avez *laissé* voir en cette circonstance!
Marie s'est *laissée* tomber.
Marie s'est *laissé* tromper.
Que de précautions je vous ai *laissé* prendre!
Cette farine, pourquoi l'avez-vous *laissée* fermenter?
Cette maison, pourquoi l'avez-vous *laissé* vendre?
Vos amis, pourquoi les avez-vous *laissé* calomnier?
Voici des champs de blé que j'ai *laissé* glaner par les pauvres.
Voici des enfants que j'ai *laissés* glaner dans mes champs.
Ces bœufs, je les ai *laissés* paître dans mes prés.
Cette somme d'argent, pourquoi l'avez-vous *laissé* enlever par les voleurs?
On est responsable des maux qu'on a *laissé* faire par son imprévoyance.
Ma sœur! que n'aurais-je pas donné pour que le ciel t'eût *laissée* vivre!
Est-ce Louise que vous avez *laissée* passer dans votre jardin?
Je voulais vous emmener; c'est une bonne occasion que vous avez *laissée* échapper.
Votre sœur, pourquoi l'avez-vous *laissée* battre sa compagne?
Votre sœur, pourquoi l'avez-vous *laissé* battre par sa compagne?
Ma bonne tartine de graisse, je l'ai *laissé* manger par le chat.
Notre maître, le jour de sa fête, nous a donné congé. D'abord, il nous a *laissés* dormir jusqu'à huit heures, puis il nous a *laissés* parler à notre aise, il nous a *laissés* courir dans le jardin; enfin, il nous a *laissés* jouer et rire autant que nous avons voulu; le soir, il nous a *laissé* jouer une pièce qui nous a beaucoup amusés.
Cette femme s'est *laissée* mourir de chagrin.
Ces misérables se sont *laissé* corrompre.
Ces élèves s'étaient *laissé* égarer par de mauvais camarades.

L'élève devra employer les expressions suivantes dans des phrases de son invention :

Envoyé *chercher* — envoyé *cueillir* — osé *concevoir* — senti *couler* — pu *rassembler* — pensé *faire* — voulu *obtenir* — su *employer* — paru *désirer* — pensé *être* — osé *contredire* — dû *éprouver* — voulu *croire*. — Ex. : Voici les enfants que j'ai *envoyé* chercher.

CORRIGÉ

Voici les fruits que j'ai *envoyé* cueillir dans mon jardin.
Voici les enfants que j'ai *envoyés* cueillir des fruits dans mon jardin.
Être votre amie, c'est une espérance que je n'aurais jamais *osé* concevoir.
En vous voyant, j'ai pleuré de joie; ce sont de douces larmes que j'ai *senties* couler.
Je vous donne les notions que j'ai *pu* rassembler sur ce fait.
Ce sont des travaux que j'ai toujours *pensé* faire.
C'est la place d'honneur que vous auriez *voulu* obtenir.
Ce sont de précieux instants que vous n'avez pas *su* employer.
Ma sœur vous enverra la robe que vous avez *paru* désirer.
On a arrêté les personnes suspectes qu'on a *pensé* être du complot.
Amélie est une personne que je n'aurais jamais *osé* contredire.
Pauvre femme! combien de chagrins elle a *dû* éprouver!

Digitized by Google

Ce sont des choses que tu n'as jamais *voulu* croire.

NOTA. Lorsque l'infinitif est sous-entendu après le participe, alors celui-ci reste invariable.

EX. : Je lui ai rendu tous les services que j'ai *pu*, que j'ai *dû*, que j'ai *voulu* (sous-entendu lui rendre).

Composer des phrases analogues à celles ci-dessous.

A DICTER OU A FAIRE COPIER

Pour vous, j'ai fait tous les sacrifices que j'ai *pu*.
J'ai cueilli dans le jardin toutes les fleurs que j'ai *voulu*.
J'ai fait à mon maître toutes les politesses que j'ai *dû*.
Votre sœur m'a payé la note qu'elle m'a *due* pendant trois ans.
Je ne veux plus de la place que j'ai *voulue* autrefois.

CORRIGÉ

J'ai fait aujourd'hui toutes les visites que j'ai *pu*.
Eugénie a emporté tous les joujoux qu'elle a *voulu*.
Avez-vous fait toutes les démarches que vous auriez *dû* ?
Regardez ces billets; ce sont ceux que votre père m'a *dus* si longtemps.
Me mettre au collége et me voir devenir médecin, ce sont deux choses que mon père a toujours *voulues*.

RÈGLE. Le participe passé *fait*, suivi d'un infinitif, est toujours invariable.

L'élève devra composer une phrase sur chacun des infinitifs suivants en le faisant précéder de *fait*.

Naître — mourir — croire — faire — apprendre réciter — rire — entendre — exécuter — aimer — haïr — venir — asseoir — manger — boire — construire.

CORRIGÉ

Remercions Dieu de nous avoir *fait* naître de parents chrétiens.
Ces pauvres fleurs! la chaleur les a toutes *fait* mourir.
Que de mensonges ne m'avez-vous pas *fait* croire!
Quelle belle robe vous vous êtes *fait* faire à Paris!
Voici les vers qu'on m'a *fait* apprendre, et la fable qu'on m'a *fait* réciter.
Vos amis! combien je les ai *fait* rire!
Ces musiciens se sont *fait* entendre à l'église.
Ce sont vos ordres que j'ai *fait* exécuter.
Marie s'est *fait* aimer à la pension, Eugénie s'est *fait* haïr.
J'ai rencontré hier trois pauvres petits enfants bien malheureux, je les ai *fait* venir chez nous, je les ai *fait* asseoir, je les ai *fait* manger, je les ai *fait* boire; ils sont partis très-contents.
Regardez les deux maisons que nous nous sommes *fait* construire.

RÈGLE. Le participe passé des verbes impersonnels est toujours invariable.

Les verbes neutres, passifs et pronominaux peuvent être employés accidentellement comme verbes impersonnels.

L'élève composera des phrases dans lesquelles il fera entrer les expressions suivantes :

Il y a eu — il y aurait eu — il y ait eu — il aurait fallu — il eût fallu — il a fallu — il a fait — il est arrivé — il m'en a coûté — il est tombé — il s'est répandu — il s'est glissé — il s'est passé — il est résulté — il s'est fait — il s'est jugé.

CORRIGÉ

Les froids qu'il y a *eu* la semaine dernière ont été très-funestes aux biens de la terre.
Que d'élèves il y a *eu* à cette fête! (1).
Que d'obstacles il y a *eu* à vaincre dans cette course!
Savez-vous tous les inconvénients qu'il y aurait *eu* à vous faire quitter vos parents?
On peut dire que le règne de Napoléon est un des plus glorieux qu'il y ait *eu* dans notre belle France.
Pour racheter votre frère, c'est 2,000 fr. qu'il aurait *fallu*.
Ma sœur n'a pas montré la modération qu'il eût *fallu* dans cette circonstance.
Que de travaux il a *fallu* pour construire cet aqueduc!
C'est 8,000 fr. qu'il m'a *fallu* pour acheter cette maison.
Vous rappelez-vous les grandes chaleurs qu'il a *fait* durant le mois d'août 1863?
Combien de malheurs il est *arrivé* sur les chemins de fer!
Savez-vous les sommes qu'il m'en a *coûté* pour votre éducation?
Que de grêle il est *tombé* hier!
Ce matin il s'est *répandu* une triste nouvelle.
Que d'erreurs il s'est *glissé* dans votre mémoire!
Que de choses étranges il s'est *passé* durant votre absence!
Que de malheurs il est *résulté* de votre étourderie.
Combien d'affaires il s'est *fait* aujourd'hui dans notre marché!
Que de vilaines causes il s'est *jugé* aux dernières assises!

CLARISSE JURANVILLE.

TRAITÉ COMPLET ET RAISONNÉ
D'ANALYSE GRAMMATICALE

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE SUR LA FONCTION DES MOTS

— SUITE —

Un *roi* cherchait un bon premier *ministre*. « Je souhaite, disait-*il*, un *esprit* éclairé, un *cœur* droit et bon *qui* veuille *supporter* avec *moi* le *fardeau* de ma *puissance*, et *m'*aider à *gouverner* mon *peuple* avec *sagesse* et avec *justice*; en *qui* trouverai-*je celui qui m'*est nécessaire? — *Tu le* trouveras, *lui* répondit un *sage*, si *tu le* cherches parmi *ceux qui* ne *te* cherchent pas. »

(1) On écrirait : que d'élèves il a *eus* à sa fête et que d'obstacles il a *eus* à vaincre! parce que dans ces phrases les verbes ne sont pas impersonnels.

Digitized by Google

CORRIGÉ DU DEVOIR

Un, adj. ind., masc. sing., dét. *roi*.
Roi, nom comm., masc. sing., sujet de *cherchait*.
Cherchait, verbe trans., ind., imparf., 3e pers. du sing., 1re conj.
Un, adj. ind., masc. sing., dét. *ministre*.
Bon, adj. qual., masc. sing., qual. *ministre*.
Premier, adj. num. ord., masc. sing., dét. *ministre*.
Ministre, nom comm., masc. sing., compl. dir. de *cherchait*.
Je, pron. de la 1re pers., masc. sing., suj. de *souhaite*.
Souhaite, verbe trans., ind., prés., 1re pers. du sing., 1re conj.
Disait, verbe trans., ind., imparf., 3e pers. du sing., 4e conj.
Il, pron. pers., masc. sing., suj. de *disait*. Il représ. *roi*.
Un, adj. ind., masc. sing., dét. *esprit*.
Esprit, nom comm., masc. sing., compl. dir. de *souhaite*.
Éclairé, adj. qual., masc. sing., qual. *esprit*.
Un, adj. ind., masc. sing., dét. *cœur*.
Cœur, nom comm., masc. sing., compl. dir. de *souhaite*.
Droit, adj. qual., masc. sing., qual. *cœur*.
Et, conj., unit *droit* à *bon*.
Bon, adj. qual., masc. sing., qual. *cœur*.
Qui, pron. rel., mas. sing., suj. de *veuille*. Il représ. *esprit* et *cœur*.
Veuille, verbe trans., subj., prés., 3e pers. du sing., 3e conj.
Supporter, verbe trans., inf., prés., compl. dir. de *veuille*, 1re conj.
Avec, prép., unit *supporter* à *moi*.
Moi, pron. de la 1re pers., masc. sing., compl. circ. ind. de *supporter*.
Le, art. simp., masc. sing., dét. *fardeau*.
Fardeau, nom comm., masc. sing., compl. dir. de *Supporter*.
De, prép., unit *fardeau* à *puissance*.
Ma, adj. poss., fem. sing., dét. *puissance*.
Puissance, nom comm., fém. sing., compl. de *fardeau*.
Et, conj., unit *supporter* à *aider*.
M', mis pour *me*, pron. de la 1re pers., masc. sing., compl. dir. de *aider*.
Aider, verbe trans., infin., prés., 1re conj., compl. dir. de *veuille*.
A, prép., unit *aider* à *gouverner*.
Gouverner, verbe trans., inf., prés., 1re conj., compl. ind. de *aider*.
Mon, adj. poss., masc. sing., dét. *peuple*.
Peuple, nom comm., masc. sing., compl. dir. de *gouverner*.
Avec, prép., unit *gouverner* à *sagesse*.
Sagesse, nom comm., fém. sing., compl. circ. de *gouverner*.
Et, conj., unit *sagesse* à *justice*.
Avec, prép., unit *gouverner* à *justice*.
Justice, nom comm., fém. sing., compl. circ. de *gouverner*.
En, prép., unit *trouverai* à *qui*.
Qui, pron. rel., masc. sing., compl. circ. de *trouverai*. Il représ. *homme*.
Trouverai, verbe trans., ind., fut. simpl., 1re pers. du sing., 1re conj.
Je, pron. de la 1re pers., masc. sing., suj. de *trouverai*.
Celui, pron. dém., masc. sing., compl. dir. de *trouverai*. Il représ. *ministre*.
Qui, pron. rel., masc. sing., suj. de *est*. Il représ. *celui*.
M', mis pour *me*, pron. de la 1re pers., masc. sing., compl. ind. de *nécessaire*.
Est, verbe subst., ind., prés., 3e pers. du sing.
Nécessaire, adj. qual., masc. sing., attr. de *qui*.
Tu, pron. de la 2e pers., masc. sing., suj. de *trouveras*.
Le, pron. pers., masc. sing., compl. dir. de *trouveras*. Il représ. *celui*.
Trouveras, verbe trans., ind., fut. simple, 2e pers. du sing., 1re conj.
Lui, pron. pers., masc. sing., compl. ind. de *répondit*. Il représ. *roi*.
Répondit, verbe trans., indic., passé déf., 3e pers. du sing., 4e conj.
Un, adj. ind., masc. sing., dét. *sage*.
Sage, nom comm., masc. sing., suj. de *répondit*.
Si, conj., unit *trouveras* à *cherches*.
Tu, pron. de la 2e pers., masc. sing., suj. de *cherches*.
Le, pron. pers., masc. sing., compl. dir. de *cherches*. Il représ. *celui*.
Cherches, verbe trans., ind., prés., 2e pers. du sing., 1re conj.
Parmi, prép., unit *cherches* à *ceux*.
Ceux, pron. dém., masc. plur., compl. indir. de *cherches*. Il représ. *hommes*.
Qui, pron. rel., masc. plur., suj. de *cherchent*. Il représ. *ceux*.
Ne... pas, loc. adv., mod. *cherchent*.
Te, pron. de la 2e pers., masc. sing., compl. dir. de *cherchent*.
Cherchent, verbe trans., indic., prés., 3e pers. du sing., 1re conj.

P. LAROUSSE.

TABLETTES SÉCULAIRES
DE
CHRONOLOGIE UNIVERSELLE

VIIe SIÈCLE après J.-C.

610. Mahomet se déclare prophète; il prêche l'unité de Dieu et se prétend inspiré par l'ange Gabriel.

613. Avènement d'Héraclius, empereur d'Orient.

614. Les Perses, sous Khosroès II, s'emparent de Jérusalem, enlèvent la vraie croix et emmènent captif le patriarche Zacharie.

622. Mahomet, persécuté par les Koréischites, s'enfuit à Médine, où il fait de nombreux prosélytes. C'est de cette fuite ou hégire, que commence l'ère des Mahométans (16 juillet.)

Digitized by Google

622. Bataille d'Issus gagnée par Héraclius sur les Perses.
623. Les Perses et les Avares menacent Constantinople.
624. Mahomet bat les Koréischites à Béder.
626. Il est vaincu par eux au mont Ohud.
627. Les tribus juives et les Koréischites assiégent, pendant quelque temps, Mahomet dans Médine.
Bataille de Ninive gagnée par Héraclius sur les Perses.
628. **Avénement de Dagobert Ier.**
Paix entre Héraclius et Siroès, fils de Khosroès II : les anciennes frontières sont rétablies. L'empereur d'Orient rapporte la vraie croix à Jérusalem.
Mahomet bat les Juifs de Kaïbar, à cinq lieues de Médine, et détruit leur puissance.
629. **Pèlerinage de Mahomet à La Mecque.**
630. La trêve étant rompue, Mahomet, à la tête de dix mille hommes, entre dans cette ville et y renverse toutes les idoles.
632. **Mahomet meurt à La Mecque**, après avoir soumis toute l'Arabie.
Abou-Bekre, son beau-père, lui succède et prend le titre de kalife. Il publie le **Coran** et prêche la **guerre sainte**. Invasion de la Syrie et de la Perse.
634. **Omar**, deuxième kalife.
Victoire de Khaleb à Aiznadin (Syrie) sur Héraclius.
636. Victoire de Saïd à Kadésiah sur les Perses.
Victoire de Khaleb sur les bords de l'Yermouk (affluent du Jourdain) sur l'empereur d'Orient.
638. Conquête définitive de la Syrie par Khaleb.
Mort de Dagobert Ier. Commencement des **rois fainéants**. Accroissement de l'autorité des **maires du palais**.
640. Conquête de l'Égypte par Amrou. Incendie de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie.
641. Mort d'Héraclius.
642. Victoire de Saïd à Néhavend sur les Perses.
644. **Othman**, troisième calife.
649. Conciile de Latran; condamnation de l'hérésie des Monothélites.
651. Moaviah, gouverneur de Syrie, s'empare de Rhodes et fait mettre en pièces le fameux colosse.
652. Conquête définitive de la Perse. Fin de l'empire des Sassanides; — Iesdégerde III, dernier roi.
656. **Ali**, quatrième kalife. Discordes civiles.
661. Assassinat d'Ali. Moaviah, qui lui succède, transporte le siége du kalifat à Damas, dans la Syrie, son ancien gouvernement.
672. Les Arabes viennent attaquer Constantinople; ils sont repoussés par le feu grégeois, inventé, dit-on, par le Syrien Callinicus.
679. A la mort du fils de Dagobert Ier, l'Austrasie reste sans roi sous le gouvernement de Pépin d'Héristal et de Martin, qui sont proclamés ducs des Francs.
680. Ebroïn, maire du palais de Neustrie, gagne sur eux la **bataille de Leucofao**, mais il est assassiné l'année suivante.
Mort de Moaviah; soulèvement contre les Ommiades de Damas.
687. **Bataille de Testry**, gagnée par Pépin d'Héristal, maire d'Austrasie, sur les Neustriens.
697. Les Vénitiens secouent le joug des empereurs d'Orient et se constituent en république. Paul Anafesto, premier doge.

THIS LEPETIT.

COURS COMPLET DE LITTÉRATURE ANCIENNE

DE LA POÉSIE ÉPIQUE CHEZ LES ANCIENS

— SUITE —

DE L'ÉPOPÉE GRECQUE

Analyse de l'Odyssée. — Depuis bien longtemps déjà, Troie a succombé, et les guerriers grecs qui ont survécu à cette guerre terrible sont de retour dans leurs foyers. Seul, Ulysse, roi d'Ithaque, n'a point revu son île; Pénélope, son épouse, est assiégée de prétendants qui se sont établis dans son palais et achèvent de dévorer son bien, en attendant qu'elle fasse un choix parmi eux.

Minerve se présente sous un déguisement au fils d'Ulysse, Télémaque, et l'engage à parcourir la Grèce pour chercher des nouvelles de son père. Télémaque, qui a reconnu la déesse, va d'abord à Pylos, où il interroge le vieux Nestor; puis à Sparte, où il reçoit l'hospitalité de Ménélas; mais, ni l'un ni l'autre ne peut rien lui apprendre sur Ulysse. Cependant, Ulysse est retenu malgré lui par Calypso, dans l'île d'Ogygie; impatient de revoir cette patrie qu'il poursuit depuis tant d'années, il s'enfuit sur un radeau; une tempête le jette sur les côtes d'une île habitée par les Phéaciens. Le roi de cette île, Alcinoüs, offre à Ulysse une généreuse hospitalité, et s'informe des aventures du héros. Ulysse raconte aux Phéaciens comment, après son départ d'Ilion, il a été porté sur les rivages des Ciconiens, puis chez les Lotophages et dans la contrée qu'habitent les Cyclopes; il leur dit son séjour chez l'anthropophage Polyphème, chez Éole, roi des vents, chez les Lestrigons, dans l'île de Circé, qui métamorphose les hommes en bêtes, chez les Cimmériens, habitants des ténèbres, où il évoque et consulte les ombres des morts. Il leur raconte les dangers que lui ont fait courir les Sirènes et Charybde et Scylla, les troupeaux sacrés égorgés par ses compagnons dans l'île du Soleil, et la tempête qui l'a poussé sur les côtes d'Ogygie. Les Phéaciens font à Ulysse de riches présents, le prennent sur un de leurs vaisseaux et le déposent endormi sur le rivage d'Ithaque. Ulysse, en s'éveillant, reconnaît sa patrie, et se rend chez un de ses vieux serviteurs, Eumée; il y trouve Télémaque, qui a échappé aux embûches des prétendants, et se fait connaître à lui. Eumée introduit dans le palais le roi Ulysse déguisé en mendiant. A ce moment, Pénélope, vivement pressée par ceux qui recherchent sa main, promet d'épouser celui qui saura tendre l'arc d'Ulysse et frapper le but en faisant traverser à la flèche douze anneaux. Les prétendants font de vaines tentatives. Le mendiant s'approche à son tour, et touche le but sans effort; puis, avec l'aide de Télémaque et de deux fidèles serviteurs, il extermine les prétendants au milieu même du palais. Minerve rend à Ulysse sa première forme, et Pénélope l'reconnaît; il se retire avec elle dans la maison de son père, Laërte, où les parents des prétendants viennent l'assiéger. L'intervention des dieux met fin à la lutte.

Nous dirons peu de chose de l'*Odyssée*. Elle a beaucoup moins occupé les critiques, et c'est déjà peut-

Digitized by Google

être un signe d'infériorité. Tout le fort du combat est tombé sur l'*Iliade*. C'était là comme le centre de la gloire d'Homère, et l'on attaquait l'homme dans sa capitale. Nous suivrons, pour porter un jugement sur l'*Odyssée*, Longin et la plupart des critiques, qui disent que des deux poèmes d'Homère, celui-ci est fort inférieur à l'*Iliade*. Nous ne voyons dans l'*Odyssée* ni ces grands tableaux, ni ces grands caractères, ni ces scènes dramatiques, ni ces descriptions remplies de feu, ni cette éloquence de sentiments, ni cette force de passion, qui font de l'*Iliade* un tout plein d'âme et de vie.

Homère avait beaucoup voyagé. Il avait parcouru une partie de l'Afrique et de l'Asie-Mineure. Ses connaissances géographiques étaient si exactes, que des savants anglais, qui de nos jours ont voyagé dans ces mêmes contrées, ses ouvrages à la main, ont souvent reconnu vrai ce qu'il dit de la position des lieux, de leurs aspects, de la nature du sol et quelquefois même des coutumes, lorsque le temps ne les avait pas changées. Il paraît qu'Homère, dans sa vieillesse, s'est plu à composer un poème où il pût rassembler les observations qu'il avait faites et les traditions qu'il avait recueillies. Il est très-fidèle dans ses observations, et très-fabuleux dans ses traditions. C'est un genre de merveilleux qui rappelle à tout moment celui des *Contes arabes*. L'histoire de Polyphème et celle des Lestrigons, que Virgile, en les abrégeant beaucoup, n'a pas dédaigné d'imiter, parce qu'elles lui fournissaient de beaux vers, sont absolument dans le goût des *Mille et une Nuits*. On peut en dire autant des métamorphoses opérées par la baguette de Circé, de ces transmutations d'hommes en toutes sortes d'animaux. On retrouve ces inventions dans toutes les fables orientales. Lorsque le poète parle de cette poudre merveilleuse qu'Hélène jette dans la coupe de chaque convive à la table de Ménélas, et qui avait la vertu de faire oublier tous les maux, *au point que celui qui en aurait pris dans sa boisson n'aurait pas versé une larme de toute la journée, quand même il aurait vu mourir son père et sa mère, ou tué son frère et son fils unique*, ne reconnaissons-nous pas dans les effets de cette poudre, dont la reine d'Egypte avait fait présent à Hélène, l'opium dont l'usage et même l'abus fut de tout temps familier aux peuples d'Orient, et qui produit l'ivresse la plus complète et l'oubli absolu de la raison?

L'*Iliade* et l'*Odyssée* sont également remplies de fables; mais les unes élèvent et attachent l'imagination, les autres la dégoûtent et la révoltent; les unes semblent faites pour des hommes, les autres pour des enfants que l'on veut amuser à tout prix. Quand Homère nous montre Achille attaqué par le Scamandre et tous ses flots, nous voyons dans cette fiction un fonds de vérité; le péril d'un guerrier téméraire qui s'expose à être englouti dans les eaux d'un fleuve où il a poursuivi les fuyards. Mais Ulysse et ses compagnons enfonçant un arbre dans l'œil du Cyclope endormi, après qu'il a mangé deux hommes tout crus, n'offrent rien que de puéril. Les fables de l'Arioste amusent parce qu'il en rit le premier, ce qui rend sa manière si piquante et si originale. Mais Homère raconte sérieusement ces extravagances qui, d'ailleurs, sont en elles-mêmes beaucoup moins agréables que celles du poète de Ferrare.

Les meilleurs critiques trouvent la marche de l'*Odyssée* languissante. Le poème, en effet, se traîne d'aventures en aventures, sans former un nœud qui attache l'attention, et sans exciter assez d'intérêt; la situation de Pénélope et de Télémaque est la même pendant vingt-quatre chants. Ce sont, de la part des poursuivants de la reine, toujours les mêmes outrages; dans le palais, toujours les mêmes festins, et la mère et le fils formulent toujours les mêmes plaintes. Télémaque s'embarque pour chercher son père, et son voyage ne produit rien que des visites chez Nestor et chez Ménélas. Ce n'est pas ainsi que Fénelon l'a fait voyager. Il y a beaucoup plus d'art dans l'imitation que dans l'original. Ulysse est dans Ithaque dès le douzième chant de *l'Odyssée*, et jusqu'au moment où il se fait reconnaître, il ne se passe rien qui réponde à l'attente du lecteur. Le héros est chez Eumée déguisé en mendiant; il y reste longtemps sans rien faire et sans que l'action avance d'un pas. L'auteur, il est vrai, a eu l'adresse d'ennoblir ce déguisement en faisant dire par un des poursuivants que souvent les dieux se revêtent à leur gré de toutes sortes de formes, prennent la figure d'étrangers, dans les pays qu'ils veulent visiter, pour être témoins de la justice qu'on y observe ou des violences qu'on y commet. Cela prépare le dénoûment, mais n'empêche pas que ce déguisement ignoble ne donne lieu à des scènes plutôt faites pour un conte que pour un poème. On n'aime point à voir Ulysse chargé d'une besace, aux portes de son propre palais, dévorant avec avidité les restes qu'on lui envoie; un valet qui lui donne un coup de pied, et l'accable d'injures les plus grossières; un des poursuivants qui lui jette à la tête un pied de bœuf; un autre qui le frappe d'une escabelle à l'épaule; un gueux nommé Irus qui vient lui disputer la place qu'il occupe, et le grand Ulysse, jetant son manteau et se battant à coups de poings avec ce misérable. Ne semble-t-il pas qu'en cette occasion Homère a outré l'effet des contrastes et passé toute mesure? Il fallait sans doute que le héros fût dans l'abaissement, mais non pas dans l'abjection; qu'il fût méconnu, outragé, pour se montrer ensuite avec plus d'éclat et se venger avec plus de justice; mais il fallait aussi le placer dans des situations qui ne fussent pas indignes de l'épopée. Le massacre des poursuivants est plus épique; mais la protection trop immédiate de Minerve et la présence de l'égide affaiblissent un peu l'intérêt en diminuant trop le danger réel du héros. Enfin la reconnaissance des deux époux, attendue depuis si longtemps, est froide, et ne produit pas les émotions dont elle était susceptible. Pénélope, qui n'a pas voulu reconnaître Ulysse à sa victoire sur ses rivaux, toute merveilleuse qu'elle est, le reconnaît à ce qu'il lui dit de la structure du lit nuptial, qui n'est connue que de lui seul. Cette pensée est belle, mais ce n'est pas là un ressort bien épique. Dans le dénoûment, malgré la règle du bon sens qui prescrit de mettre à la fin du poème tous les personnages dans une situation décidée, Ulysse vient à peine de revoir Pénélope, qu'elle lui apprend que le destin le con-

Digitized by Google

damne à courir le monde avec une rame sur l'épaule, jusqu'à ce qu'il rencontre un homme qui prenne cette rame pour un van à vanner. Son séjour dans l'île de Calypso et dans l'île de Circé n'offre rien d'intéressant, et s'il est vrai, dit La Harpe, que Calypso soit l'original de la Didon de Virgile, c'est la goutte d'eau qui est devenue perle.

« La descente d'Ulysse aux enfers, continue le grand critique que nous avons nommé plus haut, est aussi mauvaise que celle d'Enée est admirable, et l'on peut dire ici : Gloire à l'imitateur qui a montré ce qu'il fallait faire! »

Ulysse s'entretient avec une foule d'ombres qui lui sont absolument étrangères. Virgile, sans parler ici de tant d'autres avantages, a montré bien plus de jugement en ne mettant en scène avec Enée que des personnages qui doivent l'intéresser. Le seul endroit remarquable, c'est le silence d'Ajax, prince grec, qui avait eu quelques différends avec Ulysse au temps de la guerre de Troie; quand Ulysse lui adresse la parole il s'éloigne de lui en détournant les yeux sans lui répondre. Didon en fait autant dans l'*Énéide* quand Enée la rencontre aux enfers, et la situation est encore plus dramatique.

Ulysse, pendant son séjour chez Eumée, s'occupe la nuit des moyens qu'il emploiera pour se défaire de ses ennemis : cette juste inquiétude ne lui permet pas de se livrer au sommeil. Mais le poète, comme s'il eût craint que le lecteur ne la partageât, se hâte, pour le rassurer, de faire descendre Minerve, qui reproche aigrement au héros de ne point reposer quand il le faudrait. Ulysse reconnaît sa faute, obéit et s'endort. Était-ce bien la peine de faire descendre du ciel une déesse pour cela?

Le jugement qu'avec les meilleurs critiques nous avons porté sur Homère n'est pas un attentat à la gloire du grand poète de l'antiquité; c'est uniquement une preuve de notre entière impartialité. La franchise que nous mettons à relever ses défauts prouve au moins combien nous sommes sincère quand nous proclamons ses beautés; et nous n'avons pas marchandé notre enthousiasme en résumant l'*Iliade*. Loin de nous aussi la pensée de nier les beautés incontestables de plusieurs épisodes de l'*Odyssée*. Dans ce poème, non-seulement Homère intéresse notre curiosité comme peintre de ces siècles reculés dont il ne reste point de monuments plus authentiques, plus précieux, plus instructifs que les siens, mais aussi, nous avons trouvé occasion de le dire en étudiant l'*Iliade*, par l'attrait qu'il a su répandre sur ces peintures des mœurs antiques, de la simplicité et de la bonté hospitalières, du respect des jeunes gens pour la vieillesse, si bien représenté par la réserve de Télémaque chez Nestor et chez Ménélas. Le caractère de ce jeune homme est celui qui convient à son âge et à sa situation : il a du courage, de la candeur, de la noblesse, et en général il tient à sa mère et aux poursuivants le langage qu'il doit tenir. Pénélope est, dans tout le cours du poème, un personnage passif, comme l'exigeaient les mœurs du temps. On oublie Ulysse dégradé par son déguisement de mendiant, qu'il conserve trop longtemps, lorsqu'on lit la défaite des poursuivants tracée avec des couleurs qui rappellent le peintre de l'*Iliade*, épopée sublime qui sera toujours la couronne d'Homère, celle qui assure à l'auteur le titre du plus beau génie poétique dont l'antiquité puisse se glorifier.

BLANCHE DE FRANCOLINI.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

D'après Goldsmith, Robertson, et les meilleurs auteurs

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS

CHAPITRE XXXII

LA RÉPUBLIQUE — (1648-1660)

Cromwell, qui avait secrètement contribué à la mort du roi, ne tarda pas à sentir naître des désirs auxquels jusqu'alors il était resté étranger. L'ambition se fit jour dans son âme; plus son élévation s'accrut, plus il se crut appelé à jouer le premier rôle dans les destinées de l'Angleterre. Ses principes de républicanisme cédèrent devant le pouvoir qui s'offrit à ses regards, et il accueillit l'idée d'asservir sa patrie.

Cependant, la république avait été déclarée; les formes de toutes les affaires publiques furent changées, et le nom de roi fit place à celui de *Gardiens des libertés de l'Angleterre*.

Le parti triomphant s'occupa alors de juger les sujets restés fidèles au roi. Le duc de Hamilton, lord Capel et le comte de Hilland furent condamnés et exécutés. Quelques autres encore subirent le même sort ou furent exilés.

Cromwell fut mis à la tête d'une armée pour aller combattre en Irlande. Ses adversaires étaient les royalistes, commandés par le duc d'Ormond, et les Irlandais qui avaient à leur tête O'Neal. Mais des troupes barbares et mal disciplinées ne pouvaient opposer que de faibles efforts aux soldats aguerris conduits par un général tel que Cromwell. Après avoir en peu de temps parcouru tout le pays, il força les villes à se déclarer en sa faveur et à lui ouvrir leurs portes; mais, dans cette conquête, comme dans toutes les actions de sa vie, il montra une férocité brutale qui ternit la valeur héroïque dont la nature l'avait doué.

Ainsi, pour intimider les Irlandais, il résolut, dans sa politique barbare, de faire passer au fil de l'épée toutes les garnisons qui opposeraient quelque résistance. Ayant pris d'assaut la ville de Drogheda, il fit massacrer indistinctement tout ce qui s'y trouvait : hommes, femmes et enfants. Un seul individu échappa à cet horrible carnage, dont il donna connaissance.

Cromwell était sur le point d'achever cette campagne et de soumettre tout le royaume, lorsqu'il se vit rappeler en Angleterre par le Parlement, afin de défendre son propre pays menacé par une invasion des Écossais, qui avaient épousé la cause royale et appelé le fils de Charles Ier.

Digitized by Google

Cromwell vola au-devant d'eux, et remporta près de Dunbar une victoire complète. De ce moment, le jeune roi Charles, qui était en quelque sorte prisonnier à Édimbourg, se mit lui-même à la tête du peu de troupes écossaises qui restaient et qui bientôt se trouvèrent augmentées par tous les royalistes, que jusqu'alors les Covenantaires écossais avaient tenus éloignés de Charles.

L'ardeur du général républicain ne se ralentit pas, et poursuivant les troupes du jeune prince du côté de Perth, il leur coupa les vivres et mit Charles dans l'impossibilité de maintenir ses forces dans ce pays.

Dans cette situation désespérée, Charles prit tout à coup la résolution de pénétrer en Angleterre, où il espérait trouver des royalistes qui grossiraient son parti. Ses généraux adoptèrent ses idées, et l'armée écossaise, au nombre de quatorze mille hommes, se prépara à faire une irruption dans le sud.

Mais Charles se vit en peu de jours déçu de ses espérances, et son entreprise courageuse ne fut suivie d'aucun succès. Le nom seul de Cromwell, qui s'avançait, suffit pour disperser une partie de son armée. Le reste fut taillé en pièces par le général, et le roi, après avoir combattu avec valeur, fut forcé de prendre la fuite.

On imaginerait difficilement des aventures plus romanesques et des situations plus difficiles que celles qui attendaient le jeune prince après cette dernière scène de carnage. Cromwell avait mis sa tête au prix de mille livres sterling (1); beaucoup de fanatiques l'auraient livré pour rien sans scrupule; il fut réduit à prendre toutes sortes de déguisements, et à vivre dans une inquiétude permanente. Obligé de faire couper ses longs cheveux, de se teindre le visage et les mains pour donner à sa peau la couleur hâlée ordinaire aux gens de la campagne, il erra pendant plusieurs jours sous de grossiers habits de paysan, coupant du bois et faisant des fagots dans une forêt. Pour compléter son costume, il avait mis de gros souliers de cuir; mais ses pieds devinrent si enflés et si douloureux, que le troisième jour il fut obligé de fendre en plusieurs endroits cette rude chaussure qu'il ne pouvait plus supporter. Il avait trouvé l'hospitalité chez un pauvre fermier nommé Penderell, qui vivait avec quatre frères, aussi attachés que lui à la cause royale. Secondé par ces braves gens, Charles entreprit de se retirer dans le pays de Galles; mais il échoua dans sa tentative, car il trouva tous les passages gardés soigneusement, afin d'empêcher sa fuite.

Un jour, entre autres, il fut averti par un des Penderell que des habits rouges, c'est-à-dire des soldats anglais, rôdaient dans le voisinage de la ferme. Il n'eut que le temps d'en sortir précipitamment par une porte qui se trouvait derrière la maisonnette et de se réfugier dans un petit bois voisin, où, grimpant sur les branches touffues d'un vieux chêne, il se cacha dans l'épaisseur du feuillage. De là, il vit passer à ses pieds les soldats qui s'informèrent auprès de Penderell et de sa femme, qui coupaient du bois à quelque distance, s'ils n'avaient pas aperçu d'étranger. Malgré la réponse négative, ils battirent la forêt et ne s'éloignèrent qu'au bout de vingt-quatre heures. Le roi passa tout ce temps sur son arbre, qui reçut depuis le nom de *Chêne royal*.

Délivré de ce danger, il parvint dans le comté de Strafford, mais non sans avoir enduré toutes les horreurs de la faim, de la fatigue et du désespoir. Il arriva enfin à la demeure du colonel Lane, fidèle royaliste; là, il délibéra sur les moyens à prendre pour parvenir en France, et Bristol fut regardé comme le port le plus sûr. Il fut donc convenu que le roi se rendrait d'abord chez mistress Norton, sœur du colonel, qui demeurait dans le voisinage de cette ville. Pendant tout le temps que dura ce voyage, Charles ne passa pas un seul jour sans faire quelque rencontre dangereuse; une fois même il se trouva au milieu d'un régiment de l'armée ennemie. Le soin avec lequel il s'était déguisé, joint à sa présence d'esprit, le sauva de ces périls.

En arrivant chez mistress Norton, la première personne qu'il aperçut fut un puritain qu'il connaissait, et qui, assis devant la porte de la maison, regardait jouer à la boule. Le roi, après avoir pansé son cheval et l'avoir conduit lui-même à l'écurie, se rendit à l'appartement que mistress Lane lui avait fait préparer, et il s'y tint renfermé, sous prétexte qu'il avait la fièvre. Mais le sommelier de la maison, étant monté lui porter quelques rafraîchissements, n'eut pas plutôt jeté les yeux sur lui, que, malgré la pâleur de son visage et l'altération de ses traits, produites par la fatigue et la douleur, il le reconnut. Tombant alors à ses pieds, des pleurs inondèrent son visage. « Je me réjouis de voir Votre Majesté, » lui dit-il. Le roi, effrayé, lui fit promettre de ne point le trahir et de garder, même envers son maître, le secret qu'il venait de découvrir. Le fidèle serviteur tint scrupuleusement sa promesse.

Il ne se rencontra à Bristol aucun bâtiment qui dût mettre à la voile avant un mois pour la France; le roi fut donc obligé de chercher ailleurs un passage. Il se réfugia dans la maison du colonel Wyndham, dans le comté de Dorset. Cette famille, qui avait toujours été fidèlement attachée à la cause royale, le reçut avec les plus grandes marques de respect et d'affection. La mère du colonel, femme vénérable par son âge et par son caractère, exprima au roi combien elle se trouvait honorée de pouvoir contribuer à la conservation de son souverain.

En quittant cette famille amie, Charles poursuivit son chemin vers le rivage, et se retira pour une nuit dans une petite auberge où la protection de la Providence se montra encore une fois d'une manière visible. Le Parlement ayant ordonné un jeûne solennel pour délivrer, disait-il, le royaume de la présence de Charles Stuart, un tisserand fanatique, ancien soldat de l'armée parlementaire, osa monter en chaire dans une petite chapelle située en face de l'auberge où ce prince s'était retiré, et fit un sermon contre le roi. Charles, pour éviter d'attirer l'attention et de peur d'exciter les soupçons, se mêla aux auditeurs; mais un forgeron, imbu des mêmes principes que le tisserand, s'avisa d'aller examiner les chevaux des voyageurs, et vint tout à coup prévenir le prédicateur

(1) Vingt-quatre mille francs de notre monnaie.

Digitized by Google

improvisé que, d'après la fabrication des fers du cheval de l'un des étrangers, il avait reconnu qu'il venait du nord de l'Angleterre. Le prédicateur ne balança pas à croire et à dire que ce cheval devait appartenir à Charles Stuart, et, sur-le-champ, se faisant accompagner du constable, il se dirigea vers l'auberge pour y faire une perquisition. Heureusement Charles, qui s'était douté du danger, n'avait pas perdu de temps pour remonter à cheval, et quitter l'auberge.

Enfin, il trouva à Shoreham, dans le comté de Sussex, un vaisseau prêt à mettre à la voile, sur lequel il s'embarqua, et peu après il arrivait heureusement à Fécamp, en Normandie, où il trouva enfin le repos et la tranquillité dont il avait tant besoin.

Pendant ce temps, Cromwell retournait triomphant à Londres. Son premier soin, en y arrivant, fut de profiter de ses avantages sur les Ecossais et de les punir de ce qu'ils avaient osé résister à l'œuvre de l'Evangile (telles étaient ses paroles). Un acte abolit la royauté en Ecosse, et ce pays fut annexé, comme province conquise, à la république anglaise. On lui laissa cependant le pouvoir d'envoyer quelques membres au Parlement. Des juges furent nommés pour exercer la justice, et le peuple, délivré de la tyrannie du clergé anglican, ne parut pas mécontent de la nouvelle forme de son gouvernement. La conduite prudente de Monk, qui fut laissé par Cromwell en Ecosse comme son représentant, contribua à calmer l'esprit du peuple, fatigué de dissensions dont il n'avait jamais bien compris la cause.

D'un autre côté, l'Irlande fut totalement subjuguée par Ireton et Ludlow. Toutes les colonies anglaises qui s'étaient déclarées pour le roi furent obligées de se soumettre; Jersey, Guernesey, l'île de Man furent réduites sans peine; partout les armes républicaines obtenaient un égal succès. Le brave amiral Blake faisait de son nom l'effroi des mers et combattait avec succès le célèbre amiral hollandais Van-Tromp qui, jusqu'alors, n'avait pas eu de rival. Le Parlement, qui commençait à s'inquiéter de la puissance redoutable de Cromwell, jugeait nécessaire de conserver sa flotte sur pied, pour la lui opposer au besoin; mais l'ambitieux usurpateur ne se vit pas plus tôt deviné qu'il jeta le masque et agit avec audace et au grand jour. Sûr de l'affection de l'armée, il se fit suivre au Parlement par trois cents soldats et en chassa les membres, en le déclarant dissous.

En même temps, Cromwell fut déclaré Protecteur de la république. Le palais des rois lui fut assigné pour demeure; il eut des gardes, des courtisans, et reçut le titre d'Altesse. F. VILLARS.

BOTANIQUE

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE : PHYTOGRAPHIE

I. — *Des classifications en général.*

L'objet de la phytographie est la description, la comparaison et la classification des plantes. La phytographie est l'application et le but des trois premières parties de la botanique : organographie, histologie et physiologie. « Attiré par les riants objets qui m'entourent, dit Jean-Jacques Rousseau, je les considère, je les contemple, je les compare, j'apprends enfin à les *classer*. »

Classer, c'est ranger les objets dans un certain ordre, de manière à reconnaître et à retrouver facilement chacun d'eux au milieu des autres.

« L'enfant, dit M. de Jouvencel, range ses jouets, les bonshommes d'un côté, les petits moutons de l'autre. C'est un essai de classification. Toute bonne ménagère, en tout pays, à certains jours, *range* dans la maison... Le jardinier classe chez lui ses outils, ses plantes, ses graines...; un auteur classe, dans son livre, les matières dont il traite... »

Une bonne classification est le meilleur caractère d'une science avancée.

C'est surtout dans les sciences naturelles que les classifications ont pris une grande importance. Quand le nombre des plantes étudiées et connues fut devenu considérable, on dut naturellement songer à les rassembler en groupes, afin de réduire cette foule immense d'individus à la portée de la mémoire et des facultés humaines.

Tous les végétaux connus ont été divisés par les naturalistes en *classes*, *ordres*, *genres*, *espèces* et *variétés*. Les classes sont composées d'ordres, les ordres de genres, les genres d'espèces, et les espèces de variétés.

On nomme *espèce* l'ensemble des individus qui, dans le temps et dans l'espace, se rattachent les uns aux autres par la génération. Voici un pied de réséda dont vous recueillez et semez les graines : ces graines donnent naissance à des individus qui se ressemblent parfaitement entre eux : ces individus sont de même espèce.

Ce qui constitue l'espèce, ce n'est pas seulement le fait physique de la *similitude*, c'est encore le fait physiologique de la *parenté*. La similitude, du reste, n'est ici que la parenté rendue visible.

Les individus de même espèce sont naturellement désignés sous le même nom.

On entend par *variétés* les modifications accidentelles que peuvent présenter certains individus d'une espèce dans certaines conditions. Vous semez des graines du même dahlia, d'un dahlia rose, par exemple, et vous avez des dahlias blancs, jaunes, etc. : ce sont des variétés.

Comme on ne peut suivre la filiation des plantes, il est souvent difficile de savoir si deux individus donnés sont de même espèce, si les différences que l'on constate portent sur des caractères spécifiques ou sur des caractères de variétés.

Les couleurs sont regardées par tous les botanistes comme des caractères de variétés.

Les variétés qui se transmettent par génération constituent ce qu'on appelle des *races*.

Les genres sont constitués par l'assemblage des espèces qui présentent entre elles des similitudes évidentes. Les caractères génériques sont surtout tirés de la forme et de la disposition des organes de la fructification.

Digitized by Google

Chaque plante a reçu deux noms latins dont le premier indique le genre et le second l'espèce auxquels elle appartient, absolument comme plusieurs individus, enfants d'un même père, portent chacun deux noms, leur nom patronymique et leur nom de baptême : ainsi, le genre *lilium* (lis) contient les espèces *lilium candidum* (lis blanc), *lilium bulbiferum* (lis à bulbilles), etc.; le genre *brassica* (chou) contient les espèces *brassica oleracea* (chou potager), *brassica napus* (chou-navet), etc. C'est Linnée qui a introduit dans la botanique cette nomenclature binaire. Disons, en passant, que les noms latins donnés aux plantes ont souvent attiré aux botanistes le reproche de rendre leur science moins attrayante et moins accessible en la hérissant de termes barbares. Il faut pardonner à la botanique, qui n'est pas seulement cultivée par les Français, d'employer une langue universelle comme le latin; d'ailleurs, les noms vulgaires ne peuvent suffire à bien nommer les plantes, car ils confondent sans cesse ce qui doit être distingué, et séparent ce qui doit être réuni, et, de plus, ils varient de canton à canton.

Au premier abord, les caractères spécifiques paraissent assez tranchés; mais on ne s'entend pas aussi facilement sur les caractères génériques, c'est-à-dire sur la question de savoir en quoi un genre se distingue d'un autre genre.

Tandis que le nombre des espèces est quelque chose de fixe, d'absolu, il n'y a rien de plus variable que le nombre des genres. Pour nous servir d'une comparaison géographique, nous dirons que les communes représentent pour nous les genres, qui peuvent contenir plus ou moins d'espèces, comme les communes plus ou moins de villages.

Il y a des genres où les espèces se rapprochent beaucoup les unes des autres : ce sont des genres *monotypes*. Il y en a d'autres où elles présentent d'assez grandes différences et peuvent être comparées à des hameaux isolés : ce sont des genres *polytypes*. Pareillement, il y a des familles monotypes et des familles polytypes.

Les *ordres* ou *familles* sont des groupes, des associations de genres; les *classes*, des groupes de familles. Les ordres peuvent être comparés aux provinces, les classes aux nations. Il faut noter que le mot *famille*, si souvent employé en phytographie, n'indique aucun lien de parenté entre les genres qu'il réunit. Genres, ordres ou familles, classes, sont des noms collectifs formés par abstraction; l'espèce seule est une réalité physiologique.

Il y a une foule de manières de classer les plantes. Ainsi les pharmaciens, les herboristes, les teinturiers, les classent au point de vue des propriétés qu'ils utilisent : plantes diurétiques, purgatives, diaphorétiques, etc.; plantes tinctoriales, qui teignent en rouge, en jaune, etc.

Ces classifications, basées non sur les caractères des plantes considérés en eux-mêmes, mais sur les applications qu'en font nos arts, n'appartiennent pas à la science proprement dite; elles sont dites *subjectives*.

Quant aux classifications *objectives*, c'est-à-dire qui ne sortent pas de leur objet pour s'appuyer sur des considérations relatives à nos besoins, il faut distinguer celles qui sont *artificielles* de la classification *naturelle*. Tournefort, qui divise les végétaux en herbes et en arbres, et qui place, par conséquent, le fraisier très-loin du pommier; Linné, qui ne s'attache guère qu'aux modifications d'un seul organe, ont établi des classifications artificielles.

La classification *naturelle* est celle dont les divisions sont fondées non plus sur un seul organe, non plus sur un certain nombre de caractères choisis arbitrairement, mais sur la comparaison de tous les organes, mais sur l'ensemble des caractères qui séparent ou qui rapprochent les plantes.

Idéalement, la classification naturelle est une, ne peut être qu'une; mais on peut la réaliser en des essais plus ou moins heureux et qui traduisent plus ou moins complétement l'ordre de la nature, à peu près comme des polygones se rapprochent plus ou moins du cercle dans lequel ils sont inscrits.

Une carte où l'on représenterait les espèces, les genres, les ordres, en les éloignant d'après leurs différences, en les rapprochant d'après leurs similitudes, mettrait sous les yeux la classification naturelle.

On y reconnaîtrait d'abord deux immenses groupes où les genres seraient très-serrés et qui formeraient, pour ainsi dire, deux continents (monocotylédones, dicotylédones); puis un autre groupe, véritable Océanie végétale (acotylédones), où les genres, les ordres, seraient éloignés des premiers et les uns des autres et formeraient comme des îles. Ici les champignons, là les mousses, plus loin les algues, etc.; pas de transition entre ces familles, qui se rapprochent surtout par ce qui les distingue et les éloigne des deux grands continents.

QUESTIONNAIRE

— Quel est l'objet de la phytographie?
— Quelle est l'importance des classifications dans les sciences naturelles?
— Quelles sont les divisions établies par les botanistes dans le règne végétal?
— Qu'appelle-t-on Espèce? — Variété? — Genre? — Ordre ou Famille? — Classe?
— Qu'appelle-t-on Genres monotypes, polytypes? — Familles monotypes, polytypes?
— Qu'appelle-t-on Classifications subjectives? — Objectives? — Artificielles? — Naturelles?
— Y a-t-il plusieurs Classifications naturelles?

Dr F. PILLON.

LA TERRE ET L'HOMME

OU

LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

Par ARNOLD GUYOT

Professeur de géographie et d'histoire à Neuchâtel (Suisse)

CHAPITRE XI

— SUITE —

§ 4. L'Europe occidentale, par l'absence de chaînes élevées et continues, s'ouvre aux vents équatoriaux du sud-ouest de l'Atlantique, qui toute l'année y apportent l'humidité dont ils sont chargés. Le peu d'é-

Digitized by Google

tendue du continent, le nombre de ses mers fermées et de ses golfes échancrant profondément sa masse, et n'en laissant aucun point éloigné d'un bassin maritime quelconque, toutes ces circonstances, en un mot, lui assurent les pluies fréquentes et la douce température qui caractérisent son climat. Ses nombreuses chaînes de montagnes et l'infinie diversité de son sol multiplient, comme nous l'avons déjà vu, les compensations locales et divisent le continent européen en régions climatériques très-distinctes. De tous les continents, l'Europe est le seul qui ne possède aucun désert.

§ 5. Dans l'Asie tropicale, la distribution des pluies dépend des moussons et de la disposition des chaînes de montagnes. La saison des pluies alterne sur les deux versants de la presqu'île de l'Inde; cependant les pluies sont médiocres sur le plateau du Deccan; et la région entière de l'Indo-Chine et du grand archipel asiatique est une des mieux arrosées du monde. Le conflit des divers vents dont ces lieux sont le théâtre, les formes variées des îles, en si grand nombre dans ces parages, et le manque de continuité dans les chaînes qui servent de barrière aux vents, sont autant de causes qui assurent à cette région l'abondance des pluies tropicales.

L'Himalaya et les hautes montagnes de la Chine arrêtent dans leur course les vents de l'Océan, et tout ce qui est au delà dans l'intérieur est aride et désert. C'est dans ces régions que se trouvent le désert de Cobi et les mers de sable du Turkestan.

§ 6. L'Australie nous est encore si peu connue, qu'il est impossible d'analyser son climat. Néanmoins, ce que nous avons appris dans ces dernières années concernant la configuration de son relief, prouve que les terres les plus élevées sont, comme en Afrique, placées sur la côte orientale du continent. Le vent alizé du Pacifique n'arrive pas jusqu'à l'intérieur, et les vents de retour des régions tempérées s'éloignent de la côte. La moitié méridionale du continent est en grande partie comprise dans les régions sous-tropicales et privée de montagnes. D'après ces circonstances, nous devons supposer que l'intérieur est désert. Cependant la côte orientale, Botany-Bay, et les Alpes australiennes sont mieux arrosées que la rivière des Cygnes, sur la côte occidentale; et la prospérité des colonies établies sur ces deux revers du continent est proportionnée à la quantité d'eau recueillie. L'Australie en reçoit, en moyenne, 25 pouces par année; c'est le plus insulaire des continents, et cependant, en vertu des circonstances ci-dessus énoncées et de ses formes arrondies, le moins bien arrosé. Les formes grêles de la végétation, son rare feuillage, sont le résultat de cette condition.

§ 7. Ainsi, si les *climats généraux* sont causés par la latitude, — c'est-à-dire par la situation relative du soleil et de la terre, les *climats spéciaux*, caractérisés par l'inégale distribution de la température et de la pluie, sont l'effet du groupement des continents et de la disposition particulière de leurs reliefs.

A ce point de vue chaque continent a son caractère spécial. L'Amérique méridionale est le plus humide des continents tropicaux; l'Amérique du nord est le mieux irrigué des continents tempérés; mais les pluies y sont inégalement distribuées; l'Afrique et l'Asie présentent un contraste frappant de sécheresse et d'humidité dans la zone des déserts qui avoisine les régions baignées par les pluies des Tropiques; cette partie de l'Asie située dans la zone tempérée est le plus sec des continents septentrionaux; l'Europe joint à l'humidité du climat marin des contrastes variés, mais très-adoucis; enfin, l'Australie est de tous les continents le plus sec et le plus uniforme.

La loi générale des reliefs manifeste ainsi son influence dans les deux mondes. Le nouveau est celui des plaines ouvertes aux vents de la mer, ses formes sont moins massives; c'est le plus humide. L'ancien est celui des plateaux et des vastes espaces; c'est le plus sec.

Nous avons passé rapidement en revue la variété des phénomènes auxquels donnent lieu les combinaisons de l'élément solide et de l'élément liquide, de la terre et de l'eau. Il serait facile, par un examen plus approfondi, de multiplier le nombre de ces contrastes dont nous avons seulement fait remarquer les principaux. Mais, comme je l'ai dit plus haut, un aperçu de ce vaste sujet est suffisant pour que le lecteur puisse voir du premier coup d'œil la richesse de vitalité déployée par la nature avec des moyens aussi simples. On peut cependant faire encore une remarque qui servira de conclusion à ce qui a été dit précédemment de l'hémisphère continental et de l'océanique.

§ 8. Nous avons vu que la combinaison de ces deux éléments assure à chacun d'eux une condition supérieure à celle de leur propre nature. Ce n'est ni le climat océanique, ni le climat continental qu'on peut appeler le meilleur du monde, mais bien celui qui résulte de leur combinaison, c'est-à-dire le climat *maritime*. Dans ce dernier, la vigueur continentale s'allie à la douceur océanique, et dans cette union bienfaisante, elles se tempèrent réciproquement. Là, le développement est plus intense, la vie plus riche et plus variée dans ses formes. Et, lorsque l'on peut joindre à ces avantages celui de la température tropicale, les formes de la nature atteignent, pour ainsi dire, leur plus haut degré de perfection, et l'opulence qu'elles déploient surpasse tout ce que l'on peut rencontrer ailleurs.

Nulle part, sur la surface du globe, le mélange des deux éléments ne s'opère d'une façon aussi complète et sur une aussi grande échelle que dans les Indes Orientales et dans l'immense archipel couvrant l'espace compris entre le sud de l'Asie et l'Australie. Des péninsules qui sont des mondes, comme celles de l'Indoustan et de l'Indo-Chine, des îles qui sont de petits continents, comme Bornéo et Sumatra; un mélange de chaînes, de plateaux et de plaines, comparable à celui des continents; enfin toutes ces formes si diverses bornées par les mers, baignées par l'atmosphère tropicale et exposées aux rayons brûlants et verticaux du soleil, sont les conditions les plus avantageuses que la nature puisse désirer pour son développement physique.

Une luxuriante végétation en est le premier résultat. Nous y découvrons à la fois des plantes aux

Digitized by Google

feuilles abondantes et larges dont l'excessive exubérance est le signe d'une grande humidité, et des arbrisseaux produisant des aromates et des épices qui témoignent de la sécheresse et de la chaleur intense du continent. Là s'élève le majestueux tulipier, dont une seule feuille atteint parfois seize pieds de largeur, quarante de circonférence, et peut abriter une troupe d'hommes; au fond des forêts vierges croît la plus grande fleur du monde, la rafflésia, dont la gigantesque corolle ne mesure pas moins de trois pieds de diamètre; là aussi croissent la muscade, le poivre et le giroflier que les nations civilisées viennent y chercher de temps immémorial.

Le monde animal affecte les mêmes proportions : l'éléphant, le rhinocéros, le tigre, l'orang-outang, sont tous habitants de ces contrées. Si nous y ajoutons les richesses minérales, l'or et les diamants, qui s'y trouvent en abondance, prouveront suffisamment que ces régions sont les mieux douées du globe.

Mais passons de la description physique à l'histoire du monde. Nulle part les sociétés humaines n'ont atteint un si haut degré de perfection qu'en Europe, ce groupe de péninsules, le plus dentelé et le plus maritime de tous les continents. Nulle part la barbarie ne règne plus complétement qu'en Afrique et en Australie, continents privés de tout contact avec le reste du monde, à cause de la continuité et de l'uniformité de leurs contours. Je ne fais, au reste, qu'une allusion à ce fait important, sur lequel nous reviendrons avec plus de détails dans le cours de cet ouvrage.

Les Chinois et les Indiens sont incontestablement les représentants de l'état de civilisation le plus avancé dans l'Asie orientale. En Europe, et dans l'Asie occidentale, la Phénicie, l'Asie-Mineure, la Grèce et l'Italie, produisirent dans l'antiquité les peuples les plus avancés, et la mer Méditerranée fut le théâtre de leurs exploits guerriers et le lien qui les unit entre eux. Pour parler enfin de faits plus récents, c'est à l'Océan que l'Espagne et le Portugal durent le rôle brillant qu'ils jouèrent lors de ces admirables découvertes qui doublèrent l'étendue du monde historique. Aujourd'hui encore, la puissance toute maritime de l'Angleterre se fait sentir d'une extrémité du monde à l'autre.

Dans l'Amérique du nord, qui entre maintenant dans le mouvement des nations, c'est sur la côte de l'océan Atlantique que la vie se développe avec le plus d'activité, d'intensité et de perfection. Est-ce simplement l'effet du débarquement fortuit de quelques colons de l'ancien monde? Certainement non. Brillant comme doit être l'avenir de l'Occident, à cause de la richesse de son sol, il est nécessaire que la vie et l'action se dirigent toujours vers ses côtes, qui feront partager leur prospérité à l'intérieur du continent. La vie des nations dépend de leur commerce avec le reste du monde, et je ne parle pas seulement du commerce matériel, mais bien plus du commerce moral, et l'Amérique, siégeant en reine sur un trône qui commande les deux océans, est appelée à jouer, dans ses rapports avec les diverses contrées du globe, un rôle dont nul ne peut prévoir l'importance future.

ACCOYER.

EXERCICES

POUR UNE DEUXIÈME ANNÉE D'ARITHMÉTIQUE

I. *Il existe aujourd'hui* 82,135 *établissements d'instruction primaire, ou* 16,186 *de plus qu'en* 1848; *et la population scolaire, qui n'était, à cette dernière époque, que de* 3,771,597, *s'est augmentée de* 960,849. *On veut savoir si l'accroissement du nombre des écoles est proportionnel à celui du nombre des élèves.*

SOLUTION. Nous ne saurions trop insister sur l'importance qu'il y a à bien faire pénétrer dans l'esprit des élèves le sens complet des mots *proportion*, *proportionnel*, *rapport*, etc., par lesquels on exprime tous les résultats statistiques de l'industrie, du commerce, de l'administration. Supposons donc qu'un objet représenté par 10 s'augmente de 5, il devient 15. Quel est, pour un statisticien, le *rapport*, ou quelle est la *proportion* de l'augmentation? Le nombre 5, qui la représente, peut être comparé soit à 10, valeur primitive de l'objet, soit à 15, valeur accrue. Dans le premier cas, le rapport de l'augmentation est $\frac{5}{10}$ ou $\frac{1}{2}$; dans le second cas, il est $\frac{5}{15}$ ou $\frac{1}{3}$. Mais il faut bien s'entendre sur le cas que l'on veut choisir, et dire : la valeur de cet objet s'est accrue de la moitié de ce qu'elle était, ou du tiers de ce qu'elle est maintenant. Or, il a paru plus logique de déterminer le rapport de l'augmentation avec la valeur primitive de l'objet augmenté, et l'on s'est borné à dire, pour le cas qui nous sert d'exemple ; le rapport de l'augmentation est de $\frac{1}{2}$; ou la valeur de l'objet s'est augmentée dans la proportion de $\frac{1}{2}$; ou encore, dans la proportion de 50 p. 100. Si, au lieu d'augmenter, l'objet diminue de prix, alors c'est la valeur primitive qui est la plus grande. Que le prix d'un objet valant 15 fr. diminue de 5 fr., le rapport de la diminution est $\frac{1}{15}$ ou $\frac{1}{3}$. On voit donc que c'est toujours au nombre primitif que l'augmentation ou la diminution doit être rapportée, et ce nombre doit être cherché lorsqu'il n'est pas formellement énoncé dans la question.

Si, nonobstant cette courte explication, et celles que nous donnerons encore chaque fois que l'occasion le demandera, nos jeunes élèves ne comprennent pas toujours bien clairement le sens des phrases qui expriment une proportion quelconque, ils ne doivent pas pour cela s'en prendre à l'inexpérience de leur esprit, car ceux qui rédigent ces sortes de phrases ne les comprennent pas toujours eux-mêmes; témoin cette vermine de prospectus qui s'accrochent aux passants dans les rues de Paris, et qui annoncent une grande liquidation de marchandises *avec* 50 *p.* 100 *de bénéfice réel pour l'acheteur*. Que veulent dire ces 50 *p.* 100 de bénéfice pour l'acheteur? Signifient-ils que le chaland trouvera dans le magasin annoncé des marchandises à un prix moitié de celui qu'il les payerait ailleurs? ou moitié de celui que le susdit magasin

Digitized by Google

les a vendues jusque là? Ou encore que le marchand intéressera le chaland pour moitié dans l'ensemble de ses bénéfices? Une phrase qui signifie tant de choses ayant elles-mêmes besoin d'être expliquées, ne signifie rien, et on ne doit point s'affliger de ne pas la comprendre.

Maintenant revenons à notre problème.

Nombre des établissements d'instruction primaire en 1848 :

$$82135 - 16136 = 65999.$$

Le rapport de l'augmentation est donc de $\frac{16136}{65999}$, fraction qui, ses deux termes étant divisés par 16136, devient $\frac{1}{4,09...}$.

Pareillement, le rapport de l'accroissement de la population scolaire est de $\frac{960349}{3771597}$ ou $\frac{1}{3,92...}$.

Les deux fractions $\frac{1}{4,09}$, $\frac{1}{3,92}$ ont même numérateur. La plus petite est donc celle dont le dénominateur est le plus grand : c'est la première. D'où il suit que le nombre des écoles primaires s'est accru dans une proportion moindre que celui des élèves.

II. *Parmi nos écoles publiques, on en compte 37895 dirigées par des laïques, et 3531 qui ont des maîtres congréganistes. Les premières contiennent ensemble 2145420 élèves, et les secondes 482008. On demande : 1° le nombre total des écoles publiques; 2° la population totale de ces écoles; 3° de combien la population moyenne d'une école laïque est supérieure ou inférieure à celle d'une école congréganiste?*

SOLUTION.

1° Nombre des écoles publiques :

$$37895 + 3531 = 41426.$$

2° Nombre des élèves :

$$2145420 + 482008 = 2627428.$$

3° Population moyenne d'une école laïque :

$$\frac{2145420}{37895} = 56 \text{ élèves.}$$

Population moyenne d'une école congréganiste :

$$\frac{482008}{3531} = 136.$$

La population d'une école congréganiste surpasse donc, en moyenne, celle d'une école laïque de

$$136 - 56 = 80 \text{ élèves.}$$

III. *Sur les 2627428 enfants reçus dans les établissements d'instruction primaire, 922820 y sont à titre gratuit. Quelle est la proportion pour 100 des payants?*

SOLUTION. Nombre des payants :

$$2627428 - 922820 = 1704608.$$

Sur 2627428 enfants il y a 1704608 payants;

$$1 \text{ .....} \frac{1704608}{2627428};$$

$$100 \text{ .....} \frac{1704608 \times 100}{2627428} = 64,8...$$

La proportion des écoliers payants est donc comprise entre 64 p. 100 et 65 p. 100, mais plus près de 65 p. 100.

TH. NICOLLE.

DEUXIÈME PARTIE

VARIÉTÉS

BIBLIOGRAPHIE

REVUE ANALOGIQUE DES MOTS FRANÇAIS

(DERNIÈRE ANNÉE D'ÉTUDES GRAMMATICALES)

Par P. BOISSIÈRE

Quand les jeunes gens connaissent bien toutes les règles de la grammaire, avec leurs nombreuses exceptions, sont-ils en état de parler et d'écrire correctement? Non; il leur manque encore quelque chose de très-important. On peut espérer qu'ils ne feront plus de *solécismes*, qu'ils n'écriront pas *des champs fertile, tu chante bien*, qu'ils ne diront pas *je craignais qu'il ne soit trop tard*, etc. Ils sauront même éviter certains *barbarismes* prévus, comme *des chevals, des chous, des troux, une ruine complette*, etc. Mais qui les empêchera de dire *vases cendriers* pour *urnes cinéraires*, tisane *poitrinaire* pour *pectorale*, *avalement* pour *déglutition*, *chauveté* pour *calvitie*, parties *fromagères* et *beurreuses* du lait pour *caséeuses* et *butyreuses*, etc.? On ne leur a appris que des règles; il y a donc nécessairement une foule de mots qu'il ignorent et qu'ils sont forcés de remplacer par des *barbarismes*, à moins d'employer de longues et traînantes périphrases.

La *Revue analogique des mots* a pour but de combler cette lacune de notre enseignement grammatical. Ce n'est point une méthode nouvelle qu'il s'agit de substituer aux méthodes connues, ce n'est point un édifice nouveau qu'il s'agit de construire; c'est un complément qu'il faut ajouter à toutes les méthodes, c'est un couronnement qu'il faut poser sur l'édifice déjà construit, si l'on veut que l'enseignement grammatical comprenne la langue tout entière, le fond aussi bien que la forme. La nouvelle étude imposée aux élèves est extrêmement facile et n'exige de leur part qu'un peu d'attention. Les exercices sont variés : ils consistent d'abord à remplir des vides laissés à dessein dans des phrases choisies, puis à créer soi-même des phrases pour y faire entrer certains mots dont la connaissance est utile; on exerce ensuite les jeunes gens à retrouver, par un moyen prompt et facile, les mots qu'ils peuvent avoir oubliés; on leur fait dresser un tableau complet des éléments étymologiques; on leur apprend à deviner le sens des mots formés avec ces éléments, lors même qu'ils ne les ont encore jamais vus, et ils deviennent ainsi capables de comprendre tous les néologismes dès leur première apparition; enfin, un dernier exercice leur montre comment ils pourraient eux-mêmes former des mots selon les lois de l'analogie, si, par hasard, ils devenaient un jour inventeurs, ou si l'auteur d'une invention quelconque leur demandait de lui indiquer un nom pour la chose qu'il aurait découverte. Ce dernier travail, à la vérité, n'est pas d'une bien grande importance, et nous n'en parlons ici que pour montrer combien le livre que nous annonçons aujourd'hui aux instituteurs atteint complètement son but, qui est la connaissance même des mots.

PIERRE LAROUSSE.

Digitized by Google

ÉNIGMES NOUVELLES

Le mot de la dix-neuvième énigme est *Cyparisse* changé en cyprès (mythologie).

QUESTIONNAIRE

— *A qui a été empruntée cette charmante idylle?*

A Ovide, livre X des *Métamorphoses*. La traduction, peut-être un peu faible, est de J.-G. Dubois Fontanelle, né en 1757, à Grenoble, et mort en 1812.

— *Que veut dire le mot* métamorphose?

Ovide le dit lui-même : « Mon génie me porte à chanter les nouvelles formes dans lesquelles les corps ont été changés. »

— *Qu'était Cyparisse?*

Un jeune homme de la ville de Cée, fort aimé d'Apollon.

— *Dans quelle mer était l'île de Cée?*

Dans la mer Egée, aujourd'hui l'Archipel. Le mot *archipel* veut dire *mer principale* (du grec *Archipelagos*). C'est la partie orientale de la Méditerranée, qui communique avec la mer de Marmara (autrefois l'*Hellespont*), par le détroit des Dardanelles (autrefois *Bosphore de Thrace*).

— *Qu'était Orphée?*

C'était un chantre ou poète thrace, fils du roi Œgrage et de la muse Calliope. Il vivait environ un siècle avant la guerre de Troie (1330 av. J.-C.). Disciple de Linus, musicien et poète célèbre, il prit part à l'expédition des Argonautes et voyagea en Egypte. Après sa descente aux enfers, il revint en Thrace, au pays des Cicones. Furieuses de ses mépris, les femmes de la Thrace mirent son corps en pièces. « L'Hebre roula sa tête encore sanglante. » Le flot porta la tête et la lyre du poète jusqu'à Lesbos.

— *Quelles découvertes attribue-t-on à Orphée?*

Les anciens lui en attribuaient plusieurs : il policça ses contemporains, leur enseigna l'astronomie, perfectionna la morale et la poésie, inventa le vers hexamètre et ajouta trois cordes à la lyre.

— *Pourquoi descendit-il aux enfers?*

Lisez, dans *les Géorgiques* de Virgile, livre IV (traduction de Delille), l'admirable épisode d'Aristée.

— *Quel était cet arbre?*

Le cyprès.

— *Qu'était Carthée?*

Une ville de l'île de Cée.

— *Que désigne ici le* Cancer?

Un des douze signes du zodiaque; c'est l'Écrevisse qui, avec le Lion et la Vierge, est le signe de l'été.

— *Quel dieu voulut consoler Cyparisse?*

Apollon.

VINGTIÈME ÉNIGME

« Qui nous délivrera des Grecs et des Romains? »

disait un poète dans une élégie fort spirituelle; et il avait raison, ne manqueront pas d'ajouter ceux qui ne savent ni le grec ni le latin. Étudions, avant tout, l'histoire de notre pays. J'en conviens avec eux, mais il ne convient pas de nous y borner. Il y a entre les différents peuples répandus sur la terre des relations, des rapports religieux, politiques et moraux, et même d'origine, qui, en les rattachant les uns aux autres, font que l'histoire de ceux-là est nécessaire à l'intelligence de l'histoire de ceux-ci. Ainsi l'auteur qui a amené, il n'y a pas longtemps, sur le théâtre de l'*École Normale* un fondateur d'empire, vient de me tirer moi-même, autre fondateur d'une grande monarchie, de la tombe où je repose depuis treize cent cinquante et un ans révolus, et de m'inviter à dire en peu de mots l'histoire de ma vie. Il me faut obéir au maître qui m'appelle... Si je vivais encore, je ne serais pas aussi docile, et, cédant à la violence de mon caractère, je le ferais repentir de son imprudente témérité; car il y a, dans la vie d'un homme et surtout d'un roi, certaines choses qu'il faudrait taire... Exécutons-nous toutefois :

Je suis né en 465; dès l'âge de seize ans, je succédai à mon père, roi d'une tribu étrangère qui devint, sous mon règne, le peuple dominant dans un État auquel nous donnâmes notre nom, qu'il a depuis glorieusement porté. Comme l'avait dit auparavant un chef de ces guerriers que nous rangeâmes sous notre pouvoir : « Malheur aux vaincus! » resserré dans un espace assez étroit, je dus à la victoire l'agrandissement de mon petit État. Je changeai deux fois ma résidence. Bientôt je défis des ennemis redoutables. Je changeai de religion; je m'étendis de proche en proche, et il y avait à peine onze ans que j'avais renoncé au culte de mes pères, quand la victoire couronna de nouveau mes efforts. Au faîte de la puissance, je vis les honneurs venir me chercher; mais alors l'ambition d'autres chefs m'inspira des craintes que je noyai dans des flots de sang. Je mourus à l'âge de cinquante-cinq ans environ, laissant après moi quatre fils qui se partagèrent mes États, et qui me firent, comme on l'a dit des successeurs d'un conquérant fameux, de sanglantes funérailles.

Ne m'en demandez pas davantage; j'ai laissé de côté une foule de faits que l'histoire a eu soin d'enregistrer, consultez-la pour vous en instruire.

P. T. L.

ANECDOTE

Un jeune homme présentait un jour à Crébillo une pièce de vers un peu libres. Le papier échappa des mains du censeur, et vola dans le feu. « Cette pièce, dit-il en souriant, n'a pas manqué sa vocation. »

VIENT DE PARAITRE

REVUE ANALOGIQUE DES MOTS FRANÇAIS

(Dernière année d'Études grammaticales)

ÉTUDES SUR LE FOND MÊME DE LA LANGUE, AVEC DE NOMBREUX EXERCICES : 1° SUR LES MOTS QU'IL N'EST PAS PERMIS D'IGNORER, QUOIQU'ILS N'APPARTIENNENT PAS AU LANGAGE LE PLUS USUEL; 2° SUR L'ÉTYMOLOGIE ET LES NÉOLOGISMES; — 3° SUR LA RECHERCHE DES MOTS OUBLIÉS; — 4° SUR LA CRÉATION DES MOTS PROPRES A EXPRIMER DES CHOSES NOUVELLES

Livre de l'Élève, 1 fr. 50 c. — PAR P. BOISSIÈRE, AUTEUR DU DICTIONNAIRE ANALOGIQUE — Livre du Maître, 2 francs

PARIS. — IMPRIMERIE EDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46

Digitized by Google

6e Année — 2e SEMESTRE — 3 JUILLET 1864 — Numéro 36

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

Mode de publication et conditions d'abonnement :

L'*École Normale* paraît tous les dimanches et forme à la fin de l'année deux beaux volumes de 416 pages chacun.

PRIX DE L'ABONNEMENT : pour la France, un an, 10 fr.; six mois, 5 fr.; — pour la Suisse et la Belgique, un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.; — pour toute autre destination, 15 fr. par an.

S'adresser : pour la France, à M. Larousse, rue Saint-André-des-Arts, 49, à Paris; — pour la Suisse, à M. Cherbuliez, à Genève; — pour la Belgique, à tous les libraires.

Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du journal doit être adressé à M. PIERRE LAROUSSE, seul propriétaire et seul éditeur de l'*Ecole Normale*.

Un numéro quelconque se vend 50 centimes.

LES DIX PREMIERS VOLUMES SONT EN VENTE. — PRIX DE CHAQUE VOLUME : 5 FRANCS; DEMI-RELIURE : 6 FRANCS 25 CENT.

SOMMAIRE. — Cours de Dictées élémentaires. — Dictée analytique. — Nouveaux Exercices intellectuels. — Narration française. — Sujets de Style avec sommaires raisonnés. — Traité complet et raisonné d'Analyse grammaticale. — Cours pratique d'Analyse littéraire. — Histoire de la Littérature en France. — Pourquoi et Parce que. — Discours prononcé à la distribution des prix de l'Association philotechnique.

PREMIÈRE PARTIE

ENSEIGNEMENT

COURS DE DICTÉES ÉLÉMENTAIRES

Supériorité de l'Homme sur les Animaux

L'homme, animal superbe, qui veut s'attribuer à lui-même tout ce qu'il connaît d'excellent, et qui ne veut rien céder à son semblable, fait des efforts pour prouver que les bêtes ne lui sont pas inférieures, ou qu'il y a peu de différence entre elles et lui. Une si étrange dépravation, qui nous fait voir d'un côté combien notre orgueil nous enfle, et de l'autre combien notre sensualité nous avilit, ne peut être corrigée que par une sérieuse considération des avantages de notre nature. Voici donc ce qu'elle a de grand, et dont nous ne voyons dans les animaux aucune apparence. La nature humaine connaît Dieu : et voilà déjà, par ce seul mot, les animaux au-dessous d'elle jusqu'à l'infini. Car qui serait assez insensé pour dire qu'ils aient seulement le moindre soupçon de cette excellente nature qui a fait toutes les autres? La nature humaine, en connaissant Dieu, a l'idée du bien et du vrai, d'une sagesse infinie, d'une puissance absolue, d'une droiture infaillible, en un mot, de la perfection. La nature humaine connaît l'éternité et les vérités éternelles, et elle ne cesse de les chercher au milieu de tout ce qui change : elle aperçoit l'ordre du monde, la beauté incomparable des astres, la régularité de leurs mouvements, les grands effets du cours du soleil, qui ramène les saisons et donne à la terre tant de différentes parures. Notre raison se promène par tous les ouvrages de Dieu, où, voyant, et dans le détail et dans le tout, une sagesse d'un côté si éclatante, et de l'autre si profonde et si cachée, elle est ravie et se perd dans cette contemplation. C'est alors que lui apparaît la belle et véritable idée d'une vie hors de cette vie, d'une vie qui se passe dans toute la contemplation de la vérité : elle voit qu'elle doit réduire toutes ses pensées à une seule, qui est celle de servir fidèlement ce Dieu, dont elle est l'image. Mais en même temps elle voit qu'elle doit aimer, pour l'amour de Lui, tout ce qu'elle trouve honoré de cette divine ressemblance, c'est-à-dire, tous les hommes.

SYNTAXE DU PARTICIPE

Mort de Julius Avitus

Quels que soient mes soins, mes études ou mes distractions, tout cède à la douleur que me cause la mort de Julius Avitus : elle me ravit, elle m'arrache tout. Il avait pris chez moi le laticlave. Je l'avais aidé de mon suffrage, lorsqu'il sollicitait les charges publiques. Il m'aimait et me respectait comme le guide de sa conduite; il m'écoutait comme son maître. C'est une disposition qui est fort rare dans nos jeunes gens. En est-il beaucoup qui veuillent bien déférer à l'âge ou à l'autorité? Dès qu'ils entrent dans le monde, ils sont parfaits; ils savent tout; ils ne respectent, ils n'imitent personne et se

Digitized by Google

suffisent à eux-mêmes pour exemple et pour règle. Avitus était bien éloigné de ces sentiments. Quelle que fût sa sagesse, il croyait les autres plus sages que lui; quelque savant qu'il fût, il voulait toujours s'instruire. Sans cesse il interrogeait ou sur les belles-lettres ou sur les devoirs de la vie; il ne vous quittait jamais sans s'applaudir d'avoir profité; et il en valait davantage en effet, soit par ce qu'il avait appris, soit pour avoir voulu apprendre. Quelle affection n'a-t-il pas eue pour Servianus, l'un des hommes les plus accomplis que ce siècle ait produits? Lorsque celui-ci, en qualité de lieutenant du proconsul, passait de Germanie en Pannonie, Avitus, alors tribun, comprit si bien tout son mérite, et le captiva si bien lui-même, qu'il le suivit, non comme compagnon d'armes, mais comme attaché à sa personne, comme ami. Quelle habileté et quelle modération n'a-t-il pas montrées sous les consuls dont il a été le questeur! Quel agrément, quelle satisfaction, quel avantage n'ont-ils pas tirés de ses services! Cette charge d'édile, dont une mort tout imprévue l'empêcha de jouir, par combien de démarches, par combien de zèle ne l'avait-il pas achetée! Et c'est ce qui aigrit le plus ma douleur. J'ai toujours présents à la pensée tant de soins qu'il a pris, tant de prières qu'il a faites inutilement, une dignité qui lui échappe, après qu'il l'a si bien méritée! Je ne puis m'empêcher de songer que c'est chez moi qu'il a pris la robe de sénateur. Je me rappelle toutes les sollicitations que j'ai faites en sa faveur, les entretiens et les discussions que nous avons eus. Je suis touché de sa jeunesse, du malheur de ses parents. Il avait une mère fort âgée, une femme qu'il avait épousée depuis moins d'un an, une fille qu'il venait de voir naître. Que de changements un seul jour a apportés à tant d'espérances, à tant de joie! Édile nouveau, nouveau mari, nouveau père, il laisse une charge sans l'avoir exercée, une mère sans appui, une femme veuve, une fille dans l'enfance, qui n'a jamais connu ni son aïeul ni son père. Pour comble de chagrin, je l'ai perdu pendant mon absence. J'ai appris sa maladie et sa mort en même temps, et lorsque je m'y attendais le moins, comme si on eût appréhendé que la crainte ne me familiarisât avec une si cruelle douleur!

QUESTIONNAIRE

SUR LA SYNTAXE DU PARTICIPE (*suite*)

22. Faut-il dire : (*Il passa au travers les flammes*), ou bien (*au travers des flammes?*)

23. Donc, quelle préposition faut-il mettre après la locution *au travers?*

24. Faut-il dire : (*Il passa à travers des flammes*), ou bien (*à travers les flammes?*)

25. Donc, la locution *à travers* doit-elle être suivie d'une préposition?

26. Peut-on, dans le langage familier, employer la préposition *avec*, sans qu'elle soit suivie d'un complément?

27. Peut-on dire : (*Il fut mis parmi lui et moi*), ou bien (*Il fut mis entre lui et moi?*)

28. Peut-on dire : (*Le Pas-de-Calais est parmi la France et l'Angleterre*), ou bien (*Le Pas-de-Calais est entre la France et l'Angleterre?*)

29. Donc, duquel faut-il se servir, de *entre* ou de *parmi*, quand on veut parler de l'espace qui sépare deux personnes ou deux choses?

TH. PHILIPIN.

DICTÉE ANALYTIQUE

— DU NOM —

Le Jardin de Damon

... De cette terrasse on découvrirait toute la campagne environnante. On descendrait au jardin par quelques marches ornées de vases, où, depuis la mi-mai jusqu'à l'*arrière-saison* (1), fleuriraient les géraniums les plus variés. Les murailles qui entoureraient mon cher et petit domaine seraient cachées sous le feuillage touffu de la vigne grimpante et des arbres palissés. Je voudrais de belles allées bordées de buis, de violettes, de primevères ou de *perce-neige* (2), de nombreuses *contre-allées* (3) facilitant la culture, çà et là quelques *vide-bouteille* (2), des *ronds-points* (4), des *eaux-vives* (4), des bassins, des *jets-d'eau* (5) même. Ici, se plairaient les acacias, les lilas, les rosiers. Là, se cueilleraient les cerises, les abricots, les *reines-claude* (6), les *martins-secs* (4) ou les *mouille-bouche* (5). De ce côté se verraient les *choux-fleurs* (7), les *barbes-de-capucin* (5), les *petits-pois* (4), les *choux-raves* (7), les laitues, l'oseille, le persil, le cerfeuil. Plus loin, fleuriraient les *belles-dames* (4), les *boullons-blancs* (4), les *boutons-rouges* (4), les *roses-trémières* (8), les *reines-marguerites* (7), les *belles-de-jour* (3), les *boutons-d'or* (5), les *pieds-d'alouette* (5), les *boules-de-neige* (5) et les *crêtes-de-coq* (5). Partout je voudrais un heureux mélange d'arbustes agréables et d'arbres fertiles, de plantes potagères et de fleurs fraîches-écloses; partout du goût, de la propreté... Mais, hélas! ajoutait-il, les *chefs-d'œuvre* (5) que je crée n'existent que dans mes rêves. Cependant, tout mensongers qu'ils sont, ils me plaisent comme les *avant-coureurs* (8) du calme et du repos. Ils m'aident à me soumettre à la Providence, et, quand mon âme agitée les évoque, ils m'apparaissent comme, dans les cieux, les *arcs-en-ciel* (5) annonçant la fin des orages.

DIFFICULTÉS RAISONNÉES

(1) *Pourquoi au pluriel* DANS LES ARRIÈRE-SAISONS? Parce que, quand les noms composés sont formés d'un nom et d'un verbe, ou bien d'un nom et d'un adverbe, ou bien d'un nom et d'une préposition, le nom seul prend la marque du pluriel.

(2) *Pourquoi* PERCE-NEIGE, VIDE-BOUTEILLE, MOUILLE-BOUCHE? Parce qu'en consultant le sens, on voit qu'il y a l'idée de l'unité; en effet, *des perce-neige* signifie des plantes qui percent la neige; *des vide-bouteille* veut dire *lieu où l'on vide une bouteille*, *ou l'on vide bouteille* (on peut écrire : *vide-bouteilles*); quant à *des mouille-bouche*, il se dit de certaines poires fondantes *qui mouillent la bouche*.

(3) *Pourquoi* de nombreuses CONTRE-ALLÉES? Parce qu'en consultant le sens, on voit qu'il y a l'idée de pluralité : Une *contre-allée*, c'est une allée parallèle à une autre allée; des *contre-allées*, par là, on entend des allées parallèles à d'autres allées.

(4) *Pourquoi* RONDS-POINTS, EAUX-VIVES, PETITS-POIS, BELLES-DAMES, BOUILLONS-BLANCS, BOUTONS-ROUGES? Parce que, quand des noms composés sont formés d'un nom et d'un adjectif, les deux parties prennent la marque du pluriel.

(5) *Pourquoi* JETS-D'EAU, BELLES-DE-JOUR, BOUTONS-D'OR, PIEDS-D'ALOUETTE, BOULES-DE-NEIGE, CRÊTES-DE-COQ, CHEFS-D'ŒUVRE, ARCS-EN-CIEL, BARBES-DE-CAPUCIN? Parce que, quand les noms composés sont formés de deux noms reunis par une préposition, le premier seul prend la marque du pluriel.

(6) *Pourquoi* LES REINES-CLAUDE? Pour se conformer à la décision de l'Académie. Il faut ajouter toutefois que, sui-

Digitized by Google

vant beaucoup de grammairiens, on peut dire : *des reines-claudes* comme on peut dire *des reines-marguerites*.

(7) *Pourquoi* CHOUX-FLEURS, CHOUX-RAVES, REINES-MARGUERITES? Parce que, quand les noms composés sont formés de deux noms unis par un trait d'union, les deux parties prennent la marque du pluriel.

(8) *Pourquoi* LES AVANT-COUREURS? Parce que, quand les noms composés sont formés d'un nom et d'un verbe (*passe-port*), ou bien d'un nom et d'un adverbe (*avant-coureur*), ou bien d'un nom et d'une préposition (*contre-rave*), le nom seul peut prendre la marque du pluriel quand il y a l'idée de la pluralité. TH. PHILIPIN.

NOUVEAUX EXERCICES INTELLECTUELS

PHRASE A COMMENTER. — Osymandias, roi d'Égypte, avait fait mettre sur les portes de sa bibliothèque cette inscription : Trésor des remèdes de l'âme.

COMMENTAIRE. — On peut dire des livres ce qu'Ésope a dit de la langue : C'est la meilleure et la pire chose du monde. En effet, ils amusent ou ils ennuient, ils moralisent ou ils corrompent; s'ils sont dépositaires de beaucoup de vérités, ils contiennent aussi beaucoup d'erreurs; mais le mal que peuvent faire les livres disparaît devant leur incontestable utilité, quelques-uns méritent d'être regardés comme des monuments providentiels. La bibliothèque d'Osymandias, à en juger par l'inscription, ne devait renfermer que de bons livres.

*
* *

INCONSÉQUENCE A RELEVER. — Un précepteur, docte comme un livre, faisait faire des lettres à son élève, fils d'un rentier enrichi dans le commerce des denrées coloniales. L'enfant, au dire de chacun, était un petit prodige. Qui ne l'a été de trois à sept ans, pour ses parents au moins? Donc l'enfant n'avait jamais écrit de lettres qu'à son père, et il avait clos invariablement chacune d'elles par cette formule, la seule qu'il connût : « Je suis votre fils, Belin. » Un jour, grand événement dans la famille! le jeune prodige eut à écrire à son cousin. Voici comment il termina sa lettre :

« Adieu, mon cher cousin, recevez l'expression de mes sentiments respectables, en attendant que je puisse vous embrasser de vive voix.

» Je suis, mon cher cousin, votre fils, Belin. »

COMMENTAIRE. — Quand on écrit, il faut parler de ses sentiments respectueux, mais jamais de ses sentiments *respectables;* ce qui, de la part d'un enfant, peut passer pour une prétention exagérée. Secondement, il est impossible d'embrasser *de vive voix*. Troisièmement, il va sans dire qu'on n'est pas le fils de son cousin, mais remarquons ici que, même adressée à un père, cette formule : je suis, pour la vie, votre fils, peut au moins passer pour un mot de la Palisse. Combien de lettres sont terminées ainsi : Je suis, pour la vie, votre fils, votre frère, votre oncle, votre tante!... On le sait bien.

*
* *

ALLUSION HISTORIQUE. — Que n'ai-je pu percer la muraille qui me séparait de Pichegru dans sa dernière prison, et recevoir la confidence de sa dernière pensée! On m'ôterait difficilement de l'esprit que le souvenir du général Eisenberg lui fût revenu dans ce moment-là, comme l'esprit familier de Brutus dans sa tente des champs de Philippes, pour lui remettre en mémoire que son heure était sonnée et qu'il fallait partir. CH. NODIER (*Souvenirs*).

COMMENTAIRE. — Au moment de livrer contre Antoine et Octave la bataille de Philippes, Brutus sentit un profond découragement s'emparer de lui : le jour, il apercevait des signes de défection dans son armée; la nuit, il voyait des fantômes. Enfin, la bataille fut résolue; la nuit qui précéda ce grand jour, Brutus, veillant dans sa tente, crut voir et entendre un spectre qui, longtemps auparavant, s'était déclaré son mauvais génie et avait terminé l'entrevue en criant : » Je te retrouverai à Philippes! » P. L.

NARRATION FRANÇAISE

Le Voleur volé

SOMMAIRE. Un aveugle possédait un trésor, qu'il enterra au pied d'un arbre de son jardin, dans la crainte des voleurs. Un voisin l'aperçut et s'appropria le trésor. Quelques jours après, l'aveugle veut reprendre son argent, mais il trouve la cachette vide. Sachant bien sur qui porter ses soupçons, il dissimule et se lie plus étroitement qu'auparavant avec le voisin. Enfin, il lui avoue qu'une somme assez considérable vient de lui être remboursée. Qu'en fera-t-il? La déposera-t-il aussi dans la cachette du jardin, auprès de son premier trésor? Réponse du voisin, qui entrevoit déjà un second profit, et qui se hâte de replacer la somme où il l'avait prise. L'aveugle rentre aussitôt en possession de son argent. Il appelle le voisin; paroles qu'il lui adresse.

DÉVELOPPEMENT

La possession d'un trésor est une source d'inquiétudes et d'embarras; du moins c'est ce que proclament tous les moralistes, et La Fontaine lui-même paraît se ranger de leur avis dans sa fable du *Savetier et du Financier*. Il est incontestable, et Sénèque le prouve par les plus beaux raisonnements, que l'homme complétement étranger aux faveurs de la fortune est à l'abri des tracas et des soucis que les richesses entraînent après elles. Mais jusqu'à quel point cette douce tranquillité est-elle préférable à l'*aurea mediocritas* du poète? c'est une question qu'on devrait forcer les philosophes à résoudre par le moyen de l'expérience. On obtiendrait peut-être une solution diamétralement opposée aux principes éloquemment défendus dans leurs livres, mais on n'en serait que mieux fixé sur la valeur de leurs opinions, et la vérité y gagnerait des hommages que lui refusent ces dégoûts nés plutôt de la satiété que d'un véritable mépris des richesses.

Un pauvre aveugle se trouvait en proie à l'embarras que nous venons de signaler. Du produit de longues économies, il avait formé un petit trésor, une sorte de fonds de réserve où il se proposait de ne puiser que dans les circonstances critiques, toujours à redouter dans la vie. Mais, à l'exemple du savetier que ses cent écus empêchaient de dormir, la conservation de cet argent lui causait des alarmes perpétuelles. Il crut avoir trouvé le moyen de s'y soustraire en enterrant son trésor au pied d'un arbre de son jardin, et il est naturel de croire qu'il s'entoura des plus

Digitized by Google

minutieuses précautions pour ne point être aperçu. Néanmoins ses allures mystérieuses avaient éveillé les soupçons d'un voisin, homme qui professait les opinions les plus libérales sur la propriété, et qui s'empressa d'en faire l'application aux dépens de l'aveugle, aussitôt que les ombres de la nuit vinrent lui prêter leur concours.

A quelques jours de là, le possesseur primitif, agité par de sinistres pressentiments, se rend au pied de l'arbre avec l'intention d'en retirer son argent. O douleur! il trouve la cachette vide. Tout autre eût fait entendre les lamentations les plus désespérées, mais l'aveugle se tut, il dissimula. A défaut de la vue, il était doué de beaucoup de jugement et de pénétration, et il prévit que ses plaintes ne feraient que rendre le mal irréparable. Ainsi, par une admirable compensation, que la Providence semble avoir introduite dans l'ordre des choses, la perte d'un sens a presque toujours lieu au profit d'un autre, ou d'une faculté intellectuelle. Sûr de la route que ses écus avaient suivie, l'aveugle se rend néanmoins chez son voisin, comme il le faisait quelquefois. Il ne lui témoigne aucune défiance, ne laisse rien percer de ses sentiments secrets. Bien plus, il semble redoubler pour lui de prévenances et d'amitié : il le choisit même pour son confident. « Mon cher voisin, lui dit-il quelque temps après, j'ai recours à vos conseils pour me faire sortir d'une grande perplexité. J'avais chez moi une somme assez importante; pour la mettre à l'abri de toute tentative d'enlèvement, car un aveugle est bien dépourvu de moyens de défense, je l'ai enfouie dans mon jardin. Un de mes amis, que j'ai obligé autrefois, vient de me rembourser, et je cherche quel emploi assigner à cet argent. Le placer, le confier à des mains étrangères, c'est peut-être lui faire courir de grands hasards. Ne serait-il pas plus sage de le joindre à la somme dont je viens de vous parler? De cette manière je ne pourrais concevoir aucune inquiétude, et cette petite fortune resterait toujours à ma disposition. »

Le voisin est dans le ravissement, car il entrevoit déjà une nouvelle aubaine. Sa réponse ne pouvait être douteuse; les placements sont quelquefois avantageux, mais combien de fois aussi l'appât du gain n'a-t-il pas poussé les familles à leur perte! D'ailleurs, privé de la vue, pourrait-il surveiller activement l'emploi qu'on ferait de son argent? Ne profiterait-on pas de son infirmité pour le dépouiller. Bref, les raisons ne manquèrent pas à ce voisin charitable et désintéressé, et l'aveugle parut les goûter entièrement. « Je suis heureux, dit-il, que votre expérience soit d'accord avec mes intentions. Aussi, dès que la nuit sera arrivée, je déposerai cet argent auprès du premier. »

Aux approches du crépuscule, le voisin s'empressa de replacer la somme dans sa cachette, espérant la faire servir d'amorce pour le crédule aveugle, et ne se doutant pas que lui-même jouait en ce moment le rôle de dupe. L'oreille au guet, l'autre écoute ses pas et s'applaudit du succès de son stratagème. Dès que le voisin s'est éloigné, il se rend au pied de l'arbre et y rentre en possession de son cher trésor. Aussitôt il appelle à grands cris celui qui l'en avait dépouillé, et faisant joyeusement sonner les écus : « Eh! eh! voisin mon ami, lui dit-il, ne trouvez-vous pas maintenant que vous êtes bien sot pour donner aux autres des conseils sur la manière de placer leur argent? Allez, vous êtes plus aveugle que moi, car si les yeux du corps me manquent, vous avez entièrement perdu ceux de l'esprit, puisqu'ils n'ont pu vous faire découvrir le piége que j'ai tendu à votre cupidité. »

ALEX. ABRANT.

SUJETS DE STYLE

AVEC SOMMAIRES RAISONNÉS

POUR LES ÉLÈVES LES PLUS AVANCÉS

Par Mlle C. JURANVILLE

JÉSUS-CHRIST

SOMMAIRE. Résumer en quelques lignes la naissance, la vie et la mort de Notre-Seigneur.

IDÉES A DÉVELOPPER :

1° Dire ce qu'était l'empire romain sous Tibère. — Ce qu'était le genre humain tout entier;

2° Jésus-Christ naît; après trente années d'obscurité, il se fait connaître. — Nommer ses œuvres. — Il est condamné à mort. — Donner les causes de sa mort : envie, orgueil, haine;

3° Ce que devient la croix de Jésus-Christ; ce que devient son tombeau pour le monde civilisé.

DÉVELOPPEMENT

C'était sous l'empereur Tibère. L'aigle romaine avait étreint le monde dans ses serres vigoureuses, et l'univers était à ses pieds. Courbé sous le poids de quarante siècles de crimes, le genre humain s'en allait, traînant avec peine les fers de son long esclavage. La lumière avait quitté l'esprit de l'homme, la vie s'était retirée de son cœur : la terre était devenue ténébreuse et froide. Mais voici qu'un jour, entre les cimes du Carmel et du Thabor, entre les rives du Jourdain et les bords de la grande mer, un homme se leva... Une mère pauvre avait reçu son premier soupir et séché sa première larme; une chétive demeure avait abrité les années de son enfance, et le travail de l'ouvrier, en trempant son pain de larmes, avait arrosé son front de sueur. Mais, après trente années de silence et d'obscurité, cet homme, se présentant à la terre étonnée, lui adresse ces étranges paroles : « Je suis la lumière du monde. — Je suis le principe et la fin. — Je suis la voie, la vérité et la vie. » Et, joignant aussitôt à ses paroles des actions non moins merveilleuses, il guérit les malades, rend l'ouïe aux sourds et la vue aux aveugles, il redresse les boiteux, marche sur les flots, calme la tempête. Il dit, et la mort rend ses victimes, et la tombe lâche sa proie. Cependant la race humaine a tressailli, la Judée s'est émue, les rois ont pâli sur leurs trônes, les peuples se sont levés en tumulte, la synagogue a tremblé sur la chaire de Moïse, l'envie a aiguisé son dard, l'orgueil a distillé son venin, la haine a poussé son cri de mort, et, un jour, dans une ville de l'Orient, cet homme expirait sur une croix. Au scandale du ciel et de la terre, tant de puissance, tant de doctrine, tant de grandeur parut, un moment, n'abou-

Digitized by Google

tir qu'à une croix et à un tombeau. Mais, à peu de siècles de là, cette croix était devenue un trône, ce tombeau s'était changé en autel, et autour de ce trône, au pied de cet autel, le monde civilisé, le front dans la poussière, adorait en silence l'enfant de Bethléem, le fils de Marie, Jésus de Nazareth, le supplicié de la croix, le ressuscité du Calvaire.

TRAITÉ COMPLET ET RAISONNÉ

D'ANALYSE GRAMMATICALE

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE SUR LA FONCTION DES MOTS

— SUITE —

Un *babillard* désirait *apprendre* la *rhétorique* sous *Socrate* : ce *philosophe* exigea le *double* de *ce qu'il* prenait *aux autres*. Le *babillard lui en* demanda la *raison*. « C'est, répondit *Socrate*, qu'*il* faut que *je vous* apprenne à *parler* et à *vous taire*. »

CORRIGÉ DU DEVOIR

Un, adj. indéf., masc. sing., dét. *babillard*.
Babillard, nom comm., masc. sing., suj. de *désirait*.
Désirait, verbe trans., indic., imparf., 3e pers. du sing., 1re conj.
Apprendre, verbe trans., infin., prés., 4e conj., compl. dir. de *désirait*.
La, art. simpl., fém. sing., dét. *rhétorique*.
Rhétorique, nom comm., fém. sing., compl. dir. de *apprendre*.
Sous, prép., unit *apprendre* à *Socrate*.
Socrate, nom propr., masc. sing., compl. circ. de *apprendre*.
Ce, adj. dém., masc. sing., dét. *philosophe*.
Philosophe, nom comm., masc. sing., suj. de *exigea*.
Exigea, verbe trans., ind., pass. déf., 3e pers. du sing., 1re conj.
Le, art. simp., masc. sing., dét. *double*.
Double, nom comm., masc. sing., compl. dir. de *exigea*.
De, prép., unit *double* à *ce*.
Ce, pron. dém., masc. sing., compl. de *double*.
Qu', mis pour *que*, pron. rel., masc. sing., compl. dir. de *prenait*. Il représ. *ce*.
Il, pron. pers., masc. sing., suj. de *prenait*. Il représ. *philosophe*.
Prenait, verbe trans., indic., imparf., 3e pers. du sing., 4e conj.
Aux, art. contr., masc. plur., dét. *autres*.
Autres, pron. ind., masc. plur., compl. ind. de *prenait*.
Le, art. simple, masc., sing., dét. *babillard*.
Babillard, nom comm., masc. sing., suj. de *demanda*.
Lui, pron. pers., masc. sing., compl. ind. de *demanda*. Il représ. *philosophe*.
En, pron. pers., masc. sing., compl. de *raison*.
Demanda, verbe trans., ind., pass. déf., 3e pers. du sing., 1re conj.
La, art. simple, fém. sing., dét. *raison*.
Raison, nom comm., fém. sing., compl. dir. de *demanda*.
C', mis pour *ce*, pron. dém., masc. sing., suj. de *est*.
Est, verbe subst., ind., prés., 3e pers. du sing., 4e conj.
Répondit, verbe trans., ind., pass. déf., 3e pers. du sing., 4e conj.
Socrate, nom propr., masc. sing., suj. de *répondit*.
Que, conj, unit *est* à *faut*.
Il, pron. pers., masc. sing., suj. de *faut*.
Faut, verbe imp., ind., prés., 3e pers. du sing., 3e conj.
Que, conj., unit *faut* à *apprenne*.
Je, pron. pers., masc. sing., suj. de *apprenne*.
Vous, pron. pers., masc. sing., compl. ind. de *apprenne*.
Apprenne, verbe trans., subj., prés., 3e pers. du sing., 4e conj.
A, prép.
Parler, verbe intr., inf., prés., 1re conj., compl. dir. de *apprenne*.
Et, conj., unit *parler* à *vous taire*.
A, prép.
Vous taire, verbe pron., inf., prés., 4e conj., compl. dir. de *apprenne*. *Vous* est compl. dir.

P. LAROUSSE.

COURS PRATIQUE D'ANALYSE LITTÉRAIRE

— 17e SIÈCLE —

FRAGMENT DES STANCES DE RACAN SUR LA RETRAITE

N. B. Nous ne donnons que six stances, sur quinze dont la pièce de Racan est composée.

Tircis, il faut penser à faire la retraite :
La course de nos jours est plus qu'à demi faite;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort :
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des flots notre nef vagabonde;
Il est temps de jouir des délices du port...

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs;
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A, selon son pouvoir, mesure ses désirs!

Il laboure le champ que labourait son père;
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés.
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres presages
Que pour le soin qu'il a du salut de ses biens.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire;
Son fertile domaine est son petit empire;
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau;
Son champ et ses jardins sont autant de provinces;
Et, sans porter envie à la pompe des princes,
Se contente chez lui de les voir en tableau...

Il contemple du port les insolentes rages
Des vents de la faveur, autour de nos orages,
Allumer des mutins les désseins factieux;
Et voit en un clin d'œil, par un contraire échange,
L'un déchiré du peuple au milieu de la fange,
Et l'autre en même temps élevé dans les cieux...

Crois-moi, retirons-nous hors de la multitude,
Et vivons désormais loin de la servitude
De ces palais dorés où tout le monde accourt;
Sous un chêne élevé les arbrisseaux s'ennuient;
Et devant le soleil tous les astres s'enfuient,
De peur d'être obligés de lui faire sa cour...

Digitized by Google

QUESTIONNAIRE

— *Qu'entend-on par le mot* stances ?

Un nombre déterminé de vers formant un sens complet, et assujettis pour la forme des vers et le mélange des rimes, à une règle qui s'observe dans toute la pièce.

Voilà ce que dit l'Académie, sans ajouter que les stances se divisent en stances de nombre pair, et en stances de nombre impair; que dans les stances de six vers, comme ici, il y a différentes manières d'entremêler les rimes, et de varier la mesure. Cette qui est commune et fort belle consiste à faire rimer les deux premiers, et à terminer le sens après le troisième, qui doit rimer avec le dernier.

Les mots *stances, strophes, couplets*, ont à peu près la même signification, avec cette différence que le premier de ces mots s'applique à un genre plus simple que l'*ode*, qui se réserve la *strophe* et laisse le couplet à la *chanson* proprement dite.

— *Faites, en peu de mots, connaître Racan.*

Racan (Honorat du Bueuil, marquis de) naquit en 1589, à la Roche-Racan, château situé à l'extrémité de la Touraine. Son père était maréchal de camp dans les armées du roi. Racan, jeune, montra peu de penchant à l'étude; mais la beauté d'un pays qu'on appelle le Jardin de la France, ouvrit son cœur aux douces émotions, et il était déjà poète avant d'avoir fait des vers. Le germe du talent était en lui; il ne fallait qu'une occasion pour le produire. Admis au nombre des pages de la chambre de Henri IV, il fut introduit dans la maison du duc de Bellegarde; il y connut Malherbe, qui essaya de lui rendre le même service que Boileau à Racine.

Racan eut à la cour de Henri IV des succès de toute nature. Après avoir sacrifié aux passions de la jeunesse, enfin mûri par le temps, il se fit connaître vers l'âge de trente-huit ans. Il fut un des premiers membres de l'Académie française. Racan mourut en février 1670, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il n'était pas seulement un poète; on le citait comme un homme qui savait converser et vivre. Les esprits les plus distingués, les plus délicats de l'époque recherchaient sa société; de là sans doute une certaine fleur de bon ton et d'urbanité qui brille dans ses ouvrages. Sa renommée ne vieillit pas avec lui; l'on peut dire que la postérité commença pour lui de son vivant.

— *Comment peut-on caractériser son talent?*

En général, l'énergie lui manque; mais ce qu'il faut y chercher, c'est l'élégance du style, la grâce et le charme du rhythme, la science de l'harmonie, et une teinte de mélancolie qui attache à ses poésies un cachet particulier. Tous les sujets traités de préférence par Racan sont empreints d'un grand sentiment moral: la rapidité de la vie, les caprices de l'inconstante fortune, le néant de la gloire et des richesses, la vanité des honneurs, sont les sources où vont puiser ses inspirations. Sa muse vit heureuse dans la solitude, sous les beaux ombrages d'un pays dont il n garde l'éternel souvenir.

— *Quels ouvrages nous restent de Racan?*

Des *Mémoires pour la vie de Malherbe*, des *Bergeries*, des *Odes sacrées* et des *poésies diverses*. On a publié ses œuvres, Paris, 1724.

— *Quel est le sens du mot* retraite ?

En général, ce mot signifie Action de se retirer; mais il a un grand nombre d'autres sens; ici, il veut dire Action de se retirer du monde, de la cour, des affaires.

— *Quelles autres observations peut-on faire sur ces stances?*

PREMIÈRE STANCE, v. 2. — M. de Lamartine a dit, dans un autre sens, mais avec plus d'élégance :

« La coupe de mes jours s'est brisée encore pleine. »

DEUXIÈME STANCE. — Rien n'est plus utile aux progrès de l'esprit que de voir précisément les mêmes idées renfermées dans le même nombre de vers, par Boileau :

« Qu'heureux est le mortel qui du monde ignoré,
Vit content de lui-même en un coin retiré,
Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée
N'a jamais enivré d'une vaine fumée,
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir! »

« Peut-être, dit La Harpe, serait-il difficile de choisir entre ces deux passages. L'expression est certainement plus élégante dans le dernier, mais il règne dans l'autre je ne sais quel abandon qui peut balancer l'élégance. »

TROISIÈME STANCE. — Le sixième vers de cette stance manque, non pas de correction, mais d'élégance; ce n'est qu'une ligne de prose.

QUATRIÈME STANCE. — Ces vers, à la fois simples, nuls, précis et bien frappés, sont du nombre de ceux qui, une fois entrés dans la mémoire, n'en sortent plus. Boileau est un peu avare de ces beaux vers, qui abondent dans La Fontaine.

— *Que rappelle le dernier vers de cette stance?*

Un mot célèbre de Henri IV : « L'homme le plus heureux de » France est celui qui jouit de dix mille livres de rente, et qui » n'a jamais entendu parler de moi. »

CINQUIÈME STANCE. — Il y a un peu d'embarras dans la construction des trois premiers vers, grâce à la place où l'auteur a jeté le complément circonstanciel *autour de nos orages*. Ajoutons que *les rages des vents de la faveur qui allument les desseins factieux des mutins*, ne sont pas, malgré l'ambition des images, d'un homme bien maître de sa pensée.

SIXIÈME STANCE. — Les trois derniers vers, assaisonnés de l'un de ces traits d'esprit qui ridicule le front du lecteur le plus sévère, sont de la véritable et bonne poésie. P. T. L.

HISTOIRE

DE

LA LITTÉRATURE EN FRANCE

CHAPITRE XX

Seizième siècle — Renaissance

PROSATEURS

Éloquence religieuse. — Saint François de Sales, Calvin et Théodore de Bèze. — *Éloquence judiciaire.* — Charles Dumoulin, Cujas, Loysel, Pierre Pithou, Étienne Pasquier, Montholon, Pierre Seguier, Brisson et Séguier, Hervé et L'Hôpital. — *Histoire.* — De Thou, d'Aubigné, Jean du Tillet, Pasquier, Claude Fauchet, Palma Cayet, Pierre de Montluc, de La Noue, Duplessy-Mornay, Brantôme, Castelnau, Tavannes, La Trémoille, le Loyal serviteur, Fleurangès, Sully, Pierre de l'Étoile, Barthélemy, Laffemas, Marguerite de Valois. — *Science politique.* — Bodin. — *Roman.* — Marguerite de Valois, Bonaventure Desperriers, d'Herberoy, Rabelais et Beroalde de Verville.

Éloquence. — Le mouvement imprimé aux lettres et aux arts par la Renaissance se fit peu sentir dans l'éloquence en général, et moins encore peut-être dans le genre sacré que dans le genre profane.

Depuis la Réforme, les représentants de l'éloquence sacrée sont de deux sortes, les catholiques et les protestants.

Les orateurs catholiques se résument tous dans saint *François de Sales*, né en 1567, au château de Sales, en Savoie. Non-seulement saint François de Sales éclipse tous les autres orateurs, mais il l'emporte même de beaucoup sur le cardinal *du Perron*, qui passait pour l'homme le plus éloquent de l'époque, et que l'on surnommait le *colonel général de la littérature*.

Les sermons de ce saint évêque (1) se distinguent par leur élégance et leur onction. C'est dans la foi que, selon lui, notre nature peut trouver des ressources assez puissantes pour résister à ses imperfections. Le médecin de l'homme n'est point l'homme, mais Dieu lui-même entourant l'âme chrétienne de sa providence, et s'insinuant dans ses plus secrets mouvements.

Les qualités qui distinguent les sermons de saint François de Sales recommandent aussi ses ouvrages de piété. « Né parmi les grands spectacles de la nature alpestre, sa mémoire est remplie de toutes ces

(1) Évêque de Genève en 1602.

Digitized by Google

images de la grandeur et de la bonté de la Providence; il a le sens de ces secrètes relations qui unissent l'homme au lieu qu'il habite, et tantôt il égaye sa piété par mille ressouvenirs de la vie des champs, des troupeaux, des abeilles, des vignes plantées parmi des oliviers, *des oiseaux qui nous provoquent aux louanges de Dieu;* tantôt il la rend familière ou spirituelle comme une conversation délicate entre mondains, par des images tirées des travers ou des vices de la société; tantôt poétique et pittoresque, sans fadeurs pastorales toutefois, tantôt ingénieuse et raffinée sans recherche, sauf quelques marques des défauts du temps auxquels n'échappent pas les esprits les plus naturels. Telles sont les qualités qui feront toujours lire avec fruit, même par les plus mondains, le plus célèbre des ouvrages de saint François de Sales, l'*Introduction à la vie dévote.*

» L'*Introduction à la vie dévote* parut en 1608. Ce furent d'abord de simples lettres de direction écrites par le saint évêque à une dame de ses parentes. Cette dame les fit voir à un Jésuite qui en admira la solidité et tâcha de persuader à saint François de Sales de les recueillir et d'en faire un ouvrage suivi, le menaçant, à son refus, de les publier lui-même. Pendant qu'il hésitait, Henri IV lui fit dire par un de ses amis, qu'il désirait de lui un ouvrage qui servît de méthode à toutes les personnes de la cour, sans en excepter les rois et les princes, pour vivre chrétiennement, chacun dans son état. Il demandait que cette méthode fût exacte, judicieuse et telle que chacun pût s'en servir. Saint François de Sales ne se crut pas en droit de résister; il redemanda ses lettres à sa parente, et en composa l'excellent livre de l'*Introduction à la vie dévote.* Henri IV avoua que celui-ci avait surpassé son attente (1). »

Ses ouvrages forment, avec ses sermons, plusieurs volumes. En voici les titres : *Introduction à la vie dévote; Traité de l'amour de Dieu; Entretiens spirituels;* l'*Étendard de la Sainte Croix;* des *Controverses*, des *Sermons*, des *Lettres*, des *Opuscules*, etc. — Saint François de Sales forme glorieusement le passage du seizième au dix-septième siècle. Il mourut à Lyon en 1622.

Le plus célèbre des orateurs du calvinisme est *Calvin*, son fondateur. Né à Noyon, en 1509, élevé avec soin par son père, dès l'âge de dix-neuf ans, n'étant encore que tonsuré, il fut pourvu d'une cure, et reprocha plus tard à l'Église romaine cet abus dont il avait profité.

« Il consomma son abjuration en 1532, à Paris, où il travaillait au progrès des idées nouvelles. Pasquier constate *sa nature remuante* pour l'avancement de sa religion. En effet, Calvin travailla au progrès des idées nouvelles, les prêchant ouvertement tant qu'il le put, et toujours devant un nombreux auditoire; secrètement, quand les recherches rendirent périlleuse la prédication publique, et soutenant par des lettres et des exhortations les réformés qu'on emprisonnait. « C'est ainsi, dit encore Pasquier, qu'il gagna pied à pied une partie de notre France. »

» Il se fit connaître des savants par un traité en latin sur *la Clémence*, imité de celui de Sénèque. La pensée secrète de ce traité était de protester contre le brûlement de quelques réformés (1). »

Calvin prêchait alors la tolérance; voici même comment il s'exprimait dans une lettre qu'il imprima : « En cas que quelqu'un soit hétérodoxe, et qu'il ait scrupule de se servir des mots *trinité, personne*, etc.; nous ne croyons pas que ce soit une raison pour rejeter cet homme; nous devons le supporter sans le chasser de l'Église, et l'exposer à aucune censure comme un hérétique. »

Mais, plus tard, les idées du réformateur à cet égard s'étaient considérablement modifiées, car le 30 septembre, il écrivait au marquis de Poët, *grand* chambellan du roi de Navarre :

« Honneur, gloire et richesses seront la récompense de vos peines; surtout ne faites faute de défaire le pays de ces zélés faquins qui excitent les peuples à se bander contre nous. *Pareils monstres doivent être étouffés comme j'ai fait de Michel Servet.* »

Il s'était en effet débarrassé par le feu de ce sectaire espagnol qui combattait quelques-unes de ses opinions.

En 1534, Calvin avait engagé dans la réforme Nicolas Cop, de l'Université; il lui suggéra même de prêcher ouvertement la justification par la seule foi au Christ, s'appuyant sur cette parole de saint Paul : *la Foi justifie sans les œuvres.*

Mais les propositions de Nicolas Cop furent dénoncées, et Cop dut pourvoir à son salut par la fuite. Quant à Calvin, il s'échappa de Paris, sous l'habit d'un vigneron, et se réfugia auprès de la reine de Navarre. Érasme, qui le vit quelque temps à Strasbourg, écrivit à son sujet ces paroles prophétiques : « *Je vois naître dans l'Église un grand fléau pour l'Église.* »

Dans le système de Calvin, le chrétien étant immédiatement et irrévocablement justifié par la foi, la pénitence devient dès lors inutile, et il la supprima. Le chrétien, une fois justifié ne put cesser de l'être; la justification fut une sanctification; les bonnes œuvres ne furent que des témoignages que Dieu habitait et régnait en nous; les mauvaises, qu'il nous avait repoussés. — Il y eut donc, d'une part, les élus qui faisaient nécessairement le bien; de l'autre, les réprouvés, qui faisaient nécessairement le mal.

Telle est cette terrible doctrine de la prédestination, la grande nouveauté de Calvin, et qui a imprimé son cachet à ses écrits.

C'est à Bâle que Calvin publia son livre le plus important et le plus remarquable, l'*Institution chrétienne*, sans le signer de son nom, « si peu, disait-il, je me proposais de me mettre en réputation par ce moyen. »

De tous les ouvrages sortis de la plume de Calvin, et ils sont nombreux, celui-là seul subsiste, et le place au rang de nos meilleurs écrivains.

Écrite d'abord en latin, puis traduite en français par Calvin lui-même, l'*Institution chrétienne* est admirable de style. Aussi Bossuet dit-il de ce réformateur, qu'outre la gloire d'avoir aussi bien écrit en latin qu'homme de son siècle, il a encore excellé à parler la langue de son propre pays.

(1) Nisard, *Histoire de la littérature française.*

(1) Nisard, *Hist. de la litt. franç. Passim.*

Digitized by Google

Mais ce style, si beau d'ailleurs, était empreint de tristesse; ce théologien bourrean ne pouvait rien donner à l'imagination et au cœur (1).

Sur le *verso* du frontispice d'une édition de l'*Institution chrétienne*, on voyait le portrait de la vraie religion avec ces vers :

> Mais qui es-tu? (di moy) qui vas si mal vêtue,
> N'ayant pour tout habit qu'une robe rompue?
> Je suis religion (et n'en sois plus en peine)
> Du père souverain la fille souveraine.
> Pourquoi l'habilles-tu de si povre vesture?
> Je méprise les biens et la riche parure.
> Quel est ce livre-là que tu tiens en la main?
> La souveraine loy du père souverain.
> Pourquoi aucunement n'es couverte au dehors
> La poitrine aussi bien que le reste du corps?
> Cela me sied fort bien à moy qui ay le cœur
> Ennemi de finesse et amy de rondeur.
> Sur le bout d'une croix pourquoi t'appuyes-tu?
> C'est la croix qui me donne et repos et vertu.
> Pour quelle cause as-tu deux ailes au côté?
> Je fay voler les gens jusques au ciel voûté.
> Pourquoi tant de rayons environnent ta face?
> Hors de l'esprit humain les ténèbres je chasse.
> Que veut dire ce frein? Que j'enseigne à dompter
> Les passions du cœur, et à se surmonter.
> Pourquoi dessous tes pieds foules-tu la mort blesme?
> Pour autant que je sois de la mort la mort mesme

« De retour d'un voyage à Ferrare auprès de Renée de France, la guerre lui fermant le chemin de Strasbourg, Calvin passa par Genève. Là, les conseils du ministre Farel, une inspiration d'en haut, selon ses disciples, le décidèrent à s'arrêter et à accepter les fonctions de professeur de théologie. Calvin avait alors vingt-sept ans. Il venait de trouver sa vraie patrie, car il avait trouvé où régner.

» La confession qu'il dressa pour l'Église de Genève et la violence de ses attaques contre les mœurs de cette ville l'en firent exiler avec Farel, par sentence de bannissement, le 23 avril 1538. Il se retira à Strasbourg et s'y maria. Mais bientôt la chute de ses adversaires lui rouvrit avec éclat les portes de Genève, et, le 1er mars 1541, la sentence de bannissement fut révoquée, et Calvin rentra en maître.

» Après plusieurs années d'un gouvernement tyrannique et tellement odieux, que plusieurs fois même il eut à craindre pour ses jours, Calvin mourut le 27 mai 1564, « ayant vécu, dit Théodore de Bèze, quant à cette vie mortelle, l'espace de cinquante-six ans, moins un mois et treize jours, desquels il en avait passé justement la moitié au saint ministère, parlant et écrivant, sans avoir rien changé, diminué ni ajouté à la doctrine qu'il avait annoncée dès le premier jour de son ministère, avec telle force de l'esprit de Dieu, que jamais méchant ne le put ouïr sans trembler, ni homme de bien sans l'aimer et l'honorer (2). »

Ce *Théodore de Bèze* (1519-1605), que son attachement à son maître rend si partial pour lui, était à la fois poète, orateur, historien, missionnaire et grammairien. Il joignait à une science immense la verve et la chaleur qui manquaient à Calvin. C'était un bel esprit, un homme de cour, que l'ardeur de se montrer jeta dans la Réforme. Il en fut l'homme d'action. Il la défendit aussi de sa plume, non comme Calvin, par des injures, mais par des sophismes, des mensonges et d'ignobles plaisanteries. On a de lui une *Histoire ecclésiastique des Églises réformées de France*, depuis l'an 1521 jusqu'à l'an 1563; des *Icones virorum illustrium* (portraits des hommes illustres), où se trouve une *vie de Calvin*, et des *pamphlets politiques*.

Éloquence judiciaire. — Dans tous les autres genres, les orateurs ne se distinguent que par une faconde boursouflée et un langage prétentieux que défigure encore l'abus ridicule d'une érudition sans méthode et sans goût.

Toutefois le seizième siècle, dans sa seconde moitié surtout, fut chez nous le temps des grands jurisconsultes. C'est alors qu'on voit briller *Charles Dumoulin*, de 1500 à 1566, qui a débrouillé le chaos des vieilles coutumes françaises et porté dans la jurisprudence un merveilleux esprit d'analyse; *Cujas*, de 1520 à 1590, le plus admirable interprète que le droit ait jamais eu; *Loysel*, 1536, *Pierre Pithou*, *Étienne Pasquier*, *Montholon*, savants avocats; et au-dessus de ces magistrats célèbres, *Pierre Séguier*, dont les descendants de race en race ont brillé dans la judicature; *Bruslart de Sillery*, 1544; *Duvair*, 1556, et surtout ce vénérable *l'Hopital*, homme de modération et de tolérance en des temps de fanatisme, et législateur au milieu des guerres civiles.

Histoire. — Au seizième siècle, le latin était généralement encore la langue dans laquelle les savants écrivaient leurs ouvrages, et malgré l'exemple de Villehardouin, Joinville, Froissart et Comines, l'histoire elle-même, quoiqu'elle eût besoin de s'empreindre de la couleur contemporaine, payait son tribut à ce préjugé. L'illustre auteur de l'*Histoire universelle* de cette époque, *de Thou* (1553-1617) lui-même d'ailleurs si judicieux, racontait en 1553 nos guerres civiles et religieuses dans la langue de Tite-Live.

Ce grand travail historique comprend de 1545 à 1607. Il est remarquable par sa belle ordonnance, la netteté de jugement, l'étendue des connaissances, la sagacité dans l'investigation des faits et la probité dans la manière de les raconter. *De Thou* trace d'une main habile et vigoureuse les portraits des personnages qu'il met en scène; il les peint avec une vivacité de couleurs remarquable. Ses narrations, trop longues quelquefois, sont souvent intéressantes et dramatiques; ses discours nobles et éloquents, pleins d'un pathétique doux et tendre, de vives et généreuses affections, parfois un peu embellis, comme ceux de Tite-Live, et au-dessus de la vie et des actions des personnages auxquels il les prête. C'est un souvenir et une imitation de l'antiquité. Comme les anciens, il montre les hommes plus grands dans leurs discours que dans leurs actions. C'est une faute qu'on lui reproche, ainsi que le manque d'unité, défaut capital de ce grand ouvrage.

Imitateur des anciens, *de Thou* a cependant son originalité; il a donné à son histoire un caractère nouveau; il y a mis deux éléments négligés par les anciens, les sciences et les lettres, c'est-à-dire l'histoire de la civilisation dans son expression la plus pure. Toutes les découvertes utiles, tous les grands talents du seizième siècle, il les rappelle et les loue. Les hommes qu'il cite, de Thou les a vus, il s'est en-

(1-2) Nisard, *Hist. de la litt. franç. Passim.*

Digitized by Google

tretenu avec eux, nourri de leur sagesse, instruit de leur science.

De Thou n'est pas seulement un savant, il est homme d'action; il a pris part aux affaires, à la vie politique, il a fait l'histoire avant de l'écrire; ses souvenirs sont des matériaux. Négociateur habile, politique consciencieux, il a ménagé entre Henri III et Henri IV la réconciliation qui devait faire le repos de la France. Cette part que de Thou a prise aux grands événements de son siècle donne à ses récits un puissant intérêt, à sa pensée une chaleur et un mouvement qui se font sentir sous la forme étrangère qui les couvre.

D'Aubigné, que nous avons considéré comme poète, mérite aussi une mention comme prosateur. On a de lui des *Mémoires* et le premier essai d'une *Histoire universelle*.

Les *Mémoires* de d'Aubigné, remarquables par la fermeté vive de l'expression, furent écrits sous le règne de Louis XIII; l'auteur était très-vieux; son style est très-jeune. D'Aubigné écrit comme Saint-Simon écrivait plus tard, avec un abandon, une vivacité guerrière et une grande verve d'ironie. Le roman le plus animé n'offre pas plus d'intérêt.

Son *Histoire universelle* porte l'empreinte de son âme; elle est écrite avec beaucoup de liberté, d'enthousiasme et de négligence. Elle embrasse une période de cinquante et un ans, depuis 1550 jusqu'à 1601. Dès son apparition, elle excita la colère du parlement, qui la fit brûler par la main du bourreau. On lui reprochait d'outrager la majesté royale, et de faire jouer à Henri IV le rôle le plus odieux. Telle qu'elle est, cette histoire n'atteint pas le but que s'était proposé d'Aubigné. Diffuse et violente, elle n'a ni la hauteur ni l'unité qui doivent être le caractère d'un tel ouvrage; mais elle offre des détails curieux, des particularités intéressantes; c'est un journal piquant et quelquefois instructif; ce n'est point une puissante et vaste généralisation.

Au nombre des érudits qui commençaient à comprendre que notre histoire devait être écrite en notre langue, apparaît *Jean du Tillet*, mort en 1570; il est le premier auteur qui ait examiné l'histoire de France par les titres authentiques. Ainsi en jugea le savant *Pasquier*, éloquent avocat, profond jurisconsulte, mais historien non moins profond, et qui doit aujourd'hui sa principale célébrité à ses *Recherches sur la France*.

Les chroniqueurs abondent toujours dans les temps de factions politiques, aussi ne manquèrent-ils pas à la fin du seizième siècle. Dans leur liste nombreuse nous distinguerons *Claude Fauchet*, qui a écrit, sous le titre d'*Antiquités gauloises et françaises*, le récit des événements historiques jusqu'à Hugues Capet. Ce livre, incomplet et d'un style lourd et diffus, est d'ailleurs plein de recherches curieuses. On lui doit encore des travaux archéologiques.

Sous le titre bizarre de *Chronologie Novennaire*, *Palma Cayet* a produit un de nos livres d'histoire les plus estimés.

Le Gascon *Blaise de Montluc* nous a laissé sa propre histoire sous le titre de *Commentaires de Blaise de Montluc, maréchal de France*. Il ne voulait souffrir en France que son parti, et dans son parti il n'admirait qu'un homme, qui était lui. Henri IV appelait les mémoires de Montluc la *Bible des soldats*. Nulle part, en effet, n'éclate avec plus de vivacité l'ardeur de l'esprit militaire.

François de La Noue, surnommé Bras-de-Fer, nous a laissé, non-seulement des mémoires, mais des ouvrages philosophiques. Homme candide, il charme le lecteur par cette bonnêteté d'âme qui respire dans ses écrits. Il composa, pour charmer les ennuis de sa captivité, des *Discours politiques et militaires* remplis de savoir, quelquefois remarquables par le style.

Comme Blaise Montluc et François de La Noue, *Duplessis-Mornay*, ami de Henri IV, qui l'appelait à la fois *son écritoire et son capitaine*, nous a laissé des *Mémoires*. Il nous y fait connaître plus spécialement le mouvement religieux du calvinisme dont La Noue représente les idées politiques.

Mais l'auteur de *Mémoires* le plus célèbre du seizième siècle, c'est *Pierre de Bourdeilles*, plus connu sous le nom de *Brantôme*. Dans ses *Mémoires*, divisés en cinq livres, il a traité successivement des *capitaines français*, des *capitaines étrangers*, des *dames galantes*, des *dames illustres* et des *duels*. C'est un continuel et servile écho de tous les bruits de ville, qui, depuis François Ier jusqu'à Henri IV ont frappé l'oreille d'un courtisan curieux et causeur. Brantôme, peu soucieux de la moralité des choses, et malheureusement indifférent au bien et au mal, est d'ailleurs piquant et spirituel; ses récits sont à la fois un tableau vivant des anciennes mœurs et une mine féconde de détails et de faits curieux.

Les *Mémoires de Castelnau* sont aussi pleins d'intérêt; ils annoncent un esprit très-élevé, et sont les meilleurs à consulter sur l'époque, mais on y chercherait vainement l'éloquence ardente des Montluc et des La Noue.

Les deux *Tavannes* nous ont aussi laissé des *Mémoires* précieux pour l'histoire. Enfin les *Mémoires de la Trémoille, de Bayard* et *de Fleuranges*, nous donnent les dernières annales de la féodalité. C'est surtout dans l'histoire du Chevalier sans peur et sans reproche, écrite par son secrétaire, qui prend le nom de *Loyal serviteur*, que perce le caractère des temps chevaleresques, l'énergie et la naïve simplicité.

Le maréchal de *Fleuranges*, l'un des plus braves guerriers de son siècle, fait prisonnier à la bataille de Pavie, composa pendant sa captivité, au château de l'Écluse en Flandre, l'*Histoire des choses mémorables advenues au règne de Louis XII et de François Ier, depuis 1449, jusqu'en l'an 1521*. C'est, en quelque sorte, le récit de ses campagnes, écrit avec une naïve simplicité. Il s'y désigne sous le nom du *Jeune Adventureux*.

Le nom de *Sully* se retrouve aussi parmi ceux des mémorialistes du seizième siècle. Le ministre bien-aimé de Henri IV écrivit dans sa retraite, après la mort de son prince et de son ami, ce qu'il a intitulé ses *Œconomies royales*. C'est encore un tableau des règnes de Charles IX, Henri III et Henri IV. Les *Œconomies* sont écrites avec une clarté et une élégance qui ne sont pas exemptes d'une certaine roideur.

Digitized by Google

La forme adoptée par Sully est bizarre; il suppose que ses secrétaires lui racontent l'histoire de sa propre vie.

Citons encore comme source historique *Pierre de l'Étoile*, dont les *journaux*, expression fidèle de la société, au temps de la ligue, sont un de nos recueils historiques les plus intéressants.

Nous ne pouvons pas non plus passer sous silence *Barthélemy de Laffemas*, contrôleur du commerce, auteur de plusieurs ouvrages d'économie politique, remplis de vues excellentes, remarquables par la simplicité du style, et peu connus parce qu'ils ne sont qu'utiles.

Terminons enfin par *Marguerite de Valois*, fille de Henri II, et première femme de Henri IV. Elle unit dans ses *Mémoires*, par une nuance très-marquée, le seizième siècle au dix-septième. La rapidité, les grâces, l'art de la narration, se trouvent chez elle à un haut degré : c'est le développement et la perfection de Christine de Pisan. Nourrie comme elle aux fortes études, comme elle, sachant grec et latin, Marguerite de Valois a donné à son style un tour mâle en même temps que facile. Son expression est naïve et pittoresque; les souvenirs de l'étude la soutiennent sans la gêner.

Science politique. — En politique comme en tout autre genre de connaissances, les actions et les exemples ont précédé les récits et les préceptes. Avant que *Machiavel*, le père de la science politique en Europe, étudiât les principes de l'art de gouverner, l'Europe voyait sur le trône des modèles de la détestable politique réduite en maximes dans le livre *du Prince*. On peut regarder Louis XI, Ferdinand le Catholique, Philippe II, les Médicis, Alexandre VI et César Borgia, comme les véritables auteurs de ce livre. Machiavel a été leur interprète, et cette raison pourrait lui servir d'excuse légitime, si les cris de la conscience et l'indignation de la vertu interrompaient quelquefois les récits de l'historien fidèle.

Mais si Machiavel est le père de la science politique en Europe, *Jean Bodin*, natif d'Angers, 1530, doit être regardé comme le père de la science politique en France. Il annonce *Montesquieu*, par son *Traité de la République;* il rappelle Albert le Grand, par sa *Démonomanie* et son *Théâtre* de la nature, *universæ naturæ Theatrum*, où se retrouvent les erreurs, les superstitions de l'astrologie. Bodin croit à la magie : il cite en preuve les enchantements de Circé.

De tels préjugés, de telles erreurs ne semblerait guère promettre cet esprit solide et pénétrant, cette science neuve qui distingue les autres ouvrages de Bodin, entre autres, sa méthode pour étudier l'histoire, *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*, et ses six livres de la *République*.

La *Méthode pour étudier l'histoire* est un ouvrage d'une érudition immense, mais confuse, plein de riches idées, mais dépourvu d'ordre, comme pour faire mentir son titre. A côté des erreurs et des abus de la science, on y trouve ces fortes pensées, ces vues neuves que la science alors rencontrait de toutes parts et qui éclatent surtout dans la *République*.

La République est le titre réel, la gloire durable de *Bodin*. Les opinions en sont généralement saines et raisonnables, également éloignées de l'adulation et de la licence. Bodin a sur beaucoup de points, entre autres, dans l'examen de l'influence du climat sur les mœurs et les lois, pressenti les grandes vues de *Montesquieu*. L'influence profonde de l'astrologie, sa science favorite, se fait partout sentir dans son ouvrage. Quant à ce qui concerne particulièrement la société prise en elle-même, Bodin cherche ordinairement, comme le fait aussi Montesquieu lui-même, dans les témoignages de l'histoire les autorités qu'il lui faut. Il se prononce nettement contre les trois sortes de républiques, c'est-à-dire contre le mode de gouvernement résultant de la combinaison des trois pouvoirs. Il mourut à Laon en 1596. BURON.

DEUXIÈME PARTIE

VARIÉTÉS

CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES

POURQUOI ET PARCE QUE

— Réponses aux questions proposées dans le n° 32 —

1° « *D'où vient, disait un jour Napoléon au savant Laplace, que le verre d'eau dans lequel je fais fondre un morceau de sucre me paraît beaucoup meilleur que celui dans lequel je mets quantité égale de sucre pilé?* » — *Fournir une explication de ce fait.*

Avant d'éclaircir cette curieuse particularité, il ne sera pas sans intérêt d'entrer dans quelques considérations générales sur les propriétés du sucre.

Cette substance a été extraite pendant longtemps de la canne à sucre uniquement; on en tire aujourd'hui une très-grande quantité de la betterave, et on pourrait l'extraire tout aussi facilement d'un grand nombre de plantes, telles que la citrouille, la carotte, le panais, les tiges de maïs, etc.

Le sucre est soluble dans l'eau ordinaire, et bien plus encore dans une eau légèrement chauffée; il se dissout aussi dans les liqueurs alcooliques, mais non pas dans l'alcool exempt d'eau. Lorsqu'on dissout le sucre dans l'eau et qu'on évapore rapidement la liqueur, elle se prend ensuite par le refroidissement en masses solides, transparentes, d'un beau jaune d'ambre. C'est ainsi que l'on fabrique le *sucre d'orge*. Ce nom lui vient de ce qu'autrefois on dissolvait le sucre dans de l'eau d'orge; actuellement on emploie l'eau ordinaire. En prenant du sucre de qualité supérieure et en ajoutant au sirop du jus de pomme (ce que d'ailleurs on ne fait pas toujours), on a ce qu'on appelle le *sucre de pomme*. Ces deux espèces de sucre éprouvent une altération qui s'étend petit à petit de la surface jusqu'au centre des bâtons; ils perdent leur transparence, et la saveur se modifie légèrement. On peut retarder cette modification du sucre en ajoutant au sirop quelques gouttes de vinaigre. Lorsqu'on abandonne à l'évaporation une dissolution concentrée de sirop, elle donne de beaux cristaux prisma-

Digitized by Google

tiques, connus dans le commerce sous le nom de *sucre candi*. Si l'on tend des fils au milieu de la dissolution, les cristaux s'y attachent en se groupant entre eux par leurs angles.

Le sucre fond à 180°. A 215° il se transforme en une matière brunâtre qui répand une odeur caractéristique, c'est le *caramel*. On en fait un fréquent usage en cuisine pour donner de la couleur et de la saveur au bouillon et à un très-grand nombre de mets. Chauffé plus fortement et à l'abri de l'air, le sucre se transforme en un charbon léger et caverneux. Jette-t-on du sucre dans un creuset porté au rouge, il prend feu au contact de l'air et brûle avec une flamme blanche nuancée de bleu.

La canne à sucre, cultivée en grand dans les colonies, contient environ 10 p. 0/0 de sucre; le reste est formé par le ligneux, l'eau et une très-petite proportion de matières salines. La canne à sucre se coupe un peu avant la floraison; on la broie entre des cylindres; le jus, recueilli dans des cuviers placés au-dessous, est additionné d'une petite quantité de chaux pour neutraliser les acides végétaux qui rendraient le sucre cristallisable. On évapore alors le jus jusqu'à sa cristallisation; c'est ainsi qu'on obtient le sucre brut ou *cassonade*. Le jus qui reste après la cristallisation, et qui renferme encore une grande quantité de matières sucrées, est connu sous le nom de *mélasse*. C'est en faisant fermenter la mélasse qu'on obtient le rhum et le tafia. Les débris de canne, appelés *bagasses*, servent de combustibles pour le chauffage des chaudières.

Quant au sucre de betterave, son extraction est tout aussi simple. Les betteraves sont d'abord lavées dans l'eau, puis présentées à l'action de cylindres armés de lames tranchantes qui les divisent et les réduisent en pulpe. Cette pulpe, enfermée dans des sacs, est portée à la presse hydraulique qui en exprime le jus. On ajoute à ce dernier une petite quantité de chaux, comme on fait pour le sucre de canne : cette opération est connue sous le nom de *défécation*. Le jus est ensuite filtré sur du noir animal en grain. Après son passage, on le fait évaporer dans des chaudières chauffées à la vapeur; on le filtre de nouveau sur du noir en poudre, puis une dernière évaporation l'amène à un état de concentration qui lui permet de cristalliser. On verse le sirop dans des vases en terre de forme conique, appelés formes à sucre; un bouchon ferme le sommet du cône. Lorsque la cristallisation est effectuée on retire le bouchon pour en laisser écouler la portion de liquide qui n'a pas cristallisé.

Le sucre de betterave et la cassonade des colonies ont besoin d'être purifiés pour être livrés au commerce. L'ensemble des opérations auxquelles on les soumet constitue le *raffinage*. On fond de nouveau le sucre dans l'eau, puis on y ajoute du charbon fin et de l'albumine ou du sang de bœuf, qui agit par l'albumine qu'il renferme. On chauffe, et l'albumine, en se coagulant, entraîne avec elle toutes les matières étrangères ainsi que le charbon. Le sirop est ensuite évaporé, puis mis dans des formes où il cristallise. Le sucre retient encore une petite quantité de mélasse. Pour l'en débarrasser, on met sur la partie large de la forme, sur la base du pain de sucre, une petite couche d'argile humide; l'eau qui s'en sépare petit à petit dissout la couche de sucre sur laquelle repose l'argile; ce sirop concentré s'écoule peu à peu, en repoussant devant lui la mélasse qui, bientôt, arrive par la pointe et s'échappe par l'ouverture. Quand cette opération, appelée *terrage*, a été répétée trois ou quatre fois, le sucre est complétement raffiné. On peut d'ailleurs, par de légères modifications, obtenir, à volonté, du sucre très-dense ou du sucre poreux; mais qui, à poids égal, sucre également. Le sucre plus léger a le seul avantage de se dissoudre plus rapidement.

« Sous Henri IV, lisons-nous dans la *Science pour tous*, le sucre était si rare qu'il n'était employé qu'en médecine et se vendait à l'once chez les apothicaires. En 1695, époque où les colonies approvisionnèrent le royaume, la consommation ne dépassait pas encore 1 million de kilogrammes. En 1831, la consommation s'élevait à 80 millions de kilogrammes, elle arrive aujourd'hui au chiffre de 140 millions. Il n'est pas de petit ménage qui n'en fasse un usage journalier et ne le considère comme un objet de première nécessité. Ce n'est qu'en 1810, qu'on réussit à exploiter en France le sucre de betterave, découvert en 1747, par Margraff. MM. Benjamin Delessert et Thiéry, à qui l'on doit les premiers succès en ce genre, présentèrent à Napoléon Ier un sucrier contenant une douzaine de morceaux de sucre, pesant ensemble un demi-kilogramme et qui revenaient à 60,000 francs. La même quantité coûterait actuellement environ 60 centimes. Merveilleux exemple de l'heureuse influence sur le bien-être matériel des progrès et des perfectionnements de l'industrie ! »

Que dire donc de cette propriété du sucre râpé de sucrer moins, à poids égal, que le sucre en morceaux. Laplace, pris au dépourvu dans l'entretien auquel cet article fait allusion, répondit : « Sire, il y a trois substances dont les principes sont exactement les mêmes : le *sucre*, la *gomme* et l'*amidon*. Elles ne diffèrent que par certaine condition dont la nature s'est réservé le secret. Il est possible que l'action du piton fasse passer quelques parties sucrées à l'état de gomme et d'amidon. »

C'était bien répondre pour l'époque. Aujourd'hui cette réponse ne passerait pas pour une explication satisfaisante. Cette réaction, du reste, est semblable à beaucoup d'autres : le frottement échauffe le sucre, cette chaleur détruit l'équilibre des éléments et lui fait subir un commencement de décomposition qu'une chaleur plus forte achèverait. Lorsque vous frottez deux morceaux de bois, ils s'échauffent, ils se décomposeraient si la chaleur était prolongée suffisamment. Frottez l'une contre l'autre vos deux mains bien sèches, vous sentirez un commencement d'odeur de corne grillée, résultat de la décomposition de toutes les matières animales. Les substances organiques sont, en général, fort peu stables, le moindre dérangement d'équilibre suffit pour changer leurs propriétés.

2° *Pourquoi l'eau éteint-elle le feu ?*

L'eau éteint le feu, parce qu'elle forme autour du

Digitized by Google

combustible une enveloppe qui empêche l'air d'y parvenir. Si l'on considère ensuite que sa conversion en vapeur exige une certaine quantité de chaleur, on comprendra que la température du combustible doit diminuer et sa combustion devenir moins active. Il peut même s'éteindre, d'autant plus que la vapeur d'eau est impropre à la combustion, tant qu'elle n'est pas décomposée. Mais il n'en est pas ainsi lorsque la quantité d'eau est petite. La faible quantité de vapeur qui en naît peut être décomposée par les charbons ardents et se transformer en oxygène et en hydrogène, deux gaz qui activent la combustion, l'un en brûlant lui-même, l'autre en faisant brûler. Le feu, après cette réaction, peut donc devenir plus ardent. Aussi, lorsqu'une maison est en feu, une trop petite quantité d'eau est-elle plus nuisible que l'absence totale d'eau.

Nous avons nommé l'oxygène et l'hydrogène; ces deux corps entrent effectivement dans la composition de l'eau. Jusqu'en 1781, on avait cru que l'eau était un élément. Cavendish, chimiste anglais, osa le premier soutenir publiquement le contraire et heurter les opinions reçues jusqu'alors. Après avoir soigneusement répété les expériences des chimistes français, il annonça que l'eau est un composé de deux volumes d'oxygène contre un d'hydrogène. On traita bien de folie l'assertion de Cavendish; mais Watt, en Angleterre, et Lavoisier, en France, parvenaient, vers le même temps, à des résultats identiques, et ne laissaient rien à désirer dans leurs démonstrations. La vieille théorie dut donc s'effacer devant les lumières de la science naissante.

La plus belle expérience faite depuis, à ce sujet, eut lieu en 1790. Trois chimistes célèbres, Fourcroy, Séguin et Vauquelin, y employèrent cent quatre-vingt-cinq heures sans quitter le laboratoire; ils se reposaient alternativement sur un matelas jeté dans un des coins de l'appartement. L'opération, commencée le mercredi 13 mai, ne fut achevée que le vendredi 22 du même mois. Les expérimentateurs consommèrent 515 litres 36 centilitres de gaz hydrogène, 267 litres 30 centilitres de gaz oxygène, et obtinrent 384 grammes 82 centigrammes d'eau parfaitement pure, que l'on conserve encore au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

Lavoisier, dont nous avons prononcé le nom, fut l'un des créateurs de la chimie moderne. Fermier général et possesseur d'une fortune brillante, ce grand homme ne put échapper, malgré ses talents, à la rage sanguinaire des niveleurs de 1793. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort, il demanda en vain un sursis de quelques jours pour terminer des recherches du plus grand intérêt : « La République, répondit le farouche Dumas, n'a besoin ni de savants, ni de chimistes... » Lavoisier périt, le 8 mai 1794, à l'âge de cinquante ans, dans la force de ses facultés. En apprenant cette perte fatale, Lagrange, autre illustration de l'intelligence humaine, dit à Delambre, qui se trouvait près de lui : « Il ne leur a fallu qu'un moment pour faire tomber cette tête, et cent ans peut-être ne suffiront pas pour en produire une semblable. »

3° *Qu'est-ce que l'aimant? — Citer quelques-unes des curieuses expériences qu'on peut en tirer comme récréation.*

Parmi les différents minerais de fer que le globe recèle dans son sein, il en est un qui a la propriété d'attirer un autre fer et de lui communiquer cette même vertu. Il porte, dans le langage vulgaire, le nom de *pierre d'aimant*. « Si cette pierre n'avait pas un amour pour le fer, disait avec plus de délicatesse d'âme que de sévérité scientifique un naturaliste du Céleste-Empire, elle ne le ferait pas venir à elle. » — « Cette pierre, écrivait un autre savant chinois, contemporain de Charles-Martel, cette pierre fait venir le fer à elle comme une tendre mère ses enfants, et c'est pour cela qu'elle a reçu le nom de pierre aimante. »

Les aimants se divisent en aimants naturels et aimants artificiels. Les premiers sont ainsi nommés parce qu'on les trouve, même abondamment, dans la nature. Ils se composent exclusivement d'un oxyde de fer, désigné par les chimistes sous le nom d'*oxyde magnétique*. Cet oxyde est intermédiaire, sous le rapport de l'oxygène qu'il contient, entre le protoxyde et le peroxyde de fer. Les aimants sont, en général, des barreaux ou des aiguilles d'acier, auxquels on a communiqué les propriétés magnétiques à l'aide de procédés particuliers.

L'attraction mutuelle de l'aimant et du fer s'exerce au contact et à distance : qu'on plonge un aimant dans la limaille de fer, elle se fixe à sa surface; qu'on l'approche à quelque distance de cette limaille, elle se précipite sur lui. On arrive aux mêmes résultats en suspendant un petit morceau de fer à l'extrémité d'un fil très-délié et en lui présentant un aimant. Ce petit appareil, sorte de pendule magnétique, fait voir, en outre, que l'attraction des aimants sur le fer décroît rapidement quand la distance augmente et qu'elle s'exerce à travers le vide, l'air, le bois, le carton et généralement à travers toutes les substances qui ne sont pas magnétiques elles-mêmes.

Il n'y a pas à chercher chez les anciens quel homme observa le premier l'attraction de l'aimant et du fer, ou les mouvements de l'un vers l'autre. Un auteur, cité par Pline, faisait découvrir ce fait à un berger, qui avait senti l'extrémité ferrée de son bâton ou les clous de sa chaussure retenus à la roche sur laquelle il passait. Le même écrivain rapporte que Dinocarès proposa à Ptolémée-Philadelphe de bâtir à Alexandrie un temple dont la voûte, garnie de pierres d'aimant, soutiendrait en l'air une statue en fer de la reine Arsinoé. Saint Augustin fait également mention d'une statue, suspendue par la puissance magnétique, au milieu du temple de Sérapis, à Alexandrie.

Quoi qu'il en soit, les propriétés attractives de l'aimant frappèrent tellement les anciens, qu'ils allèrent jusqu'à lui supposer des vertus médicinales : Hippocrate lui-même rangea cette substance au nombre des purgatifs. Thalès, ayant défini l'âme « ce qui met un corps en mouvement, » donnait, au rapport d'Aristote, une âme à l'aimant, parce qu'il met le fer en mouvement. Il paraît, et notre citation précédente nous en est une preuve, que les Chinois avaient des

Digitized by Google

connaissances plus étendues que les Grecs et les Romains sur les propriétés de l'aimant naturel et artificiel, car on prétend que, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, ils savaient déjà qu'une aiguille aimantée, librement suspendue, se dirigeait vers le même point de l'espace, c'est-à-dire sensiblement du nord au sud.

Un aimant n'agit pas sur le fer avec une égale intensité par tous les points de sa surface. On s'en assure en approchant successivement du pendule magnétique les diverses parties d'un barreau aimanté. On reconnaît alors que l'attraction, d'abord très-forte, va en diminuant jusque vers le milieu du barreau, où elle est nulle; dans la seconde moitié, l'attraction se fait sentir de nouveau et va en augmentant jusque vers l'extrémité supérieure. Le même phénomène se reproduira encore si l'on roule dans de la limaille de fer un petit barreau aimanté : la limaille refusera de s'attacher à sa partie moyenne; mais, sur tous les autres points, elle adhérera plus ou moins fortement à sa surface et formera des filaments hérissés qui deviendront plus longs et plus épais aux deux extrémités. L'expérience suivante conduit enfin au même résultat. Recouvrez un barreau aimanté d'une plaque de verre ou seulement d'une feuille de papier un peu fort et lisse, puis faites-y tomber, avec un tamis, de la poussière de fer : vous verrez cette poussière se distribuer avec une sorte d'intelligence, de manière à dessiner régulièrement le contour du barreau, en formant autour de cette trace des courbes parfaitement symétriques. Ces courbes sont pressées et allongées vers les extrémités de l'aimant; mais elles semblent fuir la ligne moyenne au point de déterminer au-dessus d'elle des espèces de voûtes qui vont s'appuyer sur les deux régions extrêmes que cette ligne sépare. Voulez-vous varier cette curieuse expérience? Tamisez de la poussière sur la surface polie, et placez l'aimant au-dessous. A l'instant, comme des soldats dispersés, au roulement de rappel, tous les granules de fer se rangent, d'eux-mêmes, dans l'ordre symétrique que nous venons de décrire. Tardent-ils à s'aligner, soit perpendiculairement, aux extrémités, soit en arcs repliés, d'une extrémité à l'autre, il vous suffit de frapper légèrement avec le doigt, sur le papier ou le verre, pour que chacun se rende aussitôt à son poste.

Ces deux parties, dans lesquelles semble se concentrer l'attraction magnétique d'un aimant, s'appellent *pôles*, et la ligne de la surface de l'aimant où l'action est insensible porte le nom de *ligne neutre*. Dans toute la rigueur du langage scientifique, chacun des pôles peut être regardé comme le point d'application de la résultante des forces magnétiques qui agissent du même côté de cette ligne. Tous les aimants possèdent une ligne neutre et deux pôles. Si même on brise un aimant naturel en deux parties, chacune de celles-ci en deux autres, et qu'on poursuive la division, autant que le permettent les moyens mécaniques, on reconnaît que chaque fragment est encore un aimant complet possédant sa ligne neutre et ses deux foyers d'attraction. On peut donc regarder comme impossible la séparation des deux pôles d'un aimant. Les pôles des aimants, tout en se comportant de la même manière sur le fer, agissent fort différemment les uns sur les autres; les pôles de même espèce se repoussent, tandis que ceux de nom contraire s'attirent.

On conçoit que l'action exercée à distance sur le fer par les substances aimantées permet d'exécuter une infinité de tours amusants et ingénieux; leur influence réciproque est encore plus féconde en résultats de ce genre. Nous allons citer quelques-uns de ces divertissements.

L'attraction de l'aimant sur la limaille donne lieu au tour connu sous le nom de *palingénésie*. Voici en quoi il consiste : On prend un objet quelconque, susceptible d'être brûlé, une carte, par exemple; on découpe à jour, dans une mince tablette de bois, une figure semblable à celle de la carte, puis on remplit de cire molle le vide qu'on a fait. On implante dans cette cire des aiguilles préalablement aimantées, avec la précaution de les rapprocher assez pour que leurs têtes, au niveau de la cire, figurent le contour de l'objet découpé; on couvre ensuite la tablette d'une feuille de papier bien tendu; pour cela, il faut la mouiller et ne la coller que sur les bords de la tablette; on prend enfin la carte on l'image quelconque dont on a ainsi dessiné en secret la représentation, et on les brûle aux yeux de l'assemblée, en annonçant que l'objet anéanti va renaître de ses cendres. A cet effet, on jette celles-ci dans une boîte qui contient de la limaille de fer, avec laquelle elles se confondent. On prend une pincée de ce mélange, et l'on en saupoudre le papier tendu : la limaille seule s'attache au papier au-dessus des têtes d'aiguilles; elle en dessine alors la série, quand on a renversé et secoué la tablette. On voit donc une projection frappante de l'objet brûlé, et l'on suppose, d'un peu loin surtout, que ce sont les cendres de cet objet qui composent cette nouvelle figure.

Le jeu du canard sur l'eau est une récréation fort agréable, susceptible d'être variée de mille manières. Elle a été décrite dans la première année de l'*École Normale*; aussi n'y reviendrons-nous pas. Nous dédommagerons nos nouveaux lecteurs à l'aide d'une expérience non moins jolie : c'est celle de la *montre obéissante*.

Si pour faire ce tour, dirons-nous tout d'abord, vous vous serviez de votre montre, on pourrait prétendre qu'elle a subi quelque préparation secrète. Vous prierez donc un de vos voisins de vous confier sa montre pour quelques minutes. Vous semblerez avoir à cœur de vous assurer qu'elle marche, en l'approchant de votre oreille, et vous en appellerez, à cet égard au témoignage de son maître. « Eh bien! direz-vous ensuite, en désignant une des personnes présentes, je vais l'approcher de monsieur ou de madame, je lui ordonnerai de s'arrêter et elle s'arrêtera. » La personne que vous aurez fait intervenir affirmera, en effet, que tout mouvement a cessé. Mais, à son tour, une troisième personne, appelée à constater ce résultat, le nie, car, au commandement que vous lui avez adressé, la montre a repris sa marche ordinaire. Cette docilité du modeste bijou ne manquera pas de produire une grande surprise et de vous prêter un pouvoir surnaturel.

Digitized by Google

Or, voici à quoi tient tout ce merveilleux, qui n'est qu'apparent. Vous avez, au début de l'expérience, caché dans l'une de vos mains un petit morceau d'aimant, et vous avez pris la montre de l'autre main. Lorsque vous disiez à la montre de s'arrêter, c'est que vous l'aviez placée dans la main où se trouvait l'aimant. Quand, au contraire, vous lui commandiez de marcher, vous la passiez rapidement dans l'autre main, en lui imprimant une légère secousse. A l'aide de discours de circonstance, vous avez toujours eu soin de distraire le public et de l'empêcher de suivre les divers passages de la montre de l'une de vos mains dans l'autre.

Lorsque vous prierez le propriétaire de reprendre sa montre et que vous le remercierez de son bienveillant concours, un nouvel incident pourra se produire encore. A votre gré, vous provoquerez ses plaintes les plus amères. Il suffira que vous lui rendiez l'objet de la main que renferme l'aimant. Le lui présentez-vous de l'autre main, la montre se trouvera rétablie dans son état naturel à la grande surprise du plaignant, dont l'embarras excitera une nouvelle explosion de bonne humeur dans l'auditoire.

FERDINAND PIÉROT-OLRY.

N. B. Nous remercions M. Jules Joncquel, de Beaudricourt (Pas-de-Calais), pour son intelligente communication relative à nos derniers *Pourquoi*. Seulement nous regrettons que sa lettre ne nous soit pas parvenue assez à temps pour être utilisée.

QUESTIONS A RÉSOUDRE

PREMIÈRE QUESTION. — *Pourquoi la suie et la fumée de bois sont-elles un obstacle à la putréfaction des viandes et du poisson?*

DEUXIÈME QUESTION. — *D'où vient que les vieux chênes et les troncs desséchés sont plus fréquemment atteints par la foudre que les autres arbres?*

TROISIÈME QUESTION. — *Comment peut-on rendre compte de ce singulier usage où sont les Chinois de recourir aux boissons chaudes pour se rafraîchir?*

DISTRIBUTION DES PRIX

DE L'ASSOCIATION PHILOTECHNIQUE

(SECTION DE SAINT-DENIS, ANNÉE 1864.)

Le dimanche 5 juin 1864, a eu lieu la distribution des prix de l'Association philotechnique de Saint-Denis. Cette cérémonie était présidée par M. GENTEUR, conseiller d'État, secrétaire général du ministère de l'instruction publique, assisté de M. le sous-préfet et de M. le maire.

M. le conseiller d'État a ouvert la séance, en prononçant le discours suivant :

« MESSIEURS,

» M. le ministre de l'instruction publique m'a chargé de vous exprimer ses regrets de n'avoir pu venir au milieu de vous. Quant à sa sympathie pour votre œuvre, il l'a trop bien prouvée dans la séance solennelle du mois de janvier, pour qu'il soit besoin de vous en réitérer l'assurance. Comme lui, son honorable prédécesseur vous aimait, et, pendant sept ans, il s'est fait un devoir d'assister à la distribution des prix des Associations polytechnique et philotechnique. En cela, messieurs, les ministres de l'instruction publique n'ont fait qu'obéir à la volonté de l'Empereur. Pourquoi ce gage d'intérêt de la part du Souverain? Parce que votre société accomplit une œuvre de moralisation et de civilisation. C'est pour cela aussi que vous voyez se presser dans cette enceinte, au milieu des patrons et des ouvriers, affectueusement confondus, les représentants de tous les grands intérêts sociaux et ce que la cité compte de plus élevé. C'est pour cela que les ministres de la religion ont voulu consacrer votre fête par leur présence. Quant à moi, messieurs, inconnu de vous et n'ayant d'autre titre à la présidence que la bienveillance du ministre qui m'a délégué, je crois ne pouvoir mieux remplir mon mandat, qu'en vous entretenant, pendant quelques instants, de la condition des travailleurs, des progrès qu'elle a faits, et de l'heureuse influence du développement de l'instruction.

» La société antique reposait sur la différence des castes. Ses plus éminents penseurs proclamaient la nécessité de l'esclavage et méprisaient l'ouvrier. Le Christ révéla au monde que les hommes sont tous fils du même père, et qu'à ce titre ils doivent s'aimer et s'aider les uns les autres. Ses apôtres étaient des artisans, et, à sa suite, ils prêchèrent la rédemption de l'humanité par le travail. Au moyen âge, pendant les luttes incessantes de la féodalité, les travailleurs durent chercher une protection contre la violence ; ils l'ont trouvée dans les corporations d'arts et métiers. Mais, de protectrices qu'elles avaient été à l'origine, les corporations devinrent inutiles à mesure que l'ordre se consolida, et finirent par devenir oppressives. Turgot proclama la liberté du travail, et l'Assemblée constituante la consacra par ses décrets. La liberté du travail est donc la loi moderne; tout le monde, ou à peu près, tombe d'accord aujourd'hui qu'elle est juste, nécessaire, et qu'elle peut seule répondre aux intérêts et aux besoins du temps.

» Cependant, messieurs, il n'y a rien d'absolument bon dans les institutions humaines; la suppression des corporations a eu pour conséquence l'isolement de l'ouvrier, et l'isolement, c'est souvent, trop souvent la misère! Bien des utopies se sont produites depuis soixante ans. Toutes avaient pour mobile une pensée généreuse, mais toutes aboutissaient à entraver plus ou moins l'initiative individuelle et à replacer les travailleurs sous le joug d'un travail réglementaire.

» On a donc dû maintenir la liberté; il n'y a qu'elle qui soit respectueuse de la dignité de l'homme; il n'y a qu'elle qui engendre l'énergie des efforts et qui assure la fécondité des résultats. Conservons-la, messieurs; mais entendons-nous bien sur ce qu'elle est.

» La liberté dont je parle, la seule que vous comprenniez, n'est pas la liberté du cabaret ni celle du désordre; celle-là c'est la licence, qui amène fatalement la dégradation et jette ses victimes dans une servitude pire que la servitude antique. La saine liberté est celle qui n'agit que dans la limite du droit des autres. Un père dépense le lundi, pour lui exclusivement, le salaire de plusieurs jours; il le peut sans

Digitized by Google

encourir les rigueurs de la loi; mais alors la mère n'a plus que ses larmes; elle est sans ressources pour nourrir ses enfants, et ceux-ci, qui ont faim, tendent dans la rue la main du mendiant. Le chef de famille a-t-il usé d'une liberté légitime? N'a-t-il pas, au contraire, violé ses devoirs et abdiqué sa fonction? Oui, vous êtes tous de cet avis, et de là se déduit, par une conclusion rigoureuse, cette vérité, qu'il n'y a pas de liberté, qu'il n'y a pas de dignité en dehors du devoir. Le devoir! voilà, messieurs, le complément de la liberté. C'est la pensée constante qu'il faut vulgariser et qui mérite que chacun de vous s'en fasse le missionnaire. En regard de la famille périssant par la licence, pénétrez dans la maison qu'embellit le devoir, c'est-à-dire le travail de l'époux, le bon ordre de l'épouse et l'harmonie conjugale. Là, tout est consolant, sinon prospère, tant il y de joies fortifiantes au foyer le plus modeste. Sans doute les jours de malaise peuvent amener les tentations qui assiègent partout l'âme humaine; mais les tentations seront vaincues. Le berceau de l'enfant, la chaise de l'aïeul, la vue du lit sanctifié par le mariage, apaiseront les colères et provoqueront au besoin la résignation. Et les mauvais jours passeront, et la famille grandira comme grandit en ce monde tout ce qui suit régulièrement les lois de la Providence!

» Le devoir est aussi le premier article de la charte de l'atelier. Qu'est-ce que le patron? C'est l'homme qui recueille les bénéfices, mais qui court les risques. L'ouvrier est celui qui échange son labeur contre un salaire quotidien et certain. Le salariat est-il le dernier mot de la vie industrielle et commerciale? Je ne le crois pas, et il me semble déjà voir poindre un ordre de choses qui évitera les inconvénients des corporations et ceux de l'isolement, en réunissant dans les mêmes mains le capital et le travail: je veux parler de l'association. Quoi qu'il en soit, salarié ou associé, l'ouvrier a le devoir de ne point dissiper le temps qu'il doit au travail, de même qu'il incombe au patron de protéger celui dont le labeur contribue à sa fortune. Du reste, et en attendant, les dangers de l'isolement ont déjà été combattus par l'application de la mutualité. La mutualité est une assurance; moyennant une cotisation modique, elle garantit des secours pour les cas de chômage, pour la maladie, pour la vieillesse, et, à la différence de l'aumône qui abaisse, elle laisse intacte la dignité de celui qui reçoit, parce qu'avant de recevoir il a donné. Tel est le résultat des décrets par lesquels l'Empereur a organisé les sociétés de secours mutuels et leur a affecté un fonds de 10 millions.

» Enfin, je voudrais, messieurs, dire quelques mots des obligations des citoyens envers l'Etat. Nos révolutions ont engendré un scepticisme qui semble avoir altéré la notion des devoirs civiques. Certains vont jusqu'à croire qu'un gouvernement est inutile. D'autres disent, avec un économiste distingué, que c'est « un ulcère nécessaire. » Nécessaire, oui; ulcère, non. Un gouvernement, c'est le gardien de tous les droits et de tous les devoirs sociaux, c'est le peuple fait homme, vivant de traditions et visant au progrès. C'est, sous l'ancienne monarchie, Charlemagne, Henri IV, Louis XIV, constituant la nation française et lui donnant la prépondérance par la gloire des armes et par celle des lettres! C'est, à la fin du siècle dernier, la Convention organisant quatorze armées à la fois et sauvant le territoire! C'est le premier Empereur, l'élu du peuple, l'exécuteur testamentaire de la Révolution, repoussant ce qu'elle avait de mauvais, réalisant ce qu'elle avait de légitime, et, Messie des idées nouvelles, les portant avec votre drapeau dans l'Europe entière! C'est Napoléon III, restituant à la France sa suprématie extérieure, initiant les classes laborieuses à la vie politique, et préoccupé constamment de leur amélioration matérielle et morale! Voilà le gouvernement! Pour que le gouvernement ait la puissance de création, il faut que chaque citoyen lui prête un loyal concours, et, ce qui est un devoir en tout temps devient une obligation indiscutable lorsque le souverain a été sacré par la volonté du pays.

» Mais, messieurs, l'intelligence de la liberté, la sainteté de la famille, les bienfaits de l'association, le culte de la patrie et le respect de l'autorité, la notion du devoir, en un mot, nécessitent, pour être compris et pratiqués, la culture de l'esprit et l'élévation de l'âme; et c'est là qu'apparaît précisément l'excellence de votre institution, et c'est pourquoi nous ne saurions témoigner trop de reconnaissance à tous ceux qui l'ont créée, à tous ceux qui la soutiennent, et particulièrement à vos professeurs.

» Aussi bien, ce n'est pas chacun de vous seulement qui en recueillera les fruits, c'est la société tout entière: à mesure que les travailleurs seront plus intelligents et plus moraux, un progrès plus grand se fera sentir dans toutes les professions, et la vie générale en sera améliorée. On a constaté que là où les écoles se remplissent, les prisons et les hospices se vident. « Ainsi se tiennent et s'appellent l'une l'autre, » comme on l'a dit depuis longtemps, toutes ces » grandes espérances de notre siècle: progrès moral » de la population, accroissement de son bien-être, » substitution de la mutualité à l'aumône, élévation de la dignité humaine, adoucissement des lois » pénales. L'instruction bien répartie est le fondement de cette œuvre, la première pierre de cet édifice, à la condition, ainsi qu'on l'a dit souvent, » qu'elle gardera le caractère moral et religieux qui » a fait sa vertu. C'est ainsi qu'elle relève doublement celui qui la reçoit, qu'elle l'ennoblit à la fois » d'âme et d'intelligence, et, qu'en lui assurant plus » de bien-être, elle lui donne les qualités nécessaires » pour en jouir et pour le conserver. »

» Pascal a dit: « Le genre humain est un homme » qui ne meurt jamais et qui se perfectionne tou- » jours. » Messieurs, que de perfectionnements déjà réalisés! Le travail était un sujet de mépris: il est glorifié; le travailleur était esclave, il est citoyen; il n'y a plus de priviléges, et les richesses, les honneurs même, appartiennent à qui sait les conquérir par le caractère et par le talent. »

Ce discours a été accueilli par les plus unanimes et les plus chaleureuses marques d'approbation.

PARIS. — IMPRIMERIE EDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Digitized by Google

LIBRAIRIE LAROUSSE ET BOYER, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 49, A PARIS

RÉCRÉATIONS MUSICALES

LEÇONS ET CHANSONS

30 CHŒURS VARIÉS A TROIS VOIX ÉGALES

A l'usage des Écoles, Pensions et Institutions des deux sexes

Paroles de **A. DESHORTIES** — Musique de **EUGÈNE VAST**

Premier dizain :

1. PAN, PAN! moralité.
2. ANGE ET DÉMON, fantaisie.
3. LA BAYADÈRE, fantaisie.
4. LES MOIS, fantaisie.
5. COCORICO! chœur imitatif.
6. LES PETITS BERGERS DES ALPES, fant.
7. HÉRÉ, chœur mythologique.
8. ÉLOGE DE LA FEMME, moralité.
9. LE PETIT CHINOIS, fantaisie.
10. EN AVANT! moralité.

Deuxième dizain :

11. LES PETITES VOIX, prière.
12. LES JEUX, moralité.
13. LA RÉCRÉATION, moralité.
14. DORMEZ! moralité.
15. LES CLOCHES, chœur imitatif.
16. LE BOLÉRO, fantaisie.
17. A. M. JEAN DE LA FONTAINE, boutade.
18. NOEL RUSTIQUE, chœur religieux.
19. JEANNE D'ARC, chœur historique.
20. LA DISTRIBUTION DES PRIX, chœur.

Troisième dizain :

21. LE ROUET, moralité.
22. JEAN QUI PLEURE ET JEAN QUI RIT, mor.
23. MUSIQUE ET POÉSIE, chœur mytholog.
24. LE CHANT DU MOUSSE, fantaisie.
25. CHUT, CHUT! chœur imitatif.
26. L'ENFANT MALADE, chœur religieux.
27. BLONDE ET BRUNE, moralité.
28. LE CHIEN, boutade.
29. ZAMBA, chant nègre.
30. TAMBOUR BATTANT! fantaisie.

Chaque chœur se vend séparément 40 c. Chaque dizain, 3 fr. 50 c. La collection des trente numéros, 10 fr.

On trouvera dans ces trente chœurs un ensemble ingénieux et intéressant de tous les sujets que la musique peut traiter, et l'expression des idées ou des images qui sont accessibles à l'enfance : Chants joyeux, Chants émus, Prières, Chœurs brillants, Chœurs imitatifs, il y a dans ces trente morceaux de quoi satisfaire tous les goûts et frapper toutes les intelligences.

CHANTS DE JEUNESSE

SOLOS ET CHŒURS A TROIS VOIX ÉGALES, AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO OU D'ORGUE

Poésie de **M. LALUYÉ** — Musique de **M. ROGAT**

Pour jeunes gens : 1° **Moisson de Couronnes;** 2° **Le Tournoi;** 3° **Ronde des Écoliers;** 4° **Chanson de jeunesse;** 5° **L'Ange du travail.**

Pour jeunes filles : 6° **La Ruche;** 7° **Le Bouquet;** 8° **Les Muses.**

Pour les deux sexes : 9° **Vox Dei;** 10° **Prière.**

Prix de chaque mélodie : 50 c. — Les dix morceaux ensemble : 4 fr.

LES RONDES DU COUVENT

POÉSIES ENFANTINES

AVEC LA MUSIQUE DES AIRS APPROPRIÉS AUX RONDES

Par **MARCELLIN MOREAU**

Joli volume grand in-18. — Prix broché : 1 fr. 50 c.

LES CHANSONS DE L'ÉCOLIER

CHANTS A UNE OU PLUSIEURS VOIX

Pour les fêtes et récréations littéraires des maisons d'éducation

Par le Même

Un volume grand in-18 de 140 pages. Prix : 1 fr. 50 c.

PREMIÈRES LEÇONS

DE LECTURE MUSICALE ET DE TRANSPOSITION

Par **LOUIS COCHERY**

Instituteur à Paris, Maître de chapelle de la Maison impériale des Gobelins.

DEUXIÈME ÉDITION. — PRIX : 1 FR. 50 C.

Cet ouvrage, d'un genre entièrement neuf, renferme, en quelques pages de texte et environ 150 pages de musique, les quatre parties suivantes : *Principes, Intonations, Rhythme, Ensemble.*

Les instituteurs trouveront dans ce livre une méthode qui leur permettra d'enseigner tout ce qu'il faut savoir pour solfier seul et sans aide, sur toutes les clefs et dans tous les tons, une méthode substantielle renfermant en 65 leçons, plus de 600 exercices écrits. Et comme, par une ingénieuse combinaison, chaque leçon écrite en clef de *sol* est ensuite répétée sur chacune des autres clefs, cela fait, en définitive, 453 leçons, plus de 4,000 exercices!

Les *Premières Leçons de lecture musicale* ont été l'objet d'un compte rendu des plus élogieux pour l'auteur, de la part de M. Elwart, professeur au Conservatoire impérial de musique à Paris.

ABRÉGÉ

DES PREMIÈRES LEÇONS DE LECTURE MUSICALE

PAR LE MÊME

UN VOLUME IN-12, NOUVELLEMENT ÉDITÉ, PRIX : 50 CENT.

Ce petit livre, qui sert de préparation au volume précédent, suffit aux besoins des écoles rurales, ou l'enseignement du chant est devenu obligatoire depuis la circulaire que M. le Ministre de l'instruction publique a adressée aux préfets, en mai dernier.

Du même auteur :

MESSE A TROIS VOIX ÉGALES

DÉDIÉE AUX ÉCOLES PRIMAIRES ET COURONNÉE PAR LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES ET ARTS DE POLIGNY

PRIX : 1 FRANC

Expédition franco de tous ces ouvrages au reçu d'un bon de poste ou de timbres-poste

Digitized by Google

6e Année — 2e SEMESTRE — 10 JUILLET 1864 — Numéro 37

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

Mode de publication et conditions d'abonnement :

L'*École Normale* paraît tous les dimanches et forme à la fin de l'année deux beaux volumes de 416 pages chacun.

PRIX DE L'ABONNEMENT : pour la France, un an, 10 fr.; six mois, 5 fr.; — pour la Suisse et la Belgique, un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.; — pour toute autre destination, 15 fr. par an.

S'adresser : pour la France, à M. Larousse, rue Saint-André-des-Arts, 49, à Paris; — pour la Suisse, à M. Cherbuliez, à Genève; — pour la Belgique, à tous les libraires.

Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du journal doit être adressé à M. PIERRE LAROUSSE, seul propriétaire et seul éditeur de l'*École Normale*.

Un numéro quelconque se vend 50 centimes.

LES DIX PREMIERS VOLUMES SONT EN VENTE. — PRIX DE CHAQUE VOLUME : 5 FRANCS; DEMI-RELIURE : 6 FRANCS 25 CENT.

SOMMAIRE. — Les importuns, pièce en un acte. — Poésie : Le Bourgeois de Paris — Compositions tirées de l'Histoire de France. — Petite chronique. — Anecdote.

LES IMPORTUNS

PIÈCE EN UN ACTE

PERSONNAGES DE LA PIÈCE

DERICOUR, avocat.
DEGLANTIER, cousin de Dericour
FLORVILLE, beau-frère de Deglantier
LEFFILÉ
BOURAS
DUCHEMIN
VERSAC
} *Importuns.*

NÉMORODAG
TARTEMPION
CARITIDÈS
BRELANDIN
BENJAMIN, enfant de six ans, fils de Deglantier
} *Importuns.*

FLAMAND, valet de Dericour.

La scène est à Paris, dans le cabinet de Dericour. A l'un des côtés de la scène est une petite porte pratiquée dans une fausse bibliothèque.

SCÈNE PREMIÈRE

DERICOUR, FLAMAND, DUCHEMIN, assis près de la cheminée et lisant un journal.—Au milieu du théâtre une malle est ouverte; des habits, du linge, des effets de voyage sont déposés çà et là sur des chaises.

DERICOUR, reconduisant quelqu'un.

Enchanté du plaisir de vous avoir vu. (S'avançant en scène.) Puisses-tu te casser les deux jambes et attendre dans ton lit que j'aille te chercher! Est-il rien de pire pour les gens pressés que la visite de ceux qui n'ont rien à faire? Allons, Flamand, ma canne, mon parapluie, mon chapeau. Aide-moi à faire cette malle; je n'ai pas de temps à perdre si je veux arriver à l'heure du départ.

FLAMAND.

Et il ne faut pas la manquer. Diable! un oncle de douze mille francs de rente, qui est sur le point d'aller rejoindre ses aïeux, et qui nous attend sans doute pour faire son testament.

DERICOUR.

Maudite apoplexie! On devrait bien l'interdire aux oncles à succession, du moins tant qu'ils ne se sont pas mis en règle, par-devant notaire, à l'égard du neveu qui a leur préférence, et qui les vénère...

FLAMAND.

En raison directe du capital et en raison inverse du nombre des légataires.

DERICOUR.

Heureusement que mon ami Paul a eu l'excellente idée de me prévenir de ce qui se passe; sa lettre ne me laisse aucun doute. (Il lit une lettre.) « Mon cher » Dericour, au reçu de la présente, prends le pre-

Digitized by Google

» mier train express qui partira pour Dieppe. Ton » oncle vient d'être frappé d'une attaque d'apoplexie » foudroyante, et si son testament n'est déjà fait en » ta faveur, ce qu'on ignore, tu cours le risque » d'être évincé par tes cousins et cousines, qui se » sont abattus comme une nuée de vautours près du » lit où reposent tes espérances. Sois l'aigle et prends » ton vol; tu n'as pas un instant à perdre. — Tout à » toi, PAUL. » Voyons, Flamand, alerte! alerte! (Tirant sa montre.) Midi et demi; je n'ai plus que quelques minutes à rester ici. (Se frappant tout à coup le front.) Grand Dieu! Flamand!...

FLAMAND.

Eh! monsieur; allez-vous aussi tomber en apoplexie? ce serait mal choisir votre temps. Parbleu! votre oncle recueillerait votre succession. Tiens! ce serait drôle!

DERICOUR.

Ne plaisante pas, ne plaisante pas. Ah! je suis un étourdi, un malheureux!

FLAMAND.

Qu'est-ce donc? vous m'effrayez.

DERICOUR.

Te souvient-il qu'il y a six semaines... Donne-moi ces chemises... C'était la fête de mon oncle...

FLAMAND.

Oui, et que votre lettre de compliments, par un oubli de votre part, n'a dû lui arriver que le lendemain de ce jour, au lieu de lui arriver la veille.

DERICOUR.

Comprends-tu les conséquences terribles que ce retard peut avoir en ce moment? Mais ce n'est pas tout... Mon sac de nuit.

FLAMAND.

Encore?

DERICOUR.

Tu sais qu'après chaque repas mon oncle avait l'habitude de boire quelques gouttes d'une liqueur digestive, dont je lui envoyais deux bouteilles à chaque demande qu'il m'en adressait?... Passe-moi ce pantalon.

FLAMAND.

En effet.

DERICOUR.

Dans sa dernière lettre, il me disait que sa dernière bouteille ne contenait plus de liqueur que pour trois jours, et je crains que mon envoi ne lui soit parvenu que pour le dîner du quatrième jour, au lieu de lui arriver pour le déjeuner.

FLAMAND.

Voilà qui est tout-à-fait grave.

DERICOUR.

Ah! mon Dieu!

FLAMAND.

Quoi donc?

DERICOUR.

Et son bâton de pâte pour faire couper les rasoirs, qu'il me demandait par la même lettre...

FLAMAND.

Eh bien?

DERICOUR.

Je ne le lui ai pas envoyé.

FLAMAND.

Ah! malheureux! Je ne donnerais pas cinquante centimes de vos douze mille francs de rente.

DERICOUR.

Dans quelle épouvantable alternative me voilà placé! Ou la mort ne laissera pas le temps à mon oncle de tester en ma faveur, ou mon étourderie et ma négligence l'auront indisposé contre moi, et dans les deux cas, la succession va s'en aller en lambeaux, dévorée par plus de cousins et de cousines que n'en avaient les enfants des fils de Jacob.

FLAMAND.

Quelle chose affreuse que cette apoplexie! Elle ne laisse rien à faire aux médecins et brise tout d'un coup les plus solides espérances. Parlez-moi d'un catarrhe, d'une affection de poumon, d'une gastrite, d'une de ces maladies dont on suit chaque jour les progrès lents, mais sûrs, et qui ne prennent pas traîtreusement un héritier présomptif au dépourvu.

DERICOUR.

Il faut avouer que je suis bien maladroit! Donne-moi cette paire de bottes. Ah! mon pauvre Flamand, tout est perdu!

FLAMAND.

Fors l'honneur, monsieur, fors l'honneur!

DERICOUR.

Tu plaisantes, mais si tu étais à ma place...

FLAMAND.

Malheureusement je n'y suis pas. Ah! si j'avais un oncle de douze mille francs de rente! J'en ai bien un, d'oncle, mais il est comme Bias, il porte tout sur lui. Aussi voilà cinq ans passés que je n'ai éprouvé le besoin d'avoir de ses nouvelles.

DUCHEMIN, se levant avec vivacité.

Oui, monsieur Dericour, il était impossible que cela finît autrement.

DERICOUR.

Que voulez-vous? on ne peut pas prévoir ces choses-là.

DUCHEMIN.

Maintenant, il n'y a pas de temps à perdre; il faut s'embarquer, et vivement.

DERICOUR.

Eh! oui; mais encore faut-il quelques préparatifs. Ce n'est pas comme pour aller déjeuner à Enghien où à Saint-Cloud.

DUCHEMIN.

Sans doute, mais de la promptitude, de la rapidité, et la victoire est à nous.

DERICOUR.

Dieu vous entende!

Digitized by Google

DUCHEMIN.

Il faut frapper un grand coup; moi, j'enverrais là deux cent mille hommes.

DERICOUR.

Deux cent mille hommes! Chez mon oncle, deux cent mille hommes!

DUCHEMIN.

Eh! qui vous parle de votre oncle! il s'agit bien de lui, ma foi!

DERICOUR.

Mais il ne s'agit que de lui, il me semble. De qui ou de quoi parlez-vous donc?

DUCHEMIN.

De la Crimée, de Sébastopol, parbleu! La France et l'Angleterre viennent de déclarer la guerre à la Russie.

DERICOUR.

Qu'elles la déclarent au Grand Turc, au schah de Perse, au khan de Tartarie, au prince de Monaco, si cela les amuse, je m'en soucie comme de ça. Il n'y a qu'une chose qui m'intéresse en ce moment, c'est de savoir si j'arriverai à temps chez mon oncle pour accaparer les articles de son testament. Flamand, va chercher mon portefeuille que j'ai laissé sur ma cheminée. (Flamand sort.)

DUCHEMIN.

Voilà bien les jeunes gens d'aujourd'hui! Les affaires, l'intérêt avant tout. Quant à la politique, aux mémorandums, aux ultimatums, aux circulaires, aux *casus belli*, c'est de l'hébreu pour eux. Où allons-nous, mon Dieu! où allons-nous! Adieu, monsieur Dericour, je vais voir un de mes amis au ministère de la guerre; il me donnera sans doute quelques détails sur les préparatifs. Mais il faut envoyer deux cent mille hommes, je ne sors pas de là. (Il sort.)

SCÈNE II

DERICOUR, DE VERSAC, FLAMAND.

FLAMAND, annonçant.

Monsieur de Versac.

DERICOUR.

Peste soit de l'importun!

VERSAC.

Eh! bonjour, mon cher ami; tu t'apprêtes à partir ou à voyager, à ce que je vois?

DERICOUR.

C'est vrai. Pardon, mon ami, je suis horriblement pressé, je n'ai que quelques minutes à moi, et il faut...

VERSAC.

Ne crains rien, un seul mot, et je te laisse à tes préparatifs. Personne n'est plus ennemi que moi de ces discoureurs qui vous abordent, vous importunent, vous forcent à écouter leurs balivernes lorsque vous ne savez où donner de la tête. Leurs discours les moins insipides se bornent à vous demander ce que vous savez de neuf, et à vous apprendre qu'il pleut ou qu'il fait beau temps.

DERICOUR.

Au fait, mon ami, au fait.

VERSAC.

Bon! m'y voilà. Mais ne t'impatiente pas ainsi. Tu sais combien j'ai droit de compter sur ton excellent cœur et ton amitié? N'étions-nous pas les meilleurs amis au collége? Oreste et Pylade, Damon et Pythias. (Dericour va et vient sur la scène comme un homme affairé.) Écoute-moi donc, mon ami; je n'ai qu'un mot à te dire.

DERICOUR.

Et en voilà cent d'inutiles. Au fait, encore une fois!

VERSAC.

Mon Dieu! que tu es impatient! Eh bien, ne trouves-tu pas qu'il est affreux de penser qu'un homme d'un vrai mérite, sans vanité, se trouve réduit aux expédients? C'est cependant ma situation.

DERICOUR.

Du moins, l'amour-propre ne te manque pas.

VERSAC.

Je ne fais que me rendre justice, voilà tout. J'ai des probabilités, des certitudes même pour une place importante. Ah! je ferai quelque chose un jour; mais il est de la prudence de frapper à plusieurs portes. Voilà pourquoi j'ai imaginé de faire insérer dans les journaux un petit article. Tiens, lis.

DERICOUR, lisant.

« Un jeune homme de bonnes mœurs, d'une tour-
» nure agréable, d'une figure spirituelle, d'une fa-
» mille honnête, possédant la littérature, la musique,
» composant la romance... »

VERSAC.

On ne peut être plus modeste.

DERICOUR, continuant.

« Offre, en qualité de lecteur ou de secrétaire, de
» faire société à une personne qui ait assez de for-
» tune pour jouir de tous les agréments de la vie,
» à la ville où à la campagne. Il demande la table
» et un petit logement dont la vue soit propre à
» inspirer sa muse. » (En riant.) Joli article, ma foi!

VERSAC.

N'est-ce pas? Lis donc jusqu'au bout.

DERICOUR, continuant.

« S'adresser à monsieur trois étoiles, chez mon-
» sieur Dericour, avocat. » Comment? mon adresse; c'est chez moi que tu donnes rendez-vous?

VERSAC.

Je ne pouvais pas le donner chez moi: je demeure si loin, si haut; cela produirait un mauvais effet; et puis, mes créanciers!... C'est une indiscrétion, tu me la pardonneras.

DERICOUR.

Non, parbleu! Te moques-tu de moi? me députer tous les originaux, tous les oisifs de la ville et du département!

VERSAC.

Ne te fâche pas, ne nous brouillons pas pour si peu

Digitized by Google

de chose; j'indiquerai une autre adresse. Mais ce que tu fais n'est pas bien: il faut se gêner pour ses amis; c'est un de mes principes, et j'avais droit de m'attendre... (A part.) S'il savait que l'article a été inséré dans le journal d'hier!... Mais le voilà prévenu, et il faudra bien qu'il accepte le fait accompli.

SCÈNE III

DERICOUR, TARTEMPION, VERSAC, FLAMAND.

FLAMAND.

Il y a là un monsieur qui demande à vous parler.

DERICOUR.

Mais tu sais bien qu'il m'est impossible de le recevoir; tu devais le renvoyer. Son nom? que me veut-il?

FLAMAND.

Il dit que c'est pour une affaire très-importante.

VERSAC.

Adieu, mon cher ami; cet inconnu me paraît fort ressembler à un importun. Je me recommande à toi. (Il sort.)

TARTEMPION, entrant.

C'est à monsieur Dericour que j'ai l'honneur de parler?

DERICOUR.

Oui, monsieur; mais, excusez-moi, il m'est impossible de vous entendre aujourd'hui.

TARTEMPION.

Monsieur Dericour, l'honneur de notre barreau, l'espoir et l'appui des plaideurs honnêtes, la terreur des hommes de mauvaise foi!

DERICOUR.

Je suis très-flatté de ce que vous me dites, monsieur; mais puis-je savoir...

TARTEMPION.

Le protecteur de toutes les idées grandes et généreuses, de toutes les découvertes qui intéressent l'avenir de l'humanité.

DERICOUR, à part.

Que le diable emporte l'original! Je parie qu'il vient me demander de l'argent. (Haut.) Encore une fois, monsieur, je suis très-pressé, et je ne puis...

TARTEMPION.

Permettez-moi de m'asseoir. Je n'abuserai pas de vos moments; mais vous ne pouvez refuser de vous associer à la proposition que je vais avoir l'honneur de vous faire.

DERICOUR, à part.

Allons! il faudra que j'en passe par là! (Haut.) Du moins, soyez bref, je vous en prie.

TARTEMPION.

Oui, monsieur; la brièveté, l'activité, la clarté, l'ordre, sont les éléments de tout succès dans les affaires. Vous n'ignorez pas, monsieur, qu'à des intervalles plus ou moins rapprochés, il monte à la surface du courant des idées qui entraînent le siècle une de ces inspirations destinées à changer la face du monde. Mais souvent aussi il arrive que l'inventeur, l'auteur d'une découverte, faute de rencontrer un homme qui le comprenne, une main protectrice qui le défende contre l'ignorance et l'envie, végète misérablement, et meurt sans voir éclore les fruits dont son génie a répandu la semence profonde.

DERICOUR, à part.

Où diable veut-il en venir avec ce préambule solennel?

TARTEMPION.

Ainsi Christophe Colomb...

DERICOUR.

Passez, passez; je connais son histoire.

TARTEMPION.

De même, l'immortel Gutenberg...

DERICOUR.

Je connais très-bien; au fait.

TARTEMPION.

Salomon de Caus...

DERICOUR.

Au fait, vous dis-je!

TARTEMPION.

Fulton...

DERICOUR.

Morbleu! monsieur, êtes-vous venu me faire un cours d'histoire?

TARTEMPION.

Et moi-même, monsieur, si toutefois il m'est permis de me citer après ces grands hommes...

DERICOUR.

Voilà, je crois, une restriction bien placée.

TARTEMPION.

Qui sait? Je suis peut-être appelé à opérer une révolution complète dans l'alimentation générale.

DERICOUR.

Oh! oh! vous seriez une sorte de Triptolème?

TARTEMPION.

Voilà longtemps, monsieur, que j'étudie, que j'analyse, que je fais des expériences, et je crois pouvoir enfin dire aujourd'hui que mes efforts ont été couronnés du succès. Oui, je crois avoir résolu le problème, si longtemps cherché, de prévenir à jamais le retour de ces famines qui ont décimé les peuples du moyen âge, par l'introduction, dans le système nourricier de notre époque, d'un nouvel aliment dont chacun voudra s'approprier les bienfaits presque gratuits.

DERICOUR.

Comment cela?

TARTEMPION.

Par la transformation des tiges de vieilles bottes en substance alimentaire.

DERICOUR.

Hein? vous dites?

TARTEMPION.

Je dis par la transformation des tiges de vieilles bottes en substance alimentaire.

Digitized by Google

DERICOUR.

Par la trans-for-ma-tion des ti-ges de vieil-les bot-tes en sub-stance a-li-men-taire. C'est bien cela?

TARTEMPION.

Parfaitement. Au moyen d'une longue macération, facilitée par des agents chimiques dont j'ai le secret, on obtient une substance gélatineuse, jouissant des plus hautes propriétés nutritives, d'un goût fin et relevé en même temps, supérieure à tout ce que l'on a obtenu jusqu'à présent dans le même genre.

DERICOUR.

De sorte que, dorénavant, au lieu d'aller chez le boucher, on ira chez le savetier?

TARTEMPION.

Ne riez pas, monsieur; vous ne savez pas quelles merveilleuses métamorphoses la science peut opérer. On est bien parvenu à extraire de l'huile des matières les plus viles, de la boue des rues, par exemple.

DERICOUR.

Oui, pour faire de la salade aux chevaux. Mais, concluez: Que désirez-vous de moi? que je vous tienne en réserve mes vieilles bottes?

TARTEMPION.

Non, monsieur. Comme j'ai résolu de fonder une société par actions, je désirerais que vous consentissiez à faire partie du conseil d'administration.

DERICOUR.

Oui, pour que mon nom servit à faire passer l'argent des actionnaires de leurs poches dans la vôtre? C'est une manœuvre à laquelle je ne veux nullement me prêter.

TARTEMPION.

Réfléchissez cependant, monsieur, aux avantages immenses que ma découverte est appelée à produire.

DERICOUR.

Fort bien, monsieur, j'y réfléchirai, et quand il me prendra envie d'échanger une tranche de gigot ou une aile de volaille contre une fricassée de vieilles semelles, je vous promets de penser à vous.

SCENE IV

DERICOUR, NÉMORODAC, FLAMAND.

NÉMORODAC.

Pardon, mon cher Dericour, si j'entre sans me faire annoncer; mais en passant devant ta porte, je n'ai pu résister au plaisir de te serrer la main, et de te raconter la plus abominable aventure qui puisse arriver à un chasseur.

DERICOUR.

Ce n'est rien en comparaison de celles qui peuvent arriver à un homme pressé.

NÉMORODAC.

Ah! les importuns; que ne puis-je les voir tous au fond de la rivière!

DERICOUR, à part.

Tu serais bien sûr de n'en jamais revenir. (Haut.) Flamand, je te consigne à ma porte. Ne laisse entrer âme qui vive.

FLAMAND.

Bien monsieur; mais n'oubliez pas qu'il ne vous reste que peu d'instants avant le départ. (Il sort.)

NÉMORODAC.

Tu pars en voyage? Mais que je ne te gêne pas, achève tes préparatifs; tu ne laisseras pas d'écouter le récit de mon aventure. (Dericour va et vient, disposant ses effets de voyage; Némorodac le suit sur la scène.) Tu sais si j'aime la chasse?

DERICOUR.

Oui, tu passerais huit jours à la poursuite d'une alouette.

NÉMORODAC.

Or donc, nous étions une troupe de sept ou huit chasseurs. Bon! nous voilà partis pour courir un cerf. Chacun soutient que c'est un cerf dix cors. Bon! mais tu sais que j'ai là-dessus un jugement infaillible, et, sans m'arrêter aux marques, je conclus que ce n'était qu'un cerf à sa seconde tête. Bon! nous séparons nos relais, et nous nous mettons à déjeuner d'une omelette au lard. Bon! mais voilà qu'un fermier des environs, monté comme un Saint-Georges sur sa jument poulinière, s'en vient nous assommer de ses gros compliments, et, pour surcroît d'ennui, nous présente son grand benêt de fils, en nous priant de leur procurer le plaisir de courir le cerf avec nous.

DERICOUR.

Bon!

NÉMORODAC.

Bon! Dieu te préserve, mon cher ami, de ces porteurs de huchet qui sonnent à tort et à travers, se font suivre de dix hourets galeux, et disent: Ma meute par-ci, ma meute par-là. Mais, écoute donc mon récit; il est intéressant au plus haut point. (Il prend Dericour par un bouton pour attirer son attention.)

DERICOUR.

Eh! oui, morbleu! je t'écoute; continue. (A part.) Jamais je n'arriverai à temps!

NÉMORODAC.

Nous allons tous frapper à nos brisées. A trois longueurs de trait: Tayaut! Tayaut! Bon! voilà le cerf donné aux chiens. J'appuie, je sonne du cor: tra ta ta ta, tra ta ta ta. Mon cerf débuche, et traverse une grande plaine, ayant tous mes chiens après lui. Bon! Il arrive à la forêt; nous lui donnons la vieille meute, et je m'élance sur mon cheval alezan. Tu l'as vu?

DERICOUR.

Oui, oui, je le connais particulièrement.

NÉMORODAC.

Particulièrement?

DERICOUR.

Nous avons dîné ensemble il y a quelques jours.

NÉMORODAC.

Mais tu prends le Pirée pour un homme! Tu as dîné avec mon cheval alezan?

Digitized by Google

DERICOUR.

Que parles-tu de cheval? quel galimatias viens-tu me faire? J'ai dîné, te dis-je, avec un de tes compagnons de chasse. (A part.) Je ne sais qui me retient de le jeter à la porte.

NÉMORODAC.

Mais, moi, je te parle de mon cheval alezan, bête magnifique, que Tony m'a vendue dernièrement. Je te laisse à penser s'il voudrait me tromper. Jamais tu n'as vu de cheval mieux fait : une tête de barbe, avec l'étoile nette; bon! l'encolure gracieuse et fine d'un cygne, court-jointé, pas plus d'épaules qu'un lièvre, un port plein de vivacité, des pieds, morbleu! des pieds! le rein double; il n'y a que moi qui aie pu le réduire; une croupe comme on n'en voit pas; bref, c'est une merveille. Mais écoute-moi donc. (Il le prend par un bouton et le secoue vivement.)

DERICOUR.

Eh! je ne t'écoute que trop!

NÉMORODAC.

Bon! me voilà donc monté sur mon cheval alezan. Bon! je me réjouissais en voyant de loin les coureurs filer dans la plaine. Je pousse, et j'arrive près d'un fourré où notre cerf se fait battre pendant une heure; j'appuie alors mes chiens et fais un tapage infernal; enfin, jamais on ne vit un chasseur plus joyeux. Bon! le cerf part; je le relance seul; tout allait pour le mieux. Bon! mais alors il se fait accompagner d'un jeune cerf; une partie de mes chiens se sépare de l'autre; Finaut hésite, Briffaut ne sait lequel suivre. Tout à coup il se rabat. Bon! il empaume la voie, et moi je sonne et je crie : à Briffaut! à Briffaut! à Briffaut! J'en revois à plaisir sur une taupinière; je resonne encore. Bon! quelques chiens revenaient à moi. Suis-moi bien, voici le plus intéressant.

DERICOUR.

En effet, ton récit m'intéresse énormément. (A part.) Personne ne viendra donc m'en débarrasser?

NÉMORODAC.

Par malheur, le jeune cerf passe à mon campagnard. Bon! le grand benêt se met à sonner, puis à crier à pleine voix : Tayaut! tayaut! tayaut! tayaut! tayaut! Voilà les chiens qui me quittent et courent à mon rustre. Bon! j'ai beau lui faire voir toutes les différences des pinces de mon cerf et de ses connaissances; ma buse me soutient que c'est le cerf de meute, et notre dispute donne temps aux chiens d'aller loin. Je pousse mon cheval et je ramène mes chiens à la première voie. Bon! ils relancent le cerf, qui va passer droit à trente pas de notre homme. Non, je ne pourrai jamais te dire le malheur qui m'arriva alors, tu ne pourrais y croire.

DERICOUR.

Je croirai tout, pourvu que ton récit finisse bientôt.

NÉMORODAC.

Bon! le rustre ajuste le cerf, le coup part, et...

DERICOUR.

Le cerf court encore?

NÉMORODAC.

Et mon pauvre Briffaut tombe roide mort.

DERICOUR.

Diable! voilà un terrible chasseur.

NÉMORODAC.

J'ai donné des éperons à mon cheval, de rage, et j'ai cru te devoir le récit de ma mésaventure.

DERICOUR.

Merci de l'attention.

NÉMORODAC.

Adieu. Quand tu voudras, nous organiserons une partie à laquelle nous aurons soin de ne pas inviter l'assassin de Briffaut.

SCÈNE V

DERICOUR, FLAMAND.

DERICOUR, seul.

Dieu merci, le voilà enfin parti! Il est dans le cas d'aller jeter des fleurs sur la tombe de son chien. J'espère être débarrassé de tout importun maintenant. Vite à la besogne! Allons, bon! comme dit ce Némorodac; et mes papiers que j'oubliais. Flamand! (Flamand entre.)

FLAMAND.

Monsieur m'a appelé?

DERICOUR.

Reste ici une minute; je vais prendre dans ma chambre quelques papiers qui me sont nécessaires. (Il sort par la petite porte.)

SCÈNE VI

FLAMAND, LEFFILÉ, enveloppé d'habits chauds et douillets.

LEFFILÉ, bégayant.

Bon... bon... bon... jour, mon cher Fla-a-a-mand.

FLAMAND.

Ah! c'est vous, monsieur Leffilé; mais d'où venez-vous donc? Voilà tantôt deux mois qu'on ne vous a vu.

LEFFILÉ.

Eh! mon ami, e-e-e-e-est-ce que vous ne savez pas que-que-que-que j'ai été bien malade?

FLAMAND.

Vous, monsieur! on ne le dirait pas; vous n'êtes pas plus maigre qu'auparavant. Je me disais aussi : mais d'où vient donc que monsieur Leffilé ne nous fait plus sa petite visite une fois par semaine au moins?

LEFFILÉ.

E-e-e-e-est-ce que monsieur De-e-e-ricour n'a pas été inquiet de ma santé?

FLAMAND.

On ne peut plus inquiet; il m'en demandait des nouvelles... de temps en temps.

LEFFILÉ.

N-e-e-e-e pourrai-je pas a-a-a-a-voir le plaisir de lui-i-i-i dire un petit bonjour?

Digitized by Google

FLAMAND.

Oh! comme il sera fâché! il n'y est pas. Et moi-même je suis très-occupé : il faut que je mette toutes ces affaires en ordre.

LEFFILÉ.

D-d-d-d-dans ce cas, fai-ai-ai-ai-tes-moi le plaisir de-e-e-e lui remettre cette carte.

FLAMAND.

Je n'y manquerai pas, monsieur.

LEFFILÉ.

Cela me-e-e-e contrarie; je ne sais que devenir d'i-i-i-i-ci à l'heure de la revue. Vous-ous-ous savez qu'il y a aujourd'hui u-u-u-une revue magnifique. Permettez que-e-e-e-e je me repose un-un-un instant; je suis si-i-i-i faible encore.

FLAMAND.

Comment donc, monsieur, avec le plus grand plaisir. (A part.) Il ne s'en va pas! et M. Dericour qui va rentrer!

LEFFILÉ, s'asseyant.

Sa-a-a-a-avez-vous que le Louvre est-est-est-est enfin terminé? Je-e-e-e-e suis u-u-u-ne espèce d'inspecteur des travaux publics; les-es-es ouvriers me connaissaient tous.

SCÈNE VII

LES MÊMES, DERICOUR.

LEFFILÉ.

Eh-eh-eh-eh! le voilà, ce cher Dericour!

DERICOUR, à Flamand.

Encore?

FLAMAND.

Demandez à monsieur si je ne lui ai pas dit que vous étiez sorti.

DERICOUR.

Veux-tu bien te taire?

LEFFILÉ.

Ne-e-e-e le grondez pas. C'est vrai, i-i-i-il me l'avait dit. Je ne saurais vous en vouloir : n'est-il pas naturel qu'on qu'on qu'on se fasse celer quand quand quand... on est o-o-occupé? D'ailleurs, si vous aviez su que c'était moi... Au-au-au-au surplus, j'y suis fait, moi qui n'ai d'au-au-au-autre métier que celui de rendre des visites quand je me porte bien. Je monte, je-e-e-e descends les escaliers, je parle aux portiers, aux-aux-aux valets de chambre, et-et-et-et j'ai le bonheur de ne pas dîner sans avoir des nouvelles de-e-e-e tous mes amis.

DERICOUR, à Flamand.

Allons, sors, et en faction. S'il me vient encore une visite, je suis perdu.

SCÈNE VIII

DERICOUR, LEFFILÉ.

LEFFILÉ.

Embrassons-nous, mon cher Dericour; y-y-y-y a-t-il assez longtemps que... que... que..., nous ne nous sommes vus? Eh-eh-eh-eh bien, mon ami, m'en voilà sauvé.

DERICOUR, à part.

Que ne puis-je en dire autant! (Haut.) De quoi donc?

LEFFILÉ.

De ma-a-a-a maladie. Je l'ai échappé belle : c'est aujourd'hui ma première sortie. Je me suis dit ce-e-e-e matin : il fait un peu froid, mais sec; c'est le temps que mon-on-on-on médecin m'a o-o-o-ordonné; j'irai à pied, tout en me promenant, le long des quais, et-et-et-et me voilà.

DERICOUR.

Je suis enchanté de vous voir. Voulez-vous me permettre d'achever cette malle?

LEFFILÉ.

Faites, faites; je vous parlerai quand-quand-quand-quand vous aurez fini.

DERICOUR.

Quand j'aurai fini, il faudra que je monte en voiture, et cela dans quelques minutes.

LEFFILÉ.

Ah! vous-ous-ous allez en voyage, sans doute. Comme je vous disais, l'air est un peu vif; i-i-i-i-il faut prendre garde aux rhumes; ma maladie m'a trop appris combien la-a-a-a santé est précieuse. Une jau-au-auf-nisse affreuse! Cela m'est venu d'une colère rentrée... contre un-un-un importun.

DERICOUR, à part.

Dans ce cas je vais en attraper une belle.

LEFFILÉ.

Je voyais tout jaune, je rê-ê-ê-êvais tout jaune. J'ai envoyé chercher mon docteur; il m'a ordonné je-e-e-e ne sais quelle potion, composée de je ne sais quelles drogues : cela m'a fait un bien! j'étais tout gaillard.

DERICOUR, fouillant dans sa malle.

Et vous êtes guéri?

LEFFILÉ, approchant son fauteuil de Dericour.

Oh-oh-oh-oh-oh que non pas! Nous n'en sommes pas là; n'allons pas si vite. Il me vint u-u-u-ne crise le lendemain... non, le-e-e-e surlendemain... Je disais bien, le-e-e-e lendemain, un mardi, non, un-un-un mercredi... Attendez... c'é-é-é-était un mardi, oui... Eh! non, un mercredi; a-a-alors je disais bien, le surlendemain; cela devint très-compliqué. J'ai été six-ix-ix-ix semaines au lit; on m'a mis les sangsues; j'ai eu les-es-es-es ventouses aux jambes; on m'a saigné deux fois; j'ai pris trois fois de l'é-é-émétique.

DERICOUR, à part.

Allons, il ne me fera pas grâce d'un verre de tisane.

LEFFILÉ.

Enfin, il y a huit jours, mon médecin m'écrit u-u-u-une ordonnance; l'apothicaire se trompe et m'envoie précisément le contraire.

Digitized by Google

DERICOUR.

Ah! grand Dieu!

LEFFILÉ.

Ne vous effrayez pas. *Fe-e-e-lix culpa!* heureuse faute, comme on chante à l'église, c'est ce qui m'a sauvé; mon médecin en était tout fier.

DERICOUR.

Je le crois bien. (Tirant sa montre.) Allons, je n'ai plus que le temps. Flamand! (Flamand entre.) Un cabriolet, mon garçon, et dépêchons-nous.

LEFFILÉ.

Ce que vous aurez peine à croire, c'est que ma-a-a-a maladie n'a pas été sans agrément pour moi; cela m'a o-o-o-occupé.

DERICOUR.

C'est une occupation qui ne me plairait pas du tout.

SCÈNE IX.

DERICOUR, LEFFILÉ, DEGLANTIER, FLORVILLE, BENJAMIN.

DEGLANTIER, en dehors.

Personne à l'antichambre, entrons.

DERICOUR.

Ah! diable, j'ai oublié de fermer ma porte.

FLORVILLE.

Allons, Deglantier, présente-moi.

DEGLANTIER, posant son parapluie contre une table.

Attends, que je mette là mon parapluie. Quel temps il fait! c'est-à-dire il fait beau, mais le ciel se brouille.

DERICOUR.

Qu'est-ce que c'est que toute cette famille?

DEGLANTIER.

M'y voilà. Nous venons... Ah! parbleu, c'est bien lui, c'est bien le fils de Dericour de Landerneau. Seulement le père était plus petit et plus gros. Vous ne me reconnaissez pas, mon cousin! Félix Deglantier, dont le père épousa en secondes noces Anne-Angélique Dericour, qui était petite-cousine de votre père?

DERICOUR.

Ah! oui, je me rappelle les Deglantier. (A part.) Ah! mon Dieu! ils sont dans le cas d'être venus pour coucher ici.

LEFFILÉ, à part.

Voyez si l'on peut être seul un-un-un instant!

DEGLANTIER.

Voulez-vous bien permettre que je vous présente mon beau-frère, M. Jules-Henri-Léon-Arthur Florville?

FLORVILLE.

Monsieur, j'ai bien l'honneur... bien l'honneur... Nous sommes venus à Paris pour voir l'exposition. Nous habitons Landerneau, où je suis marchand d'ustensiles de cuisine en fer battu. A votre service. Ce matin, en lisant les *Petites affiches*, nous avons vu votre nom et votre adresse.

DERICOUR, à part.

Allons, c'est à Versac que je dois la visite de mes cousins de Landerneau. Ils sont dans le cas de s'installer ici pendant toute la durée de l'exposition.

DEGLANTIER.

Je voulais d'abord envoyer, mais, ma foi, nous voilà nous-mêmes, et voilà mon fils Benjamin que je vous amène : il a six ans, il est gentil et bien élevé; il fait tout ce qu'on veut.

FLORVILLE.

Allons, Benjamin, tenez-vous droit et ne fourrez pas les doigts dans votre nez. Embrassez votre cousin.

BENJAMIN.

Je ne veux pas, moi!

DEGLANTIER.

Attends, attends, petit drôle, je vais t'apprendre à avoir des volontés. Allons, mon petit bijou, tu vas embrasser ton cousin.

BENJAMIN.

Non!

FLORVILLE.

C'est unique! il est si obéissant ordinairement!

DEGLANTIER.

Mon cousin, vous n'auriez pas un petit gâteau, un biscuit, un morceau de sucre? Cela le déciderait.

DERICOUR.

Je n'ai rien de cela ici. (A part.) Mais j'ai un jonc flexible avec lequel Flamand bat mes habits.

DEGLANTIER.

D'habitude il est charmant. De l'esprit, de la mémoire et du jugement. (A Benjamin.) Ne pleure plus et récite une fable à ton cousin qui te donnera du nanan.

BENJAMIN.

Comme cela, je veux bien. Quelle fable?

DEGLANTIER.

Celle que tu voudras.

BENJAMIN.

Je n'en sais qu'une.

BENJAMIN, d'un ton nasillard et uniforme

La Cigale ayant chanté,
Tout l'été... tout l'été...
Tenait en son bec un fromage.

DEGLANTIER.

Veux-tu bien te taire! Ah! mon Dieu! il confond tout!

DERICOUR.

Qu'il nous chante une chanson, alors.

BENJAMIN.

Je veux du nanan, na!

DEGLANTIER.

Tu en auras après, mais chante une romance; ta plus jolie.

Digitized by Google

BENJAMIN.

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot;
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot.

DEGLANTIER.

N'est-ce pas, mon cousin, qu'il a une voix charmante? Son maître de musique dit que, s'il continue, il ira certainement à l'Opéra.

DERICOUR, à part.

Grand Dieu! quel martyre! Et voilà cependant comme sont presque tous les parents! Et ce Flamand qui ne vient pas! (Leffilé donne des bonbons à Benjamin.)

FLORVILLE.

J'espère, monsieur Dericour, que vous nous rendrez notre visite à Landerneau. Nous y menons une vie fort agréable: le soir, nous jouons au loto, au jeu de l'oie; le dimanche, on fait sa partie de boules sur la place. Vous verrez!

DERICOUR.

J'aime à reconnaître que ce sont là d'innocentes distractions.

DEGLANTIER.

Vous ne me demandez pas, mon cousin, pourquoi j'ai un ruban noir à mon chapeau. C'est la fin d'un deuil; un oncle qui m'a laissé dix mille francs, sans le linge et les bijoux.

DERICOUR, à part.

Et le mien, que va-t-il me laisser? S'il allait ne me laisser que le regret de sa perte!

LEFFILÉ, soupirant.

Hé-é-é-é-élas!

FLORVILLE.

Qu'est-ce que c'est? Est-ce que monsieur se trouve mal?

LEFFILÉ.

Non; j'ai pensé à la douleur qu'a... qu'a... qu'a... dû causer à monsieur la mort de son oncle; j'ai passé par là.

DEGLANTIER.

Ne m'en parlez pas. Je l'ai pleuré!... je l'ai pleuré!... Si vous saviez comme ce pauvre petit Benjamin était affligé! Je l'avais amené à l'enterrement par récompense... Eh non! pour son instruction. Ah! mon Dieu! je crois que j'ai dit une sottise. (Pendant le reste de la scène, Leffilé s'endort, et le petit Benjamin lui prend ses bonbons dans la boîte qu'il tient ouverte.)

FLORVILLE.

Mais dites-moi donc, monsieur Dericour, j'espère bien que ce n'est pas vous qui songez à être lecteur-secrétaire?

DEGLANTIER.

Tu n'as donc pas compris l'article? Il s'agit d'un de ses amis. Si vous saviez combien je suis aise de vous avoir trouvé!

DERICOUR, à part.

Morbleu! je n'en dirai pas autant.

DEGLANTIER.

Il faut absolument que vous veniez à Landernean; prenons jour, mon cousin.

DERICOUR.

Mille pardons, j'ai beaucoup d'occupations.

DEGLANTIER.

A qui le dites-vous?... Eh! vraiment, les gens occupés ont toujours... quelque occupation. Mais n'importe, je ne vous quitte pas que vous ne nous ayez promis.

DERICOUR.

Eh bien, je vous écrirai.

DEGLANTIER.

A la bonne heure; mais nous ne voulons pas être importuns; vous êtes peut-être pressé, et nous ne voulons pas abuser de vos moments.

FLORVILLE.

D'autant plus que nous avons trois autres visites à faire. Allons, Benjamin, saluez poliment, et tâchez d'être un peu plus aimable la première fois que vous viendrez le voir.

BENJAMIN.

Je ne veux pas le saluer, na! il ne m'a pas donné de gâteau.

DEGLANTIER.

Ah! le vilain petit monstre! veux-tu bien te taire? Adieu, mon cousin; quand vous viendrez à Landerneau, vous verrez le cadet; il est encore plus gentil que celui-ci.

DERICOUR, à part.

Encore plus gentil... Grand Dieu!

FLORVILLE.

Ne vous dérangez pas. Nous allons rester, si vous nous reconduisez plus loin.

DERICOUR.

En ce cas, je vous laisse.

DEGLANTIER.

Enchanté d'avoir fait votre connaissance. (Ils sortent.)

SCÈNE X

DERICOUR, LEFFILÉ.

DERICOUR.

Parbleu! je ne le suis guère. Mais c'est donc une gageure! (Remarquant Leffilé qui s'est endormi.) Comme il dort! Au moins celui-là ne me gênera pas. Respectons son sommeil et finissons cette malle.

LEFFILÉ, s'éveillant.

Eh bien! ils sont partis?

DERICOUR.

Allons, bon!

LEFFILÉ.

Je m'étais en... en... endormi. Je vous dirai que ce qui m'est resté de ma ma... a... a... aladie, c'est une perpétuelle envie de dormir; je m'endors au bruit d'une dispute, d'une conversation; mais quand je

Digitized by Google

me trouve seul avec quelqu'un, je me réveille sur-le-champ.

DERICOUR.

Comme c'est agréable !

LEFFILÉ.

Ce que c'est que l'ima... ma... ma... magination! Il me vient des idées en dormant... Je rêvais que j'étais A... A... A... A... Abd-el-Kader.

DERICOUR.

Diable!

LEFFILÉ.

Attendez donc! qu'est-ce que j'entends là? les tam... tam... tam... tambours! Eh! mon Dieu! la revue. Là... vous me faites perdre mon temps; autant rester à présent. Mais, mais, mais, mais je vais courir. Je ne vous laisse pas seul, voici une visite.

DERICOUR.

Pour le coup, je suis ensorcelé!

SCENE XI

DERICOUR, CARITIDÈS.

CARITIDÈS.

Monsieur, je choisis peut-être mal le moment?

DERICOUR.

C'est vrai, car je suis pressé, et je vais sortir.

CARITIDÈS.

Alors je remercie le hasard qui m'a fait arriver avant votre sortie.

DERICOUR.

Mais... monsieur...

CARITIDÈS.

Vous ne pouvez refuser de m'entendre; excusez mon audace, mais je ne vous demande que cinq minutes.

DERICOUR.

Eh bien, qu'avez-vous à me dire?

CARITIDÈS.

La distinction, l'esprit, les manières, l'influence, la générosité que chacun vante en vous...

DERICOUR.

L'on me vante beaucoup, soit; passons.

CARITIDÈS.

Vous savez, monsieur, qu'il est toujours délicat et difficile de se produire soi-même. Pour être admis auprès des grands, il faut être présenté par quelqu'un qui ait du crédit et qui fasse valoir notre petit mérite. Enfin, monsieur, j'aurais voulu que des gens bien instruits eussent pu vous dire quelle est ma valeur.

DERICOUR.

Je vois assez ce que vous pouvez être; on le devine rien qu'en vous voyant.

CARITIDÈS.

Oui, je suis un savant; non pas de ces savants dont le nom n'est qu'en *us;* il n'y a rien de si commun que ces noms à terminaison latine. Un nom grec fait bien meilleur effet, et pour en avoir un qui se termine en *ès*, comme celui d'un véritable Athénien, je me fais appeler Monsieur Caritidès.

DERICOUR.

Monsieur Caritidès, soit. Quel est le motif de votre visite?

CARITIDÈS.

C'est une pétition, monsieur, que je voudrais vous lire, et puis vous prier de présenter au ministre.

DERICOUR.

Mais, monsieur Caritidès, que ne la présentez-vous vous-même?

CARITIDÈS.

Sans doute; mais vous, monsieur, à qui la position que vous occupez dans le monde permet de voir le ministre, vous pourrez la lui remettre seul à seul et lui ménager un bon accueil. Vous serez mon Mécène, et je suis certain que par votre crédit...

DERICOUR.

Eh bien! donnez-moi cette pétition, je la présenterai.

CARITIDÈS.

La voici. Mais au moins faut-il que je vous en fasse la lecture.

DERICOUR.

Mais, non, morbleu! puisque je vous dis que je suis on ne peut plus pressé.

CARITIDÈS.

C'est pour que vous sachiez ce qu'elle contient, et combien elle est juste : « A Son Excellence M. le Ministre. Monseigneur, Votre très-humble, très-respectueux, très-obéissant et très-savant serviteur, Caritidès, Français de nation, Grec de profession, ayant considéré les grands et notables abus qui se commettent aux inscriptions des enseignes des maisons, magasins, boutiques, cabarets, cafés, jeux de toute espèce, et autres lieux de la ville de Paris, en ce que certains ignorants, compositeurs desdites inscriptions, renversent, par une barbare, pernicieuse et détestable orthographe, toute sorte de sens et de raison, sans aucun égard d'étymologie, analogie, énergie, ni allégorie quelconque, au grand scandale de la république des lettres et de la nation française, qui se décrie et se déshonore par lesdits abus et fautes grossières envers les étrangers, et notamment envers les Anglais, curieux lecteurs et inspecteurs desdites inscriptions... »

DERICOUR.

Cette pétition me paraît fort longue et pourrait bien fatiguer...

CARITIDÈS.

Oh! monsieur, il est impossible d'en retrancher un seul mot.

DERICOUR.

Achevez donc promptement.

CARITIDÈS, continuant.

« Supplie humblement Votre Excellence de créer, pour le bien de l'Etat et la gloire de son ministère, une charge de contrôleur, intendant, correcteur, ré-

Digitized by Google

viseur et restaurateur général desdites inscriptions, et d'icelle honorer le suppliant, tant en considération de son rare et éminent savoir que des grands et signalés services qu'il a rendus à l'Etat et à Votre Excellence, en faisant l'anagramme de Votre dite Excellence en français, latin, grec, hébreu, sanscrit, syriaque, chaldéen, arabe, chinois... »

DERICOUR, l'interrompant.

Donnez, donnez vite. Je présenterai votre pétition au ministre, c'est entendu. (A part.) A-t-on jamais vu pareil original!

CARITIDÈS.

Les cheveux ne vous dressent-ils pas à la tête, monsieur, lorsque vous voyez s'étaler impudemment des enseignes où les lois les plus vulgaires de l'orthographe sont odieusement outragées?

SCÈNE XII

DERICOUR, FLAMAND.

FLAMAND.

Monsieur, voilà le cabriolet qui vous attend. (Caritidès se retire.)

DERICOUR.

Bon! enfin je pourrai être débarrassé de tous ces importuns. Voilà un savant en ès qui peut se vanter d'être un fier âne bâté; il m'aurait bien fait rire dans un autre moment. Allons, Flamand, en route pour la succession, mon ami; prends ce sac de nuit.

SCÈNE XIII

DERICOUR, FLAMAND, BRELANDIN.

DERICOUR.

Grand dieu! jamais je ne sortirai d'ici. Flamand, barricade la porte.

BRELANDIN.

Eh bien! qu'est-ce? nous partons?

DERICOUR.

Oui, mon cher ami; ne m'arrête pas, je t'en prie; le cabriolet m'attend à la porte.

BRELANDIN.

Je l'ai vu; mais une minute de plus ne fait rien à l'affaire. Tu diras au cocher d'aller un peu plus vite.

DERICOUR.

Qu'y a-t-il? Voyons.

BRELANDIN.

Il faut, mon ami, que tu me consoles de la plus extraordinaire partie de piquet qu'on puisse voir, et que j'ai perdue hier contre Martingale, que tu connais, et à qui je donnerais quinze points et la main.

DERICOUR.

Une autre fois, mon cher...

BRELANDIN.

Que diable! tu ne vas pas me mettre à la porte! écoute-moi un instant. C'est un coup à s'aller pendre en public; tu vas en juger. Il ne m'en faut que deux; l'autre a besoin d'un pique. Je donne, il en prend six, et demande à refaire. Je n'y consens pas, attendu que je me voyais de tout. Je porte l'as de trèfle (vois si j'ai peu de chance!) l'as, le roi, le valet, le dix et le huit de cœur. Je jette, comme le voulait mon jeu, la dame et le roi de carreau, la dame et le dix de pique. Avec les cinq cœurs que j'avais portés, je relève encore la dame, ce qui me faisait une quinte majeure par six cartes. Mais, vois s'il n'y a pas de quoi se pendre! mon homme étale une sixième à la dame et l'as de trèfle. J'avais justement écarté le roi. Mais, lui fallant un pique, j'étais tranquille; je comptais bien faire au moins deux points. Mais avec ses sept carreaux il avait quatre piques; en jetant son dernier il m'a mis dans un embarras extrême : lequel garder de mes deux as? J'ai jeté l'as de cœur, et il me semble que j'ai eu raison. Mais lui avait jeté six trèfles et je me suis vu capot par un sept de cœur. Morbleu! j'en enrage encore. Que ferais-tu à ma place?

DERICOUR.

Que veux-tu? C'est au jeu qu'on voit les plus curieux effets du hasard.

BRELANDIN.

Parbleu! tu vas juger toi-même si j'ai eu tort de jouer ainsi. Voici nos deux jeux que je porte exprès sur moi. Tiens, voilà mon jeu après avoir écarté, comme je te l'ai dit, et Martingale...

DERICOUR.

J'ai parfaitement compris et je partage ta mauvaise humeur. Mais excuse-moi, il faut absolument que je te quitte. Cependant, console-toi de ton malheur.

BRELANDIN.

Qui, moi! j'aurai toute ma vie ce coup-là sur le cœur. (Il s'en va et rentre en disant.) Un sept de cœur! deux points!

SCÈNE XIV

DERICOUR, FLAMAND, BRELANDIN, DUCHEMIN, entrant tout doucement par la petite porte de la bibliothèque.

DUCHEMIN.

Me voilà, je reviens du ministère.

DERICOUR.

Ah! morbleu! je n'avais pas pensé à la petite porte.

BRELANDIN.

Adieu, mon cher, je vais tâcher de prendre ma revanche. (Il sort par la petite porte.)

DERICOUR.

Mon bon monsieur Duchemin, je vous en prie, il faut que je parte à l'instant même; c'est pour une affaire de la plus haute importance.

DUCHEMIN.

Précisément, j'ai à vous parler. Il paraît qu'on va mener rondement l'affaire. Mais moi, j'enverrais là deux cent mille hommes, je ne sors pas de là.

Digitized by Google

FLAMAND, à part.

Ne sortez pas de là, si vous voulez, mais sortez d'ici.

DUCHEMIN.

Cependant, ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le moment. Je ne veux à présent que vous raconter une petite anecdote, obtenir un service de vous, et je vous laisse.

DERICOUR, frappant sur une table.

Ah! quelle patience il faut avoir!

FLAMAND.

Monsieur, je vous préviens que vous aurez bien de la peine à arriver à l'heure.

DERICOUR.

Quand je me donnerais au diable! Voyons votre anecdote.

DUCHEMIN.

Connaissez-vous un certain Bourdas?

DERICOUR.

Pas du tout.

DUCHEMIN.

Je le connais, moi.

DERICOUR.

Vous connaissez tout le monde.

DUCHEMIN.

C'est le neveu de Damon, cet homme si plein d'esprit.

DERICOUR.

Damon! de l'esprit!

DUCHEMIN.

Non, il n'a pas d'esprit; mais il a de l'instruction.

DERICOUR.

C'est un ignorant.

DUCHEMIN.

Oui, c'est un ignorant, mais il a du babil.

DERICOUR.

Dites de l'effronterie.

DUCHEMIN.

C'est ce que je voulais dire, c'est un sot; son neveu Bourdas, c'est un très-bon enfant, un peu égoïste, très-paresseux, fils d'un Gascon, arrivé à Paris pour y faire fortune, et n'ayant pas trouvé de moyen plus commode que de s'établir ami de la maison dans quelque bon ménage. Il a maintenant un petit appartement à l'entresol, chez un veuf nommé Derouville. Il est bon de vous dire que ce pauvre Bourdas est bavard, conteur, disputeur, divagueur. Bourdas... je veux dire Derouville .. suivez-moi bien, je vous prie.

DERICOUR.

Je ne perds pas un mot. (A part.) Je suis sur le gril de saint Laurent.

DUCHEMIN.

Hier donc, entre sept et huit heures... (On entend frapper violemment à la porte.)

BOURDAS, du dehors.

Je suis cependant bien sûr qu'il y est. J'entrerai, quand je devrais enfoncer la porte.

DERICOUR.

Que signifie ce vacarme?

DUCHEMIN.

C'est précisément l'homme en question.

DERICOUR.

Bourdas?

DUCHEMIN.

Lui-même. (Bourdas continue à frapper.)

DERICOUR.

Ouvre, Flamand; il est dans le cas de démolir la maison.

FLAMAND.

Mais, monsieur, vous êtes déjà en retard de di minutes; jamais vous n'arriverez pour le départ d train.

DERICOUR.

Puisque je suis ensorcelé. Allons, ouvre.

DUCHEMIN.

Ah! je vous en prie, ne me compromettez pas; je ne voudrais pas qu'il sût que c'est par moi que vous êtes instruit.

DERICOUR.

De quoi?

DUCHEMIN.

De l'anecdote que j'allais vous conter.

DERICOUR.

N'ayez pas peur.

SCÈNE XV

LES MÊMES, BOURDAS.

BOURDAS.

Parbleu! monsieur, on a bien de la peine à pénétrer jusqu'à vous. Vous ici, mon cher Duchemin! En effet, vous habitez cette maison; j'y suis venu si souvent du temps de l'ancien propriétaire, capitaine de cavalerie en retraite; un très-bel homme. Je dis beau, il avait une balafre sur la figure; la faute d'un postillon qui le versa dans un voyage qu'il fit à Genève, au bord du lac d'où viennent ces bonnes truites. C'est un mets délicieux. Moi, je préfère les carpes du Rhin.

DUCHEMIN.

Comment se porte monsieur Bourdas? Hé! non, je me trompe toujours, monsieur Derouville, veux-je dire?

BOURDAS.

N'y prenez pas garde; toujours sa névralgie; maladie moderne; les anciens ne la connaissaient pas. Hippocrate... C'est à monsieur Dericour que je désire parler.

DERICOUR.

C'est moi, monsieur.

BOURDAS.

En effet, vous ressemblez beaucoup à votre père,

Digitized by Google

que j'ai connu intimement. C'était un négociant très-intelligent, un peu timide. Dans le commerce il faut être hardi, comme à la guerre Vous me citerez Fabius le temporiseur. Ce n'est pas un homme. Vive Alexandre!

DERICOUR.

Enfin, monsieur, pourriez-vous me dire le motif de votre visite?

BOURDAS.

Oui, sans doute. Monsieur Derouville, mon ami, homme de mérite, j'ose le dire, fait le plus grand cas de l'esprit et du talent; mais qu'est-ce que l'esprit et le talent, sans la probité, la délicatesse, la bonté d'âme : triste succès que celui qu'on obtient *per fas et nefas*, comme dit fort bien Salluste ou Cicéron, ou Tacite, ou Tite-Live. Tite-Live, quel historien! et Tacite, quel écrivain! Avec quelle profondeur ce Tacite a peint l'âme affreuse de Néron! Ce monstre... je dis monstre, car suivant M. de Buffon, c'est un monstre que celui... M. de Buffon, ce grand peintre de la nature, riche sous tous les rapports... Avez-vous été à Montbard, superbe propriété; quel bon vin! c'est tout simple. La Côte-d'Or! cela vaut-il nos vins du Midi?... C'est une question.

DUCHEMIN, bas à Dericour.

Vous avais-je trompé? Quel chemin il nous fait faire!

BOURDAS.

Pour en venir au fait, monsieur Deronville me députe vers vous, monsieur Dericour; je suis une façon d'ambassadeur chargé d'examiner vos connaissances, votre esprit, votre cœur et votre judiciaire, car la judiciaire...

DERICOUR.

Eh à quoi bon, s'il vous plaît?

BOURDAS.

Il cherche un secrétaire. Il a lu votre article dans les *Petites-Affiches*, et comme il a un belvédère à Paris, et qu'à la campagne il jouit de la plus belle vue... on croit être en Suisse. Ce n'est pas que nous n'ayons en France... par exemple la vallée de Montmorency, Anteuil, Sceaux et Saint-Cloud... en général, tous les environs de Paris.

DERICOUR.

Mais quel article, monsieur?

BOURDAS.

Eh! parbleu! monsieur, le voilà; lisez vous-même. (Il donne les Petites-Affiches à Dericour.) Je suis homme de lettres, c'est-à-dire amateur et capable de juger.

DERICOUR.

Allons! c'est encore l'article de Versac; je l'avais oublié.

BOURDAS.

J'ai été autrefois un des plus féconds fournisseurs de nos journaux littéraires; mais je ne signais que les pièces importantes, jamais les énigmes. Aujourd'hui, je veux être votre Mécène.

DERICOUR.

Je veux vous dire...

BOURDAS.

Mécène, l'ami d'Auguste et de Virgile... Virgile, rival d'Homère... Homère, ce prince des poètes... poète épique, car pour le dramatique...

DERICOUR.

Entendez-moi.

BOURDAS.

Et meminisse juvat... Où en étais-je? Ce Virgile. Non, Homère et Mécène. Bref, rien n'est plus rare qu'un véritable ami.

DERICOUR.

Enfin, monsieur, me laisserez-vous parler? Désespéré de la peine que vous avez prise. L'article ne me regarde pas; c'est un de mes amis qui, sans m'en prévenir, a fait mettre mon nom dans le journal.

BOURDAS.

Pas possible! Je comprends... les trois étoiles...

Mon esprit aisément perce à travers ces voiles.

Mais comment s'appelle-t-il? quel est cet ami?

DERICOUR, écrivant.

Je vous écris son nom et son adresse. Mille pardons, je suis très-pressé.

BOURDAS, se retirant.

Que je ne vous arrête pas; je le suis aussi, je sors. (Revenant sur ses pas.) Mais pourquoi cet anonyme? un écrit clandestin?...

DERICOUR.

Il vous expliquera ses motifs. Quant à moi, je ne le puis...

BOURDAS, se retirant.

C'est juste, je vous laisse. (Revenant.) Je suis fâché que ce ne soit pas vous dont il soit question. Votre physionomie... la physionomie... je suis physionomiste; j'ai étudié Lavater, j'ai travaillé à l'abrégé dont on vient de donner une édition.

DERICOUR, le poussant presque jusqu'à la porte.

Mon ami vous conviendra beaucoup mieux que moi : il chante à ravir, compose des romances, et peut soutenir la conversation avec vous, de quelque côté qu'il vous plaise de l'attaquer, en sciences, beaux-arts, belles lettres, morale, érudition.

BOURDAS.

C'est l'homme qu'il me faut. Bien le bonjour. Enchanté, au plaisir, votre serviteur. (Il sort.)

SCÈNE XVI

LES MÊMES, moins BOURDAS.

DERICOUR.

Il est parti. Allons, Flamand, en route!

FLAMAND.

Je crains fort, monsieur, que vous ne fassiez une course inutile; vous n'arriverez pas à l'heure.

DERICOUR.

J'espère que si, quand le cocher devrait faire prendre le mors aux dents à son cheval.

Digitized by Google

FLAMAND.

Ah! monsieur, vous n'y pensez pas? un cheval de fiacre!

DUCHEMIN, l'arrêtant.

Eh! monsieur Dericour, vous savez que je viens réclamer de vous un petit service.

DERICOUR.

Vous me parlerez une autre fois, mon cher Duchemin.

DUCHEMIN.

Mais c'est une chose fort pressée...

DERICOUR.

Ce que j'ai à faire est bien autrement pressé.

DUCHEMIN.

C'est impossible! Je suis invité à une noce, et j'ai promis des couplets.

DERICOUR

Des couplets! Comment! c'est pour me demander des couplets que depuis une heure vous me retenez, vous m'impatientez?

DUCHEMIN.

Ne vous fâchez pas; je m'adresserai à un autre; j'en ai de vieux que je peux rajeunir.

DERICOUR.

Allez-vous-en au diable! vous et tous les importuns, tous les inutiles, tous les bavards de votre espèce, avec vos couplets, vos visites, vos niaiseries!

DUCHEMIN.

Quelle colère! vous m'effrayez! Je n'étais pas si brusque, si bourru dans ma jeunesse. Je m'en vais! je m'en vais! (En reculant pour sortir, il heurte Leffilé qui entre.) Je vous demande bien pardon, monsieur; il n'y a pas de mal; passez, vous allez trouver monsieur Dericour de belle humeur.

SCENE XVII

DERICOUR, LEFFILÉ, FLAMAND.

DERICOUR.

Il est écrit là-haut que je ne partirai pas; maintenant il est trop tard. Je suis perdu, déshérité. Flamand, va renvoyer le cabriolet. (Flamand sort.) C'est encore vous, monsieur Leffilé?

LEFFILÉ.

Ah! mon ami, c'était su-su-su-superbe! c'était magnifique! la belle revue! Moi, j'étais né avec les inclinations belliqueuses; j'aime à voir dé-dé-dé-défiler les troupes.

DERICOUR, le contrefaisant.

Vous n'êtes plus ma-ma-ma-malade? (A Flamand, qui rentre.) Qu'est-ce encore?

FLAMAND, tenant une lettre.

Monsieur, c'est une lettre que le facteur vient d'apporter.

DERICOUR.

Donne; j'ai le pressentiment qu'elle contient ma destinée. (Examinant l'enveloppe.) Cachetée de noir, et timbrée de Dieppe! ma main tremble d'émotion.., que vais-je apprendre? Allons, du courage; et si les douze mille francs de rente sont perdus, je m'en consolerai avec le temps. (Il ouvre la lettre.) Ah! c'est encore de mon ami Paul. (Lisant.) « Mon cher Dericour, un *De profundis* et un *Te Deum*. Ton oncle est mort, et tu es légataire universel. Je t'attends. PAUL. »

FLAMAND.

Victoire!

DERICOUR.

Veux-tu bien te taire! Il faut d'abord pleurer la mort de mon oncle.

FLAMAND.

Bon! il n'y a pas besoin de se presser; nous la pleurerons à loisir.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, DEGLANTIER.

DEGLANTIER.

Pardon, mon cousin, c'est mon parapluie que j'avais oublié; que je ne vous dérange pas: mon beau-frère et Benjamin m'attendent dans un cabriolet pour aller à l'Exposition; moi, j'ai une place auprès du cocher, en lapin, comme cela se dit. Eh bien, où est-il donc, ce maudit parapluie? Ah! le voilà. Je vous souhaite bien le bonjour. (Il sort.)

SCÈNE XIX

LES MÊMES, moins DEGLANTIER.

DERICOUR.

Ah! je respire enfin. Allons, Flamand, puisque les voilà partis, remettons mes affaires en place; et que Dieu nous préserve à jamais de la visite des importuns.

LEFFILÉ, répétant.

Oui, de la vi-visite des des des importuns.

FIN

POÉSIE

Le Bourgeois de Paris

Amis, encore un conte : il sera le dernier;
Car toujours un conteur finit par ennuyer.
Pour éviter un sort peut-être inévitable,
Ma raison m'a donné cet avis charitable;
Mais j'ai peur que bientôt chacun de vous, à part,
N'accuse ma raison d'avoir parlé trop tard.

Si du moins d'un héros, d'un sage ou d'un poète
J'avais à révéler quelque vertu secrète,
Je pourrais, à l'abri de son nom glorieux,
Suivre de loin les pas de l'aimable Andrieux,
Et, glanant après lui dans le champ qu'il moissonne,
Des épis délaissés composer ma couronne.
Mais il faut l'avouer : le héros que j'ai pris
Était tout simplement un bourgeois de Paris,
Un de ces bons bourgeois qui, dans leurs mœurs gothiques,
Gardent de leurs aïeux les vertus domestiques;

Digitized by Google

Qui, cachés dans la foule et ne demandant rien,
Boivent toute leur gloire à faire un peu de bien.
Martin (c'était le nom de notre personnage)
Était aimé, chéri de tout son voisinage,
Et, depuis quarante ans, tout le quartier latin
Connaissait l'habit gris du bon monsieur Martin.
Réglant, dès son réveil, l'emploi de sa journée,
Il allait sur les quais passer la matinée
Lorsque du baromètre, à son lit suspendu,
L'aiguille interrogée avait bien répondu.
Puis au café Procope, où, des auteurs qu'on cite,
Se rassemblait alors une brillante élite,
Il venait chaque soir médire avec Fréron,
Penser avec Boulos, et rire avec Piron :
Là, ne se croyant pas obligé de se taire,
Il glissait un bon mot qu'applaudissait Voltaire ;
Il avait de l'esprit, du goût, et bien souvent
Plus qu'à l'Académie il se montrait savant.
Jacintha, fille sage autant que prévenante,
De son petit ménage était la gouvernante,
Maîtresse encor, dit-on : si Monsieur, par hasard,
S'avisait de rentrer au quart d'heure trop tard,
C'étaient des pleurs, des cris! Aussi, par bonté d'âme,
Martin restait fidèle aux tours de Notre-Dame.
Un seul jour (et le fait n'est pas bien éclairci),
Il s'éloigna, dit-on, jusqu'à Montmorency ;
Mais il se promit bien, rentré dans son ménage,
De ne plus entreprendre un aussi long voyage.
Un jour que sur les quais du faubourg Saint-Germain
Martin se promenait, une canne à la main,
Une chaise roulante auprès de lui s'arrête :
Il voit par la portière avancer une tête
Qu'il reconnaît soudain... » Bougainville, c'est toi!
» Je te retrouve, ami! quel heureux jour pour moi!
» Après plus de cinq ans! descends, que je t'embrasse!...
» — Je ne puis... près de moi viens plutôt prendre place;
» Tu seras mieux, je pense, assis à mon côté.
» — Volontiers!... » Et Martin est à peine monté
Que les chevaux soudain, redoublant de vitesse,
Partent au grand galop sous le fouet qui les presse.
Martin, troublé, s'écrie : « Où vont-ils me mener?
» — A Versailles...—A Versailles!...—Où je vais déjeuner.
» Tu verras ce palais que le luxe décore :
» L'ombre du grand Louis y semble errer encore.
» Arrivé récemment des bords américains,
» J'apporte aux pieds d'un roi des vœux républicains.
» Et je vais, des combats en quittant la carrière,
» Embrasser d'un mari la vie aventurière. »
On arrive ; on déjeune; on se rend à la cour.
Martin regarde, admire et parle de retour.
Les trésors qu'à ses yeux ce beau séjour étale
Sont pour lui sans attrait loin de sa capitale :
Mais Bougainville... « Allons, il faut nous dépêcher,
» C'est à Chartres ce soir que nous devons coucher.
» — A Chartres! — Oui vraiment. — Quelle plaisanterie!
» — Non : d'excellents pâtés Chartres est la patrie.
» Il me faut un convive, et j'ai compté sur toi.
» — Je ne puis. — A Paris retourne donc sans moi!
» — Si ce soir au logis je n'allais pas paraître,
» Que deviendrait Jacintha? Elle en mourrait!—Peut-être,
» Et même, dès demain, je serais peu surpris
» Que le bruit de ta mort circulât dans Paris.
» Tes héritiers charmés vont se croire plus riches ;
» Et Jacintha, courant aux Petites-Affiches,
» Te fera réclamer comme un objet perdu.
» Puis quand tu reviendras, on sera confondu :
» Paris, pendant un mois, rira de l'aventure...
» Me laisseras-tu seul remonter en voiture?
» Nous avons tous les deux beaucoup à raconter.
» Rien n'est tel qu'un ami pour savoir écouter.
» Par ton esprit malin, toi, tu me feras rire
» Aux dépens des mignons qui se mêlent d'écrire ;
» Et moi, je te dirai les combats, les dangers
» Qui retenaient mes pas sur des bords étrangers.
» Nous jouirons enfin du plaisir d'être ensemble :
» Est-il à ce bonheur un bonheur qui ressemble?
» Partons .. l'heure s'avance et les chevaux sont mis. »
Chartres vit le soir même arriver nos amis;
Mais Martin, effrayé de son propre courage,
Parla de son retour pendant tout le voyage.
Et la nuit, un doux rêve égarant ses esprits,
Il se croyait déjà revenu dans Paris,
Quand soudain Bougainville en sursaut le réveille,
Et le mot de départ résonne à son oreille.
Martin l'entend, se lève, et dormant à demi,
Dans la chaise s'élance auprès de son ami.
On part : bientôt le jour qui commence à paraître
Lui montre des chemins qu'il cherche à reconnaître.
On sort les vastes champs, qui, la veille à ses yeux,
Étaient des moissons les trésors précieux?
Il voit des prés, des bois; il s'étonne, il s'écrie :
» Cher Bougainville, où donc allons-nous, je te prie?
» — A Brest. — Comment, à Brest! — Oui, par ordre du roi.
» — A Brest! répète encor Martin saisi d'effroi.
» — Eh! sans doute, un marin ne connaît pas d'obstacles
» Je veux te faire voir le plus beau des spectacles :
» La mer, la vaste mer! tu seras enchanté
» De l'aspect imposant de son immensité.
» Laisse là ton Paris, où l'on respire à peine,
» Des méchants et des sots triste et brillant domaine.
» L'Océan aujourd'hui t'appelle sur ses bords :
» Quand tu verras, ami, le premier de nos ports,
» Ton Paris n'aura plus qu'une gloire usurpée :
» Brest aisément peut faire oublier la Râpée. »
Martin de ces raisons fut d'abord peu touché,
Mais, peut-être en secret, ne fut-il pas fâché
Qu'un peu de violence entraînât sa paresse.
Et, d'ailleurs d'un ami que ne peut la tendresse?
Tel fut l'heureux pouvoir des soins de l'amitié,
Qu'avant de toucher Brest, Paris fut oublié.
Il arrive : il naît naître une joie imprévue
A l'aspect de ces flots où s'égare sa vue.
Ces vaisseaux dans le port balancés mollement,
Ces chants des matelots, ce bruit, ce mouvement,
Tout l'étonne, l'enchante : il ne peut se défendre
D'un désir inquiet qu'il a peine à comprendre.
Il court à Bougainville : « Avant de nous quitter,
» Ami, sur ton vaisseau permets-moi de monter. »
Tout est bientôt d'accord. Martin gaîment s'élance
Sur le canot léger que la vague balance.
Déjà sur le navire il monte, il est monté,
Et tandis qu'il parcourt ce palais enchanté,
Au souffle du zéphyr la voile se déploie,
Du navire et du port partent des cris de joie.
Martin regarde, et voit la terre s'éloigner...
« A Versailles, ami, tu venais déjeuner,
» Dit Bougainville; eh bien! si le ciel nous seconde,
» Tu feras avec moi...—Quel donc?—Le tour du monde.»

ED. MENNECKET.

COMPOSITIONS TIRÉES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

Monologue de Philippe-Auguste, après la victoire de Bouvines.

... Dans ce monologue, Philippe-Auguste s'applaudit des résultats de la bataille de Bouvines : l'Angleterre et l'Empire humiliés, les vassaux rebelles réduits, la féodalité brisée et organisée en conseil national, sous l'autorité immédiate de la royauté. — Le domaine de la couronne continuera à s'agrandir, aux dépens de l'Angleterre et de ses alliés; les villes seront embellies et fortifiées; l'instruction publique sera favorisée, le commerce et l'industrie fleuriront; un esprit national se formera, parce que le peuple sera heureux, et le nom de Philippe-Auguste passera à la postérité.

Dieu soit loué! La monarchie est sauvée, et l'autorité royale assise sur des bases désormais inébranlables. — La victoire de Bouvines a ouvert à la France un long avenir de grandeur et de prospérité, — J'ai humilié l'Angleterre, l'Empire et mes vassaux rebelles. Ils avaient projeté le partage de mon royaume, et les voilà, les uns à ma merci, les autres hors d'état, pour longtemps, de me donner des inquiétudes. Je suis libre de marcher à la réalisation de mes desseins.

Digitized by Google

La turbulente féodalité a fait son temps en France. Elle n'épuisera plus ses forces dans des guerres intestines et dévastatrices, qui retenaient le peuple dans la misère et l'abrutissement. Je ferai si bien qu'elle se trouvera organisée en Conseil national, sous mon autorité souveraine, et, loin d'être une menace permanente pour la royauté, elle en deviendra le plus ferme appui. Unité et centralisation, tel sera toujours le but de ma politique et de mes efforts; ce but, je finirai par l'atteindre.

Mais pour cela, j'ai besoin d'élargir encore le domaine de la couronne, que la faiblesse ou l'imprévoyance de mes prédécesseurs a laissé mutiler. Il ne faut pas qu'un vassal puisse se dire plus riche et plus puissant que le roi. Il ne faut pas surtout que l'orgueilleuse Angleterre vienne, quand bon lui semble, prendre ses ébats dans les plus fertiles contrées de la France. Chacun chez soi, chacun à sa place: la nature le veut, et l'ordre général en dépend. Il est nécessaire que ses plus riches provinces continentales passent sous mon sceptre. Je saurai prendre des mesures pour les y amener successivement.

Dans quelques années, les fortifications démantelées par les guerres civiles seront réparées; les villes embellies et ceintes de remparts. Je les mettrai à l'abri des invasions et des pillages, énergiquement protégées par les milices urbaines. Autant de forteresses que de bourgs; autant d'armées que de populations. On est brave quand on défend ses foyers et son bien-être, on est fidèle quand on aime son roi.

Aussi je fais tout pour le bonheur de mon peuple; j'établis des marchés, je construis des ponts et des aqueducs, j'ouvre partout des voies de communication pour les besoins du commerce, affranchi des entraves féodales; je favorise, autant que je le puis, l'agriculture et l'industrie, deux sources intarissables de richesse publique; je m'efforce de faire circuler partout l'aisance et le contentement.

Des écoles, des monastères et des églises surgissent sur tous les points; j'ai même fondé une université, qui deviendra célèbre: la religion, les lettres et les arts policent les mœurs et développent toutes les idées généreuses. La grandeur d'une nation se mesure à la grandeur de ses établissements, comme à la sagesse de ses lois.

Ainsi se formera de lui-même l'esprit national. Je veux que mes sujets soient fiers de porter le nom de Français, et que tous les cœurs battent au nom sacré de *patrie*.

J'ai déjà fait un grand pas dans la voie que je me suis tracée. N'est-ce pas à l'amour de mon peuple et à la bravoure des milices communales que je dois l'éclatante victoire qui déciple mes forces et mon autorité? Devant le patriotisme de mes intrépides volontaires, que sont devenus les cent cinquante mille hommes de la coalition?

Que Dieu m'accorde assez de vie pour achever d'organiser l'administration générale de mon royaume comme je l'entends, et je laisserai à la postérité le souvenir d'un règne aussi populaire que celui de Charlemagne, à mon fils la plus belle couronne de l'Europe, et à mon peuple tous les éléments d'une longue prospérité.

Puisse la Providence divine inspirer et protéger mes successeurs, comme elle m'inspire et me protége!

PETITE CHRONIQUE

Il y a en ce moment, dans ce bon pays de la *gaie science*, des milliers d'écoles où l'on met de côté les gros livres et les indigestes grammaires, pour se préparer au plus innocent des plaisirs. C'est tout simple: après le travail, la récréation; après l'utile, l'agréable. En d'autres termes, on s'apprête à transformer la classe en salle de spectacle pour donner la comédie à ses parents et à toute la ville. Mais ici commencent les difficultés: « Il nous faut quelque chose qui soit tout à la fois bien moral et bien divertissant, où trouverons-nous ce dahlia ou plutôt cet oiseau bleu? »

Pour rien, vous voilà bien embarrassés. Mesdames, envoyez 2 francs en timbres-poste à la librairie Larousse et Boyer, et vous recevrez, *par le retour du courrier*, la *Mort de César*, délicieuse comédie avec musique; et cette *Mort de César* n'a rien de lugubre: on n'y voit pas le moindre poignard, ni la plus petite robe ensanglantée. César est tout simplement un amour de chien... De là du comique et des quiproquo à se pâmer de rire. Messieurs, achetez, toujours moyennant 2 francs, le *Dîner de Pantalon* ou l'*Avocat Patelin*, avec musique; c'est plaisant à dérider Trophonius; en un mot, c'est de feu Micromégas. Et si vous ne voulez pas de musique, eh bien, les *Importuns* sont là, et, pour la première fois, ils arrivent juste à l'heure où l'on a besoin d'eux.

MARFORIO.

ANECDOTE

On lisait devant un homme de lettres un livre excellent, dans lequel il y avait quelqu'une de ses pensées: « Voilà, dit-il, un de mes enfants qui a fait fortune. »

DISTRIBUTIONS DE PRIX

Avis à nos Abonnés

A cette époque de l'année, où l'on se préoccupe des distributions de prix, nous croyons devoir recommander M. Auguste Humbert, qui se distingue d'une manière toute spéciale dans l'organisation de ces solennités.

Auteur de morceaux choisis en prose et en vers, il sait préparer les élèves à les interpréter brillamment, et nous, qui l'avons vu à l'œuvre, nous sommes convaincu que les maîtres et les maîtresses de maisons d'éducation de Paris et des environs nous sauront gré de leur avoir fourni l'occasion de donner à cette grande fête de famille toute la splendeur désirable.

S'adresser au bureau du journal l'*École Normale*.

PARIS. — IMPRIMERIE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Digitized by Google

6e Année — 2e SEMESTRE — 17 JUILLET 1864 — Numéro 38

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

Mode de publication et conditions d'abonnement :

L'*École Normale* paraît tous les dimanches et forme à la fin de l'année deux beaux volumes de 416 pages chacun.

PRIX DE L'ABONNEMENT : pour la France, un an, 10 fr.; six mois 5 fr.; — pour la Suisse et la Belgique, un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.; — pour toute autre destination, 15 fr. par an.

S'adresser : pour la France, à M. Larousse, rue Saint-André-des-Arts, 49, à Paris; — pour la Suisse, à M. Cherbuliez, à Genève; — pour la Belgique, à tous les libraires.

Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du journal doit être adressé à M. PIERRE LAROUSSE, seul propriétaire et seul éditeur de l'*Ecole Normale*.

Un numéro quelconque se vend 50 centimes.

LES DIX PREMIERS VOLUMES SONT EN VENTE. — PRIX DE CHAQUE VOLUME : 5 FRANCS; DEMI-RELIURE : 6 FRANCS 25 CENT.

SOMMAIRE. — Dictées générales. — Nouveaux Exercices intellectuels. — Études syntaxiques. — Les Monographies de l'Histoire, de la Géographie, de la Mythologie, etc. — Traité complet et raisonné d'Analyse grammaticale. — Cours de Philosophie élémentaire. — Dictionnaire des Matières commerciales. — Exercices pour une deuxième année d'Arithmétique. — Enigmes nouvelles. — L'Esprit des grands Écrivains du XIXe siècle. — Anecdotes grammaticales, littéraires, etc. — Petite Correspondance. — Société protectrice des animaux.

PREMIÈRE PARTIE

ENSEIGNEMENT

DICTÉES GÉNÉRALES

Étendue des Terres et des Mers

La terre n'est pas un globe entièrement solide. Les *plus ignorantes gens* savent qu'elle présente à sa surface des lacs, des fleuves, des mers *même*, qui sont *peuplés* d'une foule d'êtres *vivants*. *Quelle* que soit l'immensité de la partie solide de la terre *habitée* par l'homme et d'autres animaux terrestres, elle est de beaucoup plus petite que l'empire des mers; à peine *en* est-elle le quart. Elle est *divisée* en deux parties inégales *appelées l'ancien continent et le nouveau*. Mais les différences que l'on a *remarquées* entre ces deux parties du monde sont *frappantes*. C'est dans l'ancien continent que s'est *répandue* la plus grande partie des hommes, tandis que l'Amérique, *toute vaste qu'elle est*, n'est qu'à *demi* peuplée : elle n'a, en effet, dit-on, que cinquante *millions* d'habitants, tandis que la population de l'ancien monde *s'est élevée* à près de *sept cents* millions. *Quelque* vastes que soient les océans du globe, *aucun* n'a autant d'immensité que le grand océan Pacifique, entre l'Afrique et l'Amérique méridionale : c'est une énorme masse d'eau *s'enroulant* autour du pôle austral et *envoyant* vers le nord des océans partiels, sources de bonheur et de prospérité. Au milieu de ces océans s'élèvent en *mille* endroits différents une multitude d'îles, dont la plupart, *excepté la Nouvelle-Hollande et quelques autres*, ont à peine de *quatre-vingts* à *cent milles* d'étendue.

La Tempête

Avec quelle violence l'air *est agité !* N'entendez-vous pas les vents mugir dans les régions supérieures? Les nuées s'amoncellent. Elles volent avec une rapidité *tout effrayante* et versent sur la terre *mille* torrents impétueux. Que la force des vents est terrible! Ils brisent les plus gros chênes; ils renversent les palais; ils ébranlent la terre jusque dans ses fondements. Hélas! peut-être que dans ce moment *quelque* vaisseau sans défense est *entraîné* dans l'abîme par la violence de la tempête! Au-dessus de lui, la foudre *dévorante* et les vents *déchaînés;* au-dessous, des gouffres *béants*, et *tout* alentour, les vagues *écumantes* de la mer *bouleversée* s'élèvent comme de hautes montagnes. Ah! dans quelle détresse sont les infortunés qui s'y sont *embarqués!* Ils se tordent les mains. Comme ils frémissent à *chaque* vague *menaçant* de les engloutir dans l'abîme! Avant que la fureur de la tempête se *soit apaisée*, il y aura peut-être *deux cents* familles *ruinées* ou *plongées* dans la dernière désolation par la mort de leurs amis, de leurs parents *même*.

Les Naïres

Les Naïres, sur les côtes du Malabar, sont une tribu indoue qui s'est *vouée* à la profession des armes; ils apprennent de très-bonne heure à les manier *avec une habileté, une adresse toutes surprenantes*. A peine les enfants de cette tribu ont-ils la force de

Digitized by Google

marcher, qu'on leur met entre les mains *de petits arcs* et *des flèches proportionnées*, avec lesquels les voyageurs les ont *vus mille* fois s'exercer sur les oiseaux. Dès qu'ils sont *parvenus* à l'âge de *dix ou douze* ans, ils sont *envoyés* dans des écoles publiques, où ils sont *instruits* et *entretenus* gratuitement. Le prince du pays assiste souvent aux jeux de ces enfants, qui, *quelque simulés* qu'ils soient, se sont plus d'une fois *tournés en* batailles sanglantes. A ce sujet, je me souviens qu'en *mil* huit *cent* cinquante, plusieurs officiers de la marine anglaise, se *trouvant* alors dans ces parages, ont été eux-*mêmes témoins*, à Cananor, de ces petites guerres *animées* par la présence du souverain, et dans lesquelles cinq *cents* de ces jeunes garçons ont *combattu avec une adresse et une légèreté vraiment merveilleuses*.

La Nuit

Les feux *colorés* des nuages se sont *éteints* par degrés. Le soir prend paisiblement sa place *accoutumée* au milieu des airs; il calme et adoucit la masse entière de l'atmosphère. Prête à descendre au premier signal, la masse des ombres l'environne. Il ordonne d'abord aux plus légères de s'étendre sur le globe; derrière elles se déroulent doucement celles dont la teinte est un peu plus obscure; elles sont *suivies* par d'autres plus sombres encore; et leurs voiles qu'ont lentement *épaissis* des voiles nouveaux, finissent par envelopper tous les objets et toutes les formes. Les feuilles sont *agitées* par un zéphyr plus frais, *ridant* la surface des eaux, *passant* avec les ombres sur les vastes moissons et *courbant* leurs *mille* épis dans les plaines. Sur toutes les haies et dans tous les sentiers, les vers *luisants*, *allumant* leur phosphore, égayent l'obscurité *naissante*. Le soir enfin cède l'empire du monde à la nuit : elle paraît *enveloppée* d'une mante brune et légère. Une lueur faible et trompeuse, *réfléchie* par la surface imparfaite des objets, ne porte à l'œil que des images confuses; il s'efforce en vain de les saisir; *les bois*, *les villages*, *les ruisseaux*, *les rochers*, *les montagnes même* dont les sommets ont *retenu* longtemps les derniers rayons de la lumière *mourante*, *tout ne présente* plus qu'un vaste tableau, sans couleurs et sans formes *déterminées*.

Les Fleurs

Quelle qu'ait été la prédilection qu'*ont eue* les Grecs pour les fleurs, ils ont toujours *ignoré* l'art de les cultiver. Ils ne les ont pas *embellies*; ils les ont *cueillies* dans les champs, telles que la nature les faisait naître. Les Romains, qui se sont *enrichis* des dépouilles de la Grèce et qui lui ont *pris* jusqu'à son goût pour les fleurs, n'ont pas mieux *connu* la manière de les cultiver, et, *quelque passionnés* qu'on les ait *vus* pour les couronnes, ils se seraient *imaginé* qu'ils s'abaissaient s'ils s'étaient *adonnés* à la culture des fleurs; *toutes pures*, *tout attrayantes* qu'elles soient pour nous, ils les ont *délaissées toutes*, les violettes et les roses *exceptées*. Les Gaulois *mêmes* ont *longtemps ignoré quelles délices* procuraient les fleurs. Chez eux, le jardin, domaine de la mère de famille, n'a *contenu aucune* fleur, *excepté* quelques plantes médicinales ou aromatiques. Mais peu à peu les mœurs se sont *adoucies*, et Charlemagne, *ce foudre de guerre*, a tellement *aimé* les fleurs, que dans un des Capitulaires qu'il a *rédigés*, il a *recommandé* la culture des lis, des roses, des giroflées *même*.

TH. PHILIPIN.

NOUVEAUX EXERCICES INTELLECTUELS

PHRASE A COMMENTER. — La chronologie et la géographie sont les deux yeux de l'histoire.

COMMENTAIRE. — Les événements ne formeraient qu'une masse confuse, si l'historien ne faisait pénétrer la lumière dans ces ténèbres au moyen de deux flambeaux : la géographie, qui nous fait connaître le point précis de notre petit globe qui a été le théâtre d'un fait important, et la chronologie, qui assigne à chaque fait sa date et nous empêche de croire qu'Alexandre ait vécu à la cour de Louis XIV.

⁂

INCONSÉQUENCE A RELEVER. — Sur le boulevard Montmartre, on pouvait entendre tous les soirs, il y quelques années, un homme qui criait à tue-tête pour annoncer sa marchandise : « Achetez, demandez les nouvelles médailles frappées à l'effigie de l'annexion de la Savoie à la France ! »

COMMENTAIRE. — Le brave homme avait sans doute vendu déjà des médailles à l'effigie de plusieurs souverains, et il continuait son commerce sans varier la formule et sans se demander sous quels traits on pourrait représenter en bronze l'annexion d'un pays à un autre.

⁂

ALLUSION HISTORIQUE. — Un honnête homme rougirait de nos jours de poursuivre contre son pays le redressement de ses injures, de compromettre le saint nom de la patrie dans ses représailles, et de faire litière, sous le toit de l'étranger, de toutes les affections du sol natal. Le rôle de Coriolan avait encore de l'éclat, joué par le grand Condé; il était possible encore il y a soixante ans; il ne l'est plus aujourd'hui.

CUVILLIER-FLEURY (*Études*).

COMMENTAIRE. — Marius Coriolan, général romain, s'empara de la ville de Corioles (473 av. J.-C.) et ne voulut d'autre récompense que le surnom de Coriolan. Le peuple, blessé par sa hauteur, lui refusa le consulat. Coriolan, indigné, se mit à la tête du parti de la noblesse, et empêcha les distributions gratuites de blé. Une sédition éclate, et le sénat est obligé d'abandonner Coriolan au jugement du peuple, qui l'exile. Décidé à se venger, il se retire chez les Volsques, se met à leur tête, et, ravageant tout le Latium, s'avance jusque sous les murs de Rome. La ville, remplie de terreur, lui envoie plusieurs députations qu'il refuse d'écouter. Il ne se rend qu'aux prières de sa mère, Véturie, et de sa femme, Volumnie, et s'éloigne enfin de Rome avec son armée.

P. L.

Digitized by Google

ÉTUDES SYNTAXIQUES

Du Participe

142. Quand un participe est employé pour tenir lieu d'un temps de l'indicatif précédé de *comme*, *quand*, *après que*, etc., il doit toujours avoir un sujet qui lui appartienne en propre, ou se rapporter au sujet même de la proposition par rapport à laquelle il exprime incidemment une circonstance de cause ou de temps. Il peut aussi quelquefois se rapporter à un complément placé dans la proposition qui le suit, pourvu que ce rapport ne soit pas équivoque : *La mer étant salée, ses eaux ne peuvent apaiser la soif. N'ayant point trouvé mon frère chez lui, je pensai qu'il rentrerait bientôt, et je résolus de l'attendre.*

Mais il serait peu correct de dire : *N'ayant point trouvé mon frère chez lui, son absence me causa beaucoup d'inquiétude*, parce que *ayant trouvé* n'a point de sujet exprimé et ne se rapporte pas au mot *absence*, qui est le sujet de la proposition principale.

143. Un mot verbal (1) terminé par le son *ant* est participe présent et invariable dans les cinq cas suivants : 1° Quand il a un complément direct et qu'il n'est pas employé substantivement ; 2° quand il est précédé de la préposition *en* et qu'il désigne un fait, et non les personnes ou les choses auxquelles ce fait est attribué; 3° quand il est précédé de la négation *ne;* 4° quand il équivaut à un temps de l'indicatif précédé de *comme, lorsque, après que*, etc.; 5° quand il a exactement la même signification qui suit le verbe dans toutes les parties de sa conjugaison, et cela peut souvent se reconnaître par la nature des compléments indirects ou adverbiaux, lorsqu'il y en a. Ce dernier cas est tellement général qu'il renferme rigoureusement les quatre précédents; mais il exige un sentiment très-fin des nuances qui peuvent modifier le sens des mots, tandis que les autres sont d'une application très-facile. Exemples : *Une mère instruisant sa fille;* il y a le complément direct *fille*. *Les ouvriers chantaient en travaillant;* il y a la préposition *en*. *Des hommes toujours sérieux et ne riant jamais;* il y a la négation *ne*. *La lune brillant dans son plein, nous pûmes reconnaître la route;* c'est-à-dire, comme la lune brillait. *Voyez-vous ces drapeaux flottant sur nos têtes?* ils flottent, on les voit flotter.

Disant est toujours invariable dans *soi-disant*, et ce n'est peut-être qu'une application particulière du quatrième cas de la règle actuelle. On écrit *de soi-disant docteurs, une soi-disant princesse*, parce que cela signifie : des hommes qui sont docteurs, une femme qui est princesse *d'après ce qu'ils disent de soi*.

144. Le mot verbal terminé par le son *ant* est adjectif et variable dans les trois cas suivants : 1° Quand il n'a pas de complément direct, quoique le verbe duquel il dérive en ait toujours un dans les circonstances analogues; 2° quand il est pris dans un sens qui permet de l'appliquer à un temps antérieur ou postérieur à l'action même que ce sens suppose; 3° quand il représente les personnes ou les choses sous le point de vue d'une manière d'être analogue ou opposée à d'autres manières d'être habituellement marquées par des adjectifs ordinaires ou par des participes passés; 4° quand il n'a pas exactement la même signification qui suit le verbe dans toutes les formes de sa conjugaison, quand l'action exprimée par ce verbe s'efface, se prolonge, devient plus passive, se modifie, en un mot, d'une manière quelconque (ce cas renferme rigoureusement les trois précédents); 5° enfin quand, venant d'un verbe qui a deux significations presque opposées, dont l'une est plus passive que l'autre, il se rapporte au sens le plus passif. Exemples : *La campagne environnante était couverte des plus riches moissons; environnante* n'a pas de complément direct, et pourtant le verbe *environner* en a toujours un. *Dans une loterie, le nombre des numéros gagnants est toujours relativement très-petit;* ces numéros peuvent s'appeler *gagnants* avant et après le moment du tirage, de sorte qu'ici *gagnants* peut également signifier *qui gagneront, qui gagnent*, ou *qui ont gagné*. *Voyez-vous comme la lune est brillante*, opposé à *pâle, cachée par les nuages*. *Il faut punir les enfants désobéissants*, analogue à *menteurs, obstinés*, opposé à *dociles*. *Les vestales qui avaient violé leurs vœux étaient enterrées vivantes*, opposé à *mortes*. *Je vais m'occuper, toute affaire cessante, de la commission dont vous me chargez*, cela ne signifie pas que toute affaire cessera, mais plutôt que toute affaire sera négligée, sera momentanément laissée de côté (1). *Sa chemise était toute dégouttante de sueur;* le verbe *dégoutter* se dit d'un liquide qui tombe goutte à goutte, mais il se dit aussi de l'objet d'où ce liquide tombe par gouttes, et alors cet objet souffre l'action plutôt qu'il ne la fait lui-même, et c'est évidemment dans ce dernier sens qu'est pris ici *dégouttante*.

145. Le mot verbal terminé par le son *ant* est toujours variable quand il est employé substantivement : *Tous les assistants paraissaient émus. Le mouvement des eaux se transforme en courants réguliers;* la préposition *en* n'empêche pas *courants* de varier. *Les ayants-cause; ayants* varie quoiqu'il ait un complément direct.

146. Quelquefois l'adjectif ou le substantif verbal en *ant* diffère un peu du participe présent par son orthographe. *Adhérent, affluent, différent, équivalent, excellent, président* et *résident* (substantif) prennent un *e* au lieu d'un *a*. *Abstergent, convergent, détergent, divergent* perdent un *a*. *Convaincant, fabricant, suffocant, vacant* changent *qu* en *c*. *Fringant, extravagant, fatigant, intrigant* perdent un *u* après le *g*.

EXERCICE

Les élèves copieront les phrases suivantes, en choisissant dans chaque parenthèse une des manières de s'exprimer qui sont séparées par une virgule, ou en faisant ce qui est indiqué par des mots en italique.

Ne comprenant pas les propositions qu'on me fai-

(1) Il faut entendre par un mot verbal celui qui tire d'un verbe sa racine et sa signification.

(1) Remarquez que *cessant* serait participe présent et invariable si l'on disait : *Je vais remplir votre commission, toute autre affaire cessant de m'occuper*, parce qu'alors on ne s'écarterait pas du sens ordinaire du verbe *cesser*.

Digitized by Google

sait, (n'était-il pas raisonnable de, ne devais-je pas raisonnablement) demander des explications?

A peine arrivés, on nous dit qu'il fallait repartir. *Corriger s'il y a quelque faute.*

Deux énormes chiens, (suivant, suivants) leur maître partout, tenaient en respect ses ennemis, dont il connaissait les mauvais desseins.

Ma grand'mère était une très-bonne femme, (obligeant, obligeante) ses amis avec un empressement et un désintéressement rares, et se (faisant, faisante) aimer de tout le monde.

Les vieux chênes, (dominant, dominants) les autres arbres par l'élévation de leur cime, semblaient n'avoir rien à craindre des efforts du vent.

Les Parthes lançaient des flèches en (fuyant, fuyants), et, comme ils tiraient de l'arc avec une adresse merveilleuse, leurs ennemis n'osaient les poursuivre après les avoir vaincus.

Dans les éclipses de lune, certains sauvages, persuadés que cet astre est alors mordu par un grand dragon, s'efforcent d'effrayer le dragon en (frappant, frappants) à coups redoublés sur leurs tambours.

Ma petite sœur s'est piqué le doigt en (perçant, perçante) un cahier qu'elle voulait coudre.

Les pauvres mortels souffrent en (naissant, naissants), ils souffrent à toutes les époques de la vie, et c'est la souffrance qui les fait mourir.

On ne vit jamais de pareils soldats, (ne buvant et ne fumant, ne buvants et ne fumants) jamais, doux comme des femmes, et pourtant courageux comme des lions.

Il prétendait opposer à ses ennemis une armée formidable; mais cette armée, (n'existant, n'existante) que dans son imagination, n'était pas difficile à vaincre.

La plupart des hommes, (ne songeant, ne songeants) qu'au présent, se laissent aller avec indifférence au cours des événements.

Certains moucherons, (ne vivant, ne vivants) qu'un seul jour, ont reçu le nom d'éphémères.

Les froids (commençant, commençants) de bonne heure, on pouvait espérer qu'ils finiraient plus tôt et que le printemps ne serait pas tardif.

Les fonctions électives (dépendant, dépendantes) entièrement du libre choix des citoyens, il est presque impossible que ceux qui y sont appelés ne cherchent pas à faire ce qui est utile au plus grand nombre.

De (soi-disant, soi-disants) beaux esprits affectent de décrier les poètes qui restent fidèles aux traditions classiques.

Les ouvriers (travaillant, travaillants) dans le même atelier se tutoient presque toujours.

Les orateurs chrétiens, (parlant, parlants) au nom de Dieu, peuvent dire aux rois des vérités qui les blesseraient dans toute autre bouche.

Ne nous lions jamais qu'avec des hommes (pensant et vivant, pensants et vivants) comme nous: l'amitié ne peut être solide quand il n'y a rien de commun dans les goûts ni dans les habitudes.

Les animaux, (vivant, vivants) d'une manière plus conforme à la nature, doivent être sujets à moins de maux physiques que nous.

La jeune fille s'avançait en souriant; ses beaux cheveux, (flottant, flottants) négligemment sur ses épaules, attiraient tous les regards.

Il y a des serpents qui savent monter jusqu'au sommet des plus grands arbres : c'est ainsi que, (rampant, rampants) toujours, des hommes qui n'ont aucun mérite réel parviennent souvent aux plus hautes dignités.

On vous demandera raison des mots (insultant, insultants) que vous leur avez jetés à la face.

Les lois de ce pays ne sont point sanguinaires; mais elles sont tellement (réprimant, réprimantes) qu'elles détruisent toute liberté.

Les instruments (tranchant, tranchants) sont ordinairement d'acier; il en est de même de ceux qui percent, comme les aiguilles ou les bonnes alènes.

Un oiseau, un insecte, sont des êtres (vivant, vivants) et sensibles comme nous; il ne faut donc pas leur infliger d'inutiles souffrances.

Les fruits acides sont plus (rafraîchissant, rafraîchissants) que les fruits sucrés.

Pleurante après son char, vous vouliez qu'on me voie...

Expliquer pourquoi la variabilité du mot pleurante *rend plus touchante la plainte d'Andromaque, dans ce vers de Racine.*

Au lieu de rester renfermé dans les murs d'une grande ville, que n'aliez-vous passer l'été au milieu d'une riante campagne? *Dire à quels adjectifs* riante *est analogue et à quels autres il est opposé.*

Les angles (rentrants, rentrant) ont leur sommet tourné vers l'intérieur de la figure; les angles (saillants, saillant) l'ont en dehors.

Les revenus de l'Etat ne seraient pas suffisants — Les revenus de l'Etat ne suffiraient pas, pour nourrir tous les paresseux qui se diraient sans travail. *Dire en quoi ces deux manières de s'exprimer diffèrent par le sens* (1).

L'observateur habile distingue, dans les jeux de la plus tendre enfance, les germes (naissant, naissants) des qualités et des défauts de l'âge mûr.

Nous ne connaissons plus la lèpre. C'était une gale virulente, commune dans une terre (brûlant, brûlante), chez des peuples alors (errant, errants) dans des déserts et privés de toutes les commodités de la vie qui servent à prévenir cette maladie (dégoûtant, dégoûtante) (2).

Nos (commerçant, commerçants) ne songent guère à l'intérêt général; pourvu qu'ils fassent de bonnes affaires, ils ne s'inquiètent guère du reste.

Le parterre est quelquefois bien sévère pour une pauvre (débutant, débutante), qui aurait tant besoin de rencontrer un peu d'indulgence!

Le bitume, amolli par la chaleur du soleil, fléchit sous les pieds des (passant, passants), qui y laissent l'empreinte de leurs chaussures.

(1) Quand on emploie le verbe *ne suffiraient pas*, on fait penser plus directement à un besoin immédiat, à une distribution d'argent devenue nécessaire. L'emploi de l'adjectif verbal, au contraire, ne montre cette distribution que comme une supposition beaucoup plus éloignée.

(2) Cette phrase renferme trois mots en *ant*, et très-probablement les élèves les feront tous varier. Cependant il y en a un qu'on pourrait laisser invariable. Il ne serait pas inutile de leur demander lequel, et pour quelle raison.

Digitized by Google

Quand une révolution fait descendre un roi du trône, il se trouve toujours des (prétendant, prétendants) tout prêts à prendre sa place, si le peuple consent à les laisser faire.

L'ambition des Carthaginois (croissant, croissante) avec leurs richesses, de marchands ils devinrent (conquérant, conquérants).

Si la monotonie est un défaut (fatigant, fatiguant), c'est surtout dans les ouvrages d'esprit.

Notre général, voyant que les ennemis avaient l'avantage du nombre, résolut de les affaiblir en les (fatigant, fatiguant) par des attaques partielles fréquemment renouvelées.

Je vous donnerai des preuves tellement (convainquant, convainquantes, convaincantes), que tous vos doutes seront dissipés.

Vos raisonnements ne me (convainquant, convainquants, convaincant) pas d'une manière complète, je ne puis rien vous promettre, sinon que je réfléchirai encore.

Il n'y a que les petits esprits qui cherchent à réussir en (intrigant, intriguant); les hommes d'un vrai mérite ne veulent devoir leur succès qu'à l'utilité ou à la beauté de leurs ouvrages.

Les dignités et les honneurs relèvent quelquefois, aux yeux de son siècle, la médiocrité (intriguant, intriguante, intrigante) ou heureuse, mais ne font jamais illusion aux siècles (suivant, suivants).

J'étais très-fatigué, parce que j'avais beaucoup marché le jour (précédant, précédent).

Un escadron de lanciers, (précédant, précédent) la voiture du prince, dispersait la foule et frayait un passage.

P. BOISSIÈRE.

MÉTHODE LEXICOLOGIQUE

LES MONOGRAPHIES

DE L'HISTOIRE, DE LA GÉOGRAPHIE, DE LA MYTHOLOGIE de la Littérature et des Arts

PROFESSIONS

Nous donnons deux listes alphabétiques, l'une pour les personnages, l'autre pour les professions. Les élèves, en conservant l'ordre des personnages, distribueront les mots de la seconde colonne de manière à suivre partout la vérité de fait.

Adam Billault	acrobate.
Barbin	acteur comique.
Bernard Palissy	acteur tragique.
Blanchard (madame)	aéronaute.
Boisrude	arboriculteur.
Boucingo	argentier.
Boule	athlète.
Bradel	avocat.
Bridaine (le P.)	barbier.
Callot	bateleur.
Cathelineau	boucher.
Clairon (Mlle)	bouffon.
Cléry	brasseur.
Comte	cantatrice.
Elzévir (Louis)	chanteur.
Figaro	charpentier.
Francœur	comédienne.
Franklin	cordonnier.
Gobelin	cuisinier.
Guénaud	danseur.
Jacques Cœur	ébéniste.
Jean de Leyde	épicier.
Joseph (saint)	filateur.
Josse (monsieur)	financier.
La Quintinie	fou de roi.
Legendre (1793)	gladiateur.
Le Rebours	graveur.
Loyal (monsieur)	huissier.
Malibran (madame)	imprimeur.
Mars (Mlle)	laitière.
Masaniello	libraire.
Mignot	limonadier.
Milon de Crotone	luthier.
Nourrit	marchand de vin.
Parrhasius	mécanicien.
Patelin	médecin.
Perretie	menuisier.
Praxitèle	missionnaire.
Procope	opticien.
Reboul	orfèvre.
Richard-Lenoir	pâtissier.
Roscins	pêcheur.
Samuel Bernard	peintre.
Santerre	potier de terre.
Saqui (madame)	prestidigitateur.
Simon	relieur.
Spartacus	sacristain.
Stradivarius	sculpteur.
Tabarin	tailleur.
Talma	teinturier.
Triboulet	tisserand.
Vatel	tragédienne.
Vaucanson	typographe.
Vestris	valet de chambre.

CORRIGÉ DU DEVOIR

Adam Billault	menuisier (1).
Barbin	libraire (2).
Bernard Palissy	potier de terre (3).
Madame Blanchard	aéronaute (4).
Boisrude	sacristain (5).
Boucingo	marchand de vin (6).
Boule	ébéniste (7).
Bradel	relieur (8).
Le P. Bridaine	missionnaire (9).
Callot	graveur (10).
Cathelineau	tisserand (11).
Mlle Clairon	tragédienne (12).
Cléry	valet de chambre (13).
Comte	prestidigitateur (14).
Elzévir (Louis)	imprimeur (15).
Figaro	barbier (16).
Francœur	épicier (17).
Franklin	typographe (18).
Gobelin	teinturier (19)
Guénaud	médecin (20).

Digitized by Google

Jacques Cœur.	argentier (21).
Jean de Leyde.....	tailleur (22).
Joseph (saint).....	charpentier (23).
M. Josse.....	orfèvre (24).
La Quintinie.....	arboriculteur (25).
Legendre.....	boucher (26).
Le Rebours.....	opticien (27).
M. Loyal.....	huissier (28).
Mme Malibran.....	cantatrice (29).
Mlle Mars.....	comédienne (30).
Masaniello.....	pêcheur (31).
Mignot.....	pâtissier (32).
Milon de Crotone.....	athlète (33).
Nourrit.....	chanteur (34).
Parrhasius.....	peintre (35).
Praxitèle.....	sculpteur (36).
Procope.....	limonadier (37).
Reboul.....	boulanger (38).
Richard-Lenoir	filateur (39).
Roscius.....	acteur comique (40).
Samuel Bernard.....	financier (41).
Santerre.....	brasseur (42).
Mme Saqui.....	acrobate (43).
Simon.....	cordonnier (44).
Spartacus.....	gladiateur (45).
Stradivarius.....	luthier (46).
Tabarin.....	bateleur (47).
Talma.....	acteur tragique (48).
Triboulet.....	bouffon (49).
Vatel.....	cuisinier (50).
Vaucanson.....	mécanicien (51).
Vestris.....	danseur (52).

NOTES EXPLICATIVES

(1) ADAM BILLAUT, ou *maître Adam*, artisan et poète, connu sous le nom de *menuisier de Nevers* et surnommé le *Virgile du rabot*, vivait sous Louis XIII. Le contraste de son talent et de son état lui fit, de son temps, une sorte de réputation. Richelieu lui accorda une pension, le grand Condé le protégea et Corneille l'encouragea par des éloges. Ses *Chevilles* et son *Vilebrequin* obtinrent un grand succès. Cette chanson pleine de verve,

Aussitôt que la lumière
Vient redorer nos coteaux...

dérobera toujours son nom à l'oubli.

(2) BARBIN, le plus célèbre libraire du dix-septième siècle, dont l'établissement était situé au Palais-de-Justice, sur le deuxième perron de l'escalier de la Sainte-Chapelle. Il était le libraire de Boileau, comme celui-ci le fait entendre lui-même dans sa dixième épître, en parlant à ses vers :

Et déjà chez Barbin, ambitieux libelles,
Vous brûlez d'étaler vos feuilles criminelles.

Molière le cite également dans *les Femmes savantes*, acte III, scène V :

VADIUS.

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

TRISSOTIN.

Eh bien, nous nous verrons seul à seul chez Barbin.

(3) BERNARD PALISSY, grand savant et grand artiste, sous le titre modeste *d'ouvrier de terre* qu'il se donnait lui-même, né vers 1510, mort en 1589. Pauvre et sans éducation, mais doué d'un caractère persévérant et animé de la passion des découvertes, il fut l'artisan de sa fortune. Il entreprit de découvrir le secret des émaux italiens, et rien ne put l'arrêter dans ses essais : il travailla pendant vingt-cinq ans sans relâche et sans se décourager; amaigri par la faim, ruiné par la maladie, brisé par la calomnie et l'ingratitude, il éleva son courage au-dessus des misères et des passions humaines. Soupçonné de faire de la fausse monnaie, honni par ses voisins, méconnu par sa propre famille, qui était dans la plus profonde misère, et qui lui reprochait de ne point se livrer à des travaux utiles; brûlant jusqu'à ses meubles et jusqu'au plancher de sa maison pour chauffer son four dans une expérience suprême; telles sont les rudes épreuves qu'il eut à supporter pour arriver au succès qu'entrevoyait son génie. Grâce à ses procédés, la terre reçut entre ses mains des formes variées, de riches et gracieux modelages; et couverte d'un émail incorruptible, revêtue des plus vives couleurs, elle servit à parer les buffets des grands, à orner les jardins et les châteaux des rois.

Bernard Palissy fut encore le géologue le plus distingué de son temps. Appelé à Paris par Henri II, qui lui fit donner un logement aux Tuileries, il y ouvrit, en 1575, un cours de géologie, en présence des savants et des personnages les plus illustres. Le premier en France il émit l'opinion, devenue populaire depuis, du séjour des mers sur notre continent, s'appuyant sur sa propre investigation, et excitant la surprise de ses auditeurs en leur montant sous les yeux des fragments pétrifiés avec l'empreinte, et, pour ainsi dire, les débris de poissons marins.

Palissy mourut à la Bastille, où il avait été envoyé après la Saint-Barthélemy. Il était calviniste, et il résista courageusement aux instances de Charles IX lui-même, qui l'engageait à changer de religion.

(4) BLANCHARD (madame), femme de l'aéronaute de ce nom, intrépide aéronaute elle-même, périt victime de son imprudence lors de sa soixante-septième ascension. Le 6 juillet 1819, à l'ancien Tivoli de Paris, elle s'éleva dans une nacelle brillamment illuminée, d'où elle lançait des fusées romaines; le feu prit à son ballon, et elle se brisa dans sa chute en tombant sur le toit d'une maison du quartier de la Chaussée-d'Antin.

(5) BOISSIÈRE, un des personnages que Boileau met en scène dans son poème du *Lutrin*, où il lui donne l'emploi de sacristain, et qui se distingue entre tous les combattants dans la lutte héroï-comique qui remplit le cinquième chant.

(6) BONCINGO, fameux marchand de vin de Paris, cité par Boileau :

Mais hier il m'aborde, et, me serrant la main :
« Ah! monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends demain.
N'y manquez pas, au moins : j'ai quatorze bouteilles
D'un vin vieux ... Boncingo n'en a point de pareilles. »

(7) BOULE, le plus célèbre des ébénistes modernes, né en 1642, mort en 1732. Il éleva à la hauteur d'un art ce qui semblait ne devoir être jamais qu'un métier. Aucun autre avant lui n'avait su combiner avec autant de diversité, d'effet et de bonheur, les différents bois des îles, de l'Inde et du Brésil; jamais on n'avait su employer comme lui le cuivre, l'or, l'argent, le bronze et l'ivoire. Il figurait dans ses ouvrages toutes les espèces d'animaux, de fruits, de coquillages, de fleurs. Toujours avec les seuls éléments de l'ébénisterie, il composait des tableaux dans lesquels étaient représentés des sujets d'histoire, de batailles, de chasses et de paysages. Son nom qui n'était, il y a peu de temps encore, connu que des antiquaires et des érudits, se popularise chaque jour de plus en plus, et ses meubles sont avidement recherchés par les amateurs, surtout par les Anglais.

(8) BRADEL, relieur français, a laissé son nom à une sorte de cartonnage qui consiste à laisser intacte la marge du livre. La plupart des ouvrages reliés d'après son système sont affectés aux récompenses que l'on donne aux distributions de prix.

(9) BRIDAINE (le Père), célèbre missionnaire, né en 1701, mort en 1767. Doué d'une grande facilité d'élocution, d'une imagination vive, d'une sensibilité profonde, il s'abandonnait avec succès aux inspirations du moment. Il avait un si puissant et si heureux organe, qu'il rendait croyables tous les prodiges que l'histoire nous raconte de la déclamation des anciens, et il se faisait aussi aisément entendre de dix mille personnes en plein air que s'il eût parlé sous la voûte du temple le plus sonore. Maury nous a conservé l'admirable exorde du sermon sur l'éternité, que Bridaine improvisa dans l'église de Saint-Sulpice à Paris. Toutefois, il faut reconnaître qu'il n'a pas toujours été aussi heureux; s'embarrassant peu de choisir les mots pour l'expression de sa pensée, il tombait souvent dans le grotesque et le trivial. Son art consistait principalement à captiver et à soutenir l'attention par l'attrait de la nouveauté et de l'imprévu, et nul n'a possédé à un si haut point le rare talent de s'emparer d'une multitude assemblée.

(10) CALLOT, célèbre graveur, né à Nancy en 1563, mort en 1635, appartenait à une famille noble qui combattit longtemps la vocation irrésistible qu'il manifesta dès l'enfance pour l'art du dessin. Parti deux fois en Italie contre la volonté paternelle, il obtint enfin son agrément pour un troisième voyage, et se rendit

Digitized by Google

à Florence, où le grand-duc Côme II le fixa près de sa personne. Après la mort de ce protecteur éclairé des arts, Callot revint dans sa patrie. Louis XIII, ayant pris Nancy en 1631, fit venir le grand artiste et lui ordonna de lever le plan du siége de cette ville, mais Callot le supplia de dispenser un Lorrain de peindre les malheurs de sa patrie, et comme un courtisan disait avec colère : « Ou saura bien vous y contraindre ! — Plutôt me couper le pouce avec les dents, répondit Callot, que de faire quelque chose contre mon honneur et mon pays ! » Et l'on ajoute que le roi se contenta de répondre : « Le duc de Lorraine est bien heureux d'avoir des sujets aussi fidèles. »

L'œuvre de Callot est immense, car on y compte plus de quinze cents pièces. Ce qui forme le caractère principal de cet artiste, c'est sa finesse exquise à saisir l'a-propos et le côté plaisant des objets, même les plus austères, pour nous exciter à rire. Il excelle dans les sujets qui demandent de la verve et de la gaîté, et son imagination originale n'est pas sans ressemblance avec celle de Rabelais. Chacun sait que le nom de Callot est devenu comme le prototype d'un style; que cette expression : *figure à la Callot*, est désormais une expression proverbiale et populaire.

A livre ouvert, le chapier en lunettes
Vient entonner : un groupe de mazettes
Très-gravement poursuit ce chant fallot,
Concert grotesque, et digne de Callot.
GRESSET, *Lutrin vivant*.

(11) CATHELINEAU, général vendéen, exercait, avant la grande insurrection des provinces de l'ouest la profession de marchand de laine ou de tisserand. Sans instruction, muni d'un esprit droit et juste, il avait la première qualité d'un général, vainqueur ou vaincu, celle de ne se reposer jamais. Au mois de mars 1793, les jeunes recrues du bourg de Saint-Florent ayant refusé de se soumettre à la loi sur la conscription, Cathelineau, quoique marié et père de famille, les poussa à une révolte déclarée. Il se mit à leur tête, prit Jallais, Chemillé, Chollet et servit ensuite sous les ordres de Bonchamp et de d'Elbée. Nommé général en chef de l'armée vendéenne, il résolut de s'emparer de Nantes; mais à l'attaque de cette ville, le 29 juin 1793, il tomba grièvement blessé d'un coup de feu à l'épaule. Ses soldats, qui l'avaient cru invulnérable, poussèrent à cette vue des cris de désespoir et se retirèrent en désordre. Il mourut quelques jours après à Saint-Florent. Les paysans l'avaient surnommé le *saint de l'Anjou*, à cause de sa piété extraordinaire.

(12) CLAIRON (Hippolyte), célèbre tragédienne, née en 1723, morte en 1803, débuta dans les rôles de soubrette à la Comédie italienne, n'ayant pas encore treize ans accomplis. Elle joua ensuite dans plusieurs villes de province, revint à Paris pour chanter à l'Opéra et trouva ruïne sa véritable place au Théâtre-Français, où elle débuta en 1748, dans le rôle de Phèdre. Il lui fallut peu de temps pour se placer au premier rang des actrices de cette époque, et pour se faire des admirateurs passionnés, qui la défendirent contre les nombreuses attaques dont le talent est toujours l'objet. Elle devait moins à la nature qu'à l'étude et à l'art, dont son jeu était la perfection, et l'on disait d'elle ce que Boileau a si bien exprimé dans son poëme de la *Déclamation théâtrale* :

Tout, jusqu'à l'art, chez elle, a de la vérité.

Presque tous les auteurs tragiques de ce temps, Dubelloy, Sauvin, Marmontel, eurent de grandes obligations à son talent; Voltaire lui attribuait ses plus brillants succès. Mlle Clairon quitta la scène, à peine âgée de quarante-deux ans, à la suite de tracasseries de coulisses, et renonça pour toujours à un art qui lui promettait encore tant de gloire. C'est à elle qu'à été donné le nom si connu de *Frétillon*.

(13) CLÉRY, valet de chambre de Louis XVI, s'est illustré par son dévoûment envers son malheureux maître, dont il fut l'unique serviteur à la prison du Temple, et qui lui témoigna dans son testament la satisfaction des services qu'il en avait reçus. Après le 21 janvier, Cléry resta prisonnier jusqu'au 9 thermidor, puis il alla rejoindre la famille royale; il mourut près de Vienne, en 1809. Une médaille frappée en son honneur sous la Restauration fait partie de la *Galerie de la Fidélité*. En 1798, Louis XVIII écrivit de sa main à Cléry pour le remercier, et le nomma chevalier de l'ordre de Saint-Louis; en 1817, ce prince accorda à Mme Cléry, l'une de ses deux filles, des lettres de noblesse.

On doit à Cléry le *Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple pendant la captivité de Louis XVI, roi de France*.

(14) COMTE, prestidigitateur et fondateur du *Théâtre des jeunes Élèves*, à Paris, né à Genève en 1758, était si fort tourmenté de la passion des spectacles, qu'à l'âge de huit ans il créait dans son pensionnat une représentation d'*ombres chinoises*. L'argent est chose rare chez les écoliers; aussi le prix d'entrée était-il d'une épingle; pour deux, il y joignait des scènes de ventriloquie. A douze ans, il s'enfuit de la maison paternelle pour aller courir les foires, les fêtes et les châteaux environnants. L'illusion qu'il produisit était si complète, qu'elle faillit un jour lui coûter la vie. En 1806, il revenait d'un château où il avait donné une brillante soirée, lorsqu'un orage le força de chercher un refuge dans la cabane d'un charron, qu'il mystifia, ainsi que sa famille, en imitant la voix sépulcrale d'un trépassé. Mais ses hôtes prirent mal la plaisanterie, se ruèrent sur lui en criant au sorcier, le frappèrent au front de deux coups de hache et se disposaient à le jeter dans un four brûlant, lorsqu'un secours inprévu vint l'arracher à une mort certaine. Il lui fallut six mois pour se guérir.

« Il arriva pour la première fois à Paris en 1809, et la vogue ne tarda pas à l'y suivre : il devint l'homme à la mode, et il n'y eut pas de bonne soirée dans les premiers salons de la capitale sans la présence de M. Comte; Louis XVIII et les souverains alliés lui prodiguèrent même leurs applaudissements. Après de nombreuses vicissitudes et de longs voyages à l'étranger, il fit construire dans le passage Choiseul une salle dont les proportions étaient en harmonie avec le genre qu'il avait adopté et avec la taille de ses acteurs. L'ouverture de ce théâtre, spécialement consacré à l'amusement et à l'instruction de l'enfance, eut lieu le 23 janvier 1827. On y joua d'abord des pièces de Berquin, mais des auteurs connus de l'époque ne dédaignèrent pas de travailler pour M. Comte et de se mettre à la portée de ses jeunes acteurs; chaque soir la salle était remplie d'enfants amenés par leurs parents ou leurs instituteurs. M. Comte avait pris pour devise de son théâtre :

Par les mœurs, le bon goût, modestement il brille,
Et sans danger la mère y conduira sa fille.

(15) ELZÉVIR, célèbre imprimeur, né à Louvain en 1540, mort en 1617, chef d'une famille qui tint pendant longtemps le sceptre de l'imprimerie. C'est lui qui le premier distingua, dans les minuscules, les voyelles *i* et *u* des consonnes *j* et *v*. Bien que les Elzévirs aient été surpassés comme érudits, ils ont gardé le premier rang pour l'élégance des caractères et la beauté de l'exécution, pour la correction des textes et l'heureux choix des ouvrages. Leurs éditions de Virgile, Térence et autres classiques latins, celles du Nouveau-Testament, des Psaumes ornés de lettres rouges, sont des chefs-d'œuvre de typographie, avidement recherchés aujourd'hui par les bibliophiles.

(16) FIGARO, type resté célèbre, que Beaumarchais met en scène dans sa trilogie comique du *Barbier*, du *Mariage* et de la *Mère coupable*. Figaro ne ressemble pas aux valets ordinaires de la comédie; ce n'est pas un Jodelet qui amuse par sa naïveté, ou un Crispin, qui fait rire par l'impudence de ses fripponneries; c'est un homme à part, où Beaumarchais a mis beaucoup de son caractère. Il est spirituel, hardi, intrigant surtout; mais avec tout cela, il est bon, malin sans être méchant, d'une verve intarissable, il se plaît dans l'intrigue parce qu'il y peut faire éclater son esprit; frondeur, jovial, osant tout, prêt à tout, poëte, auteur, diplomate, jouant la justice, musicien et barbier, politique, hardi, raillant tous les préjugés et les écrasant de son rire moqueur; tel est ce Figaro qui passionna la cour de Louis XVI, et en qui les courtisans ne surent pas voir l'homme du peuple qui portait une main audacieuse sur l'arche sainte des vieux privilèges et de l'antique noblesse.

(17) FRANCŒUR, fameux épicier, qui demeurait rue Saint-Honoré, et qui fournissait la maison de Louis XIV. Boileau le cite dans son épître au Roi :

Il est fâcheux, grand roi, de se voir sans lecteur,
Et d'aller du recit de la gloire immortelle
Habiller chez *Francœur* le sucre et la cannelle.

(18) FRANKLIN (Benjamin), l'un des hommes les plus remarquables de son siècle, né près de Boston le 17 janvier 1706, mourut le 17 avril 1790. Il appartient à une famille peu aisée, et il dut à lui seul de s'élever aux premières charges de la république; il apprit l'état d'imprimeur dans les ateliers d'un frère aîné; mais c'est surtout comme savant et comme moraliste qu'il a légué son nom à la postérité. Voici son épitaphe, qu'il composa lui-même :

« Ci-gît, pâture des vers, le corps de Benjamin Franklin, imprimeur, semblable à la couverture d'un vieux livre dont on a arraché les feuillets, effacé le titre et la dorure. Mais l'ouvrage ne périra pas, et reparaîtra, comme il le croyait, dans une nouvelle et plus belle édition, revue et corrigée par l'auteur. »

(19) GOBELIN (Gilles), célèbre teinturier originaire de Reims, vivait sous le règne de François Ier. Il s'établit avec son frère

Digitized by Google

Jean au faubourg Saint-Marcel, à Paris, sur la rivière de la Bièvre, et tous deux se livrèrent à la teinture des laines en écarlate de Venise. Leur établissement s'était acquis une célébrité sans rivale, lorsque Louis XIV, à l'instigation de Colbert, en fit l'acquisition en 1663. L'hôtel actuel fut alors construit, pour servir à la fabrication des tapisseries à l'instar de celles de Flandre, et conserva le nom des habiles teinturiers fondateurs du premier établissement.

(20) GUÉNAUD, médecin à Paris, mort en 1667, plus connu par le vers de Boileau que par son talent d'Esculape :

Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse ;
Guénaud sur son cheval en passant m'éclabousse.
(Satire VI. *Des Embarras de Paris.*)

La monture ordinaire des médecins de cette époque était une mule : Guénaud se permit le cheval un des premiers.

(21) JACQUES CŒUR, argentier de Charles VII, né vers 1400, parvint à une des plus colossales fortunes dont parle l'histoire. Vers 1432, il se rendit dans le Levant, s'arrêta à Damas, y jeta les fondements de relations inconnues à la France, puis, au retour, établit à Montpellier un comptoir dont il fit le centre de ses opérations, et qui eut, en peu de temps, des succursales à Marseille, à Tours, à Bourges, sa patrie, et dans nos principales villes. Son commerce, desservi par sept navires et trois cents facteurs, embrassa la France, la Catalogne, l'Italie, l'Angleterre, l'Afrique et l'Asie. Possesseur d'immenses richesses, il fut mis par Charles VII à la tête des finances du royaume, et il rendit les plus signalés services à ce prince, auquel il prêta en une seule fois 200,000 écus d'or, pour l'aider à faire rentrer sous sa domination la Normandie, qui était encore au pouvoir des Anglais. Une prospérité si étonnante, devait éveiller des jalousies implacables : Chabannes de Dampierrin et La Trémouille, qui convoitaient le bien de Jacques Cœur, l'accusèrent, sans preuves, d'avoir empoisonné Agnès Sorel, sa bienfaitrice, d'avoir altéré les monnaies, contrefait le poinçon royal, etc. Condamné à mort en 1453, il ne dut la vie qu'à l'intercession du pape Nicolas V. Après avoir vu sa peine commuée en une prison perpétuelle, il parvint à s'échapper et se retira auprès du pape. Calixte III le nomma capitaine général des forces maritimes de l'Église et lui donna pour mission d'aller combattre les infidèles; mais il mourut dans l'île de Chio en 1456.

Le procès de Jacques Cœur et la mort de Jeanne d'Arc sont deux taches qui pèseront éternellement sur la mémoire de Charles VII : l'un lui avait prodigué ses richesses et l'autre son sang. Jamais prince n'a donné d'aussi éclatants exemples d'ingratitude.

(22) JEAN DE LEYDE, dont le véritable nom était Jean Bockold, naquit vers 1510. Il exerçait la profession de tailleur dans sa ville natale, lorsqu'il s'éprit de la doctrine des anabaptistes. Doué d'une éloquence naturelle, d'une imagination vive et ardente, il ne tarda pas à devenir un de leurs prophètes les plus fanatiques et de leurs chefs les plus influents. Après la mort de Mathias de Harlem, qu'il avait aidé à s'emparer de Munster, les anabaptistes, qui voyaient en lui un second Élie, le mirent à leur tête. Il se fit alors proclamer solennellement *roi de Sion* ou *de la nouvelle Jérusalem*. et, sous ce titre, remplit Munster de massacres et se noya dans la débauche. La ville ayant été reprise par son évêque, le tailleur-roi fut alors fait prisonnier avec ses complices. Le 23 janvier 1536, tous furent mis à mort après avoir subi les plus horribles supplices, et le cadavre de Jean de Leyde fut en outre suspendu dans une cage de fer, au sommet d'une des plus hautes tours de la ville. On montre encore cette cage à Munster.

(23) JOSEPH (saint), époux de Marie, mère de N.-S. Jesus-Christ, exerçait, dans la petite ville de Nazareth, l'état de charpentier.

(24) JOSSE (M.), orfèvre. Dans la première scène du 1er acte de l'*Amour médecin*, Sganarelle raconte à sa mère, à sa voisine, à M. Josse, orfèvre, à M. Guillaume, marchand de tapisseries, tous deux ses amis, que sa fille Lucinde est plongée dans une sombre mélancolie, dans une épouvantable tristesse, et il leur demande conseil sur ce qu'il doit faire. Chacun de ces personnages s'exprime d'une manière conforme à son caractère ou à ses intérêts : M. Josse veut qu'on achète à Lucinde des bijoux, une belle garniture de diamants, ou de rubis, ou d'émeraudes; M. Guillaume, une belle tenture de tapisserie de verdure ou à personnages, pour lui réjouir l'esprit et la vue.

« Tous ces conseils sont admirables, assurément, répond Sganarelle, mais je les tiens un peu intéressés, et trouve que vous me conseillez fort bien pour vous. *Vous êtes orfèvre, monsieur Josse*, et votre conseil sent son homme qui a envie de se défaire de sa marchandise. Vous vendez des tapisseries, monsieur Guillaume, et vous avez la mine d'avoir quelque teinture qui vous incommode. »

De là est venue la locution : *Vous êtes orfèvre, monsieur Josse*, que l'on adresse à quelqu'un pour lui faire entendre que ses paroles sont inspirées par un motif personnel, bien qu'il fasse profession de désintéressement.

(25) LA QUINTINIE, né en 1625, mort en 1700, était directeur des jardins fruitiers et potagers du roi. Il était destiné à la profession d'avocat, mais une vocation toute particulière l'entraîna vers l'arboriculture. Le premier il en fit un *art*, et en consigna les principes dans un ouvrage modestement intitulé : *Instruction pour les Jardins fruitiers et potagers*.

(26) LEGENDRE, fameux conventionnel, était boucher quand éclata la Révolution, dont il se montra l'un des plus chauds partisans. Il se fit remarquer à la tête de tous les mouvements insurrectionnels, et dans la journée du 20 juin, il était au nombre de ceux qui pénétrèrent, les armes à la main, dans les appartements du roi; c'est Legendre qui lui présenta le bonnet rouge que le monarque dut placer sur sa tête. Élu à la Convention, il vota la mort de Louis XVI, essaya de défendre Danton, puis se mit à la suite de Robespierre; cependant il se montra l'un des plus zélés thermidoriens. « Le sang de Danton n'étouffe. » criait-il à Robespierre, et il fit fermer le club des Jacobins. Enfin dans la suite membre du conseil des Cinq-Cents, il mourut en 1797, âgé de quarante et un ans.

Legendre se faisait remarquer, à la Convention même, par une grossièreté, une brutalité de langage et de manières que son manque d'instruction faisait encore ressortir; mais parfois aussi il s'attirait de piquantes reparties, de sanglantes allusions à son ancienne profession. Un jour, au milieu d'une séance orageuse, il montrait le poing à l'orateur qui occupait la tribune, en le menaçant de l'*assommer*. « Me prends-tu pour un *bœuf* ? » lui répondit l'orateur; et la grave Convention de rire aux dépens du boucher-député.

(27) LEREBOURS, célèbre opticien, né en 1762, créa pour ainsi dire en France la science de l'optique, ou du moins lui donna une impulsion inconnue jusqu'à lui. Les instruments les moins défectueux qu'on eût alors venaient d'Angleterre; l'artiste français parvint, à force d'études, à égaler d'abord, puis à surpasser les instruments anglais. Il inventa un microscope infiniment supérieur à tout ce qui avait été fait jusqu'à ce jour, et s'acquit les droits les plus incontestables à la reconnaissance des mathématiciens et des astronomes par ses lunettes et ses télescopes, d'une précision et d'un fini parfaits. La maison de fabrication d'instruments d'optique qu'il a fondée prospère encore aujourd'hui, entre les mains de savants et habiles successeurs.

(28) LOYAL (M.). Les noms de théâtre, surtout dans la comédie, ne sont pas indifférents; ils sont empruntés généralement à la profession, au caractère, au genre du personnage; pour nous en tenir à Molière, il nous suffira de citer Agnès, Tartuffe, M. de Pourceaugnac, M. Purgon. Mais souvent les noms, au lieu d'avoir avec les personnages des rapports d'analogie, ont des rapports d'opposition; cette sorte d'antiphrase ironique était très en vogue chez les anciens : ils appelaient *Philadelphe*, *Philometor*, *Philopator*, les princes meurtriers de leurs parents. Le théâtre d'aujourd'hui n'a pas manqué de puiser à cette source du comique; ainsi elle appelle FLEUR un personnage gros et trapu, la VAPEUR un personnage qu'on aurait pu justement appeler la TORTUE. C'est pour la même raison que, dans sa comédie du *Tartuffe*, Molière nomme LOYAL l'huissier chargé de signifier à Orgon l'ordre de déguerpir de sa maison :

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et suis huissier à verge, en dépit de l'envie.
J'ai, depuis quarante ans, grâce au ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur ;
Et je vous viens, monsieur, avec votre licence,
Signifier l'exploit de certaine ordonnance...

DORINE, *à part*.

Ce monsieur Loyal porte un air bien déloyal.

(29) MALIBRAN (Mme), une des plus grandes cantatrices des temps modernes, née en 1808, était la fille du célèbre chanteur espagnol Garcia. A l'âge de quatorze ans, elle remporta sa première palme sur la scène de l'Opéra, à Londres, et sa réputation ne tarda pas à devenir européenne. Son père s'étant rendu avec elle à New-York, à la tête d'une troupe de chanteurs italiens, elle y épousa M. Malibran, négociant français, qui fit banqueroute quelque temps après ce mariage. Elle revint en Europe, et excita un enthousiasme égal en France, en Angleterre et en Allemagne. Ayant fait juridiquement dissoudre son mariage, pour cause d'in-

Digitized by Google

compatibilité d'humeurs, elle épousa en secondes noces le célèbre artiste belge Beriot. Elle fut frappée d'une mort prématurée en 1836, à Manchester, où elle s'était rendue pour assister à une solennité musicale. Un monument lui a été élevé à Bruxelles, en 1838.

(30) Mars (Mlle), l'une des gloires de la Comédie-Française, née en 1779, morte en 1847, était fille de Monvel, acteur distingué du théâtre Montansier. Elle débuta à treize ans, et se créa bientôt une réputation sans rivale dans les rôles d'*ingénues*, auxquels sa physionomie à la fois gracieuse, mobile et piquante, son jeu si naturel et si fin, lui firent prêter de nouveaux charmes; on la vit ensuite aborder tour à tour avec un égal succès tous les rôles de l'ancien répertoire, et en créer un nombre infini de nouveaux. Après la retraite de Mlle Contat, elle joua les *Célimène* et les *grandes coquettes* avec une supériorité qui ne tarda pas à consoler le public de la perte de son actrice favorite; jamais Molière, Marivaux, Scribe, Alexandre Dumas et Victor Hugo n'eurent de plus séduisante interprète; et jusqu'à soixante ans, Mlle Mars faisait encore illusion dans des rôles de femme de vingt ans. Sa maison était un foyer de réunion pour les gens de lettres et les artistes, et l'on voyait toutes les illustrations de la capitale se presser à ses fêtes, qui étaient de véritables événements parisiens. L'esprit lin et mordant de Mlle Mars est resté célèbre.

(31) Masaniello. En 1647, les Napolitains, sous le gouvernement de l'Espagne, étaient accablés d'impôts. Ils se soulevèrent sous la conduite d'un simple pêcheur, Masaniello. Cette révolution ne dura que quatre jours; mais le pêcheur, devenu tout à coup le chef de tout un peuple, fut ébloui de sa fortune et sortit d'une sorte de vertige. Abandonné des siens, envers lesquels il était devenu arrogant et cruel, il fut assassiné, par ordre du vice-roi, après quelques jours de royauté.

(32) Mignot, pâtissier-traiteur, qui avait sa maison rue de la Harpe, vis-à vis la rue Percée, à Paris. Boileau l'a rendu célèbre dans sa satire sur le *Repas ridicule* :

Notre hôte cependant s'adressant à la troupe,
Que vous semble, a-t-il dit, du goût de cette soupe?
Sentez-vous le citron dont on a mis le jus
Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus?
Ma foi! vive Mignot, et tout ce qu'il apprête!
Les cheveux cependant me dressaient à la tête;
Car Mignot, c'est tout dire, et dans le monde entier
Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.

Mignot avait la charge de maître cuisinier de la maison du roi et celle d'écuyer de la bouche de la reine; aussi crut-il qu'il était de son honneur de ne pas souffrir qu'on traitât d'empoisonneur un officier connu lui. Il porta donc contre Boileau une plainte en bonne forme; mais les magistrats le renvoyèrent en disant que l'injure dont il se plaignait n'était qu'une plaisanterie dont il devait rire le premier. Il prit alors le parti de donner pour enveloppe à ses biscuits, qui jouissaient d'une grande réputation, une satire de Cotin contre Boileau, intitulée : *La Critique désintéressée*, et qu'il fit imprimer à ses frais. Le bruit de cette affaire et la nouveauté du stratagème augmentèrent la vogue de Mignot, qui finit par savoir gré au satirique du service involontaire qu'il lui avait rendu.

(33) Milon de Crotone, le plus célèbre athlète dont la mémoire nous soit parvenue, vivait à peu près six cents ans avant Jésus-Christ. Il remporta sept fois la victoire aux jeux Pythiens, et six fois aux jeux Olympiques, et lorsqu'il vint pour la septième fois à ces derniers, aucun antagoniste n'osa s'y présenter. Sa force était prodigieuse. Il se tenait, dit-on, si ferme sur un disque qu'on avait huilé pour le rendre glissant, qu'il était impossible de l'en ébranler par les plus fortes secousses; d'autres fois il prenait dans sa main une grenade, et, sans l'écraser, la tenait si serrée, que les plus vigoureux athlètes ne pouvaient écarter ses doigts pour la lui prendre. Un jour, aux jeux Olympiques, il chargea un taureau sur ses épaules, puis il l'assomma d'un coup de poing. Des historiens assurent très-sérieusement que le menu de ses repas se composait d'environ dix-huit livres de viande, autant de pain, et quinze litres de vin. On raconte que Milon de Crotone, parvenu à une extrême vieillesse, ayant essayé de rompre le tronc fendu d'un gros arbre, les deux parties du tronc se rejoignirent; il ne put en retirer ses mains affaiblies par l'âge, et, dans cette position, il fut dévoré par les loups.

(34) Nourrit, un des plus grands artistes qui ait illustré notre première scène lyrique, né en 1802, mort en 1839, était fils d'un des plus remarquables chanteurs de l'Opéra, et il eut pour professeur Garcia, qui faisait en même temps l'éducation musicale de sa propre fille (Mme Malibran). Nourrit débuta, en 1821, au milieu des plus grands applaudissements, et joua l'ancien répertoire jusqu'en 1826. Il se distinguait surtout par une voix pure, fraîche, vibrante, sonore, une mélodie exquise, un goût sûr, et par l'intelligence théâtrale et le talent de comédien, qu'il avait puisés à l'école de Talma. Les operas de *Guillaume Tell*, le *Siège de Corinthe*, la *Muette de Portici*, *Robert le Diable*, *les Huguenots*, etc., furent pour lui l'occasion d'autant de triomphes. En 1837, un talent rival, Duprez, se fit jour à côté de lui sur la scène de l'Opéra. Nourrit en conçut un profond découragement, et, bien qu'il pût soutenir la lutte, il s'arrêta au parti extrême de se retirer. Il parcourut alors l'Italie. Lors d'une représentation qu'il donnait à Naples, un coup de sifflet se fit entendre, et bien que le public se levât en masse pour protester et applaudir, Nourrit à outrance, le grand artiste se sentit frappé au cœur. Dans la nuit suivante, en proie à un accès de désespoir, il se précipita par une fenêtre du quatrième étage, et se brisa le corps dans sa chute.

(35) Parrhasius, un des peintres les plus célèbres de l'antiquité, était d'Éphèse, et vivait vers l'an 397 av. J.-C. Zeuxis était son contemporain, et la lutte artistique de ces deux peintres est curieuse. Celui-ci avait représenté des raisins avec tant de vérité, que des oiseaux, dit-on, s'en approchèrent pour les manger. Parrhasius ayant apporté son tableau, qui semblait couvert d'une toile, son rival le pressa d'écarter cette toile, afin qu'il pût considérer l'ouvrage qu'elle paraissait cacher; Parrhasius l'engagea à découvrir lui-même son tableau; mais Zeuxis s'aperçut alors que ce n'était qu'une illusion, et il s'avoua vaincu, disant que s'il avait trompé des oiseaux, Parrhasius l'avait trompé lui-même. Suivant une rapporte que Parrhasius ayant voulu représenter le supplice de Prométhée, fit mourir un esclave dans les tourments pour lui servir de modèle. Avant cet artiste de génie, la peinture se bornait à la représentation plastique des objets, et ce fut Socrate, au rapport de Xénophon, qui l'engagea à joindre à la beauté des formes et des contours l'expression des passions de l'âme.

(36) Praxitèle. Après Phidias, Praxitèle fut le plus grand sculpteur de la Grèce. Son chef-d'œuvre fut la célèbre Vénus guidienne ou de Cnide.

(37) Procope. Les cafés, ces établissements si multipliés aujourd'hui, étaient encore inconnus, même à Londres et à Paris, avant la seconde moitié du règne de Louis XIV; c'est un Arménien, nommé Procope, qui en aurait établi un des premiers, rue des Fossés-Saint-Germain, aujourd'hui rue de l'Ancienne-Comédie, vis-à-vis de la Comédie-Française. Ce café ne tarda pas à devenir le rendez-vous des beaux-esprits du temps; mais sa grande vogue date du commencement du dix-huitième siècle, lorsque J.-B. Rousseau, La Motte, etc., et, plus tard, Piron, en eurent fait le lieu habituel de leurs réunions. C'était alors une sorte de bureau d'esprit aussi redouté que renommé. Là, en effet, se disaient les anecdotes piquantes, s'élaboraient les critiques, s'aiguisaient les épigrammes sur le théâtre et la littérature, qui composaient toute la politique de l'époque. C'était le Tortoni littéraire du dix-huitième siècle.

(38) Reboul (Jean), poète français, né à Nîmes, le 23 janvier 1796. Fils d'un serrurier, il prit lui-même l'état de boulanger pour soutenir sa mère restée veuve. Ce fut en 1828 que parut, dans le journal la *Quotidienne*, la charmante pièce de l'*Ange et l'Enfant*, dédiée à une dame qui venait de perdre un enfant au berceau. A quelques jours de là, M. de Lamartine adressait au poète-artisan nîmois de ses *Harmonies*, le *Génie dans l'obscurité*. Il vint de mourir à Nîmes, et ses concitoyens se proposent de lui élever une statue.

(39) Richard-Lenoir, célèbre manufacturier français, né en 1765, mort en 1839, créa le premier, en France, les métiers pour le tissage et le filage du coton. L'empereur Napoléon l'avait en grande considération. A l'époque de la guerre avec l'Angleterre, il accepta une soirée, dans les ateliers du riche industriel, au milieu du faubourg Saint-Antoine; il lui donna le cordon de la Légion d'honneur, et lui dit, en présence de toute la compagnie, ces paroles remarquables : « Monsieur Lenoir, nous faisons, vous et moi, chacun dans notre genre, une rude concurrence à l'Angleterre. » Le nom de Lenoir est resté à l'une des rues du faubourg Saint-Antoine, et celui de Richard Lenoir a été donné dernièrement à un nouveau boulevard.

(40) Roscius, le plus grand acteur comique qu'aient eu les Romains, vivait au temps de Cicéron, dont il était l'ami. Les Romains ne pouvaient se lasser de l'admirer : c'est qu'il joignait un beau caractère à un beau talent. Il acquit d'immenses richesses, et mourut dans un âge avancé, après avoir parcouru la carrière la plus brillante et la plus honorée.

(41) Samuel Bernard, célèbre financier du temps de Louis XIV, mourut en 1739. Fils d'un simple graveur, il acqui

Digitized by Google

une fortune qui dépassait trente millions. Tous les grands, et même les ministres, lui faisaient la cour. Dans un moment pressant d'argent, le plus fier des monarques, Louis XIV, ne dédaigna pas de caresser la vanité du financier. Voici comment le duc de Saint-Simon raconte cette singulière entrevue du roi et du banquier :

« . . . Le roi lui dit : « Vous êtes bien homme, monsieur Bernard, « à n'avoir jamais vu Marly; venez le voir à ma promenade. » Bernard suivit, et tant que la promenade dura, le roi ne parla qu'à lui seul, le menant partout et lui montrant tout également, avec les égards qu'il savait si bien employer quand il avait dessein de combler. J'admirais, et je n'étais pas seul, cette espèce de prodigalité du roi, si avare de ses paroles, à un homme de la médiocrité de Bernard. Je ne fus pas longtemps sans en apprendre la cause, et j'admirai alors jusqu'où les plus grands rois se trouvent quelquefois réduits. On avait besoin d'argent; tout manquait, tout était épuisé, et l'on avait inutilement frappé à toutes les portes; Bernard lui-même avait refusé d'ouvrir sa bourse. Dans ce cruel embarras, on dit au roi que le financier était un homme accessible à la vanité, qu'il fallait le flatter, qu'il n'y avait que ce moyen de le rendre plus souple et plus complaisant. Le roi y consentit; et pour tenter le secours avec moins d'indécence et sans essuyer de refus, il proposa lui-même l'expédient que je viens de raconter. Bernard revint de la promenade du roi, tellement enchanté, que d'abord il dit qu'il aimait mieux risquer sa ruine que de laisser dans l'embarras un prince qui venait de le combler, et dont il se mit à faire les plus grands éloges. On profita de cette espèce d'enivrement, et on tira du banquier beaucoup plus qu'on ne s'était proposé. »

Au milieu de ses rêves d'ambition et de fortune, Samuel Bernard était le plus malheureux des hommes. Esprit superstitieux, il croyait son existence attachée à celle d'une ponte noire, dont il faisait prendre et prenait lui-même le plus grand soin. C'était pour lui le tison de Méléagre. La poule mourut, et Samuel Bernard la suivit de près.

(42) Santerre était brasseur dans le faubourg Saint-Antoine quand la Révolution éclata. Nommé chef de la garde nationale de son quartier, puis de Paris, il prit une part active à tous les événements et à tous les excès de la République. Il joua un grand rôle dans les journées du 20 juin et du 10 août. Il devint ensuite commandant supérieur de la prison du Temple; et c'est aussi à lui que fut confiée la triste mission d'escorter l'infortuné monarque à l'échafaud. C'est lui qui ordonna le fameux roulement de tambours au moment où Louis XVI allait adresser quelques mots au peuple.

(43) Saqui (Mme), célèbre acrobate, qui débuta sous Napoléon Ier, et qui est encore vivante aujourd'hui. Lorsqu'elle donna, à l'Hippodrome de Paris, sa représentation d'adieu au public, plus de soixante ans s'étaient écoulés entre cette clôture et son début.

(44) Simon, cordonnier, fut chargé par la Convention d'être l'instituteur et le geôlier du malheureux fils de Louis XVI. L'histoire ne nous apprend pas ce que devint ce misérable lorsque la mort de son royal élève l'eut laissé sans emploi.

(45) Spartacus. L'an 73 av. J.-C., une révolte des gladiateurs et des esclaves faillit mettre Rome à deux doigts de sa perte. L'un d'entre eux, Spartacus, Thrace d'origine, brisa ses fers et appela à la liberté tous ses compagnons d'infortune. Plusieurs consuls furent successivement vaincus, et les révoltés se disposaient à assiéger Rome, où l'effroi était au comble. Mais la division se mit parmi eux malgré les efforts de Spartacus, et ils furent enfin écrasés dans une dernière bataille, où Crassus commandait les légions romaines. Spartacus vendit chèrement sa vie; plus de quarante mille esclaves étaient restés sur le champ de bataille.

(46) Stradivarius, le plus célèbre luthier qui ait jamais existé, naquit à Crémone, en 1670, mourut en 1737. Cet artiste de génie sut donner au violon la forme, le son, les qualités les plus précieuses sous tous les rapports acoustiques; les instruments sortis de ses mains sont encore aujourd'hui l'objet de l'étude constante des luthiers. Comme certains vins exquis, les violons de Stradivarius, ou plutôt les Stradivarius, semblent gagner encore en qualité avec le temps.

(47) Tabarin, célèbre bateleur, qui exerçait son industrie sur le Pont-Neuf, au commencement du dix-septième siècle. Son souvenir nous a été conservé par Boileau et La Fontaine.

Boileau, dans son humeur chagrine, blâmait Molière d'avoir fait ses admirables farces, lui reproche d'avoir

Quitté pour le bouffon, l'agréable et le fin,
Et sans bonne à Térence allié Tabarin.

Le même satirique avait dit, par allusion au *Virgile travesti* de Scarron :

La licence à rimer alors n'eut plus de frein;
Apollon travesti devint un Tabarin.

La Fontaine mentionne aussi, dans une de ses fables, le célèbre bateleur :

Une chèvre, un mouton, avec un cochon gras,
Montés sur même char s'en allaient à la foire...
Le charlon n'avait pas desseiu
De les mener voir Tabarin.

(48) Talma, le plus grand tragédien qui ait illustré la scène française, né en 1766, mort en 1826, était fils d'un dentiste, qui voulut lui faire embrasser sa profession. Mais une vocation irrésistible entraînait Talma vers le théâtre, et, en 1787, il débuta dans le rôle de Seide du *Mahomet* de Voltaire. Bientôt, dans le rôle de *Charles IX*, de Chénier, il se montra le plus grand tragédien de l'époque, et le rôle d'*Othello* fit faire un pas immense à sa réputation. Depuis, chaque nouvelle création fut un nouveau triomphe pour cet acteur, qui a prêté tant d'éclat à une foule de compositions modernes, et s'est montré le plus digne interprète des chefs-d'œuvre des anciens maîtres. La pose, le geste, la parole, la physionomie, tout était d'accord dans Talma pour porter au comble l'illusion. Sa seule apparition, dans certains rôles, faisait frissonner les spectateurs. On doit à ce grand artiste d'avoir fait *parler* la muse tragique, longtemps habituée à déclamer et à chanter. Une réforme non moins importante, que l'on doit à sa persévérance, est celle qu'il apporta aux habitudes surannées du costume, vainement tentée avant lui par Mlle Clairon et Lekain. Personne n'ignore quelle part le grand tragédien eut à la bienveillance de Napoléon. Dès 1790, une liaison s'était formée entre l'acteur déjà célèbre et le lieutenant d'artillerie Bonaparte, Napoléon sur le trône, maintint à Talma le privilége d'un ancien ami, se plaisant toujours à le voir et honorant son rare talent.

(49) Triboulet, un dignitaire de la marotte, un de ces pauvres bouffons en titre d'office, chargés autrefois de la tâche difficile de faire rire un roi morose et ennuyé. Triboulet était le fou appointé de François Ier, et ses lazzis exprimaient parfois la vérité d'une manière fort piquante et fort originale. A l'époque où Charles-Quint demandait à François Ier l'autorisation de traverser la France pour se rendre dans les Pays-Bas, Triboulet dit que si l'empereur était assez insensé pour se fier à un ennemi qu'il avait si maltraité, il lui donnerait sa marotte. « Et si je le laisse passer comme s'il marchait dans ses propres États? » lui dit François Ier. « Sire, en ce cas, répondit Triboulet, je lui reprendrai ma marotte et vous en fais présent. »

Dans la pièce *Le Roi s'amuse*, Victor Hugo a donné à Triboulet une physionomie toute nouvelle, mais que ne reconnaît pas l'histoire.

(50) Vatel, maître-d'hôtel du prince de Condé, après l'avoir été du surintendant Fouquet, se tua au jour de désespoir, en 1671, à Chantilly, en voyant que la marée n'arrivait pas et que le poisson de mer brillerait par son absence à un gala offert par son maître au grand roi, qui lui faisait l'honneur d'être son hôte pendant vingt-quatre heures. Mme de Sévigné, dans nos de ses lettres, raconte fort au long cette tragique aventure.

(51) Vaucanson, né à Grenoble, en 1709, mort en 1782, mourut de bonne heure une aptitude particulière pour la mécanique. Ayant réussi, malgré son extrême jeunesse et avec des instruments grossiers, à exécuter une horloge en bois qui marquait exactement les heures, il pulsa dans ce succès une ardeur nouvelle. Il ne tarda pas à venir à Paris; la statue du *Flûteur*, au jardin des Tuileries, lui suggéra l'idée d'exécuter un *flûteur mécanique*. Ce chef-d'œuvre fut présenté à l'Académie des Sciences, et excita d'admiration générale. Vaucanson exécuta ensuite son joueur de tambourin, et enfin les fameux canards, qui prenaient leur nourriture, l'avalaient et la digéraient. Faisons-nous d'ajouter que Vaucanson fit aussi un emploi plus digne de son génie: nommé inspecteur des manufactures de Lyon, il y perfectionna le métier à organsiner et inventa d'admirables machines pour dévider la soie et former une chaîne sans fin. Après sa mort, ses canards mécaniques tombèrent entre les mains d'un charlatan, qui en fit de nombreuses et fructueuses exhibitions publiques en Allemagne.

(52) Vestris, le plus célèbre danseur du dix-huitième siècle, dont la vanité égalait au moins le talent. « Il n'y a, avait-il coutume de dire, que trois grands hommes en Europe: M. de Voltaire, Frédéric II et moi. » Et l'on savait gré à Vestris de ne pas se nommer le premier. Il disait de son fils, Vestris II, presque aussi célèbre que lui : « S'il ne reste pas toujours en l'air, c'est afin de ne pas trop humilier ses rivaux. »

P. Larousse.

Digitized by Google

TRAITÉ COMPLET ET RAISONNÉ

D'ANALYSE GRAMMATICALE

—∞—

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE SUR LA FONCTION DES MOTS

— SUITE —

Avec leurs grands *sommets*, leurs *glaces* éternelles,
Par un *soleil* d'*été*, que les *Alpes* sont belles!
***Tout*, dans leurs frais *vallons*, sert à *nous enchanter*,**
La *verdure*, les *eaux*, les *bois*, les *fleurs* nouvelles.
Heureux *qui* sur ces *bords* peut longtemps *s'arrêter!*
Heureux *qui ice* revoit, *s'il a pu les quitter!*

CORRIGÉ DU DEVOIR

Avec, prép., unit *belles* à *sommets*.
Leurs, adj. poss., masc. plur., dét. *sommets*.
Grands, adj. qual., masc. plur., qual. *sommets*.
Sommets, nom comm., masc. plur., compl. de *belles*.
Leurs, adj. poss., fém. plur., dét. *glaces*.
Glaces, nom comm., fém. plur., compl. de *belles*.
Éternelles, adj. qual., fém. plur., qual. *glaces*.
Par, prép., unit *soleil* à *belles*.
Un, adj. ind., masc. sing., dét. *soleil*.
Soleil, nom comm., masc. sing., compl. de *belles*.
D', mis pour *de*, prép., unit *soleil* à *été*.
Été, nom comm., masc. sing., compl. de *soleil*.
Que, adv., mod. *belles*.
Les, art. simple, fém. plur., dét. *Alpes*.
Alpes, nom propre, fém. plur., sujet de *sont*.
Sont, verbe subst., ind., prés., 3e pers. du plur., 4e conj.
Belles, adj. qual., fém. plur., attrib. de *Alpes*.
Tout, pron. ind., masc. sing., suj. de *sert*.
Dans, prép., unit *sert* à *vallons*.
Leurs, adj. poss., masc. plur., dét. *vallons*.
Frais, adj. qual., masc. plur., qual. *vallons*.
Vallons, nom comm., masc. plur., compl. circ. de *sert*.
Sert, verbe intrans., ind., prés., 3e pers. du sing., 2e conj.
A, prép., unit *sert* à *enchanter*.
Nous, pron. pers., masc. plur., compl. dir. de *enchanter*.
Enchanter, verbe trans., infin., prés., 1re conj., compl. indir. de *sert*.
La, art. simple, fém. sing., dét. *verdure*.
Verdure, nom comm., fém. sing., suj. de *sert*, sous-entendu.
Les, art. simple, fém. plur., dét. *eaux*.
Eaux, nom comm., fém. plur., suj. de *servent*, sous-entendu.
Les, art. simpl., masc. plur., dét. *bois*.
Bois, nom comm., masc. plur., suj. de *servent*, sous-entendu.
Les, art. simpl., fém. plur., dét. *fleurs*.
Fleurs, nom comm., fém. plur., suj. de *servent*.
Nouvelles, adj. qual., fém. plur., qual. *fleurs*.
Heureux, adj. qual., masc. sing., qual. *celui*, sous-entendu.
Qui, pron. rel., masc. sing., suj. de *peut*. Il représ. *celui*, sous-ent.
Sur, prép., unit *s'arrêter* à *bords*.
Ces, adj. dém., masc. plur., dét. *bords*.
Bords, nom comm., masc. plur., compl. circ. de *s'arrêter*.
Peut, verbe trans., ind., prés., 3e pers. du sing., 3e conj.
Longtemps, adv., mod. *s'arrêter*.
S'arrêter, verbe pron., inf., prés., 1re conj., comp. dir. de *peut*. *Se* est compl. dir.
Heureux, adj. qual., masc. sing., qual. *celui*, sous-entendu.
Qui, pron. rel., masc. sing., suj. de revoit. Il représ. *celui*, sous-ent.
Les, pron. pers., masc. plur., compl. dir. de *revoit*. Il représ. *bords*.
Revoit, verbe trans., ind., prés., 3e pers. du sing., 3e conj.
S', mis pour *si*, conj., unit *revoit* à *a pu*.
Il, pron. pers., masc. sing., suj. de *a pu*. Il représ. *celui*.
A pu, verbe trans., ind., passé ind., 3e pers. du sing., 3e conj.
Les, pron. pers., masc. plur., compl. dir. de *quitter*. Il représ. *bords*.
Quitter, verbe trans., inf., prés., 1re conj., compl. dir. de *a pu*.

P. LAROUSSE.

COURS DE PHILOSOPHIE ÉLÉMENTAIRE

—∞—

PSYCHOLOGIE

DES FAITS PSYCHOLOGIQUES ET DE LA CONSCIENCE. — DES FACULTÉS DE L'AME : SENSIBILITÉ, FACULTÉS INTELLECTUELLES, ACTIVITÉ.

Objet de la Psychologie. La psychologie a pour objet de constater tous les phénomènes de l'âme et d'en découvrir la loi.

Ces phénomènes se constatent par l'observation, comme les phénomènes du monde physique ; mais le sens qui les saisit n'a point d'organe matériel comme les sens qu'on nomme *physiques*, à cause des appareils organiques à l'aide desquels ils entrent en communication avec le monde extérieur, et à cause de la nature des objets que l'âme saisit par l'entremise de ces organes. Ce sens s'exerce intérieurement : c'est l'âme elle-même prenant directement connaissance de son propre état. La faculté que l'âme possède de s'étudier et de se connaître elle-même, cette sorte de vue intérieure, se nomme conscience ou sens intime. Il ne faut pas la confondre avec la conscience morale, qu'on appelle dans le monde simplement la conscience.

Soit en logique, soit en morale, soit en théodicée, des faits et toujours des faits : voilà le point de départ nécessaire. Or, la recherche, l'analyse et la comparaison de ces faits, et, en définitive, la connaissance expérimentale de nous-mêmes, tel est précisément l'objet de la psychologie.

Des faits psychologiques. Quoi que fasse l'esprit, qu'il pense, sente ou prenne une résolution, alors même que son activité se répand le plus en dehors, comme dans l'étude des choses extérieures, en même temps qu'il atteint les réalités extérieures, il a con-

Digitized by Google

science de lui-même qui les atteint; en les trouvant, il se trouve. Saisissant à la fois deux choses, l'une qui connaît, l'autre qui est connue; se reconnaissant dans la première et ne se reconnaissant pas dans la seconde, le principe intelligent exprime cette différence en disant *moi* et *non moi*. Or, les phénomènes psychologiques sont ceux dans lesquels nous nous reconnaissons comme cause ou comme sujet, ceux dont nous avons conscience.

De la conscience. La conscience est le sens intime, la vue intérieure de l'âme et des phénomenes dont l'âme est la cause ou le sujet.

On donne le nom d'interne ou de subjectif à tout ce qui est identique au sujet connaissant, et le nom d'externe ou objectif, à tout ce qui ne lui est pas identique.

Celui qui a la conscience d'une douleur déterminée, est certain de la réalité de cette douleur; celui à qui sa conscience atteste qu'il doute ou qu'il croit, est certain de l'existence de son doute ou de sa croyance. Cette certitude ne vient pas du raisonnement. Elle est immédiate et intuitive.

La certitude des faits de conscience est absolue, parce qu'elle résulte de l'identité du sujet et de l'objet. L'esprit, quoi qu'il pense ou qu'il fasse, est toujours présent à lui-même, c'est-à-dire, bien que sa pensée ou son action s'exercent le plus souvent hors de lui, il est informé simultanément de l'existence de l'objet de sa pensée ou de son action et de sa propre existence comme pensant ou agissant. Le fait de conscience le plus simple comprend donc deux termes : la notion du phénomène passager, et celle du principe fixe dont ce phénomène dépend, principe un, simple, identique.

Un caractère propre aux faits de conscience, c'est leur continuité et la continuité de la perception que nous en avons. Plus ou moins, l'âme est toujours active, et nous avons toujours conscience de cette activité.

Les phénomènes de conscience se distinguent selon les objets qu'ils représentent, ou les principes dont ils manifestent l'action.

L'âme est active ou productive dans ses opérations, passive ou réceptive dans ses états.

Des facultés de l'âme : sensibilité, facultés intellectuelles, activité. On appelle faculté de l'âme, le pouvoir qu'a l'âme de produire une certaine classe de phénomènes.

Les facultés de l'âme se déterminent d'après les faits. On attribue à l'âme une puissance correspondante aux phénomènes qu'elle produit ou qui la produisent; on rapporte à la même puissance tous les faits qui ont un caractère analogue, et à une autre ceux qui se distinguent par un caractère différent. Tous les phénomènes de la vie morale se ramènent à trois types principaux : 1° sentir, qui comprend jouir, souffrir, aimer, désirer, haïr, etc.; 2° penser, qui comprend percevoir, juger, se souvenir, imaginer, prévoir, raisonner, etc.; 3° vouloir, c'est-à-dire choisir librement la ligne de conduite que l'on entend suivre et tout aussi librement y conformer ses actes.

Tout dépend donc de ces trois principales facultés : la faculté de sentir, ou sensibilité; la faculté de penser, soit intelligence ou entendement; la faculté de vouloir, volonté ou activité.

La sensibilité, c'est l'aptitude de l'âme à être impressionnée par les phénomènes externes ou internes. Elle est subjective, c'est-à-dire c'est l'état particulier du sujet, relative, passive, fatale et diverse. L'entendement est la faculté de connaître. La connaissance consiste en un rapport indéfinissable entre un sujet connaissant et un sujet connu. Elle est objective, passive, absolue, fatale et diverse. La volonté est le pouvoir que nous avons de nous résoudre. Elle est subjective, active, absolue, libre et une. Son caractère essentiel est la liberté.

Le fait psychologique le plus simple, la sensation par exemple, suppose ce triple développement de l'âme. En effet, la sensation n'est sensation qu'à la condition que le sujet sentant se connaisse sentant, et il ne peut se connaître sentant que par un acte. Il est impossible de déterminer l'ordre chronologique de ces trois phases simultanées d'un même fait. L'âme est essentiellement et indivisément active, sensible et intelligente.

Le fond commun de tous les phénomènes, c'est l'âme; c'est la force considérée substantiellement, indépendamment de la force particulière qu'elle revêt. Tout phénomène a une cause, et la cause des phénomènes d'activité, d'intelligence et de sensibilité, c'est l'âme, substance identique et une. La loi des facultés de l'âme est qu'elles se développent en proportions inverses, ce qui empêche de pouvoir les confondre.

LE MANSOIS-DUPREY.

DICTIONNAIRE DES MATIÈRES COMMERCIALES

CHARBON DE TERRE. — (Voyez *Houille*.)

CHARBON DE BOIS. — Résidu de la distillation ou de la combustion incomplète du bois. Tout le charbon employé aux usages domestiques est fabriqué dans les forêts mêmes par le procédé nommé Carbonisation des meules. Dans cette préparation, une partie du bois brûle, et, par sa chaleur, sert à distiller l'autre partie. Le bois, imparfaitement calciné, donne un charbon impur, brûlant avec flamme et fumée; ce sont les fumerons. Le bois trop calciné donne un charbon léger, friable, s'allumant avec facilité, et brûlant sans donner beaucoup de chaleur; on le nomme braise. Dans quelques fabriques de produits chimiques on distille le bois en vases clos, non pour obtenir le charbon, mais pour recueillir l'acide pyroligneux, mélange d'eau, de goudron, d'acide acétique et d'esprit de bois, qui se dégage du bois et qu'on fait condenser. On prépare encore par distillation certains charbons spéciaux qui doivent être fabriqués à une température déterminée, par exemple, le fusain employé dans le dessin, et le charbon employé dans la fabrication de la poudre de guerre.

CHARBON DE BARIS. — Charbon artificiel obtenu par une calcination convenable d'un mélange de poussier de charbon de bois et de goudron de houille. On façonne ce charbon en petits cylindres égaux. Il donne un feu soutenu et régulier, et présente cette

Digitized by Google

propriété remarquable de brûler en morceaux isolés. Il est maintenant très-recherché. On trouve encore à Paris un charbon analogue, nommé *Charbon de l'éclair*.

CHATAIGNES. — Fruits du châtaignier (*castanea vesca*). On en fait un grand commerce. Dans plusieurs des départements de la France, les châtaignes entrent pour une large part dans l'alimentation des paysans, et surtout des habitants des montagnes. Les marrons sont des châtaignes de choix. A Paris, on ne vend pour ainsi dire que des marrons; les plus estimés sont les marrons dits de Lyon, ainsi nommés, parce que Lyon est le principal entrepôt d'où on les reçoit.

CHAUX. — Protoxyde de calcium. — La chaux anhydre, ou chaux vive, est un corps grisâtre, dur, d'une saveur caustique, infusible et indécomposable par la chaleur. La chaux a une très-grande affinité pour l'eau. Lorsqu'elle se combine avec ce liquide, elle augmente considérablement de volume et s'échauffe à près de 300 degrés; elle forme alors un hydrate de chaux qui est pulvérulent, léger et doux au toucher; on le nomme *chaux éteinte*. La chaux est très-peu soluble dans l'eau; délayée dans l'eau, elle forme une bouillie blanche nommée *lait de chaux*. On fabrique la chaux en calcinant du carbonate de chaux, la chaleur faisant dégager l'acide carbonique. La chaux est très-employée pour la fabrication des mortiers et pour certaines préparations industrielles, comme la fabrication des bougies, l'épuration du gaz d'éclairage. La *chaux grasse* est la chaux la plus pure; celle qui renferme de 26 à 40 0/0 de matières étrangères est dite *chaux maigre*.

On nomme *chaux hydrauliques* des chaux contenant de l'argile; elles ont la propriété de former avec l'eau une pâte qui durcit rapidement. On les obtient par la calcination de calcaires argileux, dits calcaires hydrauliques. On fabrique maintenant des chaux hydrauliques artificielles en calcinant une pâte formée d'un mélange de craie et de terre glaise.

CHÉNEVIS. — Graine de chanvre. — Le chénevis entre dans l'alimentation des oiseaux élevés en cage; on en extrait une huile à brûler, et le marc recueilli après l'extraction de cette huile peut être donné aux bestiaux et aux porcs.

CHICORÉE. — Plante de la famille des synanthérées. — La chicorée est cultivée comme salade dans les potagers. Les feuilles de la chicorée sauvage sont employées en médecine pour préparer une tisane dépurative. La racine est vendue pour être torréfiée et réduite en une poudre qu'on vend sous le nom de chicorée, et qu'on mélange avec le café. La fabrication et le commerce de la chicorée constituent actuellement une industrie très-florissante, surtout dans le nord de la France, où l'on remplace souvent le café par des infusions de chicorée pure.

CHIEN DE MER. — Nom vulgaire du congre et de plusieurs poissons de la famille des squales. La chair du congre est comestible.

CHIENDENT. — Racine de la plante du même nom (famille des graminées). Elle est employée en médecine.

CHIFFONS. — Vieux morceaux de toile, d'étoffes de coton, de laine ou de soie. On en fait un immense commerce. Les chiffons de lin, de chanvre et de coton servent à la fabrication du papier; les chiffons de laine servent à fabriquer des tissus feutres.

CHLOROFORME. — Composé de carbone, de chlore et d'hydrogène. Liquide incolore, oléagineux, d'une odeur éthérée, d'une saveur douce, volatil et combustible, à peine soluble dans l'eau, très-soluble dans l'alcool et l'éther. Ce corps est un agent anesthésique très-puissant, c'est-à-dire qu'il supprime toute sensibilité physique chez les animaux qui en respirent une petite quantité. On l'emploie en médecine comme calmant et pour rendre insensibles à la douleur les malades auxquels on doit faire une opération chirurgicale.

CHLORURES. — Combinaisons du chlore avec un métalloïde ou un métal. Voici les noms des principaux chlorures qu'on peut considérer comme matières commerciales.

1° *Chlorure de sodium*. — (Voyez *sel marin*.)

2° *Chlorure de chaux*. — Mélange de chlorure de calcium, de chaux et d'hypochlorite de chaux, obtenu en faisant arriver un courant de chlore gazeux sur de la chaux éteinte. Ce corps est blanc, pulvérulent, très-déliquescent; il se décompose à l'air en laissant dégager de l'oxygène et du chlore. On l'emploie comme agent désinfectant et décolorant.

3° *Chlorures de potasse et de soude*. — Mélanges de chlorure et d'hypochlorite, obtenus en faisant passer un courant de chlore dans une dissolution de potasse ou de soude. Ces deux chlorures sont liquides; le premier est connu sous le nom d'eau de Javelle, parce que c'est dans une usine de Javelle, près de Paris, qu'il a d'abord été préparé. Tous deux sont employés comme agents décolorants.

4° *Chlorure d'or*. — On l'obtient en dissolvant l'or pur dans de l'eau régale. Ce sel est solide, d'un rouge brun très-foncé; il est très-soluble dans l'eau. C'est le chlorure d'or qu'on emploie pour la dorure galvanique.

CHOUCROUTE. — Préparation alimentaire composée de choux hachés et fermentés. On en fait un grand commerce. La choucroute s'expédie en tonneaux.

LEHECQ.

EXERCICES

POUR UNE DEUXIÈME ANNÉE D'ARITHMÉTIQUE

I. *La dépense pour les écoles publiques de garçons, ou mixtes quant au sexe, s'est élevée, en 1862, à 31 324 615 fr. 49. Que reste-t-il de cette somme pour l'entretien des écoles après le prélèvement des traitements de 36 370 maîtres qui reçoivent, en moyenne, 790 fr. par an?*

SOLUTION. La somme des traitements des maîtres est égale à

$$36\,370 \times 790 = 28\,732\,300 \text{ fr.}$$

Il reste donc, après le prélèvement de cette somme :

$$31\,324\,615{,}49 - 28\,732\,300 = 2\,592\,315 \text{ fr. } 49.$$

II. *Parmi les écoles de filles, 18 491 sont dirigées*

Digitized by Google

par des maîtresses laïques, et 13 101 *par des religieuses. Les premières contiennent* 474 037 *élèves payantes et* 130 210 *à titre gratuit. Les secondes renferment* 569 872 *élèves payantes et* 490 094 *à titre gratuit. On demande* 1° *le nombre total des écoles de filles;* 2° *la population totale des écoles laïques;* 3° *la population totale des écoles religieuses;* 4° *le nombre des élèves payantes et le nombre des élèves admises gratuitement dans toutes les écoles;* 5° *le rapport de ces deux derniers nombres.*

SOLUTION.

1° Nombre des écoles de filles :

$$13\,491 + 13\,101 = 26\,592.$$

2° Population des écoles laïques :

$$474\,037 + 130\,210 = 604\,247.$$

3° Population des écoles religieuses :

$$569\,872 + 490\,094 = 1\,059\,966.$$

4° Élèves payantes :

$$474\,037 + 569\,872 = 1\,043\,909.$$

Élèves non payantes :

$$130\,210 + 490\,094 = 620\,304.$$

5° Le rapport de la population non payante à la population payante est : $\frac{620\,304}{1\,043\,909}$, fraction qui, en divisant ses deux termes par le numérateur, équivaut à $\frac{1}{1,68}$, fraction qui est, à son tour, un peu plus grande que $\frac{1}{2}$.

Ainsi, le nombre des élèves non payantes étant à peu près la moitié du nombre des élèves payantes se trouve être environ le tiers de la population totale des écoles de filles. Ces proportions, bien entendu, ne sont qu'approximatives.

III. *Les émoluments des institutrices publiques s'élèvent à* 9 169 020f 59, *à répartir entre* 13 781 *personnes. Sur ce nombre,* 4 756 *n'ont encore qu'un traitement moyen de* 390f 40. *Quelle est la moyenne du traitement des autres?*

SOLUTION. Le nombre des institutrices qui reçoivent un traitement différent de 390f 40 est égal à

$$13\,781 - 4\,756 = 9\,025.$$

Total des traitements à 390f 40 :

$$4\,756 \times 390,40 = 1\,856\,742,40.$$

Total des traitements différents de 390f 40 :

$$9\,169\,020,59 - 1\,856\,742,40 = 7\,312\,278,19.$$

Valeur moyenne de chacun de ces derniers traitements :

$$\frac{7\,312\,278,19}{9\,025} = 810,22.$$

IV. *Sachant que le traitement moyen annuel d'une institutrice est, pour* 4 756 *d'entre elles, de* 390f 40, *et pour* 9 025 *de* 810f 22, *en déduire le montant du traitement moyen annuel d'une institutrice quelconque.*

SOLUTION. Cette moyenne est égale à la somme de tous les traitements divisée par le nombre des institutrices.

$$4\,756 \times 390,40 = \ldots\ldots\ldots \quad 1\,856\,742f40$$
$$9\,025 \times 810,22 = \ldots\ldots\ldots \quad 7\,312\,235f50$$

Somme de tous les traitements.. 9 168 977f90

Nombre des institutrices :

$$4\,756 + 9\,025 = 13\,781.$$

Traitement moyen annuel de chacune ;

$$\frac{9\,168\,977,90}{13\,781} = 665f38.$$

V. *Le nombre des salles d'asile est de* 3 162, *comprenant une population de* 348 310 *enfants, dont* 83 248 *sont dans des maisons laïques. Le nombre de salles dirigées par des congréganistes étant de* 2 204, *on demande :* 1° *le nombre d'enfants élevés par les congréganistes;* 2° *le nombre des salles tenues par des laïques;* 3° *si le nombre de salles tenues par les deux ordres est proportionnel au nombre des enfants.*

SOLUTION.

1° Nombre d'enfants élevés par des congréganistes :

$$348\,310 - 83\,248 = 265\,062.$$

2° Nombre de salles tenues par des laïques :

$$3\,162 - 2\,204 = 958.$$

Rapport des nombres de salles dirigées par les congréganistes et par les laïques :

$$\frac{2\,204}{958} = 2,09\ldots$$

Rapport du nombre d'enfants élevés par les congréganistes à celui des enfants élevés par les laïques :

$$\frac{265\,062}{83\,248} = 3,00\ldots$$

Il n'y a donc pas proportion exacte entre l'excès de salles tenues par les congréganistes et le surplus d'enfants qu'ils dirigent. Tandis qu'ils ont plus du *double* de salles que les laïques, ils ont plus du *triple* d'enfants.

TH. NICOLLE.

DEUXIÈME PARTIE

VARIÉTÉS

ÉNIGMES NOUVELLES

Le mot de la vingtième énigme est *Clotis*, fondateur de la monarchie française (histoire.)

QUESTIONNAIRE

— *Quel est l'auteur de ce vers?*

Joseph *Berchoux*, né à Lay (Loire), en 1761, mort en 1838. Il débuta par cette charmante pièce sur les Grecs et sur les Romains, et publia en 1800 le joli poème de *la Gastronomie*. D'un caractère doux et aimable, Berchoux eut partout des amis.

— *Quel est l'objet de ces réflexions préliminaires?*

C'est fort bien d'étudier l'histoire de son pays, *domestica facta*, comme dit Horace; mais il ne faut pas croire que cela suffise : il faut, par les raisons que donne l'auteur, y joindre celle des temps anciens, et même, s'il est possible, enfermer dans le

Digitized by Google

cercle de ses études, l'histoire de tous les peuples du monde. C'est, assurément, s'imposer une grande tâche, mais les fruits qu'on en retirera nous payeront largement la peine que nous aurons prise.

— *A quelle époque est né et mort Clovis ?*

Né en 465, il mourut en 511.

— *Quel était le caractère de Clovis ?*

Monté fort jeune sur le trône, il y conserva longtemps les mœurs des Francs, et souilla sa vie, surtout vers la fin, par des actes d'une cruauté abominable.

— *Quel était le père de Clovis ?*

Childéric Ier, que Pharamond (418-30), Clodion (430-50), Mérovée (451-57) avaient précédé dans le commandement des tribus des Francs.

— *Dans quel Etat dominèrent les Francs sous Clovis ?*

Dans la Gaule, qui prit de leur nom celui de France.

— *De qui sont les paroles citées ?*

De Brennus, général des Gaulois sénonais. (Prise de Rome, 390 av. J.-C.)

— *Que comprenait d'abord le royaume de Clovis ?*

Son petit royaume était resserré au midi et à l'orient par l'Escaut et par la mer, à l'ouest par les diocèses de Thérouanne et de Boulogne, au sud par le diocèse de Cambrai.

— *Quelle victoire lui procura quelque agrandissement ?*

Sa victoire sur Syagrius, qui gouvernait pour les Romains le diocèse de Soissons (486); il fit de Soissons sa capitale.

— *Quels ennemis redoutables défit-il ensuite ?*

En 496, il attaqua les Allemands, qu'il défit à Tolbiac, aujourd'hui *Zulpich*, ville de Gaule, en Germanique 2e.

— *Quand se fit-il chrétien ?*

Après la victoire de Tolbiac, à la sollicitation de son épouse Clotilde. Il reçut à Reims le baptême et l'onction sainte des mains de saint Rémy.

— *Quelle victoire couronna de nouveau ses efforts ?*

En 507, il gagna la bataille de Vouillé, sur Alaric, roi des Visigoths, qu'il tua de sa propre main, et à qui il enleva l'Aquitaine.

— *Quels honneurs vinrent le chercher ?*

Il reçut de l'empereur Athanase les insignes du consulat.

— *Quels princes furent victimes de ses cruautés ?*

Clodoric, roi de Cologne; Ragnaraire, roi de Cambrai, etc.

— *Quels furent ses fils ?*

Thierri, Clodomir, Childebert et Clotaire.

VINGT ET UNIÈME ÉNIGME.

« Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,
Protée, à qui le ciel, père de la Fortune,
Ne cache aucuns secrets,
Sous diverse figure, arbre, flamme, fontaine,
S'efforce d'échapper à la vue incertaine
Des mortels indiscrets;

Ou tel que d'Apollon le ministre terrible,
Impatient du dieu dont le souffle invincible
Agite tous ses sens,
Le regard furieux, la tête échevelée,
Du temple fait mugir la demeure ébranlée
Par ses cris impuissants;

Tel, aux premiers accès d'une sainte manie,
Mon esprit alarmé redoute du génie
L'assaut victorieux;
Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le possède,
Il voudrait secouer du démon qui l'obsède
Le joug impérieux... »

(J.-B. Rousseau, liv. III, Ode 1.)

Le mot *incertaine*, dans la première strophe, n'est peut-être pas le mot propre; c'est peut-être le mot *trompée*, *éblouie* qu'il fallait dire; mais jamais un poète n'a usé, en d'aussi beaux vers, d'images plus vives, de comparaisons plus frappantes, pour parler de cette ardeur poétique qui brûle en mon sein, quand mes doigts frémissants touchent les cordes de la lyre. Mon nom, tiré de deux mots grecs, est plein de douceur et d'harmonie, et dit justement ce que je suis. Cherchez-moi dans le groupe des neuf sœurs, et vous m'y verrez briller, la tête ceinte d'une couronne d'or étoilée, l'œil ardent levé vers le ciel. Inspirée par un sentiment d'exaltation qui va jusqu'à l'enthousiasme et au désordre, je chante, et tous les poèmes assujettis à un rhythme musical, et rendus, quand on les lit bien, par une espèce de récitatif ou de mélopée, sont de mon domaine, qui se divise en un certain nombre de parties, qui toutes font les délices des esprits sensibles à l'harmonie. P. T. L.

L'ESPRIT DES GRANDS ÉCRIVAINS DU XIXe SIÈCLE

Par L.-J. Larcher

CHATEAUBRIAND

— FIN —

VIE. — Notre vie ressemble à ces bâtisses fragiles, étagées dans le ciel par des arcs-boutants : ils ne s'écroulent pas à la fois, mais se détachent successivement; ils appuient encore quelque galerie, quand déjà ils manquent au sanctuaire ou au berceau de l'édifice.

— Lorsqu'on regarde ou qu'on écoute sa vie passée, on croit voir sur une mer déserte la trace d'un vaisseau qui a disparu; on croit entendre le glas d'une cloche dont on n'aperçoit point la vieille tour.

VIE SAUVAGE. — Pourquoi trouve-t-on tant de charme à la vie sauvage? pourquoi l'homme le plus accoutumé à exercer sa pensée s'oublie-t-il joyeusement dans le tumulte d'une chasse? Courir dans les bois, poursuivre des bêtes sauvages, bâtir sa hutte, allumer son feu, apprêter soi-même son repas auprès d'une source, est certainement un très-grand plaisir. Mille Européens ont connu ce plaisir, et n'en ont plus voulu d'autre; tandis que l'Indien meurt de regret, si on l'enferme dans nos cités. Cela prouve que l'homme est plutôt un être actif, qu'un être contemplatif; que dans sa condition naturelle, il lui faut peu de chose, et que la simplicité de l'âme est une source inépuisable de bonheur.

VŒUX. — L'homme est aussi trompé par la réussite de ses vœux que par leur désappointement.

VOYAGE. — Si un instinct sublime n'attachait pas l'homme à sa patrie, sa condition la plus naturelle sur la terre serait celle de voyager. Une certaine inquiétude le pousse sans cesse hors de lui; il veut tout voir, et puis il se plaint quand il a tout vu.

— Il faut peut-être chercher dans l'inconstance et les dégoûts du cœur humain, le motif de l'intérêt général qu'inspirent la lecture des *Voyages*. Fatigués de la société où nous vivons, et des chagrins qui nous environnent, nous aimons à nous égarer en pensée dans des pays lointains et chez des peuples inconnus. Si les hommes que l'on nous peint sont plus heureux que nous, leur bonheur nous délasse; s'ils sont plus infortunés, leurs maux nous consolent.

ANECDOTES

GRAMMATICALES, LITTÉRAIRES, ETC.

Le cardinal de Retz dit un jour à Ménage : « Apprenez-moi un peu à me connaître en vers, afin

Digitized by Google

que je puisse du moins juger de ceux qu'on m'apporte. — Monseigneur, lui répondit Ménage, ce serait une chose trop longue à vous apprendre; mais lorsqu'on vous en lira, dites toujours que cela ne vaut rien, vous ne vous tromperez guère. »

*
* *

Il y a dans le *Misanthrope* un trait que Molière, habile à saisir le ridicule partout où il se trouvait, copia d'après nature, et ce fut Boileau qui le lui fournit. Molière voulait le détourner de l'acharnement qu'il faisait paraître dans ses satires contre Chapelain; il lui disait que Chapelain était en grande considération dans le monde; qu'il était particulièrement aimé de M. Colbert, et que ses railleries outrées pourraient lui attirer la disgrâce de ce ministre et du roi même. Ces réflexions trop sérieuses ayant mis le poëte satirique de mauvaise humeur : « Oh! le roi et M. Colbert feront ce qu'il leur plaira, dit-il brusquement, mais à moins que le roi ne m'ordonne expressément de trouver bons les vers de Chapelain, je soutiendrai toujours qu'un homme, après avoir fait *la Pucelle*, mérite d'être pendu. » Molière se mit à rire de cette saillie, et l'employa ensuite fort à propos dans la dernière scène du second acte de son *Misanthrope*.

*
* *

L'abbé de Clérambault, qui était extrêmement contrefait, ayant été nommé pour succéder dans l'Académie française à La Fontaine, on dit qu'on avait choisi Ésope pour remplacer La Fontaine.

PETITE CORRESPONDANCE

L'impartialité nous fait un devoir d'ouvrir nos colonnes à la lettre suivante de notre savant collaborateur, M. Paroz. Tous ces débats sont d'un autre âge, et nous les regrettons sincèrement, *L'Ecole Normale*, qui est le journal de l'*enseignement pratique*, ne doit pas devenir un journal de polémique religieuse. Il ressemble au berger d'Ancyre, qui, couché sur l'herbe, à côté d'un ruisseau murmurant, ignorait même qu'à quelques pas de lui, se débattait le sort de deux grands empires. Imitons, chers collaborateurs, ce bucolisme littéraire.

Monsieur le Directeur de l'*École Normale*,

Dans son *Histoire de la littérature en France*, fort intéressante d'ailleurs, et écrite avec beaucoup de talent et de jugement, M. Baron rejète sur le compte de Calvin des assertions erronées et qu'il eût certainement supprimées, s'il avait connu plus exactement la vie du réformateur genevois.

1° Nisard, cité par M. Baron, accuse Calvin de s'être débarrassé par le feu de Michel Servet. Il est bien vrai que Calvin a demandé la mort de Servet, qui s'était échappé de Vienne, où les catholiques l'avaient, de leur côté déjà, condamné à être *brûlé à petit feu*. Calvin, en cette circonstance, a été dominé par l'esprit du temps. Il a fait chorus avec tout le monde, avec les gouvernements et les corps des pasteurs des cantons protestants de Berne, de Zurich, de Bâle et de Schaffhouse, qui, à l'unanimité, demandaient que Servet périt par le feu. Quand Calvin l'aurait voulu, il n'aurait pu sauver Servet; il ne put pas même obtenir qu'il périt par le glaive au lieu d'être brûlé, encore qu'il ait fait plus d'une démarche pour adoucir la mort de ce terrible ennemi des vérités fondamentales de la religion chrétienne. Voilà l'exacte vérité sur ce fait. Aussi aucun écrivain du seizième siècle ne s'est-il avisé d'accuser Calvin d'avoir fait mourir Servet.

On comprendra, après cette explication, que Calvin ne mérite pas l'épithète de « théologien-bourreau. »

2° Il est tout à fait inexact que Calvin ait supprimé la pénitence dans son système théologique; elle y tient même une large place, ainsi que dans sa vie privée et publique. Calvin y a consacré, en particulier, le chap. III du liv. IIIe de son *Institution de la religion chrétienne*.

3° La prédestination n'est point, comme on aime à le représenter, une doctrine fataliste, et il n'est pas vrai que Calvin en soit l'inventeur. « Cette terrible doctrine » remonte à saint Augustin, qui, le premier, l'a formulée nettement, en la rattachant à certains passages de l'épître aux Romains, fait embarrassant pour ceux qui, comme moi, ne peuvent pas admettre une prédestination absolue. On sait que les jansénistes, après saint Augustin, étaient aussi grands partisans de cette doctrine, comme on peut le voir, entre autres, dans le *Poëme de la Grâce* de Racine fils, poëme tiré en grande partie de saint Augustin.

4° Il n'est pas exact d'affirmer que Calvin ait été banni de Genève par Farel, son ami le plus constant et le plus dévoué. Calvin a été banni de Genève par les amis de Servet, qui s'emparèrent momentanément du pouvoir, et qui se hâtèrent de se débarrasser d'un homme qui voulait une répression énergique des désordres et de la licence.

5° Dire que Calvin ne pouvait rien donner à l'imagination et au cœur, c'est avancer assurément plus qu'on ne peut prouver. Aussi, pour moi, Calvin a une mine sévère et froide; mais je me demande : Comment un homme sans cœur aurait pu remuer l'Europe entière par ses écrits et par sa parole? Une froide logique n'est pas de l'éloquence. Je me demande également comment un homme sans cœur aurait pu remplir d'enthousiasme et de feu des centaines de prédicateurs; comment il aurait pu s'intéresser sans cesse, comme il l'a fait, à des millions d'infortunés, avoir sa porte toujours ouverte à tous ceux qu'il pouvait recueillir, au point de se dépouiller de tout pour les soulager? Car Calvin est mort pauvre. Son mobilier et sa bibliothèque se sont vendus 300 écus; c'était toute sa fortune. Enfin, comment un homme sans cœur aurait conservé à travers les siècles tant d'admirateurs et de partisans zélés? Cette année, pour le 2e mai dernier, trois-centième anniversaire de sa mort, on a recueilli dans la seule ville de Genève 120,000 francs pour lui élever un monument, c'est-à-dire un établissement qui sera consacré à sa mémoire.

Il me serait facile de prolonger ces observations mais ce serait inutile. Entre gens qui cherchent la vérité dans l'histoire, on s'entend sans longues explications. Calvin n'était sans doute pas sans défauts. « Il n'y a qu'un seul bien, c'est Dieu, » et nous ne devons faire une idole de qui que ce soit. La vérité seule a droit à tous nos hommages, et c'est par amour pour elle que j'ai cru devoir envoyer ces quelques rectifications à un journal qui nous est cher à tous et qui se distingue par ses aspirations pour tout ce qui est bon, utile et vrai.

Agréez, etc. J. Paroz.

SOCIÉTÉ POTECTRICE DES ANIMAUX

Dans sa séance annuelle, tenue à l'Hôtel-de-Ville, le 16 mai dernier, la Société protectrice des animaux a décerné des médailles aux instituteurs qui ont montré le plus de zèle dans la propagation de ses idées moralisatrices.

Ces instituteurs sont: M. Rousse, à Douéra (Algérie); M. Pheulpin, à Beuchot (Haute-Saône); M. Henrion, à Dieuze (Meurthe); M. Habert, à Jars (Cher); M. Scheffer, à Pfalzweyer (Bas-Rhin); M. Courand, à Bourgneuf (Loire-Inférieure); M. Mittet, à Barreaux (Isère); et M. Landré, à Cépoy (Loiret).

Son Excellence M. le ministre de l'instruction publique a voulu s'associer aux vues bienveillantes de la Société, en joignant aux médailles accordées aux quatre premiers lauréats dont les noms précèdent, une gratification de 100 fr. pour chacun d'eux, à titre d'encouragement.

PARIS. — IMPRIMERIE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Digitized by Google

6e Année — 2e SEMESTRE — 24 JUILLET 1864 — Numéro 39

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

Mode de publication et conditions d'abonnement :

L'*École Normale* paraît tous les dimanches et forme à la fin de l'année deux beaux volumes de 416 pages chacun.

PRIX DE L'ABONNEMENT : pour la France, un an, 10 fr.; six mois, 5 fr.; — pour la Suisse et la Belgique, un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.; — pour toute autre destination, 15 fr. par an.

S'adresser : pour la France, à M. Larousse, rue Saint-André-des-Arts, 49, à Paris; — pour la Suisse, à M. Cherbuliez, à Genève; — pour la Belgique, à tous les libraires.

Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du journal doit être adressé à M. PIERRE LAROUSSE, seul propriétaire et seul éditeur de l'*École Normale*.

Un numéro quelconque se vend 50 centimes.

LES DIX PREMIERS VOLUMES SONT EN VENTE. — PRIX DE CHAQUE VOLUME : 5 FRANCS; DEMI-RELIURE : 6 FRANCS 25 CENT.

SOMMAIRE. — Cours de Dictées élémentaires. — Dictée analytique. — Nouveaux Exercices intellectuels. — Exercices analogiques et nouveaux sur le Participe passé. — Narration française. — Traité complet et raisonné d'Analyse grammaticale. — Cours pratique d'Analyse littéraire. — Cours complet de Littérature ancienne. — Exercices pour une deuxième année d'Arithmétique. — Cours élémentaire d'Archéologie. — Anecdotes grammaticales, littéraires, etc.

PREMIÈRE PARTIE

ENSEIGNEMENT

COURS DE DICTÉES ÉLÉMENTAIRES

Un Tour d'Ésope

Un certain jour de marché, Xantus, qui avait dessein de régaler quelques-uns de ses amis, commanda à Ésope d'acheter ce qu'il y avait de meilleur et rien autre chose. « Je t'apprendrai, se dit en lui-même le Phrygien, à préciser ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. » Il n'acheta donc que des langues, qu'il fit accommoder à toutes les sauces : l'entrée, le second service et l'entremets ne furent que des langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ces mets; à la fin ils s'en dégoûtèrent. « Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce que tu trouverais de meilleur? — Eh! trouvez-moi quelque chose de meilleur que la langue, reprit Ésope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison. Par elle, vous bâtissez les villes et vous les policez; vous instruisez, vous persuadez, vous régnez dans les assemblées; vous vous acquittez du premier de tous les devoirs, qui est de louer la divinité. — Eh bien! dit Xantus, qui s'imaginait qu'il l'embarrasserait, je veux que tu m'achètes tout ce qu'il y a de pire; je désire que ces mêmes personnes viennent encore chez moi demain, et il faut que tu leur serves un repas tout opposé à celui d'aujourd'hui. » Le lendemain, Ésope ne fit encore servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde; c'est la mère de tous les débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres; si vous dites qu'elle est l'organe de la vérité, je prétends que c'est aussi celui de l'erreur, et, qui pis est, de la calomnie; elle sert à détruire les villes et à persuader de méchantes choses; si, d'un côté, elle loue la divinité, de l'autre, elle profère des blasphèmes contre le ciel. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement cet esclave lui était fort nécessaire, car il savait le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe.

SYNTAXE DU PARTICIPE

Mort d'Alexandre

Alexandre a fait son entrée dans Babylone avec une pompe, avec un éclat qui a surpassé toutes les magnificences que l'univers avait jamais vues. Pour rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il était entré dans les Indes, où il avait poussé ses conquêtes plus loin que le célèbre vainqueur; mais ce prince que ni désert, ni fleuve, ni montagne n'avaient arrêté, a été contraint de céder à ses soldats, rebutés des dangers qu'ils avaient courus. Réduit à se contenter des superbes monuments qu'il avait laissés sur les bords de l'Araspe, il a ramené son armée par une autre route que celle qu'il avait tenue et il a dompté les pays qu'il a trouvés sur son passage. Il est revenu à Babylone, craint et respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu;

Digitized by Google

mais cette puissance formidable qu'il avait fondée n'a pas duré au delà de sa vie, qui a été courte : à l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme ait jamais conçus, et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il est mort sans avoir eu le loisir d'établir ses affaires, laissant un frère imbécile et des enfants en bas âge, incapables de soutenir un si grand poids. Mais ce qu'il y a eu de plus funeste pour sa maison et pour son empire, c'est que les capitaines qu'il a laissés avaient appris de lui à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il a prévu les excès auxquels ils se sont portés aussitôt après sa mort. Aussi, ce fut pour les retenir qu'il n'a voulu choisir ni son successeur ni le tuteur de ses enfants. Il a prédit seulement que ses funérailles seraient suivies de batailles sanglantes, et il a expiré à la fleur de son âge, l'âme attristée des appréhensions qui s'étaient emparées de lui comme pour lui présager les désordres et les bouleversements qui allaient tout confondre. Son empire a été partagé, toute sa maison exterminée, et une autre famille s'est assise sur le trône de la Macédoine. Ainsi, ce conquérant, le plus renommé et le plus illustre de tous, a été le dernier roi de sa race. S'il était demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines, et il aurait pu faire passer sur la tête de ses enfants la couronne qu'il avait reçue de ses pères. Mais, parce qu'il avait été trop puissant, il fut la cause de la perte des siens. Et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes!

QUESTIONNAIRE

SUR LA SYNTAXE DU PARTICIPE (*suite*)

30. Faut-il dire : (*Je fus déposé entre les blessés*), ou bien (*Je fus déposé parmi les blessés?*)

31. Donc, duquel faut-il se servir, de *entre* ou de *parmi*, quand on veut dire *au milieu de* et devant un nom pluriel ou bien devant un nom collectif?

32. Faut-il dire : (*Mettons-nous à la campagne pour trouver un logement*), ou bien (*Mettons-nous en campagne pour trouver un logement?*)

33. Faut-il dire : (*Mon père n'est pas à Paris, il est en campagne*), ou bien (*il est à la campagne?*)

34. Quel est donc le sens de *en campagne?*

35. Quel est donc le sens de *à la campagne?*

36. Quel est le sens de *près de*, comme dans cette phrase : *Mon père est près de partir à la campagne?*

37. Quel est le sens de *prêt à*, comme dans cette phrase : *Mon père est toujours prêt à rendre service?* TH. PHILIPPS.

DICTÉE ANALYTIQUE

— DE L'ARTICLE —

L'Éléphant de Porus

L'an trois cent trente-cinq (AV. J.-C.) se livra *la fameuse bataille de l'Hydaspe* (1), celui de tous les faits d'armes d'Alexandre qui lui fait le plus d'honneur. Quand le héros macédonien eut fait passer l'Hydaspe à ses troupes et qu'il put considérer l'armée ennemie : « Enfin, s'écria-t-il, voici des ennemis et des obstacles dignes de moi! » L'armée de Porus était forte de trente mille hommes, de quatre mille chevaux, de trois cents chars, et, ce qui effrayait le plus les *soldats d'Alexandre* (1), de deux cents éléphants. Porus apparaissait à la tête de cette armée formidable. Plus grand que les soldats qui l'entouraient, il était monté sur un éléphant d'une taille prodigieuse, tout couvert de riches armures et d'*ornements* D'OR (2); cet animal se rendit justement célèbre dans cette journée. Arrivé à une demi-lieue de l'ennemi, Alexandre fit faire une halte à son armée. Le lieu de l'action était une plaine de *plusieurs milles* DE *longueur* (2), bien nivelée pour donner plus de facilité aux mouvements des chars et des éléphants; mais de grandes pluies en avaient détrempé le sol, et on ne put d'abord faire agir ni les uns ni les autres. Attaqués vigoureusement par l'avant-garde des Macédoniens, les Indiens furent bientôt *mis en déroute* (2), excepté ceux qui vinrent se réfugier derrière les éléphants. Alors recommença *un nouveau* ET PLUS *terrible combat* (3). Porus fit avancer SES *chars et* SES *éléphants* (4) pour disperser les nuées de tirailleurs qui harcelaient ses troupes. Mais Alexandre apparut à la tête *de l'infanterie macédonienne et de* LA *grecque* (5). La mêlée devint générale. Les éléphants écrasaient l'infanterie; l'infanterie les accablait à coups de pique; les cavaliers les chargeaient à outrance. Pendant la plus grande partie du jour, la victoire resta douteuse; mais des soldats macédoniens, armés de haches et de faux, coupèrent *les jarrets* OU *tendons* (6) des éléphants. Ceux-ci, rendus furieux par leurs blessures, terrassent amis et ennemis. La plupart des Indiens se débandent, Porus fit alors *un dernier* ET *courageux effort* (3). Par son ordre, une poignée de braves, précédés des éléphants encore valides, chargèrent vigoureusement les Grecs. Un nouveau corps de Macédoniens, qui arriva en ce moment, rendit vaine cette dernière tentative. Toute résistance devint inutile : la déroute était complète. C'est alors que l'éléphant de Porus montra une intrépidité et une intelligence admirables : tout entier à défendre son maître, il fuyait à propos, revenait plus à propos encore, parait les coups, en portait d'épouvantables, ne se laissant intimider par rien. Enfin, Porus, accablé de traits, tombe renversé; l'éléphant s'arrête, retire avec sa trompe les flèches qui se sont implantées dans le corps de son maître; puis, le replace sur son dos, et l'un et l'autre battent en retraite en se défendant noblement.

DIFFICULTÉS RAISONNÉES

(1) *Pourquoi* LA FAMEUSE BATAILLE DE L'HYDASPE, LES SOLDATS D'ALEXANDRE? Parce que l'article doit précéder les noms communs pris dans un sens déterminé.

(2) *Pourquoi* ORNEMENTS D'OR, PLUSIEURS MILLES DE LONGUEUR, MIS EN DÉROUTE? Parce que tout nom commun pris dans un sens indéterminé, ne doit point être précédé de l'article.

(3) *Pourquoi* UN NOUVEAU ET PLUS TERRIBLE COMBAT, UN DERNIER ET COURAGEUX EFFORT? Parce que la répétition de l'article n'a pas lieu quand les adjectifs qualifient la même personne ou la même chose.

(4) *Pourquoi* PORUS FIT AVANCER SES CHARS ET SES ÉLÉPHANTS? Parce que l'article et les adjectifs déterminatifs doivent se répéter avant chaque nom employé comme sujet ou comme complément.

(5) *Pourquoi* A LA TÊTE DE L'INFANTERIE MACÉDONIENNE ET DE LA GRECQUE? Parce que l'article doit se répéter avant deux adjectifs unis par l'une des conjonctions *et*, *ou*, quand ces adjectifs se rapportent à des personnes ou à des choses différentes, mais désignées par un seul nom.

Digitized by Google

(6) *Pourquoi* COUPÈRENT LES JARRETS OU TENDONS DES ÉLÉPHANTS? Parce que, quand il y a deux noms, la répétition de l'article ne doit pas avoir lieu, si le second nom n'est que l'explication du premier.

TH. PHILIPIN.

NOUVEAUX EXERCICES INTELLECTUELS

PHRASE A COMMENTER. — Que peut faire un bœuf vigoureux attelé à une mauvaise charrue?

COMMENTAIRE. — Un proverbe dit qu'un mauvais ouvrier se plaint toujours d'avoir de mauvais outils; mais il est vrai aussi de dire qu'un bon ouvrier gagne à avoir de bons outils. Quelles que soient les dispositions que nous ayons reçues de la nature, quelque facilité, quelques talents qu'elle nous ait départis, nous pouvons et nous devons toujours les développer, les augmenter par l'éducation. Notre intelligence est un outil, l'étude peut seule en faire un bon outil. Comme le bœuf vigoureux attelé à une charrue perfectionnée, nous ferons plus avec moins de peine, si nous ajoutons à nos facultés naturelles les ressources que le travail peut nous fournir.

***

INCONSÉQUENCE A RELEVER. — M. X., chef de division au ministère, demeure à la campagne, et, chaque soir, grâce au chemin de fer, il va dîner chez lui. L'autre jour, il arrive plus tôt que de coutume, entre dans la cuisine, et aperçoit son domestique dans une position qui n'avait rien d'équivoque. Le drôle tenait une bouteille dont les trois quarts venaient de disparaître dans les profondeurs de son estomac. — « Ah! je vous y prends, mon gaillard, à boire mon vin! — Dame! monsieur, c'est votre faute aussi; vous ne deviez arriver qu'à quatre heures, et il en est à peine trois. »

COMMENTAIRE. — Le serviteur infidèle, et sans doute un peu étourdi par les fumées de son *larcin*, oublie qu'il ne lui est pas plus permis à trois heures qu'à quatre de boire le vin de son maître. Encore un peu, il gronderait celui-ci.

***

ALLUSION HISTORIQUE. Je commence à me blaser sur la gloire de grand capitaliste; celle d'homme heureux m'ennuie au point que je jetterais mon anneau dans la Seine, si je n'étais sûr de le retrouver dans une carpe ou un éperlan du café de Paris.

A. DE PONTMARTIN (*Causeries litt.*)

COMMENTAIRE. — Polycrate, tyran de Samos, avait joui d'un bonheur constant. Voulant aller au-devant des trahisons de la fortune et mettre lui-même un malheur dans sa vie, il jeta à la mer un anneau d'un grand prix; mais, quelques jours après, il retrouva cet anneau dans le ventre d'un poisson qu'on lui servit. Cependant la fortune, si opiniâtre à le favoriser, lui réservait des coups plus terribles. Darius entreprit la guerre contre la Grèce; Samos fut prise, et Polycrate fut mis en croix. « Ainsi, cet homme, qui avait joui d'une si haute prospérité, et qui n'avait pu même éprouver le malheur qu'il avait cherché, périt tout à coup par le plus terrible supplice. » P. L.

EXERCICES ANALOGIQUES ET NOUVEAUX SUR LE PARTICIPE PASSÉ

PARTICIPE PASSÉ PRÉCÉDÉ DE *LE PEU*

RÈGLE. Le participe passé précédé de *le peu* est invariable ou s'accorde avec le nom qui suit *le peu*.

Il est invariable si *le peu* signifie le manque, l'insuffisance; il s'accorde avec le nom qui suit *le peu*, si *le peu* signifie une petite quantité, une quantité suffisante. Ex. :

On le punira du *peu* de bonne volonté qu'il a montré.

On le récompensera du *peu* de bonne volonté qu'il a montrée.

Lorsque le maître aura dicté les phrases suivantes, l'élève en changera le sens de manière à ce que les participes soient tous invariables. Il mettra les phrases en regard sur son cahier.

A DICTER OU A FAIRE COPIER

Votre sœur se montra satisfaite du peu d'attention qu'on avait *eue* pour elle.

Vous pourrez occuper cette place, grâce au peu d'instruction que vous avez *reçue*.

Je suis très-satisfaite du peu de bonne volonté que vous avez *mise* à m'être agréable.

Eugène, le peu de confiance que vous avez *témoignée* à votre mère l'a rendue bien heureuse.

Mon enfant, le peu de docilité que vous avez *montrée* a satisfait votre maître; il vous pardonne.

Le peu de prudence que vous avez *eue* dans cette affaire m'inspire de la confiance.

On a pu circonscrire l'incendie, grâce au peu de précautions qu'on avait *prises* à l'avance.

CORRIGÉ

Votre sœur se montra très-mécontente du peu d'attention qu'on avait *eu* pour elle.

Vous ne pouvez occuper cette place, à cause du peu d'instruction que vous avez *reçu*.

Je suis très-irrité du peu de bonne volonté que vous avez *mis* à m'être agréable.

Eugène, le peu de confiance que vous avez *témoigné* à votre mère l'a rendue bien malheureuse.

Mon enfant, le peu de docilité que vous avez *montré* a mécontenté votre maître; il vous punira.

Le peu de prudence que vous avez *eu* dans cette affaire m'inspire de la défiance.

On n'a pu circonscrire l'incendie à cause du peu de précautions qu'on avait *prise* à l'avance.

Lorsque le maître aura dicté les phrases suivantes, l'élève en changera le sens de manière à ce que les participes s'accordent avec le nom qui suivra *le peu*.

A DICTER OU A FAIRE COPIER

Vous avouerai-je que le peu de capacité que j'ai *acquis* dans le commerce a été cause de mon malheur?

C'est au peu d'ouvrages historiques que j'ai *lu*

Digitized by Google

qu'il faut attribuer mon ignorance sur les faits dont vous me parlez.

Ma mère a été très-affligée du peu d'exactitude que j'ai *mis* à lui écrire.

Je suis très-mécontent du peu de progrès que vous avez *fait* en orthographe cette année.

Le peu de liqueur que j'ai *bu* n'a pu ranimer mes forces.

Le peu d'attention que vous avez *apporté* à la leçon d'histoire vous a fait commettre bien des erreurs dans la rédaction.

Le peu d'ardeur que les soldats ont *déployé* a causé la perte de la bataille.

CORRIGÉ

Vous avouerai-je que le peu de capacité que j'ai *acquise* dans le commerce m'a été très-utile?

Grâce au peu d'ouvrages historiques que j'ai *lus*, je pourrai répondre à vos questions.

Ma mère a été très-joyeuse du peu d'exactitude que j'ai *mise* à lui écrire.

Je suis très-content du peu de progrès que vous avez *faits* en orthographe cette année.

Le peu de liqueur que j'ai *bue* a ranimé mes forces.

Le peu d'attention que vous avez *apportée* à la leçon d'histoire a suffi pour que vous la graviez dans votre esprit.

Le peu d'ardeur que les soldats ont *déployée* a suffi pour assurer la victoire.

PARTICIPE PASSÉ ENTRE DEUX *QUE*

RÈGLE. Le participe passé entre deux *que* est toujours invariable.

Lorsque le maître aura dicté l'exercice suivant, l'élève composera une phrase analogue sur chacune de celles qui lui auront été dictées, c'est-à-dire qu'il devra employer le même participe passé.

A DICTER OU A FAIRE COPIER

Voici la montre que j'aurais *désiré* que vous acceptassiez en souvenir de moi.

Cette lettre est celle que Louise m'a *assuré* qu'elle vous avait écrite.

Je vous rapporte les livres que vous avez *cru* que je garderais.

Sont-ce des vers que j'ai *entendu* qu'on déclamait dans la classe?

Cette robe, est-ce celle que j'ai *su* que votre mère devait vous acheter?

Nous prenons une grande part aux désagréments que vous avez éprouvés et que nous avons toujours *pressenti* que vous éprouveriez.

Voici les livres que vous m'avez *annoncé* que je recevrais.

Les terres que vous n'avez pas *voulu* que j'achetasse auraient agrandi mon jardin.

Vous occupez la place que j'avais *prévu* qu'on vous offrirait.

Voici les paroles que mon père a *dit* qu'il fallait vous répéter.

CORRIGÉ

Voici les devoirs que j'aurais *désiré* que vous écrivissiez.

Cette phrase est celle que Louise m'a *assuré* qu'elle avait entendue.

Est-ce cette maison que vous avez *cru* que votre père achèterait?

Est-ce cette romance que j'ai *entendu* qu'on chantait dans la rue?

C'est une fausse nouvelle que j'ai *su* que vous aviez rapportée.

Vous avez eu dans votre examen des succès que nous avons toujours *pressenti* que vous auriez.

La nouvelle que vous m'avez *annoncé* que je recevrais est arrivée.

Les sciences que vous n'avez pas *voulu* que j'étudiasse auraient fait mon bonheur.

Vous avez très-bien répondu à l'objection que j'avais *prévu* qu'on vous ferait.

Ce sont des examens que le ministre a *dit* qu'il fallait faire tous les mois.

NOTA. La règle que nous avons énoncée ci-dessus pourrait donner lieu, peut-être, à quelques exceptions. EX. : Les personnes que j'avais *convaincues* qu'elles étaient heureuses, que j'avais *persuadées* que vous étiez absent, que j'avais *arrêtés* que vous viendriez, que j'avais *présumée* que vous iriez voir, etc., etc.; mais, outre que cette règle simplifie l'étude déjà si ennuyeuse des participes, on doit dire qu'il faut éviter la construction de phrases avec le participe entre deux *que*: cette manière de s'exprimer les rend lourdes et disgracieuses.

CLARISSE JURANVILLE.

NARRATION FRANÇAISE

Un Incendie à Auch

SOMMAIRE. C'était il y a bien longtemps; mon père travaillait à Auch... Une nuit, le feu prend chez un marchand d'huile (tableau de l'incendie...) De l'intérieur de la maison, une femme criait « Sauvez-nous! sauvez mon enfant!... » — « Vingt cinq louis! s'écrie alors l'archevêque, monseigneur d'Apchon, à celui qui sauvera cette femme et son enfant! » Personne n'ose affronter le danger. — « Cinquante louis! reprend le prélat, à qui arrachera aux flammes le petit enfant et sa mère. » La foule écoute et ne répond pas. Le digne archevêque s'élance alors, couvert d'un drap mouillé, au milieu des flammes et sauve la mère et l'enfant... Vous terminerez en disant ce qu'il fit des cinquante louis.

DÉVELOPPEMENT

C'était, il y a bien longtemps; mon père alors travaillait à Auch... Une nuit, voilà qu'au milieu d'une espèce de tempête, d'un grand ouragan qui faisait remuer toutes les fenêtres, ébranlait les cheminées et faisait voler les ardoises, le bruit du tocsin se fit entendre; il fallait que la cloche eût un fameux son pour dominer le tumulte qu'il y avait dans l'air... Au tocsin se mêlèrent bientôt les cris : « Au feu! au feu! » et puis le roulement des pompes à incendie sur le pavé, et puis le tambour, et puis le brouhaha de la foule qui commençait à se faire dans les rues, et puis toujours les coups précipités de la cloche et les voix qui répétaient « Au feu! au feu! au secours! au secours! »

Mon père se leva, quoiqu'il fût bien fatigué du tra-

Digitized by Google

vail de sa journée ; mais mon défunt père était comme cela, il ne s'écoutait pas... aussi j'ai bon espoir pour lui. Dieu l'aura récompensé là-haut.

Enfin, voilà mon père debout et dans la rue comme tant d'autres ; oh ! je t'assure qu'il n'est pas besoin de demander où était le feu : ça se voyait assez, le ciel était si rouge près de la cathédrale, qu'on aurait pu croire que c'était l'église elle-même qui brûlait. Quand mon père arriva là, il vit que c'était plus loin, il y courut encore : déjà deux maisons étaient brûlées, et le brasier était devenu si ardent que la foule se tenait à l'écart ; c'était chez un marchand d'huile que le feu avait pris. C'était en vain que les plus intrépides soldats voulaient pénétrer dans la maison, d'où l'on entendait sortir des cris lamentables : « Sauvez-nous ! sauvez-nous ! »

Les plus braves, les plus aguerris allaient bien aussi près que possible, mais, arrivés près des murailles enflammées et croûlantes, l'ardeur du feu était telle qu'ils reculaient malgré eux ; des officiers voulant donner l'exemple à leurs hommes, dirent : « Eh bien ! nous allons monter sur les murs... » et ils tentèrent de le faire, mais eux aussi furent vaincus.

Les pompiers, si intrépides, avaient fait des prodiges de courage, mais s'arrêtaient également devant ce qui semblait impossible à tous, et l'on entendait cependant toujours la voix d'une femme qui criait : « Sauvez-nous ! Sauvez mon enfant ! »

Au commencement, il y avait eu bien des voix qui avaient appelé au secours... à présent il ne restait plus à se faire entendre au milieu du petillement des flammes, du craquement et du croûlement des poutres, que la voix d'une mère et de son enfant... les autres avaient péri... un instant on l'avait vue apparaître avec son fils au premier étage...

L'archevêque, monseigneur d'Apchon, était arrivé depuis quelque temps en face de la maison qui brûlait... Tant qu'il avait pu, il avait travaillé à la chaîne et exhorté la foule...

« Vingt-cinq louis, cria-t-il, vingt-cinq louis à celui qui sauvera cette femme et son enfant. »

On entendit la voix du prélat, quelques hommes du peuple firent quelques pas vers le feu, et reculèrent bientôt...

« Cinquante louis à celui qui arrachera aux flammes le petit enfant et sa mère, » cria plus haut encore le saint archevêque...

La foule écouta et ne remua pas. Alors, à la lueur de l'incendie, on vit le prêtre du Seigneur, le prince de l'Église, le bon pasteur du troupeau, tremper un drap dans un seau, s'en envelopper, porter, avec l'aide d'un ou deux hommes, une échelle contre les murailles de la maison, et, faisant le signe de la croix, entouré de son long drap blanc mouillé, monter à l'échelle...

Alors, toute la foule, émue de tant de charité, tomba à genoux, et regardant toujours son vénérable et courageux pasteur et priant pour lui, elle le vit parvenir à une croisée toute rouge de flammes... et puis elle ne vit plus rien... Alors, elle ne respira plus... Mais Dieu n'avait pas voulu que tant de charité fût vaine ; un groupe apparut à la croisée !... c'était l'archevêque, la femme et le petit enfant ! Oh ! quelle joie à cette vue ! Les voilà descendant l'échelle, les voilà dans la rue.

. . . . . .

Avez-vous des paroles pour redire ce qui se passa alors dans tout le peuple ? Moi, je n'en ai pas.

L'archevêque, jetant de dessus ses épaules son drap à moitié brûlé, était tombé à genoux pour remercier Dieu ; puis, se relevant, il dit à la pauvre mère, ruinée par l'incendie : « Madame, j'avais promis cinquante louis à qui vous sauverait, je les ai gagnés. Je vous les donne pour votre petit enfant. »

TRAITÉ COMPLET ET RAISONNÉ

D'ANALYSE GRAMMATICALE

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE SUR LA FONCTION DES MOTS

— SUITE —

Dieu, en *nous* condamnant au *travail*, *nous* a châtiés en *père*. *Robinson*, privé de *tout* dans son *île* et forcé aux plus pénibles *travaux* pour *assurer* sa *subsistance* journalière, supporte la *vie* et même goûte, de son *aveu*, plusieurs *moments* de *bonheur*. Supposez-le dans une *île* enchantée, pourvue de tout *ce qui* est agréable à la *vie*, peut-être le *désœuvrement lui* eût-*il* rendu l'*existence* insupportable.

CORRIGÉ DU DEVOIR

Dieu, nom propre, masc. sing., suj. de *a châtiés*.
En, prép., unit *a châtiés* à *condamnant*.
Nous, pron. pers., masc. plur., compl. dir. de *condamnant*.
Condamnant, verbe trans., part., prés., 1re conj.
Au, art. contr., masc, sing., dét. *travail*.
Travail, nom comm., masc. sing., compl. ind. de *condamnant*.
Nous, pron. pers., masc. plur., compl. dir. de *a châtiés*.
A châtiés, verbe trans., ind., pass. indéf., 3e pers. du sing., 1re conj.
En, prép., unit *a châtiés* à *père*.
Père, nom commun, masc. sing., compl. circ. de *a châtiés*.
Robinson, nom propre, masc. sing., suj. de *supporte* et *goûte*.
Privé, part. passé du verbe pass. *être privé*, masc. sing., qual. *Robinson*.
De, prép., unit *privé* à *tout*.
Tout, pron. ind., masc. sing., compl. indir. de *privé*.
Dans, prép., unit *privé* à *île*.
Son, mis pour *sa*, adj. poss., fém. sing., dét. *île*.
Ile, nom comm., fém. sing., compl. circ. de *privé*.
Et, conj., unit *privé* à *forcé*.
Forcé, part. pass. du verbe pass. *être forcé*, masc. sing., qual. *Robinson*.
Aux, art. contr., masc. plur., dét. *travaux*.
Plus, adv., mod. *pénibles*.
Pénibles, adj. qual., masc. plur., qual. *travaux*.
Travaux, nom comm., masc. plur., compl. ind. de *forcé*.

Digitized by Google

Pour, prép., unit *forcé* à *assurer*.
Assurer, verbe trans., inf., prés., 1re conj., compl. circ. de *forcé*.
Sa, adj. poss., fém. sing., dét. *subsistance*.
Subsistance, nom comm., fém. sing., compl. dir. de *assurer*.
Journalière, adj. qual., fém. sing., qual. *subsistance*.
Supporte, verbe trans., ind., prés., 3e pers. du sing., 1re conj.
La, art. simple, fém. sing., dét. *vie*.
Vie, nom comm., fém. sing., compl. dir. de *supporte*.
Et, conj., unit *supporte* à *goûte*.
Même, adv., mod. *goûte*.
Goûte, verbe trans., ind., prés., 3e pers. du sing., 1re conj.
De, prép., unit *goûte* à *aveu*.
Son, adj. poss., masc. sing., dét. *aveu*.
Aveu, nom comm., masc. sing., compl. circ. de *goûte*.
Plusieurs, adj. ind., masc. plur., dét. *moments*.
Moments, nom comm., masc. plur., compl. dir. de *goûte*.
De, prép., unit *moments* à *bonheur*.
Bonheur, nom comm., masc. sing., compl. de *moments*.
Supposez, verbe trans., impér., 2e pers. du plur., 1re conj.
Le, pron. pers., masc. sing., compl. dir. de *supposez*. Il représ. *Robinson*.
Dans, prép., unit *placé*, sous-ent., à *île*.
Une, adj. ind., fém. sing., dét. *île*.
Ile, nom comm., fém. sing., compl. circ. de *placé*, sous-ent.
Enchantée, adj. qual., fém. sing., qual. *île*.
Pourvue, part. pass. du verbe pass. *être pourvu*, fém. sing., qual. *île*.
De, prép., unit *pourvue* à *ce*.
Tout, adj. ind., masc. sing., dét. *ce*.
Ce, pron. dém., masc. sing., compl. ind. de *pourvue*.
Qui, pron. rel., masc. sing., suj. de *est*. Il représ. *ce*.
Est, verbe subst., ind., prés., 3e pers. du sing., 4e conj.
Agréable, adj. qual., masc. sing., qual. *qui*.
A, prép., unit *agréable* à *vie*.
La, art. simple, fém. sing., dét. *vie*.
Vie, nom comm., fém. sing., compl. de *agréable*.
Peut-être, loc. adverb., mod. *eût rendu*.
Le, art. simple, masc. sing., dét. *désœuvrement*.
Désœuvrement, nom comm., masc. sing., suj. de *eût rendu*.
Lui, pron. pers., masc. sing., compl. ind. de *eût rendu*. Il représ. *Robinson*.
Eût rendu, verbe trans., cond., passé, 3e pers. du sing., 4e conj.
Il, pron. pers., masc. sing., sujet de *eût rendu*, répété par pléon. Il représ. *désœuvrement*.
L', mis pour *la*, art. simple, fém. sing., dét. *existence*.
Existence, nom comm., fém. sing., compl. dir. de *eût rendu*.
Insupportable, adj. qual., fém. sing., qual. *existence*.

P. LAROUSSE.

COURS PRATIQUE D'ANALYSE LITTÉRAIRE

17e SIÈCLE

—oo—

LE MATIN

ODE

L'Aurore sur le front du jour
Sème l'azur, l'or et l'ivoire,
Et le soleil, lassé de boire,
Commence son oblique tour.

Ses chevaux, au sortir de l'onde,
De flamme et de clarté couverts,
La bouche et les naseaux ouverts,
Rendent la lumière du monde.

La lune fuit devant nos yeux;
La nuit a retiré ses voiles;
Peu à peu le front des étoiles
S'unit à la couleur des cieux.

Déjà la diligente avette
Boit la marjolaine et le thym,
Et revient riche du butin
Qu'elle a pris sur le mont Hymette.

Je vois les agneaux bondissants
Sur des blés qui ne font que naître;
Chloris, chantant, les mène paître
Parmi les coteaux verdissants.

Les oiseaux, d'un joyeux ramage,
En chantant, semblent adorer
La lumière qui vient dorer
Leur nid ainsi que leur plumage...

Alix apprête son fuseau;
Sa mère, qui lui fait sa tâche,
Presse le chanvre qu'elle attache
A sa quenouille de roseau...

Il est jour; levons-nous, Philis;
Allons à notre jard nage,
Voir s'il est, comme ton visage,
Semé de roses et de lis.

THÉOPHILE.

QUESTIONNAIRE

— *A quel genre appartient cette ode?*

Au genre gracieux, qui demande un ton modéré, des sujets agréables et tendres. Dans l'ode héroïque et morale, l'imagination se représente vivement un objet; elle a recours aux mouvements les plus vifs, aux figures les plus hardies, les plus éclatantes; c'est l'effet de l'enthousiasme qui la transporte. Ici, l'*ode* a aussi son enthousiasme; mais l'âme n'est émue que légèrement. Ses tableaux, sans être trop riches, sont toujours frais et riants; c'est le sentiment qui s'y peint avec les couleurs les plus douces.

— *Parlez-nous de l'auteur de cette ode.*

Théophile Viaud naquit en 1590, à Boussères-Sainte-Radegonde, petit bourg dans l'Agenais. Sa famille était noble; son père, avocat à Bordeaux et protestant, avait été forcé de se rédrer à son château de Boussères pendant le cours des guerres civiles religieuses. Théophile, dont l'éducation fut sans doute faite par son père, vint de bonne heure à Paris. Si à cette époque, Théophile, par les grâces de son esprit et la fertilité de sa muse, se concilia l'amitié des plus hauts personnages, il n'eut pas le même bonheur près des hommes de lettres et des poètes, ses rivaux. Toutefois, il forma une liaison étroite avec Balzac. Ils se brouillèrent pendant un voyage; mais, avant cette rupture, il avait donné à son ami une preuve éclatante de son dévoûment, dans une circonstance où celui-ci ne brilla point par son courage. De retour d'un voyage en Hollande, notre poète composa sa tragédie de *Pasiphaé*, qui ne figure pas dans le recueil de ses œuvres. Il menait alors une vie de plaisir, et passait pour un gentilhomme à la mode; ses vers, et surtout ses impromptus et ses bons mots, faisaient fureur. Quelques poésies licencieuses et critiques, bien plus encore que le dérèglement de ses mœurs, lui suscitèrent de puissants ennemis, qui obtinrent du roi contre lui un ordre d'exil; il se retira à Londres. Le roi Louis XIII, auquel il avait adressé une ode assez remarquable, ayant accordé à Théophile la permission de revenir en France, il abjura le calvinisme; mais cette abjuration ne calma pas ses ennemis, qu'irri-

Digitized by Google

tait la liberté de ses écrits. Ses accusateurs les plus violents étaient les pères Garasse, Guérin, Reynaud et Voisin, qui osèrent l'attaquer et le calomnier publiquement en chaire; le père Garasse l'accusa d'impiété et d'athéisme. Le plus puissant des ennemis de Théophile était le père Voisin, qui obtint contre le poète un décret de prise de corps. Il prit la fuite, et erra longtemps avant de trouver une retraite. Le Parlement, le 19 août 1623, le condamna par contumace à être brûlé vif. Le duc de Montmorency lui donna quelque temps un asile à Chantilly, où le roi, qui en était instruit, le laissa en repos. Le Parlement, auquel on avait pour ainsi dire arraché son arrêt, ne faisait pas même surveiller le poète, et déjà il était arrivé à la frontière, lorsque le père Voisin le fit arrêter. Après avoir passé quelques jours dans un cachot infect et humide, il fut mené à Paris et jeté à la Conciergerie; il y resta six mois. Enfin, après une procédure de dix huit mois, le Parlement, malgré la haute influence des persécuteurs de Théophile, révoqua sa sentence de mort, et commua la peine en un simple bannissement de la capitale. Le poète se retira à Chantilly, et bientôt, grâce à son généreux protecteur, il put revenir à Paris; mais les maux qu'il avait soufferts lui causèrent une maladie mortelle, qui l'emporta le 25 septembre 1626, à l'âge de trente-six ans.

— *Comment le juge-t-on sous le rapport du talent?*

Une imagination brillante et féconde, de l'harmonie, de l'esprit, telles sont les qualités dominantes de ce poète; mais trop souvent il manque de goût et offense la pudeur.

— *Que pensez-l-en de ses écrits en prose?*

Théophile a un mérite rare parmi les poètes de profession; il réussissait dans la prose. Ses apologies, sa lettre à Balzac, la préface de la seconde partie de ses œuvres, sont comparables à ce qu'on avait écrit de mieux dans son temps.

— *Quelles remarques y a-t-il à faire sur l'ode ci-dessus?*

1° *Lassé de boire.* Dans le système mythologique, le soleil allait se coucher tous les soirs dans les flots de l'Océan, d'où il sortait le matin pour aller éclairer le monde. — 2° *Rendent la lumière du monde.* On dirait mieux aujourd'hui: *Ont rendu la lumière au monde.* — 3° *Peu à peu*, blâme qu'il est facile de remplacer: *Par degrés.* — 4° Remarquez que l'ode se partage en deux parties. Dans la première, sont les phénomènes des cieux; dans la seconde, le spectacle qu'offre la terre au lever du jour; puis, l'intérêt se concentre dans un intérêt plus intime: le travail des animaux et de l'homme. — 5° *L'arette*, c'est l'abeille. Ce joli mot n'est plus en usage, mais il est à regretter. — 6° *Le mont Hymette*, aujourd'hui *Trelo-touno* ou *Delydagh*, s'élevait au sud et près d'Athènes; il était célèbre par son miel exquis et par ses carrières. Ce mot *Hymette* désigne ici toute campagne fleurie où, suçant la marjolaine et le thym, l'abeille va butiner dès que le jour paraît. — 7° *Qui ne font que naître.* On dirait aujourd'hui: *Qui ne font que de naître ou qui viennent de naître*, pour ne pas donner une syllabe de plus au vers. — 8° Les quatre vers qui suivent sont fort jolis et tout-à-fait dans le ton général de la pièce. — 9° Le petit tableau qui suit: *Alix apprête son fuseau*, est charmant de vérité. — 10° La dernière strophe rappelle l'ode de Ronsard: *Mignonne, allons voir si la rose...* que nous avons citée plus haut. — 11° Le mot *jardinage* désigne ici, non l'art de cultiver les jardins, mais les travaux que demande cette culture. Les deux derniers vers sont tout-à-fait gracieux.

P. T. L.

COURS COMPLET DE LITTÉRATURE ANCIENNE

DE LA POÉSIE ÉPIQUE CHEZ LES ANCIENS

— SUITE —

CHAPITRE II — SECTION II

DE L'ÉPOPÉE LATINE

Les ouvrages de Virgile sont à la portée d'un plus grand nombre de nos lecteurs que ceux d'Homère, parce qu'il est beaucoup plus commun de savoir le latin que de connaître le grec. Virgile a été de bonne heure entre les mains de quiconque a fait des études, nous entendons parler des études des jeunes gens. Il y a longtemps que l'on est également d'accord sur son mérite et sur ses défauts. Nous parlerons des *Églogues* quand il sera question de la poésie pastorale. Les *Géorgiques* (1) sont devenues un ouvrage français, et ce poème, le plus parfait qui nous ait été transmis par les anciens, est aussi un des plus beaux morceaux de la poésie moderne. Nous en donnerons donc l'analyse détaillée, sans nous permettre la moindre critique sur une œuvre si universellement goûtée.

Virgile (Publius Virgilius Maro) naquit à Andes, village voisin de Mantoue, le 15 octobre de l'an 648 de Rome, soixante-neuf ans avant notre ère; son père était potier. Ses premières années se passèrent à Crémone et à Milan, d'où il se rendit ensuite à Naples pour étudier la littérature, la philosophie, les mathématiques et la médecine. Après la bataille de Philippes, quand Octave distribua aux vétérans de César les terres de Crémone et de Mantoue, Virgile, dépouillé de son patrimoine, vint à Rome demander l'appui du poète Varius, qui le présenta à Mécène, grand ami d'Octave, et Mécène lui fit rendre ses biens. Virgile ne fut point oublieux de la justice qui lui avait été faite: sa première églogue est un remerciment adressé à son bienfaiteur. Assuré de vivre à l'abri du besoin, Virgile se livra dès-lors tout entier à la poésie; tout en continuant ses compositions bucoliques, il préparait, sur l'invitation de Mécène, ce poème en l'honneur de l'agriculture, qui devait le placer au rang des premiers génies de la Grèce et de Rome.

Aux *Géorgiques* succéda l'*Énéide*, à laquelle Virgile travailla de longues années sans y mettre cependant la dernière main. Il voulut visiter la Grèce et l'Asie Mineure avant de terminer son poème; mais les fatigues de la navigation ruinèrent sa santé, déjà fort délicate, et il mourut en débarquant en Italie, à Brindes ou à Tarente, à l'âge de cinquante-deux ans. Il ordonnait dans son testament qu'on brûlât l'*Énéide* qu'il croyait indigne de la postérité. Auguste refusa de détruire un poème qu'il regardait avec raison comme un des plus beaux monuments de la littérature latine. Il chargea deux des amis de Virgile, Varius et Tucca, du soin de revoir et de publier l'*Énéide*. Ceux-ci se bornèrent à en retrancher quelques vers et ne voulurent ou n'osèrent pas compléter ceux que Virgile avait laissés inachevés.

Virgile eut le rare bonheur de paraître à une de ces époques où la langue latine, à peu près complétement formée, n'attend plus, pour être définitivement fixée, qu'un écrivain capable de conserver et d'achever par un dernier effort les conquêtes de ses devanciers; court moment de perfection que suit bientôt, d'ordinaire, une prompte décadence. Virgile conquit la première place parmi les poètes latins, en joignant la fécondité à l'imagination, la pureté et la douceur à la forme la plus parfaite, et c'est par là surtout qu'on peut dire de Virgile qu'il est un génie créateur; car si l'on excepte le quatrième livre de l'*Énéide*, qui lui appartient en propre, on est bien forcé de reconnaître qu'il a demandé aux poètes de la

(1) Les *Géorgiques*, poème didactique composé dans le but d'instruire les peuples sur les travaux de la campagne. *Didactique*, terme d'école qui signifie instruction, pour servir à l'instruction; du grec *didaskô* (*j'instruis*).

Digitized by Google

Grèce la plupart de ses inspirations. Un autre trait qui caractérise Virgile et qui lui donne une physionomie presque moderne, c'est la sensibilité. « La sensibilité, dit M. Nisard, est un don commun à Tite-Live et à Virgile. Ils se ressemblent tous deux par cette faculté supérieure et charmante, par laquelle le poète et l'historien s'aiment moins que les créations de leur esprit, et vivent pour ainsi dire de la vie qu'ils leur ont donnée. Virgile souffre pour Didon délaissée, et porte dans son sein les ennuis de la veuve d'Hector; il pleure la mort du jeune guerrier dont un javelot a percé la poitrine. C'est trop peu : ce feu de tendresse se répand sur tout ce qu'il décrit. Il s'intéresse à l'herbe naissante, qui ose se confier à l'air attiédi par le printemps; il est tour à tour la génisse, exhalant son âme innocente auprès de la crèche pleine; l'oiseau à qui les airs mêmes sont funestes et qui meurt au sein de la nue; le taureau vaincu qui aiguise ses cornes contre les chênes pour de nouveaux combats... Plus je compare ces deux hommes, plus je les trouve frères : Virgile pourtant est le premier parce que son cœur, le plus tendre de l'antiquité, a ressenti encore plus profondément le contrecoup des choses humaines. »

Des témoignages anciens ne permettent guère de douter que Virgile n'ait débuté dans la carrière poétique par un petit poème intitulé le *Moucheron* (culex) mais les plus sûrs critiques ne pensent pas que ce poème soit celui qui nous a été conservé sous ce titre; ces doutes s'étendent, quoique mal fondés, sur l'authenticité de trois autres petites pièces : l'*Aigrette*, (ciris), la *Cabaretière* (copa) et le *Moretum* (mets composé d'herbes, d'ail pilé, de fromage et de vin). Les seuls ouvrages qu'on puisse attribuer à Virgile d'une manière certaine sont : les *Bucoliques*, les *Géorgiques* et enfin l'*Énéide*.

Les Géorgiques.— Virgile avait un peu plus de trente ans lorsqu'il commença ses Géorgiques, ou poème sur l'agriculture; elles lui coûtèrent sept années. Il entreprit cette œuvre, dit-on, à la prière de Mécène, et peut-être même sur les sollicitations d'Auguste. Non-seulement les guerres civiles et les proscriptions, qui en étaient toujours la suite, avaient nui à l'agriculture en dépeuplant l'Italie, mais l'appât que présentaient ces combats, qui faisaient passer aux vainqueurs tous les biens des vaincus, avait depuis longtemps séduit la jeunesse; on aimait mieux demander le bien-être au hasard d'une courte lutte que de l'acheter au prix de rudes travaux. Aussi, à l'époque où Auguste vainqueur demeura paisible maître de l'empire, la campagne manquait de bras; de vastes champs restaient sans culture; l'Italie, déjà si pauvre en moissons était plus que jamais obligée de compter sur les ressources de la Sicile et de l'Égypte. Auguste voulut remédier à ce mal, et en même temps qu'il offrait des récompenses aux cultivateurs, il désira que le génie remît en honneur l'agriculture si estimée des anciens Romains. Virgile, dans les *Géorgiques*, devint l'interprète de la pensée du maître, comme Horace le fut si souvent dans ses odes. Il se retira à Naples, où il écrivit la plus grande partie de son poème.

Les *Géorgiques* se divisent en quatre livres : dans le premier, Virgile, s'occupe uniquement de la culture de la terre; se servant habilement des traditions religieuses du peuple romain, le poète lui rappelle que c'est Jupiter qui prescrivit la loi sévère du labourage, afin de réveiller les mortels engourdis par la paresse.

« Ce fut, chante Virgile, Jupiter qui arma de poison la dent des serpents, qui commanda au loup de vivre de rapines, et aux vents de soulever les flots. Jupiter secoua le miel qu'on recueillait sur les feuilles, déroba le feu aux yeux des hommes, fit tarir les ruisseaux de vin qui coulaient dans les campagnes, afin que les hommes, à force de travail et d'expérience, inventassent peu à peu les arts nécessaires à la vie, qu'ils fouillassent dans la terre pour faire sortir le froment, et qu'ils tirassent des veines des cailloux le feu qui y est caché. »

Le second livre est consacré à la culture des arbres, et principalement de la vigne et de l'olivier; le troisième à l'éducation des troupeaux; le quatrième traite des soins nécessaires aux abeilles. Les poèmes didactiques ont besoin, plus que tous les autres poèmes, de ces digressions qu'on nomme *épisodes*. Quelles que soient les ressources et la variété de l'écrivain, une longue série de préceptes finit toujours par avoir une certaine monotonie. Virgile, pour reposer l'esprit de son lecteur, a introduit dans son poème un certain nombre d'épisodes, admirables morceaux dont nous allons donner la traduction, et qui sont des chefs-d'œuvre dans un chef-d'œuvre. Au premier livre, à propos des pronostics du temps, voici le récit des prodiges qui suivirent la mort de Jules César :

« Le soleil, après la mort de César, fut sensible aux malheurs où Rome allait être plongée : il couvrit de ténèbres son front lumineux, et les coupables mortels redoutèrent alors une nuit éternelle. Dans le même temps, la terre et la mer, des chiens odieux et des oiseaux lugubres nous donnèrent aussi des signes effrayants. Combien de fois avons-nous vu l'Etna inonder de sa lave brûlante la terre des Cyclopes et, brisant ses fourneaux, vomir des tourbillons de flammes, et des rochers en fusion! La Germanie entendit un bruit d'armes qui se choquaient de toutes parts dans les airs. Les Alpes furent ébranlées par des secousses jusqu'alors inconnues. On entendit même souvent sortir du fond des bois sacrés des voix formidables. De pâles et hideux fantômes se firent voir dans l'obscurité de la nuit, et, pour comble d'horreur, les animaux parlèrent. Les fleuves suspendirent leur cours; la terre ouvrit des abîmes sous nos pas. Dans les temples, l'ivoire attendri laissa couler des larmes, et le bronze se couvrit de sueur. L'Éridan (1), ce roi des fleuves, roula dans un furieux débordement de ses eaux les forêts déracinées, ravagea les campagnes et entraîna les étables avec les troupeaux. On n'apercevait alors dans les entrailles des victimes que des signes menaçants du courroux des dieux. Les sources, au lieu d'eau, ne donnaient que du sang. Les villes retentissaient pendant la nuit du hurlement des loups. Jamais la foudre ne tomba si souvent dans un temps serein, et jamais les feux de tant de comètes n'effrayèrent les mortels. »

(1) *Éridan*, nom poétique du Pô.

Digitized by Google

Voici au second livre, l'éloge de l'Italie :

« Mais ni les riches forêts de la Médie, ni les rives enchantées du Gange, ni celles de l'Herme qui roule des sables d'or, ni la Bactriane, ni les Indes, ni la Panchaïe, dont le terroir fertile produit l'encens, ne doivent le disputer à l'Italie.

» Elle n'a jamais vu ses champs labourés par des taureaux vomissant le feu par les narines; jamais les dents d'un dragon (1) n'y ont été semées, et n'ont produit une moisson d'hommes armés de javelots et de casques. Mais elle produit des moissons abondantes, et les vins fameux de Massique. Ses champs sont plantés d'oliviers et ses prairies pleines de troupeaux. Elle nourrit d'excellents chevaux pour les batailles. C'est le long de vos rives, dieu du Clitumne (2), que l'on voit errer des taureaux blancs qui, après avoir été lavés dans vos eaux sacrées, sont conduits à Rome pour précéder l'appareil pompeux des triomphes, et pour être immolés au Capitole. On jouit en Italie d'un printemps perpétuel et d'une chaleur douce et tempérée, même dans les différentes saisons. Les brebis et les arbres y portent deux fois l'année. On n'y craint ni les tigres ni les lions, et l'on ne court point risque d'y cueillir des herbes vénéneuses. On n'y voit point de ces serpents monstrueux qui rampent en faisant mille contours de leurs corps hérissés d'écailles, et mille replis avec leur énorme queue.

» Ajoutez à ces avantages tant de villes superbes, tant d'ouvrages d'un travail prodigieux, tant de forts élevés sur les rochers les plus escarpés, tant d'aqueducs anciens qui portent des fleuves dans les villes. Que dirai-je des deux mers qui baignent l'Italie au septentrion et au midi; de la vaste étendue de nos lacs, de celui de Côme et de celui de Garde, dont les flots s'enflent et frémissent comme ceux de la mer! Parlerai-je de ces havres, de ces môles construits le long du lac Lucrin, où la mer indignée vient battre avec furie, où l'air retentit du bruit des flots repoussés par la digue, et où la mer de Toscane se mêle au lac d'Averne pour former le port de Iule? »

Voici maintenant la peinture du printemps et la description du bonheur champêtre : charmants tableaux toujours frais, toujours jeunes, qui se trouvent également au deuxième livre :

« C'est le printemps qui fait revivre les bois et qui rend aux arbres leur feuillage; il enfle la terre, qui ne demande que la semence pour montrer sa fécondité. C'est en cette saison que Jupiter descend dans un nuage chargé d'eau; qu'il s'insinue doucement dans les entrailles de la terre, et qu'il fournit l'aliment à toutes les plantes. C'est alors qu'on entend les bocages retentir du chant des oiseaux; que toutes les campagnes deviennent fécondes et ouvrent leur sein aux douces haleines des zéphyrs. La terre, abreuvée, fournit partout une sève abondante, et les jeunes plantes ne craignent plus de s'épanouir aux rayons d'un soleil nouveau. Le pampre ne craint point alors la fureur des vents du midi, ni les pluies que lance l'aquilon dans les airs. La vigne pousse ses bourgeons sans danger et déploie toute la richesse de ses rameaux.

» Tels étaient apparemment ces jours heureux qui parurent à la naissance du monde, et dont le cours n'était point interrompu! c'était alors un printemps continuel; l'univers entier jouissait de cette aimable saison, et les vents de l'hiver retenaient leurs haleines, lorsque les animaux virent pour la première fois la lumière, lorsque les hommes, nés pour le travail, sortirent du sein de la terre, et qu'on vit les bêtes sauvages errer dans les forêts et les astres briller au ciel. Jamais les productions encore faibles de la nature n'auraient pu soutenir la rigueur de nos saisons, si d'abord elles n'avaient été longtemps sans ressentir ni le froid ni le chaud, et si la terre naissante n'avait éprouvé dans le commencement un air doux et tempéré. . . . . .

« O trop heureux les habitants de la campagne, pour peu qu'ils connaissent leur bonheur! Éloignés du tumulte des guerres, ils reçoivent de la terre, qui leur ouvre si libéralement son sein, une subsistance aisée. S'ils n'habitent pas des palais superbes, d'où l'on voit sortir le matin une foule importune de clients intéressés à leur faire la cour; s'ils n'ont pas pour objet d'une vaine admiration des vestibules décorés de divers ornements, ou des meubles chamarrés d'or, ou des vases d'airain de Corinthe; s'ils ignorent l'art d'altérer la blancheur de la laine dans la pourpre de Tyr, et de corrompre la bonté de l'huile avec des extraits de cannelle; en récompense, exempts de périls, ils jouissent d'une vie innocente, abondante en toutes sortes de biens. Sans sortir de leurs domaines ils trouvent des retraites paisibles, des antres frais, des lacs d'eau vive, des vallées délicieuses; ils entendent le mugissement de leurs troupeaux; ils goûtent un doux sommeil à l'ombre de leurs arbres. Ils ont sous les yeux de beaux pâturages, de vastes forêts, une jeunesse endurcie au travail et accoutumée à se contenter de peu. On voit chez eux les dieux servis, les parents respectés : ce fut chez eux que la justice, en quittant la terre, porta l'empreinte de ses derniers pas.

» Quand mon sang sera refroidi par l'âge autour de mon cœur, la campagne et les ruisseaux qui serpentent dans les vallées feront toutes mes délices; et, sans ambition pour la gloire, je n'aimerai que les fleuves et les bois. »

Le troisième livre renferme deux épisodes :

1° Le tableau de la vie des peuples nomades de l'Afrique et des habitants de la Scythie :

« Le berger nomade traîne avec lui sa cabane, ses provisions, son chien, ses armes, son carquois garni de flèches; semblable en cela au soldat romain qui marche chargé du faix de ses armes, et d'un prodigieux attirail, pour surprendre l'ennemi, camper en sa présence et aussitôt se ranger en bataille.

» Il n'en est pas ainsi chez les peuples de la Scythie, dans le pays où le Danube roule ses eaux limo-

(1) Les compagnons de Cadmus, roi de Thèbes, ayant été dévorés par un dragon qui gardait les eaux de la fontaine de Dircé, en Béotie, Minerve dit à Cadmus d'aller attaquer le monstre et lui promit la victoire. Cadmus sema les dents de ce dragon, desquelles naquirent des hommes tout armés qui s'entre-tuèrent sur-le-champ, à la réserve de cinq qui l'aidèrent à bâtir la ville de Thèbes.

(2) *Clitumne*, rivière qui coule dans la campagne de Rome (*Clitunno*).

Digitized by Google

neuses; là on tient les troupeaux dans les étables. On ne voit ni herbe dans les campagnes, ni feuilles sur les arbres. La terre est partout chargée de montagnes de neige et de glace à la hauteur de sept coudées. Les vents glacés de l'hiver y règnent en tout temps; jamais le soleil ne dissipe l'obscurité des brouillards, ni lorsqu'il monte dans son char au plus haut de l'horizon, ni lorsqu'il descend et va précipitamment se plonger dans les eaux de l'Océan qu'il colore de ses feux.

Les habitants de ces pays passent leur vie tranquillement dans des antres qu'ils ont creusés profondément en terre. Ils y ont des brasiers ardents où ils entassent des troncs d'arbres et des ormes entiers : là ils passent les nuits à jouer et à boire de ces liqueurs qui imitent le vin et qu'ils font avec des fruits sauvages ou avec du grain germé. C'est ainsi que vivent, sans lois et sans police, les peuples qui habitent vers le pôle septentrional, toujours en butte à la fureur des vents qui tombent des monts Riphées, et n'ayant pour vêtements que des peaux de bêtes fauves. »

2° La description de la peste des animaux dans la Norique (1) :

« La corruption de l'air causa autrefois une affreuse contagion dans les bourgs de la Norique, pendant toutes les chaleurs de l'automne. Elle fit périr toutes les diverses espèces d'animaux domestiques et de bêtes féroces. Son poison infecta les lacs et les pâturages. Après qu'une chaleur interne et une soif ardente avaient desséché et raccourci tous les membres des animaux, ils se trouvaient ensuite trempés d'une moiteur extrême qui leur corrompait les os, et les réduisait en pourriture.

» Souvent la victime, aux pieds de l'autel où on allait l'immoler aux dieux, tombait morte, tandis que les ministres trop lents ornaient sa tête de bandelettes sacrées. Si quelquefois le sacrificateur avait eu le temps d'en immoler une, la flamme ne s'attachait point aux entrailles infectes qu'on mettait sur les feux de l'autel et l'aruspice consulté n'en pouvait tirer aucun présage. Les jeunes taureaux mouraient au milieu des plus belles prairies, ou devant leurs râteliers remplis de fourrages. Les chiens les plus doux devenaient enragés; une toux violente était la respiration aux pourceaux, et l'enflure de leur gorge les suffoquait.

» Les chevaux victorieux à la course oubliaient leurs anciens exercices, dédaignaient la pâture et l'eau des fontaines; la douleur leur faisait battre la terre d'impatience : ils baissaient tristement les oreilles; leur corps se couvrait d'une sueur équivoque, mais froide aux approches de la mort; leur peau aride se collait sur les os et n'était plus qu'une membrane dure qui résistait sous la main. Dans la suite, quand leur mal augmentait, leurs yeux devenaient ardents, une respiration pénible, quelquefois accompagnée de gémissements douloureux et de longs soupirs, faisait palpiter leurs flancs tendus avec effort, un sang noir coulait de leurs naseaux, une langue épaisse et rude obstruait leur gosier.

» On voyait ailleurs un taureau fumant sous le joug qu'il traînait, tomber tout à coup, vomir le sang et l'écume, et pousser les derniers sanglots. Le laboureur consterné dételait en soupirant l'autre taureau, affligé de la mort de son frère, et laissait sa charrue au milieu du sillon imparfait. Ni l'ombre épaisse des forêts, ni l'agréable verdure des prés, ni la fraîcheur des ruisseaux, dont l'onde plus pure que le cristal serpente à travers les campagnes, ne pouvaient charmer la douleur de ceux que le mal avait infectés.

» On dit qu'en ce temps-là on chercha inutilement dans le pays deux bœufs pareils, pour traîner au temple de Junon le char et les dons consacrés au culte de la déesse, et qu'on fut contraint d'atteler pour cette fonction des bœufs sauvages. Le laboureur alors se vit réduit à remuer son champ avec la houe et à se servir de ses ongles pour enfouir ses grains, à prendre le collier pour traîner sa charrette sur le haut des collines.

« Le loup ne songeait plus à surprendre une bergerie, et ne rôdait plus la nuit autour des parcs; l'effort du mal avait dompté sa fureur. Les daims et les cerfs, malgré leur timidité naturelle, erraient dans les villages et se mêlaient avec les chiens. Bientôt on vit les poissons et les différents monstres que la mer nourrit dans son vaste sein, jetés sur ses bords comme ces cadavres baignés par les flots après le naufrage. Les veaux marins cherchaient un asile dans les fleuves qu'ils n'avaient jamais fréquentés. La vipère mourait dans sa caverne, où les ténèbres n'avaient pu la garantir. On voyait périr les serpents, et leurs écailles se dresser par la force de la douleur. L'air devint contagieux aux oiseaux mêmes; ils périssaient au milieu des nues, et tombaient morts sur la terre.

» Le plus beau des épisodes qui mouvementent les *Géorgiques* se trouve au quatrième livre; il renferme le récit de la descente d'Orphée aux enfers.

» Eurydice, voulant échapper aux poursuites du berger Aristée (1) fuyait le long des rives d'un fleuve: dans sa fuite précipitée elle n'aperçut point à ses pieds, sous l'herbe du rivage un serpent monstrueux qui allait lui donner la mort. Les nymphes ses compagnes firent retentir de leurs cris les montagnes d'alentour : les sommets du Rhodope en furent émus; toute la Thrace consacrée au dieu Mars, et la reine Orithyie (2) en versèrent des larmes. Orphée solitaire sur un rivage désert, tâchait par le son de sa lyre de calmer sa douleur. Soit que le jour parût ou qu'il fît place à la nuit, vous étiez, ô chère épouse, le sujet inépuisable de ses chants lugubres. Il osa même descendre dans les gouffres du Ténare, pénétrer dans le sombre palais de Pluton, traverser ces épaisses forêts où règnent la nuit et l'horreur, entrer dans le royaume des mânes, se présenter devant leur roi for-

(1) Les Alpes Noriques, rameau des grandes Alpes, s'étendant de l'Autriche à la Hongrie, rive gauche de la Drave.

(1) Aristée, fils d'Apollon, aima beaucoup Eurydice qui, fuyant Aristée le jour même de ses noces avec Orphée, fut piquée d'un serpent et mourut sur-le-champ. Les nymphes, touchées de ce malheur, prirent toutes les mouches à miel d'Aristée. Celui-ci, d'après le conseil du dieu Protée, pour apaiser les mânes d'Eurydice, leur fit un sacrifice de quatre génisses et de quatre taureaux, des entrailles desquels il sortit des essaims d'abeilles.

(2) Orithyie, reine des Amazones : ces femmes n'étaient pas renommées pour la tendresse de leur cœur; cette phrase de Virgile est une admirable expression des regrets profonds causés par la mort d'Eurydice.

Digitized by Google

midable, devant ces divinités que les prières des mortels n'attendriront jamais.

» Les ombres, enchantées de la douceur de ses chants, sortaient des cachots les plus reculés de l'Erèbe. Tous ces vains fantômes venaient en foule autour de lui, en aussi grand nombre qu'on voit les oiseaux fondre de toutes parts dans les bois, lorsque la nuit qui s'avance, ou un orage qui les menace, les contraint de quitter les montagnes. Dans cette troupe confuse étaient des hommes, des femmes, des héros magnanimes que la mort avait moissonnés, des enfants, de jeunes vierges et des fils à la fleur de l'âge, dont les corps avaient été portés sur le bûcher à la vue de leurs parents.

» Les charmes de la lyre d'Orphée se firent aussi sentir dans le Tartare et dans les profonds abîmes des criminels : les Furies aux cheveux entrelacés de serpents en furent émues ; Cerbère, près d'aboyer, resta les trois gueules béantes, et le vent ne fit plus tourner la roue d'Ixion. Déjà revenant sur ses pas, Orphée avait échappé à tous les périls : Eurydice, qui lui avait été rendue, le suivait vers le séjour de la lumière, sans qu'il lui fût permis de tourner la vue sur elle, lorsqu'un transport subit et bien pardonnable lui fit oublier la loi que Proserpine lui avait imposée. Sur le point de revoir la lumière, il s'arrêta, et vaincu par sa tendresse il jeta les yeux vers sa chère Eurydice. En même temps tout le fruit de ses travaux s'évanouit ! Son traité avec l'impitoyable Pluton fut rompu, et par trois fois on entendit un bruit affreux sortir des étangs de l'Averne. « Cher Orphée, dit Eurydice, le cruel destin me rappelle aux enfers. Un sommeil pesant me ferme les yeux pour jamais. Adieu, cher époux, je me sens entraînée dans une nuit éternelle ; et c'est en vain que je vous tends, hélas ! de faibles mains qui ne sont plus à vous. » Elle dit et disparut comme une fumée légère. Elle ne revit plus Orphée qui, vainement, essaya d'embrasser son ombre et de lui parler. Le nautonier des enfers ne voulut plus lui permettre de repasser l'Achéron. Que faire dans cette conjoncture ? que devenir après avoir perdu sa chère épouse? Pourra-t-il, par l'excès de sa douleur et les tristes accents de sa voix, émouvoir encore une fois les mânes et les dieux des enfers?... Mais déjà l'ombre froide d'Eurydice est dans la barque fatale.

» On dit qu'Orphée demeura sept mois entiers au pied d'un rocher, à pleurer sans cesse, et à faire retentir les antres du récit de ses malheurs. Au son de sa voix, les tigres dépouillaient leur férocité, et les chênes se mouvaient en cadence. C'est ainsi que Philomèle pleure à l'ombre d'un peuplier la perte de ses petits qu'un barbare villageois a arrachés de leur nid, couverts encore d'un simple duvet; elle passe les nuits à gémir, posée sur une branche; elle répète sans cesse ses lugubres accents et remplit de ses tristes plaintes tous les lieux d'alentour.

» Orphée ne fut plus sensible aux charmes de l'hymen, toutes ses douceurs lui devinrent indifférentes. Il errait seul dans les pays glacés de la Scythie, sans cesse occupé du souvenir de sa chère Eurydice. Considérant ces regrets éternels comme une marque de mépris pour leur sexe, les femmes de la Thrace, à la faveur des mystères sacrés et des orgies nocturnes de Bacchus, le mirent en pièces et dispersèrent ses membres dans les campagnes. Tandis que sa tête, séparée de son cou d'albâtre et jetée dans l'Hèbre, était entraînée par le courant, sa voix même et sa langue, déjà froide, redisaient encore le nom d'Eurydice ! Sa bouche, hélas ! en rendant le dernier soupir, appelait encore sa chère Eurydice, et les échos répétaient le long du fleuve le nom d'Eurydice! » (Traduction de M. Frémont, professeur.)

Les *Géorgiques* passent avec raison pour le plus parfait des poèmes didactiques; elles sont l'œuvre de la maturité de Virgile, il put y mettre la dernière main, tandis, nous le savons déjà, que la mort l'obligea de laisser son *Énéide* inachevée. Les passages que nous avons livrés à l'admiration de nos lecteurs donnent une idée des beautés du style de Virgile. On ne trouve pas dans les *Géorgiques* cette sécheresse qu'il est si difficile d'éviter dans un poème de ce genre; tout y est animé, plein de mouvement et de vie; les animaux, les plantes même semblent avoir une âme, les images abondent, et, dans leur langue originale, les vers charment l'oreille par leur harmonie.

Delille a donné des *Géorgiques* une traduction en vers français renommée par son élégance; mais, malgré son talent très-marqué, les difficultés de la traduction l'ont laissé bien loin de son modèle, disent d'intelligents critiques.

BLANCHE DE FRANCOLINI.

EXERCICES

POUR UNE DEUXIÈME ANNÉE D'ARITHMÉTIQUE

I. *Les 2181 directrices des salles d'asile publiques reçoivent 1384049 fr. Quel est le prix moyen d'une journée de chacune de ces directrices?*

SOLUTION.

2181 directrices, en 365 j., reçoivent 1384049f

1 directrice, — reçoit... $\frac{1384049}{2181}$

1 — en 1 jour, — $\frac{1384049}{2181 \times 365} = 1^f74$

II. *Le nombre des enfants en âge de fréquenter les écoles (de tous les degrés) est environ le tiers de la population totale de l'Empire, qui est de 36 039 364 h. Sur ce nombre d'enfants, 4,99 p. 100 restent complétement privés d'instruction, et l'on peut évaluer à $\frac{1}{11}$ du reste ceux qui, allant à l'école sans assiduité, n'en retirent aucun profit. Quels sont : 1° le nombre des enfants qui vont à l'école; 2° le nombre de ceux qui n'y vont pas; 3° le nombre de ceux qui ne retiennent rien de ce qu'ils y ont appris?*

SOLUTION.

Nombre des enfants en âge de fréquenter les écoles :

$$\frac{36\,039\,364}{3} = 12\,013\,121$$

Digitized by Google

Nombre de ceux qui ne vont pas à l'école :

$$12\,013\,121 \times \frac{4,99}{100} = 599\,455$$

Pour répondre à l'ordre des questions, nous dirons donc :

1° Nombre des enfants qui vont à l'école :

$$12\,013\,121 - 599\,455 = 11\,413\,666$$

2° Nombre de ceux qui ne vont pas à l'école : 599 455.

3° Nombre de ceux qui oublient complétement :

$$\frac{11\,413\,666}{11} = 1\,037\,606 \quad (1)$$

III. *En 1847, on comptait en France 1 accusé sur 4 067 habitants, en 1860, 1 sur 7 749. Dire de combien pour 100 le nombre des accusés a baissé par rapport à la population totale?*

SOLUTION. En 1847, le nombre des accusés est $\frac{1}{4\,067}$ de la population;

En 1860, il en est $\frac{1}{7\,749}$

Différence : $\frac{1}{4\,067} - \frac{1}{7\,749} = \frac{3\,682}{31\,495\,183}$

Remarquez que les expressions *combien p. 100, tant p. 100*, reviennent à *combien de centièmes, tant de centièmes*. Ainsi, 5 p. 100 est la même chose que $\frac{5}{100}$. Il s'agit donc de savoir à combien de centièmes revient la fraction $\frac{3\,682}{31\,495\,183}$, qui exprime la diminution du rapport du nombre des accusés à celui de toute la population en France.

1 unité vaut 100 centièmes;

3 682 unités valent 368 200 centièmes;

$\frac{3\,682}{31\,495\,183}$ d'unité valent $\frac{368\,200}{31\,495\,183}$ de centième,

$$\text{ou} = \frac{1}{85} \text{ p. } 100$$

Ainsi, le nombre des accusés a baissé de $\frac{1}{85}$ p. 100, ou de $\frac{1}{8\,500}$ de la population totale.

IV. *Les lycées et colléges qui présentaient, pendant l'année 1861-62, un effectif de 59 764 élèves, ont, en 1863, compté 63 762 élèves. Quelle a été la proportion pour 100 d'accroissement?*

SOLUTION.

Population des lycées en 1863.....	63 752
— — en 1861.....	59 764
Accroissement net.....	3 998

(1) « Près de 600 000 enfants restent encore complétement privés d'instruction, et beaucoup de ceux qui figurent sur les listes des écoles, n'y allant que pendant deux ou trois mois de la mauvaise saison, oublient l'été ce qu'ils ont appris l'hiver. C'est parmi ces enfants, abandonnés à l'ignorance et au vagabondage, que le crime lève plus tard sa dîme funeste... Il faut que le pays se pénètre bien de cette vérité, que l'argent dépensé pour les écoles sera épargné pour les prisons. » (*Exposé de la situation de l'Empire*, présenté au Sénat et au Corps législatif.)

Pour 59 764 élèves, l'augmentation a été de. 3 998

Pour 1 élève, elle aurait été de..... $\frac{3\,998}{59\,764}$

Pour 100 élèves, elle a été de. $\frac{399\,800}{59\,764} = 6,68...$

L'augmentation du nombre des élèves a donc été de 6,68 p. 100, près de 7 p. 100. TH. NICOLLE.

DEUXIÈME PARTIE

VARIÉTÉS

COURS ÉLÉMENTAIRE D'ARCHÉOLOGIE

— DEUXIÈME PARTIE —

DE L'ARCHITECTURE

CHAPITRE III

DES COLONNES ET ORDRES D'ARCHITECTURE

OBÉLISQUES ET PYRAMIDES

La colonne est un pilier cylindrique, quelquefois renflé à une certaine hauteur, et composé du *fût* ou corps de la colonne, d'une tête ou *chapiteau*, et d'un pied ou *base*. D'abord faites de bois, les colonnes furent ensuite construites avec toutes sortes de pierres dures. Primitivement elles n'étaient que des soutiens, mais le goût et le progrès des arts les couvrirent bientôt d'ornements. La différence de ces ornements et les proportions qu'on donna aux diverses parties de la colonne constituèrent les *ordres* classiques connus sous les noms de *dorique*, *ionique*, *corinthien*, *toscan* et *composite*. Les trois premiers appartiennent aux Grecs, et les deux autres aux Romains. Tous les livres d'architecture apprennent à les distinguer, et ils en étudient les plus minutieux détails. Nous y renvoyons donc nos lecteurs. Les colonnes égyptiennes, antérieures à l'influence des Grecs, sont cylindriques en général, plus ou moins déprimées à une certaine hauteur, et toujours chargées de sculptures et d'inscriptions hiéroglyphiques. Leurs proportions varient beaucoup. Elles n'avaient pas de base, ou du moins celle-ci était peu sensible. Les chapiteaux sont variés à l'infini. Destinées à supporter de grandes masses, elles possèdent un très-grand diamètre par rapport à leur élévation.

Le plus ancien ordre chez les Grecs fut le *dorique*. On en attribue l'invention à Dorus, ancien roi d'Achaie et du Péloponèse; mais cette tradition est de peu d'importance. Il est certain que le dorique, dans le principe, était court et massif. La colonne, de quatre diamètres de hauteur à peine, donnait aux édifices un aspect de sévérité qui rappelle tout à fait les vieux monuments égyptiens. La colonne dorique employée par les Romains est beaucoup plus svelte.

Les plus beaux monuments antiques, appartenant à l'ordre dorique, ont été bâtis par les Hellènes. Le dorique romain tient tout à la fois du dorique et de l'ionique grec. Nous avons indiqué comme apparte-

Digitized by Google

nant au dorique grec le *Parthénon*, le temple de Thésée et les Propylées à Athènes. Ajoutons-y les temples d'Apollon à Délos, de Jupiter Panhellénus à Egine, de Minerve à Sunium et à Syracuse, de la Concorde à Agrigente, etc. Pour le dorique romain, nous avons le théâtre de Marcellus à Rome.

L'architecture ionique remonte très-certainement à une époque éloignée, car on la trouve appliquée au trésor que le tyran sicyonien Myron fit bâtir à Olympie après la trente-troisième olympiade. Cet ordre tient le milieu entre le dorique et le corinthien, c'est-à-dire entre les deux qualités de l'art de bâtir, entre la force et la solidité d'une part, et le luxe et la richesse d'une autre part. Entre ces deux caractères se trouve celui de l'élégance et de la grâce, qui distingue l'ionique. Les colonnes sont plus élancées que dans le dorique, et les bases plus hautes. Les volutes (du verbe *volvere*, tourner), sorte d'enroulement en spirale, qu'on pense être une imitation de l'effet produit par les cornes de béliers suspendues au sommet des colonnes, donnent une forme spéciale au chapiteau. Les fûts sont presque toujours cannelés. Les *denticules* (du mot *dens*, dent, espèce d'ornement cubique) de la corniche sont des ornements caractéristiques de cet ordre dans son état le plus pur. L'Érechthéum, dans la citadelle d'Athènes, offre un des plus beaux modèles de l'architecture ionique; son chapiteau surtout est d'une pureté remarquable. Nous citerons encore, parmi les principaux monuments d'ordre ionique, le temple de la Fortune virile à Rome.

L'ordre corinthien tire son principal caractère de son chapiteau orné de volutes, et de deux rangées de feuilles d'acanthe, d'olivier ou de persil. Quelques savants ont pensé que cette décoration avait été empruntée du chapiteau à campane égyptien, qui offre des fleurs de lotus ou des feuilles de palmier. On a aussi attribué l'invention du chapiteau corinthien à Callimaque, architecte, sculpteur et peintre, qui florissait vers l'an 450 avant Jésus-Christ. Vitruve raconte qu'une jeune fille de Corinthe, sur le point de se marier, mourut tout à coup. La nourrice, ayant réuni plusieurs objets qui avaient été chers à la défunte, les mit dans une corbeille, et les déposa à l'endroit où le corps était inhumé. Pour abriter tout cela contre les intempéries des saisons, elle recouvrit la corbeille d'une grande tuile. Une plante d'acanthe poussa tout à l'entour, et enveloppa ce modeste monument de ses larges feuilles. Callimaque, ayant vu cette gracieuse combinaison due au seul hasard, imagina de la copier, et de l'appliquer à la décoration des chapiteaux.

Quoi qu'il en soit de cette tradition, l'ordre corinthien est regardé avec raison comme le système architectonique le plus riche et le plus magnifique. Il comporte une ornementation plus compliquée que les ordres précédents. On le trouve employé très-rarement en Grèce, mais les artistes helléniques en ont fait souvent usage dans les provinces de l'empire romain. Dans le *Didymæum*, à Phigalie, et dans le monument de Lysicrate, à Athènes, la forme du chapiteau est encore indécise, et se rapproche beaucoup de l'ionique; il n'arrive réellement à sa perfection que pendant le règne d'Auguste. Nous n'avons pas besoin de dire que cet ordre, comme les autres, a été altéré, corrompu, qu'on a surchargé son calice (*calathus*) à feuillage, d'aigles, de trophées, de chevaux ailés et de diverses figures. Bien qu'il soit très-orné, il n'en a pas moins un caractère grave et sévère. Il faut surtout l'étudier dans les trois colonnes qui restent du temple de Jupiter Stator, et dans le portique du Panthéon, à Rome. Les gigantesques constructions de Balbek ou Héliopolis, de Palmyre ou Tadmor au désert, surchargées des ornements les plus riches, sont surtout d'ordre corinthien. Ils datent d'Adrien et de Zénobie.

Il est probable que l'ordonnance toscane, employée par les peuples étrusques, naquit de l'ordre dorique, avec lequel elle a des rapports de ressemblance incontestables. Il ne nous reste aucun édifice bâti suivant ce système. On n'a retrouvé que deux tronçons de colonne à Volci et à Bomarzo, qu'on puisse regarder comme toscans. Nous ne connaissons cet ordre que par les quelques mots de Vitruve et de Pline. Le temple de Cérès, à Rome, était d'ordre toscan.

Les Romains ne se contentèrent pas de s'approprier les ordres grecs, tout en les modifiant, ils créèrent un cinquième ordre, le *composite*, qui emprunte la plupart de ses éléments aux autres ordres. Son chapiteau n'est, pour ainsi dire, qu'une variété de l'ionique, dont il imite les volutes, et du corinthien, dont il reproduit les deux rangs de feuilles. Le plus ancien exemple de ce genre d'architecture, caractérisé par une véritable profusion d'ornements, se voit au temple de Mysota, dans la Carie, consacré à Rome et à Auguste.

Dans le principe, les proportions des ordres étaient tout-à-fait arbitraires; mais Vitruve prétend que, quand on les a déterminées d'une manière exacte, on a supposé une analogie entre chaque ordre et le corps humain. Ainsi l'ordre dorique figurait l'homme dans la force de l'âge, l'ordre ionique, la femme adulte, et l'ordre corinthien, la jeune fille. C'est là, ce nous semble, une doctrine toute spéculative. On a remarqué, en effet, que les statues antiques n'avaient pas de proportions fixes; ainsi l'Hercule de Farnèse et l'Apollon du Belvédère ne présentaient aucune analogie de formes. Quelques auteurs avaient assimilé l'entablement à la tête, et le piédestal aux pieds; pour d'autres, c'étaient le chapiteau et la base qui se trouvaient représentés par ces deux extrémités humaines. Ces observations importent peu d'ailleurs, puisqu'il est prouvé que les Grecs ont modifié leurs ordres dans une foule de circonstances. Suivant l'effet qu'ils voulaient produire, ils donnaient plus de saillie, plus d'importance à certaines parties. C'est ainsi que des colonnes, placées à une hauteur considérable, avaient un renflement presque imperceptible, il est vrai, pour neutraliser l'effet du raccourci qui résultait de cette grande élévation.

Dans leurs édifices, ils n'employaient pas indistinctement tel ou tel ordre. Il paraît, au contraire, qu'il y avait un ordre consacré de préférence à certaines divinités. Ainsi, le dorique, sévère, antique, imposant, était destiné aux édifices élevés en l'honneur des grands dieux, Mars, Hercule, Minerve; l'ionique, élégant et gracieux, s'adaptait de préférence aux

Digitized by Google

temples de Junon, d'Apollon et de Bacchus; le corinthien était réservé pour Vénus, Flore, Proserpine, et les déesses des bois et des fontaines. Il arrive enfin que, dans une même construction, on emploie plusieurs ordres superposés les uns aux autres. Dans ce cas, on place les plus forts inférieurement, les plus légers supérieurement. Ainsi, l'ionique se dispose au-dessus du dorique, le corinthien au-dessus de l'ionique : c'est une loi qu'indique le simple bon sens.

Outre les cinq ordres que nous avons décrits sommairement, il en existe trois autres secondaires; mais ils ne diffèrent des précédents que par des détails de peu d'importance. Ce sont : le *persique*, dans lequel on a remplacé le fût de la colonne par une figure d'esclave mâle, vêtu du costume perse; le *caryatide*, où le fût de la colonne est représenté par une femme vêtue comme l'étaient les Caryates, alors que les Grecs les emmenèrent en esclavage; l'ordre de *Pæstum*, dont il n'existe que deux monuments, le temple de Pœstum et l'Amphithéâtre de Vérone. Ici les colonnes ont huit modules, au lieu de quatorze, comme dans l'ordre toscan, avec lequel le pœstum se confond d'ailleurs pour tout le reste.

Les colonnes n'ont pas été employées seulement, dans les constructions, pour les soutenir et les décorer : souvent on en a fait d'isolées, dans le but de marquer une place, d'honorer un homme, ou de perpétuer le souvenir d'un événement. Ainsi, à Rome, on possède les colonnes *Trajane* et *Antonine*, revêtues de bas-reliefs historiques et munies d'un escalier à l'intérieur. Elles ont servi de modèle à la colonne française de la place Vendôme, à Paris. Devant le temple de Junon, se dressait la colonne *Bellique*, du pied de laquelle le consul jetait un javelot vers les nations ennemies qu'il se proposait de combattre.

Les grands chemins romains, *viæ militares*, *prætoriæ*, *consulares*, étaient espacés de distance en distance par des bornes (*milliarii lapides*) de forme ronde, quelquefois carrée, dépourvues de chapiteau, et s'élevant à une hauteur de cinq à huit pieds. Une base cubique, ménagée dans le bloc, servait à les fixer en terre, de mille en mille pas (le pas était de 4 pieds 6 pouces 3 lignes). Elles portent une inscription latine où se lit le nom du consul ou de l'empereur qui a fait construire ou réparer la route. On y trouve ensuite l'indication numérique de la colonne, donnant plusieurs distances, soit en *milles*, soit en *lieues*. Les chiffres sont précédés des lettres M ou MP, *milliarium* et *milliarium passuum*.

L'usage des colonnes milliaires remonte à Caïus Gracchus, qui fit établir les premières qu'on vit en Italie. Plus tard, on en plaça dans toutes les provinces de l'empire. Auguste commença à faire graver ses noms et qualités sur ces bornes; cet exemple fut suivi par ses successeurs, qui y étalèrent un grand luxe de titres. Leurs noms sont tantôt au nominatif, avec le mot *fecit* sous-entendu, tantôt au datif, tantôt à l'ablatif. Dans ce cas, on supplée au laconisme par les mots *regnante* ou *regnantibus*, *imperante*, etc.

Un grand nombre de colonnes milliaires ont été réunies dans les musées de province; on en découvre encore quelques-unes sur des voies romaines et au milieu des champs. Tout le monde comprend de quelle importance elles sont pour la connaissance de l'ancienne géographie des Gaules. Nous donnons ici l'inscription qui se lit sur l'une de ces colonnes trouvées au dix-huitième siècle, près de la ville de Vic-sur-Aisne. Ce texte indique qu'elle a été posée la quatorzième année du règne de Caracalla, c'est-à-dire l'an 212 de notre ère.

IMPERATORE CAESARE MARCO AURELIO ANTONIO
PIO AUGUSTO BRITANNICO MAXIMO
TRIBUNITIA POTESTATE DECIMUM QUARTUM
IMPERATORE SECUNDUM
CONSULE TERTIUM, PATRE PATRIÆ, PROCONSULE
AB AUGUSTA SUESSIONUM LEUGIS SEPTEM

Les *obélisques*, ouvrages d'architecture d'origine égyptienne, étaient des monuments essentiellement historiques, placés au frontispice des temples et des palais. Ils annonçaient, par leurs inscriptions, le motif de la fondation de ces édifices, leur destination et leur dédicace à une ou plusieurs des divinités du pays, le nom et la filiation des princes qui les élevèrent, et enfin les accroissements ou les embellissements dus à chacun d'eux.

Tous les obélisques sont monolithes (d'une seule pierre), de granit rose, et taillés en forme d'un long prisme quadrangulaire, terminé en pyramide. Les arêtes en sont fort vives et bien dressées, mais leurs faces ne sont pas parfaitement planes, et leur légère convexité est une preuve de l'attention que les Égyptiens apportaient à la construction de ces monuments. Si les faces étaient planes, elles paraîtraient concaves à l'œil; la convexité compense cette illusion d'optique.

Les rois égyptiens avaient fait construire un nombre considérable d'obélisques. La fureur de Cambyse en détruisit une grande quantité; l'un d'eux cependant trouva grâce devant le fameux conquérant. Frappé, dit-on, de la magnificence et de la majesté de ce monument élevé à Thèbes par le roi Rhamsès, il fit arrêter un incendie qui menaçait de le calciner. Plusieurs de ces obélisques sont d'une grandeur extraordinaire : il y en a qui ont plus de cent pieds d'élévation.

Auguste, le premier, conçut l'idée de transporter des obélisques dans la capitale du monde. Ayant trouvé Rome bâtie en briques, et voulant la laisser en marbre, il dut chercher à l'embellir encore par une nouvelle pierre jusqu'alors inconnue, le granit, qui rétrécissait, disait-on, les rayons du soleil, et semblait parsemé de gouttes d'or. Un vaisseau immense, construit à cet effet, rapporta d'Alexandrie deux obélisques qui furent placés, l'un dans le Grand-Cirque, l'autre dans le Champ-de-Mars. A cette occasion, les Romains recherchèrent sans doute les procédés employés par les Égyptiens pour retirer des carrières, transporter et élever si facilement des blocs d'une si énorme dimension. Mais ce fut en vain, ils n'en découvrirent plus la trace; la tradition même en était perdue depuis longtemps. L'architecte de Ptolémée-Philadelphe ne trouva d'autre moyen, pour amener un des obélisques de Thèbes à Alexandrie, que de creuser un canal à partir du Nil, jusqu'au-dessous du monument. Là, deux bateaux à moitié submergés par un poids double de celui du monolithe, et dégagés

Digitized by Google

bientôt de leur surcharge, soulevèrent l'obélisque renversé, et le conduisirent dans sa nouvelle patrie. Diodore de Sicile parle de plans inclinés, de montagnes factices qui servaient à élever les différentes assises de pierres; c'est ainsi que plusieurs peuples de l'Orient parviennent, aujourd'hui encore, à soulever de pesants fardeaux. Enfin on peut ranger dans le nombre des fables le rapport de Pline, qui suppose qu'il fallut l'emploi de vingt mille hommes pour dresser un des obélisques, et qu'on attacha le fils du roi au sommet, afin de donner aux ouvriers plus de courage ou plus d'adresse. C'est faire outrage aux Égyptiens, déjà si avancés dans les arts mécaniques, ainsi que le prouvent les tableaux représentés sur leurs tombeaux. Non-seulement ils soulevaient avec facilité de semblables masses, mais ils enlevaient encore des temples entiers d'une seule pièce, tels que ceux de Saïs et de Botos, du poids énorme de sept à huit millions de livres.

A l'exemple d'Auguste, Caligula transporta à Rome un troisième obélisque; et le navire on radeau dont il se servit était tellement vaste, qu'il suffit, sous l'empereur Claude, à la fondation d'un des côtés du port d'Ostie. Constantin voulut, à cet égard, surpasser ses prédécesseurs, et enrichir Byzance d'un des grands obélisques de Thèbes. Il réussit à le transporter à Alexandrie; mais, à sa mort, son fils Constance, changeant sa destination, fit construire, pour le transférer à Rome, un radeau plus grand que tout ce qui avait été imaginé jusqu'alors; il était conduit par trois cents rameurs, et le mât principal ne pouvait être embrassé par deux hommes. L'embarcation parvint heureusement jusqu'aux bords du Tibre; mais ici se révèle l'imperfection des arts mécaniques à Rome à cette époque. Pour mouvoir le monument, on éleva, dit Ammien Marcellin, avec les plus grands dangers, une charpente de hautes poutres qui ressemblaient à un bois : les solives, les cordes, les câbles, obscurcissaient le ciel; et c'est au milieu de cet appareil et sous les efforts de plusieurs milliers d'hommes que cette montagne, couverte d'écritures, glissa vers la place dont elle devait faire l'ornement.

L'invasion des peuples barbares vit ensevelir les obélisques de Rome et ses autres monuments, et huit siècles s'écoulèrent avant qu'on songeât à les relever de la poussière, avant qu'en effet Rome redevînt la capitale du monde civilisé. Sixte-Quint eut le premier la pensée de redresser l'obélisque de Caligula. Il mit cette entreprise au concours : plusieurs projets furent présentés; celui de Fontana eut la préférence; mais quel projet! la répétition de la scène décrite par Ammien Marcellin : l'emploi exagéré de huit cents hommes, de quatre-vingts chevaux, de cent cabestans, d'une forêt de charpentes, triple de la force nécessaire; opération cependant qui passa pour merveilleuse, et que vingt grandes estampes ont transmise à la postérité.

L'obélisque qui se trouve maintenant à Paris, place de la Concorde, a été pris dans les ruines de Thèbes. C'est un seul morceau de granit rose, haut de 22^{m} 83, large à sa base de 2^{m} 44, pesant 220,528 kilogrammes. Les quatre faces de l'obélisque sont couvertes de caractères hiéroglyphiques au nombre de 1,600 distribués sur chaque face en trois bandes longitudinales et parallèles. Les caractères de la bande du milieu sont sculptés à 14 centimètres de profondeur, ceux des deux autres à une profondeur moitié moindre. Les inscriptions se divisent sur chaque face en trois parties : 1° immédiatement au-dessous du pyramydion, le *bas-relief des offrandes*, qui occupe toute la largeur de chaque face; 2° en tête de chaque colonne d'hiéroglyphes, un encadrement surmonté de la figure de l'épervier symbolique avec la coiffure royale, et terminé en franges; c'est la *bannière royale;* elle renferme les titres du prince nommé dans l'inscription; 3° l'inscription proprement dite, dont les signes, divisés en trois colonnes parallèles, se lisent de haut en bas. Quelques groupes de signes sont enfermés dans un encadrement régulier. Ces encadrements ou *cartouches*, contiennent les noms propres des rois ou des divinités. Les cartouches de l'obélisque de Paris rappellent les noms de Rhamsès II, qui en commença les sculptures, et ceux de Rhamsès III ou Sésostris, qui les acheva, il y a trois mille quatre cents ans. Les inscriptions célèbrent la gloire des deux rois, leurs victoires, leur piété, et rappellent les monuments qu'ils ont élevés. Dans le *bas-relief des offrandes*, Sésostris, coiffé du pschent complet, symbole de son autorité sur la haute et basse Égypte, et surmonté du globe ailé du soleil, fait au grand dieu éponyme de Thèbes, Amon-ra, l'offrande du vin. Aux louanges d'usage, la colonne médiale ajoute que Sésostris est le fils du roi des dieux, celui qui, sur son trône, domine le monde entier. On mentionne le palais qu'il a fait élever dans l'Ôph du midi (la partie méridionale de Thèbes). Le titre de bienfaisant lui est donné dans l'inscription de droite, qui ajoute : « Ton nom est aussi stable que le ciel; la durée de ta vie est égale à la durée du disque solaire. » Sésostris porte, dans la *bannière* de l'inscription de gauche, le titre de chéri de la déesse de la vérité, l'engendré du roi des dieux pour prendre possession du monde entier. Les trois colonnes sont uniformément terminées par un *cartouche* contenant le nom propre du roi, le fils du soleil, le chéri d'Amon-Rhamsès.

Parmi les autres constructions égyptiennes, nous devons mentionner les *pyramides*, qui s'élevaient tantôt en gradins, tantôt en surfaces planes inclinées. Toute l'antiquité a admiré les pyramides des environs de Memphis. Celle de *Chéops* est la plus considérable de toutes. Elle a environ 728 pieds de largeur à sa base, et 448 pieds de hauteur verticale. Suivant Hérodote, il a fallu que cent mille hommes travaillassent pendant quarante ans pour l'élever. C'est incontestablement la plus vaste construction du monde. On a calculé, en la supposant solide, que les matériaux qu'elle contient suffiraient pour construire un mur de six pieds d'élévation et de quelques pieds d'épaisseur, qui ferait le tour de l'Espagne. Malgré l'énormité de la pyramide de *Chéops*, le soin le plus minutieux a présidé jusque dans les moindres détails de sa construction. Chaque pierre des quatre arêtes est incrustée dans la suivante; la pierre inférieure, creusée de deux pouces, reçoit une saillie égale de la pierre supérieure, et chaque arête est ainsi liée dans toute sa hauteur. Aussi, bien que quarante siècles aient passé sur ce gigantesque

Digitized by Google

monument, n'a-t-on remarqué en aucun point ni le plus léger écart, ni la moindre dégradation. A ce mérite artistique la grande pyramide joint un mérite scientifique : elle est exactement orientée, et chacun de ses quatre angles fait face à l'un des quatre points cardinaux. Aujourd'hui même on ne saurait atteindre ce résultat sans de grandes difficultés. Du reste, cette orientation de la grande pyramide prouve (et ce fait est d'une grande importance pour la physique générale du globe), que, depuis la construction de cet antique édifice, la position de l'axe de la terre n'a point varié d'une manière sensible. La grande pyramide est le seul monument connu qui puisse fournir matière à une semblable observation.

On a beaucoup discuté sur la destination des pyramides, mais il ne reste plus de doute aujourd'hui : les pyramides n'étaient que de fastueux tombeaux ! On a pénétré dans plusieurs de ces édifices, dont l'entrée était fermée par une pierre unique. On trouvait d'abord des galeries irrégulières, tantôt larges, tantôt étroites, qui conduisaient à plusieurs chambres, dont la plus magnifique renfermait le sarcophage royal. D'autres fois elles aboutissaient à des puits et à des souterrains d'une grande profondeur, mis sans doute en communication avec le canal du Nil. Il paraît aussi que quelques-unes de ces salles furent revêtues à l'extérieur de stuc ou de pierres dures, et qu'on y avait sculpté des inscriptions hiéroglyphiques. Toutefois, il n'en reste aujourd'hui aucune trace. D'après Manéthon, les pyramides de Memphis seraient les monuments les plus anciens de l'Égypte, et remonteraient jusqu'à la sixième dynastie.

Les pyramides de la Nubie sont plus petites et plus élancées. Souvent elles sont précédées de pylones ornés d'hiéroglyphes. Enfin les particuliers se faisaient faire de petites pyramides portatives, de 1 à 2 pieds de haut, décorées de peintures funéraires et d'inscriptions. Elles accompagnaient la momie du défunt. On en voit dans presque tous les cabinets d'antiquités; on les a surtout tirées des environs de Memphis.

Les pyramides, ces montagnes de pierres, n'étaient, avons-nous dit, que de fastueux tombeaux. Toutefois un savant, M. de Persigny, croit devoir assigner un autre objet à leur construction. Dans un ouvrage du plus vif intérêt, il démontre, par des considérations basées sur les documents les plus récents et les plus authentiques, que la destination funéraire des pyramides est tout-à-fait accessoire. Selon lui, ces merveilleuses constructions cachent un grand problème scientifique : elles ont pour but de garantir la vallée du Nil de l'invasion des sables du désert. Toutes, en effet, se trouvent placées soit isolément, soit en groupes, à l'entrée des vallées qui, de la région des sables mouvants, débouchent transversalement sur la plaine du Nil. Elles arrêtent ainsi les tourbillons sablonneux, en s'attaquant aux causes mêmes du fléau, c'est-à-dire en présentant au vent du désert de grandes surfaces capables d'en modifier la vitesse et d'en amortir la violence. Loin d'éterniser l'orgueil et la folie des Pharaons, les pyramides seraient donc, au contraire, un des plus glorieux monuments de la science et de la sagesse des Égyptiens.

FERDINAND PIÉROT-OLRY.

ANECDOTES

GRAMMATICALES, LITTÉRAIRES, ETC.

Personne, mieux que Molière, n'appréciait tout le mérite de La Fontaine. Un soir qu'on s'était réuni chez lui pour souper, Racine et Despréaux, en raillant le fabuliste, poussèrent un peu loin la plaisanterie. Molière, en sortant de table, dit tout bas à Descoteaux, célèbre joueur de flûte : « Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bonhomme. »

*
* *

Lorsque Molière donna son *Misanthrope*, il était brouillé avec Racine. Un flatteur crut faire plaisir au dernier, après la représentation, en lui disant : « La pièce est tombée, rien n'est si froid; vous pouvez m'en croire, j'y étais. — Vous y étiez, reprit Racine, et moi je n'y étais pas : cependant je n'en crois rien, parce qu'il est impossible que Molière ait fait une mauvaise pièce; retournez-y et examinez-la mieux. »

*
* *

Nicole avait peu de facilité à parler, et il disait, au sujet d'un homme qui parlait bien : « Il me bat dans la chambre, mais je ne suis pas plus tôt au bas de l'escalier que je l'ai confondu. »

*
* *

Une dame de la cour, se confessant au père Bourdaloue, lui demanda s'il y avait du mal à aller à la comédie et à lire des romans. « C'est à vous à me le dire, madame, » répondit le judicieux jésuite.

L'auteur de LÉONIE (voir le numéro du 5 juin dernier) vient de produire

CHARLOTTE

Ces deux ouvrages sont l'œuvre libérale d'une femme qui crée, sous une forme éminemment attrayante, une nouvelle méthode de l'ÉDUCATION DES FEMMES.

L'instituteur, le père de famille, liront ces deux ouvrages avec bonheur et profit.

Le sentiment de la famille y est partout exquis et naturel.

Charlotte, particulièrement, relève la dignité de l'Enseignement, et forme, avec *Léonie*, un tout délicieux de morale et d'éducation, à la portée de tout le monde.

L'un et l'autre ouvrage se vendent également à la Librairie Internationale, rue de Grammont, 13, et *chez l'auteur*, Mme EUGÉNE GARCIN (EUPHÉMIE VAUTHIER), *rue Blanche*, 54, *à Paris*.

Prix : 3 francs chacun.

PARIS — IMPRIMERIE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Digitized by Google

6e Année — 2e SEMESTRE — 31 JUILLET 1864 — Numéro 40

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

Mode de publication et conditions d'abonnement :

L'*École Normale* paraît tous les dimanches et forme à la fin de l'année deux beaux volumes de 416 pages chacun.

PRIX DE L'ABONNEMENT : pour la France, un an, 10 fr.; six mois, 5 fr.; — pour la Suisse et la Belgique, un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.; — pour toute autre destination, 15 fr. par an.

S'adresser : pour la France, à M. Larousse, rue Saint-André-des-Arts, 19, à Paris; — pour la Suisse, à M. Cherbuliez, à Genève; — pour la Belgique, à tous les libraires.

Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du journal doit être adressé à M. PIERRE LAROUSSE, seul propriétaire et seul éditeur de l'*École Normale*.

Un numéro quelconque se vend 50 centimes.

LES DIX PREMIERS VOLUMES SONT EN VENTE. — PRIX DE CHAQUE VOLUME : 5 FRANCS; DEMI-RELIURE : 6 FRANCS 25 CENT.

SOMMAIRE. — Histoire universelle de la Pédagogie. — Dictées générales. — Nouveaux exercices intellectuels. — Sujets de style avec sommaires raisonnés. — Traité complet et raisonné d'Analyse grammaticale — Tablettes séculaires de Chronologie universelle. — Traité de Rhétorique. — Botanique. — La Terre et l'Homme — Poésie : Le Marseillais et le Lion. — Énigmes nouvelles. — Anecdote.

PREMIÈRE PARTIE

ENSEIGNEMENT

HISTOIRE UNIVERSELLE

DE LA PÉDAGOGIE

— SECONDE PARTIE —

BASEDOW ET SES COLLABORATEURS

OU LES PÉDAGOGUES PHILANTHROPES

L'Allemagne est la terre classique de la pédagogie. Nulle part les principes d'éducation n'ont reçu tant d'applications sérieuses et n'ont été soumis à un si grand travail de la pensée. L'Allemand, néanmoins, manque du génie créateur, et l'on peut mettre en doute son sens pratique. Entre les hommes qui ont ouvert des voies nouvelles à l'éducation, aucun n'est sorti de l'Allemagne. Montaigne était un Français; Bacon et Locke, des Anglais; Coménius, un Slovake (Moravien); Rousseau et Pestalozzi, des Suisses. Néanmoins c'est en Allemagne qu'il nous faut toujours revenir pour étudier la pédagogie. Si la matière première n'est pas sortie de son sol, c'est là qu'elle a été travaillée et mise en œuvre.

Rousseau avait jeté dans le monde des principes d'éducation nouveaux et féconds. Malheureusement ils étaient unis à tant d'erreurs dangereuses qu'on crut devoir brûler son livre à Paris et à Genève. Mais l'ouvrage que les Français brûlèrent trouva un asile au delà du Rhin : le génie scrutateur et réfléchi des Allemands sut découvrir des idées fécondes au milieu des excentricités et des boutades du philosophe genevois. Basedow, le premier, s'appliqua à les réaliser dans sa patrie, en les modifiant d'après les principes de Locke et de Coménius.

Basedow, fils d'un perruquier, naquit à Hambourg en 1723. Il goûta peu la vie de famille, son père étant d'un caractère rude et sévère, et sa mère atteinte d'une noire mélancolie qui dégénérait quelquefois en démence. Après avoir fréquenté les écoles de sa ville natale, il alla étudier la théologie à Leipsick. Il avait des facultés distinguées, mais il était peu studieux et d'une conduite irrégulière.

A l'âge de vingt-six ans, il entra au service d'un M. de Quanlen, dans le Holstein, pour y faire l'éducation de son fils, âgé de sept ans. Basedow conduisait souvent son élève dans la belle nature et s'entretenait avec lui de tout ce qui frappait leurs regards. Il fit aussi l'essai d'une méthode nouvelle pour l'enseignement des langues.

En 1753, il fut nommé professeur de morale et de belles-lettres à l'académie de Sorœ; mais des écrits entachés d'hétérodoxie lui attirèrent tant d'adversaires que l'autorité crut devoir lui ôter sa chaire et l'envoyer professer à Altona. Cet avertissement ne le découragea pas; il continua à inquiéter les orthodoxes et se fit excommunier : il en voulait surtout au dogme de la Trinité, qu'il attaquait sur tous les tons et à tout propos. C'est à cette époque de sa vie qu'il rédigea son *Livre élémentaire*, petite encyclopédie des enfants. Il parut pour la première fois en 1774, en quatre volumes renfermant cent planches gravées sur acier. Cet ouvrage fit sensation dans le public, quoiqu'il ne fût au fond qu'un remaniement de l'*Orbis pictus* de Coménius, d'après le plan d'études

Digitized by Google

proposé par Rousseau (objets naturels, — objets d'art, — relations sociales). Comme la publication du *Livre élémentaire* exigeait une somme considérable, il avait écrit aux empereurs, aux rois, aux princes, aux académies, aux loges maçonniques et aux savants, pour obtenir les secours nécessaires à cette entreprise.

Avant de parler du fameux établissement *Philanthropin* qu'il fonda à Dessau et qui le rendit si célèbre, je dois m'interrompre un instant pour faire connaître Wolke, celui de ses collaborateurs qui saisit le mieux sa pensée et sut le mieux la réaliser.

Né à lever en 1742, Wolke ne commença ses études qu'à l'âge de vingt ans; mais il les poursuivit avec une telle ardeur qu'il eut bientôt regagné le temps perdu. En 1770, Basedow le fit venir à Altona pour lui aider dans la composition de son *Livre élémentaire*. Il avait alors une petite fille de neuf mois, appelée Émilie, probablement d'après l'élève de Rousseau. Wolke prit cette enfant en affection et montra dans les soins qu'il lui donna de grandes aptitudes pédagogiques. Chaque jour il lui consacrait une heure et demie. Il lui apprit à connaître et à nommer une grande quantité d'objets, évitant avec le plus grand soin de lui inculquer des idées fausses. Ainsi, dans le miroir, elle voyait son image et non pas elle-même; sur les gravures, on lui montrait des figures d'hommes, d'animaux, et non des hommes, des animaux; la viande cuite n'était plus une poule; sa poupée n'était pas un enfant (précautions superflues!). Elle apprit ainsi à juger, avant l'âge de deux ans, avec une justesse qui excitait l'admiration de tous ceux qui l'entendaient. Elle parlait aussi plus distinctement que tous les enfants de son âge. Wolke lui apprit à composer des propositions d'après l'énumération de leurs éléments phonétiques. Quand, par exemple, il lui disait : *V-eux-t-u,-d-es,-b-on-b-ons :* elle lisait aussitôt ces éléments et disait : *Veux-tu des bonbons?* Ainsi préparée, il lui apprit, vers la fin de sa troisième année, à lire en un mois. Il lui apprit ensuite, en dix semaines, à parler français assez bien pour se faire comprendre. La lecture française lui coûta aussi peu de peine et de temps que la lecture allemande. A quatre ans et demi il lui enseigna à parler latin en quelques mois. Elle répondait à plus de cinq cents questions diverses. A cet âge, elle connaissait déjà l'usage d'une foule d'objets, savait distinguer les lignes, les surfaces et les solides réguliers, compter de 1 à 100 et de 100 à 1. Et elle avait acquis toutes ces connaissances sans effort, sans application fatigante, en se jouant. Wolke lui avait aussi parlé de Dieu; il lui avait montré sa bonté dans les fruits de la terre et sa puissance dans l'éclat et la voix du tonnerre. Elle n'avait peur ni des chenilles, ni des araignées, ni des souris, ni des serpents, ni des crapauds, ni des sorcières, ni des revenants, ni du diable, parce qu'on ne lui avait parlé que de ce qui pouvait réellement lui faire du mal. On lui avait dit comment les hommes viennent au monde, et elle ne faisait aucun mauvais usage de cette connaissance.

Basedow et Wolke écrivirent des rapports sur Émilie et la firent souvent paraître en public pour recommander leur méthode. Ces connaissances prématurées d'Émilie ne doivent pas trop nous étonner : avec moins d'exercices et un développement plus naturel, on voit souvent apparaître des choses tout aussi belles chez maint enfant précoce. Quand je vois un petit garçon, âgé de trois ans et quelques mois, si faible qu'il ne peut encore monter seul un escalier, écouter et répéter tout ce que l'on dit, observer tout ce que l'on fait; quand je le vois retenir sans effort les noms des objets qu'il entend nommer, indiquer la place où l'on peut les trouver quand il les demande, et deviner leur usage par l'emploi qu'il en voit faire; quand je l'entends nommer par leurs noms toutes les personnes qui fréquentent la maison, ainsi que tous les personnages d'un volumineux album; que je le vois reconnaître la photographie d'une personne qu'il n'a vue qu'une fois, ou animer par l'imagination la scène représentée sur une gravure, en découvrant les intentions de l'artiste; quand je le regarde construire des châteaux, des villes, y placer des portes, des tours, des allées d'arbres, y mettre des habitants, ou aligner des pelotons de soldats, attacher un mouchoir au bout d'un bâton pour en faire un drapeau, et battre le tambour avec sa langue en faisant le tour de la chambre; quand je le vois arranger un train de voitures et d'animaux, le conduire avec précaution, écarter les obstacles, réparer les désastres, puis remettre le tout à sa place; quand je l'entends faire des efforts réitérés pour mieux prononcer les lettres dont il ne s'est pas encore rendu maître et mettre sa voix à l'unisson de celle qui chante à côté de lui; quand je vois son esprit s'approprier les idées abstraites des prépositions, des adverbes, des conjonctions, des temps et des modes des verbes, ou s'élancer, par une espèce de divination, dans des sphères qui lui sont encore étrangères; montrer sa langue au médecin quand il entre, lui donner son pouls à tâter, lui demander des remèdes pour être guéri; que je lui entends demander à son père, qui regarde le thermomètre, combien il y a de degrés au-dessus de la glace, si l'Italie est bien loin et si Milan est une grande ville; quand je le vois saisir non-seulement le sens des paroles qu'on lui adresse, mais encore l'intention; prendre le contre-pied de ce qu'on lui dit s'il remarque que l'on veut plaisanter, entrer dans le ton de son interlocuteur et plaisanter à son tour; enfin, quand je lui vois observer l'ordre de la maison, y rappeler ceux qui s'en écartent, sympathiser avec ceux qui souffrent, se mettre à genoux de son propre mouvement et demander à Dieu leur guérison; et tout cela sans qu'on lui ait donné aucune leçon, si ce n'est que chacun a pris plaisir à causer et à s'amuser avec lui : je suis aussi saisi d'admiration, et je me dis qu'il y a dans la nature du petit enfant une force de développement, une puissance d'observation et de divination bien supérieure à tous les moyens artificiels que nous pouvons employer pour opérer à cet âge l'épanouissement des facultés intérieures. L'enfant a dans ses facultés un moniteur caché qui lui fait saisir et comprendre des choses que tout notre art ne saurait jamais lui expliquer. C'est pourquoi je suis d'avis qu'il ne faut pas, par des exercices prématurés, troubler le travail de la nature dans la première période de l'enfance, période que je qualifierais volontiers de

Digitized by Google

créatrice, et qu'on doit, en quelque sorte, lui laisser achever son évolution. Non, point de leçons avec le petit enfant : il suffit qu'on l'aime, qu'on lui parle raisonnablement, qu'on réponde à ses questions, et qu'on lui donne des objets pour s'occuper en s'amusant. La nature s'est chargée elle-même d'opérer le premier épanouissement de ses facultés.

Rien n'est beau, rien n'est admirable comme un enfant précoce; les charmes du premier âge sont plus gracieux que les fleurs, plus beaux qu'un jour de printemps; mais ces charmes sont aussi des fleurs sur lesquelles il ne faut pas se reposer avec trop de confiance; elles se fanent bientôt et tombent. Cela arrive dès que le devoir commence avec ses exigences et que les mauvaises inclinations se développent et veulent être réprimées. Alors, comme le rosier qui a perdu ses fleurs, l'enfant semble souvent ne plus être couvert que d'épines. C'est le temps de la patience et des soins intelligents dirigés par la sagesse et l'amour. Ce n'est qu'insensiblement que le fruit, qui succède à la fleur, croît, se développe et mûrit. L'âge de puberté semble être marqué par la nature pour décider la vocation et affermir le caractère. C'est le moment des décisions suprêmes. Avec quelle émotion les parents voient alors leurs enfants prendre le bon chemin, et quelle joie profonde le maître ressent à la vue de son élève s'affermissant dans le bien ! On est entré dans une autre sphère : la confiance, l'amour, l'espérance ont plus de consistance et de force : ce n'est plus une fleur délicate et fragile qui vous attire, c'est un fruit mûrissant qui vous réjouit et qui va mettre le comble à vos vœux.

Mais il est temps de revenir à Basedow. C'est en 1771 qu'il se rendit à Dessau, accompagné de Wolke, et trois ans après il y ouvrait, avec le secours du jeune prince Léopold-Frédéric-François, l'établissement qui l'a rendu célèbre et auquel il donna le nom de *Philanthropin*. Il s'agissait d'y mettre en pratique les principes de Rousseau. Basedow se mit à l'œuvre, plein de confiance et d'enthousiasme. En 1776, il publia sur son établissement un rapport qui touchait au merveilleux; il était adressé « aux tuteurs, avocats et bienfaiteurs de l'humanité, ainsi qu'aux cosmopolites éclairés, » et dédié à l'empereur Joseph II, au roi de Danemark et à l'impératrice Catherine. « Envoyez-nous, disait-il, des élèves; il sont heureux chez nous et font de bonnes études. Ils y apprennent d'une manière naturelle, sans fatigue et sans punitions, le latin, l'allemand, le français, l'histoire naturelle, la technologie et les mathématiques. Il faut six mois à Dessau pour apprendre à parler une langue et six autres mois pour y joindre la perfection grammaticale. Nos méthodes rendent les études trois fois plus courtes et trois fois plus agréables. En quatre ans, un enfant de douze ans est préparé pour les études universitaires, sans qu'il ait ensuite besoin de passer par la faculté de philosophie. Notre entreprise, dit-il ailleurs, n'est ni catholique, ni luthérienne, ni réformée; elle peut même accommoder les juifs et les mahométans. Nous sommes des philanthropes, des cosmopolites, et voulons former des hommes aussi bons et aussi heureux qu'il est possible de le devenir. » Basedow termine son rapport en invitant les hommes compétents de tous les pays à venir à l'examen public de ses élèves, qu'il a fixé au 13 mai (1776).

J. Paroz.

DICTÉES GÉNÉRALES

Le Jardinier et les Jeunes Arbres

Un jardinier élevait de jeunes arbres dans une pépinière qu'il avait *formée* à une *demi-lieue* de la ville. S'étant *aperçus* de la mauvaise direction que *quelques-uns* de ces arbrisseaux avaient *prise*, *quelques bonnes et vieilles gens*, qui habitaient dans son voisinage, avertirent celui qui les avait *plantés avec une patience et un soin extrêmes* : « Hâtez-vous, lui dirent-ils; attachez-les fortement *à de bons* tuteurs, et, *quelle que soit leur* résistance, forcez-les à prendre une meilleure direction. — Non, répondit le jardinier; je ne puis le faire, *vu leur* faiblesse; ils sont encore trop tendres et, *quelques précautions* que je prenne, leurs tiges seraient *toutes meurtries* par les liens. » — Qu'arriva-t-il? Quand les plantes, en grandissant, furent *devenues* plus fortes, le jardinier voulut en vain les redresser; *quelques efforts* qu'il fît, il n'en put venir à bout.

Chaque fois que les enfants se seront *laissés aller à quelque mauvais* penchant, redressons-les *sans retard ni faiblesse*, *quelque jeunes* qu'ils paraissent; autrement, *toute sage* que serait notre méthode, *tout énergique* que serait notre volonté, ces enfants ne pourraient plus être *corrigés*.

Une Coutume des Esquimaux

D'après les rapports qu'a *publiés* le capitaine Ross sur les voyages qu'il *a faits* du côté du pôle arctique, il paraît que rien n'est plus rare que le meurtre chez les Esquimaux. Quand, par hasard, ce crime a été *commis*, la peine qu'il *a vu infliger* a été l'isolement à perpétuité du meurtrier, *banni* de la tribu et *réduit* à mener une vie *errante*. La loi exige que les habitants évitent le coupable avec le plus grand soin et qu'ils détournent *même* la tête, si par hasard ils sont *venus* à le rencontrer sans s'y être *attendus*. Les motifs qui les ont *déterminés* à ne pas punir les coupables de la peine capitale sont assez étranges pour être *mentionnés*. Le capitaine, en effet, ayant *demandé* pourquoi les meurtriers n'étaient pas *punis* de mort, on lui répondit que ce serait être aussi criminel qu'eux, et que la mort d'ailleurs ne rendrait pas la vie à ceux qu'ils *ont tués*. Ceux qui oseraient mettre à mort *même* un meurtrier seraient *regardés* comme aussi coupables que lui.

La Grande-Bretagne

L'Angleterre est la partie méridionale et l'Écosse la partie septentrionale de l'île célèbre que les géographes ont *appelée* Grande-Bretagne. La première est beaucoup plus grande que la seconde; le sol est bien plus fertile et produit de plus *abondantes* moissons. Les habitants y sont aussi en bien plus grand nombre, et les gens de la ville, comme ceux de la campagne, y jouissent de plus d'aisance. L'Écosse,

Digitized by Google

au contraire, est pleine de montagnes, de landes, de déserts *même*, qui ne produisent *aucun grain* et où les troupeaux *mêmes* trouvent à peine une nourriture *suffisante*. Mais les terres basses *avoisinant* les grandes rivières sont fertiles : on les a souvent *vues* se couvrir de belles moissons. Comme ces deux nations *se sont établies* aux deux extrémités de la *même* île et qu'elles sont *séparées* des autres parties du monde par des mers orageuses, il était naturel qu'elles fussent amies l'une de l'autre et qu'elles vécussent sous le *même* gouvernement. C'est en effet ce qui *est arrivé* il y a plus de *deux cents* ans : le roi d'Écosse est *devenu* roi d'Angleterre, et, depuis cette époque, *quelles qu'eussent été* les haines et les luttes antérieures, les deux peuples n'ont plus *formé* qu'un seul royaume qu'on appelle Grande-Bretagne.

Intrépidité et Désintéressement

Un des *boute-feu* du régiment des *Cent-Suisses* avait été *envoyé* par le maréchal Vauban pour reconnaître les approches d'une batterie ennemie dont les feux *plongeants* contrariaient ses dispositions, *toutes savantes, tout habiles* qu'elles étaient *Quelle que fût* la mitraille et *toute périlleuse* qu'était la mission qu'il avait *promis d'accomplir*, notre intrépide soldat était resté plus d'une heure *et demie* sans *même* s'inquiéter d'une blessure qu'il avait *reçue*. Il était enfin *revenu* rendre compte à son chef des observations qu'il *avait faites*, et, *toute grave* qu'était sa blessure, *tout abondante* qu'était la perte de son sang, il s'expliquait *avec une tranquillité, un calme si stoïque* que tous les *assistants* en étaient *émerveillés*. Vauban *même, voulant* récompenser l'intrépidité qu'avait *montrée* ce brave et reconnaître le service *éclatant* qu'il venait de rendre, lui offrit une bourse *toute* pleine d'or. « Merci, monsieur le maréchal, lui dit cet héroïque *boute-en-train* en la refusant; *quelque chose que j'aie faite*, elle serait *gâtée* par votre offre, *toute séduisante* qu'elle est. »

Le Lac de Mœris

Lorsque le Nil était *enflé* outre mesure, *de grands lacs*, que les rois avaient *creusés*, tendaient leur sein aux eaux *devenues menaçantes*. Les écluses *en* étaient *ouvertes* ou *fermées* selon le besoin, et les eaux, ayant leur retraite, ne restaient *répandues* sur les terres qu'autant qu'il fallait pour les engraisser. Tel était l'usage de ce grand lac qu'on appelait le lac de Mœris : c'était le nom du roi qui l'*avait fait faire*. On est *étonné* quand on lit, ce qui néanmoins est certain, qu'il avait de tour environ *cent quatre-vingts* de nos lieues. Pour ménager les bonnes terres qu'on aurait *perdues* en le creusant, on l'avait *étendu* principalement du côté de la Libye. Deux pyramides, dont *chacune* portait sur un trône une statue colossale, l'une de Mœris et l'autre de sa femme, s'élevaient de *trois cents pieds* au milieu du lac et occupaient sous les eaux un pareil espace. Ainsi, elles faisaient voir qu'on les avait *érigées* avant que le creux eût été *rempli*, et montraient que, *tout immense* qu'était cette mer factice, elle avait *été faite* de main d'homme sous le règne d'un seul prince.

TH. PHULPIN.

NOUVEAUX EXERCICES INTELLECTUELS

—oo—

PHRASE A COMMENTER. — L'enfant qui a fait verser des larmes à sa mère peut seul les essuyer.

COMMENTAIRE.

De la bonté céleste un rayon éternel
Semble se réfléchir dans le cœur maternel.
MILLEVOYE.

De tous les sentiments qui font vivre le cœur humain, nul sentiment n'égale en ardeur, en générosité, en élévation, l'amour maternel. Aussi, pour une mère, les douleurs les plus vives sont celles qui lui viennent de son enfant. Mais c'est de lui aussi que lui viennent les joies les plus pures. Il semble que Dieu ait voulu donner à l'enfant ce beau privilége que la fable attribuait à la lance d'Achille, qui guérissait les blessures qu'elle avait faites.

*
* *

INCONSÉQUENCE A RELEVER. — Un marchand de Paris, qui avait été en Amérique, racontait qu'étant passé sous la Ligne, il l'avait fort bien vue, à l'aide d'une bonne lunette que le contre-maître du navire lui avait prêtée.

— Mais, qu'avez-vous donc vu? lui dit-on avec surprise.

— J'ai vu une ligne noire, très-mince, qui traversait tout le ciel.

COMMENTAIRE. — Le brave homme ignorait que le contre-maître avait collé un cheveu sur le verre objectif de la lunette.

*
* *

ALLUSION LITTÉRAIRE. — Je guérirai ma blessure au château de l'Œuf. Quel homme admirable! quel roi (Murat)! Les arrêts et la croix d'honneur! C'est bien *Achille avec sa lance qui blesse et qui guérit*! Tiens, regarde, mon imagination ne vaut pas le coup-d'œil d'un chirurgien. J'ai heurté de front une belle mort : c'est tout.

MÉRY (*Un Amour dans l'avenir*).

COMMENTAIRE. — Télèphe, un des défenseurs de Troie, fut blessé par Achille; l'oracle lui conseilla de faire alliance avec ce prince et de suivre les prescriptions de Chiron. Celui-ci le guérit en mettant sur la plaie un onguent fait de la rouille de la lance avec laquelle Télèphe avait été blessé. P. L.

SUJETS DE STYLE

AVEC SOMMAIRES RAISONNÉS

POUR LES ÉLÈVES LES PLUS AVANCÉS

Par Mlle C. JURANVILLE

—oo—

L'ART ET L'INDUSTRIE

SOMMAIRE. 1° L'homme a transformé la nature par l'art; 2° l'homme a appliqué les forces de la nature par l'industrie.

IDÉES A DÉVELOPPER :

Art. Sous la main de l'homme, la surface du globe a pris les formes les plus diverses. Il creuse la terre — construit des monuments gigantesques — peinture — musique — etc.

Digitized by Google

Industrie. L'homme a interrogé les éléments du globe — il a observé leur influence mutuelle — il a combiné leurs forces, et en a fait les satellites de sa puissance et les instruments de son activité. Imprimerie — télégraphie — vapeur — chemins de fer — etc.

DÉVELOPPEMENT

L'homme n'a pas été le roi fainéant de l'univers. Dieu ne l'a pas condamné à l'humiliation d'un tel rôle; il lui a donné une volonté et deux bras, et, prenant ses deux bras et sa volonté, l'homme s'en est allé faire de grandes choses sur la terre. Il s'est dit : Je ne puis pas changer la substance des choses, je vais opérer sur leurs formes. Cela dit, l'homme s'est mis à transformer la nature par l'art. Quel spectacle, messieurs, que celui d'un être si faible aux prises avec la nature! D'un pôle à l'autre, il promène son activité sur toute la surface du globe : sous sa main laborieuse, cette surface prend des formes diverses, et s'offre sous les aspects les plus variés; tour à tour elle se hérisse, se ride, se courbe et se recourbe en mille replis tortueux. Déchirée par le fer qu'il y porte, la terre entr'ouvre ses flancs pour recevoir la semence que l'homme lui confie. Devant lui, les montagnes s'abaissent et les vallées se comblent. Le voilà qui plonge la main dans les entrailles du globe pour en retirer une pierre; cette pierre est ramenée sur le sol; du sol, elle monte, elle s'élève dans les airs; elle se dresse en colonnes altières, s'épanouit en voûtes somptueuses; ou bien, façonnée par une main habile, elle s'anime sous le ciseau de l'art, elle défie la nature par la pureté de ses lignes, par la précision de ses formes, par la hardiesse de ses contours. De même qu'il prête un souffle de sa vie à la pierre muette et inanimée, l'homme répand son âme sur la toile insensible et grossière; puis, après avoir fait plier au caprice de son génie les formes et les couleurs, il force les sons à lui rendre hommage, en répétant par leurs accords l'harmonie de ses pensées.

Puis l'homme s'est dit encore : Je ne puis pas changer les lois de la nature; je vais, en les combinant à propos, en tirer mon profit. Cela dit, l'homme s'est mis à appliquer les forces de la nature par l'industrie. Il a convoqué devant lui tous les éléments du globe, il les a interrogés successivement sur leur nombre, sur leur poids, sur leur mesure; et chaque élément, entr'ouvrant son sein, lui a fait voir ses parties les plus intimes, ses propriétés les plus secrètes, ses vertus les plus cachées. Après les avoir scrutés de la sorte jusque dans leurs profondeurs, l'homme les a mis en présence les uns des autres, il a observé leur influence mutuelle, leur action réciproque : il a remarqué comment ils s'attirent ou se repoussent, se soutiennent ou se neutralisent; il a calculé leur force d'inertie et leur force d'expansion, leur force de projection et leur force de résistance; puis, employant ceux-ci pour combattre ceux-là, se servant des uns pour détruire les autres, de tous il a fait les satellites de sa puissance et les instruments de son activité. Voilà l'industrie! Y a-t-il une force dont elle n'ait triomphé? un obstacle qu'elle n'ait franchi? un élément qu'elle n'ait dompté? Que n'avez-vous pas fait, vous, les hommes de ce siècle, pour étendre votre souveraineté sur le monde extérieur, pour appliquer à vos besoins les forces de la nature? Une pensée est éclose dans le silence de votre âme; vous la jugez digne de passer dans celle de vos semblables : aussitôt vous recourez à l'industrie, qui remue quelques signes, combine quelques chiffres, et le lendemain, à votre réveil, une nation entière assiste au conseil de votre intelligence; vous vivez dans tous les lieux où l'industrie a porté le souffle de votre bouche et le son de votre âme. Vous chauffez un peu d'eau dans un tube de métal, et voici que la vapeur, s'échappant en courroux, vous entraîne à travers l'espace; vous volez sur l'aile des vents, loin de votre patrie, de votre famille et de vos amis, sous un ciel nouveau, sur la terre étrangère : rien n'enchaîne votre course, et l'élément docile vous promène en paix sur la surface du globe. Vous tracez quelques caractères au bout d'un fil allongé, et votre pensée, rapide comme l'éclair, jaillit du fluide magique qui la porte aux quatre coins du monde. Voilà ce que vous avez fait, et que de merveilles l'avenir ne réserve-t-il pas encore à votre activité! Sous votre main, la nature entière est devenue le palais de l'industrie humaine, comme elle est d'ailleurs le temple de l'art humain.

TRAITÉ COMPLET ET RAISONNÉ

D'ANALYSE GRAMMATICALE

DES GALLICISMES

Il y a dans la langue française certaines phrases, certaines tournures particulières auxquelles l'usage a attaché un sens purement *conventionnel*, et qui résistent presque toujours à l'analyse, c'est-à-dire à une décomposition raisonnée. Ces locutions s'appellent *gallicisme*, mot qui signifie *tour exclusivement propre à la langue française.*

Si nous avons cette phrase à analyser :

Dieu est miséricordieux,

chacun des trois termes a un sens absolu, défini, qui nous amène à comprendre la signification de la proposition dans son ensemble, en sorte qu'ici notre esprit passe des parties au tout. Au contraire, dans les phrases suivantes :

Il m'en veut.
Il a beau jeu...
Si j'étais que de vous, etc., etc.,

l'étude des éléments ne conduit aucunement à la connaissance de la proposition, car ces éléments ont un sens détourné de leur sens ordinaire. Ce sont des phrases que nous ne comprendrions pas si nous n'en savions à l'avance, et par pure *convention*, la véritable signification (1).

Ces trois phrases forment trois *gallicismes.*

Les gallicismes proviennent le plus souvent d'une ellipse, d'un pléonasme ou d'une inversion. Il faut

(1) Par exemple, on sait que *se bien garder de dire une chose* signifie que *l'on n'a pas l'intention de dire cette chose*, de la même manière que l'on sait conventionnellement que les trois sons simples *e*, *a*, *u*, formant, réunis, l'émission de voix *o*. Voilà ce que nous pourrions appeler un gallicisme de lecture.

Digitized by Google

alors, pour les soumettre à l'analyse, suppléer l'ellipse, retrancher ou signaler le pléonasme, et faire disparaître l'inversion.

Ou bien, et c'est ici le cas le plus ordinaire et certainement le plus difficile, le gallicisme provient de la présence de certains mots qui ont une signification détournée. Le seul moyen de résoudre la difficulté, c'est de remplacer le gallicisme par une autre phrase équivalente, composée d'éléments analysables. Alors le gallicisme disparaît, le fond de la pensée reste le même, la forme seule a changé.

Gallicismes dont on peut justifier les termes d'une manière satisfaisante

PREMIÈRE SÉRIE

Gallicismes :	*Analyse :*
C'est ici que je demeure.	Ce (*le lieu*) que (*où, dans lequel*) je demeure est ici.
C'est là que régnait le vieux Aceste	Ce (*le lieu, le pays*) que (*où*) régnait le vieux Aceste est là.
C'est sous l'équateur que se trouvent les animaux à poil ras.	Ce (*le lieu*) que (*mis* pour *où*) se trouvent les animaux à poil ras est sous l'équateur.
C'est dans le creuset qu'on éprouve l'or.	Ce dans que (*dans lequel*) on éprouve l'or, est le creuset.
C'est à un moine qu'est due l'invention de la poudre à canon.	Ce, l'invention de la poudre à canon, est due à un moine.
C'était merveille (*de*) (1) l'entendre.	Ce, l'entendre, était merveille.
C'est se tromper (*que de*) (1) croire au bonheur.	Ce (*cela*), croire au bonheur, est se tromper.
C'était autrefois l'usage en Égypte (*d'*) embaumer les corps.	Ce (*cela*), embaumer les corps, était autrefois l'usage en Égypte.
C'est à vous (*de*) jouer.	Ce, jouer, est à vous.
C'est bien le moins qu'il...	Ce, qu'il..., est bien le moins.
Ce sont les Grecs qu'on poursuit.	Ce (*ceux*) qu'on poursuit sont les Grecs.
Ce que je sais le mieux (*c'*) est mon commencement.	Ce (*la chose*) que je sais le mieux est mon commencement. Ou bien : Mon commencement est ce (*la chose*) que je sais le mieux (2).
Le plaisir des bons cœurs (*c'*) est la reconnaissance.	Ce forme pléonasme.
C'est moi qui suis Guillot.	Ce (*celui*) qui est (3) Guillot est moi.

(1) Partie euphonique.

(2) Dans ces sortes de phrases, le second *ce* forme toujours pléonasme.

(3) Le changement de personne ne doit rien faire à l'analyse : *suis* figure dans la phrase à gauche parce que *moi* le précède; il faut *est* dans la phrase à droite, parce que le seul mot qui soit de nature à déterminer la personne est relégué à la fin de la phrase.

Gallicismes :	*Analyse :*
C'est à vous que je parle.	Ce (*celui*) à que (*auquel*) je parle est vous.
C'est de vous que l'on parlait.	Ce (*celui*) de que (*dont*) on parlait est vous.

DEUXIÈME SÉRIE

Gallicismes :	*Analyse :*
Il est un Dieu.	Il, un Dieu, est (*existe*).
Il est midi.	Il, midi, est.
Il est beau (*de*) se vaincre soi-même.	Il, se vaincre soi-même, est beau.
Il est glorieux (*d'*) oublier une injure.	Il, oublier une injure, est glorieux
Il importe (*de*) travailler.	Il, travailler, importe.
Il me tarde (*de*) vous revoir.	Il, vous revoir, me tarde.
Il arrive souvent (*qu'*) on se trompe.	Il, on se trompe, arrive souvent.
Il me faut un livre.	Il, un livre, faut, manque, est nécessaire à moi.
Il faut que vous travailliez.	Il, que vous travailliez, faut, manque, est nécessaire.
Il faudrait que les amis moussent le même jour.	Il, que les amis moussent le même jour, faudrait, serait nécessaire.

TROISIÈME SÉRIE

Gallicismes :	*Analyse :*
Il pleut. Il gèle. Il grêle. Il tonne. Il éclaire, etc.	Dans ces sortes de gallicismes, *il* n'est qu'un sujet apparent; le sujet réel est sous-entendu ; c'est le plus souvent un des mots *ciel, air, atmosphère, nuages*, etc. Disons cependant que, dans certains cas, ce sujet est assez difficile à indiquer.
Il y a un Dieu.	Il, un Dieu, est.
Il y aura beaucoup de fruits cette année.	Il, beaucoup de fruits seront cette année.
Il y a en nous deux natures.	Il, deux natures sont en nous.
Il y avait autrefois un roi et une reine...	Il, un roi et une reine étaient autrefois.
Il n'y a personne qui me plaigne.	Il, personne n'est qui me plaigne.
Il y a de la lâcheté à mentir.	Il, de la lâcheté est à mentir.
Il y a deux heures que je travaille.	Il, deux heures sont *que*(1) je travaille.
Il y a longtemps que nous nous connaissons.	Il, un long temps est *que* (1) nous nous connaissons.
Il y a vingt ans que je ne l'ai vu.	Il, vingt ans sont *que* (1) je ne l'ai vu.

Ainsi on peut rendre raison des termes qui entrent dans tout gallicisme commençant par *il y a*, en substituant le verbe *être* à la forme *y a*.

(1) *Que*, signifiant *depuis que*.

Digitized by Google

Gallicismes auxquels il faut substituer une phrase équivalente analysée

Gallicismes :	*Substitutions équivalentes :*
Il ne fait que sortir.	Il sort continuellement.
Il ne fait que de sortir.	Il sort à l'instant.
Si j'étais que de vous.	Si j'étais à votre place.
Il a beau essayer.	Il essaye vainement.
J'ai beau appeler, personne ne répond.	J'appelle en vain, personne ne répond.
Cela ne laisse pas de m'inquiéter.	Cela m'inquiète.

La langue française renferme un grand nombre de gallicismes, et la liste que nous venons de donner est très-restreinte. Telle qu'elle est cependant, elle offre des exemples, des modèles de toutes les différentes formes sous lesquelles peut se présenter un gallicisme. Ce n'est donc pour l'élève qu'un rapprochement à faire, une simple comparaison à établir.

P. LAROUSSE.

FIN

DU TRAITÉ D'ANALYSE GRAMMATICALE

TABLETTES SÉCULAIRES

DE

CHRONOLOGIE UNIVERSELLE

VIIIe SIÈCLE après J.-C.

708. Les Arabes font la conquête de la côte de Barbarie.

711. **Le général arabe Tarik passe le détroit de Calpé (Djeb-el-Tarik, montagne de Tarik, d'où Gibraltar), et gagne sur Rodrigue la bataille de Xérès de la Frontéra, qui met fin à la domination des Visigoths en Espagne.**

715. Mort de Pépin d'Héristal; Charles Martel, son fils, lui succède.

719. Les Visigoths échappés à la déroute de Xérès, fondent le royaume chrétien des Asturies, dont Pélage, un de leurs chefs, est proclamé roi.

726. Un édit de Léon III, l'Isaurien, empereur d'Orient, interdit le culte des images et en ordonne la destruction. Insurrection contre les **Iconoclastes** ou briseurs d'images.

732. **Bataille de Poitiers, gagnée par Charles Martel sur les Arabes ou Sarrasins d'Espagne. Cette victoire sauve la chrétienté.**

741. Mort de Charles Martel; ses deux fils, Carloman et Pépin, lui succèdent.

747. La retraite de Carloman au monastère du mont Cassin (Italie) laisse Pépin seul maître du pouvoir.

750. **Révolution dans le califat. Aboul-Abbas renverse la dynastie des Ommiades et commence celle des Abassides.**

752. **Pépin le Bref se fait sacrer roi des Francs; commencement de la dynastie Carlovingienne.**

Astolphe, roi des Lombards, s'empare de Ravenne et met fin à l'exarchat.

755. **L'Ommiade Abd-el-Rhaman ou Abdérame, échappé au massacre de sa famille par les Abassides, fonde en Espagne le califat de Cordoue.**

756. **Pépin va en Italie, au secours du pape Étienne II, menacé par Astolphe, lui enlève Ravenne et tout l'exarchat, dont il fait don au pape : origine de la puissance temporelle des papes.**

762. Al-Manzor fonde, sur la rive droite du Tigre, la ville de Bagdad, qui devient le siége de l'empire des Abassides.

768. Mort de Pépin; ses deux fils, Charles et Carloman, lui succèdent.

771. Mort de Carloman; Charles ou plutôt Charlemagne (Charles le Grand), se trouve seul maître des Francs.

772. Guerre de Charlemagne contre les Saxons: cette guerre durera, presque sans interruption, pendant trente-trois ans.

774. Destruction du royaume des Lombards par Charlemagne; Didier, dernier roi; le vainqueur prend le titre de **roi d'Italie.**

778. Expédition de Charlemagne en Espagne; journée de Roncevaux, où périt l'arrière-garde des Francs, avec le paladin Roland, neveu de Charlemagne.

785. Witikind, le plus belliqueux des chefs saxons, fait sa soumission, et reçoit le baptême à Attiguy.

786. Avénement de Haroun-al-Raschid; sous son règne, Bagdad devient le sanctuaire des lettres et des sciences.

789. Fondation du royaume de Fez ou de Maroc.

800. **Charlemagne est couronné empereur d'Occident par le pape Léon III.**

Fondation du royaume de Tunis ou de Kairoan, par Ibrahim-ben-Aglab, tige des Aglabites.

TH^ne LEPETIT.

TRAITÉ DE RHÉTORIQUE

CHAPITRE XI

DE L'ACTION

On demandait un jour à Démosthène quelle était la première qualité de l'orateur: L'action, répondit-il. Et la seconde? Encore l'action. Et la troisième? Toujours l'action. Sans doute, il y a quelque exagération dans ces paroles, et il ne faut pas les prendre dans un sens rigoureusement littéral : mais, dans la bouche du premier des orateurs grecs, elles indiquent assez quelle importance les anciens attachaient à l'action. Cette importance est beaucoup moins grande dans les sociétés modernes. Nos orateurs ne parlent plus comme ceux d'Athènes et de Rome, dans un vaste forum, au milieu d'une multitude turbulente et agitée dont on ne peut se faire écouter qu'à la condition de la dominer et de s'en rendre maître autant par son attitude que par ses paroles. Les grands mouvements, si fréquents dans la tribune antique, ne sont pas de mise chez nous, et presque toujours ils seraient tellement en désaccord avec nos mœurs, qu'ils exciteraient plutôt l'hilarité que l'émotion. Néanmoins, l'action est loin d'avoir perdu toute importance : elle est la production orale, extérieure, et, pour ainsi dire, corporelle du discours. Son influence est donc incontestable, quoique secondaire; le discours le plus habilement composé manquera son effet s'il est débité froidement; au contraire, l'action dissimulera la faiblesse d'un discours

Digitized by Google

médiocre et contribuera puissamment à produire sur l'auditoire une impression favorable.

Ce résultat si vrai a été signalé avec une sorte de dédain par deux grands écrivains : « Le peuple, dit La Bruyère, appelle éloquence la facilité que quelques-uns ont de parler seuls et longtemps, jointe à l'emportement du geste, à l'éclat de la voix et à la force des poumons. » « Que faut-il, s'écrie Buffon, pour émouvoir la multitude et l'entraîner? Que faut-il pour ébranler la plupart même des autres hommes et les persuader? Un ton véhément et pathétique, des gestes expressifs et fréquents, des paroles rapides et sonnantes. » Malgré cette double critique, trop acerbe pour être juste, et dans laquelle on regrette de voir percer le dépit de l'impuissance, nous aimons mieux persister à croire avec Démosthène que l'action est absolument nécessaire à l'orateur, et nous allons en demander les règles à un autre maître dans le difficile art de la parole, à Cicéron.

Distinguons d'abord, dans l'action, la *voix*, la *prononciation*, la *tenue du corps*, le *geste*; nous parlerons ensuite de la *mémoire*.

1° « *La voix*, dit Cicéron, a autant d'inflexions qu'il y a de sentiments, et c'est elle surtout qui les communique. L'orateur prendra donc tous les tons convenables aux passions dont il voudra paraître animé et qu'il se proposera d'exciter dans les cœurs. L'orateur qui aspire à la perfection fera donc entendre une voix forte, s'il doit être véhément; douce, s'il est calme; soutenue, s'il traite un sujet grave; touchante, s'il veut attendrir. Et quel admirable instrument que la voix, qui, des trois tons, l'aigu, le grave et le moyen, forme dans le chant cette riche variété, cette élégante harmonie! Dans le discours, il y a peut-être aussi je ne sais quel chant que la prononciation dissimule; non ce chant musical des rhéteurs phrygiens et cariens dans leurs péroraisons, mais celui dont veulent parler Démosthène et Eschine, quand ils se reprochent l'un à l'autre leurs inflexions de voix, et que Démosthène même accorde à son rival une voix douce et sonore. Une remarque à faire dans cette étude, c'est que la nature, comme pour régler elle-même l'harmonie de nos discours, nous enseigne à élever la voix sur une syllabe de chaque mot, mais sur une seule, dont la place n'est jamais en deçà de la troisième avant-dernière : l'art, pour le plaisir de l'oreille, imitera la nature. L'orateur doit désirer une belle voix; mais s'il ne peut se la donner, il peut au moins cultiver et fortifier la sienne. Celui que nous mettons au premier rang étudiera donc les variations et les cadences de la voix; il en parcourra, dans le bas et dans le haut, tous les tons et tous les degrés (1). »

Ces préceptes sont si vrais, si simples, qu'ils conviennent encore aujourd'hui, et que les modernes n'ont fait que les développer. Ce que chacun doit surtout étudier, c'est le timbre de la voix : la voix de tête a l'inconvénient de devenir criarde et de tomber quelquefois dans le fausset; la voix basse est grave et majestueuse, mais elle ne tarde pas à devenir monotone; la voix moyenne se contient mieux, et elle est plus sympathique, surtout si l'orateur sait varier ses inflexions, éviter le chant, élever ou baisser le ton, suivant les sentiments qu'il exprime, le lieu où il parle, et l'auditoire auquel il s'adresse.

2° La *prononciation* a aussi une grande importance. Presque toujours, il est vrai, on est plus ou moins favorisé de la nature sous ce rapport, mais on peut, par l'étude, corriger ses défauts et perfectionner ses qualités. Il faut d'abord, par des exercices fréquents, régler l'émission de la voix, s'appliquer à accentuer nettement les mots et les phrases, bien articuler les consonnes, enchaîner les syllabes sans dureté, sans mollesse, et en observant la valeur que leur donne la prosodie dans chaque langue. Il faut donner à son débit un mouvement régulier, lent d'abord, puis plus vif à mesure que l'on s'anime, mais toujours ménagé de manière à permettre de respirer sans effort. Sur ce point encore, Cicéron nous donnera les renseignements les plus précis.

« Nous distinguerons dans la voix le ton du simple discours, celui de la dispute et celui des grands mouvements. Le ton du discours est tempéré; il ressemble à celui du langage ordinaire. Le ton de la dispute est plus vif, plus aigu, et on l'emploie dans la confirmation ou la réfutation. Le ton de l'amplification ou des grands mouvements est propre à exciter dans l'âme de l'auditeur l'indignation ou la pitié.

» On prononce sur le ton du simple discours les morceaux de dignité, de démonstration, de narration, de plaisanterie. Le ton de la dispute peut être continu ou divisé : il est continu quand on précipite le débit avec force et rapidité; il est divisé, quand les phrases animées, retentissantes, sont entrecoupées par de nombreux repos. Le ton des grands mouvements peut servir, tantôt à exagérer le délit pour allumer la colère des auditeurs, tantôt à exagérer l'infortune pour les porter à la compassion. Nous allons indiquer l'espèce de prononciation que chaque circonstance demande.

» Le ton du discours, dans les morceaux de dignité, exige des sons pleins, lents et modérés; craignez seulement trop de ressemblance avec la déclamation tragique. Dans la démonstration, la voix a moins de corps, et les repos sont fréquents; il faut que votre prononciation même paraisse faire entrer tour à tour et sans confusion vos preuves dans l'esprit des auditeurs. La narration exige des inflexions plus variées, qui représentent, pour ainsi dire, par les sons, la nature de chaque fait et de chaque détail. Avez-vous à raconter quelque discours, des questions, des réponses, des exclamations, exprimez par votre débit les affections de chaque personne et ses plus intimes sentiments. Les morceaux de plaisanterie se prononcent d'une voix doucement tremblante, et avec un léger ton de ridicule, mais sans éclat et sans bouffonnerie; ménagez avec art ce passage du discours sérieux à un badinage honnête et délicat.

» Le ton de la dispute est, suivant notre distinction, continu ou divisé. Lorsqu'il est continu, l'organe prend un peu plus de force; la voix se précipite sans interruption comme les paroles; on jette les sons et

(1) *Orator*, ch. XVII et XVIII. Cette citation, ainsi que les suivantes, est extraite de l'excellente traduction de M. J. V. Leclerc.

Digitized by Google

les mots avec vitesse, avec chaleur, pour que les effets de la prononciation ne soient jamais au-dessous de l'énergique volubilité de la phrase. Lorsqu'il est divisé, on fait retentir, d'intervalle en intervalle, des exclamations perçantes, et on a soin que chaque repos dure autant que l'exclamation même.

» Enfin, dans le ton propre aux grandes figures de l'éloquence, si c'est l'indignation que l'orateur veut exciter, il trouve une voix pénétrante, des cris étouffés, et son débit, quoique varié, est toujours ferme, toujours rapide; si c'est la pitié, il prend une voix abattue, languissante, sans cesse entrecoupée, et qui revêt toutes les formes pour attendrir. »

3° Cicéron est plus explicite encore en ce qui concerne la *tenue du corps* et le *geste*, et cela se comprend, si l'on songe à l'importance que les anciens donnaient à ces parties de l'action. Nous ne pouvons donc mieux faire que de le citer encore : la multitude de détails dans lesquels il entre est la meilleure preuve de l'attention qu'il apporte dans l'étude de son art.

« L'orateur tiendra le corps droit et élevé; il peut faire quelques pas, mais rarement et sans trop s'écarter; qu'il évite encore plus de courir dans la tribune. Il ne penchera point la tête nonchalamment; il ne gesticulera pas avec les doigts; il ne s'en servira pas pour battre la mesure. Enfin, qu'il règle tous les mouvements du corps, qu'il leur laisse toujours quelque gravité. On étend le bras, quand on parle avec force; on le ramène, quand le ton est plus modéré. Le visage, après la voix, a le plus de pouvoir dans cette partie de l'éloquence : quelle dignité, quelle grâce n'y ajoute-t-il pas! Mais il ne faut ni affectation ni grimace. Réglez avec le même soin le mouvement des yeux; car si le visage est le miroir de l'âme, les yeux en sont les interprètes. Ils exprimeront, suivant la nature des pensées, la tristesse ou la joie.

» Dans les morceaux de dignité, l'orateur, sans changer de place, ne fera qu'un léger mouvement de la main droite; l'expression de son visage sera conforme à ses divers sentiments. Dans la démonstration, il avancera un peu la tête, car nous nous approchons naturellement de ceux que nous voulons instruire et persuader. La narration admet volontiers la même attitude, la même physionomie, qui conviennent à l'expression de la dignité. Dans la plaisanterie, nous donnerons à notre visage un air de gaieté, sans trop multiplier les gestes. Voilà pour les tons du simple discours. Dans la dispute, si le ton est continu, la gesticulation doit être rapide, les traits mobiles, les yeux vifs et perçants; s'il est divisé, l'orateur porte sans cesse les bras en avant; il change de place, (frappe quelquefois du pied droit); son œil est fixe et plein de feu. Dans le ton des grands mouvements, si l'on veut engager les auditeurs à faire quelque chose, on observera, tout en donnant au geste plus de lenteur et de gravité, ce que nous avons recommandé pour la dispute continue; si l'on veut les attendrir par la plainte, on tournera ses mains contre soi-même; on se frappera la tête; quelquefois aussi, à un geste plus calme et plus égal on joindra une physionomie abattue et troublée. »

Il est facile de reconnaître dans presque toutes ces prescriptions les leçons de la nature et de l'expérience. A peine y trouve-t-on quelques détails qui ne conviennent plus à nos mœurs, par exemple, l'action de frapper du pied droit, passage que nous avons mis entre parenthèses pour le faire remarquer, et que M. Leclerc omet à dessein dans sa traduction. Mais tout le reste est vrai encore aujourd'hui, et l'ensemble de ces préceptes a une importance qui n'échappe à personne. Sans soigner autant que les anciens ce côté extérieur de l'art oratoire, nous devons cependant y apporter une attention toute spéciale. Que l'action soit une et fasse corps avec la parole, comme la parole fait corps avec la pensée; qu'il n'y ait, ni dans l'expression, ni dans l'accent, ni dans le geste, rien d'outré, rien de superficiel, rien qui ressemble à l'exécution d'un rôle étudié. Alors, seulement, tout discours prendra un caractère de vérité sans lequel il n'y a point d'éloquence.

4° La *mémoire*, telle que l'entendaient les anciens, ne signifie pas la mémoire des mots, dont ils paraissent s'être peu inquiétés. Cette mémoire, du reste, n'aurait pas servi aux orateurs, car Fénelon, dans ses *Dialogues sur l'éloquence*, a bien prouvé qu'ils n'apprenaient point leurs discours par cœur. Ils désignaient sous le nom de mémoire la faculté de retenir les pensées dans l'ordre où on les a rangées, de voir sans cesse, en exprimant une idée, l'idée qui va suivre, et de lui donner sans effort sa meilleure forme; en un mot, d'improviser.

L'improvisation est, en effet, la première condition de l'éloquence : rien n'est froid comme un discours écrit. « Lorsqu'on récite un discours, dit Cyrano de Bergerac, on voit le papier sous les paroles. » Aussi, les grands orateurs qui régnaient sur le Forum et sur l'Agora, et qui dominaient la multitude par la puissance de leur parole, n'avaient pas à craindre que leur papier vînt se placer entre eux et leur auditoire. Ils avaient leur plan tracé d'avance; le plus souvent même l'exorde entier était préparé, et on sait que Démosthène en avait une trentaine à sa disposition : ils montaient donc à la tribune avec confiance, car ils n'étaient pas embarrassés de leur début, puis, étudiant habilement et par un coup d'œil rapide les dispositions de l'auditoire, ils disposaient en conséquence le reste du discours, et comptaient sur l'inspiration, qui ne fait jamais défaut aux convictions sincères.

Sans doute, il est plus facile d'approuver ces triomphes de la mémoire que de les imiter. Cependant on peut dire qu'ils sont loin d'être inaccessibles à la plupart des hommes. La mémoire est une faculté qui se développe surtout par l'exercice, et par des efforts sérieux on peut l'acquérir à un degré suffisant. Si à ces études on joint l'habitude de rédiger avec ordre et clarté le plan de ses discours, on acquerra facilement ce don d'improvisation, si brillant, si utile, et sans lequel il n'est point de véritable orateur.

V. Chauvin.

FIN

DU TRAITÉ DE RHÉTORIQUE

Digitized by Google

BOTANIQUE

—co—

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE : PHYTOGRAPHIE

II

Des divers systèmes de classification des plantes.

Dès l'an 325 avant Jésus-Christ, Théophraste, disciple d'Aristote, classait en six divisions les cinq cents plantes qu'il connaissait. Il démontre que la division vulgaire des végétaux en herbes et en arbres est dénuée de caractère philosophique. Il décrit exactement la différence qui existe entre le bois de palmier et celui des arbres à couches concentriques.

Conrad Gesner et Césalpin, au seizième siècle, reconnaissent que les principaux caractères de la plante doivent être tirés de la fleur, du fruit et de la graine, plutôt que des tiges et des feuilles. Césalpin admit, il est vrai, l'ancienne classification en arbres, arbrisseaux, sous-arbrisseaux et herbes; mais il fonda ensuite toutes les subdivisions dans lesquelles il rangea les espèces alors connues sur les caractères tirés des organes de reproduction (présence ou absence de fleurs, position des graines, nombre des cotylédons, nombre des carpelles ou des loges, etc.).

John Ray, en 1680, établit, par la seule considération du mode de nervation des feuilles, la distinction des monocotylédones et des dicotylédones. Il partagea les dicotylédones en monoclines et diclines et employa, le premier, les expressions d'apétales, monopétales, etc.

Plus tard, en 1689, Magnol, professeur à Montpellier, introduit dans la langue de la botanique le mot de familles, et formule en ces termes les principes qui doivent présider au groupement des plantes. « J'ai cru apercevoir, dit-il, dans les plantes, une affinité suivant les degrés de laquelle on pourrait les ranger en diverses familles, comme on range les animaux : ces familles ont des signes distinctifs, certains. Chaque famille de plantes a des espèces subalternes qui se peuvent sous-diviser encore. J'ai choisi les parties des plantes où se rencontrent les principales notes caractéristiques, telles que les racines, les tiges, les fleurs et les graines. Il y a même dans nombre de plantes une certaine similitude, une affinité qui ne consiste pas dans les parties considérées séparément, mais en total, affinité sensible, mais qui ne peut s'exprimer... Je ne doute pas que les caractères des familles ne puissent être tirés aussi des premières feuilles de l'embryon, au sortir de la graine. Je ne puis non plus être de l'avis de ceux qui regardent les feuilles comme des parties accidentelles; je pense que les parties qui ne servent pas à la fructification ne sont pas plus accessoires que les bras et les jambes ne le sont chez les animaux. » Il divise ensuite le règne végétal en soixante-seize familles rangées en dix sections qu'il établit par les caractères des racines, des tiges, des feuilles et des fleurs. On y trouve des familles très-naturelles : *culmiferæ* (graminées), *spicatæ* (plantaginées), *asperifoliæ* (borraginées), *siliquosæ* (crucifères), etc.

Enfin, en 1794, paraît Pitton de Tournefort, dont la classification, adoptée aussitôt par le monde savant, fait oublier toutes celles qui avaient été établies jusque là.

Il divise en vingt-deux classes les dix mille cent quarante-six espèces connues de son temps; il sépare les herbes et les sous-arbrisseaux d'avec les arbres et les arbustes : ses dix-sept premières classes renferment les herbes, et ses cinq dernières les arbres et les arbustes; toutes sont basées sur la présence ou l'absence, la forme monopétale ou polypétale, régulière ou irrégulière de la corolle.

« On a de la peine à concevoir aujourd'hui, dit Raspail, comment Tournefort, doué de cet esprit comparatif, qui est le génie des sciences d'observation, s'est résolu à conserver les deux grandes divisions en *plantes herbacées* et en *plantes ligneuses* qu'avaient adoptées ses devanciers. Mais la physiologie d'alors s'était peu appesantie sur la définition de ces deux sortes de formes végétales; on connaissait peu d'exemples du passage si fréquent de la forme herbacée à la forme ligneuse; or, la classification n'est jamais que l'expression de la théorie qui, dans le règne organisé, prend le nom de physiologie. Du reste, il eût été facile de faire passer toute la seconde division dans la première, sans déranger en rien l'heureuse économie de la classification; car le cadre de l'une est la répétition de celui de l'autre, de même que la nomenclature; et il est à présumer qu'avec cette légère rectification la méthode de Tournefort eût suffi aux besoins de la science un demi-siècle de plus, c'est-à-dire tant que les voyages autour du monde n'auraient pas trop enrichi le catalogue des espèces, et qu'une analyse plus profonde des organes n'aurait pas trop ajouté à la masse des faits observés. »

CLASSIFICATION DE TOURNEFORT

PREMIÈRE DIVISION : LES HERBES

CLASSE PREMIÈRE. Les *Campaniformes*. Herbes à fleurs simples, monopétales régulières, en forme de cloche, de bassin ou de grelot. Ex : Liseron, mauve, muguet, campanule, etc.

CLASSE II. Les *Infundibuliformes*. Herbes à fleurs simples, monopétales régulières, en forme d'entonnoir, de soucoupe ou de godet. Ex. : Tabac, primevère, bourrache, etc.

CLASSE III. Les *Personnées* ou *fleurs en mufle, en masque*. Herbes à fleurs monopétales, anomales, irrégulières, dont les graines sont renfermées dans une capsule ou autre péricarpe. Ex. : Muflier, digitale, etc.

CLASSE IV. Les *Labiées* ou *fleurs en gueule*. Herbes à fleurs simples, monopétales, irrégulières, et dont les graines, au nombre de quatre, paraissent toujours nues au fond du calice. Ex.: Bétoine, sauge, etc.

CLASSE V. Les *Crucifères* ou *fleurs en croix*. Fleurs simples, polypétales, régulières, composées de quatre pétales disposés en croix, et dont le fruit est une silique. Ex. : Giroflée, chou, moutarde, etc.

CLASSE VI. Les *Rosacées* ou *fleurs en rose*. Fleurs simples, polypétales, régulières, composées de cinq ou d'un nombre indéterminé de pétales disposés en rose. Ex. : Fraisier, anémone, etc.

Digitized by Google

CLASSE VII. Les *Ombellifères* ou *fleurs en ombelle, en parasol*. Fleurs simples, polypétales, régulières, ayant cinq pétales disposés en rose et pour fruit deux semences réunies : les fleurs des plantes que renferme cette classe sont portées par de longs pédoncules qui partent d'un centre commun, et divergent comme les rayons d'un parasol. Ex. : Cerfeuil, carotte, angélique, etc.

CLASSE VIII. Les *Caryophyllées* ou *fleurs en œillet*. Fleurs simples, polypétales, régulières, dont l'onglet est fort long et a son attache au fond d'un calice allongé et monosépale. Ex. : Œillet, lychnis, etc.

CLASSE IX. Les *Liliacées* ou *fleurs en lis*. Fleurs simples, régulières, sans calice, ordinairement composées de trois ou de six pétales libres, ou d'une corolle monopétale divisée en six parties; leurs graines sont toujours renfermées dans une capsule à trois loges. Ex. : Lis, tulipe, jacinthe, etc.

CLASSE X. Les *Papilionacées*. Fleurs simples, polypétales, irrégulières, dont le fruit est une gousse. Ex. : Pois, gesse, haricot, etc.

CLASSE XI. Les *Anomales*. Fleurs simples, polypétales, irrégulières, d'une forme bizarre. Ex. : Pied-d'alouette, capucine, violette, etc.

CLASSE XII. Les *Flosculeuses* ou *fleurs à fleurons*. Fleurs composées de plusieurs petites corolles monopétales que l'on nomme fleurons. Ex. : Artichaut, chardon, etc.

CLASSE XIII. Les *Semi-Flosculeuses* ou *fleurs à demi-fleurons*. Fleurs composées de plusieurs petites corolles monopétales en languettes, que l'on nomme demi-fleurons. Ex. : Pissenlit, laitue, chicorée, etc.

TABLEAU DE LA CLASSIFICATION DE TOURNEFORT

- HERBES
  - A corolle
    - Simple
      - Monopétale
        - Regulière
          - 1° Campaniformes.
          - 2° Infundibuliformes.
        - Irrégulière
          - 3° Personnées.
          - 4° Labiées.
      - Polypétale
        - Régulière
          - 5° Crucifères.
          - 6° Rosacées.
          - 7° Ombellifères.
          - 8° Caryophyllées.
          - 9° Liliacées.
        - Irrégulière
          - 10° Papilionacées.
          - 11° Anomales.
    - Composée
      - 12° Flosculeuses.
      - 13° Semi-Flosculeuses.
      - 14° Radiées.
  - Sans corolle
    - Avec fruit
      - 15° Apétales.
      - 16° Sans fleur.
    - Sans fruit
      - 17° Sans fleur ni fruit.
- ARBRES
  - Sans corolle
    - Sans chatons
      - 18° Apetales.
    - A chatons
      - 19° Amentacées.
  - Avec corolle
    - Monopétale
      - 20° Monopetales.
    - Polypétale
      - Régulière
        - 21° Rosacées.
      - Irrégulière
        - 22° Papilionacées.

CLASSE XIV. Les *Radiées* ou *fleurs en soleil*. Fleurs composées de fleurons dans le centre, et de demi-fleurons à la circonférence. Ex. : Soleil, souci, marguerite, etc.

CLASSE XV. Les *Apétales* ou *fleurs à étamines*. Fleurs dont les étamines et les pistils ne sont pas entourés de pétales, ou bien qui sont entourés de parties que Tournefort ne regarde pas comme des pétales, parce quelles subsistent après la floraison, et ne sont pas ordinairement colorées comme les pétales des autres fleurs. Ex. : Graminées, chanvre, ortie, etc.

CLASSE XVI. Les *Apétales sans fleurs*. De cette classe sont toutes les plantes qui n'ont point de fleurs apparentes, mais seulement des espèces de graines ordinairement disposées sur le dos des feuilles. Ex. : Fougères.

CLASSE XVII. Les *Apétales sans fleurs ni graines apparentes*. Tournefort a compris dans cette classe toutes les plantes dont les organes de la fructification lui étaient absolument inconnus, et où il ne trouvait rien qui parût destiné à cet usage. Ex. : Champignons, algues, mousses, etc.

DEUXIÈME DIVISION : LES ARBRES ET ARBUSTES

CLASSE XVIII. *Arbres ou arbustes à fleurs apétales ou à étamines sans pétales*. De cette classe sont tous les arbres dont les fleurs n'ont pas de pétales et ne sont pas disposées en chatons. Les uns portent sur le même individu fleurs et fruits réunis ou séparés, et les autres portent des fleurs sur un pied et des fruits sur un autre pied de la même espèce. Ex. : Buis, frêne, etc.

CLASSE XIX. *Arbres ou arbustes à fleurs apétales amentacées*. De cette classe sont tous les arbres dont les fleurs n'ont pas de pétales, mais sont disposées en chatons. Ex. : Saule, peuplier, charme, etc.

CLASSE XX. *Arbres ou arbustes à fleurs monopétales, campaniformes* ou *infundibuliformes*. De cette classe sont tous les arbres dont les fleurs ont les mêmes caractères que ceux des deux premières classes d'herbes. Ex. : Lilas, sureau, orme.

CLASSE XXI. *Arbres ou arbustes à fleurs rosacées*. Cette classe renferme tous les arbres dont les fleurs ont les mêmes caractères que ceux de la sixième classe des herbes. Ex. : Amandier, poirier, etc.

Digitized by Google

Classe XXII. *Arbres ou arbustes à fleurs papilionacées.* Cette dernière classe renferme tous les arbres dont les fleurs ont les mêmes caractères que ceux de la deuxième classe des herbes. Ex. : Genêt, bagnenaudier, acacia, etc.

On voit que, si Tournefort eût rangé ses arbres dans ses dix-sept premières classes, les arbres qui composent la classe XVIII et la classe XIX auraient été de la quinzième classe; ceux de la classe XX auraient été de la première et de la seconde; ceux de la classe XXI auraient été de la sixième, et ceux de la classe XXII de la dixième.

QUESTIONNAIRE

— Dites quelques mots des essais de classification de Théophraste, Conrad Gesner, Cesalpin, John Ray, Magnol.

— Sur quels caractères la classification de Tournefort est-elle basée? Faites connaître cette classification.

— En combien de classes sont divisées les herbes? Les arbres?

Dr F. Philon.

LA TERRE ET L'HOMME

OU

LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

Par ARNOLD GUYOT

Professeur de géographie et d'histoire à Neuchâtel (Suisse)

CHAPITRE XII

COURANTS DE L'OCÉAN

§ 1er. *Des courants en général.*
§ 2. *Courants de l'Océan.*
§ 3. *Courants polaires et équatoriaux.*
§ 4. *Courants de l'océan Pacifique et de l'océan Indien.*
§ 5. *Courants de l'océan Atlantique.*
§ 6. *Effets des courants océaniques.*

§ 1er. Nous avons jusqu'ici considéré, dans le grand contraste de la terre et de l'eau, plutôt l'influence de l'élément océanique sur les continents, de l'humidité sur la sécheresse, que celle des continents sur les océans. C'était l'ordre logique, car la terre est, de beaucoup, l'élément le plus important. Il y a cependant quelques observations utiles à faire dans l'action que les continents exercent à leur tour sur les océans. Mais comme l'action des terres se réduit à régulariser et modifier les mouvements des eaux de l'Océan, par leur disposition, la forme de leurs côtes et leur relief sous-marin, il suffira, pour le but que nous nous sommes proposé, de noter les principaux phénomènes présentés par les courants marins, sans entrer dans plus de détails sur ce sujet.

Nous sommes accoutumés au mouvement perpétuel des eaux continentales. Nous entendons, sans en être étonnés, les flots murmurer sur le rivage, les torrents rugir et bondir follement du sommet des montagnes, et nous voyons les rivières s'avancer majestueusement dans leurs lits. La cause de ces mouvements de l'eau nous est connue; nous savons que les molécules de cet élément mobile, soumises à l'influence de la gravitation, se meuvent et coulent jusqu'à ce qu'elles aient atteint le plus bas niveau possible. Si, dans leur cours, elles tombent dans un bassin sans issue, elles restent dans un état d'équilibre et de repos, et conservent l'horizontalité et l'immobilité de leur surface, jusqu'à ce que quelque nouvelle force les dérange. C'est le cas de nos lacs paisibles, dont les eaux, calmes et limpides, réfléchissent les montagnes dont elles sont entourées, l'azur des cieux, et jusqu'au moindre nuage qui, d'aventure, vient à passer au-dessus d'eux.

Mais ces bassins, qui réunissent les eaux coulant de tous les points des continents, représentent, sur une très-petite échelle, la relation du vaste et profond bassin des océans avec les grands cours d'eau.

Toutes ces rivières sillonnant les continents tendent au commun réservoir. Coulant des hauteurs des plateaux ou du sommet des montagnes, elles descendent rapidement le long de leurs pentes, puis traversent, en modérant leur allure, les plaines doucement inclinées vers l'Océan, dans lequel, lorsque l'on considère leur ralentissement gradué, leurs eaux semblent entrer à regret, comme si elles avaient conscience que bientôt, confondues dans son immensité, elles vont perdre leur existence individuelle. C'est là, en effet, que se termine la vie éphémère des fleuves; leur mouvement cesse, et ils disparaissent dans ce vaste abîme qui leur a donné naissance.

§ 2. Nous sommes donc portés à considérer le bassin des océans comme contenant les eaux à l'état de repos, puisque la cause du mouvement des rivières n'existe pas pour eux; les différences de niveau sont annihilées. Cet état de choses exigerait pourtant une autre condition, car cette mobilité de l'eau, qui l'empêche d'affecter des formes permanentes et nivelle toutes les inégalités, la rend aussi très-accessible aux influences extérieures.

Les vents soulèvent les flots de l'Océan par une action entièrement mécanique et ne produisent qu'une action superficielle et locale; mais lorsqu'ils soufflent constamment dans la même direction, ils donnent aux ondes celle de leur course propre. Le soleil et la lune se trouvant au-dessus de la surface des mers, les eaux, obéissant à cette puissante attraction, s'élèvent vers l'astre dont elles ressentent l'influence; c'est le phénomène des marées. La pression inégale de l'atmosphère sur différents points de l'Océan, cause des différences de niveau, et surtout de celle des températures entre les mers tropicales et polaires, à laquelle correspondent les différents degrés de densité, sont de plus puissantes causes de perturbation dans l'équilibre des eaux océaniques, et causent, à de grandes profondeurs, des mouvements divers qui tendent continuellement à rétablir l'équilibre, sans jamais y parvenir. Quelquefois les couches supérieures de l'eau sont transportées de l'est à l'ouest comme dans le grand courant équatorial; d'autres fois, une bande étroite et profonde, un vrai fleuve océanique, coule à travers des eaux relativement calmes, comme le Gulf-Stream. Ici les courants se rencontrent et s'unissent; là ils sont superposés, et les courants inférieurs et supérieurs coulent en sens opposé. Ces changements se succèdent partout, il n'y a nulle part inaction; cet état de choses est inconnu dans la nature et dans l'Océan plus qu'ailleurs.

Il arrive fréquemment aussi que diverses causes

Digitized by Google

agissent de concert pour produire des courants maritimes; mais il serait difficile d'assigner à chacune sa part exacte d'influence dans ce phénomène. Une, cependant, semble primer toutes les autres par la puissance et la continuité de son action directe ou indirecte : c'est la différence de température entre les régions qui avoisinent l'équateur et celles qui sont situées près des pôles. Maintenant, puisque les vents généraux doivent, ainsi que nous l'avons vu, leur origine à cette même cause, nous ne serons pas surpris de trouver une similitude, et, dans quelques cas, une remarquable coïncidence, entre la marche des grands courants atmosphériques et celle des courants généraux de l'Océan. C'est ainsi que, non-seulement les vents agissent directement sur les courants et les entraînent dans leur course, mais encore une même cause entraîne aussi les vents et les courants dans la même direction; et, le même obstacle, — les continents, — arrête leur mouvement, et les force à dévier de leur direction primitive.

§ 3. Le fait le plus général que nous ayons à noter est l'existence du grand courant équatorial, qui semble un mouvement en masse des eaux tropicales de l'est vers l'ouest, tout autour du globe, plutôt qu'un courant proprement dit. Ce grand phénomène ne pouvait échapper à la sagacité de Colomb, qui fut le premier à le découvrir. « Il semble indubitable, dit-il après l'un de ses premiers voyages, que les eaux de l'Océan se meuvent avec les cieux. » C'est-à-dire dans la direction du cours apparent du soleil et des astres. Le grand courant est l'analogue du vent alizé, et il est reconnu que ce vent en est la principale cause.

La différence de température entre les mers tropicales et les mers polaires et la déperdition que souffrent les mers des régions chaudes par une évaporation plus active doivent encore être une cause importante de perturbation. Les eaux plus froides et plus denses des régions polaires se dirigent perpétuellement vers celles plus légères et plus chaudes de l'équateur, et tendent à les déplacer. L'existence de ces courants polaires est démontrée par les banquises flottantes qui, emportées par les eaux au milieu desquelles elles se forment, accomplissent à chaque printemps de longs pèlerinages vers les régions tempérées, et s'égarent jusqu'à 40° de latitude. De même que les courants atmosphériques, ils s'abaissent dans l'Océan, tandis que les eaux plus chaudes de l'équateur montent à la surface. De là l'étonnant spectacle de ces masses flottantes de glace, dont on ne voit guère que la huitième partie, tandis que le reste s'enfonce dans les profondeurs de l'Océan, dans leur marche imposante vers le sud, et qui, à leur rencontre avec le Gulf-Stream, prennent une direction opposée au cours de leurs eaux, qui continuent à s'avancer, sans obstacle, vers l'équateur. Les courants polaires, à mesure qu'ils avancent vers les régions équatoriales, prennent peu à peu (comme les vents) une direction occidentale, sous l'influence de la rotation terrestre, et, à leur rencontre dans les tropiques, ils sont transformés en un simple mouvement de l'orient à l'occident. A cette tendance générale des couches inférieures, il faut ajouter l'action directe et constante des vents alizés sur la surface, et celle des marées agissant dans la même direction.

Le grand courant équatorial est encore plus dérangé que les vents alizés par les continents, qui arrêtent ses progrès et obligent ses eaux à couler dans des directions très-différentes et souvent opposées à son cours primitif. Chacun des trois grands océans formant un bassin séparé, et présentant une combinaison collective de circonstances physiques qui modifient d'une façon particulière la marche des courants océaniques, nous les étudierons séparément, en commençant par l'océan Pacifique, dans lequel les courants sont plus simples qu'autre part.

§ 4. L'océan Pacifique, en raison de sa vaste étendue, donne aux courants généraux une impulsion plus suivie que l'océan Atlantique. Le courant du pôle antarctique, tendant vers l'est, sous l'influence des vents qui dominent dans ces régions, frappe la côte occidentale de l'Amérique entre le 50° et le 40° de latitude méridionale. Il se divise alors en deux branches, dont l'une se précipite vers le sud, double le cap Horn et pousse ses eaux dans l'Atlantique. La seconde, et la principale, passe le long des côtes du Chili et du Pérou, refroidissant le climat par la basse température de ses eaux, qui sont de 10° à 12° plus froides que la mer de Lima. Ce courant, auquel on a proposé, pour d'excellentes raisons, de donner le nom de Humboldt (il a été le premier à prouver son origine et sa température anormale), quitte subitement la côte près de la hauteur de Punta-Parina et va rejoindre le grand courant équatorial.

Ce dernier occupe une largeur d'environ 50° de chaque côté de l'équateur, et s'étend au delà des tropiques au nord et au sud. Il poursuit sa course majestueuse et pacifique avec une vitesse de 30 à 35 milles par jour, jusqu'à la chaîne d'îles qui borde les continents de l'Asie et de l'Australie. Au nord, il touche Formose, et, se précipitant sur la côte de Chine, il la contourne et passe au nord-est, le long des côtes du Japon. Au sud, il arrive troublé par les mussons et perd sa route dans le dédale de l'Archipel asiatique, mer tempêtueuse, où des courants violents viennent augmenter les dangers de la navigation

Dans la partie septentrionale de cet océan, les vents d'est qui y règnent déterminent un courant impétueux qui se dirige vers les côtes de l'Amérique et conduit ses eaux vers le sud, le long des côtes de Californie, où elles rentrent sans doute dans le grand courant équatorial pour recommencer un nouveau circuit.

Les courants arctiques semblent dans cet océan presque nuls. La digue ou langue de terre qui, selon toute probabilité, unit les points les plus rapprochés de l'Asie et de l'Amérique, sous les eaux du détroit de Behring, arrête le courant supérieur qui vient du pôle, tandis que les eaux plus chaudes du Pacifique franchissent cette barrière pour entrer dans l'océan Glacial.

Dans l'océan Indien, le courant équatorial est interrompu comme le vent alizé. Dans la région des moussons, ou région septentrionale, les courants alternent et suivent la direction des vents périodiques, coulant, comme ils soufflent, six mois dans une direction et six mois dans une autre. Mais, dans le sud, où

Digitized by Google

le vent alizé conserve son empire, le courant normal poursuit sa route, se rétrécit en approchant de Madagascar, passe au nord de cette île, et, refoulé par la côte d'Afrique, entre dans le canal de Mozambique.

Resserré dans cet étroit passage, il acquiert l'énorme vitesse de 4 à 5 milles à l'heure, et, renforcé par son autre branche au sud de Madagascar, il atteint dans sa course rapide le cap de Bonne-Espérance et le banc d'Agulhas, dont il suit le bord à une certaine distance de la côte. Là, il se divise; une partie rencontre le courant qui vient du sud de l'Atlantique et rentre avec lui dans l'océan Indien, l'autre double le cap, entre dans l'Atlantique, et, coulant le long de la côte occidentale d'Afrique, va mêler ses eaux à celles du courant équatorial de l'Océan.

§ 5. La forme particulière de l'océan Atlantique, son peu de largeur dans la région équatoriale, les profondes sinuosités de la mer des Caraïbes et du golfe du Mexique, dans lequel presque toutes les eaux tropicales viennent s'accumuler comme dans un réceptacle sans issue, donnent à ses courants un caractère à la fois plus tranché et moins normal. Le courant équatorial ne peut acquérir ses proportions accoutumées, tandis que le courant de retour, — le Gulf-Stream, — affecte plus d'importance. Ce sont ces deux traits saillants qu'il importe d'étudier en premier lieu.

Le courant équatorial est rejoint, comme nous l'avons dit, par le courant du cap de Bonne-Espérance, sortant de l'océan Indien. S'éloignant des côtes de l'Afrique méridionale, il s'étend bientôt des deux côtés de la ligne en s'élargissant considérablement, et coule à travers l'Océan avec une vitesse de 3 milles à l'heure. Après avoir touché les côtes d'Amérique, il se divise au cap Saint-Roch. Un bras coule vers le sud, le long des côtes du Brésil, et prend, avec les eaux du bassin méridional, le chemin de l'occident. L'autre bras, qui est le principal, prend la direction ouest-nord-ouest, envoie ses eaux le long des côtes de la Guyane, entre dans la mer des Caraïbes, pénètre dans le golfe du Mexique, dont il fait le tour, et, passant devant les bouches du Mississipi, arrive à l'étroit passage formé par la pointe de la Floride et l'île de Cuba, et en ressort sous une autre dénomination.

Les eaux agitées et sans cesse accumulées de la mer des Caraïbes et du golfe du Mexique, sont donc la source inépuisable de ce courant d'eau chaude qui, sous le nom de Gulf-Stream, fait sa route à travers les Bahama, longe les côtes de la Floride, avec une vitesse qui varie de 2 à 5 milles à l'heure, selon la saison, et prend sa route parallèlement à la côte et à une certaine distance, jusqu'à ce qu'il ait dépassé le cap Hatteras. Le Stream, étroit jusque-là, profond et rapide, arrive dans le voisinage des eaux froides du nord et du grand banc de Terre-Neuve. Repoussé par ces obstacles, il tourne subitement vers l'est, s'élargit, monte à la surface de l'Océan, et s'en va en diminuant de rapidité jusqu'aux Açores, d'où il se dirige vers le sud pour recommencer, à partir de la côte d'Afrique, le vaste cycle de son éternelle rotation.

Les eaux chaudes des tropiques, transportées par le courant, s'avancent vers le nord jusqu'à ce qu'elles aient dépassé les limites que nous venons d'indiquer. Chassées par le vent de sud-ouest qui domine dans le nord de l'Atlantique, elles vont baigner les côtes du nord de l'Europe, dont la température abaisse la leur, et déposent fréquemment sur les rivages déserts d'Ecosse et de Norwége les plantes et les semences des régions tropicales. Preuve irréfragable de leur long parcours.

Lorsque l'on considère le peu de largeur du Gulf-Stream, depuis son origine jusqu'au cap Hatteras, on est conduit à se demander comment il peut suffire à couvrir d'eau chaude l'immense surface qu'il occupe de ce point jusqu'aux Açores. Les belles observations, faites sous la direction du docteur Bache, en donneront la réponse. De nombreux sondages thermométriques prouvent que la profondeur à pic de ce courant est telle qu'à plus de 3,000 pieds, il présente encore la même différence de température avec les eaux environnantes que celle qu'on observe à sa surface. Ce sont évidemment ces eaux profondes qui viennent occuper les couches supérieures lorsque le courant s'élargit; il perd alors sa vitesse, et les eaux chaudes ont toute facilité pour venir prendre à la surface la place que leur assigne leur moindre densité. Le courant change seulement de forme, et, en avançant, perd en profondeur ce qu'il gagne en largeur.

Les courants polaires de l'Atlantique sont surtout remarquables sur les côtes d'Amérique. Les baies d'Hudson, de Baffin et la mer de Groenland envoient leurs eaux et leurs glaces le long de la côte orientale du continent, contribuant fortement à l'abaissement de la température.

§ 6. Tels sont les traits les plus importants présentés par le mouvement des eaux de l'Océan. Bien que nous n'ayons traité ce sujet que succinctement, nous avons suffisamment démontré que, si les causes de ces mouvements doivent être recherchées pour la plupart dans les lois qui régissent la constitution physique du globe, les caractères spéciaux et individuels qu'affecte chaque océan sont le résultat immédiat de la configuration et de la disposition des masses terrestres qui forment le bassin des mers.

Les grands courants océaniques sont un des phénomènes les plus importants que présente l'économie de la nature. En vertu de ces courants permanents, les eaux de la mer se mêlent d'un pôle à l'autre, et se meuvent sans trêve du Pacifique à l'océan Indien, et de ce dernier, à l'Atlantique; et cette agitation perpétuelle conserve leur salubrité et leur pureté. Comme les vents, les courants de la mer tendent à égaliser les différences et à adoucir les températures extrêmes.

Les eaux froides du pôle antarctique tempèrent la chaleur accablante du Pérou; les eaux chaudes du Gulf-Stream adoucissent la rigueur du climat de la Norwége et des îles Britanniques. L'importance de ces courants n'est pas moindre dans le commerce des nations entre elles. Ce sont eux qui, de concert avec les vents, tracent sur l'Océan de grandes lignes de communication, favorisant ou empêchant les rapports d'une contrée avec une autre, rapprochant les distances les plus grandes et séparant des régions qui semblent se toucher.

ACCOYER.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

VARIÉTÉS

POÉSIE

Le Marseillais et le Lion

— CONTE —

Un jour un Marseillais, trafiquant en Afrique,
Aborda le rivage où fut jadis Utique.
Comme il se promenait dans le fond d'un vallon,
Il trouva, nez à nez, un énorme lion,
A la longue crinière, à la gueule enflammée,
Terrible, et tout semblable au lion de Némée.
Le plus horrible effroi saisit le voyageur.
Il n'était pas Hercule; et tout transi de peur,
Il se mit à genoux et demanda la vie.

Le monarque des bois, d'une voix radoucie,
Mais qui faisait encor trembler le Provençal,
Lui dit, en bon français : « Ridicule animal,
Tu veux donc qu'aujourd'hui de souper je me passe?
Ecoute, j'ai dîné; je veux te faire grâce,
Si tu peux me prouver qu'il est contre les lois
Que le soir un lion soupe d'un Marseillois. »

Le marchand, à ces mots, conçut quelque espérance.
Il avait eu jadis un grand fonds de science.
. . . . . .
D'abord il établit, selon l'usage antique,
Quel est le droit divin du pouvoir monarchique;
Qu'au plus haut des degrés des êtres inégaux,
L'homme est né pour régner sur tous les animaux;
Que la terre est son trône, et que dans l'étendue
Les astres sont formés pour réjouir sa vue.
Il conclut qu'étant prince, un sujet africain
Ne pourrait sans pécher manger son souverain.
Le lion, qui rit peu, se mit pourtant à rire,
Et voulant par plaisir connaître cet empire,
Eu deux grands coups de griffe il dépouilla tout nu
De l'univers entier le monarque absolu...

« Ah! dit-il au lion, je vois que la nature
Me fait faire en ce monde une triste figure :
Je pensais être roi : j'avais certes grand tort.
Vous êtes le vrai maître, en étant le plus fort.
Mais songez qu'un héros doit dompter sa colère :
Un roi n'est point aimé s'il n'est point débonnaire.
Dieu, comme vous savez, est au-dessus des rois.
Jadis en Arménie il vous donna des lois;
Il vous recommanda d'être clément et sage;
De ne toucher jamais à l'homme son image :
Et si vous me mangez, l'Eternel irrité
Fera payer mon sang à votre majesté....

— Toi, l'image de Dieu! toi, magot de Provence!
Conçois-tu bien l'excès de ton impertinence?
Montre l'original de mon pacte avec Dieu.
Par qui fut-il écrit? en quel temps? dans quel lieu?
Je vais t'en montrer un, plus sûr, plus véritable.
De mes quarante dents vois la file effroyable,
Ces ongles dont un seul pourrait te déchirer;
Ce gosier écumant prêt à te dévorer;
Cette gueule, ces yeux dont jaillissent des flammes;
Je tiens cet heureux don du Dieu que tu réclames.
Il ne fait rien en vain; te manger est ma loi :
C'est là le seul traité qu'il ait fait avec moi.
Ce Dieu, dont mieux que toi je connais la prudence,
Ne donne pas la faim pour qu'on fasse abstinence.
Toi-même as fait passer sous tes chétives dents
D'imbéciles dindons, des moutons innocents,
Qui n'étaient pas formés pour être ta pâture.
Ton débile estomac, honte de la nature,
Ne pourrait seulement, sans l'art d'un cuisinier,
Digérer un poulet qu'il faut encor payer.
Si tu n'as point d'argent, tu jeûnes en ermite;
Et moi, que l'appétit en tout temps sollicite,
Conduit par la nature attentive à mon bien,
Je puis t'avaler cru sans qu'il m'en coûte rien.
Je te digèrerais sans faute en moins d'une heure :
Le pacte universel est qu'on naisse et qu'on meure.
Apprends qu'il vaut autant, raisonneur de travers,
Être avalé par moi que rongé par les vers...

— Sire, les Marseillais ont une âme immortelle;
Ayez dans vos repas quelque respect pour elle.
. . . . . .

— Je ne veux point manger ton âme raisonneuse;
Je cherche une pâture et moins fade et moins creuse :
C'est ton corps qu'il me faut; je le voudrais plus gras;
Mais ton âme, crois-moi, ne me tentera pas...

— Vous avez sur ce corps une entière puissance;
Mais quand on a dîné n'a-t-on pas de clémence?
Pour gagner quelque argent j'ai quitté mon pays;
Je laisse dans Marseille une femme et deux fils.
Mes malheureux enfants, réduits à la misère,
Iront à l'hôpital, si vous mangez leur père.

— Et moi, n'ai-je donc pas une femme à nourrir?
Mon petit lionceau ne peut encor courir,
Ni saisir de ses dents ton espèce craintive.
Je lui dois la pâture... — Sire, je suis vaincu :
Vos griffes et vos dents m'ont assez confondu :
Ma trembiante raison cède en tout à la vôtre.
Oui, la moitié du monde a toujours mangé l'autre.
Ainsi Dieu le voulut, et c'est pour notre bien.
Mais, sire, on voit souvent un malheureux chrétien
Pour de l'argent comptant, qu'aux hommes on préfère,
Se racheter d'un Turc et payer un corsaire;
Je comptais à Tunis rester deux mois au plus;
A vous y bien servir mes vœux sont résolus;
Je vous ferai garnir votre charnier auguste
De deux bons moutons gras, valant vingt francs au juste.
Pendant deux mois entiers, ils vous seront portés
Par vos correspondants chaque jour présentés,
Et mon valet chez vous restera pour otage...

— Ce pacte, dit le roi, me plaît bien davantage
Que celui dont tantôt tu m'avais étourdi.
Viens signer le traité, suis-moi chez le cadi;
Donne des cautions; sois sûr, si tu m'abuses,
Que je n'admettrai point tes mauvaises excuses,
Et que sans raisonner tu seras étranglé
Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé. »

Le marché fut signé : tous les deux l'observèrent,
D'autant qu'en le gardant tous les deux y gagnèrent.
Ainsi dans tous les temps nosseigneurs les lions
Ont conclu leurs traités aux dépens des moutons.

ÉNIGMES NOUVELLES

Le mot de la vingt et unième énigme est *Polygamie*, ou la poésie lyrique (littérature).

QUESTIONNAIRE

— *De qui sont les vers admirables cités par l'auteur?*
De J.-B. Rousseau (Ode I, liv. III), poète lyrique, né à Paris,

Digitized by Google

en 1670, mort à Bruxelles, en 1741. L'ode au comte du Luc est peut-être la plus belle qui ait été faite dans aucune langue.

— *Qu'est-ce que Protée?*

A ce qu'en dit le poète, on peut ajouter qu'il était fils de Neptune et de Phénice. Les philosophes voient dans la fable de Protée l'image de la nature, à laquelle il faut faire violence pour lui arracher ses secrets. (Voy. Virgile, *Géorg.*, liv. IV.)

— *Quel est ce ministre d'Apollon?*

C'est probablement la Pythonisse ou la Pythie, ou plutôt la sibylle Déiphobe, qu'on trouve dans le sixième livre de l'*Enéide*, et à la peinture de laquelle le poète français a empruntè plusieurs traits qui peignent la fureur prophétique, l'enthousiasme; entre autres celui-ci :

« Il dit, et la sibylle, horrible, l'œil en feu,
» Impatiente encor, lutte contre le dieu. »
(Delille.)

Rien ne nous offre une idée plus juste de l'exaltation du poète lyrique que la deuxième strophe.

— *Quel est le nom de la muse de la poésie lyrique?*

Polymnie ou plutôt *Polyhymnie*, mot tiré de deux mots grecs, dont l'un signifie *beaucoup*, et l'autre *hymne*, chant consacré à la gloire des dieux et des héros.

— *Quels sont les attributs de Polyhymnie?*

Ceux dont on parle ici.

— *Pourquoi ce désordre dont elle parle?*

Emporté par l'impétuosité de ses pensées, le poète s'élance d'une idée à une autre, sans qu'un lien semble les rattacher entre elles au même objet; mais pour qui réfléchit, ce lien se manifeste clairement: il est tout entier dans l'esprit. Boileau a dit, en parlant de l'ode :

« Chez elle un beau désordre est un effet de l'art. »

— *Quels sont les poèmes qui composent le domaine de la poésie lyrique?*

Il y a d'abord l'*ode* proprement dite, pièce composée de strophes dont le nombre est indéterminé, mais dont la forme, une fois choisie, reste la même dans tout l'ouvrage.

— *Ne distingue-t-on pas plusieurs sortes d'odes?*

Oui; l'*ode sacrée*, qui, tribut de louanges ou de prières, chante la divinité, les saints, etc.; l'*ode héroïque*, qui célèbre les grands hommes et les grandes choses; la *cantate*, qui, composée avec moins d'enthousiasme que l'ode héroïque ou sacrée, chante la divinité, les héros, les fêtes, les jeux, presque toujours sous une forme allégorique.

— *N'y a-t-il pas d'autres sortes de poésie lyrique?*

Quelques rhéteurs ajoutent la *chanson*, la *romance*, la *ballade*, le *dithyrambe*, la *messénienne*, l'*ode guerrière*, etc., etc.; mais toutes ces poésies, surtout les trois dernières, sont de véritables odes héroïques. — Quant aux *odes morales*, ce ne sont le plus souvent que des traités, plus ou moins poétiques, dont les sujets moraux se prêtent difficilement aux exigences et surtout à l'enthousiasme de l'ode. Rousseau y fait allusion dans la cinquième strophe de l'ode au comte du Luc :

« Je n'ai point l'heureux don de ces esprits faciles...
» ... Qui, dans la douceur d'un *tranquille* délire,
» N'éprouvèrent jamais, en maniant la lyre,
» Ni fureurs, ni transports. »

VINGT-DEUXIÈME ÉNIGME

Quittons, ami lecteur, les différents sujets que le sphynx a mis successivement sous vos yeux, et venez avec moi jouir de la beauté des rives que baignent mes rapides eaux. Le paysage est bien digne de l'attention d'un ami de la nature. N'allez pas croire, toutefois, que je sois une de ces rivières mignonnes, vraies délices des faiseurs d'églogues. La gentillesse n'a pas seule le droit de plaire; la grandeur et la majesté réclament aussi les hommages de l'homme à plus d'un titre.

Voyez d'abord mon iconographie. Vous savez ce que veut dire ce mot; il n'est donc pas besoin de l'expliquer.

Au pied du mont où je prends ma source, tranquille et fière du progrès de mes eaux, je m'appuie sur une urne penchante. Ma barbe est limoneuse; mes cheveux descendent en ondes sur mes épaules, que couvre un manteau d'azur.

C'est assez pour le costume et pour la poésie; mais n'oubliez pas les mille roseaux qui s'entrelacent sur mon front.

J'étends, en sortant de la montagne, trois bras humides, plus modeste que le géant qui en avait cent. Le principal de ces bras s'allonge au N. en traversant un grand lac, puis au N.-O. il arrose différentes villes. Avant d'arriver à la mer, je me divise de nouveau en trois branches, puis je me perds presque entièrement dans les sables; je ne suis plus alors qu'un maigre filet; ce qui vous apprend, lecteur, que l'orgueil humain est chose véritablement misérable. Qu'on vante, à présent, mon cours de treize cents kilomètres, les deux cataractes que je forme entre deux villes bien connues, l'impétuosité de mon courant, qui rend la navigation dangereuse! Je suis entrecoupé par des îles délicieuses; mes bords sont pittoresques; la vue aime à s'y reposer sur de fertiles coteaux, que festonnent des pampres renommés; je baigne un grand nombre de villes; plus d'un château féodal se mire dans mes ondes; de nombreux affluents m'enrichissent. N'allez donc pas me confondre avec une petite rivière, née sur la limite du pays qui fut primitivement habité par des peuples barbares, mais dont les chevaux sont fort estimés.

J'en ai dit assez pour que vous m'ayez déjà reconnu; écrivez bien vite les quatre lettres de mon nom: il en a six dans une langue ancienne et cinq dans une langue moderne; quelques lettres de plus ou de moins ne font rien à la chose. Il n'est pas moins vrai que j'ai donné ce nom à plusieurs divisions territoriales chez deux grands peuples riverains, qui ont plus d'une fois ensanglanté mes rives, comme s'ils n'eussent pas mieux fait de boire mes vins sans y mêler mon eau. P. T. L.

ANECDOTE

Patru réduit à une extrême indigence, et pressé par un créancier impitoyable, se vit obligé de vendre ses livres, le seul bien qui lui restait. Despréaux ayant appris l'extrémité où il se trouvait, et sachant qu'il était sur le point de les donner pour une somme assez modique, alla aussitôt offrir près d'un tiers davantage. Mais, l'argent compté, il mit dans le marché une condition qui surprit agréablement Patru; ce fut qu'il garderait ses livres comme auparavant, et que sa bibliothèque ne serait qu'en survivance à Despréaux.

PARIS — IMPRIMERIE EDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Digitized by Google

6e Année — 2e SEMESTRE — 7 AOUT 1864 — Numéro 41

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

Mode de publication et conditions d'abonnement :

L'*École Normale* paraît tous les dimanches et forme à la fin de l'année deux beaux volumes de 416 pages chacun.

PRIX DE L'ABONNEMENT : pour la France, un an, 10 fr.; six mois, 5 fr.; — pour la Suisse et la Belgique, un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.; — pour toute autre destination, 15 fr. par an.

S'adresser : pour la France, à M. Larousse, rue Saint-André-des-Arts, 49, à Paris; — pour la Suisse, à M. Cherbuliez, à Genève; — pour la Belgique, à tous les libraires.

Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du journal doit être adressé à M. PIERRE LAROUSSE, seul propriétaire et seul éditeur de l'*Ecole Normale*.

Un numéro quelconque se vend 50 centimes.

LES DIX PREMIERS VOLUMES SONT EN VENTE. — PRIX DE CHAQUE VOLUME : 5 FRANCS; DEMI-RELIURE : 6 FRANCS 25 CENT.

SOMMAIRE. — Cours de dictées élémentaires. — Dictée analytique. — Nouveaux Exercices intellectuels. — Études syntaxiques. — Narration française. — Compositions tirées de l'Histoire de France. — Cours pratique d'Analyse littéraire. — Abrégé de l'Histoire d'Angleterre. — Dictionnaire des Matières commerciales. — Exercices pour une deuxième année d'Arithmétique. — Pourquoi et Parce que. — Bibliographie. — Anecdotes grammaticales, littéraires, etc.

PREMIÈRE PARTIE

ENSEIGNEMENT

COURS DE DICTÉES ÉLÉMENTAIRES

Moïse au Sinaï

Les Hébreux sont campés non loin du Sinaï. Déjà Moïse avait rassemblé les souvenirs des anciens temps, et, planant au-dessus avec l'inspiration de l'Esprit Saint, il avait écrit la Genèse. Déjà il avait adoré Dieu, présent devant lui sur le mont Horeb. Mais Dieu ne s'est point encore révélé à Moïse comme il va le faire. Il ne lui a point encore parlé face à face. On dirait que la sagesse divine réfléchit en elle-même, comme elle réfléchit avant de créer l'homme, et elle attend. Le peuple d'Israël doit être averti avec précaution; c'est que rien n'a encore égalé la grandeur du dessein que le Seigneur se propose. Une première fois il appelle Moïse sur la montagne et lui dit : Toute la terre m'appartient, et tous les peuples qui l'habitent sont à moi; mais des enfants d'Israël, je veux me faire un royaume sacerdotal et une nation sainte. Une seconde fois le prophète monte, et Dieu lui déclare qu'il veut que le peuple se purifie pendant trois jours et qu'il se tienne prêt à écouter sa voix. Puis enfin, quand la foule est réunie au pied du Sinaï, derrière les limites que Dieu a défendu qu'elle franchît, lorsque les chefs des tribus sont prosternés à moitié chemin du sommet où le prophète seul s'élève, au milieu de la foudre et des éclairs, au sein de la nuée lumineuse qui enveloppe la montagne, au bruit de la trompette résonnante, Dieu apparaît. Tout le peuple, tremblant et saisi d'effroi, s'était jeté la face contre terre. Tout le peuple entendit la voix divine et reconnut Jéhovah. Le Seigneur promulgua ainsi le décalogue, cette base de toute loi écrite; ensuite, pendant quarante jours, il dicta à son serviteur les sévères développements qui créaient la nationalité juive. Ce n'était pas un peuple ordinaire; c'était un peuple sacerdotal qu'il s'agissait de constituer, afin qu'il gardât la vérité pure au milieu des erreurs des nations. Tel est le but; et, en effet, dans ce code divin, tout découle des principes religieux et moraux qui sont la vie des peuples. Dieu en est l'auteur. Aussi cette admirable législation apparaît tout d'un coup dans sa merveilleuse unité et avec tous ses minutieux détails, qui forment un incroyable ensemble.

SYNTAXE DU PARTICIPE

Peste de l'Attique

La seconde année de la guerre du Péloponèse, la peste décima l'Attique. Jamais cette terrible maladie ne s'était déclarée dans tant de climats à la fois. Sortie de l'Ethiopie, elle s'était jetée sur l'Egypte, la Libye et la Perse. Un vaisseau marchand l'avait sans doute introduite au Pirée, où elle se manifesta d'abord; de là, s'étant répandue avec fureur dans Athènes, elle exerça surtout ses ravages dans ces demeures obscures et malsaines, où les habitants de la campagne se trouvaient entassés. Toutes les parties

Digitized by Google

du corps étaient successivement attaquées par ce fléau : les symptômes en étaient effrayants, les progrès rapides, les suites presque toujours mortelles. Dès les premières atteintes, l'âme était privée de ses forces; le corps semblait en acquérir de nouvelles, et c'était un cruel supplice de résister à la maladie sans pouvoir résister à la douleur. Les insomnies, les terreurs, des sanglots continuels, des convulsions violentes n'étaient pas les seuls tourments réservés aux malades : dévorés intérieurement d'une chaleur insupportable, couverts d'ulcères et de taches livides, les yeux enflammés, la poitrine oppressée, les entrailles déchirées, ils se traînaient dans les rues pour respirer plus librement, et, ne pouvant éteindre la soif brûlante dont ils étaient consumés, ils se précipitaient dans les rivières toutes couvertes de glaçons. La plupart périssaient du septième au neuvième jour. S'ils prolongeaient leur vie au delà de ce terme, ce n'était que pour éprouver une mort plus douloureuse et plus lente. Ceux que la violence du mal n'avait pas foudroyés, n'en étaient presque jamais atteints une seconde fois. Faible consolation ! car ils n'offraient plus aux yeux que les restes infortunés d'eux-mêmes. Les uns s'étaient vu enlever l'usage de plusieurs de leurs membres ; les autres ne conservaient aucune idée du passé. Le même traitement produisait des effets tour à tour salutaires et nuisibles : ni les règles ni l'expérience ne pouvaient combattre cette affreuse maladie.

Comme plusieurs des provinces de la Perse en étaient aussi infectées, le roi Artaxerce résolut d'appeler à leur secours le célèbre Hippocrate. Mais ce prince essaya vainement de l'attirer : ni l'éclat de l'or, ni celui des dignités ne purent émouvoir ce grand homme, qui répondit qu'il se devait aux Grecs plutôt qu'à leurs ennemis. Il vint en effet offrir ses services aux Athéniens, qui le reçurent avec d'autant plus de reconnaissance que la plupart de leurs médecins étaient morts victimes de leur zèle. Il épuisa les ressources de son art et exposa plusieurs fois sa vie. S'il ne fit pas toutes les guérisons qu'auraient mérité d'obtenir sa science et son dévouement, du moins, l'espoir et les consolations qu'il prodigua exerçèrent une heureuse influence. Au bout d'une année et demie, la peste parut se calmer. Pendant ce repos, on s'aperçut plus d'une fois que les germes n'en étaient pas détruits : ils se développèrent dix-huit mois après, et, pendant une année entière, ils ramenèrent les mêmes scènes de deuil et d'horreur. A l'une comme à l'autre époque, il périt un très-grand nombre de citoyens, parmi lesquels il faut compter quelque cinq mille hommes en état de porter les armes. La perte la plus irréparable fut celle de Périclès, qui, dans la troisième année de la guerre, mourut des suites de la maladie. Quelque temps auparavant, les Athéniens, aigris par l'excès de leurs maux, l'avaient dépouillé de son autorité et condamné à une amende : ils venaient de reconnaître leur injustice, et Périclès la leur avait pardonnée, quoique dégoûté du commandement par la légèreté du peuple et par la perte de sa famille et de la plupart de ses amis, que la peste avait enlevés. Près de rendre le dernier soupir, il ne donnait plus aucun signe de vie, et les principaux d'Athènes, assemblés autour de son lit, soulageaient leur douleur en racontant les victoires qu'il avait remportées et les grandes choses qu'il avait faites. « Ces exploits, leur dit-il en se soulevant avec effort, sont l'ouvrage de la Fortune et me sont communs avec d'autres généraux; le seul éloge que je mérite est de n'avoir fait prendre le deuil à aucun citoyen. »

TH. PHILIPIN.

DICTÉE ANALYTIQUE

— DE L'ARTICLE —

Utilité des Chameaux

En Turquie, en Perse, en Arabie, en Barbarie (1) même, les chameaux servent au transport de toute personne, comme *montures de voyage ou d'agrément* (2). Dans l'un et l'autre cas, on suspend à leur bosse une espèce de chaise à porteur qui a deux parties pendantes, l'une du côté droit, l'autre du gauche; une personne s'assied à l'aise dans chacune. Ce mode de voyage est surtout employé pour les femmes. *Un petit nombre d'Arabes* (3) attellent aussi les chameaux *à de grands chariots* (4). Mais cet usage est peu répandu, et *la plupart des marchands* (5) de ces pays font à dos de chameau les transports de toutes les marchandises : c'est la voiture qui leur *convient le mieux* (6). Quand ils veulent charger leurs chameaux, ceux-ci, sur un signe, plient leurs genoux et s'accroupissent jusqu'à terre. Si on les charge convenablement, ils se relèvent d'eux-mêmes sans aide ni soutien ; mais si leur charge excède leurs forces, ils résistent et poussent *les cris les plus lamentables* (7). Les chameaux marchent ordinairement par troupes. Celui qui les conduit, monte sur l'un d'eux et marche en tête. Les autres le suivent. Ces animaux ne peuvent être excités à coups de fouet. Quand ils sont fatigués par une trop longue marche, qu'ils avancent lentement et la tête basse, les Arabes soutiennent par des chants ou par les sons de quelques intruments le courage des uns et des autres. Alors *fatigue, faim, soif, sont oubliées* (8). Les uns et les autres suivent le mouvement de la musique. Chacun d'eux marche lentement, et si le chanteur presse la mesure, les uns et les autres pressent le pas et passent successivement par toutes les allures jusqu'aux plus vives. Les chants finis, la caravane s'arrête; les chameaux s'accroupissent chacun avec sa charge : on dénoue *les cordes ou liens* (9) qui tiennent les caisses et les ballots dont ils sont chargés et qui tombent de chaque côté. Ces animaux restent ainsi accroupis et s'endorment au milieu des bagages, qu'on rattache le lendemain avec autant de facilité qu'on les a détachés la veille : ils restent toute la nuit, dans *l'immobilité la plus complète* (10), sans que leurs conducteurs aient besoin de s'occuper d'eux en quoi que ce soit. Si le hasard veut que la caravane puisse rencontrer *quelque gras et bon pâturage* (11), on laisse les chameaux paître en liberté : *ils prennent alors en une heure de la nourriture* (12) pour vingt-quatre, et ils boivent en une seule fois jusqu'à quinze jours.

Digitized by Google

DIFFICULTÉS RAISONNÉES

(1) *Pourquoi* EN TURQUIE, EN PERSE, etc. ? Parce que les noms propres de pays ne prennent point l'article toutes les fois que l'on n'a point en vue l'étendue entière du pays.

(2) *Pourquoi* NOUVELLES DE VOYAGES ou D'AGRÉMENT ? Parce que les noms communs ne sont point précédés de l'article quand ils sont pris dans un sens indéterminé.

(3) *Pourquoi* UN PETIT NOMBRE D'ARABES ? Parce que les noms pris dans un sens partitif rejettent l'article, lorsqu'ils sont compléments d'un collectif partitif ou d'un adverbe de quantité.

(4) *Pourquoi* A DE GRANDS CHAMPS ? Parce que, si le nom pris dans un sens partitif est précédé d'un adjectif, on met DE et non *du*, *de la*, *des* devant cet adjectif.

(5) *Pourquoi* LA PLUPART DES MARCHANDS ? Parce que les locutions *la plupart*, *le plus grand nombre* et l'adverbe *bien*, veulent toujours l'article.

(6) *Pourquoi* QUI LEUR CONVIENT LE MIEUX ? Parce que l'article est invariable lorsque *le plus*, *le mieux*, *le moins* modifient un verbe ou un adverbe.

(7) *Pourquoi* LES CRIS LES PLUS LAMENTABLES ? Parce que devant *plus*, *moins*, *mieux*, l'article s'accorde en genre et quelquefois en nombre avec le complément du superlatif.

(8) *Pourquoi* FATIGUÉ, FAIM, SOIF SONT OUBLIÉES ? Parce qu'on fait souvent ellipse de l'article dans les énumérations rapides : *Vieillards*, *femmes*, *enfants*, accouraient vers le temple. (De Fontanes.)

(9) *Pourquoi* LES CORPS OU LIENS ? Parce qu'on ne répète pas l'article devant le second nom, lorsque ce second nom n'est que l'explication du premier.

(10) *Pourquoi* L'IMMOBILITÉ LA PLUS COMPLÈTE ? Parce que devant *plus*, *moins*, *mieux*, l'article s'accorde en genre, et quelquefois en nombre avec le complément exprimé ou sous-entendu du superlatif.

(11) *Pourquoi* QUELQUE GRAS ET BON PATURAGE ? Parce qu'on ne répète ni l'article ni les adjectifs déterminatifs, lorsque les adjectifs qualifient la même personne ou la même chose.

(12) *Pourquoi* ILS PRENNENT ALORS DE LA NOURRITURE ? Parce qu'on emploie *du*, *de la*, *des*, avant les noms pris dans un sens partitif.

TH. PHELPIN.

NOUVEAUX EXERCICES INTELLECTUELS

PHRASE A COMMENTER. — Diogène entrait dans un théâtre au moment où tout le monde en sortait; on lui en demanda la raison : « C'est, répondit-il, ce que j'ai résolu de faire toute ma vie. »

COMMENTAIRE. — Les hommes sont sujets à mille erreurs; suivre l'exemple ou l'opinion de la multitude, c'est s'exposer, d'une manière presque certaine, à choisir une mauvaise route. Avoir tort aux yeux du monde, c'est bien souvent avoir raison.

* * *

INCONSÉQUENCE A RELEVER. — Un inspecteur des routes et chemins du comté de Kent fit placer sur une grande route un poteau avec cette inscription : « Ce sentier conduit à Feversham; mais si vous ne pouvez pas lire ce qui est écrit ici, vous ferez mieux de suivre la grande route. »

COMMENTAIRE. — C'était là un avis qui ne pouvait pas être d'une grande utilité : ceux qui savaient lire n'avaient pas besoin de le regarder; quant à ceux qui ne savaient pas lire, naturellement ils ne pouvaient en faire aucun profit.

* * *

ALLUSION LITTÉRAIRE. — Jeunes gens, votre œil brille au nom seul des dragons, et déjà vous frisez votre moustache; cependant il ne faut pas dédaigner les lanciers. Voulez-vous de grands noms de lanciers? En voici : Ney, Richepanse, Murat, Lasalle, Kellermann, Montbrun. — Et choisis si tu l'oses.

J. JANIN (*les Petits Bonhèurs*).

COMMENTAIRE. — Une tragédie de Corneille, *Héraclius*, roule tout entière sur l'échange, fait en nourrice, de deux enfants, dont l'un est Héraclius, fils de l'empereur Maurice, et l'autre le fils de Phocas, usurpateur du trône d'Héraclius. Phocas veut faire périr l'héritier légitime de l'empire d'Orient, mais il ne sait lequel des deux jeunes gens il doit frapper, car l'un des deux est son fils, et la gouvernante qui a fait l'échange lui a porté cet ironique défi :

Devine si tu peux et choisis si tu l'oses!

P. L.

ÉTUDES SYNTAXIQUES

Du Participe (*suite*)

147. *Béni* (avec un *i*) est un adjectif verbal, qui diffère du participe passé *béni* (sans *i*) en ce que le premier ne marque que l'état d'une chose qu'une cérémonie religieuse antérieurement accomplie a consacrée, soit pour certains usages du culte catholique, soit pour rappeler des souvenirs qui se rattachent à ce culte, tandis que le participe se rapporte au temps de l'action consacrante elle-même et s'emploie toujours dans les temps composés du verbe actif *bénir* ou du verbe passif *être béni*. On emploie aussi *béni* (sans *i*) pour marquer la protection ou la faveur divine répandue ou attirée sur les personnes, la reconnaissance des pauvres ou des peuples, et même quand il s'agit d'une cérémonie religieuse, si *béni* a un complément indirect désignant la personne qui fait ou qui a fait la cérémonie : *Du pain bénit. Quand le pain a été béni par le prêtre officiant, on le distribue aux fidèles. Une famille bénie des pauvres. Le pallium est un ornement fait de laine blanche, semé de croix noires, et béni par le pape.* (Acad.)

NOTA. L'Académie dit que la terre sainte est une terre qui a été *bénite* pour inhumer les fidèles; elle dit aussi : Les drapeaux ont été *bénits*. Mais ces deux exemples sont en opposition manifeste avec celui qu'elle donne à propos du pallium, et ne doivent pas être imités.

148. *Tors*, *retors* et *pollu* diffèrent également des participes *tordu*, *retordu* et *polluë*, en ce qu'ils éloignent l'idée de l'action exprimée par les verbes *tordre*, *retordre* et *polluer*, pour n'exprimer presque que l'état : *du fil tors*; *des jambes torses*; c'est *un homme retors*. *Pollu* est un vieux mot aujourd'hui presque inusité.

149. Lorsqu'un verbe neutre ne prend jamais l'auxiliaire *être*, et qu'en même temps l'usage ne permet pas de l'employer jamais dans le sens actif, le participe passé de ce verbe ne doit point être employé adjectivement sans auxiliaire. Ainsi, on ne doit pas dire *un homme expiré* pour *un homme mort*, parce que, dans le sens de *mourir*, *expirer* prend toujours l'auxiliaire *avoir*. Mais on dit bien *un bail expiré*, parce que dans le sens de arriver à son terme, *expirer* peut quelquefois se conjuguer avec *être*.

Digitized by Google

150. Le participe passé employé adjectivement ou attributivement sans auxiliaire s'accorde en genre et en nombre comme l'adjectif : *Des terres cultivées; Une maison qui paraît solidement bâtie.*

151. *Excepté, supposé, attendu, vu, passé, ouï,* et *compris* (précédé de *y* ou de *non*) sont invariables quand ils sont employés sans auxiliaire et suivis d'une espèce de complément direct; on les regarde alors quelquefois comme ayant à peu près la valeur d'une préposition : *Tous les habitants, excepté les enfants; Passé huit heures, on ne me trouve plus chez moi.* Tous ces participes sont variables quand ils sont placés après le mot qu'ils qualifient adjectivement ou qui peut être considéré comme leur sujet.

Quand les marchands écrivent : *Reçu dix francs à compte; Vendu trois kilogrammes de sel; Escompté deux billets,* etc., l'auxiliaire *avoir* est sous-entendu ; c'est comme s'ils mettaient : *J'ai reçu, j'ai vendu, j'ai escompté.*

152. Les participes *annexé, inclus, joint,* précédés de la particule *ci,* peuvent rester invariables dans les deux cas suivants : 1° quand le substantif auquel ils semblent se rapporter est placé après, n'a aucun déterminatif distinct (1) et sert de complément direct à un verbe antérieur; 2° quand le substantif qui les suit n'est le complément d'aucun verbe antérieur : *Je vous envoie ci-inclus copie du contrat; Ci-joint la note des frais.* Partout ailleurs ces participes sont variables.

EXERCICE

Les élèves copieront les phrases suivantes, en choisissant dans chaque parenthèse une des manières de s'exprimer qui sont séparées par une virgule, ou en faisant ce qui est indiqué en italique.

Un vase plein d'eau (bénie, bénite) est placé à la porte de l'église.

On alluma deux cierges (bénis, bénits) dans la chambre de la défunte.

Dieu promit à Abraham que toutes les nations de la terre seraient (bénies, bénites) dans celui qui devait sortir de sa race.

Pour gagner certaines indulgences en récitant le rosaire, il faut avoir un chapelet (béni, bénit).

(Bénie, bénite) soit la main qui nous a soutenus dans notre infortune et qui nous a prodigué ses bienfaits avec tant de désintéressement et de mystère, que tous nos efforts pour la connaître ont été vains.

Pendant que le pain est (béni, bénit) par le prêtre, l'encens fume et les chants de l'orgue se font entendre.

Jacob (béni, bénit) par son père se trouvait substitué à Esaü dans ses droits d'aînesse.

On voit dans la formule de la consécration de Pépin que Charles et Carloman furent aussi oints et (bénis, bénits). (Montesquieu.)

Mon oncle, en revenant de Rome, m'a apporté un beau crucifix (béni, bénit) par le pape.

(1) Les déterminatifs distincts, comme on l'a vu précédemment, sont l'article, l'adjectif démonstratif et l'adjectif possessif. Quant à l'adjectif indéfini et numéral, ce sont des déterminatifs indistincts.

Je n'ai pu ouvrir la serrure, quoique j'aie fait tant d'efforts pour faire tourner la clef que celle-ci est toute (tordue, torse).

Ce jeune homme est grand et sa figure est belle, mais il a les jambes (tordues, torses).

Les incursions des Normands, (devenu, devenues) si fréquentes et si désastreuses sous les faibles successeurs de Charlemagne, cessèrent lorsque Charles le Simple eut donné la Neustrie à Rollon.

(Habitué, habitués) aux rudes travaux de la terre, les paysans ont une santé plus robuste que les habitants des villes.

Joseph reconnut d'abord ses frères, et en les voyant (prosterné, prosternés) devant lui, il se souvint de ses songes d'autrefois.

Une inscription (gravé, gravée) sur la pierre rappelle qu'un grand homme naquit dans cette maison.

(Vu, vue) la difficulté de ce passage, on l'a retranché de la plupart des éditions faites pour être mises entre les mains des élèves.

Ce jeune homme est exempt du service militaire, (attendu, attendue) sa qualité de fils aîné de veuve.

Vous me trouverez chez moi tous les jours, (excepté, exceptés) les dimanches.

On jeûnait autrefois pendant toute la durée du carême, les dimanches seuls exceptés. *Expliquer pourquoi* exceptés *s'accorde ici avec* dimanches (1).

Je dépense au moins deux cents francs par an pour l'entretien de cet enfant, (non compris, non comprise) la chaussure.

Le navire sur lequel il avait embarqué toutes ses marchandises fit naufrage, et il perdit d'un seul coup toute sa fortune, (y compris, y comprise) la dot de sa femme.

(Ouï, ouïes) les conclusions du ministère public, le tribunal ordonne qu'il sera passé outre aux débats.

(Ci-joint, ci-joints) les contrats de mariage et les actes de naissance qui serviront à établir la légitimité de vos droits.

Vous trouverez (ci-inclus, ci-incluse) note exacte et détaillée de toutes les dépenses que j'ai eu à faire.

Vous trouverez (ci-annexé, ci-annexée) la description très-détaillée de toutes les dépenses de la ferme.

Examinez les pièces (ci-joint, ci-jointes) et renvoyez-les moi dès que vous en aurez pris connaissance.

(Ci-inclus, ci-incluse) vous trouverez la nouvelle méthode de chant que vous m'aviez chargé de vous procurer.

P. BOISSIÈRE.

NARRATION FRANÇAISE

Marsollier en voyage

SOMMAIRE. Marsollier faisait un voyage d'agrément, lorsqu'un accident survenu à sa voiture le força à aller demander hospitalité pour quelques heures au concierge d'un château voisin. Il était chez le maréchal de ***, attendu pour le lendemain. La maréchale invite l'inconnu à se présenter et lui apprend qu'on

(1) On peut considérer ici le participe comme équivalant à *étaient exceptés* précédé de *sauf que,* et dès lors on peut dire qu'il a pour sujet le substantif *dimanches.*

Digitized by Google

prépare une fête pour célébrer le retour de son époux. On devait jouer deux pièces de Marsollier. L'acteur principal manque à la suite d'un événement imprévu, et notre auteur s'offre à le remplacer. On le prend pour un acteur en congé... Arrivée du maréchal. Son admiration en voyant jouer Marsollier... Une voix part de la coulisse : « C'est lui! » Le poète a été reconnu par le neveu de son collaborateur.

DÉVELOPPEMENT

Marsollier, l'auteur de tant de charmantes pièces où l'on courait, sous le premier Empire, se distraire des idées belliqueuses du temps, faisait une excursion de touriste dans le pays chartrain. Un accident survenu à son modeste équipage le contraignit à aller demander assistance et hospitalité pour quelques heures au concierge du château voisin. Il apprit alors qu'il était chez le maréchal de ***, attendu impatiemment le lendemain, tout couvert des lauriers de l'immortelle campagne d'Iéna. La maréchale, instruite de l'accident, fait inviter le voyageur à se présenter, et l'accueille avec cette politesse d'usage que l'on observe envers tout inconnu dont l'aspect prévient en sa faveur; et comme les accords d'un piano vinrent à se faire entendre, elle lui laissa deviner que l'on préparait une petite fête au château, pour le retour du maréchal; quelques dames et cinq ou six amateurs répétaient *Nina* et *les Deux Petits Savoyards*. Peu s'en fallut que le regard de plaisir dont brilla l'œil de Marsollier ne trahît alors son identité : ces deux pièces étaient son ouvrage. Il dissimule son émotion, expose la difficulté des premiers rôles, énumère la diversité des sentiments qu'il faut exprimer, appuie sur la vivacité et la finesse des parties, enfin il montre une connaissance si approfondie du théâtre, il déploie tant de verve et d'esprit, que la maréchale, enthousiasmée, sollicite les conseils de son expérience pour tous les acteurs novices, et obtient sa parole qu'il restera pour assister à la fête. A table, elle le place à sa droite; chacun le comble d'attentions et de prévenances, et ses moindres appréciations deviennent des arrêts auxquels tous se soumettent sans objection.

En ce moment, la maréchale reçoit une lettre dont la lecture répand sur ses traits un bouleversement et un effroi subits. Un des amateurs, attendu vainement toute la matinée, s'excusait de ne pouvoir remplir son rôle le lendemain, par suite de la mort imprévue d'un de ses proches parents; et c'était l'acteur le plus indispensable, le pivot sur lequel roulait tout le spectacle, celui qui jouait le père dans *Nina*, et le seigneur dans les *Petits Savoyards*. O Dieu! comment combler ce terrible vide! La maréchale était consternée : plus de fête possible, et tant d'études, tant de dépenses inutiles! Marsollier s'offre alors timidement à jouer les deux rôles, qu'il a déjà remplis sur divers théâtres de société, et sa proposition est accueillie avec transport et reconnaissance. On commence une répétition, et dès les premiers vers, l'hôte inconnu fit preuve d'un talent si consommé, d'une si parfaite connaissance de l'art, d'un si grand usage de la scène, que d'un commun accord on le prit pour une célébrité théâtrale en congé, ou pour un directeur de troupe départementale se rendant à sa destination. Dès lors, ces attentions délicates dont il avait été l'objet, sans faire disparaître la politesse, furent remplacées par ce ton, ces manières qui font sentir adroitement une certaine distance de rang et un droit d'étiquette. On ne l'appela plus que *notre maître*, *notre cher directeur;* au repas suivant, au lieu d'occuper la place d'honneur, il fut relégué à une extrémité de la table, et comme ce changement si commun sur la scène du monde amusait beaucoup celui qui faisait une étude constante du cœur humain, il prit un malin plaisir à encourager la méprise en racontant de plaisantes anecdotes, qui prouvaient que tous les mystères de coulisse lui étaient familiers.

Enfin, le maréchal arrive, après avoir traversé le village au milieu d'une explosion de pétards et de fusils rouillés. Après les premiers épanchements, la maréchale l'entraîne à l'orangerie, sous un berceau de feuillage et de fleurs, où s'élève le théâtre, et aussitôt l'ouverture de *Nina* commence. Bientôt paraît Marsollier dans le Comte; la noblesse de sa physionomie, la distinction de ses manières, sa diction si pure et si pénétrante, tout produit une surprise, une admiration générale. « Morbleu! s'écrie le maréchal ému, voilà un acteur de premier ordre; il est impossible de rendre les sentiments d'un père avec plus d'énergie, avec une expression plus naturelle et plus éloquente. » Et déjà l'illustre guerrier se promet de récompenser un talent aussi accompli par le don d'une riche tabatière en or, ce présent traditionnel des grands personnages aux célébrités théâtrales.

Déjà commençait l'ouverture de la seconde pièce, lorsque Marsollier entend dans la coulisse une voix qui prononçait ces mots : « C'est lui!... c'est lui-même!... » Il regarde, mais il ne voit personne. Bientôt il s'aperçoit que les acteurs, même au milieu des préoccupations de leur rôle, cherchent à lui témoigner des égards respectueux, qui ne sont point indiqués dans les personnages qu'ils représentent. Enfin la pièce s'achève au milieu d'universels applaudissements; puis un chœur général est chanté à la gloire du maréchal par tous les acteurs. Mais quel est l'étonnement de Marsollier, lorsqu'un jeune capitaine, s'avançant pour chanter le dernier couplet, le parodie de cette manière :

L'auteur des deux charmants ouvrages
Qu'ici l'on vient de vous offrir,
D'un voile épais veut se couvrir
Et se soustraire à nos hommages.
Un nuage aussi dans les cieux
Cache un instant le Dieu de la lumière;
Mais tout à coup reparaît à nos yeux
L'astre brillant qui nous éclaire.

En achevant ces mots, il déposa une couronne de fleurs sur la tête de Marsollier, qu'il nomma à tous les spectateurs. Alors, des applaudissements frénétiques éclatent de toutes parts; la maréchale vient embrasser le *cher directeur;* le héros de la fête lui serre cordialement la main, en se promettant de réserver sa tabatière pour une autre occasion, et nous ne craignons pas d'être taxé d'exagération en affirmant qu'au souper Marsollier reprit la place d'honneur. Il apprit alors qu'il avait été reconnu par le neveu de Dalayrac, son collaborateur.

Digitized by Google

COMPOSITIONS TIRÉES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

CHARLEMAGNE ET PHILIPPE-AUGUSTE

Exposition du sujet. Ces deux grands princes, en montant sur le trône, entrent l'un et l'autre pour objet la gloire de la France et la régénération de la royauté, avilie par l'ineptie et la faiblesse de leurs prédécesseurs. Mais pour apprécier leur mérite respectif, il faut connaître non-seulement les ressources dont ils pouvaient disposer et les difficultés qu'ils avaient à vaincre, mais encore la valeur des résultats obtenus par chacun d'eux.

Charles Martel avait préparé la scène sur laquelle devait se manifester et se mouvoir le génie de Charlemagne. Il avait reconstitué la France, déchirée par des ambitions rivales; tenu en échec les hordes barbares du Nord, toujours prêtes à franchir le Rhin, et sauvé le christianisme, menacé par la formidable invasion sarrasine, déjà maîtresse de l'Espagne et de tout le midi de la Gaule. Par ses guerres, vraiment nationales, il avait façonné à une discipline sévère les troupes abruties par des habitudes de pillage et par les désordres inséparables des guerres civiles.

Charlemagne, en prenant seul les rênes de l'Etat après la mort de son frère, trouvait donc sous sa main des éléments favorables à ses vastes projets. Il entreprit de grouper les peuples divers qui s'agitaient au nord, à l'est et au sud de la France, de les soumettre à sa volonté souveraine, et de fonder un grand empire.

L'unité monarchique ne pouvant se former, à cette époque, que par l'unité de la foi religieuse, qui confond les races dans les mêmes croyances, les mêmes aspirations, les mêmes intérêts spirituels, il se fit l'infatigable propagateur du christianisme, et il fut admirable d'activité, de bravoure, de fermeté et de prudence dans les circonstances les plus difficiles et les plus périlleuses. L'étendue de sa domination prit bientôt les proportions de son intelligence; son génie rayonna sur l'Europe comme le soleil sur le monde: le rêve de son ambition était devenu une réalité.

Mais sa vaste monarchie devait périr avec lui: Charlemagne n'eut pas de successeur capable de continuer son œuvre, et la vie d'un homme est trop courte pour opérer l'unification de vingt peuples différant par le caractère, par la langue, par les traditions, par les usages. A sa mort, son empire fut dissous, et de ses débris se formèrent les diverses nationalités de l'Europe moderne.

L'unité chrétienne, qu'il avait constituée, resta seule debout, parce que la foi avait pénétré profondément dans les âmes, et que son empire, tout moral, ne saurait subir l'influence des révolutions politiques.

Charlemagne fut grand, moins par ses conquêtes, qu'il ne put faire sans semer derrière lui les germes de la puissante féodalité qui devait absorber un jour la royauté elle-même, que par ses admirables institutions et le soin qu'il mit à civiliser les peuples qu'il avait soumis par les armes.

Louis VI et Louis VII avaient préparé le règne éclatant de Philippe-Auguste, comme Charles Martel et Pépin avaient préparé celui de Charlemagne. Mais, quoique le théâtre où devaient se débattre les intérêts de la royauté fût plus restreint, il ne fallait, pour les faire triompher, ni moins de courage et d'habileté, ni moins d'énergie et de persévérance. Philippe entra dans la lice avec peu de ressources, et il y rencontra, non pas des barbares, mais des adversaires ambitieux comme lui, et, comme lui, braves et expérimentés.

Les deux rois poursuivirent la réalisation de la même idée, bien que cette idée se fût présentée à eux avec des proportions différentes, assorties aux époques où ils vécurent, et ils surent choisir les moyens les plus propres à leur assurer le succès.

Charlemagne triompha par la force de sa foi religieuse, Philippe-Auguste par l'habileté de sa politique; le génie de l'un se retrempait dans la fréquente réunion des assemblées nationales, celui de l'autre dans la coopération dévouée des pairs du royaume; le premier ne s'inspirait que d'idées de religion, de justice et d'honneur, que le second subordonnait toujours aux intérêts de sa position. Voilà pourquoi les actions de Charlemagne portent un caractère de grandeur et d'héroïsme que n'ont pas celles de Philippe-Auguste.

Cependant ce dernier, par la défaite de la féodalité, et par sa constante sollicitude pour le bien-être du peuple, fit plus pour la civilisation de la France que Charlemagne n'avait fait pour celle de l'Europe. Le règne de celui-ci excite l'admiration; celui de Philippe-Auguste la reconnaissance. L'un fut un magnifique modèle, l'autre en fut la savante copie; mais la copie laissa, dans la nation, des impressions plus profondes et plus durables que celles du modèle.

CUREL.

COURS PRATIQUE D'ANALYSE LITTÉRAIRE

17e SIÈCLE

LES MISSIONNAIRES

Peuples de l'extrémité de l'Orient, votre heure est venue. Alexandre, ce conquérant rapide que Daniel dépeint comme ne touchant pas la terre de ses pieds, lui qui fut si jaloux de subjuguer le monde entier, n'arrêta bien loin en deçà de vous; mais la charrue va plus loin que l'orgueil. Ni les sables brûlants, ni les déserts, ni les montagnes, ni la distance des lieux, ni les tempêtes, ni les écueils de tant de mers, ni l'empereur de l'air, ni le milieu fatal de la ligne où l'on découvre un ciel nouveau; ni les flottes ennemies, ni les côtes barbares ne peuvent arrêter ceux que Dieu envoie. Qui sont ceux-ci qui volent comme les nuées? Venis, portez-les sur vos ailes. Que le Nil, que l'Orient, que les lieux inconnus les attendent et les reçoivent en chemin venir de loin! Qu'ils sont heureux les pieds de ces hommes qu'on voit arriver du haut des montagnes, apporter la paix, annoncer les biens éternels, prêcher le salut, et dire: « O Sion! ton Dieu régnera sur toi! » Les voici, ces nouveaux conquérants qui viennent sans armes, excepté la croix du Sauveur. Ils viennent, non pour enlever les richesses et répandre le sang des vaincus, mais pour offrir leur propre sang et communiquer le trésor céleste. Peuples qui les vîtes venir, quelle fut d'abord votre surprise, et qui peut la représenter? Des hommes qui viennent à vous sans être attirés par aucun motif, ni de commerce, ni d'ambition, ni de curiosité; des hommes qui, sans vous avoir jamais vus, sans savoir même où vous êtes, quittent tout pour vous, et vous cherchent à travers toutes les mers, avec tant de fatigues et de périls, pour vous faire part de la vie éternelle qu'ils ont découverte! Naissons ensevelies dans l'ombre de la mort, quelle lumière sur vos têtes!

FÉNELON.

Digitized by Google

QUESTIONNAIRE

Que fait-il entendre par ce mot missionnaires?

Le mot *missionnaire* vient du mot *mission* qui, dans un sens particulier, se dit en parlant des choses qui regardent la religion, la prédication de l'Évangile. Il est question ici de ces prêtres intrépides, employés aux missions pour la conversion des peuples, et dont l'institution a pour unique but d'aller prêcher l'Évangile dans les Indes.

— *Donnez une idée sommaire de l'auteur de ce beau fragment.*

Fénelon (François de Salignac de Lamothe), né en 1651, au château de Fénelon, en Quercy, d'une famille noble et ancienne, fut destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, et parcla avec succès des l'âge de quinze ans. Après avoir étudié à Saint-Sulpice, il fut chargé par l'archevêque de Paris de l'instruire des *nouvelles catholiques*; et c'est à ces fonctions que nous devons le *Traité de l'éducation des filles*. Dès cette époque, le jeune Fénelon avait commencé avec Bossuet une amitié qui fut pendant plusieurs années un commerce de vertus, de lumières et de religion. Sur la recommandation de Bossuet, Louis XIV lui confia le soin d'une mission dans le Poitou. Repoussant l'assistance de la force, Fénelon, par sa douceur et son éloquence, opéra un grand nombre de conversions. A son retour, le roi le choisit pour être le précepteur de son petit-fils, le duc de Bourgogne. Lorsque cette éducation fut terminée, il fut promu à l'archevêché de Cambrai (1695). Il était alors âgé de quarante-trois ans. Se avec une âme tendre, et rempli d'un pur amour de Dieu, il accueillit les idées mystiques de Mme Guyon Bossuet, jusqu'à son ami, l'attaqua violemment sur ce point, et fit condamner à Rome (1699) l'*Explication des maximes des saints*, que l'archevêque de Cambrai avait publiée pour se justifier. Fénelon se soumit avec humilité et abjura publiquement ses erreurs. Vers le même temps parut le *Télémaque*. Louis XIV vit dans cet ouvrage une satire de son règne, arrêta l'impression et disgracia l'auteur. Retiré dans son diocèse, Fénelon ne s'y occupa que du bonheur de son troupeau. Pendant le cruel hiver de 1709, il se dépouilla de tout pour nourrir l'armée française qui campait près de lui. Il mourut en 1715, à soixante-quatre ans.

Les ouvrages principaux de Fénelon sont : l'*Éducation des filles* (1687), les *Maximes des saints* (1697), les *Aventures de Télémaque*, publiées sans l'aveu de l'auteur et réimprimées en 1717, par les soins de sa famille; *Dialogues des morts* et *Fables* (1712); *Dialogues sur l'Éloquence*, avec une *Lettre à l'Académie française* (1718); *Examen de la conscience d'un roi*, imprimé seulement en 1734; *Démonstration de l'existence de Dieu*; des *Sermons* qui, pour la plupart, furent prêchés à l'abbaye; des *Œuvres spirituelles*. Sa vie a été écrite par Ramsay, son éloge a été prononcé par La Harpe, et M. de Bausset a donné l'*Histoire de Fénelon*, 1808.

— *A quelles missions l'auteur fait-il allusion?*

A celles qui eurent pour théâtre la Chine et toute la partie orientale de l'Asie.

— *Quel est cet Alexandre?*

Le fils de Pompée, roi de Macédoine, et vainqueur de Darius, roi de Perse.

— *Jusqu'où s'étendirent les conquêtes d'Alexandre?*

Arrivé sur les bords de l'Hyphase, aujourd'hui le *Setledje*, rivière de l'Inde, au nord-ouest, Alexandre, cédant à la mutinerie de ses soldats, qui refusaient d'aller plus loin, s'arrêta sur la rive droite du fleuve, et, en mémoire de son apparition en ces lieux, y éleva douze autels, et reprit la route de Babylone.

— *Quelle remarque faites-vous sur la dernière phrase de la période?*

L'origine de la victoire s'arrête pourtant devant la volonté d'une armée que l'amour de la patrie rappelait en arrière; mais la chaleur, qui sort du cœur de l'homme le courage du lion, affronte et renverse tous les obstacles pour arriver à son but.

— *Que dites-vous de la phrase qui suit?*

C'est une belle énumération de tous les dangers que les missionnaires devaient affronter pour planter le drapeau du salut dans les régions barbares de l'Inde. On sent que l'auteur s'animait alors des sentiments qui, dans sa jeunesse, l'avaient porté à se faire missionnaire.

— *Que pensez-vous de l'interrogation qui suit, ainsi que de l'apostrophe qui la suit?*

L'interrogation est vive et forte; l'apostrophe donne à cette partie un mouvement qui entraîne l'auditeur ou le lecteur.

— *Quelle remarque faites-vous sur les derniers mots de la phrase qui suit?*

Que rien ne saurait exprimer mieux la surprise et l'admiration des îles inconnues dont le silence rappelle le *silnit orbis* devant Alexandre.

— *Pourquoi les pieds des missionnaires ont-ils reçu l'épithète que leur donne l'auteur?*

Parce que, déchirés et sanglants par les ronces du chemin, parce que, couverts d'une sainte poussière, ils attestaient le courage de ces hommes qu'inspirait la charité.

— *Que dites-vous des propositions qui suivent?*

Que les figures les plus frappantes s'y succèdent avec le plus d'adresse enthousiasme. Toute cette partie est écrite de verve et justifie ses paroles, quand nous avons dit que la plupart des sermons de Fénelon avaient été improvisés. On a de la peine à suivre l'auteur dans sa course rapide.

— *Que veulent dire ces mots :* Sans savoir même où vous êtes?

L'Inde et toute la partie orientale de l'Asie étaient alors fort peu connues, et, en partant de l'Occident, les missionnaires allaient où ses mènait le doigt de Dieu.

— *Comment se termine ce morceau?*

De la manière la plus brillante. *L'ouvertissement dans l'ombre* et la *lumière* qui éclaire les îles des Indiens, font un effet qui éblouit par le passage subit de l'un à l'autre.

Il y a loin de ce style à celui du *Télémaque* et des autres compositions de Fénelon; mais il est toujours clair et animé, et s'il n'est pas le miel qui coule des lèvres de Nestor, il est l'expression des sentiments généreux et de l'éloquence de l'auteur.

P. T. L.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

D'après Goldsmith, Robertson, et les meilleurs auteurs

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS

CHAPITRE XXXIII

PROTECTORAT DE CROMWELL

Cromwell, il faut l'avouer, se montra digne, par ses talents, son habileté et sa fermeté, d'occuper une position aussi éminente. Cet homme, sorti des rangs du peuple, et qui se voyait, à cinquante-quatre ans, élevé à une puissance illimitée, dès qu'il fut devenu Lord-Protecteur, sut se faire respecter des rois de l'Europe, avec qui il traita d'égal à égal, admirer de ses ennemis eux-mêmes, et obéir des Anglais, habitués depuis tant d'années aux troubles et aux mutineries.

Le gouvernement fut organisé de la manière suivante : on nomma un conseil d'État composé de trois à vingt et un membres. Le Protecteur était désigné comme le magistrat suprême, et investi de tous les pouvoirs dont le roi avait joui. Un Parlement devait être convoqué de trois ans en trois ans et siéger cinq mois. Une armée permanente fut organisée pour la sûreté de la république, et on assigna des fonds pour son entretien. Cette dernière clause assurait les vues de Cromwell; car, avec le secours de l'armée, qui lui était toute dévouée et ne l'appelait que le Saint, il pouvait faire prendre à la Constitution toutes les formes qu'il lui plairait.

Cromwell choisit son conseil d'État parmi les officiers qui avaient été ses compagnons de danger et de gloire. Les magasins furent abondamment pourvus, et le trésor public administré avec prudence et économie. Enfin l'activité et la vigilance du Protecteur

Digitized by Google

furent telles, qu'il découvrait à leur naissance toutes les conspirations formées contre sa personne, et tous les projets d'insurrection.

Sa conduite, relativement aux affaires extérieures, ne fut pas moins habile. Il força les Hollandais à demander une paix dont les conditions furent qu'ils abandonneraient les intérêts du roi Charles, qu'ils payeraient comme indemnité des frais de la guerre quatre-vingt-cinq mille livres; enfin, que la Hollande rendrait à la compagnie des Indes orientales une partie des États dont elle l'avait dépossédée sous le règne précédent.

Ses négociations avec le cardinal Mazarin, en France, se terminèrent d'une manière honorable pour l'une et l'autre puissance. En reconnaissance du secours que lui prêta l'Angleterre pour l'aider à attaquer les possessions espagnoles dans les Pays-Bas, la France lui céda la ville de Dunkerque, après l'avoir enlevée aux Espagnols.

L'amiral Blake s'empara de deux bâtiments évalués à deux millions de piastres; aux Canaries, il prit une flotte espagnole de seize vaisseaux; il força les deys de Tunis et d'Alger à faire la paix, et à empêcher à l'avenir les pirates, leurs sujets, d'insulter les vaisseaux anglais. Pendant que Blake se convrait de gloire sur l'Océan, une autre expédition avait lieu; deux amiraux, à la tête de quatre mille soldats, furent chargés de la commander et d'aller attaquer l'île d'Hispaniola (Saint-Domingue). Ils échouèrent dans leur dessein; mais ils firent une conquête tout aussi importante en se rendant maîtres de la Jamaïque.

De pareils succès auraient rendu le Protecteur de plus en plus populaire, s'il n'avait commis la faute de donner à l'armée un tel pouvoir, que le peuple en fut comme écrasé; il s'aperçut alors que toutes ses anciennes libertés avaient disparu, et que la République était une maîtresse plus despotique et plus difficile à servir que la royauté. Mais la puissance de Cromwell était à l'abri de pareils regrets. Il conçut un moment le projet de se donner le nom de roi, comme il en avait l'autorité. Pour y parvenir, il convoqua un nouveau Parlement de *Saints*, c'est-à-dire des Puritains les plus exaltés, et leur demanda si, dans leur conscience, ils ne croyaient pas utile de rétablir la royauté. Mais ces saints de nouvelle espèce, fort peu intelligents dans la circonstance, crurent que ces paroles ne pouvaient s'appliquer qu'à Charles, et répondirent unanimement qu'ils voulaient le maintien de la république. Cromwell n'osa pas s'expliquer davantage. Les soucis de la grandeur commençaient à l'atteindre, et cependant son ambition n'était pas satisfaite. Il savait qu'il était haï d'une partie de la nation qu'il avait asservie, et cette connaissance lui donnait une crainte et une défiance continuelles qui empoisonnaient sa vie. Le colonel Titus, qui avait été attaché à sa cause tant qu'il l'avait crue celle de la liberté, publia un livre qui avait pour titre : *Tuer n'est pas assassiner*. De tous les pamphlets qui parurent à cette époque, aucun ne fut écrit avec plus de force et d'éloquence que celui-là. « Nous, qui ne voulons pas laisser *le lion* pénétrer parmi nous, souffrirons-nous lâchement que *le loup* nous dévore ? » disait l'écrivain. Cromwell lut cet écrit véhément, et la paix disparut à jamais de son âme. Partout il croyait voir des assassins; il portait une cuirasse sous ses vêtements et des pistolets armés dans ses poches; son aspect était sombre, et ses regards peignaient l'inquiétude et le soupçon sitôt qu'il apercevait un étranger; sa fourberie habituelle avait fait place à toute la brusquerie du despotisme; il voyageait avec une précipitation extrême, et était toujours suivi d'une escorte nombreuse; jamais il ne revenait par le même chemin qu'il avait pris en partant; il avait douze chambres à coucher dans son palais, et non-seulement il avait soin de ne pas dormir deux nuits de suite dans la même chambre, mais encore il ne voulait pas que l'on connût celle à laquelle il donnait la préférence; la société l'effrayait, car il craignait toujours d'y rencontrer un ennemi; la solitude lui était tout aussi pénible, car il n'apercevait aucun ami pour le défendre.

Une conspiration n'était pas plus tôt découverte, qu'une autre s'élevait sur ses ruines. Lord Fairfax, sir William Walter et plusieurs chefs presbytériens formèrent secrètement le projet de le renverser. Son administration, si prodigue envers l'armée et dans les pays étrangers, avait épuisé ses revenus, et l'avait plongé dans des dettes considérables. Encore s'il eût pu trouver quelque consolation au sein de sa famille, il ne se fût pas senti si malheureux; car Cromwell, quels que fussent d'ailleurs ses torts, était un excellent père. Mais, là aussi, il était repoussé. Fletwood, son gendre, animé d'un zèle fanatique, détestait dans son beau-père cette hypocrisie qui lui faisait employer les ressources de la religion pour des vues temporelles; sa fille aînée, mariée à ce même Fletwood, avait adopté à un tel degré ses principes républicains, qu'elle ne pouvait voir même son père investi du pouvoir suprême; ses autres filles étaient ardemment attachées à la cause royale, mais surtout sa fille bien-aimée, lady Élisabeth Claypole, qui, attaquée d'une maladie mortelle, avait supplié son père d'abandonner la cause des Indépendants et de rendre la couronne aux princes de la maison des Stuarts, à qui elle devait appartenir.

La mort de cette jeune femme, qui survint quelques jours après, acheva de plonger Cromwell dans la mélancolie. Bientôt il se sentit malade à son tour, et se trouva en danger de mourir; mais, quoiqu'il comprît son état, il nia jusqu'au dernier moment qu'il fût très-malade : « Je vous dis, disait-il à ses médecins, que je ne mourrai pas de cette maladie; j'ai la certitude d'en guérir : les réponses les plus favorables ont été faites par le ciel, non-seulement à mes prières, mais à celles de nos Saints. » On sait déjà que Cromwell donnait ce nom aux Puritains les plus exaltés.

Un jeûne solennel fut ordonné pour sa guérison. Cependant, les symptômes funestes augmentaient d'heure en heure; enfin les médecins furent obligés de déclarer que la mort était imminente. Le conseil se réunit aussitôt près du Protecteur, afin de connaître ses dernières volontés; mais ses esprits l'avaient déjà abandonné : il n'eut que la force de répondre *oui*, lorsque les membres du conseil lui

Digitized by Google

demandèrent si son désir était que son fils Richard lui succédât.

On ne s'attendait pas à ce choix, qui causa une déception générale. Cromwell avait eu l'art de conserver dans son parti les principaux officiers de son armée, en donnant à chacun d'eux l'espoir de le nommer son successeur.

Cromwell mourut le 3 septembre 1658; il avait alors cinquante-neuf ans, et il était dans la neuvième année de son usurpation.

C'est durant cette période de temps que parut en Angleterre le célèbre poète Milton, auteur du *Paradis perdu;* il fut protégé par Cromwell, qui en fit son secrétaire.

F. VILLARS.

DICTIONNAIRE DES MATIÈRES COMMERCIALES

CHRYSOCALE. — Alliage de zinc et de cuivre, servant à la fabrication des bijoux faux les plus communs.

CIDRE. — Boisson alcoolique obtenue en faisant fermenter à l'air le jus des pommes écrasées. — Le cidre se fabrique avec une espèce de pommes non comestibles, dites pommes à cidre. Le jus des pommes est doux et sucré, mais à l'air le sucre fermente et se transforme en acide carbonique qui se dégage, et en alcool qui reste dans la liqueur. La couleur jaune du cidre est due à un principe colorant qui se développe par l'exposition à l'air des pommes écrasées.

CINABRE. — Protosulfure de mercure. — Corps solide, rouge, insoluble dans l'eau, décomposable par la chaleur en mercure et en acide sulfureux. Le cinabre se trouve dans les terrains anciens, soit en cristaux, soit en masses amorphes. On s'en sert pour préparer le mercure. — On fabrique du cinabre qui, finement pulvérisé, est employé dans la peinture sous le nom de *vermillon*.

CIRAGE. — Peinture noire pour les chaussures de cuir, préparée avec du noir d'os, de la mélasse, de la gomme, de l'huile, du vinaigre et de l'acide sulfurique. — On délaye le tout dans une quantité d'eau plus ou moins grande, suivant qu'on veut obtenir du cirage solide, du cirage onctueux ou du cirage liquide. Le cirage, à cause de sa composition, est acide et détruit peu à peu le cuir.

CIRE. — Substance élaborée par les abeilles et servant à la construction des cellules où ces insectes déposent les œufs et le miel. La cire brute est jaune, cassante, aromatique. Exposée à l'air pendant plusieurs jours, elle devient blanche et prend alors le nom de cire vierge. On blanchit maintenant la cire jaune au moyen du chlore. La cire jaune sert à donner du brillant aux parquets des appartements. La cire blanche est employée à la fabrication des cierges et des figures dites figures de cire. En pharmacie et en parfumerie, la cire blanche sert à préparer le cérat et la pommade dite cold-cream. Il existe une cire végétale qu'on recueille sur les fruits de certains arbres, mais cette cire est très-peu employée.

On nomme cire à sceller ou à modeler, une pâte faite avec de la cire blanche ou jaune et de l'essence de térébenthine, et colorée, soit en rouge avec du cinabre, soit en vert avec de l'acétate de cuivre. Cette cire est molle et se pétrit facilement entre les doigts.

La cire à cacheter, ou cire d'Espagne, ne contient pas de cire. Elle est fabriquée avec de la gomme laque et de la térébenthine. On la colore avec différentes substances minérales et on l'aromatise avec certains baumes. Les cires dorées contiennent des paillettes de mica jaune, qui ont été mêlées à la pâte pendant qu'elle était encore liquide.

CIVETTE. — Substance odorante extraite des animaux du genre civette, classe des mammifères, ordre des carnassiers, section des carnivores digitigrades. La civette est une matière onctueuse, semi-fluide, jaunâtre, d'une odeur agréable; elle se forme dans une double poche existant entre l'anus et les organes génitaux. On l'extrait deux ou trois fois par semaine au moyen d'une spatule. La civette était autrefois employée en médecine comme le musc et le castoréum; maintenant on n'en fait usage que dans la parfumerie.

COCHENILLE. — Insecte de l'ordre des hémiptères. On trouve cet animal au Mexique sur le cactus nopal; on l'a acclimaté aux îles Canaries, en Andalousie et en Algérie. La femelle est sédentaire; son corps contient une matière colorante d'un beau rouge, appelée carmin. On recueille les femelles au moment de la ponte; on les fait périr dans l'eau bouillante, puis on les dessèche au soleil. Elles ont alors l'aspect de petites graines grises; c'est dans cet état qu'on les expédie.

COCO. — Fruit du cocotier, arbre de la famille des palmiers, appartenant aux régions équatoriales. Le coco est une noix recouverte d'un brou filamenteux, d'environ cinq centimètres d'épaisseur et de couleur brune. On se sert de cette partie fibreuse pour fabriquer des tapis grossiers. La coque est dure et susceptible d'un beau poli; on en fait différents objets de fantaisie sculptés. L'amande est comestible lorsqu'elle est fraîche. On en extrait une huile dite beurre de coco, avec laquelle on peut fabriquer des savons.

COIR. — Nom donné dans le commerce à l'enveloppe filamenteuse des noix de coco.

COKE. (Voyez *Houille.*)

COLLE. — Matière glutineuse servant à joindre et à faire tenir ensemble deux objets.

La colle forte est de la gélatine extraite par ébullition dans l'eau de matières animales, telles que tendons, peaux, os, etc. C'est une substance jaune, sèche, cassante, soluble dans l'eau bouillante. Elle sert à réunir les pièces de bois.

La colle au baquet est une gelée brune qu'on prépare aussi avec des matières animales et qu'on expédie dans des baquets. Elle est employée par les peintres en bâtiment.

La colle à bouche est la colle forte fine, légèrement sucrée, et aromatisée avec un peu d'essence de citron. Elle sert principalement à coller le papier sur les planchettes à dessin.

La colle de poisson, ou ichthyocolle, n'est autre chose que la vessie natatoire de l'esturgeon convenablement nettoyée. Cette substance est de la gélatine pure; elle est légèrement jaunâtre et soluble comme

Digitized by Google

la colle forte dans l'eau bouillante. On emploie cette colle pour donner de l'apprêt à certains tissus, fabriquer le taffetas agglutinatif, dit taffetas d'Angleterre, clarifier le vin et la bière.

La colle de pâte est une sorte d'empois préparé avec de l'eau bouillante et de la farine. Elle est employée par les relieurs, les cartonniers et les papetiers.

COLLODION. — Dissolution de coton-poudre dans l'éther sulfurique. On s'en sert pour la guérison des coupures. On l'applique sur la blessure; l'éther s'évaporant laisse un vernis tenace, insoluble dans l'eau, véritable épiderme qui préserve la plaie du contact de l'air. On emploie maintenant d'énormes quantités de collodion pour la préparation des plaques photographiques. Mélangé avec de l'iodure d'argent, il forme la couche impressionnable à la lumière. Il a remplacé l'albumine, sur laquelle la lumière agissait bien plus lentement.

COLOPHANE. — Matière résineuse provenant de la distillation de la térébenthine. On s'en sert pour frotter le crin des archets.

CONCOMBRES. — Fruits de différentes variétés de plantes de la famille des cucurbitacées. Le concombre est comestible, mais il est surtout employé en pharmacie et en parfumerie, à cause des propriétés rafraîchissantes de son suc. On en fait pour la peau une pommade, dite pommade de concombre.

Les cornichons sont de petits concombres confits dans le vinaigre avec des aromates.

Les melons constituent une variété cultivée à cause de la saveur. LEHECQ.

EXERCICES

POUR UNE DEUXIÈME ANNÉE D'ARITHMÉTIQUE

I. *Le contingent des hommes appelés sous les drapeaux est fixé à* 100 000 *par an. Mais on peut être dispensé de répondre personnellement à cet appel en payant à l'État une prime d'exonération dont le taux varie ordinairement d'année en année. Le nombre des exonérés a été, en* 1862, *de* 18 381, *et, en* 1863, *de* 20 247. *Cette différence a été attribuée à la diminution du taux d'exonération qui, en* 1862, *était de* 2 500 *fr., et a baissé de* 200 *fr. l'année suivante. On demande : 1° la moyenne des exonérations pendant ces deux années; 2° le rapport du nombre de soldats exonérés, chaque année, au nombre d'hommes appelés, 3° la somme moyenne que l'État a retirée du total des exonérations.*

SOLUTION.

1° Moyenne du nombre des exonérations :

$$\frac{18\,381 + 20\,247}{2} = 19\,314$$

2° Rapport du nombre de soldats exonérés au nombre d'hommes appelés :

En 1862. $\frac{18\,381}{100\,000} = \frac{1}{5,44..}$, fraction moindre que $\frac{1}{5}$

En 1863. $\frac{20\,247}{100\,000} = \frac{1}{4,93..}$, fraction moindre que $\frac{1}{4}$

Ainsi, le nombre des exonérés a été, en 1862, moindre que le 5e du contingent; et, en 1863, moindre que le quart et très-voisin du 5e.

3° Du prix des exonérations l'État a retiré :

En 1862, $18\,381 \times 2\,500 = 45\,952\,500$ fr.
En 1863, $20\,247 \times 2\,300 = 46\,568\,100$

Total..... 92 520 600 fr.

Moyenne du revenu de l'Etat :

$$\frac{92\,520\,600}{2} = 46\,260\,300 \text{ fr.}$$

II. *A la date du* 1er *octobre* 1863, *l'effectif de l'armée active, non compris la réserve, se décomposait ainsi qu'il suit :*

Intérieur.....	325 316	hommes.
Algérie.....	59 651	—
Rome.....	15 560	—
Chine et Cochinchine...	1 878	—
Mexique.....	34 581	—

On demande : 1° le total de l'armée active, 2° le total général de toute l'armée, y compris la réserve qui est de 217 261 *hommes; 3° la proportion p.* 100 *des troupes employées à l'intérieur, en Algérie, à Rome, etc., et de celles qui composent la réserve.*

SOLUTION.

1°		325 316
		59 651
		15 560
		1 878
		34 581
	Total de l'armée active....	436 986
		217 261
2°	Total général.....	654 247

3° Sur 654 247 h., 325 316 sont occupés à l'intérieur;

1 h., $\frac{325\,316}{654\,247}$ serait occupé —

100 h., $\frac{32\,531\,600}{654\,247}$ seraient occupés —

En raisonnant toujours ainsi, on trouvera que nos troupes sont proportionnellement réparties ainsi qu'il suit :

Intérieur ... $\frac{32\,531\,600}{654\,247} = 49,72$... p. 100

Algérie..... $\frac{5\,965\,100}{654\,247} = 9,12$

Rome..... $\frac{1\,556\,000}{654\,247} = 2,37$

Chine et Coch. $\frac{187\,800}{654\,247} = 0,28$

Mexique..... $\frac{3\,458\,400}{654\,247} = 5,28$

Réserve..... $\frac{21\,726\,100}{654\,247} = 33,21$

Vérification..... 99,98... p. 100

Digitized by Google

Sans les *millièmes* négligés, la vérification indiquerait 100 p. 100. Il est évident, en effet, que le total de toute l'armée est les 100 centièmes de cette armée.

Il faut savoir interpréter les chiffres. Que signifie, par exemple, cette expression que la Chine et la Cochinchine occupent 18 *centièmes pour* 100 de nos troupes? 18 centièmes pour 100 équivalent à

$$\frac{0,18}{100} = \frac{18}{10\,000}$$

Ainsi, nous avons en Chine et en Cochinchine la $\frac{18}{10\,000}$ partie de notre armée, ou 18 hommes sur dix mille.

TH. NICOLLE.

DEUXIÈME PARTIE

VARIÉTÉS

CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES

POURQUOI ET PARCE QUE

— Réponses aux questions proposées dans le n° 36 —

1° *Pourquoi la suie et la fumée de bois sont-elles un obstacle à la putréfaction des viandes et du poisson?*

La suie est ce dépôt que laisse contre les parois d'une cheminée la fumée d'un feu de bois ou de charbon. C'est une matière noire, d'une odeur désagréable, d'une saveur âcre, composée principalement de charbon, d'huiles empyreumatiques, d'acide acétique, etc. La fumée est un mélange de vapeurs aqueuses et de particules de charbon ou autres matières combustibles qui ont échappé à la combustion, et sont entraînées par le courant d'air du foyer. Ce mélange de vapeurs d'eau, d'air chaud et de particules solides très-divisées, est plus léger que l'air ambiant : aussi monte-t-il dans la cheminée. C'est là se refroidissant que la fumée se fixe et donne naissance à la suie.

Le plus simple des procédés, pour conserver les viandes et les substances alimentaires, consiste à les exposer à la fumée du bois. L'élévation de la température du foyer a déjà chassé des chairs une partie de l'eau qui tend à les putréfier; l'acide acétique s'empare de la majeure partie du reste de cette eau; la *créosote*, principe des huiles empyreumatiques, coagule l'albumine des chairs. Les viandes, plongées dans une solution aqueuse de créosote, pendant une demi-heure, ne se putréfient plus. L'immersion des matières animales et végétales dans le vinaigre, ou acide acétique faible, donne un résultat analogue. Mais si la chimie a indiqué bien des moyens de retarder la décomposition des corps, la nature et l'expérience en avaient révélé d'autres. Signalons, pour mémoire, les principaux procédés employés :

1° *Dessiccation.* Des cadavres enfouis depuis des siècles dans des sables brûlants s'y sont parfaitement conservés. — On dessèche les viandes, les grains, les fruits qu'on veut garder!

2° *Froid.* On enveloppe le poisson dans la glace pour le conserver. Dans l'été, les aliments se mettent à la cave ou dans les glacières. Au nord de la Sibérie, des débris de mammouths antédiluviens furent retrouvés presque intacts, il y a quelques années. Les habitants de ces contrées septentrionales les avaient dépouillés en partie de leur riche ivoire et de leurs fourrures, qu'ils utilisaient à la confection de coussins et de matelas. De leur côté, les ours blancs faisaient de copieux repas de la chair de ces animaux, toujours tendre et savoureuse, malgré ses quatre mille ans!

3° *Cuisson.* Les viandes et les fruits cuits se conservent mieux. La chaleur détruit pour un temps l'action du ferment.

4° *Soustraction de l'air.* Appert conserve les substances alimentaires en les faisant chauffer au bain-marie dans des bocaux hermétiquement bouchés, qu'il goudronne ensuite. Dans tous ses voyages au pôle arctique, Ross avait beaucoup compté sur les ressources que devait lui procurer le chargement de *la Fury*, déposé sur ces plages lointaines, lors du naufrage de ce navire, et dans lequel ont puisé successivement et puisent encore les explorateurs polaires. Arrivés près du lieux où *la Fury* avait dû être abandonnée, Ross et les siens se hâtèrent de se rendre aux tentes sous lesquelles on avait débarqué ce chargement. Une seule était entière; il ne restait des autres que les cordes et les pieux, au bout desquels étaient suspendus quelques haillons flottant au gré du vent. L'aspect de la tente demeurée debout indiquait cependant que les ours lui avaient rendu de fréquentes visites. Les côtés en étaient déchirés et arrachés de terre en plusieurs endroits; mais l'état de conservation dans lequel s'étaient maintenus les comestibles avait quelque chose de surprenant; bien qu'ils eussent été exposés depuis quatre ans à toutes les atteintes du climat, la viande, les légumes n'avaient pas souffert le plus léger dommage. Il est vrai qu'ils avaient été renfermés dans des caisses hermétiquement soudées. Rien n'était gelé; le vin, les liqueurs, le sucre, le pain, la farine, le cacao, se trouvaient en parfait état. Les voiles, entièrement sèches, semblaient même n'avoir jamais été mouillées.

5° *Chlorhydrique.* Nous en avons parlé assez au long.

6° *Soufrage.* On brûle du soufre dans les tonneaux pour conserver les liquides. L'acide sulfureux agit en désoxygénant la matière fermentescible.

7° *Alcool.* Vous connaissez la conservation des fruits à l'eau-de-vie. Vous avez vu, sans doute, aussi conserver dans ce liquide des reptiles que les pharmaciens se plaisent à étaler en montre.

8° Les *aromates* sont employés de toute antiquité pour les embaumements. On attribue leur action à leur huile volatile, dont l'odeur écarte les plus petits insectes, etc.

9° Le *sel marin*, comme tous les acides, est un puissant antiseptique. Habituellement, ce n'est qu'après avoir salé les viandes qu'on les fume ou qu'on les boucane. Le perchlorure de mercure, ou *sublimé*

Digitized by Google

corrosif, poison extrêmement violent, est excellent pour conserver les pièces d'anatomie et empêcher la putréfaction. Les substances organiques, plongées dans une dissolution plus ou moins concentrée, deviennent dures comme du bois. Prenez un morceau de viande, le premier venu, trempez-le dans le perchlorure ; il résonnera comme une planche.

De toutes les substances alimentaires, les légumes surtout échappaient à tous les modes de conservation ; leur goût se trouvait plus ou moins altéré, soit par la demi-cuisson qu'ils subissaient avant la mise en boîte, soit par leur séjour même dans une boîte. Personne n'ignore que les végétaux contiennent une quantité variable, mais toujours très-abondante d'eau, qui augmente leur poids, favorise leur putréfaction, et, en leur donnant du volume, les rend impropres à être logés dans des espaces restreints. La soustraction de l'eau était donc un moyen d'arriver à la conservation des légumes ; cette soustraction fut tentée en mettant à l'air ou au soleil, pendant un espace de temps plus ou moins long, des substances dont on voulait opérer la *dessiccation*. Quelques ménagères emploient ce moyen, et tout le monde a vu, dans les greniers des campagnes, de longs chapelets de haricots verts, de bouquets de persil, etc. Cette dessiccation à l'air n'était pas suffisante, et les matières étrangères qui s'attachaient aux légumes, pendant leur exposition, altéraient leur goût et favorisaient leur désorganisation.

Un habile chimiste, M. Masson, est parvenu, par un procédé des plus simples, à extraire toute l'eau des légumes qu'il désirait conserver, et à les réduire ensuite à un très-petit volume, résultat précieux, surtout pour les navigateurs. Lorsqu'on veut manger de ces légumes, ainsi séchés, il suffit de les mettre tremper un quart d'heure ou vingt minutes dans l'eau tiède ; ils reprennent leur volume et leur saveur.

Ce moyen, avons-nous dit, permet d'embarquer une grande quantité de tablettes dans un très-petit espace. Ainsi, dans un mètre cube on peut loger 25,000 rations de 25 grammes chacune, et ces 25 grammes de matière sèche reviennent, par la cuisson, au poids de 150 à 180 grammes, selon l'espèce des légumes.

Dans le rapport dont elle fut chargée au sujet des procédés de M. Masson, la commission des vivres de la marine constata les faits suivants :

« Une caisse de choux, embarquée le 29 janvier 1847, sur la corvette *l'Astrolabe*, et ouverte au mois de janvier 1851, fut mise en consommation. 200 grammes de choux, après avoir trempé pendant une heure seulement dans de l'eau tiède, ont absorbé d'abord 850 grammes d'eau, puis, ayant été cuits pendant deux heures, leur poids s'est élevé à 1,300 grammes ; préparés ensuite avec du beurre et du lard, ils ont offert un plat d'excellent goût. »

L'aspect des tablettes n'est point désagréable à la vue et les ouvriers mettent une sorte d'amour-propre à le rendre flatteur à l'œil. C'est ainsi qu'ils font des espèces de damiers, des mosaïques avec des légumes dont la couleur diffère, tels que navets, carottes, oseille, etc. Une mosaïque de cette espèce donne une *julienne* fort agréable.

Quelques personnes ont trouvé le procédé de M. Masson si simple, qu'elles sont allées jusqu'à dire qu'il ne méritait pas qu'on s'en occupât. Quant à cette simplicité, c'est l'histoire de l'œuf de Christophe Colomb : ce n'était pas difficile, mais il fallait le trouver.

2° *D'où vient que les vieux chênes et les troncs desséchés sont plus fréquemment atteints par la foudre que les autres arbres?*

Ce résultat tient à ce que les vieux chênes sont secs et pleins de nœuds, circonstance qui en fait de moins bons conducteurs que les autres arbres. C'est par la même raison que les branches, toujours sinueuses, se trouvent brisées, et le tronc dépouillé de son écorce. Remarquons ici que plus la résistance offerte à l'électricité est considérable, plus la chaleur produite est intense et propre à allumer l'incendie. Nous comprendrons donc pourquoi certains arbres foudroyés se trouvent brûlés à leur surface, comme si on y avait mis le feu.

La question de la foudre est un sujet inépuisable. Quoique nous en ayons parlé fort au long, nous croyons être agréable à nos lecteurs en ajoutant de nouveaux détails à ceux que nous avons déjà fournis.

Chez tous les peuples la foudre a été une cause de terreur. Les Romains élevaient des autels au dieu *tonnant*, souvent sur le lieu même qui avait été frappé par la foudre. De retour d'une expédition contre les Cantabres, nous voyons Auguste consacrer un temple à Jupiter tonnant, en reconnaissance de ce que la foudre l'avait épargné, tout en traversant sa litière et en ôtant la vie à l'esclave éclaireur. Dès que le tonnerre se faisait entendre, les comices étaient suspendus. Les *aruspices* enterraient avec soin tout ce qui avait été frappé par la foudre. Les individus foudroyés se considéraient eux-mêmes comme l'objet de la haine des dieux, à l'exemple d'Anchise. Une loi de Numa, qui nous a été conservée par Festus, portait : « Si la foudre de Jupiter tue un homme, que son corps ne soit point *élevé sur les genoux*, qu'on ne lui fasse point d'obsèques, qu'on ne lui dresse pas de bûcher. » Il était défendu de toucher un corps frappé de la foudre, s'il n'avait été soumis préalablement à la purification. On appelait *bidental* le lieu frappé par la foudre, lieu que les aruspices étaient tenus de purifier par le sacrifice d'une brebis de deux ans, alors en possession de deux grandes dents. A Rome, il était tenu une note exacte des coups de tonnerre et des registres spéciaux, *libri fulminales*, conservaient ces indications. Selon que la foudre tombait sur des édifices publics ou privés, elle prenait diverses dénominations : *fulmina publica* et *privata*. La science de l'interprétation de la foudre portait le nom de *haruspicinia*. Les prédictions basées sur la foudre avaient une autorité exceptionnelle, comme nous l'apprend Sénèque.

A Jupiter seul appartenait d'abord le droit de lancer la foudre ; de là les surnoms de *tonans*, *fulgurator*, etc. Plus tard, on accorda ce pouvoir à Vulcain, à Mars, à Saturne, à Pluton. La foudre diurne venait de Jupiter, la foudre nocturne était attribuée à Pluton. Si le tonnerre se faisait entendre à gauche,

Digitized by Google

côté qui correspondait à la droite des dieux, le présage était de bon augure; le tonnerre de droite était un signe de malheur. Rien de plus sinistre que le bruit du tonnerre pendant un temps serein. Toute l'antiquité admettait la possibilité d'évoquer la foudre.

L'idée de l'action intelligente de la foudre s'est perpétuée dans le monde moderne. Le peuple manifeste généralement une répulsion marquée pour les choses et les lieux atteints par la foudre. La pensée catholique sur la foudre est connue. Les prières prononcées par l'Église, à l'occasion de la bénédiction des cloches, sont explicites.

Rappelons encore que l'expérience de plusieurs siècles a constaté que la foudre est attirée par les objets élevés qui avoisinent sa direction. Le motif en est bien simple : c'est qu'elle se trouve plus près de son fluide contraire que de tout autre point de la terre. Aussi tombe-t-elle fréquemment sur les clochers et surtout sur les arbres élevés. Dans ce cas, la sève des arbres les rend bons conducteurs de l'électricité, le fluide suit leurs branches et leur tronc, enlève de larges éclats de bois, y trace quelquefois un sillon, forme une espèce d'entonnoir au pied, passe de là aux racines, et, par leurs extrémités chevelues, se répand dans le sol humide.

Il importe donc, quand on se trouve surpris à la campagne par un orage, de ne pas se placer, pour s'en garantir, sous des arbres élevés et terminés en pointe, comme les peupliers de la Caroline, encore moins sous les chênes, qui sont meilleurs conducteurs qu'aucun des grands végétaux de nos climats. Sous les pins, les sapins et autres arbres résineux, on ne court aucun danger; la foudre ne les frappe jamais, attendu que la résine dont ils sont chargés les rend mauvais conducteurs.

3° *Comment peut-on rendre compte de ce singulier usage où sont les Chinois de recourir aux boissons chaudes pour se rafraîchir ?*

Le thé, en Chine, couronne tous les repas. C'est la boisson universellement usitée pour apaiser la soif et désaltérer. On le prend chaud, bouillant même. Leur méthode est donc opposée à la nôtre, qui nous fait rechercher les boissons fraîches, glacées, comme la bière, la limonade et les sirops. Le résultat, dans les deux cas, est cependant identique, et, en cela, il n'y a rien que de rationnel. L'élévation de température due à l'absorption de liquides chauds détermine une transpiration abondante. Celle-ci ne tarde pas à s'évaporer; mais comme elle ne peut le faire qu'aux dépens de la chaleur du corps, elle amène ainsi le refroidissement de ce dernier. C'est le cas des alcarazas, dont nous avons parlé à plusieurs reprises. Notons toutefois que cet effet est toujours suivi d'un affaiblissement, d'une sorte de langueur, qui n'est pas sans charme pour ce peuple mou et voluptueux.

Sur les plages africaines, les nègres ont la coutume de faire leur sieste sous l'influence d'un soleil presque toujours équatorial. Leur corps est tout ruisselant de sueur, et lorsque nous serions portés à les plaindre d'endurer un tel supplice, ils jouissent d'un repos calme et réparateur. Ce fait se rattache encore aux principes qui viennent d'être exposés. La transpiration abondante qui se produit, et qui ne tarde pas à se convertir en vapeur aux dépens de la température du corps, amène infailliblement une sensation de fraîcheur aussi salutaire qu'agréable.

Dodard a beaucoup travaillé sur la transpiration; et, après une série d'expériences continuées pendant trente-trois ans, il s'assura que l'homme perd beaucoup plus par cette voie dans la jeunesse que dans l'âge avancé.

Voici un essai curieux qu'il fit pendant le carême de 1677 : Le premier jour, il pesait 116 livres 1 once. Le samedi, veille de Pâques, c'est-à-dire le quarantième jour, il ne pesait plus que 107 livres 12 onces, ce qui fait une perte de 8 livres 5 onces, ou d'environ la quatorzième partie de sa substance. Il est vrai qu'il ne prenait qu'un seul repas, composé de pain et de légumes, et, sur la fin du carême, de pain et d'eau seulement. Mais il ne lui fallut que quatre jours de sa vie ordinaire pour regagner 4 livres; ce qui prouve qu'en huit ou neuf jours il aurait repris son premier poids, et que le corps récupère aisément ce qu'il a perdu par le jeûne.

Nous avons parlé du thé, ou *tcha*, dans le langage chinois. Nous devons à la curiosité si légitime de nos lecteurs quelques explications à l'égard de ce précieux produit, si bien accueilli des Européens.

Cet arbrisseau, qui pourrait souvent s'élever à une certaine hauteur, est maintenu à cinq ou six pieds de terre par des tailles et des recepages fréquents. Ses tiges se divisent en un grand nombre de rameaux diffus. Ses feuilles, ovales et dentelées vers le sommet, ont deux ou trois pouces de longueur sur un pouce de largeur. Ses fleurs ont un pouce de diamètre et ressemblent, à s'y méprendre, à celles du *camelia sesanqua*. Enfin, le fruit du tcha est une capsule arrondie et de la grosseur d'une noisette. Il renferme une graisse huileuse dont les Chinois tirent parti, soit pour l'éclairage, soit pour d'autres emplois industriels, mais qui n'entre pas dans leur cuisine, si peu exclusive; cette huile est amère, désagréable au goût, et d'ailleurs malsaine, à ce qu'on dit.

La graine du tcha est en état d'être employée vers le dixième ou onzième mois de l'année chinoise (novembre ou décembre). On la place aussitôt dans les trous creusés à cet effet et profonds de trois à quatre pouces, en observant de mettre plusieurs graines dans chaque trou, ce qui ne prévient pas toujours un avortement complet. Dans le cours du troisième mois qui suit l'ensemencement, les premiers jets commencent à paraître hors de terre. On attend trois ans la première récolte des feuilles. Elle se répète ensuite quatre fois chaque année, et cette défoliation si fréquente contribue puissamment à rapetisser l'arbuste qu'elle épuise. En six ou sept ans, il atteint l'apogée de sa croissance. Son plus grand ennemi est une espèce de ver qui, s'attaquant à la moëlle de l'arbre, change en autant de tuyaux creux ses branches principales et sa tige. Si l'arbre à thé meurt de sa mort naturelle, ce n'est guère qu'après avoir fourni une carrière de dix à vingt ans.

Le 5 avril, appelé *Chin-Ming*, est un jour de fête pour une bonne partie de la Chine; car c'est le jour

Digitized by Google

marqué dans les calendriers de l'empire comme le plus favorable à la première récolte du thé. Ce jour-là, si la matinée est belle, la rosée abondante, mais l'air sec et tiède, des centaines et des milliers de moissonneurs, leur panier pendu au cou, envahissent les plantations de thé. La cueillette commence, œuvre minutieuse et longue, car il faut arracher les feuilles une à une, en ayant soin d'en laisser un débris adhérant au pétiole, afin que de nouveaux rejetons puissent pousser. Cette besogne se fait pourtant avec une telle rapidité, qu'un ouvrier ramasse, en moyenne, douze livres de feuilles dans sa journée. Les mains voltigent de droite à gauche, les paniers s'emplissent et se vident en peu d'instants, et le frôlement continu qui accompagne cette besogne, d'ailleurs silencieuse, a quelque chose de monotone comme celui des arbres effleurés par un vent léger.

Au Japon, les ouvriers destinés à la récolte du thé s'abstiennent dès la veille de tout aliment grossier pour ne pas altérer d'une impure haleine le délicat parfum de la plante qu'ils approchent. Ils portent même des gants, dit Kœmpfer, de peur de la toucher avec les doigts. Mais, en Chine, cette dernière précaution ne serait pas de mise, car les gants y sont un luxe inconnu.

La récolte terminée, on remet la moisson des feuilles entre les mains des ouvriers spéciaux, chargés de la préparation. Elle varie, suivant que l'on veut faire du thé noir ou du thé vert. Les Chinois n'usent jamais que du premier; mais, fort peu soucieux des qualités nuisibles que l'on reconnaît au second, ils l'arrangent au goût des étrangers.

La différence entre les deux thés consiste dans la dessiccation plus ou moins rapide, plus ou moins complète qu'on fait subir à la même feuille. Le préjugé européen, combinant la couleur et les effets du thé vert, attribuant le tout à l'emploi des vases de cuivre et à l'oxyde vénéneux et verdâtre dont le thé pouvait s'imprégner en séchant. C'est là un abus de logique, une véritable fable qu'il faut ranger avec les autres fantaisies de certains voyageurs, dont les uns prétendaient que les Chinois dressaient des singes pour les aider à récolter le thé, tandis que d'autres réservaient cette besogne aux jeunes vierges du Céleste-Empire. Tous ces dires tombent d'eux-mêmes. La nature n'a pas donné de singes à la Chine, et il est certain qu'on attacherait plus de prix à l'existence de pauvres petites filles, noyées sans le moindre scrupule, si elles devaient plus tard être nécessaires à un travail qui demande des millions de bras.

Avant de torréfier le thé noir, on le fait sécher quelques heures au soleil, sur des châssis de bambous. Il refroidit ensuite à l'ombre, et les ouvriers prennent les feuilles par poignées, les froissent et les malaxent légèrement dans la paume de leurs mains jusqu'à ce qu'elles soient assouplies et brunies au degré voulu. On les porte de là au fourneau; les bassines chauffées au rouge, et les torréfacteurs, la bouche masquée par une serviette, attendent la distribution. Elle se fait par poignées de deux livres, que l'ouvrier étend et retourne dans tous les sens, jusqu'à ce que sa main n'en puisse plus supporter le contact brûlant. D'ailleurs, les feuilles pétillantes dans la fonte rougie transsudent un suc corrosif qui agit violemment sur la peau, et rend cette opération très-douloureuse. Il faut cependant continuer sans relâche la manipulation commencée, au milieu d'émanations suffocantes et d'une chaleur à peine tolérable. A mesure que les feuilles ont pris une certaine consistance, dont un toucher exercé devine le degré, on les évente, on les vanne, on les enroule. L'*enroulement* est un travail facile dont les femmes et les enfants s'acquittent à merveille. On s'en fait une idée juste quand on a vu former avec le plat des deux mains des boules de mastic. Le thé enroulé rend un jus verdâtre. On le reprend en sous-œuvre, on sépare les feuilles, on les vanne de nouveau, puis on les rend au torréfacteur, qui leur fait subir une nouvelle cuction. Ceci se renouvelle jusqu'à trois et quatre fois.

Le triage suit la dessiccation. Il consiste à classer les feuilles suivant leur grandeur et leur finesse. Il est à remarquer que les noms donnés aux diverses espèces de thé ont presque tous un sens défini, qui fait allusion aux peines que coûte leur préparation. La plupart des thés verts viennent des provinces de Kiang-Nan et Che-Kiang. La torréfaction demande beaucoup plus de soins, de précautions et aussi beaucoup plus de temps que celle du thé noir. Entre les premières cuissons et la dernière, il faut conserver les feuilles dans des sacs hermétiquement clos, pendant cinq à six mois au moins. La couleur s'obtient ensuite au moyen d'une poudre composée de sulfate de chaux et d'indigo pulvérisé. L'indigo donne la couleur, le sulfate de chaux la fixe.

Les détails qui précèdent nous sont une preuve de cette patience chinoise passée à l'état proverbial. Un voyageur anglais nous en fournit un témoignage d'un autre genre : «Nous étions, dit-il, en assez grand nombre sur un balcon à gradins, regardant une course de jonques; je crus m'apercevoir, à plusieurs reprises, qu'une espèce de négociant, assis devant moi, hochait la tête de temps en temps, et marmonnait entre ses dents quelques plaintes sourdes, quelques imprécations discrètes; mais, comme elles ne dépassaient pas le bord de ses lèvres, il m'était parfaitement impossible de deviner à qui elles s'adressaient, et surtout je ne pouvais me douter que j'en fusse l'objet. Enfin, me levant pour m'éloigner, après deux heures consécutives, je vérifiai, trop tard, hélas! que pendant ces deux heures, la queue du pauvre homme était restée prise entre mon bras et mon corps, de telle façon qu'au moindre mouvement, je forçais ce voisin malheureux à tourner la tête dans une position nouvelle, où il demeurait forcément jusqu'à ce qu'il me convînt de remuer encore. Sa patience héroïque, tout en me donnant une forte envie de rire, me pénétra d'admiration. »

Ce n'est pas la seule fois que la queue chinoise, ce symbole de servitude imposé par les conquérants tartares, est apparue sous un jour bouffon. Elle reçoit toute sorte d'emplois plus hétéroclites les uns que les autres. On a vu des domestiques en épousseter les meubles comme ils eussent fait d'un plumeau; un paysan chinois s'en servira pour faire avancer son pourceau récalcitrant. Mais voici le côté comique de la chose : Dans une de ces fêtes innaires

Digitized by Google

qu'on appelle *Remerciement à Dieu* (tchin-tchin-ghos), la foule était très-compacte. Un jeune écervelé ne s'avisa-t-il pas d'attacher par la queue trois bons bourgeois de Quan-Tong? Distraits par un feu d'artifice, ils ne s'aperçurent de rien; mais quand on se dispersa, quand ils voulurent se séparer, le groupe qu'ils formèrent, le coup d'œil qu'ils offrirent avait quelque chose de véritablement irrésistible.

FERDINAND PIÉROT-OLRY.

QUESTIONS A RÉSOUDRE

PREMIÈRE QUESTION. — *Pourquoi les fleurs simples du laurier-rose contiennent-elles des mouches mortes?*

DEUXIÈME QUESTION. — *Tout le monde sait que, si l'on projette la vapeur de l'haleine sur un carreau de vitre, toute la surface de cette vitre se recouvre uniformément de vapeur. Mais pourquoi, si avant d'y diriger l'haleine, on a préalablement tracé avec le doigt un sillon sur la vitre, la vapeur dirigée ensuite sur cette surface ne s'attache-t-elle qu'aux parties non touchées par le doigt?*

TROISIÈME QUESTION. — *Pourquoi tous les cerfs-volants des enfants ne s'élèvent-ils pas également bien dans l'air?*

BIBLIOGRAPHIE

CORBEILLE POÉTIQUE DU JEUNE AGE

Par L.-L. BURON, professeur de belles-lettres.

Paris, chez Sarlit, rue Saint-Sulpice. — Prix : 1 fr.

La Corbeille poétique du jeune âge est un recueil de morceaux choisis de poésie destinés surtout à l'enfance; hâtons-nous de dire qu'il ne ressemble pas aux nombreuses compilations de ce genre dont nous sommes inondés tous les jours. M. Buron n'a pas suivi les sentiers battus, et il a trouvé le moyen d'être neuf dans un genre d'ouvrages où il semblait qu'on ne pût rien innover. Un grand nombre de pièces inédites d'auteurs contemporains, perdues jusqu'ici dans de volumineux recueils, ont été mises en lumière et classées selon l'ordre des sujets. La première partie du livre contient des *Poésies diverses;* la seconde, des *Fables*, des *Contes*, des *Légendes*, des *Dialogues;* et la troisième, des *Poésies morales et religieuses.* On le voit, chaque genre est à peu près représenté. Plusieurs morceaux classiques de nos grands poètes du dix-septième siècle y ont aussi leur place, et elle est honorable, quoiqu'elle ne soit pas exclusive. M. Buron s'excuse, dans sa préface, de n'avoir admis qu'un petit nombre de fables et d'avoir totalement mis de côté celles de La Fontaine et de Florian. « Dans quelle famille, en effet, dit-il, ces deux auteurs ne se trouvent-ils pas? C'était donc faire double emploi. » Sans discuter cette raison, qui a certainement sa valeur, je me permettrai néanmoins de regretter que ces deux auteurs chers à l'enfance ne soient pas représentés dans un ouvrage destiné aux enfants. Assurément les pièces inédites d'auteurs contemporains qui figurent dans *la Corbeille poétique* ont leur charme, la plupart même sont d'une grâce remarquable, et quelques-unes entièrement irréprochables sous le rapport du goût; mais ont-elles au même degré cette simplicité de pensée et de style, cette justesse d'expression, cette vérité d'images qui, chez nos grands poètes, s'allient si naturellement à la grandeur? Les enfants auront moins de peine à comprendre la langue de Racine, de Corneille et même de La Fontaine, que la langue de M. V. Hugo, de M. Th. Gauthier, de M. Lachambaudie et de plusieurs autres que je pourrais citer. Non pas que je blâme M. Buron de les avoir admis dans son livre, mais peut-être aurait-il pu être moins généreux à leur endroit.

Disons, du reste, que ce livre est un de ceux que l'on peut sans crainte mettre entre les mains des enfants. M. Buron a éloigné avec un soin scrupuleux les situations, les expressions capables, même de loin, d'éveiller dans les jeunes esprits des idées et des expressions qu'ils ne sont déjà que trop portés à recevoir. *La Corbeille poétique* est vraiment un recueil moral et religieux.

L'abbé J.-A. FOULON,
Préfet des études du petit séminaire de N.-D.-des-Champs.

GAZETTE DES CAMPAGNES, paraissant tous les Samedis. 6 francs par an. On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 5. Directeur et Rédacteur en chef, M. Louis HUAVE.

Ce journal hebdomadaire, organe dévoué des améliorations rurales de tout genre, paraît depuis le samedi 2 janvier 1864.

La publication de la *Gazette des Campagnes* est l'appendice obligé d'un journal politique, pour tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de nos populations rurales et qui désirent y coopérer activement. Un journal politique, quelle que soit sa bonne volonté, ne peut aborder une multitude de faits et de questions qui surgissent chaque jour sur des sujets de la plus vitale importance pour les campagnes.

Le programme de la *Gazette des Campagnes* embrasse tous les sujets qui, en dehors de la politique et de l'économie sociale, touchent au bien-être, au progrès moral et intellectuel des populations rurales. Chaque numéro comprend les divisions suivantes :

1° *Chronique générale*, où les faits qui attirent l'attention publique sont exposés et appréciés dans leurs rapports avec les intérêts et les besoins que défend la *Gazette*;

2° *Chronique agricole*, où les questions de pratique et de science agricole sont traitées au point de vue de la moyenne et de la petite culture. Le Jardinage, l'Hygiène, l'Économie domestique, les questions délicates du Crédit et des Débouchés propres à chaque contrée et à chaque nature de produits, trouvent place dans cette Chronique;

3° Articles divers sur toutes les institutions rurales. — Ecoles professionnelles. — Enseignement agricole. — Syndicats pour les irrigations et les chemins ruraux. — Associations de crédit. — Comices agricoles.

Digitized by Google

— Architecture rurale. — Églises. — Fabriques. — Hôpitaux. — Sociétés de secours mutuels. — Conférences et cours publics, etc. — Sapeurs-pompiers. — Pompes d'arrosage.—Orphéons, Sociétés chorales, etc. — Articles sur les sciences et les inventions nouvelles et leur application à la vie domestique et agricole. — Notices sur les hommes et les choses qui attirent l'attention publique. — Biographies, etc., le tout apprécié dans ses rapports avec l'objet de la *Gazette*. — Jurisprudence. — Procès et décisions judiciaires tranchant les difficultés du droit rural;

4° *Correspondance*. Communications émanant des abonnés et amis de la *Gazette*, et, au besoin, de ses adversaires. Le directeur se fera une loi, comme par le passé, d'exposer sincèrement toutes les contradictions qui lui seront opposées par des adversaires éclairés et de bonne foi, et de faire droit à leurs réclamations. Seulement il leur impose la même loi qu'à lui-même : c'est d'être courts. — Le public n'aime pas les longs articles, et la *Gazette* est de son avis;

5° *Nouvelles diverses*, choisies et exposées dans les vues qui inspireront les autres articles, c'est-à-dire de manière à offrir un enseignement moral dans une lecture récréative;

6° *Bulletin des marchés*, offrant le prix des denrées dans toutes les régions du sol français, avec des indications sur les probabilités de hausse et de baisse; ce qui est une chose d'une grande importance pour les Commerçants et les Producteurs. — Bulletin de la Bourse. — Annonces de librairie et d'articles agricoles.

Des gravures représentant des animaux, des machines agricoles, des bâtiments-modèles, paraissent fréquemment dans le texte.

Le prix d'abonnement est de 6 fr. par an; 3 fr. 50 c. pour six mois.

On s'abonne au bureau, rue des Grands-Augustins, 5.

ANECDOTES

GRAMMATICALES, LITTÉRAIRES, ETC.

ORIGINE DU NÈGRE

Il existe au Brésil une vieille et curieuse tradition : Dieu, dit-elle, ayant créé les hommes, Satan voulut aussi se mettre à l'ouvrage. Il prit donc de l'argile, la pétrit et en forma un homme. Mais, touchée de ses mains infernales, sa créature devint noire, noire comme les portes de l'enfer. Pour la laver et faire disparaître la sombre couleur de la nuit, Satan la transporta aux bords du Jourdain; mais le fleuve se retira. Satan devenu furieux poussa l'homme de sa façon sur le sable encore humide, le frappa si fort sur le nez, que ce pauvre nez en est demeuré tout aplati. Le malheureux nègre se jeta à genoux devant son méchant créateur, lui demandant grâce. Satan finit par s'apaiser; il frappa doucement sur la tête du nègre, qui devint plate, et il lui frisa les cheveux de ses mains brûlantes.

LES POIS

Un faiseur de tours de passe-passe demanda la permission d'exécuter devant un prince un tour d'adresse tel qu'on n'en avait pas encore vu de pareil. Le prince consentit, et notre homme se présenta portant une écuelle pleine de petits pois détrempés et amollis dans l'eau. Ensuite il dit à une personne de tenir un aiguille à quelques pas devant lui, et se mit à lancer ces pois, l'un après l'autre, avec tant d'adresse, que tous s'enfilaient dans l'aiguille.

Le prince lui dit : « Mon ami, je conçois que vous vous êtes donné beaucoup de peine, et que vous avez mis beaucoup de temps pour acquérir une aussi prodigieuse adresse; il est donc juste de vous en dédommager. » Alors le prince parla bas à un de ses domestiques, qui sortit et revint apportant un sac assez lourd. Le bateleur était ravi; il s'imaginait que ce sac était rempli d'or.

Lorsqu'on ouvrit le sac, on y vit... des petits pois. Le prince avait cru que c'était assez récompenser un talent qui n'est d'aucune utilité pour la société.

OUVRAGES DE C.-A. CHARDON

A L'USAGE DES ÉCOLES,
DES PENSIONS, DES OUVRIERS ET DES AGRICULTEURS

** Ouvrages approuvés et recommandés par la Société des Instituteurs et Institutrices de Paris*

ARITHMÉTIQUE

* **ARITHMÉTIQUE ÉLÉMENTAIRE**, cont. 800 Pr. (34e éd.) 75 c.
* **ARITHMÉTIQUE ÉLÉMENTAIRE**, avec les **Solutions**. 1 fr.
* **TRAITÉ PRATIQUE D'ARITHMÉTIQUE ET DE GÉOMÉTRIE**, contenant 1,300 Problèmes et 8 planches (16e éd.). 1 fr. 50 c.
* **TRAITÉ D'ARITHMÉTIQUE**, avec les **Solutions**. 2 fr. 25 c.
* **SOLUTIONS** des 1,300 Problèmes du *Traité d'Arithmétique*. 75 c.
* **POIDS ET MESURES MÉTRIQUES**, 4 planches (8e éd.). 25 c.
* **TABLE DE MULTIPLICATION ET NUMÉRATION**. 25 c.

DESSIN

* **PETIT DESSIN LINÉAIRE DES COMMENÇANTS**, 22 planches gravées sur acier, contenant 380 Figures en Dessins (4e éd.). 1 fr.
* **GÉOMÉTRIE ET DESSIN LINÉAIRE ÉLÉMENTAIRE**, 20 pl. contenant 356 Figures en Dessins et 300 Probl. (9e éd.). 1 fr. 75.
ARCHITECTURE ET DESSIN SUPÉRIEUR, 28 pl. gravées contenant 402 Dessins et un Dictionnaire spécial. (3e éd.). 2 fr. 25 c.

GÉOGRAPHIE

* **PETITE GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE** et Cosmographie. 40 c.
* **ATLAS DE GÉOGRAPHIE ET DE COSMOGRAPHIE**. 10 Cartes coloriées à teintes plates, texte en regard (3e éd.) 1 fr. 50 c.
GRAND ATLAS DE GÉOGRAPHIE MODERNE, composé de 17 cartes gravées et coloriées à teintes plates, avec texte. 4 fr. 50 c.

LECTURE — TENUE

NOUVELLE MÉTHODE DE LECTURE ET D'ÉCRITURE. 20 c.
TABLEAUX de la *Méthode de lecture*, gr. raisin. . . . . 1 fr. 50 c.
LIVRET DES ÉLÈVES, pour marquer les notes journalières. 20 c.
FEUILLE de présence, de composition et de notes journalières, 10 c.
REGISTRE DE 100 FEUILLES DE PRÉSENCE, relié. 10 fr.

Pour recevoir ces *ouvrages cartonnés* et *franco par le retour du courrier*, envoyer un mandat ou des timbres-poste à M. CHARDON, rue Neuve-d'Orléans, 54, à Montrouge-Paris; ou *s'adresser aux Libraires classiques*.

PARIS. — IMPRIMERIE EDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Digitized by Google

6e Année — 2e SEMESTRE — 14 AOUT 1864 — Numéro 42

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

Mode de publication et conditions d'abonnement :

L'*École Normale* paraît tous les dimanches et forme à la fin de l'année deux beaux volumes de 416 pages chacun.

PRIX DE L'ABONNEMENT : pour la France, un an, 10 fr.; six mois 5 fr.; — pour la Suisse et la Belgique, un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.; — pour toute autre destination, 15 fr. par an.

S'adresser : pour la France, à M. Larousse, rue Saint-André-des-Arts, 49, à Paris; — pour la Suisse, à M. Cherbuliez, à Genève; — pour la Belgique, à tous les libraires.

Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du journal doit être adressé à M. PIERRE LAROUSSE, seul propriétaire et seul éditeur de l'*École Normale*.

Un numéro quelconque se vend 50 centimes.

LES DIX PREMIERS VOLUMES SONT EN VENTE. — PRIX DE CHAQUE VOLUME : 5 FRANCS; DEMI-RELIURE : 6 FRANCS 25 CENT.

SOMMAIRE. — Dictées générales. — Nouveaux Exercices intellectuels. — Exercices analogiques et nouveaux sur le Participe passé. — Les Monographies de l'Histoire, de la Géographie, etc. — Cours de Philosophie élémentaire. — Tablettes scolaires de Chronologie universelle. — Histoire de la Littérature en France. — Cours complet de Littérature ancienne. — Exercices sur une deuxième année d'Arithmétique. — Énigmes nouvelles. — Anecdotes grammaticales, littéraires, etc.

PREMIÈRE PARTIE

ENSEIGNEMENT

DICTÉES GÉNÉRALES

La Mouche et l'Abeille

Une mouche s'était *proposé* de goûter d'un mets sucré fort *appétissant*, qu'elle avait *remarqué* sur une table. Mais QUELS qu'*eussent* été ses efforts, TOUTES nombreuses qu'*avaient* été ses tentatives, elle n'avait pu réussir : *la maîtresse, les servantes, les enfants même, tout le monde l'avait* toujours *chassée*; enfin, s'étant *vu* poursuivre à coups de *serviette*, elle s'était au *plus tôt envolée* dans le jardin. Là, elle aperçut une abeille qui picorait librement sur les fleurs *fraîches-écloses sans que personne songeât* à la troubler. — « Ma cousine, lui dit-elle, comment se fait-il que l'homme vous ait *laissée* disposer de ses fleurs à votre guise sans jamais vous avoir *fait aucun* mal, tandis qu'il s'est toujours *acharné* après moi? *Chaque* fois qu'il m'a *vue* approcher d'un plat ou d'une corbeille *de fruits*, il m'a *chassée, poursuivie et écrasée* sans pitié après m'avoir *attrapée*. Ah! si, comme vous, j'étais *armée* d'un aiguillon, je serais *crainte et respectée; aucun* n'oserait m'approcher, et je pourrais me régaler de *mille* bonnes choses. » — « En effet, répondit l'abeille, l'homme prend soin de moi *plutôt* que de me détruire; il me loge et il orne ses *plates-bandes* de toutes les fleurs qu'il m'a *vue* préférer; mais ne *crois pas que ce soit* à cause de la crainte que je lui inspire; je sais faire du miel, et mon miel est utile : *voilà* tout le secret des soins qui me sont *prodigués*. »

Mieux vaut se faire aimer que se faire craindre.

Chasse de Méléagre

Il y avait, en Étolie et non loin du mont Evénus, une sombre forêt dont les beaux chênes étaient si touffus que les rayons du soleil, *quelque éclatants* qu'ils fussent, n'en perçaient pas les épais rameaux. Un jour Méléagre chassa en ces lieux un sanglier qui ravageait les campagnes voisines de l'ancienne Calydon (1). Son dos était armé de soies *toutes* dures et *toutes* hérissées; ses yeux étaient *étincelants*. Il jetait de sa gueule *béante* une écume *ensanglantée*. Sa hure était *toute* monstrueuse. *Quelque* rapide que soit la foudre, il s'élançait plus rapidement qu'elle, *renversant* les moissons *jaunissantes* et *coupant* de ses défenses aiguës les tiges des arbres les plus durs. Les laboureurs *épouvantés*, s'étaient *dispersés* çà et là. Les bergers *eux-mêmes, oubliant* leurs troupeaux *paissant* dans les prairies, s'étaient *réfugiés* dans leurs cabanes. *Tout* était consterné. Les chasseurs *mêmes* avec leurs épieux n'osaient entrer dans la forêt. Méléagre seul eut pitié de cette contrée *désolée*. Il s'avance *accompagné* de l'élite des chasseurs; il atteint le monstre furieux, le blesse d'une de ses flèches, le tue en lui *enfonçant* son épieu au-dessous de l'oreille et se retire *tout* fier de la belle action qu'il *a faite*.

Fin contre fin

Certain coq, aussi matois que rusé, se tenait *per-*

(1) Calydon, capitale de l'Étolie, sur le mont Evénus, non loin de la mer.

Digitized by Google

ché sur un arbre non loin des amours qu'il avait *laissées* dans les *avant-cours* de la ferme qui l'avait *vu* naître. Dom *Croque-Poules, enhardi* par le succès de ses *guets-apens, avant-coureurs* de *mille* hauts faits nouveaux, *apercevant* le *fier-à-bras*, s'imagina *de visu* qu'il n'aurait *aucune* peine à plumer la volatile et qu'il en ferait ses choux gras. Il prit sans *avant-propos* la voix mielleuse des *patte-pelus* de son espèce : « Cher ami, dit-il au *réveille-matin*, pourquoi ta hautesse se tient-elle *perchée* sur un arbre? la paix est *faite entre nous;* l'ignores-tu? Viens ou *plutôt* vole auprès de moi, afin de jouir plus à l'aise des *pures délices* qu'elle nous a *ménagées.* » — « Vraiment! dit le coq; nous avons mis bas les armes! si *quelque chose m'est doux* autant qu'agréable, assurément c'est la bonne nouvelle que je n'aurais pas *connue* sans toi. Attends; je vais descendre.... Mais.... qu'aperçois-je à *quelque quatre-vingts pas d'ici? Ce sont* deux chiens, si je ne me trompe. » — « Des chiens! s'écria le trompeur trompé; adieu; *tout* heureuse qu'est la paix que nous avons *conclue*, nous la célébrerons mieux une autre fois. » Et tout à coup, vu l'approche des deux *trouble-fête*, il se mit à jouer des jambes; déjà même il était à plus d'un *demi*-quart de lieue, qu'il maudissait encore les *contre-batteries* du malicieux qui s'était donné de sa ruse et l'avait *déjouée. Quant* au coq, il n'eut pas *plus tôt vu* détaler notre maître patelin, qu'il commença, par ses *quolibets* et ses *gorges-chaudes*, à se moquer de la panique qu'il lui avait *jetée* dans l'âme.

Enfants, il vous arrivera plus d'une fois de rencontrer *certaines gens* qui essayeront de vous faire tomber dans de mauvais piéges; *quelles que* soient leurs belles paroles, gardez-vous d'y prêter une oreille attentive.

Côtes françaises de l'Océan

Les côtes de France *baignées* par l'Océan sont, depuis l'embouchure de la Somme jusqu'à celle de la Seine, *protégées* par un immense rempart naturel : *ce sont* les falaises blanches, *composées* ordinairement de couches de marne et de cailloux noirs. *Toutes* minces que sont ces couches, on *en* compte quelquefois plus de *quatre-vingts, ressemblant* à des assises qu'on aurait *construites* pour élever des murs en pierres de taille. *Aperçues* à une *demi*-lieue en mer, au milieu des vapeurs, ces assises prennent différentes teintes, *suivant* la manière dont elles sont *éclairées* : tantôt elles sont éclatantes de blancheur; tantôt elles paraissent *gris-foncé. Toutes* défendues qu'elles sont par les lits de galets ou cailloux *roulés* que la mer a *accumulés* à leur base, ces falaises *battues* constamment par les vagues se sont peu à peu *minées*, et *quelle que soit* en général leur solidité, elles se sont *écroulées* en *quelques* endroits. Les côtes maritimes depuis la Somme jusqu'à Dunkerque, *dépourvues* de falaises, n'offrent qu'une plage *couverte* de collines sablonneuses qu'on a *appelées* dunes. Ces monceaux de sable *s'élevant* jusqu'à treize mètres au-dessus du niveau de la mer, protégent les côtes basses de la Flandre et de la Picardie contre la violence des marées. Dans ces parages, la mer est peu profonde, *vu mille* bancs de sable *gênants* pour la navigation. A l'ouest, à l'embouchure de la Seine, les côtes, *toutes* basses qu'elles sont, se trouvent *protégées* par les fameux rochers du Calvados. Au delà de la baie du mont Saint-Michel commencent les côtes de Bretagne profondément *découpées*. Entre la Loire et la Gironde, les côtes sont généralement plates et vaseuses, *excepté la partie* qui regarde Ré et Oleron. Enfin depuis la Gironde jusqu'aux frontières d'Espagne il n'y a plus de falaises; les côtes sont *couvertes* de *dunes ou montagnes mouvantes* de sable.

Les Giroflées

Quelles que soient les grâces de la rose et du lis, la giroflée, *tout* intérieure qu'elle est, a un éclat plus durable. Constante dans ses bienfaits, elle nous offre, au moins pendant trois *cents* jours de l'année, ses fleurs rouges et pyramidales, *répandant* une odeur qui charme nos sens. *Quelque* variées que soient les espèces de cette plante, *quelque* agréables que soient les giroflées violettes, *toutes* préférables que paraissent les panachées, *quelques* charmes qu'aient pour nous les blanches, celles que nous avons *le* plus *admirées* sont les giroflées rouges, dont la couleur *éclatante* a donné son nom à une couleur qui le dispute en beauté, *même* à la pourpre que le commerce de Tyr a *répandue* sur toute la terre. Si *quelque chose est surprenant*, c'est l'effet magique que produisent ces fleurs *groupées* dans nos *plates-bandes*, où elles s'élèvent comme des beautés vives et fraîches, *versant* la santé autour d'elles. Vers le coucher du soleil principalement, on dirait de vives flammes *brillant* à perte de vue sur des masses de verdure et *parfumant* les environs d'une odeur aussi balsamique que bienfaisante. TH. PHILIPIN.

NOUVEAUX EXERCICES INTELLECTUELS

PHRASE A COMMENTER. — Tu demandes à Dieu des richesses; il t'en accorderait, s'il n'avait pitié de ta folie.

COMMENTAIRE. — Les richesses sont un lourd fardeau; il est donné à peu d'hommes de se servir des biens de ce monde conformément aux vues de Dieu. Aussi Jésus disait-il à ses disciples : « Il est difficile à ceux qui mettent leur confiance dans leurs richesses d'entrer dans le royaume de Dieu! — Il est plus aisé qu'un câble passe par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. »

*
* *

INCONSÉQUENCE A RELEVER. — Jean Leblanc, meunier d'A., est appelé par ses affaires dans un village voisin; il y arrive le dimanche : tout le monde est à l'église; Jean ne trouve rien de mieux à faire que d'y entrer un instant. Le curé est en chaire; il adresse à ses paroissiens un sermon touchant qui tire des larmes de tous les yeux. Jean seul reste impassible; un voisin remarque son insensibilité et s'en étonne; Jean répond aussitôt : « Je ne suis pas de la paroisse. »

Digitized by Google

COMMENTAIRE. — Jean se figurait que tout ce qui se disait ailleurs que dans l'église de son village, ne pouvait pas le regarder. S'il était entré dans un théâtre, il aurait sans doute imité la discrétion de ce spectateur campagnard qui disait, en sortant de l'Opéra : « Il est venu des gens qui se sont mis à parler de leurs affaires; je ne les ai pas écoutés. »

***

ALLUSION LITTÉRAIRE. — « Ces spirituels mécontents jouaient avec l'opposition comme avec le feu. M. J. Janin n'en disconvient pas. Il se demande naïvement ce qu'il allait faire *dans cette galère politique*. Aussi, comme il se hâta d'en sortir, pour revenir et se fixer à cette littérature qu'il aimait! »

A. DE PONTMARTIN (*Causeries litt.*)

COMMENTAIRE. — Cette exclamation : *Que diable allait-il faire dans cette galère?* rappelle une des plus charmantes scènes des *Fourberies de Scapin*. Géronte est avare; il n'a rien de plus précieux au monde que son argent, et Scapin veut lui arracher cinq cents écus pour racheter son fils Léandre qui, à l'entendre, a été pris sur une galère turque. Le malheureux Géronte est au supplice; il ne peut comprendre qu'on aille se promener sur une galère; possédé de cette idée, il répète plusieurs fois de suite ces mots, dont l'effet comique va toujours en augmentant : *Mais que diable allait-il faire dans cette galère?* P. L.

EXERCICES ANALOGIQUES ET NOUVEAUX

SUR

LE PARTICIPE PASSÉ

PARTICIPE PASSÉ PRÉCÉDÉ DU PRONOM *EN*

RÈGLE. Le participe passé n'ayant d'autre complément que le pronom *en* reste invariable. Ex. : Tout le monde m'a offert des services, personne ne m'en a *rendu*. Mais on écrirait le participe variable dans cette phrase : Cet homme m'a obligé; les services que j'en ai *reçus* me pénètrent de reconnaissance. Ici le complément direct est *que*, exprimant les services.

AUTRE RÈGLE. Lorsque le pronom *en* est précédé d'un adverbe de quantité, le participe s'accorde, par syllepse, avec le nom que le pronom *en* représente. Ex. :

Combien en a-t-on *eus*, jusqu'au pied des autels,
Porter un cœur pétri de penchants criminels.

(Combien *d'hommes*.)

Mais le participe reste invariable, 1° lorsque la phrase est interrogative, ex. : Des livres, combien en avez-vous *lu*? (quel nombre); 2° lorsque l'adverbe de quantité est sous-entendu et peut être regardé comme complément direct du participe, ex. : Il a composé plus d'ouvrages que d'autres n'en ont *lu* (ils en ont lu moins, un moindre nombre); 3° lorsque l'adverbe de quantité est après le pronom *en* au lieu d'être avant, ex. : Elle en a beaucoup *lu*.

NOTA. Les grammairiens ne s'entendent guère sur l'accord du participe passé précédé du pronom *en*; nous suivons, dans nos exercices, les règles qui semblent le plus généralement adoptées en ce moment.

A DICTER OU A FAIRE COPIER

Le glaive a tué bien des hommes, la langue en a *tué* bien plus.
Des victoires, Saül en avait *remporté* comme David sur les Philistins.
Que j'ai envie de recevoir vos lettres! il y a déjà plus de huit jours que je n'en ai *reçu*.

Hélas! j'étais aveugle en mes vœux aujourd'hui;
J'en ai *fait* contre toi, quand j'en ai *fait* pour lui.

Il a élevé plus de monuments que d'autres n'en ont *détruit*.
Quant aux sottes gens, plus j'en ai connus, moins j'en ai *estimés*.
De tous les plaideurs qu'il a défendus, combien n'en a-t-il pas *ruinés!*
Combien Dieu en a-t-il *exaucés!*
Combien n'en a-t-on pas *vus* qui n'avaient aucun souvenir de ce qui s'était passé!
Les Romains ont toujours renoncé à leurs usages sitôt qu'ils en ont *trouvé* de meilleurs.

L'élève devra composer dix phrases analogues à celles ci-dessus, et les mettre en regard.

CORRIGÉ

Marie a écrit deux lettres, Louise en a *écrit* bien plus.
Des succès, Jules en avait *eu* autant qu'Émile, à la distribution.
Que j'ai envie de prendre de la tisane! il y a près de deux heures que je n'en ai *pris*.
Des calomnies, Jules en a *fait* contre toi comme il en a *fait* contre moi.
Vous avez plus de livres que je n'en ai *acheté*.
Quant aux gens d'esprit, plus j'en ai *rencontrés*, plus j'en ai *aimés*.
De tous les hommes que le père Ravignan a dirigés, combien n'en a-t-il pas *sauvés!*
Combien Dieu en a-t-il *punis!*
Combien n'en a-t-on pas *entendus* qui étaient loin d'être des orateurs!
Mes élèves ont renoncé à leurs méchants camarades sitôt qu'ils en ont *rencontré* de meilleurs.

Des pommes, combien en avez-vous *mangé*?

Composer six phrases analogues.

Des lettres, combien en avez-vous *écrit*?
Des devoirs, combien en avez-vous *fait*?
Des roses, combien en avez-vous *cueilli*?
Des fables, combien en avez-vous *appris*?
Des vers, combien en avez-vous *récité*?
Des livres, combien en avez-vous *acheté*?

Autant de batailles il a livrées, autant il en a *gagnées*.

Composer cinq phrases analogues:

Autant de cerises j'ai cueillies, autant j'en ai *mangées*.

Digitized by Google

Autant de fables j'ai apprises, autant j'en ai *récitées*.
Autant de services j'ai reçus, autant j'en ai *rendus*.
Autant de livres j'ai achetés, autant j'en ai *lus*.
Autant d'élèves j'ai eus, autant j'en ai *aimés*.

EXERCICE ORAL

Le maître lira seulement les phrases suivantes aux élèves, parce qu'elles ne contiennent aucune difficulté, malgré la présence du pronom en.

Marie a fait un mensonge; l'en avez vous *punie?*
J'ai écrit à Marie; voici la réponse que j'en ai *reçue*.
Parmi vos élèves, j'en ai *remarqué* qui étaient bien bavardes.
Nous n'irons pas dîner chez vos parents; nous les en avons *informés*.
Eugénie a été désobéissante, elle s'en est *repentie*.
De cette brioche, voici la part que j'en ai *eue*.
Avez-vous écrit à vos compagnes? J'en ai *reçu* des nouvelles: elles ont été très-sages, elles en ont été *récompensées*.
Nous avons écrit à nos parents ce matin; notre maître nous en a *blâmés*.
J'ai fait des menaces à vos frères, ils en ont *ri*.
Je vous transmets la mauvaise opinion que j'en avais *conçue*.
Mes maîtres ont été bien bons pour moi; je n'oublierai jamais les bienfaits que j'en ai *reçus*.
Ces dames se rendront à mon invitation; elles en sont très-*flattées*.
Nous nous en sommes *chargés*.
— Nous en avons assez *fait* — il en a trop *pris* — j'en ai *mangé* — ma mère en a tant *acheté* — j'en ai bien *écrit* — vous m'en avez *prêté* — votre sœur en a *reçu* plusieurs — Elise en a *cueilli*.

On écrit invariable : De cette liqueur, combien j'en ai *bu!* que j'en ai *pris!* Des fleurs, oh! combien j'en ai *cueilli!*

PARTICIPES *COUTÉ, VALU, PESÉ*

Coûté et *valu*, quoique participes des verbes neutres, varient lorsqu'ils sont employés activement, c'est-à-dire dans le sens figuré. Or, dans ce cas, *coûter* signifie causer, exiger, et *valoir* a le sens de procurer, rapporter. Ils sont invariables lorsqu'ils sont employés dans le sens propre

Peser est variable, employé dans le sens figuré; il est invariable quand il signifie avoir un certain poids.

A DICTER OU A FAIRE COPIER

Je ne regrette pas les sommes que votre éducation m'a *coûté*.
Je ne regrette pas les soins que votre éducation m'a *coûtés*.
Savez-vous quelle somme énorme cette manufacture a *coûté?*
C'est 25 fr. que ce chapeau a *valu*.
Les 40 kilogrammes que ce ballot a *pesé*, il les pèse encore.
Que d'éloges ne lui ont pas *valus* ses devoirs de style!
Que de peines ma paresse ne m'a-t-elle pas déjà *coûtées*.
Toutes vos considérations, je les ai mûrement *pesées*.

Composer des phrases analogues et les mettre en regard.

CORRIGÉ

Cette étoffe ne vaut rien; je regrette les 50 fr. qu'elle m'a *coûté*.
Ma fortune ne vaut pas toutes les tribulations qu'elle m'a *coûtées*.
Cette maison, c'est 10,000 fr. qu'elle m'a *coûté*.
Ce cheval ne vaut plus les 1,000 fr. qu'il a *valu*.
Votre père m'a dit que c'est 50 kilogrammes que cette caisse a *pesé*.
Si vous connaissiez tous les désagréments que sa mauvaise conduite lui a *valus!*
Vous avouerai-je toutes les peines que cette narration m'a *coûtées?*
Vos raisons, je les ai *pesées;* je les trouve bonnes.

On écrit invariable :

Ce travail m'a *coûté* des ennuis.
Ce travail m'a *valu* bien des félicitations.
Ces caisses ont *pesé* 8 kilogrammes.

CLARISSE JURANVILLE.

MÉTHODE LEXICOLOGIQUE

LES MONOGRAPHIES

DE L'HISTOIRE, DE LA GÉOGRAPHIE, DE LA MYTHOLOGIE de la Littérature et des Arts

SINGULARITÉS DE DIVERS PERSONNAGES HISTORIQUES

Nous donnons, par ordre alphabétique, les noms des personnages et les singularités par lesquelles ils se sont fait remarquer. Les élèves, sans rien changer à l'ordre des noms propres, rapprocheront de chacun d'eux la singularité qui s'y rapporte en fait.

Ampère.....	aimait les chiens avec fureur.
Auguste.....	avait des convulsions quand il entendait le bruit de l'eau sortant d'un robinet.
Bacon.....	avait peur d'une souris.
Bayle.....	avait près de lui un joueur de flûte pour régler les intonations de sa voix quand il était à la tribune.
Bourdaloue.....	avait un génie familier.
Brézé (le maréchal de)....	composait en se promenant et faisait toutes ses pièces de mémoire.
Brutus.....	composait ses tragédies ayant des corbeaux sur sa table.
Buffon.....	contrefit l'insensé.
Caraccioli.....	croyait à son étoile.

Digitized by Google

Casimir Delavigne.....	croyait sa vie liée à celle d'une poule noire.
Charles-Quint.....	croyait son sort attaché à la vie d'une poule appelée *Rome*.
Crébillon.....	croyait voir un précipice à son côté.
Cujas.....	dormait le jour et veillait la nuit.
Deffant (Mme du).....	était constamment entouré de chats.
Diogène.....	était entouré de perroquets.
Érasme.....	fixait les yeux, en parlant, sur un bouton d'habit d'un de ses auditeurs.
C. Gracchus.....	frémissait à l'odeur du cresson.
Haëndel.....	jouait un air de violon avant de monter en chaire.
Honorius.....	la vue d'un poisson lui donnait la fièvre.
Jacques Ier.....	mangeait des araignées.
Juste-Lipse.....	ne composait que dans l'ivresse.
Lalande.....	n'écrivait qu'au son de la musique.
Lamothe le Vayer.....	n'écrivait qu'en habit de cour et poudré.
Malebranche.....	ne pouvait dormir à Coppet qu'au bruit du vent dans les saules.
Médicis (Catherine de)....	ne pouvait réciter ses leçons qu'en tournant un de ses boutons entre ses doigts.
Méhul.....	ne pouvait souffrir la musique.
Mézeray.....	ne pouvait supporter l'odeur de la rose.
Milton.....	ne travaillait qu'à la chandelle, en plein jour.
Nabuchodonosor.....	passait son temps à démonter et à remonter des pendules.
Napoléon Ier.....	plaçait sur son piano une tête de mort.
Oreste.....	se croyait changé en bête.
Pascal.....	se croyait tourmenté des Furies.
Richelieu le cardinal de)..	s'était retiré sur une colonne.
Samuel Bernard.....	s'évanouissait à la vue d'un lapin.
Scaliger.....	s'évanouissait à la vue d'un lièvre.
Siméon Stylite.....	tombait en défaillance pendant une éclipse de lune.
Socrate.....	travaillait couché par terre.
Staël (Mme de).....	tremblait à la vue d'une épée.
Tycho-Brahé.....	vivait dans un tonneau.
Walter Scott (enfant)....	voyait un gigot sur son visage.

CORRIGÉ DU DEVOIR

Ampère.....	fixait les yeux, en parlant, sur un bouton d'habit d'un de ses auditeurs (1).
Auguste.....	était entouré de perroquets (2).
Bacon.....	tombait en défaillance pendant une éclipse de lune (3).
Bayle.....	avait des convulsions quand il entendait le bruit de l'eau sortant d'un robinet (4).
Bourdaloue.....	jouait un air de violon avant de monter en chaire (5).
Brézé (le maréchal de)....	s'évanouissait à la vue d'un lapin (6).
Brutus.....	contrefit l'insensé (7).
Buffon.....	n'écrivait qu'en habit de cour et poudré (8).
Caraccioli.....	avait peur d'une souris (9).
Casimir Delavigne.....	composait en se promenant, et faisait toutes ses pièces de mémoire. (10).
Charles-Quint.....	passait son temps à démonter et à remonter des pendules (11).
Crébillon.....	composait ses tragédies ayant des corbeaux sur sa table (12).
Cujas.....	travaillait couché par terre (13).
Deffant (Mme du).....	dormait le jour et veillait la nuit (14).
Diogène.....	vivait dans un tonneau (15).
Érasme.....	la vue d'un poisson lui donnait la fièvre (16).
C. Gracchus.....	avait près de lui un joueur de flûte pour régler les intonations de sa voix quand il était à la tribune (17).
Haëndel.....	ne composait que dans l'ivresse (18).
Honorius.....	croyait son sort attaché à la vie d'une poule appelée *Rome* (19).
Jacques Ier.....	tremblait à la vue d'une épée (20).
Juste-Lipse.....	aimait les chiens avec fureur (21).

Digitized by Google

Lalande.....	mangeait des araignées (22).
Lamothe le Vayer.....	ne pouvait souffrir la musique (23).
Malebranche.....	voyait un gigot sur son visage (24).
Médicis (Catherine de)....	ne pouvait supporter l'odeur de la rose (25).
Méhul.....	plaçait sur son piano une tête de mort (26).
Mézeray.....	ne travaillait qu'à la chandelle, en plein jour (27).
Milton.....	n'écrivait qu'au son de la musique (28).
Nabuchodonosor.....	se croyait changé en bête (29).
Napoléon Ier.....	croyait à son étoile (30).
Oreste.....	se croyait tourmenté des Furies (31).
Pascal.....	croyait voir un précipice à son côté (32).
Richelieu (le cardinal de).	était constamment entouré de chats (33).
Samuel Bernard.....	croyait sa vie liée à celle d'une poule noire (34).
Scaliger.....	frémissait à l'odeur du cresson (35).
Siméon Stylite.....	s'était retiré sur une colonne (36).
Socrate.....	avait un génie familier (37).
Staël (Mme de).....	ne pouvait dormir à Coppet qu'au bruit du vent dans les saules (38).
Tycho-Brahé.....	s'évanouissait à la vue d'un lièvre (39).
Walter Scott (enfant)....	ne pouvait réciter ses leçons qu'en tournant un de ses boutons entre ses doigts (40).

NOTES EXPLICATIVES

(1) Les distractions de M. Ampère sont devenues proverbiales; on en composerait sans peine un volume. Dans le cours des leçons publiques qu'il faisait au Collège de France, pour éviter toute distraction qui aurait pu lui faire perdre le fil de ses idées, il fixait continuellement la vue sur un point, et son choix s'était porté sur un bouton du gilet de l'un de ses auditeurs. Mais un jour, jour fatal, le thermomètre était descendu au dessous de zéro, le point de mire arriva au cours envelopé dans un ample paletot-sac. M. Ampère cherche en vain le bouton, et en près nce de cette *disambulation*, il fut tellement désarçonné, qu'il eut beaucoup de peine à rappeler l'ordre de ses idées et à terminer sa leçon.

Une autre fois, le garçon de salle de M. Ampère s'aperçut que le classique torchon dont tout professeur de mathématiques fait usage au tableau, disparaissait à la suite de chaque leçon de l'illustre savant. C'était M. Ampère qui le mettait gravement dans sa poche, après s'en être servi en guise de foulard. L'administration, dûment informée, fit remplacer le torchon par une éponge, et l'éponge disparaissant à son tour, on fut obligé de la fixer au tableau au moyen d'une chaîne de laiton.

Mais la plus comique des distractions de M. Ampère est peut-être celle-ci. Voulant un jour constater le temps que met un œuf à se durcir dans l'eau bouillante, il remplit d'eau une casserole, la mit sur le feu, puis, son œuf d'une main et sa montre de l'autre, il guette l'instant de l'ébullition. Au moment opportun, il jette dans la casserole... l'œuf qui devait servir à son expérience, et ne tarde pas à se livrer au cours de ses méditations, puis à s'isoler complètement par la pensée de tout ce qui l'environne. Il était depuis plus d'une heure agenouillé devant le feu, lorsqu'un de ses amis entrant, lui demanda ce qu'il faisait dans cette position : « Vous le voyez, je fais cuire un œuf, » répondit M. Ampère. — « Un œuf? mais vous le tenez à la main. » — « Ah! mon Dieu! s'écria M. Ampère, et ma montre?... » Hélas! elle était dans la casserole!

(2) Auguste aimait les perroquets avec passion; il en était sans cesse entouré. Un moyen infaillible d'obtenir sa faveur, était de lui faire présent de l'un de ces oiseaux, auquel on n'avait pas manqué d'apprendre quelque flatterie à l'adresse du maître du monde. Auguste récompensait ces attentions d'une manière proportionnée à la richesse des couleurs et surtout au *degré d'instruction* du courtisan emplumé. Un cordonnier se présenta un jour au palais impérial, portant sur l'épaule un magnifique perroquet, dont l'éducation avait été des plus soignées. Présenté à l'empereur dans un de ces moments de mauvaise humeur dont les demi-dieux ne sont pas plus exempts que les autres, il en fut fort mal accueilli, et déjà il regagnait la porte, lorsque son perroquet se mit à crier : *J'ai perdu mon temps et ma peine! j'ai perdu mon temps et ma peine! j'ai perdu mon temps et ma peine!* Auguste releva vivement la tête, étonné et charmé en même temps de l'à-propos de cette exclamation, rappela le cordonnier, et lui accorda, en échange de son oiseau, une récompense double de celle qu'il donnait habituellement. Or, ce cri que le perroquet venait de faire entendre si à propos, n'était que la répétition des paroles que le pauvre cordonnier avait l'habitude de prononcer en rentrant chez lui, lorsque le prix de sa marchandise ne lui avait point été payé; et l'heureuse inspiration de son perroquet lui fut plus utile que toutes les belles phrases qu'il lui avait apprises à la louange de l'empereur.

Cet amour pour des oiseaux n'était pas la seule originalité du caractère de ce prince. Auguste, au rapport de Suétone, avait une peur insensée du tonnerre et des éclairs, et il croyait se garantir du péril en portant toujours avec lui une peau de veau marin. Aux approches d'un orage, il allait se cacher dans un lieu souterrain et voûté. Cet effroi lui venait de ce qu'un jour, pendant une marche nocturne, dans son expédition contre les Cantabres, la foudre avait sillonné sa litière et tue l'esclave qui la précédait en flambeau à la main.

(3) Bacon (Roger), moine anglais, s'élève, par la seule force de son génie, bien au-dessus des connaissances de son siècle. On lui attribue d'admirables découvertes, entre autres le télescope et la poudre à canon. Cependant, il n'a pu s'affranchir de plusieurs des préjugés qui arrêtaient, de son temps, la marche de la raison; il croyait à la pierre philosophale et à l'astrologie judiciaire; et le point qui fait l'objet de cette note prouve que ce n'étaient pas là ses seules superstitions. Voltaire a dit de lui : C'était de l'or enrouillé dans toutes les ordures de son siècle.

(4) Bayle, célèbre philosophe sceptique, et l'un des hommes qui ont le plus honoré les lettres en France, né en 1647, mort en 1706, à Rotterdam, où il avait été obligé de se retirer à la suite des persécutions que lui avait suscitées la liberté de ses opinions. On le considère comme le précurseur de Voltaire. Son principal ouvrage est le *Dictionnaire historique*, où il a montré un esprit pétillant, judicieux, subtil et vigoureux. Bayle a répandu plus de lumières à lui seul que tous les érudits qui l'avaient précédé.

(5) Bourdaloue, né en 1632, mort en 1704, est considéré comme le successeur de Bossuet et le rival de Massillon dans la chaire évangélique; s'il n'a pas la sublimité du premier et l'heureuse abondance du second, il a peut-être plus de force, plus de logique, plus de virilité. Louis XIV l'écoutait avec plaisir, et disait de lui : « J'aime mieux les redites du P. Bourdaloue que les choses nouvelles d'un autre. » Aussi le qualifiait-on à la fois de prédicateur du roi et de roi des prédicateurs. Il avait une voix harmonieuse et sonore, et le sentiment de la musique agissait puissamment sur lui.

(6) On dit que le maréchal de Brezé, mort en 1650, s'évanouissait à la vue d'un lapin. Cette frayeur, si singulière chez un homme de guerre, grand chasseur, comme tous les gentilshommes de cette époque, s'explique beaucoup naturellement. S'il faut en croire les chroniqueurs de l'époque, le maréchal de Brézé aurait fait assassiner un de ses valets de chambre au moment où celui-ci était à l'affût du lapin. Le motif de cet assassinat aurait été le même que celui dont Uri fut la victime par ordre de David.

(7) Brutus, le fondateur de la République romaine, était fils de Marcus Junius et neveu de Tarquin le Superbe, qui fit assassiner

Digitized by Google

son père et ses frères, afin de s'emparer de leurs biens. Il n'épargna Brutus que parce que celui-ci contrefit l'insensé pour endormir la défiance du tyran, qui crut, dès lors, n'avoir rien à redouter d'un idiot; et le surnom de *Brutus* (brute) témoigna combien on était loin de croindre un homme qui était devenu le jouet de la cour romaine. Sous cette feinte stupidité, il cachait cependant le dessein profond d'affranchir Rome de la tyrannie; il voyait le peuple et le Sénat également mécontents, et il profita de cette disposition des esprits avec une rare habileté. Deux fils de Tarquin, envoyés à Delphes pour consulter l'oracle, l'emmenèrent avec eux pour s'en amuser, et Brutus offrit au dieu un bâton qui renfermait une baguette d'or, ingénieux emblème de son caractère et de sa conduite. Les jeunes princes ayant demandé à l'oracle lequel d'entre eux aurait un jour le pouvoir à Rome, et la Pythie ayant répondu: Celui qui, le premier, embrassera sa mère, ils s'épuisèrent en stratagèmes, à leur retour en Italie, pour se devancer mutuellement. Brutus, mieux avisé, se laissa tomber, et comme la terre est appelée la mère commune de tous les hommes, il passa pour avoir rempli la condition imposée par l'oracle. Bientôt le meurtre de Lucrèce lui fournit l'occasion de mettre ses desseins à découvert. C'est lui qui commença la révolution et qui l'acheva. C'est lui qui, tirant du sein de la victime le poignard fumant, s'écria: « Je jure, par ce sang, de poursuivre par le fer et par la flamme Tarquin et ses fils. » Puis il fit prêter le même serment à tous les assistants, leur traça les mesures à prendre pour une prompte vengeance, ordonna de fermer les portes de Rome (toute la famille royale était alors à la campagne ou sous les armes d'Ardée), convoqua le peuple, et là, en présence du cadavre de Lucrèce, que ses amis avaient solennellement porté à travers la ville, il fit derriere que Tarquin et les siens seraient à jamais exilés de Rome. Telle fut l'origine de la République.

(8) Buffon a dit: Le style, c'est l'homme, et res mots ne peuvent s'appliquer à aucun écrivain mieux qu'à lui-même. Toujours riche, fécond, noble, élevé comme Bossuet, aucun naturaliste ne l'a surpassé ni même égalé par la pompe des expressions, l'harmonie et la rondeur des périodes, la grandeur et la magnificence des tableaux. Par une coïncidence qui justifie l'aphorisme qu'il a formulé dans son célèbre discours sur le style, Buffon avait la figure mâle et distinguée, portant l'empreinte extérieure de sa haute intelligence; sa taille était imposante; toute sa personne, en un mot, respirait quelque chose de la noblesse que l'on remarque dans ses écrits. On dit qu'il ne travaillait qu'après s'être bien vêtu et paré, les poignets garnis de manchettes de dîne dentelle, comme pour se présenter en cérémonie à la postérité; la richesse de ses habits le tenait dans une sorte de contention d'esprit qui imprimait plus d'éclat à son style et peut-être plus de pompe à ses périodes. Cette influence singulière du costume sur nos impressions s'est rencontrée, dit-on, aussi dans Rubens, ce grand coloriste, qui se vêtait richement pour peindre avec une fraîcheur plus éclatante ses plus beaux tableaux.

(9) Caracciolo, gentilhomme napolitain, de la branche cadette d'une maison qui a fourni un grand nombre de personnages distingués, fut le favori de la fameuse Jeanne II, reine de Naples. Une des plus singulières particularités de son caractère était une peur ridicule des souris. « Un jour, dit Brantôme, qu'il jouait aux échecs en la garde-robe de la reine, elle-même fit mettre une souris devant lui; et lui, de peur, courant deçà et delà, et heurtant et puis l'un et puis l'autre, s'enfuit à la porte de la chambre de la reine... »

(10) Casimir Delavigne, l'auteur des *Messéniennes* et de tant de chefs-d'œuvre qui sont l'honneur de la scène française, avait une mémoire prodigieuse. Lorsqu'il se présenta devant le comité de lecture du Théâtre-Français pour lire sa première tragédie (*les Vêpres siciliennes*), on lui demanda où était son manuscrit: Là, répondit-il en se touchant le front du doigt; et il récita sa pièce sans omettre un seul vers. Il avait l'habitude de travailler en se promenant, et il ne confiait un ouvrage au papier que lorsqu'il était entièrement achevé dans son esprit. Cette circonstance, heureuse pour le poète, a été un malheur pour la postérité; car, en mourant, Casimir Delavigne a emporté dans la tombe un chef-d'œuvre sur le point d'éclore.

(11) A l'âge de cinquante-cinq ans, Charles-Quint, en proie à des infirmités précoces, dégoût des grandeurs, voyant l'horizon s'assombrir de toutes parts autour de lui, exécuta un dessein qu'il méditait depuis longtemps. Visitant un jour la vallée de Saint-Just, il s'était écrié, au milieu de ses courtisans: « Voilà une belle retraite pour un autre Diocletien. » Après avoir, dans une assemblée solennelle convoquée à Bruxelles, résigné ses vastes Etats d'Espagne et des Pays-Bas entre les mains de son fils, Philippe II, il se retira dans le monastère de Saint-Just. « Ce fut là, dit Robertson, qu'il ensevelit dans la solitude et le silence sa grandeur, son ambition et tous ses vastes projets qui, pendant la moitié d'un siècle, avaient rempli l'Europe d'agitation et d'alarmes. » On dit que, dans sa modeste retraite, son occupation favorite consistait à faire marcher ensemble une centaine de pendules, et, voyant qu'il n'y pouvait parvenir, il s'écria: « Insensé que je suis d'avoir prétendu forcer les hommes à penser de la même manière, moi qui ne peux pas même gouverner des machines! »

(12) Le genre de Crébillon, celui qu'il a créé, est le sombre, le terrible. Dans la tragédie d'*Atrée*, le sujet est même d'une atrocité révoltante, et il a fallu tout le génie de son auteur pour le rendre supportable à des spectateurs français. On demandait un jour à Crébillon pourquoi il se plaisait mieux à faire dominer l'horreur dans ses situations théâtrales: « Que voulez-vous? répondit-il; je n'avais point à choisir. Corneille avait pris le ciel, Racine la terre; il ne me restait plus que l'enfer; je m'y suis jeté à corps perdu. » On dit qu'il avait toujours des corbeaux sur son bureau de travail; la physionomie sombre de ces oiseaux allumait en lui l'inspiration, et donnait à ses idées la couleur tragique dont elles devaient être revêtues.

(13) Cujas, célèbre jurisconsulte, né à Toulouse, en 1520, mort en 1590. Fils d'un foulon, il apprit le grec et le latin sans maître. Il ne dictait pas ses leçons, il les improvisait avec une extrême clarté. Ses élèves écrivaient ce qu'ils pouvaient et, ensuite, se communiquaient leurs cahiers. La moindre interruption lui était intolérable; il exigeait de ses nombreux auditeurs le silence le plus absolu. Au moindre bruit, il descendait brusquement de sa chaire et rentrait chez lui. Sa façon de travailler était singulière: sa domestique avait ordre d'étaler ses livres sur le parquet de son cabinet, et ceux qui entraient chez lui trouvaient le savant jurisconsulte couché sur d'énormes in-folios, et allant dans cette posture de l'un à l'autre.

(14) Dr Deffant (Mme), une des femmes les plus spirituelles du dix-huitième siècle, fut frappée d'une cécité complète à l'âge de cinquante-quatre ans. Cette infirmité qui la plongeait, comme elle l'a dit elle-même, dans un *cachot éternel*, lui fit contracter la singulière habitude d'ouvrir son salon pendant la nuit, et de rester coucher la plus grande partie du jour.

(15) Diogène. V. l'Histoire ancienne.

(16) Erasme, philosophe et savant, né à Rotterdam, en 1467 mort en 1536, se trouva mêlé presque toute sa vie aux querelles religieuses, et disputa contre Luther et Scaliger. Un de ses ouvrages les plus connus est son *Eloge de la Folie*, satire piquante et spirituelle de tous les états de la vie.

(17) C. Gracchus, nommé tribun, ne songea qu'à poursuivre les projets de son frère Tibérius et à venger sa mort. Il était encore plus véhément et plus passionné, et le peuple l'accueillit avec les mêmes applaudissements. Sa pantomime était vive et animée; en portant, il parcourait à grands pas la tribune aux harangues. Sa voix puissante empliait tout le Forum, et il était obligé d'avoir derrière lui un esclave, qui en modérait les éclats trop bruyants, au moyen d'une flûte dont il tirait un accord lent et grave. « Mais c'est une erreur de croire, dit Aulu-Gelle, qu'un musicien, jouant de la flûte, excitait et modérait tour à tour les mouvements et l'action de l'orateur. Quelle absurdité, d'avancer que la flûte pouvait marquer à C. Gracchus, haranguant en public, la mesure, le rhythme et les différentes cadences, comme elle règle le pas d'un histrion dansant sur le théâtre! » Cependant, selon le témoignage de Cicéron, il employait ce jouer de flûte pour un double usage, et, d'après ses accords on plus vifs ou plus graves, il ranimait le cours trop lent de sa parole, ou bien en modérait l'impétuosité trop fougueuse.

(18) Haendel, compositeur célèbre, né à Magdebourg, en 1684, mort en 1759, passa la plus grande partie de sa vie en Angleterre. Son humeur était bizarre, caustique; il s'emportait à tout propos, et voulait qu'on écoutât sa musique dans le plus profond recueillement. Il avait la taille robuste et la figure imposante. Il aimait la bonne chère, et jamais il ne composait mieux que lorsqu'il était animé par le vin. Devenu aveugle à soixante-douze ans, il composait encore et dictait ses inspirations à Smith, son élève.

(19) Honorius, premier empereur d'Occident. Ces indignes fils de Théodose le Grand, vivait retiré à Ravenne, après avoir fait assassiner Stilicon, le seul homme capable de retarder la chute de l'empire romain. Dans cette nouvelle capitale, il se livrait à des occupations en rapport avec son lâche caractère. I avait surtout conçu une tendresse profonde pour une poule, à laquelle il avait donné le nom de *Rome*. Lorsque Alaric, qui ne trouvait plus d'obstacle dans le génie de Stilicon, se fut emparé, en 410, de la ville des Césars, un esclave vint annoncer à Honorius que Rome était perdue. « Comment! s'écria l'empereur consterné,

Digitized by Google

comment! Rome est perdue! mais il n'y a qu'un moment qu'elle a mangé dans ma main. » Mais lorsqu'il sut qu'il s'agissait, non de son oiseau chéri, mais de la capitale de son empire, il parut éprouver un grand soulagement, « tant, ajoute Procope, à qui nous devons cette anecdote, tant ce prince était stupide et abruti. »

(20) Jacques Ier, Marie-Stuart, sa mère, était enceinte de six mois, lorsque le musicien David Rizzio, son favori, fut assassiné sous ses yeux par ordre de Darnley, son époux. On a prétendu que, par suite de la violente impression éprouvée par sa mère, jamais ce prince n'avait pu supporter, sans un tremblement visible, l'aspect d'une épée nue.

(21) Juste-Lipse, un des plus savants philosophes de son siècle, né en 1547, près de Bruxelles, mort en 1606, aimait les chiens avec passion. Il en avait un, appelé *Sapbir*, auquel il avait fait surmonter la répugnance que ces animaux ont en général pour le vin. Aussi, dit-il quelque part : « Ce qui rapproche Saphir de l'homme, c'est qu'il aime le vin et qu'il est sujet à la goutte. »

(22) Lalande, astronome distingué, né en 1732, mort en 1807, fit toute sa vie profession d'athéisme, bien qu'il eût été élevé par des parents pieux et dirigé par les jésuites dans ses premières études. Il manifesta de bonne heure cet amour de la célébrité qui fut de tout temps sa passion dominante, et qu'il a cherché à satisfaire par les moyens les plus singuliers, comme si son génie n'y avait pas suffi. Ainsi, il affectait de manger des araignées et des chenilles, disant qu'il leur trouvait un goût de noisette. Il ne portait toujours sur lui une provision dans une riche bonbonnière. Ce fait paraîtra sans doute incroyable, mais on en peut voir la preuve et les détails dans l'*Aranéologie*, de M. Quatrefoges-Dionjonval. Il s'en vantait même comme d'un trait philosophique.

(23) La Mothe le Vayer, né en 1588, mort en 1672, fut précepteur de Louis XIV. Il abandonna la magistrature pour se consacrer exclusivement à la culture des lettres. Il se livra surtout à l'étude de la philosophie et de l'histoire, genre dans lequel ses travaux lui valurent, de son vivant, le surnom de *Plutarque français*. On trouve beaucoup de scepticisme dans ses écrits, quelquefois même une grande licence d'expressions, bien qu'il fût dans ses mœurs d'une sévérité exemplaire. Une des plus singulières particularités de son caractère, était de ne pouvoir supporter la musique. Comme on lui demandait un jour l'effet qu'elle produisait à ses oreilles : « Le même, répondit-il, qu'un sac de gros clous que l'on agiterait vivement. »

(24) Malebranche, un des plus célèbres philosophes et peut-être le plus grand métaphysicien de la France, né en 1638, mort en 1715, entra à vingt-deux ans dans la congrégation de l'Oratoire. Pour la particularité qui fait l'objet de la présente note, voir le tome II de *l'Ecole Normale*, page 280.

(25) Catherine de Médicis, bien qu'ayant un esprit fortement trempé, ne put échapper aux préjugés de son siècle : elle croyait aux sorts, aux talismans, à la magie et à l'astrologie judiciaire. Elle n'aurait rien entrepris sans consulter les astrologues; elle s'occupait beaucoup elle-même de sciences occultes, et sa colonne qu'elle avait fait élever à l'hôtel de Soissons pour y étudier les astres, existe encore aujourd'hui, adossée à la Halle au Blé. Elle avait un goût prononcé pour toutes les fleurs, mais l'odeur de la rose lui était insupportable.

(26) Méhul, l'un des plus grands musiciens qu'ait produits la France, naquit à Givet en 1763. Il a composé plus de quarante opéras, dont les principaux sont *Joseph*, *la Caverne*, *la Journée aux Aventures*, etc., et la musique de l'hymne républicain si connu sous le nom de *Chant du départ*. Toujours inquiet sur sa renommée, sur ses succès, sur le sort de ses ouvrages dans la postérité, il se croyait environné d'ennemis conjurés contre son repos, et maudissait le jour où il était entré dans la carrière dramatique. Il était miné de consomption; de là un caractère sombre, morose, qu'explique la singulière particularité qui fait l'objet de cette note.

(27) Mezeray, un de nos plus célèbres historiens, né en 1610, mort en 1683, fut secrétaire perpétuel de l'Académie française, et compromit souvent cette dignité par ses manières originales et ses habitudes populaires. Une de ses singularités était d'éclairer son cabinet de travail avec des flambeaux, le jour comme la nuit, l'été comme l'hiver; quand un ami allait lui rendre visite, il ne manquait jamais de le reconduire jusqu'à la porte de la rue, la lumière à la main.

(28) Milton. On sait qu'il devint aveugle au milieu de ses travaux littéraires; c'est plongé dans cette profonde nuit qu'il composa sa grande épopée du *Paradis Perdu*. Une de ses filles lui lisait Homère et les Ecritures; une autre se mettait au piano, et le poète aveugle dictait les sublimes inspirations qu'il puisait dans ces harmonies.

(29) Nabuchodonosor, arrivé au faîte de la puissance et dans l'enivrement de son orgueil, crut pouvoir exiger du peuple qu'il avait soumis le culte et les hommages qui ne sont dus qu'à Dieu. Il fit foudre sa statue en or, en commandant à ses sujets de l'adorer. Dieu, pour le punir, le frappa d'une maladie singulière : il tomba dans un état complet de démence, et se persuada qu'il était transformé en bœuf. Dans cet état, il abandonnait son palais pour aller paître l'herbe des champs. Daniel, dans son livre, parle d'une métamorphose réelle.

(30) Napoléon Ier. Les intelligences les plus élevées ne sont pas toujours exemptes de faiblesses superstitieuses, qui ne devraient être que l'apanage des âmes vulgaires. Tels ont été Socrate, Auguste, Malebranche, Pascal et le plus grand général des temps modernes. Si l'on en croit la légende de la Corse, le merveilleux date de la naissance de Napoléon Ier; en Egypte, une sibylle lui aurait prédit ses futures destinées, et, plus tard, le héros ne dédaigna pas de consulter la célèbre Mlle Lenormand; mais ce qui paraît plus constant, c'est que Napoléon *croyait* lui-même à *son étoile* : « Le boulet qui me tuera n'est pas encore fondu », répondit-il un jour de bataille à ses officiers qui le suppliaient de ne pas s'exposer aux coups de la mitraille.

(31) Oreste, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, ne craignit pas de venger la mort de son père par celle de Clytemnestre et d'Egisthe, son complice, qui avaient fait périr Agamemnon. Poursuivi sans doute par le remords d'avoir immolé sa mère, il se crut devoué aux Furies vengeresses du parricide, et pendant longtemps il voulut lui-même mettre fin à ses jours. Plus tard, il régna tranquillement sur le trône ensanglanté de sa fatale famille. Le théâtre antique et la scène moderne se sont successivement exercés sur ce dramatique sujet : Euripide et Sophocle, Voltaire et Crébillon, etc., l'ont entouré de tout l'éclat de la poésie.

(32) Pascal, l'immortel auteur des *Provinciales*, l'un des plus illustres écrivains que la France ait produits et géomètre du premier ordre, né à Clermont en 1623, mort en 1662, âgé seulement de trente-neuf ans. Un malheureux accident, qui lui arriva en 1654, produisit une funeste impression sur son esprit déjà méfiancieux, sans altérer néanmoins sa puissante intelligence. Il faisait une promenade en voiture, non loin des bords de la Seine, lorsque tout à coup les chevaux prirent le mors aux dents. Ils se précipitèrent dans le fleuve et se noyèrent; mais heureusement la secousse produite par le choc fit rompre les traits, et la voiture resta sur le bord. Toutefois, la commotion subite et violente que reçut Pascal, faillit lui faire perdre la vie et ébranla fortement son imagination. Depuis, il fut tourmenté par une vision étrange : il croyait toujours apercevoir à son côté un abîme qui menaçait de l'engloutir; et quoiqu'il eût soin de placer près de lui une chaise, afin de convaincre sa raison qu'elle était dupe d'une illusion, il ne parvint jamais à se guérir de sa monomanie.

(33) Le cardinal de Richelieu avait habituellement auprès de lui, ou dans cette terrible *robe rouge dont il courait seul*, quelques chats dont la gentillesse servait à le distraire de ses graves méditations. De temps en temps, il prenait plaisir à leur pincer les oreilles pour les exciter, les corrigeant doucement s'ils oubliaient de faire patte de velours dans leurs ébats. Le lion, dont la griffe puissante étreignait la noblesse et la royauté elle-même, souriait sans doute en voyant s'allonger la griffe de ces faibles animaux.

(34) Samuel Bernard, célèbre financier, mort en 1739, amassa dit-on une fortune de plus de 33 millions. Au milieu de toutes les jouissances du luxe, de ses rêves d'ambition et de fortune, il n'en savourait qu'imparfaitement les plaisirs, il était superstitieux et croyait son existence attachée à celle d'une poule noire, dont il faisait prendre et prenait lui même le plus grand soin. C'était pour lui le tison de Méleagre. Il survécut en effet peu de temps à sa poule noire. Nous devons dire toutefois, pour rassurer les esprits enclins à la superstition, que Samuel Bernard avait alors quatre-vingt-huit ans.

(35) Scaliger, l'un des plus savants philologues dont s'honore la France, né à Agen en 1540, mort en 1609, connaissait le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe, le syriaque, le persan et la plupart des langues de l'Europe. Sa mémoire était prodigieuse et sa pénétration remarquable. En 1593, cédant aux instances des Etats de Hollande, il se rendit à Leyde pour y occuper la chaire devenue vacante par la retraite de Juste-Lipse. Il s'est surtout appliqué à l'étude de la chronologie, où nul n'avait porté avant lui le flambeau de la critique.

(36) Siméon Stylite, anachorète de Syrie, qui vivait vers l'an 390, habitant le sommet d'une montagne, où l'éclat de sa pénitence attira une foule de personnes qui venaient lui demander des avis et la guérison de leurs maladies. Pour se soustraire à ces importunités, il imagina de se retirer sur une colonne (en

Digitized by Google

grec *stylos*, d'où son nom de *stylite*), haute de quarante coudées et dont le sommet était environné d'une balustrade. Il trouva bientôt des imitateurs, que l'on nomma également *stylites*.

(37) SOCRATE se plaisait à dire qu'il avait un *démon* ou génie familier, qui lui imposait toutes ses résolutions. Parmi les historiens les uns ont prétendu que cet invisible gardien de Socrate était un esprit, un agent surhumain, ou peut-être seulement un artifice au moyen duquel il espérait réaliser une grande réforme politique; d'autres ont entendu par ce mot un sens moral, délicat et vigilant, à un tact naturel, exquis et rapide dans ses aperçus, cultivé par une longue expérience. Mais il est évident que Socrate l'a pris lui-même pour un guide réel, distinct de son sens intime et organe d'une divinité tutélaire. Ses expressions, quand il en parlait, sa véracité sans tache, le prix qu'il a payé cette croyance, puisqu'elle fut un des principaux chefs d'accusation qui motivèrent sa condamnation à mort, la persuasion de ses disciples, ne permettent aucun doute à cet égard.

(38) Mme DE STAEL, fille de Necker, ministre de Louis XVI, née en 1766, morte en 1817, se signala sous l'Empire par l'indépendance de ses opinions, et ne craignit pas de poursuivre de ses sarcasmes le maître de l'Europe. Elle reçut un ordre d'exil en 1803 et se retira à Coppet, en Suisse. C'est là qu'elle écrivit son célèbre roman de *Corinne*.

(39) TYCHO-BRAHÉ, célèbre astronome danois, né en 1546, mort en 1601. On lui doit de remarquables découvertes, entre autres la théorie des comètes. On sait que, pour faire concorder les phénomènes célestes avec la Bible, il avait adopté un système intermédiaire, supposant la terre immobile au centre de l'univers, et faisant tourner autour d'elle le soleil et la lune, tandis que les planètes tournaient autour du soleil. Ce système a surtout le tort d'être venu après celui de Copernic. Tycho-Brahé fut le maître de l'illustre Kepler.

(40) WALTER SCOTT, le plus grand romancier des temps modernes, né à Edimbourg en 1771, mort en 1832, se fit remarquer de bonne heure par la facilité de sa mémoire. Au collége, la note *très-bien* suivait invariablement, sur le cahier du professeur, la récitation de chaque leçon; mais il fallait pour cela que le jeune Walter Scott tournât entre ses doigts un des boutons de son gilet, qui lui servait ainsi de boussole. Un jour il se leve pour réciter une leçon, et en voyant se dresser sa tête blonde, le professeur a déjà marqué la note habituelle, tant il est sûr du résultat. Mais voilà qu'au lieu de débuter avec son aplomb ordinaire, l'écolier rougit, se trouble, balbutie, tandis que sa main erre convulsivement sur son gilet. Vaine recherche! La boutonnière était vide, l'aiguille n'indiquait plus le pôle, et le professeur, fort étonné d'un silence auquel il ne comprenait rien, se crut obligé de noter comme un vulgaire paresseux son élève favori, qui n'avait pas pu réciter le premier mot de la leçon.

P. LAROUSSE.

COURS DE PHILOSOPHIE ÉLÉMENTAIRE

PSYCHOLOGIE

SENSIBILITÉ — DES SENS, DES SENSATIONS DES SENTIMENTS

Sensibilité. — Des sens. La sensibilité est l'aptitude que nous avons à être impressionnés par les phénomènes internes ou externes.

Il y a deux sortes de sensibilité, la sensibilité physique et la sensibilité morale.

1° La sensibilité physique consiste à être impressionné par les phénomènes matériels. Les phénomènes de la sensibilité physique sont les sensations, qui sont agréables, désagréables ou indifférentes, et dont les cinq sens, le tact, la vue, l'ouïe, l'odorat et le goût, sont les organes. (Voir n° 4, *Perception extérieure*.)

2° La sensibilité morale est l'aptitude que nous avons à être impressionnés par les actions ou les intentions connues ou supposées de nos semblables.

Les phénomènes de la sensibilité morale sont les sentiments.

Bossuet distingue onze sortes de sentiments, dont six ne demandent que la présence ou l'absence de l'objet aimé ou haï, et cinq demandent qu'une difficulté s'ajoute à cette présence ou à cette absence.

Les six premiers sont : la joie, la tristesse, l'amour, la haine, le désir, l'aversion.

Les cinq autres sont : l'espérance, le désespoir, le courage, la crainte, la colère.

La condition de toute passion c'est l'amour ou la haine.

On peut encore classer les passions d'après les objets aimés ou haïs : 1° affection de famille; 2° amitié; 3° reconnaissance; 4° pitié; 5° patriotisme; 6° philanthropie; 7° amour de Dieu.

Il ne faut pas confondre la connaissance sensible, c'est-à-dire les notions qui nous viennent des objets par l'intermédiaire des sens, avec les émotions ou phénomènes de l'âme qui accompagnent ces notions. La connaissance sensible se rapporte à la perception extérieure, et les émotions de l'âme à la sensibilité.

Sensations et sentiments. On appelle sensations les affections agréables ou désagréables qui se localisent dans les organes des sens à l'occasion des causes extérieures.

L'action des causes extérieures sur les organes de la perception interne fait éprouver à l'âme une impression agréable ou désagréable, selon la nature ou le degré d'énergie de ces causes extérieures. Ce fait psychologique est accompagné d'un jugement involontaire par lequel nous rapportons l'impression reçue à la partie de l'organe affectée.

Dans le plaisir, la sensibilité se dilate et aspire à s'assimiler la cause de la sensation; dans la douleur, elle se resserre et fait effort pour repousser la cause de la sensation. Le plaisir manifeste la sympathie, source commune de toutes les affections : la douleur manifeste l'antipathie, principe de toutes les répugnances.

On appelle sentiments les émotions qui atteignent l'âme sans passer par le corps.

Ce n'est pas seulement l'action des causes physiques qui sollicite la sensibilité; nous éprouvons aussi des plaisirs et des peines à l'occasion des perceptions de l'esprit et des actes de l'intelligence. Ces plaisirs et ces peines se distinguent des plaisirs et des peines du corps, parce qu'ils ne se localisent point dans l'organisme, ou plutôt parce que nous n'avons point le sentiment de l'organe affecté, car ces sentiments sont accompagnés d'un mouvement, insensible pour nous, de dilatation ou de concentration dans les régions du cerveau, du cœur, du foie ou de la rate. L'ensemble de ces phénomènes prend le nom de sensibilité morale ou intellectuelle, comprenant les plaisirs et les peines du cœur et de l'esprit. Ces sentiments impliquent l'exercice de la perception externe et de la raison; ce sont les sentiments de filialité, de paternité, de sociabilité, de propriété, de force, de faiblesse, de liberté, de contrainte, du beau, du juste, du laid, de l'injuste, du remords et de la satisfaction morale, etc., en un mot, toutes les sources des passions humaines.

La sensibilité, réduite aux phénomènes compris sous le nom de plaisirs et peines du corps, de l'esprit

Digitized by Google

et du cœur, se distingue nettement des faits de l'intelligence et de la volonté! Autre chose est sentir, autre chose connaître et vouloir. Ces faits se confondent dans l'unité du moi; mais l'abstraction les isole, la conscience les observe et la science les classe séparément. En outre, la sensibilité, l'intelligence et l'activité exercent entre elles une action réciproque. Les passions, involontaires à leur début, rencontrent dans leur développement la volonté, qui peut en comprimer ou en favoriser l'essor; tous ses efforts doivent donc tendre à les développer ou à les maîtriser, selon qu'elles sont bonnes ou mauvaises, à les diriger vers le bien, et non à les anéantir comme le faisaient les stoïciens. Il faut faire de la sensibilité l'auxiliaire et non l'ennemie de la raison.

Le plaisir et la peine se tiennent tellement ensemble, malgré leur différence, qu'il semble que la Divinité, ayant voulu réconcilier ces deux ennemis sans y parvenir, les ait attachés par leurs extrémités, de sorte que, si l'un arrive, l'autre le suive aussitôt.

De la variété de nos instincts relatifs au corps ou à l'âme résulte la variété des sensations et des sentiments. Ceux de l'âme sont les plus nombreux et les plus variés.

La sensation, vu sa simplicité, échappe presque à l'analyse; la passion, phénomène complexe, dont la sensation forme le principal élément, mais phénomène dans lequel la sensation se complique de faits procédant des autres facultés de l'âme, s'analyse assez facilement, malgré ses mouvements imprévus.

LE MANSOIS-DUPREY.

TABLETTES SÉCULAIRES

DE

CHRONOLOGIE UNIVERSELLE

IXe SIÈCLE après J.-C.

801. Ambassade d'Haroun-al-Rasehid à Charlemagne.

802. Irène, impératrice d'Orient, veuve de Léon IV, est renversée du trône par Nicéphore.

805. Fondation du royaume de Fez par l'Alide Edris.

814. Mort de Charlemagne à Aix-la-Chapelle, sa capitale; son fils, Louis le Débonnaire, lui succède comme empereur; Bernard, son petit-fils, est reconnu roi d'Italie.

817. Louis le Débonnaire associe son fils aîné, Lothaire, à l'empire. **Révolte de Bernard, roi d'Italie**, qui prétend avoir des droits à la couronne impériale.

818. Supplice et mort de Bernard.

819. Louis le Débonnaire, veuf d'Hermengarde, épouse Judith de Bavière.

822. Avènement d'Abdérame II, le Victorieux, en Espagne.

Louis le Débonnaire se soumet à une pénitence publique à Attigny, pour avoir causé la mort de son neveu Bernard.

823. Naissance de Charles le Chauve.

826. Anschaire, moine de Corbie, porte la foi chez les Danois idolâtres.

827. *Egbert* met fin à l'heptarchie en réunissant sous sa domination les divers États dont elle était formée; il *fonde* ainsi *le royaume d'Angleterre.*

829. Louis le Débonnaire démembre les États de ses fils pour en former un à Charles le Chauve.

830. Les fils de Louis de Débonnaire se révoltent contre lui, s'emparent de sa personne et le font enfermer dans un monastère. Mais il est réhabilité dans l'assemblée de Nimègue et rétabli sur le trône.

833. Nouvelle révolte des fils de Louis le Débonnaire. Le malheureux roi tombe entre leurs mains et est honteusement dégradé à Compiègne.

834. Les évêques et les grands, réunis à Saint-Denis, remettent Louis le Débonnaire en possession du pouvoir impérial.

838. Les Northmans, sous la conduite d'Hasting, remontent la Loire jusqu'à Orléans, qu'ils livrent au pillage.

839. Louis le Débonnaire, après la mort de son fils Pépin d'Aquitaine, partage de nouveau ses États entre Charles et Lothaire seulement. Révolte de Louis le Germanique.

840. Mort de Louis le Débonnaire en allant combattre son fils révolté.

841. Bataille de Fontanet, ou Fontenay, en Bourgogne, près d'Auxerre, gagnée par Charles et Louis le Germanique sur Lothaire et Pépin, son neveu.

Les Northmans remontent la Seine et pillent Rouen.

842. Commencement de la dynastie des Piast en Pologne.

843. Traité de Verdun; partage définitif de l'empire Carlovingien.

845. Les Northmans remontent de nouveau la Seine et pillent l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, près Paris.

846. Ils s'établissent dans l'île de Noirmoutier.

847. Édit de Mersen : il consacre la féodalité.

852. Charles le Chauve dépossède Pépin II et l'enferme dans un cloître, d'où il parviendra à sortir, mais pour peu de temps.

Mort d'Abdérame II; il avait encouragé l'agriculture, l'industrie, les sciences et les arts.

857. Troubles religieux causés par Photius, patriarche de Constantinople.

Les Northmans brûlent l'église Sainte-Geneviève de Paris.

860. Ils pénètrent dans la Méditerranée et en pillent les côtes.

862. Le Northman *Rurik* s'établit à Novogorod et *jette les fondements de la monarchie russe.*

865. Deux frères de Rurik vont s'établir à Kiew.

866. Bataille de Brisserte (près du Mans) contre les Northmans de la Loire; mort de Robert le Fort, duc de l'Ile-de-France; Eudes, son fils, lui succède.

871 Avènement d'Alfred le Grand, roi d'Angleterre.

877. Capitulation de Kiersy-sur-Oise : triomphe de la féodalité.

878. Mort de Charles le Chauve; son fils, Louis le Bègue, lui succède.

Les Northmans ravagent les côtes de l'Italie.

879. Mort de Louis le Bègue; ses fils, Louis III et Carloman, lui succèdent.

Fondation du royaume d'Arles ou de Provence, par Boson.

884. Charles le Gros, fils de Louis le Germanique, est appelé au trône de France.

885. Siége de Paris par les Northmans; Eudes s'y couvre de gloire; Charles le Gros, de honte.

887. Diète de Tribur; Charles le Gros y est déposé. Eudes le remplace sur le trône de France.

Digitized by Google

893. Rivalité d'Eudes et de Charles le Simple, frère de Louis III et de Carloman, qu'une partie des grands a proclamé roi.
895. Les Hongrois ou Madgyars, sous la conduite d'Arpad, s'établissent dans le pays qui a fini par prendre leur nom.
898. Mort d'Eudes; Charles le Simple se trouve seul roi.
900. Hérald fonde le royaume de Norvége.

THÉO LEPETIT.

HISTOIRE
DE
LA LITTÉRATURE EN FRANCE

CHAPITRE XX

Seizième siècle — Renaissance

— SUITE —

Roman. — Nous n'aurions donné qu'une idée incomplète de la littérature au seizième siècle, si nous ne parlions des romans, qui en sont une branche importante, et surtout si nous n'insistions pas un peu sur le plus grand des romanciers du temps, le bouffon et sublime Rabelais.

Mais il faut auparavant que nous disions encore quelques mots du *conte* et du *roman de chevalerie*, bien qu'à cette époque ces deux genres ne fussent déjà plus guère en faveur. Sans doute, on lisait encore les contes, on traduisait toujours les romans de chevalerie, mais on n'en composait plus de nouveaux, ou du moins ces prétendues nouveautés n'étaient que de plates copies.

C'est à la sœur de François Ier, à *Marguerite de Valois* que le conte doit son dernier éclat au seizième siècle; poëte médiocre, elle excelle dans l'art d'écrire le français de la société polie, et, sous ce rapport, elle n'a rien à apprendre de personne. C'est là pour elle un titre charmant et durable, c'est une qualité que l'on retrouve surtout dans son *Heptaméron*, ou *Histoire des amants fortunés*.

Le titre et l'idée de cet ouvrage sont imités du Décaméron de Boccace; mais l'exécution en fait un ouvrage original. La grâce et la délicatesse sont le trait original et le charme de l'*Heptaméron*. Marguerite imagine que quelques seigneurs, venus aux Pyrénées pour y prendre les eaux, s'y voient retenus par le *Gave béarnais*. Ils se réfugient au monastère de *Notre-Dame de Servance*. Là, on convient que, pour prendre patience, en attendant que les chemins soient redevenus libres, on s'assemblera toutes les après-midi dans un pré du couvent, sous le feuillage d'un ormeau, à l'abri du soleil de septembre, et chacun racontera à tour de rôle quelque historiette de galanterie. Chaque personnage paye, en effet, son tribut. Les uns approuvent la conduite du héros ou de l'héroïne de l'historiette; les autres la blâment. Il y a des opinions tranchées, il y en a d'intermédiaires qui hésitent entre le blâme et l'éloge, et qui atténuent toutes choses. Une veuve d'expérience, dame Oysille, est l'âme de la réunion. Elle règle l'ordre des récits; elle discute les points délicats; elle décide les difficultés d'amour et de morale; sa gravité, sa réputation de vertu donnent beaucoup de poids à ses avis. De là une quantité d'idées délicates et d'observations fines, exprimées avec grâce, et beaucoup de créations charmantes dans la langue des sentiments du cœur et de la politesse. On sent que l'esprit de société, le goût des plaisirs de l'intelligence, ont pénétré dans les hautes classes en France, qu'on y réfléchit plus, qu'on se regarde et qu'on s'analyse davantage. L'*Heptaméron* se compose de soixante-douze contes, dont quelques-uns sont empruntés à Boccace, d'autres aux *Cent nouvelles* de Louis XI, très en renom à la fin du quinzième siècle.

Une des plus jolies nouvelles de l'*Heptaméron* est celle qui a pour sujet les amours de *Florinde* et d'*Amadour*. Une autre, qui a sur la précédente l'avantage de ne rien offrir que de décent, est le récit des malheurs d'un jeune homme et d'une jeune fille, qui finissent par embrasser la vie monastique, parce que leur pauvreté ne leur permet pas de s'épouser. Des détails gracieux, des situations touchantes et quelques jolis vers, telles sont les qualités qui relèvent cette composition.

On rencontre çà et là dans l'*Heptaméron* quelques traits de satire sur les femmes et sur les moines, et aussi des expressions licencieuses, selon l'usage du temps; mais le plus souvent le fond est moral.

Bonaventure Desperriers, valet de chambre de Marguerite, auteur du *Cymbalum mundi*, ouvrage qui révèle en lui le libre penseur et le sceptique railleur, a également laissé, sous le titre de *Nouvelles récréations et joyeux devis*, des contes qui, comme ceux de sa protectrice, sont parfois un peu licencieux.

Quant aux romans de chevalerie, traduits dans la plupart des langues modernes, et quelquefois en latin, ils étaient devenus la propriété commune et la gloire littéraire de l'Europe féodale. Chaque nation imprima aux mêmes fictions un caractere particulier : créations originales, pleines d'inventions, très-précieuses pour l'histoire des mœurs et qui inspirèrent deux chefs-d'œuvre. L'un fut le *Roland furieux* d'Arioste, où ce poëte, plein de grâce, a réuni tous les enchantements de la romancerie française; l'autre fut le *Don Quichotte*, plaisante et sublime épitaphe de cette chevalerie que Cervantes sut faire admirer en l'accablant de ridicule.

Ces naïves peintures de la passion héroïque et de la loyauté chevaleresque eurent une grande vogue au commencement du seizième siècle. François Ier, qui les aimait, victime à Madrid de son courage imprudent, lut dans sa prison l'*Amadis* espagnol. Enchanté de cet ouvrage, il résolut de le faire traduire en français. Nicolas d'Herberay, seigneur des Essarts, chargé de cette tâche, la remplit avec succès, et publia la traduction du roman espagnol sous le titre d'*Amadis de Gaule* (1). Un style fleuri et pompeux, de l'abondance dans l'expression, quelquefois de l'élégance, souvent de la prolixité, justifient en partie l'immense succès dont la traduction des Amadis, dédiée au roi, imprimée avec magnificence, a joui si longtemps.

(1) Il n'en publia que les huit premiers livres; les treize autres sont dus à divers traducteurs.

Digitized by Google

Encouragé par le succès, d'Herberay entreprit la traduction d'un autre roman, dont il ne donna que le premier livre sous le titre de *Chronique du très-vaillant et redouté dom Florès de Grèce*. Il traduisit aussi les *Sept livres de Flavius Josèphe*, et de l'espagnol, l'*Orloge des princes*.

Mais le vrai roman, tel qu'il prit naissance au seizième siècle, le roman satirique, à la fois philosophique par le fond et pédante-que par la forme, tout-à-fait propre à l'époque et répondant admirablement à tout ce qu'il y avait alors de plus original et de plus indigène dans les mœurs, c'est *Rabelais* qui le créa.

Sans faire directement usage du style macaronique, élément de bouffonnerie érudite, il ne le perdit jamais de vue, et le transporta, pour ainsi dire, dans le langage vulgaire. Il y joignit la manière non moins franche et plus légère d'un causeur facétieux, d'un diseur de contes et de nouvelles. Ce fut tout à la fois Erasme et Boccace, Reuchlin et Marguerite de Navarre, ou plutôt, de tous ces souvenirs confondus, digérés et vivifiés au sein d'un génie original, sortit une œuvre inouie, mêlée de science, d'obscénités et de comique, d'éloquence et de fantaisie, qui rappelle tout sans être comparable à rien, qui vous saisit et vous déconcerte, vous enivre et vous dégoûte, et dont on peut, après s'y être beaucoup plu et l'avoir beaucoup admiré, se demander sérieusement si on l'a comprise.

La vie et le caractère de celui qui la composa ne sont pas une moindre énigme que l'œuvre elle-même.

Né à Chinon en Touraine, vers 1483 ou 1487, d'un père cabaretier ou apothicaire, *François Rabelais* fit ses premières études chez les Bénédictins de Seuillé. « C'est là, dit-il, qu'il passait son temps à boire, manger et dormir; à manger, dormir et boire; à dormir, boire et manger. »

Toutefois, il s'instruit de bonne heure aux lettres latines, grecques et hébraïques; apprend l'italien, l'espagnol, l'allemand, même l'arabe; compose successivement des almanachs, des commentaires sur Hippocrate, des romans, et court sans cesse le monde.

D'abord moine franciscain, il fut jeté dans les oubliettes pour avoir prêché le libertinage dans une foire, puis, grâce à une bulle de Clément VII, devenu moine de saint Benoît, ordre moins sévère, que cependant il trouve encore trop dur, il se retire, en 1524, comme prêtre séculier, chez Geoffroy d'Estissac, évêque de Maillezais, en qualité de secrétaire, et y rencontre Calvin.

Plus tard il se livre à la médecine, et d'emblée il est reçu docteur à la faculté de Montpellier, où sa robe, dit-on, est encore conservée. Il s'attache ensuite, comme secrétaire, à Jean du Bellay, évêque de Paris, envoyé en ambassade à Rome, où, antiquaire distingué, érudit éminent, il vit tranquille sous les auspices du cardinal, n'étant inquiété par personne, pendant que sa *Chronique gargantuine*, ses drôleries dangereuses, ses critiques hardies, excitaient en France des soupçons contre son orthodoxie. De retour en France, toujours par le crédit du cardinal du Bellay, il obtint une prébende dans l'église collégiale de Saint-Maur-des-Fossés, et la cure de Meudon.

Enfin, dans un voyage à Paris, en 1552, Rabelais mourut saintement, selon les uns, la moquerie et l'impiété à la bouche selon les autres. Ils prétendent, en effet, qu'à ses derniers moments il se fit affubler d'un *domino*, en donnant pour raison ces paroles de l'Ecriture : *Beati qui moriuntur in Domino*.

Il aurait aussi rédigé son testament en ce peu de mots : *Je n'ai rien, je dois beaucoup; je donne le reste aux pauvres.*

Quoi qu'il en soit, ces jugements contradictoires, qu'on retrouve jusque chez les contemporains, embarrassent encore la postérité.

« Mais, quel qu'ait été Rabelais dans sa vie, nous ne devons l'envisager ici que dans son œuvre, et dès lors, le curé de Meudon reparaît à nos yeux sous ce masque enluminé qui lui donne tant de ressemblance avec le petit roi d'*Yvetot*. »

La *Chronique gargantuine* comprend deux parties ou romans : *Gargantua* et *Pantagruel*, qui se font suite l'un à l'autre; on y trouve les mêmes personnages aux époques différentes de leur existence.

Analysons d'abord le premier livre, *Gargantua*, le plus complet peut-être, et le plus savant du roman, et dans lequel on trouve à la fois de la farce épaisse, du haut comique et de l'éloquence attendrissante.

Rabelais lui-même nous invite à ne pas nous arrêter à l'extérieur de la boîte; il veut qu'on l'ouvre : « Lors connoîstrez, dit-il, que la drogue dedans con» tenue est bien d'autre valeur que ne le promettait » la boîste; c'est-à-dire que les matières ici traictées » ne sont tant folastres comme le titre ou dessus » prétendait. »

Il ne faut pas non plus y chercher plus qu'il n'y a, car l'auteur « a escrit à table, beuvant et man» geant; aussi est-ce la juste heure d'escrire ces » haultes matières et sciences profondes. »

L'origine de Gargantua est une critique sur la valeur des généalogies; nous ne la déclinerons pas, il suffit de connaître son père et sa mère : or, au royaume d'Utopie, situé devers Chinon, régnait, durant la première moitié du quinzième siècle, le bonhomme *Grandgousier*, prince de dynastie antique, bon railleur en son temps, aimant à boire sec et à manger salé. Il avait épousé en son âge viril *Gargamelle*, fille du roi des *Parpaillos*, et en avait eu un fils nommé *Gargantua*. Pourquoi l'enfant eut nom *Gargantua*, de quoi se composait sa layette, quels furent ses premiers tours et ses espièglerie d'enfance, c'est ce que nous ne déduirons pas ici; mais nous dirons sommairement que son premier cri en venant au monde fut *boire! boire! boire!* qu'il fallut 17,913 vaches pour l'allaiter, et plusieurs milliers d'aunes d'étoffe pour l'habiller.

Quand le moment fut venu de s'occuper de son éducation, on le mit aux mains de sophistes, qui l'ennuyèrent, lui firent prendre la science en horreur, et le retinrent de longues années sans rien lui apprendre. Mais un beau jour, entendant interroger devant lui un jeune page, nommé *Eudémon*, âgé de douze ans, mais élevé selon les nouvelles méthodes,

Digitized by Google

par le docteur *Ponocrates*, Gargantua fut si confus de le voir si éloquent, qu'il se prit à *plorer comme une vache*, et à se cacher le visage dans son bonnet. Son digne père, profitant de si heureuses dispositions, le confia au précepteur d'Eudémon, et l'envoya à Paris achever son éducation de prince.

Il se venge de la badauderie des habitants par quelques tours de sa façon, comme de s'emparer des cloches de Notre Dame, et de les passer au cou de sa jument en guise de grelots. Un certain *Janotus Bramgarto*, député pour les redemander, prononce une harangue, et cette pièce, mêlée de latin barbare, est du plus fin comique.

Mais bientôt Gargantua se remit sérieusement aux études sous la direction du sage Ponocrates, employant le temps *en lettres et en honneste savoir*, en *exercices physiques*, promenades, jeu de paume, car il faut exercer le corps aussi bien que l'esprit. Il était en beau train de profiter en toutes sortes de doctrines, lorsqu'une lettre de Grandgousier le rappela au secours de son royaume.

Un soir, en effet, que le bonhomme Grandgousier se chauffait après souper, à un clair grand feu, et qu'il écrivait au foyer avec un bâton brûlé d'un bout, faisant griller des châtaignes, et contant à sa famille de beaux contes du temps jadis, on vint lui dire que ses bergers s'étaient pris de querelle avec les fouaciers (1) de Lerné, et leur avaient enlevé leurs fouaces; sur quoi, le roi *Picrochole* avait mis soudain une armée en campagne, et allait par le pays, brûlant et ruinant bourgs et monastères. A cette nouvelle, le bon et sage roi, économe du sang de ses sujets, avait convoqué son conseil, envoyé un député à Picrochole et une missive à Gargantua, et il cherchait à maintenir la paix, tout en se préparant à la guerre. Mais Picrochole n'était pas homme à entendre raison. Le discours plein de sens et de modération que lui adressa l'ambassadeur ne fit qu'exciter son insolence, et elle passa toutes les bornes quand, pour tâcher de le satisfaire, Grandgousier lui eut renvoyé les fouaces.

Picrochole tient conseil, et ses deux lieutenants, grands flatteurs de leur naturel, lui proposent, après avoir défait Grandgousier, de marcher à la conquête du monde. A les entendre, il n'a qu'à paraître pour tout réduire en sa puissance. Un vieux gentilhomme, vrai routier de guerre, qui se trouvait présent à ces propos, se hasarda à rappeler la farce du *Pot au lait*, mais on ne l'écouta pas.

Cependant arriva bientôt, sur sa grande jument, Gargantua suivi de ses compagnons. Il déconfit en plus d'une rencontre les gens de Picrochole, et trouva un excellent auxiliaire dans le joyeux frère *Jean des Entommeures*, moine jeune et aventureux, qui avait commencé par défendre seul son couvent contre l'attaque des ennemis, et s'illustra durant le reste de la guerre par maint haut fait. Gargantua se lia avec lui d'une étroite et tendre amitié.

Une bataille décisive eut lieu enfin entre l'armée de Grandgousier et celle de Picrochole. Celui-ci prit la fuite après deux de ses conseillers, sans qu'on sût jamais ce qu'il était devenu. Grandgousier exigea des vaincus, pour tout châtiment, qu'ils livrassent quelques séditieux, et Gargantua ne leur fit d'autre mal que de les occuper aux presses de l'imprimerie qu'il avait nouvellement instituée. Les plus braves des gargantuistes furent royalement récompensés, et le prince fonda pour son ami le frère Jean, la riche abbaye de Thélème, vrai paradis terrestre, où l'on n'enseignait que le pur Evangile, dont la règle n'avait qu'une clause : *Fais ce que tu voudras*.

Tel est en substance cet amusant premier livre.

BOHON.

(1) Faiseurs de galettes.

COURS COMPLET DE LITTÉRATURE ANCIENNE

DE LA POÉSIE ÉPIQUE CHEZ LES ANCIENS

— SUITE —

CHAPITRE II — SECTION II

DE L'ÉPOPÉE LATINE

L'Énéide

Analyse de l'Énéide. La flotte troyenne quitte les côtes de la Sicile pour gagner l'Italie; une affreuse tempête soulevée par la haine de Junon, qui n'a pas encore oublié que le beau Pâris, fils de Priam, ne lui a point décerné la pomme dédiée à la plus belle, une affreuse tempête submerge une partie des vaisseaux et jette les autres sur le rivage de l'Afrique. Didon, qui pose en ce moment les fondements de Carthage, recueille les naufragés, et demande à Enée le récit de ses aventures. Enée lui raconte la prise de Troie par les Grecs de la Péninsule, les oracles des dieux qui lui ont ordonné d'aller se fixer en Italie, ses longues courses sur la mer depuis sept années, enfin la tempête qui l'a forcé d'aborder en Afrique. Didon, éprise d'une violente passion pour Enée, oublie la promesse qu'elle a faite sur les cendres de Sichée, veut épouser le jeune Troyen et s'efforce de le retenir à Carthage; mais Jupiter rappelle au héros les destinées qui l'attendent : Enée prend la fuite, et Didon, désespérée, se donne la mort.

Après avoir revu la Sicile, où il fait célébrer des jeux funèbres en l'honneur de son père Anchise, Enée touche enfin la terre d'Italie. Il descend aux enfers, conduit par la sibylle de Cumes, et apprend d'Anchise les destinées futures de sa race. Le roi du Latium, Latinus, reçoit les Troyens avec amitié et offre à Enée la main de sa fille Lavinie, déjà promise au roi des Rutules, Turnus; mais la reine Amata, femme de Latinus, s'oppose à ce nouvel hymen, et Turnus prend les armes pour reconquérir sa fiancée. Enée va solliciter le secours du vieux roi Evandre, qui lui donne une troupe de cavaliers sous les ordres de son fils Pallas; il reçoit en même temps des mains de Vénus, sa mère, un bouclier forgé par Vulcain, et sur lequel sont représentées les grandes actions de ses descendants jusqu'à Auguste. A son retour, Enée trouve le camp troyen assiégé et presque pris par Turnus; une bataille sanglante s'engage, et Enée vient mettre le siége devant la ville de Latinus. Enfin un combat singulier, où périt Turnus, termine la

Digitized by Google

guerre et permet à Énée de s'établir en Italie.

Le premier défaut que les critiques aient remarqué dans l'*Énéide*, c'est le caractère du héros. Assurément, il n'y a pas le plus petit reproche à faire à Enée; d'un bout à l'autre du poème, il est irréprehensible; mais aussi, n'étant jamais passionné, il n'échauffe jamais, et la froideur de son caractère se répand sur tout le poème. Après avoir éprouvé pour Didon le même attrait que cette princesse éprouvait pour lui, il la quitte tranquillement, des que les dieux l'ont ordonné. Le grand principe d'Aristote, qui veut que l'épopée soit animée des mêmes passions que la tragédie, a été pleinement confirmé par l'expérience, puisque les deux héros de l'épopée les mieux choisis et les mieux conçus chez les anciens et chez les modernes, sont deux caracteres passionnés et tragiques : l'Achille de l'*Iliade* et le Renaud de la *Jérusalem*. Ce dernier, même, est en partie modelé sur l'autre; il est aussi brillant, aussi fier, aussi impétueux.

On convient que la marche des six premiers chants de l'*Énéide* est à peu près ce qu'elle devait être, si ce n'est qu'après le grand effet du quatrième livre, qui contient les amours de Didon, la description des jeux, qui remplit le cinquième livre, quelque belle qu'elle soit en elle-même, est peut-être placée de manière à refroidir un peu le lecteur; mais, après tout, il est bien dédommagé dans le livre suivant, qui se compose de la descente d'Enée aux enfers. Mais ce qu'on a généralement condamné, c'est le plan des six derniers livres; c'est là qu'on attend les plus grands effets, en conséquence de ce principe que tout doit aller en croissant, comme Homère l'a si bien pratiqué dans l'*Iliade*, et c'est là malheureusement que Virgile devient inférieur à lui-même et à son modèle.

La fondation d'un Etat qui doit être le berceau de Rome; une jeune princesse qu'un étranger, annoncé par les oracles, vient disputer au prince qui doit l'épouser; les différents peuples de l'Italie partagés entre deux rivaux; tout semble promettre de l'action, du mouvement, de l'intérêt. Au lieu de ce qu'on a droit d'espérer d'un pareil sujet, que trouve-t-on? Un roi, Latinus, qui n'est pas le maître chez lui, et ne sait pas même avoir une volonté; qui, après avoir bien reçu les Troyens, laisse Amata, sa femme, et Turnus, choisi dans le principe pour être son gendre, leur faire la guerre, et prend le parti de se renfermer dans son palais et de ne se mêler de rien. Une Lavinie, dont il est à peine question, personnage nul et muet, quoique ce soit pour elle que l'on combatte; cette reine Amata, qui, après la défaite de Latinus, se pend à une poutre de son palais; enfin, Turnus tué par Enée, sans qu'il soit possible de prendre intérêt ni à la victoire de l'un, ni à la defaite de l'autre : voilà le fond des six derniers chants de l'*Énéide*, et il en résulte que pour l'invention, les caractères et le plan, l'imitateur d'Homère est resté bien loin de lui. Ajoutons vite, pour être impartial, que rien n'est si favorable à un poète que des noms qui portent leur intérêt avec eux, et une partie de cet intérêt se répand sur les six premiers livres de l'*Enéide*, où se trouvent des faits et des noms déjà immortalisés par Homere; mais, dès le septième livre, Virgile nous mène dans un monde tout nouveau, et l'on s'aperçoit aussitôt qu'il est bien différent d'avoir à mettre en scène Ajax, Hector, Ulysse et Diomède, autant de héros, qui nous sont familiers, ou bien Messape, Ufens, Tarchon et Mézence, personnages absolument ignorés. Virgile a voulu flatter à la fois les Romains et Auguste, les uns par la fable de leur origine, et l'autre par le double rapport qu'il établit entre Auguste et Enée, tous deux fondateurs et législateurs. L'intérêt épisodique répandu sur le jeune Pallas, fils d'Evandre, sur Lausus, fils de Mézence, sur Camille, reine des Volsques, ne saurait remplacer cet intérêt général qui doit animer et émouvoir toute la machine de l'épopée.

Tel est le jugement que la postérité, toujours juste et équitable, parce qu'elle est débarrassée des passions des contemporains, et que le temps, ce grand niveleur, a remis chaque chose à sa place, tel est le jugement, disons-nous, que la postérité paraît avoir porté sur ce qui manque à l'*Enéide;* mais, malgré tous ses défauts, ce qui reste de mérite à Virgile lui a valu le nom de Prince des poètes latins, qu'il a reçu de son siècle même, et l'admiration qu'il a obtenue de tous les autres.

Le second, le quatrième et le sixième livres sont trois grands morceaux, regardés universellement comme les plus finis, les plus complètement beaux que l'épopée ait produits chez aucune nation. Le quatrième, spécialement consacré à Didon, appartient entièrement à l'auteur, comme invention. Il n'y en avait point de modèle, et c'est, en ce genre, un morceau unique dans l'antiquité. Ces trois admirables livres, l'épisode de Nisus et d'Euryale, celui de Cacus, celui des funérailles de Pallas, celui du bouclier d'Enée, sont les chefs-d'œuvre de l'art de peindre et d'intéresser en vers. Dans Virgile, la perfection du style est telle qu'il ne semble pas donné à l'homme d'aller plus loin.. Il est à la fois le charme et le désespoir de ceux qui cultivent la poésie, et si Virgile n'a pas égalé Homère par l'invention, la richesse et l'ensemble, il l'a surpassé par la singulière beauté de quelques parties et par son excellent goût dans les détails. Et, comme le dit si bien La Harpe, « ne nous plaignons pas de la nature, qui jamais ne donne tout à un seul; admirons-la plutôt dans l'étonnante variété de ses dons, dans cette inépuisable fécondité qui promet toujours au génie de nouveaux aliments, à la gloire de nouveaux titres, aux hommes de nouvelles jouissances. »

BLANCHE DE FRANCOLINI.

EXERCICES

POUR UNE DEUXIÈME ANNÉE D'ARITHMÉTIQUE

1. *Depuis la promulgation de la loi du 26 avril 1855 sur la dotation de l'armée, jusqu'au 31 décembre 1862, le nombre des jeunes soldats qui ont obtenu l'exonération s'élève à 156002. De plus, 29902 militaires sous les drapeaux ont été également exonérés. Le temps que ces militaires devront encore à l'Etat peut être évalué pour chacun à une moyenne de 4 ans et 3 mois. Mais, pour simplifier*

Digitized by Google

les comptes, on réduit le temps en hommes, en considérant qu'un homme représente 7 ans de service. On demande donc combien d'hommes ont été exonérés depuis le 1er janvier 1856 jusqu'au 31 décembre 1862, et la proportion moyenne annuelle des exonérations eu égard au nombre 100000 qui représente le contingent des hommes appelés.

SOLUTION. D'abord 156002 hommes ont été exonérés avant de passer sous les drapeaux.

Quant aux 29902 militaires qui n'ont été exonérés que pour 4 ans et 3 mois, nous allons chercher à combien d'hommes ils équivalent ayant à faire leurs 7 ans complets.

4 ans et 3 mois valent 4 a. $\frac{1}{4}$, ou 4,25.

Le service des 29902 militaires représente donc un total de

$$29902 \times 4{,}25 = 126083^{\text{mois}},50.$$

Puisque 7 ans de service représentent 1 homme, 126083,50 représentent $\frac{126083,50}{7} = 18011,92..$, soit 18012 hommes. Ainsi, le total des exonérés depuis le 1er janvier 1856 est de

$$156002 + 18012 = 174014 \text{ hommes.}$$

Du 1er janvier 1856 au 31 décembre 1862 il s'est écoulé 7 ans; la moyenne des exonérations est donc de $\frac{174014}{7} = 24858$

Sur 100000 hommes, il y a 24858 exonérés;

Sur 1 homme, il y aurait $\frac{24858}{100000}$

Sur 100, il y aurait $\frac{2485800}{100000} = 24,858$, près de 25 p. 100.

II. *Les produits de la pêche côtière ont donné, en 1852, une valeur de 23700000 fr.; le nombre des bateaux pêcheurs était de 12128, montés par 49641 hommes. En 1862, ces chiffres s'élèvent à 33245381 fr. comme produit de vente, pour 14473 bateaux et 54238 hommes. On veut savoir s'il y a eu augmentation ou diminution : 1° sur le produit moyen d'un bateau; 2° sur le produit moyen d'un homme.*

SOLUTION.

1852 :

Produit moyen d'un bateau. $\frac{23700000}{12128} = 1954^f15...$

Produit moyen d'un homme. $\frac{23700000}{49641} = 477^f62...$

1862 :

Produit moyen d'un bateau. $\frac{33245331}{14473} = 2297^f06...$

Produit moyen d'un homme. $\frac{33245381}{54238} = 612^f95...$

On voit que les produits sont plus élevés en 1862 qu'en 1852; l'augmentation a été :

par bateau, de 2297,06 — 1954,15 = 342,91...
par homme, de 612,95 — 477,62 = 135,33...

III. *En 1861, la régie a acheté pour 29547000 fr. de tabacs qui ont demandé 10 millions de main-d'œuvre. Le produit total a été 216139000 fr. On demande à combien pour 100 s'élève le revenu que l'État retire du monopole des tabacs?*

SOLUTION.

Prix du tabac. ..... 29547000 fr.
Main-d'œuvre..... 10000000

Dépense totale de l'État. 39547000 fr.

Revenu net de l'État :

$$216139000 - 39547000 = 176592000 \text{ fr.}$$

39547000 fr. rapportent... 176592000 fr

1 fr. rapporterait.. $\frac{176592000}{39547000}$

100 fr. rapporteraient. $\frac{176592000 \times 100}{39547000}$

$= 446,51...$

Le monopole de la fabrication et de la vente des tabacs rapporte donc à l'État $446\frac{1}{2}$ p. 100.

TH. NICOLLE.

DEUXIÈME PARTIE

VARIÉTÉS

ÉNIGMES NOUVELLES

Le mot de la vingt-deuxième énigme est *le Rhin* (géographie

QUESTIONNAIRE

— *Que dit-on des rives du Rhin?*

C'est quelque chose d'enchanteur que le spectacle des bords de ce Rhin, tout parsemés de verdure. Les descriptions que les voyageurs en ont faites inspirent le désir de les visiter, pourvu qu'on ne s'attache pas, comme l'a dit un écrivain tout moderne, à décrire les monceaux de pierre que la main vengeresse du temps y a entassés.

— *Que veut dire* iconographie?

Explication des images, des monuments et des tableaux.

— *Au pied de quelle montagne le Rhin prend-il sa source?*

Au pied du mont Saint-Gothard.

— *Pourquoi le poète, que l'auteur imite ici en prose, a-t-il dit* Adule?

Le mot *Adula* se trouve dans Strabon; mais le poète l'a employé, soit parce qu'il est plus doux à l'oreille, soit aussi parce que, voulant parler du *dieu du Rhin* et des *Naïades*, il a cherché heureusement à éviter un anachronisme.

— *Quel est le poète qu'on a imité?*

Boileau (épît. IV, v. 39) :

« Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante. »

Tout ce qui est ajouté appartient à la mythologie.

— *Quels sont ces trois bras humides?*

Ce sont les trois branches qui partagent le Rhin à sa source.

— *Quel est ce géant?*

C'est Briarée, qui avait non-seulement cent bras, mais encore cinquante têtes.

Digitized by Google

— *Comment s'appelle la branche principale ?*

Le Rhin antérieur. Il traverse le lac de Constance, arrose ensuite différentes villes, dont voici les plus importantes :

Constance, Bâle, Strasbourg, Cologne, Utrecht, Leyde, etc.

— *Quelles sont les trois dernières branches du Rhin ?*

L'Issel, le Wahal et le vrai Rhin, qui se perd presque entièrement dans les sables.

— *Où sont situées ses deux cataractes ?*

Entre Schaffhouse et Laufenbourg.

— *Pourquoi parle-t-il de ces pampres réunis ?*

Parce que le vin du Rhin est très célèbre.

— *A quels châteaux fait-il allusion ?*

Aux châteaux des Burgraves (en allemand *Burggraf*, comte du château ou de la place); c'est un nom donné dans le moyen âge à un commandant militaire.

— *Quels sont les affluents du Rhin ?*

Les principaux sont : l'Aar, le Mein, la Lippe, la Moselle, etc.

— *De quelle petite rivière parle-t-il ?*

D'une petite rivière de Prusse, laquelle porte le même nom, et qui naît sur la limite du Mecklembourg.

— *Quels sont les noms de ce fleuve ?*

En latin *Rhenus*, en français Rhin, en allemand Rein.

VINGT-TROISIÈME ÉNIGME

Ecoutez attentivement; je vais parler le langage de la science, et je ne veux pas être troublée dans l'explication d'un instrument, véritable chef-d'œuvre d'optique. En effet, vous n'avez à reprocher à cet instrument ni aberration de sphéricité, ni aberration de réfrangibilité, et il possède, en outre, la propriété remarquable de s'adapter immédiatement pour voir à toutes les distances, ce que ne font pas les autres instruments d'optique.

Positis ponendis, comme disent les gens de l'école, quelle est la composition de l'instrument?

Il a la forme d'un globe à peu près sphérique, enveloppé par plusieurs membranes. La partie antérieure de l'instrument est formée par une membrane parfaitement diaphane, qui a reçu en même temps un nom scientifique et un nom vulgaire. A une petite distance, et derrière cette membrane, est une cloison membraneuse qui n'est autre chose que le disque diversement coloré qui apparaît au milieu de la première membrane. Au centre de cette cloison est une ouverture par laquelle les rayons lumineux passent dans l'instrument; puis vient une masse molle, transparente et blanchâtre, ayant tout-à-fait la forme d'une lentille biconvexe, et en remplissant les fonctions. (Voir l'explication du mot *lentille* dans une précédente énigme.) Toute la partie postérieure est remplie d'une masse gélatineuse, diaphane, ressemblant à du blanc d'œuf. En avant de l'instrument est un autre liquide, limpide comme de l'eau. Toute sa partie postérieure est garnie d'une membrane molle, blanchâtre et transparente. Elle n'est que l'épanouissement d'un nerf qui se rend au cerveau et lui transmet une sensation, dont le malheureux qui en est privé est plongé dans une déplorable obscurité. Extérieurement à la partie qu'on vient de décrire, est une autre membrane, laquelle est imprégnée d'une matière noire destinée à absorber les rayons qui ne doivent pas concourir au phénomène. Une dernière membrane enveloppe tout le globe de l'instrument dans sa partie postérieure et va se réunir à la première membrane.

Comment se rendre compte de ce phénomène? Rien n'est plus facile. Cet instrument est une véritable chambre noire en miniature. (Voir les livres de physique pour cette *chambre noire*.) Vous y voyez l'ouverture du volet, la lentille et l'écran sur lequel va se peindre l'image. C'est de là que le nerf dont il a été parlé porte au cerveau une impression produite par les vibrations de l'éther sur le système nerveux de la membrane molle, blanchâtre et transparente, dont la partie postérieure de l'instrument est tapissée; et c'est du plus ou du moins grand nombre de ces vibrations que résulte la sensation spéciale à..... chaque couleur.

Voilà le grand mot lâché; n'en demandez pas davantage. Vous me direz peut-être qu'une figure aurait rendu l'explication plus nette; j'en conviens, mais vous y auriez vu trop clair, et j'aurais trahi la confiance dont le Sphinx veut bien m'honorer.

P. T. L.

ANECDOTES

GRAMMATICALES, LITTÉRAIRES, ETC.

LE MIROIR

Un frère et une sœur aperçurent sur la commode le miroir de toilette de leur maman, et eurent la curiosité de s'y regarder. Le premier avait une belle figure et souriait complaisamment à son image. La jeune fille, que les ravages de la petite vérole avaient un peu enlaidie, se mit à pleurer en voyant ses traits réfléchis dans la glace.

La mère survint en ce moment. « O mon cher fils, dit-elle, tu as bien tort de t'enorgueillir d'une beauté passagère; surtout, prends garde que le vice ne la détruise, même avant le temps. Et toi, ma fille, console-toi par la pensée qu'il y a quelque chose de préférable à la beauté du corps, et tâche de la remplacer par celle de l'âme. »

***

Molière lisait ses comédies à une vieille servante nommée Laforêt, et lorsque les endroits de plaisanterie ne l'avaient point frappée, il les corrigeait, parce qu'il avait plusieurs fois éprouvé sur son théâtre que ces endroits ne réussissaient point. Un jour, Molière, pour éprouver le goût de cette servante, lui lut quelques scènes d'une comédie, qu'il disait être de lui, mais qui était de Brécourt, comédien. La servante ne prit point le change, et, après en avoir ouï quelques mots, elle soutint que son maître n'avait pas fait cette pièce.

***

L'abbé de Marolles fit une traduction des épigrammes de Martial, dans laquelle il n'avait rien conservé du sel de son auteur, ce qui engagea Ménage à mettre à la tête de son exemplaire, ces mots : Epigrammes contre Martial.

PARIS — IMPRIMERIE EDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Digitized by Google

6e Année — 2e SEMESTRE — 21 AOUT 1864 — Numéro 43

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

Lorsque les Hébreux erraient dans le désert, aspirant à la Terre Promise, une manne céleste leur arrivait quotidiennement d'en haut. Il en est encore ainsi aujourd'hui, quoique dans une autre sphère d'idées : Chaque année, au 15 août, une grêle de croix vient frapper en pleine poitrine les lettrés, les savants, les héros, ou les hommes simplement utiles. Ce dernier champ est le seul qui soit de nature à appeler l'attention de l'*École Normale*. La moisson a été des plus abondantes, et nous éprouvons le besoin d'en remercier S. Exc. M. Duruy, qui dirige toute l'exploitation avec la plus généreuse initiative. Parmi cette longue liste, trois noms surtout nous ont frappé : c'est d'abord M. Genteur, secrétaire général de l'instruction publique, qui a défendu dans nos chambres la cause de l'enseignement avec une conviction, une éloquence, disons le mot, avec un courage que nous nous permettrons seulement de constater ici. Nommons ensuite M. Glachant, chef du cabinet du ministre de l'instruction publique. Ancien grand prix du concours général, ancien professeur au lycée Louis le Grand, M. Glachant est une des plumes les plus fines, les plus attiques, les plus élégantes de notre littérature contemporaine. A tous ces titres, M. Glachant joint celui de gendre de M. Duruy, et, à ceux qui verraient dans ces mots une *raison démonstrative*, nous répondrons qu'il y a dix ans au moins que l'ancien lauréat du concours mérite la très-juste distinction dont il est l'objet en ce jour. Nommons enfin un simple instituteur primaire, ancien élève de l'école normale de Versailles, un vieil et très-excellent ami de vingt ans, M. Guilleminot, instituteur de la ville de Saint-Denis. Ainsi rien n'échappe à la surveillance paternelle de M. Duruy; il ne se contente pas de tomber comme une bombe au milieu des lycées de Toulouse, de Marseille, de Montpellier; son regard sait découvrir, au fond de nos plus obscurs cantons, le mérite modeste, le dévoûment caché, pour le faire briller de cette même illustration accordée aux fonctions élevées. Il y a dans tous ces actes un grand encouragement qui ne tardera pas à porter ses fruits. Cette année, l'instruction publique a reçu une part magnifique des faveurs impériales. Nous marchons dans une nouvelle voie, noblement inaugurée. Que nos modestes instituteurs sachent donc que leur dévoûment ne saurait plus rester ignoré : le dédain a fait place à la justice, et les hommes simplement utiles peuvent atteindre aux mêmes distinctions que les fonctionnaires les plus éminents.

SOMMAIRE. — Histoire universelle de la Pédagogie. — Cours de Dictées élémentaires. — Dictée analytique. — Nouveaux Exercices intellectuels. — Narration française. — Compositions tirées de l'Histoire de France. — Cours pratique d'Analyse littéraire. — Histoire de la littérature en France. — La Terre et l'Homme. — Astronomie. — Dictionnaire des matières commerciales. — Exercices pour une deuxième année d'Arithmétique. — Poésie : le Laboureur.

PREMIÈRE PARTIE

ENSEIGNEMENT

HISTOIRE UNIVERSELLE DE LA PÉDAGOGIE

— SECONDE PARTIE —

BASEDOW ET SES COLLABORATEURS

— SUITE —

Deux rapports parurent sur ce célèbre examen, l'un de Basedow et l'autre du professeur Schummil, de Magdebourg. Ce dernier est des plus intéressants. Voici la traduction de quelques passages. C'est son fils âgé de douze ans, qui est censé rapporter, sous forme de lettres, ce qu'il a vu et entendu à Dessau :

« Le *Philanthropin*, dit-il, se compose de deux maisons toutes blanches. Devant, est une grande place plantée d'arbres. Quand nous arrivâmes, un élève de la classe des *famulantes* (serviteurs — les novices de l'établissement) était sur la porte. Il nous demanda si nous voulions parler au professeur Basedow. Nous lui répondîmes que oui, et il nous conduisit dans l'autre maison. Nous heurtons à la porte : « Entrez ! » C'était M. Basedow lui-même, en robe de chambre, écrivant derrière un pupitre. Il dit à papa que nous venions dans un mauvais moment, qu'il avait beaucoup à écrire, mais qu'il viendrait nous voir le soir dans notre logis ; il fut du reste très-amical. Nous sortîmes donc et demandâmes à parler à Walke. C'est

Digitized by Google

un grand homme sec; cela vient de ce qu'il a travaillé jour et nuit. Il est fort gentil, on l'aime du premier coup. Il nous fit entrer et nous vîmes les petits philanthropes. Ils ont tous les cheveux coupés; aucun n'a de perruque; ils n'ont pas non plus de cravate et leur col de chemise est rabattu sur les habits. La petite fille de M. Basedow est avec ces jeunes garçons, en robe blanche. En me voyant, elle m'a dit *salve*, et jeté un baiser. Elle a les cheveux noirs comme du charbon.

» Il y a eu de drôles de choses dans l'examen. D'abord est venu le jeu du commandant. Voici en quoi ce jeu consiste. Tous les philanthropins se sont mis en ligne, comme des soldats, et M. Waike, leur officier, les commandait en latin. Il disait, par exemple : *Claudite oculos!* Et à l'instant tous les yeux se fermaient. Ou bien : *Imitamini sartorem!* Et tous faisaient semblant de coudre comme des tailleurs. Ou bien encore : *Imitamini sutorem!* Et tous tiraient le ligneul comme des cordonniers. M. Waike commanda cent drôleries pareilles.

» Dans un second jeu, le maître écrivait un nom derrière le tableau, le nom d'une plante, d'un animal, d'une ville, d'un pays, et les élèves devaient deviner. Quelqu'un y écrivit une fois le mot *intestina* et dit aux enfants de deviner une partie du corps de l'homme. Et les mots de pleuvoir dru comme grêle! *Caput, nasus, os, manus, pes, digiti, pectus, collum, genu, aures, oculi, crines, dorsum* et une foule d'autres, jusqu'à ce qu'enfin l'un s'écria *intestina!* et reçut le morceau de gâteau que l'on donnait à celui qui le premier trouvait le mot.

» Il y eut encore un autre jeu. M. Waike commandait en latin et les petits imitaient les voix des animaux : c'était à crever de rire! Tantôt ils rugissaient comme des lions, tantôt ils chantaient comme des poulets, aboyaient comme des chiens, miaulaient comme des chats, hennissaient comme des chevaux ou hurlaient comme des loups.

» Une fois aussi M. Waike apporta un grand tableau. « Chers enfants, dit-il, je veux vous parler de la chose la plus sérieuse qu'il y ait au monde, ainsi soyez sérieux! Comme vous voyez, ce tableau représente une femme assise dans un fauteuil; elle a l'air fort triste; son mari lui tient la main. Sur cette table sont deux petits bonnets, l'un de fille et l'autre de garçon. Tout le monde était bien attentif; il fallait voir ça! Alors M. Waike demanda aux enfants quelle femme ils voyaient et pourquoi elle avait l'air si triste? Ils répondirent que c'était une femme enceinte, qu'elle était en grand danger et pourrait même mourir. Il demanda ensuite ce que signifiaient les deux bonnets. Ici quelques auditeurs commencèrent à sourire : il l'aurait fallu voir alors M. Waike, comme il nous a regardés en nous disant de ne pas rire dans une affaire si grave, ou bien qu'il cesserait son examen! Tout redevint sérieux et il continua ses questions sur les deux bonnets. Puis il tint un discours que je n'oublierai de ma vie, quoique je ne fisse que pleurer tout le long : « Ecoutez, chers enfants, disait-il, si j'étais capable de haïr quelqu'un, ce serait celui d'entre vous qui serait assez impie pour être ingrat envers ses parents. Pensez un peu à ce que votre mère a souffert pour vous! Elle a été en danger de mort pour l'amour de vous; elle a enduré des souffrances inouïes; vos parents ont pris soin de vous avant que vous fussiez nés! Pourriez-vous donc jamais leur être assez reconnaissants! Comme l'a bien dit M. Waike, si c'était une cigogne qui m'eût apporté au monde, c'est à cette cigogne que je devrais de la reconnaissance; mais maintenant c'est à ma mère que je dois de la reconnaissance, je ne l'oublierai jamais! »

J'ai cru devoir rapporter ce passage presque tout au long, parce qu'il est caractéristique pour les philanthropes de Dessau. Dans son rapport sur le même objet, Basedow dit : « Nous ne cachons pas à nos élèves la vérité sur la génération des êtres vivants; nous ne nous arrêtons toutefois que sur les effets, la gestation et la naissance. » J'ajoute que le tableau commenté par Waike était tiré du *Livre élémentaire*. Rousseau a mis sagement cette instruction délicate dans la bouche d'une mère. On ne saurait, sans inconvénient, la transporter dans l'école. Si, comme dans l'histoire de Joseph, dans l'histoire de la naissance de Jean-Baptiste et du Sauveur, ce sujet vient à passer sous les yeux des enfants, on doit simplement supposer la chose connue, comme s'il s'agissait d'adultes, et prévenir par une tenue sérieuse l'écart des imaginations déjà éveillées. Et si par hasard un enfant fait une question indiscrète, on peut lui dire simplement qu'on n'a pas de temps à perdre pour une telle explication et qu'il doit s'adresser à sa mère.

Passant à l'arithmétique, notre jeune écrivain dit que M. Waike se fit dicter un nombre long comme le bras. « A peine était-il écrit qu'Emilie s'écria : 149,532 quadrillions (1) et je ne sais combien de trillions, de billions et de millions. Ensuite on additionna au moins dix nombres ensemble. Cela s'est fait avec une rapidité étonnante et sans y manquer d'un cheveu de tête. M. Waike fit beaucoup de calculs, et les auditeurs y prirent grand plaisir.

» Après le calcul vint le dessin. Que faut-il dessiner, demanda Waike? *Leonem, leonem!* crièrent-ils tous à la fois. M. Waike fit alors une tête avec un long bec. Aussitôt les philanthropins de s'écrier : *Non est leo, non est leo* (ce n'est pas un lion)! Pourquoi pas? *Quia habet rostrum*, dirent-ils, *leones non habent rostrum* (parce qu'il a un bec, les lions n'ont pas de bec)! Après avoir corrigé la bouche, Waike fit à son lion des oreilles d'âne, ce qui amena de nouvelles réclamations, et ainsi de suite. C'était très-amusant. M. Waike dessina ensuite une maison.

» Dans l'examen de français, M. Simon montrait des objets, et les élèves devaient les nommer. Il leur en montra un d'une forme particulière, et les enfants s'écrièrent « herse »! Maintenant je saurai toute ma vie que cette machine s'appelle *herse* en français.

» M. Mangelstorf examina, en histoire, sur les expéditions d'Alexandre. Il interrogea presque constamment le même élève.

» M. Basedow passa ensuite au latin. Il lisait des phrases que les élèves traduisaient rapidement en

(1) Les Allemands divisent les nombres en classes de dix chiffres : il leur faut mille fois mille pour un million, mille fois mille millions pour un trillion, etc.

Digitized by Google

allemand. Il nous dit que, dans l'espace d'un an, tous traduisaient librement et correctement tout ouvrage allemand à la portée de leur intelligence. Les auditeurs étaient bien contents du latin, à l'exception de quelques-uns qui se disaient tout bas que si l'on mettait tout à coup Cicéron, Horace ou Virgile sur le tapis on verrait un tout autre résultat. »

Il n'y eut point d'examen en géographie, ni en histoire naturelle. En géométrie, on démontra le théorème de Pythagore. Après l'examen, les enfants jouèrent deux drames, l'un en allemand et l'autre en français. En somme, cet examen, malgré son air comique, réussit. On en fit de grands éloges. Le philosophe Kant recommandait à l'Allemagne comme un élément de vie nouvelle la pédagogie des philanthropes de Dessau. Des dons arrivèrent de divers côtés. Les Juifs et les francs-maçons figurèrent parmi les donateurs, dont les initiales, comme l'avait promis Basedow dans ses discours, furent gravées dans l'écorce d'un jeune tilleul avec un chiffre indiquant combien chacun avait donné de fois cinquante écus. Le bon et pieux pasteur du Ban-de-la-Roche (près de Strasbourg), Oberlin, se déclara aussi en faveur de l'œuvre de Dessau. Le *Livre élémentaire* l'avait comblé de joie, et il vendit les boucles d'oreille de sa femme pour pouvoir envoyer son offrande à Basedow. La lettre qu'il écrivit à cette occasion, le 16 mars 1777, fait l'éloge de son ardente charité, si elle ne parle pas autant en faveur de son jugement.

Cependant le caractère entier et cassant de Basedow, aussi bien que ses excentricités, le rendaient peu propre à diriger un établissement d'éducation. Il ne tarda pas à se brouiller avec ses collègues ; il quitta l'établissement en 1778. Walke lui succéda dans la direction. En 1742, le Philanthropin renfermait cinquante-trois élèves de tous les pays de l'Europe. Quant à Basedow, après avoir fait quelque temps la guerre à ses anciens collègues, en particulier à Walke, avec lequel il eût un procès, il se retira à Magdebourg, où il mourut le 25 juillet 1790, à l'âge de 66 ans, dans le sentiment qu'il était avantageux pour l'humanité qu'il fût retranché de la scène du monde. Il avait, durant ses dernières années, donné du scandale en se livrant à la boisson.

On se demandera maintenant quelle a pu être, en pédagogie, l'influence d'une école qui semble, au premier abord, ne se distinguer que par des singularités et beaucoup de charlatanisme. Ici, comme dans Rousseau, il nous faut séparer la vérité de l'erreur pour comprendre le succès des philanthropes de Dessau. Voici, en peu de mots, les services qu'ils ont rendus à la cause de l'éducation.

Et d'abord, nous trouvons chez les maîtres un dévouement remarquable pour la cause de l'éducation. Basedow lui-même, malgré ses importunes demandes de secours et son air de charlatanisme, n'a cherché que la réalisation de ses idées. Il est mort pauvre. L'exemple des philanthropes a donc, sous ce rapport, réveillé le zèle pour l'éducation de la jeunesse et appris aux instituteurs à se dévouer pour leur vocation.

Ils ont, en second lieu, rendu de grands services à l'éducation physique, en délivrant l'enfance d'une chevelure incommode et d'habits gênants, comme aussi d'une discipline trop dure, et en lui rendant les jeux et les amusements naturels au premier âge, les exercices du corps et le travail manuel, si nécessaires à l'éducation.

En matière d'instruction, ils ont relevé le rôle de l'attrait et du plaisir dans le travail, par les efforts qu'ils ont faits pour rendre l'enseignement agréable. L'attrait est un des mobiles de l'activité humaine, et il doit avoir une place dans l'école; mais ce mobile n'est pas le seul, comme le croyaient les philanthropes, qui tombèrent pour cette raison dans des enfantillages ridicules; à côté de l'attrait, il y a le sentiment du devoir à développer; il faut que l'homme soit capable de faire ce qui est bien, alors même qu'il n'y trouverait aucun plaisir. Et c'est pour cela qu'il est si utile, en éducation, de soumettre l'enfant à une discipline qui ne tienne aucun compte de ses caprices, et l'exerce à surmonter la peine et les fatigues d'un travail sérieux ou même ennuyant. L'instruction, au reste, ne présentait rien de bien nouveau chez les philanthropes, malgré les tours de force accomplis dans l'effervescence de leur premier zèle.

En morale et en religion, les philanthropes ne se sont guère élevés au-dessus du *Vicaire savoyard*, et l'on a plus abusé que profité de ce qu'il pouvait y avoir de beau dans l'abolition des différences confessionnelles. En brisant le vase ils répandirent la liqueur qu'il contenait. Basedow et Walke se livraient d'ailleurs à des excentricités ridicules. Jusqu'à un certain âge, l'enfant ne devait rien savoir de Dieu, et il fallait faire une fête qui surexcitât toutes ses facultés, le jour où on lui découvrait l'existence du grand Être. Pour le culte hebdomadaire et les grandes solennités, Basedow aurait voulu une salle de prière avec un plafond représentant le ciel, un plancher ayant l'apparence d'un cercueil, des parois rayées de noir pour marquer que le mal n'était dans l'homme qu'à la surface; une arche sainte aurait renfermé la loi de Dieu; sous le couvercle ouvert, une glace devait inviter les hommes à scruter leur conscience; deux cierges allumés, aux deux côtés de l'arche, auraient figuré, l'un la lumière extérieure ou l'instruction, et l'autre la lumière intérieure et naturelle de l'homme; enfin quatre tableaux devaient représenter les quatre vertus capitales: la réflexion, la tempérance, la justice et la bienfaisance. Une liturgie devait renfermer tous les actes du culte, accompagnés de simagrées diverses. On ne devait y paraître que bien vêtus et tournés vers l'arche.

Les pédagogues qui sortirent du *Philanthropin* exercèrent une influence plus grande et plus durable que l'établissement même. *Walke* alla plus tard porter en Russie sa méthode d'enseigner les langues; il s'y éleva jusqu'à la dignité de conseiller impérial. *Iselin*, de Bâle (1728-1782), recommanda par ses écrits, en particulier par ses *Éphémérides*, l'œuvre de Basedow. Il encouragea plus tard Pestalozzi dans ses études pédagogiques. *Campe*, le créateur de la littérature de l'enfance en Allemagne, mit, dans ses écrits, éviter les excentricités de l'établissement de Dessau et donner à l'œuvre des philanthropes une direction plus sage et plus pratique. Il n'avait passé que peu de

Digitized by Google

temps dans le Philanthropin. *Salzmann*, esprit modéré et pratique, alla, après sa sortie du *Philanthropin*, fonder une institution sœur à *Schnepfenthal*. Il imprima à son œuvre, qui prospère encore aujourd'hui, un caractère tout patriarcal. C'est là que s'est formé *Guts Muths*, le créateur de la gymnastique moderne. Enfin, Schweighauser, Simon, Olivier (de Lausanne), Trapp, Lieberkühm et Stuve, se sont fait connaître par leurs travaux dans le domaine de la pédagogie.

ROCHOW, GREILING, WEILLER

Avant de passer à Pestalozzi, je dois encore mentionner Rochow, Greiling et Weiller, qui ont ouvert à la pédagogie de nouveaux horizons.

Rochow (1734-1805) peut être considéré comme l'organisateur des études dans les écoles de campagne. Il y introduisit un enseignement systématique dans l'esprit des philanthropes, mais avec une base chrétienne. Il fit en outre servir l'intuition à la culture de l'intelligence et de la langue; il l'employa comme moyen de *culture formelle*, en opposition avec les connaissances simplement objectives. Rochow forme par là la transition entre les philanthropes et Pestalozzi.

Greiling et *Weiller* s'appliquèrent à donner à la pédagogie une forme scientifique, en en déterminant la *base*, le *but* et les *moyens*.

D'après Greiling, la pédagogie doit d'abord connaître le but où elle tend, et ensuite les moyens qui y conduisent, si elle ne veut pas voguer au hasard sur une mer semée d'écueils. Il combat l'endémonisme des philanthropes, qui a mis le but de l'éducation dans la jouissance ou la félicité. Avec Kant, il place ce but dans la perfection morale, et il veut que l'éducation soumette tous ses moyens et l'homme tout entier à ce but suprême. Mais la soumission des facultés humaines à ce but ne peut avoir lieu que dans la mesure où elle nous sont connues; c'est pourquoi la pédagogie ne peut se perfectionner qu'avec les progrès de la psychologie.

Weiller ne veut placer le but de la pédagogie ni dans le bonheur ni dans la perfection de l'individu, attendu que les idées de bonheur et de perfection sont des idées relatives que chacun peut déterminer à sa manière. Pour lui, le but de l'éducation consiste à cultiver les facultés de manière qu'elles puissent, en vertu de leur activité propre, atteindre le but auquel elles sont *prédestinées*. La tâche de l'éducateur est de faire croître son élève d'une manière naturelle, sans se mettre en peine d'autre chose, attendu que le terme, les moyens et les règles de son développement sont renfermés dans ses facultés mêmes. L'éducateur doit opérer un développement, non remplir arbitrairement un cadre vide. Weiller est, comme on le voit, un Rousseau allemand.

Passons maintenant à Pestalozzi. J. PABOZ.

COURS DE DICTÉES ÉLÉMENTAIRES

Allégorie du Sphinx

L'infortuné roi de Thèbes, retiré au fond de son palais, cherchait la solitude et semblait craindre l'approche de sa famille. Là, il était troublé encore par les gémissements d'une multitude qui souffrait mille maux dont il se croyait coupable; car il s'accusait dans son propre cœur. Il disait avec amertume : Qu'est devenu mon courage? qu'est devenue cette brillante intelligence qui avait répandu ma renommée parmi les nations de la Grèce? Ah! combien, aujourd'hui que je suis devenu faible comme un enfant, je tremblerais devant le sphinx, devant ce monstre venu de la mystérieuse Egypte, qui se plaisait à faire deviner des énigmes et qui égorgeait ceux qui ne pouvaient remporter cette singulière victoire! Je ne fus pas épouvanté de cette nouvelle sorte de combat. Mon cœur ne connaissait aucune crainte, et mon génie n'était étonné de rien. D'ailleurs, je ne voyais que le prix que je recevrais, un sceptre et la main d'une reine. Ce jour mémorable est encore présent à mon esprit. Le sphinx se tenait assis sur une des croupes arides du mont Phicée : de là il répandait la terreur sur toute la contrée. J'arrive en sa présence, au lever de l'aurore; des nuages transparents couvraient, comme d'un rideau, sa stature immense. Il avait le visage d'une femme; tous ses traits, parfaitement réguliers, étaient immobiles. J'aperçois encore cet œil scrutateur qui semblait vouloir arracher les plus intimes secrets de la pensée, et, dans les contours de sa bouche, une sorte d'ironie triste et terrible qui me faisait frémir. Oui, je l'avouerai maintenant, quand je vis ses mains terminées en griffes énormes s'avancer hors du nuage, toutes prêtes à saisir une proie assurée, je commençai à me repentir de ma témérité. Cependant l'énigme m'est proposée, mais d'une manière toute nouvelle et toute merveilleuse : aucun son articulé ne retentissait à mon oreille; aucun mouvement ne paraissait agiter les lèvres du monstre; seulement j'entendais comme une voix intérieure qui résonnait sourdement au fond de ma poitrine. Au même instant, les regards du sphinx s'allumèrent; une joie féroce anima son visage; ses griffes s'abaissèrent sur ma tête; alors je tirai mon glaive, et, me couvrant de mon bouclier, je m'élançai sur mon terrible adversaire, car il m'était livré : j'avais deviné l'énigme. Mon fer s'enfonça dans je ne sais quoi qui n'existait plus : tout avait disparu comme une vision. Néanmoins mon glaive dégouttait d'un sang immonde, et j'avais entendu un bruit faible, mais sinistre, tout semblable au râle d'un homme qu'on égorgerait dans les bras du sommeil.

SYNTAXE DU PARTICIPE

Retraite des Dix Mille

Les Grecs qui avaient survécu à la bataille de Cunaxa étaient encore au nombre de dix mille. Ils élurent promptement d'autres officiers, et, bravant tous les périls, ils commencèrent cette fameuse retraite que Xénophon, leur général, nous a décrite dans ses chefs-d'œuvre. Cet homme, habile autant qu'éloquent, releva le courage de ses concitoyens en leur rappelant la gloire dont ils s'étaient couverts à Sala-

Digitized by Google

mine et à Platée. Leur conduite fut aussi savante que courageuse : ils marchaient sur deux colonnes, plaçant dans l'intervalle le peu de bagages qu'ils avaient conservés. Six cents hommes d'élite, restant à une demi-lieue en arrière, formaient leur arrière-garde et combattaient les troupes de Tissapherne pendant qu'on passait les défilés. Attaqués de tous côtés par des peuples perfides qui se trouvaient sur leur route, arrêtés par de larges rivières dont les ponts avaient été coupés, manquant souvent de vivres, obligés de marcher quelquefois dans des plaines couvertes de neige à la hauteur de cinq ou six pieds, leur constance surmonta les obstacles, quels qu'ils fussent. Arrivés enfin sur les bords de l'Araxe, ils trouvèrent plusieurs peuples armés gardant les montagnes et leur en disputant le passage. Xénophon, par l'habileté de ses manœuvres et le courage de ses soldats, tourna les Barbares après les avoir battus, et parvint à gagner la Colchide. Les Grecs, après avoir fait un voyage de plus de cent milles, arrivèrent enfin à Trébizonde qui était une colonie de leur pays. Cette célèbre retraite avait duré plus de quatre-vingts jours.

QUESTIONNAIRE

SUR LA SYNTAXE DE LA PRÉPOSITION (*suite*)

38. Quel est le sens de la locution *quant à*, comme dans cette phrase : *Quant à ceux qui ont été incendiés, je les plains?*

39. Donc, quelle différence y a-t-il entre *quand* par un *d* et *quant* par un *t?*

40. Quel est le sens de *vis-à-vis*, comme dans cette phrase : *Cette famille demeure vis-à-vis de mes fenêtres?*

41. Donc, faut-il dire : *Ne soyez ingrats vis-à-vis de personne*, ou bien, *ne soyez ingrats envers personne?*

42. Ne peut-on pas dire : *J'avais votre sœur pour vis-à-vis?*

43. Donc, *vis-à-vis* ne s'emploie-t-il pas quelquefois comme un nom?

44. Quel est le sens de *vis-à-vis* employé comme un nom?

45. Faut-il dire : *Voilà ce que dit le Seigneur : Aimez-vous les uns les autres*, ou bien : *Voici ce que dit le Seigneur : Aimez-vous les uns les autres?*

46. Faut-il dire : *Craignez Dieu, observez sa loi : voici toute la sagesse*, ou bien *voilà toute la sagesse?*

47. Quelle est donc la différence entre *voici* et *voilà?*

TH. PHULPIN.

DICTÉE ANALYTIQUE

— DE L'ADJECTIF —

Le Tigre

La grandeur et la force du tigre sont égales, supérieures (1) même à celles du lion ; mais le tigre a *les membres plus grêles* (2) ; sa tête est plus arrondie ; ses jambes plus longues et son museau plus court; ses mâchoires sont armées de dents énormes et aiguës; sa gueule a *une vigueur, une force prodigieuse* (3); sa langue, toute couverte d'épines recourbées du côté de la gorge, lui donne la faculté d'enlever, d'un seul coup, de grands lambeaux de peau; ses pattes sont munies d'ongles puissants dont *la pointe et le tranchant ne sont jamais émoussés* (4); *son pelage ou sa robe est jaune* (5) sur le dos, blanche sous le ventre et toute sillonnée de raies noires, irrégulières et transversales; enfin, c'est un des plus élégants animaux que l'on connaisse ; et *la supériorité, la prééminence que Buffon donne au lion, ne semble pas méritée* (6); en effet, quoi qu'en ait dit ce grand naturaliste, le tigre ne montre pas une *cruauté, une férocité plus terrible que le lion* (6); mais il est plus courageux; *sa témérité et son audace sont extraordinaires* (7); *son indifférence pour le danger et son courage sont surprenants* (8); il ne redoute l'atteinte, l'agression d'aucun animal, pas même celle de l'homme. *Vivement attaqué, le lion* (9) *prend la* fuite. Le tigre combat jusqu'à la mort, même lorsque *la lutte et la résistance sont inutiles* (10); *sa force et son agilité sont incroyables* (10); on l'a vu se précipiter au milieu d'une troupe d'hommes armés, d'un seul bond se jeter sur l'un des cavaliers, l'enlever de sa selle et l'emporter dans les forêts, sans qu'on ait eu presque le temps de l'apercevoir. *La rapidité de sa course et la vélocité de ses bonds sont telles* (10), qu'elles ne semblent pas ralenties par le poids d'un homme, pas même par celui d'un buffle.

DIFFICULTÉS RAISONNÉES

(1) *Pourquoi* ÉGALES, SUPÉRIEURES? Parce que, quand un adjectif se rapporte à deux noms du singulier et du même genre, on met cet adjectif au pluriel et au genre des deux noms.

(2) *Pourquoi* GRÊLES? Parce que tout adjectif s'accorde en genre et en nombre avec le nom auquel il se rapporte.

(3) *Pourquoi* PRODIGIEUSE? Parce que l'adjectif placé à la tête de plusieurs noms, ne s'accorde qu'avec le dernier, quand ces noms ont à peu près la même signification.

(4) *Pourquoi* ÉMOUSSÉS? Parce que, quand l'adjectif se rapporte à deux noms de différents genres, on met l'adjectif au pluriel masculin, en évitant de le placer immédiatement après le nom féminin, si l'adjectif qui se rapporte à deux noms de différents genres n'a pas la même terminaison au féminin qu'au masculin.

(5) *Pourquoi* JAUNE? Parce que, après deux noms qui sont séparés par la conjonction *ou*, l'adjectif s'accorde avec le dernier, quand le second nom figure comme explication du premier.

(6) *Pourquoi* MÉRITÉE (et plus loin) PLUS TERRIBLE? Voir la réponse au n° 3.

(7) *Pourquoi* EXTRAORDINAIRES? Voir la réponse au n° 2.

(8) *Pourquoi* SURPRENANTS? Voir la réponse au n° 4.

(9) *Pourquoi* VIVEMENT ATTAQUÉ, LE LION, etc.? Parce que l'adjectif qualifiant une personne ou une chose, doit se rapporter au mot qui, dans la phrase, désigne cette personne ou cette chose, sans que ce rapport donne lieu à aucune équivoque.

(10) *Pourquoi* INUTILES, (plus loin) INCROYABLES, (encore plus loin) TELLES? Voir la réponse au n° 2.

TH. PHULPIN.

NOUVEAUX EXERCICES INTELLECTUELS

PHRASE A COMMENTER. — Dieu préfère les mains pures aux mains pleines.

COMMENTAIRE. — Le Seigneur a dit : « Il est plus aisé de faire passer un câble par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. »

« Beaucoup, de premiers qu'ils étaient, deviendront les derniers, et les derniers seront les premiers. »

***

INCONSÉQUENCE A RELEVER. — Un provincial naïf, mais prétentieux, s'était arrêté devant la boutique d'un des trois ingénieurs Chevalier que possède Paris, et il examinait le thermomètre avec la plus scrupuleuse attention. Ses yeux se portèrent sur cette ligne :

ORAN | GERS

Tiens! s'écria-t-il, avec la joie d'un homme qui en

Digitized by Google

surpriment un autre en flagrant délit d'ignorance, je ne savais pas que j'eusse pu m'en faire dans le Gers.

COMMENTAIRE. — Notre homme, lisant ainsi en deux mots chaque mot coupé par le tube du thermomètre, aurait pu augmenter le nombre de ses *découvertes*.

*
* *

ALLUSION LITTÉRAIRE. — Ce sentiment contribua beaucoup à diminuer les embarras et les périls du départ pour une armée innombrable d'employés venus à la suite des baïonnettes, et qui n'avaient plus de baïonnettes pour les défendre, quand arriva cette catastrophe inévitable de l'évacuation, qui est le *quart d'heure de Rabelais* des triomphateurs.

CH. NODIER (*Portraits. — Fouché*.)

COMMENTAIRE. — Le *quart d'heure de Rabelais* est une locution proverbiale par laquelle on entend le moment où il faut payer son écot, par allusion à l'embarras où se trouva le spirituel auteur de *Pantagruel*, faute d'argent, dans une auberge de Lyon. On raconte qu'il déposa, dans un endroit apparent de sa chambre, plusieurs petits paquets sur lesquels il avait mis pour étiquettes : *poison pour le roi*, *poison pour le reine*, *poison pour le dauphin*. L'hôte, épouvanté de cette découverte, courut en prévenir les autorités de Lyon, qui firent conduire Rabelais à Paris par la maréchaussée. Dès qu'il fut arrivé, il écrivit son aventure à François Ier, qui en rit beaucoup, et le fit mettre sur-le-champ en liberté. P. L.

NARRATION FRANÇAISE

Un Songe de Lucien

SOMMAIRE. Lucien revenant un soir d'Athènes, où il avait assisté aux fêtes de Jupiter... Étourdi du fracas des réjouissances publiques, il s'assit au pied d'un arbre et s'endormit... Pendant son sommeil, il lui sembla voir les portes de l'Olympe s'ouvrir... Jupiter lui fit signe d'approcher, et lui ordonna de lever une petite trappe placée au pied de son trône...; c'était par cette ouverture que lui arrivaient les vœux des mortels... Des écoliers, des avares, des vieillards, etc., l'invoquaient tour à tour; mais leurs vœux étaient si extravagants, que Jupiter, irrité, laissa retomber la trappe. Lucien fut pris d'une si grande envie de rire, qu'il se réveilla en sursaut.

DÉVELOPPEMENT

Lucien, sur la fin de sa vie, passa quelque temps auprès du philosophe Xylander, qui demeurait à quelque distance d'Athènes. Un jour, après avoir assisté aux fêtes de Jupiter, que les Athéniens célébraient avec la plus grande magnificence, il revenait le soir chez son hôte, encore étourdi du fracas des réjouissances publiques, fatigué de la pompe des sacrifices et de la folie des adorateurs; après tout, content de sa journée, car jamais il n'avait amassé contre les hommes plus de traits malins, plus de piquantes plaisanteries. Je ne sais quel auteur ajoute que les fumées légères d'un vin de Chio pouvaient aussi contribuer à éclaircir les sombres vapeurs de la morale dans le cerveau du bon vieillard. Il s'assit au pied d'un arbre pour se reposer quelques instants.

C'était une des belles nuits de l'Attique; tout était calme autour de lui; la lune commençait à répandre sur la campagne sa douce et pâle lumière, qui semblait inviter au sommeil : le philosophe céda bientôt à tant d'impressions agréables, et vint comment il termina sa plaisante journée par une vision plus plaisante encore.

Il vit s'ouvrir les portes de l'Olympe. Le grand Jupiter, du haut de son trône, lui fit signe de s'en approcher. Le dieu n'avait pas ce front terrible qu'Homère nous représente chargé de menaces et faisant trembler les cieux. Il sourrait au sage mortel, et paraissait jouir de sa surprise. « Bonjour, Lucien, sois le bienvenu; je vais donner audience aux prières des hommes : veux-tu les écouter avec moi? » Confus d'un tel honneur, le philosophe répondit à Jupiter par un compliment assez mal tourné, que j'épargnerai au lecteur avec beaucoup d'autres détails. Le père des dieux lui ordonna alors de lever une petite trappe placée au pied de son trône, à laquelle se rendent de toutes les parties de la terre les vœux et les sacrifices des mortels. A peine la trappe fut-elle levée, qu'un épais nuage de fumée pensa suffoquer le philosophe. En même temps, un tumulte effrayant de mille voix l'étourdit, au point qu'il se crut devenu sourd pour le reste de sa vie. Jupiter, qui ne laissait pas d'être lui-même incommodé de ces bouffées, appela le fougueux Borée, et, ne pouvant faire entendre sa voix, il lui commanda par un signe de tête de chasser avec son haleine cette vapeur importune. Mais il était impossible de rien distinguer parmi cette confusion de cris et de vœux. Seulement les mots de richesses, d'honneur, de longues années se laisaient entendre sans peine, parce qu'ils étaient répétés plus souvent que les autres et avec plus de ferveur. Alors Jupiter baissa la trappe, et la laissa presque fermée, de manière qu'il ne pouvait plus entendre qu'une prière à la fois.

La première qu'ils entendirent fut celle d'un jeune écolier d'Athènes : « Grand Jupiter, disait-il, tu connais mon mérite; tu sais combien je suis au-dessus de mes rivaux, qu'ils disparaissent devant ma gloire, humiliés et confondus. J'ai deux vases d'argent : l'un est pour le maître qui nous juge, l'autre est pour toi, si tu accomplis mon vœu.

« Seigneur Jupiter, dit le philosophe, n'enverrez-vous pas Mercure couper les oreilles à ce faquin-là?

— Pas si vite, mon cher Lucien; ne sais-tu pas qu'il faudrait aussi les couper à toute la jeunesse d'Athènes! Mercure en aurait pour plus d'un jour. »

Tout a coup il fut interrompu par un concours de vœux que lui adressait tout un peuple pour la santé d'un tyran. Lucien fut bien surpris lorsque, après avoir écouté les prières élancées avec tant de ferveur et de dévotion, il entendit les mêmes voix murmurer sourdement des malédictions contre leur prince et des reproches à Jupiter de ce qu'il n'avait pas encore écrasé ce tyran. Le maître des dieux fut si indigné de la bassesse de ces misérables, qu'il accueillit, pour les punir, leur premier vœu et qu'il rejeta le second.

Venaient ensuite des prières plus communes. Un pieux jeune homme supplait Jupiter de délivrer au plus tôt des misères de la vie un vieil oncle dont il attendait l'héritage. Un avare demandait encore un sac d'argent; un médecin demandait des malades, un plaisant des bons mots, un rhéteur des phrases.

Tandis que le philosophe faisait en lui-même ses

Digitized by Google

réflexions sur toutes ces prières, un vent doux et agréable sortit de la trappe; mais il reconnut ensuite que c'étaient des soupirs confus et accompagnés d'une odeur suave et composée de fleurs et de parfums. Bientôt ils furent suivis de complaintes, de gémissements : il n'était question que de blessures, de tourments, de dards, de cruautés, de désespoir ou de trépas.

« Dieu du ciel! quels sont ces malheureux condamnés à de si horribles tortures? Quelle horrible bataille se livre aujourd'hui sur la terre?

— Ce n'est rien, répondit Jupiter; tout ce bruit vient de l'île de Paphos. Chaque jour je suis importuné de semblables fadeurs, et je vais commander aux vents de leur intercepter désormais tout passage. »

« Père des cieux et des hommes, disait une voix cassée, je ne demande plus de votre bonté qu'une année de vie, et je mourrai content. »

« Voilà bien le plus impertinent vieillard qui soit au monde, dit Jupiter. Il y a plus de seize ans qu'il m'adresse le même vœu. Il me demandait, lorsqu'il n'avait encore que soixante-dix ans, de le laisser vivre jusqu'à ce qu'il pût voir sa fille mariée, je le permis. Ensuite il ne désira plus que de voir finir l'éducation de son petit-fils. Maintenant qu'il a obtenu de moi toutes ces faveurs, il me supplie de lui laisser achever une maison qu'il fait bâtir. Je suis las de tant de vains prétextes pour prolonger une carrière déjà trop longue.

« Mais quoi! continua-t-il avec colère, n'entendrai-je que des vœux insensés ou de folles demandes? ne recevrai-je jamais une prière raisonnable de tant de mortels qui m'en font chaque jour? »

Le dieu, irrité, allait pousser la trappe en murmurant, lorsque Lucien le pria d'entendre encore une voix qu'il reconnut pour être celle de son hôte, l'Athénien Xylander, et l'un des philosophes les plus estimés de son temps.

« Volontiers. Peut-être enfin celui-là sera-t-il raisonnable pour tous les autres. »

« Grand Jupiter, disait le philosophe, c'est par ma sagesse que j'ai acquis tant de réputation. Augmentez en moi cette sagesse si précieuse : faites croître en même temps cette barbe épaisse sans laquelle tout mon mérite... »

Jupiter, indigné, fit retomber la trappe avec violence, et Lucien fut pris d'une si grande envie de rire, qu'il se réveilla en sursaut.

COMPOSITIONS TIRÉES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

ÉDUCATION DE SAINT LOUIS

Louis IX n'avait que douze ans à la mort de son père, et la reine Blanche de Castille, sa mère, prit la régence du royaume. Femme aussi éminente par son intelligence que par sa piété, elle voulut présider elle-même à l'éducation de son fils. Elle prévoyait qu'il aurait besoin de qualités supérieures pour conserver les conquêtes, encore mal affermies, de Philippe-Auguste, et pour conjurer les orages qui menaçaient incessamment l'autorité royale. Car les grands vassaux étaient impatients de reconquérir l'indépendance qu'ils avaient perdue; les communes, fières de leur affranchissement, cherchaient à étendre leurs libertés, et le saint-siége n'aspirait à rien moins qu'à dominer les trônes.

La régente était souvent obligée de mettre en action toutes ses ressources pour retenir ces trois puissances dans les limites de leurs droits. Elle ne prenait des mesures importantes qu'au nom et avec la participation de son fils, afin de le former de bonne heure à l'art difficile de gouverner les hommes avec sagesse et selon les règles d'une scrupuleuse justice.

Elle lui avait donné de savants professeurs pour lui apprendre la langue latine, la théologie, et surtout l'histoire; mais elle s'était expressément réservé le soin de développer toutes les belles qualités de son cœur. Elle trouvait dans l'accomplissement de ce devoir maternel toutes sortes de consolations et de jouissances, parce que, sous les apparences d'une complexion délicate et d'une douceur angélique, le jeune Louis cachait le sens droit, la calme intrépidité et l'inflexible énergie de Philippe-Auguste. La pureté de son âme, sa piété éclairée, le sentiment élevé de sa dignité et de ses devoirs, qui imprimaient à toutes ses paroles et à toutes ses actions un caractère particulier de simplicité et de grandeur, présageaient ce qu'il fut dans la suite, le plus héroïque chevalier du moyen âge, le meilleur et le plus juste des rois qui ont occupé le trône de France.

Sans doute, Louis IX, protégé par les excellents instincts qu'il tenait de la nature, ne pouvait pas devenir un prince lâche et brutal; mais il n'aurait pas été le modèle et l'arbitre des souverains de l'Europe, si la reine Blanche l'avait abandonné aux flatteries des courtisans et aux séductions qui environnent le berceau des rois. C'est à Blanche de Castille que la France doit le règne glorieux de saint Louis. Charlemagne aussi avait été élevé sous la direction de sa mère, Berthe. La mère est la première institutrice et la providence de son enfant. Elle dirige le développement de ses facultés physiques comme celui de ses facultés morales, elle prépare les voies où doivent s'accomplir ses destinées. Aussi l'éducation des femmes est le premier des devoirs d'un bon gouvernement, parce qu'elle peut devenir pour les peuples le plus puissant moyen de moralité et de civilisation.

CUREL.

COURS PRATIQUE D'ANALYSE LITTÉRAIRE

17e SIÈCLE

LA BELLE MATINEUSE

— SONNET —

Le silence régnoit sur la terre et sur l'onde;
L'air devenoit serein et l'Olympe vermeil;
Et l'amoureux Zephir, affaissé du sommeil,
Ressuscitoit les fleurs d'une haleine feconde;

L'Aurore déployoit l'or de sa tresse blonde,
Et semoit de rubis le chemin du Soleil;
Enfin ce dieu venoit au plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde.

Digitized by Google

Quand la jeune Philis, au visage riant,
Sortant de son palais, plus clair que l'Orient,
Fit voir une lumière et plus vive et plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux;
Vous paraîtes alors aussi peu devant elle
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

MALLEVILLE.

QUESTIONNAIRE

— *Quelle différence entre* matineux *et* matinier?

Le premier veut dire : *qui se lève matin, qui a l'habitude de se lever matin;* il ne se dit guère que des personnes. L'adjectif *matinal*, plus usité, a le même sens.

Le second, *matinier, ère*, signifie : *qui appartient au matin;* il n'est usité que dans : *étoile matinière.*

— *Qu'est-ce que le sonnet?*

Le *sonnet*, qu'on rapporte, aussi bien que le madrigal, à l'épigramme, consiste dans quelques pensées, dont la dernière doit avoir quelque chose de frappant et d'extraordinaire. Sa forme artificielle ou mécanique est absolument invariable : il est composé de quatre quatrains et deux tercets. Le sens doit être complet après chaque quatrain et chaque tercet. Tout doit être poli, châtié dans ce petit ouvrage; on n'y souffre ni le moindre écart du sujet, ni un vers faible ou négligé, ni une expression impropre, ni la répétition du même mot. La précision et la justesse des pensées, l'élégance des expressions, l'harmonie des vers, la richesse des rimes, ne doivent rien laisser à désirer. Ces lois sont *rigoureuses*, comme le dit Boileau. Aussi n'y a-t-il aucun poète qui ait atteint à ce degré de perfection qu'on exige dans ce petit poème. On a cherché, de nos jours, à remettre le sonnet en honneur; mais les essais qu'on a tentés n'ont pas été heureux. Le sonnet a fait son temps; laissons-le reposer dans les catacombes de la poésie.

— *Faites-nous connaître Malleville.*

MALLEVILLE (Claude de), un des premiers membres de l'Académie Française, né à Paris, en 1597, était fils d'un officier de la maison du roi. Après d'assez bonnes études, il entra chez un financier; mais il ne tarda pas à se lasser des chiffres et des bordereaux, et fut admis, en qualité de secrétaire, chez le maréchal de Bassompierre, qu'il quitta bientôt pour passer, avec le même titre, chez le cardinal de Bérulle, dans l'espoir que ce prélat, alors en faveur, l'avancerait plus rapidement. Trompé dans cette espérance, il retourna près de son premier maître, qu'il accompagna dans son ambassade en Angleterre. Le maréchal, à son retour en France, ayant été mis à la Bastille, Malleville lui rendit de grands services.

Ce fut alors que Richelieu fit proposer aux littérateurs qui s'assemblaient une fois la semaine chez Conrart, de tenir leur assemblée dans son palais, sous sa protection. Malleville répugnait à cette complaisance, par la raison que le cardinal était l'ennemi déclaré de Bassompierre; mais le plus grand nombre fut d'avis d'accepter la proposition. Après sa sortie de la Bastille, le maréchal de Bassompierre récompensa Malleville de sa fidélité, en le nommant secrétaire des Suisses et Grisons. Cette place valut à l'auteur, en peu de temps, vingt mille écus, dont il employa une partie à acheter une place de secrétaire du roi. Malleville mourut en 1647. Ses poésies consistent en sonnets, rondeaux, épigrammes, élégies, dont plusieurs ne manquent ni de naturel ni de sensibilité.

— *Comment peut-on apprécier le talent de Malleville?*

Il avait de l'esprit, de la délicatesse, de la facilité; mais il travaillait fort peu ses vers. Tout le monde connaît la réputation de son sonnet de *la Belle Matineuse*. « On ne parlerait pas aujourd'hui d'un tel ouvrage, dit Voltaire; mais le bon en tout genre était alors aussi rare qu'il est devenu commun depuis. »

— *Quelles autres remarques peut-on faire sur ce sonnet?*

Quatrième vers : la fin de ce vers est traînante; l'inversion était ici nécessaire. — Septième vers : il faut *dans le plus grand appareil*; *au* ne peut remplacer *dans le* que lorsqu'il est questeur d'un lieu. — Dixième vers : *Plus clair que l'Orient*, fin de vers commune et négligée.

— *Que peut-on dire avec équité de ce sonnet?*

« Ce sonnet, tant vanté, dit La Harpe, lors du règne des sonnets, est fort au-dessous de sa renommée; il a trop de mots et trop peu de pensées. Celle qui le termine tient de cette galanterie des poètes Italiens, dont la France reçut les sonnets au seizième siècle. A cela près, le sonnet de Malleville n'est pas trop mal tourné, et, de son temps, il a pu faire illusion. D'ailleurs, tout le siècle était ravi d'admiration pour ce petit genre. »

P. T. L.

HISTOIRE
DE
LA LITTÉRATURE EN FRANCE

CHAPITRE XX

Seizième siècle — Renaissance

— SUITE —

Dans les quatre autres livres, le vieux Grandgousier a disparu du monde. C'est Gargantua qui règne, et *Pantagruel*, son fils, qui remplit le rôle de héros. *Gargantua* et *Pantagruel* se font bien suite l'un à l'autre; on y rencontre en effet les mêmes personnages aux différentes époques de leur existence.

Pantagruel, en naissant, coûte la vie à sa mère. Doit-il en rire? doit-il en pleurer? C'est une question à peu près insoluble; tous les arguments de part et d'autre se balancent. Viennent ensuite des détails extravagants sur l'enfance du nouveau héros, et sur les académies qu'il visite pour s'instruire; la rencontre qu'il fait d'un écolier limousin, qui, digne disciple de la pléiade, défigure à plaisir la langue française en y introduisant à foison des mots et des tournures antiques.

Cette critique s'adresse directement à Ronsard, qui s'en blessa, et, dans sa colère, fit contre Rabelais une épitaphe qui n'est pas à la louange de ce dernier, mais qui n'est pas non plus à celle de son auteur. En voici deux strophes, la seconde et la dernière :

. . . . . .
Jamais le soleil ne l'a vu,
Tant fût-il matin, qu'il n'eût bu.
Et jamais le soir, la nuit noire,
Tant fût tard, ne l'a vu sans boire;
Car altéré, sans nul séjour,
Le galant buvait nuit et jour.
. . . . . .
O toi, quiconque sois qui passes,
Sur sa fosse répands des tasses,
Répands du brit (goutte brillante), et des flacons,
Du cervelas et des jambons;
Car si encor dessous la lame (pierre)
Quelque sentiment a son âme,
Il les aime mieux que des lys,
Tant soyent-ils fraischement cueillis.

Pantagruel, arrivé à Paris, y rencontre *Panurge*, citoyen en guenilles, et ce dernier devient dès lors le héros, car il attire sur lui toute l'attention, comme frère *Jean* faisait sous Gargantua.

Pantagruel interroge son nouvel ami sur sa naissance, et celui-ci répond en allemand. Pantagruel alors le questionne en cette langue, et Panurge lui parle successivement arabe, italien, anglais, basque, hollandais, danois, espagnol, hébreu, grec et bas-breton, au grand ébahissement du prince et de ses compagnons. Arrive enfin le français; mais Panurge déclare qu'il raconterait ses aventures s'il n'avait avant tout *besoin de repaistre*.

Il a trente-cinq ans, et n'est guère sujet qu'à une maladie : le manque d'argent, parce qu'ayant soixante-trois manières de faire venir dans sa bourse cet agent indispensable, il en a deux cent quatorze de le dépenser. La bravoure n'est pas la qualité première de Panurge; néanmoins, dans une guerre

Digitized by Google

contre *Anarche*, roi des *Dipsodes*, entreprise par Pantagruel pour secourir le royaume d'*Utopie*, il trouve le moyen de se faire récompenser sans avoir couru de risques.

Dans cette affaire, Epistémon, ami de Pantagruel, a été tué; mais Panurge le ressuscite, et le revenant raconte que les diables sont bien meilleurs compagnons qu'on ne le pense généralement; que les damnés n'y souffrent guère du feu, mais que leur état y a changé d'une étrange façon; que lui, Epistémon, y a vu de ses yeux, Alexandre rapetassant les vieilles chausses, et Xerxès criant la montarde; tandis que les philosophes, et ceux qui avaient été indigents en ce monde, « *de par delà estoient de gros seigneurs à leur tour.* » Tel est en résumé le second livre de la *Chronique gargantuine.*

Dans le troisième, Rabelais raconte les suites de la victoire de Pantagruel sur les Dipsodes. En profond politique, ce prince transporte dans leur pays une colonie d'*Utopistes* pour leur apprendre à aimer le vainqueur, et la manière généreuse dont il agit à leur égard achève de lui gagner les cœurs et consolide sa victoire.

Quant à Panurge, devenu châtelain de *Salmigondin*, il dilapide en moins de quinze jours ce beau domaine, en festoyant et banquetant. Pantagruel lui reproche avec douceur cette conduite: « Mais, lui répond Panurge, on n'est pas sûr du lendemain; d'ailleurs, les gens d'esprit seuls savent dépenser beaucoup; il n'y a que les sots qui soient économes. Les dettes, voilà l'âme du monde! »

Tous ces gais sophismes ne peuvent triompher de l'honnêteté de Pantagruel, qui pourtant paye et pardonne.

Panurge se mariera-t-il, ne se mariera-t-il pas? Voilà le nœud du roman, si tant est qu'il y faille chercher un nœud, car l'accessoire est ici le principal, et les épisodes l'emportent sur le fond. Toutefois, rien de plaisant comme ce chapitre, dans lequel notre héros consulte son bon maître sur ce sujet si grave; c'est sans contredit le meilleur du livre, et Molière l'a fort plaisamment reproduit dans le *Mariage forcé.*

Le jurisconsulte *Bridoye*, autre personnage du roman, est une critique des gens de loi. En effet, on attaque la justice d'un arrêt qu'a rendu ce grand magistrat, et pour sa justification, il n'allègue d'autre raison que l'âge et l'affaiblissement de sa vue, qui ne lui permet plus de distinguer aussi bien les points des dés que par le passé. « J'estois dans l'usage, dit-il, comme vous autres, messieurs, de poser d'un costé le sac du demandeur, de l'autre costé celui du défendeur, et de consulter le sort pour chacun, comme vous autres, messieurs. »

Mais Panurge ne juge pas à propos de soumettre son affaire (son mariage) à un juge qui décide sur un coup de dés, et s'adresse au fou Triboulet, qui lui conseille d'entreprendre un très-grand voyage pour aller consulter la *dive Bouteille*, et Pantagruel consent à l'accompagner, quoiqu'il ne s'agisse pas moins que d'un voyage au Cathay, dans l'Inde supérieure.

L'histoire de ce long voyage remplit le quatrième livre, de tous le plus hardi; aussi prend-il ses précautions pour éviter toute fâcheuse affaire. Les relâches que fait le navire dans les divers royaumes placés sur sa route, sont le charme principal de l'histoire. Le premier royaume dans lequel ils abordent est celui des *Chicanons* (huissiers, procureurs), gens d'un commerce fort désagréable.

Ils ont à peine quitté ce maussade royaume, qu'ils sont assaillis par une forte tempête, et Panurge, fort mal à l'aise, envie de bon cœur le sort des planteurs de choux. Ils rencontrent ensuite les îles des Matagots, Cagots et Papelards; des démoniacles calvins, imposteurs de Genève, et autres monstres divers.

Les Papimanes interrogent Panurge sur l'*unique*, sur *celui qui est*, sur le pape enfin. Les Papimanes sont de braves gens que dévore l'amour du prochain, pourvu, toutefois qu'il ne soit pas hérétique.

Le cinquième et dernier livre n'est pas moins vif. On y trouve l'île *Sonnante*, et Rabelais y critique sans pitié les moines et les religieuses de son temps; ce sont, dit-il, gens inutiles, qui vivent aux dépens de l'autre monde, sans rien faire qui lui profite.

On arrive ensuite au guichet de Grippeminand, roi des chats fourrés, *bestes moult horribles et espouvantables à voir.* C'est une critique amère des us et coutumes de la justice criminelle; la magistrature y est on ne peut plus durement traitée.

Enfin, après bien des péripéties et des accidents, Panurge se trouve en présence de la dive Bouteille Bacbuc, et cette estimable pythonisse, à toutes les questions qu'il lui adresse, répond par ce seul mot: *Trinque!*

Tel est, rapidement analysé, le livre de Rabelais, sur lequel ont été portées tant d'appréciations diverses.

Sans nul doute, dans la *Chronique gargantuine*, il y a une partie de fantaisie pure, de facétie, de libertinage d'esprit, de farce; il y a même une autre partie d'obscénités, vrai cloaque qui ne peut avoir de qualification en littérature; mais il y a aussi une troisième partie philosophique, évidemment écrite dans un but d'allusion satirique, pleine de bon sens, et d'un style très-supérieur en originalité réelle, en maturité, à celui des deux autres parties. Il faut rire de la première partie, si l'on peut, et si l'on en comprend toutes les finesses, mais sans se mettre à la torture pour découvrir un sens sérieux qui n'y est pas. Il faut glisser sur la seconde, qui souille la vue et ne peut chatouiller qu'une intelligence très-grossière et très-affadie. Enfin, il faut admirer la troisième, l'étudier, en faire son profit, en retenir les pensées durables, en méditer les richesses de style, en apprendre par cœur quelques aphorismes d'un sens et d'une application pratique éternels.

Le roman de Rabelais, quoiqu'en beaucoup de parties fait pour l'amusement, est donc, comme il convient à tout ouvrage satirique, plein d'allusions aux hommes de son temps. « Il les fait poser devant lui et devant ses lecteurs comme autant de grotesques; et si l'on prend la peine de creuser sa pensée, derrière les caricatures de 1520, on retrouve l'homme de tous les temps, le fils d'Adam, avec ses éternelles passions, avec ses penchants in-

Digitized by Google

» destructibles, avec cet esprit invariable, qui le » caractérise sous les costumes les plus différents (1). »

Mais c'est de la folie de vouloir à toute force trouver une application directe dans les personnages qu'il met en scène. Il ne fait pas non plus une *guerre à outrance* à son siècle, comme quelques-uns l'ont prétendu; il se moque de ses ridicules, il s'en amuse, il se dilate à les exagérer par l'imagination; il s'aide dans ses inventions par son expérience: et là où son siècle lui épargne la peine d'imaginer, il copie. L'ambition des princes, par exemple, c'est l'insatiable faim de Grandgousier; le parlement, c'est la tanpinière des chats fourrés où Panurge est obligé de laisser sa bourse; les juges, c'est Bridoye, l'aïeul de Brid'oison, etc.

Rabelais est novateur dans la mesure de l'esprit français, pour soutenir ce qui est bon quoique nouveau. Ponocrate, le précepteur de Gargantua, veut lui apprendre à réfléchir. Il lui fait désapprendre d'abord les formules de l'école, et lui enseigne les sciences naturelles, l'arithmétique, l'art de la gymnastique; il le mène dans les ateliers, parmi les artisans et les ouvriers, afin de lui faire voir les richesses des nations. Enfin, hardiesse étonnante, maître *Eblue*, dans l'île Sonnante, proclame le partage égal des successions, comme étant de droit naturel; et il y en a bien d'autres de ce genre.

Rabelais était-il protestant? non. Mais en le jugeant sur les apparences, on peut affirmer qu'il est fort peu catholique, et très-libre penseur, ne touchant pas au dogme, mais ne ménageant pas les personnes. Il a surtout le tort d'attaquer les ministres de la religion et de les railler sous les sobriquets de *papegots*, *cardinqots*, *évegots*, etc.

L'influence d'un tel esprit devait être grand sur les contemporains; aussi fit-il deux écoles, l'une de bouffonnerie, et l'autre d'esprit français. Les partisans de sa bouffonnerie, de son intarissable verve burlesque se sont perdus en voulant l'imiter, sauf pourtant:

Béroalde de Verville, né à Paris, en 1558, homme d'une érudition immense et mal digérée, dont le *Moyen de parvenir*, imprimé sous le titre de *Salmigondis*, qui lui convenait mieux, et sous celui de *Vénus en belle humeur*, renferme quelques jolis contes, mais dont un plus grand nombre sont obscènes et irréligieux (2).

Les partisans de la raison de Rabelais, de sa fine raillerie, forment une chaîne de libre penseurs qui, depuis *Montaigne* jusqu'à *Voltaire* et *Paul-Louis Courier*, lui ont emprunté ses saillies et se sont approprié les plus belles parties de son esprit. *La Fontaine* a puisé à pleines mains dans Rabelais, et *Molière* lui doit plus d'un trait heureux.

» Apprécier l'influence de Rabelais sur la langue et la littérature française n'est pas si difficile que de deviner le sens de son ouvrage et d'en faire l'analyse. Rabelais est le premier écrivain en prose où se déploie librement et sous toutes les faces l'esprit français, cet esprit sceptique, moqueur, sérieux sans être pédant, hardi sans outrecuidance, profond sans images, qui n'apparaît pleinement dans aucun des devanciers du curé de Meudon, chroniqueurs ou poëtes. Peu d'auteurs ont plus fait pour notre bel idiome que Rabelais; il y a versé une foule de tours et d'expressions qui sont restés. Mais un grand nombre de ses latinismes et de ses grécismes ne lui ont pas survécu. »

Voilà donc quel fut le seizième siècle, remarquable par le mouvement littéraire qui s'y produit, par le goût qui s'épure, par son savoir, par son érudition immense, par son talent et son esprit.

Sans doute, le dix-septième siècle s'élève plus haut; dans la poésie comme dans la prose, il a atteint un degré de perfection qui en fait notre siècle littéraire par excellence; mais tout en l'estimant à sa valeur, n'oublions pas que la *renaissance* l'a précédé, et que l'avoir préparé n'est pas la moindre gloire du seizième siècle.

BURON.

(1) Henri Prat; *Hist. de la litt. franç.*

(2) Né dans le calvinisme, il embrassa par choix et dans l'âge de raison la religion catholique, il se fit même ecclésiastique, et devint chanoine de Tours. On a donc lieu de s'étonner de l'immoralité et de l'impiété qui règnent dans le *Moyen de parvenir*. Peut-être ne fut-il pas catholique de bonne foi.

LA TERRE ET L'HOMME

OU

LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

Par ARNOLD GUYOT

Professeur de géographie et d'histoire à Neuchâtel (Suisse)

CHAPITRE XIII

CARACTÈRES DU NOUVEAU MONDE

§ 1er. *Parallèle entre le Nouveau Monde et l'Ancien, par rapport* (a) *au groupement des continents*, (b) *à leur position astronomique*, (c) *à la direction générale des terres*, (d) *à leur structure intérieure.*

§ 2. *Côtes du Nouveau Monde.*

§ 3. *Rivières et Lacs.*

§ 4. *Végétation.*

§ 5. *Animaux.*

§ 6. *Races humaines.*

§ 1er. Abandonnons maintenant l'océan, et retournons à l'étude des continents. Pour mieux saisir leurs analogies et leurs différences, pour déterminer leur véritable caractère, nous devons les considérer dans leurs groupes naturels, sous les deux points de vue que nous avons précédemment indiqués, je veux dire comme ancien et nouveau monde et comme continents septentrionaux et méridionaux. Nous décrirons d'abord le contraste de l'ancien monde avec le nouveau.

Pour faire ressortir le contraste des deux mondes, il faut les étudier plus en détail que nous ne l'avons fait jusqu'ici, et les comparer entre eux pour déduire le caractère propre à chacun d'eux. Nous avons déjà vu qu'ils diffèrent de formes, de reliefs et de climats; nous allons bientôt découvrir que ces différences fondamentales produisent des effets analogues sur les êtres organisés, et sur le caractère physique

Digitized by Google

tout entier de chacun des deux mondes. Enfin nous dirons de quelle manière ils agissent l'un sur l'autre, et semblent destinés par leur nature, non à une existence isolée, mais à former ensemble un tout organisé, une grande harmonie.

Une comparaison générale des deux groupes de continents va nous rappeler les premiers traits que nous avons remarqués précédemment et nous en fera découvrir de nouveaux.

L'ancien monde et le nouveau diffèrent dans leurs dispositions et dans l'étendue des continents qui les composent; dans leur situation astronomique par rapport aux zones climatériques, dans la direction générale de leurs masses, et dans leur structure intérieure. C'est l'assemblage de ces caractères opposés qui assure à chacun d'eux une flore et une faune qui lui est propre.

(A) *Disposition.* L'ancien monde est composé de quatre continents. Mais si nous en excluons l'Australie, qui n'est à vrai dire qu'une grande île de l'hémisphère océanique, il n'en compte que trois, formant une masse ovale très-compacte, dont l'étendue superficielle surpasse de beaucoup celle de toutes les autres masses terrestres. Il présente donc une très-vaste surface, très-continue et peu accessible dans l'intérieur aux influences océaniques. L'ancien monde est par-dessus tout un monde *continental*.

Le nouveau monde n'a que deux continents, l'Amérique septentrionale et l'Amérique méridionale. Ces deux continents ne sont point groupés en une masse rudimentaire, ni placés côte à côte, mais ils se touchent seulement par leur angle extérieur au moyen d'une étroite bande de terre. Ils sont situés dans deux hémisphères opposés, et, pour cette raison, très-distincts l'un de l'autre.

Le résultat de cette disposition est qu'aucun point de l'intérieur du continent n'est fort éloigné des rivages de la mer; partout il donne accès aux influences de l'Océan, au milieu duquel il est placé comme une île immense. Sa forme contraste avec celle de l'ancien monde et lui donne son caractère particulier. Le nouveau monde est essentiellement *océanique*.

(B) La *position astronomique* fournit un second point de contraste entre les deux mondes.

L'ancien monde est, pour ainsi dire, refoulé au nord de l'équateur; il appartient en grande partie à l'hémisphère septentrional et à la zone tempérée. Des trois principaux continents qui le composent, les deux plus importants, l'Europe et l'Asie, sont tempérés. L'Asie pénètre dans la zone torride seulement par les péninsules méridionales; l'Europe en aucun point; l'Australie est sous-tropicale; l'Afrique seule est vraiment tropicale. Ainsi, si nous ne considérons que ces deux derniers continents, plus des deux tiers de leurs terres sont situées dans les régions tempérées, et un tiers seulement dans la région tropicale. L'ancien monde est essentiellement *tempéré*.

Dans le nouveau, les terres sont distribuées à peu près également dans les deux hémisphères; et il se trouve que ses contrées les plus fertiles sont situées sous le soleil des tropiques. Comparé avec l'ancien, le nouveau monde doit être considéré comme *tropical*.

(C) La *direction générale* des terres, c'est-à-dire celle de leur plus grande dimension, est inverse dans les deux mondes et constitue leur troisième contraste. La plus grande longueur de l'ancien monde est de l'est à l'ouest, dans la direction des parallèles; et celle du nouveau monde est du nord au sud, dans la direction des méridiens. Tous deux ont une longueur d'environ 7,500 milles, mais la largeur de l'ancien monde est à peu près double de celle du nouveau. Cette disposition est de la plus haute importance sous le rapport de la distribution des climats, puisque la configuration des continents coïncide, comme nous l'avons vu, avec la structure intérieure, c'est-à-dire, avec la direction des plateaux et des principales chaînes de montagnes. D'une extrémité à l'autre de l'ancien monde, sur une étendue de plusieurs milliers de milles, les migrations des peuples ont toute facilité de poursuivre leur course aventureuse, en suivant, selon leur habitude, les grands traits du relief du sol, sans trouver aucun changement dans la végétation ou dans le règne animal. Les peuplades changent de place, et non de climat ni de genre de vie. La similitude du climat sur de longs espaces, est donc un des caractères de l'ancien monde, et doit avoir singulièrement favorisé les migrations des premiers peuples.

Dans le nouveau monde, au contraire, les zones climatériques sont de peu d'étendue et très-nombreuses; et, si l'on parcourt toute la longueur des deux Amériques, on passera deux fois par toutes les successions de température, depuis le climat glacial du pôle, jusqu'à celui de l'équateur, et depuis le brûlant climat de ce dernier, jusqu'à celui de l'autre pôle.

(D) Nous arrivons maintenant au dernier des points de contraste que nous avons mentionnés. La *structure intérieure* des deux mondes modifie dans chacun d'eux les relations climatériques, de manière à corriger l'uniformité de climat dans l'ancien monde par de fréquents contrastes, et à modifier la trop grande diversité du nouveau par des transitions douces et graduelles. C'est ce dont nous allons nous rendre compte en procédant à un examen plus détaillé de la structure des deux Amériques.

La simplicité caractérise la conformation intérieure du nouveau monde. Au lieu de cette variété de l'ancien monde où, malgré quelques traits généraux communs, chaque continent semble en quelque sorte avoir été jeté dans un moule à part, les deux Amériques semblent formées d'après un plan unique, dont quelques mots donneront une idée. Deux triangles dont les sommets sont tournés vers le sud, l'un situé au nord-ouest de l'autre, la longue Cordillière des montagnes Rocheuses et des Andes, courant dans toute la longueur de l'extrême côte occidentale, et unissant entre eux les deux continents; de grandes plaines à l'est, formant la plus grande étendue de leur surface; une chaîne de médiocre élévation dans les

Digitized by Google

deux continents, les Alleghanys dans l'Amérique du nord, la Sierra Hiapaba et la Sierra de Thiuba du Brésil dans l'Amérique du Sud; enfin, au centre, trois courtes chaînes transversales, celle de Parimé dans le Venezuela, d'Acaray en Guyane et des Grandes Antilles formant un archipel: tels sont les traits essentiels de cette vaste division du nouveau monde.

Ce qui caractérise la richesse d'organisation d'un continent, c'est le nombre, l'abondance de ses contrastes intérieurs excitant l'activité de la nature, partant celle de l'homme. L'ancien monde est plein de semblables contrastes, l'Amérique n'en a qu'un petit nombre.

Ainsi, en Asie et en Europe, la ligne des plus hautes terres, l'axe continental s'étendant depuis l'Himalaya jusqu'aux Alpes et aux Pyrénées, divise ces continents en deux parties inégales, l'une au nord et l'autre au sud, opposées quant au climat, à la végétation et surtout aux races humaines. Rarement, la transition est graduelle d'une partie à l'autre; elle est, au contraire, brusque et soudaine. Les plateaux du Thibet et de la froide Mongolie touchent aux plaines tropicales de la Chine et des Indes; Le voyageur qui franchit les Alpes, abandonne les paysages sévères et les sapins du nord, pour descendre en un seul jour les jardins verdoyants et les bois d'orangers de la belle Italie; il passe des froides brumes du septentrion au soleil du midi, laisse sur un versant de la montagne les neiges et la froidure hivernale, et trouve sur l'autre la douce chaleur du printemps, sa verdure et ses fleurs.

Le frappant contraste entre le nord et le sud, qui se reflète sur le caractère et l'histoire de toutes les nations de l'Asie et de l'Europe, se retrouve sans doute en Amérique; mais la transition est beaucoup plus douce. Nulle part ne se présente un brusque changement, nulle part l'unité n'est soudainement rompue. Nous voyons, dans les plaines continues de ce continent, le caractère septentrional se fondre doucement avec celui du midi. Entre les côtes de l'océan Glacial et le golfe du Mexique s'étend la distance entière qui sépare les régions glaciales des tropiques. Mais les transitions s'accomplissent lentement sur d'aussi grands espaces. Après les plaines polaires à travers lesquelles coule le Mackensie, et qui ne sont couvertes que de mousses et de lichens, nous passons aux forêts de conifères du lac Supérieur. Bientôt aux forêts de chênes de Wisconsin succèdent les noyers et les chênes verts de l'Ohio et du Kentucky; plus au sud, les magnolias et les palmiers nains annoncent déjà l'air plus doux des tropiques et des environs du golfe du Mexique. 2400 milles séparent les points extrêmes de cette échelle de végétation, qui se touchent presque dans l'Himalaya.

C'est sans doute à ces vastes plaines, n'opposant aucun obstacle à la dissémination des espèces, et à l'absence de grandes chaînes transversales, que l'on doit l'apparition dans le nord d'animaux qui semblent appartenir exclusivement aux régions tropicales. Ce n'est pas sans surprise que l'Européen, visitant ces parages, voit le colibri étinceler au soleil dans une contrée que couvre, durant les mois d'hiver, un épais linceul de glace et de neige.

Il en est de même au sud, où l'on voit les palmiers et les perroquets des tropiques s'égarer jusqu'à Buenos-Ayres, bien au delà de leurs limites naturelles.

Ainsi le contraste entre le nord et le sud est adouci et réduit, mais non annihilé. Nous le voyons pleinement dans le passage d'un continent à l'autre. L'Amérique du nord est tempérée, celle du sud est tropicale.

L'Amérique est coupée par les Andes et les Montagnes Rocheuses, en deux parties, l'une à l'ouest, l'autre à l'est, de même que l'Asie et l'Europe sont séparées en deux moitiés, l'une au nord et l'autre au sud; mais, comme nous le verrons, l'effet de ce contraste est presque neutralisé.

L'inégalité de surface de ces deux parties est poussée à l'extrême, par une telle réduction de l'une d'elles qu'elle perd son importance et pour ainsi dire son pouvoir de réaction. La côte occidentale, sèche et stérile, n'a ni des dimensions, ni une influence qui lui permette d'entrer en rivalité sérieuse avec les vastes contrées de l'est. En outre, la difficulté de communication rend extrêmement rares les communications et les rapports commerciaux entre les contrées situées au pied des versants opposés. Enfin les deux revers de la chaîne étant situés sous la même latitude, ont à peu près le même climat, et diffèrent seulement par le degré de sécheresse ou d'humidité incombant à chacun d'eux. La partie occidentale des deux Amériques n'est qu'une étroite bande de terre qui ne peut entrer en comparaison avec les grandes plaines de l'est, qui occupent et caractérisent presque tout le continent.

L'Amérique est donc moins riche en contrastes intérieurs que l'ancien monde, mais elle a plus d'unité parce qu'elle est plus simple. Nous devons certainement voir dans cette uniformité de structure, dans l'absence d'obstacles qui pourraient contrarier la libre circulation d'une extrémité à l'autre de ce monde, une des causes principales de ce caractère commun de la physionomie américaine, qui nous frappe dans tous les êtres organisés de ce continent et dans l'homme lui-même, chez les Indiens. Toutes leurs tribus depuis les bords du Mackensie jusqu'à la Patagonie, ont le même teint cuivré et dans les linéaments faciaux un air de famille qu'on ne peut méconnaître.

§ 2. Le climat du nouveau monde, comparé avec celui de l'ancien, se distingue par l'abondance des pluies. Nous avons vu que ce phénomène est la conséquence de sa forme étroite et allongée, qui rend facile aux vents maritimes l'accès de ses grandes plaines, de l'absence des hautes montagnes dans l'est; en un mot, de la configuration générale de cette partie du globe. Tandis que l'ancien monde, avec sa forme rudimentaire, ses vastes plateaux, ses hautes terres dans l'est, reçoit une quantité annuelle d'eau évaluée à 77 pouces, l'Amérique en reçoit 115, sous les tropiques. La région tempérée de l'Europe en reçoit 34, celle de l'Amérique septentrionale 39.

ACCOYER.

Digitized by Google

ASTRONOMIE

INTRODUCTION

I

BUT DE L'ASTRONOMIE OU COSMOGRAPHIE — SON UTILITÉ; SA CERTITUDE; SA GRANDEUR

La science qui étudie les mouvements, les dimensions et la constitution physique des corps célestes, s'appelle *Astronomie*, et quelquefois *Cosmographie*. Le premier de ces deux mots veut dire *lois des astres*, et le second *description du monde*.

L'astronomie est la première-née et la mère des sciences. Elle ne présenta d'abord qu'un magnifique objet de distractions ou de rêveries aux regards curieux et inquiets de l'homme, dont l'esprit aspirait vers les mystérieuses régions qui passaient pour être le séjour de la divinité. « Il est doux, chantait le poète, de parcourir la profondeur des airs et d'aller vivre dans les immenses espaces du ciel. »

. . . . . Juvat ire per altum
Aera, et immenso spatiantem vivere cœlo.

Mais ce qui n'était qu'agréable devint d'abord utile, puis nécessaire. En voyant le soleil marcher, on eut l'idée de diviser le temps, et nous apprendrons bientôt que les mots *années*, *mois*, *jours*, si usités, n'expriment rien autre chose que les intervalles de temps écoulés entre certaines étapes déterminées du soleil.

La nuit, les étoiles ne restèrent pas seulement les confidentes discrètes des espérances et des sollicitudes les plus intimes, elles servirent de jalons au voyageur, et furent les premiers phares du marin. C'est les yeux fixés sur elles, que l'homme osa, séparé de l'abîme par quelques pouces de bois, tenter l'exploration des mers, et circuler autour du globe qu'il habite, comme un propriétaire autour de son domaine.

Mais comment mesurer et tracer la marche de ces corps lumineux qui sont si loin de nous? Qui nous assure qu'ils recommenceront demain la route parcourue aujourd'hui, et que des errements capricieux n'enlèveront pas à la navigation naissante les guides qui l'ont jusqu'alors dirigée? En un mot, sur quoi repose notre confiance dans la permanence du mouvement des astres?

Elle repose sur les *mathématiques*, science dont les principes et les déductions comportent une telle évidence, qu'ils sont les seuls constamment restés à l'abri des atteintes du doute. On a vu des doctrines tomber, des religions disparaître, des systèmes s'évanouir; il n'est pas une idée qui ait traversé le monde sans emporter quelques morsures, souvent fatales, de la critique. Les mathématiques seules ont été respectées. Lorsqu'elles affirment, leur voix trouve en quelque sorte dans notre esprit un écho qui répond forcément : C'est cela.

Or, les mathématiques sont nées de l'observation des astres; c'est dans le ciel que l'homme est allé les chercher. Pour assigner à chaque étoile sa place, son rôle et sa route éternelle; pour mesurer ses dimensions et jusqu'à son poids; pour prédire, des siècles à l'avance, que le soleil sera éclipsé tel jour, à telle heure, pendant tant de minutes, l'esprit humain a dépensé des efforts prodigieux, dont il a été récompensé par des résultats presque divins. Pendant longtemps les astronomes ont été, de la part des peuples, l'objet d'une vénération craintive. Ne fallait-il pas, en effet, qu'ils eussent quelque commerce avec la divinité pour être si bien au courant des phénomènes du ciel. Un d'eux eut, un jour, l'idée de disposer quelques disques de verre dans un long tube, et, dirigeant un bout de ce tube vers le ciel, de regarder par l'autre extrémité. Ce jour-là, l'esprit humain fut saisi d'un vertige qui dure encore. — Vous savez l'histoire de cette nymphe, favorite de Jupiter, qui pria le Dieu de se montrer à elle dans tout l'éclat de sa gloire. La pauvre Sémélé fut exaucée; mais, éblouie par les splendeurs divines du souverain de l'Olympe, écrasée d'étonnement et d'admiration, elle ne put vivre davantage, et s'évapora comme une rosée que boivent les rayons du soleil. — Il en fut presque ainsi de l'esprit humain, après la découverte du télescope, et il y avait de quoi. L'homme se trouvait subitement face à face avec l'infini, non plus cet infini abstrait et métaphysique de l'entendement, mais l'infini réel, manifesté dans l'espace par l'astronomie, comme il devait se manifester plus tard dans le temps par la géologie. On reconnaît d'abord que la terre se meut, et, pourtant, on ne s'en était jamais douté. Le soleil, au contraire, lui qui semble faire le tour de la terre, se trouve être immobile, et c'est la terre qui tourne autour de lui. Mais ce soleil, qui ne paraît pas plus large qu'un gros boulet, voilà qu'on lui trouve un diamètre de 320 mille lieues de long, et que l'espace qui le sépare de nous n'est pas moindre que 35 millions de lieues. Se figure-t-on bien une distance pareille! Aussi la terre, qui est obligée de faire en un an le tour du soleil, toujours en s'en tenant à 35 millions de lieues, n'a-t-elle pas de temps à perdre : elle parcourt donc sept lieues par seconde. — C'est beaucoup, sept lieues par seconde! Que direz-vous donc de la vitesse de la lumière, qui, pour nous venir du soleil, en parcourt 74500 dans le même temps (1)?

Prenez une étoile quelconque dans cette poussière d'étoiles dont le ciel vous semble parsemé pendant la nuit. La lumière qu'elle nous envoie, malgré les 75 mille lieues qu'elle fait par seconde, ne met pas moins de trois ans (2) pour venir jusqu'à nous. Calculez à quelle distance l'étoile est située. Si donc Dieu créait par là un astre nouveau, nous ne le verrions pas avant trois ans; si, au contraire, il en supprimait un de ceux que nous voyons, nous continuerions à l'apercevoir encore trois ans après son anéantissement. « Tout ce qui existe dans le ciel, au delà de notre système, pourrait être brisé, confondu, anéanti; et nous, habitants paisibles de la terre, nous passerions encore de nombreuses années à contempler comme aujourd'hui ce grand spectacle d'ordre et de magnificence, qui ne serait plus qu'une illusion trompeuse, une image sans réalité, » (Pouillet.) — Imaginez, ce

(1) D'après les dernières expériences de M. Foucault.
(2) On verra qu'elles mettent généralement beaucoup plus.

Digitized by Google

qui a peut-être existé, que le cercle parcouru par la terre autour du soleil soit tout entier rempli par le soleil lui-même : eh bien! ce globe immense, vu de l'étoile la plus voisine, ne paraîtra pas plus gros que la tête d'une épingle, tant sont prodigieux les espaces qui séparent les corps célestes!

Promenez votre imagination d'étoiles en étoiles; enfoncez-la dans les profondeurs de l'espace : à chacune de ces stations qui, vues d'ici, ont l'air de se toucher, vous pourrez vous dire : La plus proche étoile ne peut pas m'envoyer sa lumière en moins de trois ans. Atteignez cette étoile-là, et vous trouverez toujours à visiter des mondes nouveaux et aussi lointains. Continuez ce voyage pendant des milliards de siècles, accumulez les distances par milliards de lieues, la somme de vos pérégrinations, comparée à l'infini des espaces célestes, ne vaudra pas l'enjambée d'un enfant sur la terre, car, à côté de l'infini, il n'y a pas de grandeur appréciable.

Outre les volumes des astres et leurs distances relatives, nous aurons encore à admirer leur disposition et leurs mouvements. Chaque étoile est un soleil, chaque soleil est escorté d'un certain nombre d'astres secondaires, sortes de gardes du corps, qui tournent dans un cercle immuable autour de sa personne. Chacun de ces derniers, à son tour, possède aussi un petit cortége, composé d'un, deux, trois, jusqu'à huit satellites. L'un d'eux est entouré d'un anneau de 1,500 lieues de large. Chaque soleil est donc le centre de tout un système de mouvements; et, comme les étoiles que nous pouvons distinguer dans les nuits les plus pures ne forment pas la millionième partie des soleils qui peuplent l'immensité, qu'on se figure, s'il est possible, de quel remuement l'espace est rempli.

Tu verrais un soleil, autour de lui des mondes,
Centres eux-mêmes, ayant des lunes autour d'eux:
Là, des fourmillements de sphères vagabondes;
Ici, des globes joyeux qui tournent deux à deux;
Au milieu, cette étoile effrayante, agrandie,
D'un coin de l'infini formidable incendie...

V. Hugo.

Nous invitons donc nos jeunes lecteurs et lectrices à tenter avec nous quelques modestes excursions sur le globe terrestre et dans le voisinage; nous visiterons plus particulièrement les astres les plus rapprochés de nous, ceux dont la présence et les mouvements intéressent le plus notre bonne vieille terre.

Avant de partir, nos jeunes voyageurs feront vaillamment de s'approvisionner de toutes les choses nécessaires pour les soutenir en route, c'est-à-dire de repasser et de bien fixer dans leur mémoire les définitions par lesquelles débutent ordinairement les traités de géométrie et de géographie. Ces définitions se trouvent dispersées dans les divers numéros de l'*École Normale*; nous allons les réunir ici. TH. NICOLLE.

DICTIONNAIRE DES MATIÈRES COMMERCIALES

CONGRE. — Vulgairement anguille de mer. Poisson abondant sur les côtes d'Europe. Il a la forme de l'anguille; sa longueur varie de 1 à 3 mètres; sa chair est comestible.

COQUES DU LEVANT. — Fruits de quelques espèces de la famille des ménispermacées. Ces fruits sont arrondis et un peu réniformes; leur diamètre varie entre 5 et 10 millimètres. Ce sont des noix. L'épicarpe ou enveloppe extérieure est brune, d'une saveur âcre et amère; c'est un émétique assez puissant. Le mésocarpe est une coque blanche, ligneuse, à deux valves renfermant une amande blanche d'une saveur amère due à un principe âcre, narcotique et très-vénéneux. La coque du Levant est employée en médecine.

CORAIL. Support ramifié sur lequel se développent une foule de petits animaux marins de la classe des polypes. Le corail est composé de carbonate de chaux; il est dur et susceptible d'un beau poli; il est ordinairement d'un rouge vif, mais on en trouve aussi de couleur rose. Le corail employé dans la bijouterie se pêche sur les côtes de la Méditerranée.

CORIANDRE. — Graine d'une plante de même nom de la famille des ombellifères. Les grains de coriandre ont un arome pénétrant et agréable qui les fait rechercher pour la préparation des sirops, liqueurs, bonbons, etc.

CORNES. — On désigne généralement sous ce nom les organes qui surmontent le front des ruminants. Les cornes pleines sont produites par un développement plus ou moins considérable de l'os frontal; elles sont par conséquent formées d'une matière osseuse; on leur donne le nom spécial de bois. Les cornes creuses, ou cornes proprement dites, forment un étui autour d'un prolongement de l'os frontal. Elles sont formées de la même matière que les sabots et les ongles, matière désignée sous le nom de corne. Les bois employés dans le commerce sont : les bois de cerf, de daim, de chevreuil, d'élan et de renne. On s'en sert pour la tabletterie et la coutellerie. La corne de cerf sert en médecine; on l'emploie principalement à l'état de gelée. Les cornes les plus répandues dans le commerce sont celles de bœuf, de buffle, de bison, de chèvre, de bélier, de chamois et d'antilope. Elles sont employées dans la brosserie et la tabletterie.

COTIGNAC. — Gelée faite avec des coings. Ce nom est celui d'une petite ville du département du Var.

COTON. — Laine végétale, fine, soyeuse et blanche qui enveloppe les graines du cotonnier (*Gossypium*, plante de la famille des malvacées). Il y a trois sortes de cotonniers : le cotonnier herbacé, qui croît en Égypte, en Syrie, en Perse, et qui est cultivé aux États-Unis; le cotonnier arbuste, originaire des régions tropicales de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, cultivé spécialement dans l'Amérique du Sud; le cotonnier arbre, originaire de l'Inde et de l'Arabie. Le coton est renfermé dans une capsule et adhère fortement aux graines. Lorsque les fruits sont mûrs, les capsules s'ouvrent et le coton apparaît. C'est le moment de la récolte.

COULEURS. — Substances colorées employées dans le dessin et dans la peinture. Voici la composition des principales teintes :

Blanc. — Carbonate de plomb ou céruse; oxyde de zinc ou blanc de zinc, carbonate de chaux ou blanc d'Espagne.

Digitized by Google

Noir. — Noir de fumée, noir de lampe, noir d'ivoire, noir de liége.

Jaune. — Chromate de plomb; jaune de Naples; mélange d'oxydes de plomb et d'antimoine; l'orpiment et le réalgar, sulfures d'arsenic; la litharge et le minium, oxydes de plomb; les ocres, argiles colorées par de l'oxyde de fer; la gomme-gutte; les matières colorantes extraites du safran, du curcuma et du quercitron.

Rouge. — Le colcotar, oxyde de fer; le cinabre ou vermillon, sulfure de mercure; la garance et le carmin.

Bleu. — Le bleu de cobalt; le bleu de Prusse, sel de fer; le sulfate de cuivre; l'indigo.

Vert. — Le vert de montagne, carbonate de cuivre hydraté; le vert-de-gris, acétate de cuivre; le vert de schéele, arsénite de cuivre; le vert de Schweinfurt, mélange d'arsénite et d'acétate de cuivre; le vert de vessie, extrait des baies d'une plante appelée nerprun.

Brun.—La terre d'Ombre et les terres de Cassel et de Cologne, argiles colorées par de l'oxyde de fer et du bitume; le bitume de Judée; le bistre, mélange de suie, d'eau ît de vinaigre; la sépia, substance extraite d'un mollusque appelé seche.

COUPEROSE. — Nom donné dans le commerce aux sulfates de fer, de cuivre et de zinc. Le sulfate de fer se nomme couperose verte; le sulfate de cuivre, couperose bleue; le sulfate de zinc, couperose blanche.

COURGES. — Plantes de la famille des cucurbitacées-cucurbitées. Les espèces comestibles sont le potiron jaune commun, le giraumont et la courge de Barbarie. Les espèces non comestibles sont la coloquinelle orangine et la concourdette ou fausse poire.

COUTIL. — Toile très-forte, tissée et fort serrée, faite de fil de chanvre et de lin, ou de fil de chanvre et de coton. On fabrique des coutils entièrement avec du coton. Le coutil est employé pour couvrir les matelas, les oreillers, les meubles, pour faire des tentes. On l'emploie maintenant pour faire des vêtements d'été.

CRAYONS. — Petits bâtons faits avec une substance blanche ou colorée, dont on se sert pour écrire sur le papier, le bois ou la pierre. Voici les principales espèces :

1° *Crayons de mine de plomb.* — Petites baguettes d'une variété de charbon appelée graphite ou plombagine, enchâssée dans des cylindres de bois blanc ou de bois de cèdre.

2° *Crayons noirs.* Petits prismes pyramidaux, formés d'un mélange de noir de fumée et d'argile.

3° *Crayons rouges* ou *crayons de sanguine*, fragments d'oxyde rouge de fer.

4° *Crayons lithographiques*, formés d'un mélange de cire jaune, de suif, de savon blanc, de salpêtre et de noir de fumée, fondu et coulé dans des moules.

5° *Crayons au pastel.* Mélange de terre de pipe finement pulvérisée et de substances colorantes.

6° *Crayons ou bâtons de craie.* Fragments de carbonates de chaux.

7° *Crayons des charpentiers.* Morceaux d'un schiste charbonneux, nommé ampélite, insérés dans des cylindres de bois blanc.

CRÊPE. — Tissu taffetas très-clair et très-léger. La chaîne et la trame sont en soie grége. Le crêpe de Chine est un tissu de laine originaire de Chine et qu'on n'est parvenu à fabriquer en France que depuis environ quarante ans. On l'emploie pour châles et écharpes.

LEBECQ.

EXERCICES

POUR UNE DEUXIÈME ANNÉE D'ARITHMÉTIQUE

—o—

I. *Le commerce de la France avec le Mexique, pendant des années 1850 à 1862 inclus, peut se résumer dans le tableau suivant :*

Années.	Importations.	Exportations.
1850	3616758 fr.	21129723 fr.
1851	3338696	23551000
1852	3954187	18641276
1853	4015878	20438272
1854	4281246	21816946
1855	5851173	23336587
1856	5175510	26234325
1857	5754350	22671461
1858	4204368	15529223
1859	4568138	17325377
1860	4363351	17403753
1861	4353428	17655503
1862	3935806	20475592

On demande : 1° le total général des importations et des exportations; 2° la moyenne par an des importations; 3° la moyenne par an des exportations; 4° on vérifiera si la somme de ces deux moyennes est égale à la treizième partie du total général des importations et exportations réunies; 5° on établira le rapport des importations aux exportations.

SOLUTIONS.

1° Total des importations ..... 57411889 fr.
— des exportations 268744038

Total général. 326155927

2° Moyenne annuelle des importations :

$$\frac{57411889}{13} = 4416298 \text{ fr.}$$

3° Moyenne annuelle des exportations :

$$\frac{268744038}{13} = 20672619 \text{ fr.}$$

4° Vérification :

$$4416298 + 20672619 = 25088917.$$

$$\frac{326155927}{13} = 25088917...$$

Les résultats sont exacts.

5° Rapport des importations aux exportations :

$$\frac{57411889}{268744038} = \frac{1}{4,6...}$$

Dans nos échanges avec le Mexique, le chiffre des importations n'est pas le quart de celui des exportations.

Digitized by Google

II. *Du 1er janvier 1854 au 31 décembre 1863, le Gouvernement a emprunté :*

Par souscription publique	2054000000
A la Banque de France.....	100000000
Une première fois à la dotation de l'armée.....	116000000
Une seconde fois à la même.....	67000000
Une première fois par émission de rentes	131000000
Une deuxième fois —	300000000
Une troisième fois —	32000000

Quelle est la moyenne de la somme empruntée par mois?

SOLUTION. En additionnant les divers emprunts, on obtient un emprunt total de 2800000000 fr. pour l'intervalle de temps compris entre le 1er janvier 1854 et le 31 décembre 1863, c'est-à-dire pour dix ans, ce qui donne, par année, une moyenne de 280000000 fr.

La moyenne par mois est donc de

$$\frac{280000000}{12} = 23333333^{f}33.$$

IV. *Le commerce de la France avec le Mexique se traduit par une moyenne annuelle de 25088917 fr., importations et exportations comprises. Quelle est la proportion pour 100 de cette somme avec celle de 5 milliards 949 millions que représente l'ensemble de tout notre commerce?*

SOLUTION.

Sur 5949000000, le Mexique fournit 25088917 fr.

$$\text{Sur 1 fr., } \frac{25088917}{5949000000}$$

$$\text{Sur 100, } \frac{25088917 \times 100}{5949000000} = 0,422$$

La fraction 0,422 est moindre que 0,5; et $0,5 = \frac{1}{2}$.

Ainsi, le Mexique contribue au mouvement général de notre commerce dans une proportion inférieure à $\frac{1}{2}$ p. 100.

TH. NICOLLE.

DEUXIÈME PARTIE

VARIÉTÉS

POÉSIE

Le Laboureur

IMITÉ D'UNE BALLADE ALLEMANDE

Creuse droits tes sillons, ô pauvre laboureur!
  Devant ton maître, à la parole acerbe,
Baisse ton front ridé par ton rude labeur;
Traîne tes lourds sabots, et sur chaque brin d'herbe
Laisse en paix s'égoutter tes perles de sueur,
  O pauvre laboureur!

Le laboureur se lève une heure avant l'aurore,
Avant que les oiseaux gazouillent dans les bois,
Au moment où le coq, vigilant et sonore,
Dans l'air qu'il fait vibrer lance trois fois sa voix;
Le laboureur s'habille, et, le visage austère,
Il va recommencer sa lutte avec la terre,
Lutte de tous les jours, qui le met tout en eau,
Et qui ne finira qu'aux portes du tombeau.

Que l'arbre soit mouillé de rosée ou de pluie,
Quand le soleil se montre en toute sa splendeur,
L'oiseau sèche son aile au rayon qui l'essuie;
Mais l'homme vigoureux qui laboure et moissonne,
Hélas! est moins heureux que l'oiseau qui frissonne :
Il compte à chaque instant ses gouttes de sueur.

Songez, dans vos salons, oisif et sybarite,
Lorsque le doux bien-être au repos vous invite,
Que sous cette sueur germe votre pain blanc.
Ne comparez jamais à la bête de somme
Ce travailleur de Dieu, car cet homme est un homme.
Ne lui jetez jamais un regard insolent!
. . . . . .

Il lui faut, chaque année, acquitter son fermage;
Si ses champs ont été ravagés par l'orage,
Si l'homme de la glèbe, hélas! manque d'argent,
  On voit se courrouccer le maître;
  Il pousse vers le toit champêtre
Un homme à paperasse, un huissier, un sergent,
Qui frappe à l'huis, et dit: De l'argent! de l'argent!
Le pauvre laboureur montre ses crèches vides,
Ses grands bœufs effilanqués et de fourrage avides;
Il fait voir un cercueil, où dort son petit Jean;
Il montre sa compagne amaigrie et souffrante.
— Que m'importent, dit l'homme à l'âme indifférente,
Vos soupirs et vos pleurs! De l'argent! de l'argent!
. . . . . .

  Et la femme du laboureur
  A bien ses peines, ses misères,
Bien des grains de douleur à tous ses vieux rosaires;
  Mais Dieu la voit, cette douleur!
  La nuit, c'est le petit qui crie;
Il réveille la mère, il faut donner du lait,
Et si le vent d'hiver fait battre le volet,
S'il fait froid dans la chambre où l'on travaille et prie,
La femme aux doigts calleux se lève promptement,
Et va jeter dans l'âtre un fagot de sarment.

  Elle est forte contre la peine
  Et sublime dans la douleur
  La femme du bon laboureur:
  Le jour, elle file la laine,
Raccommode le linge et le porte au lavoir;
Elle ne se plaint pas: son cœur est plein d'espoir;
Elle voit ses enfants qui, robustes, grandissent:
Ils pourront remplacer le vieux père au labour.
Mais non... là-bas... bien loin, les armes retentissent
Au son clair du clairon, au bruit sourd du tambour.

Un sergent recruteur passe dans le village,
Et dit, en retroussant sa moustache sauvage:
  — Il faut partir, mes jeunes gars,
La guerre en ce moment fait un peu de tapage,
En route! et pas de pleurs surtout dans les regards!

Laboureurs, votre vie est dure dans ce monde;
La terre, que toujours votre sueur inonde,
Hélas! est dure aussi; vous avez froid et faim;
Vous travaillez sans cesse et vous priez de même.
Courage! il est là-haut une bonté suprême:
Votre longue souffrance un jour sera sa fin.

Creuse droits tes sillons, ô pauvre laboureur!
  Devant ton maître, à la parole acerbe,
Baisse ton front ridé par ton rude labeur;
Traîne tes lourds sabots, et sur chaque brin d'herbe
Laisse en paix s'égoutter tes perles de sueur,
  O pauvre laboureur!

BARRILLOT.

PARIS — IMPRIMERIE EDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Digitized by Google

6e Année — 2e SEMESTRE — 28 AOUT 1864 — Numéro 41

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

Mode de publication et conditions d'abonnement :

L'*École Normale* paraît tous les dimanches et forme à la fin de l'année deux beaux volumes de 416 pages chacun.

PRIX DE L'ABONNEMENT : pour la France, un an, 10 fr.; six mois, 5 fr.; — pour la Suisse et la Belgique, un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.; — pour toute autre destination, 15 fr. par an.

S'adresser : pour la France, à M. Larousse, rue Saint-André-des-Arts, 49, à Paris; — pour la Suisse, à M. Cherbuliez, à Genève; — pour la Belgique, à tous les libraires.

Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du journal doit être adressé à M. PIERRE LAROUSSE, seul propriétaire et seul éditeur de l'*École Normale*.

Un numéro quelconque se vend 50 centimes.

LES DIX PREMIERS VOLUMES SONT EN VENTE. — PRIX DE CHAQUE VOLUME : 6 FRANCS; DEMI-RELIURE : 6 FRANCS 25 CENT.

SOMMAIRE. — Dictées générales. — Nouveaux Exercices intellectuels. — Études syntaxiques. — Sujets de style avec sommaires raisonnés. — Tablettes séculaires de Chronologie. — Cours complet de Littérature ancienne. — Abrégé de l'Histoire d'Angleterre. — Exercices pour une deuxième année d'Arithmétique. — Poésies : Difficultés grammaticales. — Cours élémentaire d'Archéologie. — Énigmes nouvelles. — Anecdotes grammaticales, littéraires, etc.

PREMIÈRE PARTIE

ENSEIGNEMENT

DICTÉES GÉNÉRALES

Générosité

Il y a deux semaines et *demie* environ, un jeune enfant, garçon de six ou sept ans, est *venu* d'une *demi*-lieue de notre ville, *conduit* par sa mère, apporter pour les ouvriers, que le manque de coton a *privés* de travail, sa *tire-lire remplie* des récompenses de l'année *tout* entière, *toute* sa petite fortune *amassée* pour les étrennes, si *séduisantes* à cet âge. Il y avait là bien des pièces *toutes neuves*, *toutes luisantes*, et une petite pièce d'or qui était *percée*, sans doute pour être *suspendue* et plus soigneusement *conservée*. *Quelles que fussent* ses richesses, il les a *données* en les *tendant* dans sa charmante petite main. *Quelques délices* qu'il eût *rêvées*, il les a *sacrifiées sans peine ni chagrin*. La bonne créature *s'est donné* pour étrennes la céleste joie du sacrifice volontaire; et nous, nous nous sommes *sentis émus*. *Bénis* soient de tels enfants! Puissent-ils, *élevés* par de telles mères, devenir de grands hommes! Mais, *quelle que* soit la destinée que le ciel leur réserve, ils seront certainement *de bons et vrais citoyens*.

Une Coutume chez les Nègres

Chez plusieurs peuplades nègres, *chaque* fois que le roi veut mettre en délibération, soit les projets qu'il a *formés*, soit les affaires *embarrassantes* qui se sont *présentées*, des ordres sont *donnés*, et, par ses soins, les conseillers qu'il a *désignés* sont *réunis* au milieu d'une forêt. Un fosse de *vingt* et *quelques* pieds est *creusée*, et, *quand* les conseillers se sont *rangés* tout à l'entour, la séance est *ouverte*. Alors, *baissant* la tête vers le fond de la fosse *préparée*, *chacun* écoute attentivement les communications que le roi s'est *proposé* de leur faire. *Toute* gênante qu'est l'attitude à laquelle sont *astreints* ces graves personnages, ils *sont tenus* (*de*, *à*) la garder jusqu'à ce que les avis aient été *donnés* et les voix *recueillies*. La séance *terminée*, la fosse est *comblée* pour indiquer que, *quelles que soient* les affaires dont il ait été question, elle doivent rester *ensevelies*. La moindre indiscrétion qu'aurait *commise* l'un d'entre eux serait *punie* du dernier supplice. *Voilà* la méthode qui, *tout étrange* qu'elle paraît, *s'est trouvée suffisante* chez ces peuplades pour rendre impénétrables *même* les plus grands desseins.

Formation des Montagnes

Le centre de la terre a été de tout temps une vaste mer, où les métaux, les rochers *même* sont *fondus*, incandescents, et dont nous ne sommes *séparés* que par une croûte d'environ onze lieues et *demie* d'épaisseur. Cette croûte, *comparée* à l'épaisseur de la terre, est donc *toute* semblable à une feuille de papier *collée* sur un de ces globes de carton à l'aide desquels est *représentée* la terre. Eh bien! supposez qu'à l'origine du monde, l'équilibre *existant* entre ces masses de roches *fondues*, ait été *rompu*, et que sur un point du globe les vagues souterraines, *s'agitant*, soient *venues* briser cette écorce faible, *tout* épaisse qu'elle est; les masses li-

Digitized by Google

quides se sont *échappées* par la crevasse qu'elles ont *pratiquée* en *soulevant* de chaque côté de la fente les terrains *brisés*, et elles ont *formé* des *éminences ou hauteurs* au pied desquelles se sont *accumulés mille* débris. Quelquefois les roches *fondues* se sont *répandues* sur l'écorce terrestre, elles s'y sont *étendues* en nappes, et, par le refroidissement, elles ont *formé* des plateaux de rochers que les hommes *ont vus* conserver pendant plus de *six mille* années les marqués de leur origine. Parfois aussi, les roches se *sont trouvées* à l'intérieur de la terre dans un état pâteux. Elles se sont *fait* jour à travers la croûte solide sous la forme de bulles énormes, et elles se sont *élevées* en collines *arrondies appelées* ballons. Il est *arrivé* enfin que ces bulles se sont *crevées* comme les gouttes d'eau de savon *enflées* par le souffle des enfants; alors les montagnes ont *présenté* la forme d'un dôme dont le centre est *évidé* en forme d'entonnoir.

Les Cafres

Les Cafres, peuple nègre *répandu* dans les contrées méridionales de l'Afrique, sont *divisés* en plusieurs tribus, *toutes* belliqueuses, sauvages, perfides. Il y a *quelque quatre-vingts* ans, les colons hollandais qui s'étaient *établis* dans les environs furent tout à coup *attaqués* par une de leurs tribus; les fermes *isolées* furent *pillées*, les troupeaux *emmenés*, les colons *même assassinés*. Ces déprédations furent *arrêtées* par le gouverneur du Cap, qui battit les Cafres après les avoir *attaqués*, et proposa ensuite une entrevue à leurs chefs. Ils y consentirent et lui donnèrent la main. Mais, *tout* importantes qu'étaient les négociations, ils n'eurent pas la patience de rester *assis* pendant qu'elles duraient. Suivant eux, la paix était *conclue*, puisqu'ils avaient *donné* la main au gouverneur, et ils n'avaient plus qu'à recevoir les présents qu'on leur avait *destinés*. Les Hollandais s'étaient *proposé tout* autre chose; *quelque* pressés, *quelque* remuants que fussent ces négociateurs, ils parvinrent à les retenir pendant trois jours; ils leur firent promettre que les Cafres vivraient en paix avec les colons; qu'ils rendraient les armes dont ils s'étaient *emparés* et les troupeaux qu'ils avaient *enlevés*; que, *quels que fussent* les déserteurs qui se seraient *réfugiés* chez eux, ils seraient *livrés* aux autorités; qu'ils ne franchiraient plus leurs limites; enfin, qu'en cas d'offense faite par un colon à un Cafre, ils se plaindraient au magistrat blanc le plus proche, au lieu de se venger *eux-mêmes*.

La Zélande

La Zélande est *appelée* la Bretagne de la Hollande. C'est une contrée où les habitants ont *conservé* des mœurs et des costumes particuliers, *avec une innocence, une naïveté que n'a altérée* jusqu'ici *aucun contact* étranger. *Formée* en partie par les bouches de l'Escaut, la Zélande s'étend des frontières de la Flandre belge jusqu'aux bouches de la Meuse. Les voyageurs qui descendent l'Escaut, la traversent et distinguent à peine, du pont du vaisseau, ses côtes basses et humides, inférieures au niveau de la mer et *protégées* par des digues *puissantes*, dont l'entretien coûte, *chaque année*, plusieurs millions. C'est un sol conquis sur la mer et l'Escaut. Ce fleuve crée fréquemment des atterrissements; on endigue le limon qu'il a *laissé*, et cette partie *endiguée* devient une prairie insalubre, mais douée d'une fertilité exceptionnelle. *Quelque* malignes et pernicieuses que soient les fièvres qui règnent dans ces prairies, les Zélandais sont robustes, leurs femmes sont bien *faites*, belles et fraîches. On croit généralement que les Hollandais sont *exposés* à marcher dans des marécages sous un ciel brumeux. C'est une opinion *toute* fausse : peu de contrées au monde sont aussi *riantes* que la Hollande. *Quant à* la Zélande en particulier, c'est une province *ravissante, embellie* par des sites agréables, et où se retrouvent les splendides tableaux *reproduits* par les peintres les plus *connus*. Les villes qu'on y a *bâties* sont calmes, paisibles, opulentes et empreintes parfois d'une grâce *toute* mélancolique et pleine de charme. Elles sont *entourées* de canaux tranquilles; de jardins *cultivés* avec soin et de fleurs *odorantes*. Les mœurs s'y sont *conservées* dans leur pureté primitive, et la terre y est si riche, que les paysans l'ont *appelée* la Terre Promise.

TH. PHILIPIN.

NOUVEAUX EXERCICES INTELLECTUELS

VERS A COMMENTER :

Un Auguste aisément peut faire des Virgiles.

COMMENTAIRE. — La protection accordée aux lettres contribue à jeter de l'éclat sur le règne d'un grand prince : Un sourire d'Auguste, de Louis XIV inspirait des chefs-d'œuvre à Horace, à Virgile, à Racine.

***

INCONSÉQUENCE A RELEVER. — Françoise va au marché, elle examine longuement des homards si bien vivants qu'ils se promènent sur le trottoir; elle demande le prix, qu'elle débat en bonne ménagère, et finit par acheter deux de ces crustacés. Un scrupule lui vient au dernier moment : « Au moins, dit-elle à la marchande avant de la payer, sont-ils bien frais? »

COMMENTAIRE. — Quand on achète des homards *expirés* depuis un plus ou moins long temps, il est bon de s'enquérir de leur fraîcheur; mais quand ils sont vivants, toute question à ce sujet devient superflue.

***

ALLUSION LITTÉRAIRE. — M. Devéria avait tout-à-fait l'air de ces enrichis de la Chaussée d'Antin qui, une fois propriétaires, se font nommer membres du conseil général ou de la chambre des députés. Soudain vous voyez notre homme enflé de sa gloire, faisant le gros dos, suant sang et eau pour nous donner le sentiment de son importance. Restons chacun dans notre naturel, ne forçons point notre talent.

J. JANIN (*Litt. dramatique*).

COMMENTAIRE. — Au début de la fable *l'Ane et le Petit Chien*, La Fontaine donne ce conseil :

> Ne forçons point notre talent,
> Nous ne ferions rien avec grâce :
> Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
> Ne saurait passer pour galant.

P. L.

Digitized by Google

ÉTUDES SYNTAXIQUES

-oo-

Du Participe (*suite*)

153. Le participe passé employé avec l'auxiliaire *être* sans pronom réfléchi s'accorde avec le sujet exprimé, quand il y en a un, et quand il n'y en a pas le participe s'accorde avec le mot sous-entendu auquel la pensée rapporte la signification même de l'auxiliaire : *Les enfants sont allés jouer. Si votre sœur était restée avec nous. On doit nous savoir gré d'être venus par un si mauvais temps.*

154. Le participe passé s'accorde toujours avec le complément direct passif quand celui-ci est placé avant (1) : *Je vous rends les livres que vous m'avez prêtés. C'est bien là l'idée que je m'étais faite de leur manière de vivre.*

On doit seulement faire une exception pour le participe *en* quand il est employé comme auxiliaire redoublé : *Je lui ai porté ma lettre dès que je l'ai eu écrite.*

155. Le participe passé est invariable lorsque 1° il est employé avec l'auxiliaire *avoir*, ou avec *être* précédé d'un pronom réfléchi, et que 2° il n'a pas avant lui de complément direct passif, soit parce que le complément de cette nature est après le participe, soit parce qu'il n'y en a pas : *Nous avons bu une bouteille de bière. Elle n'a jamais menti.*

Avoir ne serait pas auxiliaire s'il pouvait être remplacé par *garder, conserver, renfermer, contenir*, etc. Dans ce cas le sens permet toujours de placer le complément direct entre *avoir* et le participe, qui est alors employé adjectivement et qui doit varier comme un adjectif ordinaire : *Le supplice de l'envieux est d'avoir gravée dans son cœur l'image du bonheur d'autrui et de ne pouvoir en détourner les yeux;* on pourrait dire *d'avoir l'image du bonheur d'autrui gravée dans son cœur.*

156. Quand le verbe réfléchi a un complément passif extérieur (2) et que ce complément est placé avant le verbe, le participe s'accorde avec le complément extérieur : *On lui retirera les pouvoirs qu'il s'est arrogés.* Mais si le complément passif extérieur est placé après le verbe, le participe est invariable : *Elle ne s'est pas rappelé le nom de la rue.*

157. Quand le verbe réfléchi n'a pas de complément passif extérieur et que le complément intérieur, c'est-à-dire le pronom réfléchi, ne répond pas à la question *à qui, à quoi*, le participe s'accorde toujours avec ce pronom : *Elle s'est levée de bonne heure. Ils se sont repentis de leurs fautes. Nous nous sommes montrés généreux.* Dans cette dernière phrase on pourrait prendre *généreux* pour un complément extérieur, mais ce serait un complément attributif et non passif, puisqu'il n'est pas possible d'en faire le sujet de *montrer* tourné au passif.

Si le pronom réfléchi joue évidemment le rôle intérieur de complément indirect, c'est-à-dire s'il répond à la question *à qui, à quoi*, lorsque d'ailleurs il n'y a aucun complément extérieur, le participe reste invariable : *Ils se sont nui par leur bavardage. Elles se sont plu mutuellement dès leur première rencontre.*

D'après l'usage le plus général, on laisse invariables les participes *ri* et *plu* dans les temps composés des verbes *se rire, se plaire*, même lorsqu'il est presque impossible de considérer le pronom réfléchi comme répondant à la question *à qui, à quoi* : *Ils se sont ri de nous. Nous nous sommes plu à leur rendre service.* Mais plusieurs bons grammairiens pensent que la variabilité serait alors préférable.

EXERCICE

Les élèves copieront les phrases suivantes, en choisissant dans chaque parenthèse une des manières de s'exprimer qui sont séparées par une virgule, ou en faisant ce qui est indiqué par des mots en italique.

Pour bien connaître les hommes, il ne faut pas les étudier dans des temps calmes et lorsque toutes les passions sont (endormi, endormies).

Ma chère cousine, tu n'es pas (obligé, obligée) de me confier tes secrets, mais je te prie au moins d'être bien (persuadé, persuadée) que mes questions n'ont d'autre but que le désir de t'être utile.

Les montagnards se défendent aisément et on les attaque difficilement; les munitions de guerre et de bouche ne peuvent être (assemblé et porté, assemblées et portées) contre eux qu'avec beaucoup de dépenses, et le pays n'en fournit point : ils ne sont donc guère (exposé, exposés) à la conquête.

La vérité s'insinue lentement à travers les préjugés, comme les eaux qui se filtrent sans être (aperçu, aperçues) et qui déposent lentement à travers le sol les germes de fécondité qu'elles portent.

Les évêques avaient alors une autorité immense; les affaires les plus importantes étaient (décidé, décidées) dans les conciles.

Il ne dépend pas de nous de n'être pas (trompé, trompés) dans l'enfance et de ne pas contracter des préjugés qui, plus tard, nous empêchent d'ouvrir les yeux à la vérité.

Les nombreux courtisans qui entouraient Louis XIV l'enivraient d'éloges, qu'il eût (mérité, mérités) peut-être s'il n'avait eu le malheur de les entendre.

Il est facile d'être indulgent pour l'ingratitude des hommes quand on ne l'a jamais (éprouvé, éprouvée).

Ne pourrait-on pas dire que tous les grands hommes ont un génie qui les guide dans la route que leur a (tracé, tracée) la nature, et qui les y entraîne comme par un ascendant invincible?

Les frères de Joseph dirent à Jacob, leur père :

(1) Rappelons ici que le complément direct passif est celui qui, non-seulement répond à la question directe *qui, quoi*, mais encore peut devenir sujet du verbe quand on tourne celui-ci à la voix passive. Dans les deux phrases citées comme exemples, QUE *vous m'avez prêtés* peut se changer en qui *m'ont été prêtés par vous*, QUE *je m'étais faite* peut se changer en qui *avait été faite par moi-même en moi.*

(2) On sait que le verbe réfléchi renferme dans sa forme constitutive un pronom qui représente l'être agissant lui-même comme terme de l'action, qui se réfléchit ainsi sur le point même de son origine. Ce pronom est donc un véritable complément, tantôt direct, tantôt indirect; mais c'est un complément intérieur, puisqu'il fait réellement partie de ce qui constitue le verbe réfléchi. Dès lors il est évident qu'il faut appeler complément extérieur celui qui est en dehors de la forme réfléchie et qui par conséquent est autre que le pronom par lequel cette forme commence.

Digitized by Google

« Voici une robe que nous avons (trouvé, trouvée); voyez si ce n'est pas celle de votre fils. »

Tous les hommes sont égaux aux yeux de Celui qui les a (créé, crées); la vertu seule peut rendre les uns plus grands que les autres.

De même que Christophe Colomb croyait à l'existence d'une terre inconnue avant de l'avoir (découvert, découverte), Newton pressentait les lois de l'attraction avant de les avoir (formulé, formulées).

Les savants qui nous ont (précédé, précédés) ont fait sans doute de belles et importantes découvertes; mais ceux qui nous suivront en feront peut-être de plus admirables encore.

Zadig chercha dans l'étude de la sagesse la consolation des maux que lui avait (fait, faits) la fortune.

On m'appelait autrefois Noémi, c'est-à-dire la belle; mais il ne faut plus me donner ce nom depuis que le Seigneur m'a (humilié, humiliée) et m'a (comblée, comblée) d'affliction.

Ceux qui ont (rendu, rendus) de grands services à leur patrie ont été souvent funestes à la liberté.

Tous les peuples qui ont (négocié, négociés) avec les Indes; y ont toujours (porté, portés) de l'or et de l'argent et en ont (rapporté, rapportées) des marchandises.

L'esprit humain a (calculé, calculés) les mouvements des cieux; mais il y a sur la terre un grand nombre de phénomènes dont il ne calculera pas si facilement les lois.

De ce que cette jeune fille a (rougi, rougie), vous concluez qu'elle est coupable; mais cela ne prouve-t-il pas plutôt que vos questions ont (offensé, offensée) sa pudeur?

J'ai (envoyé, envoyée) ma lettre à la poste aussitôt que je l'ai (eu, eue) (fini, finie).

Henri IV disait, en parlant de Paris : « Je ne veux pas avoir (ruiné et dépeuplé, ruinée et dépeuplée) une ville qui m'ouvrira d'elle-même ses portes si je sais attendre, et qui doit être riche et belle, puisqu'elle est ma capitale. »

L'invention de la poudre a (rendu, rendues) inutiles ces pesantes armures dont se couvraient autrefois les guerriers.

De grands chagrins ont (ruiné, ruinée) ma santé; après avoir (joui, jouie) pendant de longues années d'un bonheur presque sans nuages, j'ai (éprouvé, éprouvés) coup sur coup tous les malheurs.

La pluie eut bientôt traversé le frêle abri que nous nous étions (construit, construits) avec des branches d'arbres.

C'est précisément la peine que s'est (donné, donnée) un auteur à limer, à perfectionner ses écrits, qui fait que le lecteur n'a point de peine à suivre le fil des pensées.

Les deux champions, après s'être (porté, portés) des coups terribles, cessèrent un instant le combat pour reprendre haleine.

Quand votre sœur a vu combien cette illusion vous était chère, elle ne s'est pas (senti, sentie) le courage de la dissiper.

La loi punit sévèrement les fonctionnaires qui se sont (approprié, appropriés) une partie des sommes déposées entre leurs mains.

Le mari met au doigt de sa femme un anneau que l'on nomme alliance, et qui reste comme le gage de la foi qu'ils se sont réciproquement (juré, jurée).

Les hommes du monde se sont (arrangé, arrangés) une morale qui ne gêne en rien leurs plaisirs.

Les éléments déchaînés se sont à plusieurs reprises (disputé, disputés) l'empire de notre globe, et celui-ci ne nous montre partout qu'un vaste amas de débris et de ruines.

Audovère, première femme de Chilpéric, s'était (retiré, retirée) dans un monastère après la dissolution de son mariage.

Lorsque les Carthaginois se furent rendus maîtres de la Sardaigne, ils la dévastèrent et défendirent, sous les peines les plus graves, d'y cultiver la terre. *Expliquer pourquoi* rendus *varie, quoique le mot* maîtres *semble être le complément extérieur du verbe réfléchi et soit placé après lui.*

Nous nous sommes (abstenu, abstenus) de toute parole qui eût pu rappeler des souvenirs douloureux pour vous.

Elle s'est (aperçu, aperçue) de son erreur, lorsqu'il n'était plus temps de la réparer.

Nous ne nous sommes pas (aperçu, aperçus) que l'on nous surveillait.

Si les bienfaits dont ils ont été (comblé, comblés) se sont (effacé, effacés) de leur mémoire, c'est qu'ils ne les méritaient pas.

Qui pourrait énumérer tous les abus qui se sont (succédé, succédés) dans le gouvernement politique des sociétés?

Combien de savants se sont (épuisé, épuisés) en stériles efforts, pour arracher à la nature le secret de ses mystérieuses transformations!

Ces arbres étaient trop près les uns des autres; ils se sont (nui, nuis) réciproquement et n'ont pu atteindre leur hauteur ordinaire.

Que sommes-nous sur la terre, sinon d'invisibles insectes que la main du Créateur s'est (plu, plue) à faire sortir du néant?

Nous nous sommes (ri, ris) de leurs menaces et nous leur avons (montré, montrés) que nous ne les craignions pas.

P. Boissière.

SUJETS DE STYLE

AVEC SOMMAIRES RAISONNÉS

POUR LES ÉLÈVES LES PLUS AVANCÉS

Par Mlle C. Jeranville

VOYAGE D'UNE JEUNE FILLE AUTOUR DE SA CHAMBRE

Sommaire. Une jeune fille attend une de ses amies, qui doit venir passer la journée avec elle. Pour tromper l'ennui de l'attente, car l'amie est en retard d'une demi-heure, elle prend le parti de faire un voyage autour de sa chambre.

IDÉES A DÉVELOPPER :

Parler de l'aspect de la chambre; sa jolie position. Dire quelques mots du lit, du prie-dieu, de la pendule, de la bibliothèque, de l'étagère, des tableaux, de la table à ouvrage, du fauteuil.

DÉVELOPPEMENT

Il est presque neuf heures, et Amélie n'est pas encore arrivée... elle si exacte à l'ordinaire... Qui a pu

Digitized by Google

la retarder ainsi? Elle sait pourtant bien que, pareille au grand roi, je n'aime pas à attendre. On dirait vraiment que je vais m'ennuyer... Mais s'ennuyer à dix-sept ans, serait-ce possible? Allons, promenons-nous dans ma chambre. Dieu! comme elle est jolie! comme le soleil entre à pleins rayons! comme l'air est pur! comme de ma fenêtre la vue est magnifique. D'ici j'aperçois la ferme où nous irons ce soir boire de bon lait; plus près, et la petite rivière qui serpente à travers la prairie; là est notre jardin, où les fleurs rivalisent entre elles de beauté et de grâce; leur senteur parfumée vient jusqu'à moi et m'embaume. Cette chambre, si agréablement placée, si coquette et si gentille, qui donc a pensé à réunir en elle tout ce qui peut flatter mes goûts et m'être agréable? Quel papier délicieux! que de petits meubles commodes et élégants! comme tout ce qui s'offre à mes yeux a été choisi avec un goût parfait! Oh! bonne mère! que je reconnais bien là ta profonde tendresse pour ta fille!... Mais qui m'empêcherait de faire un voyage autour de ma chambre, d'arrêter un instant ma pensée sur chaque objet qu'elle contient? Qui sait? ce serait peut-être un bon moyen de tromper l'ennui de l'attente, de me procurer une agréable distraction et aussi de me fournir quelques pensées graves et utiles. Une pensée grave dans la tête d'une jeune fille! cela vous étonne, messieurs les philosophes; pourtant cela n'est pas impossible, et cela arrive quelquefois; je veux vous en donner la preuve.

Voilà d'abord mon lit en acajou; c'est dans ce petit lit que tous les soirs je m'endors heureuse, que tous les matins je me réveille le cœur gai, l'âme souriante, épanouie, l'imagination encore toute remplie de rêves délicieux, de songes enchanteurs.

Pour tous, le lit est un ami commode et bienfaisant. C'est à un lit que l'homme accablé par le poids du jour, le père de famille qui a usé ses forces dans un travail fatigant et opiniâtre, l'ouvrière qui est restée clouée de longues heures sur une chaise, viennent demander l'oubli de leurs peines, le repos et le sommeil réparateur. Mais, hélas! combien de fois aussi le lit n'est-il que le témoin des plus affreuses souffrances! C'est de la couche de douleur que s'échappent tous les jours des milliers d'âmes qui vont paraître devant Dieu.

A côté de mon lit est le prie-dieu en tapisserie que ma mère m'a donné pour l'anniversaire de ma naissance. C'est là que tous les jours je m'agenouille avec un nouveau bonheur; j'ai tant à prier le bon Dieu, à le remercier! Qu'ai-je fait pour être aussi privilégiée sur la terre? Mes parents sont riches, ils m'aiment, mon frère n'est heureux qu'avec moi; aucun souvenir amer pour le passé, aucune crainte pour le présent; quant à l'avenir, qui donc oserait le sonder? mais j'ai confiance dans la bonté de mon Père qui est au ciel, j'ai foi en mes sentiments, et, quelle que soit la tâche qui me sera imposée plus tard, j'espère ne pas être indigne de la remplir convenablement. Maintenant, voici ma charmante pendule qui désire que je m'occupe d'elle; j'entends sa voix retentissante et sonore: elle marque neuf heures; sans s'émouvoir, son aiguille marche, marche toujours, son balancier fait entendre son monotone et uniforme tictac; chaque minute qui s'écoule ne reviendra jamais; chaque minute, chaque seconde qui s'envole est un à-compte sur notre vie. Un jour, une heure sonnera de laquelle on dira en parlant de moi: elle a vécu. Mais je m'aperçois que mes pensées deviennent tristes et sombres; donnons-leur un autre tour: aussi bien ce ne sera pas difficile, car me voilà devant ma glace. Une glace! c'est-à-dire le confident muet et, heureusement, très-discret de toutes les coquetteries féminines. Oh! combien, si les miroirs pouvaient écrire des mémoires, ils seraient intéressants. Que ne voient-ils pas réfléchir sur leur surface polie! Que de poses ont été savamment essayées devant eux! que de visages se sont admirés eux-mêmes et se sont proclamés beaux entre tous! de combien de grimaces et de minauderies n'ont-ils pas été les témoins! Quant à moi, je ne veux aimer ma glace que parce qu'elle m'est utile, et pour ne jamais faire devant elle de choses sottes et ridicules, je lui prêterai un peu de raison. Tous, ou plutôt toutes, nous devrions être comme l'aimable et séraphique saint François de Sales, agir en notre particulier comme si nous étions entourées de plusieurs personnes qui examinent nos actions et les jugent.

Ici est ma petite bibliothèque, petite est bien le mot, car j'ai peu de livres, mais ils sont tous utiles; ils ont été choisis par mon père, et je peux, lorsque mes occupations le permettent, m'instruire et me récréer quelques instants; une bonne lecture fait tant de bien! Voici d'abord le rayon de mes livres de piété, de ceux que je consulte après ma prière et qui sont destinés à former en moi la femme vertueuse et chrétienne. Au second rayon se trouvent les livres d'histoire, puis mes livres classiques, en tête desquels je n'ai eu garde d'oublier ma chère *Lexicologie*; plus loin, la collection du *Journal des Demoiselles*, les *Lettres choisies* de la spirituelle madame de Sévigné, les ouvrages de miss Edgeworth, de madame Bourdon, de mademoiselle Ulliac Trémadeure, Fleuriot, Gouraud, etc., et enfin *Caritas*, par mademoiselle Drouet; les *Vierges du foyer*, par Barrillot; quelques volumes d'Émile Souvestre, que j'ai entendu appeler l'Aristide de la littérature.

Au tour de mon étagère maintenant. Ici sont réunis tous ces objets de fantaisie, tous ces mille petits riens qui n'en ont pas moins d'attrait pour les jeunes filles: vases, flacons, coupes, statuettes en bronze, bonbonnières, boîtes de toutes sortes — autant de cadeaux qui m'ont été faits aux étrennes, ou le jour de ma fête. Vous dire s'ils me sont précieux n'est pas besoin, je pense. A la place d'honneur, c'est-à-dire au milieu de l'étagère, j'ai placé l'indispensable ornement des salons et des chambres, l'objet qui fait fureur en ce moment et que tout le monde possède, je veux dire l'album doré sur tranches. On dirait qu'il m'invite à le feuilleter et à le parcourir; cédons à son désir. Passez donc devant moi, parents, amies, compagnes, vous tous que j'aime, venez défiler les uns après les autres sous mes yeux attendris. Quelle merveilleuse chose que cette photographie, et combien, pour ma part, je lui suis reconnaissante! Autrefois les rois seuls auraient pu avoir le privilége

Digitized by Google

de se former une galerie de personnes aimées ou célèbres. Aujourd'hui cette satisfaction est donnée à tous.

Au-dessous et des deux côtés de mon étagère, se trouvent deux jolies aquarelles de mon frère Léon; il les a faites pour moi et me les a apportées aux vacances dernières. Cette vue me rappelle notre enfance si douce et si heureuse, nos jeux, nos courses dans la campagne après les papillons et les fleurs. Doux souvenirs de la maison paternelle, non, jamais, je ne vous oublierai!

Au-dessous de l'étagère est placé mon bureau; c'est là que, sans être ministre, je m'assieds quelques heures tous les jours. Tantôt je prends des notes sur mes lectures et confie au papier quelques-unes des réflexions qu'elles me suggèrent; ou bien j'écris à mon frère, à quelques parents, à quelques compagnes. J'ai pris la bonne habitude de répondre immédiatement à toutes les lettres qui me sont adressées; quelquefois aussi je mets en ordre le livre de dépenses de la maison, ou j'aide mon père dans sa nombreuse correspondance.

Dans l'embrasure de la fenêtre, j'aperçois ma table à ouvrage. Sur cette table est déposée une boîte en cuir de Russie garnie de tous les ustensiles nécessaires pour tous les travaux d'aiguille. J'y vois aussi une broderie en train, destinée à ma mère, un porte-cigares en tapisserie pour mon père, une nappe d'autel pour l'église, puis, pêle-mêle, des bas en laine, des bonnets, des tricots de toutes sortes destinés aux enfants de nos fermiers et aux petits pauvres qui nous environnent; j'irai les distribuer moi-même à l'approche de l'hiver. C'est l'heureux privilége de la femme, disait naguère une voix partie du trône, de rester étrangère aux raisons d'État et aux froids calculs de la politique, pour se livrer tout entière aux généreuses inspirations de l'âme, et pour offrir des consolations à l'infortune, des encouragements à tout ce qui est noble et sacré.

A côté de la cheminée est le grand fauteuil où j'aime tant à me reposer après une grande course. La tête appuyée sur son dossier, je rêve, j'évoque mes plus doux souvenirs et je bâtis... mes châteaux en Espagne. Mais, qu'entends-je? c'est la voix d'Amélie; vite, terminons le voyage.

TABLETTES SÉCULAIRES

DE

CHRONOLOGIE UNIVERSELLE

Xe SIÈCLE après J.-C.

901. Mort d'Alfred le Grand: il avait protégé la religion et le commerce, et encouragé les lettres, les sciences et les arts.

904. Les Russes descendent le Dniéper, et viennent menacer l'empereur Léon VI le Philosophe dans Constantinople même.

907. Mort d'Arpad; sous son fils, les Hongrois dévastent la Bavière.

909. Les Fatimites, descendants d'Ali et de Fatime, fille de Mahomet, renversent les Aglabites de Kairoan et s'y établissent.

911. Mort de Louis l'Enfant, dernier carlovingien de Germanie; Conrad, duc de Franconie, est élu pour le remplacer.

912. **Traité de Saint-Clair-sur-Epte**: Charles le Simple cède la Neustrie aux Normands (1); Rollon, leur chef, se fait chrétien et se reconnaît vassal du roi; ainsi se trouve fondé le duché de Normandie.

Les rois chrétiens du nord de l'Espagne (rois de Léon, de Navarre, d'Oviédo, des Asturies, etc.) luttent victorieusement contre les Maures du Sud.

Avénement d'Abdérame III le Grand: splendeur du califat de Cordoue.

918. Mort de Conrad, en combattant les Hongrois; Henri Ier l'Oiseleur lui succède, et commence la dynastie de Saxe.

922. Robert, frère d'Eudes, est élu roi par un parti de grands, au préjudice du carlovingien Charles le Simple.

923. Robert est tué à la bataille de Soissons; son fils, Hugues le Grand, plus jaloux d'agrandir ses domaines que d'avoir le titre de roi, donne la couronne à son beau-frère, Raoul, duc de Bourgogne.

924. Avénement d'Athelstan, en Angleterre.

929. Charles le Simple, trahi et fait prisonnier par Herbert, comte de Vermandois, meurt enfermé dans le château de Péronne.

934. **Bataille de Merseebourg**, gagnée par Henri l'Oiseleur sur les Hongrois.

936. Mort de Raoul, Hugues le Grand dédaigne de se faire roi, et rappelle d'Angleterre un fils de Charles le Simple. Louis IV, appelé d'Outremer, à cause de cette circonstance.

950. Boleslas Ier, duc de Bohême, embrasse le christianisme.

953. Prise de Lisbonne par les Chrétiens sur les Maures.

954. Lothaire succède à Louis IV d'Outremer, son père, du consentement de Hugues le Grand, qui meurt deux ans après.

955. **Bataille d'Ausbourg**, gagnée par Othon Ier sur les Hongrois; fin de l'invasion hongroise.

962. Othon Ier ajoute l'Italie à l'Allemagne, et se fait couronner *empereur*, à Rome, par le pape Jean XII.

964. Micislas, duc de Pologne, se fait baptiser.

969. Conquête de l'Egypte par les Fatimites et fondation de la ville du Caire, qui devient leur capitale.

972. Les Sarrasins sont chassés de leur poste du Fraxinet (Var).

973. Mort d'Othon Ier le Grand; Othon II lui succède.

978. Invasion générale des Danois en Angleterre, pendant le règne d'Ethelred II.

980. Conquête de la Syrie par les Fatimites

983. Mort d'Othon II; son fils, Othon III, lui succède.

986. Mort de Lothaire; Louis V le Fainéant, son fils, que Lothaire a recommandé à Hugues Capet, fils de Hugues le Grand, est reconnu roi.

987 Hugues Capet se fait sacrer roi, à Reims, au détriment de Charles de Lorraine, oncle de Louis V le Fainéant. Commencement de la troisième race des rois de France.

Crescentius s'empare du pouvoir à Rome.

989. Les Russes, sous leur grand-duc Wladimir, embrassent le christianisme (rite grec).

991. Mahmoud Gazni, gouverneur du Khoraçan, s'érige en souverain, et commence la dynastie des Gaznévides.

994. Les rois de Norwège et de Suède, Suenon et Olaüs ou Olaf, ravagent les côtes de la Grande-Bretagne.

996. Mort de Hugues Capet; son fils Robert lui succède.

(1) Désormais, nous écrirons ainsi leur nom.

Digitized by Google

Vaic, duc de Hongrie, se fait chrétien, et reçoit au baptême le nom d'Étienne.

996. Le savant Gerbert, archevêque de Ravenne, est nommé pape; il prend le nom de Sylvestre II. — Terreur universelle causée par l'approche de l'an mil.

1000. **Étienne** reçoit de Sylvestre II une couronne bénite, avec laquelle il **se fait couronner** premier **roi** de Hongrie. Th^{ie} Lepetit.

COURS COMPLET DE LITTÉRATURE ANCIENNE

DE LA POÉSIE ÉPIQUE CHEZ LES ANCIENS

CHAPITRE II — SECTION II

DE L'ÉPOPÉE LATINE

— SUITE —

Silius Italicus, qui fut consul sous Néron, et qui mourut sous Trajan, a imité Virgile, comme Duché et Lafosse ont imité Racine. Nous avons de lui un poème, non pas épique, mais historique, en dix-sept livres, dont le sujet est la seconde guerre punique. Il y suit scrupuleusement l'ordre et le détail des faits, depuis le siége de Sagonte jusqu'à la défaite d'Annibal et la soumission de Carthage. Il n'y a d'ailleurs aucune espèce d'invention ou de fable, si ce n'est qu'il fait quelquefois intervenir très-gratuitement Junon avec sa vieille haine contre les descendants d'Énée et son ancien amour pour Carthage. Mais comme cela ne produit que quelques discours inutiles, la présence de Junon n'empêche pas que l'ouvrage ne soit une gazette en vers. La diction passe pour être assez pure, mais elle est faible et habituellement médiocre. Les quelques morceaux dignes d'être retenus sont empruntés à la prose de Tite-Live.

La *Thébaïde* de Stace, poème en douze chants, dont le sujet est la querelle d'Étéocle et de Polynice, terminée par la mort des deux frères, annonce par son titre un choix malheureux. Stace est encore plus ennuyeux à lire que Silius Italicus; son style est plein de monotonie et de mauvais goût. Le meilleur endroit de son poème est la mort des deux frères. Stace, qui vivait au premier siècle après Jésus-Christ, jouissait d'une grande réputation. Martial, poète latin de la même époque, nous apprend que toute la ville de Rome était en mouvement pour l'entendre, lorsqu'il devait déclamer ses vers en public, suivant l'usage de ce temps-là, et que la lecture de la *Thébaïde* était une fête parmi les Romains. Cela suffirait pour prouver combien le goût était corrompu. Le poème de Stace est parvenu jusqu'à nous, et le temps, qui a dérobé tant d'écrits de Tive-Live, de Sophocle, d'Euripide, a respecté la *Thébaïde*. Mais les écrits de cet auteur ne sont connus que d'un très-petit nombre de gens de lettres, qui veulent avoir une idée juste de tout ce que les anciens nous ont laissé.

Il faut en dire autant du déclamateur Claudien, qui vivait sous les enfants de Théodose, et qui a fait quelques poèmes satiriques et héroïques, dont l'harmonie ressemble assez au son d'une cloche qui tinte toujours le même carillon. C'est en général une versification ampoulée, qui, en se servant toujours de beaux mots, a le malheur d'ennuyer. On peut juger de son style par le début de son poème de l'*Enlèvement de Proserpine :*

Infernî imptoris equos, etc.

Encore, les critiques qui nous en donnent la traduction, affirment-ils que la traduction française ne rend pas toute l'enflure de l'original. « *Mon esprit surchargé m'ordonne de montrer dans mes chants audacieux les chevaux du ravisseur infernal, l'astre du jour souillé par le char de Pluton et le lit ténébreux de la Junon souterraine.* »

Nous croyons que, sur un pareil exorde, il faut avoir du courage pour aller plus loin.

Lucain (1). Il ne serait pas juste de confondre Lucain avec ces auteurs à peu près oubliés. Il a beaucoup de leurs défauts; mais ils n'ont aucune de ses beautés. La *Pharsale* n'est pas non plus un poème épique : c'est une histoire en vers, mais quelquefois écrite avec un talent porté jusqu'à l'élévation. L'auteur a semé son ouvrage de traits de force et de grandeur qui l'ont sauvé de l'oubli. De nos jours, la traduction élégante de M. de Marmontel l'a fait connaître un peu mieux que dans le siècle de Boileau; mais elle n'a pu le faire goûter, tandis qu'un grand nombre de personnes lisent l'*Iliade* et l'*Odyssée*, Le Tasse et Milton, même dans des traductions médiocres. Quelle en peut être la raison, si ce n'est que les épopées et les poètes que nous venons de nommer attachent et savent intéresser, tandis que Lucain fatigue et ennuie?

Quintilien range Lucain parmi les orateurs plutôt que parmi les poètes :

Oratoribus magis quàm poetis annumerandus.

Il doit être mis plutôt au rang des orateurs que des poètes.

C'est faire l'éloge de ses discours, qui ont de la grandeur, de l'énergie et du mouvement.

On a reproché avec raison à Lucain de manquer de sensibilité, d'avoir trop peu de ces émotions dramatiques qui charment dans Homère et dans Virgile. Il s'offrait pourtant dans son sujet des morceaux susceptibles de pathétique; mais la raideur de son style s'y refuse absolument. Parmi les plus beaux morceaux on distingue : au chapitre premier, les portraits de César et de Pompée mis en opposition; au chapitre II, le tableau des secondes noces de Catilina avec Marcia, et le portrait de Caton; au chapitre IX, l'éloge funèbre de Caton, et encore la marche des Romains dans les sables de l'Afrique, sous la conduite de ce tribun.

Les prodiges annonçant la guerre civile, très-bien décrits par Lucain, sont une imitation d'un passage semblable dans les *Géorgiques*.

Voltaire a dit de Lucain : « Il peint comme Salluste, il est grand partout où il veut être poète. Une seule ligne comme celle-ci, en parlant de César : *Il croyait n'avoir rien fait quand il lui restait à*

(1) Neveu de Sénèque, se fit mourir sous le règne de Néron, ne pouvant supporter la vie sous un tel monstre.

Digitized by Google

faire quelque chose, vaut bien assurément une description poétique. »

Mais, autant on lui sait gré d'avoir supérieurement coloré le portrait de César, au commencement de son ouvrage, autant on est choqué de voir à quel point il défigure, dans toute la suite du poème, ce caractère d'abord si bien tracé. On trouve tout simple qu'un républicain ne puisse pardonner à César la fondation d'un empire dont avait hérité Néron; mais il pouvait se borner sagement à déplorer le malheureux usage que fit César des talents extraordinaires et des rares qualités qu'il possédait, et qu'il tourna contre son pays, après s'en être servi pour l'illustrer et le défendre.

Avant de terminer ce chapitre de l'épopée, nous devons faire mention d'Apollonius de Rhodes, auteur d'un poème en quatre chants sur l'*Expédition des Argonautes*. Cet ouvrage ne doit pas être oublié, non que la conception en soit bonne et vraiment épique : il y a peu d'art dans le plan, qui est trop historique, trop chargé d'épisodes sans effet ; mais le poème n'est pas sans mérite en quelques parties. L'amour de la magicienne Médée pour Jason est peint avec une vérité de couleurs telle, que des critiques prétendent que Virgile s'en est inspiré pour sa Didon ; mais il faut ajouter que le chantre de Didon a traité son sujet avec une force d'expression inconnue au poète grec; l'emprunt, s'il a eu lieu, ce qui n'est pas prouvé, est peu de chose, et la supériorité est immense.

Apollonius vivait sous Ptolémée Philadelphe; Valérius Flaccus, poète romain du temps de Vespasien, traite le même sujet : *la Conquête de la Toison d'or* en huit livres. Valérius est aussi loin d'Apollonius que celui-ci de Virgile.

SECTION III

APPENDICE SUR LE GREC HÉSIODE ET SUR LES LATINS OVIDE, LUCRÈCE, MANLIUS

Pour compléter ce qui regarde les différents genres de poèmes anciens, il faut dire un mot des poèmes mythologiques, didactiques et philosophiques d'Hésiode, d'Ovide, de Lucrèce, de Manlius.

On ne s'accorde pas sur le temps où vivait Hésiode; les uns le font contemporain d'Homère, les autres le placent cent ans après : ce qui est certain c'est qu'il a connu les ouvrages d'Homère, car il a des vers entiers qui en sont empruntés. Tous deux doivent être regardés comme les Pères de la Mythologie, ce qui suffirait pour en faire l'objet de cette curiosité naturelle qui nous porte à interroger l'antiquité. Elle ne nous a transmis que deux poèmes d'Hésiode, tous deux assez courts, l'un intitulé *les Travaux et les Jours*, l'autre *la Théogonie*, ou *la Naissance des Dieux*. Le premier contient des préceptes sur l'agriculture, et a donné à Virgile l'idée des *Géorgiques*. On pourrait rapprocher la *Théogonie* des *Métamorphoses* d'Ovide, si l'ouvrage de ce dernier n'était pas supérieur à celui d'Hésiode.

Ce n'est pas qu'à le considérer seulement comme poète, il n'ait, même pour nous, un mérite réel qui justifie la réputation dont il a joui dans son temps. Il balança un moment celle d'Homère qui, dans la suite, l'effaça de plus en plus à mesure que le goût faisait des progrès; mais c'est encore beaucoup pour la gloire d'Hésiode que cette concurrence passagère. Il n'est pas vrai, nous assure La Harpe, qu'Hésiode ait vaincu Homère, comme quelques littérateurs l'ont dit, dans une joute poétique aux funérailles d'Amphidamas, un Grec de distinction; s'il remporta la victoire, ce n'est certainement pas sur le divin créateur de l'*Iliade*.

Le poème des *Travaux et des Jours* semble divisé en trois parties, l'une mythologique, l'autre morale, et la troisième didactique. Hésiode commence par raconter la fable de Pandore, et, s'il en est l'inventeur, elle fait honneur à son imagination; c'est chez lui qu'elle se trouve le plus anciennement, ainsi que la fable de Vénus et celle des Muses, filles de Mnémosyne et de Jupiter. Après l'allégorie de Pandore vient une description des différents âges du monde, qu'Ovide a imitée dans ses *Métamorphoses*, mais l'auteur en compte cinq au lieu de quatre : l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain, celui des demi-dieux et des héros qui revient à ce que nous nommons les temps héroïques, et le siècle de fer qui est, selon le poète, le siècle où il écrit. Disons en passant qu'il y a longtemps qu'il dure, car les écrivains de tous les temps ont regardé leur siècle comme le pire de tous. Il n'y a que Voltaire qui ait dit du sien : *Ah! le bon temps que ce siècle de fer!* Encore pourrait-on se demander si ce n'était point par ironie qu'il parlait ainsi.

Après le début mythologique que nous avons mentionné plus haut, Hésiode commence un cours de morale qu'il adresse, ainsi que le reste de l'ouvrage, à son frère Persée, avec lequel il avait un procès pour la succession paternelle : cette morale n'est pas la meilleure possible. Elle est suivie de préceptes de culture, entremêlés encore de leçons de sagesse, car on en rencontre partout dans cet auteur. Hésiode se disait inspiré des Muses; il était grand prêtre d'un temple qui leur était dédié, mais bien certainement les doctes sœurs d'Apollon ne lui dictèrent pas le morceau qui termine son poème, et dans lequel il spécifie la distinction des différents jours du mois, dans un goût qui ferait croire que l'*Almanach de Liége* s'est inspiré de ses leçons. C'est là qu'Hésiode nous apprend qu'on doit se marier le 4 du mois; qu'on peut tondre ses moutons le 11 et le 12, mais que le 13 est infiniment préférable; que le dixième jour est favorable à la reproduction des mâles, et le quatorzième à celle des femelles. C'étaient sans doute les rêveries de son temps, comme il y en a tant encore du nôtre.

La première moitié de la *Théogonie* n'est presque qu'une nomenclature continuelle de dieux et de déesses de tout âge et de toute espèce. Le poète, dont la diction est en général douce et harmonieuse, prend tout à coup vers la fin de l'ouvrage un ton infiniment plus élevé pour chanter la guerre des dieux contre les géants, tradition fabuleuse conservée par nos mythologies, et dont il est le plus ancien auteur. Cette description et celle de l'hiver, dans les *Travaux et les Jours*, sont, dans leur genre, à comparer aux plus beaux endroits d'Homère.

Digitized by Google

Ovide, que nous ne considérons ici que comme auteur des *Métamorphoses*, parce que ses écrits appartiennent à d'autres genres dont nous parlerons à leur place, Ovide a été un des génies le plus heureusement doués pour la poésie, et son poème mythologique des *Métamorphoses* est un des plus beaux présents que nous ait faits l'antiquité.

La Harpe dit de lui : « Toutes les peintures qu'Ovide emploie dans les *Métamorphoses* sont riches, et aucune ne paraît lui coûter; tour à tour il vous élève, vous attendrit, vous effraye, soit qu'il chante les plaintes de l'Amour, soit qu'il peigne les fureurs de la jalousie et les horreurs du crime. Il décrit aussi facilement les combats que les plaisirs et les fêtes, les héros que les bergers, l'Olympe qu'un bocage, la caverne de l'Envie que la cabane de Philémon. On lui reproche, avec quelque raison, trop de parure et trop d'abondance; mais cette abondance n'est pas celle des mots, qui cache le vide des idées; c'est le superflu d'une richesse réelle. Ses ornements, même quand il en a trop, ne laissent voir ni le travail ni l'effort. Enfin l'esprit, la grâce et la facilité, trois choses qui ne l'abandonnent jamais, couvrent ses petites négligences, ses petites recherches; et l'on peut dire de lui qu'il plaît, même dans ses défauts. Voltaire avait une grande admiration pour les *Métamorphoses*, et l'on sait qu'il ne prodiguait pas la sienne. Sans doute, on ne peut comparer le style d'Ovide à celui de Virgile; mais peut-être fallait-il que Virgile existât pour que l'on sentît bien ce qui manque à Ovide. »

Le sujet qu'a traité Lucrèce est aussi austère que celui des *Métamorphoses* est agréable. Le poème sur la *Nature des choses* n'est que la philosophie d'Épicure, philosophe grec qui faisait consister le souverain bien dans le plaisir et la modération en toutes choses, mais dont les maximes déplorables démentaient la sage conduite, fait exceptionnel qu'on rencontre peu dans l'antiquité.

L'énergie et la chaleur caractérisent le style de Lucrèce, mais y donnent de la dureté et de l'incorrection. Il y a des gens qui, à cause de cette dureté même, lui ont trouvé plus de force qu'à Virgile, par suite d'un préjugé ridicule qui veut que la dureté tienne à la vigueur, et que l'élégance soit près de la faiblesse. Mais comme nous n'avons pas de vers français plus forts que ceux de Racine dans *Phèdre*, nous soutiendrons que la force n'exclut ni l'élégance ni l'harmonie, et que la dureté ne suppose pas la force.

La description de la peste et celle des jouissances physiques, sont les deux morceaux les plus remarquables du poème de Lucrèce, qui a su très-bien rendre ce qu'il y a de plus affreux et de plus doux. La traduction française de Lucrèce, par Lagrange, est la meilleure que nous possédions.

Il nous reste cinq chants du poème de l'*Astronomie*, de Manlius, qui, écrivant sous Tibère, paraît déjà loin du siècle d'Auguste. Sa diction est dure, et ses définitions fort abstraites.

BLANCHE DE FRANCOLINI.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

D'après Goldsmith, Robertson, et les meilleurs auteurs

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS

CHAPITRE XXXIV

DEPUIS LA MORT D'OLIVIER CROMWELL JUSQU'A LA RESTAURATION (1658-1660)

Richard, qui succéda à son père comme Protecteur, était loin d'avoir envié cet honneur. C'était un jeune homme doux, paisible, un peu indolent; élevé à la campagne, il eût désiré ne pas la quitter. Il ne possédait d'ailleurs ni capacités propres aux affaires, ni connaissances relatives au gouvernement. Aussi, lorsque, peu de mois après son élévation, le Parlement, qui avait été convoqué, parut mécontent de ce que Cromwell eût désigné son successeur sans le consulter, Richard renonça de bonne grâce à cette puissance, qui était un trop lourd fardeau pour lui. Il signa son abdication et rentra sans regret dans sa vie obscure, mais paisible.

A son exemple, Henri, son plus jeune frère, résigna son difficulté le gouvernement de l'Irlande, et le monde politique ne s'occupa plus de cette famille, dont le chef avait bouleversé un royaume.

L'armée, abandonnée à elle-même, se décida à réintégrer cet ignoble fragment de Parlement (le Rump) qui, après avoir condamné le roi à mort et servi Cromwell, avait été chassé par lui avec si peu de cérémonie.

Ce fut en vain que les membres honorables qui en avaient été primitivement exclus par Cromwell, voulurent y reprendre leurs places, l'armée s'y opposa. Elle fut mal récompensée de son zèle, car le premier soin du Rump fut de chercher à diminuer son pouvoir et de l'humilier. Les membres commençèrent à exécuter leur dessin, en cassant les officiers qui leur portaient ombrage, et en les remplaçant par d'autres sur le dévoûment desquels ils pouvaient compter. Cette conduite mécontenta les officiers, qui se seraient portés à quelque extrémité envers le Parlement, s'ils n'avaient été retenus par la crainte que leur inspiraient les royalistes et les presbytériens, qu'ils considéraient comme leurs ennemis communs.

Ils tinrent plusieurs conférences et s'arrêtèrent enfin à la résolution de dissoudre l'assemblée dont l'opposition leur déplaisait. En conséquence, Lambert, un des officiers généraux, fit placer des troupes choisies dans les différentes rues qui conduisaient à Westminster-Hall, et lorsqu'un membre du Parlement passa dans sa voiture pour se rendre à la Chambre, Lambert ordonna qu'on fît retourner les chevaux, et l'orateur fut recondnit très-civilement chez lui. On se conduisit de la même manière à l'égard de tous les autres membres; ensuite l'armée retourna tranquillement dans ses quartiers pour y observer un jeûne solennel, ce qui était toujours la suite ou le prélude d'actes de violence.

Digitized by Google

Les officiers, parvenus ainsi à reprendre le pouvoir, résolurent de ne plus s'en séparer aussi facilement à l'avenir. Ils élurent un comité de vingt-trois personnes, dont sept furent choisies parmi eux ; ils lui donnèrent le nom de comité de sûreté et l'investirent de l'autorité suprême. Fletwood, homme faible et incapable, fut nommé commandant en chef ; Lambert, républicain violent et artificieux, fut fait major général, Desborough, lieutenant général, et Monk, qui avait été nommé par Cromwell au gouvernement de l'Écosse, fut élu major général de l'infanterie. Un gouvernement militaire et despotique se trouva donc désormais établi, et offrait à la nation la triste expectative d'un esclavage et d'une tyrannie sans fin. Mais tout à coup le secours le plus inattendu vint sauver le pays des maux dont il était encore menacé.

Le général Monk, auquel l'Angleterre allait devoir le retour de *ses rois*, avait commencé par être soldat de fortune. Placé à la tête d'un régiment sous Charles Ier, il s'y distingua, s'attira l'affection des soldats, et mérita, par la bonté de son caractère, le surnom d'*honnête Georges Monk*. Fait prisonnier par Fairfax et envoyé à la Tour, il ne recouvra sa liberté qu'après le renversement de la monarchie. Cromwell le prit alors sous sa protection et l'envoya contre les Irlandais rebelles, qu'il ne tarda point à soumettre. Après la réduction de ce royaume, il fut envoyé en Ecosse, revêtu du commandement suprême, et se conduisit avec tant de sagesse et de prudence qu'il se fit estimer des Écossais autant qu'il s'était fait adorer de ses soldats.

Le général, en apprenant que les officiers avaient, de leur autorité, dissous le Parlement, protesta contre cette mesure violente et résolut de défendre les priviléges de la Chambre.

Dès ce moment, sa conduite parut cacher de profonds desseins dont il ne s'ouvrit à personne, et il fixa l'attention de tous les partis qui, tour à tour, cherchaient à se le rendre favorable. Le peuple anglais se tourna vers lui, comme vers sa seule espérance, et le jeune roi proscrit lui fit faire des propositions ; mais nul ne reçut de réponse positive. Cependant il avait mis son armée en mouvement. Aussitôt le général Lambert, à la tête de ses troupes républicaines, se dirigea vers le nord pour aller à sa rencontre, ne sachant encore s'il devait voir en lui un ami ou un ennemi. Sur cette nouvelle, Monk envoya trois commissaires à Londres, avec des propositions d'accomodement ; par ce moyen, il ralentit les préparatifs de l'armée de Lambert. Pendant ce temps, le peuple commençait à reprendre courage : il pressentait un secours. Haselrig et Morley prirent possession de Portsmouth en l'absence de Lambert et se déclarèrent pour un Parlement libre. Les apprentis de la ville de Londres se rassemblèrent en tumulte, criant aussi : le Parlement! le Parlement! L'amiral Lawson entra dans la Tamise avec son escadre et se déclara également pour un Parlement. Alors le Rump, cette fraction véreuse de l'ancienne Chambre, se réunit et tenta de se saisir de l'autorité. Pour complaire au peuple, il envoya l'ordre d'arrêter Lambert ; les troupes qui l'accompagnaient furent rappelées, plusieurs officiers cassés, et le Rump put se croire un moment dépositaire de tout le pouvoir.

Mais Monk était là ; il s'approchait toujours de Londres et y entra en conquérant plutôt qu'en subordonné. Aussitôt la noblesse se réunit autour de lui, et les citoyens implorèrent son secours contre la tyrannnie militaire. Cette réunion de Monk et de son armée avec la ville causa la plus vive frayeur au Rump. Il savait qu'un Parlement libre et général était désiré de toute l'Angleterre ; ils résolurent d'agir avec prudence et de tout employer pour détourner le général de cette alliance.

On alla jusqu'à lui offrir de le nommer Protecteur; mais Monk avait l'âme trop noble et l'esprit trop juste pour se laisser séduire par de telles propositions. Il y répondit en paraissant un jour, accompagné d'une garde nombreuse, à White-Hall. Il était suivi des membres de l'ancien Parlement de Westminster, et il les conduisit dans la Chambre des communes où le Rump était réuni. Les membres actuels de la Chambre furent surpris de voir un corps considérable se présenter si inopinément ; mais ils reconnurent bientôt leurs anciens collègues, qui avaient été chassés autrefois d'une façon si tumultueuse, et qui étaient réintégrés maintenant d'une manière non moins impérieuse. Le nombre des derniers venus surpassait tellement celui du Rump, que les chefs de ce dernier parti jugèrent à propos de céder la place.

C'est devant ce nouveau Parlement, composé pour la plupart de presbytériens et de royalistes, que Monk dévoila ses intentions. Il l'informa que sir John Granville, fidèle serviteur du roi, était envoyé par Sa Majesté, et attendait en ce moment, à la porte du Parlement, la permission de présenter une lettre adressée par le roi aux Communes.

Les esprits étaient préparés à cette communication, mais rien ne pourrait donner l'idée de la joie et des transports avec lesquels elle fut reçue. Les membres entourèrent Monk, le félicitèrent; l'ordre fut donné d'introduire Granville à l'instant, et la lettre dont il était porteur fut lue par le Président au milieu d'un silence religieux. Après la lecture, tous les membres, d'un commun accord, donnèrent à la fois leur consentement aux propositions du roi, et afin de rendre la joie universelle, on ordonna de faire publier en même temps la lettre et la déclaration.

Elle fut approuvée par tous les ordres de l'État. Elle offrait une amnistie générale, sans aucune exception, hors celles qui seraient faites par le Parlement. Elle promettait la liberté de conscience et la tolérance religieuse, le pouvoir pour le Parlement d'examiner les droits de tous ceux qui possédaient des biens ainsi que des titres contestés; elle promettait de satisfaire aux demandes de la fidèle armée de Monk, d'avoir égard au payement de l'arriéré, et d'accorder le même rang à ses officiers lorsqu'ils seraient au service de Charles II.

Cette déclaration fut bien reçue de tous les partis. L'armée, la flotte et la ville de Londres s'empressèrent de préparer leurs adresses à Sa Majesté, et le roi fut proclamé avec la plus grande solennité à White-Hall et à Temple-Bar. Le peuple, délivré de toute contrainte, laissa éclater ses transports et parut saisi d'un tel délire de joie, qu'on aurait pu le croire en démence.

Digitized by Google

Charles, qui attendait sur les côtes de France la réponse du général Monk, se hâta, lorsque ces heureuses nouvelles lui furent transmises, de passer en Angleterre. Il fut reçu à Douvres par celui qu'il regardait, avec raison, comme le restaurateur de la monarchie. Il embrassa tendrement Monk et fit avec lui son entrée dans Londres le 29 mai, jour de sa naissance. Un concours innombrable de peuple bordait le chemin où il devait passer, et faisait retentir l'air de ses acclamations. Les Anglais avaient tant souffert sous les factions tyranniques qui avaient régné sur eux, qu'ils ressentaient la plus vive allégresse en voyant enfin leur constitution rétablie et leurs rois légitimes revenus.

Le fanatisme et ses sombres terreurs prirent la fuite à l'approche de la liberté, les arts et la paix reparurent. Heureux le peuple anglais, si le luxe et la mollesse ne s'étaient introduits à leur suite!

F. VILLARS.

EXERCICES

POUR UNE DEUXIÈME ANNÉE D'ARITHMÉTIQUE

I. *Le mouvement commercial de nos diverses possessions d'outre mer, pendant l'année 1862, est représenté par une valeur totale de 293 millions de francs, et 7 057 navires (jaugeant 786 000 tonneaux), dont 4720 français, montés par 24 400 marins. On demande : 1° la valeur moyenne du mouvement commercial de chaque navire; 2° le tonnage moyen de chaque navire; 3° le nombre de marins montant les navires étrangers, en supposant ce nombre proportionnel à celui des navires français.*

SOLUTION.

1° Valeur moyenne du mouvement commercial de chaque navire :

$$\frac{293\,000\,000}{7\,057} = 41\,519 \text{ francs.}$$

2° Tonnage moyen de chaque navire :

$$\frac{786\,000}{7\,057} = 111 \text{ tonneaux.}$$

3° Nombre de marins sur chaque navire français :

$$\frac{24\,400}{4\,720} = 5.$$

D'après l'énoncé, chaque navire étranger est aussi monté par 5 hommes. Or, il y a $7\,057 - 4\,720 = 2\,337$ navires étrangers. Donc, ces navires sont montés par

$$2\,337 \times 5 = 11\,685 \text{ marins.}$$

II. *Voici le tableau du commerce de l'Angleterre avec le Mexique pour six ans :*

Années.	Importations.	Exportations.
1856	5554825 fr.	23241000 fr.
1857	8559575	15291075
1858	7939200	11265150
1859	9512475	16183950
1860	12280525	13473725
1861	8688225	16321550

On fera la somme des importations et des exportations pour chaque année, et on recherchera laquelle, de la France et de l'Angleterre, fait le plus d'échanges avec le Mexique. Le commerce entre le Mexique et la France a été de 326 155 927 fr. pour 13 ans.

SOLUTION.

Années.	Importations et exportations réunies.
1856	28795825 fr.
1857	23850650
1858	19204350
1859	25696425
1860	25754250
1861	25009775

Total général ..... 148311275 fr. pour 6 ans

Moyenne annuelle. 24718791 fr.

Moyenne annuelle du commerce franco-mexicain :

$$\frac{326\,155\,927}{13} = 25\,088\,917 \text{ fr.}$$

Différence des deux moyennes :

$$25\,088\,917 - 24\,718\,791 = 370\,126 \text{ fr.}$$

Ainsi, chaque année, le commerce de la France avec le Mexique surpasse celui du Mexique avec l'Angleterre de 370 126 francs.

III. *Le total des recettes ordinaires de la Ville de Paris s'élève, pour 1864, à la somme de 123 945 812 f. 07. D'autre part, du 1er janvier 1860 au 1er janvier 1864, les recettes se sont accrues de 18 981 319 f. 35. En supposant cet accroissement constant, on demande en quelle année les recettes de la Ville auront doublé?*

SOLUTION. Du 1er janvier 1860 au 1er janvier 1864, il s'est écoulé 4 ans. L'accroissement des recettes est donc, par année, de

$$\frac{18\,981\,319{,}35}{4} = 4\,745\,329^{f}84.$$

Cet accroissement, au bout de 2 ans, est doublé; au bout de 3 ans, il est triplé; au bout de 4 ans, il est quadruplé, et ainsi de suite, jusqu'à ce que, d'augmentation en augmentation, il forme une somme égale à la recette de l'année 1864; alors la recette sera doublée, puisqu'elle aura reçu une augmentation égale à ce qu'elle était primitivement : elle sera $123\,945\,812^{f}07 + 123\,945\,812^{f}07$. La question est ramenée à chercher par quel nombre il faut multiplier 4 745 329,84 pour avoir 123 945 812,07. Ce nombre est évidemment

$$\frac{123\,945\,812{,}07}{4\,745\,329{,}84} = 26.,,$$

Ainsi, dans 26 ans, c'est-à-dire en $1864 + 26 = 1890$, les recettes ordinaires de la Ville de Paris seront le double de ce qu'elles sont en 1864.

IV. *Dans la dépense du ministère de la guerre on voit figurer une somme de 15 626 300 pour équiper, nourrir, entretenir et solder un corps de 12 500 hommes de troupes mexicaines. A combien nous revient un soldat mexicain?*

SOLUTION.

$$A \frac{15\,626\,300}{12\,500} = 1\,251^{f}\,90.$$

TH. NICOLLE.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

VARIÉTÉS

POÉSIE

—co—

DIFFICULTÉS GRAMMATICALES

On et L'on

On vaut mieux au début, et je vous le conseille,
Ensuite vous pourrez consulter votre oreille.
Mais souvenez-vous bien, qu'après *On*, qu'après *Et*,
De même qu'après *Si*, jamais *On* ne se met.

On aurait pour autrui beaucoup plus d'indulgence,
Et L'on se livrerait moins à la médisance,
On L'*on* serait du moins plus humble au fond du cœur,
Si *L'on* pensait combien soi-même *on* est pécheur.

Valeur, Courage

Synonymes

Le *valeureux*, parfois, peut manquer de *courage*,
Jamais le *courageux* ne manque de *valeur*.
L'une fait au trépas que l'on marche sans peur;
Elle est utile à l'homme au milieu du carnage.
L'autre, à tous et partout, sans nulle exception :
C'est de chacun le compagnon
Le plus indispensable en cette triste vie.
Époux que l'on trahit, amis que l'on oublie,
Pères qui gémissez sur des fils morts trop tôt,
Orphelins qui pleurez une mère chèrie,
C'est du *courage* qu'il vous faut.
Que ferait la *valeur*, qu'en pourriez-vous attendre
En ces tristes occasions?
De son secours encor qu'aurez-vous à prétendre
Quand il faudra lutter contre les passions?
Près d'une maîtresse perfide
Elle combattra le rival.
Lui, combattra l'amour. Aux mains du suicide
Elle met l'instrument fatal :
C'est le *courage* qui l'en ôte,
Lui commande de vivre avec autorité,
Et lui rendant la volonté
De surmonter sa peine ou d'expier sa faute,
Conserve un citoyen à la société.

Revenir et Retourner

On *revient* à l'endroit d'où l'on était parti,
Au gîte *revient* l'apprenti
Quand il a fait son tour de France.
On *retourne* après une absence
Aux lieux où l'on était allé;
Dans son exil *retourne* l'exilé.

Heureux à la vertu qui *revient* jeune encore
Et ne *retourne* plus au vice qu'il abhorre!

Près de et Prêt à

Près de veut dire proche, et *Prêt à*, prépare.
Par l'exemple suivant ce point est démontré :

Souvent la vie est tout *Près de* finir,
Que l'on est loin d'être *Prêt à* mourir.

Poudrier et Poudrière

Souvenez-vous qu'un *Poudrier*
Est le frère d'un encrier,
Tandis que *Poudrière* est le terme technique
Par lequel de la poudre on nomme la fabrique,
Ou la boîte où l'on a coutume de serrer
Et la poudre de chasse et la poudre à poudrer.

DISTIQUES

ABÎME

Le cœur est un dédale, un abîme *profond*,
Nul moraliste encor n'en a trouvé le fond.

ABRÉGÉ

Un abrégé doit être *exact*, *clair* et *concis* :
Ces qualités en font le mérite et le prix.

ACABIT

L'homme franc, droit, ouvert, dont le cœur me sourit,
C'est, selon moi, celui *du meilleur* acabit.

ADAGE

L'adage *le meilleur*, la plus noble maxime,
Ne se retient souvent qu'à l'aide de la rime.

AIDE

Offerte de bon cœur, *une* aide *fraternelle*
A commencé souvent une amitié fidèle.

AMPHIGOURI

Un discours, fût-il même et pompeux et fleuri,
N'est, s'il pèche en clarté, qu'un *bel* amphigouri.

ARMISTICE

L'armistice doit être, ainsi que tout traité,
De ceux qui l'ont conclu saintement *respecté*.

ÉCHANGE

Pour un peu d'or acquérir un talent,
N'est-ce pas faire un échange *excellent*?

APOLOGUES et ÉGLOGUES

Virgile a composé de *charmantes* églogues,
Et La Fontaine a fait de fort *beaux* apologues.

ENCENSOIR

L'encensoir fût-*il plein* de parfums raffinés,
Encor ne faut-il pas en donner par le nez.

ÉPITHÈTE

Selon que l'épithète est bien ou mal *placée*,
Elle augmente ou ternit l'éclat de la pensée.

ÉPITOME

Baronius César est l'un des savants hommes
Auxquels on doit le plus *d'excellents* épitomes.

ÉQUILIBRE

Il est digne d'un être intelligent et libre
D'établir dans son âme *un parfait* équilibre.

ESCLANDRE

Tout esclandre est *fâcheux*, et mieux vaut, quelquefois,
Pour en éviter *un* relâcher de ses droits.

ÉTEIGNOIR

La fréquentation des sots est, à la fin,
Pour l'inspiration un éteignoir *certain*.

HÉMISTICHE

Si le vers n'était pas coupé fort savamment,
L'hémistiche, à la fin, deviendrait *assommant*.

HOROSCOPE

Du faiseur d'horoscope est *certain* :
A l'hôpital finira son destin.

INDICE

D'un grand crime toujours Dieu permet que l'auteur
Laisse quelque vestige, *indice* accusateur.

OPPROBRE

L'opprobre *le plus grand*, *s'il* n'est dû qu'au malheur,
Bien loin de l'abaisser, élève un noble cœur.

OUÏE

Par l'âge tout déchoit : l'ouïe est moins *subtile*,
La vue est moins perçante et la main moins agile.

USTENSILE

L'ordre épargne le temps. En tout l'ordre est utile;
Marquez sa place à tout, même *au moindre* ustensile.

USURE

L'usure est criminelle encor plus qu'illicite,
Et la religion de tout temps l'a *proscrite*.

ADÈLE CALDELAR.

Digitized by Google

COURS ÉLÉMENTAIRE D'ARCHÉOLOGIE

— DEUXIÈME PARTIE —

DE L'ARCHITECTURE

CHAPITRE IV

THÉATRES ET CIRQUES — BAINS ET THERMES

Les jeux de théâtre furent d'abord célébrés sous une tente on sous des cabanes faites de branches d'arbres, dans lesquelles les acteurs étaient à l'abri des rayons du soleil. Bientôt on vit s'élever des échafaudages en bois, qui ne tardèrent pas à être remplacés par des édifices plus durables. C'est aux Grecs qu'on doit les règles suivant lesquelles on bâtit et on décora les théâtres; mais les Romains les surpassèrent en grandeur et en magnificence. Le premier grand théâtre d'Athènes fut creusé, au temps de Thémistocle, dans le flanc et sur la pente de l'Acropolis. A Rome, Marcus Lépidus fit bien élever un théâtre en bois, muni de siéges; mais ce fut Pompée qui fit construire en pierres, vers l'an 669, pour recevoir quarante mille personnes, le premier monument durable de ce genre.

Voici comment ces édifices étaient disposés. On choisissait, quand on le pouvait, le penchant d'une colline, afin d'asseoir le plus solidement les siéges, et l'exposition au nord, afin que les spectateurs eussent moins à souffrir des ardeurs du soleil. A l'extérieur, le théâtre affectait ordinairement la forme d'un quadrilatère, muni de portiques et de péristyles. L'intérieur en était partagé en deux parties bien distinctes: la scène et les gradins. Ceux-ci s'élevaient les uns derrière les autres, par demi-circonférences concentriques. L'espace vide qui s'étendait entre le dernier gradin et son diamètre se nommait *orchestre*, d'un mot grec qui signifie danser, parce que c'était là que, dans les théâtres grecs, on exécutait les danses et les ballets. L'ensemble des gradins formait la *cavea*. Les gradins inférieurs, plus larges et plus commodes, étaient réservés aux magistrats et aux grands personnages de l'État; la foule se répandait dans les autres, suivant une certaine hiérarchie. Du gradin inférieur partaient des escaliers qui menaient aux gradins supérieurs et formaient comme des rayons dont le centre était l'orchestre. Les siéges compris entre deux de ces escaliers avaient à peu près la configuration d'un coin, *cuneus*, d'où il arriva qu'on appela *excuneati*, hors des coins, les spectateurs qui, venus trop tard, ne trouvaient pas de place et étaient obligés de se tenir sur les escaliers. Les portes par lesquelles on entrait au théâtre et on en sortait, se nommaient *vomitoires :* il y en avait plus ou moins, selon la grandeur de l'édifice.

Dans le principe, on était assis sur des siéges de pierre ou de bois; mais Caligula permit d'y mettre des coussins et des tapis. Pendant la république, tous les ordres, toutes les classes de citoyens étaient placés sans distinction aucune. Peu à peu cet état de choses se modifia; à l'époque de Scipion l'Africain, les édiles Semranus et Stribonius destinèrent l'orchestre aux sénateurs. Sous Pompée, les chevaliers occupèrent les quatre premières rangées de gradins; derrière les chevaliers on réservait des places pour les jeunes gens appartenant à des familles illustres. Après eux venaient les plébéiens, le *populus;* le reste, la *summa cavea*, était abandonnée au menu peuple, au *plebs;* enfin, plus tard, les soldats eux-mêmes eurent des gradins particuliers. Les places se trouvaient indiquées par une ligne gravée sur la pierre du gradin, et numérotées. Des employés spéciaux, *designatores*, conduisaient chaque spectateur à la place qui lui était réservée.

La scène était ornée d'une manière monumentale, et élevée de dix ou douze pieds au dessus de l'orchestre, et d'un peu moins au dessus du lieu où se tenait le chœur. Il y avait trois genres de décorations suivant celui des pièces que l'on jouait. Pour la tragédie, on figurait sur les côtés de la scène de grands monuments, des temples, des palais, des portiques; pour la comédie, des habitations communes ; enfin, pour les pièces satiriques, dites *atellanes*, des paysages, des bosquets, des antres, des fontaines, etc. Pour les effets particuliers, on recourait à diverses machines, dont la dénomination grecque indique assez l'usage. Le *Keraunoscopion*, on tour à foudroyer, servait à imiter la foudre lancée par Jupiter; avec le *bronteion*, placé sous la scène, on produisait le bruit du tonnerre : on employait pour cela des outres remplies de petites pierres que l'on roulait sur des bassins d'airain. On appelait *krade* une espèce de grue au moyen de laquelle on enlevait les héros et les chars dans les airs. Le *theologeion* était une machine pour les apparitions. L'*anapeisma*, espèce de trappe avec escalier, servait à faire monter les divinités de dessous le théâtre sur la scène. Il y avait un autre passage, *escalier de Caron*, pour l'apparition des ombres infernales.

Parmi les objets accessoires des théâtres, nous devons mentionner les masques, *personæ*, dont les acteurs se couvraient la figure pour jouer. Leur invention est attribuée au poète Charile et à Eschyle. Les premiers furent faits d'écorce d'arbre, puis on en fabriqua en cuir, en bois et en cuivre. Leur bouche, toujours ouverte et garnie de métal, donnait du retentissement à la voix de l'acteur. Ils étaient fort légers et renfermaient la tête en entier. Les cheveux, les oreilles, la barbe, les bijoux des femmes, étaient représentés avec la plus grande exactitude. Suivant les trois genres de pièces, on faisait usage de masques tragiques, comiques ou satiriques. Différentes raisons avaient décidé les Grecs à recourir aux masques, malgré leurs inconvénients. D'abord il n'était point permis aux femmes de monter sur le théâtre; leurs rôles y étaient remplis par des hommes, et un masque leur permettait mieux de se déguiser qu'ils n'eussent pu le faire avec le visage découvert. En second lieu, les spectateurs, tenus fort loin de la scène, n'auraient pu discerner les nuances des passions sur le visage des acteurs, si ces nuances n'eussent été grossies et exagérées au moyen d'un masque. Toutefois, les Grecs ne se dissimulaient point les inconvénients de cet accessoire. Non-seulement il faisait perdre à la voix une partie des inflexions délicates qui en font le

Digitized by Google

principal charme, mais il présentait une bouche difforme, toujours immobile, toujours béante, lors même que l'acteur gardait le silence. Vitruve rapporte que les architectes grecs ménageaient sous les gradins de petites cellules entr'ouvertes, où ils plaçaient des vases de bronze ou de terre, en forme de cruche, *echea*, destinés à recevoir dans leur cavité les sons qui venaient de la scène, et à les rendre d'une manière forte, claire et harmonieuse. Ces vases, montés à la quarte, à la quinte, à l'octave l'un de l'autre, avaient entre eux les mêmes proportions que les cordes de la lyre qui soutenait la voix. L'usage de ces vases paraît ne s'être établi que fort tard, et Rome ne l'adopta jamais.

Les représentations dramatiques se donnaient en plein jour. Or, on conçoit que les spectateurs devaient avoir cruellement à souffrir des ardeurs du soleil; c'est pourquoi ils se cachaient la tête ou sous le chapeau thessalien à larges bords, ou au moyen d'un capuchon, *cucullus*, ou d'un parasol, *umbrella*. Quelquefois on étendait au dessus des spectateurs une grande toile, teinte en pourpre ou ornée de dessins. On l'attachait d'un côté à des mâts placés au milieu de l'orchestre, de l'autre côté, on la fixait aux mutaffles. Enfin on alla jusqu'à rafraîchir les théâtres en répandant, au moyen d'une pompe foulante, une pluie fine d'eau parfumée d'essences. L'usage des voiles ne date que des derniers temps de la république. Ce fut Quintus Catulus qui, le premier, fit déployer en l'air une voile de pourpre, dans les jeux qu'il donna lors de l'inauguration du Capitole reconstruit. Lentulus Spinter suivit cet exemple dans les fêtes célébrées en l'honneur d'Apollon. Jules César fit disposer une voile sur le Forum et la Voie Sacrée, depuis sa maison jusqu'au Capitole. Enfin, Néron fit border d'or une voile de pourpre ornée de peintures, où il était représenté sous les traits d'Apollon conduisant le char du soleil, et s'en servit dans cette fastueuse *Journée d'Or*, si célèbre par les fêtes qu'il donna au roi d'Arménie, Tiridate.

L'entrée des théâtres fut d'abord gratuite; plus tard, en Grèce, on dut payer une drachme (90 centimes) par tête. On distribuait un billet à chaque spectateur : ce billet lui indiquait sa place. Périclès réduisit le prix d'entrée, et, pour s'attacher les pauvres, il fit distribuer à chacun de ceux qui venaient au spectacle, deux oboles, l'une pour acquitter la place, et l'autre pour subvenir aux besoins pendant la représentation.

On trouve encore, en France, les ruines de plusieurs théâtres antiques; nous citerons celles d'Arles, de Vienne, de Néris, de Fréjus et de Saintes. Le mieux conservé est celui d'Orange.

Le mot *amphithéâtre* vient du grec, et signifie proprement un lieu de spectacle fait de deux théâtres joints l'un à l'autre par leur diamètre, et où les spectateurs sont disposés circulairement. L'établissement des amphithéâtres est attribué aux Étrusques. Les premiers dont il soit fait mention ne consistaient que dans de vastes excavations creusées dans la terre, et environnées de gradins en gazon. On voit encore, sur l'emplacement de l'ancienne ville de Sunium, un amphithéâtre étrusque creusé dans le roc vif.

Le passage suivant de Pline l'Ancien nous donne la curieuse description du premier des monuments de ce genre qui ait été élevé à Rome : « Curion, voulant célébrer magnifiquement les funérailles de son père, fit construire, en bois, deux théâtres très-vastes, placés l'un contre l'autre et posés chacun sur un pivot. Pendant la matinée, on jouait des pièces sur ces deux théâtres, qui étaient alors adossés (en sorte que les spectateurs de l'un tournaient le dos à ceux de l'autre), afin que les actions ne s'interrompissent pas. Ensuite on les faisait tourner tout à coup, de manière qu'ils se trouvaient en présence, leurs quatre extrémités venant se joindre, et ils formaient ainsi un amphithéâtre, dans lequel les gladiateurs venaient se livrer des combats moins dangereux que la promenade aérienne à laquelle les assistants étaient tenus de prendre part. »

Ce danger était réel, en effet, et ce n'est pas sans raison que Pline insiste vivement à ce sujet. Ainsi, un édifice de ce genre bâti en bois à Fidènes par un affranchi, Attilius, s'étant écroulé pendant une représentation, cinquante mille personnes furent tuées ou blessées. C'est alors qu'un sénatus-consulte défendit aux citoyens qui n'avaient pas au moins quatre cent mille sesterces de revenu (78,000 fr.), de donner au peuple des spectacles de gladiateurs. Attilius fut envoyé en exil. Ce n'était point, en effet, l'opulence ou le désir d'obtenir des honneurs municipaux qui avait poussé cet homme à une telle entreprise, mais l'ambition d'un gain sordide. Il n'avait point établi les fondements de l'édifice sur un terrain d'une résistance éprouvée, et il avait négligé d'en relier solidement toutes les parties.

Statilius Scaurus, ami d'Auguste, fit élever dans le champ de Mars, le premier amphithéâtre en pierre qu'ait possédé Rome, en l'an 725 de la fondation de cette ville. Ce monument, incendié sous Néron, puis restauré, fut démoli par la suite. Les empereurs en bâtirent plusieurs; mais le plus célèbre de tous fut l'amphithéâtre de Flavien, ou Colisée, ainsi nommé du voisinage de la statue colossale de Néron, ou peut-être des gigantesques proportions de l'édifice lui-même. Chose incroyable, malgré son immense étendue, le Colisée se trouva debout après deux ans et neuf mois. Commencé par Vespasien, il fut achevé par Titus, qui en célébra la dédicace l'an 80 de l'ère chrétienne. D'après les calculs de Fontana, il pouvait contenir cent neuf mille spectateurs. La grandeur extraordinaire du Colisée excita l'admiration de tout l'antiquité. « Que tout monument, dit Martial, le cède à l'amphithéâtre de César; que la renommée célèbre cet édifice entre tous. » Au onzième siècle, le normand Robert Guiscard, craignant qu'il ne pût servir de citadelle contre lui, y fit pratiquer une large brèche; une partie de ce qui en restait fournit des matériaux pour la construction des palais Farnèse, Saint-Marc et de la Chancellerie, à Rome. Enfin, le pape Benoît XIV, afin de sauver ce précieux débris de l'art antique, le plaça sous la protection des saints martyrs.

L'amphithéâtre se composait de deux parties principales : l'arène, *arena*, et le *tisorium* proprement dit, c'est-à-dire l'ensemble des gradins élevés en re-

Digitized by Google

traité les uns au-dessus des autres et destinés aux spectateurs.

L'arène était un espace vide ménagé au centre du monument, quelquefois de forme circulaire, mais plus généralement ovale. On l'appelait ainsi parce que la portion du sol qu'elle comprenait se trouvait couverte de sable. Ce sable était destiné à absorber le sang des animaux et des hommes, et à affermir le pied des combattants. Caligula fit saupoudrer l'arène de terre rouge, et Héliogabale de paillettes d'or et d'argent; afin de dissimuler aux yeux du public cette terrible couleur du sang. Autour de l'arène, et sous les gradins les plus inférieurs, s'étendaient de vastes substructions voûtées, *carceres, cavea*, dans lesquelles on enfermait les bêtes féroces. Le sol était encore percé de trappes, d'où l'on faisait sortir des décorations. On entrait dans l'arène par deux portes placées aux extrémités de son plus grand axe.

L'arène était circonscrite par un large fossé plein d'eau et par un mur de douze à quinze pieds au-dessus du sol. Sur ce mur régnait une galerie, *podium*, réservée aux spectateurs de la plus haute condition. C'est là que se trouvait le trône de l'empereur surmonté d'un dais. Le podium était muni d'un parapet ou de grilles en fer. Le fossé et les grilles mettaient les spectateurs à l'abri des attaques des bêtes féroces qui combattaient dans l'arène. C'est sur le premier rang que siégeaient encore les consuls, les sénateurs, les ambassadeurs, les vestales, les magistrats, rangés suivant l'ordre de leurs dignités. Un mur, *balteus* (baudrier), percé de portes et de fenêtres et richement décoré de colonnes et de statues, séparait le podium du reste de l'amphithéâtre. Derrière, s'élevaient, les uns au-dessus des autres, plusieurs séries de gradins formant plusieurs étages. Des escaliers divisaient chacun de ces étages, comme dans les théâtres, en coins. Dans ces coins se tenaient des officiers chargés de maintenir l'ordre et de distribuer les places. Les gradins qui s'élevaient au-dessus du podium étaient réservés aux prêtres, aux chevaliers, aux tribuns civils et militaires et aux citoyens romains. Enfin les gradins supérieurs, *popularia*, servaient au menu peuple, divisé en tribus. Les femmes avaient une galerie spéciale; quant aux esclaves, ils occupaient le point le plus élevé. Bien plus, Auguste assigna des places différentes aux hommes mariés et aux célibataires, aux jeunes gens et à leurs pédagogues. L'espace vide au-dessous des gradins présentait plusieurs étages de galeries voûtées. La galerie principale recevait la foule des promeneurs dans tous les moments de la journée et renfermait un grand nombre de boutiques. La façade extérieure de l'amphithéâtre était divisée en deux ou trois étages ornés d'arcades, de colonnes, de pilastres, et même de statues. Les ouvertures des arcades laissaient pénétrer dans l'intérieur de l'édifice des parfums que l'on faisait brûler sur des trépieds pendant les représentations; enfin, des fontaines jaillissantes, placées dans des niches, répandaient partout une agréable fraîcheur. Comme dans les théâtres, on étendait une grande voile au-dessus des assistants.

Les combats qui se célébraient dans l'arène étaient de trois sortes : les combats d'animaux entre eux, *venationes*, chasses; les combats des hommes, des *bestiaires*, contre des animaux, et enfin des combats d'hommes contre hommes; ces dernières luttes s'appelaient *munera*, et ceux qui y prenaient part *gladiateurs*. On ne saurait se faire une idée de ces fêtes sanglantes, objets d'une passion effrénée pour les Romains. Ainsi Pompée fit combattre vingt éléphants, quatre cent dix panthères et six cents lions; lors de son triomphe, César fit descendre dans l'arène quatre cents lions. La dédicace du temple de Marcellus coûta la vie à deux cent soixante huit lions et à deux cent soixante-dix panthères. Durant son principat, Auguste fit combattre devant le peuple romain trois mille cinq cents bêtes sauvages de diverses espèces. Lors de l'ouverture du Colisée, neuf mille bêtes sauvages inaugurèrent, dit-on, par leur mort, ce sanglant édifice. Dans les jeux que Trajan célébra à l'occasion de ses triomphes sur les Parthes, onze mille bêtes féroces combattirent jusqu'à la mort. Enfin Probus laissa loin derrière lui ces scènes de carnage : il fit planter dans l'arène toute une forêt, avec des monticules et des rochers, et y lâcha une multitude innombrable de bêtes, parmi lesquelles se trouvaient mille cerfs, mille sangliers et plus de mille aurouches. On s'amusa à percer ces animaux à coups de flèches.

Il y a lieu de penser, suivant M. le docteur Baptissier, que l'usage d'immoler les prisonniers sur le tombeau des guerriers, et les esclaves sur la sépulture de leurs maîtres, a donné naissance aux combats de gladiateurs. C'est ainsi que, vers l'an 490 de la fondation de Rome, on commença à voir des hommes s'entretuer pour les funérailles des personnages illustres. Ce qui n'était d'abord que l'accessoire d'une cérémonie religieuse, finit par devenir un jeu que le peuple recherchait avec passion. On en vint même jusqu'à introduire ces combats dans les festins : on mettait des couples de gladiateurs aux prises devant les convives, qui continuaient leur repas pendant que ces infortunés s'entr'égorgeaient.

Les gladiateurs étaient d'ordinaire des prisonniers de guerre, des esclaves condamnés, et même des hommes libres réduits à la misère. Les entrepreneurs des jeux les achetaient, les renfermaient dans des maisons appelées *ludi*, et leur faisaient apprendre le maniement des armes par des maîtres, *lanistæ*. Il y avait plusieurs classes de gladiateurs, suivant leur mode de combat. Les *secuteurs* portaient un casque, un bouclier et une épée, ou une massue plombée. Le *retiaire* était armé d'un filet et d'une fourche : il jetait son filet sur la tête ou sur l'épée du sécuteur, et, lorsqu'il l'avait atteint, il le frappait de sa fourche; sinon, il fuyait en toute hâte, et se préparait à jeter de nouveau son filet. Il combattait aussi quelquefois contre une espèce de gladiateurs nommés *myrmillions* ou *Gaulois*, qui portaient des poissons sur leurs casques. Pendant qu'ils luttaient l'un contre l'autre, on chantait : « Pourquoi me fuis-tu, ô Gaulois? ce n'est pas à toi que j'en veux, mais à ton poisson. » Les *Gaulois* étaient armés d'une faux; les *Samnites* d'un baudrier, d'un bouclier d'argent ciselé, d'une botte à la jambe gauche, d'un casque à aigrette et d'une épée; les *Thraces*, d'une épée et d'un poignard; les *dimachères*, de deux épées, une de chaque main; les *laquearii*, d'un cordon à nœud coulant; les *essedarii*

Digitized by Google

combattaient sur des chars, et les *andabates*, à cheval et les yeux bandés. Dans l'arène, ils recevaient d'autres noms encore, d'après diverses circonstances : on appelait *meridiani* ceux qui étaient réservés pour l'heure de midi; *supposititii*, ceux qui remplaçaient leurs camarades fatigués ou vaincus; *postulatitii*, ceux qui étaient spécialement demandés par le peuple; *catervarii*, ceux qui combattaient en troupes.

FERDINAND PIÉROT-OLRY.

ÉNIGMES NOUVELLES

Le mot de la vingt-quatrième énigme est le tableau d'*Hippocrate* refusant les présents d'Artaxerxès.

QUESTIONNAIRE

— *Quel est ce vieillard?*

C'est Hippocrate, le père de la médecine, né dans l'île de Cos.

— *De quelle famille?*

Des Asclépiades, qui, depuis plusieurs siècles, étaient versés dans l'art de guérir.

— *Où l'auteur a-t-il pris ces détails du costume?*

Sur le tableau que le peintre français Anne-Louis Girodet (1767-1824) dédia à l'Académie de médecine de Paris, en mémoire du médecin Trioson qui l'avait adopté.

— *Quel est le sujet de ce tableau?*

A l'époque de la guerre du Péloponèse, une peste terrible désola la Grèce et s'étendit jusqu'en Asie. Artaxerxès Longue-Main, roi de Perse, voulut, à force d'or, enlever Hippocrate à l'Attique. Le noble descendant des Asclépiades refusa, en disant : « Dites à votre maître que je suis assez riche; que l'honneur ne me permet pas de recevoir ses dons, d'aller en Asie, et de secourir les ennemis de la Grèce. » C'est une admirable réponse, que la critique moderne a mise en doute. Il serait curieux que cette critique vînt de la part des médecins.

— *Quel nom lui donna-t-on?*

Celui de *divin vieillard*.

— *Jusqu'à quel âge vécut Hippocrate?*

Il mourut à Larisse, dans un âge très-avancé, à quatre-vingts ans selon les uns, à cent vingt-six ans selon les autres.

— *Quels sont les principaux écrits de ce célèbre médecin?*

Les traités *de la Nature de l'homme*, *des Fractures*, *des Airs*, *des Eaux* et *des Lieux*, ses *Pronostics* et surtout ses *Aphorismes*, ouvrage que l'on regarde comme son chef-d'œuvre et qui jouit encore d'une autorité suprême.

— *Ce grand homme voyagea-t-il?*

Il voyagea, pour s'instruire, en Grèce et dans plusieurs provinces de l'Asie; résida tantôt à Cos, tantôt en Thessalie ou en Thrace, tantôt à Pella, à la cour de Perdiccas, roi de Macédoine, tantôt à Athènes, enseignant et pratiquant la médecine.

— *Quelle idée précise doit-on se former d'Hippocrate?*

Il offrit par ses mœurs, non moins que par son habileté, le modèle d'un parfait médecin.

VINGT-CINQUIÈME ÉNIGME

Je naquis l'an 550 ou 551 av. J.-C. Mon nom ne se prononce pas, chez mes compatriotes, comme dans l'Europe occidentale, et cependant ma célébrité n'est attachée qu'à ce dernier nom. A ne me considérer que comme historien, je serais encore, de tous les hommes de mon pays, celui qui a le plus contribué à l'honneur de ma patrie. Sans mes ouvrages, elle serait longtemps restée inconnue au monde, peut-être à elle-même. Ce n'est pas qu'il n'existât avant moi des recueils de traditions historiques; mais j'ai cherché, dans tout ce qui subsistait d'essais et de débris d'annales, les faits constants et instructifs; et en y mêlant des notions de jurisprudence et de philosophie, je me suis efforcé d'en composer un corps de science politique. Mes écrits ne se recommandent point par la méthode, par l'enchaînement des idées, par la distribution des matières; mais il y règne une morale pure, lumineuse, et quelquefois profonde, telle que l'expérience des affaires publiques la révèle aux esprits justes et aux cœurs droits. J'avais été ministre avant d'être écrivain; j'avais étudié à la cour la science des mœurs, et dans l'exercice du pouvoir les principes et les règles de l'équité. Sorti de cette école périlleuse, j'en ouvris une d'un tout autre genre, où mes leçons furent recueillies par une foule de disciples. Mon influence fut grande, assurément, mais elle n'a pu être, à beaucoup près, victorieuse de l'ignorance et de la dépravation générales. Ma religion consistait à être juste. Un poète français a dit, en parlant de moi :

De la seule raison salutaire interprète,
Sans éblouir le monde éclairant les esprits,
Il ne parle qu'en sage, et jamais en prophète :
Cependant on le crut, et même en son pays.

P. T. L.

ANECDOTES

GRAMMATICALES, LITTÉRAIRES, ETC.

Le Joueur de Regnard parut en même temps que *le Chevalier joueur* de Dufresni. Celui-ci l'accusa d'avoir profité de la lecture de son manuscrit, et l'on dit à cette occasion : « Qu'il se pouvait que tous deux fussent un peu voleurs, mais que Regnard était le bon larron. »

***

Chapelle avait pris de l'inclination pour mademoiselle Chouars. Il allait souvent chez elle. Un jour la femme de chambre étant entrée après un long repos dans la salle pour desservir, elle trouva sa maîtresse tout en pleurs, et Chapelle d'une tristesse extrême. Elle parut curieuse d'en savoir la raison; et Chapelle lui dit qu'ils pleuraient la mort du poète Pindare, que les médecins avaient tué par des remèdes contraires à son état. Il recommença alors le détail des belles qualités de Pindare, d'un air si pénétré, que la femme de chambre oublia ce qu'elle était venu faire, et se mit à pleurer avec eux.

NOTA. Deux fautes d'impression se sont glissées dans la note placée au bas de la page 258 du numéro précédent. Cette note doit être rectifiée de la manière suivante :

Les Allemands divisent les nombres en classes de six chiffres (et non *dix*) : il leur faut mille fois mille unités pour un *million*, mille fois mille millions pour un *billion* (et non pour un *trillion*).

PARIS. — IMPRIMERIE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Digitized by Google

6e Année — 2e SEMESTRE — 4 SEPTEMBRE 1864 — Numéro 45

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

Mode de publication et conditions d'abonnement :

L'*École Normale* paraît tous les dimanches et forme à la fin de l'année deux beaux volumes de 416 pages chacun.

PRIX DE L'ABONNEMENT : pour la France, un an, 10 fr.; six mois, 5 fr.; — pour la Suisse et la Belgique, un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.; — pour toute autre destination, 15 fr. par an.

S'adresser : pour la France, à M. Larousse, rue Saint-André-des-Arts, 49, à Paris; — pour la Suisse, à M. Cherbuliez, à Genève; — pour la Belgique, à tous les libraires.

Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du journal doit être adressé à M. PIERRE LAROUSSE, seul propriétaire et seul éditeur de l'*École Normale*.

Un numéro quelconque se vend 50 centimes.

LES DIX PREMIERS VOLUMES SONT EN VENTE. — PRIX DE CHAQUE VOLUME : 6 FRANCS; DEMI-RELIURE : 8 FRANCS 25 CENT.

SOMMAIRE. — Pédagogie : Instructions de M. l'inspecteur général Gandou. — Nouveaux exercices intellectuels. — Exercices analogiques et nouveaux sur le participe passé. — Compositions tirées de l'histoire de France. — Cours pratique d'analyse littéraire. — Tablettes séculaires de chronologie universelle. — Cours complet de littérature ancienne. — Curiosités scientifiques : Pourquoi et parce que. — Bibliographie. — Anecdotes grammaticales, littéraires, etc.

PREMIÈRE PARTIE

ENSEIGNEMENT

PÉDAGOGIE

Nous avons lu, dans le *Bulletin de l'Instruction primaire de la Moselle*, un article que nos lecteurs liront avec plaisir; car ils y trouveront d'excellents conseils, appuyés sur l'autorité la plus respectable. Nous reproduisons cet article *in extenso*.

« M. Gandon, délégué de S. Exc. le ministre de l'instruction publique pour l'inspection générale de l'instruction primaire, a visité récemment notre département, accompagné, soit de M. l'inspecteur d'académie, soit de MM. les inspecteurs primaires. Nous croyons utile de faire connaître aux instituteurs et institutrices les principales observations auxquelles cette visite a donné lieu. Nous espérons que ces observations porteront fruit.

« 1° M. l'inspecteur général demande que l'on se préoccupe un peu plus des besoins professionnels des élèves; que, dans les problèmes d'arithmétique, dans les dictées d'orthographe, dans les exercices de lecture, ou même d'écriture, on s'attache à leur communiquer les connaissances élémentaires d'économie domestique, d'agriculture, d'histoire, de géographie, qui leur conviennent particulièrement. Il est évident que l'enfant du fermier ou de l'ouvrier rural ne doit pas être élevé comme l'enfant des villes, et que, dans les villes mêmes, l'enfant de l'artisan doit recevoir à l'école un enseignement en harmonie avec sa condition, son avenir et le milieu dans lequel il est placé. A ce titre, il convient que le maître fasse entrer dans les divers exercices scolaires des exemples empruntés à la vie usuelle, à l'industrie locale, à la statistique du département considérée sous ses divers aspects, à la géographie physique et historique de la province, à tout ce qui peut enfin donner à son enseignement un véritable caractère d'utilité pratique. Les bibliothèques scolaires, dont la création est partout désirable, lui seront, en cela, d'un grand secours; car elles lui offriront nécessairement, en dehors des livres usuels d'enseignement, un certain nombre d'ouvrages spécialement adaptés au but que nous indiquons ici.

» 2° Si l'instruction proprement dite est utile, au triple point de vue des connaissances générales, professionnelles et locales, il ne faut pas oublier (comme cela a lieu trop souvent) qu'avant tout, et sous toutes ses formes, elle doit être un instrument d'éducation. Ne rien lire, ne rien écrire, ne rien apprendre dans l'école, sans qu'il en ressorte une leçon morale, un précepte de conduite, un éclaircissement sur les devoirs multiples de la vie commune, telle est la première règle d'un bon enseignement primaire. Ce n'est pas à dire qu'il faille fatiguer l'enfant d'une morale éternelle et lui rendre importuns par là des préceptes qu'il s'agit, au contraire, de lui faire aimer. Un sage instituteur sait s'y prendre autrement : il a mille moyens ingénieux de développer chez les enfants l'instinct du bien, soit par des réflexions rapides et naturelles, soit par des exemples, soit surtout par des questions tirées des divers textes de lecture, soit enfin en mettant à profit les petits incidents toujours si variés de la classe. L'essentiel est

Digitized by Google

que cette pensée d'instruire le cœur lui soit constamment présente, et qu'il y fasse converger tout son enseignement.

» 3° M. l'inspecteur général a vu avec regret que l'on ne se rendait pas encore assez compte des conditions toutes spéciales de l'enseignement primaire et des procédés qui lui sont propres. Avec de jeunes enfants comme ceux que nous avons à former, il faut aller de l'exemple à la règle, et non de la règle à l'exemple; car l'enfant ne comprend pas l'abstraction. L'abus de la grammaire est une des plaies de nos écoles : on ne saurait trop tôt y mettre un terme. Que le maître, après la lecture, indique de vive voix et au tableau ce que l'on appelle un nom, un pronom, un adverbe, et ce que l'on entend par les dix parties du discours; que de la même manière il rende compte des genres, des nombres, des temps, etc., et il aura appris à ses élèves tout ce qu'il leur importe de savoir. Mais obliger l'enfant de s'épuiser en efforts pour retenir d'innombrables *exceptions* ou *remarques*, pour distinguer dans les diverses espèces de mots les subdivisions multiples que chacune de ces espèces contient; faire entrer de force dans de petites intelligences des dénominations et des classifications qui varient d'une grammaire à une autre, et qui n'ont, par conséquent, rien d'absolu; leur imposer, en outre, de nombreux exercices écrits sur toutes ces particularités, et rentrer par là dans ce vieux système de *cacographie*, que les hommes de sens ont depuis longtemps proscrit avec tant de raison; enfin, rester des semaines et des mois sur ce malheureux participe, tant présent que passé, qui a été le cauchemar de bien des générations, c'est, en vérité, gaspiller le temps de la jeunesse et méconnaître les besoins réels de l'enseignement élémentaire.

» Les instructions ministérielles ont d'ailleurs réglé ce point avec autorité. Des lectures bien comprises et bien expliquées, des dictées graduées avec discernement, empruntées aux bons auteurs et présentant un sens suivi, voilà ce que recommandent surtout ces instructions, en même temps qu'elles proscrivent « ces » *analyses* prétendues *grammaticales*, qui sont, » pour les enfants, des hiéroglyphes indéchiffrables » ou de rebutants exercices, » et cette autre espèce d'analyse « ambitieusement décorée du nom d'*ana-* » *lyse logique*, bonne seulement à faire prendre en » dégoût tout ce qui tient à l'enseignement de la langue. » Donc, dit M. le ministre, point de formules abstraites, point de définitions métaphysiques, point de subtilités grammaticales, et, autant que possible, « point de grammaires entre les mains des » élèves. »

» 4° La lecture, a dit M. l'inspecteur général, est l'instrument par excellence de l'éducation, mais à la condition que l'on s'applique à la bien diriger et à lui faire produire tous ses fruits. On n'habitue pas assez les enfants à parler, à rendre compte de ce qu'ils ont lu, à manier ainsi tous les mots usuels de la langue et à enrichir leur vocabulaire de même que leur esprit. On les laisse dans leur torpeur native, au lieu de les exciter incessamment à parler, et, par conséquent, à penser. Il ne faut pas oublier que, dans les campagnes surtout, l'enfant n'a guère l'occasion de converser, d'échanger ou d'entendre échanger des idées ou des réflexions. Dans la famille, il y a peu de conversation : le père revient fatigué, la mère est absorbée par les occupations du ménage, tout est silencieux, ou l'on se borne à quelques mots. De là ce mutisme si fréquent chez les enfants de cette classe, et qu'il importe de combattre. Il y a là un véritable et sérieux progrès à obtenir.

» L'instituteur ne perdra pas de vue non plus que la lecture courante, qui est le fondement de l'étude de la langue, forme une branche spéciale de l'enseignement et doit toujours conserver son caractère distinctif. Dans un grand nombre d'écoles pourtant il n'y a pas, à proprement parler, de livre de lecture courante. Ici, on se sert, pour cet exercice, de la *Doctrine chrétienne*, ou de la *Bible*, ou encore de l'*Histoire Sainte*; là, de quelque Manuel d'agriculture ou d'histoire naturelle; ailleurs, d'un livre de morale ou de petits contes. Tous ces ouvrages sont utiles, au point de vue de l'objet particulier dans lequel ils se renferment; ils conviennent, soit à l'instruction religieuse, soit à telle autre branche du programme légal de l'enseignement primaire; mais il faut, en outre, pour la lecture courante, un livre d'*instruction générale*, présentant des sujets variés, et où l'enfant apprenne à connaître la langue dans ses diverses acceptions et sous ses divers aspects, en même temps qu'il enrichira son esprit d'une quantité de connaissances générales, sans lesquelles l'instruction, même la plus élémentaire, reste incomplète et mutilée.

» M. l'inspecteur général a remarqué aussi que des maîtres et des maîtresses se dispensaient trop souvent de lire à haute voix, avant les enfants, le morceau qui va être l'objet de la lecture courante. Cette prescription ne doit pas être négligée; car l'enfant est essentiellement imitateur, et il a besoin qu'on lui donne l'exemple : ses progrès en seront bien plus rapides que si on se contente de le reprendre ou de l'avertir quand il dit mal. La lecture du maître a, en outre, l'avantage de faciliter l'intelligence du texte et d'être, en quelque sorte, une première explication du morceau. On doit veiller à ce que la lecture soit aisée et *naturelle*, non chantante ou déclamatoire. Après que les élèves ont lu, on doit fermer les livres et rendre compte, en partageant, au besoin, par alinéas ou paragraphes. Cet exercice doit avoir lieu tous les jours dans les deux premières divisions. On peut questionner les enfants pour les aider; mais en évitant que la question, comme cela arrive, contienne les trois quarts de la réponse.

» 5° En arithmétique, recherchons toujours les problèmes pratiques. La plus vulgaire addition peut être utile, si, au lieu de poser simplement des chiffres, nous leur donnons un sens en désignant, par des valeurs numériques, des objets connus de l'enfant, ou qu'on veut lui faire connaître. Dès le principe, il faut mêler au calcul les applications du système métrique : le meilleur moyen d'apprendre la numération aux enfants est de la leur apprendre sur le mètre. Quant aux calculs des nombres décimaux, c'est à tort que certains instituteurs le rejettent après celui des nombres entiers : la marche la plus prompte

Digitized by Google

et la plus sûre consiste à faire marcher de front les opérations sur ces deux espèces de nombres; et cela est facile, puisque, dans tous, les unités suivent la même loi de décroissement.

» 6° L'attention de M. le délégué du ministre s'est portée également sur quelques points relatifs à la tenue de la classe. La discipline n'est pas toujours excellente, surtout dans les écoles rurales. Les enfants doivent être mis en rang pour entrer en classe, et non pas y venir confusément et en désordre. De même, à la sortie, ils ne doivent pas se précipiter pêle-mêle, parfois avec des cris assourdissants, mais se ranger par escouades sous la conduite des moniteurs. Les familles, qui ne peuvent pas toutes apprécier les bienfaits de l'enseignement, apprécieront certainement les habitudes d'ordre qu'on donnera à leurs enfants. Sous ce rapport, il y a aussi beaucoup à faire pour la tenue des *cahiers*. Que peuvent penser les parents quand ils voient leurs enfants rapporter à la maison une multitude de cahiers, la plupart négligés, salis, en lambeaux? Cela est pourtant très-fréquent. Il convient de réduire le nombre des cahiers et d'exiger qu'ils soient mieux soignés. Les seuls vraiment nécessaires sont : 1° le cahier de dictée; 2° celui d'écriture; 3° celui de calcul; 4° le cahier de devoirs journaliers. Ce dernier est généralement appelé *brouillon*, et personne n'ignore quels incroyables dérèglements de plume, quel incohérent amalgame et quelles arabesques inimaginables les enfants se permettent sous la garantie de ce titre. Il semble donc que l'autre dénomination, ci-dessus indiquée, serait préférable. Il conviendrait, au surplus, que tous les cahiers restassent à l'école, tant qu'ils ne sont pas terminés, et ne fussent pas emportés journellement par les élèves; ils seraient ainsi mieux soignés et mieux protégés, et l'instituteur les aurait sous la main pour en passer la revue à ses heures. Il n'y aurait d'utilité à ce que l'enfant emportât ses cahiers, que s'il avait des devoirs écrits à faire à la maison; c'est là un cas très-rare, et, tout au plus, peut-on, après qu'il a eu ses six heures de classe, lui donner quelques leçons à apprendre chez lui. Pour les *livres*, en général, il en est de même que pour les cahiers : il est bon qu'ils restent à l'école. Qui n'a vu, parfois, dans les rues, ces malheureux petits enfants chargés d'une énorme et lourde boîte où sont entassés livres, cahiers, provisions de toutes sortes, véritable meuble qu'il leur faut, quatre fois par jour, transporter de leur maison à l'école? Pourquoi ne pas simplifier ce bagage encombrant, et ne pas faire de l'école, comme il est naturel, le dépôt de tous les livres dont les élèves ont à se servir en classe? A tous ces soins, qui sont de nature à faire apprécier aux parents l'ordre et la bonne tenue de l'école, l'instituteur et l'institutrice feront bien d'ajouter le *livret de correspondance*, déjà en usage dans les départements voisins. Ce livret est assurément un des meilleurs moyens d'intéresser la famille aux progrès de l'enfant, et il établit entre l'instituteur et les parents des relations qui ne sauraient être trop fréquentes. Il est possible que certains parents se montrent peu empressés de seconder à cet égard l'instituteur; mais beaucoup sont heureux de connaître ainsi exactement ce que fait leur enfant; et celui-ci, à son tour, sera puissamment stimulé par ce témoin permanent et irrécusable de sa conduite, comme de son travail et de ses efforts. L'emploi du signal est aussi un moyen qu'il ne faut pas rejeter pour stimuler l'attention des élèves. Autrefois on s'en servait trop; aujourd'hui on ne s'en sert pas assez. Nous ne demandons pas que, à l'exemple de ce qui se passe encore dans certaines écoles arriérées, le maître devienne muet, pour ainsi dire, et ne fasse parler que le signal; mais, lorsque l'enfant se trompe, avertissez-le et arrêtez-le avant de le reprendre, afin qu'il cherche à se corriger lui-même. Il y parviendra la plupart du temps, et cette correction spontanée lui sera bien plus profitable. Au contraire, si vous vous substituez immédiatement à l'enfant embarrassé, il ne fait pas d'efforts, et, sans efforts, pas de résultats. La même observation s'applique aussi, et nous pourrions dire surtout aux moniteurs. Quant à la nature du signal, que ce soit une règle frappée sur un livre, un mouvement bref de la voix, ou un signal en bois, c'est une chose indifférente : le principe seul importe. On excitera ainsi l'attention, non-seulement de l'élève qui se sera trompé, mais encore de tous ceux qui font partie du même groupe ou de la même division, et qui, tous, chercheront en quoi consiste la faute commise et comment il faut la corriger. Il est bien essentiel, en effet, que l'instituteur veille à ce que les élèves qu'il a sous les yeux soient tous et constamment attentifs, et qu'il fasse en sorte que la classe ne devienne pas une succession de dialogues individuels entre le maître ou le moniteur et chacun des élèves pris séparément. Aussi voyons-nous toujours avec peine, dans bon nombre d'écoles, cet éternel mot : *le suivant, le suivant*, servir à désigner l'élève qui doit continuer, soit la lecture, soit tout autre exercice; car il est clair que cela réduit à deux le nombre des auditeurs attentifs, celui qui lit et celui qui sait d'avance qu'il va lire.

» M. l'inspecteur général a fait encore bien d'autres observations utiles que nous sommes obligés d'omettre aujourd'hui, mais sur lesquelles nous reviendrons ultérieurement. Nous prions les instituteurs et les institutrices de relire attentivement la présente instruction et d'en tenir compte. » C. H.

NOUVEAUX EXERCICES INTELLECTUELS

PHRASE A COMMENTER. — La bourse du sage est ouverte, mais elle n'est pas percée.

COMMENTAIRE. — Le sage sait donner à propos, mais il ne prodigue pas ses bienfaits sans discernement. Il ne remplit pas indistinctement toutes les mains tendues vers lui.

*
* *

INCONSÉQUENCE A RELEVER. — Dans une église de village, le prédicateur, se laissant aller à un trop rapide mouvement d'éloquence, prononça cette incohérence qui, du reste, échappa au plus grand nombre de ses auditeurs : « La femme! mes frères, la

Digitized by Google

femme! N'oubliez jamais qu'elle a reçu le fruit défendu des mains du serpent! »

COMMENTAIRE. — Le singe a quatre mains, l'homme en a deux, l'éléphant en a une, selon M. de Buffon, sa trompe; mais c'est une figure de rhétorique un peu forcée de donner des mains au serpent, qui n'a pas même... des pattes.

*
* *

ALLUSION HISTORIQUE. — Mais votre *Marseillaise* de carrefours, de places publiques, de théâtres, de comédiennes, de soldatesque avinée, je n'en veux pas, je la hais, elle me fait peur, et fasse Dieu qu'elle soit effacée de la mémoire de nos villes! Des villes entières, des villes françaises, se sont écroulées de fond en comble, rien qu'à l'entendre, cette chanson de meurtres, plus puissante et plus terrible mille fois que la trompette de Jéricho.

J. JANIN (*Litt. dramatique*).

COMMENTAIRE. — Jéricho, ville de la Palestine, fut prise sur les Jébuséens par Josué (1605 av. J.-C.), qui en fit tomber les murailles en promenant autour de la ville l'arche sainte au son des trompettes.

P. L.

EXERCICES ANALOGIQUES ET NOUVEAUX
SUR

LE PARTICIPE PASSÉ

PARTICIPE SUIVI D'UNE PRÉPOSITION ET D'UN INFINITIF

RÈGLE. Lorsque le participe passé est suivi d'une préposition et d'un infinitif, le participe s'accorde si le pronom qui le précède est son complément direct, et il reste invariable si ce pronom est le complément de l'infinitif.

AUTRE RÈGLE. Lorsque le participe passé est suivi d'une préposition et d'un infinitif, il peut avoir pour complément direct le pronom qui le précède ou l'infinitif qui le suit; le participe s'accorde s'il a le pronom pour complément, il reste invariable s'il a pour complément l'infinitif. Ex. :

Notre maître NOUS a *priés* de lui écrire bientôt.
Notre maître nous a *recommandé* DE LUI ÉCRIRE bientôt.

Disons encore que l'accord a toujours lieu lorsque le participe est précédé de deux compléments; il s'accorde alors avec le second. Ex. :

Ce sont deux romances qu'il NOUS a *chargés* de lui copier.

Lorsque le maître aura dicté l'exercice suivant, l'élève composera une phrase analogue sur chacune de celles qui lui auront été dictées; il devra employer le même participe passé.

A DICTER OU A FAIRE COPIER

Voici la leçon que vous avez *oublié* d'apprendre.
Voici la page que vous avez *commencé* à écrire.
Nos maîtres nous ont *contraints* d'accepter ce cadeau.
Mes enfants, je vous ai toujours *engagés* à aimer vos camarades.
Mes enfants, nous vous avions *recommandé* d'être bien dociles.
C'est une tapisserie que j'ai *promis* de faire à maman.
Ce sont des modèles que j'ai *tâché* d'imiter.
Votre mère occupait la place qu'on l'avait *forcée* de prendre.
Ne vous éloignez pas de la ligne de conduite que je vous ai *conseillé* de suivre.
Voici des enfants que j'ai *résolu* de punir.
Voici la leçon que j'ai *cru* utile de vous donner.
Dans ce livre, que de difficultés on a *cherché* à vaincre!
Je suis heureuse de l'occasion que j'ai *eue* de vous être agréable.
C'est cette rose que votre sœur a *refusé d'accepter*.
C'est une bonne habitude que ma sœur avait *prise* de venir nous voir.
C'est une grande faute que vous avez *faite* de rire à la leçon.
Je suis heureux de l'amitié que mes camarades n'ont *cessé* de me témoigner.
Voici une broderie que j'ai *appris* à faire dernièrement.
Que de secours mes amis se sont *empressés* de me donner!
Eugénie s'est *proposé* de vous écrire.
Eugénie s'est *proposée* pour vous garder.

CORRIGÉ

Voici la robe que vous avez *oublié* d'apporter.
Voici les cols que vous avez *commencé* à broder.
Nos amis nous ont *contraints* de venir dîner avec eux.
Nos maîtres nous ont *engagés* à avoir pitié des pauvres.
Nos maîtres nous avaient *recommandé* d'arriver de bonne heure.
C'est une lettre que j'ai *promis* d'écrire à maman.
C'est une place que j'ai *tâché* d'obtenir.
C'est ce jeune homme qu'on nous a *forcés* de recevoir.
Emportez les livres que je vous ai *conseillé* de lire.
Voici des paysages que j'ai *résolu* de dessiner.
Voici les observations que j'ai *cru* nécessaire de vous faire.
Ce sont des billets de loterie que j'ai *cherché* à placer.
C'est une bonne pensée que j'ai *eue* de vous apporter des bonbons.
Ce sont des élèves que notre maître a *refusé* de prendre dans sa classe.
C'est une mauvaise habitude que vous avez *prise* de manger entre vos repas.
C'est une grande surprise que vous avez *faite* d'apporter cette belle montre.
Je suis très-flatté de la confiance que mes maîtres n'ont *cessé* de m'accorder.
Que de choses mon frère a *appris* à fabriquer!
Que de bonnes leçons mes maîtres se sont *empressé* de me donner!
Ma mère s'est *proposé* de venir vous voir.
Marie s'est *proposée* pour être votre cicerone.

Digitized by Google

NOTA. Lorsque les participes passés *eu* et *donné* sont suivis de la préposition *à* et d'un infinitif, ils peuvent être, à volonté, variables ou invariables, car alors le complément peut appartenir aussi bien au participe qu'à l'infinitif. Pourtant il faut dire que quelques grammairiens regarderaient les phrases suivantes comme fautives : « Les enfants qu'on m'a *donnés* à interroger, les mers qu'il a *eues* à parcourir, etc. » Pour aplanir toutes les difficultés, il serait peut-être mieux, dans ce cas, de mettre tous les participes passés invariables.

Connaissez-vous :
Les ennemis que ce général a *eu* à combattre,
Les obstacles qu'il a *eu* à surmonter,
Les combats qu'il a *eu* à soutenir,
Les dangers qu'il a *eu* à braver,
Les préjugés qu'il a *eu* à détruire,
Les travaux qu'il a *eu* à exécuter.
Que de leçons on m'a *donné* à apprendre !
C'est la robe que j'avais *donné* à faire.
C'est l'histoire qu'on m'a *donné* à lire.
Les fables qu'on m'a *donné* à étudier.
C'est une page d'écriture que je vous ai *donné* à transcrire.
Voici les élèves qu'on m'a *donné* à garder.

PARTICIPE AVANT POUR COMPLÉMENT LE PRONOM *LE* SIGNIFIANT *CELA*.

RÈGLE. Le participe passé est invariable quand il a pour complément direct le pronom *l'* représentant un membre de phrase et signifiant *cela*. Ex. :

Votre compagne n'est pas aussi spirituelle qu'on nous l'avait *dit* et que je me l'étais *persuadé*.

A DICTER OU A FAIRE COPIER

La Loire est devenue plus haute qu'on ne l'avait *supposé*.
Amélie est moins instruite que je ne l'avais *cru*.
Ces enfants ne sont pas aussi dociles que vous me l'aviez *assuré*.
La récolte du blé sera très-peu abondante, ainsi qu'on l'avait *craint*.
Vos frères sont plus grands que je ne me l'étais *imaginé*.
Nos élèves furent plus obéissants que nous ne l'avions *espéré*.
Cette triste aventure est arrivée comme nous l'avions *prédit*.
Votre lettre, qui est arrivée plus tard que je ne l'aurais *désiré*, m'a fait un grand tort.
Cette affaire a été terminée comme nous l'avions *prévu*.

L'élève devra composer des phrases analogues dans lesquelles il fera entrer le même participe passé; il les mettra en regard.

CORRIGÉ

Votre promenade a eu lieu comme je l'avais *supposé*.
Cette histoire est moins intéressante que je ne l'avais *cru*.
Cette liqueur n'est pas aussi bonne que vous me l'aviez *assuré*.
Ces demoiselles ont très-mal répondu à l'examen, ainsi que nous l'avions *craint*.
Cette maison est beaucoup plus jolie que je ne me l'étais *imaginé*.
Ma mère fut moins indulgente que je ne l'avais *espéré*.
La pluie abondante arriva, dans les premiers jours de décembre, comme Mathieu (de la Drôme) l'avait *prédit*.
Marie, qui est arrivée plus tôt que je ne l'aurais *désiré*, a été la cause d'une grande contrariété.
Cette partie de plaisir a eu lieu comme vous l'*aviez prévu*.

CLARISSE JURANVILLE.

COMPOSITIONS TIRÉES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

EXPOSITION DU SUJET. La reine Marguerite, en son nom et en celui de la reine Blanche, supplie Louis IX de ne pas accomplir le vœu qu'il a fait, étant malade, d'entreprendre une nouvelle croisade pour la délivrance des Lieux Saints. Brève réponse de Louis IX.

Cher sire, vous savez combien nous vous aimons, votre mère et moi. Nous ne vivons que par vous et pour vous, et nous mourrions avant d'imprimer une tache à votre gloire ou de mettre un remords dans votre conscience. La vénération universelle dont vous êtes l'objet rejaillit un peu sur nous; nous en sentons le prix, et, pour tout au monde, nous ne voudrions pas vous exprimer un désir dont la réalisation pût y porter la moindre atteinte. Daignez donc, cher sire, accueillir nos paroles avec votre bienveillance accoutumée.

Nous avons mûrement réfléchi au vœu que vous avez fait de prendre la croix, et nous sommes restées convaincues que l'accomplissement de ce vœu aurait de déplorables conséquences pour le royaume, sans résultat favorable pour la religion.

L'Europe chrétienne s'est ruée déjà plusieurs fois sur l'Asie, pour enlever aux infidèles la contrée sainte où se sont opérés les mystères de notre rédemption. Les croisés y ont fait tant de prodiges d'héroïsme, que les siècles à venir en parleront comme d'une chose fabuleuse. Cependant, quels sont les fruits que la religion en a recueillis? Par quels avantages avons-nous racheté nos immenses sacrifices? Jérusalem est, comme auparavant, au pouvoir des infidèles; les principautés fondées par la victoire ne sont plus, et l'on n'y peut faire un pas sans se heurter contre des ruines, sans fouler aux pieds des ossements chrétiens.

Qu'espérez-vous de plus que vos prédécesseurs? Vos ennemis seront-ils moins nombreux, moins résolus à défendre leurs possessions illégitimes? Le climat sera-t-il moins brûlant et plus hospitalier? Les cruelles épidémies qui ont moissonné tant d'armées respecteront-elles vos troupes? Nous ignorons le plan de campagne que vous avez adopté; il est savamment conçu, sans doute; mais, quelque confiance que nous ayons dans votre sagesse, nous ne pouvons nous empêcher de trembler sur les suites de cette périlleuse entreprise.

Nous savons, cher sire, que vous avez promis à

Digitized by Google

Dieu de prendre la croix si vous échappiez à la maladie qui a mis vos jours en danger; nous savons aussi que toute promesse royale est inviolable; mais dans quelles conditions étiez-vous quand vous avez fait cette promesse? Aviez-vous une entière liberté d'esprit? Jouissiez-vous de la plénitude de votre raison? Une fièvre ardente vous dévorait; vous sortiez à peine d'un accès de délire, et toutes vos idées étaient dans la confusion. Une promesse faite en pareille circonstance est-elle obligatoire? Pensez-vous que Dieu l'ait acceptée? Dans toute la sincérité de notre conscience, nous ne le croyons pas. Nous croyons, au contraire, qu'il vous a relevé de votre vœu, et que vous lui serez plus agréable en travaillant ici au triomphe de son Eglise et à la prospérité de votre royaume.

En montant sur le trône, n'avez-vous pas aussi promis à Dieu de vous dévouer au bonheur de vos peuples? et cette promesse ne doit-elle pas avoir la priorité? Comment pourrez-vous continuer à réformer les mœurs, à faire respecter les lois, à raffermir votre autorité, à veiller au bien-être de vos sujets, si vous laissez votre royaume à la merci des passions, qu'il est si difficile de contenir et de réprimer?

En présence de ces hautes considérations, nous osons à peine vous parler un peu de nous. La reine, notre mère bien-aimée, a besoin de repos. Depuis que vous avez pris les rênes du gouvernement, elle a perdu l'habitude des affaires publiques, et je crains qu'elle ne puisse plus porter, sans danger pour sa santé, le lourd fardeau que votre absence lui laisserait.

Quant à moi, cher sire, mon devoir serait de vous suivre. Séparée de vous, je mourrais d'inquiétude. J'ai attaché ma vie à la vôtre, et je partagerai toujours et partout vos peines, vos fatigues, vos privations et vos périls; c'est mon devoir, et ce devoir est conforme à tous les sentiments de mon cœur.

Laissez-moi espérer, sire, que vous apprécierez la justesse de mes raisons, et que vous resterez dans votre beau royaume pour le bonheur de votre famille et pour celui de vos sujets.

Réponse de Louis IX.

Madame, je vous remercie de votre sollicitude, mais je vous assure que j'étais calme et parfaitement maître de mes idées quand je promis à Dieu de prendre la croix, à l'exemple de plusieurs de mes aïeux. Quoi qu'il puisse arriver, on ne transige pas avec sa conscience, on ne révoque pas la parole donnée.

Le royaume n'aura pas à souffrir de mon absence: avant mon départ, je prendrai des mesures capables de le garantir contre toute fâcheuse éventualité. Ma mère, d'ailleurs, en aura l'administration; elle a fait ses preuves, et Dieu lui donnera les forces dont elle aura besoin.

Si vous sentez en vous assez de courage pour affronter les fatigues et les dangers d'une lointaine expédition, vous serez libre de m'accompagner. Loin de m'y opposer, je regarde votre résolution comme la plus noble preuve d'affection que vous puissiez me donner.

Votre dévoûment, madame, ne me surprend pas; mais il m'est permis d'être surpris que, pénétrée comme vous l'êtes de vos devoirs envers moi, vous compreniez si peu ceux que j'ai à remplir envers Dieu.

CUREL.

COURS PRATIQUE D'ANALYSE LITTÉRAIRE

17e SIÈCLE

RAPIDITÉ DE LA VIE

Sur quoi vous rassurez-vous donc? sur la force du tempérament? Mais qu'est-ce que la santé la mieux établie? une étincelle qu'un souffle éteint: il ne faut qu'un jour d'infirmité pour détruire le corps le plus robuste du monde. Je n'examine pas après cela si vous ne vous flattez pas vous-même là-dessus; si un corps ruiné par les désordres de ses premiers ans ne vous annonce point au dedans de vous une réponse de mort; si des infirmités habituelles ne vous ouvrent pas de loin les portes du tombeau; si des indices fâcheux ne vous menacent pas d'un accident soudain; je veux que vous prolongiez vos jours au delà même de vos espérances. Hélas! mes frères, ce qui doit finir doit-il vous paraître long? Regardez derrière vous: où sont vos premières années? que laissent-elles de réel dans votre souvenir? pas plus qu'un songe de la nuit: vous rêvez que vous avez vécu, voilà tout ce qui vous en reste. Tout cet intervalle qui n'est écoulé depuis votre naissance jusqu'aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine vous avez vu passer. Quand vous auriez commencé à vivre avec le monde, le passé ne vous paraîtrait pas plus long ni plus réel. Tous les siècles qui se sont écoulés jusqu'à nous, vous les regarderez comme des instants fugitifs; tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers, toutes les révolutions d'empires et de royaumes, tous ces grands événements qui emplissent nos histoires, ne seraient pour vous que les différentes scènes d'un spectacle que vous auriez vu finir en un jour... Qu'est-ce que le chemin qui vous reste à faire? Croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les jours passés? Les années paraissent longues quand elles sont encore loin de nous; arrivées, elles disparaissent, elles nous échappent en un instant, et nous n'avons pas tourné la tête que nous nous trouvons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paraît encore si loin et ne devoir jamais arriver.

MASSILLON.

QUESTIONNAIRE

N. B. Rapprochez de ce fragment le morceau fameux du même auteur, lequel commence par ces mots: *Une fatale révolution*, et qui se termine par l'image des *faibles mortels qui vont tomber*, au sortir de la vie, *entre les mains éternelles de la justice de Dieu.*

— *Donnez une notice sommaire sur Massillon.*

MASSILLON (Jean-Baptiste) naquit le 24 juin 1663, à Hyères, en Provence. Entré fort jeune au collége de l'Oratoire, il ne tarda pas à révéler ses heureuses dispositions, et fut admis dans la congrégation en 1681. Il fit des essais qu'on trouva heureux, mais qui ne contentèrent pas son goût. Cependant, après avoir entendu quelques-uns de ses panégyriques, ses supérieurs le dégrèvèrent, malgré son avis, à la chaire évangélique. Craignant les séductions du démon de l'orgueil, le modeste séminariste courut s'ensevelir dans le monastère des Sept-Fonts; le cardinal de Noailles le tira de cette retraite. Après avoir professé les belles-lettres et la théologie à Pezenas, à Montbrison, à Vienne, et composé quelques oraisons funèbres, il fut appelé, en 1696, à Paris, comme directeur du séminaire de Saint-Magloire. Massillon entendit les prédicateurs du temps et ne les approuva pas. « Je leur trouve bien de l'esprit et du talent, disait-il, mais si je prêche, je ne prêcherai pas comme eux. » Chargé d'une mission à l'époque des controverses ouvertes par les ordres de Louis XIV, il fut accueilli avec la plus grande faveur à Montpellier. Sa réputation le fit rappeler à Paris, où il prêcha le Carême en 1699, dans l'église de l'Oratoire.

Massillon avait achevé de purger la chaire de tous les défauts dont elle était infectée. Aucun talent ne pouvait échapper à Louis. Massillon fut appelé à Versailles pour prêcher l'*Avent* de 1699. Devant une cour qui ne s'entretenait que de la gloire et des prospérités du règne, l'orateur choisit, pour texte de son premier sermon, ces paroles de l'Ecriture: « Heureux ceux qui pleurent. » Il flattait Louis XIV, ainsi l'ordonnait le siècle, encore

Digitized by Google

plus peut-être que le monarque. Massillon commença donc par l'éloge pour arriver à la leçon qui devait étonner et confondre tant d'orgueil. L'orateur ne réussissait pas moins à Paris qu'à Versailles; il charmait également les esprits délicats et le vulgaire. En 1709, Massillon prononça l'oraison funèbre du prince de Conti; l'année suivante, il rendit les mêmes honneurs au Dauphin. Resté seul des orateurs du grand siècle, il fut chargé, en 1715, de payer les derniers tributs de la France à la mémoire du grand roi. Après plus de vingt années de travaux, Massillon fut chargé par le régent de prêcher un nouveau Carême devant le jeune roi Louis XV. Il composa en six semaines, à la campagne, les dix sermons connus sous le nom de *Petit Carême*.

Le régent promit à M. Massillon à l'évêché de Clermont; mais il fut obligé de payer les bulles du nouveau prélat, qui n'avait pas de quoi suffire à cette dépense. Le cardinal Fleuri le sera lui-même devant Louis XV. En 1719, il fut reçu à l'Académie française. Tout le reste de la vie de Massillon fut consacré à l'éloquence, aux devoirs de l'épiscopat, à l'enseignement religieux et aux œuvres de charité. Il secourut les indigents de sa bourse, de son crédit et de sa plume. Ce vertueux évêque, cet excellent citoyen, mourut des suites d'une apoplexie, le 18 septembre 1742, dans les plus grands sentiments de religion, n'ayant plus rien, parce qu'il avait tout donné.

Pour l'appréciation de son beau talent, il convient de consulter tous ceux qui se sont occupés de l'éloquence de la chaire. Quant à la partie anecdotique, on la trouvera dans toutes les histoires du temps.

— *Quelle est la figure dominante dans ce morceau?*

L'interrogation oratoire, qui donne à l'éloquence tant d'énergie. Elle est très-propre au pathétique. On se sert encore très-heureusement de cette figure pour exprimer toutes les passions vives.

— *Quels sont ici le caractère du style?*

Il est presque tout en images, et plusieurs de ces images frappent d'autant plus qu'elles sont exprimées en termes plus simples.

— *Quelle figure dans ce mot* : Je veux que...?

C'est une *concession*, figure par laquelle l'orateur ne craint pas d'accorder une chose qui paraît lui être contraire, mais dont il ne manque pas de tirer avantage.

— *Que remarquez-vous sur ces mots* : Pas plus qu'un songe?

C'est une ellipse, à laquelle on pourrait reprocher peut-être quelque négligence, s'il est vrai, comme le prétendent quelques grammairiens, qu'un mot ne peut être sous-entendu que dans les mêmes conditions où il a été exprimé auparavant. Mais quelle allure vive et dégagée Massillon donne à sa phrase par cette ellipse!

— *Que pensez-vous du reste de la période jusqu'à ces mots* : D'un spectacle que vous aurez vu finir?

Rien n'est plus propre à frapper l'imagination que ces événements, que ces révolutions qui entraînent le monde dans le gouffre d'où rien ne sort. Ah! que la vie est courte!

— *Que dites-vous de cette expression* : Nous n'aurons pas tourné la tête?

C'est une de ces images dont nous avons parlé plus haut, qui frappent d'autant plus que l'expression est presque familière. Il n'y a pas là de grands mots; il n'y a que ce que demande le mouvement imprimé par l'auteur à sa pensée.

— *Quel est ici le sens du mot* enchantement?

Ce mot est pris ici dans le sens propre et veut dire *chose merveilleuse et surprenante*. Massillon ne voit là ni opérations ni cérémonies prétendues magiques.

— *N'a-t-on point de reproche à faire à Massillon comme prélat?*

C'est à regret qu'on découvre, dans une si belle vie, une tache qu'on voudrait pouvoir effacer : la faiblesse qui entraîna l'évêque de Clermont à une triste complaisance envers le cardinal Dubois qui osait vouloir occuper le siége de Fénelon. Massillon devait imiter l'inflexible refus de l'archevêque de Paris. P. T. L.

TABLETTES SÉCULAIRES

DE

CHRONOLOGIE UNIVERSELLE

XIe SIÈCLE après J.-C.

1001. Ethelred II, roi d'Angleterre, établit le *danegeld* (or danois), ou impôt pour le tribut à payer aux Danois.

Olaf, roi de Suède, se fait chrétien.

1002. Mort d'Othon III; Henri II lui succède.

Massacre de la Saint-Brice : tous les Danois de l'Angleterre sont égorgés par l'ordre d'Ethelred II.

1009. Décadence du califat de Cordoue; le chef des gardes détrône Hescham II et se fait proclamer calife; il ne fonde cependant pas de dynastie.

1013. Suenon, roi de Danemark, chasse Ethelred II, qui se retire en Normandie, et se fait proclamer, à Londres même, roi d'Angleterre.

1015. Mort de Suenon; son fils, Canut le Grand, lui succède.

Ethelred II rentre dans Londres; mais le royaume est partagé entre lui et Canut.

1017. Canut épouse Emma, veuve d'Ethelred II; la possession de l'Angleterre se trouve ainsi assurée aux Danois.

1018. Traité de Bautzen, entre Henri II, empereur d'Allemagne, et Boleslas Ier, roi de Pologne.

1023. Invention des six notes de la gamme : *ut, ré, mi, fa, sol, la*, par Gui d'Arezzo.

1028. Conrad II, de Franconie, succède à Henri II, empereur d'Allemagne.

1029. Premières conquêtes des Normands français en Italie; ils fondent la ville d'Aversa, dans le comté du même nom.

1031. Fin du califat de Cordoue. Hescham III, dernier calife ommiade, est déposé; chaque province prend un souverain particulier.

En France, Henri Ier succède à Robert le Pieux, son père.

1032. Horrible famine en France.

1033. Le royaume d'Arles est réuni à l'Allemagne par le testament de Rodolphe III, son dernier roi.

La Castille est érigée en royaume par Sanche le Grand, roi de Navarre, en faveur de son fils Ferdinand Ier.

1035. Mort de Robert le Diable, duc de Normandie; son fils, Guillaume le Bâtard, lui succède.

Domination des Turcs Seldjoucides en Perse; ils ont pour chef Togrul-Bey, petit fils de Seldjouk.

1036. Mort de Canut le Grand; ses fils se partagent ses États de Danemark, de Norwége et d'Angleterre.

1037. Mort, à Hamadan (Perse), du célèbre philosophe et médecin musulman Avicenne.

1039. Mort de Conrad; son fils, Henri III le Noir, lui succède.

1040. Arrivée en Italie de nouveaux aventuriers normands, sous la conduite des fils de Tancrède de Hauteville (Manche).

1041. Trêve de Dieu : elle interdit aux grands seigneurs de faire la guerre du mercredi soir au lundi matin de chaque semaine.

1042. Les rois anglo-saxons sont rétablis en Angleterre. Édouard le Confesseur, fils d'Ethelred II, est proclamé roi.

1043. Nouvelles conquêtes des Normands français en Italie; Guillaume, dit Bras de Fer, est fait comte de Pouille.

1051. Henri Ier, roi de France, épouse Anne de Russie, fille d'Iaroslaw.

1053. Bataille de Civitella, où le pape Léon IX est fait prisonnier par les Normands.

1054. Michel Cérulaire, patriarche de Constantinople, se sépare de l'Église latine : origine du schisme qui existe depuis ce temps entre l'Église grecque et l'Église latine.

Léon IX donne aux Normands l'investiture des conquêtes qu'ils ont faites en Italie; il sort de captivité suzerain d'un nouvel État.

1056. Henri IV succède, en Allemagne, à Henri III.

Digitized by Google

1057. Isaac Comnène, proclamé empereur par ses soldats, commence la dynastie des Comnènes.

1060. Avénement de Philippe Ier. Régence de Beaudouin, comte de Flandre.

1063. Mort de Togrul-Bey, à Ray (ancienne Ragès), sa capitale; son neveu, Alp-Arslan, lui succède.

1066. Bataille d'Hastings; mort de Harold. Conquête de l'Angleterre, par Guillaume le Bâtard (désormais Guillaume le Conquérant), duc de Normandie.

1069. Yousef-ben-Taschfin, chef des Almoravides, fonde la ville et l'empire de Maroc.

1073 Avénement du pape Grégoire VII.

1075. Les Seldjoucides envahissent l'Asie Mineure; ils s'emparèrent bientôt de la Syrie.

1076. Querelle des Investitures, ou première partie de la lutte du sacerdoce et de l'empire (1). Grégoire VII et Henri IV d'Allemagne.

1081. Avénement d'Alexis Comnène, empereur d'Orient.

1084. Grégoire VII est assiégé par Henri IV, dans le château Saint-Ange, et délivré par le Normand Robert Guiscard.

1085. Mort de Grégoire VII, à Palerme, chez les Normands.

1087. Mort de Guillaume le Conquérant, à Mantes; il laisse la Normandie à son fils aîné, Robert Courte-Heuse, et l'Angleterre à son second fils, Guillaume le Roux.

1094. Conquête du Portugal par un prince français, Henri de Bourgogne.

1095. Concile de Clermont, présidé par le pape Urbain II. **Première croisade.**

1096. Départ des Croisés.

1097. Les Croisés à Constantinople. Siége de Nicée. — Trajet à travers l'Asie Mineure; **bataille de Dorylée.**

1098. Siége et prise d'Antioche.

1099. Siége et prise de Jérusalem (15 juillet). Godefroy de Bouillon est élu roi de Jérusalem.

1100. Mort du Cid Rodrigue de Bivar, au siége de Valence.
Fondation de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, par Gérard de Martigues.
Avénement de Henri Ier, roi d'Angleterre.
Baudouin Ier succède à son frère, Godefroy de Bouillon, sur le trône de Jérusalem. THIS LEPETIT.

(1) Cette grande querelle est un drame en trois actes. Dans le premier, le pape et l'empereur se disputent la suprématie sur l'Europe chrétienne: le concordat de Worms (1122) les oblige à de mutuelles concessions; dans le second, il s'agit surtout de l'indépendance de l'Italie, que les empereurs de la maison de Souabe veulent asservir, et que la paix de Constance (1183) délivre; dans le troisième, l'indépendance du Saint-Siége est en péril: la mort de Frédéric II la sauve (1250). (V. BUROUY, *Histoire du moyen âge.*)

COURS COMPLET DE LITTÉRATURE ANCIENNE

DE LA TRAGÉDIE ANCIENNE

CHAPITRE III — SECTION I

IDÉES GÉNÉRALES SUR LE THÉATRE DES ANCIENS COMPARÉ AU THÉATRE MODERNE

Rien n'est si commun en tout genre que les avis extrêmes, et c'est par cette raison que rien n'est plus rare que la vérité, car elle est, comme la vertu, placée entre deux excès. Quelques littérateurs croient encore que le théâtre grec est bien supérieur au nôtre, et soutiennent qu'Eschyle, Sophocle et Euripide n'ont pas été surpassés, ni même égalés. Ces érudits appartiennent incontestablement à cette classe d'hommes qui n'admirent les anciens que parce qu'ils ont été l'objet exclusif de leurs études, et qu'ils ne peuvent ni traduire ni commenter les modernes.

D'autre part, des hommes, fort instruits du reste, tombent dans l'excès contraire, et, ne pouvant s'accoutumer à des mœurs trop différentes des nôtres, regardent la tragédie grecque comme une déclamation dramatique, et n'y voient que l'enfance de l'art, que nous avons porté à la perfection.

Les différents auteurs que nous avons consultés nous portent à croire que ces deux opinions sont également injustes. Nous ne pouvons pas juger en tout, et avec les mêmes règles, le théâtre des anciens et le nôtre, qui, se rapprochant par les premiers principes de l'art et par des beautés communes, s'éloignent par des différences essentielles dans les accessoires et les moyens. Ce qu'exigeaient les Grecs de leurs auteurs dramatiques ne suffirait pas, à beaucoup près, pour contenter nos spectateurs modernes.

Au temps d'Eschyle, une scène ou deux par acte, des chœurs qui ne quittaient jamais la scène et se mêlaient au dialogue dans les situations les plus intéressantes, voilà tout ce qu'on demandait au poète. Puis une architecture imposante, des décorations magnifiques, attachaient les yeux et suffisaient pour faire un spectacle.

Tandis que, chez les Grecs, les spectacles étaient pour tout un peuple, nous, modernes, ne parlons jamais qu'à une classe d'hommes choisis, au goût exercé, et parfois prévenu, par la grande habitude d'une critique journalière. Dans notre théâtre, il faut toujours qu'un auteur tragique aille au fait, quoiqu'il n'ait qu'un sujet à traiter pendant cinq actes; qu'il soutienne la curiosité, quoiqu'il n'ait à l'occuper que d'un seul événement; que le drame fasse un pas à chaque scène, et tourmente sans cesse la pensée du spectateur; tandis que le poète grec pouvait, avec les chœurs, tenir longtemps le public dans l'attente, ne pas avancer du tout durant des scènes entières, sans que cela dérangeât en rien l'ordre de la pièce et nuisît à la bonne réputation de l'auteur. Ces mêmes chœurs permettaient de s'élever à la plus haute poésie, et, dans cette même partie, nous avons la difficulté d'être poètes dans une langue moins poétique que celle des Grecs.

Donc, toutes choses examinées et mises en balance, nous n'hésitons pas à dire que les Corneille, les Racine et les Voltaire sont des hommes d'un génie aussi rare que les Euripide et les Sophocle. Nous ajouterons même que nos tragiques modernes, en général, s'ils n'ont point surpassé les anciens pour la vérité des caractères, ont su peindre supérieurement les sentiments et les passions; le mérite de nos auteurs est d'autant plus grand, qu'ils s'expriment dans une langue qui, barbare à son origine, ne s'est polie qu'après de longs efforts; au lieu qu'on peut dire de la langue grecque que le génie a présidé à sa naissance, et que, depuis, il en resta toujours le maître.

Digitized by Google

SECTION II

ESCHYLE (Cinquième siècle avant Jésus-Christ).

Eschyle est le véritable fondateur du théâtre grec ; car les tréteaux de Thespis, comédien ambulant, qui vivait au sixième siècle avant Jésus-Christ, et qui préparait des poésies informes pour les faire chanter aux fêtes de Bacchus, à l'époque des vendanges, ces tréteaux, disons-nous, ne pouvaient compter pour une scène tragique. Eschyle était né dans l'Attique, d'une famille ancienne et illustre ; il se partagea de bonne heure entre la philosophie, la guerre et le théâtre. Blessé à la bataille de Marathon, il se distingua encore à la journée de Salamine, et sut d'autant mieux mettre sur la scène, dans sa tragédie des *Perses*, le triomphe des Grecs, qu'il en avait été le témoin. Après sa dernière campagne, qui fut celle de Platée, Eschyle se livra tout entier au théâtre et fit un grand nombre de tragédies, toutes tirées des sujets mythologiques qui faisaient la base de la religion des Grecs. Son génie hardi et sa mâle vigueur firent une grande impression sur l'esprit des Athéniens. Il imagina pour ses acteurs ces robes traînantes et majestueuses, que les prêtres des différentes religions empruntèrent depuis pour leurs cérémonies. Par ses soins, le théâtre fut orné de riches peintures ; on y représenta des temples, des sépulcres, des armées, des apparitions, des spectres ; Eschyle enseigna aux chœurs des danses figurées et fut ainsi le créateur de la pantomime dramatique. Mais ce poète qui, le premier, indiqua les règles de la tragédie, ne pouvait d'un seul coup inventer et perfectionner cet art ; aussi la vraisemblance de l'action laisse-t-elle souvent à désirer. Eschyle n'a mis sur la scène que des dieux qui gouvernaient les hommes avec une fatalité invincible ; ce genre forcé excita tout d'abord chez Sophocle la pensée d'une réforme, et celui-ci remplaça ces divinités par le jeu des passions et des facultés humaines aux prises avec le cœur. Sophocle, à vingt-quatre ans, se posa en concurrent auprès d'Eschyle, et sortit vainqueur de la lutte. Le vieux poète en fut inconsolable ; il quitta sa patrie et se retira auprès d'Hiéron, roi de Sicile. C'est en ce pays qu'il finit sa vie, écrasé, dit-on, par une tortue qu'un aigle laissa tomber sur sa tête chauve. Nous allons donner, en quelques mots, l'esquisse des pièces d'Eschyle que le temps a respectées ; elles sont au nombre de *sept*.

1° *Prométhée*. Vulcain, par ordre de Jupiter, fit attacher Prométhée sur le mont Caucase, pour le punir d'avoir dérobé le feu divin et de l'avoir donné aux hommes en leur enseignant tous les arts. Prométhée, quoique enchaîné, se vante de connaître, lui seul, le moyen que Jupiter peut employer pour n'être pas renversé par les Titans, et jure que rien ne le forcera à révéler son secret. Mercure est envoyé par Jupiter pour décider Prométhée à parler, le menaçant de toutes les foudres des dieux s'il s'obstine dans son silence. La foudre éclate, disperse son corps, et ne laisse à Prométhée que ses entrailles, qui, sans cesse renaissantes, doivent être éternellement dévorées par un vautour.

2° *Les Sept Chefs devant Thèbes*. « A proprement parler, dit Pompignan, il n'y a point d'acteurs dans cette tragédie. Étéocle ne se montre que pour écouter des récits, gronder des femmes et expliquer des devises ; Ismène et Antigone, qu'après le combat et la mort de leurs deux frères. Il y a dans ce poème deux personnages invisibles qui le remplissent depuis le commencement jusqu'à la fin : la *Terreur* et la *Pitié*. »

3° *Les Perses*. C'était pour ainsi dire une représentation nationale, puisque c'est le récit, en vers, de la défaite des Perses à Salamine. La scène est à Suze, capitale de la Perse ; des vieillards, qui forment le chœur, attendent avec inquiétude des nouvelles de l'expédition de Xerxès. Atossa, mère de ce prince, vient leur raconter un songe qui l'épouvante. Arrive un soldat, échappé de l'armée, qui raconte le désastre des Perses. Au cinquième acte, Xerxès lui-même paraît seul avec un carquois vide, qui est, dit-il, tout ce qui lui reste de cette prodigieuse armée qu'il avait amenée contre les Grecs.

4° *Agamemnon*. Pièce froide et atroce. Clytemnestre, pour venger la mort de sa fille Iphigénie, sacrifiée devant Troie d'après l'oracle de Calchas, et poussée par Égisthe, qu'elle voulait épouser, attend son époux pour l'égorger, sans que la moindre hésitation la fasse balancer un moment. Quand elle l'a assassiné, elle sort de son palais pour s'en vanter devant tout le peuple, avec une insolence aussi calme qu'inconcevable.

5° et 6°. *Les Coéphores* (1) et *les Euménides*. Ces deux pièces, qu'Eschyle ne sépare point, font suite à Agamemnon.

Dans les *Coéphores*, Oreste, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, poussé par sa sœur Électre, qui redoute le mariage de sa mère avec Egisthe, va jurer sur la tombe de son père de venger sa mort. En effet, il court au palais, et tue Clytemnestre et le favori. C'est la pièce d'Eschyle dont le sujet est le plus dramatique. Le plus bel endroit de cette tragédie est la rencontre d'Oreste et d'Electre au tombeau de leur père. Au moment où elle songe à son frère et fait des vœux pour son retour, où elle demande aux dieux de préserver sa vie, car elle redoute la haine d'Egisthe pour le sang d'Agamemnon, Oreste paraît et console sa sœur. Cette scène, qui pourrait être attendrissante, sent encore le meurtre ; car c'est sur le tombeau d'Agamemnon qu'est concertée la mort de Clytemnestre. Les libations apportées par Electre sur la tombe de son père, étaient envoyées par la coupable épouse du grand roi, qui, n'osant invoquer ses mânes irrités, envoie à sa place leur fille, qui est innocente. Cette pensée est sublime. Électre ne sait à quoi se décider tout d'abord. Si elle obéit à sa mère, les mânes d'Agamemnon seront apaisées ; mais l'honneur d'Agamemnon ne sera pas vengé. D'autre part, si, au lieu d'implorer un pardon, elle demande la mort des coupables, elle condamne sa mère. Electre tremble, hésite ; le chœur l'encourage.

(1) *Coéphores*, mot grec qui signifie *porteurs de libations*. Lorsque les anciens voulaient faire un serment solennel sur une tombe révérée, ils avaient l'usage de déposer des coupes et du vin : on croit même qu'ils buvaient *à la pensée du mort*.

Digitized by Google

ÉLECTRE, *aux femmes qui la suivent.*

. . . . . .
J'implore vos conseils; je m'y soumets sans peine :
Vous partagez ici mes malheurs et ma chaîne.
Ne craignez rien; songez que sous les lois du sort,
L'esclave et le tyran sont égaux dans la mort.
Ne dissimulez point, et bannissez la crainte.

LE CHŒUR.

Nous sommes sans effroi, nous parlerons sans crainte.

ÉLECTRE.

Parlez.

LE CHŒUR.

En arrosant ce marbre inanimé,
Invoquez ce héros pour ceux qui l'ont aimé.

ÉLECTRE.

Et qui dois-je nommer?

LE CHŒUR.

Les ennemis d'Égisthe.

ÉLECTRE.

Moi?

LE CHŒUR.

Vous!

ÉLECTRE.

Moi!... seule, hélas!

LE CHŒUR.

Oreste est loin de vous, mais Oreste respire.

ÉLECTRE.

Quel jour luit dans mon cœur!

LE CHŒUR.

Demandez à grands cris que le ciel vous envoie...

ÉLECTRE.

Des juges? des vengeurs?

LE CHŒUR.

Un dieu pour vous armé,
Ou bien quelque mortel par les dieux animé,
Qui... (gardez d'écouter des sentiments timides)
Qui verse sans pitié le sang des parricides.

ÉLECTRE.

Est-ce à moi, juste ciel! à moi qu'il est permis
De souhaiter la mort à de tels ennemis?

LE CHŒUR.

Tout est permis sans doute à qui poursuit le crime,
A qui s'en voit encor l'esclave et la victime.

ÉLECTRE; *elle répand des libations.*

O mon père! reçois cette liqueur sacrée.
Je t'appelle, ô grande ombre en mon cœur adorée!
Jette un œil de pitié sur tes tristes enfants!
Fais que dans ton palais ils rentrent triomphants!
Maintenant poursuivis, trahis par une mère,
Ils ne peuvent trouver d'asile sur la terre.
Oreste est fugitif, et moi, je suis esclave!
. . . . . .
Mon père, entends ma voix : Fais qu'Électre à jamais
Éloigne de son cœur l'exemple des forfaits,
Des destins ennemis supporte les injures,
Et conserve des mains innocentes et pures.
Tels sont mes vœux pour moi, pour ton malheureux fils.
Exauce d'autres vœux contre tes ennemis;
Parais; qu'à ton aspect, leur âme épouvantée
Ressente cet effroi, précurseur du trépas;
Lance sur eux ces traits que l'on n'évite pas,
Que prépare et conduit Némésis indignée.
Viens; donne-leur la mort qu'ils t'ont donnée.

(*Aux suivantes.*)

Et vous, faites entendre autour de ce cercueil
Les chants de la tristesse et les hymnes du deuil.
. . . . . .

(Traduction de La Harpe.)

C'est à la suite de cette scène qu'Oreste paraît, et jure la mort de sa mère et d'Égisthe.

Dans les *Euménides*, on voit Oreste en proie aux Furies, après qu'il a consommé le meurtre de Clytemnestre.

7° *Les Suppliantes.* C'est un véritable sujet mythologique, et l'action est nulle dans cette pièce. Il s'agit des quarante filles de Danaüs, qui ont quitté l'Égypte pour ne pas épouser les fils d'Égyptus; elles viennent, avec leur père, supplier Pélagus, roi d'Argos, de leur donner l'hospitalité.

Toutes ces pièces se ressentent plus ou moins de l'enfance de l'art; néanmoins les critiques signalent, dans chacune d'elles, la présence d'un génie nourri de la poésie d'Homère, dont Eschyle s'avouait l'imitateur. Avant donc de passer à l'examen des poètes qui le dépassèrent dans le genre dramatique, nous répéterons encore qu'Eschyle a inventé la scène, le dialogue et l'appareil théâtral; qu'il a traité le premier une action capable d'attirer un peuple en éveillant sa curiosité; qu'il a été grand poète dans ses chœurs; enfin qu'il a eu la gloire, et c'en est une, d'ouvrir une route où Sophocle et Euripide ont été bien plus loin que lui.

SECTION III

SOPHOCLE (Cinquième siècle avant Jésus-Christ).

Sophocle, quoique poète, s'acquitta largement de ses devoirs de citoyen, en commandant des armées qui défendaient la Grèce des attaques des Perses, et en gouvernant la république d'Athènes avec le titre d'archonte. Les enfants de Sophocle, las d'attendre son héritage et impatients de sa longue vieillesse demandèrent son interdiction à l'Aréopage, sous prétexte que sa tête était affaiblie. Le vieillard, pour toute défense, demanda aux juges la permission de leur lire la dernière pièce qu'il venait d'achever : c'était son *Œdipe à Colone*. Sophocle, après avoir été entendu, fut reconduit jusque chez lui avec de grandes acclamations. Il avait près de cent ans lorsqu'il fut couronné devant toute la Grèce aux jeux Olympiques; il mourut peu de temps après, dans les transports de sa joie et dans le sein de sa gloire.

Sophocle, qui avait étudié les tragédies d'Eschyle du vivant même de celui-ci, connut son principal défaut et sut l'éviter : une seule idée avait présidé à la conception et à l'ordonnance des compositions d'Eschyle : la fatalité divine. Sophocle renouvela entièrement l'art dramatique par une manière toute nouvelle de peindre le cours des choses humaines; Eschyle les avait soumises à une invincible fatalité; Sophocle y fit entrer le jeu de nos passions et de nos facultés. A cette cause merveilleuse que le premier tragique avait montrée comme dominant tous les événements, le génie qui le suivit substitua les ressorts naturels que découvrent la réflexion et l'expérience. Il est bien vrai qu'une volonté suprême préside toujours aux événements que retrace le drame; mais cette merveilleuse influence n'est que le cadre, ou, si l'on veut, le fond du tableau dans lequel on reconnaît bientôt l'éternelle et insoluble énigme de notre na-

Digitized by Google

ture : l'accord mystérieux de la liberté humaine et de la prescience divine.

On a toujours donné la première place à Eschyle, comme au plus ancien des poètes tragiques, mais Sophocle lui fut partout supérieur; les Athéniens le surnommèrent l'*Abeille attique*. La grâce, la douceur, le pathétique, sont les qualités principales de ses œuvres dramatiques. Son style est plus pur que celui d'Eschyle; ses compositions, plus compliquées que celles de son prédécesseur, marchent sans embarras, malgré le nombre des incidents, qui ne détruisent jamais l'unité de l'action.

Des cent vingt tragédies qui remplirent la longue carrière de Sophocle, il ne nous en reste que *sept*; sur ce nombre quatre ont été transportées sur notre théâtre : les deux *Œdipe*, *Électre* et *Philoctète*.

1° *Les Trachiniennes*. Le sujet de cette tragédie est la mort d'Hercule. Le scène se passe à Trachine, ville de Thessalie, au pied du mont Œta; le chœur est composé de jeunes filles de Trachine.

Hercule, coupable d'un meurtre involontaire, s'était exilé pour un an de sa patrie; après avoir amené sa femme et ses enfants à Trachine, il était parti pour une expédition, et depuis quinze mois on n'avait pas entendu parler de lui.

Déjanire déplore la longue absence de son époux et désespère de le revoir; elle se prépare, sur l'avis d'une de ses esclaves, à envoyer à sa recherche son fils Hyllus, quand Hyllus lui-même paraît. Il vient d'apprendre qu'Hercule est dans l'île d'Eubée, occupé au siége d'Œchalis, où règne Eurytus. Les jeunes filles de Trachine viennent visiter Déjanire, mais ne réussissent pas à dissiper ses inquiétudes. Alors, arrive un messager d'Hercule, Lycas, amenant une troupe de jeunes captives et annonçant l'approche de son maître. Déjanire s'intéresse vivement à l'une des captives, la jeune Iole, fille d'Eurytus, et se dispose à l'attacher à sa personne, quand un homme lui révèle qu'on la trompe, et que c'est pour Iole qu'Hercule a entrepris le siége d'Œchalis. Déjanire reproche à Lycas sa fourberie, et Lycas avoue tout. Déjanire se rappelle alors que Nessus, mourant, lui a donné un philtre capable de ranimer pour elle la tendresse d'Hercule; elle en teint une tunique et l'envoie à son époux. Déjà Lycas est parti; le flacon dont s'est servi Déjanire pour teindre la tunique se consume au soleil : elle songe alors que ce philtre est le sang de Nessus, infecté des poisons de l'hydre de Lerne. Bientôt paraît Hyllus : il a vu les terribles effets produits par le contact de la fatale tunique; et Déjanire, remplie d'horreur par ce récit, s'éloigne pour se donner la mort. On rapporte Hercule mourant; il fait entendre des plaintes déchirantes, et, sentant que son dernier jour est arrivé, il ordonne à son fils Hyllus de le mettre tout vivant sur le bûcher, et d'épouser la jeune Iole.

Les plaintes d'Hercule sont regardées comme un des plus beaux morceaux de l'antiquité. Elles ont été traduites du grec par Cicéron, et du latin par Louis Racine. Les voici :

> Plus barbare pour moi qu'Eurystée et Junon,
> O fille d'Œnéus! quelle est ta trahison?
> Et quels sont les tourments dont tu me rends la proie,
> Par le fatal présent que ta fureur m'envoie!
> Tu m'as enveloppé de ce voile mortel,
> Ce voile que pénètre un poison si cruel,
> Voile affreux, qu'ont tissu Mégère et Tisiphone.
> Tout mon sang s'enflamme dans mes veines bouillonne :
> Je succombe; je meurs, brûlé d'un feu caché.
> Qu'allume en moi ce voile à mon corps attaché.
> Ainsi, ce que n'ont pu, dans l'horreur de la guerre,
> Centaures ni géants, fiers enfants de la terre,
> Ce que tout l'univers n'osa jamais tenter,
> Une femme le tente, et l'ose exécuter.
> Mon fils, souliers ton nom : ton amour pour ton père
> Doit effacer en toi ton amour pour la mère.
> Va chercher, va saisir celle qui m'a trahi;
> Traîne-la jusqu'à moi; va, cours et m'obéis;
> Cours venger... Mais, hélas! que fais-je? Misérable!
> Je pleure, et, jusqu'ici, d'un front inébranlable,
> Je tant d'affreux revers j'ai soutenu l'horreur.
> Mon fils, de ce poison vois quelle est la fureur!
> Ose approcher; et vous, accourez tous ensemble,
> Peuples, que dans ces lieux mon malheur vous rassemble!
> Contemplez en moi seul tous les tourments divers.
> Ah! précipite-moi dans le fond des enfers,
> Termine par la foudre et ma vie et ma honte,
> Grand Dieu! témoin des maux dont l'excès me surmonte.
> Qu'est devenu ce corps que j'ai reçu de toi?
> Mes membres l'offrent-ils quelque reste de moi?
> Non, ce ne main si faible et presque inanimée,
> N'est plus la main fatale au lion de Nemée.
> Est-ce donc la ce bras de Cerbère vainqueur?
> Ce bras dont le Centaure éprouva la vigueur,
> Ce bras qui fit tomber le monstre d'Érimanthe,
> L'hydre contre mes coups sans cesse renaissante,
> Et l'affreux surveillant de ce fruit renommé;
> Ce bras qu'aucun mortel n'a jamais désarmé?

Le sujet des *Trachiniennes* a été traité avec assez d'éclat par Sénèque dans son *Hercules furens*, et mis sur notre scène par Rotrou; Fénelon, dans son *Télémaque*, a beaucoup emprunté de la tragédie de Sophocle.

2° *Œdipe roi* (1). Œdipe était arrivé à Thèbes au moment où elle était désolée par le sphinx :

> Ce monstre à voix humaine, aigle, femme et lion.

Il l'avait délivrée du monstre en devinant son énigme; la reconnaissance des Thébains l'éleva au trône, vacant par la mort de Laïus, et il épousa Jocaste, la veuve de son prédécesseur. Œdipe avait eu d'elle quatre enfants, deux fils et deux filles, et régnait dans la paix la plus profonde, lorsqu'une peste vint ravager la contrée.

La scène se passe à Thèbes; le chœur est composé de vieillards thébains.

Le palais d'Œdipe est entouré d'une foule suppliante, qui vient demander à son roi des secours contre le fléau. Œdipe a envoyé le frère de la reine, Créon, consulter l'oracle de Delphes; il attend son retour. Dès les premières scènes, Créon arrive, apportant la réponse du dieu : « Thèbes sera délivrée de la peste lorsqu'elle aura rejeté de son sein le meurtrier de Laïus. » Œdipe s'engage à rechercher et à punir le coupable; car on sait seulement que Laïus a été assassiné sur la route de Delphes. Après avoir maudit l'assassin inconnu, et quiconque le connaissant ne le révélerait pas, Œdipe fait venir le devin Tirésias, qui, pressé de questions et menacé par le

(1) Nous croirions faire injure à nos lecteurs en leur donnant le moindre détail sur l'histoire d'Œdipe, dont le récit fabuleux se trouve dans la plupart des mythologies.

Digitized by Google

roi, dénonce le roi lui-même comme le coupable. Œdipe s'indigne d'une calomnie qu'il croit concertée entre Créon et le devin; il chasse Tirésias de sa présence, puis menace Créon de le bannir de Thèbes. Jocaste, attirée par l'éclat de cette querelle, veut rassurer Œdipe; elle lui raconte ce qu'elle sait de la mort de Laïus, et dans ce récit Œdipe croit se reconnaître; il dit à son tour à Jocaste comment, fuyant Corinthe, sa patrie, à cause d'un oracle qui lui prédisait qu'il serait l'assassin de son père et l'époux de sa mère, il a tué un vieillard dans une querelle, sur la route de Delphes. Tandis qu'on fait chercher un vieux serviteur, le seul des compagnons de Laïus qui eût survécu à son meurtre, un messager corinthien arrive; il annonce à Œdipe que le roi Polybe (1) est mort et que le peuple l'appelle au trône. Ainsi Œdipe ne sera point parricide; mais sa mère vit encore, et l'oracle l'épouvante; le messager veut dissiper ses craintes; il dit à Œdipe qu'il n'est que le fils adoptif de Polybe et qu'il avait été exposé sur le Cithéron par un berger de Laïus. Jocaste a deviné l'affreuse vérité; elle fuit en poussant un cri de désespoir. Le berger qui avait exposé l'enfant de Laïus et qui avait accompagné Laïus lui-même à Delphes, se présente à son tour, et confirme la révélation du messager de Corinthe. Ainsi Œdipe a été l'assassin de son père et l'époux de sa mère. Il rentre dans le palais, où il trouve le corps de Jocaste qui vient de se donner la mort; il s'arrache lui-même les yeux et reparaît une dernière fois sur la scène dans cet épouvantable appareil, recommande ses filles à Créon et demande à être reconduit au plus vite loin de Thèbes. Créon répond qu'il consultera le dieu et fera ce que l'oracle aura ordonné.

L'*Œdipe-Roi* est non-seulement le chef-d'œuvre dramatique de l'antiquité, mais encore celui de la tragédie en général. L'intrigue y est compliquée, ce qui est rare chez les anciens, la simplicité étant le caractère ordinaire de leurs pièces.

Chez les Latins, Sénèque imita la tragédie de Sophocle; Dryden, en Angleterre; en France, Corneille, La Motte et Voltaire traitèrent le même sujet; J. Chénier fit aussi une traduction de Sophocle, qu'on trouve dans ses œuvres posthumes. De toutes ces imitations, celle de Voltaire mérite seule d'être comparée au modèle, qu'elle surpasse même quelquefois.

3° *Œdipe à Colone.* Cette pièce, selon le sens de l'histoire, fait suite à l'*Œdipe-Roi;* mais Sophocle la donna un grand nombre d'années après celle-ci; « des touches plus molles, dit La Harpe, avec une raison plus mûre, y font sentir la vieillesse du génie, vieillesse admirable! »

La scène se passe à Colone, bourg de l'Attique, et patrie de Sophocle; le chœur est composé de vieillards athéniens.

Œdipe, que ses fils Etéocle et Polynice ont chassé de Thèbes, paraît appuyé sur Antigone, sa fille, qui le fait asseoir sur une pierre, à l'entrée d'un bois. Un passant leur apprend qu'ils sont à Colone, près d'Athènes, et avertit le vieillard qu'il est entré, par ignorance sans doute, dans un bois consacré aux Eumémides. A ce nom, Œdipe reconnaît l'accomplissement d'un oracle qui lui annonce sa fin prochaine, et demande à parler au roi Thésée. Les Coloniates veulent faire sortir le vieillard du bois sacré, et, lorsqu'ils ont appris son nom, ils lui ordonnent de s'éloigner. Le malheureux Œdipe obtient pourtant qu'on tolère sa présence jusqu'à l'arrivée du roi. Ici survient un nouveau ressort dans l'action du drame. Ismène, seconde fille d'Œdipe, accourt près de son père et lui apprend que l'un de ses frères, Polynice, ayant été chassé par Etéocle, leur oncle Créon, qui soutient Polynice, va venir enlever Œdipe, parce qu'un oracle a prédit que le parti qui posséderait le vieux roi serait vainqueur. Sur ces entrefaites, Thésée arrive, accueille le vieillard avec bonté et lui promet un asile. A Thésée, qui se retire, succède sur la scène Créon, qui vient enlever Ismène et Antigone, afin de décider Œdipe à le suivre. Mais Thésée a le temps de revenir et d'atteindre les ravisseurs. En ramenant Œdipe, Thésée lui apprend qu'un étranger demande à l'entretenir; cet étranger n'est autre que Polynice, qui vient implorer le pardon de son père, et son appui contre Etéocle; mais ce fils repentant n'obtient du vieillard, justement irrité, que de terribles imprécations. Tout à coup le tonnerre gronde; Œdipe reconnaît à ce bruit le présage de sa mort; il s'éloigne avec Thésée, mais sans s'appuyer sur lui; il doit, dit-il, marcher sans guide vers le lieu où il doit expirer.

« Les destins me forcent d'y arriver. Suivez-moi, mes filles; je vous servirai de guide comme vous m'en avez servi jusqu'à ce jour. Qu'on me laisse, qu'on ne m'approche pas. Seul, je trouverai l'endroit où la terre doit m'ouvrir son sein. C'est par là, suivez-moi : Mercure et les déesses des enfers sont mes conducteurs. Cher Thésée, et vous, généreux Athéniens, soyez toujours heureux, et souvenez-vous d'Œdipe. » (Traduction de La Harpe.)

La terre a tremblé. Une voix s'est fait entendre du ciel :

« Œdipe, qu'attendez-vous? »

Œdipe fait ses derniers adieux à ses filles et leur ordonne de s'éloigner. Peu après, Thésée est seul sur la scène; Œdipe a disparu; la terre s'est ouverte pour le recevoir, sans douleur et sans violence.

On trouve bien encore dans *Œdipe à Colone*, comme partout dans le théâtre grec, la fatalité qui fait travailler à son œuvre la passion, la volonté, la liberté humaines; mais cette tyrannique puissance ne s'y montre plus que tutélaire et bienfaisante. Enfin, réconciliée avec Œdipe, elle fait rentrer le calme dans sa conscience troublée; elle console par les soins de la tendresse filiale les misères de sa cécité et de son exil; elle lui permet de sortir de la vie et le conduit comme par la main jusqu'à son tombeau, asile souhaité et en même temps glorieux. Il règne dans cette pièce, l'un des chefs-d'œuvre de l'antiquité, une sorte de terreur religieuse, adoucie par la

(1) Œdipe qui, à sa naissance, avait été donné à un berger pour qu'il le tuât, avait été sauvé par ce berger. Recueilli par Polybe, roi de Corinthe, qui l'éleva comme son fils, Œdipe crut que c'était son père, et, connaissant l'oracle, il s'éloigna de Corinthe; c'est alors qu'il se rendit à Thèbes, où il épousa Jocaste, après avoir tué Laïus.

Digitized by Google

sérénité des derniers moments de l'infortuné vieillard, et qui laisse dans l'âme du spectateur cette pensée consolante que la divinité est toujours juste dans ses décrets les plus rigoureux, et que les fautes expiées, quelqu'énormes qu'elles soient, trouvent grâce devant elle.

Ducis a mis sur la scène, en 1778, un *Œdipe chez Admète*, fondant ainsi deux tragédies de l'antiquité; plus tard, il abrégea son œuvre, qu'il donna sous le titre d'*Œdipe à Colone*. Ducis a complétement réussi dans le caractère d'Antigone, qui sera présenté à tous les âges comme l'éternel type de la piété filiale.

BLANCHE DE FRANCOLINI.

DEUXIÈME PARTIE

VARIETES

CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES

POURQUOI ET PARCE QUE

— Réponses aux questions proposées dans le n° 41 —

1° *Pourquoi les feuilles simples du laurier-rose contiennent-elles des mouches mortes?*

Parce que le laurier-rose est un arbuste vénéneux qui contient dans son bois, ses feuilles, ses fleurs, un poison violent nommé *acide prussique* (acide hydrocyanique). Les mouches, attirées par le suc que les fleurs renferment dans leur calice, s'y introduisent et succent avec ce suc une mort instantanée. Admirons ici la prévoyance du Créateur! Les mouches dont le cadavre se trouve dans ces fleurs sont des mouches ordinaires; jamais on n'y voit d'abeilles. Ces dernières sont pourvues d'un instinct qui leur fait reconnaître et fuir cette coupe empoisonnée.

Les amandes amères, les noyaux d'abricot, de pêche, les feuilles de laurier-cerise, employées imprudemment à aromatiser le lait, peuvent aussi donner naissance, pendant la digestion, à de l'acide prussique; six ou huit amandes amères suffisent quelquefois pour incommoder gravement. Ce fait se recommande surtout aux habitants des campagnes, et il devra les porter à une sérieuse surveillance à l'égard de leurs enfants.

En cas d'accident, voici les secours qu'il convient d'administrer : mettre du sel volatil ou de l'ammoniaque liquide sous le nez du malade, lui jeter de l'eau froide au visage, sur la poitrine et sur le dos, puis exciter le vomissement. Après avoir déterminé l'expulsion du poison, on fera prendre une infusion de café faite avec un litre d'eau bouillante versée sur 310 grammes (dix onces) de cette poudre.

L'acide cyanhydrique ou acide prussique est assurément le poison le plus violent que l'on connaisse. Approchez un oiseau de l'ouverture d'un flacon d'acide cyanhydrique, il tombe mort à l'instant. Une seule goutte introduite avec une tige de verre dans la gueule d'un chien, ou appliquée sur son œil, le tue comme la foudre. Schèele passe pour en avoir été victime. Scharinger, chimiste de Vienne, ayant laissé tomber une goutte d'acide prussique sur son bras nu, mourut en deux heures. La domestique d'un chimiste périt immédiatement pour avoir bu de l'eau-de-vie saturée de cet acide et qu'elle avait prise pour du kirsch. A ce sujet, notons ici que cette liqueur, de même que l'eau de noyau, lui doit son parfum. Malgré sa violente énergie, l'acide prussique est employé avec succès en médecine pour calmer le système nerveux dont la sensibilité a été surexcitée d'une manière dangereuse.

Nous avons vu quelque part que le laurier, aux yeux des anciens, préservait de la foudre. Sous ce rapport, il nous semble avoir été avantageusement remplacé par le paratonnerre. Il n'a jamais préservé de l'envie ni de la haine, qu'il semble au contraire attirer avec une invincible puissance. La véritable couronne du génie a toujours été une couronne d'épines, mais de cette belle épine parfumée qui fleurit au printemps et qui cache ses aiguillons ensanglantés sous ses bouquets blancs.

Une autre réputation qu'avait le laurier était de procurer des songes agréables lorsqu'on en plaçait quelques feuilles sous son oreiller. Nous engageons nos lecteurs à essayer quelqu'un de ces soirs.

2° *Tout le monde sait que si l'on projette la vapeur de l'haleine sur un carreau de vitre, toute la surface de cette vitre se recouvre uniformément de vapeur. Mais pourquoi, si, avant d'y diriger l'haleine, on a préalablement tracé avec le doigt un sillon sur la vitre, la vapeur dirigée ensuite sur cette surface ne s'attache-t-elle qu'aux parties non touchées par le doigt?*

Parce que notre doigt dépose une matière grasse sur laquelle l'haleine n'a aucune influence. Si de même les oies, les canards n'ont jamais les plumes mouillées, cela tient à ce que les plumes de ces oiseaux, comme celles de tous ceux qu'on appelle aquatiques, sont couvertes d'une sorte d'enduit huileux. C'est enfin sur un phénomène du même ordre que reposent l'opération lithographique et l'art du daguerréotype.

Pour obtenir une épreuve au moyen de la lithographie, on commence par se procurer une pierre calcaire dont le grain est très-serré, et qui est susceptible de recevoir un poli parfait, sur lequel la plume ou le crayon glisse avec la plus grande facilité. Cette variété de calcaire (carbonate de chaux) porte le nom particulier de *pierre lithographique*. Celles dont on se sert communément, les *pierres de Munich*, sont tirées du comté de Pappenheim, en Bavière. On trouve à Châteauroux, en France, une carrière de pierres lithographiques, excellentes pour la reproduction de l'écriture. On cite encore, mais comme inférieures aux précédentes, les pierres lithographiques de Belley et de l'Aube. Pour être employées par l'artiste lithographe, ces pierres n'ont besoin que de recevoir un poli convenable.

Sur cette pierre bien polie, l'artiste qui veut obtenir la reproduction d'un dessin exécute ce dessin avec un crayon gras, formé ordinairement de savon

Digitized by Google

et de noir de fumée bien mêlés et façonnés en cylindre, que l'on taille comme un crayon ordinaire. Quand le dessin est terminé, on passe sur la pierre de l'eau contenant une certaine quantité (d'eau-forte (acide azotique). L'acide azotique attaque la pierre aux points qui ne sont pas défendus par le trait qu'a laissé le crayon gras et la laisse intacte sous ces dernières parties. Après cette opération, on lave la pierre avec de l'eau, et enfin avec de l'essence de térébenthine pour enlever toute trace du dessin primitif. Si l'on passe alors de l'encre d'imprimerie sur la pierre ainsi traitée, et qui ne présente aucun trait à sa surface, on peut obtenir, au moyen de la presse, une épreuve du dessin sur le papier.

Comment expliquer ce qui s'est passé à la surface de la pierre? Les parties que l'acide a attaquées ne gardent pas l'encre et celles qu'il n'a pas touchées peuvent au contraire la retenir. Il se produit donc ici, non un fait matériel dû à la petite différence de niveau que présente la pierre et qui retracerait le dessin, mais un phénomène tout particulier de physique moléculaire.

Dans l'opération du daguerréotype sur plaque, il se passe encore un phénomène du même ordre. Les parties de la plaque d'argent soustraites à l'action de la lumière, ne peuvent s'imprégner de vapeur de mercure; cette vapeur se fixe uniquement sur les parties de la plaque revêtue d'iodure d'argent, que la lumière a touchées et modifiées chimiquement.

Le créateur de la lithographie, Aloys Senefelder, né à Prague en 1771, n'était qu'un pauvre artiste attaché au théâtre de Munich. Hors d'état de subvenir à l'impression de ses œuvres, il résolut de chercher quelque moyen nouveau de reproduire économiquement l'écriture. Parmi ceux de ces moyens auxquels il eut recours, celui qui lui réussit le mieux était une sorte d'imitation du procédé de la gravure à l'eau-forte. Toutefois les plaques de cuivre coûtaient fort cher, et il lui était difficile de les polir convenablement. Ce fut alors qu'au milieu de sa détresse, Senefelder conçut l'idée de substituer les pierres calcaires des environs de Munich aux plaques de cuivre dont il faisait usage. Mais comment réaliser avec avantage une pareille substitution? Senefelder s'épuisait en tâtonnements et ne parvenait à rien. Comme toujours, le plus singulier des hasards lui vint en aide. Un jour, raconte Louis Figuier, qu'il était occupé à quelques essais, il reçut la visite de sa blanchisseuse. N'ayant pas de papier sous la main, il écrivit la note de son linge sur cette pierre même avec l'encre grasse qui lui avait servi à écrire sur le cuivre. Ayant ensuite versé l'acide dont il faisait usage pour creuser ces plaques métalliques, il reconnut que la pierre subissait dans sa contexture physique une modification telle, que les parties touchées par l'acide ne pouvaient recevoir l'encre du rouleau, tandis que les parties défendues de son contact par le corps gras prenaient au contraire fort bien cette encre. Dès lors la lithographie était découverte. Il suffisait, en effet, pour reproduire de l'écriture ou un dessin, d'écrire avec un corps gras sur une pierre calcaire de Munich bien polie, de verser sur cette pierre de l'eau-forte étendue d'eau, d'enlever ensuite l'encre du dessin recouvrant la pierre, et de soumettre enfin celle-ci au tirage au moyen de l'encre d'impression.

3° *Pourquoi tous les cerfs-volants des enfants ne s'élèvent-ils pas également bien dans l'air?*

Parce que leur poids et leur surface ne sont pas toujours conformes aux conditions exigées pour que l'air les soulienne et que le vent les entraîne. La queue attachée à l'extrémité du cerf-volant doit peser de telle manière que, sous l'impulsion du vent, ce jouet conserve une position oblique. Dans cet état, l'action du vent se décompose en deux, l'une parallèle à la surface reste sans effet, et l'autre perpendiculaire à cette même surface la pousse ascensionnellement. Mais la corde du cerf-volant oppose une résistance qui agit dans la direction de cette corde. Si la résultante de cette composition de forces est égale au poids de l'appareil, celui-ci reste immobile.

Il faut donc, pour qu'un cerf-volant fonctionne convenablement : 1° une surface relative à son poids et au volume d'air qu'il déplace; 2° une chaîne ou queue suffisamment lourde pour maintenir dans une position oblique la surface poussée par le vent, mais retenue par la corde, qui forme à son point d'attache le sommet d'un angle dont la base est dans les mains de l'enfant.

Répétérons-nous le rôle que le cerf-volant fut appelé à jouer dans les progrès des sciences physiques? Lassé d'attendre la construction d'un clocher que l'on devait élever à Philadelphie, et sur lequel il comptait beaucoup, Franklin se décide à employer un procédé plus hardi, mais plus expéditif et non moins sûr pour l'efficacité des résultats. Comme il ne s'agissait que de jouer un corps dans la région du tonnerre, c'est-à-dire à une assez grande hauteur dans les airs, Franklin imagina que le cerf-volant, dont s'amusent les enfants, lui servirait aussi bien qu'aucun clocher que ce pût être. Il prépara donc deux bâtons en croix, un mouchoir de soie, une corde d'une longueur convenable, et, profitant du premier orage, il s'en fut dans les champs tenter l'expérience. C'était en juin 1752. Une seule personne l'accompagnait, son fils : craignant le ridicule dont on ne marque pas de couvrir les essais infructueux, il n'avait voulu mettre personne dans sa confidence. Le cerf-volant est lancé. Un nuage qui promettait beaucoup ne produit aucun effet; d'autres nuages s'avancent, et l'on peut juger de l'inquiétude avec laquelle ils sont attendus. Tout paraissait tranquille, on ne voyait aucune étincelle, aucun signe électrique: à la fin cependant, quelques filaments de la corde commençaient à se soulever comme s'ils eussent été repoussés; un petit bruissement se fit entendre. Encouragé par ces apparences électriques, Franklin présente le doigt à l'extrémité de la corde, et voit jaillir à l'instant une vive étincelle, qui fut bientôt suivie de plusieurs autres.

Il faut ici remarquer, en toute justice, d'après un aveu de Franklin lui-même, que l'idée du cerf-volan lui vint d'une lettre que lui avait écrite M. Romas, assesseur au préridial de Nérac, qui s'occupait alors des mêmes expériences. La réponse que lui fit

Digitized by Google

Franklin fait foi de ce que nous avançons, et l'Académie des sciences, loin de le mettre en doute, déclara, le 4 février 1764, que Romas avait eu l'idée du cerf-volant électrique près d'un an avant que Franklin en fît usage. On sait que la belle expérience de Franklin a donné naissance à l'invention des paratonnerres, destinés à protéger nos édifices contre les effets désastreux de la foudre.

On ignore le nom de l'inventeur du cerf-volant; si ce nom était connu, il serait certainement en honneur auprès des écoliers de tous les pays. Il est aussi difficile de dire à quelle époque le cerf-volant a été introduit en Europe. On sait seulement qu'il est d'origine chinoise, et qu'il nous est venu de cette contrée lointaine de l'Asie, à laquelle nous sommes déjà redevables d'une foule d'inventions et de découvertes, telles que le papier, la poudre, la boussole, les vers à soie, etc.

La construction d'un cerf-volant n'est pas une opération difficile et ennuyeuse : au contraire, c'est déjà un amusement. Nous croyons donc être agréable à nos jeunes lecteurs en l'exposant ici d'après Béleze, *Jeux des adolescents :*

Procurez vous, leur dirons-nous, une baguette ou une latte bien droite, d'un bois sec, léger et peu flexible, et donnez-lui une longueur proportionnée aux dimensions de la machine que vous désirez avoir. Cette longueur peut varier de cinquante centimètres à un mètre, et pourrait même être beaucoup plus grande. Vous avez déjà ce qu'on appelle l'*épine* du cerf-volant. Passons à l'arc. Pour le faire, prenez du bois à cerceau non courbé, une baguette de châtaignier sans nœuds, que vous amincirez un peu vers les extrémités, afin de pouvoir la courber plus facilement. Cherchez exactement le milieu du bois, et, quand vous l'aurez trouvé, fixez ce point avec de la ficelle, un peu au-dessous de la partie supérieure de la grande baguette ou de l'épine. Maintenant que le bois qui doit former l'arc est solidement assujetti par son milieu, creusez une petite coche à chaque bout, attachez une ficelle à l'un d'eux, faites passer cette ficelle autour d'une échancrure pratiquée au bas de l'épine, et enfin rattachez-la à l'autre extrémité.

Il sera important de vérifier si les deux ailes du cerf-volant sont en équilibre. A cet effet, on place la latte sur son doigt, et, en la soutenant ainsi en l'air quelques moments, on reconnaît que les deux ailes se trouvent en équilibre, lorsque le plan reste horizontal. Pour achever cette espèce de châssis, ramenez la ficelle à l'autre bout de l'arc en travers de l'épine, autour de laquelle vous avez soin de lui faire faire un tour en passant. Vous la conduirez ensuite à l'extrémité supérieure de l'épine, où elle sera encore tournée sur la latte pour venir s'attacher à l'autre bout de l'arc. Enfin, de là vous la dirigerez vers le premier tiers inférieur de l'épine, d'où, après avoir été assujettie, elle remontera pour venir une dernière fois se fixer à l'extrémité droite de l'arc.

Votre châssis achevé, il s'agit de le vêtir. Prenez pour cela un certain nombre de feuilles de papier, réunissez-les bout à bout au moyen de colle de pâte et de manière à obtenir une surface suffisamment étendue; encollez cette surface et appliquez-y votre appareil. Avec des ciseaux, coupez ensuite le papier parallèlement au contour de la machine, en ayant soin de réserver une marge assez large, qui sera repliée en dessus et fixée avec de la colle. Lorsque les deux côtés de la carcasse auront été ainsi recouverts, laissez sécher votre ouvrage, puis vous percerez deux trous dans l'épine pour y fixer l'attache. Il reste encore à pratiquer dans cette dernière le nœud coulant par lequel doit passer la ficelle qui servira à élever le cerf-volant dans les airs. Si ce nœud était disposé trop haut ou trop bas, le cerf-volant monterait mal ou ne monterait pas du tout; il *donnerait des tête*s, comme on dit. Afin de s'assurer que le nœud de l'attache a été convenablement placé, on suspend en l'air le cerf-volant en le tenant par cette partie de l'attache : il faut alors que les côtés symétriques s'équilibrent parfaitement à droite et à gauche.

Complétons notre machine en lui donnant la queue qui lui manque encore, et qui sera attachée à la partie inférieure de la longue latte. La queue doit avoir au moins douze fois, et au plus vingt fois la longueur du cerf-volant; cela dépend du poids de la ficelle qu'on emploie, de la longueur et de l'épaisseur des morceaux de papier qui forment cette queue. Celle-ci n'est autre chose, en effet, qu'une corde à laquelle on attache de distance en distance, soit des morceaux de papier ordinairement pliés en quatre dans le sens de la longueur, soit des cartes à jouer ou des moitiés de cartes pliées et aplaties. La queue se termine par une espèce de houppe ou de gros gland en papier découpé et frisé. Les oreilles, également en papier découpé, qu'on ajoute quelquefois aux deux points opposés de l'arc, sont des appendices tout à fait inutiles, et qui ne peuvent servir qu'à rétablir l'équilibre du cerf-volant s'il a été mal construit. Il n'est peut-être pas inutile de dire ici que le poids de la queue ajouté au poids des oreilles doit toujours être moins considérable que celui du corps du cerf-volant.

Maintenant que votre machine est complète, vous pouvez, si bon vous semble, la décorer et l'embellir en appliquant à la surface des figures découpées, des fleurs, des animaux, des oiseaux, ou bien du papier doré et argenté que vous tailler de façon à représenter le soleil, la lune et les étoiles.

Voulez-vous enfin enlever le cerf-volant dans les airs? Vous vous munissez à cet effet d'un gros peloton de bonne ficelle dont vous passez l'un des bouts dans le nœud d'attache, où vous l'arrêtez solidement. Un camarade tient le cerf-volant debout sur sa pointe, après en avoir développé la queue en ligne droite sur la terre; vous vous placez à quelque distance en avant, tenant à la main la ficelle dont vous dévidez une certaine longueur, et vous prenez rapidement votre course. Le cerf-volant semble d'abord faire quelques façons pour quitter la terre, mais bientôt il s'élève majestueusement dans les airs. Fournissez-lui de la ficelle tant qu'il la tirera avec force et la maintiendra bien tendue; vous la roulerez aussitôt que cette tension se relâchera! Quand l'ascension a réussi et que le cerf-volant est parvenu à une assez grande hauteur, vous pouvez vous amuser à enfiler dans la ficelle des rondelles de cartes ou de papier, lesquelles, poussées par le vent, montent en

Digitized by Google

tournoyant jusqu'au cerf-volant lui-même : on appelle cela *envoyer des courriers*.

Pour terminer, rappelons en deux mots que, si le cerf-volant monte, c'est parce qu'il est tiré en deux sens à la fois : d'un côté par le vent qui voudrait l'emporter bien loin en le tenant horizontal comme les nuages, et de l'autre par la corde qui le sollicite à redescendre vers la terre. La pauvre machine, ainsi tiraillée, ne va ni où le vent la pousse, ni où la ficelle veut l'amener : elle suit un chemin qui se tient à égale distance des deux autres, elle monte en se penchant sur le vent jusqu'à ce qu'elle se trouve en équilibre. C'est, on le voit, l'une des plus curieuses applications du parallélogramme des forces. Euler a reconnu que, pour que le cerf-volant s'élevât, il devait faire avec le vent un angle de 54 à 55 degrés.

FERDINAND PIÉROT-OLRY.

QUESTIONS A RÉSOUDRE

PREMIÈRE QUESTION. — *On demande d'expliquer l'influence des voyages sur la qualité des vins?*

DEUXIÈME QUESTION. — *Qu'est-ce que l'encre? A quoi tiennent les propriétés merveilleuses des encres dites de sympathie?*

TROISIÈME QUESTION. — *Pourquoi les personnes qui fument pour la première fois sont-elles malades?*

BIBLIOGRAPHIE

NOUVELLE MÉTHODE D'ANALYSE, ET GRAMMAIRE LATINE

Par H. FÉLIX

Officier de l'Université, à Nancy.

Ces deux ouvrages se distinguent l'un et l'autre par des idées bien éloignées de la routine : nous n'oserions pas assurer qu'ils deviendront un jour classiques ; nous savons trop combien il est difficile, dans l'enseignement comme ailleurs, de rompre des habitudes anciennes et d'en faire contracter de nouvelles; mais nous pouvons dire que tous ceux qui aiment à suivre le travail d'une pensée originale et féconde liront M. Félix avec intérêt, peut-être aussi avec profit.

L'idée fondamentale sur laquelle M. Félix établit l'enseignement du latin est que l'étude d'une langue quelconque doit s'appuyer sur l'analyse de la phrase, c'est-à-dire l'analyse logique, selon la dénomination généralement reçue; mais l'auteur voudrait que cette dénomination fût remplacée par celle d'analyse syntaxique, qui lui paraît beaucoup plus exacte. Il y a trois sortes de phrases : les phrases simples, les phrases complexes et les phrases composées; il faut d'abord apprendre toutes les règles nécessaires pour faire en latin des phrases simples, puis passer ensuite à celles qui sont complexes et finir par les phrases composées. La *Grammaire latine*, rédigée d'après ce plan, ne ressemble guère à celle de Lhomond, mais l'examen rapide que nous en avons fait nous a convaincu que M. Félix avait mûrement médité son sujet et en avait coordonné toutes les parties avec beaucoup de logique.

Quant à la *Nouvelle méthode d'analyse*, c'est un petit ouvrage très-intéressant à étudier pour ceux mêmes qui ne veulent s'occuper que de l'enseignement de notre langue : on y trouve beaucoup d'aperçus neufs et ingénieux, et le procédé matériel indiqué aux élèves pour analyser toutes sortes de phrases, diffère complétement de celui qui est en usage dans toutes les écoles. Il n'est peut-être pas aussi simple que M. Félix paraît le croire, mais il repose sur des notions justes au fond, et c'est là un mérite qu'on ne peut lui contester.

ANECDOTES

GRAMMATICALES, LITTÉRAIRES, ETC.

Au commencement de la guerre de Sept Ans, le bruit courut que le roi de Prusse, Frédéric II, avait été fait prisonnier et qu'on l'amenait en France. On venait d'apprendre cette nouvelle à la duchesse d'Orléans qui était au château de Versailles. La princesse, entourée d'un grand nombre de courtisans et s'inquiétant fort peu d'être entendue de Louis XV, s'écria : « Ah ! j'en serais bien aise; je voudrais bien voir un roi ! »

⁂

M. de Rivarol n'épargnait personne, et ses amis étaient souvent les victimes de ses bons mots; mais parfois il trouvait à qui parler. Un jour, dans un grand dîner, comme on lui offrait du vin du Rhin, il répondit : « Je n'aime pas ce vin; je trouve qu'il est comme les Allemands, lourd et plat. — Monsieur, ce que vous dites là ressemble bien au vin du Rhin, dit un des convives que Rivarol ne connaissait pas et qui était Allemand.

⁂

Le comte de Mirabeau, frère de l'orateur, et connu sous le nom de *Mirabeau-Tonneau*, fit venir un matin son valet de chambre. — « Tu es fidèle, lui dit-il, tu es zélé; en un mot, je n'ai qu'à me louer de tes services, mais je te chasse. — Et pourquoi, monsieur le comte? — Malgré nos conventions, tu te grises les mêmes jours que moi. — Est-ce ma faute, monsieur le comte? *Vous vous grisez tous les jours.* » Le comte ne trouva pas de réponse à ce judicieux argument et garda son valet de chambre.

⁂

Un grand seigneur, de naissance très-noble, mais d'un esprit très-médiocre, se présenta pour remplir une place vacante à l'Académie française. On était embarrassé; à cette occasion, Patru ouvrit la séance par cet apologue :

« Messieurs, un chanteur grec avait une lyre admirable : une corde vint à se rompre ; au lieu d'en mettre une de boyau, il voulut en mettre une d'argent, et la lyre avec sa corde d'argent perdit son harmonie. »

PARIS. — IMPRIMERIE EDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Digitized by Google

6e Année — 2e SEMESTRE — 11 SEPTEMBRE 1864 — Numéro 46

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

Mode de publication et conditions d'abonnement :

L'*École Normale* paraît tous les dimanches et forme à la fin de l'année deux beaux volumes de 416 pages chacun.

PRIX DE L'ABONNEMENT : pour la France, un an, 10 fr.; six mois, 5 fr.; — pour la Suisse et la Belgique, un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.; — pour toute autre destination, 15 fr. par an.

S'adresser : pour la France, à M. Larousse, rue Saint-André-des-Arts, 49, à Paris; — pour la Suisse, à M. Cherbuliez, à Genève; — pour la Belgique, à tous les libraires.

Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du journal doit être adressé à M. PIERRE LAROUSSE, seul propriétaire et seul éditeur de l'*École Normale*.

Un numéro quelconque se vend 50 centimes.

LES DIX PREMIERS VOLUMES SONT EN VENTE. — PRIX DE CHAQUE VOLUME : 5 FRANCS; DEMI-RELIURE : 6 FRANCS 25 CENT.

SOMMAIRE. — Dictées générales. — Nouveaux Exercices intellectuels. — Études syntaxiques. — Sujets de Style avec sommaires raisonnés. — Histoire de la Littérature en France. — Dictionnaire des matières commerciales. — Exercices pour une deuxième année d'Arithmétique. — Petite Chronique : Ohé Lambert! et madame Angot, la bêtise d'aujourd'hui et l'esprit d'autrefois. — Poésie : L'Ecolier. — Cours élémentaire d'Archéologie. — Énigmes nouvelles. — Anecdote.

PREMIÈRE PARTIE

ENSEIGNEMENT

DICTÉES GÉNÉRALES

Le Nil

L'Égypte était la plus belle partie de l'univers. *Aucune* n'a été plus *abondante* par la nature, mieux *cultivée* par l'art, plus riche, plus commode et plus *ornée* par les soins des princes qui se sont *succédé* sur le trône de ce pays. Il n'y a rien eu que de grand dans les desseins qu'ils ont *formés* et dans les travaux qu'*ils ont voulu qu'on exécutât*. Ce qu'ils ont *fait* du Nil est incroyable. Il pleut rarement en Égypte. Mais ce fleuve l'arrosant *toute* par ses inondations *réglées*, lui apporte les pluies, les neiges *même* des contrées limitrophes. Pour multiplier un fleuve si bienfaisant, l'Égypte était *traversée* de *mille* canaux *d'une longueur et d'une largeur incroyables*. Le Nil, *portant* partout la fécondité avec ses eaux salutaires, unissait entre elles *les cent villes florissantes* qu'avaient *bâties* les habitants; il facilitait les relations commerciales qui s'étaient *établies* en dedans et en dehors du royaume; il fortifiait *même* la contrée contre les ennemis qui l'auraient *menacée*; de sorte qu'il était *tout* ensemble le nourricier et le défenseur de l'Égypte. Les campagnes lui étaient *abandonnées*; mais les villes, que des travaux immenses avaient *rehaussées*, s'élevaient comme des îles au milieu des eaux *débordées*, *regardant* avec joie, de cette hauteur, *toute* la plaine que le Nil avait *inondée* et *fertilisée* en *même* temps.

Description d'une ancienne église

..... *Quels que* soient les ravages que le temps a *exercés* dans cette ancienne église, on y voit encore des figures de chevaliers à genoux sur un tombeau; au-dessus, sont *placées quelques* raretés merveilleuses qui, *toutes* muettes qu'elles sont, paraissent comme autant de *témoins attestant* les voyages que le mort a *faits* dans la *Terre Sainte*. Les arcades *mêmes* de l'église couvrent de leur ombre ceux qui reposent en ces lieux *bénits*. On se croirait *transporté* au milieu d'une forêt que la mort aurait *pétrifiée*, de telle sorte que les branches et les feuilles *n'en* pourraient plus être ni *balancées* ni *agitées*, quand bien *même* les siècles, semblables aux vents des nuits, se seraient *engouffrés* sous les voûtes *prolongées*. On s'imagine entendre les notes magiques des *orgues majestueuses*. Des inscriptions *gravées* sur le bronze et que l'humide vapeur du temps a presque *effacées*, indiquent confusément les grandes actions qui sont *redevenues* des fables après avoir été longtemps d'une *éclatante* vérité.

Utilité de la Prudence

Deux *cents* et *quelques* moutons *enfermés* dans l'enceinte qu'on leur avait *préparée* à une *demi*-lieue de la ferme, jouissaient des *pures délices* de la sécurité; les chiens *chargés* de les garder étaient *plongés* dans un profond sommeil; le berger *même*, *assis* à l'ombre d'un ormeau, apprenait à d'autres bergers du voisinage les rondes qu'il avait *entendu chanter*. *Pressé* par une faim *dévorante*, un loup, *quelque* dangereux que fussent pour lui ces parages, vint, par les

Digitized by Google

fentes de l'enceinte, reconnaître l'état du troupeau. Un jeune mouton *tout* inexpérimenté parce qu'il n'avait jamais rien *vu*, entra en conversation avec lui. « Que venez-vous chercher ici? dit-il au glouton. — L'herbe tendre et *fleurie*, lui répondit le loup; vous savez que, si *quelque chose est doux*, c'est de paître dans une verte prairie, *tout* émaillée de fleurs *fraîches écloses*, et d'aller boire dans un clair ruisseau; j'ai trouvé ici l'un et l'autre. Que faut-il *davantage?* J'aime la philosophie, qui enseigne à se contenter de peu. — Qu'entends-je! repartit le mouton. Quoi! vous ne mangez pas la chair des animaux? Cependant, *suivant* tous les *on dit* que j'ai *entendus*, vous et vos pareils, vous êtes *accusés* de n'aimer *aucune autre* nourriture. — Nous! manger des chairs *palpitantes!* s'écria le loup. Par Palès! rien n'est plus faux! Nous broutons les *mêmes* herbes que vous et nous y trouvons une pâture *suffisante*. — *Par ce que* vous me dites, reprit l'étourdi, *oubliant* les sages conseils qu'on lui avait *donnés*, je m'aperçois qu'on vous a *calomniés*, vous et les vôtres; vivons donc comme frères et paissons ensemble. » A ces mots, il sortit du parc et alla dans la prairie; mais il ne se fut pas *plus tôt* éloigné de *quatre-vingts* pas, que le sobre philosophe le mit en pièces et le dévora.

Défiez-vous des *prétendues bonnes gens* qui se vantent *eux-mêmes;* ne vous laissez pas prendre à leurs paroles, *toutes belles* qu'elles sont; juger-*en plutôt* par leurs actions.

L'Agréable et l'Utile

Une source s'était *partagée* en deux ruisseaux. L'un d'eux ne se fut pas *plus tôt éloigné* d'une lieue *et demie*, qu'il entra dans *une belle et grande propriété*, où *le maître, la maîtresse, les jardiniers, tout le monde l'entoura* de *mille* soins. Un nouveau canal lui fut *creusé*, plus en pente que le premier; ses rives *cultivées* se changèrent en deux *plates-bandes ornées* de fleurs *charmantes;* ensuite ses *eaux mêmes* furent *enfermées* dans de longs tuyaux de plomb, afin que, savamment *dirigées*, elles s'élevassent en gerbes *jaillissantes* et qu'elles charmassent la vue par la chute parabolique de *vingt jets d'eau. Quant à* l'autre, pendant ce temps-là, caché d'abord entre *mille* roseaux, il était allé à une *demi-lieue* plus loin arroser l'humble potager d'une pauvre famille; ses eaux cependant s'étaient *insinuées* doucement dans la terre et l'avaient *fertilisée*. Mais, *toute bienfaisante, tout utile* qu'était l'humidité qu'il avait *répandue, quelque beaux* que fussent *devenus* les choux, les carottes, les poireaux et les autres légumes que ces *bonnes* gens avaient *plantés* ou *semés*, le *dédain et l'indifférence étaient restés* son partage; *quelques* services qu'il eût *rendus*, on ne lui en avait pas tenu compte.

Que d'*œuvres superflues* la foule des hommes a *préférées, vu leur beauté et leur éclat apparents!* Que de choses elle a *dédaignées* parce qu'elles étaient utiles *plutôt* que *brillantes!*

Cathédrale de Strasbourg

Voici ce qui se lit, chapitre six, page *quatre-vingt*, dans un de nos auteurs *vivants* : « Parcourez les principales villes de l'Europe, et, *quelque* calomniées qu'aient été les époques du moyen âge, *vu les* guerres, les désordres *même* qu'il *y a eu* alors, vous leur payerez cependant votre tribut d'admiration et de reconnaissance en les trouvant fécondes en *chefs-d'œuvre* d'architecture, monuments *imposants* par le hardiesse de l'exécution, la solidité de la structure et la beauté du travail. En effet, l'imagination est *toute saisie* d'étonnement lorsqu'elle contemple cette magnifique cathédrale de Strasbourg, dont *la hauteur, l'élévation gigantesque le cède* à peine de deux coudées et *demie* à la plus haute des pyramides égyptiennes. On ne sait qui admirer *le plus*, ou l'architecte qui a *conçu* le plan, ou les ouvriers habiles qui l'ont *exécuté*, ou les hommes généreux qui n'ont pas *effrayés* les sommes qu'a *coûté* ce somptueux édifice, *toutes* prodigieuses qu'elles ont dû être. C'est la religion qui a *élevé* ce superbe bâtiment : c'est l'évêque Werner qui *en a jeté* les fondements, il y a huit *cents* ans environ, *soutenu* par les dons qu'avait *recueillis* le clergé d'Alsace. Que de sacrifices n'a-t-il pas *fallu* pour produire *une œuvre aussi merveilleuse!* »

TH. PHILPIN.

NOUVEAUX EXERCICES INTELLECTUELS

PHRASE A COMMENTER. — A vouloir blanchir la tête d'un nègre, on perd son temps et sa peine.

COMMENTAIRE. — Il faut savoir s'arrêter devant les difficultés insurmontables, renoncer à guérir les vices ou les maux incurables, et réserver ses soins et ses conseils à ceux qui peuvent en profiter.

***

INCONSÉQUENCE A RELEVER. — Arlequin portait une grosse pierre cachée sous son manteau.

« Que portes-tu là? lui dit Cassandre.

— C'est l'échantillon d'une maison que je veux vendre. »

COMMENTAIRE. — Il faut des pierres pour bâtir une maison, comme il faut des mots pour composer un livre; mais une pierre seule ne peut pas plus donner l'idée d'une maison qu'un mot seul celle d'un livre.

***

ALLUSION LITTÉRAIRE. — Le bois de lit en sapin, comme le reste du mobilier, neuf, verni, luisant, d'une propreté tentante, qui devient une cruauté, puisqu'il faut quelques nuits blanches avant de savoir se plier aux exigences de cette *couchette de Procuste*, le bois de lit, disais-je, ne serait pas trop long pour un enfant de douze ans dont la croissance n'aurait pas été hâtive.

H. DE PÈNE (*Un Mois en Allemagne*).

COMMENTAIRE. — Procuste, brigand de l'Attique, étendait les voyageurs sur un lit de fer, tiraillant ceux qui étaient trop petits, et mutilant ceux qui étaient trop grands. Thésée le vainquit et le fit périr par le même supplice. *Mettre sur le lit de Procuste*, est une locution proverbiale qui signifie : réduire maladroitement les choses pour leur donner les proportions des objets auxquels on veut les adapter. P. L.

Digitized by Google

ÉTUDES SYNTAXIQUES

Du Participe (*suite*)

158. Quand le participe passé est placé entre un seul complément direct et un infinitif, lors même qu'il serait séparé de ce dernier par l'une des prépositions *à* ou *de*, il faut toujours commencer par examiner si le sens permet d'attribuer le complément antérieur à l'infinitif, et, pour en bien juger, il est bon de placer le mot *quelqu'un* ou *quelque chose* entre le participe et l'infinitif. Si l'on reconnaît que le complément appartient à l'infinitif, le participe reste invariable; dans le cas contraire, le participe s'accorde avec le complément direct, sauf les trois exceptions qu'on verra tout à l'heure : *Je connais cette romance, je l'ai entendu chanter plusieurs fois* (j'ai entendu quelqu'un chanter elle). *Les enfants que j'ai vus courir* (on ne peut pas dire : J'ai vu quelqu'un courir lesquels enfants).

1re *exception*. Le participe *fait* suivi d'un infinitif est toujours invariable, parce qu'il forme avec cet infinitif une locution que l'on considère comme indivisible : *On les a fait partir. Ils nous ont fait attendre.*

2e *exception*. Si le complément direct antérieur est *que*, et si la phrase est construite de telle sorte que le génie de la langue ne permettrait pas de remplacer *que* par un des pronoms *le, la, les*, le participe reste invariable, lors même que le complément antérieur n'appartient pas à l'infinitif : *Voici les paroles qu'on m'a assuré avoir été prononcées.* (Si l'on essayait de dire : *On me les a assurées avoir été prononcées*, on verrait que cela choque le génie de notre langue.)

3e *exception*. On peut faire varier les participes *eu, donné*, dans les phrases analogues à celles-ci : *Les lettres que j'ai eues à copier*; *Les devoirs qu'on lui a donnés à faire*. Mais on pourrait aussi laisser ces participes invariables, parce qu'alors on considérerait *à copier, à faire* comme exprimant une tâche qui serait le véritable complément direct des participes. L'invariabilité semble même nécessaire quand il s'agit d'objets qui ne tirent leur existence que de l'action même exprimée par l'infinitif : *Les recherches que j'ai eu à faire.*

159. Quand le participe passé est placé entre deux compléments directs et un infinitif, il s'accorde toujours avec le dernier de ces compléments : *Les romances que je l'ai entendue chanter hier étaient les mêmes qu'elle vient de chanter tout à l'heure.*

160. Il y a quelquefois un infinitif de sous-entendu après les participes *dû, pu, voulu*, etc., et alors ils sont invariables : *Il a fait toutes les démarches qu'il a dû, qu'il a pu, qu'il a voulu* (sous-entendu *faire*).

161. Le participe placé entre deux *que* est invariable si la proposition incidente qui le suit répond à la question directe *quoi*; il s'accorde avec le premier *que* si cette proposition incidente répond à la question *de quoi* : *Les obstacles que j'ai prévu que nous rencontrerions* (j'ai prévu quoi?). *C'est votre sœur elle-même que j'ai avertie que nous devions partir demain* (je l'ai avertie de quoi?)

162. Quand le participe est précédé d'un pronom qui peut être complément direct ou indirect, et que le verbe auquel appartient ce participe a deux sens dont l'un demande un complément direct et l'autre un complément indirect, il est nécessaire, avant d'appliquer les règles, de bien déterminer le sens actuel de la phrase. On doit écrire : *Il nous a servis*, si cela signifie que celui dont on parle a été notre protecteur ou notre domestique; mais on écrirait : *Il nous a servi d'introducteur*; *Cela nous a servi pour faciliter notre travail*. On trouverait des différences analogues entre *conseiller quelqu'un* et *conseiller à quelqu'un, applaudir quelqu'un* et *applaudir à quelqu'un*, etc.

163. Les participes neutres *demeuré, dormi, duré, vécu*, etc., sont quelquefois précédés d'un pronom qui a toute l'apparence d'un complément direct, bien qu'en réalité ce soit un complément indirect où l'usage veut qu'on sous-entende la préposition; ces participes sont alors invariables : *Les quatre heures qu'il a dormi* (pendant lesquelles il a dormi); *Les trois années que nous avons vécu ensemble* (pendant lesquelles nous avons vécu). L'Académie fait rentrer dans cette règle le participe *coûté* dans toutes ses acceptions; elle reconnaît pourtant que plusieurs personnes écrivent : *Les vingt mille francs que cette maison m'a coûtés*; *Les efforts que ce travail m'a coûtés.* Beaucoup de grammairiens admettent la variabilité de *coûté*, surtout dans le dernier de ces exemples et partout où il signifie *cause, nécessité*; ils admettent de même celle de *valu*, dans le sens de *procuré*, et l'Académie elle-même semble leur donner raison, puisqu'elle reconnaît que *valoir* est actif quand il veut dire *procurer, produire*.

Certains participes actifs, suivis de leur véritable complément direct, peuvent également se trouver précédés d'un pronom qui a l'apparence d'un complément direct, mais qui n'est en réalité qu'un complément indirect dont l'usage veut que la préposition ne soit presque jamais exprimée; ainsi, on peut dire : *Les quatre années qu'il a habité cette ville*, parce qu'on dit ordinairement : *Il a habité cette ville quatre années*, au lieu de *pendant quatre années*.

164. Le participe passé d'un verbe impersonnel (ou unipersonnel) est toujours invariable, soit parce qu'il ne s'accorde avec rien, soit parce qu'il s'accorde avec un mot qui est nécessairement du masculin et au singulier : *Il a fallu une longue persistance*; *Il est venu plusieurs personnes*; *Il s'est passé une chose à laquelle on ne s'attendait guère.*

165. Le participe *fait* suivi d'un infinitif ne doit jamais être employé au passif. On ne doit pas dire : *Ils seront fait mourir*, mais *Ils seront exécutés*, ou *On les fera mourir.*

EXERCICE

Les élèves copieront les phrases suivantes, en choisissant dans chaque parenthèse une des manières de s'exprimer qui sont séparées par une virgule, ou en faisant ce qui est indiqué en italique.

La plupart des hommes sont trop lâches pour avouer hautement leurs amis après les avoir (entendu, entendus) calomnier.

Digitized by Google

Ces oiseaux imitent parfaitement le langage de l'homme; si vous les aviez (entendu, entendus) parler sans les voir, vous auriez certainement cru entendre des paroles sorties d'une bouche humaine.

Elle s'est (laissé, laissée) tromper par des gens de mauvaise foi qui ont gravement compromis ses intérêts; mais pourquoi, ensuite, s'est-elle (laissé, laissée) aller au découragement, puisqu'il lui restait encore de véritables amis?

Ceux qu'on avait (envoyé, envoyés) reconnaître le pays n'avaient rien vu qui pût inspirer la moindre inquiétude.

J'ai toujours cru à la réalité de mes droits, lors même que je me les suis (vu, vus) contester avec tant d'audace.

Les gens d'honneur tiennent leurs promesses, même lorsqu'ils se les sont (laissé, laissées) arracher par l'importunité.

Les dames que j'ai (empêché, empêchées) d'insulter, en les protégeant contre une bande de mauvais sujets, m'ont adressé les compliments les plus flatteurs.

Les circonstances qu'on nous a (empêché, empêchées) de révéler pouvaient compromettre certains personnages qu'on voulait ménager.

C'est une maison que j'ai (vu, vue) bâtir, et que j'ai (vu, vue) tomber en ruine moins de vingt ans après.

Quand Jugurtha eut enveloppé une armée romaine qu'il ne tenait qu'à lui d'exterminer, et qu'il l'eut (laissé, laissée) aller sous la foi d'un traité, on se servit contre lui des troupes mêmes qu'il avait sauvées.

Les ennemis se sont approchés de nos avant-postes, mais les premiers coups de feu les ont (fait, faits) reculer.

On avait d'abord enterré ces deux jeunes gens dans le lieu même où ils périrent d'une manière si cruelle; mais la famille les a (fait, faits) exhumer afin que leurs restes fussent ensuite transportés au lieu de leur naissance.

Il y a dans les talents une grandeur personnelle que les esprits éclairés ont toujours (cru, crus) avoir autant de prix que la grandeur attachée aux dignités.

On ne pourra plus invoquer contre nous des titres que j'ai (démontré, démontrés) avoir été fabriqués par un faussaire.

Ces oiseaux qu'on a longtemps (supposé, supposés) venir de l'Afrique, ont été retrouvés dans plusieurs îles de l'Océanie.

Je ferai annuler la convention qu'on m'a (dit, dite) avoir été conclue en mon absence.

Les deux pièces qu'on m'avait donné *ou* données à copier n'étaient pas très-longues; mais il m'a fallu beaucoup de temps pour les lire, parce qu'elles étaient fort mal écrites. *Expliquer pourquoi l'on peut écrire* donné *des deux manières.*

Les nombreuses démarches que j'ai eu à faire ont occupé tout mon temps, et il m'a été impossible de venir vous voir. *Expliquer pourquoi l'invariabilité de* eu *est ici préférable à la variabilité.*

Irrités des vexations multipliées qu'ils avaient (eu, eues) à supporter, les Américains ne voulurent plus reconnaître la suprématie de l'Angleterre, et ils proclamèrent leur indépendance.

Je me suis acquitté fidèlement de toutes les commissions qu'on m'a (donné, données) à remplir.

Nous sommes allés voir les poules savantes de la foire, et nous avons été émerveillés des exercices que nous les avons (vu, vus, vues) exécuter.

Pourquoi cette jeune fille ne veut-elle pas jouer le morceau que nous l'avons (prié, priée) de nous faire entendre?

La mère aimait trop son fils, elle ne savait rien lui refuser, et elle lui a laissé faire toutes les sottises qu'il a (voulu, voulues).

Un homme actif et résolu travaille avec ardeur et ne recule devant aucun effort, jusqu'à ce qu'il obtienne les choses qu'il a une fois voulues. *Expliquer pourquoi* voulues *est variable dans cette phrase.*

Nous devons reconnaître qu'il nous a rendu tous les services qu'il a (pu, pus).

Les parents de ce jeune homme lui ont fait donner toute l'instruction que leur fortune bornée leur a (permis, permise).

Les personnes que j'avais (demandé, demandées) que l'on consultât ont une grande expérience des affaires, et leur avis aurait pu nous être très-utile.

Tous ceux qu'on a (prévenu, prévenus) que la séance était remise à un autre jour ne viendront pas; mais ceux qu'on n'a pu prévenir vont arriver, et comment nous excuserons-nous auprès d'eux?

Une objection que j'avais (prévu, prévue) qu'on nous ferait fut présentée en effet et parut faire une grande impression sur les assistants.

Votre mère, que j'ai (averti, avertie) qu'une affaire importante vous tiendrait éloigné quelques jours, ne peut avoir aucune inquiétude de votre absence.

Toutes nos précautions ne nous ont (servi, servis) qu'à irriter davantage nos adversaires.

Les anciennes familles nobles assuraient une existence douce et paisible aux vieux domestiques qui les avaient (servi, servies) avec fidélité pendant de longues années.

On nous avait (conseillé, conseillés) d'attendre une meilleure occasion; nous voyons bien aujourd'hui qu'on nous avait mal (conseillé, conseillés).

Je ne regrette pas les deux cents francs que ce meuble m'a (coûté, coûtés), car s'il n'est pas très-élégant, il est d'une grande commodité.

Nous sommes restés forcément inactifs pendant les dix-huit mois que les négociations ont (traîné, traînés) en longueur.

Comment n'avez-vous pas appris l'italien pendant les deux ans que vous avez (vécu, vécus) à Rome et à Naples?

Les six mois qu'a (duré, durés) notre voyage m'ont paru bien courts, et ce furent les plus heureux moments de ma vie.

Combien d'années s'est-il (écoulé, écoulées) depuis votre arrivée dans ce pays?

On s'est vu souvent dans la nécessité de tolérer des abus, à cause des inconvénients qu'il y aurait (eu, eus) à vouloir les réformer trop tôt.

Les chaleurs qu'il a (fait, faites) cet été ont été

Digitized by Google

très-favorables pour nos vignobles, et tout annonce que nous aurons d'excellent vin en abondance.

On a trop souvent condamné des innocents, et les législateurs doivent prendre toutes les précautions possibles pour que, dans l'avenir, ceux qui seront faits mourir ne puissent être que de grands coupables. *Corriger la faute qui se trouve dans cette phrase.*

Ces souliers ont été cirés, mais ils n'ont pas été faits reluire. *Corriger encore cette phrase.*

P. BOISSIÈRE.

SUJETS DE STYLE

AVEC SOMMAIRES RAISONNÉS

POUR LES ÉLÈVES LES PLUS AVANCÉS

Par Mlle C. JURANVILLE

L'AUBERGE DU *SOLEIL D'OR*

SOMMAIRE. Un voyageur parisien arrive à Chignac (Chignac est une petite ville située à trente lieues de Paris et desservie encore par des diligences, bien que ce genre de locomotion soit une chose rare de nos jours); il descend dans une auberge, où le maître lui dit que, moyennant sept francs par jour, il pourra vivre confortablement et très-commodément; on parle, dans son hôtel, plusieurs langues étrangères. Le voyageur, enchanté d'une pareille rencontre, se félicite de sa bonne fortune. Cependant le moment du départ arrive; on présente au voyageur une longue note montant à un prix exorbitant; il se récrie... mais il faut qu'il s'exécute, la voiture part... et surtout il faut qu'il n'oublie pas le garçon s'il veut avoir son manteau, que celui-ci tient toujours. Il jure alors qu'il ne voyagera plus... Ne croyez pas à sa promesse.

IDÉES A DÉVELOPPER

1° Décrire l'aubergiste ou maître d'hôtel; — sa mise;

2° Demandes du voyageur sur le prix du déjeuner, du dîner, de la chambre;

3° Ce qu'on lui fait payer en sus : — vin, lumière, verre d'eau sucrée;

4° Montrer le garçon réclamant sa pièce et tenant le manteau; son mécontentement de ne pas recevoir assez;

5° Indiquer les raisons pour lesquelles le voyageur ne tiendra pas sa promesse.

DÉVELOPPEMENT

Il y a dans Chignac un personnage toujours enchanté de vous revoir : c'est l'aubergiste, ou, pour parler congrûment, M. le directeur du *Soleil d'or*. Difficilement on trouverait un homme qui eût meilleure façon. Il ne se produit qu'en habit noir; son adresse, qu'il vous fait remettre à la descente de la voiture, est une carte de visite magnifiquement gravée sur porcelaine; madame sa femme parle anglais, monsieur son fils parle allemand; il parle, lui, très-bien la langue des prospectus et des programmes, langue éminemment elliptique, où abondent, vous allez l'apprendre, les sous-entendus.

— Combien la chambre, monsieur l'hôte? — Deux francs. — Et les repas? — Cinq francs pour déjeuner et dîner. — Ainsi l'on peut demeurer dans ce magnifique hôtel, causer anglais avec madame votre épouse, allemand avec monsieur votre fils, français avec vous, moyennant sept francs par jour? — Pas davantage. — C'est vraiment pour rien! — Nous sommes ainsi, monsieur; nous ne cherchons pas à égorger le voyageur; il est pour nous un ami.

Vous vous établissez là-dessus avec une confiance entière; vous notez Chignac sur vos tablettes, comme un délicieux pays, où les aubergistes surtout sont des hommes parfaits.

Au moment du départ, quand déjà la voiture attend, et qu'il n'y a plus un moment à perdre en explications, on vous remet une note allongée. Vous vous apercevez que le dîner coûte cinq francs. — Comment cela, notre hôte? — Monsieur, sans doute, a bu du vin? — Certainement. — Le vin se paye à part, deux francs la bouteille, un bordeaux excellent. — Mais la chambre est marquée cinq francs, notre hôte. — Monsieur ne s'est pas couché sans lumière? — Non, sans doute. — La bougie se paye à part; belle bougie du Phénix! — Cela ne ferait que trois francs, et j'en vois cinq. — On a ciré les bottes de monsieur et brossé ses habits? — Oui, à peu près. — Le service se paye à part : c'est un franc. Les domestiques sont rares dans ce pays. — Trois et un font quatre, et il y a cinq francs sur la note? » Ici l'hôte se fâche, prend sa grosse voix, demande à sa femme pourquoi cette surcharge, et l'on découvre alors que monsieur a pris un verre d'eau sucrée. En ce moment le postillon est en selle, le conducteur s'impatiente, il faut partir. Vous payez vite... et le tour est fait. Mais non; l'on vous arrête sur le marchepied. — Monsieur a oublié le garçon! L'infortuné voyageur reconnaît la nécessité de consommer le sacrifice, et jette au garçon, pour dégager son manteau, quelque pièce de menue monnaie, que celui-ci juge apparemment insuffisante, car il la retourne avec dédain et grommelle je ne sais quel mot que nous ferions aussi bien de ne point entendre.

Est-ce enfin terminé? Oui, jusqu'au prochain relais. Tenez pour certain que, de Chignac à Paris, vous en verrez bien d'autres. Cependant, ne pestez point contre les voyages, ne jurez pas qu'on ne vous y reprendra plus. Il y a longtemps que la glu, le miroir, les filets et tous les engins du chasseur prennent les oiseaux; l'aubergiste a des engins plus sûrs pour attirer et prendre les Parisiens. C'est la verdure des bois, la lumière du soleil, le murmure des vagues sur les grands rivages de la mer.

HISTOIRE

DE

LA LITTÉRATURE EN FRANCE

CHAPITRE XXI

CINQUIÈME ÉPOQUE

Dix-septième siècle ou Grand Siècle

SOMMAIRE. Aperçu général sur le dix-septième siècle. *Malherbe* et *Malhurin Regnier*. Hôtel de Rambouillet; son influence; écrivains et poètes de l'hôtel de Rambouillet : *Balzac*, *Voiture*, *Benserade*, *Racan*, *Sarrasin*, *Maynard*, *Malleville*, *Gombaud*, *Godeau*, *Chartreul*. Poètes en dehors de l'hôtel de Rambouillet : *Théophile*, *Patrix*, *Habert*, *Colages*, *Adam Billaut*, *Raqueleau*, *Beault*. Poètes de la seconde moitié du dix-septième siècle : *Segrais*, *Des Houlières*, *Thérèse Des Houlières*, *Lamonnoie*, *Chapelle* et *Bachaumont*, *Hesnault*, *Chaulieu*, *La Fare*, *Sénecé*, *Vergier*, *Lenoble*.

Le dix-septième siècle est proprement le siècle de la France. La France, en effet, a trouvé sa voie; elle

Digitized by Google

est arrivée à sa perfection. Non que tout de suite le dix-septième siècle parvînt à ce bon goût qui le distingue et fait sa principale gloire; notre esprit d'imitation, au contraire, retarda nos progrès; l'affectation italienne et l'enflure espagnole, défauts bien graves, mais aussi bien séduisants, régnèrent encore chez nous jusqu'à ce qu'on y eût appris à étudier le vrai goût chez les anciens.

Mais les rôles changèrent bientôt; la France, qui, tout à l'heure, suivait d'un pas timide l'Italie et l'Espagne, donne tout à coup le ton à l'Europe, à tout le monde civilisé, et, pendant que Louis XIV fonde de sa main puissante sa grandeur et sa force, les brillants génies qu'elle renferme dans son sein lui assurent une prépondérance supérieure à toutes les autres, la prépondérance intellectuelle et morale, et en font ainsi la première des nations du monde.

Trois sociétés littéraires, l'*Hôtel de Rambouillet*, *Port-Royal* et l'*Académie*, ont contribué pour une large part à ce brillant résultat. Nous allons les faire connaître; mais, auparavant, parlons du réformateur de la poésie en France, parlons de *François Malherbe* (1) et de son célèbre adversaire, *Mathurin Régnier*.

Ce gentilhomme, dont nous avons déjà prononcé le nom à propos de Ronsard, naquit à Caen, vers 1555. Il avait déjà quarante-cinq ans lorsque sa réputation comme poète commença à s'établir. Il vint à Paris, et, sur la recommandation de Duperron, Henri IV le retint à sa cour. Vu de plus près, Malherbe ne perdit point dans l'estime; on reconnut que ses vers étaient bons, réguliers, raides peut-être, comme son caractère, mais écrits dans un langage pur et élevé.

On s'habitua plus difficilement à sa manière de juger les autres; il parlait avec un dédain profond des réputations les mieux établies, dédain, il est vrai, parfois motivé. Nous savons comment il traita Ronsard, alors que ce poète était encore en pleine vogue; il ne traita pas mieux Desportes, poète estimable, comme nous l'avons fait voir.

Son acharnement contre Ronsard et Desportes, et même contre les Italiens et Pétrarque, ressemble quelquefois à du fanatisme, et surtout sa ferveur pour la pureté de la langue dégénère souvent en superstition. Toutefois, dans un de ses premiers poèmes, *les Larmes de saint Pierre*, il s'était lui-même laissé entraîner à ces pointes et à ces mignardises italiennes qu'il combattit ensuite si vigoureusement. On y trouve ces deux vers :

> Il dit, en soupirant, que la nuit de sa vue
> Ne l'empêche pas tant que la nuit de son cœur.

Sans doute, les changements matériels introduits par Malherbe dans la langue et la versification sont importants (2); il a pour mérite propre, et c'est ce qui assure à tout jamais sa gloire, d'avoir eu le premier, en France, le sentiment et la théorie du style en poésie, mais il est à regretter qu'il n'ait pas fait davantage. La conception, chez lui, s'efface tout entière devant l'exécution; il n'aperçoit dans la poésie que du style; il se proclame *arrangeur de syllabes*, et jamais sa voix ne réveille la moindre des pensées les plus intimes et les plus chères à l'âme.

La réforme de Malherbe consista donc surtout à régulariser le mouvement classique. On sentait bien, du reste, dès ce temps-là, combien cette réforme, annoncée si pompeusement, était mesquine et conçue d'après des vues étroites, aussi Régnier, poète bien autrement fort que Malherbe, tança-t-il les disciples du réformateur avec une sorte de mépris, dans ces vers de sa neuvième satire, où il s'emporte contre

> . . . . Ces rêveurs, dont la muse insolente,
> Censurant les plus vieux, arrogamment se vante
> De réformer les vers. . . . . .
> . . . . . .
> . . . . . Leur savoir ne s'étend seulement
> Qu'à regretter un mot douteux au jugement,
> Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphthongue,
> Epier si des vers la rime est brève ou longue,
> Ou bien si la voyelle, à l'autre s'unissant,
> Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant,
> Et laisse sur le verd le noble de l'ouvrage.
> Ils rampent bassement, faibles d'invention,
> Et n'osent, peu hardis, tenter la fiction;
> Froids à l'imaginer, car s'ils font quelque chose,
> C'est proser de la rime et rimer de la prose.

« Tout cela est très-vrai. Malherbe réformait en grammairien, en épluchеur de mots et non pas en poète, et, malgré toutes ses invectives contre Ronsard, il ne songeait pas même qu'il pût sortir du chemin qu'avaient frayé les poètes de la Pléiade, ni par un retour à la vieille littérature nationale, ni par la création d'une littérature nouvelle, fondée sur les mœurs et les besoins du temps. Toute sa prétention, à lui, fut de purifier le fleuve du limon que roulaient ses ondes, ce qu'il ne put faire sans lui enlever aussi en partie l'or et les germes précieux qui s'y trouvaient mêlés (1). »

Pourtant, il faut le reconnaître, grâce à cet *arrangeur de syllabes*, la langue qui, malgré la tentative de Ronsard, était retombée au conte et à la chanson, put atteindre et se soutenir au ton héroïque et grave; elle fut affranchie surtout de cette imitation servile des langues étrangères, dans laquelle se perpétuait son infirmité, et elle commença à marcher d'un pas libre et ferme dans ses propres voies.

Qui ne connaît, ou même ne sait par cœur, l'ode sur l'attentat contre la personne du roi : « *Que diriez-vous, races futures?* » celle qu'il adressa à Louis XIII partant pour le siége de La Rochelle : « *Donçque un nouveau labeur à tes armes s'apprête* » ; la paraphrase du psaume CXLV : « *N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde.* », et les stances à Duperrier sur la mort de sa fille : « *Ta douleur, Duperrier, sera donc éternelle?* »

Malherbe n'avait pas de lui-même une mince opinion; aussi, pénétré sans doute de ses droits à l'admiration de la postérité, s'écrie-t-il dans un élan d'amour-propre :

> Les ouvrages communs vivent quelques années;
> Ce que Malherbe écrit dure éternellement (2).

(1) Par l'âge, il appartient au seizième siècle; mais, comme poète, il appartient surtout au dix-septième.

(2) Il proscrit l'*hiatus*, les *enjambements* et donne force de loi à la *césure*; il se montre strict observateur de la *rime*, etc., etc.

(1) Gérard de Nerval, *Bohême galante*.

(2) Sonnet à Louis XIII.

Digitized by Google

Terminons par deux stances dans lesquelles le poète demande à Dieu de conserver à la France la paix qu'elle devait au courage d'Henri IV :

. . . . . .
Conforme donc, Seigneur, ta grâce à nos pensées :
Ôte-nous ces objets qui des choses passées
Ramènent à nos yeux le triste souvenir;
Et comme sa valeur (1), malmène de l'orage,
A nous donner la paix a montré son courage,
Fais faire sa prudence à nous l'entretenir.
. . . . . .

La terreur de son nom rendra nos villes fortes;
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes;
Les veilles cesseront au sommet des nos tours;
Le fer, mieux employé, cultivera la terre,
Et le peuple, qui trouble aux fureurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser, n'aura plus de tambours (2).

En lisant ces vers si purs, si nobles, si élégants, on sent que la poésie a fait un grand pas, et l'on comprend l'enthousiasme de Boileau s'écriant :

Enfin Malherbe vint, et, le premier, en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain, la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée;
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.

Malherbe n'a pas moins tenté pour la prose que pour la poésie. En traduisant le *Traité des Bienfaits* de Sénèque, et le trente-troisième livre de *Tite-Live*, retrouvé en Allemagne, il songeait bien moins à la fidélité qu'au style, et voulait proposer un modèle de diction aux écrivains du temps. Il laissa derrière lui, en effet, *Pibrac*, *Duperron*, *Duvair* et *Coeffeteau*.

Mathurin Régnier, poète de l'école gauloise, et peut-être le seul poète de génie que la France eût encore possédé, appartient plus au seizième siècle qu'au dix-septième; mais il trouva sa place naturellement à côté de Malherbe, qu'il détestait, et qu'il attaqua vigoureusement, comme on vient de le voir, pour venger son oncle Desportes du dédain dont l'accablait le poète réformateur.

L'antipathie de Régnier pour ce dernier avait surtout pour origine la circonstance que voici : Malherbe, un jour, était allé dîner chez Desportes; celui-ci voulut, avant de se mettre à table, régaler son hôte de quelques-unes de ses poésies sacrées : « *Laissez, laissez*, dit brutalement Malherbe au bonhomme, *votre potage vaut mieux que vos psaumes.* »

Régnier naquit à Chartres, en 1573, d'un bourgeois de cette ville et d'une sœur de Desportes. Il prit de bonne heure, auprès de son père, grand ami de la table et du plaisir, des habitudes de débauche et de moquerie, de licence et de morale satirique, qui se sont mêlées et confondues dans sa vie comme dans ses vers.

On le tonsura à l'âge de neuf ans, et, engagé dans les ordres, il dut à la faveur de son oncle quelques bénéfices, insuffisants, paraît-il, pour l'enrichir, car il se plaint souvent de la pauvreté des poètes, de son mauvais manteau, et de son vieil habit partout *cicatrisé*.

(1) D'Henri IV.
(2) Prière pour le roi Henri le Grand allant en Limousin.

Il obtint enfin un canonicat à Notre-Dame de Chartres, et, de Henri IV, une pension de deux mille livres sur l'abbaye de Vaux; mais, chanoine peu exemplaire, il mourut à Rouen des suites de ses débauches, à l'âge de quarante ans.

Son insouciance le suivait en toutes choses : plus épicurien encore que cynique, il fut dérégié dans ses mœurs, obscène dans ses propos, comme il était malpropre dans sa mise, par abandon et non par impudence. Sa bonhomie perçait jusque dans la satire, et c'était sans méchanceté qu'il faisait ses plus grandes malices; aussi ses contemporains l'avaient surnommé le *Bon Régnier*.

Tel fut le fondateur de la satire régulière en France. Comme Malherbe, et même à un plus haut degré que lui, il a le mérite d'avoir régénéré chez nous l'imitation des anciens, et d'en avoir fait enfin, de servile et stérile qu'elle était, une émulation de génie, une lutte d'honneur.

De ces maîtres savants, disciple ingénieux,
Régnier, seul parmi nous formé sur leurs modèles,
Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles.
Heureux! si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux où fréquentait l'auteur!...

Les originaux dont Régnier a peint les portraits sont aussi nombreux que plaisants. Cet homme que l'on voit *par la rue*

Dont le rabat est sale et la chausse rompue,
Ses gregues aux genoux, au coude son pourpoint;
Qui soit de pauvre mine, et qui soit mal en point;
Sans demander son nom, on peut le reconnaître,
Car si ce n'est un poète, au moins il le veut être.
Quels gens à fuir que *ces tiercelets de poètes*,
Qui par les carrefours vont leurs vers grimaçants,
Qui par leurs actions font rire les passants;
Et, quand la faim les prend, se prennent sur le vôtre,
Comme les estourneaux, ils s'affament l'un l'autre.
Cependant sans souliers, ceinture, ni coiffe,
L'œil farouche et trouble, l'esprit à l'abandon,
Vous viennent accoster comme personnes livres,
Et disent pour bonjour : Monsieur, je fais des livres;
On les vend au Palais, et les doctes du temps
A les lire amusés, n'ont d'autre passe-temps.
De là, sans vous laisser, importuns, ils vous suivent,
Vous abordent de vers, d'allégresse vous privent,
Vous parlent de fortune, et qu'il faut acquérir
Du crédit, de l'honneur, avant que de mourir;
Mais que pour leur respect, l'ingrat siècle où nous sommes
Au prix de la vertu n'estime pas les hommes;
Que Ronsard, du Bellay, vivants, ont eu du bien,
Et que c'est honte au roi de ne leur donner rien.

Il n'est pas moins heureux dans la peinture de ces hobereaux de Gascogne, aux bottes sonnantes, au feutre empanaché, accourus en toute hâte de leurs donjons délabrés, pour se pousser à la cour du Béarnais, rimailleurs autant que ferrailleurs, et tranchant du bel esprit l'épée à la main.

Il fait, dans le même style, le portrait du médecin; mais celui de la fausse dévote *Macette* est surtout réussi.

Lasse, à l'en croire, d'une vie débauchée, et prenant des airs de Madeleine repentie, cette espèce de *Tartuffe* femelle *enfin s'est retirée*,

Et n'a plus autre objet que la vôtre élûrée.
Elle qui n'eut avant que p'orer son délit
Autre ciel pour objet que le ciel de son lit,
A changé de courage, et, conflic en déesse,

Digitized by Google

Imite avec ses pleurs la sainte pécheresse;
Donnant de saintes lois à son affection,
Elle a mis son amour à la dévotion.
Sans art elle s'habille, et, simple en contenance,
Son teint mortifié prêche la continence.
Clergesse elle fait jà la leçon aux pécheurs;
Elle lit saint Bernard, le guide des pécheurs,
Les méditations de la mère Thérèse,
Sait ce qu'est Hypostase, avecque Synderèse;
Jour et nuit, elle va de couvent en couvent,
Visite les saints lieux, se confesse souvent;
A des cas réservés grandes intelligences;
Sait du nom de Jésus toutes les indulgences,
Que valent chapelets, grains bénis enfilés
Et l'ordre du cordon des Pères Récollés.
Loin du monde elle fait sa demeure et son gîte;
Son œil tout pénitent ne pleure qu'eau bénite.
Enfin c'est un exemple, en ce siècle tortu,
D'amour, de charité, d'honneur et de vertu.
Pour beate partout le peuple la renomme,
Et la gazette même a déjà dit à Rome,
La voyant aimer Dieu et sa chair maîtriser,
Qu'on n'attend que sa mort pour la canoniser.

L'auteur, lui-même, croit à la vertu de Macette, *lui qui ne croit de léger aux merveilles*; mais voilà que le hasard lui fait entendre un discours que celle-ci tient à une jeune fille, discours qui n'est rien moins qu'édifiant, et qui fait revenir complètement le témoin de la bonne opinion qu'il avait conçue. En effet :

Cette vieille chonette, à pas lents et posés,
La parole modeste et les yeux composés,
Entra par revérence, et, resserrant la bouche,
Timide en son aspect, semblait sainte Nitouche;
D'un *Ave Maria* lui donnant le bonjour,
Et de communs propos, bien éloignés d'amour,
Entretenait la belle. . . . . .
Enfin, comme en caquets ce vieux sexe fourmille,
De propos en propos et de fil en aiguille,
Se laissant emporter au flux de ses discours,
Je pense qu'il fallait que le mal eût son cours...

Ma fille, lui dit-elle, Dieu m'est témoin que je ne veux que votre bien, que mes conseils sont désintéressés :

Car, n'étant plus du monde, au bien je ne prétends,
Ou bien, si j'en désire, en l'autre je l'attends.

Mais, pour vous, c'est différent; jeune et gentille comme vous l'êtes, vous

Devriez, étant belle, avoir de beaux habits,
Eclater de satin, de perles, de rubis,
. . . . . .
Ma foy, les beaux habits servent bien à la mine.
On a beau s'agencer et faire les doux yeux,
Quand on est bien parée, on en est toujours mieux.

Vous devriez vous efforcer de séduire un homme riche, car

. . . Sans avoir du bien, que sert la renommée?
C'est une vanité confusément semée
Dans l'esprit des humains, un mal d'opinion,
Un faux germe avorte dans notre affection.
Ces vieux contes d'honneur, dont on repaît les dames,
Ne sont que des appas pour les débiles âmes,
Qui, sans choix de raison, ont le cerveau perclus:
L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus.
. . . . . .
Il est bon en discours pour se faire estimer,
Mais, au fond, c'est abus; sans excepter personne,
La sage le sait vendre, où la sotte le donne.

Mais notre *Patelin* femelle ne s'arrête pas en si bonne route, et, pour fortifier ses conseils par l'exemple, elle ajoute :

Moi-même, croiriez-vous, pour être plus âgée,
Que ma part, comme on dit, en fût déjà mangée? (Part du
Non, ma foi! . . . . . plaisir.)
Mais chaque âge a son temps. Selon le drap, la robe.
Ce qu'un temps on a trop, en l'autre on le dérobe.
. . . . . .
C'est pourquoi, dégusant les bouillons de mon âme,
D'un long habit de cendre enveloppant ma flamme,
Je cache mon dessein aux plaisirs adonné.
Le péché que l'on cache est demi pardonné,
La faute seulement ne gist en la défense;
Le scandale, l'opprobre, est cause de l'offense.
Pourvu qu'on ne le sache, il n'importe comment;
Qui peut dire que non, ne pèche nullement.

Régnier ne croit pas aux chimères, et, moins qu'à toute autre, à celle qu'on appelle *liberté :*

Car, penser s'affranchir, c'est une rêverie.
La liberté par songe en la terre est chérie.
Rien n'est libre en ce monde; et chaque homme dépend,
Comtes, princes, sultans, de quelque autre plus grand.
Tous les hommes vivants sont ici-bas esclaves;
Mais, selon ce qu'ils font, ils diffèrent d'entraves:
Les uns les portent d'or et les autres de fer.
Mais, n'en déplaise aux vieux: ni leur philosopher,
Ni tant de beaux écrits, qu'on lit en leurs écoles,
Pour s'affranchir l'esprit, ne sont que des paroles.
Au joug nous sommes nés, et n'a jamais été
Homme qu'on ait vu vivre en pleine liberté.

Qu'il nous suffise maintenant, pour ne pas trop multiplier les citations, de rappeler de lui deux expressions bien simples et bien belles, qui rentrent tout-à-fait dans le goût de Montaigne. Parlant des changements que le temps apporte à nos humeurs, le poète dit :

Et comme notre poil blanchissent nos désirs.

Plus loin, il nous retrace le vieillard découragé, *laudator temporis acti :*

De léger il n'espère et croit au souvenir.

« Ces désirs qui *blanchissent* avec les années, ce vieillard qui *croit au souvenir*, sont de ces beautés de style soudaines et naïves, délicieuses à sentir, mais impossibles à analyser (1). »

Terminons par une strophe charmante de notre poète sur la fragilité humaine :

Du berceau courant au cercueil,
Le jour se dérobe à mon œil,
Mes sens troublés s'évanouissent.
Les hommes sont comme des fleurs,
Qui naissent et vivent en pleurs,
Et d'heure en heure se faînissent (fanent).

Parlons maintenant de l'influence de l'*hôtel de Rambouillet* sur la littérature, et des célébrités qui le fréquentaient. BURON.

(1) Sainte-Beuve, *Poètes français au seizième siècle.*

DICTIONNAIRE DES MATIÈRES COMMERCIALES

CRINS. — Poils garnissant le col et la queue de quelques herbivores et principalement du cheval. On les distingue dans le commerce en crins carrés, plats et frisés. Les crins carrés sont les plus longs et les plus beaux, ils proviennent de la queue; les crins

Digitized by Google

plats ou de seconde qualité sont un mélange de poils de queue et de poils de crinière. Les crins frisés sont courts; ils ne servent qu'à garnir les matelas, sommiers, coussins, etc. On fabrique avec le crin une étoffe appelée crinoline, servant à la confection des jupons bouffants.

CRISTAL DE ROCHE. — Quartz pur cristallisé. — Le cristal de roche est généralement incolore, parfaitement transparent; il fait feu au briquet et raye le verre. Il est quelquefois coloré en violet, en jaune, en rose et en brun; il prend alors les noms d'améthyste, de fausse topaze, de rubis de Bohême et de cristal enfumé. Le cristal était autrefois très-recherché à cause de sa limpidité; on en faisait des coupes et des vases d'un prix très-élevé, à cause de la difficulté de la taille. Maintenant on ne se sert de cette substance que pour faire quelques petits objets de fantaisie. Le quartz améthyste seul est employé en bijouterie.

Le cristal de roche se trouve dans les Alpes, dans les monts Ourals et dans les montagnes de Madagascar.

CUIRS. — Peaux de bœuf, de vache, de taureau, de buffle, de veau et de cheval, ayant subi l'opération du tannage, c'est-à-dire ayant été soumises pendant un certain temps à l'action de l'acide tannique. Ce corps a la propriété de transformer la peau en une matière imperméable et imputrescible. La transformation se fait au moyen de l'écorce de chêne, qui est très-riche en acide tannique.

CUMIN. — Plante de la famille des ombellifères. La graine renferme une huile essentielle d'une saveur âcre, piquante et aromatique; on l'emploie comme médicament et comme condiment.

CURCUMA. — Racine d'une plante de la famille des amomées, croissant dans les régions tropicales de l'Asie. Cette racine fournit une matière colorante jaune, employée pour la teinture de la laine et de la soie.

L'extrait de curcuma uni au bleu d'indigo ou au bleu de Prusse donne une belle couleur verte, dont on se sert pour colorer les bonbons et les sirops. Le curcuma vient du Bengale et des îles de la Sonde.

DAMAS. — Étoffe présentant des fonds unis, dans lesquels un sujet est produit par l'effet de la chaîne et de la trame, ou de la combinaison simultanée de l'une et de l'autre; en sorte que la trame et la chaîne font toujours corps d'étoffe sans flotter à l'envers.

Le nom de cette étoffe vient de la ville de Damas, d'où on la tirait anciennement. Damas n'était probablement qu'un entrepôt; l'étoffe devait être fabriquée dans toute l'Asie. C'est vers la fin du quinzième siècle que l'on commença en France à fabriquer des damas de soie; peu à peu on fabriqua des damas de laine pure, d'un mélange de laine et de soie, et des damas de coton.

DAMASSÉS. — Linge de table représentant des dessins comme les damas. Les damassés sont généralement en fil. Les dessins n'apparaissent bien que quand le tissu a été soumis à un cylindrage qui le détruit assez rapidement.

DENRÉES COLONIALES. — Substances végétales, alimentaires, que nous fournissent les colonies. On comprend sous ce nom : le sucre, la mélasse, les sirops, les confitures, le cacao, le café, la cannelle, le gingembre, le girofle, les muscades, le poivre, le piment, le thé, la vanille et le tabac.

DERLE. — Nom commercial de la terre à porcelaine appelée en minéralogie kaolin. Cette terre est du silicate d'alumine pur. En France, le principal gisement est celui de Saint-Yrieix, près de Limoges.

DIAMANT. — Carbone pur cristallisé. Ce corps est recherché à cause de sa dureté et de son éclat. Le diamant est transparent et généralement incolore; on en trouve qui sont colorés en jaune, en vert, en rose, en bleu et en noir. Le diamant sert principalement à la parure. Les petits fragments sont employés pour couper le verre; les diamants sont écrasés et réduits en poudre, nommée égrisée, qui sert à polir le diamant et les pierres fines. Le diamant se vend au poids. L'unité de poids est le karat, valant 0 gr. 2055. Les diamants taillés pesant un karat se vendent de 250 à 300 francs.

Le prix croît ensuite comme le carré du poids.

Le diamant vitrier vaut de 60 à 80 fr. le karat.

DOMINOTERIE. — La douane désigne par ce nom : les images, enluminées ou non, d'une exécution grossière; les jeux de loto, de l'oie, et autres jeux du même genre; les dessins de meubles, de machines, de tricots, de broderies, etc.; les papiers quadrillés qui servent pour faire de la tapisserie.

DOUPPIONS. — Soies qui proviennent de cocons doubles, c'est-à-dire de cocons produits par le travail de deux vers. Ces soies sont toujours de qualité inférieure.

DRAP ROYAL. — Tissu léger, croisé et à petites côtes, dont la chaîne est d'organsin et la trame de laine peignée extrafine. On s'en sert pour les vêtements de femme.

DROGUERIES, DROGUES. — Substances animales, végétales ou minérales usitées dans les arts, dans l'alimentation, et principalement en médecine. Ces substances sont extrêmement considérables; elles comprennent : les denrées coloniales, les plantes médicinales, les acides, les alcalis, les sels, les conserves alimentaires, les teintures, les vinaigres, pâtes, savons, fécules, colles, etc.

DROGUETS DE SOIE. — Tissus de soie fabriqués à Lyon.

DUVET. — On désigne sous ce nom deux produits analogues provenant, l'un de certains oiseaux, l'autre de quelques mammifères. Le duvet d'oiseaux sert à faire des manchons, des pelisses et des couvre-pieds. Il est formé des plumes les plus fines des canards, des oies et des cygnes.

Le duvet le plus estimé est l'édredon, provenant du genre eider, de la famille des canards. Cet animal ne se trouve que dans les régions boréales.

Le duvet des mammifères est une sorte de poil cotonneux qui recouvre la peau et qui est lui-même recouvert par des poils longs et rudes. C'est avec le duvet fourni par les chèvres de Cachemire et les chèvres du Thibet qu'on fabrique les châles de l'Inde.

LEHECQ.

Digitized by Google

EXERCICES

POUR UNE DEUXIÈME ANNÉE D'ARITHMÉTIQUE

I. *En mortalité qui, pour la ville de Paris, était, en 1858, de 1 décès sur 38 habitants, n'a plus été, en 1862, que de 1 sur 41. En supposant que la diminution soit constante, on veut savoir s'il ne viendra pas un temps où les Parisiens pourront espérer de ne plus mourir.*

SOLUTION. De 1858 à 1862, c'est-à-dire dans l'intervalle de 5 ans, la mortalité a diminué de

$$\frac{1}{38}-\frac{1}{41}=\frac{3}{1\,558},$$

soit de $\frac{3}{1\,558\times 5}=\frac{3}{7\,790}$ par an.

Puisque la mortalité, qui a été de $\frac{1}{38}$, diminue chaque année de $\frac{3}{7\,790}$, il est évident qu'elle deviendra nulle lorsque la seconde fraction aura été retranchée de la première assez de fois pour que celle-ci devienne zéro. Le problème revient donc à chercher combien de fois la fraction $\frac{3}{7\,790}$ est contenue dans $\frac{1}{38}$.

$\frac{1}{38}$ divisé par $\frac{3}{7\,790}=\frac{1}{38}\times\frac{7\,790}{3}=\frac{7\,790}{114}=68,33...$

Ainsi, la mortalité sera nulle dans 68°,33, ou 68 ans 4 mois environ, comptés à partir de 1858, c'est-à-dire en 1927, puisque alors la diminution sur la mortalité sera devenue égale à

$$\frac{3}{7\,790}\times 68,33... \text{ ou } \frac{3}{7\,790}\times\frac{7\,790}{114}=\frac{3}{114}=\frac{1}{38}$$

En sorte que la mortalité sera

$$\frac{1}{38}-\frac{1}{38}=0$$

Ce résultat bizarre demande une explication. Il n'est pas impossible que la mortalité diminue; mais cette diminution peut s'effectuer de deux manières : *par soustraction*, ou *par fractionnement*. Ainsi, la fraction $\frac{1}{38}$ diminuera si l'on en retranche une fraction (comme nous l'avons fait); et elle diminuera également si on la multiplie par une autre fraction. Mais les résultats seront fort différents, car, de soustraction en soustraction, le nombre $\frac{1}{38}$ finira par se réduire à zéro; tandis qu'en le multipliant par une série de fractions en aussi grande quantité que l'on voudra, il ira toujours en décroissant, mais sans s'annuler jamais. Or, c'est de cette seconde manière qu'il faut entendre la décroissance de la mortalité : la mortalité peut être représentée par une fraction de plus en plus petite, mais jamais par zéro.

II. *Les annonces commerciales, industrielles ou judiciaires qui terminent ordinairement les journaux politiques, se payent à la ligne, sur le pied de 1 fr. par ligne pour 10 000 exemplaires de tirage de chaque journal. D'après cette convention, le prix des annonces a été fixé ainsi pour les six journaux suivants :*

Journal des Débats, Constitutionnel, Presse, Patrie.	1 *fr.* 50 *la ligne.*
Siècle.	2
Pays.	1

On désire savoir : 1° quel est le tirage moyen de chacun de ces journaux, 2° quelle est la quantité de lignes d'annonce que l'on peut obtenir pour 2 000 fr.; 3° quelle est la part qui revient à chaque journal d'une somme de 2 000 fr. pour l'insertion d'un même nombre de lignes d'annonce.

SOLUTION.

1° Tirage des *Débats*	$1,50\times 10\,000=$	15 000
du *Constitutionnel*		15 000
de *la Presse*		15 000
de *la Patrie*		15 000
du *Siècle*	$2\times 10\,000=$	20 000
du *Pays*	$1\times 10\,000=$	10 000
Tirage total des six journaux		90 000

Tirage moyen de chacun. $\frac{90\,000}{6}=15\,000.$

2° Si le nombre des lignes que l'on peut insérer pour 2 000 fr. était connu, en multipliant ce nombre par 4 fois 1 fr. 50, puis par 2 fr., puis par 1 fr., et ajoutant les 6 produits, on aurait le prix total des insertions, c'est-à-dire 2 000 fr. Donc ce nombre est égal à

$$\frac{2\,000}{1,50\times 4+2+1}=222 \text{ lignes, } 22...$$

3° Le nombre des lignes insérées (222,22...) étant connu, en le multipliant par le prix d'insertion de chaque journal, on obtient la part de chacun.

Au *Journal des Débats.*	$1,50\times 222,22...=$	333,33..
Au *Constitutionnel.*		333,33..
A *la Presse*		333,33..
A *la Patrie*		333,33..
Au *Siècle*	$2\times 222,22...=$	444,44..
Au *Pays.*	$1\times 222,22...=$	222,22..
Total et vérification		1 999f98..

Les 2 centimes qui manquent au total pour qu'il atteigne 2 000 fr. proviennent de l'inexactitude insignifiante du nombre 222,22...

III. *Le mouvement général du commerce extérieur de la France, depuis 1827 jusqu'en 1862, importations et exportations réunies, peut être représenté par le tableau suivant :*

Périodes.		Moyennes annuelles.
de 1827	*à* 1836	1 865 *millions.*
1837	1846	2112
1847	»	2600
1848	1851	2100
1852	1855	3800
1856	»	4587
1857	»	4900
1858	1862	5224

Digitized by Google

On demande quelle a été, de 1827 à 1862, la moyenne des valeurs totales qui représentent les échanges annuels de la France?

SOLUTION. Il faut d'abord chercher quelle est la valeur totale de notre commerce extérieur. De 1827 à 1836 il s'est écoulé 10 ans (car l'année 1827 compte dans la période); par suite, l'ensemble du commerce pour ces 10 années s'est élevé à $1365 \times 10 = 13650$ millions. De même, pour la période 1837-1846, le commerce a été de $2112 \times 10 = 21120$ millions. On dressera donc le tableau suivant :

Périodes.		Valeurs totales pour chaque période.
De 1827 à 1836		$1365 \times 10 = 13650$ millions.
1837	1846	$2112 \times 10 = 21120$
1847	»	2600
1848	1851	$2106 \times 4 = 8400$
1852	1855	$3800 \times 4 = 15200$
1856	»	4587
1857	»	4900
1858	1862	$5234 \times 5 = 26170$
Total général.....		96627 millions.

De 1827 à 1862, il s'est écoulé

$$1862 - 1826 = 36 \text{ ans.}$$

La moyenne annuelle de notre commerce extérieur pour toute cette période a donc été de

$$\frac{96627}{36} = 2 \text{ milliards } 684 \text{ millions.}$$

TH. NICOLLE.

DEUXIÈME PARTIE

VARIÉTÉS

PETITE CHRONIQUE

LA BÊTISE D'AUJOURD'HUI ET L'ESPRIT D'AUTREFOIS

Nous ne croyons rien apprendre à personne en affirmant que ces mots : *esprit français*, sont devenus une expression proverbiale. On disait jadis : *foi punique, esprit attique;* comme corrélatifs, nous avons aujourd'hui *perfide Albion, esprit gaulois*. En effet, nos aïeux sont Villon, Rabelais, Montaigne, Molière, Piron, Collé, Voltaire, Chamfort, Rivarol, Beaumarchais; et, avec Nodier, Méry, Toussenel, About, sans parler de Timothée Trimm, nous devrions avoir la prétention d'être les fils ne nos pères. Il nous serait facile de citer ici mille traits de cet esprit moqueur, railleur, gouailleur, narquois, grivois, gaulois; qu'un seul exemple nous suffise; aussi bien il a ses lettres de noblesse : Un capitaine de vaisseau, le marquis de Mirabeau, pour le quart d'heure à Rome, avait obtenu de Benoît XIV la permission de lui présenter son état-major, jeunes officiers qu'il avait fait placer sur deux rangs. A peine avait-il entamé la première phrase de son discours, qu'il entend autour de lui, à tribord et à bâbord, des chuchotements et des rires étouffés. Le vieux loup de mer se retourne et lance des regards turibonds à cette folle jeunesse. « Calmez-vous, monsieur le marquis, dit Sa Sainteté d'un air paterne, tout pape que je suis, je sais que je n'ai pas le pouvoir d'empêcher des Français de rire. » C'est qu'en effet il est dans notre caractère de rire de tout, mais cela finement, spirituellement, agréablement. Un Français fredonne un couplet, goguenarde sur un nom, et ce refrain se chantera mille ans, et ce type ne périra jamais. C'est ainsi qu'ont été immortalisés La Palisse, Marlborough, Carabas, Jocrisse, Lustucru, Gribouille, Chauvin, Mayeux, Prudhomme. A peine nés, tous ces caractères prennent racine et s'implantent dans la mémoire, parce qu'il y a là-dessous autre chose qu'un mot; il y a une idée, une fronde, une mazarinade. Aujourd'hui, notre positivisme a changé tout cela : le cœur est à droite. Nous baissons, nous baissons : nos pères étaient plaisants, nous sommes crétins; ils étaient charmants, nous sommes idiots.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

Est-ce depuis que nous sommes devenus bourgeois, épiciers et gardes nationaux? Le *Sire de Framboisy* était une niaiserie, les *Bottes à Bastien* une stupidité, le *Pied qui r'mue* une turpitude, et *Lambert*, le héros du jour, n'est qu'une plate ineptie, une turlupinade ridicule.

Mettons donc un moment en regard la sottise d'aujourd'hui et l'esprit d'autrefois : *Lambert* et *Madame Angot*. Dame Angot, type gaulois, digne de la plume de Rabelais, quel plaisir je vais éprouver à raconter votre histoire héroïco-politique à tous ces esprits goîtreux, lépreux, cagneux, goutteux, morveux, qui vociféreut à tous les échos ébahis de la capitale cette exclamation lymphatique : *Ohé Lambert! ohé Lambert!! ohé Lambert!!!*

Allons, ma muse, soyez sérieuse, la chose en vaut la peine, et sachez que le portrait suivant est emprunté textuellement au dixième fascicule du *Grand Dictionnaire universel* de notre ami, M. Pierre Larousse :

MADAME ANGOT. Un des types populaires dans lesquels se résument tous les ridicules d'une époque. On a souvent comparé les révolutions à ces mouvements violents qui se produisent quelquefois au sein des eaux et qui amènent à la surface, du fond de la vase, des objets, des débris inconnus dont on ne pouvait soupçonner l'existence. Le même phénomène se manifeste à la suite de nos bouleversements sociaux. Madame Angot semble avoir pris naissance au temps trop fameux des opérations de Law, où tant de fortunes de hasard sortirent comme par enchantement de la rue Quincampoix; puis elle grandit pendant la Révolution, et s'épanouit enfin dans tout son lustre sous l'Empire. Madame Angot, comme personnalité distincte, n'a certainement jamais existé; mais elle n'en reproduit pas moins, avec de frappants caractères, ce côté ridicule d'une société que, chez nous, on sait saisir avec une si impitoyable justesse. A chaque phase que le cours des événements fait ainsi parcourir à nos habitudes et à nos mœurs nationales, il surgit un type nouveau dont s'empare la malignité publique; c'est une sorte de bon émissaire que le peuple moqueur, railleur, frondeur, satirique par excellence, accable de tous les traits d'une verve inépuisable. Après 1815, ce fut Chauvin qui défraya cet impérieux besoin du rire et de la plaisanterie; depuis 1830, ère nouvelle ouverte à la classe moyenne, nous avons mis sur la scène Mayeux, ce garde national fier de lui-même et gonflé de ses nouveaux droits; puis M. Prudhomme, ce type du bourgeois ignorant et prétentieux, pédant, à maintien d'une gravité grotesque, déclamateur de phrases creuses et sonores. Madame Angot vivait à une époque de déplacement dans les fortunes, époque où il n'était pas rare de se lever valet, ou pis encore, pour se coucher millionnaire, et réciproquement. Ma-

Digitized by Google

dame Angot devait donc fournir à la médisance et à la raillerie un aliment bien autrement fécond. Partie de bas étage pour arriver subitement à la richesse, habitant des hôtels superbes, se pavanant à Longchamp, à l'Opéra, à la Comédie-Française, partout, sans avoir eu le temps de mettre son tout et ses manières au niveau de son appareil extérieur, elle présente à tous les moments une suite de contrastes des plus divertissants. Après avoir été tour à tour vivandière, dame de compagnie sur un corsaire, dame de comptoir à un Lion-d'Or quelconque, puis dame de la Halle, à Paris, elle s'enrichit en vendant du saumon, et la voilà tout à coup transformée en dame de paroisse, en dame que l'encense au banc d'œuvre, et qui fait des rosières. De ces dames Angot, il y en eut plusieurs à la fois, jeunes et vieilles, laides et jolies, brunes et blondes; il leur manquait à toutes la modestie. Un jour, on vit l'une d'elles paraître dans un char élégant, au Longchamp régénéré; sur ce trône que l'amy n'eût pas dédaigné de décrire, elle regnait demi-nue dans les fleurs, le front ceint d'un diadème de perles, laissant flotter à tous les vents sa robe d'azur étoilée d'or. Parée, adulée, turée quelquefois, faisant noble souche et presque dynastie, madame Angot se fit appeler *femme de la nouvelle France;* elle laissa prudemment dans l'ombre le nom de son père, celui de son premier mari, celui du second; prit un ton, des airs, instruisit ses valets à lui parler avec respect, à lui porter la queue, mais ne lit que rendre plus repoussante l'antithèse de sa personne et de sa fortune. Femme d'embonpoint superbe, et de proportions athlétiques, à lèvre *moustachue*, elle imite lourdement les manières des petites-maîtresses, dont elle outre toutes les nuances délicates, qu'elle fait tomber dans la caricature. Cette virago à voix entonnée prend du lait d'ânesse, parce que sa faible constitution l'exige. Si, de temps en temps, pour achever la contrefaçon, elle juge à propos de se trouver mal ou d'avoir ses nerfs, c'est à un verre d'eau-de-vie qu'elle demande le rétablissement de son état normal. Voilà pour le ton et les habitudes; quant à sa conversation, on peut juger qu'elle n'avait point passé par l'étamine de l'Académie. Madame Angot aimait à vanter sa rondeur, sa franchise; elle n'était point façonnière, et vous prenait vite en amitié; elle vous demandait vos affaires et vous contait les siennes à l'oreille. Vous apprenicz d'elle que sa compagne — une autre dame Angot — était fille d'un pêcheur de Saint-Malo, et qu'elle avait gagné du *bien* à brocanter des *assignats* contre du *solide*. Celle-ci, en revanche, vous racontait sur l'autre une légende qui brillait encore moins par la charité. Cependant madame Angot, découvrait qu'elle faisait rire à ses dépens, prit des leçons au cachet, copia les airs et le langage des femmes des anciennes grandes maisons, et se décida à donner son époux, qu'elle représenta comme tué à l'armée des Princes. On ne vit plus que des veuves de généraux et de colonels. Ces dames de la nouvelle France avaient logé à la Comédie, où elles venaient étaler leurs diamants. Alors, on faisait avancer leur carrosse, et un valet en livrée demandait : « Où va madame ? — A l'*Enfant du malheur*, c'est bien plus mignon. » Le mélodrame devint leur passion favorite : c'était bien plus mignon que les *Horaces*.

Qu'on juge, d'après ce qui précède, et dans un pays comme le nôtre, quelle avalanche de railleries, de sarcasmes et de brocards, dut tomber sur ces parvenues de mauvais aloi! Quelle mine à exploiter pour le roman et le théâtre! Bientôt madame Angot eut envahi toutes les affiches, et elle y régna à plus juste titre que dans les salons, où ses pieds glissaient à chaque instant et s'embarrassaient dans les tapis des Gobelins. Une parade, représentée en 1795, à la Gaîte, fut le point de départ des pièces nombreuses dont madame Angot a fourni le sujet; elle était intitulée *la Nouvelle Parvenue*, et fut reprise en 1797 sous le titre de *Madame Angot*, ou *la Poissarde parvenue*. Un acteur, Labenette-Corsse, se fit une grande réputation dans le rôle de madame Angot, et la pièce rapporta cinq cent mille francs au théâtre; elle avait été payée cinq cents francs à l'auteur, Ève, dit Maillot, qui donna ensuite : *le Repentir de madame Angot*, ou *le Mariage de Nicolas*, 1799, et *Dernières Folies de madame Angot*, 1803. Cette même année, Aude fit jouer à l'Ambigu-Comique *Madame Angot au serail de Constantinople*, drame-tragédie facétie-pantomime en trois actes, qui eut deux cents représentations successives, et qui acheva de populariser le nom et le personnage de madame Angot. Le même auteur donna ensuite *Madame Angot au Malabar*, ou *la Nouvelle Vénus*. Toute la bonne société de Paris, toutes les dames Angot qui ne voulaient pas l'être se pressèrent à ces représentations bouffonnes, dans des loges d'apparat, s'étalant avec des éventails appelés *la Grammaire des rentiers*, où était conjugué en lettres d'or : *Je fus, tu fus, il fut*, etc. La province accourut à son tour, puis l'étranger; ce fut une vogue inouie.

En dehors du théâtre, nous retrouvons madame Angot dans les *Œuvres badines et poissardes* de Vade (Paris, 1798), dans le *Déjeuner de la Repée*, par l'Ecluse, et dans divers ouvrages de la même époque, dont le plus connu est l'*Histoire populaire de madame Angot, reine des Halles*. La belle poissarde avait une fille qui lui ressemblait en tout point, et qu'elle maria à un jeune homme de Marseille, nommé Fanfan. Les nouveaux époux, partis pour la cité phocéenne, en compagnie de madame Angot, sont pris par des corsaires dans une promenade en mer et emmenés en captivité à Tunis, puis vendus au pacha comme esclaves. Celui-ci reconnaît madame Angot pour l'avoir vue jadis à Paris. Dans un moment de belle humeur, il lui laisse croire qu'il est amoureux d'elle, et lui fait rendre les mêmes honneurs qu'à ses favorites. Mais lorsque madame Angot, enivrée, croit toucher au faîte des grandeurs, elle reçoit tout à coup, sous prétexte d'une feinte conspiration, l'ordre de s'étrangler elle-même. Après avoir joui de ses terreurs, le pacha lui fait grâce et lui rend sa liberté, que son mari vient de racheter au prix d'une forte rançon. C'est là, sans doute, que Aude aura puisé l'idée de la pièce que nous avons citée tout à l'heure : *Madame Angot au sérail de Constantinople*.

Aujourd'hui, il n'est plus guère question de madame Angot; mais le type n'en est pas perdu pour cela; il vit encore; seulement il a perdu ses aspérités saillantes au ruisseau frottement d'une génération sceptique et moqueuse : les éclats du vieux rire gaulois l'ont étourdi. Les dames Angot de notre temps ne vont plus au banc d'œuvre aspirer la fumée de l'encens, elles ne font plus fracas de leurs équipages à Longchamp; ce monopole a passé en d'autres mains. Mais elles donnent des professeurs de danse et de piano à leurs filles, et, quelquefois, elles-mêmes quêtent pour les bureaux de bienfaisance et se font dames de charité.

MICROMÉGAS.

Collaborateur au *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle.*

POÉSIE

L'Écolier

Et le globe de Charlemagne,
Était trop léger pour sa main.
VICTOR HUGO.

« A genoux! à genoux! au milieu de la classe,
L'enfant mutin!
Dont l'esprit est de feu pour l'algèbre, et de glace
Pour le latin! »

Ainsi parlait le maître à l'élève indocile;
Car l'écolier
Était du petit nombre ardent et difficile
A se plier.

Enthousiaste et fier, comme on l'est à cet âge
Dans le Midi,
Ses yeux vifs éclairaient d'une lueur sauvage
Son front hardi.

Loin de ses compagnons, dans les heures de trêve,
Pensif et seul,
Aux beaux jours, il s'en va s'asseoir avec son rêve
Sous un tilleul,

Car aux plaisirs bruyants on dirait qu'il préfère
Le noir chagrin;
Et son maître a songé parfois qu'il pourrait faire
Un bon marin.

L'hiver! c'est la saison qu'il aime! Que de charmes
N'a-t-elle pas,
Quand le ciel aux enfants semble jeter des armes
Pour leurs combats!

Alors ce sont des forts, des redoutes de neige,
Un grand château;
Puis un mouchoir flottant, qui couronne le siège
Comme un drapeau!

Digitized by Google

Et puis, des boulets blancs dont la grêle foudroie
Les rangs pressés!
Puis les cris triomphants des enfants, et leur joie
S'ils sont blessés!

Géographe apprenti, quelquefois il s'amuse
A situer
Les vieux empires peints sur des cartons, qu'il use
A remuer.

Un jour, que, s'essayant sur la route inconnue
Qu'il mesura,
Montgolfier triomphant s'envolait dans la nue,
L'enfant pleura.

Oh! que ne planait-il aussi loin de la terre,
Fier, et pareil
A l'oiseau souverain qui s'en va solitaire
Droit au soleil!

D'où vient donc cette flamme à cette jeune tête,
Et ce frisson,
Quand il sent, indigné, qu'une chaîne l'arrête
Dans sa prison?

D'où lui vient ce mépris des études vulgaires?
Et dans son cœur
Ce tourment, où se mêle avec des bruits de guerres
Un cri vainqueur?

A-t-il donc par un coin soulevé le grand voile
De l'avenir?
Et d'un secret de gloire entend-il une étoile
L'entretenir?

Non; il pense à son père, à son île captive,
A son ciel pur,
A ses rivages nus où se roule plaintive
La mer d'azur.

Il songe à son rocher, qu'il aime mieux qu'un monde;
A son berceau,
Que le ciel a placé tremblant au bord de l'onde
Comme un roseau.

Puis il se dit: Je veux épouser une fille
D'Ajaccio:
L'été, j'établirai ma petite famille
A Vecchio.

Que nous serons heureux dans notre maison blanche,
Aux gazons verts,
Qu'indique au gondolier le palmier qui se penche
Au bord des mers!

C'est là que je mourrai, comme ceux de ma race!
Car, ignoré,
J'aurai passé dans l'ombre, et sans laisser ma trace
Je m'en irai!!!

Alors, au fond de l'âme il sentait la tempête
Qui s'élevait!
Il l'écoutait, croisait les bras, baissait la tête,
Puis il rêvait...

Rêvait-il qu'il faudrait par front un diadème
Dans sa maison;
Et qu'on l'appellerait de son nom de baptême:
Napoléon!

« A genoux! à genoux! au milieu de la classe,
L'enfant matin!
Dont l'esprit est de feu pour l'algèbre, et de glace
Pour le latin! »

A. DE BEAUCHESNE. (*Souvenirs poétiques.*)

COURS ÉLÉMENTAIRE D'ARCHÉOLOGIE

— DEUXIÈME PARTIE —

DE L'ARCHITECTURE

CHAPITRE IV

THÉATRES ET CIRQUES — BAINS ET THERMES

— SUITE —

Les gladiateurs, en entrant dans l'arène, passaient devant la loge de l'empereur, et lui disaient: « *Morituri te salutant*, ceux qui vont mourir te saluent; » puis ils commençaient le combat avec le bâton, *rudis*, et des armes émoussées ou de bois, *arma lusoria*. Bientôt on en venait aux armes meurtrières. Quand un gladiateur était blessé, le peuple décidait par un signe s'il fallait l'achever ou non; à son regard, qui demandait grâce, une foule implacable, ivre de sang, répondait: « *Recipe ferrum*, reçois le fer, » et il était tué sans pitié; puis des esclaves entraînaient le cadavre avec un crochet de fer, *unco*, par la *porte de la mort*, *porta libitinensis*, et le conduisaient dans un charnier, *spoliarium*. Si un gladiateur tombait mort sous le coup de son adversaire, celui-ci le soulevait sur ses épaules pour le montrer au peuple; il y en avait qui, plus cruels encore, portaient de nouveaux coups au cadavre pour voir s'il était réellement privé de vie; d'autres, dans leur rage, allaient jusqu'à boire du sang de leur adversaire expirant. Le gladiateur vainqueur recevait une baguette et était déclaré libre.

Enfin l'arène servait aussi de lieu de supplice: on y exposait aux bêtes les condamnés à mort, qui y étaient dévorés sous les yeux des spectateurs. Les martyrs honorèrent cette scène de leur mort héroïque. Quand les criminels manquaient, la populace féroce s'écriait: *Les chrétiens aux lions!* et des chrétiens étaient jetés aux lions. C'étaient là les fêtes qu'il fallait au peuple romain. Mais fermons les yeux sur ces affreux souvenirs et cherchons à les oublier à la faveur d'un récit tout récréatif. On raconte qu'un joaillier ayant vendu à la femme de l'empereur Gallien des pierres fausses pour des pierres précieuses, ce prince le condamna à être dévoré par les bêtes féroces; il ordonna qu'on le plaçât devant la porte d'une des loges dans laquelle se trouvait un lion, mais il recommanda en même temps en secret qu'on retirât de cette cage l'hôte formidable des déserts, et qu'on mît en place un chapon. Le malheureux joaillier infidèle, amené dans l'arène et placé devant cette porte, pâle et tremblant, se croyait déjà à sa dernière heure, et, quand il entendit rouler sur ses gonds la porte de la cage, il sentit ses cheveux se hérisser sur sa tête; il ferma les yeux et attendit la mort. Un immense éclat de rire, arraché aux quatre-vingt mille spectateurs par la vue d'un chapon qui sortait de la cage du lion, ne put même l'arracher de sa torpeur, et il fallut l'emporter de l'arène et l'avertir que l'empereur n'avait voulu que se jouer de lui. « L'imposteur, avait dit Arien, a été puni par une imposture. »

Quelquefois les amphithéâtres servaient de naumachies; on y représentait des scènes nautiques et des

Digitized by Google

combats entre des galères montées par des gladiateurs. L'eau qui alimentait l'arène, convertie en un grand lac, était contenue dans de vastes bassins creusés dans le sol, ou bien elle arrivait par de nombreux tuyaux communiquant avec les aqueducs de la ville. On a reconnu des restes de naumachies à Metz et à Saintes.

Les Romains construisirent en Italie un grand nombre d'amphithéâtres. Ils en dotèrent aussi les principales villes des provinces impériales. En France, nous avons ceux d'Arles, de Saintes et de Nîmes.

Ce dernier, généralement appelé les *Arènes*, est le plus intéressant. On ne sait pas l'époque où il a été élevé. Quelques auteurs le font dater du règne de Vespasien ou de Titus. D'autres l'attribuent à Agrippa; enfin, certains critiques veulent qu'il soit de l'époque des Antonins.

Son plan a la forme d'un ovale parfait, dont le grand axe, qui s'étend d'orient en occident, a de longueur 133 mètres 18 centimètres, et le petit axe 101 mètres 40 centimètres. Sa façade extérieure présente un rez-de-chaussée, un premier étage et un attique qui sert de couronnement. Deux entrées à l'extrémité du grand axe, conduisent dans l'arène; deux autres entrées à l'extrémité du petit axe donnent accès dans le visorium. Le rez-de-chaussée et le premier étage ont chacun soixante arcades. Trente-cinq gradins de 49 à 50 centimètres de haut, sur 75 à 80 centimètres de large, s'élevaient les uns au-dessus des autres, à partir du podium jusqu'à l'attique. Ces gradins formaient quatre *précinctions*, ayant chacune leurs escaliers et leurs *vomitoires*. Le nombre des spectateurs que pouvait contenir cet amphithéâtre s'élève à vingt-quatre mille deux cents. Ce vaste monument, décoré au rez-de-chaussée de pilastres, au premier étage de colonnes engagées se rapprochant de l'ordre dorique, se trouve construit avec d'énormes pierres de taille, assemblées sans mortier ni ciment, mais reliées entre elles au moyen de crampons de fer. C'est l'amphithéâtre antique le mieux conservé, après celui de Vérone.

Disons maintenant un mot des *Cirques* ou *Hippodromes* et du *Stade*.

Le Stade était une chaussée de six cents pieds de long et d'une largeur proportionnée, où se faisaient, dans la Grèce, les courses à pied, et où se donnaient la plupart des combats.

L'Hippodrome était destiné aux courses des chars et des chevaux : il se composait, dans ses éléments les plus simples, d'une galerie munie de portiques ou d'arcades, et environnant un terrain de forme ovale; le milieu de ce terrain était occupé par une plate-forme, elliptique aussi, du centre de laquelle s'élevait un obélisque, et qui se terminait par deux bornes appelées *meta*, une à chaque extrémité. L'espace resté libre entre la plate-forme et l'enceinte était le terrain sur lequel couraient les chars et les chevaux. Les spectateurs étaient assis sur des gradins, comme à l'amphithéâtre.

La plate-forme centrale s'appelait *spina*; on l'ornait de statues, d'autels, de petits temples. Enfin, l'aire du cirque était circonscrite, depuis César, par un canal rempli d'eau, nommé *euripus*, fait pour préserver les spectateurs pendant les combats d'animaux (il s'en donnait aussi dans le cirque), mais qui avait en même temps un caractère religieux : on le regardait comme l'image de la mer, et l'on voyait sortir de son sein des statues de divinités marines.

A l'une des extrémités, se trouvaient les remises pour les chars et les chevaux; à chacune de ces remises, *carceres*, se trouvait une porte qui donnait sur la carrière; ces portes étaient, de plus, disposées obliquement par rapport à la *spina*, de telle sorte que tous les chars et les chevaux qui sortaient des *carceres* devaient parcourir la même distance pour arriver à la borne du côté opposé. Trois autres portes donnaient dans le cirque : la porte *circensis*, qui s'ouvrait à la procession faite en l'honneur des dieux, avant les courses; la porte *triomphale*, d'où sortaient les vainqueurs, et la porte *libitinaria* ou de la *mort*, par laquelle on emportait ceux qui avaient péri dans les jeux.

La plus grande difficulté dans les courses de chars consistait à doubler les deux bornes des extrémités de la *spina*. Posées dans la largeur de la carrière, elles ne laissaient pour le passage des chars qu'un défilé très étroit, où l'habileté des guides venait souvent échouer. Le péril était d'autant plus redoutable qu'il fallait doubler chaque borne jusqu'à douze fois; car on était obligé de parcourir douze fois la longueur de l'hippodrome, soit en allant, soit en revenant. A chaque évolution il survenait quelque accident : des chars se trouvaient emportés hors de la lice; d'autres se brisaient en se choquant avec violence, et parsemaient la carrière de débris qui rendaient la course plus dangereuse encore.

Vers la fin de l'empire romain, les jeux du cirque firent naître des luttes ardentes et passionnées. Les cochers, conducteurs de chars, se distinguaient par la couleur de leurs vêtements, qui étaient rouges, blancs, bleus ou verts. Les spectateurs se passionnaient pour certains cochers, ou plutôt pour les cochers d'une certaine couleur, et se divisaient en cette occasion en *factions* qui en venaient parfois aux prises. Ces *factions* portaient le nom de la couleur des cochers qu'elles préféraient. Ces couleurs, suivant Isidore, signifiaient les quatre éléments, et, suivant Cassiodore, les quatre saisons de l'année. Ainsi la faction blanche, *factio alba* ou *albata*, se rapportait à l'automne, et, d'après Tertullien, à l'hiver et au zéphyr; la faction rouge, *factio russata*, aurait été consacrée à l'été et à Mars; la faction verte, *factio prasina*, au printemps et à Cybèle; la faction bleue, *factio venata*, à l'automne et à Neptune. Suétone nous apprend que Domitius forma deux autres factions : la pourpre, *purpurata*, et la dorée, *auratu*; mais ces deux dernières ne durèrent pas au siècle. Du temps de l'empereur Justinien, il s'éleva une lutte si furieuse entre la *faction* verte et la *faction* bleue, que près de quarante mille hommes furent tués. Depuis cet affreux événement, le nom de *faction* fut aboli.

Les cirques pouvaient contenir beaucoup plus de spectateurs que les amphithéâtres. Celui de Sextus Rufus, à Rome, offrait place à deux cent quarante mille spectateurs, et l'étendue de celui de Constantinople, qui renfermait un grand nombre de monu-

Digitized by Google

ments magnifiques, était sept fois plus considérable que celle du Champ de Mars à Paris.

Nous terminerons cet entretien par quelques détails sur les Bains et les *Thermes*.

Les anciens faisaient un usage beaucoup plus fréquent des bains que les modernes. Les plus pauvres mêmes se baignaient tous les jours. Il y avait des bains publics et des bains particuliers. On a pensé que l'idée des bains publics avait été empruntée par les Romains aux Spartiates. Toujours est-il qu'ils furent introduits à Rome du temps de Pompée, et que Mécène fit construire les premiers monuments de ce genre destinés au peuple. Leur nombre s'accrut à un tel point successivement, que Festus et Publius Victor, dans sa statistique, n'en comptent pas moins de 856.

Il faut distinguer entre les bains et les thermes : les bains n'avaient d'autre objet que celui qu'exprime leur nom; les thermes, au contraire, étaient de vastes et beaux monuments, quelquefois situés au milieu d'un parc, comme les thermes de Septime Sévère. Leur mur d'enceinte le plus extérieur avait quelquefois au moins 100,000 pieds carrés, et dans les seuls thermes de Caracalla, suivant Olympiodore, on rencontrait jusqu'à 1,600 siéges de porphyre ou de marbre. Les cuves étaient encore en granit, en cuivre ou en basalte, et 3,000 personnes pouvaient se livrer à la fois au plaisir de l'eau. Bien plus, outre les baignoires fixées dans le sol, il y en avait de suspendues au plafond, de sorte qu'on pouvait se balancer en se baignant, comme on le ferait dans un hamac.

Les anciens avaient réuni dans ces édifices tout ce qui peut flatter les yeux et récréer l'imagination. Ainsi, outre les chambres de bains, on trouvait des salles spacieuses et des portiques propres à la promenade, ainsi que des exèdres, c'est-à-dire des lieux munis de bancs, où les savants s'assemblaient pour disputer ; on y transportait de riches bibliothèques. Enfin, dans le grand espace que comprenaient les thermes, on donnait au peuple des représentations dramatiques et des combats de gladiateurs. L'ensemble de leur décoration était splendide. On y voyait de magnifiques pavés en mosaïques et des plafonds couverts des peintures les plus brillantes. On plaçait là des tableaux, des bas-reliefs, des statues, des bustes; en un mot, des chefs-d'œuvre de tous les arts. On sait que le groupe de Laocoon fut découvert dans les bains de Titus. On trouva encore dans les thermes de Caracalla l'*Hercule Farnèse*, le *Torse antique*, le *Taureau Farnèse*, la *Flore* et les *Deux Gladiateurs*.

L'heure ordinaire du bain était la neuvième heure du jour pendant l'hiver, et la huitième dans l'été ; il était de bon ton de ne s'y présenter qu'un peu tard ; les gens dissolus y allaient la nuit ; les voluptueux avant et après le souper, pour faciliter, disaient-ils, la digestion. On sait qu'ils se trompaient en cela ; aussi n'était-il pas rare de voir de ces baigneurs imprudents expier cette habitude par une mort subite dans le bain.

Le bain complet se composait d'une série d'opérations, pour chacune desquelles il y avait un local distinct. C'est ainsi que l'on entrait d'abord dans une cour environnée d'un portique, et au centre de laquelle se trouvait un *baptisterium*, ou grand bassin, pour prendre le bain froid en commun. De la cour on passait dans l'*apodyptère*, salle où l'on déposait ses vêtements entre les mains d'esclaves nommés *capsarii*, qui, après les avoir pliés, les serraient dans des cases. On entrait ensuite dans une salle élevée et spacieuse, où l'on trouvait une vaste baignoire pour prendre le bain froid à couvert, lorsqu'on ne voulait point se baigner en plein air dans le *baptisterium* : cette salle s'appelait *frigidarium*. La disposition en était remarquable : la cuve se trouvait entourée d'un petit mur d'appui ; le pourtour de la pièce était décoré de pilastres et de niches avec des statues ; le soubassement du mur, formé de deux gradins qui régnaient autour de la salle, et sur lesquels s'asseyaient ceux qui, pour s'entretenir avec les baigneurs, assistaient au bain sans vouloir y prendre part. Cette partie se nommait l'*école*, soit parce qu'il fallait avoir du loisir pour se livrer à un tel entretien, soit parce que cet entretien roulait, d'ordinaire, sur des matières philosophiques. Entre le soubassement et la cuve régnait un espace libre où les baigneurs pouvaient se livrer à des exercices propres à développer leur adresse ou leur vigueur : les uns s'efforçaient à lever des anneaux les mains liées; d'autres, à genoux sur le pavé, se courbaient en arrière jusqu'à toucher leurs pieds avec la tête.

Du bain froid on passait au bain chaud, dans une pièce nommée *tepidarium*, où l'on trouvait des baignoires assez vastes pour que l'on pût, au besoin, y nager. On prenait ensuite, dans la salle suivante, le bain de vapeur. Cette salle, de forme circulaire et entourée de trois gradins, était tout entière, atmosphère et parois, imprégnée d'une chaleur et d'une vapeur presque brûlantes : la vapeur s'élevait en nuages épais d'un réservoir d'eau chaude situé au milieu de la salle, vers la voûte, où elle s'engouffrait avec violence, et s'échappait par une ouverture étroite.

Après être demeuré dans ce lieu aussi longtemps qu'on pouvait le supporter, on retournait au *tepidarium*, où des esclaves vous grattaient la peau avec des instruments nommés *strigiles*, la polissaient avec la pierre ponce, l'essuyaient avec des éponges et l'oignaient d'huiles aromatiques. Les pauvres se rendaient eux-mêmes ces divers services.

On raconte que l'empereur Adrien, qui avait coutume d'aller se baigner dans les bains publics, au milieu de la foule, voyant un jour un vétéran qu'il avait autrefois connu dans les troupes romaines se frotter le dos et les membres contre les pavés de la salle de bain, lui demanda pourquoi il en usait ainsi : « Parce que je n'ai point, répondit le vieux soldat, d'esclave pour me frotter. » L'empereur lui fit donner des serviteurs et de quoi les entretenir. Cet événement s'ébruita, et, quelques jours après, plusieurs vieillards, attirés par l'exemple du vétéran, se frottèrent aussi contre les parois devant l'empereur, dans l'espoir d'exciter sa libéralité ; mais Adrien leur fit dire qu'ils eussent à se frotter les uns contre les autres.

Les Romains ont fondé des thermes dans les Gau-

Digitized by Google

les partout où ils ont rencontré des sources minérales chaudes, à Vichy, à Bourbon, à Néris, au Mont-Dore, à Aix en Provence, etc.; mais tous ces édifices ont été tellement dévastés, tellement ruinés, que c'est à peine si l'on en voit quelques vestiges.

FERDINAND PIÉROT-OLRY.

ÉNIGMES NOUVELLES

NOTA. Cet article aurait dû être inséré dans le numéro 44 : il y a eu transposition.

Le mot de la vingt-troisième énigme est la *structure de l'œil et le mécanisme de la vision* (sciences).

QUESTIONNAIRE

N. B. Les explications scientifiques ayant été fournies dans l'énigme, le travail doit se borner ici à donner à chaque chose son nom.

— *Quel est l'instrument dont on parle?*
C'est l'*œil*.
— *Quel est le nom de la première membrane?*
C'est la *cornée transparente* ou le *blanc de l'œil?*
— *Que trouve-t-on derrière la cornée?*
L'*iris*.
— *Que trouve-t-on au centre de l'iris?*
L'ouverture appelée *pupille* ou *prunelle*.
— *Quelle est, chez l'homme, la forme de cette ouverture?*
Ronde chez l'homme, étroite et allongée chez le chat.
— *Qu'est-ce qui vient après l'iris?*
Le *cristallin*.
— *Quelle est cette masse gélatineuse qui du cristallin s'étend jusqu'au fond de l'œil?*
C'est l'*humeur vitrée*.
— *Quel est l'autre liquide?*
L'*humeur aqueuse*.
— *Comment s'appelle la membrane qui tapisse la partie postérieure et interne de l'œil?*
La *rétine*.
— *Quel est le nom du nerf qui se rend au cerveau et lui transmet la sensation de la vision?*
C'est le *nerf optique*.
— *Quel est le nom de la seconde membrane?*
C'est la *choroïde*.
— *Quel est le nom de la dernière membrane?*
C'est la *sclérotique*.
— *Rendez compte du mécanisme de la vision.*
Comme dans la chambre noire, la pupille est l'ouverture du volet; le cristallin est la lentille qui sert à former l'image; la rétine, c'est l'écran sur lequel se peint l'image.
— *De quel nerf a-t-on parlé plus haut?*
Du nerf optique.

VINGT-QUATRIÈME ÉNIGME

Un vieillard est assis au milieu de la toile qui s'étend devant vos yeux. Qu'est-ce que ce vieillard? C'est un homme illustre, né dans une île de la mer Egée, aujourd'hui l'Archipel, vers l'an 460 avant J.-C., d'une famille célèbre. Sa chevelure est courte et taillée en rond; son menton est orné d'une barbe épaisse. Remarquez-vous ses yeux presque fermés, sa figure grave et ce bras qui s'étend pour repousser les présents qu'on lui offre : de l'or, des étoffes précieuses, de riches armes, une tiare où le travail surpasse la matière? Il y a de quoi tenter la cupidité de tout autre homme. Il refuse tout pour rester fidèle à sa patrie. Derrière lui sont des Grecs incertains du parti qu'il va prendre; devant lui, des étrangers drapés dans leurs costumes orientaux; tous s'empressent, tous l'implorent, leurs mains se tendent vers lui, leurs visages expriment les sentiments de douleur qui les ont amenés, d'après l'ordre du grand roi, des riches pays de l'Asie, l'inquiétude, le chagrin et le désir ardent que le vieillard se laisse fléchir. Mais rien ne peut toucher le cœur de ce grand citoyen. Il ne prêtera pas le secours de son expérience aux ennemis de son pays. Il mérita le surnom que lui donnèrent ses concitoyens reconnaissants. Il vécut longtemps pour le soulagement de l'humanité. Il avait beaucoup voyagé, et il vint enfin se reposer sur les bords d'un fleuve dont le rivage lui offrait l'ombre et la fraîcheur. Heureux mortel! ta carrière fut longue, mais tu fus toujours utile aux hommes : c'était en quelque sorte une vertu héréditaire.

P. T. L.

ANECDOTE

Un jour, Furetière avait raillé sans pitié La Fontaine de n'avoir pas su faire la différence entre le bois de grume et le bois de marmenteau, ce qui était bien pardonnable. Le fabuliste se laissa moquer sans mot dire; mais à la première occasion propice, qui ne se fit pas trop longtemps attendre (Furetière venait d'être bâtonné), il décocha tout doucement contre le railleur sa petite épigramme :

Toi qui de tout as connaissance entière,
Écoute, ami Furetière :
Alors que certaines gens,
Pour se venger de tes dits outrageants,
Frappaient sur toi comme sur une enclume,
Avec un bois porté sous le manteau,
Dis-moi si c'était bois en grume,
Ou si c'était bois marmenteau?

Nous venons de parcourir une Méthode pratique de Musique vocale qui nous paraît résoudre le problème d'un enseignement prompt, sûr et conforme aux meilleures traditions. L'auteur de cette Méthode est M. Ad. PAPIN, maître de chapelle du Lycée impérial Saint-Louis, professeur à l'Orphéon municipal de la ville de Paris. Nous l'examinerons avec tout le soin qu'elle mérite. En attendant, nous croyons remplir un devoir en la signalant à l'attention de nos lecteurs.

MÉTHODE PRATIQUE DE MUSIQUE VOCALE

A L'USAGE DES ORPHÉONS ET DES ÉCOLES

Contenant près de 700 exercices sur l'*intonation* et la *mesure* et plus de 400 leçons à 2 et à 3 parties

Par Ad. PAPIN

Professeur à l'Orphéon de la ville de Paris, maître de chapelle du Lycée impérial Saint-Louis.

L'Ouvrage est divisé en trois parties qui se vendent séparément

Prix net, chaque partie (un vol. in-8°) . . . . . 1 fr. »
— — *franco*, par la poste . . 1 fr. 20

EN VENTE, A PARIS

CHEZ L'AUTEUR, RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN, 31

PARIS. — IMPRIMERIE EDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Digitized by Google

6e Année — 2e SEMESTRE — 18 SEPTEMBRE 1864 — Numéro 47

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

Mode de publication et conditions d'abonnement :

L'*École Normale* paraît tous les dimanches et forme à la fin de l'année deux beaux volumes de 416 pages chacun.

PRIX DE L'ABONNEMENT : pour la France, un an, 10 fr.; six mois, 5 fr.; — pour la Suisse et la Belgique, un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.; — pour toute autre destination, 15 fr. par an.

S'adresser : pour la France, à M. Larousse, rue Saint-André-des-Arts, 49, à Paris; — pour la Suisse, à M. Cherbuliez, à Genève; — pour la Belgique, à tous les libraires.

Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du journal doit être adressé à M. PIERRE LAROUSSE, seul propriétaire et seul éditeur de l'*École Normale*.

Un numéro quelconque se vend 50 centimes.

LES DIX PREMIERS VOLUMES SONT EN VENTE. — PRIX DE CHAQUE VOLUME : 5 FRANCS; DEMI-RELIURE : 6 FRANCS 25 CENT.

SOMMAIRE. — Histoire universelle de la Pédagogie. — Cours de Dictées élémentaires. — Dictée analytique. — Exercices analogiques et nouveaux sur le Participe présent. — Narration française. — Cours pratique d'Analyse littéraire. — Cours de Philosophie élémentaire. — Tablettes séculaires de Chronologie universelle. — Botanique. — Discours prononcé à la distribution des prix du pensionnat de La Crau. — Bibliographie. — Anecdotes grammaticales, etc. — Petite Correspondance.

PREMIÈRE PARTIE

ENSEIGNEMENT

HISTOIRE UNIVERSELLE

DE LA PÉDAGOGIE

— SECONDE PARTIE —

Quatrième époque : Temps actuels (1)

PESTALOZZI

Avec Pestalozzi, la pédagogie entre dans une phase nouvelle. Rousseau et les philanthropes avaient déjà compris que l'éducation devait être fondée sur la nature de l'enfant, mais il était réservé à Pestalozzi d'expliquer cette nature et les lois de son développement, et de montrer comment le pédagogue peut et doit y approprier son œuvre. On ne s'attendra pas toutefois à trouver dans Pestalozzi un système complet ou parfait. Pestalozzi était un observateur profond de la nature de l'enfant, mais il était mauvais praticien. Il n'a guère donné que la matière brute de son système, et c'est dans ses disciples qu'il faut en chercher le développement.

Henri Pestalozzi naquit à Zurich (Suisse), le 12 janvier 1746. Son père, d'origine italienne, était chirurgien; il mourut jeune, et Pestalozzi fut élevé par sa mère, femme laborieuse et honnête, mais dont la main n'était pas assez ferme pour discipliner son fils, d'une nature ardente, désordonnée et imprévoyante. Toujours il fallait lui dire d'attacher ses souliers, de relever ses bas, de se tenir propre, et autres choses semblables. Il mâchait aussi toujours les coins de sa cravate. A l'école, il ne fit pas merveille : on ne put lui apprendre à écrire, tant sa main était maladroite. « Jamais, disait son maître, on ne pourra faire quelque chose de bon de cet enfant. » Malgré ses défauts, on aimait Henri à cause de sa cordialité et de son bon cœur; un ver écrasé l'émouvait jusqu'aux larmes; un petit mendiant tourmenté de la faim lui faisait oublier ses propres besoins : il ôtait son pain de sa bouche pour le lui donner.

Cependant Henri grandissait, et, sans que l'on sût comment, il devint un écolier distingué, quoique souvent distrait et rêveur pendant les leçons. Ce qu'il entendait, il le saisissait vivement et avec justesse; mais il se mettait peu en peine de la forme de son langage. Un de ses professeurs, qui parlait mal l'allemand, ayant entrepris de traduire les discours de Démosthène, Pestalozzi pensa qu'il pourrait bien en faire autant. Il se mit à l'œuvre, traduisit un long discours qu'il présenta dans un examen, et chacun fut d'avis que l'écolier avait mieux traduit que le professeur. Pestalozzi ne savait cependant presque point de grec.

Quelques professeurs de l'Université ayant parlé avec chaleur de la vie austère et du patriotisme des anciens Romains, Henri et quelques-uns de ses camarades furent pris d'un zèle excessif pour les vertus antiques : ils couchaient sur une planche, avaient une pierre pour oreiller, ne se servaient que de leurs vêtements pour couverture et ne se nourrissaient plus que de légumes et de fruits. L'un d'eux mourut des suites de tant d'austérités. D'un autre côté, ils

(1) Dans l'article précédent, lire Wolke au lieu de Walke.

Digitized by Google

voulaient redresser les abus qui s'étaient glissés dans la société. Un instituteur ayant, par sa négligence, laissé tomber sa classe dans un grand désordre, Pestalozzi rédigea une plainte anonyme qu'il adressa à l'autorité. On fit une enquête, et l'on trouva les choses comme il les avait décrites dans sa plainte. Ce succès les encouragea. Bientôt ils ne virent plus qu'abus tolérés et droits foulés aux pieds. Nouveaux Brutus, ils s'apprêtaient à attaquer publiquement l'autorité souveraine, quand une imprudence les trahit; l'un d'eux fut saisi et jeté en prison, et Pestalozzi chercha son salut dans la fuite.

Pestalozzi ne se laissa pas abattre par l'échec qu'il venait de subir. Il résolut d'embrasser la carrière ecclésiastique. Il pourrait, pensait-il, enseigner, exhorter, corriger, aider; il avait lait d'assez bonnes études; il ne lui manquait plus qu'un peu de théologie. Le moment de prêcher arriva, mais son début fut malheureux : il demeura court plusieurs fois durant son discours, et ne sut pas même lire correctement l'oraison dominicale. A la suite de cette expérience, il changea ses plans. Comme il éprouvait toujours plus vivement le besoin de faire triompher la justice et la vérité parmi le peuple, il pensa qu'il devait étudier le droit : il voulait devenir un homme politique, un homme d'État. Les abus du pouvoir le révoltaient au point qu'il aurait pu recourir aux moyens les plus extrêmes pour les faire disparaître. Il y avait alors à Grüningen un bailli qui se permettait des actes de violence révoltants. Pestalozzi, avec quelques autres jeunes gens, se présenta devant le Conseil pour accuser le bailli, et il ne se donna aucun repos jusqu'à ce que ce magistrat fût destitué et envoyé en exil. Il fit ensuite, avec son ami Bluntschli, des plans de réforme magnifiques : ils allaient ramener l'âge d'or sur la terre. Mais l'ami de Pestalozzi tomba malade, et avant de mourir, il exhorta celui-ci à se garder d'entreprises téméraires et à chercher un ami sage et prudent, capable de le diriger. « Les hommes, ajouta-t-il, abuseront de toi. Dans la bonne fortune tu seras leur valet et leur plastron; dans la mauvaise, tu deviendras leur victime. »

La mort de Bluntschli renversa les plans de Pestalozzi. D'ailleurs, les hommes influents le repoussaient parce qu'il tenait toujours le parti des pauvres et des opprimés. D'un autre côté, le peuple, ignorant et grossier, ne lui tenait aucun compte de ses bons sentiments. Il vit bien que le chemin des honneurs et des emplois n'était pas fait pour lui.

Néanmoins Pestalozzi n'abandonne pas la cause qu'il a embrassée avec tant d'ardeur. Mais par quelle voie la fera-t-il triompher? Tout à coup, l'idée lui vient qu'il faut améliorer l'instruction. L'ignorance du peuple, il n'en doute plus, est la source de toutes ses misères. Maintenant, s'écrie-t-il, maintenant j'ai trouvé ma vocation : *Je veux devenir instituteur !* Ses écrits précédents, compositions, extraits, notes, tout est jeté au feu! et Pestalozzi ne fait plus que penser jour et nuit aux moyens d'améliorer l'instruction. La lecture qu'il fit à cette époque de l'*Émile* de Rousseau l'affermit davantage encore dans sa détermination.

L'école que Pestalozzi rêvait était une bien belle école! Il ne voulait plus enchaîner les enfants aux bancs d'une classe pour leur apprendre l'A-B-C, ni les frapper de la verge pour les corriger ou leur faire entrer le catéchisme dans la mémoire. Pestalozzi voulait être dans l'école comme un père au milieu de ses enfants; il voulait éveiller et développer leurs facultés, les habituer à l'ordre et à l'activité, et en faire des hommes intelligents, bons et pieux. « Par ce moyen, disait-il, j'améliorerai le sort des classes laborieuses. »

En réfléchissant de plus en plus à son sujet, Pestalozzi reconnut à l'agriculture une supériorité sur toutes les autres occupations. Je veux donc, se dit-il, élever des enfants paysans, qui fassent un jour fleurir l'agriculture! L'entreprise était excessivement difficile, mais le bon Pestalozzi ne se doutait pas des difficultés. Il ne songeait pas même qu'il lui fallût de l'argent pour la commencer. J. Paroz.

COURS DE DICTÉES ÉLÉMENTAIRES

Jérusalem

Au centre d'une chaîne de montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux, par des pics sauvages et incultes. Ces sommets ne laissent voir au levant que la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage semé de pierres, sur un terrain inégal où se projettent des teintes rongeâtres, dans une enceinte fortifiée par des tours menaçant ruine, on aperçoit de vastes débris, des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals épineux, quelques vieilles masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis : c'est là la triste Jérusalem. Au premier aspect de cette région désolée, une grande tristesse bourrèle le cœur; mais peu à peu l'ennui se dissipe; le voyageur s'effraye, et la terreur secrète qui le harcèle, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Tout rappelle une terre témoin des plus grands miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, l'humble hysope, le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture Sainte sont là. Ces torrents desséchés, ces tombeaux vides, ces solitudes muettes visitées par les hiboux et les vautours, révèlent le prodige et confirment la voix des prophètes.

SYNTAXE DU PARTICIPE

Sur Marius

Marius, parvenu au consulat, fut enivré de sa grandeur et donna l'essor, pour ainsi dire, à la haine qu'il avait toujours conservée contre le corps de la noblesse. Il l'insultait dans tous ses discours, et il se vantait que la dignité qu'il avait obtenue était une victoire que le peuple romain avait remportée sur les grands par son courage et par sa valeur. « Ils méprisent ma naissance, disait-il; leur orgueil, ainsi que leur mollesse, mérite bien mieux le mépris. Ils me reprochent ma pauvreté, si recommandable

Digitized by Google

parmi nos ancêtres, et je leur reproche, avec bien plus de justice, leur avarice, à laquelle on les a vus si souvent sacrifier leur foi, leur honneur, la gloire et les intérêts de la république. Ils envient la dignité que les suffrages du peuple et des gens de bien m'ont donnée. Que n'envient-ils aussi les succès que j'ai obtenus à la guerre, les périls que j'ai bravés et les blessures que j'ai reçues dans les combats? Je ne suis parvenu au commandement que par une longue obéissance, et ils veulent commander sans avoir obéi et sans autre mérite que celui de leur naissance. S'ils font des fautes, s'ils se laissent surprendre par les ennemis, le crédit, la cabale de leurs parents et le grand nombre de leurs créatures couvrent tout. On dissimule, on déguise les pertes qu'ils ont faites, on en les rejette sur les officiers subalternes. La vérité ne perce jamais ces nuages que forment l'autorité des grands et la basse flatterie de leurs esclaves. Pour moi, tous ces secours me manquent; je n'ai point de parents dans les charges, je ne saurais représenter les images, les consulats, les triomphes de mes ancêtres; mon unique ressource est en moi-même, et je ne puis trouver d'appui que dans mon courage. J'avoue même que le talent de la parole me manque; j'ignore cet art dangereux qui apprend à couvrir sous de belles paroles la honte d'actions remplies de lâcheté. Élevé dès ma plus tendre jeunesse dans un camp et nourri dans la discipline militaire, je n'ai appris qu'à me servir utilement de mon épée : voilà mon unique étude, voilà l'instruction et l'exemple que je donnerai à mes soldats. »

QUESTIONNAIRE

SUR LA SYNTAXE DE LA PRÉPOSITION *de*

48. Faut-il dire : *Aimez à lire et étudier*, ou bien : *Aimez à lire et à étudier?*

49. Faut-il dire : *Donnez-moi du pain et vin*, ou bien : *Donnez-moi du pain et du vin?*

50. Faut-il dire : *Que possédez-vous en billets et en argent?* ou bien : *Que possédez-vous en billets et en argent?*

51. Donc, faut-il, oui ou non, répéter les prépositions *à*, *de*, *en*, avant chaque complément?

52. Faut-il dire : *La fraîcheur n'était répandue dans la ville et la campagne*, ou bien : *La fraîcheur n'était répandue dans la ville et dans la campagne?*

53. Donc, faut-il répéter les prépositions avant chaque complément, lorsque ces compléments ont un sens opposé?

54. Est-il nécessaire de répéter les prépositions avant chaque complément, lorsqu'ils sont à peu près synonymes, comme dans cette phrase : *Votre sœur nous a charmés par sa bonté et sa douceur?*

TH. PHELPIN.

DICTÉE ANALYTIQUE

— DE L'ADJECTIF QUALIFICATIF —

Le Zèbre

Le zèbre, *attendu* (1) certaines ressemblances avec le cheval et l'âne, paraît d'abord tenir de ces deux animaux. Mais, *vu* (1) les sérieuses observations de nos Buffons, il a été constaté que, *quelques rapports superficiels exceptés* (2), il n'est ni un cheval ni un âne, mais qu'il forme une espèce à part. Aucun animal, *excepté le cheval et l'âne* (1), n'est mieux fait que le zèbre; aucun, *excepté le tigre et le léopard* (1), n'est plus élégamment vêtu. Le zèbre, comme le cheval, *a une grâce et une forme parfaites* (3), et, comme le cerf, *une vélocité, une vitesse exceptionnelle* (4). *Son pelage ou robe est rayée* (5) de rubans noirs et de rubans blancs, disposés *avec un ordre, une symétrie telle* (4), qu'il semble que, pour le peindre, la nature se soit servie de la règle et du compas. Ces bandes sont d'autant plus singulières qu'elles sont étroites, parallèles et très-exactement séparées les unes et les autres comme dans les étoffes rayées. En outre, ces mêmes bandes s'étendent non-seulement sur la tête, le corps et la queue, mais encore sur les cuisses, les jambes, les oreilles même, de sorte que de loin cet animal paraît comme s'il était environné de mille bandelettes qu'on aurait disposées, *avec une attention et un art inimitables* (7), sur chacune des parties de son corps; elles en suivent les contours et en dessinent tous les muscles. Dans la femelle, ces bandes sont alternativement *noires et blanches* (6); dans le mâle, elles sont *noires et orange* (8); mais, qu'elle qu'en soit la nuance, elles ont toujours *un éclat, un brillant, un lustre remarquable* (4) (9).

DIFFICULTÉS RAISONNÉES

(1) *Pourquoi* ATTENDU CERTAINES RESSEMBLANCES, VU LES SÉRIEUSES OBSERVATIONS, EXCEPTÉ LE CHEVAL ET L'ÂNE, EXCEPTÉ LE TIGRE ET LE LÉOPARD? Parce que ces adjectifs ou participes *excepté*, *supposé*, *compris*, *passé*, *vu*, *attendu*, etc., placés devant un nom, sont employés comme prépositions, et par conséquent ne varient pas.

(2) *Pourquoi* QUELQUES RAPPORTS SUPERFICIELS EXCEPTÉS? Parce que les adjectifs ou participes *excepté*, *supposé*, *compris*, *passé*, *vu*, *attendu*, etc., s'accordent avec le nom lorsqu'ils sont placés après lui.

(3) *Pourquoi* UNE FORME ET UNE GRACE PARFAITES? Parce que, quand un adjectif se rapporte à deux noms du singulier et du même genre, on met cet adjectif au pluriel et au genre des deux noms.

(4) *Pourquoi* UNE VÉLOCITÉ, UNE VITESSE EXCEPTIONNELLE, UN ORDRE, UNE SYMÉTRIE TELLE, UN ÉCLAT, UN BRILLANT, UN LUSTRE REMARQUABLE? Parce que l'adjectif placé à la suite de plusieurs noms ne s'accorde qu'avec le dernier, quand ces noms sont synonymes, c'est-à-dire ont à peu près la même signification.

(5) *Pourquoi* SON PELAGE OU ROBE EST RAYÉE? Parce que, après deux noms qui sont séparés par la conjonction *ou*, l'adjectif s'accorde avec le dernier, quand le second nom figure comme explication du premier.

(6) *Pourquoi* RUBANS NOIRS, RUBANS BLANCS, BANDES ALTERNATIVEMENT NOIRES ET BLANCHES? Parce que, quand on désigne la couleur des objets par un adjectif, cet adjectif s'accorde avec le nom.

(7) *Pourquoi* UNE ATTENTION ET UN ART INIMITABLES? Parce que, quand l'adjectif se rapporte à deux noms du singulier et de différents genres, l'adjectif se met au pluriel masculin.

(8) *Pourquoi* ORANGE dans ELLES SONT NOIRES ET ORANGE? Parce que, quand le mot qui désigne la couleur est un nom, il ne varie pas; on sous-entend en effet les mots : de la couleur de...

(9) *Pourquoi* peut-on mettre REMARQUABLE? Parce que les adjectifs terminés en *able* et dérivant d'un verbe, ne peuvent qualifier une personne ou une chose qu'autant que les verbes dont ces adjectifs sont dérivés prennent pour complément direct un nom de personne ou un nom de chose.

TH. PHELPIN.

EXERCICES ANALOGIQUES ET NOUVEAUX

SUR

LE PARTICIPE PRÉSENT

Le participe présent tient du verbe ou de l'adjectif.

Il tient du verbe quand il marque l'*action*. Alors il est toujours invariable.

Digitized by Google

Il tient de l'adjectif quand il marque l'*état*. Alors il est variable.

Toute la difficulté consiste donc à savoir reconnaître s'il y a action ou état; mais cette distinction présente parfois des difficultés; il faut alors les résoudre suivant sa manière de voir ou de sentir et d'après l'idée qu'on veut peindre. L'idée d'actualité caractérise le participe présent; celle de permanence, l'adjectif verbal.

RÈGLE. On reconnaît que le mot en *ant* est participe présent, et par conséquent toujours invariable, lorsqu'il a un complément direct. Ex. :

J'ai vu vos sœurs *préparant* leurs devoirs.

L'élève devra faire entrer les participes présents suivants dans des phrases de son invention, en ayant soin de donner à chacun d'eux un complément direct.

Cultivant — admirant — arrosant — renfermant — contenant — se regardant — se mirant — se coiffant — se pommadant — passant — ennuyant — agaçant — insultant — jetant — balayant — essuyant — brossant — cirant — s'occupant — disputant — poussant — frappant — disant — exhalant — sillonnant — labourant — trayant — fabriquant — gardant — chantant — caressant — recevant — déchirant — épiant — habitant — gravissant — franchissant — brisant — riant — bravant — jetant — parcourant — prenant — consolant — rassurant — prodiguant — grondant — récompensant — embrassant.

CORRIGÉ

Nous avons vu votre mère *cultivant* ses fleurs, les *admirant* et les *arrosant* avec grand soin.

Voici une boîte *renfermant* des dragées et *contenant* une quantité d'autres bonbons.

On dit qu'il n'est pas rare de rencontrer des jeunes filles se *regardant*, se *mirant* dans une glace, puis se *coiffant*, se *pommadant* et *passant* des heures entières à ce travail important.

On rencontre quelquefois des personnes nous *ennuyant* et nous *agaçant* par leur bavardage assourdissant.

J'ai vu des enfants mal élevés *insultant* les passants et leur *jetant* des pierres.

J'aime beaucoup à voir des jeunes filles *balayant* les chambres, *essuyant* les meubles, *brossant* les habits, *cirant* les souliers, et s'*occupant* de tous les travaux du ménage.

Je n'aime pas les enfants se *disputant* sans cesse, se *poussant*, se *frappant* et se *disant* des injures.

Nous avons cueilli des fleurs *exhalant* une bien mauvaise odeur.

Je suis effrayé lorsque je vois les éclairs *sillonnant* la nue.

Venez avec moi dans la campagne; vous y verrez des hommes *labourant* la terre, des jeunes filles *trayant* les vaches, *fabriquant* le beurre et le fromage, de tout petits enfants *gardant* les bestiaux et *chantant* des airs simples et rustiques.

Qu'il est beau de voir des enfants *caressant* leur mère et *recevant* ses observations avec respect!

Regardez ces animaux féroces *déchirant* leur proie, *épiant* les moindres mouvements de leur victime; ils ont été capturés par des hommes *habitant* les montagnes et *gravissant* les sommets les plus inaccessibles.

Nous avons vu des hommes *franchissant* la clôture d'un jardin, *brisant* les obstacles qu'ils rencontraient, se *riant* du péril, *bravant* les plus grands dangers pour aller secourir de malheureux incendiés. Arrivés au lieu du sinistre, on a vu ces généreux citoyens se *jetant* au milieu des flammes, *parcourant* les chambres, *prenant* les enfants dans leurs bras, les *consolant*, les *rassurant* et leur *prodiguant* les plus tendres soins.

Il n'est pas rare de voir des parents *grondant* leurs enfants aujourd'hui, les *récompensant* demain, et même les *embrassant*.

RÈGLE. Le mot en *ant* est participe présent et invariable lorsqu'il est précédé de la préposition *en*, exprimée ou sous-entendue, ex. :

Mes sœurs sont tombées en *courant*.

L'élève devra faire entrer les participes présents suivants dans des phrases de son invention, en ayant soin de les faire précéder de la préposition en.

Riant — sautant — sortant — glissant — sifflant — chantant — pleurant — sanglotant — apercevant — approchant — passant — punissant — grondant — entendant — s'élançant — écrivant — travaillant — toussant — parlant — naissant — mourant — lisant — jouant — tremblant — chancelant — pâlissant — soupirant — dansant — gambadant — s'élevant — s'enlaçant — serpentant — apercevant — voyant — embrassant — mendiant — combattant — fuyant — tourbillonnant — mugissant.

CORRIGÉ

Ces jeunes filles sont arrivées en *riant* aux éclats et en *sautant*.

Les élèves viendront ici en *sortant* de l'école.

Bruno et Auguste se sont fait mal en *glissant*; ce sont eux qui ont passé en *sifflant* et en *chantant*.

Ces dames sont parties en *pleurant* et en *sanglotant*.

Vos amis, en *apercevant le maître*, s'enfuirent tous.

Nous aperçûmes vos sœurs en *approchant* de la place.

Vos amis, en passant, *prendront* ce paquet.

Les maîtres ne font que leur devoir en vous *punissant* sévèrement et en vous *grondant* lorsque vous le méritez.

Les voleurs s'esquivèrent en *entendant* du bruit.

Ces hommes, en s'*élançant* au devant de ce cheval furieux, ont montré un grand courage.

Vos frères, en *écrivant* aujourd'hui, pourront recevoir la réponse dans trois jours.

Les hommes amassent des richesses en *travaillant* avec persévérance.

Cette pauvre femme est morte en *toussant* et en *parlant*.

Les hommes pleurent en *naissant*, et ils prient en *mourant*.

Les enfants s'instruisent en *lisant* avec attention.

Digitized by Google

Vos compagnes, en *jouant*, se sont déchiré leurs robes.

Les petites gourmandes vinrent à nous en *tremblant*, en *chancelant*, en *pâlissant* et en *soupirant*, tandis que leurs compagnes s'approchèrent en *dansant* et en *gambadant*.

J'aime beaucoup les plantes grimpantes qui, en s'*élevant*, en s'*enlaçant*, en *serpentant* autour d'un arbre, le couvrent de leur feuillage charmant.

Eugène a été voir ses amis; en les *apercevant* pour la première fois, en les *voyant*, en les *embrassant*, il pleurait de joie.

Ces deux pauvres femmes sont venues de Lyon à Orléans en *mendiant* sur la route.

Nos soldats, en *combattant* avec intrépidité, ont décidé la victoire.

Ces dames, en *fuyant*, ont échappé à un grand péril.

L'eau, en *tourbillonnant* et en *mugissant*, arrivait jusqu'à nous. CLARISSE JURANVILLE.

NARRATION FRANÇAISE

Le Souper d'Auteuil

SOMMAIRE. Molière avait à Auteuil un charmant pied-à-terre où il aimait à recevoir ses amis... Un jour, Chapelle, Lulli, Despréaux, Jonsac, Nantouillet et quelques autres s'y trouvaient à souper.... Le repas se prolongea.... On parla théâtre, littérature, etc.... puis, philosophie, et, le bon vin de Molière aidant, les esprits s'exaltèrent, et l'on finit par trouver que la vie n'est qu'un fardeau.... Proposition de s'en délivrer au plus tôt.... La Seine n'est pas éloignée.... Nos convives veulent sortir, mais les domestiques courent éveiller leur maître, que sa mauvaise santé avait forcé de se retirer, et Molière a bien de la peine à leur faire remettre au lendemain l'exécution de leur projet... Inutile de dire que, le lendemain, ils ne pensèrent plus à se délivrer du fardeau de la vie.

DÉVELOPPEMENT

Quand Chapelle voulait se divertir à Auteuil, où Molière avait un pied-à-terre, il y avait des convives pour lui tenir tête, et il n'y avait personne qui ne se fît un plaisir de l'y suivre : connaître Molière était un plaisir que l'on cherchait à se donner avec empressement; d'ailleurs Chapelle soutenait sa table avec honneur. Il fit un jour partie avec Lulli, Despréaux, Jonsac, Nantouillet et quelques autres pour aller se réjouir à Auteuil avec leur ami.

« Nous venons souper avec vous, dirent-ils à Molière.

— J'en aurais, répondit-il, plus de plaisir, si je pouvais vous tenir compagnie; mais ma santé ne me le permettant pas, je laisse à Chapelle le soin de vous régaler le mieux qu'il pourra. »

Ils aimaient trop Molière pour le contraindre; mais ils lui demandèrent du moins Baron.

« Messieurs, leur répondit Molière, je vous vois en humeur de vous divertir toute la nuit; le moyen que cet enfant puisse tenir! il en serait incommodé; je vous prie de le laisser.

— Parbleu! dit Lulli, la fête ne serait pas bonne sans lui, et vous le donnerez. »

Il fallut l'abandonner, et Molière prit son lait devant eux et alla se coucher.

Les convives se mirent à table : les commencements du repas furent froids; c'est l'ordinaire entre gens qui savent ménager le plaisir, et ces messieurs excellaient dans cette étude; mais le vin eut bientôt réveillé Chapelle et il le tourna du côté de la mauvaise humeur.

« Parbleu! dit-il, je suis bien fou de venir ici m'enivrer pour faire honneur à Molière; je suis bien las de ce train-là; et, ce qui me fâche, c'est qu'il croit que j'y suis obligé. »

La troupe, presque toute ivre, approuva les plaintes de Chapelle. On continua de boire, et, insensiblement, on changea de discours. A force de raisonner sur les choses qui font ordinairement la matière de semblables repas, entre gens de cette espèce, on tomba sur la morale vers trois heures du matin :

« Que notre vie est peu de chose, dit Chapelle, qu'elle est remplie de traverses! Nous sommes à l'affût pendant trente ou quarante ans pour jouir d'un instant de plaisir, que nous ne trouvons jamais! Notre jeunesse est harcelée par de maudits parents, qui veulent que nous nous mettions un tas de fariboles dans la tête. Je me soucie bien, morbleu! ajouta-t-il, que la terre tourne ou le soleil! que ce fou de Descartes ait raison ou cet extravagant d'Aristote. J'avais pourtant un enragé de précepteur, qui me rebattait toujours de ces fadaises-là, et qui me faisait sans cesse retomber sur son Épicure : encore passe pour ce philosophe-là, c'était celui qui avait le plus de raison. Nous ne sommes pas débarrassés de ces fous-là, qu'on nous étourdit d'un établissement. Oui, morbleu! chagrins, injustices, malheurs de tous côtés dans cette vie!

— Tu as, parbleu! raison, mon cher ami, répondit Jonsac en l'embrassant; sans ce plaisir-ci que ferions-nous? La vie est un pauvre partage; quittons-la, de peur que l'on ne sépare d'aussi bons amis que nous le sommes; allons nous noyer de compagnie : la rivière est à notre portée.

— Cela est vrai, dit Nantouillet, nous ne pourrons jamais mieux prendre notre temps pour mourir bons amis et dans la joie, et notre mort fera du bruit. »

Ainsi ce glorieux dessein fut approuvé tout d'une voix. Ces ivrognes se lèvent et vont gaiement à la rivière. Baron courut avertir du monde, et éveilla Molière, qui fut effrayé de cet extravagant projet, parce qu'il connaissait le vin de ses amis. Pendant qu'il se levait, les convives avaient gagné la rivière, et s'étaient déjà emparés d'un petit bateau pour prendre le large, afin de se noyer plus sûrement. Des domestiques et des gens du lieu rejoignirent promptement ces débauchés, qui étaient déjà dans l'eau, et les repêchèrent. Indignés du secours qu'on venait de leur donner, ils mirent l'épée à la main, coururent sur leurs bienfaiteurs, les poursuivirent jusque dans Auteuil et les voulaient tuer : ces pauvres gens se sauvèrent la plupart chez Molière, qui, voyant ce vacarme, dit à ces furieux :

« Qu'est-ce donc, messieurs, que ces coquins-là vous ont fait?

— Comment, morbleu! dit Jonsac, qui était le plus opiniâtre à se noyer, ces malheureux nous empêcheront de nous noyer! Écoute, mon cher Molière,

Digitized by Google

tu as de l'esprit; vois si nous avons tort : fatigués des peines de ce monde, nous avons fait dessein de passer en l'autre pour être mieux; la rivière nous a paru le plus court chemin pour nous y rendre; ces gaillards nous l'ont bouché : pouvons-nous faire mieux que de les punir?

— Comment! vous avez raison, répondit Molière. Sortez d'ici, coquins, que je ne vous assomme, dit-il à ces pauvres gens, paraissant en colère; je vous trouve bien hardis de vous opposer à de si belles actions. »

Ils se retirèrent, marqués de quelques coups d'épée.

« Comment, messieurs, poursuivit Molière, que vous ai-je fait pour former un si beau projet sans m'en faire part? Vous voulez vous noyer sans moi? Je vous croyais plus de mes amis.

— Il a, parbleu, raison, dit Chapelle, voilà une injustice que nous faisions. Viens donc te noyer avec nous.

— Oh! doucement, répondit Molière, ce n'est pas une affaire à entreprendre mal à propos : c'est la dernière action de notre vie, il n'en faut pas manquer le mérite : on serait assez malin pour lui donner un mauvais tour. Si nous nous noyions à l'heure qu'il est, on dirait, à coup sûr, que nous l'aurions fait la nuit comme des gens ivres. Saisissons le moment qui nous fasse le plus d'honneur, et qui réponde à notre conduite. Demain, sur les huit ou neuf heures du matin, bien à jeun, et devant tout le monde, nous irons nous jeter, la tête devant, dans la rivière.

— J'approuve fort ses raisons, dit Nantouillet, et il n'y a pas le plus petit mot à dire.

— Morbleu! j'enrage, dit Lulli; Molière a toujours cent fois plus d'esprit que nous. Voilà qui est fait; remettons la partie à demain, car je m'endors. »

Il n'est pas besoin de dire que, le lendemain, nos gais convives ne songèrent plus à se débarrasser du fardeau de la vie.

COURS PRATIQUE D'ANALYSE LITTÉRAIRE

17e SIÈCLE

LA MORT EST LE TERME DE TOUTES LES GRANDEURS HUMAINES

La mort est le terme où finissent les titres les plus spécieux, la gloire la plus éclatante, la vie la plus délicieuse; et je rappelle ici à mon esprit l'action mémorable d'un prince, idolâtre à la vérité, mais plus sage que beaucoup de chrétiens : je parle du grand Saladin. Après avoir asservi l'Egypte, après avoir passé l'Euphrate et conquis des villes sans nombre, après avoir repris Jérusalem et fait des actions au-dessus de l'homme, dans ces guerres que les chrétiens avaient entreprises pour le recouvrement des lieux saints, il finit sa vie par une action qui mérite d'être transmise à la postérité la plus reculée : Un moment avant de rendre le dernier soupir, il appelle le héraut qui avait coutume de porter la bannière devant lui dans toutes les batailles; il lui commande d'attacher au bout d'une lance un morceau de ce drap dans lequel on devait bientôt l'ensevelir, et lui dit : « Va, porte cette lance, déploie cet étendard, et crie en le déployant : *Voilà, voilà tout ce que le grand Saladin, vainqueur et maître de l'empire, emporte de toute sa gloire!* » Chrétiens, je fais aujourd'hui la fonction de ce héraut, j'attache aujourd'hui au bout d'une lance les voluptés, les richesses, les plaisirs, les dignités; je vous produis tout cela, réduit à cette pièce de toile dans laquelle on doit bientôt vous ensevelir; je déploie à vos yeux cet étendard de la mort, et je vous crie : « Voilà tous les avantages que vous emporterez avec vous; voilà tout ce qui vous restera de ce que vous préfériez au salut de votre âme! » (Saurin.)

QUESTIONNAIRE

N. B. L'auteur de ce cours écrivait, dans le quatrième volume du *Musée scientifique et littéraire* : « Les portes de notre *Musée* sont ouvertes à tout le monde; pour y entrer, il ne faut que le rief du talent et de la célébrité. » On peut dire la même chose aux lecteurs de *l'École Normale* : le protestantisme, tout catholique qu'est l'auteur, entre ici sous le patronage d'un nom illustre.

— *Savez-vous quelque chose de Saurin?*

Jacques Saurin naquit à Nîmes, le 6 janvier 1677. Son père, secrétaire perpétuel de l'académie de cette ville, quitta la France à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. Jacques termina ses études à Genève. D'abord militaire, il renonça bientôt à la carrière des armes pour devenir pasteur. Après quatre ans de séjour à Londres, Saurin fut appelé à La Haye avec le titre de ministre extraordinaire des nobles, place qui avait été créée pour lui. Ce fut en cette qualité que, pendant vingt-cinq ans, l'éloquent pasteur déploya les talents qui l'ont placé parmi les orateurs sacrés de premier ordre. Saurin a quelquefois un vol aussi élevé que l'aigle de Meaux. La fin de l'illustre prédicateur fut remplie d'amertume. Deux synodes condamnèrent sa *Dissertation sur le mensonge officieux*. Saurin ne survécut pas longtemps à ce chagrin, et mourut le 30 décembre 1730. Il avait une âme belle, généreuse et remplie de bonté.

— *Comment peut-on apprécier le talent de Saurin?*

Dans ses beaux sermons rien ne sent la recherche ni l'effort de l'art, dit M. Tissot; tout y est verve, tout y semble d'inspiration, tout s'élance du cœur même de l'orateur; il ne perd de vue ni son sujet ni son auditoire... Mais, ajoute le même critique, lorsqu'il n'est pas dominé par un grand sujet, élevé par des pensées d'un ordre supérieur, il devient étrange et trivial, et ne s'exprime pas toujours dans un français choisi. En général, le grand goût de Bossuet, le goût difficile de Massillon, et surtout sa pureté, lui manquent également.

— *Quelles remarques avez-vous à faire sur ce morceau?*

1° *Les titres les plus spécieux*, expression juste, puisque cet adjectif signifie *qui n'a qu'une apparence de vérité et de justice*. — 2° *Idolâtre*, qui adore les idoles; reste à savoir si ce mot peut convenir à la religion que professait Saladin. — 3° Malek-an Nasr Salah-Eddyn, vulgairement Saladin, premier sultan ayoubite d'Égypte, se distingua par les plus grands exploits. Il mourut en 1193, laissant un frère, Malek-Adel, et dix-sept fils. Son empire fut divisé en huit ou neuf États. Saladin était actif, politique et généreux autant que brave. Les chrétiens même lui attribuaient de belles qualités. — 4° L'*Euphrate*; c'est l'*Euphrates* des anciens et le *Frat* des Turcs. Il naît dans les montagnes de la Turquie d'Asie; il arrose le pachalik d'Erzeroum et les villes de Semifat, Bir, Betes, Rokka, etc., et enfin tombe dans le golfe Persique par cinq embouchures; son cours est de mille huit cent cinquante kilomètres. L'Euphrate commence à être parcouru par les bateaux à vapeur; il offre par là à l'Europe et surtout à l'Angleterre, un moyen de communications prompts et faciles avec l'Inde. — 5° *Jérusalem*, l'*Hierosolyma* des Grecs et des Romains, ville antique de la Palestine, capitale de la tribu et du royaume de Juda. Elle fut prise par Saladin en 1188. — 6° *Ces guerres*, c'est-à-dire les Croisades. — 7° On entend par *Lieux saints* ceux qui furent le théâtre de la prédication, de la passion et de la mort de Jésus-Christ. — 8° Le *héraut*, officier public dont la fonction était de signifier les déclarations de guerre; dans un autre sens, *héraut* d'armes, ou simplement *héraut*, officier chargé de publications solennelles, de certaines fonctions dans les cérémonies. — 9° Sorte d'étendard sous lequel se rangeaient les vaisseaux d'un seigneur pour aller à la guerre; il se dit encore du pavillon d'un vaisseau, de l'étendard d'une église, d'une confrérie. — 10° *J'attache aujourd'hui*. C'est ce que dit, au figuré, le poète Ducis, dans une de ses tragédies :

J'attache à tes drapeaux l'épouvante et l'horreur.

11° Le verbe *produis* est ici beaucoup trop faible; il fallait une expression plus énergique et surtout figurée. — 12° L'orateur rattache avec bonheur sa dernière partie au récit qu'il fait de l'action de Saladin. On voit où ce récit devait l'amener.

P. T. L.

Digitized by Google

COURS DE PHILOSOPHIE ÉLÉMENTAIRE

PSYCHOLOGIE

DES OPÉRATIONS DE L'ENTENDEMENT

FACULTÉS INTELLECTUELLES : PERCEPTION, CONSCIENCE, MÉMOIRE, IMAGINATION, JUGEMENT, RAISON

Facultés intellectuelles. On appelle entendement la faculté de connaître. On la nomme aussi raison. La connaissance consiste dans un rapport indéfinissable entre un sujet connaissant et un objet connu. Les principales opérations de l'entendement sont la perception extérieure, la perception interne ou conscience, la mémoire, l'imagination, le jugement et la raison, ou plutôt le raisonnement.

L'homme a le pouvoir de se connaître lui-même et de connaître la nature et Dieu. La faculté de connaître, dans son acception la plus étendue, prend le nom de raison ou d'intelligence; elle se décompose selon les divers moyens de connaître et selon les divers objets de connaissance, ainsi que d'après les procédés qu'elle emploie pour développer ou restreindre les notions primitives.

La connaissance influe sur la volonté en lui fournissant des motifs d'action, et sur la sensibilité par les idées qui la sollicitent, l'excitent ou la répriment; ces deux facultés réagissent à leur tour sur elle, mais l'esprit distingue la perception de tout ce qui n'est pas elle et ne confond pas les émotions de la sensibilité et les déterminations de la volonté avec les notions de l'intelligence.

Attention. L'attention est la faculté par laquelle l'esprit tend vers un objet et s'y concentre.

Toutes les opérations de l'entendement ont lieu spontanément ou par suite de l'application volontaire de l'esprit à leurs objets; c'est cette application qu'on nomme attention; relativement aux objets extérieurs, on la nomme observation, réflexion quand il s'agit du Moi. Elle dépend de la volonté, qui la fait naître et la dirige. Ce n'est point une faculté spéciale de l'âme, c'est l'auxiliaire obligée des facultés de l'âme; c'est la vie de l'intelligence. Être attentif n'est pas connaître, c'est se mettre à même de connaître.

L'attention est d'autant plus efficace qu'elle est plus durable et plus intime, et que l'objet étudié est plus simple. Elle joue un rôle si important qu'elle justifie presque le mot de Buffon, se prenant dans son naïf orgueil pour type de l'intelligence humaine : *Le génie n'est qu'une longue patience.* Ses ennemis sont les distractions extérieures, la légèreté naturelle et les passions.

Conscience. Il y a deux espèces de consciences : la conscience psychologique et la conscience morale. Nous ne nous occupons en ce moment que de la première.

La conscience est le sens intime, la vue intérieure de l'âme et des phénomènes dont l'âme est la cause ou le sujet; c'est l'âme prenant connaissance de ses états et de ses opérations.

L'âme se connaît comme force sensible, intelligente et libre; non-seulement elle sent, connaît et veut, mais elle sait aussi qu'elle sent, connaît et veut; elle a conscience de ses émotions, de ses idées et de ses déterminations.

C'est par la conscience que l'âme fait retour sur elle-même et qu'elle s'apparaît comme cause et comme substance.

L'idée de cause et de substance, que nous transportons au dehors de nous et qui s'élève par la raison à la notion de cause et de substance absolue, est une donnée de la conscience.

La conscience fournit l'idée d'unité, qu'elle découvre, sous la diversité des phénomènes dont l'âme est le théâtre, dans l'identité du sujet pensant. C'est par la durée de ces phénomènes que nous arrivons à la notion de la durée, que la raison élève plus tard à la notion de temps absolu.

La conscience n'atteint pas seulement les actes et les modifications de l'âme; elle pénètre jusqu'au principe de ces modifications, jusqu'à l'âme. Le fait de conscience le plus simple, nous l'avons déjà dit, comprend deux termes : la notion du phénomène passager et celle du principe fixe dont ce phénomène dépend, principe un, simple, identique.

La certitude des faits de conscience est absolue, parce qu'elle résulte de l'identité du sujet et de l'objet. Cette certitude ne vient pas du raisonnement, elle est immédiate, intuitive. Un caractère propre aux faits de conscience, c'est leur continuité et la continuité de la perception que nous en avons. Plus ou moins, l'âme est toujours active et nous avons toujours conscience de cette activité.

Les phénomènes de conscience se distinguent selon les objets qu'ils représentent et les principes dont ils manifestent l'action. L'âme est active ou productive dans ses opérations, passive ou réceptive dans ses états.

Perception extérieure. La perception extérieure est la faculté que possède l'âme de percevoir les objets extérieurs par l'intermédiaire des organes. La perception se divise d'après les organes qui sont en jeu et les objets que l'âme atteint par leur entremise.

Il ne faut pas confondre les sens et les organes; les sens, c'est l'âme elle-même, le subjectif; les organes sont objectifs.

Dans l'état de veille, la perception est accompagnée du jeu des organes; en rêve, l'âme voit, touche, entend, sent et goûte sans l'intermédiaire des organes, ce qui prouve qu'elle perçoit le monde extérieur par sa propre énergie et sans dépendre absolument des organes.

La perception extérieure nous fait connaître le monde extérieur seulement dans ses rapports avec nous et non en lui-même; elle donne l'existence du non-moi, mais pas sa nature. Elle ne nous montre le monde extérieur que relativement et non absolument. Elle a pour auxiliaires l'attention, la mémoire et le jugement.

Toutes les sensations organiques qui concourent à produire la perception se rattachent à l'action générale du système nerveux. Pour que la perception s'accomplisse, il faut que l'impression physique qui doit y donner lieu soit transmise de l'organe spécial qui

Digitized by Google

l'a recueillie au cerveau, centre de ce système ; alors l'impression physique devient un phénomène moral, et l'entendement est averti de la présence de l'objet, cause de l'impression.

La vue et le toucher seuls nous font connaître directement le non-moi avec ses qualités fondamentales de solidité, d'étendue et de figure. Les notions produites par les autres sens sont de simples modifications du sujet pensant. Quand nous entendons un son, nous nous sentons modifiés, disposés d'une façon spéciale, et nous jugeons que cette modification provient de quelque agent extérieur; mais nous ignorerions quel est cet agent, si d'autres sons ou la mémoire ne nous fournissaient sur lui des données plus précises. Les objets immédiats de nos sensations, la solidité, l'étendue, se nomment qualités premières; les objets médiats, la sonorité, l'odeur, en un mot les causes inconnues de nos sensations, s'appellent qualités secondes.

Quelquefois une perception est fausse. Ce n'est pas la véracité de nos sens qui est en défaut, c'est notre jugement qui n'a pas été assez réfléchi.

Comparaison. Abstraction. Généralisation. La comparaison est l'opération par laquelle, étant donnés deux ou plusieurs objets, on constate leurs ressemblances ou leurs différences. Ces objets sont appelés termes de comparaison. Le résultat de la comparaison, c'est la connaissance d'un rapport.

On se sert constamment de la comparaison dans la vie ordinaire, les arts, les lettres et les sciences; en géométrie, par exemple, on constate quatre sortes de rapports : égalité, similitude, équivalence, symétrie, sans parler de la priorité, de l'antériorité, de la supériorité, de l'infériorité, etc., etc.

La comparaison suppose l'abstraction, c'est-à-dire la faculté de séparer mentalement ce qui est uni dans la réalité. Quand elle a pour résultat de mettre en évidence les ressemblances des idées, elle produit la généralisation, c'est-à-dire la faculté de l'esprit par laquelle nous étendons une notion abstraite à toute une classe d'êtres ou de faits; si elle recherche seulement les convenances, elle produit le jugement, c'est-à-dire met en exercice la faculté par laquelle nous affirmons l'existence et la manière d'être des objets de nos connaissances.

Toutes nos idées sont abstraites, puisqu'elles représentent les qualités et les rapports des choses, moins l'existence. Le jugement seul ou la proposition qui l'exprime est concret. L'abstraction est le principe de l'analyse; son écueil est de croire à l'existence qu'elle prête à ses conceptions, comme l'antiquité, lorsqu'elle ent personnifié les qualités humaines dans les dieux de l'Olympe.

La généralisation produit l'idée générale, qui n'est qu'une pure notion et n'a point de type formel dans la réalité. Cette idée possède deux caractères principaux, l'extension et la compréhension. L'extension d'une idée dépend du plus ou moins grand nombre d'objets auxquels elle s'étend; sa compréhension du plus ou moins grand nombre d'attributs qu'elle comprend. Elles sont en raison inverse l'une de l'autre.

La généralisation produit la classification, qui range les idées d'après leurs caractères généraux communs.

Les réalistes, au moyen-âge, soutenaient que les idées générales n'étaient pas de simples appellations, parce que les mots n'ont pas la puissance de créer des idées, et qu'ils répondent toujours à une notion quelconque. Les nominaux prétendaient que cette notion n'avait pas une existence propre ni un type déterminé. Les idées générales de la perception, de l'induction et de la raison, n'ont d'autre réalité que celle du sujet pensant; elles n'ont de type ni dans l'esprit ni hors de l'esprit; elles naissent, à l'occasion des faits extérieurs, par le seul fait de l'activité de l'esprit, comme le son, qui était virtuellement dans un piano, se fait entendre à l'occasion du coup frappé par les doigts sur les touches.

Jugement. Le jugement est une opération qui consiste dans l'affirmation mentale de l'existence et de la manière d'être des objets de nos connaissances. Juger c'est affirmer, quand même l'affirmation n'est pas exprimée. L'énonciation d'un jugement, son produit, s'appelle proposition. Le jugement a pour termes un sujet et un attribut affirmé ou nié de ce sujet; c'est véritablement l'affirmation des rapports entre ces deux termes. Tous les jugements ne sont pas comparatifs. Ils sont vrais ou faux, tandis que l'idée n'est ni vraie ni fausse.

Jugements primitifs ou substantiels, ultérieurs ou attributifs. Les jugements sont primitifs ou substantiels quand ils se bornent à affirmer un fait interne ou un axiome, comme : Je vois, Je crois, Tout phénomène a une cause; ils sont ultérieurs ou attributifs quand ils sont comparatifs. Dans le jugement comparatif, on affirme que l'attribut convient ou ne convient pas au sujet.

Jugements a priori, a posteriori. Le jugement est a priori quand il n'est pas fondé sur la perception externe ou interne, mais sur l'intuition ou la démonstration; par exemple, un axiome, une proposition de géométrie; il est a posteriori quand il est fourni par la perception interne ou externe : Le soleil est brillant; j'ai mal à la tête.

Jugements universels et particuliers. Les jugements sont universels ou particuliers selon que le sujet est pris tout entier ou en partie. Un jugement individuel est toujours universel.

Jugements nécessaires et contingents. Les jugements sont nécessaires quand ils ne peuvent pas ne pas être vrais. Exemple : La surface du triangle est égale à sa base multipliée par la moitié de sa hauteur. Ils sont contingents quand ils pourraient ne pas être vrais : Il y a plus de bien que de mal dans l'homme.

Jugements concrets et abstraits. Le jugement est concret quand le sujet est une chose existant réellement : Le soleil est brillant. Il est abstrait quand le sujet est le nom d'une qualité, d'une espèce, d'un genre ou d'un rapport : La justice est une bonne chose.

Jugements implicites et explicites. Le jugement est implicite quand le sujet est compris dans une espèce ou un genre : Le roi de Macédoine est mort. Le sujet est-il désigné directement, il est explicite : Alexandre est mort.

Jugements analytiques ou synthétiques. Les juge-

Digitized by Google

ments sont analytiques quand on se contente de décomposer l'idée du sujet et d'affirmer de ce sujet une des qualités qu'il comprend déjà : Cet homme est mortel; dans les caractères nécessaires de l'homme, il y a ce caractère *mortel*. Le jugement synthétique ajoute au sujet un nouveau caractère qui ne lui appartient pas nécessairement : Pierre est voleur; l'idée de voleur n'est pas contenue nécessairement dans l'idée d'homme et ajoute quelque chose à l'idée que je me faisais de Pierre.

Le mot de *jugement* peut se prendre dans différentes acceptions : tantôt c'est la faculté de juger : Cet homme a un bon jugement; tantôt c'est l'opération même de l'esprit par laquelle on juge : C'est dans ce sens que nous l'avons envisagé. Quelquefois on entend par jugement le produit même de l'acte, la proposition.

Raisonnement. Le raisonnement est une opération de l'esprit par laquelle on donne la raison, le pourquoi d'une proposition, en faisant passer notre adhésion d'un jugement à un autre; c'est un jugement motivé.

On prend aussi le mot *raisonnement* dans trois sens : 1° Il se dit de la faculté en puissance; 2° de la faculté en exercice; 3° du produit de l'exercice de la faculté.

Il y a trois sortes de raisonnements : 1° le déductif, où l'on donne la raison pour laquelle un attribut est affirmé ou nié du sujet; 2° l'inductif, par lequel l'esprit découvre ou constate les lois ou manières d'agir constantes et universelles des forces de la nature; 3° l'analogique, où l'on conclut des ressemblances ou des différences visibles de deux objets à leurs ressemblances ou différences invisibles.

Dans le raisonnement par induction on s'appuie sur plusieurs jugements particuliers, et on s'élève à un jugement général; on dégage l'universel contenu dans un cas particulier.

Dans le raisonnement par déduction, on tire une vérité particulière d'une vérité générale; on va du général au particulier.

L'induction ne donne pas la certitude, puisqu'elle ne repose que sur la stabilité des lois de la nature, que Dieu peut modifier, et, de plus, puisque les observations particulières peuvent être fautives.

La déduction détermine une vérité particulière, nommée conséquence, qu'elle tire d'une vérité générale connue, nommée principe. Leur rapport n'étant pas toujours évident, on a recours à un troisième jugement qui l'établit. Ce raisonnement, composé de trois propositions, se nomme syllogisme. Le premier terme, ou principe, se nomme grand terme; le deuxième, ou rapport, se nomme moyen terme; le troisième, ou conséquence, se nomme petit terme. Tout homme est mortel; or, Pierre est homme, donc Pierre est mortel. Mortel, grand terme, représente le genre; homme, moyen terme, représente l'espèce; Pierre, petit terme, représente l'individu. La première proposition se nomme majeure et affirme que l'espèce rentre dans le genre; la seconde se nomme mineure et affirme que l'individu rentre dans l'espèce; la troisième, ou conclusion, affirme que l'individu rentre dans le genre.

La déduction donne la certitude; elle s'appuie sur une vérité admise, et la relation qui existe entre la vérité particulière et la vérité générale étant évidente, la vérité particulière l'est aussi. La déduction s'emploie dans les sciences exactes, l'induction et l'analogie dans les sciences physiques et morales; la déduction pour démontrer la vérité, l'induction et l'analogie pour la découvrir.

Autre théorie. Il y a trois sortes de raisonnements : 1° par identité : A = B; 2° par corrélation; c'est l'opération par laquelle de ce que deux choses ont été constamment vues unies ou séparées, on conclut de la présence ou de l'absence de l'une à la présence ou à l'absence de l'autre, par exemple, de la présence de l'ombre à celle de la lumière; 3° par analogie.

Cette théorie rentre, comme on le voit, dans celle que nous avons donnée.

Il ne faut pas confondre le raisonnement tel que nous venons de l'expliquer, simple procédé de la raison, ou entendement, avec la raison ou faculté de connaître, innée comme toutes les facultés, qui entre en exercice à propos des connaissances fournies par la conscience ou la perception physique, et qui conçoit les idées et les vérités métaphysiques *a priori*, ainsi que l'absolu et le nécessaire.

LE MANSOIS-DUPREY.

TABLETTES SÉCULAIRES

DE

CHRONOLOGIE UNIVERSELLE

XIIe SIÈCLE après J.-C.

1102. La comtesse Mathilde de Toscane, qui a soutenu Grégoire VII contre Henri IV, fait la donation de tous ses biens au Saint-Siège.

1104. Prise de Ptolémaïs ou Saint-Jean-d'Acre, par Baudouin Ier, sur les Musulmans.

1105. L'empereur Henri IV tombe entre les mains de son fils rebelle, Henri.

1106. Il meurt à Liége, dans un état voisin de la misère; son fils, Henri V, lui succède.

Bataille de Tinchebray : Henry Ier fait prisonnier son frère Robert, et lui enlève la Normandie.

1108. Avénement de Louis VI en France.

1109. Guerre entre la France et l'Angleterre, à l'occasion de la forteresse de Gisors.

1113. Fondation de l'abbaye de Clairvaux par saint Bernard.

1118. Fondation de l'ordre des Templiers, à Jérusalem, par Hugues de Payens.

Mort de Baudouin Ier, roi de Jérusalem; Baudouin du Bourg lui succède.

1119. Bataille de Brenneville (Normandie), entre Louis VI et Henri Ier d'Angleterre.

1122. Concordat de Worms, qui met fin à la première partie de la lutte du sacerdoce et de l'empire.

Condamnation des ouvrages du philosophe Abailard par le concile de Soissons.

1124 Expédition de l'empereur Henri V contre la France; appel de Louis VI aux milices communales; l'empereur se retire.

Digitized by Google

1125. Lothaire II, duc de Saxe, est élu empereur à la mort de Henri V, dernier empereur de la maison de Franconie.

1129 Mathilde, fille de Henri Ier d'Angleterre et veuve de Henri V d'Allemagne, épouse Geoffroy Plantagenet, duc d'Anjou.

1130. Roger II prend le titre de roi de Sicile, et se fait couronner à Palerme.

1131. Foulques d'Anjou succède à Baudouin II, son beau-père, sur le trône de Jérusalem.

1135. Étienne, comte de Blois, petit-fils de Guillaume le Conquérant par sa mère, succède, en Angleterre, à Henri Ier. Mathilde le regarde comme un usurpateur, et veut lui prendre la couronne; cette guerre durera neuf ans.

1137. Louis VII succède à son père, Louis VI.

1138. Avénement de la maison impériale de Souabe. Conrad III, seigneur de Wiblingen (Gibelin), est élu empereur, à l'exclusion de Henri le Superbe, chef de la maison Welf (Guelfe). **Origine de la querelle des Guelfes et des Gibelins.**

1139. Bataille d'Ourique, gagnée sur les Maures par Alphonse Henriquez; le vainqueur prend le titre de roi de Portugal.

1142. Incendie de Vitry; Louis VII y fait périr treize cents personnes dans une église.

1144. Arnaud de Brescia essaye de rétablir le gouvernement républicain à Rome.

1147. Seconde Croisade, prêchée par saint Bernard. Louis VII et Conrad III, empereur d'Allemagne, prennent la croix. L'abbé Suger est chargé par Louis VII du gouvernement de l'État.

1148. Siége de Damas par les Croisés.

1152. Frédéric Ier Barberousse, succède à Conrad III, son oncle.

Louis VII répudie Éléonore, qui épouse Henri Plantagenet.

1153. Étienne de Blois traite avec Henri et le désigne pour son successeur.

1154. Mort d'Étienne; Henri II Plantagenet lui succède sur le trône d'Angleterre.

1156. Fondation de l'ordre religieux et militaire d'Alcantara, par Alphonse VII de Castille.

1157 Les Almohades succèdent aux Almoravides dans le Maroc et en Espagne. Les Almoravides avaient commencé à dominer en Espagne dès les premières années du douzième siècle.

1158. Fondation, en Espagne, de l'ordre religieux et militaire de Calatrava.

1159. Avénement du pape Alexandre III; il sera le défenseur ardent des libertés italiennes contre les empereurs d'Allemagne.

1162. Frédéric Barberousse prend Milan et en démolit tous les ouvrages de défense.

1163. Le pape Alexandre III, qui s'est réfugié en France après la prise de Milan, pose la première pierre de Notre-Dame de Paris.

1164. Première ligue lombarde, formée pour affranchir l'Italie du joug des empereurs; Alexandre III se met à la tête de cette ligue.

1170. Assassinat de Thomas Becket, archevêque de Cantelbury.

1173. Saladin met fin à la dynastie des califes fatimites d'Égypte, et commence lui-même celle des Ayoubites.

Établissement du Grand Conseil à Venise.

1177 Fiançailles du doge avec la mer.

1180. Avénement de Philippe-Auguste en France.

1183. *Paix de Constance*, qui assure l'indépendance des villes lombardes.

1186. Henri, fils de Frédéric Barberousse, épouse Constance, fille de Roger II, roi des Deux-Siciles.

1187. Bataille de Tibériade, gagnée par Saladin sur Gui de Lusignan, roi de Jérusalem; prise de cette ville.

1189. Richard Cœur-de-Lion succède à son père, Henri II, roi d'Angleterre.

1190. Troisième Croisade. Chefs : Frédéric Barberousse, Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion.

Fondation de l'ordre religieux et militaire des *chevaliers Teutoniques*, par Henri Walpot.

1191. Prise de Saint-Jean-d'Acre, par Richard et Philippe-Auguste. Départ de Philippe pour la France.

1192. Richard revient de la Terre-Sainte; il est jeté par un naufrage sur les côtes de Dalmatie, et retenu captif, contre le droit des gens, par l'empereur d'Allemagne, Henri VI.

1194. Richard recouvre la liberté. — Blondel.

1198. Mort, à Maroc, du célèbre philosophe et médecin arabe Averrcès de Cordoue.

1199. Mort de Richard Cœur-de-Lion; son frère, Jean Sans Terre, usurpe la couronne sur son neveu, Arthur de Bretagne.

1200. Louis, fils de Philippe-Auguste, épouse Blanche de Castille.

THÉO LEPETIT.

BOTANIQUE

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE : PHYTOGRAPHIE

III

Des divers systèmes de classification

— SUITE —

Nous avons vu, dans la troisième partie de ce traité, que Tournefort ignorait la fonction des étamines; aussi ne s'occupe-t-il que de la corolle, et n'attache-t-il, dans la classification des arbres à fleurs apétales, qu'une importance secondaire à ce qu'il appelle la séparation des fleurs et des fruits.

La connaissance de la sexualité des plantes, en appelant l'attention sur des organes dont les botanistes avaient jusque-là négligé les rapports, devait naturellement faire songer à une classification nouvelle.

« En 1737, dit Raspail, parut à Leyde le *Système* » *sexuel* de Linné, espèce de dictionnaire botanique » par ordre d'étamines et de pistils, méthode aussi » simple et aussi ingénieuse que celle de Tournefort, » mais qui l'emportait par l'élégante facilité qu'elle » offrait à la détermination et aux recherches, et par » la précision avec laquelle l'artifice de sa disposition » systématique conduisait à la connaissance des objets. Linné eut la modestie de donner à son système le nom de système artificiel, quoique, en réalité, il ne fût pas plus artificiel que tous ceux de » son temps. »

Le système sexuel de Linné se répandit dans les écoles avec un succès qui tint de l'enthousiasme. Et cela ne doit pas étonner si l'on songe qu'il mettait en relief une grande découverte, que les étamines à cette époque étaient à la mode, et qu'on était dis-

Digitized by Google

posé à leur accorder une importance d'autant plus considérable que leur rôle physiologique avait été moins soupçonné jusqu'alors.

La classification de Linné est basée sur les étamines et les pistils. Il divise tous les végétaux en vingt-quatre classes, lesquelles sont subdivisées en cent ordres. Les classes sont distinguées entre elles par le nombre, la longueur, la situation et la connexion des étamines; les ordres sont établis sur le nombre et les autres particularités des pistils.

CLASSIFICATION DE LINNÉ

CLASSE PREMIÈRE. *Monandrie* (*monos*, un seul, *anêr, andros*, organe mâle ou étamine). Cette classe renferme les plantes dont la fleur ne possède qu'une seule étamine. Ex. : Valériane rouge.

CLASSE II. *Diandrie* (*dis*, deux); deux étamines. Ex. : Jasmin, lilas, véronique, sauge, etc.

CLASSE III. *Triandrie* (*treis*, trois), trois étamines. Ex. : Iris, avoine, etc.

TABLEAU DU SYSTÈME DE LINNÉ

- PLANTES A ÉTAMINES ET PISTILS
  - Visibles.
    - Réunis dans la même fleur.
      - Non adhérents entre eux.
        - Étamines égales.
          - Moins de 20 étamines
            - 1 . . . . . 1° Monandrie.
            - 2 . . . . . 2° Diandrie.
            - 3 . . . . . 3° Triandrie.
            - 4 . . . . . 4° Tétrandrie.
            - 5 . . . . . 5° Pentandrie.
            - 6 . . . . . 6° Hexandrie.
            - 7 . . . . . 7° Heptandrie.
            - 8 . . . . . 8° Octandrie.
            - 9 . . . . . 9° Ennéandrie.
            - 10 . . . . . 10° Décandrie.
            - 12 à 19 . . . 11° Dodecandrie.
          - 20 étamines ou plus
            - Adhérentes au calice. . 12° Icosandrie.
            - Adhérentes au réceptacle. 13° Polyandrie.
        - Étamines inégales
          - 4 étamines, dont 2 plus longues . . . . . 14° Didynamie.
          - 6 étamines, dont 4 plus longues. . . . . 15° Tétradynamie.
      - Étamines adhérentes entre elles ou réunies au pistil. .
        - Étamines non adhérentes au pistil, mais adhérentes entre elles.
          - Par les filets, en 1, 2 ou plusieurs faisceaux. . . 16° Monadelphie. 17° Diadelphie. 18° Polyadelphie.
          - Par les anthères . . . . . 19° Syngenesie.
        - Étamines soudées en un seul corps avec le pistil . . . . . 20° Gynandrie.
    - Non réunis dans la même fleur.
      - Fleurs mâles et fleurs femelles sur le même individu. . . . . 21° Monœcie.
      - Fleurs mâles et fleurs femelles sur deux individus différents. . . . . 22° Diœcie.
      - Fleurs mâles, femelles et hermaphrodites, soit sur le même, soit sur deux ou trois individus différents 23° Polygamie.
  - Non visibles. . . . . 24° Cryptogamie.

CLASSE IV. *Tétrandrie* (*tetra*, quatre), quatre étamines. Ex. : Gratteron, scabieuse, chardon à bonnetier, etc.

CLASSE V. *Pentandrie* (*pente*, cinq), cinq étamines. Ex. : Bourrache, mouron, cerfeuil, campanule, liseron, etc.

CLASSE VI. *Hexandrie* (*ex*, six), six étamines. Ex. : Lis, tulipe, jacinthe, etc.

CLASSE VII. *Heptandrie* (*epta*, sept), sept étamines. Ex. : Marronnier d'Inde.

CLASSE VIII. *Octandrie* (*octo*, huit), huit étamines. Ex. : capucine, renouée, bruyère, etc.

CLASSE IX. *Ennéandrie* (*ennea*, neuf), neuf étamines. Ex. : Laurier, rhubarbe, jonc fleuri, etc.

CLASSE X. *Décandrie* (*déca*, dix), dix étamines. Ex. : Œillet, lychis, sedum, etc.

CLASSE XI. *Dodécandrie* (*dodeca*, douze). Cette classe renferme tous les végétaux dont les fleurs ont depuis douze jusqu'à dix-neuf étamines. Ex. : Joubarbe, réséda, etc.

CLASSE XII. *Icosandrie* (*eicosi*, vingt), une vingtaine d'étamines insérées sur le calice. Cette classe est distinguée de la suivante par l'insertion de ses étamines sur le calice. Ex. : Fraisier, rosier, poirier, cerisier, etc.

CLASSE XIII. *Polyandrie* (*polus*, plusieurs), un nombre indéterminé d'étamines fixées sur le réceptacle. Ex. : Pavot, renoncule, etc.

CLASSE XIV. *Didynamie* (pouvoir ou supériorité de deux). Cette classe renferme les plantes qui possèdent quatre étamines de longueur inégale, deux grandes et deux petites; elle est remarquable par les corolles monopétales et irrégulières. Elle renferme les fleurs labiées et les fleurs personnées. Ex. : Thym, mélisse, muflier, etc.

CLASSE XV. *Tétradynamie* (pouvoir ou supériorité

Digitized by Google

de quatre). Cette classe renferme les fleurs à six étamines, dont quatre grandes et deux petites opposées. La corolle de ces fleurs est composée de quatre pétales en croix. Ex. : Giroflée, moutarde, bourse à pasteur, etc.

Classe xvi. *Monadelphie* (un seul groupe fraternel). Les étamines sont, dans cette classe, réunies par leurs filets en un seul corps, leurs anthères restant libres. Ex. : Mauve.

Classe xvii. *Diadelphie* (deux fraternités). Étamines réunies en deux corps par leurs filets. Les fleurs à corolle papilionacée font partie de cette classe; elles possèdent dix étamines, dont neuf sont réunies en un seul corps, la dixième restant libre. Ex. : Pois, gesse, luzerne, etc.

Classe xviii. *Polyadelphie* (plusieurs fraternités). Un nombre indéfini d'étamines réunies par l'extrémité inférieure de leurs filets. Ex. : Oranger, millepertuis, etc.

Classe xix. *Syngénésie* (*sun*, ensemble *genesis*, organe de la génération). La réunion des étamines par leurs anthères, tel est le caractère de cette classe, qui comprend les fleurs composées. Ex. : Chardon, pissenlit, etc.

Classe xx. *Gynandrie* (*gunè*, pistil, *anêr*, étamine, pistil et étamine réunis ensemble). Cette classe renferme toutes les fleurs qui ont leurs étamines réunies et attachées au pistil même. Ex. : Orchis, etc.

Classe xxi. *Monœcie* (*monos*, une seule, *oicos*, maison, habitation). Les fleurs que renferme cette classe ont, sur la même plante, des pistils et des étamines, mais dans des fleurs différentes; en un mot, la même plante porte des fleurs *mâles* et des fleurs *femelles*. Ex. : Melon, maïs, chêne, sapin, etc.

Classe xxii. *Diœcie* (*dis*, deux, *oicos*, maison, habitation). On comprend dans cette classe toutes les plantes dont les étamines sont sur un individu, qu'on appelle alors *staminifère*, et les pistils sur un autre nommé *pistillifère*. Ex. : Chanvre, peuplier, saule, etc.

Classe xxiii. *Polygamie* (*polus*, plusieurs, *gamos*, noces). Cette classe renferme les plantes qui portent sur le même individu ou sur des individus différents, des fleurs mâles, des fleurs femelles et des fleurs hermaphrodites. Ex. : Frêne, érable, pariétaire, etc.

Classe xxiv. *Cryptogamie* (*cruptos*, caché, *gamos*, noces). Les végétaux inférieurs qui n'ont ni étamines ni pistils visibles sont renfermés dans cette classe. Ex. : Champignons, fougères, etc.

Le défaut du système de Linné est de rompre les analogies naturelles, et de réunir dans une même classe des végétaux essentiellement différents. Par exemple, la sauge se trouve séparée des autres labiées qui sont dans la didynamie, tandis qu'elle est dans la diandrie. Le riz fait partie de l'hexandrie, le maïs de la monœcie, tandis que la triandrie réunit toutes les autres graminées avec les iridées et les cypéracées. Cependant nous devons remarquer que certaines classes ou certains ordres de ce système correspondent assez bien aux familles naturelles :

La tétradynamie, aux crucifères;

La syngénésie, aux composées ou synanthérées;

La monadelphie, aux malvacées;

L'icosandrie, aux rosacées;

La pentandrie digynie (deux carpelles), aux ombellifères;

La diadelphie décandrie, aux légumineuses;

La polyadelphie polyandrie, aux hypéricinées;

La gynandrie monandrie et diandrie, aux orchidées;

La didynamie gymnospermie (graines nues), aux labiées;

La didynamie angiospermie (graines enveloppées), aux personnées.

Notons, en passant, que Tournefort et Linné considéraient à tort comme des graines nues les quatre petits akènes que présente la fleur des labiées au fond de son calice.

QUESTIONNAIRE

— Montrez comment la classification de Tournefort est artificielle.

— Quelle est la découverte qui a surtout fait sentir le besoin d'une classification nouvelle?

— Quels sont les caractères sur lesquels est basé le système de Linné?

— En combien de classes divise-t-il les plantes? — Quelles sont ces classes?

— Montrez comment la classification de Linné est artificielle?

— Pouvez-vous citer certaines classes ou certains ordres de ce système, qui correspondent aux familles naturelles?

Dr F. Pillon.

DEUXIÈME PARTIE

VARIÉTÉS

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA DISTRIBUTION DES PRIX DU PENSIONNAT DE LA CRAU

(VAR)

Jeunes élèves,

Un ouvrier avait deux enfants également beaux, robustes, intelligents. Ils croissaient sous les yeux de leur père, qui les aimait tendrement l'un et l'autre, et qui, depuis la mort de sa femme, s'épuisait de travail et de privations pour leur faire la vie plus douce. L'aîné, insoucieux et fainéant, courait après les fêtes et les divertissements. Le cadet, plus sage et plus réfléchi, employait à son instruction tout le temps qu'il pouvait dérober à ses travaux manuels.

Ils eurent le malheur de perdre leur père, et, comme ils n'avaient pas de fortune, ils quittèrent l'un et l'autre le pays et se séparèrent.

Vingt ans après, le cadet éprouva le besoin de revoir les lieux où ses parents avaient vécu, où il avait passé les beaux jours de son enfance. Il y revint la tête haute, le sourire à la bouche, parlant bien, dans une tenue parfaite, et il y reçut l'accueil le plus empressé, le plus affectueux.

L'aîné y revint aussi, l'année suivante; mais dans quel état?... couvert de sales haillons, malade, complétement abruti par les boissons et la misère. Méconnu et méprisé, il serait mort auprès de quelque borne, si son excellent frère, profondément ému de compassion, ne l'eût recueilli et soigné, dans la belle

Digitized by Google

ferme qu'il venait d'acquérir. Le pauvre homme y vécut longtemps dans une espèce de servitude volontaire, fuyant, tout honteux, la société des personnes bien élevées qui fréquentaient la maison de son frère.

Ceci, mes enfants, n'est pas un conte fait à plaisir : c'est une histoire qui se reproduit dans tous les temps et dans tous les pays. Où que vous alliez, on vous la racontera dans tous ses détails, sauf, peut-être, quelques légères variantes. Je vous laisse le soin d'y mettre la morale vous-mêmes.

Dieu ne crée pas tout d'un coup des êtres parfaits : il entre dans le plan de sa souveraine sagesse de ne jeter que des ébauches, en leur laissant le soin de se perfectionner elles-mêmes, dans la mesure de leurs moyens. La plante ne sort pas de terre toute formée, toute parée de feuilles et de fleurs. Elle est renfermée en germe dans une graine; elle pousse d'abord des racines qui choisissent les sucs qui lui conviennent; puis, elle se développe peu à peu elle-même, en se donnant des formes, des couleurs, des propriétés assorties à sa destination.

La culture n'intervient dans ces mystérieuses opérations que pour les faciliter et en améliorer les résultats.

Ce travail spontané, incessant, universel donne la vie au monde, comme la variété infinie de ses productions en fait la beauté et la richesse. Sans lui la terre ne serait qu'un cadavre.

Mais ce travail est purement instinctif et mécanique; l'intelligence individuelle n'y est pour rien. A l'homme seul a été réservé le privilége de penser, de comparer, de juger, de réfléchir, de combiner des idées, d'en créer de nouvelles et de se souvenir de celles qui l'ont frappé. A lui seul aussi a été donné le discernement du bien et du mal, avec le pouvoir de se déterminer librement pour l'un ou pour l'autre. L'homme n'est pas tout matière, il est encore esprit.

Voilà des vérités élémentaires qu'il suffit d'énoncer pour les faire comprendre, parce qu'elles reposent sur des faits évidents.

Eh bien, mes enfants, vous n'êtes encore vous-mêmes que des ébauches, et, en application de la loi divine, vous devez travailler non-seulement à développer vos organes matériels, comme les plantes et les animaux, mais encore à perfectionner votre esprit et votre conscience : votre esprit, par la science, qui l'élève, aussi haut que possible, à la connaissance de Dieu et de ses œuvres; votre conscience, par l'amour et la pratique du bien, qui conduisent insensiblement vers cette perfection morale à laquelle nous devons tous aspirer, parce qu'elle est la source et la condition du vrai bonheur.

Je vous ai dit que la culture intervient dans le travail spontané de la végétation, pour en améliorer les produits, et cela est vrai. Chacun de vous a pu remarquer la différence qui existe entre les fruits sauvages qu'on trouve dans les forêts et ceux qui mûrissent dans nos jardins. Elle est telle, dans leur aspect et leur saveur, qu'on ne croirait pas qu'ils ont la même origine et qu'ils appartiennnent à la même famille.

Eh bien, l'éducation établit la même différence parmi les hommes : il y a autant de distance entre un ignorant et un homme savant, entre un scélérat et un homme de bien, qu'entre l'aigre et chétive prunelle de nos haies et la belle prune qui distille le miel dans nos vergers.

Aussi l'histoire nous apprend que des maisons d'éducation se sont toujours élevées en grand nombre au milieu des peuples qui veulent sortir de l'état de barbarie. Ces maisons d'éducation sont comme des établissements horticoles, destinés à l'amélioration des espèces. L'instituteur en est le jardinier. Il y détruit les vices, qui pourraient étouffer les bons instincts naturels, comme on détruit les mauvaises herbes, qui pourraient étouffer les bonnes semences; il donne abondamment à ses élèves l'instruction, qui est la nourriture de l'esprit; il verse sur eux les eaux pures de la religion, qui font pénétrer dans leurs âmes la force et la vie; il les étaye de généreux et solides principes, qui les protégent contre l'orage des passions; et c'est ainsi qu'à force de sollicitude et de travail, il parvient à former des sujets aussi utiles à la société qu'agréables à Dieu.

Que d'amour et de reconnaissance ne devez-vous pas, mes enfants, à ceux qui se dévouent à cette œuvre si utile! Plus tard vous comprendrez, mieux que vous ne pouvez le faire aujourd'hui, combien il faut de savoir et de vertu pour assumer sur soi la responsabilité de votre éducation.

Si le vrai mérite n'est pas dans le succès de cette délicate et laborieuse entreprise, où faut-il le chercher?

Nous nous laissons généralement éblouir par l'éclat des surfaces, sans pénétrer au fond des choses, sans examiner l'importance des résultats demandés et obtenus. Ainsi, nous attachons infiniment plus de considération à de vaines et stériles dignités à larges broderies d'or, qu'aux utiles fonctions de ceux qui préparent aux familles des enfants vertueux et dévoués, au pays des citoyens laborieux et fidèles, aux arts, à l'agriculture, au commerce, à l'industrie des sujets actifs et éclairés, c'est-à-dire, qui préparent à la patrie les seuls éléments infaillibles de grandeur et de prospérité.

Cette anomalie, comme toutes celles qui révoltent la justice et la raison, est le fruit de notre ignorance traditionnelle. L'ignorance!... savez-vous ce que c'est que l'ignorance? C'est l'erreur et le mensonge, la sottise et l'orgueil, le libertinage et l'impiété, la honte et la misère, c'est tout ce qui est mal; c'est Satan lui-même assis à nos foyers.

Voilà pourquoi nous disons toujours et partout : Étudiez, instruisez-vous, afin d'élever vos idées et d'affermir votre raison, afin de bien comprendre et de bien apprécier les avantages et les charmes de l'honnêteté, afin d'avoir au plus haut point le sentiment de votre dignité et de votre *indépendance*. Donnez des ailes à votre esprit et à votre *cœur*, pour prendre l'essor vers Celui qui vous a faits à son image et qui vous appelle à la lumière et au bonheur.

La solennité qui nous réunit aujourd'hui est la sanction de ce que je viens de vous dire. Il n'y aurait pas de prix à décerner aux progrès, si l'on n'attachait

Digitized by Google

aucune importance à l'instruction de la jeunesse; on ne ferait pas sortir l'enfance de sa modeste obscurité, si l'on jugeait inutile d'exciter son émulation, d'encourager ses efforts et de la pousser à des études sérieuses. Vous-mêmes, jeunes élèves, pourquoi vous réjouiriez-vous d'obtenir des couronnes; pourquoi vous affligeriez-vous de ne pas en recevoir, si vous regardiez cette cérémonie comme une vaine formalité? L'indifférence n'a ni joie ni tristesse. Eh bien! nous regardons la joie des uns et la tristesse des autres, non-seulement comme un hommage rendu à l'intelligence et au travail, mais encore comme la résolution de mieux faire à l'avenir.

Nous acceptons cette résolution tacite, avec la conviction que vous la réaliserez tous, sous l'habile et paternelle direction de l'honorable instituteur que la Providence vous a donné, et qui, par son zèle et ses succès, mérite et justifie si bien la confiance de vos familles.

CHREL.

BIBLIOGRAPHIE

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE D'ARBORICULTURE

A L'USAGE DES ÉCOLES PRIMAIRES

Enseignement à l'aide d'arbres-squelettes servant de modèles

Au moment où l'attention publique se porte tout particulièrement sur l'art de cultiver les champs et les jardins, il est intéressant, à tous les titres, de voir les instituteurs primaires, secondant ces vues utiles, s'instruire eux-mêmes, afin de répandre parmi leurs jeunes auditeurs les germes de notions qui porteront un jour leurs fruits et les attacheront aux campagnes où ils sauront trouver plus de profit et de bien-être.

Il n'est pas d'ouvrier dans les villages qui, avec un peu d'ordre, ne puisse parvenir à avoir un petit jardin, et la culture sera d'un double attrait pour lui, si, initié dès son enfance aux principes élémentaires de la taille des arbres, il a appris à leur donner ces formes régulières et même gracieuses qui plaisent à l'œil, et à en obtenir des fruits plus beaux et d'un goût meilleur.

Un instituteur primaire de Gadagne (Vaucluse), M. Brémond, est entré dans cette voie avec une résolution et un succès qui méritent d'être signalés.

Cet homme, actif et intelligent, après avoir étudié à l'aide des livres, est venu à Paris achever son éducation pratique, en assistant aux cours publics des professeurs les plus en renom. Pour mettre ensuite l'art de tailler les arbres à la portée des enfants, il a composé un ouvrage fondé sur les meilleures méthodes, et qui, combiné pour mettre l'arboriculture à la portée des jeunes élèves, en résume les principes dans un questionnaire net et concis qui doit les graver dans leur mémoire.

Cet ouvrage, accompagné de planches très-bien dessinées, convient par-dessus tout aux écoles primaires, et a valu à son auteur une récompense de la Société Impériale et Centrale d'Horticulture de la Seine, et son introduction dans les établissements d'instruction publique a été autorisée par décision de Son Excellence M. le ministre de l'instruction publique, en date du 27 juillet 1863.

Cet ouvrage, en deux petits volumes, dont un exclusivement réservé pour les planches, va être l'objet d'une seconde édition, qui se livre directement par l'auteur ou par Auguste Goin, libraire-éditeur, 81, rue des Écoles, à Paris, pour le modique prix de 2 francs.

M. Brémond ne s'en est pas tenu là; il a imaginé, pour mieux se faire comprendre des enfants, de choisir dans les pépinières une série de jeunes arbres de un, deux, trois et quatre ans, conduits avec une régularité suffisante pour qu'ils soient considérés comme modèles; ces arbres desséchés, et auxquels l'auteur du procédé donne le nom de *squelettes articulés*, se divisent en autant de parties que chaque année ils ont dû subir de tailles; puis, toutes les pièces qui les composent sont emboîtées à l'aide de petites tiges en fer, invisibles à l'œil, de manière à représenter, selon que l'exige la leçon, l'arbre dans son entier, tel que l'a produit la végétation de chaque été, ou bien le sujet après la taille d'hiver, lorsque la serpette a retranché les parties inutiles. La collection des modèles se monte et se démonte, est portative et se réduit en un petit volume; néanmoins elle suffit pour tous les cas d'un enseignement élémentaire.

L'épreuve du procédé a eu, devant une commission de la Société Impériale et Centrale d'Horticulture, un succès complet, qu'on est d'autant plus heureux de proclamer, qu'il est dû à une de ces idées simples qui, toujours les meilleures, deviennent des bienfaits lorsqu'elles concourent à faciliter l'enseignement d'un art essentiellement utile et qui est la source de jouissances inépuisables pour les hommes de toutes les conditions qui s'y livrent.

HENRI MICHELIN,
Membre de la Société Impériale et Centrale d'Horticulture de la Seine.

ANECDOTES

GRAMMATICALES, LITTÉRAIRES, ETC.

Au temps de la *fraternité de Caïn*, selon l'expression de Chamfort, un des cent mille districts de la République, était administré par cinq perruquiers. Ces personnages imaginèrent de prendre pour leur secrétaire un avocat distingué de Paris, qui se tenait blotti dans une campagne voisine. A quelque temps de là, la Commune de Paris fit passer à tous les districts le signalement des suspects; longue et confuse nomenclature, à laquelle était jointe une instruction particulière où il était dit que tous les individus désignés étaient autant de *pierres d'achoppement*. Ce mot fit rêver profondément les cinq artistes capillaires (style moderne): l'un d'eux, content comme Archimède, se rappelle qu'en effet il y avait dans le faubourg un nommé *Chopement*. Pour comble de joie, le prénom de l'individu se trouve être *Pierre*. Il n'y a plus de doute; il faut arrêter *Pierre Chopement*, honnête et pauvre maçon, père de quatre enfants, aussi incapable de conspirer contre la République que le district d'être savant. Le secrétaire est chargé du mandat

Digitized by Google

d'arrêt; il connaissait Pierre Chopement et s'informe des motifs de son arrestation. A peine le président le lui eut-il expliqué qu'il partit d'un grand éclat de rire, au grand scandale de ces messieurs; leur humeur s'accrut bien plus encore quand l'avocat voulut leur faire entendre l'étrange quiproquo. Ils s'irritèrent, l'appelèrent aristocrate et le menacèrent de l'envoyer à Paris avec son complice, s'il ajoutait un seul mot.

Le pauvre Pierre Chopement fut donc arrêté, garrotté, expédié au pourvoyeur en chef de la guillotine, Fouquier-Tinville; mais heureusement le secrétaire avait rédigé le procès-verbal de façon qu'en faisant ressortir toute la stupidité des administrateurs, il mettait dans tout son jour l'innocence du prévenu. Il advint donc que, lorsque celui-ci eut été déposé à la Conciergerie et que lecture eut été faite du procès-verbal, Fouquier haussa les épaules, et qu'on renvoya le maçon chez lui avec un passe-port, accompagné d'une lettre pour messieurs du district, que l'on complimenta sur l'immensité de leur civisme.

*
* *

Lorsqu'il fut question de recevoir à l'Académie le marquis de Saint-Aulaire, Despréaux s'y opposa vivement, et répondit à ceux qui lui représentaient qu'il fallait avoir des égards pour un homme de cette condition : « Je ne lui dispute pas ses lettres de noblesse, mais je lui dispute ses titres du Parnasse. » Un des académiciens ayant répliqué que M. de Saint-Aulaire avait aussi ses titres du Parnasse, puisqu'il avait fait de fort jolis vers : « Eh bien, monsieur, lui dit Boileau, puisque vous estimez ses vers, faites-moi l'honneur de mépriser les miens. »

*
* *

Maynard, qui s'était retiré en province, vint à Paris un peu avant sa mort. Dans les conversations qu'il avait avec ses amis, dès qu'il voulait parler, on lui disait : « Ce mot-là n'est plus d'usage. » Cela lui arriva tant de fois, qu'à la fin il fit ces quatre vers :

En cheveux blancs il me faut donc aller
Comme un enfant tous les jours à l'école?
Que je suis fou d'apprendre à bien parler
Lorsque la mort vient m'ôter la parole!

*
* *

Barthe, auteur d'une pièce intitulée *l'Homme personnel*, ayant appris que Colardeau était à toute extrémité, vole chez lui, et, le trouvant encore en état d'entendre ce qu'on lui disait : « Je suis désolé de vous voir si malade, lui dit-il, et cependant j'ai une grâce à vous demander, c'est d'entendre la lecture de mon *Homme personnel*. — Songez, mon ami, que je n'ai plus que quelques heures à vivre. — Hélas! c'est justement pour cela que je serais heureux de savoir ce que vous pensez de ma pièce. » — Il insista tellement que le mourant fut forcé de consentir, et après l'avoir écouté en silence jusqu'au bout : « Il manque à votre pièce un trait bien précieux. — Vous allez me le dire? — Oui, dit Colardeau avec un faible sourire, c'est de forcer un ami qui se meurt à entendre encore la lecture d'une comédie en cinq actes. »

PETITE CORRESPONDANCE

Monsieur le Directeur,

J'ai lu avec attention les conseils donnés aux instituteurs par M. l'inspecteur général Gandon, et reproduits par vous dans le numéro 25 de l'*École Normale*. J'y ai trouvé beaucoup de choses excellentes, dont je ne dirai rien, parce que mon approbation ne pourrait rien ajouter à l'autorité d'un inspecteur général; mais j'y ai trouvé aussi des choses qui m'ont causé un certain étonnement, et sur lesquelles il me semble utile de donner ou de provoquer quelques explications. Si j'étais encore instituteur, je m'incinerais devant les paroles de mon supérieur hiérarchique; sorti de la carrière depuis plusieurs années, je puis, sans être accusé de revolte, exprimer respectueusement mes doutes, quand ma conscience me dit que cette expression peut être utile.

Quand M. l'inspecteur demande que l'enfant du fermier ou de l'ouvrier rural ne soit pas élevé comme l'enfant des villes; que, dans les villes mêmes, l'enfant de l'artisan reçoive à l'école un enseignement en harmonie avec sa condition sociale, il a évidemment en vue l'intérêt matériel et immédiat des enfants; mais il oublie peut-être un peu leurs intérêts éloignés, et *il me semble* presque vouloir les condamner à ne jamais s'élever au-dessus de la condition où ils sont nés. J'emploie à dessein ces mots : *il me semble presque*, car je suis sûr que telle n'est pas l'intention réelle de M. l'inspecteur; il sait qu'en France chaque soldat porte dans sa giberne le bâton de maréchal, et il ne peut pas trouver mauvais que des enfants, qui sont presque tous appelés à porter quelque temps la giberne, apprennent à l'école quelques-unes des connaissances qui peuvent les préparer à remplir dignement les plus hautes fonctions, si la fortune les y élève.

Mais je désire surtout appeler votre attention et celle de vos nombreux lecteurs sur ce que dit M. l'inspecteur à propos de l'enseignement de la langue. C'est de vive voix et au tableau que le maître doit indiquer ce que l'on appelle un nom, un pronom, un adverbe, etc.; c'est de la même manière qu'il doit rendre compte des genres, des nombres, des temps, et il ne doit y avoir rien d'abstrait dans ses explications; il ne faut plus obliger l'enfant de s'épuiser en efforts pour retenir d'innombrables exceptions ou remarques; il ne faut plus rosser des semaines et des mois sur ce malheureux participe, tant présent que passé, qui a été le cauchemar de tant de générations; il ne faut plus faire faire d'analyses grammaticales, et bien moins encore d'analyses logiques; enfin, autant que possible, il ne faut plus mettre de grammaires entre les mains des enfants : faire tout cela, c'est méconnaître les besoins réels de l'enseignement élémentaire. Supposons que cette instruction soit suivie à la lettre dans toutes les écoles de France, et cherchons à deviner quels en seront les résultats. Le maître indiquera de vive voix ce que l'on appelle un nom, un pronom; mais comment l'indiquera-t-il? Lui sera-t-il permis de se servir des définitions données par les grammairiens? Mais, alors, il fera de l'abstraction comme eux, et je ne conçois pas comment l'abstraction deviendra plus facile à comprendre par cela seul qu'elle sera prononcée au lieu d'être écrite; je ne conçois pas surtout comment ses explications pourront se graver mieux dans la mémoire des enfants parce qu'il leur sera interdit de les retrouver imprimées mot à mot dans un livre. C'est au tableau que les enfants apprendront à connaître les différents temps, et, sans doute, les modes des verbes : ainsi ils n'auront plus l'ennui de conjuguer tous ces verbes irréguliers qui sont une des grandes difficultés de notre langue. Certes, les enfants devront savoir gré à M. l'inspecteur de leur enlever ainsi toutes les épines de l'étude; mais je doute fort que les plus intelligents d'entre eux, après plusieurs années d'études si consciencieuses, soient capables de prononcer ou d'écrire correctement les phrases où il faut employer les temps irréguliers des verbes *avoir*, *pouvoir*, *devoir*, *falloir*, *vivre*, *vêtir*, *aller*, *vouloir*, etc. On parlera aux enfants du participe, toujours au tableau, et on ne leur en parlera que quelques jours, puisqu'il serait absurde d'y passer des mois et même des semaines. Cela pourra suffire pour que les plus avancés apprennent à écrire correctement les participes dans les phrases les plus régulières; quant aux cas exceptionnels, on ne leur en parlera pas, puisque leur mémoire n'est pas faite pour se charger d'exceptions. On ne leur fera plus faire d'analyses; on leur dira peut-être une fois ou deux que tout verbe à un mode personnel s'accorde avec son sujet, mais on ne leur apprendra pas à distinguer le sujet dans les phrases un peu difficiles; ce serait faire de l'analyse, et les analyses sont des hiéroglyphes indéchiffrables, de rebutants exercices. Il est évident qu'après avoir

Digitized by Google

reçu des notions grammaticales si simples, mais si superficielles, les enfants ne sauront pas leur langue, et qu'ils feront nécessairement beaucoup de fautes, soit en parlant, soit en écrivant. Mais qu'importe? Dans une société bien ordonnée, la seule chose importante, c'est que chacun fasse bien ce qu'il est appelé à faire. Ces enfants-là sont destinés à devenir des ouvriers : qu'ils soient des ouvriers habiles, voilà ce qui importe; d'autres seront chargés de bien parler et de bien écrire.

Je suis bien convaincu que M. l'inspecteur repoussera avec indignation de telles pensées, et je ne suppose pas un instant qu'il ait pu les concevoir. Mais je ne suis pas moins convaincu que telles seraient les conséquences inévitables des innovations qu'il recommande, si elles venaient à prévaloir.

Savoir bien sa langue a toujours été la marque distinctive d'une bonne éducation, et nous vivons dans un pays trop démocratique pour qu'on puisse avoir l'idée d'interdire cette connaissance aux enfants du peuple. Or, notre langue est trop difficile, trop chargée d'irrégularités et d'exceptions, pour qu'on puisse l'apprendre sans étudier les livres où ces exceptions sont consignées. Proscrire les grammaires au moment même où l'on recommande d'introduire dans les écoles des livres qui traiteront de l'agriculture et des métiers, ce serait matérialiser l'enseignement du peuple en préparant la ruine prochaine de notre langue. Cela ne se fera pas, j'ose le prédire : il y a ici un malentendu ; les paroles de l'autorité ne doivent pas être prises à la lettre, car elles disent plus que l'autorité ne peut vouloir dire elle-même.

P. Boissière.

Voici, sur le même sujet, une autre lettre, qui nous est parvenue lorsque la précédente était déjà envoyée à l'impression.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt, dans l'*École normale* du 4 septembre, un article de pédagogie emprunté au *Bulletin de l'instruction primaire de la Moselle*.

Les conseils donnés par M. l'inspecteur général Gandon me semblent très-bons à suivre, et ses remarques sont celles d'un homme éclairé et compétent, connaissant bien les véritables besoins de l'instruction primaire. Cependant, il est plusieurs passages que je tiendrais à relever si, grâce à votre impartialité bien connue de tous, Monsieur le Directeur, vous vouliez bien m'ouvrir à ce sujet les colonnes de votre excellent journal.

Laissez-moi d'abord vous avouer que je fais une grande part aux *leçons orales* du maître dans l'enseignement, et que nul plus que moi ne reconnaît leur incontestable utilité. Je dirai même que, si depuis trente ans l'instruction n'a pas été tout-à-fait ce qu'elle devait être dans les campagnes et n'a pas donné tous les résultats qu'on était en droit d'attendre, on peut en trouver la cause dans l'oubli des leçons orales. Mais malheureusement il est vrai de dire qu'un excès nous entraîne souvent dans l'excès contraire. Aujourd'hui on veut faire, il me semble, la part trop grande à l'enseignement oral, la tendance du moment est à *retrancher les livres*. Où trouver la vérité? Comme toujours, entre ces deux extrêmes.

« Autant que possible, point de grammaires entre les mains des enfants, » a dit M. l'inspecteur général, et la même prescription se rencontre aussi dans le *Manuel de l'instituteur du Loiret*, livre de pédagogie remarquable sous plusieurs rapports. J'y lis cette phrase : « Pour l'arithmétique comme pour la grammaire, les livres sont un obstacle à tout progrès. *Il faut les supprimer absolument*. »

Malgré tout ce que ces autorités ont de respectable, je ne puis, avec une grande quantité de maîtres, partager cette opinion. Il me semble impossible, et j'en ai fait l'expérience, qu'un instituteur ayant de soixante à quatre-vingts élèves, chose assez commune, puisse montrer convenablement la langue française à ses élèves sans qu'ils aient une grammaire entre les mains. Quand je dis grammaire, j'entends un livre parfaitement conçu et combiné, comme nous en possédons, grâce à Dieu, quelques-uns, et grâce aussi à vous, ajouterais-je, Monsieur le Directeur, si je ne craignais d'être accusé de flatterie, contenant les règles principales, règles courtes, claires, précises, suivies d'exercices gradués, véritablement utiles, en nombre suffisant et servant d'application à la règle. Jamais un maître, tant zélé et capable soit-il, ne pourra, dans une classe nombreuse, suppléer avantageusement aux livres sur ce point. L'étude de la langue est difficile, complexe et demande beaucoup de temps; il faut des devoirs nombreux, répétés tous les jours, et il faut que l'élève travaille *seul* quelques heures. Ici on va m'objecter que le maître pourrait tracer des exercices sur le tableau noir. Je réponds à cela que matériellement le tableau noir ne pourrait suffire à contenir les exercices utiles dans toutes les divisions, qu'ensuite ce travail lui demanderait un temps considérable. Et d'ailleurs, exercices pour exercices, copie pour copie, le résultat est absolument le même pour l'enfant.

Je dirais bien aussi que les oreilles ne suffisent pas toujours pour graver une leçon dans la mémoire et que les yeux sont souvent d'un grand secours, mais ceci nous entraînerait trop loin; j'aime mieux discuter encore cette phrase prise dans le Manuel déjà cité :

« *Tout au plus* est-il nécessaire que les règles de la grammaire soient *formulées* et apprises de mémoire quand elles ont été bien interprétées et apprises par l'usage; » et cette autre phrase de M. l'inspecteur général : « *Point de formules abstraites*. » Il est une chose certaine, c'est que les enfants n'aiment pas l'abstraction. Et quoi de plus abstrait que les règles et les formules! Mais pourtant n'a-t-on pas toujours compris la nécessité de faire apprendre par cœur aux enfants des choses qu'ils ne comprennent pas? Quel est le catéchiste qui n'exigera que les enfants puissent répondre sans hésitation à ces diverses questions : Qu'est-ce qu'un sacrement? qu'est-ce que l'Église? qu'est-ce que la grâce? Et quel est l'enfant qui, après avoir appris ces définitions et entendu les explications du maître, aurait une idée juste d'un sacrement, de l'Église et de la grâce!

La définition, la règle, la formule, peu importe le nom, c'est la semence jetée en terre : à un moment donné, l'enfant, sans s'en rendre compte, voit l'abstraction disparaître, comprend le sens qui lui avait échappé jusqu'alors, et au moyen de cette définition exacte gravée dans sa mémoire, il a des idées vraies et rationnelles sur les choses apprises, idées qu'il ne pourrait se former de lui-même.

Il en est ainsi pour la grammaire : l'heure arrive où l'élève, et quelquefois le jeune homme, trouve la clé de l'énigme, et alors, cette règle apprise de bonne heure, et qu'il n'oubliera pas, viendra naturellement à son secours lorsqu'il se présentera des phrases où elle doit être appliquée. Combien de fois, je le demande, nous tous, en écrivant, ne ferions-nous pas de lourdes fautes si nos règles, bien sues et bien apprises dans notre enfance, ne venaient à notre secours? Malgré cette précaution, j'avoue qu'il s'en rencontre encore passablement, mais cela est la faute de messieurs les académiciens.

Ce que je dis pour la grammaire peut s'appliquer à l'arithmétique. Un livre d'arithmétique, aux définitions simples, aux exercices et aux problèmes bien pratiques et bien gradués, ne peut qu'être très-utile et hâter le progrès des élèves lorsque le maître, par des explications orales, a préparé la leçon et ôté les cailloux du chemin.

Si j'osais, je vous dirais encore, Monsieur le Directeur, que l'enseignement exclusivement oral dans les campagnes présente un autre inconvénient.

Si l'enfant n'a pas à lui une grammaire, une arithmétique, si surtout, comme cela semblait vouloir s'établir dans quelques départements, moyennant dix centimes par mois, l'école prête aux élèves les livres dont ils ont besoin durant le temps de leur classe, ces élèves rentreront dans leur famille sans aucun livre. Le paysan n'aime pas à dépenser inutilement, et, une fois sorti de l'école, il ne viendra pas à l'idée du père d'acheter des livres classiques. Partant, plus d'arithmétique pour se remettre en mémoire la solution d'un problème, plus de géographie pour lire des détails sur une contrée ou sur une ville, plus d'histoire de France, plus de livre de lecture qu'on feuillette dans les longues soirées d'hiver, etc.

Mais je m'arrête; cette lettre est déjà beaucoup trop longue. Je vous soumets, Monsieur le Directeur, ces réflexions en toute simplicité; faites-en l'usage que vous jugerez convenable; je n'ai d'autre but, en vous écrivant, que de prémunir les maîtres contre une tendance qui me paraît exagérée au point de vue des écoles primaires. Nous sommes, Dieu merci, sous l'habile direction d'un ministre qui permet que les opinions se fassent connaître librement et qui écoute avec intérêt et bienveillance la voix du plus humble ouvrier de l'enseignement.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Clartville.

PARIS — IMPRIMERIE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Digitized by Google

6e Année — 2e SEMESTRE — 25 SEPTEMBRE 1864 — Numéro 48

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

Mode de publication et conditions d'abonnement :

L'*École Normale* paraît tous les dimanches et forme à la fin de l'année deux beaux volumes de 416 pages chacun.

PRIX DE L'ABONNEMENT : pour la France, un an, 10 fr.; six mois, 5 fr.; — pour la Suisse et la Belgique, un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.; — pour toute autre destination, 15 fr. par an.

S'adresser : pour la France, à M. Larousse, rue Saint-André-des-Arts, 49, à Paris; — pour la Suisse, à M. Cherbuliez, à Genève; — pour la Belgique, à tous les libraires.

Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du journal doit être adressé à M. PIERRE LAROUSSE, seul propriétaire et seul éditeur de l'*École Normale*.

Un numéro quelconque se vend 50 centimes.

LES DIX PREMIERS VOLUMES SONT EN VENTE. — PRIX DE CHAQUE VOLUME : 5 FRANCS; DEMI-RELIURE : 6 FRANCS 25 CENT.

SOMMAIRE. — Dictées générales. — Nouveaux Exercices intellectuels. — Monographies de l'Histoire, de la Géographie, de la Mythologie, etc. — Cours complet de Littérature ancienne. — Abrégé de l'Histoire d'Angleterre. — La Terre et l'Homme. — Astronomie. — Exercices pour une deuxième année d'Arithmétique. — Preuve dite par 9.

PREMIÈRE PARTIE

ENSEIGNEMENT

DICTÉES GÉNÉRALES

Tableau de Jérusalem

Jérusalem est *bâtie* sur la partie la plus *élevée* d'une chaîne de collines, au pied desquelles s'étend la vallée de Josaphat. La contrée est triste et le sol aride, *quelque* nombreux que *soient* les oliviers qui se *sont élevés* dans les terrains bas et les vallées. Les murailles dont la ville *est entourée* sont d'une grande épaisseur : *quelques-unes* des pierres que l'on a *conservées* mesurent plus de *vingt* pieds de longueur. Il est probable qu'elles proviennent des *plates-formes* sur lesquelles était *bâti* le temple d'Hérode. A *quelque* deux *cents* mètres de là s'élève la colline de Moriah, *dominée* elle-*même* par la montagne de Sion, l'ancienne cité de David, la partie la plus *ruinée* de Jérusalem. Plus loin encore, une troisième colline est *surmontée* de l'église du Saint-Sépulcre, où sont en *quelque* sorte *réunis* sous un *même* toit le Golgotha et le lieu de sépulture du Sauveur. Une quatrième colline, *couverte* de chétives chaumières et d'où l'œil embrasse une vue magnifique, était l'emplacement du palais d'Hérode-Agrippa. Au delà de cette colline, le voyageur aperçoit la tombe des Trois-Rois, tandis qu'à ses pieds le torrent de Cédron mugit au fond de la vallée de Josaphat. *Voici* la phrase dans laquelle a été *résumée* la destinée de Jérusalem : « *Prise* sept fois, dit l'historien Josèphe, la ville de Jérusalem a été *détruite* deux fois par les Babyloniens, et, sous Titus, par les Romains. »

Contre l'impatience

Une bonne mère ourse avait un petit qui n'était *né* que depuis *quelques jours*. Mais il était tellement laid qu'*aucune* figure d'animal ne pouvait être *reconnue* en lui : c'*était* une masse informe. *Toute* honteuse d'avoir un tel fils, l'ourse va trouver une corneille qui s'était *établie* à une *demi*-lieue de sa retraite. Elle ne l'eut pas *plus tôt aperçue*, qu'elle s'écria en gémissant : « Chère amie, que puis-je faire de la hideuse créature que *j'ai mise* au monde; *quelle que* soit ma tendresse maternelle, je ne puis m'empêcher de haïr ce petit monstre, et moi *qui étais toute disposée* à chérir mon enfant, j'ai bien envie de l'étrangler. — Ah! gardez-vous en bien, dit la causeuse. Que d'ourses *j'ai vues* dans le *même* embarras que vous! Allez, léchez *plutôt* votre progéniture; *toute* hideuse qu'elle est maintenant, elle sera dans peu si jolie, si mignonne, qu'elle deviendra vos plus *grandes amours*. » La mère se laissa aller à cette espérance, *tout incertaine* qu'elle lui semblait. Elle eut la patience de lécher *mille et mille fois* son petit. Enfin il commença à devenir moins difforme, et elle alla remercier en ces termes la corneille des conseils qu'elle lui avait *donnés* : « Merci, chère voisine, d'avoir *calmé* mon impatience; elle était telle que, si vous ne l'eussiez pas *modérée*, j'aurais cruellement *déchiré* mon fils, qui fait maintenant mes plus *chères délices*. »

Quelques déceptions que vous éprouviez, mettez-vous en garde contre l'irritation dont elles seront *suivies*; vos actions, dans cet état, seraient les *avant-coureurs* de *crève-cœur*, de repentirs *même*.

Digitized by Google

Le Roi et son Favori

Un des plus anciens rois qu'il y *ait eu* avait, dans un transport de colère, *condamné* à mort un de ses esclaves. Celui-ci, *désespérant* d'échapper à la condamnation *prononcée* contre lui, ne ménagait plus rien, et pendant que les gardes, s'étant *rués* sur lui, le traînaient au supplice, il accablait le roi de paroles *outrageantes*. « Que dit-il, demanda le prince à son favori? — Seigneur, il vous rappelle que les récompenses de l'autre vie sont *assurées* aux princes qui se sont *laissés* aller à la clémence, et il vous demande sa grâce. — Elle lui est *accordée*, reprit le roi. » Un autre courtisan, *cédant* à la haine qu'il avait *conçue* contre le favori, répéta les paroles de l'esclave, telles qu'il les avait *entendu prononcer* ; « Vous voyez, dit-il à son maître, ce malheureux vous accusait d'injustice et de cruauté; cependant, *quelques injures* qu'il vous *ait dites*, on vous les a *cachées*; on abuse de votre confiance, *tout honorable* qu'elle est, en vous faisant croire ce qui n'est pas; on vous trompe. — Ah! puissent les princes ne jamais être autrement *trompés!* » répondit le roi.

Le Coq et le Renard

Voici une fable que j'ai *lue*, volume *vingt*, page deux *cent*, dans un des recueils que le public a LE plus *goûtés* de nos jours. Si *quelque chose me paraît ingénieux*, c'est la leçon qu'elle donne. Elle nous montre qu'il est doux de combattre les ruses de nos ennemis par des *contre-ruses*. On raconte, dit-elle, qu'un jeune sultan de *basse-cour*, en prenant ses ébats, s'était éloigné de la ferme qui *l'avait vu naître*, quand près de lui vint un des *croque-poules* LES plus *pattepelus*, qui le surprit par son langage hypocrite : « Que Votre Hautesse est *imposante!* lui dit-il; vous avez surtout une voix *éclatante*; de tous les oiseaux que j'ai *entendus chanter*, *aucun* ne l'emporte sur vous, *excepté vos parents* que j'ai *connus* autrefois. — Ah! je puis faire mieux, dit le coq en *battant* des ailes et en *fermant* les yeux pour rendre sa voix plus *perçante*. » Aussitôt notre maître patelin, *s'élançant* sur le *fier-à-bras*, le saisit et va droit vers la forêt. A *deux cents* pas de là, il passe par un champ où des chiens de berger ne l'ont pas *plus tôt aperçu*, qu'ils se mettent à sa poursuite. « Va, dit le *réveille-matin*, crie-leur : « Ce coq est à moi; et *quant à vous*, » *quelques* aboiements que vous fassiez entendre, vous » n'en aurez rien. » *Approuvant l'à-propos*, le renard veut parler, mais il lâche le coq qui s'envole au *plus tôt* sur les premières branches d'un arbre. « Maudite soit la langue qui parle *plutôt* que de se taire! s'écria le renard *déçu* dans son espoir. — Maudits soient les yeux qui se sont *fermés quand* ils auraient *dû* veiller! répondit le coq.

Digues et Canaux de la Hollande

Le pays de la Hollande est une plaine *toute* dépourvue de montagnes, de forêts, de pierres et de sources d'eaux vives. Les premiers habitants l'ont *trouvée toute* couverte de sables, de marais et de tourbières. *Quelque exposée* qu'elle ait été aux envahissements de la mer, non-seulement *l'activité et l'industrie de l'homme l'ont garantie* contre les inondations, mais ils en *ont fait* un des pays les plus remarquables et les plus *florissants* qu'il y ait jamais *eu*. Que de digues il a *fallu* construire pour protéger les côtes *situées* en *cent* endroits au-dessous du niveau de la mer! Que d'efforts et de frais a *nécessités* ce travail! Quelles sommes ont *coûté* et coûtent *chaque* jour l'entretien et les réparations de ces digues, qu'on a *vues* souvent se rompre sous l'action continuelle des flots se *brisant* contre elles! *Toute* difficile qu'a été la protection des côtes, celle de l'intérieur du pays ne l'a pas été moins. Le Rhin, la Meuse et l'Escaut, en se *dirigeant* vers la mer du Nord, se sont facilement *étendus;* ils se sont *divisés* en bras nombreux et se sont *creusé* de nouveaux lits dans le sol mouvant du pays. *Quels qu'aient* été ces inconvénients, les habitants s'y sont *opposés* en établissant d'innombrables canaux *destinés* à recevoir les eaux *surabondantes* des rivières. Que de services leur ont *rendus* ces canaux, qui parcourent le pays dans toutes les directions et qui remplacent les grandes routes!

TH. PHILPIN.

NOUVEAUX EXERCICES INTELLECTUELS

PHRASE A COMMENTER. — Les plaies de l'honneur ne se cicatrisent jamais.

COMMENTAIRE. — Les poètes ont souvent choisi pour symbole de l'honneur l'hermine, qui préfère la mort à la souillure. La moindre tache faite à l'honneur s'agrandit chaque jour au lieu de s'effacer, et c'est avec vérité que Boileau a dit :

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords,
On n'y peut plus rentrer, quand on en est dehors.

***

INCONSÉQUENCE A RELEVER. — Un employé subalterne et jaloux vient de perdre un parent riche dont il espère hériter. Il attend l'ouverture du testament, et, pour charmer les ennuis de l'attente, il cause avec sa femme : « Vois-tu, tous nos cousins qui nous ont dédaignés quand nous étions pauvres, comme ils nous font la cour maintenant!... dès que nous serons riches, je donnerai un grand dîner où nous n'inviterons personne. »

COMMENTAIRE. — Un grand dîner suppose un certain nombre de convives, et l'on ne peut avoir des convives qu'à la condition de les inviter.

***

ALLUSION LITTÉRAIRE. — On lisait pour lire, on lisait pour oublier; on lisait les petits écrivains justement parce que les grands écrivains étaient en marche; le nombre des lecteurs est considérable, que M. de Balzac a donnés à ses confrères.

Tel jeune homme, à lire les *Odes et Ballades*, se trouvait poète : *Et moi aussi!* se disait-il. Nos souvenirs ont conservé des pièces charmantes, écrites sous la vive et première impression de Joseph Delorme.

J. JANIN (*Litt. dramatique*).

COMMENTAIRE. — *Anch' io son pittore!* Et moi

Digitized by Google

aussi je suis peintre! Cette exclamation est un cri naïf de l'âme tout à coup illuminée par l'irruption du charme senti, du ravissement éprouvé, du beau perçu. Le célèbre peintre italien le Corrège, jeune encore et inconnu, la proféra à la vue d'une peinture de Raphaël et dans le premier élan d'une noble ambition : *Anch' io son pittore!* « Et moi aussi, je suis peintre! »

On dit également en modifiant le dernier mot, selon la circonstance : *Anch' io son poeta!* « Et moi aussi, je suis poète! » P. L.

MÉTHODE LEXICOLOGIQUE

LES MONOGRAPHIES

DE L'HISTOIRE, DE LA GÉOGRAPHIE, DE LA MYTHOLOGIE de la Littérature et des Arts

VICTIMES DE L'INGRATITUDE

Nous donnons par ordre alphabétique, les noms des victimes de l'ingratitude, et les noms de ceux qui furent ingrats. Les élèves, sans rien changer à l'ordre des premiers, placeront les seconds de manière à prouver qu'ils connaissent les faits historiques.

Aétius, *victime de l'ingratitude*.....	Alexandre (*d'*).
Albuquerque.....	Athéniens (*des*).
Ariane.....	Athéniens (*des*).
Auguste.....	Bessus (*de*).
Bélisaire.....	Caracalla (*de*).
Boèce.....	Charles VII (*de*).
Burrhus.....	Charles VII (*de*).
Byng (l'amiral).....	Cinna (*de*).
Chr. Colomb.....	Emmanuel (*d'*).
Cicéron.....	Ferdinand le Cathol. (*de*).
Clitus.....	Haroun-al-Raschid (*d'*).
Cœur (Jacques).....	Henri VIII (*d'*).
Corneille et Jean de Witt.	Hollandaise (*de la populace*).
Darius.....	Joas (*de*).
Germanicus.....	Justinien (*de*).
Giafar.....	Napolitain (*du peuple*).
Jeanne Darc.....	Néron (*de*).
Marie de Médicis.....	Néron (*de*).
Masaniello.....	Octave (*d'*).
Miltiade.....	Parlement anglais (*du*).
Mithridate.....	Pharnace (*de*).
Orgon.....	Richelieu (*du card.*).
Papinien.....	Romains (*des*).
Phocion.....	Rome (*du peuple de*).
Rienzi (Nicolas).....	Ses fils (*de*).
Scipion l'Africain.....	Tartuffe.
Sénèque.....	Théodoric.
Sophocle.....	Thésée.
Thomas Morus.....	Tibère.
Zacharie.....	Valentinien.

CORRIGÉ DU DEVOIR

Aétius *fut victime de l'ingratitude de*.....	Valentinien (1).
Albuquerque.....	Emmanuel (2).
Ariane.....	Thésée (3)
Auguste.....	Cinna (4).
Bélisaire.....	Justinien (5).
Boèce.....	Théodoric (6).
Burrhus.....	Néron (7).
Byng (l'amiral).....	Parlement anglais (8).
Chr. Colomb.....	Ferdinand le Cathol. (9).
Cicéron.....	Octave (10).
Clitus.....	Alexandre (11).
Cœur (Jacques).....	Charles VII (12).
Corneille et Jean de Witt.	Populace de Hollande (13).
Darius.....	Bessus (14).
Germanicus.....	Tibère (15).
Giafar.....	Haroun-al-Raschid (16).
Jeanne Darc.....	Charles VII (17).
Marie de Médicis.....	Card. de Richelieu (18).
Masaniello.....	Peuple napolitain (19).
Miltiade.....	Athéniens (20).
Mithridate.....	Pharnace (21).
Orgon.....	Tartuffe (22).
Papinien.....	Caracalla (23).
Phocion.....	Athéniens (24).
Rienzi.....	Peuple de Rome (25).
Scipion l'Africain.....	Romains (26).
Sénèque.....	Néron (27).
Sophocle.....	Ses fils (28).
Thomas Morus.....	Henri VIII (29).
Zacharie.....	Joas (30).

NOTES EXPLICATIVES

(1) AÉTIUS, général romain, vainqueur d'Attila aux champs catalauniques, près de Châlons-sur-Marne (451). Il était alors le dernier soutien de l'empire romain d'Occident. Jaloux de sa gloire et de sa puissance, l'empereur Valentinien III l'attira dans son palais et l'assassina de sa propre main (454).

(2) ALPHONSE D'ALBUQUERQUE, surnommé *le Grand* et *le Mars portugais*, l'un des plus grands hommes de son siècle et le fondateur de la puissance de sa patrie dans l'Inde, Vice-roi des possessions portugaises, de 1509 à 1515, il fut destitué par le roi Emmanuel, dont il avait augmenté la puissance et fait redouter le nom dans tout l'Orient, et il mourut de douleur à bord du vaisseau qui devait le transporter en Europe (1515). Le roi se repentit presque aussitôt de son injustice, et il écrivit au héros une lettre (découverte récemment) qui le confirmait dans ses conventions, mais qui arriva trop tard.

(3) Voir tome IV, page 198, note 13.

(4) CNÉUS CORN. MAGNUS CINNA, descendant du grand Pompée. Il conspira contre Auguste, qui l'avait comblé de bienfaits, et qui lui pardonna. Ce trait de clémence, qui n'est mentionné ni par Tacite ni par Suétone, a fourni à Corneille le sujet de sa belle tragédie de *Cinna*, dont le fond est emprunté à Sénèque.

(5) BÉLISAIRE, général de l'empereur grec Justinien Ier, dont il affermit le pouvoir en réprimant une sédition formidable du peuple de Constantinople, en 532. Il détruisit ensuite la domination des Vandales en Afrique, reconquit deux fois Rome et l'Italie sur les Ostrogoths, repoussa les Perses, et sauva la capitale de l'Empire d'une invasion de Bulgares. Malgré tant de services éclatants, il fut disgracié vers la fin de sa carrière, et même un moment emprisonné. Mais il est faux qu'il ait été aveuglé et réduit ensuite à mendier son pain. Cette fable, que les peintres et les poètes ont rendue si populaire, a été imaginée par Tzetzès, écrivain grec, postérieur de près de six siècles aux événements.

(6) BOÈCE, philosophe et homme d'Etat, d'une illustre famille romaine, fut ministre de Théodoric, roi des Ostrogoths d'Italie, à qui il rendit les plus grands services pour l'organisation et l'administration de ses Etats. Impliqué dans un complot, et accusé d'intelligence avec l'empereur grec Justin, il fut condamné à mort et périt dans les tortures (524). Son ouvrage le plus important est le beau *Traité de la Consolation*.

(7) AFRANIUS BURRHUS, gouverneur de Néron avec Sénèque.

Digitized by Google

Il fit tous ses efforts pour contenir les mauvaises passions de son maître. Toutefois son austérité ne l'empêcha point d'accepter une partie des dépouilles de l'infortuné Britannicus. Néron le fit mourir en 62.

(8) JOHN BYNG fut vaincu, en 1756, devant Minorque, par l'amiral français La Galissonnière. Traduit devant un conseil de guerre, il fut condamné à mort, et fusillé en 1757, quoiqu'il n'ait été reconnu coupable ni de lâcheté, ni de trahison, ni d'incapacité.

(9) CHRISTOPHE COLOMB, célèbre navigateur génois, à qui est due la découverte de l'Amérique. Après avoir essayé vainement d'obtenir de sa patrie les secours matériels dont il avait besoin pour réaliser son grandiose dessein, et s'être encore vu repousser par Jean II, roi de Portugal, il obtint enfin de Ferdinand et d'Isabelle trois navires avec lesquels il découvrit l'Amérique, en 1492. Mais, plus tard, il fut payé par la plus noire ingratitude, et mourut dans le dénûment en 1506.

(10) Le grand orateur romain avait aidé Octave de son crédit et de son éloquence dès son arrivée à Rome, autant par la haine qu'il portait à Antoine que par l'illusion dont il se berçait, de diriger les affaires sous le nom de ce jeune ambitieux, qui, d'ailleurs, l'accablait de flatteries et le nommait son père. Il n'en accorda pas moins sa mort à Antoine lors des proscriptions.

CICÉRON fut tué dans sa fuite par les satellites de son puissant ennemi, qui fit attacher sa tête et sa main à la tribune aux harangues, cette tête qui avait pensé et cette main qui avait écrit contre Antoine les *Philippiques*.

(11) CLITUS était un des capitaines d'Alexandre; il lui avait sauvé la vie au passage du Granique, et lui rendit d'importants services dans ses campagnes; mais il témoigna son mécontentement de lui voir adopter les usages orientaux, et s'oublia jusqu'à outrager son maître, par des reproches amers, au milieu d'un festin. Alexandre, emporté par la colère et l'ivresse, le tua de sa propre main (328 av. J.-C.), et témoigna ensuite le plus violent désespoir de sa mort.

(12) JACQUES CŒUR, né vers 1395, d'un riche marchand pelletier, entra de bonne heure dans les ordres mineurs de l'Église, et reçut ainsi le titre et les privilèges de *clerc;* il débuta, en 1427, par un acte de complicité coupable dans une opération de monnayage au-dessous du titre légal; le reste de sa vie répara cette erreur de jeunesse, pour laquelle il fut du reste condamné à une amende de mille écus d'or. Pendant longtemps il ne s'occupa que de commerce maritime avec le Levant, et acquit une grande fortune dans ces opérations, dont le siége principal était à Marseille et à Bourges. Nommé, en 1435, maître des monnaies à Bourges, par le roi Charles VII (l'ancien *petit roi de Bourges*), Jacques Cœur devint bientôt *argentier du roi* (1440), sorte d'intendant général de la liste civile; puis président des états généraux du Languedoc, chargé d'établir le Parlement de Toulouse, etc.; en 1449, il avança de très-grosses sommes au roi, pour l'aider à chasser les Anglais de la Normandie, et entra triomphalement à Rouen avec Charles VII et Dunois. Sa puissance et sa fortune étaient à l'apogée. Ce fut alors qu'il fit bâtir son superbe hôtel de Bourges, un des chefs-d'œuvre artistiques de l'époque; encore debout, on peut y voir les coquilles de saint *Jacques* et des *cœurs*, emblèmes allégoriques du propriétaire, avec la belle devise : *A vaillans cœurs rien impossible*.

L'envie détruisit bientôt cette haute fortune, noblement acquise et plus noblement employée. L'archer chef des *Écorcheurs*, Antoine de Chabannes, comte de Dammartin, jaloux de l'autorité du financier auprès de Charles VII; La Trémouille, qui en voulait à Jacques Cœur parce qu'il avait acheté les terres que le seigneur prodigue avait dû vendre; le Florentin Otto Castellani, trésorier de Toulouse, qui convoitait la place d'argentier du roi, réunirent leurs intrigues et firent mettre Jacques Cœur en accusation (1451) sous les prétextes les plus absurdes. Ses biens furent à l'avance mis « sous la main du roi », qui prit cent mille écus pour l'expédition de Guyenne, et une grande partie des terres fut partagée entre ses ennemis, qui étaient en même temps ses juges. Rien de plus inique que ce procès : on ne veut pas entendre les témoins à décharge; on lui refuse un avocat; on lui dénie le droit d'être jugé par une commission ecclésiale, en vertu de « son bénéfice de clergie »; l'intervention du pape Nicolas V, auprès duquel Jacques Cœur avait été envoyé en ambassade (1448) est repoussée; on le met à la torture; enfin il est condamné (1453) par le conseil du roi, assisté de quelques membres des Parlements de Paris et de Toulouse; et, sous prétexte qu'on ne pouvait « juger pour le present » l'accusation d'empoisonnement sur Agnès Sorel, on le retient en prison perpétuelle, au lieu du bannissement, auquel il était condamné avec confiscation de ses biens. Il parvint à s'échapper, et avec le secours d'un de ses anciens employés, devenu son neveu (Jean de Village), il se retira à Rome. Le nouveau pape, Calixte III, mit Jacques Cœur à la tête d'une flotte de seize galères, armée en croisade, avec le titre de capitaine général; mais Jacques Cœur était épuisé : il mourut pendant la traversée, à Chio (novembre 1456). Un an après sa mort, Charles VII commença à témoigner quelques regrets de son ingratitude et de son iniquité; mais la réhabilitation ne fut complète que sous Louis XI, comme pour Jeanne Darc. — M. Pierre Clément a fait, en deux volumes, une étude très-importante de la vie de ce grand citoyen français.

(13) JEAN DE WITT, grand pensionnaire de Hollande, réduisit Cromwell à signer la paix de Westminster, se montra l'ennemi de la maison d'Orange, et fort attaché aux principes républicains, résista à la France, mais ne put arrêter l'invasion subite de la Hollande par Louis XIV, en 1672. Les Orangistes suscitèrent contre lui une émeute au milieu de laquelle il fut massacré avec son frère Corneille, grand bailli de Putten et martir distingué.

(14) BESSUS, satrape de la Bactriane, avait amené des renforts considérables à Darius. Après la défaite d'Arbelle, il s'enfuit avec son maître, qu'il tua pour se rendre agréable à Alexandre. Mais le bénévol macédonien le poursuivit, le fit prisonnier et le livra à un frère de Darius. Selon Plutarque, il fut attaché à deux arbres qu'on avait courbés l'un contre l'autre, et qui, en se redressant, l'écartèrent.

(15) GERMANICUS, célèbre général romain, neveu de Tibère et époux d'Agrippine. Ses victoires en Germanie, où il reprit les aigles de Varus, excitèrent la jalousie et l'inquiétude de Tibère, qui le rappela à Rome et l'envoya en Orient, où il ne tarda pas à être empoisonné par Pison, confident de Tibère. Agrippine rapporta en Italie les cendres de son époux, au milieu d'un deuil universel.

(16) DJAFAR (le Giafar des *Mille et une nuits*), un des membres principaux de la famille des Barmécides, puissant à Bagdad, sous le calife Haroun-al-Raschid. Après avoir joui d'un pouvoir presque sans bornes, il fut décapité en 803, peut-être pour avoir séduit Abassa, sœur d'Haroun, et entraîna dans sa chute tous les Barmécides avec leurs partisans.

(17) L'histoire reproche avec raison à Charles VII de n'avoir tenté aucun effort pour reprendre JEANNE DARC des mains des Bourguignons. Vingt-cinq ans après la mort de l'héroïne, Charles fit revoir son procès et réhabiliter sa mémoire. Sa famille fut anoblie et exemptée de toute taille.

(18) RICHELIEU, sacré évêque de Luçon à l'âge de vingt-quatre ans, parut aux états généraux de 1614 comme député du clergé du Poitou. Il se fit remarquer par Marie de Médicis, qui le choisit pour son premier aumônier et le fit entrer au conseil comme secrétaire d'État. Devenu dans la suite premier ministre, et assujettissant tout à sa politique, il fit exiler, pour cause d'intrigues, la reine mère à Cologne, où elle mourut dans le dénûment.

(19) THOMAS ANIELLO, par corruption *Masaniello*, pêcheur napolitain, se mit à la tête du peuple lors du soulèvement de 1647 contre la domination espagnole; négocia avec le vice-roi, le duc d'Arcos, enfermé dans la citadelle, pour obtenir l'abolition des impôts sur les denrées, et fut assassiné par les Espagnols, au bout de huit jours d'une sorte de royauté, sans que le peuple ait essayé de le défendre ou de le venger. Dans les derniers jours, il était devenu arrogant et cruel, peut-être par suite d'un poison que le duc d'Arcos lui avait fait donner et qui avait troublé sa raison.

(20) MILTIADE, illustre général athénien, vainqueur des Perses à Marathon; il subit, peu de temps après, les rigueurs de ses concitoyens. Ayant échoué dans une attaque contre Paros, il fut mis en jugement, condamné à une amende énorme qu'il ne put payer, et mourut en prison. Son fils Cimon dut racheter son cadavre. Telle est, du moins, la version de Plutarque et autres écrivains bien postérieurs. Hérodote, auteur presque contemporain, ne parle point de prison, et rapporte tout simplement que Miltiade mourut des suites d'une blessure reçue au siége de Paros.

(21) Quand Pharnace vit que son père allait succomber dans sa lutte gigantesque avec les Romains, il se révolta contre lui, et cette défection détermina le vieux roi à se donner la mort. Pharnace reçut en récompense le royaume du Bosphore, avec le titre d'allié et d'ami du peuple romain. Ayant voulu s'affranchir pendant les guerres civiles de César et de Pompée, il fut vaincu par César, à Zela, et tue de la même année par ses sujets revoltés.

(22) Voir tome V, page 182, note 31.

(23) PAPINIEN, le plus illustre jurisconsulte de l'antiquité, et dont les ouvrages devinrent la base du haut enseignement dans les écoles romaines. Septime-Sevère lui recommanda, en mourant, ses deux fils, Caracalla et Géta. Il défendit vainement la

Digitized by Google

dernier, et Carcaella n'ayant pu le contraindre à faire, devant le peuple et le sénat, l'apologie de son fratricide, lui fit trancher la tête (212).

(24) PHOCION, général et homme d'État athénien; c'était un homme austère et de mœurs pures, mais, sans enthousiasme et sans illusions patriotiques, et qui, ne croyant point que la Grèce fût en état de lutter contre Philippe de Macédoine, dont les envahissements menaçaient l'indépendance hellénique, ne savait que conseiller la paix, la résignation et l'humilité. Adversaire de la politique énergique de Démosthène, qui le nommait *la hache de ses discours*, il s'opposait à toutes les grandes mesures de défense et de salut public, et il eut le malheur de se faire l'interprète d'une politique pusillanime qui pouvait sembler inspirée par les ennemis de sa patrie. Cependant sa bonne foi, son désintéressement et sa probité, qu'on ne pouvait mettre en doute, inspirèrent une grande estime aux Athéniens, qui suivaient rarement ses conseils, mais qui utilisèrent ses talents réels en le nommant quarante-cinq fois général et en le chargeant souvent d'expéditions qu'il désapprouvait.

Agréable aux Macédoniens, il fut nommé par eux gouverneur de la ville après la défaite des Grecs à Cranon (322 av. J.-C.). Les Athéniens ne lui pardonnèrent point de s'être fait le lieutenant des oppresseurs de sa patrie; et lorsqu'ils eurent recouvré un moment d'indépendance, en 318, ils condamnèrent Phocion à boire la ciguë. Il mourut avec la sérénité d'un sage.

(25) Fils d'un cabaretier de Rome, RIENZI reçut une éducation distinguée et devint notaire apostolique. Les souvenirs de l'antiquité, le désir d'arracher Rome à l'anarchie féodale qui la déchirait pendant le séjour des papes à Avignon, lui inspirèrent la pensée de rétablir la république romaine. Orateur de premier ordre, il entraîna le peuple, se fit décerner le titre de tribun, en 1347, proclama une constitution nouvelle, réprima les brigandages des barons, et gouverna Rome avec fermeté. Chassé en 1348 par les nobles, il fut livré par l'empereur Charles IV à Clément VI, qui le jeta dans les prisons d'Avignon. Innocent VI le renvoya à Rome, avec le titre de sénateur, pour y ramener l'ordre et y rétablir l'autorité pontificale. Mais il abusa de son pouvoir, et fut tué dans une sédition, abandonné du peuple (1354). Il était l'ami de Pétrarque.

(26) Caton regardait la famille de SCIPION comme les meneurs les plus dangereux de l'aristocratie militaire; il les accusa de s'être laissé corrompre par Antiochus. Scipion se contenta de vanter devant le peuple ses propres exploits, et la cause fut ajournée. Cité de nouveau devant les comices, il éluda encore l'accusation par un mouvement oratoire. « Romains, s'écria-t-il, c'est à pareil jour que j'ai vaincu Annibal et Carthage; montons au Capitole en rendre grâce aux dieux. » Bientôt, pour se soustraire aux attaques réitérées de ses ennemis, il quitta Rome et alla passer ses dernières années dans une ville de la Campanie. Il voulut que l'on gravât ces mots sur son tombeau : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes cendres ! »

(27) SÉNÈQUE, qui avait été le précepteur de Néron, reçut du tyran l'ordre de mourir. Le philosophe se fit ouvrir les veines et expira après avoir dicté à ses secrétaires un pompeux discours.

(28) Suivant une tradition contestée, la vieillesse de SOPHOCLE aurait été troublée par l'ingratitude de ses fils, qui lui intentèrent un procès pour lui faire enlever l'administration de ses biens, comme ne possédant plus l'usage de toutes ses facultés. Sophocle, pour se défendre, se contenta de lire à ses juges les principaux passages de son *Œdipe à Colone*. Inutile d'ajouter que le grand tragique fut renvoyé absous, à la confusion de ses enfants.

(29) THOMAS MORES, grand chancelier d'Angleterre, auteur du fameux plan de république idéale connu sous le nom d'*Utopie*; il s'opposa courageusement aux réformes que le roi Henri VIII voulait introduire dans l'Eglise d'Angleterre, et fut décapité en 1535, pour son invincible attachement à l'orthodoxie.

(30) Voir tome IV, page 181, note 12. P. LAROUSSE.

COURS COMPLET DE LITTÉRATURE ANCIENNE

CHAPITRE III — SECTION III

ANALYSE DES TRAGÉDIES DE SOPHOCLE

— SUITE —

4° *Antigone*. La scène se passe à Thèbes; le chœur est composé de vieillards thébains.

Étéocle et Polynice, les deux fils d'Œdipe, sont tombés sous leurs coups mutuels, en se disputant le trône de Thèbes. Créon, frère de Jocaste, devenu roi par la mort d'Étéocle, avait défendu qu'on rendît les honneurs divins à Polynice.

Antigone entraîne sa sœur Ismène hors du palais et lui propose de braver la défense de Créon, et de donner la sépulture à leur frère. Ismène, d'un caractère faible et timide, n'ose s'associer à cette révolte, et Antigone s'éloigne seule pour remplir son pieux devoir. Bientôt un des gardes placés auprès du corps de Polynice, vient annoncer à Créon qu'ils l'ont trouvé inhumé selon les rites religieux observés dans les sépultures régulières. Effrayés par les menaces du roi, les gardes découvrent de nouveau le corps de Polynice. Antigone, sans se décourager, revient à la charge et creuse une tombe à son frère; elle est interrompue dans sa pieuse occupation par un garde qui l'arrête et la conduit devant Créon. Antigone reconnaît hautement sa désobéissance : elle a suivi les lois de la nature et de la religion, que lui importe le châtiment ! Elle repousse Ismène, qui se proclame en vain sa complice, et qui essaye inutilement de fléchir Créon. Hémon, fils de Créon, qui devait épouser Antigone, tente à son tour d'obtenir la grâce de sa fiancée ; mais ses supplications demeurent sans effet. Antigone est emmenée par ordre du roi dans un souterrain, où on la laissera mourir de faim. Les plaintes d'Antigone, se rendant à la caverne qui doit lui servir de tombeau, est le morceau capital de l'œuvre de Sophocle. Le vieux devin Tirésias, grand prêtre d'Apollon, vient menacer Créon de la colère des dieux, s'il persiste dans sa défense impie : le roi permet enfin d'ensevelir Polynice; il court au souterrain où Antigone a été renfermée par son ordre, mais il y trouve la jeune fille morte, et sous ses yeux son fils Hémon se perce de son épée et tombe sans vie sur le corps de sa fiancée. A la nouvelle de tant de malheurs, Eurydice, la femme de Créon, se donne la mort. Cette fin est un défaut, le plus grand de cette tragédie; car on ne doit pas introduire sur la scène un personnage uniquement pour le faire mourir, et c'est ce qui a lieu relativement à cette reine Eurydice.

Sophocle avait environ cinquante-cinq ans lorsqu'il fit représenter son *Antigone*, et c'est, dit-on, à l'enthousiasme qu'elle excita chez les Athéniens qu'il dut d'être nommé général pendant l'expédition de Samos, île de l'Archipel et colonie révoltée d'Athènes.

La plus célèbre imitation de la tragédie de Sophocle, dans les temps modernes, est celle de l'italien Alfieri.

5° *Electre*. Agamemnon, à son retour de Troie, était tombé sous les coups de Clytemnestre et d'Egisthe. Tandis que le crime s'accomplissait, Électre enleva son frère Oreste, encore enfant, et le fit conduire en Phocide, où il fut élevé avec Pylade, qui devait être désormais son inséparable compagnon. Elle espérait qu'Oreste, devenu homme, saurait venger le trépas de leur père.

Oreste arrive à Mycènes avec son vieux gouverneur et son ami Pylade; mais Apollon leur a ordonné de garder le secret de leur arrivée s'ils veulent réussir dans leur projet de vengeance. Une voix plaintive s'élève dans le palais; Oreste a reconnu celle de sa sœur

Digitized by Google

Électre : il voudrait l'attendre, lui parler; son gouverneur le rappelle à la prudence et le conduit au tombeau d'Agamemnon pour y offrir un sacrifice funèbre. Les scènes qui succèdent sont remplies par Électre, qui soupire après le retour promis de ce frère qui paraît l'oublier. Chrysothémis, sa sœur, vient rejoindre Électre et l'engage à modérer ses plaintes; Chrysothémis s'apprête à porter au tombeau d'Agamemnon les offrandes expiatoires de Clytemnestre, qu'un songe a épouvantée. Électre, saisie d'horreur, la conjure de se refuser à un pareil emploi et de remplacer ces offrandes impies par les dons de la piété filiale.

> Ah! ma sœur, loin de vous ce ministère impie;
> Loin, loin de ce tombeau les dons d'une ennemie!
> . . . . . .
> Jetez, jetez, ma sœur, cette urne funéraire,
> Ou bien, loin de ces lieux cachez-la sous la terre;
> Prenez de mes cheveux, prenez aussi des vôtres,
> Le désordre des miens atteste mes douleurs;
> Souvent ils ont servi pour essuyer mes pleurs :
> Il m'en reste bien peu, mais prenez, il n'importe;
> Il aimera ces dons que notre amour lui porte.
> Joignez-y ma ceinture : elle est sans ornement;
> Elle peut honorer ce triste monument.
> Mon père le permet, il voit notre misère;
> Lui seul peut la finir; etc.
>
> (Traduction de La Harpe.)

Clytemnestre paraît. N'osant sacrifier sur la tombe de son époux, elle vient sacrifier à Apollon; Électre veut l'en empêcher et se querelle avec sa mère. Sur ces entrefaites survient le gouverneur d'Oreste, qui raconte la mort de ce jeune prince, tombé de son char aux jeux pythiques. Clytemnestre fait entrer le messager dans le palais, Électre demeurée seule donne un libre cours à sa douleur. Tandis qu'elle se lamente, Chrysothémis vient, remplie de joie, lui annoncer le retour d'Oreste, car elle a trouvé sur le tombeau d'Agamemnon des offrandes que lui seul peut y avoir déposées.

« Ah! dit Électre, remplie d'une joie passagère, si vous me trompez, vous m'arrachez la vie. » C'est à ce moment même que paraît Oreste, accompagné de Pylade; il apporte l'urne qui est censée contenir ses cendres, mais touché du désespoir d'Électre il se découvre à elle, retourne au palais, où il tue sa mère et Égisthe, tandis que sa sœur veille à la porte.

Les mœurs antiques ne ressemblent pas aux nôtres. Dans la tragédie de Sophocle, Électre est le caractère le plus sympathique et le mieux tracé; dans notre théâtre moderne, nous ne pourrions que haïr un personnage exhortant un fils à tuer sa mère et l'aidant à accomplir ce meurtre. Aussi Voltaire, qui nous a donné une *Électre* très-remarquable, a dissimulé adroitement la froide cruauté de la fille d'Agamemnon.

6° *Ajax.* La scène se passe sous les murs de Troie; le chœur est composé de matelots de Salamine.

Ajax, l'un des héros de la guerre de Troie, avait été vaincu par Ulysse dans la querelle fameuse qui avait pour objet le partage des armes d'Achille; il en perdit la raison. La nuit, dans un accès de démence, il sortit de sa tente, égorgea des pourceaux qu'il prit pour l'armée des Grecs, puis ramena enchaînés quelques-uns de ces animaux, pensant tenir les Atrides et Ulysse, les attacha à des poteaux et les déchira à coups de fouet.

Cet exposé est l'histoire d'Ajax, fils de Télamon, prince grec, telle que nous l'a racontée Homère dans son Iliade. Voyons maintenant le parti qu'en a tiré Sophocle.

Les premières scènes du drame nous représentent Ulysse rôdant autour de la tente d'Ajax, que les Grecs soupçonnent d'avoir massacré leurs troupeaux; Minerve l'aborde et lui raconte comment, pour sauver les chefs des Grecs des coups d'Ajax, elle a égaré son esprit et détourné sa fureur sur des animaux; puis, rendant Ulysse invisible elle fait paraître Ajax, qui se félicite dans sa folie d'avoir immolé Ulysse et tous ses compagnons, il retourne ensuite dans sa tente. C'est alors que Minerve permet qu'il revienne à la raison. Ajax, voyant les excès honteux où il s'est emporté, tombe dans un désespoir digne d'un héros; sa profonde douleur intéresse, ses transports font place à une fermeté tranquille, quand il se résout à mourir, voulant se punir lui-même avec cette épée dont il a fait un si triste usage. Tecmesse, épouse d'Ajax, vient faire aux Salaminiens, qui demandent à voir leur roi, une peinture très-touchante de l'état où il est réduit :

« Il est revenu de sa fureur, dit-elle, mais son mal n'est que plus terrible. Plongé dans une sombre tristesse, il me fait trembler. Il ignorait son malheur et il le connaît. »

A ce moment, Ajax lui-même s'avance; ses plaintes laissent deviner une résolution funeste : il se fait apporter son jeune fils et lui adresse de touchants adieux; puis, pour échapper aux supplications de Tecmesse, il va sur le rivage, enfonce sa fatale épée dans la terre et se précipite sur la pointe. Son monologue, au moment où il va se donner la mort, a toujours été justement cité comme un modèle de pathétique. Nous allons en donner ici les plus beaux passages :

> Oui, le glaive est tout prêt, il va finir ma vie.
> Enfoncé dans les flancs d'une terre ennemie,
> Placé dans les rochers où l'a fixé ma main,
> Il présente la pointe où s'appuiera mon sein.
> Ce don d'un ennemi que la Grèce déteste,
> Ce fer, présent d'Hector, qui dut m'être funeste,
> Aujourd'hui seul remède aux horreurs de mon sort,
> Rend un dernier service à qui cherche la mort.
> . . . . . .
> Je vous invoque ici, puissantes Euménides!
> Voyez ce que m'ont fait les injustes Atrides,
> Auteurs de tous mes maux, leur superbe mépris
> Insulte à mon trépas! Payez-leur-en le prix.
> Qu'ainsi que par mes mains ma vie est terminée,
> La main de leurs parens tranche leur destinée!
> Que les Grecs soient punis, et leur camp ravagé!
> N'en épargnez aucun : tous ils m'ont outragé.
> Soleil, arrête-toi dans ta course divine;
> Détourne tes chevaux aux murs de Salamine;
> Raconte à Télamon, chargé du poids des ans,
> Et les destins d'Ajax et ses derniers moments.
> Oh! combien ce récit va frapper sa vieillesse!
> Oh! qu'il va de ma mère affliger la tendresse!
> J'entends ses cris perçants, sa lamentable voix...
> Je te parle, ô soleil! pour la dernière fois;
> Pour la dernière fois mon œil voit la lumière!
> O mort! ô mort! approche, et ferme ma paupière;
> Approche! ton aspect ne peut m'épouvanter;
> Je jamais avec toi je m'en vais habiter.
> O jour! ô Salamine! ô terres paternelles!
> Fleuves sacrés, et vous, mes nourrices fidèles!

Digitized by Google

Noble peuple d'Athène, à mon sang allié!
Troie, où, pour mon malheur, les dieux m'ont envoyé!
Vous que ma voix appelle à cette dernière heure,
Recevez mes adieux : il est temps que je meure,
Que je termine enfin ma plainte et mes revers :
Mon ombre va chercher du repos aux enfers.
(Traduction de La Harpe.)

Après la mort d'Ajax, il semblerait que le drame dût finir. Sophocle, chose que nous ne pourrions pas faire sur notre théâtre moderne, y ajoute un nouvel incident.

Teucer, frère d'Ajax, survient et commence les apprêts de la sépulture ; mais Ménélas accourt et défend, au nom des Grecs, de rendre les derniers devoirs à Ajax. Après une querelle assez vive, grâce à la généreuse intervention d'Ulysse, Teucer ensevelit Ajax, et la tragédie se termine par la cérémonie des funérailles.

Le sujet de *l'Ajax* avait été traité, avant Sophocle, par Eschyle, dont la pièce est perdue.

7° *Philoctète.* Dans cette pièce, comme dans la plupart de celles des trois grands tragiques grecs, ce sont des héros de l'*Iliade* qui sont en scène.

L'action est à Lemnos ; le chœur est composé de matelots grecs.

Les Grecs, en se rendant à Troie, s'arrêtèrent dans l'île de Chrysa pour y sacrifier sur un autel de Minerve. Tandis que Philoctète cherchait cet autel, depuis longtemps enseveli sous terre, il fut mordu par un serpent. Les Grecs, incommodés de l'odeur de sa plaie, l'abandonnèrent, par le conseil d'Ulysse, dans l'île de Lemnos alors déserte. Il y était depuis près de dix ans, quand les Grecs, instruits par l'oracle que Troie ne pourrait être prise sans les flèches laissées à Philoctète par Hercule mourant, envoyèrent à Lemnos Ulysse et Néoptolème, fils d'Achille, pour ramener Philoctète ou rapporter les flèches du demi-dieu.

La tragédie de Sophocle commence au moment où les messagers débarquent sur le rivage de Lemnos.

Ulysse donne à Néoptolème la description de la caverne de Philoctète ; puis lui expose la manière dont il doit s'y prendre avec Philoctète pour lui enlever ses flèches. Le fils d'Achille a horreur de la ruse, mais il finit par se rendre à l'éloquence d'Ulysse, qui se retire pour n'être pas vu du malheureux qu'ils doivent tromper. Philoctète, en arrivant sur la scène, est frappé de la présence de Néoptolème et de sa suite, dans cette île ordinairement déserte.

« O étrangers! qui êtes-vous, vous qui abordez dans cette terre où il n'y a ni port ni habitation? quelle est votre patrie? quelle est votre naissance? A votre habit je crois reconnaître la Grèce, qui m'est toujours si chère ; mais je voudrais entendre votre voix. Ne soyez point effrayés de mon extérieur farouche, ne me craignez point, mais plutôt ayez pitié d'un malheureux, seul dans un désert, sans secours, sans appui. Parlez : si vous venez comme amis, que vos paroles répondent aux miennes; c'est une grâce, une justice que vous ne pouvez me refuser. »
(Traduction de La Harpe.)

Philoctète fait à Néoptolème le récit de son abandon ; le fils d'Achille, à son tour, lui raconte comment, indigné de l'injustice des Atrides, qui lui ont refusé les armes de son père, il quitte le camp pour retourner dans la Grèce. Philoctète le conjure de le prendre sur son vaisseau ; Néoptolème feint d'y consentir et de commander les préparatifs d'un départ immédiat, lorsqu'un faux messager apporte la nouvelle qu'Ulysse vient chercher Philoctète pour l'emmener au camp. Philoctète n'en est que plus impatient de partir avec Néoptolème ; mais au moment de gagner le rivage il est saisi d'un accès de son mal, car la blessure causée par le serpent n'est pas guérie ; après de longues souffrances, Philoctète s'endort profondément, et durant son sommeil, le fils d'Achille, toujours d'après le conseil d'Ulysse, lui dérobe ses flèches. Le désespoir et l'indignation du malheureux Philoctète sont au comble : il s'emporte avec amertume contre une telle trahison. Néoptolème, qui n'a agi que d'après les conseils d'Ulysse, ne peut supporter de tels reproches et rapporte les armes à Philoctète au moment où Ulysse, se méfiant de son compagnon, vient lui-même réclamer les flèches d'Hercule. Mais ces flèches sont entre les mains de Philoctète, qui se prépare à percer le sein de son mortel ennemi, quand Hercule apparaît et lui ordonne de se rendre sous les murs de Troie, où il trouvera sa guérison et donnera la victoire aux Grecs.

Les critiques regardent comme une merveille de l'art cette pièce où trois personnages seulement soutiennent et accroissent l'intérêt. S'il y a dans l'*Œdipe* de Sophocle un grand intérêt de curiosité, il y a dans son *Philoctète* blessé, malade, abandonné, puis trahi, un pathétique bien touchant et qui nous montre combien les anciens étaient les fidèles interprètes de la nature.

Sophocle avait près de quatre-vingt-cinq ans lorsqu'il fit représenter son *Philoctète*, qui remporta le prix des tragédies nouvelles. Le même sujet avait été traité avant lui par Eschyle et par Euripide, dont les pièces sont perdues. La Harpe donna, en 1783, un *Philoctète* qui fut accueilli avec faveur. Le quinzième livre de Télémaque est tiré en partie de *Philoctète* et des *Trachiniennes*.

BLANCHE DE FRANCOLINI.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

D'après Goldsmith, Robertson, et les meilleurs auteurs
DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS

CHAPITRE XXXV

CHARLES II (1660-1685)

Quand Charles Stuart remonta sur le trône de ses pères, il commençait sa trentième année. Il possédait un physique agréable, des manières élégantes, et tout, dans sa conduite, paraissait calculé pour justifier l'amour de son peuple.

Habitué dans l'exil à vivre dans une familiarité intime avec ses courtisans, il porta sur le trône cette affabilité remarquable qui lui avait conquis tant de cœurs. Sa douceur naturelle et son caractère insouciant

Digitized by Google

l'éloignaient de tirer vengeance des injures passées qu'il avait reçues; mais malheureusement, il prouva trop tôt que tous les avantages dont il était doué étaient purement superficiels. Son indolence et son amour extrême pour le plaisir lui rendaient insupportable toute application aux affaires. Ses faveurs étaient prodiguées indistinctement à ses sujets les moins recommandables, comme à ceux qui les méritaient le plus, et il ne prit guère plus de soin de récompenser ses amis que de punir ses ennemis. Cependant il se souvint des services que lui avait rendus le général Monk, qui reçut le titre de duc d'Albemarle avec le cordon de l'ordre de la Jarretière, et qui fut toujours traité par lui avec toute l'estime que son caractère méritait. — On raconte que les frères Penderell allèrent lui rendre visite après son couronnement, et en furent reçus avec une affabilité qui les combla de joie. Charles leur rappela l'épisode du chêne et s'informa avec un gracieux intérêt de tout ce qui les concernait. Ces bons et courageux paysans retournèrent chez eux chargés de présents de toute espèce, mais plus sensibles encore à l'accueil qu'ils avaient reçu d'une Majesté, qu'aux dons qui leur avaient été faits.

Sir Edouard Hyde, qui avait accompagné le prince dans son exil, fut créé pair d'Angleterre et comte de Clarendon, et devint tout à la fois grand chancelier et premier ministre. Il est plus connu comme historien que comme homme d'État; mais sa sagesse et son intégrité furent également remarquables dans toutes les circonstances de sa vie. Il était allié à Charles, sa fille ayant épousé en France le duc d'York, frère du roi et qui devint plus tard Jacques II. Cependant ni cette alliance ni la reconnaissance due à ses services ne purent le préserver d'une éclatante disgrâce lorsque, quelques années plus tard, il essaya par des conseils austères de rappeler Charles à une conduite plus sage et plus digne d'un monarque, et la fuite seule put le soustraire à son ressentiment.

Quelques actes de vengeance eurent lieu contre ceux qui avaient pris une part immédiate à la mort du roi. Sur quatre-vingts coupables qui furent jugés, dix seulement furent exécutés; les autres virent leur peine commuée ou obtinrent leur pardon. Le roi, dirigé alors par les conseils de Clarendon, gouvernait avec une justice et une douceur qui répandaient une satisfaction générale parmi ses sujets. L'armée, qui pendant si longtemps avait gouverné despotiquement le royaume, fut licenciée. L'épiscopat et les cérémonies de l'église anglicane furent rétablis comme par le passé, quoique le roi prétendît conserver la neutralité en matière de religion. Mais, au fond, le fils de Charles portait en lui toute la haine de son père et de son aïeul contre le puritanisme, et son long séjour en France lui avait donné une tendance vers les idées catholiques. Le duc d'York professait ouvertement cette doctrine. La généralité de la nation anglaise était maintenant protestante. Aussi Charles perdit-il une partie de l'amour de ses sujets quand on le vit favoriser le catholicisme. Sa légèreté, son inaptitude aux affaires, sa ruineuse prodigalité achevèrent de le déconsidérer. A peu de distance de White-Hall, qui ne lui rappelait que de tristes souvenirs, il fit construire une résidence royale, le palais de Saint-James, qu'il se plut à orner avec un luxe, une magnificence inouïe. C'était dans les belles allées du parc que Charles se plaisait à passer paresseusement ses journées, entouré d'un grand nombre de jolis petits chiens, dont les jeux le divertissaient.

Pour obtenir de l'argent de son Parlement, Charles déclara la guerre à la Hollande. La flotte anglaise eut d'abord quelques succès, mais l'amiral hollandais Ruyter remporta ensuite sur elle des avantages signalés. La France et le Danemark, jaloux des succès de la marine anglaise sous Cromwell, se réunirent aux Hollandais pour humilier le pavillon britannique.

Après plusieurs avantages remportés par les flottes réunies, les Hollandais, commandés par leur grand amiral, se présentèrent tout à coup dans la Tamise, et jetèrent la consternation parmi les Anglais. Une chaîne avait été établie pour fermer l'entrée de la rivière de Medway; quelques autres fortifications avaient été ajoutées à celles qui existaient déjà; mais tous ces préparatifs étaient bien faibles devant des forces si considérables que celles des Hollandais. Sheerness fut bientôt prise, et les ennemis s'étaut avancés rompirent la chaîne, fortifiée par la présence de quelques navires, qui furent coulés à fond. L'ennemi, détruisant les vaisseaux anglais qu'il rencontrait sur son passage, s'avança avec six vaisseaux de guerre et cinq brûlots jusqu'au château d'Upnore, où trois vaisseaux de guerre anglais furent brûlés. Toute la ville de Londres était dans la consternation. A chaque instant on s'attendait à voir les Hollandais venir jusqu'au pont de Londres et détruire non-seulement la flotte, mais encore les bâtiments de la métropole. Ruyter n'était plus qu'à quatre lieues. Heureusement pour la ville, il se trouva dans l'impossibilité d'achever son entreprise par la faute de la France, qui lui avait promis du renfort et qui lui manqua de parole. Les Hollandais se bornèrent donc à répandre l'alarme sur les côtes, et retournèrent dans leurs ports, où ils se vantèrent des succès obtenus sur leurs redoutables adversaires.

Enfin cette guerre, après avoir duré plusieurs années, et avoir coûté au roi Charles beaucoup de soldats et d'argent, fut terminée par le traité de Bréda, dont une des conditions fut que la colonie de New-York serait cédée aux Anglais par les Hollandais.

Malgré cette concession, ce traité fut regardé comme si désavantageux pour l'Angleterre, que lord Clarendon encourut un blâme général pour y avoir acquiescé. Ses ennemis profitèrent même de cette circonstance pour donner essor à leur vengeance, et sir Seymour, membre de la Chambre des communes, se porta son accusateur. Clarendon, prudemment, céda à l'orage, et se réfugia en France, où il vécut dans la retraite, s'occupant à rédiger l'histoire des guerres civiles de son pays, pour laquelle il avait recueilli tous les documents nécessaires.

A la place de ce vertueux ministre, Charles forma un ministère auquel on donna le nom de *cabale*. Il se composait d'hommes violents, ambitieux et incapables, dont la seule étude sembla être de renverser la constitution, et d'établir sur ses ruines une mo-

Digitized by Google

narchie absolue. Leurs actes occasionnèrent un tel mécontentement, que bientôt le roi fut forcé de les abandonner au mépris public. En partie pour satisfaire ses sujets et le Parlement, en partie pour se procurer des subsides, Charles déclara la guerre à la France et envoya sur le continent une armée de trois mille hommes, sous le commandement du duc de Monmouth, pour défendre Ostende, que les Français attaquaient. On se hâta aussi d'armer une flotte, et une quadruple alliance fut projetée entre l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne et l'Autriche. Ces mesures vigoureuses amenèrent enfin le fameux traité de Nimègue, qui donna la paix à l'Europe.

Mais, quoique le calme régnât au dehors, les mécontentements du peuple anglais continuaient dans l'intérieur du royaume, et produisirent enfin la guerre civile avec toutes ses horreurs. Pour dégoûter le roi du papisme, on imagina d'inventer un complot dont le but aurait été d'assassiner Charles. Les catholiques les plus honorables furent accusés d'en faire partie; l'accusateur principal était un certain Oates, homme perdu de réputation et de dettes, qui avait déjà subi une condamnation infamante, et qui s'enrichit au moyen du rôle odieux qu'on lui fit jouer dans ce complot. William Bedloe, homme plus vil, s'il est possible, qu'Oates lui-même, parut après lui sur la scène. Comme le premier, il était de basse extraction, et avait même été accusé de vol. Il donna pleine carrière à son imagination dans les détails qu'il inventa sur le crime des papistes; le Parlement l'encouragea, comme il avait fait pour Oates; enfin, bien qu'on ne pût trouver nulle part de traces de ce prétendu complot, bien qu'il n'existât de preuves que les révélations de deux escrocs, plusieurs gentilshommes honorables n'en furent pas moins condamnés à périr sur l'échafaud, sans que le roi, au désespoir, car il ne croyait pas au complot, pût les sauver de la haine du Parlement. Coleman, secrétaire du duc d'York, fut une des premières victimes. On produisit des lettres écrites par lui et trouvées dans son domicile. Ces lettres ne prouvaient qu'un zèle excessif pour la religion catholique, mais cela seul était suffisant pour le convaincre de crime. Oates et Bedloe parurent contre lui. Le premier jura que Coleman avait envoyé quatre-vingts guinées à un scélérat qui s'était chargé de la mort du roi. Il fixa même la date de cette circonstance au mois d'août, mais il ne voulut pas désigner le jour. Il était facile à Coleman de prouver qu'il avait été à la campagne la plus grande partie de ce mois; or, le témoin évita de rien particulariser. Bedloe jura à son tour que Coleman avait consenti à l'assassinat du roi.

C'est sur ces deux témoignages que le malheureux et innocent Coleman fut condamné. Après lui, Hill, Green, Berry et le vénérable marquis de Strafford subirent le même sort. En outre, plusieurs bills furent votés contre les catholiques. L'un d'eux les déclarait idolâtres, et quiconque ne reconnut pas la vérité de cette épithète fut chassé de la Chambre. On les obligea à sortir de Londres et on les persécuta dans tout le royaume. Toutes ces mesures si cruelles étaient appuyées par la Chambre des communes, qui siégeait depuis dix-sept ans, sans interruption. Le roi, en conséquence, prit la résolution de convoquer un nouveau Parlement, convaincu qu'il ne saurait être plus difficile à gouverner que le premier. Mais la haine du catholicisme s'était emparée des esprits, et le nouveau Parlement marcha dans la même voie et sanctionna les mêmes violences, jusqu'à ce que Charles, décidé à en finir, se détermina à congédier les Chambres et à n'en jamais convoquer d'autres.

Dès ce moment, le roi parut gouverner avec une autorité despotique; tous ceux à qui il soupçonnait l'intention de s'élever contre son pouvoir furent emprisonnés. Dans le dessein d'humilier les presbytériens, il les dépouilla de leurs emplois et les donna à ceux dont le dévouement lui était acquis; il épousa ouvertement la cause du clergé, et ôta ses libertés à la ville de Londres qui, depuis longtemps, était à la tête du parti populaire. Bientôt, les mêmes injustices et cruautés qui avaient été commises contre les catholiques, le furent contre les presbytériens. Ceux-ci, poussés par le désespoir, prirent les armes, et l'Angleterre devint le théâtre des scènes les plus sanglantes et les plus déplorables. La bataille célèbre du pont de Bothwell fut la ruine du parti presbytérien, qui ne put se relever de cette défaite. L'armée était commandée par le duc de Monmouth, fils de Charles et de mistriss Waters. Ce seigneur était d'un caractère doux et disposé à la modération, mais on lui avait adjoint deux hommes d'un caractère bien différent, et qui rendirent impossible toute conciliation. La déroute des presbytériens fut complète, et l'armée anglaise entra dans Edimbourg, portant au bout de ses piques des têtes et des mains coupées, et menant, liés deux à deux, sur des charrettes, les chefs et les ministres qu'on avait faits prisonniers, et qui subirent, le lendemain, le supplice de la corde. Dès lors, la masse des Écossais, renonçant à ce Covenant pour la défense duquel tant de sang avait coulé, se soumit à une sorte d'épiscopat mêlé d'anglicanisme, et reconnut l'autorité du roi en matière ecclésiastique.

A peu de temps de là, le roi fut attaqué d'une maladie qu'on crut d'abord mortelle. Elle fut l'occasion d'une vaste conspiration dont les principaux chefs furent le duc de Monmouth et lord Russell. Leur but était de faire exclure le duc d'York de la succession au trône, comme papiste; du moins, c'était là le seul projet de Russell, de Hampden, d'Algernon Sidney; mais Monmouth et ses partisans en avaient un autre, qui n'était rien moins que de détrôner le roi. Cette conspiration fut découverte. Monmouth prit la fuite et plus tard obtint son pardon; mais les autres chefs, bien moins coupables, furent jugés et condamnés à mort.

Un des derniers actes de la vie de Charles fut de marier sa nièce cadette, lady Anne, au prince Georges, frère du roi de Danemark. Il avait déjà marié l'aînée, Marie, à Guillaume, prince d'Orange. Peu après il fut saisi d'un mal qui l'emporta au bout de quelques jours.

Pendant sa maladie, il reçut d'un prêtre catholique les derniers sacrements de l'Eglise. Ainsi, sa croyance religieuse se manifesta à ce moment suprême.

Le règne de Charles ne fut pas heureux pour l'An-

Digitized by Google

gleterre; il fut toujours troublé par des divisions intérieures. Ce roi n'était pas méchant; mais il était insouciant, léger, prodigue, et ces défauts, dont l'âge ne le corrigea pas, firent beaucoup de tort à son bonheur et à celui de ses sujets. Il acquit New-York par le traité de Hollande; mais il avait vendu Dunkerque au roi de France, Louis XIV, pour cinq millions. Les commencements de son règne furent marqués par deux calamités publiques : la peste, qui ravagea le royaume et fit périr, à Londres seulement, dit-on, quatre-vingt mille personnes, et l'incendie de cette ville, qui eut lieu l'année suivante, en 1666. Cet incendie, qui dura quatre jours entiers, ne consuma pas moins de treize mille maisons, presque toutes construites en bois, et quatre-vingt neuf églises, au nombre desquelles se trouvait la cathédrale de Saint-Paul, qui a été pompeusement rétablie depuis.

Malgré les troubles de cette époque, la littérature et les sciences continuèrent à faire des progrès, et si l'on ne peut citer d'aussi grands noms que ceux de Shakspeare et de Milton, il en est d'autres qui méritent néanmoins une place dans l'histoire. L'un d'eux surtout s'est rendu illustre par son génie et ses découvertes dans la physique : c'est Newton. Comme historiens, il y eut Clarendon et Burnet; comme poètes, Butler, Cowley, Congrève, Dryden et Otway. Aucun ne fut encouragé, et presque tous finirent misérablement. Milton mourut sous ce règne, persécuté et aveugle, Butler expira de faim, Dryden et Otway manquaient souvent du nécessaire, et ce dernier mourut étouffé par le morceau de pain qu'on lui jeta comme une aumône. C'est que les préoccupations politiques de l'époque excluaient le goût des arts et de la poésie. C'est sous Charles II qu'on se servit pour la première fois des dénominations de Wighs et de Torys, noms qu'on attribuait ordinairement, le premier à ceux qui professaient des principes libéraux et avancés, l'autre à l'aristocratie, qui était plutôt disposée à soutenir les prérogatives royales que les droits du peuple. F. VILLARS.

LA TERRE ET L'HOMME

OU

LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

Par ARNOLD GUYOT

Professeur de géographie et d'histoire à Neuchâtel (Suisse)

CHAPITRE XIII

CARACTÈRES DU NOUVEAU MONDE

— SUITE —

§ 3. Quand on considère que cette quantité d'eau tombe sur des plaines dont l'étendue favorise le développement de vastes systèmes de cours d'eau, on doit se rendre facilement compte de l'existence de cette multitude innombrable de rivières et de lacs qui sont les traits les plus caractéristiques des deux Amériques. Nonobstant son étendue moindre que celle de l'ancien monde, le nouveau renferme les plus grands fleuves du globe. Nulle part on ne rencontre un cours d'eau qui puisse égaler le puissant Marañon, le géant des fleuves de la terre, dont les eaux occupent 1,500,000 milles carrés et se jettent dans l'Océan après un cours de 3,000 milles. Ce grand monarque reçoit dans son cours l'hommage de tributaires dont chacun, par sa grandeur et l'abondance de ses eaux, suffirait aux besoins d'une contrée importante. Tels sont l'Ucayali, le Rio-Purus, le Rio-Negro, et surtout le Madeira, rivalisant d'importance avec celui qui a l'honneur de donner son nom à la réunion de leurs eaux. A mesure qu'il avance, les proportions du fleuve augmentent, et, avant d'arriver à l'Océan, il s'élargit tellement que le navigateur qui se trouve à une égale distance de ses deux rives, ne peut les apercevoir, et croit être sur une mer d'eau douce plutôt que sur un fleuve continental. Loin de son embouchure, les eaux douces et limoneuses de l'Amazone se distinguent encore au premier coup d'œil des eaux salées et limpides de l'Océan; et leurs alluvions emportées vers le nord par les courants, créent un nouveau sol le long du continent.

Dans l'Amérique du nord, le Mississipi, le second des fleuves terrestres par son importance, égale presque en longueur le Marañon lui-même, puisque son cours est à peu près de 3,000 milles; mais son bassin ne couvre qu'une superficie de 8 à 900,000 milles carrés. Parmi ses tributaires sont le Missouri, qui perd injustement son nom pour prendre celui d'un frère moins puissant que lui; l'Ohio, belle rivière aux ondes transparentes, l'Arkansas, et bien d'autres encore, composant ce vaste système d'artères qui vivifie l'ouest tout entier et qui semble destiné à prendre de jour en jour plus d'importance. Ces deux grands fleuves de sont pas les seuls; à côté du Marañon, le Rio de la Plata présente un cours de 1,900 milles et couvre une superficie de plus d'un million de milles carrés; à côté du Mississipi, le Saint-Laurent, avec ses affluents, offre un cours de 2,000 milles et un bassin de 500 milles carrés.

L'ancien monde n'offre rien de comparable aux deux grands fleuves américains. Le plus grand de ses cours d'eau, le Yantse-Kiang, en Chine, n'atteint que 2,500 milles. Le Gange et le Nil sont encore inférieurs. Le Volga, le plus grand des fleuves européens, n'a qu'un cours de 1,700 milles; et, si nous énumérions les fleuves d'Amérique qui égalent le Rhin, dont l'Europe est si fière, ce serait par centaines qu'il faudrait les compter.

L'Amérique n'est pas moins remarquable par le nombre et la magnificence de ses lacs. Le groupe des grands lacs du Canada, si caractéristique pour l'Amérique septentrionale, n'a son pareil en aucun lieu du monde. Ils contiennent la plus grande masse d'eau douce qu'on puisse rencontrer sur la surface du globe. Ces vastes mers, unies par le fleuve Saint-Laurent, couvrent une surface d'environ 80,000 milles carrés, et l'on a calculé qu'elles contiennent à peu près la moitié des eaux douces répandues sur la surface de notre planète. Ces lacs ne sont pas non plus les seuls, et un coup d'œil jeté sur la carte nous met à même d'apercevoir dans le nord une multitude

Digitized by Google

d'amas d'eau douce, inférieurs en étendue : les lacs Athabasca, Winnipeg, le lac de l'Esclave et le Grand-Ours sont dignes de figurer à côté de ceux du Saint-Laurent.

Les fleuves et les lacs sont pour l'Amérique une richesse dont elle est à bon droit orgueilleuse. Aucun continent n'en possède un aussi grand nombre, ni d'aussi grande étendue, ni aussi navigables. Non-seulement ils fertilisent les riches contrées qu'ils traversent, mais ils sont dès à présent, et deviendront de plus en plus, la grande voie du commerce entre toutes les parties de ce vaste monde. Les résultats actuels nous permettent de tout espérer de l'avenir.

Ainsi l'élément aquatique règne dans le nouveau monde; ajoutons à cela que la moitié de ses terres sont exposées au soleil tropical, et que, toutes choses égales d'ailleurs, la totalité de sa surface est plus tempérée que celle de l'ancien monde; il n'en faut pas davantage pour trouver dans ces particularités les traits essentiels de son climat. On doit le désigner sous le nom de climat fluviatile et océanique, par opposition au climat sec et continental de l'ancien monde.

Qu'il nous soit permis à présent de considérer quelles seront les conséquences de ces circonstances physiques sur le développement des êtres organisés; le caractère du nouveau monde en devra ressortir avec tous les signes distinctifs qui le caractérisent.

§ 4. La chaleur et l'humidité sont les conditions les plus favorables d'une exubérante végétation; et, pour le moment, aucun continent n'est en ce genre couvert d'une aussi riche nature que l'Amérique. Sous le même parallèle, où l'Afrique ne présente que des plateaux arides, s'élèvent les immenses forêts vierges du bassin de l'Amazone, les Selvas, presque continues sur une longueur de plus de 1,500 milles, formant la plus grande solitude de ce genre qui existe dans le monde. Et quelle vigueur! quel luxe de végétation! Les palmiers, dont les formes élancées rappellent à l'esprit celle de l'Amérique elle-même, élèvent leur tête à 150 ou 200 pieds au-dessus du sol, l'emportant sur les autres arbres en hauteur, en nombre et en majesté. Des arbres et des arbrisseaux innombrables, d'une moindre élévation, remplissent l'espace laissé libre entre leurs troncs; des plantes grimpantes, aux tiges ligneuses, des lianes capricieusement enroulées les entourent de leurs branches souples et flexibles, mêlent leurs fleurs à leur feuillage, et forment une masse de végétation impénétrable à l'homme, et que la cognée peut seule entamer avec succès. Au fond de leurs eaux dormantes croît la victoria (élégante rivale de la rafflésia), cet odorant et gigantesque lis des eaux, dont la corolle blanche et rose, de quinze pouces de diamètre, s'élève éblouissante du milieu d'un groupe de feuilles circulaires, étendues sur l'eau, et dont une seule couvre une circonférence de six pieds de diamètre. Des rivières coulant en silence sous les vastes arceaux d'une sombre verdure sont les seules voies ouvertes par la nature aux rares habitants de ces belles solitudes. Ailleurs, au Mexique et dans le Yucatan, une végétation pariétaire, d'une puissance extraordinaire, ne laisse subsister aucun des ouvrages de l'homme; et les monuments des anciennes civilisations, que l'antiquaire découvre après mille fatigues, sont depuis longtemps changés en montagnes de verdure, ou démolis pierre à pierre par les plantes qui se glissent dans les interstices, et brisent avec une force irrésistible tous les obstacles qui s'opposent à la rapidité de leur croissance.

L'Amérique méridionale, particulièrement dans le bassin de l'Amazone, est le véritable royaume des palmiers; nulle part ce noble végétal ne présente une plus grande variété d'espèces. Ce continent, qui offre dans tous les individus du règne végétal une exubérance foliacée due à la chaleur et à l'humidité, ne possède aucune de ces plantes grêles au feuillage effilé, telles qu'on en voit en Afrique et dans la Nouvelle-Hollande. L'érica, ou bruyère, si commune, si variée, si caractéristique dans la flore du Cap de Bonne-Espérance, et dans quelques parties de l'Europe septentrionale, est une forme de végétation inconnue dans le nouveau monde. On n'y trouve rien qui ressemble au métrosidéros (1) d'Afrique, à l'eucalyptus (2) et aux acacias à feuille de saule, dont les fleurs brillent des plus charmantes couleurs, mais dont le feuillage grêle donne à peine un peu d'ombre. Partout de larges et abondantes feuilles, une verdure intense, et une végétation forte et plantureuse se présentent à l'œil du botaniste ou de l'explorateur.

L'Amérique septentrionale, malgré son climat plus continental, partage ce caractère avec le continent du sud. La beauté et l'étendue des vastes forêts qui couvrent son sol, la variété de leurs essences, la vigueur et l'élévation des arbres dont elles se composent, sont assez connues. C'est à une irrigation abondante et uniforme à sa surface, quelquefois montagneuse, mais toujours fertile, que cette partie du nouveau monde doit de posséder tant d'espèces végétales utiles à l'homme.

Non-seulement la végétation abonde dans le nouveau monde, mais elle est universellement répandue, et c'est encore un trait qui le distingue de l'ancien. On ne rencontre pas en Amérique ces vastes déserts, si communs dans les autres continents, où ils occupent une portion si considérable de leur surface. Les déserts de la Californie et d'Atacama sont des exceptions, et ne semblent pas avoir d'autre objet que de servir de spécimens, comparés à ceux de l'Afrique et de l'Asie. Les llanos de l'Orénoque, que leur caractère géologique condamne en apparence au même sort que le Sahara, sont copieusement arrosés durant la saison des pluies, et se couvrent alors d'une luxuriante végétation. La vie, qui semblait sommeiller au sein de la terre, jaillit plus belle et plus vigoureuse; au sable aride amoncelé par les vents, succèdent de riches prairies, où viennent paître les animaux indigènes mêlés à des bandes de chevaux et d'ânes sauvages, dont la race est d'origine européenne, et des milliers de reptiles, enfouis dans le limon durci pendant la sécheresse, apparaissent et viennent animer de nouveau les cours d'eau et les lacs temporaires qui se forment dans les vallées. Les pampas elles-mêmes se couvrent de vé-

(1) Bois de fer.
(2) Myrte.

Digitized by Google

gétation et sont foulées par de nombreux troupeaux. Enfin, les vastes plaines du Mississipi et du Missouri produisent chaque année une herbe drue et serrée, que viennent paître les bisons et autres animaux de ces contrées.

§ 5. Cependant le règne animal ne répond pas à cette luxuriante végétation; il est en quelque sorte inférieur et affaibli, et n'occupe pas le rang qui semblerait lui appartenir. En effet, ce qui favorise la vitalité du monde animal, c'est la chaleur sèche; l'élément continental.

Les familles caractéristiques de ces contrées, par le nombre de leurs espèces et leur importance relative, sont celles que leur genre de vie rapproche de l'élément aquatique et du règne végétal.

Aussi rien de plus splendide, de plus éclatant que l'entomologie de l'Amérique méridionale. L'inépuisable variété de ses espèces d'insectes, la vivacité de leurs couleurs, leur taille, en font le plus bel ornement de ces régions. C'est là qu'habite l'escarbot-Hercule — le plus grand des coléoptères, — et ces brillants papillons aux larges ailes, le Ménélas, l'Adonis, et l'Achille, dont les vives couleurs brillent au soleil comme des pierres précieuses. C'est le résultat de la flore américaine. L'existence de ce petit monde animal dépend toujours de la végétation, et la richesse de l'une fait la somptuosité de l'autre.

Parmi les animaux vertébrés, aucune famille n'est aussi largement représentée que celle des reptiles; l'humidité est leur élément. Les rivières et les lagunes formées pendant la saison des pluies, sont peuplées de caïmans, les crocodiles du nouveau monde. Là se rencontrent aussi les iguanes, lézards gigantesques, les basilics et cent autres espèces qui pullulent dans ces eaux attiédies. Les forêts servent de refuge à des myriades de serpents de toute dimension et de toutes les variétés, et à ces boas monstrueux, l'effroi des naturels. Les reptiles sont là dans leur véritable patrie.

Mais chez les animaux supérieurs, le développement semble incomplet et en quelque sorte interrompu. Les types dominants appartiennent aux ordres inférieurs. Parmi les oiseaux, les échassiers, habitants des marais et des côtes, sont remarquables par le nombre de leurs espèces, qui surpasse de beaucoup en Amérique celui des autres continents. Parmi les mammifères, l'ordre des édentés représenté par les armadillos, les pangolins, les fourmiliers et les paresseux, caractérise de préférence à tout autre la faune de l'Amérique méridionale, non-seulement dans l'époque actuelle, mais encore dans les âges géologiques qui l'ont précédée. Si nous considérons les représentants des ordres supérieurs, nous les trouvons moins nombreux en espèces et plus petits de taille, en un mot, inférieurs aux animaux correspondants de l'ancien monde. Dans l'ordre des pachydermes, au lieu de l'éléphant, du rhinocéros et de l'hippopotame, ces géants de l'ancien monde, on ne trouve plus que les faibles et innocents tapirs et les pécaris. Dans l'ordre des ruminants, au lieu du chameau et du dromadaire, on rencontre le lama des Andes, qui n'atteint pas la moitié de leur taille. A la place du lion, seigneur de l'Afrique, et du tigre féroce des îles du Gange, on trouve le faible puma (1), et le jaguar des forêts du Brésil. Enfin, les ânes particuliers à l'Amérique sont ceux dont l'organisation est la moins parfaite.

Non-seulement les animaux supérieurs sont mal représentés dans ce continent, sous le rapport de la taille, mais ils n'ont ni la force, ni le courage, ni la férocité, non plus que l'intelligence des animaux similaires de l'ancien monde. C'est surtout, comme on peut le voir, dans l'Amérique tropicale que le règne animal reste dans une condition inférieure. Il est soumis à l'élément aquatique et au régime végétal; donc, dans les régions où la vie végétale domine, celle des animaux demeure dans les degrés inférieurs.

Cependant, l'Amérique septentrionale, en conséquence de son caractère plus continental, possède des types supérieurs qui rappellent et égalent presque ceux de l'ancien monde. Le bison, le daim, l'élan et l'ours sont la preuve que cette vigueur septentrionale qui domine les continents tempérés règne aussi dans l'Amérique du nord.

§ 6. L'homme lui-même subit les mêmes influences physiques. Habitant des forêts vierges qui couvrent sa patrie, sa nature est modifiée profondément par ce milieu. Sa couleur cuivrée indique assez qu'il n'habite pas comme le nègre sous les brûlants rayons du soleil. Son tempérament lymphatique montre que l'élément végétal domine dans son régime. L'Indien est froid et mélancolique, d'un caractère indifférent; « étranger à nos espérances, à nos joies et à nos douleurs, » dit un voyageur, « il est rare qu'une larme mouille ses paupières, ou qu'une impression quelconque se lise sur ses traits; » les tortures les plus affreuses ne peuvent lui arracher une plainte, et il ne sort de son indifférence stoïque que mû par la vengeance ou la jalousie. S'il déploie par hasard une grande force musculaire, ce n'est que pour un instant et sans continuité. Lorsque les premiers envahisseurs du nouveau monde s'efforçaient d'obliger les Indiens inoffensifs, qui les avaient reçus comme des dieux, au rude travail des mines et du labourage, ces pauvres habitants des forêts, incapables d'endurer la fatigue, périssaient par milliers. Ce fut alors que les Européens substituèrent à l'Indien le robuste et courageux enfant de l'ancien monde, — le nègre, — qui jusqu'à ce jour instrument docile dans les mains de l'homme blanc, endure — j'allais dire gaiement — un degré de fatigue qui tuerait les naturels du pays.

La condition sociale des tribus indiennes ne se ressent pas moins des lieux qu'elles habitent. L'Indien est toujours l'homme des forêts, et s'est rarement élevé au-dessus de l'état de chasseur, le moins élevé dans l'échelle de la civilisation. Pour lui, la fertilité du sol n'a jamais eu de valeur, car ce n'est pas de là qu'il tire sa subsistance. Il ne s'est même pas élevé à l'état de pasteur, et n'a réduit aucun animal à la domesticité, pour se nourrir de son lait et se vêtir de sa laine, comme ont fait les peuples nomades de l'ancien monde. D'une extrémité à l'autre de l'Amérique, son genre d'existence est le

(1) Cougar.

Digitized by Google

même. Seuls, les peuples des plateaux du Mexique et du Pérou font exception à la règle commune, et si ces nations se sont un peu élevées dans la sphère de l'humanité, c'est parce que, habitant des régions élevées, des îles aériennes, elles ont été préservées de l'influence énervante d'une atmosphère humide et chaude.

Telle est la connexion des phénomènes naturels. La conformation et la situation du nouveau monde lui donnent un climat chaud et humide qui imprime un caractère propre à toute la nature organisée, — l'homme compris, — et ce dernier n'est soumis aux influences climatériques que parce qu'il a négligé d'exercer les hautes facultés dont il est doué pour subjuguer la nature, dont le rôle est d'être gouvernée par lui et de le servir.

Prenons nos conclusions. Le nouveau monde comparé avec l'ancien, est le côté humide de notre planète, le monde *océanique et végétal*, l'élément passif qui reçoit la vie par l'impulsion du monde extérieur. Telle est l'Amérique, telle elle était avant l'arrivée de l'homme de l'ancien monde, dont nous connaissons déjà les qualités comme colon, et dont la suite nous apprendra ce que son intelligence et son activité sont capables d'entreprendre. ACCOYER.

ASTRONOMIE

DÉFINITIONS PRÉLIMINAIRES

1. *Circonférence. Centre.* — On appelle *circonférence* une ligne courbe fermée, située tout entière dans un même plan, et dont tous les points sont à égale distance d'un point intérieur appelé *centre*. Telle est la figure 1.

2. *Cercle.* La partie du plan, ou, si l'on veut, l'espace enclos par la circonférence, s'appelle *cercle*. Ainsi la circonférence n'est que le contour du cercle.

3. *Rayon.* — Toute ligne droite, telle que OA, OB, commençant au centre et terminée à la circonférence, est dite *rayon*. Tous les rayons d'un même cercle sont égaux : voilà pourquoi, en parlant d'un cercle, on dit *son rayon*, comme s'il n'en avait qu'un, puisqu'ils ne diffèrent pas les uns des autres.

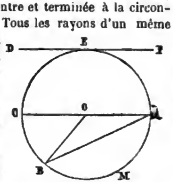


Fig. 1.

4. *Diamètre.* — Une ligne droite, qui traverse le cercle en passant par le centre, et qui s'arrête, de part et d'autre, à la circonférence, est appelée *diamètre*. Ex. : AC. — Les diamètres d'un même cercle sont tous égaux entre eux et doubles du rayon. — Le diamètre partage en deux parties égales le cercle et la circonférence qu'il traverse.

5. *Arc. Corde.* — On appelle *arc* une portion de circonférence, telle que AMB. La ligne droite AB, qui joint les deux extrémités de cet arc, en est la *corde*.

6. *Tangente.* — Lorsqu'une ligne droite et une circonférence se touchent en un seul point, la droite est dite *tangente* à la circonférence ou au cercle. Le point commun E est appelé *point de contact*, ou encore *point de tangence*.

7. *Angle.* — On nomme *angle* l'écartement de deux lignes droites qui se rencontrent. Les deux droites sont les *côtés* de l'angle; le point où elles se rencontrent en est le *sommet*. Ainsi (fig. 2), dans l'angle BAC, les côtés sont AB, AC, et le sommet est le point A. — Les commençants doivent être bien prémunis contre le penchant à apprécier la grandeur d'un angle d'après la longueur de ses côtés. Qu'ils retiennent bien que la grandeur d'un angle dépend de l'écartement des côtés et non de leur longueur. En astronomie, on considère fréquemment des angles dont les côtés sont très-longs, par exemple, un angle dont la terre formerait le sommet, et dont les côtés passeraient par le soleil et la lune. Or, un tel angle peut être extrêmement petit, si les deux côtés s'écartent très-peu l'un de l'autre.

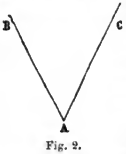


Fig. 2.

9. *Perpendiculaires.* — Quand deux lignes, AB, CD, se rencontrent et forment au point D deux angles égaux, ce qui a lieu quand la ligne CD s'écarte également de AD et de BD, ces deux lignes sont dites *perpendiculaires* l'une sur l'autre (fig. 3). — Vulgairement, on dit qu'une ligne est perpendiculaire sur une autre, lorsqu'elle la rencontre sans *pencher* plus d'un côté que de l'autre.

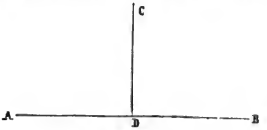


Fig. 3.

9. *Angle droit.* — L'angle, tel que ADC, formé par la rencontre de deux perpendiculaires, est un *angle droit*.

Fig. 4.

10. *Triangle.* — L'espace enfermé par trois lignes droites qui se coupent deux à deux, est un *triangle* (fig. 4).

11. *Parallèles.* — Deux droites sont *parallèles*, lorsque, étant situées dans un même plan, elles ne se rencontrent jamais, à quelque distance qu'on les suppose prolongées (fig. 5).

Fig 5.

12. *Division sexagésimale de la circonférence : degrés, minutes, secondes.* — La circonférence a été partagée en 360 *degrés;* chaque degré en 60 *minutes;* chaque minute en 60 *secondes*. Les degrés sont désignés par un petit zéro, les minutes par un accent, et

Digitized by Google

les secondes par deux accents. Ainsi un arc de trente-cinq degrés quarante-deux minutes vingt-trois secondes, s'écrira :

35° 42′ 23″.

13. *Mesure des angles.* — Pour mesurer un angle, on place son sommet au centre d'un cercle, et l'on compte le nombre de degrés minutes et secondes que contient l'arc intercepté par les côtés de cet angle, côtés que l'on prolonge autant qu'il est nécessaire. Soit l'angle AOB (fig. 6). Supposons que la division de la circonférence ait été effectuée, et puisse se lire; si l'arc MN, intercepté par les côtés de l'angle donné, compte 72° 34′ 16″, on dira que cet angle est de 72° 34′ 16″. On voit que le même nombre sert de mesure à l'arc et à l'angle. Cela donne une idée de la quantité dont s'écartent les côtés de cet angle.

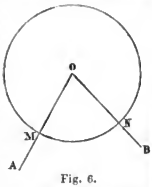


Fig. 6.

14. *Cône; axe du cône; base.* — Imaginons que le triangle ABC tourne autour du côté AC, de façon que le côté BC décrive un cercle. De cette révolution il sortira un volume qu'on appelle *cône*. Le côté fixe AC est l'*axe* du cône. Le cercle décrit par le côté BC en est la *base* (fig. 7).

Fig. 7.

15. *Sphère; diamètre; axe de la sphère.* — La *sphère* est le volume engendré par la révolution d'un demi-cercle tournant autour de son diamètre (fig. 8). — On dit encore : la sphère est l'espace enfermé par une surface courbe dont tous les points sont à égale distance d'un point intérieur appelé *centre*. La ligne droite, qui traverse la sphère en passant par le centre, en est le *diamètre*, qu'on appelle souvent aussi son axe. — Les billes, les boules sont des sphères.

Fig. 8.

16. *L'ellipse; son centre; son grand axe; son petit axe; son diamètre; foyers; excentricité; rayons vecteurs.* — Enfin, il existe une courbe remarquable, qui joue un grand rôle en astronomie, puisque plusieurs astres importants la dessinent dans leur course, c'est l'ellipse, que le vulgaire appelle quelquefois *ovale*.

Soit (fig. 9), un cône droit ABC, c'est-à-dire, un cône dont l'axe est perpendiculaire sur la base (Ex. : un pain de sucre.) Si l'on coupe obliquement ce cône au moyen d'un plan, de manière que ce plan ne rencontre pas la base, la section MNP ainsi formée est une *ellipse*.

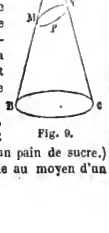


Fig. 9.

Il existe dans l'intérieur de l'ellipse un point O (fig. 10) tel que toutes les droites qui traversent l'ellipse en passant par ce point s'y trouvent coupées en deux parties égales. Ce point est le *centre* de l'ellipse. — On nomme *diamètre* toute droite qui, passant au centre d'une ellipse, se termine de part et d'autre à son périmètre ou contour.

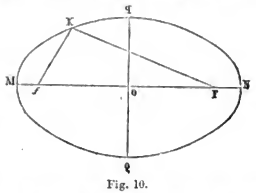


Fig. 10.

Le plus grand diamètre d'une ellipse en est le *grand axe* (MN); le plus petit diamètre en est le *petit axe* (PQ). Ces deux axes sont perpendiculaires l'un sur l'autre.

Si de l'extrémité P du petit axe, avec un rayon égal à la moitié du grand axe, on décrit deux arcs de cercle qui coupent le grand axe en deux points *f* et F, ces points appelés *foyers*, présentent une propriété très-remarquable : c'est que la somme de leurs distances à un point quelconque de la courbe est une quantité constante, égale au grand axe. Ainsi :

$$fK + KF = MN$$

La distance du centre à l'un quelconque des foyers se nomme l'*excentricité* de l'ellipse. Telle est *Of* ou OF.

Toutes les droites menées des foyers à la courbe prennent le nom de *rayons vecteurs*. On définit quelquefois l'ellipse par la propriété de ses foyers; on dit alors que *l'ellipse est une courbe plane fermée, telle que la somme des distances de chacun de ses points à deux points intérieurs fixes est constante.*

Nous engageons nos élèves à se familiariser avec toutes ces définitions, qui d'ailleurs ne servent pas seulement en astronomie. Si, nonobstant leur bonne volonté, elles ne se sont pas encore fixées dans l'esprit avec toute la clarté désirable, les applications que nous allons en faire achèveront de les rendre parfaitement intelligibles. TH. NICOLLE.

EXERCICES

POUR UNE DEUXIÈME ANNÉE D'ARITHMÉTIQUE

I. *En se servant des données du problème précédent, de combien le commerce extérieur des quatre dernières années* (1859-1862) *surpasse-t-il celui des quatre premières* (1827-1830)? *Et quelle a été l'augmentation pour* 100?

Digitized by Google

SOLUTION.

1° Commerce des quatre dernières années :

$$5\,234 \times 4 = 20\,936 \text{ millions.}$$

Commerce des quatre premières $1\,365 \times 4 = 5\,460$

Différence..... 15476 millions.

2° 5460 millions se sont accrus de 15476 millions.

1 million se serait accru de $\frac{15\,476}{5\,460}$

100 millions, de..... $\frac{15\,476 \times 100}{5\,460} = 285{,}09$

Ainsi l'augmentation a été de 285,09 pour 100.

II. *Notre commerce avec l'Angleterre, de 1827 à 1862, peut se présenter dans le tableau suivant :*

Périodes.		Moyennes annuelles des exportations.	Des importations.
De 1827 *à*	1836	65 *millions.*	22 *millions.*
1837	1846	97	80
1847	1856	239	110
1857	1859	458	287
1860	1862	596	455

On demande : 1° la moyenne annuelle de la valeur totale des exportations; 2° la moyenne annuelle de la valeur totale des importations; 3° la moyenne annuelle de l'ensemble de nos échanges avec l'Angleterre; 4° la comparaison entre l'accroissement des exportations et celui des importations de 1827 *à* 1862.

SOLUTION.

Périodes.		Exportations.	Importations.
De 1827 à	1836	$65 \times 10 = 650^m$	$22 \times 10 = 222^m$
1837	1846	$97 \times 10 = 970$	$80 \times 10 = 800$
1847	1856	$239 \times 10 = 2390$	$110 \times 10 = 1100$
1857	1859	$458 \times 3 = 1374$	$287 \times 3 = 861$
1860	1862	$596 \times 3 = 1788$	$455 \times 3 = 1365$
Valeur totale des export.		7172^m	Val. des imp. 4348^m

1° Moyenne annuelle des exportations : $\frac{7172}{36} = 199^m$

2° Moyenne annuelle des importations : $\frac{4348}{36} = 121^m$

(On trouve, pour la moyenne des importations, 120 millions 7..., nombre assez rapproché de 121 millions pour que nous ayons cru devoir adopter ce dernier.)

3° Moyenne annuelle de l'ensemble de nos échanges avec l'Angleterre : $199 + 121 = 320$ millions.

4° De 1827 à 1862, les exportations ont passé de 65 millions à 596.

En comparant ces deux nombres $\left(\frac{596}{65} = 9{,}16...\right)$ on voit qu'il y a, en 1862, 9 fois plus d'exportations qu'en 1827.

Le rapport des importations est égal à $\frac{455}{22} = 20{,}68...$, en sorte que la valeur des importations est 20 fois plus grande en 1862 qu'en 1827.

III. *L'exportation des vins français en Angleterre a donné, pour les quatre années qui ont précédé le* traité de commerce, *les chiffres suivants :*

En 1856	17 000 000
1857	17 000 000
1858	14 700 000
1859	19 600 000

Maintenant voici, pour les quatre années écoulées depuis le traité de commerce, *les résultats de cette même exportation :*

En 1860	30 millions
1861	27
1862	28
1863	31

On demande de combien pour 100 *la moyenne des exportations des quatre années postérieures au traité de commerce surpasse la moyenne des exportations des quatre années précédentes.*

SOLUTION. La somme des exportations de vins français, pendant les quatre années 1856, 57, 58, 59, est égale à 68 300 000. La moyenne de ces exportations est donc égale à

$$\frac{68\,300\,000}{4} = 17\,075\,000 \text{ fr.}$$

On trouvera pareillement que la moyenne des exportations de vins, pour les quatre années suivantes, est de

$$\frac{30 + 27 + 28 + 31}{4} = 29 \text{ millions.}$$

Accroissement de la moyenne annuelle des exportations de vins, depuis le traité de commerce :

$$29\,000\,000 - 17\,075\,000 = 11\,925\,000.$$

17 075 000 fr. ont augmenté de 11 925 000 fr.

1 fr. aurait augmenté de $\frac{11\,925\,000}{17\,075\,000} = \frac{11\,925}{17\,075}$

100 fr. auraient augmenté de $\frac{11\,925 \times 100}{17\,075} = 69{,}8...$

L'exportation de nos vins a donc reçu, depuis le traité de commerce, une augmentation de près de 70 p. 100.

IV. *Les exportations de soieries françaises en Angleterre, avant et depuis le traité de commerce qui fut conclu en* 1860, *ont donné les chiffres suivants :*

Avant le traité.		Après le traité.	
1857	108 *millions*	1860	156 *millions*
1858	103	1861	122
1859	163	1862	174
»	»	1863	174

On demande de combien pour 100 *la moyenne annuelle des exportations de soieries, pendant les années postérieures au traité de commerce, dépasse la moyenne annuelle des trois années précédentes.*

SOLUTION. Moyenne annuelle des exportations de soieries françaises en Angleterre avant le traité :

$$\frac{108 + 103 + 163}{3} = 124\,666\,000 \text{ fr.}$$

Valeur moyenne du même commerce depuis le traité :

$$\frac{156 + 122 + 154 + 174}{4} = 151\,500\,000 \text{ fr.}$$

La première moyenne est exacte à moins de 1 000 fr.; la deuxième est juste.

Digitized by Google

Différence: 151 500 000 — 124 666 000 = 26 834 000 f.

Pour 124 666 000 f. il y a augmentation de 26 834 000 f.

Pour 1, $\frac{26\,834\,000}{124\,666\,000} = \frac{26\,834}{124\,666}$

Pour 100, $\frac{26\,834 \times 100}{124\,666} = 21{,}5\ldots$

L'accroissement moyen des exportations de soieries françaises en Angleterre, depuis 1860, est donc d'environ 21 $\frac{1}{2}$ p. 100. TH. NICOLLE.

Nous allons commencer une nouvelle série d'*Exercices pour une troisième année d'arithmétique*. Ces exercices, un peu plus difficiles que leurs aînés, formeront comme eux un voyage à travers les réalités économiques de la vie sociale : industrie, commerce, intérêts, escomptes, opérations de Banque et de Bourse, assurances, sciences appliquées, etc., etc. Le Guide, dans un langage discret, mais pourtant suffisamment clair, fournira à ses jeunes compagnons les explications nécessaires à l'intelligence des problèmes qu'ils auront à résoudre. Par cette méthode, nos élèves n'apprendront pas seulement le maniement des chiffres, ils auront encore une teinture du maniement des affaires qui, seules, rendent les chiffres intéressants, en faisant voir à quoi ils servent. Nos jeunes calculateurs ne ressembleront pas à ces apprentis nageurs, qui sont très-forts sur la corde, mais qui, s'ils viennent à choir dans l'eau, perdent la tête et boivent, en dépit des principes. Il ne suffit pas de connaître les mouvements, il faut encore connaître l'eau. T. N.

PREUVE DITE PAR 9

AU MOYEN DE L'ADDITION

M. Renaudin, auteur de plusieurs ouvrages classiques bien connus de la plupart de nos abonnés, nous invite à insérer dans l'*Ecole Normale* l'article suivant, où nos lecteurs trouveront une modification apportée par lui à la preuve par 9. Ils remarqueront que cette modification permet d'appliquer à la multiplication une preuve, si commode par sa rapidité, avant de savoir même ce que c'est que la division.

Pour faire la preuve par 9 de la multiplication,

1° Additionnez les chiffres du multiplicande, sans y comprendre les 9.

Si la somme est égale à 9, écrivez 0;

Si elle est inférieure à 9, écrivez-la telle que vous l'avez trouvée;

Si elle est supérieure à 9, ramenez-la, par des additions successives, à être exprimée par un seul chiffre.

2° Faites de même pour le multiplicateur.

3° Multipliez ces deux sommes l'une par l'autre, et opérez sur le produit comme vous avez fait sur chacun des facteurs.

4° Additionnez les chiffres du produit, sans y comprendre les 9, et opérez sur cette somme comme vous avez opéré sur chaque facteur.

Le total, si la multiplication est bien faite, sera égal au total obtenu en multipliant les deux facteurs l'un par l'autre.

Premier exemple

Si la somme est égale à 9 :

36	0	Je dis 3+6=9.	Je pose 0.
45	0 0	4+5=9.	0.
180	0	0×0=0.	0 à droite.
144		1+6+2=9.	0 à gauche.
1620			

Deuxième exemple

Si la somme est inférieure à 9.

13	4	Je dis 1+3=4.	Je pose 4.
15	6 6	1+5=6.	6.
65	6	6×4=24.	6(2+4) à dr.
13		1+5=6.	6 à gauche.
195			

Troisième exemple

Si la somme est supérieure à 9.

87	6	Je dis 8+7=15.	Je pose 6 (1+5).
68	3 3	6+8=14.	5 (1+4).
696	5	6×5=30.	3 à droite.
522		5+1+6=12.	3 (1+2) à g.
5916			

PREUVE PAR 9 DE LA DIVISION

AU MOYEN DE L'ADDITION

1° Opérez sur le diviseur et sur le quotient comme vous avez opéré sur le multiplicande et le multiplicateur.

2° S'il y a un reste, ajoutez-le au résultat trouvé, et écrivez le total à droite.

3° Additionnez les chiffres du dividende, sans y comprendre les 9; si la division est bien faite, le total sera égal au total déjà trouvé et posé à droite.

Premier cas

Si la division a eu lieu sans reste.

1620 | 36	0	Je dis 3+6=9.	Je pose 0.
180 | 45	0 0	4+5=9.	0.
00	0	0×0=0.	0 à dr.
		1+6+2=9.	0 à g.

5916 | 87	6	Je dis 8+7=15.	Je pose 6 (1+5)
696 | 68	3 3	6+8=14.	5 (1+4)
00	5	6×5=30.	3 (3+0) à dr.
		5+1+6=12.	3 (1+2) à g.

Deuxième cas

Si la division a un reste.

2574794 | 38	2	Je dis 3+8=11.	Je pose 2 (1+1)
294 | 67757	2 2	6+7+7+5 +7=32.	5 (3+2)
287	5	2×5=10=1 auquel j'ajoute le reste 1 (2+8). J'obtiens ainsi 2 que je pose à droite, 2+5+7+4+7+4=29=2 que je pose à gauche.	
219			
294			
28			

1000 | 17	8	Je dis 1+7=8.	Je pose 8.
150 | 58	1 1	5+8=13.	4 (1+3)
14	4	8×4=32=(3+2)+(1+4) =10=1.	

RENAUDIN.

PARIS. — IMPRIMERIE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Digitized by Google

6e Année — 2e SEMESTRE — 2 OCTOBRE 1864 — Numéro 49

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

Mode de publication et conditions d'abonnement :

L'*École Normale* paraît tous les dimanches et forme à la fin de l'année deux beaux volumes de 416 pages chacun.

PRIX DE L'ABONNEMENT : pour la France, un an, 10 fr.; six mois, 5 fr.; — pour la Suisse et la Belgique, un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.; — pour toute autre destination, 15 fr. par an.

S'adresser : pour la France, à M. Larousse, rue Saint-André-des-Arts, 49, à Paris; — pour la Suisse, à M. Cherbuliez, à Genève — pour la Belgique, à tous les libraires.

Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du journal doit être adressé à M. PIERRE LAROUSSE, seul propriétaire et seul éditeur de l'*École Normale*.

Un numéro quelconque se vend 50 centimes.

LES DIX PREMIERS VOLUMES SONT EN VENTE. — PRIX DE CHAQUE VOLUME : 5 FRANCS; DEMI-RELIURE : 6 FRANCS 25 CENT.

SOMMAIRE. — Cours de Dictées élémentaires. — Dictée analytique. — Études syntaxiques. — Sujets de style avec sommaires raisonnés. — Compositions tirées de l'Histoire de France. — Tablettes séculaires de Chronologie universelle. — Dictionnaire des matières commerciales. — Curiosités scientifiques : Pourquoi et parce que. — L'Angleterre jugée par Jacques Bonhomme. — Énigmes nouvelles.

PREMIÈRE PARTIE

ENSEIGNEMENT

COURS DE DICTÉES ÉLÉMENTAIRES

Le Combat du Taureau

Au milieu du champ est un vaste cirque environné de gradins nombreux : c'est là que l'auguste reine, habile dans cet art si doux de gagner les cœurs de son peuple en s'occupant de ses plaisirs, invite souvent ses guerriers au spectacle le plus chéri des Espagnols. Là, les jeunes chefs, sans cuirasse, vêtus d'un simple habit de soie, armés seulement d'une lance, viennent sur de rapides coursiers attaquer et vaincre des taureaux sauvages. Des soldats à pied, plus légers encore, les cheveux enveloppés dans des réseaux, tiennent d'une main un voile de pourpre, de l'autre des lances aiguës. L'alcade proclame la loi de ne secourir aucun combattant, de ne leur laisser que la lance pour immoler et le voile pour se défendre. Les rois, entourés de leur cour, président à ces jeux sanglants, et l'armée entière, occupant les amphithéâtres, témoigne par ses transports quel est son amour effréné pour ces antiques combats. Le signal se donne ; la barrière s'ouvre; le taureau s'élance au milieu du cirque; mais, au bruit de mille fanfares, aux cris et à la vue des spectateurs, il s'arrête inquiet et troublé; ses naseaux fument; ses regards brûlants errent sur les amphithéâtres; il semble également en proie à la surprise et à la fureur. Tout à coup il se précipite sur un cavalier qui le blesse et fuit rapidement à l'autre bout. Le taureau s'irrite, le poursuit de près, frappe à coups redoublés la terre et fond sur le voile éclatant que lui présente un combattant à pied. L'adroit Espagnol, dans le même instant, évite à la fois sa rencontre, suspend à ses cornes le voile léger et lui darde une flèche aiguë qui de nouveau fait couler son sang. Percé bientôt de toutes les lances, blessé de ces traits pénétrants dont le fer recourbé reste dans la plaie, l'animal bondit dans l'arène, pousse d'horribles mugissements, s'agite en parcourant le cirque, secoue les flèches nombreuses enfoncées dans son large cou, fait voler ensemble les cailloux broyés, les lambeaux de pourpre sanglants, les flots d'écume rougie, et tombe enfin épuisé d'efforts, de colère et de douleur.

SYNTAXE DU PARTICIPE

Les Fourmis et les Pucerons

Les fourmis ne font point de provisions pour l'hiver. Elles sont engourdies par le froid et n'ont pas besoin de manger. Les vivres qu'elles ont rapportés à la fourmilière, sont distribués chaque jour aux mâles, aux femelles et aux nourrices qu'elles ont chargées du soin des petites. Les grains de blé ou d'avoine qu'elles ont emportés, ne leur servent que de matériaux pour les édifices qu'elles se sont proposé de construire. Elles se nourrissent des fruits mûrs, des vers, des chenilles et des insectes morts ou

Digitized by Google

vivants qu'elles ont trouvés. Elles dévorent si bien la chair des petits animaux morts, qu'elles n'en laissent que les os, après les avoir parfaitement nettoyés. Elles sont surtout friandes de miel, et leur passion pour le sucre leur fait déployer une industrie et une prévoyance mille fois plus admirables que celles qui leur feraient amasser les immenses magasins qu'on a si souvent vantés. En voici une preuve certaine. Les pucerons sont de petites bêtes ailées, attachées en grand nombre aux jeunes pousses des rosiers et d'une foule d'autres plantes. On pourrait presque dire que chaque plante nourrit son espèce de pucerons. Les fourmis ont remarqué qu'il leur suinte sous le ventre de toutes petites gouttes d'une liqueur sucrée. Elles sucent cette liqueur avec délices. Rarement on trouve une plante chargée de pucerons sans voir en même temps une procession de fourmis qui vont les traire. Traire est l'expression propre. Car elles frottent avec leurs antennes le ventre du puceron, parce qu'alors la liqueur sucrée coule en plus grande abondance. On les a vues construire autour d'une tige verte une petite logette en terre gâchée, où elles renfermaient des pucerons. Là, ces pucerons continuaient à vivre sur la tige, mais sans pouvoir s'échapper; car les fourmis n'avaient laissé qu'un tout petit trou, en sorte qu'elles étaient sûres de retrouver ces singulières vaches à lait dans l'étable qu'elles leur avaient bâtie. Quelquefois les fourmis, après avoir emporté de jeunes pucerons dans la fourmilière, les y ont élevés et nourris en leur apportant les plantes nécessaires, tout comme pourrait faire un bon fermier pour ses vaches et ses brebis. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'aux approches de l'hiver, le degré de froid qui engourdit les fourmis est précisément celui qui engourdit les pucerons. Les bestiaux et leurs gardiens restent pendant plusieurs mois immobiles les uns à côté des autres, jusqu'à ce que les rayons vivifiants du soleil viennent les réveiller et les ranimer tous ensemble.

QUESTIONNAIRE

SUR LA SYNTAXE DE LA CONJONCTION

1. Faut-il se servir de la locution *à cause que*, quoiqu'elle se trouve encore dans le dictionnaire de l'Académie?

2. Quelle locution conjonctive faut-il employer au lieu de *à cause que?*

3. Quelle locution conjonctive faut-il employer à la place de *devant que*, qui n'est plus usité?

4. Quelle locution conjonctive faut-il employer à la place de *durant que*, qui n'est plus usité?

5. Par quelle conjonction liera-t-on les deux propositions affirmatives : *L'élève a étudié sa leçon, — il la sait?*

6. Par quelle conjonction liera-t-on les deux propositions négatives : *Il n'étudie pas sa leçon, — il ne la saura pas?*

7. Par quelle conjonction liera-t-on les deux propositions suivantes, dont la première est affirmative et la seconde est négative : *L'élève bavarde, — il n'étudie pas?*

8. Par quelle conjonction liera-t-on les deux propositions suivantes, dont la première est négative et la seconde affirmative : *Votre père n'a pas voulu attendre, — il est reparti mécontent?*

9. A quoi sert donc la conjonction *et?*

TH. PHELPIN.

DICTÉE ANALYTIQUE

— DE L'ADJECTIF QUALIFICATIF —

Mœurs du Zèbre

... Doué par la nature *d'une délicatesse et d'une élégance admirables* (1), le zèbre habite les contrées ou régions méridionales de l'Afrique. On le rencontre dans les plaines, *quelle qu'en soit la fécondité, la fertilité* (2). *Attendu* (3) *sa prédilection, sa préférence incontestable* (4) pour les cantons élevés, on le trouve le plus souvent dans les pays montagneux, quelque stériles qu'ils soient, et il se contente des herbes sèches qui poussent sur *les crêtes ou sommets élevés* (5) des monts les plus arides. Le zèbre, comme le cheval sauvage, aime et recherche la compagnie ou société de ses semblables; mais, toutes douces, toutes pacifiques que sont ses mœurs, il a un caractère farouche et indomptable. Il a le sens de la vue *d'une portée et d'une perfection extraordinaires* (6). Quelque éloignés que soient les chasseurs, il les aperçoit à plus d'une *demi-lieue* (7), et, dès qu'il les a reconnus, il s'enfuit *à deux lieues et demie* (8) plus loin. Enfin *il court si vite* (9), que les meilleurs chevaux n'ont pas la *vélocité, la rapidité suffisante* (2) pour l'atteindre à la course: aussi rien n'est plus rare que de prendre des zèbres vivants, à moins que ce ne soient *des nouveau-nés* (10) dont les mères ont été tuées.

DIFFICULTÉS RAISONNÉES

(1) *Pourquoi* UNE DÉLICATESSE ET UNE ÉLÉGANCE ADMIRABLES? Parce que tout adjectif qui se rapporte à deux noms du singulier et du même genre, se met au pluriel et au genre des deux noms.

(2) *Pourquoi* QUELLE QU'EN SOIT LA FÉCONDITÉ, LA FERTILITÉ, — LA VÉLOCITÉ, LA RAPIDITÉ SUFFISANTE? Parce que tout adjectif qui se rapporte à plusieurs noms ne s'accorde qu'avec le dernier, quand les noms sont SYNONYMES.

(3) *Pourquoi* ATTENDU SA PRÉDILECTION... etc.? Parce que les adjectifs ou participes *excepté, supposé, vu, compris, passé, attendu*, etc., étant placés avant le nom, sont employés comme prépositions, et par conséquent sont invariables.

(4) *Pourquoi* INCONTESTABLE dans SA PRÉDILECTION, SA PRÉFÉRENCE INCONTESTABLE? Parce que tout adjectif qui se rapporte à plusieurs noms, ne s'accorde qu'avec le dernier, quand les noms sont synonymes. Secundo, parce que les adjectifs terminés en *able* et dérivant d'un verbe, ne peuvent qualifier une personne ou une chose que quand ses verbes dont ces adjectifs dérivent prennent pour complément direct un nom de personne ou de chose.

(5) *Pourquoi* LES CRÊTES OU SOMMETS ÉLEVÉS? Parce que tout adjectif placé après deux noms séparés par la conjonction *ou* ne s'accorde qu'avec le dernier, quand le second nom n'est que l'explication du premier.

(6) *Pourquoi* PORTÉE ET PERFECTION EXTRAORDINAIRES? Parce que tout adjectif se rapportant à deux noms du singulier et du même genre se met au pluriel et au genre des deux noms.

(7) *Pourquoi* A PLUS D'UNE DEMI LIEUE? Parce que les adjectifs *nu* et *demi* sont invariables et prennent un trait d'union quand ils sont placés devant le nom auquel il se rapporte ni.

(8) *Pourquoi* A DEUX LIEUES ET DEMIE PLUS LOIN? Parce que les adjectifs *nu* et *demi* s'accordent avec le nom auquel ils se rapportent, quand ils sont placés après lui, et que, quand *demi*, il ne s'accorde qu'en genre.

(9) *Pourquoi* IL COURT SI VITE? Parce que tout adjectif employé adverbialement pour modifier un verbe, est invariable.

(10) *Pourquoi* A MOINS QUE CE NE SOIENT DES NOUVEAU-NÉS? Parce que *mort* et *nouveau* sont invariables dans *mort-né* et *nouveau-né*.

TH. PHELPIN

Digitized by Google

ÉTUDES SYNTAXIQUES

RÈGLES APPLICABLES A PLUSIEURS ESPÈCES DE MOTS

COLLECTIFS

169. On fait toujours accorder avec le collectif (1) les variables placés entre ce collectif et son complément : *Une foule innombrable de curieux; Combien a-t-on joué de parties?* Au contraire, on fait accorder avec le complément du collectif les variables qui suivent ce complément sans en être séparés par un verbe, et qui servent à restreindre le nombre des êtres parmi lesquels on peut prendre ceux dont se compose l'unité collective : *La porte du château était assiégée par une troupe de mendiants déguenillés. Avec la foule d'instruments qu'il a créés, l'homme divise et façonne à son gré le bois, les métaux et les pierres.* (Ici c'est le pronom *que* qui s'accorde directement avec *instruments*, et le participe *créés* s'accorde ensuite avec *que*, d'après les règles sur les participes.)

167. Tout autre variable que le sens permet de mettre en rapport avec le collectif s'accorde avec le collectif lui-même dans les quatre cas suivants : 1° Si ce collectif comprend la totalité, et quelquefois même la presque totalité, des êtres désignés par son complément; 2° s'il exprime une quantité dont on veut très-positivement faire remarquer la mesure précise, le rapport bien déterminé avec la totalité, ou le contraste avec certaines choses exprimées; 3° si le variable se rapporte mieux à la collection prise en masse qu'aux êtres dont elle se compose pris un à un ou plusieurs à plusieurs; 4° si le collectif porte en lui-même l'idée d'une certaine confusion qui ne permet guère de considérer les objets un à un ou plusieurs à plusieurs : 1° *L'infinie multiplicité des perfections divines confond notre intelligence;* 2° *La moitié de nos besoins est factice* (on pourrait dire *sont factices*, mais alors on donnerait au mot *moitié* un sens beaucoup moins précis); 3° *Un piquet de cinquante hommes sera établi dans chaque mairie; Une troupe d'enfants encombrait la rue;* 4° *Le commun des lecteurs ignore la manière dont on interdisait un royaume au moyen âge.*

168. Les variables s'accordent avec le complément du collectif quand on les fait rapporter aux êtres composant la collection pris un à un ou plusieurs à plusieurs et qu'en outre le collectif n'exprime rien autre chose que l'idée d'une quantité partielle, à la détermination précise de laquelle on attache peu d'importance : *Un certain nombre de prisonniers seront mis en liberté. Peu de gens connaissent le prix du temps. La plupart des enfants aiment trop le jeu.*

Remarquez qu'après *la plupart*, les variables s'accordent toujours avec le complément, même lorsque celui-ci est sous-entendu : *La plupart vous approuveront.* Remarquez encore qu'on dit : *Peu d'entre nous oseraient tenir un pareil langage*, et non *oserions;* ce n'est pas *nous* qui est le véritable complément du collectif *peu*, c'est *hommes* ou *gens* sous-entendu : *Peu d'hommes pris entre nous.*

169. Quand un adverbe de quantité ou un autre collectif a pour complément le pronom *en*, les variables précédés de la préposition *de* s'accordent avec le substantif qui pourrait remplacer *en;* mais les autres variables placés dans la même proposition restent au masculin singulier : *Voici quatre bouteilles vides; combien en reste-t-il de pleines? Autant de batailles il a livrées, autant il en a gagné.* Cependant plusieurs grammairiens pensent que, dans ce dernier exemple, on doit écrire *gagnées.*

Quant aux variables qui dépendent d'une autre proposition que celle où se trouvent l'adverbe et le pronom *en*, ils s'accordent avec le substantif pluriel dont *en* rappelle l'idée : *J'en ai vu un grand nombre qui m'ont paru jeunes et robustes.*

170. Quand les adverbes de quantité ont pour complément le nom singulier d'une chose susceptible d'être mesurée et non comptée, il semble qu'on pourrait, par extension, les considérer encore comme des espèces de collectifs, ainsi que le substantif *quantité* lui-même et quelques autres analogues dans le même cas; il faudrait donc appliquer à cette nouvelle espèce de collectifs des règles semblables aux précédentes, d'où il résulterait, par exemple, qu'on devrait dire : *Combien de sagesse il a montrée! Beaucoup d'eau fut répandue; La plupart du monde est persuadé; La moitié du blé fut gâtée par l'eau de mer*, si c'est la moitié mesurée avec précision, et *la moitié du blé fut gâté*, si ce n'est qu'une mesure approximative. Mais ces sortes de phrases ne sont pas d'un emploi assez fréquent pour qu'il soit possible d'établir à cet égard un principe bien rigoureux, si ce n'est en ce qui touche la *plupart* et *peu*. L'Académie déclare qu'après la *plupart* les variables s'accordent toujours avec le complément, à quelque nombre qu'il se trouve; quant à *peu*, un usage bien constaté exige qu'on suive toujours la règle suivante :

171. Quand *peu de*, précédé d'un déterminatif distinct, peut sans contre-sens être supprimé, le déterminatif prenant alors le genre et le nombre du substantif complément, les variables s'accordent avec ce complément, à moins toutefois qu'on ne veuille expressément faire ressortir la corrélation ou l'opposition qui existerait entre l'idée de *peu* et celle des variables : *Le peu d'affection qu'il m'a témoignée m'a fait plaisir; Ce peu de progrès qu'il a faits montrent sa bonne volonté;* c'est comme si l'on disait : l'affection qu'il m'a témoignée, quoiqu'il y en eût peu; ces progrès qu'il a faits, quoiqu'il y en eût peu. Mais on pourrait dire : *Le peu de soldats qui nous restait nous a suffi pour vaincre*, si l'on voulait faire ressortir l'opposition qu'il y a entre le peu de soldats et l'idée de suffire pour la victoire.

Au contraire, quand le sens ne permet pas de supprimer *peu de*, les variables restent au masculin singulier pour s'accorder avec *peu*, excepté pourtant

(1) Les grammairiens appellent *collectif* tout mot qui représente comme unité la réunion ou la collection de plusieurs des unités exprimées par son complément ou sous-entendues dans cette fonction même de complément : *Un grand* NOMBRE *d'ouvriers; Une* FOULE *de mâles; La* PLUPART *refuseront de vous suivre*, c'est-à-dire *la plupart de ces personnes;* BEAUCOUP *d'enfants.* On voit, par ce dernier exemple, qu'un adverbe de quantité peut être employé comme collectif.

Digitized by Google

les qualificatifs joints au complément d'une manière immédiate et inséparable : *Le peu d'affection qu'il vous a témoigné montre que c'est un ingrat; Son peu de progrès vient de sa légèreté;* c'est comme si l'on disait : le peu d'affection, ou son peu de progrès, par cela même que c'était peu. Remarquez qu'on dirait : *Le peu de valeur réelle de cette propriété ne permet guère d'espérer qu'il se présentera des acquéreurs*, en faisant accorder *réelle* avec valeur, parce que *réelle* qualifie *valeur* immédiatement et d'une manière inséparable.

172. Les substantifs *espèce, sorte, manière, apparence, ombre, dérision*, et autres analogues, suivis de la préposition *de* et d'un autre substantif, peuvent souvent être considérés comme exprimant une idée de quantité et de degré par rapport à l'exactitude même de la dénomination suivante. Dans ce cas, les variables qui viennent après le complément s'accordent ordinairement avec celui-ci : *Une espèce d'original est venu vous demander. Elle éprouvait cette sorte d'embarras qui est naturel à une jeune fille en présence d'un étranger.*

EXERCICE

Les élèves copieront les phrases suivantes, en choisissant dans chaque parenthèse une des manières de s'exprimer qui sont séparées par une virgule, ou en faisant ce qui est indiqué par des mots en italique.

Le champ de foire était déjà rempli par une masse (compacte, compactes) de paysans.

Combien avez-vous (trouvé, trouvée) de fautes dans cette dictée?

D'un petit nombre de principes (clair et simple, clairs et simples), le mathématicien tire une foule de conséquences parfaitement (enchaînée, enchaînées).

Il y avait déjà beaucoup de monde dans la salle; dans le nombre on remarquait une dizaine de femmes (charmante, charmantes).

La multitude des bougies et des fleurs (donnait, donnaient) à la fête quelque chose de magique.

Si le nombre de nos ennemis (augmente, augmentent), il faut que notre courage augmente en proportion.

La foule des curieux (rassemblé, rassemblés) autour du charlatan nous (empêcha, empêchèrent) d'approcher.

Le nombre de ceux qui croient encore aux sorciers (diminue, diminuent) tous les jours.

La moitié des terres (livrée, livrées) à la culture de la betterave dans ce canton (appartient, appartiennent) à un riche fabricant de sucre, dont l'usine occupe plus de deux cents ouvriers.

Le quart, environ, de ses propriétés (était situé, étaient situées) en Belgique, et chaque année il avait coutume d'y passer une partie de la belle saison (1).

Une nuée de traits (obscurcit, obscurcirent) l'air et ne (permit, permirent) plus de distinguer les combattants.

L'histoire du Bas-Empire nous montre des empereurs qui passent leur vie à assembler des théologiens, à les écouter, à les rapprocher, et une hydre de disputes subtiles qui (renaît, renaissent) sans cesse. (Montesquieu.)

Nous admirâmes la beauté des jardins de la villa Borghèse : une réunion incroyable de statues, de vases, de sarcophages antiques se (mêle, mêlent) avec la fraîcheur d'une nature toujours jeune; la mythologie des anciens y semble ranimée. (Mme de Staël.)

Quand j'habitais la campagne, mon cabinet de travail était situé de manière que j'apercevais au loin de riantes prairies et de vertes forêts; aujourd'hui, bien que j'habite le plus beau quartier de la ville, si je regarde au dehors, je n'ai devant moi qu'une masse de maisons (désagréable, désagréables) à la vue.

Une troupe de nymphes (couronné, couronnées) de fleurs (nageait, nageaient) en foule derrière le char de la déesse. (Fénelon.)

Une dizaine de sergents de ville (dispersée, dispersés) au milieu de la foule (suffisait, suffisaient) à maintenir l'ordre partout.

Pharaon ayant demandé à Jacob quel âge il avait, celui-ci lui répondit : Il y a cent trente ans que j'ai commencé mon pèlerinage, et ce petit nombre d'années a été traversé de beaucoup de maux. *Expliquer pourquoi* a été traversé *s'accorde avec le collectif* nombre, *et motiver cela sur un contraste.*

Une nuée de solliciteurs entoure l'homme puissant et l'empêche souvent d'apercevoir le mérite modeste qui se tient à l'écart. *Expliquer pourquoi* entoure *et* empêche *s'accordent avec le collectif* nuée, *en motivant cet accord sur la corrélation des idées.*

Alexandre voulut que tous ses principaux officiers prissent des femmes dans la nation vaincue, et le reste des Macédoniens suivit cet exemple. (Montesquieu.) *Expliquer pourquoi* suivit *s'accorde avec le collectif* reste, *et baser l'explication sur la signification même de ce mot.*

Le gros de la nation était (plongé, plongée) dans une ignorance profonde.

Un petit nombre de sages (médite, méditent) en silence sur les moyens de maintenir la paix parmi les hommes, tandis que l'ambition des rois fait couler des flots de sang.

La huitième plaie d'Égypte fut une multitude prodigieuse de sauterelles, qui (rongea, rongèrent) tout ce que la grêle avait épargné.

Une foule de poètes obscurs (composait, composaient) en l'honneur de Louis XIV des pièces de vers que ni lui ni personne ne lisait.

Les méchants servent à éprouver un petit nombre de justes qui (supporte, supportent) avec résignation leurs iniques persécutions.

Corinne entendit passer sous ses fenêtres une troupe de Romains et de Romaines qui se promenaient au clair de la lune en chantant. Enfin la troupe de chanteurs s'éloigna et laissa Corinne seule,

(1) On se tromperait si, à cause du mot *environ*, on regardait le mot *quart* comme n'exprimant qu'un rapport mal déterminé avec le totalité. C'est au contraire parce que *quart* est pris ici dans son sens le plus rigoureux, qu'on a cru nécessaire d'en modifier un peu la valeur par l'adverbe *environ*.

Digitized by Google

livrée à sa douleur. *Expliquer pourquoi* s'éloigna *et* laissa *s'accordent avec* troupe, *tandis que* se promenaient *s'accorde avec le complément du même collectif.*

Je me suis laissé toucher par ce torrent de larmes qu'elle a répandues et qui m'ont paru sincères. Verrons-nous toujours couler ce torrent de larmes, que le temps n'a pas encore épuisé? *Expliquer pourquoi* répandues *et* sincères *s'accordent avec* larmes, *tandis que* épuisé *s'accorde avec le collectif* torrent.

La plupart des animaux (a, ont) plus d'agilité, plus de force, et même plus de courage que l'homme.

Peu d'entre vous (savez, savent) combien il a fallu d'efforts et de persévérance pour obtenir le redressement de ces abus, qui sembleraient aujourd'hui si criants.

Une quinzaine de jours s'était écoulée *ou* s'étaient écoulés depuis mon départ, lorsque nous reçûmes une lettre par laquelle il nous annonçait son retour prochain. *Expliquer la différence de sens qui résulte de cette double manière de s'exprimer.*

Ces fruits étaient tous excellents, et si vous en avez (trouvé, trouvés) un certain nombre de (gâté, gâtés), c'est (qu'il avait, qu'ils avaient) souffert quelque avarie dans le transport.

Vous rencontrerez bien des hommes qui se diront vos amis, mais vous en trouverez bien peu qui le (soit, soient) en effet.

Que de navires ont péri dans les mers du Nord! Combien n'en a-t-on pas (trouvé, trouvés) de (bloqué, bloqués) par les glaces!

Ils ont joué une douzaine de parties, mais je ne saurais vous dire combien chacun d'eux en a (gagné ou perdu, gagnées ou perdues).

Une partie de mon temps seulement est (consacré, consacrée) à l'étude des langues modernes.

En Suisse, la moitié du terrain est (composé, composée) de rochers et de précipices; l'autre moitié est peu fertile; mais quand des mains libres conduites par des esprits éclairés ont cultivé cette terre, elle est devenue florissante. (Voltaire.)

Jamais on ne vit tant de vertu (réuni, réunie) à tant d'intelligence.

Dans les fourneaux ordinaires, le foyer n'est pas disposé de manière à tirer tout le parti possible du charbon consumé, et il y a toujours beaucoup de chaleur (perdu, perdue).

La plupart du monde est peu (disposé, disposée) à essayer des procédés qui s'écartent de la routine.

Le peu de clarté que jetait encore un reste de feu qui brûlait dans la cheminée, était à peine (suffisant, suffisante) pour me permettre de lire le billet qu'on m'avait glissé dans la main.

Le peu d'efforts que lui a (coûté, coûtés) l'étude de ce morceau, prouve que votre sœur est déjà une habile musicienne.

J'emploierai le peu de forces qui me (reste, restent) à terminer ce travail, et comme il est déjà fort avancé, j'espère que j'en viendrai à bout.

Le peu de chaleur qu'avait (produit, produite) ce simple frottement suffit pour rappeler la vie, qui n'était pas encore éteinte.

Il voulait donner sa démission, à cause du peu d'indépendance qu'il avait (trouvé, trouvée) dans l'exercice de sa charge.

Tout le monde a remarqué le peu de politesse avec (lequel, laquelle) vous avez reçu ces étrangers, qui devaient s'attendre à plus d'égards.

Le peu de provisions qui nous reste *ou* restent encore, sera peut-être insuffisant *ou* seront peut-être insuffisantes pour nous permettre d'attendre la baisse de prix que vous nous annoncez. *Dire quelle différence résulte pour le sens de cette double manière de s'exprimer* (1).

Toute la conduite de Joseph envers ses frères était une espèce de jeu (dirigé, dirigée) par des vues très-bienveillantes.

Ne vous flez pas trop à cette apparence de calme que vous avez (remarqué, remarquée) chez votre adversaire; au fond, il est très-irrité contre vous, et s'il peut vous nuire il le fera.

Si vous trouvez dans ce jeune homme une ombre de talent qui mérite d'être (encouragé, encouragée), ne manquez pas de le faire. P. Boissière.

SUJETS DE STYLE

AVEC SOMMAIRES RAISONNÉS

POUR LES ÉLÈVES LES PLUS AVANCÉS

Par Mlle C. Juranville

LE FANTASQUE

Sommaire. Tracer le portrait d'un jeune homme fantasque.

IDÉES A DÉVELOPPER :

Hier, il était charmant, aujourd'hui il est détestable... la raison de ce changement... on l'ignore. Il n'aime plus ce qu'il aimait... il cherche querelle à tous... il veut tantôt être seul, tantôt être en société... Il pleure et il rit avec la même facilité... Il aime à contredire. Par moments il trouve à redire à la gaieté de ceux qui l'entourent, quelquefois il leur fait des reproches sur leur tristesse, etc., etc.

DÉVELOPPEMENT

Qu'est-il donc arrivé de funeste à Mélanthe? Rien au dehors, tout au dedans. Ses affaires vont à souhait. Tout le monde cherche à lui plaire. Quoi donc? C'est que sa rate fume. Il se coucha hier les délices du genre humain. Ce matin on est honteux pour lui, il faut le cacher : en se levant, le pli d'un chausson lui a déplu; toute la journée sera orageuse, et tout le monde en souffrira. Il fait peur, il fait pitié : il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion. Une vapeur maligne et farouche trouble et noircit son imagination comme l'encre de son écritoire barbouille ses doigts. N'allez pas lui parler des

(1) Quand on met les variables au singulier, on fait mieux ressortir la corrélation qui existe entre *peu* et *sera insuffisant*, et, par cela même, on insiste davantage sur ce fait qu'il reste *peu* de provisions.

Digitized by Google

choses qu'il aimait le mieux il n'y a qu'un moment. Par la raison qu'il les a aimées, il ne les saurait plus souffrir. Les parties de divertissement qu'il a tant désirées lui deviennent ennuyeuses; il faut les rompre. Il cherche à contredire, à se plaindre, à piquer les autres. Il s'irrite de voir qu'ils ne veulent point se fâcher. Souvent il porte ses coups en l'air, comme un taureau furieux qui, de ses cornes aiguisées, va se battre contre les vents. Quand il manque de prétexte pour attaquer les autres, il se tourne contre lui-même. Il se blâme, il ne se trouve bon à rien, il se décourage, il trouve fort mauvais qu'on veuille le consoler. Il veut être seul et ne peut supporter la solitude. Il revient à la compagnie et s'aigrit contre elle. On se tait : ce silence affecté le choque. On parle tout bas; il s'imagine que c'est contre lui. On parle tout haut; il trouve qu'on parle trop et qu'on est trop gai pendant qu'il est triste. On est triste; cette tristesse lui paraît un reproche de ses fautes. On rit, il soupçonne qu'on se moque de lui. Que faire? Être aussi ferme et aussi patient qu'il est insupportable, et attendre en paix qu'il redevienne demain aussi sage qu'il était hier. Cette humeur étrange s'en va comme elle vient. Quand elle le prend, on dirait que c'est un ressort de machine qui se démonte tout à coup. Sa raison est comme à l'envers, c'est la déraison elle-même en personne. Poussez-le : vous lui ferez dire en plein jour qu'il est nuit; car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête démontée par son caprice. Quelquefois il ne peut s'empêcher d'être étonné de ses excès et de ses fougues. Malgré son chagrin, il sourit des paroles extravagantes qui lui ont échappé. Mais quel moyen de prévoir ces orages, et de conjurer la tempête? il n'y en a aucun; point de bons almanachs pour prédire ce mauvais temps. Gardez-vous bien de lui dire : « Demain nous irons nous divertir dans tel jardin; » l'homme d'aujourd'hui ne sera point celui de demain; celui qui vous promet maintenant disparaîtra tantôt, vous ne saurez plus où le prendre pour le faire souvenir de sa parole : en sa place vous trouverez un je ne sais quoi qui n'a ni forme ni nom, qui n'en peut avoir et que vous ne saurez définir deux instants de suite de la même manière. Étudiez-le bien, puis dites-en tout ce qu'il vous en plaira, il ne sera plus vrai le moment d'après que vous l'aurez dit. Ce je ne sais quoi veut et ne veut pas; il menace, il tremble; il pleure, il rit; il badine, il est furieux. C'est un rien qui l'a fait monter jusqu'aux nues; mais ce rien qu'est-il devenu? il s'est perdu dans la mêlée, il n'en est plus question : il ne sait plus ce qui l'a fâché, il sait seulement qu'il se fâche et qu'il veut se fâcher, encore même ne le sait-il pas toujours. Il s'imagine souvent que tous ceux qui lui parlent sont emportés et que c'est lui qui se modère, comme un homme qui a la jaunisse croit que tous ceux qu'il voit sont jaunes, quoique le jaune ne soit que dans ses yeux. Mais attendez un moment, il avouera son tort, il rira de ses bizarreries; et après cette comédie jouée à ses propres dépens, vous croyez bien qu'au moins il ne fera plus le démoniaque. Hélas! vous vous trompez; il le fera encore ce soir, pour s'en moquer demain sans se corriger.

COMPOSITIONS TIRÉES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

—oo—

Réponse de Louis IX aux envoyés de Touran-Schah, sultan d'Égypte, dans laquelle il justifie les croisades.

Exposition du sujet. Louis IX, à la tête d'une armée de croisés, débarqua en Egypte et prit d'assaut la ville de Damiette, malgré la plus vigoureuse résistance. De là il se dirigea vers le Caire, capitale du sultan; mais, après la victoire de Massoure, les croisés, exténués par la fatigue, la famine et les maladies, furent presque entièrement massacrés ou faits prisonniers. Le roi lui-même tomba au pouvoir de l'ennemi. Dans cette extrémité, il reçut, de la part du sultan, la proposition d'acheter sa liberté au prix de 400,000 livres et de la ville de Damiette, avec l'engagement de ne pas porter, pendant dix ans, les armes contre les Musulmans. Louis IX accepta ces propositions, mais à condition que tous les prisonniers chrétiens lui seraient rendus et qu'il pourrait, sans opposition, se diriger vers la Palestine avec les débris de son armée.

« Envoyés du puissant sultan de l'Égypte,

» Je reçois avec plaisir le message de votre maître, et je saisis cette occasion pour justifier la guerre que la chrétienté fait depuis si longtemps aux conquérants de la Palestine.

» Cette contrée, où les Mahométans ont assis leur domination, appartient légitimement à la chrétienté. C'est là qu'est né notre divin Sauveur; c'est là qu'il a prêché sa céleste doctrine, qu'il a manifesté sa divinité par de nombreux miracles, qu'il a souffert et qu'il nous a rachetés du péché par l'effusion de son sang précieux. N'est-il pas raisonnable, n'est-il pas juste que ceux qui professent sa religion sainte y allient librement s'inspirer de son esprit et lui offrir, prosternés sur son tombeau, leurs hommages pieux et leurs prières? Jérusalem est pour nous ce que Médine est pour vous. Aveugles sectateurs du faux prophète, que feriez-vous si le pays qui fut le berceau de son fanatisme était situé au milieu d'un des royaumes de l'Europe?

» Vous ne devez donc pas être surpris des sanglants sacrifices que fait la chrétienté pour reconquérir une contrée qui fut le berceau de sa foi, qui renferme la preuve matérielle de sa rédemption et les gages augustes de son salut.

» Et remarquez bien que les chrétiens n'ont pris les armes pour cette glorieuse conquête que poussés à bout par les vexations de tout genre qu'on faisait subir aux nombreux visiteurs des Lieux Saints. Si on leur avait accordé une généreuse hospitalité, ils n'auraient jamais pensé à s'emparer de force d'un pays où ils auraient eu la liberté de circuler sans crainte et sans danger.

» La responsabilité de tout le sang versé pèse donc sur ceux qui ont révolté, par leurs outrages, les sentiments les plus respectables et les plus sacrés de notre conscience.

» Pour ce qui me concerne, je ne pouvais arriver en Palestine, où m'appellent toutes les aspirations de mon âme, sans passer par l'Égypte, qui, depuis Sa-

Digitized by Google

ladin, est devenu le centre du pouvoir musulman et d'où sortent tous les oppresseurs de la Judée. Si ma pieuse entreprise n'a pas obtenu le succès que je m'étais promis, j'ai la conscience d'avoir fait vaillamment mon devoir. Vainqueur, j'ai traité les vaincus avec humanité; vaincu à mon tour par les maladies plutôt que par la force des armes, je supporte avec courage et résignation les grandes afflictions qu'il plaît à Dieu de m'envoyer. Je ne ferai jamais rien de contraire à la justice ou à la dignité de ma couronne. Je me sens libre dans les fers. Mon corps vous appartient et je vous l'abandonne; mais mon âme reste à moi, et j'espère l'offrir à Dieu exempte de toute souillure et de toute dégradation.

» Et quant à l'objet de votre message, dites à votre maître qu'un roi de France ne se rachète pas avec de l'argent; que je lui rendrai Damiette pour ma rançon, et que j'affecterai les 400,000 livres qu'il me demande à celle de tous les prisonniers chrétiens qui sont en son pouvoir. Je ne sépare point mon sort de celui de mes sujets. Dites-lui de plus que, selon ses désirs, je m'engage à ne pas porter, pendant dix ans, les armes contre les musulmans, à la condition que je pourrai envoyer en Europe, ou emmener avec moi, dans la Palestine, sans opposition de sa part, les malheureux débris de mon armée.

» S'il accepte ces conditions, les seules que je puisse honorablement lui offrir, il pourra compter sur ma loyauté; s'il les refuse, je me jetterai, les yeux fermés, dans les bras de la Providence. »

CUREL.

TABLETTES SÉCULAIRES

DE

CHRONOLOGIE UNIVERSELLE

XIIIe SIÈCLE après J.-C.

1201. Fondation de l'ordre religieux et militaire des chevaliers Porte-Glaive, en Livonie.

Quatrième croisade, prêchée par Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne. Chefs : Baudouin, comte de Flandre; Boniface, marquis de Monferrat, et Henri Dandolo, doge de Venise.

1203. Assassinat d'Arthur de Bretagne par son oncle Jean-Sans-Terre; arrêt de la cour des pairs de France, qui condamne le meurtrier.

1204. Prise de Constantinople par les croisés; fondation de l'Empire latin; Baudouin, premier empereur.

Théodore Lascaris, gendre de l'empereur Isaac, transporte à Nicée (Asie Mineure) le siége de l'empire grec.

1205. Fondation de l'ordre religieux des Carmes, par Berthold. Cet ordre prend naissance sur le mont Carmel, d'où son nom.

1206. Invasion des Mongols, sous la conduite de Tchinghis-Khan (Gengiskhan).

1208. Croisade ordonnée par le pape Innocent III contre les Albigeois. Chef, Simon de Montfort.

Fondation de l'ordre religieux des Franciscains, près de Naples, par saint François d'Assise.

1212. Bataille de Las-Navas de Tolosa, gagnée par les rois d'Aragon, de Navarre et de Castille sur les Almohades.

1213. Bataille de Muret, gagnée par Simon de Montfort.

Mort du chroniqueur Villehardouin.

1214. Bataille de Bouvines, gagnée par Philippe-Auguste sur Jean-sans-Terre et Othon de Bavière.

Naissance de Roger Bacon, célèbre moine anglais, surnommé le *Docteur admirable*.

1215. Jean-sans-Terre est contraint, par les barons et les évêques, de donner la **Grande Charte** à l'Angleterre.

Fondation de l'ordre **religieux des** *Dominicains* ou *Frères prêcheurs*, par saint Dominique.

Fondation de l'Université de Paris, par Philippe-Auguste.

Prise de Pékin par Gengiskhan.

1216. Mort de Jean-sans-Terre; son fils Henri III lui succède

Le fils de Philippe-Auguste, Louis, que les Anglais avaient appelé, sera forcé de rentrer en France.

1217. Cinquième croisade. Chef, André de Hongrie.

Invasion de l'empire musulman par Gengiskhan.

1218. Mort de Simon de Montfort au siége de Toulouse; son fils Amaury lui succède.

1222. Les grands arrachent *la Bulle d'or* à André II, roi de Hongrie.

1223. Mort de Philippe-Auguste; son fils Louis VIII lui succède.

1224. Amaury de Montfort cède à Louis ses droits sur le comté de Toulouse.

Les Mongols ravagent le sud de la Russie.

1226. Seconde ligue lombarde; elle est formée contre l'empereur Frédéric II.

Expédition de Louis VIII dans le Languedoc; il meurt à Montpensier, en Auvergne.

Avénement de Louis IX (saint Louis), à l'âge de onze ans; Régence de Blanche de Castille, sa mère. Troubles intérieurs.

1227. Mort de Gengiskhan. Partage de son immense empire entre ses quatre fils.

1228. Sixième croisade. Chef, Frédéric II, empereur d'Allemagne.

1229. Traité de Paris : fin de la guerre des Albigeois. Jeanne, fille et héritière de Raymond VII, comte de Toulouse, épouse Alphonse de Poitiers, frère de saint Louis.

1230. Réunion du royaume de Castille et de Léon.

1233. Création de l'université de Toulouse.

1234. Le pape Grégoire IX publie ses *Décrétales*, qui établissent en principe l'omnipotence pontificale.

1236. Louis IX, ayant vingt et un ans accomplis, est déclaré majeur.

1237. L'ordre des chevaliers Porte-Glaive est incorporé à l'ordre Teutonique.

1238. Conquête du royaume de Valence sur les Maures, par Jacques Ier d'Aragon.

1241. Formation de la ligue hanséatique (commerciale), ou hanse teutonique.

1242. Batailles de Taillebourg et de Saintes, gagnées par saint Louis sur Henri III, roi d'Angleterre, et sur le comte de la Marche.

1243. Les chevaliers de l'ordre Teutonique viennent s'établir dans la Prusse, que le pape leur a concédée.

1248. Septième croisade. Saint Louis, qui a fait vœu de se croiser, confie le gouvernement de la France à sa mère, s'embarque à Aigues-Mortes, et cingle vers l'Égypte.

1249. Prise de Damiette par saint Louis.

Digitized by Google

1250. Bataille de la Mansourah; saint Louis est fait prisonnier. Il rachète sa liberté.

Mort de Frédéric II, empereur d'Allemagne et des Deux-Siciles. Commencement du **Grand interrègne** en Allemagne.

1254. Retour de saint Louis en France. Mort de Conrad, fils de Frédéric II.

1256. Fondation de l'ordre religieux des Augustins.

1257. Les Arabes se servent de poudre à canon au siége de Niebla.

1258. Les barons anglais, révoltés contre Henri III, lui imposent les **statuts d'Oxford.**

Les Mongols s'emparent de Bagdad. Fin de la dynastie des Abassides et du califat en Asie.

1259. Michel Paléologue, qui donne son nom à la dynastie des Paléologues, se fait couronner empereur à Nicée, au préjudice du jeune Lascaris II.

1260. Fondation de l'hôpital des Quinze-Vingts, à Paris.

1261. Michel Paléologue s'empare de Constantinople sur Baudouin II. **Fin de l'Empire latin.**

1263. Le pape Urbain IV donne à Charles d'Anjou la couronne de Naples et de Sicile, au détriment de Conradin, fils de Conrad.

1264. Origine de la chambre des communes en Angleterre. — Leicester.

1265. Naissance, à Florence, du célèbre poète italien Dante Alighieri.

1266. Bataille de Bénévent, où périt Manfred, fils naturel de Frédéric II. Cette bataille assure à Charles d'Anjou le trône de Naples.

1268 Bataille de Tagliacozzo; Conradin est vaincu, pris et décapité par l'ordre de Charles d'Anjou.

1269. Saint Louis publie **la Pragmatique sanction**, base des libertés de l'Église gallicane.

1270. Huitième et dernière croisade. Chefs : saint Louis et son frère le duc d'Anjou.

Mort de saint Louis sous les murs de Tunis; avénement de son fils, Philippe III le Hardi.

1271. Voyage du Vénitien Marco Polo en Chine.

1272. Mort d'Henri III. d'Angleterre : Édouard Ier lui succède.

1273. Rodolphe de Habsbourg, souche de la maison d'Autriche, est élu empereur d'Allemagne. **Fin du grand interrègne.**

1274. Fondation de l'ordre religieux des Célestins.

1280. Mort d'Albert le Grand, célèbre par son enseignement philosophique à Paris.

1282. Vêpres siciliennes, ou massacre des Français à Palerme.

1283. Conquête du pays de Galles par Édouard Ier.

1284. Bataille navale de Méloria, gagnée par les Génois sur les Pisans.

1285. Mort de Philippe III; son fils, Philippe IV le Bel lui succède.

1288. Ugolin dans la tour de la Faim.

1291. Les chrétiens perdent leurs dernières possessions en Syrie. Les Hospitaliers et les Templiers se retirent dans l'île de Chypre.

1294. Avénement du pape Boniface VIII.

Fin de l'empire des Turcs Seldjoucides d'Iconium.

1298. Les Génois gagnent, dans l'Adriatique, une grande bataille sur les Vénitiens.

1299. Paix entre Gênes et Venise.

1300. Institution du Jubilé par Boniface VIII.

T. LEPETIT.

DICTIONNAIRE DES MATIÈRES COMMERCIALES

—∞—

EAU DE JAVELLE. — Dissolution d'hypochlorite de potasse ou de soude, colorée en rose avec une petite quantité de permanganate de potasse. Cette eau est ainsi appelée du nom du village de Javelle, près Paris, où elle a d'abord été fabriquée. Elle est douée de propriétés décolorantes et désinfectantes très-énergiques. Les blanchisseuses en font usage.

EAU-FORTE. — Acide azotique du commerce. L'eau-forte des graveurs est un mélange d'acide azotique étendu d'acide acétique, d'acétate de cuivre et de chlorhydrate d'ammoniaque.

EAU SECONDE. — Dissolution de carbonate de potasse ou de carbonate de soude, servant à nettoyer les boiseries et les murs peints à l'huile.

ÉCAILLE. — Substance qui recouvre la carapace et le plastron des tortues. Cette matière est analogue à la corne, mais elle a un grain fin et compacte, elle est plus transparente et présente des teintes plus riches et plus variées. Elle se ramollit dans l'eau bouillante et peut alors prendre assez facilement la forme qu'on veut lui donner. L'écaille du commerce provient principalement des tortues de mer. La plus belle est fournie par le *Caret*, qu'on pêche dans les Antilles et dans les mers des Indes.

L'écaille fausse n'est autre chose que la corne, qu'on a laissée pendant douze heures dans du vinaigre ou dans une dissolution d'alun, et qu'on a colorée avec les substances suivantes : Dissolution d'or dans l'eau régale pour produire la teinte orangée, solution d'azotate de mercure pour la teinte brune, et solution d'azotate d'argent pour la teinte noire.

ÉCUME DE MER. Silicate de magnésie hydraté ; terre blanche, légère, poreuse et très-tendre On en fait des pipes.

ÉLÉMI. — Gomme-résine qu'on extrait par incisions de l'écorce de plusieurs arbres de la famille des *amyridées*. Cette gomme est jaunâtre, translucide, d'une odeur agréable et pénétrante. On l'emploie en médecine à cause de ses propriétés excitantes et détersives, et, dans les arts, pour rendre imperméables les tissus et feutres dont on fait les chapeaux. L'élémi vient de Ceylan et de l'Amérique méridionale.

ÉMAIL. — Matière vitreuse composée d'acide silicique et d'acide stannique unis à de la potasse ou de la soude et à de l'oxyde de plomb. Suivant sa composition, l'émail est transparent ou opaque ; il est blanc, mais on peut le colorer avec des oxydes métalliques. On vend l'émail en masses ou en bâtons aux bijoutiers, qui l'emploient à l'ornementation de certains bijoux *émaillés*. On recouvre d'émail la porcelaine, la faïence et les poteries pour les rendre imperméables ; l'émail est alors préparé par les potiers eux-mêmes.

ÉMERAUDE. — Silicate double d'alumine, de glucine et d'oxyde de chrome, L'émeraude est une des pierres précieuses le plus anciennement connues. Elle est très-recherchée à cause de sa belle couleur verte et de sa transparence. Les anciens tiraient l'émeraude d'Égypte ; aujourd'hui on la tire du Pérou, de Ceylan et des monts Ourals.

On nomme *Béryl* une variété d'émeraude dans la

Digitized by Google

quelle l'oxyde de chrome est remplacé par l'oxyde de fer. La coloration des béryls varie depuis le vert bleuâtre jusqu'au jaune de miel très-pâle. Le béryl de couleur vert bleuâtre porte le nom d'aigue-marine (*aqua marina*), parce que sa couleur rappelle l'eau de mer.

Cette pierre est très-estimée lorsqu'elle est d'une belle eau.

ÉMERI ou ÉMERIL. — Oxyde d'aluminium ferrugineux. Cette substance est rougeâtre, d'une texture grenue et d'une grande dureté. On la réduit en poudre et on s'en sert pour polir les métaux, les glaces et certaines pierres. Les flacons de verre dits *bouchés à l'émeri* sont des flacons fermés avec des bouchons en verre, qu'on a parfaitement adapté en les frottant dans le goulot, après les avoir enduits d'une pâte d'émeri et d'eau. Le papier-émeri, qui sert à polir et à nettoyer, est du papier sur lequel on a collé de la poudre d'émeri.

ENCENS. — Gomme-résine provenant de plusieurs arbres de la famille des térébinthacées. L'encens arrive de l'Inde et de l'Arabie en larmes jaunâtres, un peu translucides. Il a une saveur amère et une odeur assez faible : mais quand on le brûle il répand des fumées blanches d'une odeur balsamique très-forte. L'encens est employé dans les cérémonies du culte catholique; on l'administre en médecine contre les névralgies et les rhumatismes.

ENCRE A ÉCRIRE. — L'encre noire est une dissolution d'un sel de fer obtenue en faisant bouillir dans de l'eau de la noix de galle concassée et du sulfate de fer. L'acide tannique de la noix se combine avec l'oxyde du sulfate et forme du tannate de protoxyde de fer, sel bleuâtre qui noircit à l'air en se transformant en tannate de peroxyde de fer. On ajoute toujours un peu de gomme, afin que la dissolution, plus épaisse, tienne mieux à la plume.

L'encre rouge est une dissolution de carmin dans de l'ammoniaque, additionnée d'un peu de gomme.

L'encre bleue est faite avec de l'indigo ou du bleu de Prusse.

ENCRES D'IMPRIMERIE. — Mélange de noir de fumée et d'un corps gras appelé vernis. Cette substance est ordinairement l'huile de lin, parfaitement dégraissée, afin qu'elle ne fasse pas tache sur le papier.

Les encres typographiques de couleur se fabriquent de la même manière que l'encre noire; seulement le noir de fumée est remplacé par des matières colorantes.

ENCRES LITHOGRAPHIQUE ET AUTOGRAPHIQUE. — Mélange de noir de fumée, de cire vierge, de gomme laque et de savon blanc, dont on se sert pour dessiner et écrire sur la pierre lithographique. Ces encres se vendent en bâtons cylindriques et prismatiques de quelques centimètres de longueur.

ENCRE DE CHINE. — Mélange de noir de fumée, de gomme, d'un peu de camphre et d'un parfum, ordinairement le musc. Cette encre se vend en bâtons cylindriques et prismatiques ornés d'hiéroglyphes gravés en or.

ENCRES A MARQUER LE LINGE. — Presque toutes ces encres sont composées d'une dissolution de nitrate d'argent épaissie avec un peu de gomme. Cette encre incolore noircit à l'air par suite de la décomposition du sel d'argent, et les caractères marqués sur le linge ne sont détruits que très-lentement par les substances dont on se sert pour blanchir le linge.

ÉPICES, ÉPICERIES. — Substances végétales aromatiques, provenant de l'Inde et des régions tropicales de l'Afrique et de l'Amérique, et dont on se sert dans l'art culinaire. Les épices les plus employées sont : le poivre, la moutarde, la muscade, la cannelle, le piment, le gingembre, le girofle, l'anis, le fenouil, le thym, la sauge, etc.

ÉPONGES, *zoophytes marins*. — Les éponges livrées au commerce viennent des îles de l'Archipel et des côtes de Syrie. Elles sont attachées à des bancs de roches formées par des débris de mollusques. Les plus rapprochées de la surface de l'eau sont les plus grossières; on les détache avec des harpons. Les éponges fines, qui ne se trouvent qu'à une assez grande profondeur, sont détachées au couteau par des plongeurs.

La substance qui constitue les éponges est composée de fibres tenues, un peu élastiques, enchevêtrées de manière à former un tissu mou et poreux. Ce tissu est soutenu par une sorte de charpente composée d'aiguilles calcaires ou siliceuses, ou de filaments cornés. L'éponge est imprégnée, à l'état vivant, d'une matière gélatineuse qu'on enlève facilement par des lavages.

L'éponge est un être collectif, un agrégat de polypes existant dans la cavité de la masse fibreuse. Ces animalcules sont des espèces de tubes membraneux susceptibles de s'étendre et de se rétracter. Les éponges ont des œufs graniformes, jaunâtres ou blanchâtres, qui produisent des embryons. Ces embryons se réunissent pour constituer une colonie (1).

ESPRITS. — Nom vulgaire des alcools du commerce, mélanges d'alcool et d'eau obtenus par la distillation de différentes substances. Ordinairement on accompagne le mot esprit du nom de la substance qui a été soumise à la distillation; ainsi on dit esprit de vin, de betterave, de mélasse, de riz, etc. Chaque esprit renferme toujours des traces d'une essence spéciale qui lui donne une odeur et une saveur particulières.

LEHECQ.

DEUXIÈME PARTIE

VARIETES

CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES

POURQUOI ET PARCE QUE

— Réponses aux questions proposées dans le nº 45 —

1° *On demande d'expliquer l'influence des voyages sur la qualité des vins.*

La réponse à cette question repose sur le rôle que l'oxygène de l'air joue dans la vinification.

Le moût, avant et après sa fermentation, ne contient que du gaz acide carbonique; mais lorsque le vin est en tonneau, les choses changent complétement.

(1) Les éponges viennent de Grèce ou de Syrie, simplement dé-

Digitized by Google

Les parois des futailles donnent lieu à une évaporation active. Des effets d'endosmose de gaz et de vapeur se produisent à travers le bois, et c'est par l'action de l'oxygène de l'air que le vin se fait; sans l'influence de l'oxygène le vin resterait à l'état de vin nouveau.

Si on analyse les gaz des vins qui sont en tonneau depuis un certain temps, on trouve du gaz acide carbonique (mais en moins grande quantité que dans le moût), et de l'azote. Or, comme ce dernier gaz ne peut avoir été emprunté qu'à l'air atmosphérique, le vin s'est également saturé d'air, et l'oxygène correspondant à l'azote s'est combiné avec les principes du vin.

D'après les recherches de M. Pasteur, chaque litre de vin absorbe de 30 à 40 centimètres cubes de gaz oxygène; il n'est pas permis de douter que c'est cette oxydation qui fait vieillir le vin et lui enlève ses principes acerbes. Ces faits expliquent l'influence des voyages sur la qualité des vins; l'agitation modifie beaucoup les conditions de l'aération du vin et de l'endosmose des gaz.

Il faut attribuer en partie les pratiques si répandues du soutirage et du collage à l'utilité de l'aération des vins pour les améliorer et les vieillir. La nécessité de la précipitation des ferments parasites, source de leurs maladies, est aussi une des raisons déterminantes de ces procédés.

2° *Qu'est-ce que l'encre? A quoi tiennent les propriétés merveilleuses des encres dites de sympathie?*

L'acide tannique et l'acide gallique, en réagissant sur les sels de fer, donnent une belle couleur noire. C'est là le secret de la préparation des encres.

Le *tannin* existe en très-grande proportion dans l'écorce du chêne, de l'aune, du sumac, dans le cachou et surtout dans la noix de galle. On l'emploie pour la conservation des cuirs. La noix de galle est une excroissance charnue qui pousse sur les chênes et dont la grosseur est celle d'une noisette.

Voici dans quelles proportions s'emploient les substances qui entrent dans l'encre. Vous prendrez deux parties de noix de galle, que vous casserez en petits morceaux, ce qu'on appelle concasser; une partie de sulfate de fer, une de gomme arabique, et seize parties d'eau. Vous ferez bouillir, vous passerez et vous abandonnerez le tout à l'air, pour que, sous l'influence de l'oxygène, la réaction de la noix de galle sur le fer ait lieu; puis vous mettrez en bouteille.

La gomme arabique a pour but d'empêcher la matière colorante de se précipiter. Si l'on veut donner du brillant à l'encre et la préserver de moisissure, on y ajoute un peu de couperose bleue ou sulfate de cuivre, et du sucre. Mais le sulfate nuit beaucoup aux plumes de fer, qu'il rend cassantes et mauvaises. Lorsque l'encre contient du cuivre, il faut éviter de sucer ses plumes au lieu de les essuyer.

L'encre de Chine, quoique noire, n'est pas de l'encre préparée chimiquement; c'est tout simplement du noir de fumée délayé dans de la gélatine. Elle a plus de fixité que l'encre ordinaire et ne s'efface pas une fois qu'elle est sur le papier. Cela tient à l'état graisseux du noir de fumée, qui adhère ainsi fortement au corps sur lequel on l'applique. Il en est de même des encres d'imprimerie.

Quant aux encres rouges, bleues, etc., ce sont encore des couleurs et non des encres. L'encre rouge est une décoction de la matière colorante du bois de Brésil, retenue en suspension par la gomme; l'encre jaune est une décoction de graines d'Avignon; l'encre verte est une décoction de l'acétate de cuivre, bouilli avec l'eau et la crème de tartre; l'encre bleue est une dissolution d'indigo dans l'acide sulfurique, à laquelle on ajoute de l'eau gommée.

Les malfaiteurs se sont exercés dans tous les temps à effacer les traces de l'encre sur le papier, afin de remplacer un écrit inutile signé, par un engagement où la signature resterait la même. Ils ont trop souvent réussi. On leur a bien opposé les encres dites indélébiles; mais ces encres, auxquelles on a ajouté tout simplement un peu de charbon en poudre, sont épaisses et s'effacent parfaitement au moyen du grattage. L'Académie des sciences a proposé comme indélébile une composition faite avec de l'encre de Chine délayée dans l'acide chlorhydrique très-affaibli, ou dans l'acétate de manganèse.

On mêle quelquefois au papier lui-même les éléments de l'encre; il suffit alors d'écrire avec une pointe humide : l'eau détermine la formation du *gallate de fer*. Ce papier s'appelle *papier hydrographique*. On appelle *papier de sûreté* celui dans la pâte duquel on a introduit des substances qui le colorent en présence des réactifs employés par les malfaiteurs.

Dès le septième siècle on recourait, pour écrire, au gallate de fer. Les anciens, il est vrai, ne connaissaient pas cette encre; la leur avait pour base le noir de fumée en suspension dans le vinaigre. Un tel mélange était bien moins fluide, mais aussi plus inaltérable que le nôtre. On conçoit, en effet, que l'acide gallique étant un acide végétal, composé de trois éléments dans lesquels entre l'hydrogène, tout corps avide de cette dernière substance, comme le chlore, pourra déterminer la décomposition, et par conséquent anéantir le gallate noir de fer.

Les copistes du moyen âge, qui nous ont laissé de si nombreux et de si curieux manuscrits, se servaient de plusieurs espèces d'*encre*. Ordinairement, les premières lettres des manuscrits, et quelquefois toutes les majuscules sont en *encre* rouge ou bleue. Il y a même des titres dont les lettres sont tracées en or et en argent. La Bibliothèque nationale possède un manuscrit de Charles le Chauve qui est écrit entièrement en lettres d'or. Les chartes sont généralement écrites en encre noire. On cite, comme une singularité, une charte de Philippe Ier en lettres vertes. Dans l'empire d'Orient, les empereurs signaient en encre rouge; l'empereur Léon l'Isaurien avait même déclaré, en 470, qu'un décret impérial ne serait pas regardé comme authentique s'il n'était signé avec le cinabre. En France, Charles le Chauve est le seul prince qui ait adopté cet usage. On a remarqué que

pouillées de leur enveloppe gélatineuse. On enlève avec soin les parties calcaires et siliceuses, puis on les blanchit au moyen de l'acide sulfureux.

Digitized by Google

l'encre dont se sont servis les copistes du treizième siècle a un éclat particulier. Il paraît, du reste, que le commerce de l'encre était peu répandu; car le livre de la *taille de Paris* en 1292 ne mentionne qu'un marchand ou plutôt une marchande d'encre. De nos jours, rien n'est plus commun que les marchands d'encre indélébile, et de pâte donnant au rasoir un *tranchant fin, doux et durable.* Les avez-vous entendus débitant leurs discours avec une volubilité sans égale, les yeux baissés, tout en *travaillant* pour vous donner la preuve de ce qu'ils avancent? Parfois ils n'ont pour auditoire qu'un compère qui feint d'acheter avec frénésie et admiration; le plus souvent ils n'ont personne. Mais ils ne s'arrêtent pas pour si peu, et ils attendent patiemment la Fortune, cette déesse ailée pour tant d'autres et boîteuse pour eux. Quand c'est fini, ils recommencent.

Passons maintenant aux *encres de sympathie.*

On désigne sous ce nom les encres qui n'acquièrent de couleur qu'autant qu'on chauffe le papier ou qu'on applique à l'écriture, d'abord invisible, un autre agent chimique. Les nuances plus ou moins variées qui se sont produites disparaissent ensuite au fur et à mesure que le papier se refroidit. Ces phénomènes fixèrent l'attention des alchimistes, qui donnèrent à ces encres le nom qu'elles portent aujourd'hui.

On peut donc, avec les encres de sympathie, rendre à volonté l'écriture visible et invisible, en la faisant chauffer ou refroidir alternativement, si d'ailleurs on a soin de ne pas exposer le papier à un plus grand degré de chaleur que celui qui peut être réclamé.

Veut-on préparer l'encre sympathique verte? Après avoir mis dans un vase une partie de cobalt et quatre parties d'hydrochloronitrique ou eau régale, on fait digérer le mélange à une douce chaleur, jusqu'à ce que l'acide ne dissolve plus rien; on ajoute alors de l'hydrochlorate de soude en quantité égale à celle du cobalt employé, et quatre fois autant d'eau que d'acide, puis on filtre.

Les données suivantes rendent compte des aspects divers de certaines encres sympathiques:

Le chlorure de potasse, qui est rouge, même quand il est sec, se modifie et devient bleu lorsqu'il n'est chauffé que légèrement.

Le chlorure de nickel liquide, d'une teinte verdâtre et à peine coloré lorsqu'il se trouve en dissolution dans l'eau, devient jaune lorsqu'on chauffe le papier sur lequel il est déposé. Il disparaît par le refroidissement, et reparaît encore si l'on chauffe de nouveau.

On peut donc produire trois couleurs avec ces deux chlorures; on aura du bleu avec celui de cobalt pur, du jaune avec celui de nickel, et du vert par le mélange des deux. D'autres chlorures et d'autres sels ajouteront facilement à ces nuances.

D'après cela, il est aisé de faire des dessins dont l'aspect change comme par enchantement sous l'influence de la chaleur. Un paysage, par exemple, qui figurerait une vue d'hiver, pourrait en représenter une de printemps, si on le chauffait après avoir dessiné les feuilles et l'herbe avec un mélange de chlorure, de cobalt et de nickel; les bois et les fleurs rouges, avec du nitrate de cobalt; les fleurs jaunes et les fruits, à l'aide du chlorure de cuivre; les fleurs bleues et quelques parties du ciel, avec du chlorure de cobalt.

3° *Pourquoi les personnes qui fument pour la première fois sont-elles malades?*

Parce que le tabac contient un poison (la nicotine), qui provoque un commencement d'altération des fonctions vitales. Ce principe actif ne se trouve pas dans la feuille de cette plante à l'état libre; il est masqué par les acides auxquels il est uni. C'est par des fermentations plus ou moins prolongées avec le vinaigre, puis le sel marin, qu'une suite de combinaisons laisse libre la *nicotine* qui donne le *montant* au tabac. Dans ces réactions, il se forme de l'ammoniaque qui s'empare des acides, et isole l'alcaloïde. La nicotine est un poison tellement violent, que quatre ou cinq gouttes suffisent pour tuer un chien. Cependant l'économie s'accoutume à une dose quotidienne, comme les entrailles de Mithridate s'étaient accoutumées à une autre substance vénéneuse.

Le tabac est originaire d'Amérique. On l'appelait, dans la Virginie, *appowac*; au Brésil, *petun*, et *tubacka*, *tuback*, dans la Floride; c'est de là que, selon quelques étymologistes, on a fait *tabac*. L'opinion la plus commune est que ce nom lui vient de *Tabasco*, province du Mexique, ou mieux encore de *Tabago*, petite île des Antilles, découverte en 1498 par Christophe Colomb, et tombée successivement au pouvoir des Espagnols, des Hollandais, des Français et des Anglais, qui la possèdent maintenant.

Le tabac ne parut en Europe qu'au milieu du seizième siècle; mais il y avait longtemps qu'il était connu dans les autres parties du monde. Les Chinois fumaient bien avant que nous sussions ce que c'était qu'une pipe. Chez les Indiens, on l'employait dans une foule de maladies. Quelques-uns s'en servaient pour exciter leur esprit assoupi. Les devins, consultés sur l'issue d'une importante affaire, s'enivraient de sa fumée pour voir plus clair dans l'avenir.

Un habitant de Nîmes, Jean Nicot, seigneur de Villemain, ambassadeur de François II en Portugal, donna son nom au végétal américain. Il en avait appris l'usage et les propriétés d'un marchand récemment revenu de la Floride. Arrivé à la cour de Lisbonne, il l'offrit comme un bon souvenir au grand prieur de Portugal; et plus tard, à son retour en France, 1560, il le présenta à la reine Catherine de Médicis. Justement Sa Majesté arrivait dans l'âge où les plus courtes folies sont les meilleures, où l'ennui est passé de mode, où l'ambition ne vous tente guère, où la beauté s'en va, où la tabatière arrive, et elle trouva (ce que c'est que d'arriver à propos!) que l'herbe de Jean Nicot n'était pas une plante à dédaigner. En un mot, elle la *prisa* à sa juste valeur, d'où est venu le mot *prise* de tabac, et non pas une *pincée* de tabac, comme il faudrait dire en effet, si le mot *prise* n'indiquait pas toute l'estime et tout le prix que Sa Majesté la reine Catherine attachait à l'herbe de Jean Nicot. C'est à cette circonstance que le tabac dut le nom d'*herbe à la reine*, qu'il porta quelque temps. Toutefois, jusqu'au commencement du règne de

Digitized by Google

Louis XIII, on ne l'employa qu'en poudre. L'usage de le fumer nous vient, comme tant d'autres nouveautés, du pays d'outre-Manche.

Chose étrange! le tabac, l'auxiliaire obligé de toute joie et de tout plaisir, le tabac, qui est si bien à sa place dans une causerie d'amis, et qui se marie si gracieusement à un verre de punch, le tabac fut d'abord un... *médicament... médicament secundum artem* de M. Diafoirus, vanté par M. Purgon. On s'ingénia de cent façons pour faire jouer à cette plante, bon gré, mal gré, le rôle ingrat de la casse et du séné. On la fit priser, fumer, mâcher aux infortunés malades, qu'elle tuait et qu'elle guérissait au hasard; en cela, il n'y avait rien encore qui fût trop indigne d'elle, n'eût été l'affront de figurer sur une ordonnance, entre un lavement et une saignée. Mais le raffinement s'en mêla : on en tira des eaux distillées, des huiles par infusion et par distillation, des sirops, des onguents; que sais-je encore? On en fit des cataplasmes!

Appliquées chaudement sur le corps, les feuilles de tabac étaient souveraines, en ce temps-là, pour les paralysies, les furoncles, les douleurs de jointures, les morsures venimeuses, les tumeurs *œdémateuses*. Broyées dans le vinaigre, ou incorporées dans les graisses et les onguents, elles avaient mission pour combattre les maladies cutanées. L'huile de tabac devint un secret contre les douleurs odontalgiques, c'est-à-dire contre le mal de dents. Le sirop de tabac!... devenu aujourd'hui la pâte pectorale de Regnauld, grâce au mou de veau, lutta corps à corps avec les asthmes et les maladies de poitrine; il vint à bout des rhumes les plus invétérés. Que vous dirai-je? Le tabac, qui ne méritait

Ni cet excès d'honneur ni cette indignité,

fut appelé à intervenir jusque dans les mystères de la génération...

Le tabac, cependant, ne fut pas partout aussi gracieusement accueilli qu'en France. Jacques Ier, en 1604, interdit comme dangereux l'usage du tabac. Quinze ans plus tard, voyant que ses ordonnances étaient inutiles, et que son peuple, si naturellement flegmatique, portait jusqu'à la fureur sa passion pour le végétal prohibé, le roi rhéteur employa des armes, à ses yeux plus terribles et plus efficaces que les peines afflictives; il lança contre les délinquants un ouvrage intitulé *Misocapnos*, de *miseô*, je hais, et *capnos*, fumée. Le livre du royal pamphlétaire eut le sort qu'il méritait; les fumeurs en allumèrent leurs pipes. Le pape Urbain VIII excommunia, en 1624, les personnes qui prendraient du tabac dans les églises. L'impératrice Elisabeth de Russie, fille de Pierre le Grand, en sa qualité de chef de la religion grecque, défendit de priser dans les temples; par une ordonnance spéciale, elle autorisa les bedeaux à confisquer à leur profit les tabatières qui s'y montreraient. On pense avec quelle ardeur ces chasseurs improvisés poursuivirent et traquèrent les pauvres proscrits. Ils les happaient au passage entre les mains de leurs propriétaires. Il en résulta que les bedeaux, toujours aux aguets, toujours à la piste des tabatières, prêtaient une plus grande attention au nez des fidèles qu'aux cérémonies du culte. L'ordre y perdait si leur poche y gagnait, et plus d'une fois il s'engagea, entre le priseur récalcitrant et le bedeau trop avide, des luttes où, grâce à l'intervention du suisse, l'officier eut toujours raison.

Il y eut des princes qui traitèrent en criminel d'État la plante malencontreuse, et en coupables de lèse-majesté ceux qui lui donnaient asile. Le czar de Russie faisait distribuer force coups de bâton à quiconque prisait ou fumait. Amurat IV, sultan des Turcs, défendit d'user de tabac sous peine d'avoir le nez coupé, punissant ainsi le coupable par où il avait péché. Mais toutes ces persécutions n'aboutirent qu'à donner au tabac l'attrait du fruit défendu.

Richelieu, en habile politique, mit à profit le goût du public pour l'importation de Jean Nicot.

En 1626, il y attacha un très-fort impôt qui, par la suite, devint une branche très-productive du revenu de l'État. Bientôt les autres gouvernements de l'Europe reconnurent l'inutilité de leurs lois prohibitives, et prirent le parti d'imiter la France. L'exportation du tabac devint pour l'Amérique une des principales branches de sa richesse. Dans les années qui ont précédé sa rupture avec l'Angleterre, les deux provinces seules de Virginie et de Maryland ont fourni annuellement à la Grande-Bretagne pour 768,000 livres sterling de tabac, c'est-à-dire pour 9 à 10 millions de francs. Cette seule industrie employait 332 vaisseaux et 4,000 matelots. De 1758 à 1784, on vendit en France, par an, 20 millions de livres de tabac à 1 écu la livre; or, les 100 livres coûtaient 9 écus à l'État. En 1784, le tabac seul comptait à la ferme pour 42,000,000 de fr.; et les 42,000,000 de fr. versés au trésor, les fermiers y gagnaient encore. A ceux qui attaquent les lois fiscales, nous répondrons qu'il ne s'agirait de rien moins que d'un déficit de près de 100 millions de francs dans le revenu public, si l'on affranchissait le tabac de tout droit. Et vraiment, n'est-ce pas le cas de dire, on jamais, que les Français sont assez riches pour payer leur fumée?

Quoi qu'il en soit, la consommation prodigieuse du tabac et la progression ascendante qu'elle suit depuis le commencement de ce siècle, ont de quoi effrayer les esprits soucieux de l'avenir moral de l'homme et de l'intégrité de sa race. Un médecin distingué, le docteur Clavel, a écrit que « seul, le tabac pourrait transformer le monde moderne en un vaste hôpital de vieillards, d'incurables et d'aliénés. » On avait pu espérer que le décret qui, naguère, est venu augmenter le prix du tabac de 2 fr. par kilogramme, mettrait obstacle à cette déplorable épidémie; mais point : l'invasion prodigieuse des narcotiques se fait invinciblement dans toutes les classes de la population : elle obscurcit l'esprit des uns, atteint la santé des autres, et partout isole l'homme, le séparant de la femme, et lui donnant, même au sein de sa famille, et sous son toit, une déplorable préférence pour les satisfactions égoïstes et solitaires. De 1811 à 1830, la consommation moyenne du tabac par habitant était de 400 grammes; en 1840, elle monta à 470 grammes; quatre ans après, à 500 grammes, puis à 525 et à 730; elle est aujourd'hui de plus de 800 grammes. Il est vrai de dire qu'on fume même au collége!

Digitized by Google

L'habitude se prend sur les bancs de l'école, par vanité ou fortanterie; elle se poursuit pendant les années qui suivent immédiatement les études classiques, puis elle finit par s'enraciner et s'emparer à jamais de la vie. On ne saurait jamais calculer le temps, l'argent, les facultés intellectuelles qui, chaque année, s'envolent en fumée de tabac. Qu'on calcule seulement la dépense que l'habitude journalière de la pipe cause à un pauvre ménage. En la supposant de 20 centimes par jour, c'est une somme annuelle de près de 80 fr. qui va grever sans nul profit le budget du paysan ou de l'ouvrier.

Il y a plus : ce n'est pas seulement au tabac sous ses formes diverses, cigare, pipe ou tabatière, que les hommes demandent aujourd'hui des excitations pour leurs sens émoussés; c'est aux narcotiques ou spiritueux de toutes natures : grossières liqueurs ou parfums subtils, vin, rhum, eau-de-vie, absinthe, genièvre, voire même l'opium, le haschisch, substances dont les propriétés extraordinaires ont vivement excité, depuis plusieurs années, l'attention des savants et des gens du monde.

La cause de ces usages et de ces abus découle, sans nul doute, de ce sentiment indéfinissable et impérieux qui porte constamment l'homme à sortir de lui-même, de l'étroit horizon qui l'entoure et qui l'oppresse, pour s'élancer à la poursuite d'une chimère bienheureuse, vaguement entrevue à travers le prisme de son imagination. Il est oppressé par la réalité, et il est tourmenté d'idéal et d'infini. Heureux sont ceux qui échappent à cette maladie incurable, dont chacun de nous a le germe en soi, par le travail, par une louable ambition, par les chastes voluptés d'un amour pur, par les saintes affections de la famille et du foyer, par la recherche et le culte du beau sous toutes les formes : art, littérature, musique et poésie!

FERDINAND PIÉROT-OLRY.

QUESTIONS A RÉSOUDRE

PREMIÈRE QUESTION. — *Qu'est-ce que les nuages, et comment la science les a-t-elle classés?*

DEUXIÈME QUESTION. — *Pourquoi trouve-t-on loin de la mer, sur les montagnes, des lits de coquillages, des débris d'animaux, de poissons, de vaisseaux avec leurs ancres, etc.?*

TROISIÈME QUESTION. — *Est-il vrai que certains individus peuvent séjourner dans un four chaud jusqu'à l'entière cuisson d'un poulet?*

L'ANGLETERRE JUGÉE PAR JACQUES BONHOMME

Micromégas est Chauvin, tout le monde le sait. C'est lui qui a rédigé, dans le *Grand Dictionnaire*, la relation de la bataille de l'Alma, où le chauvinisme se donne libre carrière, et il en commettra bien d'autres. Attendez *Arcole*, *Marengo* et *Austerlitz*. Il a dans son cabinet de travail une charmante gravure, représentant Bonaparte, la main droite fourrée sous le parement de la fameuse redingote grise et la gauche dissimulée derrière le dos, en sorte que, vu de profil, le héros paraît n'avoir qu'un seul bras; et quand on demande à Micromégas la raison de cette singularité, il répond, avec ce gros rire que nous connaissons tous, hélas! « C'est pour avoir un *bon appartement chaud* (Bonaparte manchot). » Ainsi Micromégas est affligé de deux péchés capitaux : il est Chauvin et il fait des calembours. Quand son intime, M. Larousse, lui reproche le premier de ces deux vices, il répond sur un ton intraduisible : « *On n'est pas parfait!* » Que répliquer à cela? En sa *qualité* de Chauvin (on comprend facilement qu'ici *qualité* est un euphémisme), Micromégas est anglophobe renforcé. On prétend qu'un jour, à l'époque de la maturité des poires d'Angleterre, il s'affubla en marchand des quatre saisons, et qu'il parcourut les rues de la Huchette et des Marmousets en criant : « Trois Anglais! trois Anglais pour un sou! » Si l'on prend en considération cette malheureuse infirmité, on comprendra quelle a dû être la colère de Micromégas en voyant dans le *Grand Dictionnaire* l'article consacré au mot *Angleterre*; il a donc menacé M. Larousse de cesser toute collaboration et d'aller finir ses jours à la Trappe, si on ne lui permettait pas de protester contre ce qu'il appelle une déplorable *anglomanie*. Notre directeur, qui ne sait rien refuser aux caprices de ce vieil ami, et qui préférerait se voir arracher un œil que d'être privé de sa plume, lui a donné carte blanche, et c'est à cette coupable condescendance que nous devons la protestation suivante, où Micromégas, sous le *nom de Jacques Bonhomme*, décoche sa boutade à l'adresse de *John Bull*.

Deux courants d'idées, tout-à-fait opposés se manifestent en France à propos de l'Angleterre. L'un est éminemment sympathique aux lois et à la constitution anglaises; l'autre, qui prend sa source dans les vieilles rancunes nationales, ne voit dans l'Anglais qu'un rival, un ennemi qu'il faut combattre à outrance.

Pour ces deux tendances différentes, quand elles arrivent à l'état de sentiment, de passion, deux mots ont été créés : *anglomanie*, *anglophobie*. Il y a l'anglomanie des équilibristes politiques, l'anglomanie des économistes, etc.; il y a l'anglophobie socialiste, l'anglophobie cléricale, l'anglophobie militaire, etc. Nos publicistes de la démocratie libérale penchent généralement du côté de l'anglomanie; de temps en temps ils jettent des regards d'envie sur les institutions et les libertés de nos voisins. Ils doivent savoir gré au *Grand Dictionnaire du XIXe siècle* de s'être étendu longuement et avec une sorte de complaisance sur ces institutions et ces libertés. Mais Jacques Bonhomme, qui a cependant la prétention d'être *libéral* jusqu'à la moelle des os (il ne comprend, il est vrai, que la liberté unie à l'égalité), est affligé d'une incurable anglophobie. Il l'a puisée, dit-il, dans l'étude de l'histoire. Aussi, sa tête se monte, son sang bout, sa veine s'allume, quand il entend préconiser ce qu'on appelle les *institutions libérales de l'Angleterre*. Donc, il demande à protester ici et à dire, une bonne fois pour toutes, à John Bull tout ce qu'il a sur le cœur. Nous lui laissons la parole, en réclamant pour lui l'indulgence du lecteur. Jacques est assez mal éduqué; dans ce bon pays de France, il n'a pas encore reçu les bienfaits de l'instruction obligatoire. Aussi ne prend-il pas toujours la peine de polir sa phrase : il ne met pas de mitaines et ne mâche pas les vérités qu'il veut dire. Et puis, ne faut-il pas pardonner quelque chose à celui qui n'a jamais oublié la mort de sa fille Jeanne, que John Bull, dit-il, a fait brûler à petit feu?

P. LAROUSSE.

JACQUES BONHOMME A JOHN BULL

John, je vais débuter par des compliments; quand on veut causer amicalement avec quelqu'un, il ne

Digitized by Google

faut pas commencer par lui sauter à la gorge. J'entrerai donc en matière en te parlant de tout ce qui peut chatouiller ton orgueil national, de ta puissance, de ton commerce, de ton étonnante activité. Cependant, ne te hâte pas de m'adresser des remerciments. Tout cela, comme on dit chez nous, n'est qu'une précaution oratoire : « Si tu veux qu'un âne te suive, donne-lui du chardon; on prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre. » Attends donc que le pain soit cuit pour juger de la qualité de la mouture; tu n'attendras pas longtemps, car voilà que le four chauffe, et je vais te servir une brioche que tu ne digéreras pas facilement, toi pourtant à qui l'on accorde un si robuste appétit.

Un vaste réseau de voies navigables; un sol qui regorge de fer et de houille, masses énormes de matériaux offerts par la nature à l'industrie de l'homme; un climat triste et brumeux qui semble prescrire l'action, interdire l'oisiveté, sous peine d'énervement moral et de *spleen*; des côtes découpées en sinuosités innombrables et qui offrent d'admirables facilités au développement de la marine; un territoire limité, enserré par l'Océan, dont les vastes solitudes ont toujours sollicité les hommes aux expéditions lointaines, aux grandes aventures de la mer : telles sont, avec les énergies de ton caractère national, les causes principales qui ont concouru au développement de ta puissance maritime, et surexcité ton activité commerciale et cet esprit exclusivement mercantile, passe-moi ce mot, qui est un des traits distinctifs de ta race. On sait à quel degré de prospérité et de grandeur matérielle elle est parvenue. Toutes les mers sont sillonnées par tes vaisseaux; ton pavillon flotte fièrement dans les cinq parties du monde. Cent villes industrielles inondent l'univers de tes produits manufacturés : tissus de laine de Leeds, de Wakefield, d'Halifax, de Salisbury, d'Exeter, de Coventry, de Leicester; tapis de Kinderminster; tissus de coton de Manchester, de Blackburn, de Preston, de Londres; toiles de Barnsley, de Maidstone et d'Irlande; soieries de Macclesfield, de Londres, de Beading, de Nottingham; coutellerie de Birmingham et de Sheffield; aiguilles et armes de Londres; horlogerie du Lancashire; poteries de Wedgwood; porcelaine de Worcester et de Derby; machines de Birmingham, etc. Il faut ajouter à cette kyrielle l'étain de Cornouailles, le fer, l'acier, le cuivre, le plomb, les salines, et ces inépuisables bassins de houille qu'on a nommés les *Indes noires* de l'Angleterre, et qui sont en effet une des sources les plus importantes de ta richesse, en ce qu'ils alimentent tes usines, ces moteurs de ton industrie, et tes innombrables vaisseaux, instruments de ta puissance coloniale et de ta prépondérance maritime et commerciale.

On aura une idée de l'importance de tes colonies, dont quelques-unes, comme l'Inde et l'Australie, sont aussi vastes que les plus grands empires, quand on saura qu'elles forment une population qui n'est pas moindre de 136 millions d'habitants. Ces colonies, foulées, pressurées avec cette impitoyable avidité qui te caractérise, produisent d'incalculables richesses. Mais toi, et c'est ici que tu vas trouver quelques arêtes dans le poisson, toi, pauvre John, vile multitude industrielle et agricole, tu n'en es pas moins l'un des peuples les plus misérables de la terre; en dépit de ton travail obstiné, tu languis dans la misère et l'abjection. Cette misère est surtout navrante en Irlande et parmi tes populations rurales. La quotité de la taxe des pauvres, et le nombre des établissements de charité (plus de vingt mille), disent assez quelle est l'étendue du mal, pour lequel de tels palliatifs sont bien insuffisants. A Londres même, où tes maîtres étalent un luxe insolent, dans cette ville qu'alimentent les cinq parties du monde, tu es exténué par la faim, et tu affliges l'œil des étrangers par le spectacle de ta misère et de ton avilissement. Ces spectres déguenillés, mornes, entourés d'enfants pâles et maladifs, sont les pilotes de la grande Industrie. Tes femmes se jettent par milliers dans la prostitution; tes hommes, dans l'abrutissement des liqueurs fortes, du *gin* meurtrier, dans le suicide ou le vol. Dans aucun pays la bataille de la vie n'est plus âpre et plus obstinée, la défaite plus tragique. Quiconque fléchit tombe écrasé. Dans ta société d'airain, nulle pitié pour le faible, pour l'inhabile ou l'imprévoyant. La pauvreté est méprisée comme le serait un vice ou une mauvaise action.

Tiens, je vais te peindre le tableau de Londres, la nuit, en empruntant mes couleurs à une enquête solennelle qui a été faite récemment sur les plaies sociales de cette Sodome moderne : « La nuit, sur les bancs des parcs, dans les niches des ponts, sur la litière des marchés, arrive, se presse, s'entasse pêle-mêle un peuple entier de malheureux, sans asile, sans pain, sans vêtements. Sous le vestibule des palais, sous le péristyle des maisons, se groupent, se pelotonnent de pauvres enfants demi-nus, qui, dans la journée, n'ont pu obtenir le sou que coûte le lit des plus infâmes taudis. Plus loin, d'autres cherchent à réchauffer leurs membres glacés à la flamme qui éclaire les pierres empilées au milieu du chemin. Le silence des rues n'est plus troublé que par la marche d'un peuple de mendiants et de ces pâles et misérables créatures qui, grelottant de froid, espèrent arracher un morceau de pain au vice attardé. Pendant ce temps, des milliers de jeunes filles luttent contre le sommeil, la maladie, le froid et la faim pour tenir encore leur aiguille dans leurs doigts roidis par quinze heures de travail; des vieillards frappent vainement à la porte du workhouse, leur dernière ressource; des hommes et des femmes succombent d'inanition ou s'arrachent la vie pour échapper au besoin... Oui, l'aspect de Londres est vraiment solennel alors, quand la Faim s'y promène et tue hommes, femmes, enfants à la porte des palais de l'aristocratie! Londres est transformé en un parc à bêtes humaines : les rues sont hantées par une multitude d'êtres plus misérables encore que ceux qui habitent les ignobles refuges où l'on obtient pour deux sous le droit de dormir sur un plancher nu, pêle-mêle dans une pet te chambre avec une trentaine d'autres infortunés; masse de pauvreté, de fange, de vice et de crime; assemblage de tout ce qui est physiquement et moralement nauséabond; chaos de dénûment, d'intempérance, d'ignorance, de maladies et de dépravation.

» Eh bien! il y a quelque chose de pire encore et

Digitized by Google

des lieux plus infects: ce sont les places publiques et les arches de Blackwall-railway. Là, on peut voir des familles entières qui grelottent aux injures du temps, des enfants bercés par le vice et le crime côte à côte avec les plus infâmes voleurs. L'aspect de cette foule en guenilles, dénuée de tout, lorsqu'elle est engourdie par le sommeil, vers les trois heures du matin, inspire les pensées les plus désolantes!... »

Ce phénomène économique d'un peuple qui regorge de richesses, qui s'assimile la substance de vingt nations, dont l'industrie gigantesque suffirait à la consommation d'une grande partie du globe, et qui cependant ne peut nourrir ses pauvres et impose une destinée si dure à ses travailleurs, est extrêmement remarquable et tient à des causes bien connues. La première, on n'en saurait douter, est l'existence de ton aristocratie dévorante, qui concentre entre ses mains la propriété foncière, les capitaux et la puissance politique. C'est ta constitution même. Presque partout, en Europe, l'aristocratie n'est plus qu'une tradition historique, un colifichet passé de mode, un lambeau vieilli et usé, une nippe qui est alliée rejoindre la culotte du roi Dagobert; chez toi, elle est demeurée une institution; institution vivace, persistante, implantée dans tes entrailles mêmes, et conséquemment cent fois moins facile à déraciner qu'un gouvernement. Tes membres en sont enlacés comme d'un lierre qui tient solidement au sol par mille attaches; une secousse, tant violente fût-elle, ne pourrait l'arracher tout entier.

En apparence, ton gouvernement est constitutionnel; en réalité, c'est une véritable oligarchie. Ta royauté n'est qu'un brillant fantôme, qui n'a guère du pouvoir que les honneurs. Le pouvoir actif réside dans tes hautes classes, dans ta noblesse proprement dite, qui remplit la Chambre de tes lords, occupe les grandes dignités, les siéges épiscopaux, et possède ces vastes propriétés foncières comparables aux *latifundia* des Romains, et qui leur donnent une prépondérance quasi féodale; il réside encore dans ta *gentry* ou classe des *gentlemen*, qui forment une sorte de noblesse inférieure ou plutôt de haute bourgeoisie, et qui exercent également une influence décisive dans les districts où ils ont leurs propriétés. Ils peuplent en grande partie ta Chambre des communes, et remplissent la plupart des charges secondaires. Tes classes commerçantes et financières suivent le plus ordinairement l'impulsion de ces deux catégories. Il y a, d'ailleurs, en général, une entente parfaite entre tes classes riches et privilégiées lorsqu'il s'agit de maintenir des institutions et des usages qui sont pour toi autant de servitudes légales. C'est au nom du respect des lois que l'injustice et l'arbitraire sont consacrés. La division de tes partis en whigs et en tories, c'est-à-dire en libéraux et en conservateurs, n'est au fond qu'une compétition du pouvoir, dont les uns et les autres se disputent et exploitent tour à tour le riche monopole. Quels sont, dis-le-moi, les avantages que tu as tirés de leur opposition? Tes whigs sont tout aussi conservateurs, tout aussi aristocrates que tes tories, ou du moins leur opposition n'a jamais porté que sur des objets secondaires. Ils professent le même respect calculé pour la constitution de la *vieille Angleterre*, c'est-à-dire pour les lois et les coutumes gothiques qui te maintiennent dans la dépendance étroite de la grande propriété et de la grande industrie.

Et cependant tu as la liberté de la presse, un parlement, la tribune, la liberté de réunion et d'association. Hein! ceci ne contredit-il pas un peu l'opinion de ceux qui croient que le régime représentatif seul est une sorte de panacée pour toutes les maladies sociales? Sans aucun doute, ces prérogatives sont extrêmement précieuses; mais elles demeureront une fiction pour toi tant que ta constitution sociale n'aura pas été profondément modifiée dans le même sens qu'elle l'a été pour moi en 1789, et notamment en ce qui touche la division de la propriété. Jusque-là, la liberté n'existera réellement que pour tes hautes classes, qui même en ont su faire *en plusieurs* circonstances un instrument d'oppression.

Des considérations qui précèdent et d'autres encore que je pourrais énumérer, il est facile de tirer la conclusion que ta civilisation, malgré son éclat, est surtout extérieure et matérielle, et que tout, chez toi, s'est montré jusqu'ici réfractaire à la loi qui préside à la marche des sociétés, c'est-à-dire à l'élargissement progressif de la cité, à l'émancipation morale et physique des classes inférieures, à la convocation d'un nombre de plus en plus grand d'élus au banquet social, où il y aura place un jour pour tous, malgré l'arrêt cruel et impie de ton économiste national; car, vois-tu, John, le progrès est éternel; il a des haltes dans la gloire, *il en a même dans la boue*; mais il ne recule jamais. Il ne ressemble pas, comme on l'a dit, à ce rocher mythologique qui monte, monte, monte pour toujours retomber; c'est le termite qui gratte, qui ronge, qui mine, qui avance jour et nuit, jusqu'à ce que, à un moment marqué, alors que le calme règne dans l'air, un bruit formidable éclate, et tout cela tombe en poudre comme un échafaudage vermoulu.

Puisque j'ai évoqué ici le grand nom de Malthus, nous allons, avec ta permission, nous arrêter un peu sur cette triste page de ton histoire; la chose en vaut la peine. Tu vas voir, mon pauvre John, comment tu es traité par tes philosophes et tes économistes, et, puisqu'ils l'écrivent en Angleterre, pourquoi ne le dirions-nous pas en France? Examinons tout d'abord tes *jouissances* matérielles: ton travail suffirait à nourrir vingt nations, et tu es le plus mal logé, le plus mal nourri, le plus mal vêtu de la terre entière. Tu manges, non pas pour vivre, mais pour ne point succomber; tes vêtements, à toi qui files des montagnes de soie, de laine et de coton, sont les rebuts de ta classe riche. Tu me ferais rire si tu ne me faisais pas pitié, quand je te vois affublé, toi, tes femmes et tes filles, d'oripeaux grotesques, défroques de tes maîtres. Le soir, tes rues sont des *coupe-gorge où* l'on ne se hasarde qu'armé jusqu'aux dents : *je me* croirais plus en sûreté dans ma forêt de Bondy. Londres la superbe compte annuellement plus d'incendies qu'il n'y en a dans la France entière; tes aliénations mentales y sont deux fois plus nombreuses que chez aucune autre nation. Trois cent mille de tes enfants, amaigris et affamés, meurent chaque année le sol

Digitized by Google

de la patrie, et deux cent mille ont leur nom inscrit sur le livre officiel de la misère. Viens voir à Paris mes Savoyards et mes Auvergnats; quand ils secouent la poussière de leurs souliers ferrés aux barrières de ma capitale, c'est pour s'en aller joyeusement dans leur village, acheter une maison et un lopin de terre.

Si nous passons maintenant à ta condition morale, le tableau est plus lamentable encore. Chez toi, celui qui ne possède rien est un ennemi public, et il est traité comme tel. « La pauvreté, dit Sydney Smith, est, en Angleterre, une chose infâme. », et il cite cette preuve, qu'il exprime d'une manière très-piquante : « Tant qu'il n'y aura que des milliers de prolétaires éclopés et tués sur les chemins de fer par la mauvaise administration des compagnies, le Parlement ne songera pas à légiférer; attendons pour cela qu'un lord ou un évêque ait les os rompus! » Un autre publiciste affirme qu'un homme pauvre peut être honnête, mais que c'est une vérité à laquelle on ne croit pas en Angleterre. « Il n'y a point de place au banquet de la vie pour l'enfant du pauvre », a dit Malthus, ministre de l'église anglicane; « le pauvre ne doit pas se marier. » En 1809, M. Fuller, un des membres de ton Parlement, fit adopter par la majorité une motion contre les pauvres, qui se plaignaient de ne pouvoir vivre, et il termina son discours par cette fusée britannique : « Si votre condition en ce pays ne vous convient pas, quittez-le et allez au diable! » Sir Samuel Robilly présenta un bill interdisant de placer les enfants en apprentissage à plus de quarante milles de la demeure de leurs parents. Sir Robert Peel et Worsley combattirent ce bill par ces arguments : « Dans les rangs élevés de la société, la culture des affections de famille est une bonne chose, mais non dans les classes populaires. La mise en vigueur de cette loi élèverait le prix du travail, et, comme conséquence, celui des produits manufacturés. Il faut laisser aux manufacturiers l'entière disposition des enfants qu'ils emploient. » Les enfants des pauvres sont systématiquement détruits dans les workhouses. Ce fait, dénoncé en plein Parlement, publié avec de minutieux détails par la presse, n'a été ni démenti ni contredit par le gouvernement ou par l'administration des workhouses. « De quatre-vingts enfants entrés cette année au workhouse de Saint-Gilles, a dit le *Financial Reformer*, on peut affirmer qu'il n'en restera pas un vivant l'an prochain. »

Ces doctrines barbares ont porté leurs fruits; un quart de la population ouvrière se compose d'enfants naturels, et un tiers des enfants légitimes ont été obligés d'abandonner leurs parents.

En Ecosse, une marquise de Strafford, voulant convertir en terrain de chasse tout un district qui lui appartenait, fit mettre le feu à trois cents maisons, ce moyen lui paraissant le plus expéditif pour se débarrasser de ses fermiers. L'incendie dura trois jours, accompagné des hurlements des bestiaux et des cris lamentables des habitants sans asile. Une vieille femme fut brûlée vivante dans son lit. Tout cela s'est fait, non pas au moyen âge, non pas en Turquie, mais il y a vingt ans, dans le royaume-uni de la Grande-Bretagne, dans ta patrie, John Bull.

Frappé de cet illotisme moderne de tout un peuple, un de mes fils de la presse française, démocrate sincère, s'écriait, au retour d'un voyage à Londres : « Pays étrange! Sol de liberté où les hommes sont esclaves! les lois libérales et les usages barbares! Le moyen âge à côté du dix-neuvième siècle! Ce pays, c'est la Chine de l'Occident! Je défie le Français le plus entiché de préjugés de castes, le plus conservateur, de n'être pas douloureusement impressionné en face de cette antithèse sociale : la plèbe anglaise et l'aristocratie anglaise. Il n'est pas besoin d'être descendu dans les profondeurs de cette société monstrueuse pour en surprendre les vices cachés et pour en sonder les abîmes. » Voilà, mon pauvre John, le bilan de ta situation intérieure.

(*La fin au prochain numéro.*) MICROMÉGAS.

ÉNIGMES NOUVELLES

Le mot de la vingt-quatrième énigme, proposée dans le numéro 44, est *Confucius*, philosophe chinois.

VINGT-CINQUIÈME ÉNIGME

Jeunesse présomptueuse et imprudente, que mon histoire t'apprenne ce que tu es trop souvent portée à oublier : l'obéissance aux avis paternels et le mépris d'une frivole injure.

J'avais un ami; il osa douter de mon illustre origine, et accusa la sincérité de ma mère. J'allai soudain, cachant ma fureur, trouver celle à qui je devais le jour, qui m'était devenu odieux. Elle jura qu'elle n'avait point trahi la vérité. « Si tu veux, me dit-elle, aller jusqu'à la demeure de ton père, le voyage n'est pas long. Les terres de l'Orient qu'il habite sont voisines de la nôtre. Pars, si tu te sens assez de courage, et fais-toi confirmer par lui-même ce que je viens de te dire. »

Je m'éloignai, l'esprit agité et troublé par l'orgueil, et rêvant déjà une place dans le ciel. J'arrive au palais de mon père, et quand je lui eus fait connaître le motif de mon voyage, « et si ma mère, ajoutai-je, n'a point voulu cacher une faiblesse sous une fiction, faites-moi connaître par des signes certains que je suis vraiment votre fils. » — Il m'embrassa et jura de m'accorder tout ce que je lui demanderais. Il gémit de son imprudence et de ma témérité. Il chercha, par les plus sages avis, à me détourner de ma résolution. Peines perdues! il avait juré et il se vit forcé de m'accorder ma demande. J'étais trop faible pour la tâche que j'avais entreprise; la tête me tourna; je fis grand mal à la terre, notre commune nourrice. Enfin, je fus précipité du ciel dans un grand fleuve, et je payai mon sot orgueil par ma mort. Mes sœurs me pleurèrent, m'appelant jour et nuit, et s'attachant à mon tombeau, autour duquel elles versent des larmes qui, durcies par le soleil, deviennent une substance odorante dont les femmes se servaient autrefois pour leur parure. P. T. L.

PARIS — IMPRIMERIE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Digitized by Google

6e Année — 2e SEMESTRE — 9 OCTOBRE 1864 — Numéro 50

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

SOMMAIRE. — Distribution des prix de l'Association philotechnique de Corbeil. — Dictées générales. — Nouveaux exercices intellectuels. — Exercices analogiques et nouveaux sur le participe présent. — Narration française. — Cours pratique d'analyse littéraire. Histoire de la littérature en France. — Cours complet de littérature ancienne. — L'Angleterre jugée par Jacques Bonhomme.

DISTRIBUTION DES PRIX DE L'ASSOCIATION PHILOTECHNIQUE DE CORBEIL

Tous nos lecteurs savent qu'il existe à Paris une association de savants professeurs qui se sont voués généreusement à l'instruction gratuite de la classe ouvrière. Les cours ont lieu le soir, après une journée laborieusement remplie. Certains établissements y perdent, mais la morale, la dignité, la vie de famille y gagnent, et cette triple compensation en vaut bien une autre. Cette association essentiellement moralisatrice se nomme l'*Association philotechnique*. Des cours publics, suivis de manière à rendre jaloux les cabarets les mieux achalandés, fonctionnent chaque soir à Paris, à Saint-Denis et à Corbeil. S. Exc. M. Duruy, a présidé lui-même la distribution des prix des écoles de la capitale; M. Genteur, secrétaire général, a fait entendre les paroles les plus sympathiques à la classe ouvrière de Saint-Denis, et M. Glachand, chef du cabinet, adressait, dimanche dernier, aux ouvriers de Corbeil, un discours sur lequel nous appelons l'attention la plus sérieuse de tous les instituteurs. Ainsi, voilà un triumvirat que toute la verve satirique de Talleyrand ne pourrait pas qualifier de *hic, hæc, hoc;* il n'y a là ni féminin ni neutre; il y a trois hommes d'infiniment de cœur et d'intelligence, qui se complètent et qui ont les yeux constamment ouverts sur le vaste domaine de l'instruction publique, ce champ à peine encore défriché, et d'où sortiront un jour de si riches épis. Nous en avons pour garant tout ce qui a déjà été exécuté depuis une année seulement. Nous donnons *in extenso* l'allocution de M. Glachand. C'est pensé, c'est chaleureux, c'est littéraire, sans être académique. Après l'avoir lue, les instituteurs aimeront à répéter, en brodant sur un vers du chansonnier : *Faites des discours, nous les aimons.* P. L.

« MESSIEURS,

» C'est un usage ancien, renouvelé des Grecs, de louer les villes pour ce qu'elles ont de remarquable et d'excellent; mais rien ne leur fait plus d'honneur que l'importance qu'elles attachent aux intérêts moraux et aux besoins de l'esprit. Sans doute, il n'appartient qu'aux cités de premier ordre d'entretenir ces grands foyers de science et de lumière qu'on appelle des universités ou des académies; mais il convient aux plus humbles d'en concentrer quelques rayons. Paris a ses écoles, Versailles son musée; Corbeil possède une section de l'Association philotechnique. Laborieuse et prudente autant que fortunée, Corbeil ne se contente pas de recueillir les fruits d'un sol privilégié; elle prospère encore par l'industrie de ses enfants, et veut leur assurer à tous cette instruction spéciale et pratique qui ne décuple pas seulement la force productrice de l'ouvrier, mais encore élève son intelligence et rectifie ses passions.

» C'est à vous, messieurs, qu'est due la réalisation de cette pensée. C'est au chef de l'administration municipale, votre président, c'est aux patrons et aux souscripteurs de l'œuvre, c'est au dévouement désintéressé de tous vos professeurs qu'il est juste de rapporter le bien accompli, et, par anticipation, celui qui reste à faire. La reconnaissance publique est votre digne récompense.

» L'Association philotechnique repose sur une idée juste autant que libérale. Accommoder la science aux convenances de l'industrie, la rendre accessible et populaire, ce n'est pas lui ôter sa dignité, c'est étendre son empire et multiplier indéfiniment ses bienfaits.

» C'est pourquoi vos fondateurs et vos maîtres, hommes de haut savoir, mais aussi de grand sens, n'ont pas craint de descendre des sommets de la théorie. Uniquement préoccupés du désir d'être utiles, sans vaine ambition, sans système préconçu, toujours prêts à consulter les besoins locaux, à accueillir les capacités spéciales, à provoquer toutes les bonnes volontés, ils ont maintenu jusqu'ici l'unité du but parmi la diversité des efforts, conquis les sympathies des municipalités et mérité les encouragements de l'Etat.

Digitized by Google

» Les sciences, jadis, étaient de belles déesses, oisives et passablement dédaigneuses, qui conversaient avec les esprits abstraits, méprisaient le vulgaire et regardaient le monde réel comme s'il n'était pas. La géométrie ne voyait dans notre terre que la base du triangle qui lui sert à mesurer le ciel. La physique construisait des systèmes et négligeait l'étude des phénomènes qui peut seule nous conduire à la connaissance des lois. La chimie, œuvre du démon, cherchait la transmutation des métaux : elle l'a trouvée depuis, et d'une argile vulgaire, elle peut faire sortir un métal précieux; mais ce n'est point à l'aide de paroles cabalistiques. Jusqu'à la fin du siècle dernier, les sages trouvaient bon que l'instruction fût le privilége de quelques-uns, et l'ignorance le lot du plus grand nombre. C'est pour les princes de l'Europe, c'est pour les académiciens et les gens du monde que d'Alembert rédige l'*Encyclopédie*, bien assuré que les artisans n'iront pas y relever les erreurs dont fourmille, dit-on, la partie technique. Montesquieu médite vingt ans l'*Esprit des lois*, et ne s'avise point que partout il manque une loi pour l'enseignement du peuple; Rousseau, voulant réhabiliter le travail des mains, enseigne un métier au jeune gentilhomme son élève, mais il ne se mêle point d'apprendre à lire et à écrire aux gens de métier. Que dis-je? Si, par l'effet d'une figure qui lui fut familière, revenu à la vie, il pouvait pénétrer dans cette enceinte, doutez-vous qu'il ne s'écriât de nouveau : « L'homme qui pense est un animal dépravé? »

» Notre époque en juge autrement. Elle ne croit pas du tout que pour les masses l'ignorance soit un mal nécessaire, encore moins qu'elle soit un frein. Elle ne fait pas honneur à la barbarie d'une stabilité politique qui d'ailleurs n'a jamais existé que dans certaines imaginations complaisantes. Aussi, depuis soixante ans, le problème de l'éducation populaire n'a-t-il cessé d'occuper les pouvoirs publics, la presse et les honnêtes gens de tous les partis. Selon l'usage, on a commencé par des discours, mais les effets ont bientôt suivi. Dans l'espace de trente ans, l'Europe a vu tripler le nombre des écoles qu'elle consacre au premier âge; en même temps, des particuliers, des municipalités, des associations bienfaisantes travaillaient à multiplier ces cours du soir et du dimanche, où le jeune homme et l'homme fait, l'apprenti et l'ouvrier viennent chercher, avec une distraction favorable au corps fatigué, le complément d'instruction nécessaire à chacun pour exceller dans sa profession. L'Angleterre a ses Instituts mécaniques et ses florissantes Ecoles industrielles; l'Allemagne, ses Écoles bourgeoises et d'apprentis. En France, on compte aujourd'hui cinq mille Cours d'adultes (1) et près de neuf mille bibliothèques scolaires destinées aux parents comme aux élèves de nos écoles publiques (2).

(1) 4,919 au 31 décembre 1863.

(2) 3,356 au 31 décembre 1863, et le nombre en augmente rapidement. Ces 3,356 bibliothèques scolaires possédaient 631,344 volumes. Depuis le 1er juillet 1862 jusqu'à ce jour, l'Etat a distribué 177,239 volumes entre 4,596 bibliothèques communales.

» Le branle est donné; comptez que la main qui dirige aujourd'hui l'administration de l'instruction publique ne lui permettra pas de se ralentir. Tel est le vœu du pays et l'ordre de l'Empereur.

» Pour vous, messieurs, vous ferez voir ce que peuvent en pareille matière l'initiative individuelle et l'énergie collective de l'association.

» Jeunes gens, dont l'intérêt excite et soutient ces généreux efforts, il ne tient qu'à vous d'en recueillir tout le fruit. Profitez du temps où le corps a toute sa vigueur, l'esprit tout son ressort, et la mémoire toute sa ténacité. Songez à l'avenir; épargnez-vous les regrets amers qu'un vieux poète populaire a si bien exprimés dans la langue naïve du seizième siècle :

> Mon Dieu! si j'eusse estudie
> Au temps de ma jeunesse folle,
> Et à bonnes mœurs dédié,
> J'eusse maison et couche molle!
> Mais quoi? je fuyoys l'escolle,
> Comme faict le mauvais enfant...
> En escrivant ceste parolle,
> A peu que le cœur ne me fend! (1)

» Fuir l'école! En effet, telle est l'unique étude d'un nombre trop considérable d'enfants grands et petits, et, de nos jours comme au temps de Villon, l'école manque bien moins à ceux qui en veulent que le zèle ne fait défaut aux écoliers. J'en parle ici d'autant plus à l'aise que la leçon ne peut s'adresser à vous! Emportez-la néanmoins pour la transmettre à vos frères plus jeunes, à vos amis, à vos camarades, et si vous en voyez quelqu'un impatient de s'émanciper avant l'heure, dites-lui que l'ignorance est une minorité perpétuelle, et que les illettrés sont toujours des enfants.

» Messieurs, il résulte de la plus consciencieuse enquête, que la paresse des enfants et l'indifférence des parents sont à peu près les seules raisons qui s'opposent encore aux progrès de l'instruction du peuple. C'est là qu'est l'ennemi. Pour en venir à bout, on a proposé la contrainte; essayons d'abord de la persuasion.

» Voici, je pense, un raisonnement qui ne m'exposera pas beaucoup à être contredit.

» L'on disait autrefois : Un métier vaut un fonds de terre; aujourd'hui l'on dirait : Un métier, c'est un capital, et le plus sûr de tous, puisqu'il est inaliénable. Mais un métier suppose trois conditions réunies chez celui qui l'exerce : des bras, des outils et du savoir-faire. Or, la force musculaire humaine n'a plus de valeur; l'outil, de perfectionnement en perfectionnement, est devenu machine et fonctionne tout seul avec une régularité désespérante. Il ne reste donc en propre à l'ouvrier que son savoir-faire, c'est-à-dire ce qu'il sait; car toutes les connaissances qu'il a acquises concourent à le rendre plus habile et son travail plus recherché. On l'a dit récemment avec une spirituelle justesse : « Avant peu l'ouvrier qui ne saura rien ne gagnera rien. »

» Dans notre société fondée sur la liberté du travail et de l'industrie, tout homme pourvu d'un métier et de l'instruction qui s'y rapporte est détenteur

(1) Villon.

Digitized by Google

d'un capital indéfiniment productif. Hier, il était apprenti, le voici ouvrier, puis contre-maître, puis patron, puis notable et riche propriétaire en son canton. Si tous n'atteignent point au sommet de l'échelle, il est du moins permis à tous d'en franchir quelques degrés.

» A cette progression économique répond un progrès dans les mœurs. Plus de bien-être engendre plus de moralité. En effet, l'homme heureux ne songe pas à mal faire; il a tout à perdre au désordre et rien à gagner. Je n'oserais affirmer qu'il ait toujours *maison et couche molle*; mais, chaque semaine, il dépose dans les caisses publiques une épargne qui désormais travaillera pour lui; par la mutualité, il se voit assuré, pour les mauvais jours, d'un secours, fruit de sa prévoyance et qui ne l'humilie pas; par l'association libre et volontaire, par une certaine entente des principes élémentaires de l'économie politique, il apprend à ne pas séparer son intérêt de tous les intérêts solidaires, et à coordonner son existence avec cette grande existence de la société et de l'État, qui embrasse, sans les comprimer, toutes les forces individuelles.

» MESSIEURS,

» Après vous avoir entretenu de vous, de vos intérêts, de votre dignité, non, je ne craindrai pas que ma voix se perde sans l'écho, si je vous parle de la patrie et de ce que vous lui devez! Sans doute, vous seriez prêts à verser votre sang pour elle; mais la France, en ce moment, rappelle ses soldats et retient ses travailleurs; elle est tout entière aux luttes de la paix; vous ferez triompher son drapeau sur ce nouveau champ de bataille. Par l'élégance, par le bon goût, par la délicatesse unie à la solidité des produits, vous soutiendrez la supériorité de l'industrie française, et vienne encore une exposition universelle, s'il plaît à Dieu, vous battrez les Anglais! »

PREMIÈRE PARTIE

ENSEIGNEMENT

DICTÉES GÉNÉRALES

Contre la colère

Quoi que l'on fasse, on sera toujours *forcé* de reconnaître que la colère ne peut être *peinte* dans *toute* sa hideuse horreur. Dans cet état, les hommes, *quels* qu'ils soient, ne sont plus *eux-mêmes; toute* soigneée qu'a été l'éducation qu'ils ont *reçue*, ils ne s'*en* servent plus. *Quoiqu*'ils se possèdent ordinairement, ils ne se connaissent plus : *le sentiment, la raison, les idées même leur font* défaut. Alors ils n'obéissent qu'à l'action impétueuse du sang qui se porte au cerveau. Quelques paroles qu'ils profèrent, elles sont *dénuées* de sens et de conduite; elles les feraient rougir, si elles leur étaient *rapportées* lorsqu'ils sont de *sang-froid*. Dans la colère, les plus *spirituelles* gens ressemblent aux plus stupides; leurs traits se sont *altérés*; ils sont *déformés* par d'effrayantes convulsions, et cet état horrible détruit les intervalles *séparant* les hommes des brutes. *Toute* honteuse qu'est la colère, son premier mouvement peut être *excusé;* mais on doit toujours être maître du second. O vous, qui êtes *portés* à la colère, il est bon, pour vous *en* corriger, que vous observiez avec attention quels funestes effets elle a *produits* dans ceux que vous *avez vus* se livrer à cette passion, *toute* dégradante qu'elle est.

Réunion d'Albe à l'État romain

A la tête de l'élite de l'armée romaine, Horace, après avoir *signifié* aux Albains le décret du sénat et les ordres *donnés* par Tullus, commença la destruction de leur ville : *les maisons, les remparts, tout, excepté* les temples, *tout* devait être *démoli*, et les habitants *transférés* à Rome. La stupeur du désespoir était *peinte* sur *tous* les visages; on jetait un dernier regard sur la maison qui allait être *abandonnée* pour toujours; on voulait l'avoir *parcourue* une dernière fois avant de la quitter. Quelques-uns aimaient à se faire illusion; mais le bruit des édifices *s'écroulant*, les *nuages de poussière*, et surtout *la douleur d'autrui, apprenaient* aux plus insensibles que leur malheur n'était que trop réel. Les hommes dévoraient en silence leurs larmes, et les femmes éclataient en plaintes et en gémissements. Les Albains arrivèrent à Rome comme des esclaves, *humiliés* et *consternés;* mais ils y furent *reçus* comme des hôtes et des amis malheureux. Le mont Cœlius leur fut *assigné;* les nobles de l'État albain furent *admis* au sénat; l'armée fut *incorporée* aux légions; enfin les habitants d'Alba, de sujets *devenus* citoyens, partagèrent la gloire et la fortune des vainqueurs. La puissance romaine en devint plus formidable. C'est ainsi que ce peuple savait s'attacher les *vaincus* et en triompher doublement par les armes et par les bienfaits.

Distribution des prix

Douces et *charmantes* fêtes que celles de ces jeunes générations déjà *rompues* au travail et *recueillant*, à la fin de l'année scolaire, les récompenses et les couronnes! Quel est celui de nous qui, en *assistant* à ces luttes pacifiques, ne se sent pas *reporté* vers le passé, ne retrouve pas les émotions que son âme a *senties*, les espérances qu'elle a *conçues*, les joies qu'elle a *éprouvées*, et ne se rappelle en *pleurant* les angoisses que sa mère a *ressenties* ou les bonheurs qui l'ont *émue!* Le souvenir *sacré* de la mère, de l'ange protecteur qui a *guidé* nos premiers pas dans la vie, ce souvenir n'est-il pas le lien qui unit la jeunesse à l'âge mûr? Si nous nous sentons *entraînés* par d'irrésistibles sympathies vers ces heureux enfants *battant* si joyeusement des mains au succès de leurs camarades, c'est sans doute parce qu'ils sont le germe de l'avenir, l'espoir de la patrie, parce qu'ils sont les continuateurs de *l'œuvre commune;* mais c'est aussi, c'est surtout, croyez-le bien, parce qu'ils rappellent notre enfance et le foyer *béni* où

Digitized by Google

nous accueillait le sourire de nos mères. Dans ces réunions *bruyantes* où retentissent tant de cris, tant de battements de mains, où la musique mêle ses fanfares aux joyeuses fanfares de tant de jeunes cœurs, cherchez bien! Le spectacle *intéressant* n'est pas sur l'estrade glorieuse où les lauréats viennent recevoir leurs couronnes, il n'est pas sur ces bancs où s'agitent, pareilles à des épis, ces blondes têtes si mutines et si vives! Non, il est dans la foule des spectateurs. Observez ces femmes *parées* et souvenez-vous. Vous reconnaîtrez les mères, les sœurs, les aïeules; vous lirez sur ces visages *toutes* les émotions que vous avez *inspirées vous-même* à votre aïeule, à votre mère, à votre sœur!

Mantinéi et le pape Innocent VII

Le pape Innocent VII employait le célèbre Mantinéi à l'ornement de la chapelle *qu'il s'était proposé de faire* au Vatican. Cet habile artiste, qui avait *voué* au souverain pontife *une affection et un dévoûment sincères*, faisait *tout* son possible pour le contenter. Mais comme *aucune* récompense ne venait encourager les efforts qu'il avait déjà *faits*, il résolut de faire sentir au pape *le découragement et le dépit qui s'étaient emparés* de lui. Dans ce but, au moment d'entreprendre la peinture des sept péchés capitaux, que le pape lui avait *commandée*, Mantinéi, au lieu de partager la muraille en sept compartiments, en traça huit, voulant, disait-il, placer dans le huitième le vice le plus odieux qu'il y ait *jamais eu*. Innocent lui demanda quel était donc le vice qu'il avait en vue et pour lequel il réservait une huitième place. « Je veux placer là l'ingratitude, dit le peintre; *quels que* soient les autres vices, ils ne sont pas aussi affreux. » Le pape, comprenant fort bien ce qu'il voulait dire, sourit et ajouta : « Seigneur Mantinéi, je consens que vous peigniez l'ingratitude aussi affreuse qu'il vous plaira, mais à condition qu'en face sera *placée* la patience, la plus héroïque des vertus; vous ne l'avez pas encore bien *connue*, n'ayant pu attendre les bienfaits que j'ai *résolu de vous faire*. » Et aussitôt il lui accorda une récompense telle qu'elle dépassait de beaucoup les souhaits qu'il avait *faits*.

Tremblement de terre en 1860

Si *quelque chose est effrayant*, c'est le récit des tremblements de terre en *mil* huit *cent* soixante. *En voici* la narration telle que je *l'ai entendu faire* : Au Pérou, la moitié de l'ancienne capitale des Incas, deux autres villes, *vingt* villages et deux *cents* fermes ont été *détruits* par un tremblement de terre dont les premières secousses ont eu lieu le *vingt et un* mars, à huit heures et *demie* du matin. « Aussitôt que je les eus *ressenties*, dit un *témoin* oculaire, je m'élançai de ma maison de campagne, et j'eus le temps d'arriver à mon jardin avant que la galerie de pierre et le toit se fussent *écroulés*. Un regard que j'ai *jeté* sur Quito m'a *montré* tous les dômes des églises *disparus*, et sur le chaos des maisons *écroulées* se sont aussitôt *élevés* d'immenses nuages de poussière. Que de victimes a *faites* ce tremblement de terre pendant les trente secondes *qu'il a duré!* Le nombre des personnes *mortes* ou *blessées* est épouvantable. » Le sept juin de la même année, un autre tremblement de terre, dont les secousses se sont *continuées* durant une *demi-journée*, a *détruit*, en Asie, la ville d'Erzéroum et trois *mille* de ses habitants. La plupart de ceux qu'a *épargnés* cette affreuse catastrophe sont *restés campés* sous des tentes pendant *quatre-vingts* jours, dans une plaine à deux *milles* de la ville. Parmi les malheurs les plus effrayants qu'il y *ait eu*, on cite une caserne *occupée* par un bataillon *tout* entier; sur les six *cents* hommes qui le composaient, deux *cent vingt* à peine se sont *soustraits* à la mort. TH. PHULPIN.

NOUVEAUX EXERCICES INTELLECTUELS

PHRASE A COMMENTER. — Une souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise.

COMMENTAIRE. — Il faut avoir plus d'une corde à son arc; l'homme qui n'a qu'une ressource est souvent embarrassé.

***

INCONSÉQUENCE A RELEVER. — Tout le monde connaît l'histoire de Sessa, fils de Daher, qui inventa le noble jeu des échecs, et à qui, pour le récompenser, Schéram, l'un des rois de l'Inde, permit de demander tout ce qu'il désirerait. Sessa demanda un grain de blé pour la première case de l'échiquier, deux grains pour la seconde, quatre grains pour la troisième, et ainsi de suite en doublant toujours jusqu'à la soixante-quatrième case. On sait le reste de l'histoire : il aurait fallu huit fois la superficie de la terre, supposée entièrement ensemencée de blé, pour donner en une année de quoi satisfaire au désir de Sessa, fils de Daher, le modeste brahmine.

Un jeune homme racontait, il y a quelques mois, à sa mère, devant la bonne de celle-ci, cette histoire ancienne et toujours nouvelle, et il citait encore d'autres exemples de la somme des termes d'une progression géométrique croissante. « Ainsi, disait-il, en partant d'un liard, en doublant la somme chaque jour, on arriverait au bout d'un mois et demi à avoir plus de millions qu'il n'y en a dans les caves de la Banque de France et de toutes les banques de la terre... »

La bonne entendant cela, devint rêveuse, et dès le lendemain, elle mit religieusement de côté un liard, puis le surlendemain un second liard, et ainsi de suite pendant un mois et demi. Quand elle compta ses liards elle en trouva quarante-six, c'est-à-dire onze sous et demi.

« Ah! madame, dit-elle à sa maîtresse, je vois bien que M. votre fils a voulu se moquer de vous et de moi, avec son liard par jour... Il ne m'y reprendra plus. »

COMMENTAIRE. — Si la pauvre fille avait rempli rigoureusement les conditions du problème, elle aurait été bien vite obligée de s'arrêter, car le liard, au bout de dix-sept jours, aurait déjà produit environ quatre cents francs.

***

ALLUSION LITTÉRAIRE. — L'oie, le cygne bourgeois,

Digitized by Google

cette caricature du cygne, a une belle âme; elle est susceptible d'amour, de dévouement; elle a des états de *service qui remontent au Capitole.*

H. DE PÈNE (*Un Mois en Allemagne*).

COMMENTAIRE. — L'an 363 av. J.-C., les Gaulois assiégeaient Rome; une nuit ils tentèrent de s'emparer du Capitole, et ils étaient presque arrivés au sommet du rocher quand les oies consacrées à Junon se mirent à pousser des cris qui donnèrent l'alarme, et la forteresse fut sauvée. P. L.

EXERCICES ANALOGIQUES ET NOUVEAUX

SUR

LE PARTICIPE PRÉSENT

RÈGLE. Le mot en *ant* est participe présent et invariable lorsqu'il est précédé de la négation *ne;* ex. : Je n'aime pas les enfants ne *jouant* pas indistinctement avec tous leurs camarades.

L'élève devra faire entrer les participes présents suivants dans des phrases de son invention, en ayant soin de les faire précéder de la négation ne.

Plaisantant — riant — approchant — osant — songeant — croyant — obéissant — sachant — contredisant — désobligeant — attachant—comptant —mentant — médisant — croyant — combattant — désirant — comprenant — écoutant — redoutant — travaillant — étudiant — étant — ayant — produisant.

CORRIGÉ

Aimez-vous les personnes ne *plaisantant* et ne *riant* jamais?

J'ai vu votre sœur n'*approchant* qu'avec crainte, n'*osant* se montrer.

Les enfants ne *songeant* qu'à jouer seront toujours des ignorants.

Ces messieurs, ne *croyant* pas être vus, sont entrés dans le jardin.

Les élèves n'*obéissant* pas sans murmurer sont insupportables.

On rencontre souvent des gens ne *sachant* jamais ce qu'ils veulent faire.

On admire le caractère de Louise, jamais ne *contredisant* ni ne *désobligeant.*

Malheur aux hommes n'*attachant* aucun prix au temps!

Mes parents, ne *comptant* plus sur votre visite, sont sortis depuis une heure.

Les personnes ne *mentant* ni ne *médisant* jamais sont très-estimables.

Nos maîtres, ne *croyant* pas ce que vous leur avez raconté, vous puniront.

Il n'est pas rare de voir des soldats ne *combattant* que pour la gloire et ne *désirant* rien que l'honneur de défendre la patrie.

Les enfants ne *comprenant* pas l'utilité de l'instruction sont bien à plaindre.

Les hommes n'*écoutant* que leur courage, ne *redoutant* aucun danger lorsqu'il s'agit de sauver un de leurs semblables, ont droit à notre admiration.

Les élèves ne *travaillant* pas avec persévérance, n'*étudiant* pas avec courage, ne doivent pas espérer de prix.

Vos sœurs, n'*étant* point arrivées et n'*ayant* point écrit, nous mettent dans une grande inquiétude (1).

Les arbres ne *produisant* pas de bons fruits, dit l'Évangile, seront coupés et jetés au feu.

RÈGLE. Le mot en *ant* est participe présent et invariable, 1° lorsqu'il exprime une action; 2° lorsqu'il peut être remplacé par un autre temps du verbe précédé de *qui;* 3° et, en général, lorsque suivi d'un complément circonstanciel ou d'un adverbe, on ne peut les retrancher sans nuire au sens de la phrase; ex. : Vos amis ont couru, on voit la sueur *ruisselant* sur leur figure. — Vos sœurs, je les ai vues *étudiant.* — Vous aurez cette année deux élèves *apprenant* avec peine.

L'élève devra faire entrer les participes présents suivants dans des phrases de son invention se rapportant à un des trois cas cités.

Courant — chantant — achetant — produisant — pleurant — parlant — tremblant — mourant — paissant — bondissant — pâturant — volant — fleurissant — portant — sentant — marchant — aimant — cherchant — fréquentant — voltigeant — passant — repassant — courant — sautant — marchant — volant — siffant — éclatant — demandant — médisant — mentant — riant — luttant — grimpant — pouvant.

CORRIGÉ

J'ai aperçu vos amis *courant* vers le jardin.

Entendez-vous ces enfants *chantant* dans la classe?

J'ai vu votre sœur *achetant* des bonbons.

On ne voit guère de terre *produisant* sans culture.

Nous avons vu vos amis *pleurant* de votre départ.

Nous avons rencontré des hommes *parlant* avec une grande animation.

J'aime à voir des élèves *tremblant* de déplaire à leur maître.

Les soldats *mourant* au champ d'honneur et en chrétiens ne sont pas à plaindre.

Nous avons vu des troupeaux *paissant* sur le penchant d'une colline et *bondissant* sur l'herbe, des bœufs *pâturant* dans la prairie.

Avez-vous remarqué des hirondelles *volant* à la surface de l'eau?

J'ai dans mon jardin des arbres *fleurissant* au mois de mai et *portant* des fruits au mois de septembre.

Voici une fleur *sentant* très-bon.

Nous avons rencontré deux pauvres soldats *marchant* péniblement.

Rien n'est beau comme de voir des enfants *aimant* à obliger, *cherchant* à faire plaisir.

Les enfants *fréquentant* de mauvais camarades deviendront mauvais à leur tour.

Regardez ces papillons *voltigeant* au-dessus des

(1) Les deux mots *ayant* et *étant* sont toujours invariables, excepté dans les termes de palais. — On dit des *ayants-cause*, des *ayants-droit.*

Digitized by Google

fleurs, *passant* et *repassant* mille fois au-dessus de nos têtes.

Nous avons eu bien de la peine à suivre ces enfants *courant* dans les champs, *sautant* au travers des buissons, *marchant* sans crainte dans les bois.

J'aime beaucoup, à un feu d'artifice, les fusées *volant*, *sifflant* dans l'air, puis *éclatant* avec bruit.

Voici des devoirs *demandant* plus d'application que ceux d'hier.

Les hommes *médisant* de leur prochain sont peu honorables.

Les personnes *mentant* pour se tirer d'embarras ne méritent aucune confiance.

Voici des personnes *riant* à tout propos et pleurant de même.

Nous avons vu des marins *luttant* avec courage contre la mer irritée, *grimpant* avec peine au haut des mâts et *pouvant* être jetés à chaque instant dans les flots. CLARISSE JURANVILLE.

NARRATION FRANÇAISE

Le Singe et les Deux Chats

— FABLE —

SOMMAIRE. Deux chats, ayant volé un fromage, prient un singe de leur partager le butin. Le singe, ayant coupé le fromage en deux, pose chaque moitié sur le plateau d'une balance, et, afin d'établir l'équilibre, enlève un morceau tantôt à une moitié, tantôt à l'autre... Réclamations des chats; mais le singe n'en tient compte et finit par s'adjuger ce qui restait du fromage.

DÉVELOPPEMENT

Deux chats avaient volé un fromage et ne pouvaient s'entendre pour partager leur butin. Pour régler leur différend, ils convinrent de soumettre le cas à un singe. Celui-ci accepta avec beaucoup d'empressement la fonction d'arbitre qui lui était offerte, fit deux parts du fromage, et, allant chercher une balance, il mit une part sur chaque plateau : « Voyons, dit-il; mais oui! ce morceau pèse plus que l'autre. » Aussitôt il en enlève, d'un coup de dent, une grosse bouchée pour établir l'équilibre, faisait-il observer.

L'autre plateau était devenu ainsi le plus pesant; ce qui fournit à notre juge consciencieux une nouvelle raison pour prendre une seconde bouchée. « Arrêtez! arrêtez! dirent les deux chats, qui commençaient à s'inquiéter de l'issue du procès; donnez-nous à chacun notre part telle quelle, nous sommes satisfaits. — Si vous êtes satisfaits, répliqua le singe, la justice ne l'est pas; une affaire d'une nature aussi compliquée ne saurait être jugée si vite. » Sur ce, il continua à ronger une part d'abord, puis l'autre, jusqu'à ce que les pauvres chats, voyant que leur fromage allait toujours en diminuant, supplièrent le singe de ne pas se donner de peine davantage et de leur remettre ce qui restait. « Pas si vite, je vous prie, mes amis, réplique le singe; nous nous devons justice à nous-même aussi bien qu'à vous : ce qui reste me revient en vertu de mes fonctions. » Sur ce, donnant un dernier coup de dent, il lève très-gravement l'audience. R. DOUSLEY.

COURS PRATIQUE D'ANALYSE LITTÉRAIRE

17e SIÈCLE

QUELQUES STROPHES D'UNE ODE AU CARDINAL DE RICHELIEU

Grand Richelieu, de qui la gloire
Par tant de rayons éclatans
De la nuit de ces derniers temps
Éclairoit l'ombre la plus noire;
Puissant esprit, dont les travaux
Ont borné le cours de nos maux,
Accompli nos souhaits, passé notre espérance,
Tes célestes vertus, tes faits prodigieux,
Font revoir en nos jours, pour le bien de la France,
La force des héros et la bonté des dieux...

Le long des rives du Permesse,
La troupe de ses nourrissons
Médite pour toi des chansons
Dignes de l'ardeur qui les presse :
Ils sentent ranimer leurs voix
A l'aspect de tes grands exploits,
Et font de la louange un concert magnifique.
La gravité s'y mêle avecque les douceurs;
Apollon y préside, et, d'un ton héroïque,
Fait soutenir leur chant par celui des neuf sœurs...

Ils chantent l'effroyable foudre,
Qui, d'un mouvement si soudain,
Partit de la puissante main,
Pour mettre Pignerol en poudre;
Ils disent que tes bataillons,
Comme autant d'épais tourbillons,
Ébranlèrent ce roc jusque dans ses racines;
Que même le vaincu l'eut pour libérateur,
Et que tu lui bâtis, sur ses propres ruines,
Un rempart éternel contre l'usurpateur...

Ils chantent les conseils utiles,
Par qui, malgré l'art des méchants,
La paix refleurit dans nos champs,
Et la justice égaie nos villes :
Ils disent que les immortels
De leur cuite et de leurs autels
Ne doivent qu'à tes soins leur pompe renaissante,
Et que la prévoyance et ton autorité
Sont les deux forts appuis dont l'Europe tremblante
Soutient et raffermit sa faible liberté...

De quelque insupportable injure
Que ton renom soit attaqué,
Il ne saurait être offensé;
La lumière en est toujours pure.
Dans un paisible mouvement,
Tu élèves au firmament,
Et laisses contre toi murmurer sur la terre.
Ainsi le haut Olympe à son pied sablonneux
Laisse fumer la foudre et gronder le tonnerre,
Et garde son sommet tranquille et lumineux.

Tu vois dessous toi l'injustice
Tâcher en vain de t'offenser;
D'un regard tu peux renverser
Et l'insolence et l'artifice :
Ton courage au monstre fatal
Est toujours plus fort que le mal;
Sur le solide honneur sa base est établie;
Le droit et la raison l'accompagnent toujours,
Et, sans que sa vigueur soit jamais affaiblie,
Qu'on cède ou qu'on résiste, il va d'un même cours...

Durant la plus fière tempête,
Il abandonne son salut,
Et n'a pour véritable but
Que d'en garantir notre tête;
Avec quelque noire fureur
Que, plein de colère et d'horreur,
Le ciel tonne sur nous et le sort nous poursuive,
A leurs traits inhumains il s'expose pour nous;
Et parmi les transports d'une amour excessive,
Il n'est point de tourment qui ne lui semble doux...

CHAPELAIN.

Digitized by Google

QUESTIONNAIRE

N. B. L'ode a douze strophes; nous en donnons sept. C'est assez; c'est trop peut-être : le lecteur en jugera.

— *Que pouvez-vous dire sommairement de Chapelain?*

Chapelain (Jean) naquit à Paris en 1595, et mourut en 1674, dans un âge, comme on voit, fort avancé. Il était fils d'un notaire du Châtelet. Il avait, de bonne heure, acquis de la réputation par quelques poésies et par ses profondes connaissances. Outre le grec et le latin, il apprit, sans maître, l'espagnol et l'italien, qu'il savait parfaitement. Il voulut mettre le sceau à sa gloire par un poème épique, et composa *la Pucelle*, à laquelle il travailla, dit-on, trente ans; cette œuvre parut enfin en 1656; elle eut d'abord un assez grand débit et on en fit six éditions en dix-huit mois; mais elle fut bientôt jugée, et toute la réputation du poète s'évanouit. Boileau est un de ceux qui contribuèrent le plus à éclairer le public. Chapelain n'en eut pas moins un grand crédit à la cour : Richelieu le nomma, un des premiers, membre de l'Académie, et lui donna une pension de mille écus; Colbert le chargea de dresser la liste des savants et gens de lettres qui avaient droit aux libéralités de Louis XIV. On a de lui, outre *la Pucelle*, des *Odes*, dont quelques-unes ont du mérite, une traduction de *Guzman d'Alfarache*, et des *Mélanges*.

— *Quelle appréciation peut-on faire de l'homme, en le distinguant du poète?*

C'était un homme d'un vrai mérite, d'un caractère honorable, plein de zèle pour les lettres, d'affection pour les écrivains ses contemporains, et qui joignait beaucoup de savoir à un certain talent d'écrivain en prose, et même quelquefois en vers, comme le prouvent sa rédaction du *Jugement de l'Académie sur le Cid* et l'*Ode à Richelieu*. Racine, dans sa jeunesse, avant de publier son ode de *la Nymphe de la Seine*, ne consulta pas sans fruit Chapelain; il lui dut quelques corrections essentielles, et, ce qui ne valait guère moins, eut louis de gratification avec une pension de six cents livres, accordée par le roi. Ces belles et bonnes qualités furent gâtées par une avarice extrême. On trouva chez lui cinquante mille écus qu'il avait amassés par beaucoup d'économie. Cette avarice s'alliait chez lui avec un noble désintéressement; car, s'il aimait beaucoup l'or, il aimait encore plus les lettres : il leur fit, dans sa vie, plus d'un généreux sacrifice. Les lettres lui doivent donc un souvenir reconnaissant. Le sévère Boileau lui a rendu justice dans le passage suivant :

« Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité,
» Qu'on prise sa candeur et sa civilité,
» Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère;
» On le veut, j'y consens, et suis prêt à me taire. »

Et pourtant cela ne suffit pas pour justifier le satirique du ton qu'il a pris avec un honnête homme, honoré d'une haute estime.

— *Quelles observations avez-vous à faire sur les strophes qu'on lit plus haut?*

Ces observations sont littéraires et surtout historiques.

PREMIÈRE STROPHE. — Il y a là de mouvement sans doute, mais les *célestes* vertus de Richelieu et *la bonté des dieux*, attribuée au ministre de Louis XIII, sont une hyperbole qui passe toutes les bornes.

DEUXIÈME STROPHE. — *Le long des rives du Permesse*; allusion à la fondation de l'Académie française, dont Chapelain rédigea en partie les statuts. *Avecque*, expression usitée alors.

TROISIÈME STROPHE. — *Si soudein*; cacophonie à laquelle l'oreille du poète fut rarement sensible; mais les quatre derniers vers, surtout le premier, sont véritablement beaux. — *Pignerol*; l'Espagne, qui convoitait ce territoire, fit soulever ses habitants en 1640; la France les soutint et envoya à leur secours une armée qui les remit en possession de la Valteline. « C'est là le premier événement qui rendit à la France sa considération chez les étrangers, » dit Voltaire.

QUATRIÈME STROPHE. — Il est bien clair, d'après ce langage, que le roi de France, à cette époque, aurait dû s'appeler Richelieu et non Louis XIII.

CINQUIÈME STROPHE. — Lebrun, dans son ode à Buffon, imite cette strophe, sans l'égaler peut-être, malgré l'intention évidente du poète de surpasser Chapelain :

« Buffon, laisse gronder l'envie :
» C'est l'hommage de sa terreur;
» Que peut, sur l'éclat de ta vie
» Son obscure et lâche fureur?
» Olympe, qu'assiége un orage,
» Dédaigne l'impuissante rage
» Des aquilons tumultueux;
» Tandis que la noire tempête
» Gronde à ses pieds, sa noble tête
» Garde un calme majestueux. »

Il y a dans cette strophe un luxe fatigant d'épithètes.

SIXIÈME STROPHE. — Les deux derniers vers peignent parfaitement le caractère altier et l'irrésistible violence de Richelieu.

La base du courage établie sur le solide honneur est une pensée vague et surtout fausse ici. La politique et l'utilité étaient tout pour Richelieu, et les scrupules de l'honneur n'entraient guère dans ses conseils; car il ne s'agit point ici de l'honneur du pays, auquel le ministre attachait un grand prix.

SEPTIÈME STROPHE. — Le poète, après s'être toujours servi de l'apostrophe, passe brusquement et sans art à la forme indirecte. C'est un défaut; on attend une transition, que l'on désire en vain.

La reconnaissance emporte ici l'auteur jusqu'à vanter l'amour excessif de Richelieu pour nous; il n'y en avait pour personne dans cette âme de fer, dont le plus ardent désir était de commander en France et de faire tête à l'Europe.

P. T. L.

HISTOIRE
DE
LA LITTÉRATURE EN FRANCE

CHAPITRE XXI

CINQUIÈME ÉPOQUE

Dix-septième siècle ou Grand Siècle

— SUITE —

Hôtel de Rambouillet. — L'Hôtel de Rambouillet est ce salon de beaux esprits, ce *Salon bleu* de la belle *Arthénice* (1) qui régenta la littérature pendant la première moitié du dix-septième siècle et fut l'arbitre du bon goût, le sanctuaire de la morale, l'académie du beau langage.

L'Hôtel de Rambouillet, situé rue Saint-Thomas du Louvre, devint surtout célèbre vers 1600, moment où *Catherine de Vivonne*, mariée au duc de Rambouillet, ouvrit son salon à une société de choix, composée d'abord de quarante personnes. L'Hôtel de Rambouillet ne tarda pas à devenir le rendez-vous des beaux esprits et des femmes les plus distinguées. On briguait ardemment l'honneur d'y être admis, car cette admission était un double brevet de culture intellectuelle et de vertu. Une pareille réunion, que Bayle appelait un *palais d'honneur*, ne pouvait manquer d'exercer une grande influence.

C'est surtout de 1635 à 1665 que l'Hôtel de Rambouillet fut en faveur. L'espèce de dictature qu'il exerça sur les lettres eut ses avantages et ses inconvénients, car s'il continua le travail de Malherbe sur la langue française, s'il fonda cet art de converser, qui fut une des principales gloires de la France, et d'où découlèrent la politesse, l'urbanité et le savoir-vivre, s'il rendit chastes, au moins en paroles, les auteurs qu'il admettait, et plus retenus ceux qu'il n'avait pas enrôlés; s'il fit sentir enfin son influence sur le théâtre, d'où furent bannies les obscénités qui le déshonoraient, il ne put échapper à ce besoin de se

(1) Anagramme de Catherine, trouvé en commun par Malherbe et Racan.

Digitized by Google

distinguer, qui domine les coteries littéraires et engendre nécessairement la manière et l'affectation.

Parmi les grands seigneurs qui fréquentaient l'Hôtel, on remarquait, outre le marquis de Rambouillet, le cardinal de Richelieu, le prince de Condé, le duc de Montausier, et même le duc de La Rochefoucauld; parmi les beaux esprits, Racan, Voiture, Benserade, Balzac, Ménage, Chapelain, La Calprenède, Scudéry, d'Urfé, Sarrazin, Desmarests de Saint-Sorlin, Costar, Conrard, Mairet, Godeau, Patru, l'abbé Cottin, Ménage, Vaugelas, Malherbe, Rotrou, Corneille, et même Bossuet; parmi les femmes, la duchesse de Longueville, la marquise de La Fayette, mademoiselle de Scudéry, madame de Sévigné, madame Deshoulières, et Julie d'Angennes (depuis duchesse de Montausier), fille de la marquise de Rambouillet, et le plus bel ornement du cercle.

Pendant onze ans, le duc de Montausier soupira pour la fille du duc de Rambouillet, et dans cet intervalle il lui offrit cette guirlande célèbre connue sous le nom de *Guirlande de Julie*. Voici ce que c'était : sur la première page d'un magnifique album, le peintre *Robert* avait dessiné une couronne de fleurs; il reproduisit ensuite sur chaque page de l'album chacune des fleurs qui composaient la couronne, et les beaux esprits qui fréquentaient le *Salon bleu* composèrent, pour mettre au bas de chaque page de cet album, des *madrigaux à Julie*; *Jarry*, le plus excellent calligraphe du temps (1) se chargea de les y transcrire.

Le quatrain suivant, de *Desmarests de Saint-Sorlin*, sur la *Violette*, l'une des fleurs de la fameuse *Guirlande de Julie*, peut donner une idée de ces madrigaux :

> Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe,
> Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour;
> Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
> La plus humble des fleurs sera la plus superbe (1).

La Fronde amena la dissolution de cette société choisie, dissolution qu'avait commencée le mariage de Julie. L'Hôtel de Rambouillet fut une école d'élégance et de bon goût, une école d'une sorte de langage *précieux*, si l'on veut, mais qui n'eut rien de ridicule.

Ce n'est donc pas l'Hôtel de Rambouillet que Molière attaque dans ses *Précieuses ridicules*, mais ces *précieuses* dont Saumaise compte huit cents dans son dictionnaire, pour la plupart héritières dégénérées de l'Hôtel de Rambouillet. Admis auprès d'une de ces *précieuses*, on s'asseyait autour de son lit, et l'on y donnait libre cours à cet esprit, stigmatisé sous le nom d'*esprit de ruelle*. L'*Alcoviste* était celui qui reconduisait les personnes.

C'est donc à tort que le dix-huitième siècle n'a montré pour l'Hôtel de Rambouillet que sarcasme et dédain; il ne l'a vu qu'à travers les *Précieuses ridicules* et a détourné contre lui des traits que le grand comique n'avait dirigés que contre les maladroits imitateurs de son langage et de ses manières, que contre ces coteries qui prétendaient au monopole de l'esprit, et auxquelles peut s'appliquer ce vers de Boileau :

> Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis.

Écrivains de l'Hôtel de Rambouillet. — Si peu de cas qu'on fasse aujourd'hui de *Balzac* (*Louis Guez de*) (1), l'une des plus belles gloires de l'Hôtel de Rambouillet, on ne saurait nier qu'il ne fût un homme de mérite et de talent.

Balzac était né avec une grande délicatesse de tempérament, une santé faible, une imagination vive et un grand fonds de justesse. Telle était la délicatesse de son goût et son exagération de la pureté, que la moindre souillure l'offensait. C'est à l'école de Malherbe que Balzac avait perfectionné et peut-être exagéré cette délicatesse d'imagination qui ne se contentait de rien de douteux et que blessait tout objet qui n'était pas beau. On pourrait l'appeler le *Malherbe de la prose*.

On a de curieux témoignages de l'enthousiasme qu'excitèrent les premières lettres de Balzac, remarquables par leur netteté, leur précision et le ton d'autorité approprié au besoin de persuasion qui existait alors. Ces lettres, si admirées, sont des réflexions morales et politiques sur les événements de l'époque. Les affaires de religion, les conclaves, l'hérésie, les troubles politiques, la guerre et la paix en fournissent la matière. On y trouve un beau choix de pensées, se rapportant à un sujet déterminé, rangées dans un ordre approprié pour persuader, et exprimées avec feu; mais c'est plutôt le ton de l'éloquence que l'éloquence elle-même qui y règne. On y sent surtout que c'est un travail d'érudit, mais que ce n'est point là de la correspondance. On pourrait appliquer aux lettres de Balzac ce mot de Démosthène : « *Elles sentent l'huile.* »

Il en est une qu'il mit trois mois à faire. L'abbé de Saint-Cyran, auquel il l'adressait, dit, en la posant sur la table après l'avoir lue : « *Si la parole est ce qu'il y a de plus grand, les paroles sont ce qu'il y a de moindre.* »

Aux apologies succédèrent les critiques, et nulle ne lui fut plus sensible que celle-ci du père Goulu, général des Feuillants, à savoir qu'il était incapable de produire une œuvre de longue haleine, de faire un livre. Pour réduire à néant cette attaque, Balzac se hâta de faire paraître *le Prince*. Mais cette théorie d'un prince parfait d'après un idéal rêvé dans la solitude, loin des affaires et des princes, fut médiocrement goûtée. Ce livre n'ajouta pas à sa réputation, et donna fort à railler à ceux qui avaient prétendu que celui qui le tirerait hors de ses lettres lui ferait tomber la plume des mains.

Son *Aristippe* n'eut pas un meilleur sort. C'est une théorie de la cour, non moins fausse que celle de la royauté dans son premier livre. Les mêmes défauts y gâtent l'effet des mêmes qualités. De même que Louis XIII avait été l'idéal du *Prince*, Richelieu fut l'idéal de l'*Aristippe*; et dans l'un ni dans l'autre des deux ouvrages, Balzac ne s'était oublié.

Aristippe semblerait avoir été l'œuvre de prédilection de Balzac : « C'est mon bien-aimé, écrit-il, il

(1) Ce célèbre monument a été acheté 14,000 fr. par le duc d'Uzès. (Note de M. Prat.)

(1) Né à Angoulême en 1594.

Digitized by Google

est les délices de mes yeux et la consolation de ma vieillesse. Je l'ai fait et refait une douzaine de fois: j'ai employé à le faire toute ma science, toute mon expérience, tout mon esprit, tout celui des autres. »

Dans le *Socrate chrétien*, qui vint après, la morale est trop théologique, et la théologie n'est pas assez savante. En un mot, le défaut principal de ces traités est le même que celui des lettres: c'est de l'éloquence sans sujet. « Cependant, dit M. Géruzez, » on peut détacher de son *Aristippe* et de son *So-* » *crate chrétien* plusieurs pages admirables, où l'é- » lévation des pensées est en rapport avec la noblesse » du langage. »

Dans cet ouvrage, Balzac emploie la forme du dialogue, et sous le nom de *Socrate*, il se donne le plus souvent la parole.

La vie littéraire de Balzac, après quelques années brillantes, fut attristée par une double disgrâce: il n'obtint pas les récompenses qu'il ambitionnait, et vit s'élever contre lui une réaction injuste. De plus, un adversaire redoutable vint lui disputer la palme dans l'art qui avait fait sa gloire, et sut tirer de ses *lettres* un meilleur prix. Cet adversaire c'était *Voiture*.

Dégoûté de cette vaine fumée qu'on appelle la gloire littéraire, il se tourna tout entier vers la religion, sanctifiant ses dernières années par les aumônes et les exercices de piété. Il mourut en 1654.

En général, les ouvrages de Balzac sont médiocres; mais il a donné le goût de quelque chose de meilleur que ses écrits, et les services qu'il a rendus à la langue suffisent pour le sauver de l'oubli.

Voiture, né à Amiens en 1598, se fit tout de suite une immense réputation en écrivant, dans le genre familier, des lettres beaucoup trop nombreuses, qui voulaient être piquantes et enjouées, et dont la lecture est à peine supportable aujourd'hui, parce que la galanterie et la flatterie en sont l'unique fonds.

On peut dire de Voiture, avec bien plus de vérité que de Balzac, que tout l'esprit et le talent dont il fait preuve dans ses lettres, a le tort de n'avoir point de sujet, ou du moins un sujet qui demeure et survive à l'écrivain. Il faut excepter pourtant la *Lettre sur le siége de Corbie*, où le cardinal Richelieu est peint à la manière de Balzac.

Ce n'est pas seulement à ses lettres que Voiture doit sa célébrité, mais encore à ses vers. Il remit en honneur les ballades et les triolets. Ses rondeaux sont des modèles du genre; là seulement, il ne tombe jamais dans ces négligences qui déparent ses autres poésies. Ses élégies offrent parfois de belles tirades; plusieurs de ses chansons sont empreintes d'une gaiete douce, et quelques-uns de ses vaudevilles sont animés d'une malice sans amertume.

Au *Sonnet d'Uranie* que fit notre poète, on opposa le *Sonnet de Job*, de Benserade, ce qui occasionna la fameuse querelle des *Uranistes* et des *Jobelins*, et donna à ces deux sonnets une célébrité dont ils étaient peu dignes. Qu'on en juge! Voici celui de Voiture:

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie!
L'absence ni le temps ne m'en sauraient guérir;
Et je ne vois plus rien qui me pût secourir,
Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.

Dès longtemps je connais sa rigueur infinie!
Mais pensant aux beautés pour qui je dois périr,
Je bénis mon martyre, et, content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison, par de faibles discours,
M'incite à la révolte et me promet secours
Mais lorsqu'à mon besoin je veux me servir d'elle,

Après beaucoup de peine et d'efforts impuissants,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

Et maintenant, voyons celui de Benserade:

Job, de mille tourments atteint,
Vous rendra sa douleur connue,
Et raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez point émue.

Vous verrez sa misère nue;
Il s'est lui-même ici dépeint:
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint.

Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla.

Il souffrit des maux incroyables;
Il s'en plaignit, il en parla:
J'en connais de plus misérables.

Le grand Corneille eut l'honneur de mettre fin à cette contestation ridicule par un sonnet de sa façon sur le sujet débattu, et qu'il terminait par ce jugement bien fait pour calmer les amours-propres surexcités:

L'un est sans doute mieux rêvé,
Mieux conduit et mieux achevé; (celui de Voiture.)
Mais je voudrais avoir fait l'autre.

Les *Stances adressées à la reine Anne d'Autriche* et l'*Épître au grand Condé* sont les deux pièces les plus connues de Voiture, qui mourut pauvre, à l'âge de cinquante ans, en 1648. « L'Académie française, » dont il était membre, prit tout entière le deuil, » honneur qui ne fut décerné depuis à aucun autre » académicien (1). »

La célébrité prit *Isaac Benserade* au sortir de ses études, et ne le quitta guère qu'à sa mort. On fit plus tard justice de cette célébrité, réelle pourtant alors. Sa conversation, lardée de pointes et d'équivoques, lui valut tout d'abord l'amitié des grands et la faveur de la fortune. Digne représentant du mauvais goût de l'époque, bel-esprit flatteur et railleur, il s'érigea bien vite en galant dans la vieille cour, où ses chansonnettes et ses rondeaux, qui souvent ont du trait, de la finesse, et quelquefois de la délicatesse, rivalisaient avec la prose de Voiture et de Balzac.

Il fit des vers de circonstance qui ont perdu beaucoup de mérite avec l'à-propos, mit en quatrains les fables d'Ésope, et coula les *Métamorphoses* d'Ovide en rondeaux. Ce fut l'écueil de sa réputation, et jamais il ne s'en releva. Il a fait des ballets qui ne valent rien et des tragédies qui valent moins encore. Celle qui porte pour titre: *la Mort d'Achille, ou la Dispute de ses armes*, en cinq actes et en vers, est un monument curieux du mauvais goût qui régnait alors.

(1) Nisard, *Histoire de la littérature française*.

Digitized by Google

Pensionné par Richelieu (une mauvaise plaisanterie lui fit perdre cette pension), pensionné par Mazarin, il se fit, avec ses vers de circonstance, une très-belle position de fortune, chose rare chez les poètes.

Il se retira plus tard à Gentilly, où il vécut solitaire, le cœur plein d'amertume au souvenir de ses triomphes passés, et méditant sur les vicissitudes de la vie humaine. Il couvrit ses murs, ses plafonds et ses arbres d'inscriptions dans le genre de celle-ci :

ADIEU, FORTUNE, HONNEURS; ADIEU VOUS ET LES VOTRES;
JE VIENS ICI VOUS OUBLIER

Il mourut en 1691, âgé de soixante-dix-huit ans, et membre de l'Académie française.

Sénecaï fait ainsi son portrait :

Ce bel-esprit eut trois talents divers,
Qui trouveront l'avenir peu crédule :
De plaisanter les grands il ne fit pas scrupule,
Sans qu'ils le prissent de travers;
Il fut vieux et galant sans être ridicule,
Et s'enrichit à composer des vers.

BERNOS.

COURS COMPLET DE LITTÉRATURE ANCIENNE

—co—

DE LA TRAGÉDIE ANCIENNE

— SUITE —

CHAPITRE III — SECTION IV

EURIPIDE (Cinquième siècle avant J.-C.)

Euripide était né à Salamine, au milieu des fêtes que l'on célébrait pour la victoire qui a rendu ce nom si fameux; vivant du temps même de Sophocle, il put étudier l'art de la tragédie dans ses œuvres immortelles, mais il ne lui fut pas donné de surpasser un aussi grand modèle. La jalousie brouilla d'abord les deux tragiques, mais dans la suite ils se rendirent une justice réciproque et devinrent amis. Euripide composa environ quatre-vingts pièces, dont quinze furent couronnées. Il nous en reste dix-huit, qui ne sont pas toutes également remarquables. Appelé à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine, il fut honoré de la faveur de ce prince et comblé de ses bienfaits. Sa fin fut malheureuse : s'étant trouvé seul dans un lieu écarté, il fut dévoré par des chiens. Les Athéniens redemandèrent le corps d'Euripide pour lui donner la sépulture la plus honorable; mais Archélaüs refusa de le rendre, jaloux de conserver à la Macédoine les restes d'un grand homme, et les Athéniens se réduisirent à lui élever un cénotaphe.

Nous commencerons l'énumération des pièces d'Euripide par celles qui ne sont pas dignes de la réputation de l'auteur, et qui semblent se rapprocher de l'enfance de l'art.

1° *Les Bacchantes*, composition dramatique en l'honneur de Bacchus. Le sujet est la mort de Penthée déchiré par sa mère, à qui Bacchus a ôté la raison pour venger sur ce malheureux prince le mépris de son culte.

2° L'*Hercule furieux*, ne vaut guère mieux. C'est un épisode de la vie aventureuse du héros mythologique qui en fait le fonds.

3° *Rhésus*, un épisode de l'*Iliade* mis en dialogue. Ulysse et Diomède se concertent pour tuer, pendant la nuit, Rhésus, roi de Thrace et allié des Troyens.

3° *Les Suppliantes*, dont le sujet a quelques rapports avec la pièce d'Eschyle qui porte le même nom. L'intérêt de ce drame, purement national, n'a frappé aucun des auteurs étudiant et admirant les anciens.

4° *Les Phéniciennes*. L'action de cette pièce est la même que dans la *Thébaïde*. Il y a des scènes éloquentes, mais le sujet, malheureusement choisi, ne pouvait rien produire de bon.

5° L'*Oreste* d'Euripide n'a rien de commun avec les pièces du même nom. L'action se passe sept jours après le meurtre de Clytemnestre, et fait paraître Oreste et Électre, parricides et condamnés à mort, miraculeusement sauvés par l'intervention d'Apollon.

7° *Hélène*, espèce de roman mythologique, qui serait mieux placé dans les *Mille et une Nuits* que dans une tragédie. Il s'agit de la trop fameuse femme de Ménélas; mais Euripide trouve à propos de représenter l'épouse infidèle sous la forme d'un fantôme qui trompe le beau Pâris, tandis que la vraie Hélène, cachée en Égypte et retenue prisonnière par le roi, ne cesse de pleurer Ménélas dont elle est séparée.

8° *Ion*. Cette pièce est encore un sujet mythologique qui n'a pas le moindre intérêt.

9° *Les Héraclides*. Plusieurs modernes se sont essayés sur le même sujet; mais Euripide, qui n'a guère mieux traité cette tragédie que les précédentes, n'ayant pas laissé un bon modèle, les imitations, fort médiocres, n'ont obtenu que l'indifférence et l'oubli.

Nous allons maintenant nous étendre davantage sur celles des œuvres d'Euripide qui ont inspiré chez les modernes quelques-uns de nos chefs-d'œuvre dramatiques.

10° *Médée*. Pièce parfaitement conduite. Les justes ressentiments de la magicienne outragée par un époux ingrat, qu'elle aime et pour lequel elle a tout osé, les combats de la vengeance et des sentiments maternels, au moment où elle se résout à tuer les fils de Jason, produisent des mouvements pathétiques qui ont fourni de belles scènes parfaitement rendues par M. Legouvé, de l'Académie française.

11° *Hippolyte*. Quelques auteurs ont prétendu que notre *Phèdre* est tirée de l'*Hippolyte* d'Euripide. Racine n'a emprunté au grec que le plan de sa tragédie et le récit de la mort d'Hippolyte; il y a dans le chef-d'œuvre moderne des beautés inconnues au poète grec. La pièce d'Euripide commence par un prologue dans lequel Vénus, irritée contre Hippolyte qui néglige son culte, prévient le spectateur de tout ce qui doit arriver au jeune chasseur, qui sera cruellement puni de son indifférence. Le fils de Thésée entre en scène et repousse la messagère de sa belle-mère, la nourrice de Phèdre, et malgré les supplications de celle-ci pour obtenir le secret sur sa démarche, Hippolyte raconte au chœur les propositions qui lui ont été faites. Dans l'acte suivant, Phèdre, après avoir maudit sa confidente qui l'a poussée au crime, sort pour s'aller pendre; peu après on apprend que la reine est morte,

Digitized by Google

et la pièce se trouve régulièrement finie, que Thésée n'a pas encore paru.

C'est la deuxième fois que nous faisons remarquer une semblable faute dans le théâtre des anciens; faute impardonnable et que nous n'avons jamais permise dans notre théâtre moderne.

Thésée, à son retour, trouve dans les mains de sa femme morte une lettre qu'elle a écrite avant de se tuer, et qui accuse Hippolyte. Cette manière de procéder est un démenti formel donné à la nature et au bon sens, qui veulent tous les deux que le moment de la mort soit celui du repentir. Qu'on lise notre *Phèdre* après cette étude sur la pièce d'Euripide, et l'on s'assurera de la supériorité avec laquelle Racine a traité le même sujet.

La pièce finit comme elle a commencé, par une déesse. Diane vient justifier Hippolyte, que l'on rapporte expirant sur la scène et qui pardonne sa mort à Thésée.

12° *Les Troyennes*. Comme les autres pièces d'Euripide, celle-ci commence par un prologue. Les interlocuteurs sont Neptune et Minerve, qui conviennent de faire tout le mal possible à la flotte des Grecs. La scène est dans le camp des Grecs et devant les ruines de Troie. Les vainqueurs vont décider sur le sort de leurs captives; Hécube, épouse de Priam; Polyxène et Cassandre, ses filles; Andromaque, femme d'Hector. Les malheurs réunis sur cette famille royale donnent une émotion qui se répand dans toute la tragédie, dont l'un des détails les plus brillants est la prophétie de Cassandre, qui prédit à Agamemnon, auquel elle était échue en partage, le sort qui l'attendait à son retour dans ses Etats.

Châteaubrun, de l'Académie française, sous-précepteur du duc d'Orléans, celui qui fut régent, imita assez heureusement *les Troyennes* d'Euripide. Sa tragédie française fut jouée en 1754.

13° *Hécube*. Les Grecs, au retour de Troie, abordent dans la presqu'île de Thrace. Hécube, leur prisonnière, est avec eux, et l'ombre d'Achille demande le sacrifice de Polyxène, sans lequel les Grecs ne pourront sortir de la Thrace. Ulysse, *à la parole magique*, comme dit Homère, est député pour aller chercher la fille d'Hécube. La vieille reine avait autrefois sauvé la vie à Ulysse lorsque celui-ci s'était introduit dans la ville de Troie pour y dérober le *Palladium*. Hécube lui rappelle cette circonstance, et embrassant ses genoux, le supplie de sauver sa fille :

> Souviens-toi de ce jour où, d'une voix tremblante,
> Et pressant mes genoux d'une main suppliante,
> Pâle et défiguré par l'effroi de la mort,
> A moi seule pitié tu remettais ton sort.
> Je reçus ta prière et j'épargnai ta vie;
> Je te fis échapper d'une terre ennemie.
> Tu dois à mes bontés ce jour qui luit pour toi,
> Et tu peux à ce point être ingrat envers moi!
> Ulysse outrage ainsi ma fortune abattue!
> S'il vit, c'est par moi seule, et c'est lui qui me tue!
> Il m'arrache ma fille! Ah! cruel! et pourquoi?
> Quel dieu vous a dicté cette exécrable loi?
> Est-ce Achille aujourd'hui qui veut une victime
> Dont les mânes vengeurs s'arment contre le crime?
> Eh bien! sacrifiez à l'ombre d'un héros
> L'auteur de ses trépas, l'auteur de tous nos maux;
> Sacrifiez Hélène, obstinée furie,
> Et non moins qu'eux Troyens fatale à sa patrie.
> Si d'une affronde illustre Achille est si flatté,
> S'il veut voir sur sa tombe immoler la beauté,
> Hélène à qui les dieux l'ont donnée en partage,
> Remporte encore sur nous ce funeste avantage;
> Hélène est plus coupable et plus belle à la fois.
> O vous, à qui j'adresse une débile voix,
> Vous, que j'ai vu jadis dans un jour de détresse,
> Prosterné devant moi, supplier ma vieillesse,
> Que l'équité vous parle et soit juge entre nous:
> Faites ici pour moi ce que j'ai fait pour vous!
> J'ai plaint votre infortune, et vous voyez la mère;
> Vous pressiez cette main, et je presse la vôtre.
> Hécube est à vos pieds; Hécube est mère, hélas!
> Hélas! n'arrachez point ma fille de mes bras:
> Ne versez point son sang; c'est assez de carnage.
> Mes revers sont affreux: ma fille les soulage,
> Console mes vieux ans, adoucit mes douleurs,
> Et me fait quelquefois oublier mes malheurs.
> Ah! ne me l'ôtez pas, ne me privez point d'elle!
> La victoire jamais ne doit être cruelle.
> Quel vainqueur peut compter sur un bonheur constant?
> Je vois des coups du sort un exemple éclatant:
> Je régnais, j'étais mère, et je me crois heureuse:
> Mon bonheur a passé comme une ombre trompeuse
> Un jour a tout détruit, et je ne suis plus rien.
> Prenez pitié de moi, laissez-moi mon seul bien.
>
> (Traduction de La Harpe.)

Ce discours d'Hécube réunit plusieurs genres d'éloquence: on y voit la tendresse maternelle et la dignité d'une reine se mêlant à la douleur suppliante. Ulysse se défend aussi bien que possible. Il n'a point oublié ce qu'il doit à Hécube; mais il n'est que l'organe des volontés de l'armée, il n'est pas en son pouvoir de les changer. Polyxène montre un courage digne d'Hector, ce héros troyen qui faisait fuir Achille; elle suit Ulysse sans hésiter. Arrivée sur la tombe d'Achille, elle présente à Pyrrhus son cœur à frapper, et se drapant par un geste sublime dans ses voiles de vierge, elle expire sans faire entendre la moindre plainte.

14° *Andromaque*. Ce n'est pas cette pièce d'Euripide que Racine nous a donnée sous le même nom. Andromaque, dans Euripide, craint pour la vie de Molossus, son fils et celui de Pyrrhus, et qu'Hermione veut faire mourir. Dans Racine, Andromaque ne connaît pas d'autre époux qu'Hector ni d'autre fils qu'Astyanax. La scène se passe dans les États de Pyrrhus. Hermione, fille de Ménélas roi de Sparte et femme légitime du roi d'Epire, est jalouse d'Andromaque et veut la faire mourir ainsi que son enfant, profitant pour commettre ce double crime de l'absence de Pyrrhus, lorsqu'on apprend que ce roi est mort à Delphes, tué par Oreste, fiancé à Hermione, que Pyrrhus avait épousée quand même. La pièce finit ainsi sans que le sort d'Andromaque soit décidé. Encore une faute, qui de tout temps a été condamnée sur notre scène moderne.

15° *Alceste*. L'héroïne de cette tragédie est un modèle de tendresse conjugale. Admète, roi de Thessalie, est dangereusement malade; l'oracle a prédit qu'il mourrait si quelqu'un ne se dévouait à la mort à sa place. Personne ne s'offrant pour accomplir ce sacrifice, Alceste, sa femme, donne sa vie pour les jours de son époux. Le jour même de la mort d'Alceste, Admète reçoit Hercule dans son palais; mais il le fait loger dans une partie éloignée des appartements de sa femme, afin que les fêtes des funérailles ne lui fassent pas négliger les devoirs de l'hospitalité. Hercule, pour

Digitized by Google

paver Admète de ses soins, combat la Mort, descend aux enfers et ramène Alceste vivante à son époux.

16° *Iphigénie en Aulide.* Nous ne nous étendrons pas sur l'analyse de cette pièce d'Euripide, la plus régulière qu'il ait faite, et son chef-d'œuvre, au dire de plusieurs critiques : chacun connaît cette création d'Euripide, que Racine a fidèlement imitée dans son *Iphigénie*. Racine n'a changé que le dénoûment. Dans la tragédie grecque, la fille même d'Agamemnon est sacrifiée à l'oracle, tandis que dans la pièce moderne le drame se dénoue par l'épisode d'Eriphyle et la mort de cette princesse, sacrifiée à la place d'Iphigénie. Les transports de l'amour maternel, qui éclatent dans Clytemnestre défendant sa fille contre un époux inhumain, la résignation modeste de la victime et les prières attendrissantes qu'elle adresse à son père, toutes ces beautés que nous connaissons tous, qui ont si souvent fait verser des larmes au Théâtre-Français, appartiennent au théâtre d'Athènes, appartiennent à Euripide. N'est-ce pas un titre suffisant pour mériter notre reconnaissance et notre vénération?

17° *Iphigénie en Tauride.* Le sujet d'*Iphigénie en Tauride* n'a pas un intérêt aussi pénétrant que le précédent. Cette pièce d'Euripide a été imitée, en 1757, par Guimond de la Touche, et le succès fut prodigieux. Le poète français opéra de grands changements dans le plan de cette tragédie. Dans Euripide, Oreste et Pylade sont venus en Tauride pour enlever la statue de Minerve. La prêtresse du temple consacré à cette déesse est Iphigénie, sœur d'Oreste, retenue captive par Thoas, roi de Tauride. Iphigénie, de concert avec les Grecs, lorsqu'elle a reconnu son frère, enlève la statue et la porte sur leur vaisseau, puis s'embarque avec eux. Thoas veut les poursuivre, mais Minerve apparaît et le lui défend. Guimond de la Touche a tiré les plus grands effets de l'amitié d'Oreste et de Pylade, qui, tous deux condamnés à mort, veulent se dévouer l'un pour l'autre.

18° *Le Cyclope.* Cette pièce ne mérite pas le nom de tragédie ; nous ne la mentionnons que pour donner une idée d'un genre de spectacle en usage chez les anciens, et qu'on nommait le *Drame satyrique*, parce que les satyres ou chèvre-pieds en étaient les personnages principaux et nécessaires. Cette espèce de drame se rapprochait de l'origine de la vieille tragédie, lorsqu'elle n'était qu'une fête populaire consacrée à Bacchus et représentée, comme nous l'avons dit, sur les tréteaux de Thespis. Le sujet du *Cyclope* est l'aventure d'Ulysse enfermé dans la caverne de Polyphème par ce cyclope, qui comptait dévorer le roi d'Ithaque et ses compagnons; mais Ulysse, qui réussit à l'enivrer, lui creva son œil unique avec un pieu de la grosseur d'un arbre, et s'échappa ensuite, lui et son équipage.

Nous avons parcouru tout ce que nous avions à dire sur les trois grands maîtres de la scène grecque. Euripide, comme nous l'avons vu, a beaucoup de pièces qui sont au-dessous de sa renommée; mais les rôles et les tragédies qui ont servi de modèles à nos tragédies françaises, justifient suffisamment les éloges qu'il a reçus des anciens et des modernes. Aristote appelle Euripide le plus tragique des poètes; quelques auteurs modernes, à cause du pathétique d'un grand nombre de scènes, l'ont surnommé le *Racine des Grecs*. La Harpe fait remarquer que c'est par là seulement qu'il peut balancer tous les avantages que Sophocle a sur lui; c'est par là qu'il a partagé les suffrages et les louanges donnés à ce dernier. Horace l'appelle le *Grand Euripide*, Virgile en parle avec admiration.

Notre tâche est remplie. Faisant l'histoire de la littérature ancienne et non sa critique, quand nous avons détaillé quelques-unes de ses beautés, nous laissons au lecteur la liberté de choisir son poète, et d'avoir telle ou telle préférence. Chacun des grands tragiques dont nous venons d'étudier les ouvrages a eu un mérite différent : Eschyle a changé la scène grecque; Sophocle a été grand et sublime, aussi souvent qu'Euripide a été pathétique et attendrissant.

BLANCHE DE FRANCOLINI.

DEUXIÈME PARTIE

VARIÉTÉS

L'ANGLETERRE JUGÉE PAR JACQUES BONHOMME

— FIN —

Te parlerai-je maintenant de ton armée? Tes fils sont braves. Poitiers, Crécy et Azincourt pourraient en dire quelque chose; ils pénètrent dans un régiment ennemi avec le même sang-froid et la même roideur que tes gentlemen entrent dans un salon, et il ne m'en coûte aucunement de te faire cet aveu, car, moi, Jacques, je ne suis pas ton vaincu. Avant l'héroïque manifestation de ma fille Jeanne, on ne me considérait que comme de la *ribaudaille*, et ce n'est qu'à partir de Charles VII que nous avons commencé tous deux à nous regarder face à face; jusque-là, tu as eu facilement raison de cette brave mais trop bouillante noblesse, qui aurait dédaigné une victoire due à la discipline et à l'emploi des engins nouvellement découverts.

Aujourd'hui, mon organisation militaire est enviée de toutes les nations. Chez moi, chaque Français doit son sang à la patrie, et c'est le sort qui en décide. Mes enfants disent avec fierté : « J'ai servi sous tel drapeau; j'étais à Marengo, à Friedland, à Austerlitz, à Magenta. » Chez toi, la marine et l'armée de terre ne se renouvellent que par enrôlements volontaires, et tes corps de milice ne sont formés par voie de tirage que si la loi déclare que le territoire est en danger, et alors ton gouvernement de liberté, qui n'hésite devant aucune mesure de despotisme, fait appel à cette anomalie monstrueuse qu'on appelle la *presse*. Aussi, comment assouplit-on tes recrues à la discipline? Tes seuls moyens de persuasion sont la schlague, la corde, le fouet; en un mot, les peines corporelles, et si quelqu'un de tes philanthropes veut toucher à cette arche sainte, il trouve dans tes Chambres à qui parler. On disait autrefois chez moi : « Pas d'argent, pas de Suisse; » on peut dire aujourd'hui en Angleterre : « Pas de schlague, pas de marin. »

Digitized by Google

C'est là, John Bull, un signe évident et irrécusable d'infériorité morale. Mais ce qui confond toutes mes idées sur le mérite militaire, c'est l'achat des grades. Dans ton armée, le droit de porter l'épaulette de lieutenant se paye 17,500 fr.; pour être capitaine, il faut 80,000 fr., et 225,000 fr. pour commander un régiment dans la garde à pied. Ma jeunesse estime beaucoup moins cher de payer tout cela de quelques examens et de quelques cicatrices. Mille cartouches! Place un colonel de cet acabit à la tête d'un régiment de mes zouaves, et tu verras les grimaces que lui feront leurs moustaches rousses. Quant à tes soldats, tout le monde connaît le tarif de leur courage : ils n'avancent qu'en grognant si le gin est de médiocre qualité et si le roastbeef n'est pas cuit à point. Un jour, mes zouaves escaladeront tes côtes, et, pardessus le marché, ta tour de Londres, l'estomac vide et en sabots, comme leurs anciens de Sambre-et-Meuse.

Touchons maintenant une autre corde, qui ne te sera pas moins sensible. Si je t'examine dans tes rapports avec les nations étrangères, je vois que le principe traditionnel de ta politique, le mobile unique de ta conduite, la doctrine professée de tout temps par tes publicistes, tes orateurs, et pratiquée par tes hommes d'Etat, whigs ou tories, est ton intérêt exclusif (c'est-à-dire celui de tes lords et de tes marchands), patriotisme antihumain, plus étroit que celui de la cité antique, et qui forme le fond de tes théories sur la justice, la morale internationale et le droit des gens. La vérité de cette assertion est si universellement reconnue et justifiée par un si grand nombre de faits, qu'il serait impossible de rappeler tous les exemples fameux de violence, de perfidie, d'égoïsme implacable et de déloyauté dont ton histoire nationale est souillée. Voici deux taches de sang bien autrement indélébiles que celle qu'a immortalisée ton grand poète, et qui exhalent une odeur que tous les parfums de l'Arabie ne suffiraient pas non plus à dissiper. Il te souvient sans doute de ce bombardement de Copenhague, exécuté froidement et en pleine paix. Pendant trois jours et trois nuits les bombes foudroyèrent la malheureuse cité; près de trois mille maisons furent endommagées ou incendiées, deux mille personnes périrent victimes de cette sauvage agression, jusque-là sans exemple. Enfin, oublieras-tu jamais le nom de Tippo-Saëb, de ce Mithridate indien dont tu mis la tête à prix..., à prix la tête d'un homme qui avait commis le crime de lutter glorieusement pour le salut et l'indépendance de son pays!... Qu'il me soit permis de reposer ici mon regard sur cette belle et noble figure du héros arabe que je sus toujours combattre loyalement, et qui, vaincu, ne professe aujourd'hui pour la France que des sentiments amis et n'a pour elle que des souvenirs reconnaissants! C'est déjà ainsi que Witikind, toujours vaincu, mais jamais trahi, était devenu l'un des ornements de la cour de Charlemagne. Voilà mes victoires, à moi; je puis toutes les rappeler, sans avoir à en rougir. Je combats avec l'épée : jamais un poignard assassin n'a servi à me débarrasser d'aucun ennemi; pour l'honneur, voilà ma devise et la raison qui me détermine. Jacques Bonhomme est assez riche, d'aucuns disent assez sot, pour payer sa gloire. Tandis que toi... Ventre-saint-gris! la colère me mord le cœur, quand je remonte à travers les pages de ton histoire et de la mienne.

Troubler les nations, fomenter chez elles des dissensions intestines, afin de les épuiser et de ruiner leur prospérité commerciale et industrielle, semer la discorde entre les peuples, profiter de tous les conflits pour consommer quelque nouvelle usurpation ou détruire les forces maritimes des Etats rivaux, armer des peuples au nom de leur indépendance nationale et les abandonner sans pitié, comme tu le faisais encore hier, soudoyer des trahisons, caresser et tromper tour à tour les rois et les sujets, écraser, exproprier, décimer des races conquises ou annexées, tous ces actes et bien d'autres encore abondent dans tes annales; jamais tu ne les as considérés autrement que comme des manifestations légitimes de ta puissance et de ton droit; et c'est très-sincèrement que tu as toujours entendu subordonner les principes de la morale et du droit à l'arche sainte, au dépôt sacré de ce que tu appelles les *intérêts anglais*. Cette étonnante infatuation de la légitimité de ta domination sur tous les points de l'univers est même un trait particulier à ta race. Le monde est ton domaine, l'Océan t'appartient, les peuples sont tes ennemis quand ils se refusent à être tes auxiliaires. Partout où l'un des tiens pose le pied, partout où il peut puiser une goutte d'eau salée dans le creux de sa main, il se sent chez lui, et il dit : « Ceci est à moi. » Tous les intérêts doivent s'abaisser devant le sien, toutes les convenances même doivent se plier à la sienne : il est Anglais! *Civis romanus sum!*

Les voyageurs rapportent qu'au fond des eaux, sur les bords de la Méditerranée, vit silencieuse et cachée une masse informe et hideuse : c'est le poulpe. Ses tentacules, armes terribles dont son corps est recouvert, ont l'effrayante propriété de faire le vide partout où ils touchent. Le malheureux qui tombe au milieu de cet engrenage, mille fois plus avide que celui d'une machine en mouvement, est à l'instant étouffé et dévoré. Eh bien, l'Angleterre est ce poulpe, et ses mille tentacules enserrent et sucent le monde.

Ta politique, John, est cautelense; elle ne vous regarde pas en face, et l'on ne sait jamais l'heure que marque son cadran. Ma loyauté et ma franchise sont proverbiales; c'est un héritage de ces braves chevelus qui vivaient primitivement dans les forêts et les montagnes de la Franconie. Quand j'ai dit oui, il ne vient à l'idée de personne qu'un autre petit mot puisse se cacher derrière ces trois voyelles.

La France de 93 dénonçait ta nation au *monde* comme la *Carthage moderne* et l'ennemie du *genre* humain. Les illusions de Montesquieu, des philosophes et de l'école constitutionnelle, étaient alors bien évanouies; on avait fait la cruelle expérience du peu de sincérité de ton libéralisme. Les pamphlets convulsifs de Burke, soldés par Pitt, tous mes ennemis gorgés d'or, le monde entier soulevé contre moi, la Vendée en flammes, mon pays enveloppé d'un cercle de fer, témoignaient de l'intensité de ta haine contre une révolution qui avait osé abolir chez moi les

Digitized by Google

droits féodaux, et inaugurer dans le monde les principes de la liberté populaire. Cette haine, avivée jusqu'au délire par mes succès, fortifiée par ta jalousie séculaire, te soutint, pendant vingt ans que dura une guerre sans merci, dans tes sacrifices et tes prodigieux efforts. Le puissant capitaine qui n'avait pu t'abattre et qui devait mourir ta victime, ce Prométhée moderne, que tu as cloué sur un rocher, avec Hudson Lowe pour vautour, et dont je dois être un jour l'Hercule vengeur, sais-tu comment il te nommait avec un mépris de soldat : une *nation de boutiquiers*.

Ah! comme il te connaissait bien!

Le vice radical de ta race, ton égoïsme, tant national qu'individuel, explique à la fois ta tendance à l'envahissement et à l'exclusion, à l'accaparement des richesses et à l'isolement. Tu ne t'associes jamais avec une autre race, ni par les intérêts ni par les idées. Tes conquêtes s'opèrent par voie de substitution, non de fusion et d'assimilation. Dans tes colonies, tu fais le vide autour de toi, soit en refoulant ou en exterminant les populations, soit en leur imposant des conditions de vie qui les font disparaître successivement. Ta politique est ici d'accord avec ton tempérament national, car tu n'as nulle préoccupation d'associer et de civiliser, mais de posséder et d'exploiter. Chez toi-même, tu ne peux parvenir à fondre les races. Après tant d'années, la malheureuse Irlande, écrasée vingt fois, n'est pas absorbée, et elle garde contre son implacable vainqueur une haine aussi vivace qu'au premier jour.

Dans les questions générales, tu mets en œuvre la même politique tortueuse et machiavélique, et l'on peut dire que, lorsqu'on te voit soutenir la cause de la justice et du droit, c'est qu'avant tout tu y trouves un intérêt particulier; tes sympathies, ta philanthropie et ton enthousiasme ne sont jamais gratuits. Si tu as participé à l'expédition de Crimée, ce n'était certes pas pour garantir la sécurité de l'Europe, dont tu te souciais comme un poisson d'une pomme; ce n'était que pour couvrir tes Indes. Tu as, dit-on, favorisé secrètement l'expédition de Garibaldi en Sicile; mais on sait que depuis longtemps tu convoites le protectorat de cette île avec la possession d'un port. Pendant que je prodiguais généreusement mes trésors et mon sang pour l'affranchissement de l'Italie, tu *observais* mes vaisseaux dans l'Adriatique, et méditais, sans aucun doute, quelque perfidie ou quelque usurpation, quand la victoire de Solferino vint te rappeler aux lois d'une sage réserve et te réduire à l'impuissance. Récemment encore, tes *meetings* retentissaient de vœux bruyants en faveur de la Pologne; mais on pouvait être assuré que tu ne brûlerais pas un grain de poudre pour l'indépendance de cette nation, et qu'au milieu des luttes qui pourront éclater, tu seras moins touché de la délivrance d'un peuple héroïque arraché à ses bourreaux que de voir la guerre allumée entre le Russe et moi, les deux nations dont tu redoutes le plus l'alliance.

Un mot de cette alliance, qui est suspendue sur ta tête comme une épée de Damoclès, et qui se cimentera un jour ou l'autre aux dépens de la puissance et de ta domination usurpées. Le Russe, je puis te le déclarer franchement, ne m'a jamais été antipathique, et c'est peut-être par suite d'un malentendu que mes zouaves ont escaladé si bravement les crêtes de l'Alma, où, entre parenthèses, tu as fait, mon pauvre John, assez triste figure. Non, je ne redoute pas cette alliance : c'était le rêve de Napoléon Ier, c'était l'opinion de Chateaubriand; c'est encore celle d'un de nos plus éminents publicistes d'aujourd'hui, et de l'illustre démocrate qui est tout à la fois la gloire de la Chambre et du barreau, sans parler de cet enfant terrible de notre première assemblée, dont les boutades ont le privilége de dérider ta gravité britannique, mais qui te lance en même temps les plus dures vérités. Et ne va pas me corner aux oreilles qu'un tel pacte avec ce que tu appelleras sans doute le despotisme serait le tombeau de mes libertés; *non*, non; 89 est immortel, 89 est contagieux : la fleur sauvage qui a séjourné quelque temps au milieu d'un bouquet de roses acquiert le parfum de la rose.

Faut-il te rappeler encore que l'inquiétude pour tes possessions de l'Indoustan t'entraîna à faire une opposition scandaleuse contre le percement de l'isthme de Suez, mon œuvre, il est vrai, mais œuvre d'un intérêt universel!

Telle est ta politique invariable. Toi qui tiens une place si considérable dans le monde moderne, citemoi dans l'histoire de tes relations extérieures un seul acte de dévouement, d'enthousiasme spontané et de désintéressement; toutes tes manifestations sont le produit net de savants calculs : le droit, la justice, l'humanité, la liberté des peuples, la paix, la guerre, sont traités comme des affaires de finance ou de commerce, au point de vue exclusif de tes intérêts, qui sont pour toi le critérium, la pierre de touche de la vérité. Tout ce qui, dans les relations internationales ou les négociations, ne se rapporte pas directement à cet objet, est écarté par toi avec dédain comme n'étant point *pratique*. Ton opiniâtreté, ta fixité sur ce point fait ta force. Il ne se signe pas un traité, que tu n'attrapes un lopin de mer ou d'île. On finit toujours par faire quelque concession à qui ne cède jamais et demande sans cesse.

Les anglomanes les plus déterminés, ceux qui ont la naïveté de prendre au sérieux tes hâbleries de libéralisme et les parades innocentes de tes *meetings*, conviennent tous que ta politique étrangère est digne de réprobation. Les peuples s'élèvent contre toi avec le ressentiment des injures que tu leur as fait subir; il n'est pas une nation sur la terre qui n'ait été victime de ton orgueil, de ton insatiable ambition, de tes violences, de ton avidité, des perfidies de la *foi* britannique, et qui n'ait souvent proféré contre toi le *delenda Carthago*. Mais tu as déjà bravé tant de périls à l'abri de tes falaises blanches, que tu peux croire à la perpétuité de ta puissance. Au besoin, d'ailleurs, tu pourrais, véritable oiseau de mer, t'envoler vers d'autres rivages avec tes vaisseaux et tes trésors, et aller fonder une nouvelle Angleterre dans les jungles de l'Indoustan.

En tout état de cause, on peut être certain que la *perfide Albion*, pour employer une expression populaire et classique, ne modifiera en rien une politique à laquelle elle doit sa grandeur. Dominer ou cesser

Digitized by Google

d'être : telle est la condition que ton intraitable orgueil et tes traditions t'imposent.

D'un autre côté, John, on sait que tu n'es plus inattaquable; on connaît les parties faibles du colosse, le défaut de l'armure, c'est-à-dire l'Irlande, l'Inde, le combat sur la terre ferme; on sait aussi, par le souvenir de plusieurs invasions heureuses faites sur ton territoire, que la mer n'est pas pour toi une barrière sérieuse que tu puisses opposer victorieusement à tes ennemis, et que tu résisterais difficilement à une attaque vigoureuse dans ton île et dans tes foyers. On n'ignore pas non plus la fragilité de ces monstrueux empires maritimes éparpillés sur tous les rivages, et fatalement destinés, par leur étendue même, à une dissolution totale. Il est donc probable que les peuples oseront un jour regarder en face l'impérieuse dominatrice des mers, et que des chocs terribles auront lieu. En ce qui me touche, il est certain que, malgré les leurres décorés du nom de paix, malgré la fameuse *entente cordiale*, qui n'était qu'une *œuvre d'art*, malgré les alliances plus ou moins sincères et solides, la lutte a toujours été permanente, en ce sens qu'une étincelle eût toujours suffi pour la rallumer. Qu'un événement surgisse, et il est hors de doute qu'on verrait les haines de races, les rivalités séculaires, assoupies mais non pas éteintes, se réveiller avec une violence qui étonnerait cet âge d'indifférence et de scepticisme. Les philosophes, les philantrophes, peuvent gémir d'une telle éventualité; mais les politiques, les hommes d'État, doit vent la prévoir et s'y préparer, car il semble difficile de la conjurer. Cette éventualité est d'autant plus grave, qu'en l'état actuel des choses et avec un adversaire aussi puissant que toi, il s'agirait cette fois d'un duel à mort qui partagerait l'univers en deux camps, comme la lutte d'Athènes et de Sparte, comme celle de Rome et de Carthage; et qu'on verrait en présence, non-seulement deux intérêts, mais encore deux races, deux principes, et, en quelque sorte, deux civilisations.

On ne saurait nier que tes prétentions despotiques ne soient inconciliables avec le droit nouveau, dont je suis l'apôtre et le soldat depuis 89. Pour prévenir l'effrayante conflagration qui n'est que trop probable, il faudrait donc que toi, le pays des lords et des traditions féodales et mercantiles tout à la fois, tu fusses profondément modifié dans ta constitution intérieure, que ton insatiable aristocratie fût pour jamais renversée, et que le *peuple anglais* fût enfin appelé à jouir *réellement* de cette liberté dont tu fais un si fastueux étalage.

Or, espérer cette concession de ton aristocratie est une chimère; elle n'existe que parce qu'elle est juste, et elle tient à son existence; être ce qu'elle est ou n'être point, *sint ut sunt, aut non sint* : telle est sa devise.

Le dix-neuvième siècle ne peut rester enfermé dans ce cercle de contradictions. Voilà pourquoi je terminerai cette petite conversation *amicale* par les deux apologues suivants :

Il y a quelques années, le *Times*, une de tes voix les plus retentissantes, s'est mis en frais d'imagination, et nous a placés l'un et l'autre sur la scène. Pour prouver que mon caractère est antipathique à une *entente cordiale*, il a supposé que le chien et le hérisson faisant route ensemble, celui-ci disait au chien : « Pourquoi donc te tiens-tu si loin de moi, qui te cherche qu'à marcher côté à côte avec toi? » Et le dogue répondit : « Goddam ! je ne puis m'approcher qu'aussitôt tu ne me piques. » Cet apologue repose sur une image fausse. Je te crains, John, surtout quand tu fais patte de velours. Tes docteurs d'Oxford et de Cambridge t'expliqueront cela en latin. Tiens, et c'est ainsi que je terminerai, voici un apologue beaucoup plus juste, et que je livre à tes plus profondes méditations.

Un serpent avait établi son repaire au milieu d'un grand lac, et près de là, sur la rive, habitait un chien de forte taille et de noble race. Or, chaque nuit, surtout quand le dogue était malade ou en lutte avec quelques mâtins du voisinage, le serpent quittait sa caverne et venait tout ravager chez son voisin. Depuis longtemps le chien gémissait en silence; car comment se venger d'un ennemi insaisissable, qui se cachait au point du jour dans un asile inabordable? Cependant, de fortes lianes poussaient et s'entrelaçaient au milieu des eaux dormantes... Un matin, le brigand se réveilla épouvanté à la vue d'une chaussée solide qui unissait son repaire au continent. Il s'en vint donc, en rampant, gratter à la porte de son ennemi, et lui proposer désormais une alliance éternelle. « Va-t'en, lui dit le chien sur un ton qui ne souffrait pas de réplique, je connais les sentiments qui t'animent, et je dédaigne de me venger; mais à la moindre injustice que tu te permettras, d'un bond je tombe dans ton repaire et je le détruis à jamais. »

MICROMÉGAS.

GUIDE-MANUEL POUR L'INSTRUCTION PRIMAIRE

Contenant, sous forme de dictionnaire

LA LÉGISLATION COMPLÈTE DE CE SERVICE

avec tous les programmes d'examens qui s'y rattachent

Par J. LABRET

Chef du cabinet du préfet du Gard, officier d'Académie.

Deuxième édition, mise au courant de la Législation

UN VOL. IN-12. — PRIX : 2 FRANCS

Ouvrage recommandé par M. le Ministre de l'Intérieur et honoré de la souscription de M. le Ministre de l'Instruction publique.

LOUIS GIRAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE DES SAINTS-PÈRES, 11 A PARIS

MÉTHODE PRATIQUE DE MUSIQUE VOCALE

A L'USAGE DES ORPHÉONS ET DES ÉCOLES

Contenant près de 700 exercices sur l'*intonation* et la *mesure* et plus de 400 leçons à 2 et à 3 parties

Par Ad. PAPIN

Professeur à l'Orphéon de la ville de Paris, maître de chapelle du Lycée impérial Saint-Louis.

L'Ouvrage est divisé en trois parties qui se vendent séparément

Prix net, chaque partie (un vol. in-8°) . . . . . 1 fr. »

— — *franco*, par la poste . . 1 fr. 20

EN VENTE, A PARIS

CHEZ L'AUTEUR, RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN, 31

PARIS. — IMPRIMERIE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Digitized by Google

OUVRAGES DE M. P. LAROUSSE

LESQUELS FONT AUJOURD'HUI LA BASE DE L'ENSEIGNEMENT GRAMMATICAL, LEXICOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE EN FRANCE, EN SUISSE ET EN BELGIQUE

MÉTHODE LEXICOLOGIQUE DE LECTURE

(5e édition) LIVRE DE L'ÉLÈVE, 25 C.; MÊME OUVRAGE, EN 32 TABLEAUX, 1 FRANC.

Le 1er janvier 1858, cette Méthode nouvelle de Lecture a été offerte à l'Empereur par S. Exc. M. le Ministre de l'Instruction publique, et adoptée pour la première éducation du PRINCE IMPÉRIAL.

ENCYCLOPÉDIE DU JEUNE AGE

(13e édition) AUGMENTÉE DE 25 EXERCICES DE LECTURES MANUSCRITES (13e édition)

LIVRE DE L'ÉLÈVE, 50 C.; — GUIDE DU MAITRE, 1 FR.

La *Petite Encyclopédie* se divise en quatre chapitres : 1° cent cinquante Exercices de lecture et de mémoire; 2° premières notions de langue française (20 devoirs); 3° Exercices lexicologiques (34 devoirs lexicologiques propres à développer l'intelligence et à former le raisonnement); 4° Exercices de calcul mental (800 problèmes variés qui donnent au jugement de l'enfant cette rectitude que les chiffres seuls font acquérir).

GRAMMAIRE LEXICOLOGIQUE DU PREMIER AGE

(29e édition) LIVRE DE L'ÉLÈVE, 60 C.; — GUIDE DU MAITRE, 1 FR. 50 C.

Cet ouvrage comprend : 1° La *Théorie complète* d'une grammaire française élémentaire, avec des *Remarques syntaxiques* sur les dix parties du discours; 2° un recueil de plus de 200 *Devoirs orthographiques* sur le Nom, l'Adjectif, le Verbe, le Participe, et sur la Syntaxe de chaque espèce de mots; 3° des Exercices d'*Analyse grammaticale*; 4° un grand nombre de Devoirs *lexicologiques*, c'est-à-dire *d'invention*, réduits à la taille d'une intelligence de huit ans.

GRAMMAIRE ÉLÉMENTAIRE LEXICOLOGIQUE

(20e *Édition*) OU LEXICOLOGIE (*Première Année*)

LIVRE DE L'ÉLÈVE, 1 FR. 10 C.; — GUIDE DU MAITRE, 1 FR.

Cet ouvrage, dont la *Grammaire du premier âge* n'est qu'un extrait, renferme, outre une théorie complète : 1° 130 Exercices orthographiques et syntaxiques; 2° 150 Devoirs lexicologiques et intellectuels.

COURS LEXICOLOGIQUE DE STYLE

(13e *Édition*) OU LEXICOLOGIE (*Deuxième Année*)

LIVRE DE L'ÉLÈVE, 1 FR. 50 C.; — GUIDE DU MAITRE, 2 FR.

Cet ouvrage, qui est le complément de la GRAMMAIRE ÉLÉMENTAIRE (*Première année*), du même auteur, débute par une Rhétorique *pratique*, c'est-à-dire par une série de Devoirs sur les Synonymes, les Acceptions, la Construction, la Gradation dans les idées, l'Inversion, l'Ellipse, le Pléonasme, la Périphrase, le Syllogisme, le Sens propre et le Sens figuré, les Proverbes, l'Allégorie, l'Emblème et le Symbole, la Comparaison, etc.; en somme, 150 Devoirs éminemment pratiques de style, suivis de 50 sujets nouveaux et gradués de narration française.

Tout élève qui sera arrivé au terme de cet ouvrage sous la direction d'un maître expérimenté, saura la langue de nos grands écrivains.

TRAITÉ COMPLET D'ANALYSE GRAMMATICALE

(6e édition) LIVRE DE L'ÉLÈVE, 1 FR. 10 C.; — GUIDE DU MAITRE, 2 FR.

TRAITÉ COMPLET D'ANALYSE ET DE SYNTHÈSE LOGIQUES

(6e édition) LIVRE DE L'ÉLÈVE, 1 FR. 10 C.; — GUIDE DU MAITRE, 2 FR.

MIETTES LEXICOLOGIQUES

100 EXERCICES PRATIQUES SUR LES RAPPORTS ET LA PROPRIÉTÉ DES MOTS

LIVRE DE L'ÉLÈVE, 75 C.; — LIVRE DU MAITRE, 1 FR.

Ce nouvel ouvrage de l'auteur de la *Lexicologie* accoutumera les élèves à employer le mot propre en toute circonstance, à ne pas se contenter d'un équivalent qui leur offrirait un ordre d'idées analogue, à unir l'élégance à une scrupuleuse exactitude dans les expressions; en un mot, à écrire. Il s'adresse aux intelligences de 8 à 12 ans.

A B C DU STYLE ET DE LA COMPOSITION

152 petits Exercices en texte suivi, sur la synonymie et la propriété des mots, pour amener insensiblement les élèves à rendre leurs pensées et à faire une narration française. (2e édition.)

LIVRE DE L'ÉLÈVE, 75 C.; — LIVRE DU MAITRE, 1 FR.

On conduit les élèves à résoudre un problème d'arithmétique en leur enseignant les quatre règles, et il en est ainsi pour toutes les autres branches de l'instruction. Toutes, non; il faut en excepter l'art d'écrire, de rendre ses pensées. Ici les préliminaires n'existent, ou plutôt n'existaient pas avant l'apparition du livre que nous venons de publier. L'auteur de l'A B C DU STYLE ET DE LA COMPOSITION a pris pour épigraphe : *la Rhétorique n'est pas le style; c'est en forgeant qu'on devient forgeron*, et cette phrase peint on ne peut plus justement le plan et la méthode de ce livre tout pratique.

LE LIVRE DES PERMUTATIONS

Petits Exercices d'orthographe en texte suivi, sans le secours de la méthode cacographique (*Permutations de genre, de nombre, de forme, de personne et de voix*), 2e édition.

LIVRE DE L'ÉLÈVE, 75 C.; — LIVRE DU MAITRE, 1 FR.

A Sparte, pour inspirer aux enfants l'horreur de l'ivrognerie, on forçait les esclaves à s'enivrer, et on donnait en spectacle leur hideuse dégradation. Cette méthode cacographique peut être excellente en morale. Il n'en est pas ainsi pour l'étude de l'orthographe, et aujourd'hui la cacographie est tout-à-fait abandonnée; mais, il faut bien l'avouer, rien, malgré de louables efforts, n'est venu jusqu'ici remplacer ce système funeste; en sorte que l'on peut dire que la tache a été remplacée par un trou. Le *Livre des Permutations* comble cette lacune grammaticale : cent trente-deux Devoirs en texte suivi, anecdotes, contes, historiettes, etc., permettent aux enfants de 8 à 12 ans d'appliquer, *sans que le maître soit assujetti à dicter*, les règles de terminaison et d'accord qui sont le fond même de l'orthographe française.

DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE

15e édition, renfermant : 1° la nomenclature complète des mots les plus usités de la langue française; 2° des notes étymologiques, littéraires, scientifiques; 3° un dictionnaire des locutions et phrases latines francisées; 4° un dictionnaire des noms historiques, géographiques et mythologiques. Quatre dictionnaires en un seul. Beau volume de 900 pages, cartonné solidement. — Prix : 2 fr. 50 c.; jolie reliure anglaise, 3 fr. 50 c.

MÊME DICTIONNAIRE SANS LA PARTIE HISTORIQUE

PRIX : 2 FR. 25 CART., ET 3 FR. AVEC RELIURE ANGLAISE

De juin 1863 à mai 1864, il a été tiré 44,000 exemplaires du *Nouveau Dictionnaire de la Langue française*.

Les quatre Dictionnaires se suivent dans l'ordre indiqué par le titre. Celui des notes et celui des Locutions latines sont tirés sur papier rose et placés entre le Dictionnaire des Mots usuels et le Dictionnaire historique. En mariant quatre Dictionnaires sous un même volume, il fallait éviter l'embarras des recherches. Grâce à cet artifice, les tâtonnements deviennent impossibles, ce qui n'est pas un mince avantage; car un Dictionnaire est, avant tout, un livre de recherches, et celui qui cherche est toujours pressé.

Digitized by Google

6e Année — 2e SEMESTRE — 16 OCTOBRE 1864 — Numéro 51

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

LES DIX PREMIERS VOLUMES SONT EN VENTE. — PRIX DE CHAQUE VOLUME : 5 FRANCS; DEMI-RELIURE : 6 FRANCS 25 CENT.

L'ÉCOLE NORMALE est à la veille d'entrer dans sa septième et dernière année ; tous les nombreux amis de cette feuille dévouée sont invités à renouveler leur abonnement.

SOMMAIRE. — Histoire universelle de la Pédagogie. — Cours de Dictées élémentaires. — Dictée analytique. — Nouveaux Exercices intellectuels. — Narration française. — Sujets de Style avec sommaires raisonnés. — Compositions tirées de l'histoire de France. — Cours de Philosophie élémentaire. — Tablettes séculaires de chronologie universelle. — Cours complet de Littérature ancienne. — Abrégé de l'histoire d'Angleterre. — Astronomie. — Anecdote.

PREMIÈRE PARTIE

ENSEIGNEMENT

HISTOIRE UNIVERSELLE

DE LA PÉDAGOGIE

— SECONDE PARTIE —

PESTALOZZI (*suite*). NEUHOF

Il y avait alors dans le canton de Berne, à Kirchberg, un paysan renommé qui s'appelait Tschiffeli. Il avait établi sur sa ferme une plantation de garance, et il se promettait des montagnes d'or de cette entreprise. « C'est là, se dit Pestalozzi, que tu dois aller te mettre au courant de ta nouvelle vocation. » Il se rend donc auprès de Tschiffeli, et le voilà travaillant comme un valet de ferme, mettant la main à tout, observant tout, interrogeant sans cesse les paysans bernois sur leurs procédés agricoles. Ainsi se passa une année ; après quoi il s'en retourna dans sa patrie, le cœur rempli de courage et d'espérance, la tête remplie de beaux projets. Une riche maison de Zurich s'allia avec lui pour commencer une plantation de garance ; mais où fera-t-on l'établissement ?

Au midi de l'ancienne résidence des comtes de Habsbourg, en Argovie, tout près du village de Birr, se trouvait une terre aride et inculte dont on avait fait un pâturage de brebis. C'est là que Pestalozzi alla se fixer, à l'âge de vingt-deux ans, après avoir acheté, pour la somme de 1,000 florins, cent arpents de ce mauvais terrain. Sur son domaine, qu'il nomma Neuhof (ferme nouvelle), il fit construire une belle maison à l'italienne avec plusieurs dépendances, le tout fort mal approprié au but qu'il se proposait. Ces constructions absorbèrent la totalité de son patrimoine.

Pestalozzi était à peine établi, qu'il songea à se marier. Il connaissait à Zurich la fille d'un riche négociant. Depuis longtemps il avait des vues sur elle, mais il les tenait secrètes. Enfin il se décide à lui écrire. « Je ne vous parlerai pas, disait-il dans sa lettre, de ce qu'il y a de désagréable dans mon extérieur et dans mes manières ; chacun sait tout ce qu'il me manque sous ce rapport. On blâme aussi en moi une manie de courir de tous côtés, mais c'est que partout j'ai des connaissances ou des objets à voir, et quand je suis arrêté quelque part, c'est par un effet de ma volonté, dans le but d'apprendre quelque chose. « J'ai le pressentiment, dit-il plus loin, que des épreuves pénibles m'attendent ; les maux de la patrie et ceux de mes amis me touchent d'aussi près que les miens propres, et, pour sauver la patrie, je pourrais oublier femme et enfants. Maintenant (et c'est par ces mots qu'il termine), maintenant vous connaissez mon bon et mon mauvais côté, *veuillez prendre une décision... Je vous aime de tout mon cœur. Je vois* en vous une délicieuse épouse, une excellente mere. Vous feriez mon bonheur si vous trouviez le vôtre en moi. »

Pestalozzi n'avait rien qui pût flatter l'orgueil d'une jeune fille. Comme il l'écrivait, son extérieur était désagréable ; il ne savait ni s'habiller ni se tenir propre. Il était maigre et noir, ses cheveux d'ébène étaient raides et hérissés, et il avait la figure

Digitized by Google

couverte de marques de petite vérole ; ses yeux noirs, cachés sous des sourcils proéminents, tantôt brillaient des feux les plus vifs, tantôt se couvraient d'un voile obscur, tantôt étincelaient d'indignation. Sur la voie publique comme en société, il mordillait toujours le coin de sa cravate blanche. C'était, en un mot, un étrange personnage. Mais la fille du négociant portait un vif intérêt à l'entreprise de Neuhof, et elle ne crut pas devoir, pour des considérations extérieures, refuser sa main à un cœur si noble.

Et la garance, comment allait-elle ? Hélas! pas trop bien! Elle ne voulut pas naître sur le sol aride de Neuhof. En outre, Pestalozzi ne savait pas administrer son établissement. Le tiroir de la table à manger servait de bourse commune; chacun allait y puiser à discrétion. Il fut aussi malheureux dans le choix de ses gens. La maison de Zurich, avec laquelle il s'était associé, voyant que l'entreprise était manquée, se retira avec une perte de 5,000 florins, et abandonna notre philanthrope à sa mauvaise fortune.

Cette épreuve ne découragea pas Pestalozzi. Voyant que la garance ne voulait pas prospérer, il transforma son établissement en une vacherie et se mit à cultiver de l'esparcette; mais cette nouvelle entreprise ne lui réussit pas mieux que la première; il s'endetta et tomba dans le besoin; la faim même vint s'asseoir à son foyer. C'était en 1775. Chose admirable si elle n'eût été insensée! dans cette extrémité, Pestalozzi fait de son établissement une maison d'éducation pour les enfants pauvres ou abandonnés. Il veut les nourrir, les vêtir, les élever; il veut les arracher à la misère et à la corruption, et en faire des hommes utiles pour la société. « Ces petits mendiants, se disait Pestalozzi, gagneront leur vie en travaillant. » Il allait donner au monde un grand exemple. Un plan d'éducation fut répandu dans le public. Par le beau temps, les enfants devaient travailler dans les champs; par le mauvais temps, et en hiver, ils seraient occupés à filer et à tisser du coton. Les garçons devaient cultiver les champs, les filles soigner la maison et les jardins. Des bienfaiteurs envoyèrent de l'argent pour soutenir cette bonne œuvre. Des bandes d'enfants couverts de haillons, accoururent de toutes parts. L'établissement fut ouvert en 1775 avec 50 enfants, une ménagère, six personnes chargées d'apprendre aux enfants à filer et à tisser, et quatre valets pour l'agriculture. Pestalozzi, aidé de sa femme, se chargea de l'instruction des enfants. Il était tout à la fois leur père, leur instituteur et leur ami. En travaillant, il leur apprenait à parler, à chanter, à compter, à prier, à faire usage de leurs sens; il cultivait et réchauffait leur cœur.

Mais Pestalozzi était trop bon, et ses élèves trop rusés et trop méchants; il ne put maintenir son autorité sur cette troupe de garçons sauvages et vicieux. De mauvais parents venaient aussi dérouter les enfants, ou bien ils les enlevaient de nuit lorsqu'ils étaient rassasiés et vêtus. En outre, le désordre régnait partout, et sans que Pestalozzi s'en doutât, car il étendant son industrie, laisait du commerce, allait aux foires. Son esprit flottait toujours dans l'idéal. Il voulait avoir de beau fil avant que les enfants en sussent fabriquer de grossier, et des mousselines, avant qu'ils fussent en état de tisser la plus grossière toile. Il ne savait pas manier l'argent et ne tenait aucun livre. On le trompait de tous côtés. Chaque semaine emprait sa position. Sa femme était gravement malade. Il n'eut bientôt plus ni argent, ni pain, ni bien. Ses créanciers ne lui laissaient aucun repos. On le tournait en ridicule, on avait honte de lui, on le fuyait. « Malheureux! disait-on, tu veux aider les autres, et tu ne sais pas te diriger toi-même! — Il est fou, il finira par aller aux Petites-Maisons, disaient d'autres. » En 1780, c'est-à-dire cinq ans après sa foudation, Pestalozzi fut obligé de dissoudre son établissement; il abandonna tout, et remit Neuhof à un fermier

Temps de recueillement.

Les tristes expériences que venait de faire Pestalozzi eurent cependant sur lui un résultat positif : il avait fait des expériences pratiques avec les enfants; ses vues pédagogiques s'étaient étendues, complétées, et il commençait à pressentir les lois et la marche d'une éducation rationnelle. Quant à l'insuccès de ses entreprises, voici comment il en parla plus tard. « Dieu m'apprit, dit-il, qu'il ne prend point plaisir aux sacrifices qu'on lui fait avec des fruits mal mûrs, et que l'homme doit toujours attendre pour agir que l'heure soit arrivée. Je lui rends grâces, en l'adorant, de m'avoir appris que, sans sagesse, il n'y a point de bénédiction, et, sans expérience, point de sagesse sur la terre ; que les grandes actions exigent une grande sagesse, et que les fous et les enfants croient seuls qu'ils ont la sagesse avant d'avoir l'expérience. Mais, sur dix mille individus, il n'en est peut-être pas un seul qui demeure aussi longtemps que moi un enfant crédule et imprévoyant. »

En 1780, à la suite des expériences dont je viens de parler, Pestalozzi mit par écrit, sous forme d'aphorismes, les principes pédagogiques auxquels il était parvenu, et il les publia dans les *Éphémérides* de son ami Iselin, de Bâle. Ces aphorismes, qui ont pour titre : *Soirées d'un solitaire* (1), renferment déjà en germe tout son édifice pédagogique subséquent. En voici un court résumé :

1. Le paysan apprend à connaître son bœuf, afin de pouvoir le conduire et en faire usage. Pour bien diriger l'homme, *il faut aussi apprendre à le connaître :* il faut savoir comment il se développe et ce qu'il lui faut pour le fortifier, le satisfaire, l'accomplir. Cette connaissance de l'homme a été négligée jusqu'à ce jour, et voilà pourquoi l'humanité s'égare loin de ce qui peut fonder son bonheur et assurer sa prospérité.

2. *La culture de l'homme*, celle qui répond à ses besoins et à sa destinée, *a ses lois dans la nature même; là aussi sont cachées les forces qui opèrent le développement des facultés*, et le moyen ou l'occasion de ce développement, c'est l'*exercice*. — L'homme qui se développe d'après les lois de sa nature est dans la vérité et sur le chemin du bonheur. Un tel développement n'est point un rêve, il est possible.

3. *L'exercice, qui est le moyen du développement*, naît de deux choses : des *besoins* de notre nature et

(1) *Das Abendstunde eines Einsiedlers.*

Digitized by Google

des *objets* propres à les satisfaire. Il résulte de là que notre développement doit s'accomplir dans la vie même, dans la sphère de nos besoins et des objets qui leur correspondent. Tout ce qui sort de la sphère de nos besoins et de nos expériences nous conduit hors du chemin de la nature, dans la nuit des erreurs et des préjugés. *L'homme qui limite son développement à la sphère de ses besoins, ou à sa vocation, car c'est tout un, jouit de la plénitude de ses forces.*

4. Le lieu où l'homme commence son développement est la famille; dans la famille, l'homme se prépare à la vie sociale; l'amour paternel forme le cœur des supérieurs et des rois; l'amour filial attache les enfants de la même patrie au père commun; l'amour fraternel apprend aux citoyens à s'aimer les uns les autres. Foyer domestique, famille, tu es l'école de l'humanité.

5. Mais ces rapports moraux, quoique se formant naturellement dans le cœur de l'homme, descendent cependant de Dieu, qui les y fait naître. Le cœur simple et innocent a un sens intérieur qui lui fait connaître Dieu. La foi n'est pas le produit de la science, elle est le résultat d'une intuition intérieure. Par la foi, l'homme devient enfant de Dieu. Ceux qui exercent l'autorité l'exercent au nom de Dieu et à son exemple, et on leur obéit par amour pour Dieu et comme à Dieu. La foi nous rend aussi égaux et frères; la foi est donc le fondement, la règle et le lien de toute société. Tout en sort et tout y ramène. Où la foi manque, tout se disloque, tout va en décadence : Incrédulité, source de tous les péchés, de tous les vices, tu es la honte et la perdition d'un peuple! »

Après cet essai littéraire, qui fut à peine remarqué, parce qu'on ne s'arrêta pas aux pensées fécondes qu'il renferme, Pestalozzi, encouragé par un Zurichois, le libraire Füsli, se décida, après quelques objections, à écrire un livre. N'ayant ni papier ni argent pour en acheter, il prit un gros livre de commerce et écrivit sur les marges et sur les feuillets blancs cinq ou six historiettes; mais aucune ne lui réussit. Enfin, il en commença une longue, et celle-ci coula de sa plume comme par inspiration. Il n'avait point de plan; quand un chapitre était terminé, il ne savait pas encore ce qui devait suivre. De temps en temps, il jetait sa plume de côté, courait par toute la maison, parlant tout haut, composant des pages pour son livre, ou cherchant de nouvelles scènes, de nouveaux épisodes. Par le beau temps, il s'en allait dans la forêt de Birr (il habitait toujours Neuhof), errant çà et là toute la journée, sans manger ni boire, toujours pensant à son livre. En chemin, il ne salnait personne, parce qu'il ne voyait personne. Les paysans, en le voyant ainsi absorbé dans ses pensées, marmottant seul, gesticulant et mâchonnant le coin de sa grosse cravate blanche, hochaient la tête en disant : « Certes, il manque quelque chose à M. Pestalozzi! » Le livre s'avançait; au bout de quelques semaines, il fut terminé, et Pestalozzi l'intitula : *Léonard et Gertrude.*

Léonard est un ouvrier maçon, faible de caractère et ivrogne. Gertrude, sa femme, lutte à la maison contre la misère avec tout le courage que donnent la foi en Dieu et l'amour pour les siens. Ses larmes et sa douleur finissent par toucher le cœur de son mari; mais il ne peut sortir des filets du maire et des mauvais sujets qui fréquentent le cabaret. Gertrude, dans sa détresse, se rend auprès du bailli, afin d'obtenir protection et secours. Elle le met sur la voie des méfaits du maire et de ses acolytes, et il entreprend, avec l'aide du pasteur, du sergent Glülphi, qui devient maître d'école, de Gertrude et de quelques autres paysannes, la réforme de ce village, plongé dans une corruption profonde. L'œuvre est grande et difficile, les obstacles nombreux, les incidents variés. Il n'est guère possible de faire entrer plus de scènes dans un ouvrage, d'y faire la guerre à plus d'abus, d'y procéder à plus de réformes. La pensée de Pestalozzi est toujours riche et profonde, son but toujours moral. Il peint les paysans avec un art admirable. On dit que, pour les observer, il se glissait quelquefois dans les cabarets et allait s'asseoir dans un coin ou derrière le poêle, d'où il pouvait tout voir et tout entendre sans qu'on prît garde à lui.

On retrouve dans *Léonard et Gertrude* tous les principes renfermés dans la *Soirée d'un solitaire.* On n'enseigne aux enfants que ce qu'il leur importe de savoir, et c'est par la vie même qu'ils sont instruits et formés, c'est-à-dire dans l'atelier, dans la grange, dans l'étable, dans les champs. L'instruction, proprement dite, se bornait au chant, au calcul, à l'écriture et à la lecture de la Bible, le seul livre de l'école et du paysan. La maison d'école était un atelier plutôt qu'une salle d'étude. Toute l'éducation est soumise aux lois de la nature, comme il le rêvait dans la *Soirée d'un solitaire.*

Pestalozzi, après avoir refusé de se soumettre aux corrections qu'exigeait le libraire Füsli, de Zurich, porta son manuscrit à son ami Iselin, de Bâle. Celui-ci trouva l'ouvrage excellent, l'envoya à Decker, à Berlin, qui offrit aussitôt un louis de la feuille pour la première édition, et autant pour les suivantes. L'ouvrage parut en 1781, en quatre volumes, et fit grande sensation en Allemagne et en Suisse. Toutes les gazettes, tous les almanachs furent bientôt remplis de *Léonard et Gertrude.* La Société économique de Berne envoya 50 ducats à l'auteur et une médaille en or avec cette inscription : *Civi optimo!* D'autres honneurs encore lui furent prodigués. On chercha à l'attirer en divers lieux; mais Pestalozzi ne voulut point quitter Neuhof : il voulut continuer à écrire des livres. Hélas! il était sorti de l'obscurité comme un brillant météore, et il y rentra de même pour y souffrir de l'oubli et du besoin pendant dix-sept ans! Les écrits qui suivirent *Léonard et Gertrude* n'eurent que peu de succès.

J. PAROZ.

COURS DE DICTÉES ÉLÉMENTAIRES

L'Envie

L'envie est le plus secret effet d'une nature à la fois orgueilleuse et faible, qui souffre de se voir diminuée ou effacée par le moindre éclat des autres, et par qui la moindre lumière ne peut être soutenue. C'est le plus dangereux venin de l'amour-propre; il commence par consumer celui qui le vomit sur les au-

Digitized by Google

tres, et le porte aux attentats les plus noirs; car l'orgueil est naturellement entreprenant et veut éclater; mais l'envie se cache sous toutes sortes de prétextes et se plaît aux plus perfides menées. Les médisances déguisées, les calomnies, les trahisons, tous les mauvais artifices en sont l'ouvrage et le partage. Elle est la plus juste et la plus injuste de toutes les passions : la plus injuste, sans doute, car elle s'attaque à des innocents qui sont poursuivis par elle; mais la plus juste tout ensemble, car elle fait le juste et insupportable supplice de ceux dont elle s'est emparée, et s'acharne contre les coupables qui sont punis par elle. Quel est le sujet de votre envie? N'est-ce pas parce qu'elle plaît et qu'elle est plus chérie? O Dieu! si vous saviez ce que c'est que de plaire de cette sorte et quel est le fond de ses agréments! Mais venons à quelque chose qui est regardé par le monde comme plus important. Vous enviez à cet homme son élévation. S'il ne s'acquitte dignement d'un si grand emploi, n'est-il pas digne d'être pris en pitié, et pouvez-vous lui envier cette élévation par laquelle sont révélées à tout l'univers les faiblesses ou les ignorances de celui dont vous vous montrez envieux? Fait-il bien dans un grand emploi? Pourquoi portez-vous envie au soleil de ce que vous et les autres vous êtes éclairés par lui? Ne devez-vous pas vous réjouir des biens qu'il fait à tout l'univers? Que ne profitez-vous plutôt de cette belle fontaine qui arrose vos terres aussi bien que celles de vos voisins, au lieu de songer à en faire tarir la source?

SYNTAXE DU PARTICIPE

La Vérité

La vérité, cette lumière du ciel que Dieu a figurée par l'étoile qu'il a fait briller aux yeux des Mages, est la seule chose ici-bas qui soit digne des soins et des recherches de l'homme. Elle seule est la lumière de notre esprit, la règle de notre cœur, la source des vrais plaisirs, le fondement de nos espérances, la consolation de nos craintes, l'adoucissement de nos maux, le remède de toutes nos peines. Elle seule est la source de la bonne conscience, la terreur de la mauvaise, la peine secrète du vice, la récompense intérieure de la vertu. Elle seule immortalise ceux qui l'ont aimée, illustre les chaînes de ceux qui, pour elle, se sont exposés aux persécutions, attire des honneurs publics aux cendres de ceux qui se sont sacrifiés pour la défendre, et rend respectables l'abjection et la pauvreté de ceux qui se sont éloignés de tout pour la suivre; c'est elle seule, enfin, qui inspire des pensées magnanimes, qui forme des hommes héroïques et des sages, seuls dignes de ce nom. Tous nos soins devraient donc se borner à la connaître, tous nos talents à la manifester, tout notre zèle à la défendre. Nous ne devrions donc chercher dans les hommes que la vérité, ne vouloir leur plaire que par la vérité, n'estimer en eux que la vérité, et ne souffrir qu'ils voulussent nous plaire que par elle; il semble donc qu'il devrait suffire qu'elle se montrât à nous pour se faire aimer.

QUESTIONNAIRE

SUR LA SYNTAXE DE LA CONJONCTION (*suite*)

10. Par quelle conjonction liera-t-on les deux propositions suivantes, subordonnées l'une et l'autre à la même négative : *Je ne crois pas que votre père vienne, — même qu'il pense à venir?*

11. Par quelle conjonction liera-t-on les deux propositions suivantes, qui sont coordonnées négatives et dont la seconde est elliptique : *L'animal malade ne boit — ne mange?*

12. A quoi sert donc la conjonction *ni?*

13. Par quelle conjonction liera-t-on les parties semblables du sujet dans la proposition affirmative suivante : *Le chien — le cheval sont utiles à l'homme?*

14. Par quelle conjonction liera-t-on les parties semblables de l'attribut dans la proposition affirmative suivante : *Dieu est juste — bon?*

15. Donc, à quoi sert encore la conjonction *et?*

16. Par quelle conjonction liera-t-on les parties semblables de l'attribut dans la proposition négative suivante : *Cet homme n'est — bon — mauvais?*

17. Par quelle conjonction liera-t-on les parties semblables du sujet dans la proposition négative suivante : *Le soleil — la mort ne se peuvent regarder fixement?*

18. A quoi sert donc encore la conjonction *ni?*

TH. PHILIPIN.

DICTÉE ANALYTIQUE

— DES ADJECTIFS DÉTERMINATIFS ET INDÉFINIS —

Un brave Marin

— PREMIÈRE PARTIE —

Il est bon de voyager, dit un auteur. Il est rare qu'on n'y apprenne point quelque chose d'intéressant. Je voyage donc, et, l'autre jour, je me trouvais dans l'un des plus charmants séjours du pays morbihannais, où j'ai rencontré un brave marin qui, *quelle que fût sa jeunesse* (1), portait déjà sur sa veste *trois décorations* (2). J'ai demandé comment il les avait gagnées, et les détails que l'on m'a donnés sur *sa vie militaire* (3) devant Sébastopol, m'ont causé une surprise, un étonnement si profond, que je veux vous en raconter un épisode : C'était dans *les premiers jours* (4) du siége. *Douze compagnies* (2) de débarquement avaient été fournies par la marine pour établir des batteries qui démantelassent le fort de la Quarantaine. *Toute composée* (5) d'hommes d'élite qu'était cette troupe, Jéhan Lebadec s'y faisait remarquer par une force, une énergie indomptable. Quand le feu fut ouvert, Jéhan, simple servant d'une pièce, s'acquittait de cette humble fonction avec une modestie et une abnégation héroïques, se contentant de la satisfaction du devoir accompli. *Quelque vif que fût le feu* (6) des batteries françaises, le fort y répondait d'une manière toute vigoureuse, et le pointeur de la pièce servie par Jéhan eut la tête emportée par un boulet. Celui-ci dit mentalement une prière pour l'âme du défunt et prit sa place. Il pointait son premier coup, quand un officier le jugeant peu capable d'un poste et d'un emploi si importants, voulut qu'il se retirât. Il obéit sans murmurer et continua son service de servant jusqu'à ce que *le second pointeur* (4) eût été *coupé en deux* (2) par un autre boulet. (*Voir la suite.*)

Digitized by Google

DIFFICULTÉS RAISONNÉES

(1) *Pourquoi* QUELLE QUE FUT SA JEUNESSE? Parce qu'on écrit *quel que* en deux mots devant un verbe; le mot *quel* est alors adjectif et s'accorde avec le sujet; le mot *que* est conjonction et reste invariable; quant au verbe, il se met toujours au subjonctif après *quel que*, parce que *quel que* implique toujours l'idée du doute.

(2) *Pourquoi* TROIS DÉCORATIONS, DOUZE COMPAGNIES, COUPÉ EN DEUX? Parce que les adjectifs numéraux cardinaux ne varient point, même lorsqu'ils sont pris substantivement.

(3) *Pourquoi* SUR SA VIE MILITAIRE? Parce qu'on emploie généralement *mon*, *ton*, *son*, toutes les fois qu'on veut marquer bien positivement le rapport de possession.

(4) *Pourquoi* DANS LES PREMIERS JOURS, LE SECOND POINTEUR? Parce que les adjectifs numéraux ordinaux s'accordent en genre et en nombre avec le nom auquel il se rapportent.

(5) *Pourquoi* TOUTE COMPOSÉE QU'ÉTAIT, etc.? Parce que *tout*, quoique adverbe, varie par raison d'euphonie devant un adjectif féminin commençant par une consonne ou par un h aspiré; remarquez que le verbe qui suit *tout* doit se mettre au mode indicatif, parce que *tout* implique l'idée de l'affirmation.

(6) *Pourquoi* QUELQUE VIF QUE FUT LE FEU? Parce que devant un qualificatif (adjectif, participe, adverbe), *quelque* s'écrit en un seul mot; il est adverbe et invariable. Quant au verbe, il doit être au subjonctif parce que *quelque que* implique l'idée du doute.

TH. PHILIPIN.

NOUVEAUX EXERCICES INTELLECTUELS

PHRASE A COMMENTER. — Le front du coupable est un terrible accusateur.

COMMENTAIRE. — Le visage est le miroir de l'âme, et, quoi qu'il fasse, l'homme coupable ne peut empêcher les remords qui troublent son cœur de monter jusqu'à son front et de faire éclater aux yeux les moins clairvoyants le secret qu'il voudrait dérober à tous les regards.

*
* *

INCONSÉQUENCE A RELEVER — Un brave campagnard entre chez un horloger et achète, moyennant 25 francs, une grosse montre en argent, ce qu'on appelle vulgairement un *oignon;* mais comme le prix lui paraissait un peu élevé, il dit à l'horloger, en lui montrant une toute petite montre suspendue à la devanture : « J'espère bien que vous me donnerez cette petite-là par-dessus le marché. »

COMMENTAIRE. — L'horloger lui apprit, à son grand étonnement, que cette *petite-là* valait environ dix fois la grosse qu'il achetait, et qu'il n'en est pas des montres comme des veaux : ce n'est pas la grosseur qui en fait la valeur.

*
* *

ALLUSION LITTÉRAIRE. — « Maintenant placez-vous au parterre, et figurez-vous l'auteur du *Misanthrope*, frappé à mort, qui vient, tout exprès, sur ce théâtre en deuil pour vous faire rire une dernière fois. Le matin même, il a craché le sang, sa poitrine est brûlante, sa gorge est sèche, son pouls est agité par la fièvre; il donnerait sa meilleure comédie pour rester au lit et attendre paisiblement la mort qui va le frapper. Mais non! il faut que celui-là *meure debout*, le fard à la joue et le sourire aux lèvres.

J. JANIN (*Litt. dramatique*).

COMMENTAIRE. — Vespasien, empereur romain, avait dépassé sa soixante-neuvième année, lorsqu'il fut attaqué de la maladie qui le conduisit au tombeau, non par de vives souffrances, mais par un affaiblissement progressif. Conservant jusqu'au bout sa sérénité d'âme, il tournait en plaisanterie l'apothéose qui allait lui être décernée. « Je m'aperçois que je commence à devenir dieu, » disait-il gaîment, à mesure que sa situation devenait désespérée. Malgré son extrême langueur, il n'interrompit pas un instant ses occupations accoutumées; il vaquait aux affaires, il donnait audience dans son lit; enfin, se sentant défaillir, il fit un dernier et suprême effort pour se lever, disant : « *Decet imperatorem stantem mori,* » puis, s'étant fait habiller, il expira dans les bras de ses officiers.

P. L.

NARRATION FRANÇAISE

Une Scène d'hiver en Livonie

— PREMIÈRE PARTIE —

SOMMAIRE. Mart, jeune paysan, retournait un soir en traîneau vers sa demeure, suivant un sentier profondément encaissé entre deux rebords de neige. Ayant remarqué que son cheval donnait des marques de terreur, il regarde autour de lui et aperçoit quatre loups tout près de son traîneau... Son sang-froid... Toutes les fois que les loups veulent gagner du terrain pour atteindre le cheval, ils enfoncent dans la neige qui forme les rebords. Mais une plaine découverte se présente, et les loups peuvent s'élancer vers leur proie... Le cheval s'échappe par une fuite furieuse, en renversant le traîneau, et arrive bientôt à la demeure de Mart... Celui-ci, après avoir roulé dans la neige, se relève, et se défend avec le courage du désespoir... Il va succomber, quand son chien arrive et se précipite sur les assaillants... Mart aperçoit sur la neige sa hache, qui était tombée du traîneau... Issue du combat.

DÉVELOPPEMENT

Dans un hiver rigoureux, rendu plus pénible encore par une horrible famine, un jeune paysan, Mart, retournait un soir en traîneau vers sa demeure. Le sentier, profondément enfoncé entre deux rebords de neige, n'avait juste que la largeur suffisante pour le petit cheval et le traîneau. Le jeune homme, dont les yeux étaient fermés et les sens presque engourdis, crut sentir que l'animal accélérait son pas d'une manière inaccoutumée; les secousses, qui se succédaient rapides et saccadées, et un sourd hennissement de terreur, finirent par l'éveiller tout-à-fait. Il regarda devant lui; c'était l'aspect ordinaire : les arbres clairsemés et rabougris d'une forêt sauvage, enfoncés d'un pied dans la neige, au milieu desquels serpentait l'étroit sentier; çà et là des pyramides de neige signalant les nombreux *monticules* qui couvrent ce pays; le *firmament brillant;* la terre éblouissante; nul être vivant que lui et son cheval. Il regarde derrière; exactement le même aspect : de la neige, des arbres dépouillés de feuilles, et les sinuosités du sentier. Mais, tout près du traîneau, galopaient lourdement trois loups énormes, suivis, à quelque distance, par un quatrième, qui gagnait rapidement du terrain. Le traîneau étant peu élevé, la gueule du premier de ces animaux était au niveau de l'épaule de Mart. Cette circonstance ne l'inquiéta

Digitized by Google

pas; il savait qu'ils en voulaient d'abord au cheval, et que son salut dépendait, en conséquence, du courage de l'animal plutôt que du sien. Si, malgré sa terreur, la pauvre bête persistait à se maintenir dans le sentier, il y avait beaucoup de chances de salut; car dès que les loups, pour arriver à lui, s'enfonçaient sous la neige, ils perdaient de leur vitesse; mais si le cheval, emporté par la frayeur, venait à en faire autant, tout était perdu. Mart se pencha sur l'animal, l'appela par son nom, et lui passa la main sur le dos, comme il avait coutume de le faire quand il le sentait trop fatigué; le cheval reconnut la voix et la main qui le flattaient; il redressa les oreilles, et reprit une allure plus régulière.

Mart poussa de grands cris; mais les loups étaient trop rusés ou trop affamés: ils ne s'en effrayèrent pas. La main toujours posée sur son cheval, le jeune homme observait les féroces animaux, qui souvent étaient à portée de son bras. Il avait une hachette, qu'il portait avec lui ordinairement pour couper le poisson gelé; il la saisit fortement, mais sans en faire usage; car plus les loups étaient rapprochés du traîneau, moins ils étaient en vue du cheval. A chaque instant, néanmoins, quelqu'un d'entre eux se jetait dans la neige pour essayer de gagner les devants, bien qu'il y perdît pied aussitôt; mais c'était assez pour que le cheval l'aperçût, et une violente secousse obligeait Mart de veiller à ce qu'il ne quittât pas le sentier.

Un des loups, d'une taille monstrueuse, avait réussi plus d'une fois, en dépit de la profondeur de la neige, à s'avancer plus près qu'aucun de ses compagnons. Mart l'observait particulièrement: il le vit encore se détourner; la neige étant en cet endroit moins épaisse, le loup s'y maintint et gagna du terrain; le petit cheval roulait des yeux effarés. Mart retira sa main toute trempée de la sueur du cheval; le loup était juste à sa portée et la hache prête. Les deux animaux galopaient de front et d'un train désespéré. Tout à coup, le loup se tourna vers le cheval; Mart frappa un coup terrible; le loup l'évita, mais il culbuta dans la neige, et se trouva en un instant à plusieurs toises en arrière.

La distance qui séparait Mart de sa demeure diminuait sensiblement, quand une autre crainte vint l'assaillir. Il avait cru s'apercevoir que ces animaux déterminés étaient prêts à faire aussi bien leur proie de l'homme que du cheval, et que l'approche des habitations ne les effrayerait pas. Or, entre la lisière de la forêt et la cabane de Mart, se trouvait un espace de terrain découvert de la longueur d'une verste; là, devaient s'offrir de nouveaux dangers.

Au sortir du bois, les loups gagnèrent de chaque côté; le cheval s'élança en bonds furieux; le traîneau heurta le tronc d'un arbre abattu qui le renversa, et fut emporté avec une vitesse effrayante. Mart, laissé seul sur la neige, sentit une griffe pesante déchirer la peau de mouton qui lui couvrait la poitrine. Il repoussa l'animal et se releva. Dans sa chute, sa hache lui avait échappé des mains; il la chercha d'un regard désespéré et ne la vit point. Le cheval avait presque disparu; deux des loups étaient près du jeune homme, et les deux autres, abandonnant le cheval, revenaient en bondissant. En un instant, Mart fut entouré.

L'arrivée du cheval jeta la consternation dans la cabane. Le chien, guidé par son merveilleux instinct, s'élança à la recherche de son maître, et la mère de Mart le suivit à demi folle de terreur. Mart savait ce que c'était que de déployer sa force dans les jeux et dans les luttes, et la sienne était telle que peu d'adversaires avaient été capables de lui résister. Mais que pouvait-il faire contre ces lourdes masses, ces dents qui se serraient comme des vis et ces étreintes puissantes qui le pressaient de tous côtés? Pendant quelques secondes, le désespoir de se voir enlevé au bonheur de vivre et l'idée de succomber à une mort si horrible, lui donnèrent assez d'énergie pour lutter avec succès contre ses impitoyables assaillants. Mais déjà la neige était teinte de son sang; cette vue sembla tourner en rage la férocité des loups; ils se ruèrent sur lui une seconde fois et le renversèrent.

Quelques personnes s'imaginent que, dans un danger soudain, on n'a pas le temps de réfléchir: ces personnes-là ne se sont jamais trouvées en péril; il se presse alors dans l'esprit, en une seconde, plus de pensées que pendant des journées entières de sécurité. Mart pensait à la douceur de l'existence, à sa cabane qui était si proche, à sa grand'mère qui allait l'attendre toute la nuit, au désespoir de la bonne vieille et aux lamentations de tout le village, quand, le lendemain matin, on trouverait son cadavre mutilé! Et cependant il se voyait dans la gueule des loups affamés! Il avait devant lui leurs yeux étincelants! Tout à coup il se sentit saisir à la gorge; alors la pensée l'abandonna; il se débattait convulsivement, il étouffait et il allait perdre connaissance, quand soudain un autre animal arrive, soufflant avec force, et se précipite au milieu des assaillants, en poussant un hurlement bref et sonore. Les loups lâchèrent Mart, qui se leva d'abord machinalement, et, après quelques secondes, il reconnut son brave chien, qui avait déjà mis un loup hors de combat et se défendait contre les trois autres. En cherchant à le secourir, Mart aperçoit un objet brillant sur la neige... c'était sa hache, qui avait été à la portée de sa main pendant toute la lutte; il la saisit et redevint lui-même. Son sang coulait, mais ses membres étaient intacts; il portait des coups terribles.

Un loup tomba mort à ses pieds; un autre, grièvement blessé, se retira à distance et continua à rôder, comme en observation. Mart alors déchargea toute sa furie sur le monstre qui tenait le chien aussi étroitement qu'il avait tenu le maître. La hache résonnait sur son crâne, déchirait ses côtes, mettait son dos à nu; mais son pauvre chien, qu'il craignait de blesser, l'empêchait de porter au loup une blessure mortelle.

Enfin une violente douleur fit étendre les pattes du chien, ramassées sous la gorge de son ennemi. Mart saisit ce moment, et fit pénétrer sa hache tout entière dans le cou du monstrueux animal... le chien et le maître étaient sauvés! Au même instant, une main tremblante se pose sur l'épaule du jeune homme... il se retourne... sa grand'mère tombait évanouie dans ses bras.

Digitized by Google

SUJETS DE STYLE

AVEC SOMMAIRES RAISONNÉS

POUR LES ÉLÈVES LES PLUS AVANCÉS

Par Mlle C. JERANVILLE

—oo—

A LA FRAÎCHE! QUI VEUT BOIRE?

SOMMAIRE. Tracer le portrait du marchand de coco.

IDÉES A DÉVELOPPER

1° Dire quelques mots de cette profession;

2° Ce que le marchand fait chaque matin. Soins qu'il donne à sa fontaine : la décrire. Dire en quoi consiste sa liqueur. Endroits où il stationne. Tout le monde est égal à ses yeux. Sa physionomie. Cette profession ne rend pas millionnaire.

DÉVELOPPEMENT

Parcourez la France dans ses quatre-vingt-neuf départements, interrogez l'un après l'autre toutes les classes de la société : du travailleur au sinécuriste, de l'ouvrier qui mouille son pain noir de sueur au propriétaire opulent, du garde champêtre au sénateur, montez tous les degrés de l'échelle, vous ne trouverez pas un individu plus pacifique et plus doux que le marchand de coco, une industrie plus calme et moins compliquée que la sienne; vous n'en trouverez pas non plus qui soit plus fidèle aux vieilles traditions de costume et de manipulation. C'est toujours le même tablier blanc, noué autour des reins; le même tricorne, encadrant toujours d'une façon assez burlesque une face large, aplatie, dont la physionomie est ordinairement empreinte d'une bonhomie toute joviale; c'est aussi la même liqueur fade, d'un jaune pâle, et d'un caractère si innocent, que le peuple qui ferait un usage exclusif de cette boisson, serait, je n'en doute pas, de tous les peuples de la terre, le moins remuant et le plus facile à gouverner. Si j'étais souverain et tyran, je ne voudrais pas que dans mes Etats il fût permis de vendre et de boire d'autre boisson que le coco.

A peine levé, le marchand de coco s'assure si sa fontaine est en bon état; il entretient, à l'aide du tripoli, le lustre et la fraîcheur du cercle de cuivre qui l'embellit à sa base et au sommet; puis il procède à la préparation de sa rafraîchissante liqueur. Sa fontaine se compose, à l'intérieur, de deux compartiments qu'il remplit également d'une eau limpide. Dans l'un il introduit quelques bâtons de réglisse : voilà pour la boisson; l'autre ne demande aucun ingrédient : l'eau qu'il renferme n'a d'autre destination que de s'échapper parcimonieusement deux ou trois cents fois dans la journée pour avoir l'air de rincer des gobelets toujours essuyés au même tablier. J'avoue que, si j'étais consommateur, j'aimerais autant que mon gobelet ne fût pas essuyé.

Ces préliminaires terminés, notre marchand étudie le jeu de son double robinet, fixe sa fontaine sur ses épaules au moyen d'une courroie, accroche à sa ceinture ses trois ou quatre gobelets argentés faits en forme de coupes élégantes plus ou moins bossuées, s'arme du bâton qu'à chaque halte il placera sous la base de son fardeau, s'en servant comme d'une troisième jambe, afin de maintenir l'équilibre, et se met en marche. Il fait son entrée dans la rue en poussant le cri : *A la fraîche! qui veut boire?* qui salue le premier rayon du soleil pour ne s'éteindre qu'à la lueur artificielle du gaz. Ses premiers pas sont lents et mesurés; il erre assez tristement jusqu'au milieu du jour; mais, à mesure que le soleil monte à l'horizon, sa démarche devient plus vive, sa voix s'élève par degrés jusqu'au diapason le plus haut, le son de sa clochette devient plus aigu et plus pressé, le marchand de coco a presque perdu sa gravité philosophique. On le trouve partout où quelque gosier populaire et altéré peut réclamer son intervention : dans les rues fréquentées, sur toutes les lignes des boulevards, aux barrières, dans les foires, dans les fêtes publiques; en un mot, partout où il y a affluence, et si le ciel, exauçant sa prière, permet que la chaleur devienne suffocante, il se lance avec jubilation dans la voie de la hausse, et va jusqu'à doubler le prix de son liquide.

Il y a cependant, dans sa vie calme et si régulière, autant d'époques qu'il y a de saisons dans l'année. Son bonheur suit les variations du débit, et celui-ci les caprices de la température : comme l'été est l'apogée de sa gloire, l'hiver doit en être le déclin. Mais il y a en lui tant d'amour de l'art, tant de religion pour ses habitudes, qu'il lutte courageusement contre le froid; alors vous le voyez passer triste et grelottant, mais imperturbable et fier, et comme une protestation muette contre cette saison maudite.

Pour le marchand de coco, il n'y a ni classes, ni rangs, ni titres : que vous soyez un diplomate autrichien, un prince russe chamarré de décorations, ou un marchand de peaux de lapin, il ne s'en inclinera ni plus ni moins devant vous; il tournera son robinet avec le même flegme, et, pour rincer son gobelet, ne versera pas une goutte d'eau de plus. Vous êtes un consommateur, et vous avez deux liards dans votre bourse, il n'en demande pas davantage; on ne contestera jamais la vérité de cet axiome : *Tous les hommes sont égaux devant le marchand de coco.*

On rencontre quelquefois, parmi les marchands de coco, de cette boisson si éminemment pacifique, des physionomies prodigieusement militaires. On en voit qui portent des moustaches, d'autres de longues barbes, en souvenir de leurs belles années de service. Ils lisent le journal quand, par hasard, ils peuvent en attraper un, quelle que soit sa date. Ils sont animés des sentiments les plus guerriers et les plus français; leur fontaine a souvent la forme d'un temple grec surmonté de drapeaux tricolores et enrichi d'inscriptions; sur l'une on lit : *Gloire au courage!* sur l'autre : *Honneur au drapeau français!* sur une troisième : *Aux braves, l'immortalité!* Le marchand lui-même est, par son physique, à la hauteur de ses patriotiques inscriptions. Il a l'extérieur d'un vieux militaire qui ne semble pas avoir lu beaucoup d'eau dans sa vie, et, s'il porte sur son dos le paisible et peu dangereux coco, sa face rubiconde et l'éclat de son nez écarlate protestent ouvertement contre la profession de son choix. Cette profession est une de celles qui conduisent le moins à la fortune. On voit parmi les marchands de coco de trop vieux visages pour laisser à penser qu'ils se retirent jamais propriétaires de maisons de campagne ou de rentes sur l'État.

Digitized by Google

COMPOSITIONS TIRÉES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

Dernière Croisade. — Mort de saint Louis.

EXPOSITION DU SUJET. Descente de saint Louis en Afrique, près des ruines de Carthage. Ardeur des soldats, prise du château et du bourg Marza. L'armée veut marcher sur Tunis; mais le roi attend l'arrivée du duc d'Anjou, son frère, et il fait camper l'armée dans la plaine. C'était au mois de juillet. Chaleur accablante, vent brûlant du désert, pénurie d'eau, maladies, peste. Mort des comtes de la Marche, de Vendôme, de Montmorency et d'autres grands seigneurs. Maladie de Philippe de France et de son frère Jean. Le roi, déjà bien malade lui-même, continue à visiter les pestiférés, mais il apprend la mort de son fils Jean, et cette nouvelle l'abat. Il se met au lit, dicte des instructions pour son héritier, et meurt dans les sentiments de la piété la plus ardente.

Les Tunisiens, couverts d'armures étincelantes, s'étaient rangés sur le rivage, au pied des ruines de Carthage, pour s'opposer à la descente des Français, dont les nombreux navires s'avançaient en ordre de bataille. En approchant de terre, le roi se jeta le premier à la mer, l'épée à la main, suivi de son frère Alphonse, comte de Toulouse, de ses trois fils et de plusieurs grands seigneurs, jaloux de partager ses périls et sa gloire. Les troupes, comme toujours, suivirent l'exemple de leurs chefs. Elles débarquèrent avec vivacité, se précipitèrent sur l'ennemi, le culbutèrent et le chassèrent de la plage. Le château de Carthage fut emporté d'assaut, et le bourg Marza, vigoureusement défendu, tomba aussi au pouvoir des croisés.

L'armée voulait en venir aux mains, sans retard, avec les troupes musulmanes, quoique supérieures en nombre, et marcher directement sur Tunis. Mais le roi jugea prudent d'attendre l'arrivée du comte d'Anjou, son frère, qui devait lui amener des renforts. Il ordonna de tracer un camp et de le fortifier.

Ce fut un malheur. Le soleil de juillet dardait des rayons brûlants comme des lames de feu. Les tentes n'étaient pas des abris. Le terrible simoun soulevait les sables de la plaine comme des flots de lave embrasée, et la poussière aveuglait et suffoquait. Bientôt les citernes tarirent; pour calmer les ardeurs qui dévoraient les entrailles, on n'eut plus pour boisson que des eaux croupissantes. Tous les courages furent successivement abattus, et les soldats, naguère si vaillants, l'œil terne et sans voix, ressemblaient à des cadavres ambulants, mus par des ressorts. La fièvre, sous des caractères divers, les travailla d'abord, puis la peste vint se mettre de la partie. Alors le camp se fit cimetière.

Les comtes de la Marche, de Montmorency, de Vendôme et plusieurs autres seigneurs succombèrent au fléau; Philippe de France en fut atteint, et Jean, son frère, se retira, mourant, sur son vaisseau, pour épargner à son père le spectacle douloureux de son agonie.

Le roi lui-même fut frappé. Pendant huit jours, il lutta énergiquement contre le mal, sans cesser de parcourir le camp pour porter aux pestiférés des encouragements et des secours. Mais à la nouvelle que son fils, Jean Tristan, avait succombé, le peu de forces qu'il avait encore l'abandonnèrent, ses jambes refusèrent de le soutenir et il tomba sur son lit pour ne plus se relever.

Héros en temps de guerre, législateur et habile administrateur en temps de paix, ardent chrétien toujours, il avait consacré sa vie à la gloire de la religion et au bonheur de la France. Jamais prince ne fut placé si haut dans l'estime des rois et le respect des peuples, parce qu'il avait réalisé en lui l'idéal de l'homme juste.

Quand il sentit que ses derniers moments approchaient, il dicta pour son successeur d'admirables instructions, que l'histoire a conservées; puis, il se fit coucher sur la cendre, un crucifix sur la poitrine, joignit les mains, et se recueillit profondément dans sa foi. Peu d'instants après, une douce sérénité se répandit sur ses traits comme le reflet d'un rayon divin : saint Louis montait au ciel. CUREL.

COURS DE PHILOSOPHIE ÉLÉMENTAIRE

PSYCHOLOGIE

— SUITE —

Mémoire. La mémoire est la faculté de conserver, de se rappeler et de reproduire toutes les notions intellectuelles, c'est-à-dire toutes les connaissances acquises par la perception interne ou externe, ou par le raisonnement.

L'acte de retenir s'appelle mémoire passive; on retient en apprenant et on apprend en faisant attention. L'acte de se rappeler s'appelle mémoire active. On se rappelle involontairement ou volontairement. La mémoire active est une faculté; la mémoire passive n'est en quelque sorte qu'une capacité.

Le souvenir imparfait est celui dans lequel ne sont pas comprises les circonstances de temps et de lieu; il prend le nom de *Réminiscence.*

Tout acte de souvenir est accompagné : 1° de la connaissance de notre identité personnelle; 2° de la connaissance de l'identité de la chose dont on se souvient; 3° de la notion d'une durée intermédiaire; 4° d'un acte accidentel intérieur ou extérieur qui éveille ce souvenir.

La perfection de la mémoire consiste : 1° à apprendre facilement; 2° à retenir fidèlement; 3° à se rappeler promptement et exactement.

La mémoire volontaire procède de l'attention et de l'activité agissant sur la mémoire spontanée.

Le souvenir renferme deux éléments : la *Conception*, qui en est le commencement vague, et la *Reconnaissance*, qui précise la conception, détermine l'origine du souvenir avec ses circonstances, en un mot, change la réminiscence en souvenir.

Le souvenir est un fait de conscience; nous nous souvenons des choses extérieures, mais à travers nos propres impressions. Je me souviens de Pierre, veut dire : Je me souviens de moi ayant vu Pierre.

La notion d'identité personnelle liée à celle de la durée nous donne celle de la durée en général, et, par suite, de la mesure du temps.

Le souvenir naît de l'association des idées.

Digitized by Google

Association des idées. L'association des idées consiste dans la propriété qu'ont nos idées de s'associer et de s'appeler l'une l'autre. Une idée en fait naître une autre; une chose fait penser à une autre.

L'association des idées est fondée sur l'association des objets de ces idées. Les objets sont associés dans l'espace, s'y trouvant contigus ou éloignés les uns des autres, rangés dans un certain ordre les uns par rapport aux autres. Ils sont également associés dans le temps, où nous voyons les événements se succéder dans un certain ordre. Les idées des choses sont donc associées entre elles comme les choses, de telle sorte que l'idée d'une chose réveille en nous l'idée des autres choses au milieu desquelles nous l'avons vue.

Il y a des associations essentielles et des associations accidentelles. Ces dernières naissent de rencontres fortuites, de circonstances inattendues de temps, de lieu, de contraste, de ressemblance, d'analogie, d'opposition : telles sont les idées de temps et d'espace. Les associations essentielles sont fondées sur des ressemblances ou des différences essentielles, sur les relations de cause à effet, de moyen et de fin, de genre et d'espèce.

L'association des idées est, comme la mémoire, une capacité et une faculté; comme capacité, c'est la propriété qu'a l'âme de conserver les notions dans un certain ordre; comme faculté, c'est l'âme elle-même unissant les notions qu'elle forme ou les images qu'elle perçoit par son activité.

L'usage et l'intelligence des signes dans le langage sont fondés en grande partie sur l'association des idées.

Les fausses associations sont le principe de presque tous les sophismes; aussi les associations d'idées exercent-elles une grande influence non-seulement sur la mémoire, mais encore sur nos sentiments, nos idées, nos jugements, notre conduite, et surtout nos discours.

L'association des idées a plus de force, reproduit plus facilement les images dans le rêve, parce qu'alors elle n'est plus dirigée par la volonté.

Les lieux communs viennent de l'association des idées, comme on le voit par le vers suivant, réunissant les principales questions auxquelles ils doivent répondre :

Quis? Quid? Ubi? Quibus auxiliis? Cur? Quo modo? Quando?
Qui? Quoi? Où? Par quels secours? Pourquoi? Comment? Quand?

Imagination. L'imagination est la faculté que nous avons de nous représenter les images des objets sensibles, lorsqu'ils sont absents ou invisibles, avec une vivacité qui les fait revivre dans toute leur réalité. C'est encore la faculté spéciale de combiner ces images de manière à former des types nouveaux n'existant pas dans la nature, mais que l'art réalise dans ses œuvres, ou bien la faculté de représenter, sous une forme sensible, des choses incorporelles, des abstractions de l'esprit, comme on le voit dans la mythologie grecque.

C'est une faculté complexe comprenant : 1° l'abstraction, qui divise les notions composées; 2° l'association des idées, qui réunit les éléments épars et fond dans un type nouveau les traits empruntés à diverses figures. Elle n'est pas essentiellement créatrice, et on peut cependant dire qu'elle crée jusqu'à un certain point. Elle ne peut que combiner et perfectionner des parties et des qualités; elle agit comme faculté créatrice, non pas à l'égard de chacun des éléments qu'elle met en œuvre, mais à l'égard de l'ensemble dans lequel elle les fait figurer.

L'imagination a moins de portée que la conception. On peut concevoir un polygone de mille côtés, et on ne peut pas l'imaginer. On peut concevoir, mais pas imaginer des vérités abstraites : vous concevez Dieu, essayez donc de l'imaginer.

L'imagination sert dans les arts et les lettres, et même dans les sciences. Son caractère distinctif, c'est l'idéal : c'est l'essence même du génie.

L'imagination a une grande influence sur notre conduite, nous représentant les choses comme plus parfaites ou plus imparfaites qu'elles ne sont, et, toute connaissance provoquant un sentiment, elle nous fait aimer ou haïr les choses au delà des limites équitables. Il faut se défier d'elle comme d'une source féconde d'amères déceptions.

LE MANSOIS-DUPREY.

TABLETTES SÉCULAIRES
DE
CHRONOLOGIE UNIVERSELLE

XIVe SIÈCLE après J.-C.

1301. Rivalité sanglante des Noirs et des Blancs, à Florence.

1302. Démêlés entre le pape Boniface VIII et Philippe IV, roi de France.
Premiers États généraux en France.
Invention de la boussole, par Flavio Gioia, d'Amalfi.
Bataille de Courtrai, gagnée par les Flamands sur les Français.

1304. Benoît XI est élu pape, à la mort de Boniface VIII.
Victoire de Mons-en-Puelle, remportée par Philippe le Bel en personne sur les Flamands.
Naissance, à Arezzo, du célèbre poète italien Pétrarque.

1305. Bertrand de Goth, archevêque de Bordeaux; et créature de Philippe le Bel, est élu pape : il prend le nom de Clément V, et fixe sa résidence à Avignon.

1307. Affranchissement de la Suisse; libérateurs, Werner Stauffacher, Arnold de Melchthal et Walter Furst. — Légende de Guillaume Tell.
Mort d'Édouard Ier, roi d'Angleterre; son fils, Édouard II lui succède.
Arrestation des Templiers, par ordre de Philippe le Bel.

1310. Conjuration démocratique à Venise; elle est réprimée; Conseil des Dix.

1311. Concile de Vienne (Dauphiné); abolition de l'ordre des Templiers.

1314. Supplice de Jacques Molay, grand maître des Templiers; il est brûlé vif à Paris.
Mort de Philippe le Bel; son fils aîné, Louis X le Hutin, lui succède.

1315. Condamnation d'Enguerrand de Marigny. **Affranchissement des serfs de la couronne par Louis X.**

1316. Bataille de Morgarten, gagnée par les Suisses sur l'empereur Léopold.

Digitized by Google

1316. Avénement de Philippe V le Long, deuxième fils de Philippe le Bel.

1318. Mort de Joinville, historien de saint Louis.

1321. Révolte des barons anglais, causée par Spencer, favori d'Édouard II.

1322. Mort de Philippe le Long; son frère, Charles IV, lui succède. — Application de la loi salique.

1323. Institution des *Jeux floraux*, à Toulouse, par Clémence Isaure.

1325. Othman, chef d'une tribu turque d'Asie Mineure, s'empare de Pruse, en Bithynie, et fonde ainsi l'empire ottoman.

1327. Orkhan, fils et successeur d'Othman, s'empare de Nicomédie, et prend le titre de *sultan*.

1328. Philippe VI de Valois, fils de Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, est proclamé roi, à l'exclusion d'Édouard III, fils d'Isabelle, sœur des trois derniers rois de France.

Bataille de Cassel, gagnée par Philippe VI sur les Flamands.

1331. Puissance des Visconti à Milan.

1332. David Bruce et Édouard Baliol se disputent le trône d'Écosse; David, vaincu, passe en France.

1336. Prétentions d'Édouard III à la couronne de France; **commencement de la guerre de Cent ans.**

1337. Naissance, à Valenciennes, du célèbre chroniqueur Froissart. Naissance, près de Samarcande, de Tamerlan, descendant de Gengiskhan par les femmes.

1338. États généraux : Philippe prend l'engagement de ne pas établir d'impôts sans y être autorisé par les États.

1341. Couronnement de Pétrarque au Capitole.

1342. Guerre de Bretagne ou *des deux Jeanne* (Jeanne de Montfort et Jeanne de Blois); la France et l'Angleterre y prennent part.

1343. Avénement de Jeanne Ire, petite-fille de Robert le Sage, au trône de Naples.

1346. Bataille de Crécy, perdue par les Français contre les Anglais. Poudre à canon.

1347. Prise de Calais par Édouard III.
Rienzi se fait proclamer tribun à Rome, et tente vainement de rétablir l'ancienne République romaine.

1348. Peste générale en Europe.

1349. Acquisition du Dauphiné par Philippe VI. — Création de l'ordre de la *Jarretière* par Édouard III.
Guerre entre Venise et Gênes, à l'occasion du commerce de la mer Noire.

1350. Avénement de Jean II, dit Le Bon, en France.

1351. Institution, pour la chevalerie, de l'ordre de l'Étoile, par Jean le Bon. — États généraux.

1354. Assassinat de Charles de la Cerda, par Charles le Mauvais.
Marino Falliéro succède, comme doge, à André Dandolo.

1355. États généraux de la langue d'oïl à Paris.

1356. Bataille de Poitiers : Jean II est fait prisonnier par le prince Noir et conduit en Angleterre. Le dauphin Charles lieutenant du royaume. — Convocation des États généraux. — Étienne Marcel.
Charles IV, empereur d'Allemagne, publie la *Bulle d'Or* qui règle l'élection des empereurs en Allemagne.

1357. États généraux de Paris. — Troubles.

1359. La prise de Gallipoli, sur l'Hellespont, ouvre l'entrée de l'Europe aux Turcs ottomans.

1360. Traité de Brétigny : Jean II rentre en France.
Mort d'Orkhan : il avait créé la redoutable milice des *Janissaires*. Son fils Amurath lui succède.

1361. Extinction de la première maison ducale de Bourgogne, dans la personne de Philippe de Rouvre. Jean abéne ce grand fief en faveur de son quatrième fils, Philippe le Hardi : **origine de la seconde maison de Bourgogne**, qui faillit deux fois perdre la France.

1364. Le plus jeune de ses fils, qui était en Angleterre comme otage, s'étant évadé, Jean retourne prendre ses fers. Il meurt à Londres; son fils, Charles V le Sage, lui succède.

Bataille de Cocherel, gagnée par Duguesclin sur Charles le Mauvais, roi de Navarre.

Bataille d'Auray : Duguesclin prisonnier des Anglais.

1365. Traité de Guérande : fin de la guerre de la succession de Bretagne.

1366 Les Grandes Compagnies désolent la France; Duguesclin les conduit en Espagne, au secours de Henri de Transtamare, qui dispute le trône de Castille à Pierre le Cruel, son frère.

1367. Le prince de Galles, allié de Pierre le Cruel, bat Henri de Transtamare à Najara ou Navarette; Duguesclin est de nouveau fait prisonnier.

1368. Bataille de Montiel, gagnée par Duguesclin; Pierre le Cruel est tué, après le combat, par son frère, qui est reconnu roi de Castille.

1370. Tamerlan commence ses conquêtes en Orient.
Fin de la dynastie des Piasts en Pologne : Casimir III, dernier roi.

1377. Mort d'Édouard III; Richard II, fils du prince de Galles, lui succède, sous la tutelle de ses trois oncles, les ducs de Lancastre, d'York et de Glocester.

Grégoire XI reporte le Saint-Siège à Rome; les papes avaient résidé soixante-dix ans à Avignon.

1378. Mort de Grégoire XI, à Rome; *grand schisme d'Occident*, causé par l'élection simultanée de deux papes :
Urbain VI, à Rome;
Clément VII, à Avignon.

1379. Guerre de Chiozza, entre Venise et Gênes.

1380. Charles VI, âgé de douze ans, succède à son père, Charles V; ses oncles, les ducs d'Anjou, de Berri et de Bourgogne, prennent les rênes du gouvernement.

1381. Traité de paix entre Venise et Gênes.
Sédition de Wat Tyler, à Londres.
Sédition des Maillotins, à Paris.

1382. Bataille de Rosebecque, gagnée par Charles VI sur les Flamands.
Expédition, en Italie, de Louis, duc d'Anjou, que Jeanne de Naples a adopté.

1384. Mort de Louis d'Anjou, en Italie.

1385. Charles VI épouse Isabeau de Bavière.

1385. Avénement des Jagellons en Pologne : Wladislas Ier.

Bataille de Sempach, gagnée par les Suisses sur le duc Léopold d'Autriche.

1389. Construction du Kremlin, à Moscou, par Dimitri III.

1392. Démence de Charles VI; ses oncles prennent de nouveau les rênes du gouvernement.

1396. Bataille de Nicopolis, gagnée par Bajazet Ier, sultan des Turcs, sur Sigismond, roi de Hongrie, et les chevaliers français venus à son secours.

1397. *Union de Calmar*, qui forme un seul état de la Norvége, de la Suède et du Danemark, sous Marguerite de Waldemar, la *Sémiramis du Nord*.

1400. Mort du poète anglais Chaucer. Tiré LEPETIT.

Digitized by Google

COURS COMPLET DE LITTÉRATURE ANCIENNE

CHAPITRE III — SECTION IV

— SUITE —

APPENDICE SUR LA TRAGÉDIE LATINE

Les Latins ont tout emprunté des Grecs, comme nous avons tout emprunté des uns et des autres. La tragédie fut connue à Rome au troisième siècle avant Jésus-Christ, dans le temps de la seconde guerre punique. Accius et Pacuvius, contemporains de Scipion, passent pour avoir été chez les Romains les premiers qui aient écrit des tragédies; les quelques fragments qui restent de leurs ouvrages prouvent qu'ils n'ont fait que transporter sur le théâtre de Rome les sujets traités sur celui d'Athènes. Mais la tragédie latine, moins heureuse que l'épopée, n'eut point son Virgile; elle fut pourtant cultivée dans le beau siècle de la littérature latine par des esprits supérieurs. Ovide fit une *Médée* et César un *Œdipe;* mais les seules pièces qui nous soient parvenues sont de Sénèque. Il y en a dix : *Hercule furieux, Thyeste, les Phéniciennes ou la Thébaïde, Agamemnon, Hippolyte, Œdipe, les Troyennes, Hercule au mont Œta, Médée* et *Octavie.* Toutes ces pièces, à l'exception de la dernière, sont une imitation des Grecs; ce sont les plus beaux sujets d'Euripide et de Sophocle, mais dont le style transformé est méconnaissable. Néanmoins, on remarque dans Sénèque des pensées ingénieuses et fortes, des traits brillants. Racine a su profiter de son *Hippolyte,* qui est ce qu'il y a de mieux dans Sénèque; il s'est rapproché de son plan beaucoup plus que de celui d'Euripide. C'est d'après le poète latin que Racine a fait la scène où Phèdre déclare elle-même sa passion à Hippolyte, au lieu que dans Euripide c'est la nourrice qui se charge de parler pour la reine. Il lui doit aussi l'idée de faire servir l'épée d'Hippolyte de témoignage contre lui, et d'amener à la fin de la pièce Phèdre, qui confesse son crime et l'innocence du prince, et se fait justice en se donnant la mort, ce qui vaut un peu mieux que la lettre calomnieuse de Phèdre, morte dans la pièce grecque avant que Thésée arrive. La plus grande gloire de Sénèque est d'avoir fourni à Racine cette fameuse déclaration, un des plus beaux morceaux de la *Phèdre* française. En voici la traduction littérale donnée par La Harpe :

« PHÈDRE. Oui, Hippolyte, il est vrai, j'aime Thésée, tel qu'il était dans les jours de son printemps, quand un léger duvet couvrait à peine ses joues, lorsqu'il vint attaquer le monstre de Crète dans les détours du Labyrinthe, et qu'un fil lui servit de guide. Quel était alors son éclat! Je vois encore ses cheveux noués, son teint brillant des couleurs de la jeunesse, ce mélange de force et de beauté. Il avait le visage de cette Diane que vous adorez, ou du soleil, mon aïeul, ou, plutôt, il avait votre air. C'est à vous, oui, à vous qu'il ressemblait quand il charma la fille de son ennemi; c'est ainsi qu'il portait sa tête; mais sa grâce négligée brille encore plus dans son fils. Votre père respire en vous tout entier, et vous tenez de votre mère, l'Amazone, je ne sais quoi d'un peu farouche, qui mêle les grâces sauvages à la beauté d'un visage grec. Ah! si vous fussiez venu dans la Crète, c'est à vous que ma sœur aurait donné le fil secourable, etc. »

Ici finit ce que Racine a imité.

D'où vient que l'*Hippolyte* de Sénèque est enseveli dans l'oubli? se demandera-t-on peut-être. C'est qu'il ne suffit pas, pour faire vivre les ouvrages, de quelques traits hardis semés de loin en loin; il faut élever des monuments durables, tels que l'ont su faire nos Corneille et nos Racine.

BLANCHE DE FRANCOLINI.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

D'après Goldsmith, Robertson, et les meilleurs auteurs

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS

CHAPITRE XXXVI

MAISON DES STUARTS — JACQUES II

(1685-1688)

Charles II n'avait point eu d'enfants de l'infante de Portugal, qu'il avait épousée. En conséquence, à sa mort, la couronne revint à son frère Jacques, duc d'York. L'attachement que ce prince avait toujours professé pour la religion catholique fit regarder son avénement au trône comme une calamité par ses sujets protestants, qui s'attendirent à des persécutions sans nombre. Ils se trompaient cependant. Quoique Jacques favorisât ceux qui professaient sa religion, il se montra tolérant envers les autres, mais, en agissant ainsi, il eut le malheur de mécontenter également les catholiques et les protestants, les premiers parce qu'ils trouvaient qu'il n'en faisait pas assez, les autres parce qu'ils trouvaient qu'il en faisait trop.

Une conspiration tramée par le duc de Monmouth fut le prélude des troubles de ce règne. Ce seigneur qui, déjà une fois sous Charles II, avait levé l'étendard de la révolte, aspirait hautement à la couronne, et fondait ses espérances sur le peuple anglais, dont il était le favori. Le duc d'Argyle seconda ses vues; ils formèrent ensemble le projet d'une double insurrection, et, tandis que Montmouth devait lever des troupes dans le Midi, Argyle, de son côté, devait faire la même tentative dans le Nord.

Le duc d'Argyle fut le premier qui, se mettant à la tête de deux mille cinq cents hommes, essaya d'intéresser le peuple à sa cause: mais un corps d'armée considérable, que le roi envoya à sa rencontre, dispersa ses troupes, et lui-même, après avoir été blessé en essayant de s'échapper, fut fait prisonnier par un paysan qui le trouva dans un étang où il s'était plongé jusqu'au cou. Il fut envoyé à Edimbourg, où, après avoir supporté les traitements les plus indignes, il fut exécuté.

Pendant ce temps, Monmouth abordait le comté de Dorsay, n'ayant pas à sa suite plus de cent hom-

Digitized by Google

mes; mais la popularité dont il jouissait était si grande, qu'en quatre jours il se vit à la tête de deux mille hommes. S'étant avancé vers Taunton, il reçut un renfort considérable. Vingt jeunes filles de distinction vinrent lui présenter deux étendards travaillés de leurs mains, ainsi qu'une copie de la Bible. Là, il prit le titre de roi et fut proclamé avec solennité. Son armée s'accroissant de jour en jour, il entra dans Bridge-Water, Wells et Frome, et fut proclamé dans toutes ces villes.

Le roi Jacques II ne fut pas peu alarmé de cette invasion; il se hâta de rappeler de Hollande six régiments qui purent arriver pendant que Monmouth perdait un temps précieux à recevoir les honneurs qu'on lui rendait. Les troupes royales campèrent à Sedge-Moor, près de Bridge-Water, où la milice considérable du pays vint se joindre à elles. Ce fut là que Monmouth résolut de conquérir un trône ou de mourir. Les dispositions négligentes prises par le comte de Feversham, qui commandait les troupes royales, lui permirent de les attaquer avec avantage. Il était sur le point d'obtenir la victoire, lorsque la lâcheté de lord Grey, qui commandait la cavalerie, vint décider sa ruine. Grey prit la fuite à la première attaque, et les rebelles, chargés en flanc par l'armée du roi, furent forcés de céder le terrain après trois heures de combat.

Monmouth s'enfuit du champ de bataille. A vingt milles de là, il s'arrêta et changea d'habits avec un berger, puis continua sa route à pied, car son cheval était tombé sous lui. Epuisé de fatigue et de besoin, il se coucha dans un champ, où il fut découvert, ayant dans sa poche des épis de blé dont il se servait pour assouvir sa faim.

Quand Monmouth se vit en présence du roi, il se précipita à ses genoux, avoua son crime de rébellion et demanda la vie dans les termes les plus humbles; mais convaincu par la réponse sévère et froide de Jacques qu'il n'y avait rien à attendre de lui, il se releva et se retira d'un air de fierté et de dédain. La populace le suivit à l'échafaud et donna les signes de la plus vive compassion pour son sort.

Il eût été à souhaiter pour les malheureux insurgés, et pour le roi lui-même, que le sang de Jacques Monmouth eût été considéré comme une expiation suffisante de leur crime; mais l'armée victorieuse se conduisit avec la cruauté la plus révoltante à l'égard des prisonniers. Feversham, après la victoire, fit pendre plus de vingt de ces infortunés. Dix-neuf autres furent traités de la même manière par le colonel Kirke, homme d'un caractère féroce et sanguinaire.

Les exécutions sanglantes des chefs militaires étaient encore au-dessous des meurtres juridiques commis par le juge Jefferies, qui avait été envoyé pour juger les coupables. La férocité de cet homme semblait s'accroître à mesure qu'elle était assouvie: hommes, femmes, enfants, tout tremblait devant lui; la moindre tentative en faveur d'un prisonnier était regardée comme un acte coupable qui méritait la mort; ceux qui osaient donner asile à des révoltés étaient brûlés vifs. Mistriss Gaunt subit ce triste sort. C'était une femme de la secte débonnaire des anabaptistes; elle était renommée pour sa bonté courageuse et la bienfaisance qu'elle mettait à secourir les catholiques comme les protestants. Un des rebelles trouva un asile chez elle; mais l'ingrat, ayant entendu dire qu'une récompense était promise à quiconque dénoncerait un criminel, eut l'infamie de trahir celle qui l'avait si généreusement sauvé. Son témoignage était irrécusable; il fut gracié et obtint de Jefferies la récompense promise, tandis que mistriss Gaunt fut condamnée à être brûlée vive, sentence qui fut exécutée.

Toutes ces horreurs indispoaient de plus en plus le peuple contre le roi, qui les souffrait. La lutte entre le parti catholique et le parti protestant était de plus en plus vive: Jacques, dont le rêve le plus cher était d'opérer la réconciliation de l'Angleterre avec le pape, devenait moins prudent dans les mesures qu'il adoptait. C'est dans ces circonstances que se prépara la révolution qui devait mettre fin aux règnes malheureux des Stuarts.

Nous avons déjà dit que Jacques avait deux filles, Anne et Marie, que Charles, leur oncle, avait mariées avant de mourir. Toutes deux avaient été élevées dans la religion protestante. L'aînée, Marie, était l'épouse de Guillaume, prince d'Orange et stathouder de la république de Hollande; Anne avait épousé le prince de Danemark.

Quelques années avant les malheurs de Jacques, il s'était décidé, étant veuf depuis longtemps, à se remarier avec une princesse italienne. Quoique Marie d'Est fût belle, aimable et vertueuse, les Anglais virent ce mariage avec mécontentement et inquiétude; ils craignaient la naissance d'un fils, qui serait sûrement élevé dans la religion catholique et régnerait à l'exclusion des deux filles du roi.

En effet, un fils lui étant né, Jacques s'empressa de le faire déclarer héritier de sa couronne.

A cette nouvelle, le prince d'Orange ne put cacher son désappointement. Ayant épousé la fille aînée de Jacques, il avait espéré partager un jour avec elle le trône d'Angleterre. Cet espoir se trouvant frustré par la naissance du prince de Galles, il résolut de fomenter le mécontentement des Anglais et d'en profiter pour détrôner son beau-père, et se faire couronner à sa place.

Guillaume, dès sa jeunesse, n'avait pas cessé d'être en butte aux dangers, aux calamités et aux intrigues politiques. Tout à la fois vaillant guerrier et profond penseur, il avait toujours caché son ambition sous l'apparence du calme et de la modération. Son caractère était froid et sévère, son génie actif, son esprit pénétrant. Il avait sauvé par ses efforts son pays d'une ruine imminente, et sa sagesse était reconnue. Lorsqu'il eut conçu et mûri le projet de renverser son beau-père d'un trône où jusqu'alors il avait contribué à le maintenir, il prit les mesures les plus habiles pour réussir. Tout en paraissant blâmer les mécontents, il savait les irriter plus encore.

Il envoya ses affidés en Angleterre, chargés de voir les principaux chefs des partis wighs et torys, et de leur promettre les libertés politiques et religieuses qu'ils désiraient; cette mission fut remplie avec tant

Digitized by Google

d'habileté, que bientôt une conspiration générale embrassa tout le royaume comme un vaste réseau. Guillaume se prépara en conséquence à faire une descente en Angleterre; ses préparatifs furent faits avec toute l'activité, la promptitude et le mystère qui pouvaient en assurer le succès, et toute l'Europe eut connaissance de son invasion avant que Jacques s'en doutât.

Le roi de France fut le premier qui l'informa de son danger et lui offrit de le secourir. Mais le roi d'Angleterre, trop loyal pour ne pas être crédule, et ne pouvant se persuader que son gendre, qu'il aimait, voulût lui ravir sa couronne, rejeta les propositions de Louis XIV.

Privé ainsi, par sa faute, de toute espèce d'appui, sa surprise et sa douleur furent extrêmes lorsqu'il apprit par son ministre en Hollande qu'une invasion formidable était dirigée contre lui et avouée hautement. Il pâlit en lisant la lettre qui lui apprenait cette nouvelle, et le fatal papier tomba de ses mains. Il aperçut alors le danger qui le menaçait, et s'efforça, par des mesures de conciliation, de le conjurer. Les éléments parurent vouloir le favoriser; la flotte de Guillaume fut assaillie par une tempête furieuse qui la repoussa; mais ce prince était trop persévérant pour se laisser décourager par ce premier échec. La flotte réparée fut remise en mer, et Guillaume, avec son armée, posa le pied en Angleterre, le 5 novembre, jour anniversaire de la Conspiration des Poudres.

Aussitôt, de tous côtés, des partisans se réunirent à lui; les hommes auxquels le roi avait fait le plus de bien, ceux sur lesquels il croyait le plus devoir compter, désertèrent sa cause.

Pour comble de douleur, il fut informé que le prince de Danemark et la princesse Anne, sa fille favorite, s'étaient déterminés à se déclarer pour le parti triomphant. Lorsqu'il apprit cet événement, il fut saisi de l'angoisse la plus cruelle : « Dieu, prenez pitié de moi! s'écria-t-il dans l'amertume de son désespoir, car mes propres enfants m'abandonnent. »

Se voyant presque seul, Jacques se décida à suivre les avis de ses courtisans catholiques, qui, craignant pour lui comme pour eux-mêmes, l'engageaient sans cesse à quitter son royaume et lui rappelaient le malheureux destin de son père. Il fit partir la reine la première avec ses enfants; elle arriva heureusement à Calais, sous la conduite du duc de Lauzun. Peu de temps après, Jacques les rejoignit, et, revêtu de simples habits, il s'embarqua pour la France, où il fut reçu avec toutes sortes d'honneurs et de respect par son cousin, le roi Louis, et où il resta jusqu'au moment, dont nous parlerons plus tard, où il crut pouvoir faire une tentative pour recouvrer son royaume.

Après la fuite de Jacques, le premier soin du prince d'Orange fut de convoquer un Parlement qui régularisa ses pouvoirs. Il fut convenu que Guillaume et la princesse Marie régneraient conjointement, mais que l'administration du royaume serait confiée au prince seulement. Le roi Jacques et sa postérité furent déclarés déchus du trône, et Guillaume et Marie proclamés souverains de l'Angleterre.

F. VILLARS.

ASTRONOMIE

II

ASTRES : ÉTOILES, PLANÈTES, COMÈTES — OBSERVATOIRES — IDÉE GÉNÉRALE DU SYSTÈME DU MONDE — SATELLITES — COMPARAISON D'HERSCHELL — TABLEAU DES PRINCIPAUX ÉLÉMENTS DU SYSTÈME SOLAIRE

18. *Astres : étoiles, planètes, comètes.* — On appelle *astres* des corps d'un volume relativement considérable, lumineux par eux-mêmes ou par réflexion, mobiles et isolés dans l'espace.

On distingue trois sortes d'astres : les *étoiles*, les *planètes*, les *comètes*.

Les objets sensibles ne se définissent pas; ils se décrivent. Nous décrirons donc en leur lieu les principaux astres dont nous venons d'indiquer les trois grandes divisions.

19. *Observatoires.* — Pour observer les astres, on a construit divers édifices spéciaux qui ont été munis de tous les instruments, appareils et commodités nécessaires à leur destination. Ces édifices sont des *observatoires*. Les plus célèbres sont celui de Greenwich, près de Londres, et celui de Paris. Ce dernier, qui a été élevé sous Louis XIV, est situé au midi de la grande avenue du Luxembourg. Des fils électriques le mettent en communication avec les principaux monuments du même genre en Europe, et le tiennent, pour ainsi dire, à chaque minute, au courant de tout ce qui se passe en quelque coin que ce soit de notre horizon céleste.

20. *Idée générale du système du monde.* — Transportons-nous par l'imagination en un point quelconque de l'espace, isolé de la terre et rigoureusement immobile, et, de là, comme d'un observatoire, examinons le spectacle du monde. D'abord, tout autour de nous, et au-dessus et au-dessous, mais dans un éloignement insensible à l'effet de nos meilleurs instruments, s'arrondit l'apparence d'une immense sphère bleue, criblée de points brillants diversement colorés, qui semblent ne pas bouger de place. Ces points sont les *étoiles fixes*.

Vues de la terre, les étoiles nous paraissent mobiles, puisque celles que nous voyons le soir au levant, se montrent le lendemain matin au couchant, et qu'ainsi, dans l'espace d'une nuit, elles ont parcouru toute la voûte qui s'étend au-dessus de nos têtes. Mais nous verrons plus loin que la terre se meut, et que, par là, c'est nous et non pas les étoiles qui changeons de place pendant la nuit. Ne perdons pas de vue, en ce moment, que nous *occupons* un observatoire supposé immobile.

Maintenant voici, plus près de nous, un autre spectacle : c'est un système d'astres qui semblent faire, pour ainsi dire, bande à part. Au centre (fig. 11), un grand globe lumineux, le *Soleil*, tournant sur lui-même, et entouré d'un certain nombre de globes plus petits, les *planètes*, qui, outre qu'elles tournent aussi sur elles-mêmes, sont en même temps animées d'un mouvement circulaire de translation autour du soleil, mouvement qu'elles exécutent toutes

Digitized by Google

dans le même sens et dans le même plan, mais à des distances inégales et avec des vitesses différentes. Plusieurs de ces planètes, parmi lesquelles la *Terre*, sont à leur tour accompagnées d'autres globes encore moindres, appelés *satellites*, qui tournent également sur eux-mêmes et autour des planètes, comme celles-ci autour du soleil, et cela aussi dans le même sens et presque toujours dans le même plan (1), « en sorte que, dit M. Faye, si l'on vient à découvrir dans cet ensemble une petite planète jusqu'alors inaperçue, on peut tenir d'avance pour certain qu'elle marchera comme les autres dans le sens général. »

Cependant on voit quelquefois des astres étranges, sortes de têtes lumineuses, munies de queues effroyablement longues, apparaître soudainement au milieu du monde solaire, le parcourir quelquefois dans le sens suivi par les planètes, mais souvent aussi dans le sens inverse, puis, après s'être approchés très-près du soleil, s'en éloigner aussi vite qu'ils sont venus, et s'enfoncer dans les régions inaccessibles du ciel, sans avoir laissé deviner ni la nature de leur substance, ni le but de leurs visites, ni l'époque de leurs retours. Ces voyageurs inconnus, qui défient nos calculs, sont les *comètes* (2).

21. Le soleil, les planètes et leurs satellites, les comètes, tels sont les corps dont l'ensemble porte le nom de *monde*, *monde solaire* ou *monde du soleil*, *système solaire*, *système du monde*, et dont l'étude exclusive porte plus spécialement le nom de *cosmographie*, le mot *astronomie* désignant, outre l'étude du monde solaire, celle des étoiles fixes.

22. *Comparaison d'Herschell.* — Herschell, célèbre astronome anglais du siècle dernier, a imaginé, pour rendre sensible à tous les esprits la structure et les mouvements du monde solaire, une comparaison que nous allons reproduire à peu près dans sa forme originale.

Figurez-vous douze cercles, tous situés dans le même plan, et ayant un centre commun autour duquel ils tournent dans le même sens, mais à des distances inégales et avec des vitesses différentes. Au centre, placez une grosse citrouille d'à peu près 65 centimètres de diamètre; elle représentera le *Soleil*. La circonférence la plus voisine dont la citrouille, je veux dire le soleil, est le centre, est à environ 25 mètres 1/2; elle est parcourue par un modeste grain de montarde, qui représente la planète appelée *Mercure*. A un peu plus de 20 mètres 1/2 au delà de Mercure, et, par conséquent, à environ 46 mètres du soleil, la planète *Vénus*, figurée par un petit pois, parcourt sa circonférence. Après Vénus vient notre *Terre*, consistant en un pois un peu plus gros, et accompagné d'un grain de chènevis qui signifie la *Lune*. La circonférence de la terre est à un peu moins de 70 mètres du soleil, et celle de la lune est à environ 14 centimètres de la terre. *Mars*, gros comme une forte tête d'épingle, tourne à plus de 106 mètres du centre. Après Mars, viennent, à environ 180 mètres, les orbites des quatre petites planètes, *Junon*, *Cérès*, *Vesta* et *Pallas*, grosses comme des grains de sable. *Jupiter*, semblable à une orange moyenne, est déjà à la distance de 357 mètres, et Saturne à environ 650 mètres. Ce dernier est un peu moins gros que Jupiter, mais il faut le supposer entouré d'un anneau large de 14 millimètres, et qui est éloigné du corps de la planète par une distance à peu près égale. Puis vient *Uranus*, pareille à une belle cerise, et distant du soleil de plus d'un kilomètre. Enfin *Neptune*, semblable à une noix, décrit, à près de 3 kilomètres du soleil, les limites actuellement connues du monde solaire.

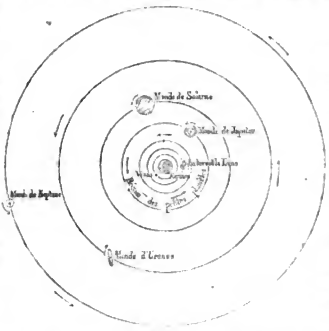


Fig. 11.

Pour ne point surcharger notre comparaison, nous avons omis quantité de petites planètes, imperceptibles grains de poussière emportés dans le mouvement général, ainsi que les satellites des grosses planètes Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune. Il faut donc supposer autour de chacune de ces planètes autant de circonférences concentriques qu'elle a de satellites, savoir : quatre autour de Jupiter, huit autour de Saturne et d'Uranus, une autour de Neptune. Ces orbites sont parcourus par des globes dont la grosseur, dans notre comparaison, doit varier depuis le grain de sable jusqu'à la tête d'épingle. Le monde d'Uranus présente cette particularité qu'il est disposé autour de lui dans un plan perpendiculaire au plan du système général.

Ainsi, un voyageur privilégié qui, partant du soleil, voudrait visiter, toujours en s'éloignant, les principales stations de notre système, devrait les parcourir dans l'ordre suivant :

ÉTOILE :	Le Soleil.	
PLANÈTES :	Mercure.	
	Vénus.	
	La Terre..	1 satellite (la Lune).
	Mars.	
	Junon, Cérès, Vesta, Pallas,	.. petites planètes.

(1) Les satellites d'*Uranus* sont les seuls corps du système solaire qui se meuvent en dehors du plan commun.

(2) Mot grec qui signifie *chevelure*.

Digitized by Google

PLANÈTES : Jupiter .... 4 satellites.
Saturne.... 1 anneau et 8 satellites.
Uranus.... 8 satellites.
Neptune.... 1 satellite.

Arrivé à Neptune, notre voyageur, en supposant qu'il eût suivi une ligne droite, aurait fait plus d'*un milliard de lieues !* Encore quelques *quatrillions de lieues*, et son pied toucherait probablement aux étoiles fixes qui brillent à la voûte bleue du ciel !

Est-ce à dire que, entre Neptune et les étoiles fixes, l'espace ne soit plus qu'un immense désert ? Si l'on considère que, depuis les anciens, qui ne connaissaient que cinq planètes, jusqu'à nous, le monde solaire s'est constamment agrandi, nous sommes fondés à croire qu'il s'agrandira encore, et que ses confins, aujourd'hui limités par l'imperfection de nos instruments, reculeront jusqu'à toucher peut-être aux confins d'un autre monde, analogue au nôtre, ayant aussi son soleil et sa population planétaire.

TH. NICOLLE.

ANECDOTE

AUTOMATES CURIEUX

En 1817, on montrait à Londres un colibri en or émaillé, placé dans le médaillon d'une tabatière. En touchant un ressort, on le faisait sortir. Aussitôt il ouvrait son bec, agitait ses ailes brillantes et gazouillait un air mélodieux. Quelques années auparavant, on montrait dans la même ville une araignée noire, de grosseur ordinaire, qui courait sur une table en différentes directions et agitait ses pattes quand on la prenait. Elle exécutait ces mouvements et plusieurs autres au moyen de cent quinze roues, dont quelques-unes n'étaient visibles qu'au microscope. Un cygne, que l'on voyait en même temps que l'araignée, nageait dans un bassin, au milieu de poissons dorés, étendait ses ailes, épluchait son plumage, finissait par saisir un poisson et l'avalait.

Nous parcourions dernièrement le numéro du 14 août du *Moniteur de l'Oise*, et nous y avons trouvé la preuve que l'institution dirigée par M. Patoux, dont nous avons déjà plusieurs fois mentionné les succès, continue de se distinguer par l'habileté de son chef à former de jeunes instituteurs.

Voici ce que dit le *Moniteur de l'Oise* :

« On nous écrit de Formerie :

« La pension dirigée par M. Patoux soutient toujours avantageusement sa réputation : vingt-neuf élèves de cette maison ont obtenu, cette année, leur brevet de capacité, dix-sept aux examens de mars et douze à la dernière session.

Ces douze derniers sont, à Rouen :

MM. Morin, de Parnes.
Fleury, d'Omecourt.
Debédin, de Richemont (Seine-Inférieure).
Locque, de Lavicquerie.
Plessier, d'Ansauvillers.
Bocquet, de La Neuville-sur-Oudeuil.
Morel, de Villers-Campsar (Somme).
Badier, de Cempuis.
Ponthieu, de Chaussoy-Epagny (Somme).

A Beauvais :

MM. Pauchet, de Viefvillers.
Gris, de Richemont (Seine-Inférieure).
Decagny, d'Offoy.

MÉTHODE PRATIQUE DE MUSIQUE VOCALE

A L'USAGE DES ORPHÉONS ET DES ÉCOLES

Contenant près de 700 exercices sur l'*intonation* et la *mesure* et plus de 400 leçons à 2 et à 3 parties

Par AD. PAPIN

Professeur à l'Orphéon de la ville de Paris, maître de chapelle du Lycée impérial Saint-Louis.

L'Ouvrage est divisé en trois parties qui se vendent séparément

Prix net, chaque partie (un vol. in-8°) . . . . . 1 fr. »
— — *franco*, par la poste . . 1 fr. 20

EN VENTE, A PARIS

CHEZ L'AUTEUR, RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN, 31

OUVRAGES DE C.-A. CHARDON

A L'USAGE DES ÉCOLES, DES PENSIONS, DES OUVRIERS ET DES AGRICULTEURS

* *Ouvrages approuvés et recommandés par la Société des Instituteurs et Institutrices de Paris*

ARITHMÉTIQUE

* **ARITHMÉTIQUE ÉLÉMENTAIRE**, cont. 800 Pr. (24e éd.) 75 c.
* **ARITHMÉTIQUE ÉLÉMENTAIRE**, avec les **Solutions**. 1 fr.
* **TRAITÉ PRATIQUE D'ARITHMÉTIQUE ET DE GÉOMÉTRIE**, contenant 1,300 Problèmes et 8 planches (16e éd.). 1 fr. 50 c.
* **TRAITÉ D'ARITHMÉTIQUE**, avec les **Solutions**. 2 fr. 25 c.
* **SOLUTIONS** des 1,300 Problèmes du *Traité d'Arithmétique*. 75 c.
* **POIDS ET MESURES MÉTRIQUES**, 4 planches (5e éd.). 25 c.
* **TABLE DE MULTIPLICATION ET NUMÉRATION**. 25 c.

DESSIN

* **PETIT DESSIN LINÉAIRE DES COMMENÇANTS**, 32 planches gravées sur acier, contenant 380 Figures en Dessins (1e éd.). 1 fr.
* **GÉOMÉTRIE ET DESSIN LINÉAIRE ÉLÉMENTAIRE**. 20 pl. contenant 356 Figures en Dessins et 200 Probl. (10e éd.) 1 fr. 75.
ARCHITECTURE ET DESSIN SUPÉRIEUR, 28 pl. gravées contenant 402 Dessins et un Dictionnaire spécial. (3e éd.). 2 fr. 25 c.

GÉOGRAPHIE

* **PETITE GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE** et Cosmographie. 50 c.
* **ATLAS DE GÉOGRAPHIE ET DE COSMOGRAPHIE**. 10 C. gravées et coloriées à teintes plates, texte en regard (3e éd.) 1 fr. 50 c
GRAND ATLAS DE GÉOGRAPHIE MODERNE, composé de 17 cartes gravées et coloriées à teintes plates, avec texte. 4 fr. 50 c.

LECTURE — TENUE

* **NOUVELLE MÉTHODE** de **LECTURE** et **D'ÉCRITURE**. 20 c.
* **TABLEAUX** de la *Méthode de lecture*, gr. raisin. . . . . 1 fr. 20 c.
LIVRET DES ÉLÈVES, pour marquer les notes journalières. 20 c.
FEUILLE de présence, de composition et de notes journalières. 10 c.
REGISTRE DE 400 FEUILLES DE PRÉSENCE, relié. 10 fr.

Pour recevoir ces *ouvrages cartonnés* et *franco par le retour du courrier*, envoyer un mandat ou des timbres-poste à M. CHARDON, rue Neuve-d'Orléans, 34, à Montrouge-Paris ; ou *s'adresser aux Libraires classiques*.

PARIS. — IMPRIMERIE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Digitized by Google

SUITE DES OUVRAGES DE M. P. LAROUSSE (FIN)

Dans notre dernier numéro, nous avons donné une liste d'ouvrages propres à l'instruction primaire. Ceux qui suivent sont d'un degré beaucoup plus élevé; ils forment pour les jeunes gens le complément de ce qu'on appelle aujourd'hui *enseignement professionnel;* mais c'est surtout aux pensionnats de demoiselles qu'ils s'adressent : Il est convenu — à tort ou à raison — qu'une jeune fille bien élevée ne doit pas sortir du pensionnat avant seize ans, quelquefois même avant dix-huit ans. Or, qu'enseigner à ces grandes demoiselles, auxquelles l'usage ne permet pas d'apprendre les langues d'Athènes et de Rome? que leur enseigner, quand elles savent déjà l'histoire, la géographie, la littérature, la tenue des livres, un peu d'anglais, d'allemand, d'italien, et beaucoup de piano? — Et elles ont acquis tout cela dès l'âge de quinze ans. — Cependant elles sont encore condamnées à deux ou trois années de pension. C'est pour elles surtout que l'on trouvera dans les ouvrages ci-dessous une besogne toute préparée. Elles ne comprendront pas dans le texte original les ennuyeux discours du sage Nestor, mais elles connaîtront la plupart des racines grecques qui ont fait irruption dans notre idiome; elles resteraient muettes et froides devant le touchant épisode de Nysus et Euryale, mais elles sauront apprécier les rapports d'intimité qui existent entre notre langue et celle de Virgile; elles ne composeront des vers ni comme Lamartine, ni même comme Millevoye, mais elles sauront former un petit bouquet poétique dont aucun chardon ne viendra détruire l'harmonie. Nous ne saurions donc trop recommander aux maîtres et aux maîtresses de pension des ouvrages qui ont leur place si bien marquée dans l'économie des bonnes et fortes études.

NOUVEAU TRAITÉ DE VERSIFICATION FRANÇAISE

Accompagné de nombreux Exercices d'application et divisé en quatre parties :

PREMIÈRE PARTIE. *Règles de la versification* : 30 Exercices;
DEUXIÈME PARTIE. *Mécanisme de la versification* : 28 Exercices;
TROISIÈME PARTIE. *Invention* : 25 Exercices;
QUATRIÈME PARTIE. *Vers à mettre en prose* : 48 Exercices.

Deux volumes format Charpentier, formant ensemble 372 pages.

LIVRE DE L'ÉLÈVE, 1 FR. 50 C.; — LIVRE DU MAITRE, 2 FR.

En publiant ce *Nouveau Traité de versification*, qui rentre dans le plan de notre méthode lexicologique, nous n'avons pas eu la prétention de créer des rivaux à Victor Hugo et à Lamartine; c'est la nature seule qui donne l'*influence secrète*. Ici, évidemment, il n'y a pas un élu sur un million d'appelés. Faut-il que ceux-ci restent étrangers aux secrets de la versification et ne puissent être *poètes*, dans ces mille petites circonstances de la vie où chacun est forcé de payer un tribut à la poésie? Nous ne l'avons pas pensé. Tel est le motif qui nous a fait composer cet ouvrage sur un plan entièrement nouveau.

JARDIN DES RACINES LATINES

LIVRE DE L'ÉLÈVE, 1 FR. 50 C.; — LIVRE DU MAITRE, 2 FR.

Étude raisonnée des rapports de filiation qui existent entre la langue latine et la langue française, suivie d'un Dictionnaire des Étymologies curieuses, à l'usage des Écoles professionnelles, des Ecoles normales, des Pensionnats de demoiselles et des Ecoles primaires des deux sexes.

JARDIN DES RACINES GRECQUES

LIVRE DE L'ÉLÈVE, 1 FR. 50 C.; — LIVRE DU MAITRE, 2 FR.

Etude raisonnée de plus de 4,000 mots, que les Sciences, les Arts, l'Industrie, ont empruntés à la langue grecque.

Avoir fait ses études, c'est, suivant le sens général attaché à cette expression, avoir étudié les deux langues savantes de l'antiquité; et l'on ne saurait nier que les élèves qui sortent de nos lycées ou de nos écoles secondaires n'aient une grande supériorité sur tous les autres. Notre idiome étant greffé pour ainsi dire sur le Latin et sur le grec, le jeune homme *qui a fait ses études* rencontrera rarement un mot dont il ne puisse facilement se rendre compte; et cela est d'une grande importance, puisque, selon Platon, « la connaissance des mots conduit à la connaissance des choses. » Le lauréat de l'école primaire, la jeune fille sortie à dix-sept ans du pensionnat ou du couvent, sont, au contraire, embarrassés à chaque pas. Les mots : *autobiographie, pyroscaphe, sarcophage, télégramme, hydrothérapie, stéréoscope, nomenclature*, et une foule d'autres qu'ils trouvent dans leurs lectures ou qu'ils entendent dans la conversation, sont pour eux des sortes d'énigmes. Quant aux mots tirés du latin, il serait superflu de citer des exemples, puisque la langue française a emprunté les quatre cinquièmes de son vocabulaire à la langue de Virgile et de Cicéron.

Le *Jardin des Racines latines* et le *Jardin des Racines grecques*, que vient de composer M. Larousse, ouvrages d'un genre entièrement neuf comme tous les autres du même auteur, sont destinés à combler ce qui est une lacune dans un cours d'études dont les langues anciennes ne sauraient être la base.

Dans une série de leçons courtes et simples, accompagnées d'exemples choisis, suivies d'exercices intellectuels, ornées d'une foule de notices historiques et anecdotiques des plus intéressantes, l'auteur initie les élèves de français aux racines les plus importantes, à celles qui entrent dans la composition des mots usités ainsi que de nos termes techniques. Quelques mois leur suffiront pour étudier ces ouvrages, qui deviennent dès leur apparition, le complément indispensable des études de français.

PETITE FLORE LATINE

LIVRE DE L'ÉLÈVE, 1 FR. 50 C.; — LIVRE DU MAITRE, 2 FR.

Clef des citations latines que l'on rencontre dans les ouvrages des écrivains français, à l'usage des Ecoles primaires, des Ecoles professionnelles, des Pensionnats de demoiselles et des classes élémentaires des Colléges.

On entend à chaque instant dans la conversation, on rencontre à chaque pas dans la lecture, une foule de locutions latines qui sont d'un usage si fréquent et si familier, qu'elles font en quelque sorte partie de la langue française. Telles sont : *Ab uno disce omnes, alea jacta est, bis repetita placent, caveant consules, currente calamo, delenda Carthago, deus ex machina, ejusdem furiæ, ex ungue leonem, felix culpa, genus irritabile vatum, in anima vili, iade ira, ipsum calamo, mens agitat molem, non bis in idem, nunc est bibendum, odi profanum vulgus, o sæva campi, per fas et nefas, pro aris et focis, punica fides, quo ego, rara avis, serrum pecus, sursum corda, timeo Danaos, vis comica*, etc., etc.

Toutes ces locutions, au nombre de plus de quatre cents, sont expliquées, commentées, analysées dans la *Flore latine*. Une série d'exercices, qui les embrasse par dizaines, en rend la signification familière aux élèves et leur en permet l'application au besoin. Cet ouvrage, aussi neuf par la forme que par le fond, devient, dès son apparition, l'appendice obligé de toutes les études.

Digitized by Google

6e Année — 2e SEMESTRE — 23 OCTOBRE 1864 — Numéro 52

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL

DE L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

sous la direction de

M. PIERRE LAROUSSE

Ce numéro est le dernier du tome onzième; l'année de l'*École Normale* commençant toujours le premier dimanche de novembre, les nouveaux abonnés ne devront pas recevoir l'*École Normale* dimanche prochain; ils ne recevront donc leur journal que le dimanche 6 novembre, et nous ne pouvons que nous féliciter de cette singularité chronologique, qui laissera à nos fidèles lecteurs tout le temps nécessaire pour leur réabonnement.

L'*Émulation* a cessé de paraître; mais nos Concours vont reprendre, comme par le passé, dans les colonnes de l'*École Normale*.

SOMMAIRE. — Dictées générales. — Nouveaux Exercices intellectuels. — Exercices analogiques et nouveaux sur le participe présent. — Études syntaxiques. — Tablettes séculaires de Chronologie universelle. — Énigmes nouvelles. — Anecdotes grammaticales, littéraires, etc. — Table des matières.

PREMIÈRE PARTIE

ENSEIGNEMENT

DICTÉES GÉNÉRALES

Les Eaux de la Raillère

Les sources *sulfurées* de Cauterets sont *les* plus anciennement *connues* du groupe des Pyrénées. L'expérimentation qu'on en a *faite* depuis plus de *mille* ans les a *classées* en première ligne parmi les stations thermales européennes. De toutes ces sources, *quelque précieuses* qu'elles soient, la plus remarquable est celle de la Raillère, *située* à douze *cents mètres* de hauteur et à une demi-lieue de Cauterets, dans une position sauvage, sous une montagne de granit *à demi écroulée*. En effet, les eaux de la Raillère sont *toutes*-puissantes pour la guérison des bronchites, des catarrhes, des affections *même* du larynx. *Voici* les détails qu'un savant chimiste a *consignés* dans un de ses meilleurs *comptes rendus* :

« La source vieille des *Eaux-Bonnes* peut seule lui être *comparée*, dit-il, page trois-*cent*; mais l'expérience a *démontré* que les *Eaux-Bonnes* sont plus *excitantes* que celles de la Raillère. A quoi faut-il attribuer cette différence que la science a *constatée*? Est-ce à la proportion un peu plus forte de sulfure de sodium dont les premières sont *imprégnées*? *Quelque* possible que cela soit, j'ai de fortes raisons de croire que c'est peu probable. Tous les faits que j'ai *observés* m'autorisent à déclarer que l'excitation *produite* par les eaux sulfureuses ne s'est pas toujours *trouvée* en rapport avec leur richesse en sulfure alcalin, dont l'action me paraît singulièrement *modifiée* par les autres éléments qui lui sont *associés*. Les eaux de la Raillère, *vu la* richesse des sels et l'abondance des matières organiques qu'elles renferment, doivent être *regardées* comme des eaux *vivantes*, et si *quelque chose est bienfaisant*, c'est leur action sur l'économie. Ces thermes forment un long parallélogramme *construit* sur une large terrasse de *quatre-vingts* mètres de long, *dominant* le cours des eaux et l'entrée du val de Lutour. De la terrasse, au centre de laquelle s'élève un petit pavillon, on pénètre dans une galerie largement *éclairée* par *vingt* fenêtres *vitrées*. Au milieu de l'édifice se trouve la buvette, et sur toute la longueur s'ouvrent les cabinets contenant cinquante baignoires en marbre poli. »

Bone et sa plaine

La ville de Bone, dont les Français se sont *emparés* vers la *mi-mars*, en *mil huit cent* trente-deux, est *devenue*, depuis *quelque vingt ans*, la ville la plus *florissante* de l'Algérie orientale. *Toute* pleine qu'elle a été des ruines, des débris *même* que la guerre y avait *accumulés*, elle s'est insensiblement *relevée* des désastres qu'elle avait *éprouvés*; et maintenant, *pavée* à neuf, *reconstruite* dans les conditions les plus hygiéniques de l'architecture moderne, *assainie* par des fontaines publiques, *ornée* de quais et de promenades, *décorée même* de quelques monuments remarquables, elle représente avec distinction la civilisation européenne sur les côtes de l'Afrique. *Tout* intelligente qu'a été l'énergie qu'ont *déployée* les colons qui s'y sont *fixés*, elle seule aurait été *insuffisante* pour faire de Bone la ville la plus *commerçante* de ces parages. La prospérité qui s'y est *développée* a été principalement *favorisée* par la richesse *tout* exceptionnelle de la plaine *environnante*, où sont *réunies toutes* les ressources de la nature : terres d'une merveilleuse fécondité, eaux *abondantes*, bois *magnifiques*, mines

Digitized by Google

productives et *faciles* à exploiter. Aussi la colonisation s'y est *portée* de bonne heure à la suite du commerce, et *quelques* difficultés que le climat lui ait *opposées*, elle a fait de la plaine de Bone un des plus *brillants* théâtres de l'agriculture algérienne.

Cascade du Pont d'Espagne

La cascade du pont d'Espagne est à huit *milles* de Cauterets et à *mille* cinq *cents* pieds au-dessus du niveau de la mer. La *voici* telle que je l'ai *vue* en août *mil huit cent* soixante-trois. *Tout* énorme, *toute* bruyante qu'elle est, nous sommes *arrivés* près d'elle avant de l'avoir *aperçue*, et cependant nous l'avions *entendue* mugir depuis près d'une *demi*-heure. Après avoir *passé* sur la rive droite du gave, par un pont jeté entre deux roches *saillantes*, nous avons *gravi*, pendant *quelque* cinq minutes et *demie*, une sente *tout* escarpée qui monte au sommet d'une *éminence ou montagnule*; puis, *tournant* à droite, nous sommes *descendus* sur le pont d'Espagne, *composé* de *quelques* sapins de *quatre-vingts* pieds de longueur. Le gave de Gaube, *descendant* d'une gorge *toute* noire de sapins, s'élance *bondissant* en cascades dans son lit de rochers *accumulés* ou *brisés* et se *heurtant* contre un îlot de pierre qui porte *quelques* arbres *verdoyants*; il se divise alors en deux bras, dont l'un, à *demi* caché derrière l'îlot, apparaît comme une longue ligne *écumante* et *bouillonnante*, tandis que l'autre bras, *situé tout* en face, coule assez tranquillement d'abord, puis se partage en deux nappes magnifiques et plonge d'un seul jet à la base du rocher. A deux *cents* pas plus loin, le gave de Marcadau, *venu* du S.-O., s'unit au gave de Gaube, passe avec lui sous le pont d'Espagne dans un lit profondément *encaissé* et tombe dans un gouffre de *quatre-vingt-cinq* pieds, d'où s'élève sans cesse une poussière de vapeurs *embellies* au soleil par plusieurs *arcs-en-ciel* nettement *dessinés*.

Auxerre

Auxerre est *située* sur une colline, le long de la rive gauche de l'Yonne, à quarante et une lieues et *demie* de Paris. Elle est un de nos *chefs-lieux* les plus *commerçants*. Au premier rang des nombreux édifices d'utilité publique dont a été *dotée* cette ville *florissante* doit être *placée* l'église *consacrée* à saint Etienne, car le portail dont elle est *ornée* est un vrai *chef-d'œuvre*, et les sculptures que les artistes y ont *admirées* sont *la plus belle des œuvres* de ce genre; aussi on a dit que, *toutes* célèbres que sont les églises d'Italie, d'Allemagne et de France, *aucune*, *excepté* la basilique de Saint-Pierre, à Rome, ne peut lui être *comparée* sous le double rapport de l'art et de la science. On cite encore dans cette ville *quelque chose de fort curieux* : c'est un pont de pierre, le plus ancien de tous ceux qu'il y ait *eu* sur l'Yonne, puisqu'il a été *réparé*, et non pas *bâti*, vers l'an *mil* deux *cent* soixante-six, à l'aide d'une taxe que saint Louis *a permis d'imposer* aux habitants d'Auxerre et aux bourgeois *possédant* des vignes sur le territoire auxerrois. De ce pont, on découvre de *charmants* points de vue sur les îles *boisées* et les barrages où se sont *établis* nombre de moulins et de fabriques. Auxerre existait aux lieux *mêmes* qu'elle occupe de nos jours lorsque les Romains se sont *emparés* de la Gaule. *Ce sont* eux qui l'ont *agrandie* en l'*embellissant*, *témoin les arènes*, *les temples*, *les cirques même* qu'ils y ont *élevés*; et les grandes voies de communication qu'ils ont *construites* l'ont *reliée* non-seulement avec Rome, mais aussi avec les villes les plus *importantes* de la Gaule. Cette ville, que les Barbares ont *saccagée* sous la conduite d'Attila dans le quatrième siècle, fut *enlevée* aux Romains *quatre-vingts* ans environ après par les Francs, qui l'ont dès lors *réunie* à la monarchie de Clovis.

Glacier du Vignemale

Le Vignemale est la plus haute montagne des Pyrénées françaises; il s'élève à trois *mille* mètres de hauteur au-dessus de la mer. Le glacier dont il est *couronné* se montre au bout d'une esplanade de neuf *cents* mètres de longueur; il est *percé* à sa base de plusieurs arches, d'où sortent des ruisseaux dont les eaux terreuses et *jaunissantes* couvrent d'un chaos de débris le sol qu'elles ont *nivelé*. *Tout* égale qu'en est la pente, il s'élève jusqu'au pied des murailles granitiques de la Pique-Longue; là, *tournant* à l'E., il monte, par des gonflements *crevassés* ou des pentes de neige très-rapides, jusqu'au sommet du Géant. La masse obtuse de sa partie orientale est *séparée* de la seconde pointe par un col qui paraît être une crête *tombée* en ruines. Celle-ci se relève, à force de ressauts, jusqu'au cône *tronqué* dont elle est *terminée*. Ce glacier, *quelles qu'en soient l'étendue et la beauté*, n'est pas comparable à ceux des Alpes : on n'y voit ni ces belles crevasses transparentes, ni ces aiguilles, ni ces crêtes qui hérissent ceux-ci et les font ressembler à des vagues que la congélation aurait *surprises*. *Relégué* sur des pentes *dépouillées*, il n'offre pas, comme dans les Alpes, les contrastes *charmants*, les oppositions pittoresques de ses pyramides et de ses cavités *azurées* avec les chalets, les bois, les prairies *même*.

TH. PHILIPIN.

NOUVEAUX EXERCICES INTELLECTUELS

PHRASE A COMMENTER. — Assis sur la plume ou étendu sous la soie, on n'atteint pas à la gloire.

COMMENTAIRE. — Il faut dompter la paresse; celui qui consume inutilement sa vie sans gloire ne laisse pas plus de traces après lui que la fumée dans l'air et l'écume sur l'eau. Il faut surmonter la fatigue avec l'esprit, qui sort toujours vainqueur du combat quand il ne plie pas sous le poids du corps.

***

INCONSÉQUENCE A RELEVER. — Neuf botanistes explorant les alentours du château de la Chasse, dans la forêt de Montmorency, ont reculé d'effroi devant un écriteau donnant cet avis féroce : « Il est défendu de laisser entrer des chiens sans être attachés dans les massifs, sous peine d'être tué par les gardes. »

COMMENTAIRE. — Celui qui avait rédigé cet avis d'une apparence si farouche, avait voulu dire sans aucun doute : sous peine de voir ces chiens tués par les gardes, ceux-ci étant beaucoup trop humains

Digitized by Google

d'ordinaire pour appliquer une justice aussi sommaire aux propriétaires des chiens.

*
* *

INCONSÉQUENCE A RELEVER. — « Que faisiez-vous à Solférino? demandait-on à un soldat du *centre*. — Moi? répondit-il avec une modestie honorable, je faisais comme les autres, je tuais et on me tuait. »

COMMENTAIRE. — Le digne *centrier* prenait la partie pour le tout; sans doute on tuait quelques-uns de ses camarades autour de lui, mais, si on l'avait tué, on l'aurait mis dans l'impossibilité de faire plus tard cette laconique et spirituelle réponse, ce qui eût été bien regrettable.

*
* *

ALLUSION LITTÉRAIRE. — Quoi! Sylla, Pompée, César, Crassus dans la même tragédie! Y pensez-vous, mon bon ami? Mais avec la moitié d'un seul de ces hommes-là les anciens maîtres du théâtre faisaient toute une tragédie.—Rien n'est plus vrai; mais voyez la révolution! nous autres, avec ces quatre hommes-là, c'est à peine si nous saurons remplir un seul de nos cinq actes. Le drame moderne, c'est le tonneau des Danaïdes. J. JANIN (*Littérature dramatique*).

COMMENTAIRE. — Danaüs, roi d'Argos, était père de cinquante filles, appelées par la Fable les cinquante *Danaïdes*. Son frère Egyptus, roi d'Egypte, était père de cinquante fils qu'il voulut unir aux filles de son frère. Celui-ci, contraint de céder à la force, consentit à cette union. Mais comme un oracle lui avait appris qu'il périrait de la main d'un de ses gendres, il fit jurer à ses filles de donner la mort à leurs époux la nuit même de leurs noces. Toutes obéirent, à l'exception d'Hypermnestre, qui épargna son mari Lyncée. Jupiter, pour punir ce forfait, condamna les coupables à remplir éternellement dans le Tartare un tonneau sans fond. *Le tonneau des Danaïdes* est passé en proverbe dans notre langue; cette expression s'emploie par allusion à l'homme dont le cœur insatiable désire sans cesse et n'est jamais satisfait.

Des grandeurs et des biens ne soyons point avides,
Nous serions par le sort confondus et trahis.
Jamais l'ambition ne voit ses vœux remplis;
C'est le tonneau des Danaïdes. (Lebrun.)

P. L.

EXERCICES ANALOGIQUES ET NOUVEAUX

SUR

LE PARTICIPE PRÉSENT

RÈGLE. Le mot en *ant* est adjectif verbal et variable lorsqu'il est ou peut être précédé d'un des temps du verbe *être* et, en général, lorsqu'il est propre à terminer le sens de la phrase sans qu'il soit besoin d'autre mot pour le compléter. Ex. :

Ces enfants sont obligeants.
Voilà des enfants obligeants.

L'élève devra composer des phrases, dans lesquelles il fera entrer les mots suivants, employés comme adjectifs verbaux d'après la règle ci-dessus :

Intéressant — grimpant — déchirant — perçant — riant — médisant — contredisant — mourant — aimant — charmant — engageant — séduisant — désobéissant — remuant — cuisant — surprenant — changeant — salissant — contrariant — dormant — croupissant — défaillant — révoltant — effrayant — gênant — confiant — conciliant — tolérant — indépendant — entreprenant — tourmentant — fatigant — brûlant — intéressant — surprenant — étonnant — piquant — mordant — attristant.

CORRIGÉ

Cette lecture est très-*intéressante*.
J'ai garni ma croisée de plantes *grimpantes*.
Nous avons entendu des cris *déchirants* et *perçants*.
Ma maîtresse a une figure *riante*.
Henriette et Yvonne ne sont ni *médisantes* ni *contredisantes*.
J'ai deux de mes amis qui sont *mourants*.
Ma mère a une âme *aimante*.
Ma compagne est *charmante*, elle a des manières *engageantes*.
On a fait à votre frère des promesses *séduisantes*.
Je punis les enfants *désobéissants* et *remuants*.
Qui n'a éprouvé en sa vie des chagrins bien *cuisants?*
Maurice a fait cette année des progrès *surprenants*.
On m'a acheté une robe de couleur *changeante* et très-*salissante*.
Rien n'est plus détestable que des personnes *contrariantes*.
Je hais les pays qui renferment des eaux *dormantes* et *croupissantes*.
Voici les derniers mots que mon père a tracés de sa main *défaillante*.
Cette personne a dit une absurdité *révoltante*, d'une voix *effrayante*.
On vous croit, mesdemoiselles, peu *gênantes*, trop *confiantes*, assez *conciliantes*, très-*tolérantes*, fort *indépendantes*, bien *entreprenantes* et très-*tourmentantes*.
Ce sont des occupations trop *fatigantes*.
Aviez-vous la fièvre, hier? vos mains étaient *brûlantes*.
M. X. vient de l'Océanie; il nous a donné sur cette contrée des détails très-*intéressants*, très-*surprenants* et très-*étonnants*.
Henri a toujours des mots *piquants* à vous dire, des choses *mordantes* et *attristantes*.

Lorsque le maître aura dicté l'exercice suivant, l'élève devra changer le sens de chaque phrase, de manière que les adjectifs verbaux soient employés comme participes présents. Ex. :

Dans l'été on voit souvent des étoiles *filantes*.
Dans l'hiver on voit souvent de bonnes vieilles *filant* au coin du feu.

A DICTER OU A FAIRE COPIER

Cet homme m'a effrayé; il avait un regard farouche et des yeux *étincelants*.

Digitized by Google

Papa a dans son chenil trois chiens *courants* dressés pour la chasse.
Vos compagnes étaient dans la classe, *tremblantes* et n'osant pas parler.
Lorsqu'on se baigne, rien n'est à craindre comme les sables *mouvants*.
Gardez vous des loups *ravissants*, dit l'Évangile.
Moïse élevait ses mains *suppliantes* vers le ciel.
Dans ce château vous trouverez plusieurs voûtes *retentissantes*.
Sous tous les gouvernements on rencontre des hommes vils et *rampants*.
Aux fêtes publiques on voit sur les places des bannières *flottantes*.
Voulez-vous l'adresse des avocats *plaidants* de cette ville?
Mes élèves sont tous très-*obéissants*.
Mes enfants, soyez toujours *prévoyants*.
Il y a un proverbe qui dit : Gardez-vous des eaux *dormantes*.
Après la pluie et la gelée, tous les trottoirs deviennent *glissants*.
Votre frère a composé quelques couplets *pétillants* d'esprit.
Nous avons visité des personnes très-*souffrantes*.
Je déteste les personnes *médisantes*.
Cette année j'ai visité Strasbourg et toutes les villes *environnantes*.
Cette dame était pâle et *chancelante*.
Savez-vous, mes petits amis, que vous n'êtes pas *endurants*?
Les portefaix manient adroitement les fardeaux les plus *pesants*.

CORRIGÉ

Cet homme, avec ses yeux *étincelant* de colère, m'a effrayé.
Nous avons aperçu trois chiens *courant* dans la plaine.
On aime à voir des enfants *tremblant* de déplaire à leur maître.
Ces ouvriers, *mourant* de lourdes masses, doivent être fatigués.
Nous avons vu deux loups *ravissant* un mouton.
Nous avons vu des pauvres *suppliant* les passants de les secourir.
Que j'aime à me promener dans une forêt *retentissant* des sons du cor!
Dans mon rêve, il me semblait sentir des couleuvres *rampant* autour de mes jambes.
Dans les fêtes publiques on voit des bannières *flottant* dans les airs.
Nous avons écouté avec plaisir des avocats *plaidant* leur cause.
Des élèves *obéissant* avec promptitude sont agréables.
Mes amis, *prévoyant* tous les incidents du voyage, avaient pris de grandes précautions.
Cette nuit, je me suis levé; j'ai vu tous mes élèves *dormant* du plus profond sommeil.
Ces jeunes gens, *glissant* sur une rivière peu gelée, sont exposés à un grand péril.
Au dessert on nous servit des vins recherchés, *pétillant* dans des verres de cristal.
Nous avons visité des personnes *souffrant* horriblement.
Il n'est pas rare de rencontrer des gens *médisant* de leurs amis.
Cette année, j'ai visité toutes les villes *environnant* Strasbourg.
Cette dame marchait en *chancelant*.
On a vu nos braves soldats *endurant* les plus grandes fatigues sans se plaindre.
Nous avons reçu des colis *pesant* 50 kilog.

Lorsque le maître aura dicté l'exercice suivant, l'élève devra changer le sens de chaque phrase, de manière que les participes présents soient employés comme adjectifs verbaux. Ex. :

Nous avons vu des pèlerins *montant* sur une éminence.
Nous visiterons la mer à la marée *montante*.

A DICTER OU A FAIRE COPIER

Ne faites jamais de récits *effrayant* les enfants.
Dans les faubourgs des villes on rencontre beaucoup de petits rentiers *vivant* dans une modeste aisance.
On voit souvent les cuisinières goûtant et *écumant* le pot-au-feu.
Cette année, les blés *abondant* de toutes parts, on pourra avoir le pain à bon compte.
Les voitures, *roulant* et *circulant* sans cesse sous mes fenêtres, me font mal à la tête.
A Magenta, les zouaves, *frémissant* d'impatience, volèrent au combat.
Nous sommes arrivés sur la place au moment où les eaux, *jaillissant* des fontaines, s'élevaient à une grande hauteur.
Mes regards, *errant* sur la chaîne des montagnes, découvraient sans cesse de nouvelles beautés.
L'impératrice portait, au dernier bal, une robe *resplendissante* d'or et de pierreries.
Aujourd'hui les dames ont des robes *traînant* sur les trottoirs et les *balayant* au besoin.
Ma mère, *triomphant* enfin de vos craintes chimériques, a pu vous faire abandonner votre projet.
Les Polonais, *gémissant* de leur servitude, voudraient conquérir leur indépendance.
Qui pourrait dire le nombre des créatures *vivant* sur la terre en ce moment?
J'aime à voir les élèves les plus âgés *amusant* leurs petits camarades.
Nous avons rencontré des jeunes gens dans la rue, *chantant* de tout leur cœur.
Nous avons vu des paysages *charmant* le regard par la beauté des points de vue.
Ce sont des bruits *assourdissant* les passants.

CORRIGÉ

Mon oncle nous a raconté des histoires *effrayantes*.
Mon frère a cinq enfants tous *vivants*.
Avez-vous entendu quelquefois le mugissement des vagues *écumantes*?
Nous avons eu cette année une moisson *abondante* en froment.
Votre gousset est-il bien garni d'espèces *roulantes* et *circulantes*?

Digitized by Google

On dirait en style poétique :

Allez à mon char mes coursiers *frémissants*.

Les fontaines aux eaux *jaillissantes* donnent de la fraîcheur.

Autrefois il existait des peuples *errants*.

Grâce à la lumière de la lune *resplendissant* à l'horizon, nous avons pu continuer notre route.

On peut dire qu'aujourd'hui toutes les dames ont des robes *traînantes* et *balayantes*.

C'est dans le ciel que se trouve l'Eglise *triomphante*.

Je voudrais aller consoler les Polonais *gémissants*.

Qui pourrait dire le nombre des créatures *vivantes* ?

Ce sont des personnes fort *amusantes*.

Ce que j'aime dans la musique, ce sont des airs gais et *chantants*.

Toutes vos compagnes sont *charmantes*.

Ce sont des bruits *assourdissants*.

Dans certains mots l'adjectif verbal n'a pas la même orthographe que le participe présent; nous allons, dans l'exercice suivant, donner des phrases contenant des participes présents; l'élève devra changer le sens des phrases et employer des adjectifs verbaux à la place des participes.

A DICTER OU A FAIRE COPIER

C'est en *intriguant* que votre frère a obtenu cette place.

On voit des bavards *fatiguant* tout le monde par leur babil.

C'est en *fabriquant* du coton que mon père s'est enrichi.

La douleur *suffoquant* Élise, elle ne put nous parler.

Les tribunaux *vaquant* en ce moment, l'affaire ne pourra être jugée.

Nous avons entendu plusieurs fois des avocats *extravaguant* sur divers sujets avec beaucoup d'aplomb.

C'est en *convainquant* les jurés qu'un avocat gagne sa cause.

CORRIGÉ

Votre frère est un *intrigant*.

Cette besogne est trop *fatigante* pour moi.

Mon père était un gros *fabricant* de Paris.

Il fait une chaleur *suffocante*.

Achille attend la première place *vacante*.

Julie a des idées bien *extravagantes*.

Cet avocat nous a donné des arguments très-*convaincants*.

DIFFICULTÉS

On dit d'après l'Académie :

Une requête *tendante* à ce qu'il plaise à la cour.

La cour royale *séant* à Orléans.

C'est une affaire *dépendante* de telle autre.

Une personne *appelante* d'un jugement.

Une maison à lui *appartenante*.

Au lieu où ladite dame est *demeurante*, le lieu où elle est *résidante*.

CLARISSE JURANVILLE.

FIN

DES EXERCICES ANALOGIQUES

ÉTUDES SYNTAXIQUES

RÈGLES APPLICABLES A PLUSIEURS ESPÈCES DE MOTS

ACCORD COMPOSÉ

173. On appelle *accord composé* celui qui est déterminé par plusieurs mots remplissant ensemble la même fonction grammaticale de sujet ou de complément. L'accord composé exige toujours le nombre pluriel; il exige le genre féminin si tous les mots qui le déterminent sont féminins; il exige le genre masculin si un seul de ces mots est masculin, et, à plus forte raison, si plusieurs le sont ou s'ils le sont tous. Lorsque tous les mots déterminant l'accord sont de la troisième personne, l'accord composé exige la troisième personne du pluriel; lorsqu'ils sont de différentes personnes, il exige celle de ces personnes qui a la priorité sur les autres, mais toujours en la pluralisant. Ces principes seront confirmés par tous les exemples qui vont être donnés pour montrer les diverses applications de l'accord composé.

174. Lorsque chacun des éléments auxquels se rapporte un mot variable désigne un objet différent ou des objets différents, et qu'en énonçant le variable on a présente à l'esprit l'image multiple de tous ces objets, sans qu'aucun élément résume, efface ou exclue entièrement les autres, il y a toujours accord composé, à moins pourtant que le variable ne soit un déterminatif, ou un qualificatif immédiat et inséparable : *La richesse, le talent, la beauté, la gloire, étaient distribués au hasard par l'aveugle Fortune. — Homère et Virgile seront toujours lus et admirés. — Toi et ton frère viendrez quand on vous appellera.* Il n'est pas inutile de faire observer que cette règle est presque toujours applicable quand le dernier des éléments est précédé de la conjonction *et*, mais que pourtant il y a des exceptions, comme on le verra par plusieurs des exemples suivants.

175. Quoiqu'un variable se rapporte à plusieurs éléments, tous de la troisième personne, il s'accorde simplement avec celui qui en est le plus rapproché dans les sept cas suivants : 1° Si les divers éléments sont considérés comme exprimant la même idée sous des noms ou des points de vue différents, sans toutefois se définir ou se qualifier l'un l'autre; 2° si les objets désignés par ces éléments sont considérés un à un, et non plusieurs ensemble par rapport au variable; 3° si l'élément le plus voisin résume, efface, ou rend inutiles tous les autres, à moins pourtant qu'il ne soit précédé de la locution *c'est-à-dire*; 4° si cet élément occupe seul la pensée au moment où le variable est énoncé, ce qui peut surtout arriver quand le verbe précède son sujet et que celui-ci est composé de plusieurs mots qu'on ne voit pas habituellement ensemble; 5° si ce même élément exclut absolument tous les autres, pourvu toutefois qu'aucun de ceux-ci ne soit d'une personne différente ou à un nombre supérieur; 6° si le variable est un déterminatif, et, dans ce cas, beaucoup de grammairiens en exigent la répétition; 7° enfin si le variable est un qualificatif immédiat qu'on tienne à présenter comme inséparé-

Digitized by Google

ble du dernier élément, et qui se laisse facilement sous-entendre pour les autres; mais alors l'accord composé est toujours permis, et les grammairiens rigides prétendent même qu'il serait toujours préférable : 1° *Son zèle, son activité est au-dessus de tout éloge. Tout l'art et le talent des sophistes consistait à trouver des arguments pour toutes les causes.* — 2° *Chaque arbre et chaque plante sera l'objet d'une étude particulière. L'un et l'autre se dit; L'un et l'autre parti paraît avantageux* (1). — 3° *Le père, la mère, les enfants, toute la famille était plongée dans la désolation. Les femmes d'abord, et bientôt tout le monde s'intéressa à son sort. Votre intérêt, votre honneur, Dieu vous commande ce sacrifice* (2).

4° Que peut servir ici l'Egypte et ses faux dieux? (3).

—5° *Une pomme ou une poire suffira pour le dessert. La prudence et peut-être la peur le tint éloigné du danger* (4).—6° *Toutes ces modifications et tempéraments fatiguent les abonnés et compromettent l'avenir du journal.* — 7° *Nous choisirons le temps et le lieu le plus convenable* (5).

176. Quand les divers éléments auxquels se rapporte un variable ne forment ensemble qu'une seule dénomination indivisible ou ne désignent qu'un seul être sous divers points de vue, le variable s'accorde avec l'objet de cette dénomination, tel que l'esprit se le représente : *Paul et Virginie, de Bernardin de Saint-Pierre, a été traduit dans toutes les langues*, c'est-à-dire le roman qui porte ce titre. *Un soldat et un Français n'abandonne pas lâchement son drapeau*, c'est-à-dire un homme qui est un soldat et un Français.

177. Quand un mot est placé après un autre mot, pour le qualifier ou pour le définir, il ne compte point parmi les éléments qui déterminent l'accord : *L'automne, saison de décadence, n'est guère aimé que des chasseurs.* Le mot *saison* forme ici ce que les grammairiens nomment une apposition; il qualifie ou définit *automne*, et c'est avec *automne* seul qu'on fait accorder *est aimé*.

178. Quand l'élément qui résume et explique tous les autres est amené par la locution *c'est-à-dire* et renfermé entre deux virgules qui l'isolent, les variables conçus comme étendant leur rapport aux éléments résumés s'accordent avec ceux-ci pris dans leur ensemble et sans y joindre celui qui les résume; si la seconde virgule isolante fait défaut, les variables s'accordent seulement avec l'élément placé après *c'est-à-dire : Sa jeunesse, son âge mûr, sa vieillesse, c'est-à-dire toute sa vie d'homme, se sont passés à lutter contre la misère.* Mais si l'on supprimait la virgule placée après *homme*, il faudrait mettre *s'est passée*.

179. Quand le mot qui en résume d'autres se trouve le plus éloigné de celui qui doit subir l'accord, on peut faire accorder avec ce mot seul ou avec tous les autres, à peu près indifféremment : *Tout, les animaux, les plantes, les minéraux, rend* ou *rendent témoignage à la puissance du Créateur.* Si l'on disait : *Tout, jusqu'aux minéraux eux-mêmes, rend témoignage*, le singulier serait nécessaire, parce que *minéraux* ne remplirait plus la même fonction grammaticale que *tout*.

180. Quand les divers éléments sont des infinitifs, des adverbes de quantité ou des pronoms indéfinis au masculin singulier ayant un sens très-vague, et que rien dans la phrase ne prouve que l'esprit aperçoit clairement une pluralité d'objets distincts, les variables peuvent rester au masculin singulier : *Tout ce qui est noble, tout ce qui est utile attire l'attention des grands ministres. Manger, boire et dormir fait toute l'occupation des paresseux.*

181. Le verbe substantif *être* peut souvent rester au singulier après un sujet composé quand il est suivi d'un attribut simple et au singulier, parce que l'image qui a d'abord été présentée comme multiple cesse de l'être au moment où le verbe vient la faire envisager comme identique à un attribut singulier : *Sous un sénat aristocratique, si l'égalité entre les membres et le maintien de l'autorité du corps est l'intérêt général qui meut les sénateurs, celui qui anime les citoyens est la conservation de leurs biens et la sûreté de leurs personnes.* (Voltaire.)

La même règle peut s'appliquer aux verbes *devenir, sembler, paraître, rester*, et autres semblables qui appellent après eux un attribut, absolument comme le verbe *être*.

EXERCICE

Les élèves copieront les phrases suivantes, en choisissant dans chaque parenthèse une des manières de s'exprimer qui sont séparées par une virgule, ou en faisant ce qui est indiqué par des mots en italique.

L'aigle cesse de donner la nourriture à ses petits sitôt que leurs plumes et leurs ongles sont (formés, formées).

L'étude et la méditation des livres saints (avait, avaient) élevé l'âme de Bossuet jusqu'au sublime.

Lorsque les fleuves d'Italie débordent, on les entend gronder de loin comme le tonnerre, et leur cours est si rapide que les flots et le bruit qui les annonce (arrive, arrivent) presque en même temps (Mme de Staël).

On remarquait dans les regards du bandit cette espèce de férocité inquiète que (donne, donnent) l'habitude des dangers et le spectacle des crimes.

La discipline et l'art de la guerre (finit, finissent) toujours par l'emporter sur le courage brut des masses.

(1) On pourrait aussi mettre *disent* au pluriel dans *L'un et l'autre se disent*, mais alors les deux choses désignées par *l'un et l'autre* ne seraient pas considérées d'une manière aussi distincte.

(2) Les trois mots *intérêt, honneur* et *Dieu*, forment une gradation, et le dernier terme d'une gradation est souvent considéré comme effaçant ou faisant oublier les précédents.

(3) Il est probable que Boileau, en écrivant ce vers, n'a songé d'abord qu'à l'Egypte, et que l'idée des faux dieux ne lui est venue qu'ultérieurement, lorsqu'il n'était plus temps de changer la forme du verbe *peut*.

(4) En mettant *tint* au singulier, on présente la peur comme excluant toute idée de prudence par le trouble qu'elle cause dans l'esprit. Mais il n'y aurait pas de faute à dire *tinrent*.

(5) Si l'on mettait *les plus convenables*, cette forme plurielle donnée à l'adjectif semblerait le détacher du substantif LIEU, qui est au singulier. Cependant aucun grammairien n'approuve formellement cette dérogation aux lois ordinaires de l'accord composé; mais on en trouve beaucoup d'exemples dans les auteurs.

Digitized by Google

L'affectation et l'emphase ne (plaît, plaisent) qu'aux esprits faux, et il y a peu de poètes qui en soient toujours exempts.

La famille de d'Aguesseau, unie par les nœuds les plus tendres, vivait dans cette joie pure (qu'inspire, qu'inspirent) toujours la paix, la concorde et la vertu.

Les mains et les pieds du Sauveur furent (attachées, attachés) sur la croix avec des clous.

La vertu et le génie, souvent (opprimé, opprimées, opprimés) par les contemporains, se (réfugie, réfugient) dans la postérité comme dans un asile où la justice ne peut manquer d'être rétablie.

L'agriculture, le commerce, l'industrie (est, sont) toujours (florissante, florissantes, florissants) quand ceux qui gouvernent aiment la justice et la paix.

Jacob réprimanda son fils Joseph et lui dit : « Que peuvent signifier ces songes? Est-ce que votre mère, vos frères et moi (doivent, devons) vous adorer sur la terre? »

Sire, je n'ai trouvé parmi les habitants et les gens de guerre que de bons citoyens et de braves soldats, et pas un bourreau; ainsi, eux et moi (supplient, supplie, supplions) Votre Majesté d'employer nos bras et nos vies à choses faisables.

Je ne puis comprendre cette inflexibilité, cette dureté que l'homme d'un jour a si souvent (montrée, montrées) à l'homme d'un jour comme lui. (Mme de Staël.)

D'où (peut, peuvent) venir cet ennui, ce dégoût général qu'éprouvent souvent les riches, si ce n'est de l'oisiveté?

Tout prince, tout lieutenant du prince, tout homme revêtu de l'autorité publique (apparaissent, apparaît) au chrétien comme l'image et le représentant de Dieu.

Aucun paquet, aucun panier ne (passera, passeront) sans avoir été (ouvert et visité, ouverts et visités) avec soin.

Il y a deux manières de résoudre ce problème, mais ni l'une ni l'autre (n'est, ne sont) à la portée des commençants.

Le philosophe veut tout étudier et tout connaître : la nature vivante et la nature morte, les destructions et les renouvellements, les variétés et les ressemblances, rien (n'échappe, n'échappent) à ses investigations.

Comptons avant tout sur nous-mêmes : voisins, amis, parents, chacun (préfèrent leur, préfère son) intérêt à celui de tout autre.

Le génie des Romains, leur gloire, leur éducation militaire, la forme de leur gouvernement, tout les (éloignait, éloignaient) du commerce.

La composition du feu grégeois était telle, que l'eau et tout ce qui éteint les feux ordinaires ne (faisaient, faisait) qu'en augmenter la violence.

Qu'est devenue cette ardeur pour l'étude et cette facilité à tout comprendre, qui nous avaient fait concevoir de si belles espérances? *Expliquer pourquoi on n'est pas choqué de voir mettre* est devenue *au singulier, quoique le sujet soit composé des deux mots* ardeur *et* facilité (1).

Que diraient votre père et votre mère s'ils savaient combien votre conduite a été légère? *Dire pourquoi le pluriel est nécessaire ici, quoique le sujet composé soit placé après le verbe, et que le premier élément* père *soit au singulier.*

Un capitaine, un lieutenant, ou un sous-lieutenant (conduira, conduiront) le détachement.

Il est quelquefois bien difficile de savoir de quel côté (se trouve, se trouvent) la vérité ou l'erreur.

Il faut que vous ou moi (donne ma signature, donnions notre signature) pour garantir le payement à l'échéance.

Vos deux filles ou votre garçon (pourra, pourront) vous accompagner; mais il ne faudra pas les emmener tous les trois.

On prêchait (tous, toutes) les fêtes et les dimanches dans l'église de notre paroisse.

Il s'est livré, dans sa jeunesse, à (maints, maintes) folies et déréglements; mais il a toujours eu bon cœur, et on lui pardonnait ses défauts à cause de ses bonnes qualités.

Un auteur moderne, dans un livre intitulé : *Servitude et grandeur (militaire, militaires)*, a peint le soldat français esclave d'une discipline inflexible et maître de ses ennemis par son courage indomptable.

Loth ne prit jamais part aux crimes des habitants de Sodome; il se conserva pur au milieu de la débauche et de la corruption (générale, générales).

On voyait tour à tour une fureur et une résignation (aveugle, aveugles), mais nulle part le sang-froid qui double les moyens et les forces.

Brunehaut est fameuse encore aujourd'hui par des ouvrages dignes d'un édile et d'un proconsul (romain, romains).

Le bien et le mal (physique, physiques) (n'a, n'ont) qu'une existence relative : ce qui est bien pour tel animal est mal pour tel autre; cela est évident, puisque les animaux se mangent les uns les autres.

La Laitière et le Pot au lait (récités, récité, récitée) par une charmante petite fille, avec le ton et les gestes convenables, ne (peut, peuvent) manquer d'exciter les applaudissements.

En 1503, une femme publia à Venise un ouvrage où elle soutenait la supériorité de son sexe sur le nôtre. Au dix-septième siècle, une autre femme et une autre Vénitienne (soutint, soutinrent) encore la même thèse. (Thomas.)

La plus grande faute de Charles le Téméraire et celle qui précipita sa perte (fut, furent) son expédition contre les Suisses, nation pauvre, mais héroïque.

Si les chrétiens avaient une foi vive, les verraient-on si souvent préférer le plaisir d'un moment à un héritage et à un bonheur (éternel, éternels)?

La Grèce, pays où les arts prirent naissance, est aujourd'hui bien (dégénéré, dégénérée).

La religion, les lois, l'amitié, sa famille, les sciences, les arts, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus doux et de plus sacré sur la terre occupait tout le

(1) Il ne faudrait pas s'imaginer ici qu'on ferait une faute en mettant *que sont devenues* au pluriel. On peut mettre le singulier, parce qu'il est possible qu'on n'ait d'abord dans la pensée que l'*ardeur pour l'étude*. Mais il est possible aussi qu'on pense dès le commencement à l'*ardeur* et à la *facilité*, et, dans ce cas, le pluriel serait nécessaire.

Digitized by Google

ADMINISTRATION COMMERCIALE DE LA

temps que d'Agnesseau passa dans la retraite. (Thomas). *Transcrire cette phrase en y faisant le petit changement nécessaire pour que le verbe* occupait *doive être au pluriel.*

La moindre chose, une mouche qui vole, un ruban que l'air agite, suffit ou suffisent pour amuser un jeune chat. *Expliquer pourquoi le verbe peut se mettre au singulier ou au pluriel, à peu près indifféremment.*

Bien écouter et bien répondre (suffit, suffisent) pour jouer dans la conversation un rôle très-convenable.

Un peu d'esprit et beaucoup de temps à perdre (suffit, suffisent) pour rendre un homme intéressant aux yeux des femmes du monde.

Les triumvirs établirent l'impunité de tous les crimes publics ; tout ce qui pouvait arrêter la corruption des mœurs, tout ce qui pouvait assurer le bon ordre (fut aboli, furent abolis) par eux.

Un boulet qui brise et traverse le corps, un rocher qui l'écrase (n'est point, ne sont point) une maladie. (Lamennais.)

Si l'on met à part certains moments d'enthousiasme que beaucoup d'hommes n'ont jamais connus, l'intérêt de notre conservation, de notre fortune, de nos plaisirs, de notre repos, de notre réputation, déterminent seuls tous nos actes. *Corriger deux mots dans cette phrase et expliquer pourquoi l'accord ne doit pas être composé.* P. BOISSIÈRE.

TABLETTES SÉCULAIRES

DE

CHRONOLOGIE UNIVERSELLE

XVe SIÈCLE après J.-C.

1402. Bataille d'Ancyre, gagnée par Tamerlan sur Bajazet, qui est fait prisonnier. La défaite des Turcs retarda de cinquante ans la chute de l'empire d'Orient.

1404. Mort du duc de Bourgogne ; son fils, Jean sans Peur, lui succède.

1405. Rivalité des ducs de Bourgogne et d'Orléans.
Mort de Tamerlan.

1406. La prise de la ville de Pise assure à Florence la prépondérance en Toscane.

1407. Assassinat, à Paris, du duc d'Orléans, par Jean sans Peur.

1408. Concile de Pise pour la pacification de l'Église.

1410. Paris est ensanglanté par les factions des Bourguignons et des Armagnacs (Orléanistes).

1412. Les Armagnacs appellent les Anglais en France.
Bataille de Semeondria (Servie), gagnée par le sultan turc Musa sur l'empereur Sigismond.

1413. Mort de Henri IV d'Angleterre ; son fils, Henri V, lui succède.

1414. Concile de Constance, qui soumet le pape à l'autorité des conciles.

1415. Bataille d'Azincourt, perdue par les Français contre les Anglais. Le duc d'Orléans est fait prisonnier.
Le concile de Constance condamne l'hérésiarque Jean Huss à être brûlé vif. — Guerre religieuse en Bohême.

1415. Premières conquêtes des Portugais en Afrique ; prise de Ceuta sur les Maures.

1417. Découverte de Madère par les Portugais.

1418. Paris est inondé de sang par les gens du bourreau Capeluche, agent des Bourguignons.

1419. Le dauphin Charles fait assassiner Jean sans Peur sur le pont de Montereau.

1420. Son fils, Philippe le Bon, le venge en faisant, d'accord avec la reine Isabeau, signer à Charles VI le *traité de Troyes*, par lequel ce pauvre fou donne sa fille Catherine en mariage à Henri V avec le titre de régent, et le reconnaît pour son héritier à l'exclusion du dauphin.

1422. Mort de Henri V ; son fils, Henri VI, enfant de neuf ans, est proclamé à Saint-Denis roi d'Angleterre et de France, sous la tutelle de ses oncles, les ducs de Glocester et de Bedfort.
Mort de Charles VI ; le dauphin se fait proclamer roi de France, à Poitiers, sous le nom de Charles VII.

1423. Bataille de Cravant, à quinze kilomètres d'Auxerre, gagnée par les Anglais sur les généraux de Charles VII.

1424. Nouvelle défaite à Verneuil (Normandie).

1428. Les Anglais viennent assiéger Orléans, tandis que *le roi de Bourges* reste dans l'inertie.

1429. Mort de Jean de Médicis, à Florence ; son fils Côme se montre le protecteur des sciences, des lettres et des arts.

1429. Jeanne d'Arc fait lever aux Anglais le siége d'Orléans, les bat à Patay, et conduit Charles VII (le Victorieux) à Reims, où il est sacré.

1430. Jeanne est faite prisonnière au siége de Compiègne.

1431. Elle est brûlée vive à Rouen.

1432. Ouverture du concile de Bâle ; il se déclare, comme celui de Constance, supérieur au pape.
Découverte des îles Açores par les Portugais.

1433. Le portugais Gilianez franchit le premier le cap Bojador (côte occidentale de l'Afrique).

1435. Traité d'Arras ; réconciliation du duc de Bourgogne et de Charles VII.
Mort de Jeanne II de Naples ; elle a donné ses États à René d'Anjou.

1437. Entrée de Charles VII à Paris.

1438. Pragmatique sanction de Bourges, qui établit les droits et les libertés de l'église gallicane.

1440. *Invention de l'imprimerie*, par Jean Gutenberg (1)

1441. Philippe-Marie Visconti, duc de Milan, donne sa fille Blanche-Marie en mariage à François Sforza.

1444. Taille annuelle et perpétuelle, votée par les états généraux ; création d'une armée permanente.
Bataille de Varna, gagnée par Amurath II, sultan des Turcs, sur Wladislas, roi de Hongrie.

1447. Mort de Philippe-Marie Visconti ; François Sforza, son gendre, et Charles d'Orléans, fils de Valentine de Visconti, réclament sa succession.

1448. Rupture de l'Union de Calmar.

1449. Fin du grand schisme d'Occident ; Nicolas V est reconnu seul pape ; il sera le protecteur infatigable des lettres et des arts.

(1) Jean Gutenberg était de Mayence, mais ses premiers essais eurent lieu à Strasbourg, qu'il habitait alors. De retour à Mayence, il forma une association avec Faust et Scheffer, dont les noms sont liés inséparablement à sa gloire. Gutenberg mourut dans sa ville natale, en 1468.

Digitized by Google

1449 .Scanderbeg et Jean Huniade luttent héroïquement contre Amurath II.

1450. La maison de Sforza succède à celle des Visconti dans le duché de Milan.

Découverte des îles du Cap-Vert par les Portugais.

Bataille de Formigny, gagnée par Charles VII : les Anglais sont chassés de la Normandie.

1453. Prise de Constantinople, par Mahomet II, sultan des Turcs; le dernier empereur grec, Constantin XII Dranases, meurt glorieusement sur la brèche. **Fin de l'empire romain d'Orient.**

Bataille de Castillon, gagnée par Charles VII : les Anglais sont expulsés de la Guyenne. **Fin de la Guerre de Cent Ans.** Les Anglais ne possèdent plus en France qu'une seule ville, Calais.

1455. Guerre des Deux-Roses, en Angleterre, entre la maison d'York (Rose blanche) et la maison de Lancastre (Rose rouge).

Aidé du comte de Warwick, le *Faiseur de Rois*, Richard d'York, fait le roi Henri VI prisonnier à **Saint-Albans** et se fait nommer *Protecteur*.

1456. Mahomet II met le siège devant Belgrade, mais Jean Huniade le force de le lever.

1458. Mathias Corvin est élu roi de Hongrie; l'empereur Frédéric III lui dispute en vain le trône.

1459. Création de l'ordre de l'Épée par Alphonse V de Portugal.

1460. Richard d'York gagne la bataille de Northampton, et se fait déclarer héritier du trône, au préjudice du fils de Henri VI.

Bataille de Wakefield, gagnée par Marguerite d'Anjou, femme de Henri VI; Richard d'York est tué dans la bataille.

1461. Nouvelle victoire de Marguerite à Saint-Albans; Warwick n'en fait pas moins proclamer dans Londres le fils aîné de Richard d'York, sous le nom d'Édouard IV.

Bataille de Towton; défaite de Marguerite.

Mort de Charles VII; Louis XI, son fils, lui succède.

1463. Bataille d'Hexham; nouvelle défaite de Marguerite.

1464. Mort de Côme de Médicis, surnommé par les Florentins le *Père de la Patrie*.

1465. Ligue dite du Bien public, en France; Bataille indécise de Montlhéry; traités de Conflans et de Saint-Maur.

1467. Mort de Philippe le Bon, duc de Bourgogne; son fils, Charles le Téméraire, lui succède.

Mort de Scanderbeg : l'Albanie tombe au pouvoir des Turcs.

1468. Entrevue de Péronne : Louis XI est retenu prisonnier par Charles le Téméraire, et ne recouvre la liberté que grâce à Philippe de Commines, son futur historien.

1469. Mariage de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille. Création, par Louis XI, de l'ordre de Saint-Michel.

1470. Warwick, blessé dans son orgueil par son protégé, se fait le défenseur de la Rose Rouge; il rétablit Henri VI, bat Édouard IV à Nottingham, et le force de quitter l'Angleterre.

Introduction de l'imprimerie en France par Louis XI.

1471. Édouard IV revient en Angleterre, défait Warwick à Barnet et Marguerite d'Anjou à Tewkesburg. Marguerite est faite prisonnière; son mari et son fils sont lâchement égorgés.

1472. Mort du duc de Guyenne, frère de Louis XI; on le croit empoisonné.

Charles le Téméraire vient mettre le siège devant Beauvais; il est forcé de le lever; intrépidité de Jeanne Hachette.

1472. Découverte, par les Portugais, des îles Saint-Thomé, du Prince et d'Annobon, dans le golfe de Guinée.

1475. Traité de Picquigny, entre Louis XI et Édouard IV; Marguerite est mise en liberté.

1476. Batailles de Granson et de Morat, gagnées par les Suisses sur Charles le Téméraire.

1477 Mort du duc de Bourgogne sous les murs de Nancy.

Marie de Bourgogne, fille et héritière de Charles le Téméraire, épouse l'archiduc Maximilien d'Autriche. **Origine de la rivalité entre la France et la maison d'Autriche.**

1478. Édouard IV d'Angleterre fait mourir son frère, le duc de Clarence.

Conspiration des Pazzi, à Florence, contre les deux frères Laurent et Julien de Médicis. Julien est assassiné; son frère échappe aux meurtriers.

1480. Introduction de l'Inquisition en Espagne.

1481. Mort de Mahomet II.

Avènement de Jean II en Portugal.

1483. Mort d'Édouard IV; ses deux jeunes enfants, Édouard V et le duc d'York, sont étouffés, dans la tour de Londres, par l'ordre de leur oncle, le duc de Glocester, qui se fait couronner roi sous le nom de Richard III.

Mort de Louis XI, à Plessis-lès-Tours; son fils, Charles VIII, lui succède, sous la tutelle d'Anne de Beaujeu, sa sœur.

1484. États généraux de Tours; conduite habile de la régente.

1485. Henri Tudor, comte de Richmond, descendant des Lancastre par les femmes, se fait le vengeur des enfants d'Édouard : Richard III est vaincu et tué à Bosworth; le vainqueur se fait reconnaître roi d'Angleterre, sous le nom de Henri VII Tudor.

1486. Henri VII Tudor épouse Élisabeth d'York, fille d'Édouard IV, confond ainsi les droits des deux maisons rivales, les réconcilie, et **met fin à la Guerre des Deux Roses.**

Découverte du cap des Tempêtes, qui prend bientôt le nom de cap de Bonne-Espérance, par le portugais Barthélemy Diaz.

1488. Bataille de Saint-Aubin du Cormier, en Bretagne : le duc d'Orléans (depuis Louis XII), qui était à la tête de la *Guerre folle*, entreprise contre la régente Anne de Beaujeu par les principaux seigneurs de France, est défait et pris par La Trémoille.

1491. Charles VIII épouse Anne de Bretagne.

1492. Prise de Grenade, par Ferdinand et Isabelle, sur Boabdil : **Fin de la domination des Maures en Espagne.**

Découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

Mort, à Florence, de Laurent le Magnifique, surnommé le *Père des Muses*.

Avènement du pape Alexandre VI Borgia.

1494. Commencement des guerres d'Italie; conquête du royaume de Naples par Charles VIII, héritier, par Louis XI, de la maison d'Anjou.

1495. Avènement d'Emmanuel le Fortuné, roi de Portugal.

Bataille de Fornoue : elle permet à Charles VIII de rentrer en France.

1496. Philippe le Beau, fils de Maximilien et de Marie de Bourgogne, épouse Jeanne la Folle, fille de Ferdinand et d'Isabelle.

Digitized by Google

1497. Le Florentin Américo Vespucci découvre les côtes orientales de l'Amérique, à laquelle il donne son nom.

1498. Mort de Charles VIII; le duc d'Orléans, petit-fils d'un frère de Charles V, lui succède sous le nom de Louis XII.

Vasco de Gama double le cap de Bonne-Espérance, et aborde aux Indes Orientales.

1499. Louis XII répudie Jeanne, fille de Louis XI, et épouse la veuve de Charles VIII.

Première conquête du Milanais, sur Ludovic le More, par Louis XII, héritier de Valentine de Visconti, son aïeule.

1500. Perte du Milanais, par les fautes de Trivulce; nouvelle conquête de ce duché par le roi de France.

Découverte du Brésil par le portugais Alvarès Cabral.

THÉO LEFEVIT.

DEUXIÈME PARTIE

VARIÉTÉS

ÉNIGMES NOUVELLES

Le mot de la vingt-cinquième énigme est *Phaëton* (mythologie.)

QUESTIONNAIRE

— *Pourquoi cette apostrophe à la jeunesse?*

C'est la leçon morale que donne la fable sur Phaëton.

— *Quel est ce d'abord?*

Epaphus, fils de Jupiter et d'Io. Il partagea avec sa mère, en Egypte, les temples et les honneurs de sa divinité.

— *Quelle était l'origine de Phaëton?*

Il était fils du Soleil et de Clymène, qui n'épousa pas moins Mérops, si l'on en croit Ovide, fort au courant de la chronique scandaleuse du ciel.

— *Que dit Clymène à son fils?*

Fut-elle plus touchée des larmes de son fils qu'irritée de se voir soupçonnée d'imposture? c'est ce qu'il est difficile de décider; mais elle leva ses deux mains au ciel, et, portant ses yeux vers le Soleil : « Je te jure, mon fils, par ce dieu qui nous voit et qui nous entend, que tu dois le jour à cette divinité qui nous éclaire et qui féconde le monde entier. » C'est sur le compte d'Ovide (*Métamorphoses*, liv. I), qu'il faut mettre ces paroles.

— *Où était le palais du Soleil?*

A l'Orient, d'où, d'après le système des apparences, part, tous les matins, le soleil pour éclairer la terre. Il faut lire dans le poëte latin la description qu'il fait de ce merveilleux palais. (*Métamorph.*, liv. II.)

— *Quel serment fit le Soleil?*

Il jura par le Styx, garant inviolable des promesses des dieux.

— *Que demanda Phaëton à son père?*

Il lui demanda son char à conduire et la permission de gouverner ses chevaux pendant un jour.

— *Pourquoi Phaëton ne put-il conduire le char du Soleil?*

Privé de sa pesanteur ordinaire, le char ne fait que sauter dans les airs; les chevaux s'éloignent rapidement de la route marquée, Phaëton s'effraye; il ne sait de quel côté se diriger. Le char est tantôt trop loin et tantôt trop près de la terre, que, dans le même jour, le froid glace et le feu dévore.

— *Dans quel fleuve fut précipité Phaëton?*

Dans l'Eridan, aujourd'hui le Pô, en latin *Padus*.

— *Quelles étaient les sœurs de Phaëton?*

Les Héliades; elles étaient trois : Lampétie, Phaëtuse et Phœbé.

— *De quelle substance parle-t-on?*

De l'ambre jaune ou succin. Il était fort recherché avant l'usage des diamants et des pierres précieuses. On l'employait à la décoration des autels, à l'ornement des femmes, dont les bijoux les plus précieux étaient de cette substance. On en faisait des colliers, des bracelets, et d'autres parures qu'on ne trouve guère plus aujourd'hui que dans les sérails d'Asie, où l'estime qu'on en fait les multiplie encore.

VINGT-SIXIÈME ÉNIGME

Parmi tous les personnages, saints, rois, papes, princes, qui ont porté le même nom que moi, et ils sont nombreux, cherchez un déshérité; c'est moi! Cependant ne désespérez pas de ma fortune; je ne tardai pas à être puissant et riche. Je ne reculai ni devant l'usurpation, après la mort de mon frère, ni même devant le crime, pour arriver aux fins que se proposait mon ambition. Cela n'est pas beau, assurément, mais le siècle où je vécus explique, s'il ne justifie pas ma conduite. D'ailleurs, je crois qu'il ne faut pas demander aux rois des vertus peu compatibles avec le métier qu'ils font. Ainsi mon neveu, qui avait appelé contre moi à son secours un de mes puissants voisins, tomba sous les coups que je lui portai. Je fus, pour cela, condamné comme félon, par un auguste tribunal, et dépouillé des fiefs que je possédais sur la terre étrangère. J'osai ensuite m'attaquer au pape lui-même à l'occasion d'un archevêque, et je me vis forcé de faire, en frémissant, hommage de ma couronne à ce pape, personnage fort remuant de sa nature. Je crus pouvoir prendre une éclatante revanche de mes revers, à l'aide de deux puissants alliés; la victoire en décida autrement. L'année suivante, mes barons s'étant révoltés, je souscrivis à un acte qui assurait la liberté à mes peuples; mais bientôt mon orgueil humilié me fit violer mes serments. Une nouvelle révolte éclata; ma couronne fut déférée au fils d'un prince, mon plus redoutable adversaire. Je mourus au milieu de ces troubles, et mon fils, à l'âge de neuf ans, me succéda, en se promettant de réparer les pertes que j'avais faites sur le continent. P. T. L.

ANECDOTES

GRAMMATICALES, LITTÉRAIRES, ETC.

Mercier affirme (*Nouveau Paris*) avoir entendu, pendant la Révolution, un orateur de club prononcer cette phrase, qu'il regarde avec raison comme le sublime de l'extravagance : « *Oui, je prendrai ma tête par les cheveux, je la couperai, et l'offrirai au despote, je lui dirai : « Tyran, voici l'action d'un homme » libre!* »

***

Un jour, après les graves attaques qu'il s'était permises contre madame de Staël, M. Michaud se rencontra avec elle chez madame Suard, qui, en bonne personne qu'elle était, se disposait à jouir de l'embarras. M. Michaud, apostrophé assez rudement par madame Suard sur ses anciennes vivacités de plume, se tira de sa position fausse en disant : « Que voulez-vous, madame, nous combattions dans la mêlée et dans les ténèbres. Je n'ai pas la fatuité de me comparer à l'un des héros de l'*Iliade*; il m'est pourtant arrivé le même malheur qu'à Diomède : j'ai blessé dans la nuit une déesse. » Madame de Staël sourit, et, ce que n'eût pas fait une déesse, elle pardonna.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE 23, 61, 88, 137, 231, 281, 343, 395
ANECDOTES. 47, 64, 80, 95, 128 144, 176, 191, 208, 221, 240, 256, 288, 304, 320, 334, 399, 410

ASTRONOMIE

— Introduction 269
— Définitions préliminaires 319
— Astres. Observatoires, etc. 397

BIBLIOGRAPHIE

— Léonie, par Mme Eugénie Garcin 95
— Revue analogique des mots français. 143
— Charlotte, par Mme Eugénie Garcin. 208
— Corbeille poétique du jeune âge. 239
— Gazette des campagnes 239
— Nouvelle Méthode d'Analyse et Grammaire latine, par H. Felix. 304
— Méthode pratique de Musique vocale. 320
— Traité élémentaire d'Arboriculture. 334

BOTANIQUE

— Troisième partie : Physiologie végétale. — Phénomènes d'ordre supérieur dans les végétaux. 43
— Des classifications en général. 139
— Des divers systèmes de classification des plantes. . . 218
— Même sujet (*suite*) 330

COMPOSITIONS TIRÉES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

— Philippe-Auguste et sa mère. 19
— Discours de Guillaume, archevêque de Tyr 53
— Croisade contre les Albigeois. 118
— Monologue de Philippe-Auguste. 175
— Charlemagne et Philippe-Auguste 230
— Éducation de saint Louis. 263
— La reine Marguerite à Louis IX. 293
— Réponse de Louis IX aux envoyés du sultan d'Egypte. 358
— Dernière croisade. Mort de saint Louis. 392
COURS PRATIQUE D'ANALYSE LITTÉRAIRE 55, 85, 120, 149, 198, 230, 263, 294, 326, 374

COURS ÉLÉMENTAIRE D'ARCHÉOLOGIE

— Des temples et des palais 78
— Des temples et des palais (*suite*). 125
— Des colonnes et ordres d'architecture ; obélisques et pyramides. 204
— Théâtres et cirques, bains et thermes. 285
— Même sujet (*suite*) 317

COURS COMPLET DE LITTÉRATURE ANCIENNE

— Analyse de la poétique d'Aristote. 10
— De l'epopée grecque. 42
— De l'epopée grecque. — Homère et l'Iliade 73
— Homère et l'Iliade (*suite*). 103
— L'Odyssée 135
— De l'epopée latine. 199
— L'Énéide 253
— Des autres épopées latines. 279
— De la tragédie ancienne : Eschyle. — Sophocle. . . 296
— Tragédies de Sophocle (*suite*). 341
— Euripide 378
— Appendice sur la tragédie latine. 395
COURS DE PHILOSOPHIE ÉLÉMENTAIRE. 121, 167, 249, 327, 398

Pages

DICTÉES ANALYTIQUES

— Un Père à sa fille (1re lecture). 18
— Un Père à sa fille (2e lecture) 50
— Paris. 83
— La Maison de Domon. 114
— Le Jardin de Domon. 146
— L'Éléphant de Perras 194
— Utilité des Chameaux. 226
— Le Tigre. 261
— Le Zèbre 323
— Mœurs du Zèbre. 354
— Un Brave Marin. 388

DICTÉES ÉLÉMENTAIRES

— La Prière dans les ténèbres. — Migration des oiseaux. 17
— Les Animaux. — Tableau du déluge 49
— La Puissance de Dieu 82
— L'Amour du prochain 83
— Légende des Deux Frères. — Le Livre de Job. . . 113
— Supériorité de l'homme sur les animaux. — Mort de Julius Avitus 145
— Un Tour d'Ésope. — Mort d'Alexandre 193
— Moïse au Sinaï. — Peste de l'Attique. 225
— Allégorie du Sphinx. — Retraite des Dix Mille. . . 260
— Jérusalem. — Sur Marius. 322
— Le Combat du Taureau. — Les Fourmis et les Pierrons. 353
— L'Envie. 387
— La Vérité 388

DICTÉES GÉNÉRALES

— Le Pommier. — Antoine Lemaître. — Bonté de Georges III. — Un Trait d'habileté 36
— Sophie Cheron. 37
— Une Visite aux Invalides. — Le Grand Bazar de Damas. — Les Forêts vierges 65
— Jugement de Salomon. — Le Lion et la Chèvre . . 66
— La Brebis tondue. — La Mésopotamie. — La Luzerne, emblème de la vie. — La Taupe. 97
— La Campagne de Damas 98
— Discrétion. — Venise. — Le Billet noir. — L'Aurore. — Le Lever du Soleil. 131
— Étendue des Terres et des Mers. — La Tempête. — Les Nègres. 177
— La Nuit. — Les Fleurs. 178
— Le Jardinier et les Jeunes Arbres. — Une coutume des Esquimaux. — La Grande-Bretagne. 211
— Intrépidité et Désintéressement. — Le Lac de Mœris . 212
— La Mouche et l'Abeille. — Chasse de Méléagre. — Fin contre Ro. 241
— Côtes françaises de l'Océan. — Les Girofles. . . . 242
— Générosité. — Une Coutume chez les Nègres. — Formation des montagnes 273
— Les Cafres. — La Zélande. 274
— Le Nil. — Description d'une ancienne Église. — Utilité de la prudence. 305
— L'Agréable et l'Utile. — Cathédrale de Strasbourg. . 306
— Tableau de Jérusalem. — Contre l'impatience . . . 337
— Le Roi et son Favori. — Le Coq et le Renard. — Digues et Canaux de la Hollande 338
— Contre la colère. — Réunion d'Albe à l'Etat romain. — Distribution des prix. 371
— Mantuei et le pape Innocent VII. — Tremblement de terre en 1860 372
— Les Eaux de la Raillère. — Bone et sa plaine. . . 401
— Cascade du pont d'Espagne. — Auxerre. — Glacier du Vignemale 402

Digitized by Google

Pages

DICTÉES SYNONYMIQUES

— La Simplicité, bonheur de l'homme. . . . 1
— Progrès du quatorzième et du quinzième siècle. . . 2
— L'Homme qui se scandalise mal à propos. 3
DICTIONNAIRE DES MATIÈRES COMMERCIALES. 12, 90, 122, 188, 233, 270, 312, 360
ÉNIGMES NOUVELLES. 15, 45, 79, 111, 144, 190, 223, 255, 288, 320, 368, 410
L'ESPRIT DES GRANDS ÉCRIVAINS DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. 16, 46, 61, 79, 112, 127, 191
ÉTUDES SYNTAXIQUES. 5, 37, 66, 114, 179, 227, 275, 307, 355, 405
EXERCICES ANALOGIQUES ET NOUVEAUX SUR LE PARTICIPE PASSÉ. 3, 51, 98, 132, 195, 213, 293
EXERCICES ANALOGIQUES ET NOUVEAUX SUR LE PARTICIPE PRÉSENT 323, 373, 403
EXERCICES POUR UNE DEUXIÈME ANNÉE D'ARITHMÉTIQUE. 44, 63, 91, 110, 123, 142, 189, 203, 221, 254, 274, 289, 314, 359
HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE EN FRANCE. 23, 55, 101, 156, 251, 264, 309, 315
HISTOIRE UNIVERSELLE DE LA PÉDAGOGIE 33, 81, 129, 209, 257, 321, 385

MONOGRAPHIES DE L'HISTOIRE, DE LA GÉOGRAPHIE, ETC.

— Villes détruites. 7
— Infirmités de personnages célèbres 68
— Professions. 181
— Singularités de divers personnages historiques. . . . 244
— Victimes de l'ingratitude. 339

NARRATIONS ET COMPOSITIONS FRANÇAISES

— Plus fort qu'Harpagon. 9
— Une Aventure de Montesquieu 40
— Assassinat d'une jeune fiancée. 57
— Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place. 72
— Ballade de lord William. 99
— Une Légende normande. 117
— Le Voleur volé 147
— Un Incendie à Auch. 129
— Marsouiller en voyage. 228
— Un Songe de Lucien 262
— Le Souper d'Auteuil. 325
— Le Singe et les deux Chats 374
— Une Scène d'hiver en Livonie. 389
NOUVEAUX EXERCICES INTELLECTUELS. 3, 12, 27, 51, 66, 84, 98, 131, 147, 178, 195, 212, 227, 242, 261, 274, 291, 306, 338, 372, 389, 402
PETITE CHRONIQUE. 176, 315
PETITE CORRESPONDANCE. 80, 128, 192, 335

Pages

POESIE

— Les Deux Souhaits. 13
— La Coupe de la Vierge 45
— Le Jongleur pris au mot. 92
— Inauguration de Notre-Dame de la Garde. 111
— Le Chien et le Renard. 126
— Le Bourgeois de Paris 174
— Le Marseillais et le Lion (conte) 223
— Le Laboureur. 272
— Difficultés grammaticales. 284
— L'Ecolier 316
POURQUOI ET PARCE QUE 14, 92, 154, 235, 301, 361

SUJETS DE STYLE AVEC SOMMAIRES RAISONNÉS

— Les Asperges de Fontenelle. 40
— Les Embarras du trottoir. 84
— Le Dernier Coup de fusil. 117
— Jésus-Christ 148
— L'Art et l'Industrie. 212
— Voyage d'une Jeune Fille autour de sa chambre. . . 276
— L'Auberge du Soleil-d'Or 309
— Le Fantasque. 257
— A la fraîche! qui veut boire? 391
TABLETTES SÉCULAIRES DE CHRONOLOGIE UNIVERSELLE 21, 87, 124, 215, 250, 278, 295, 329, 359, 393, 408
TERRE (LA) ET L'HOMME. . . . 28, 108, 140, 220, 266, 346
TRAITÉ COMPLET ET RAISONNÉ D'ANALYSE GRAMMATICALE. 9, 20, 41, 51, 72, 85, 119, 133, 149, 187, 197, 213
TRAITÉ DE RHÉTORIQUE. 58, 103, 215

VARIÉTÉS

— Article nécrologique sur M. Chalamel. 47
— Distribution des prix de l'Association philotechnique. . 128
— Les Importuns, pièce en un acte. 161
— Médailles décernées par la Société protectrice des Animaux 192
— Conseils de M. Gandon aux Instituteurs. 289
— La Bêtise d'aujourd'hui et l'Esprit d'autrefois. — Madame Angot 315
— Discours prononcé à une distribution de prix. . . . 352
— Preuve dite par 9. 365
— L'Angleterre jugée par Jacques Bonhomme. . . . .
— Distribution des Prix de l'Association philotechnique de Corbeil. 369
— L'Angleterre jugée par Jacques Bonhomme (*suite*). . 308

ERRATA

Pages 34, 2e col., dernier mot de la note, *contenir*, au lieu de *soutenir*
— 35, 2e col., 23e ligne, *Rousseau*, au lieu de *nouveau*.
— 63, 1re col., 11e ligne, *pleins*, au lieu de *pleines*.
— 64, 1re col., 15e ligne, *le*, au lieu de *la*.
— 65, 1re col., 37e ligne, *dans*, au lieu de *dans*.
— 65, 2e col., 40e ligne, *dignes* au lieu de *digne*.
— 67, 1re col., 41e ligne, *parfait*, au lieu de *pariait*.
— 84, 2e col., reporter la dernière ligne au commencement de la 2e col. de la page 85.

Pages 112, 1re col., 4e ligne, *repais*, au lieu de *rpars*.
— 143, 2e col., 22e ligne, *qu'ils*, au lieu de *qu'il*.
— 144, 2e col., 1re ligne de l'anecdote, *Crébillon*, au lieu de *Crébillo*.
— 238, 2e col., 1re ligne de la note, *six*, au lieu de *dix*.
— 258, 2e col., 3e ligne de la note, *billion* au lieu de *million*.
— 288, 2e col., 2e anecdote, 3e ligne, *repas*, au lieu de *repos*.
— 288, 2e col., 2e anecdote, 4e ligne, effacer *elle*.
— 288, 2e col., 2e anecdote, 11e ligne, *venue*, au lieu de *venu*.

PARIS. — IMPRIMERIE EDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google